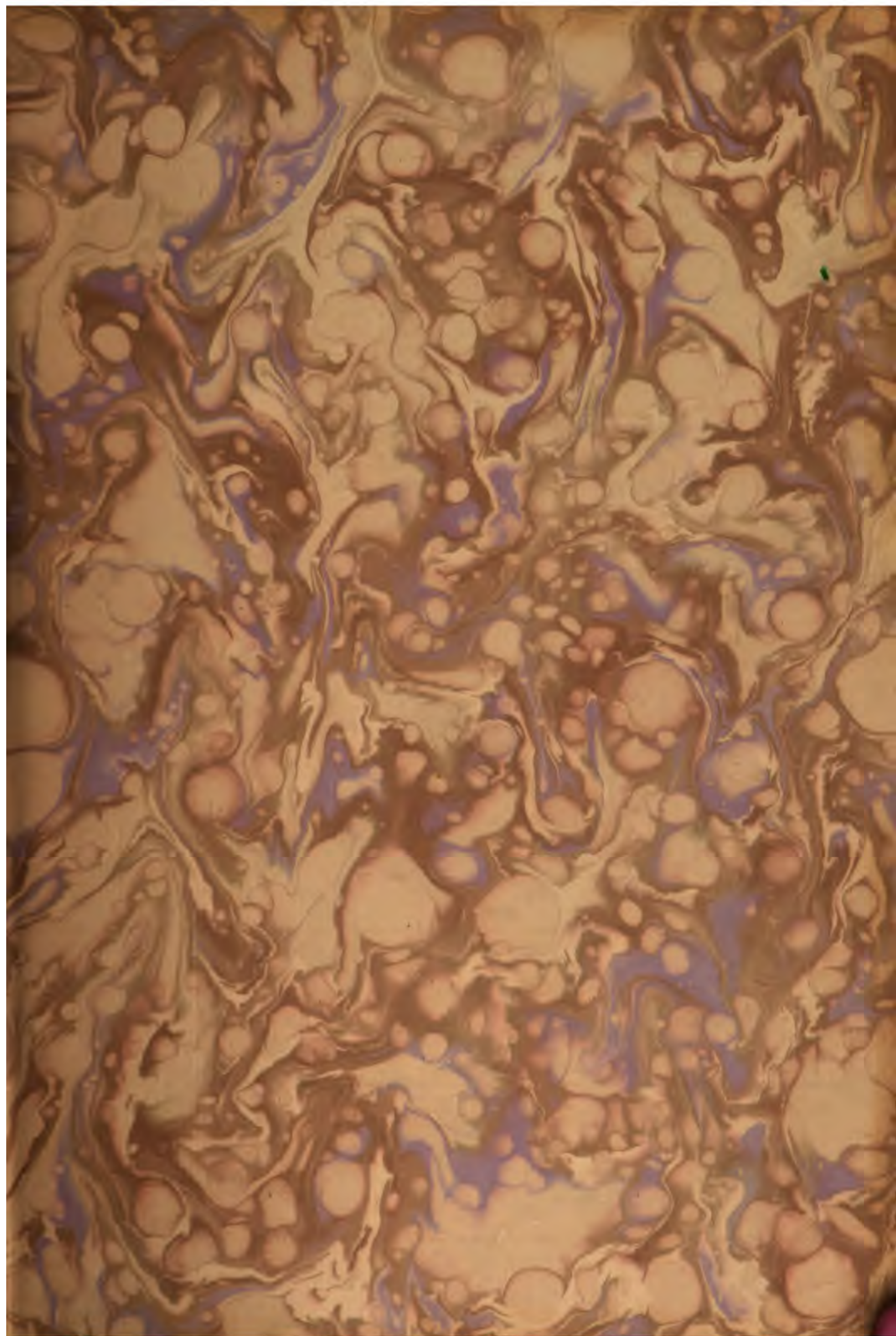


LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Politique du Sultan. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

La Macédoine. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

Les Affaires de Crète. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

L'Angleterre et l'Impérialisme. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . 3.50

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

La Turquie et l'Hellénisme contemporain. 1 volume in-18 (F. Alcan, éditeur), broché. 3.50

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

De l'Origine des Cultes Arcadiens : Essai de méthode en mythologie grecque. (Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes, Fontemoing, éditeur) 1 volume grand in-8°. 12.50

(Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par l'Association des Études grecques.)

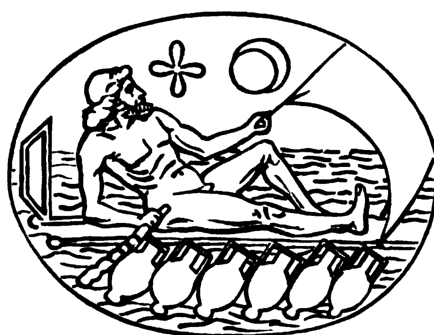
De arbitrio inter liberas Græcorum civitates. 1 volume in-8° (Fontemoing, éditeur).

17002. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

VICTOR BÉRARD

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

TOME I



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

PARIS 1902

CONIVGI OPTIMAE

ALICE BÉRARD

HVIVS OPERIS PARTICIPI

D D D

PRÉFACE

Je donne ici le premier tome de mon ouvrage *Les Phéniciens et l'Odyssée.* Des douze livres qui doivent former l'ouvrage complet, ce tome contient les cinq premiers; il conduira le lecteur jusqu'au moment où Ulysse prend la parole devant l'auditoire des Phéaciens :

Livre Premier. — *Topologie et Toponymie.*
Livre Second. — *La Télémakheia.*
Livre Troisième. — *Kalypso.*
Livre Quatrième. — *Les Navigations Phéniciennes.*
Livre Cinquième. — *Nausikaa.*

Le second tome comprendra tout le récit d'Ulysse chez Alkinoos, puis son départ de Phéacie et son retour chez Eumée; j'insisterai particulièrement sur les merveilleuses aventures du *Nostos* :

Livre Sixième. — *La Chanson des Corsaires.*
Livre Septième. — *Lotophages et Kyklopes.*
Livre Huitième. — *Aiolos et les Lestrygons.*
Livre Neuvième. — *Kirkè et le Pays des Morts.*
Livre Dixième. — *Les Sirènes, Charybde et Skylla, l'Ile du Soleil.*
Livre Onzième. — *Ithaque.*
Livre Douzième. — *La Composition de l'Odysseia.*

Mon étude s'arrête à la rentrée d'Ulysse dans son Ithaque. Je ne prends pas l'*Odyssée* tout entière, mais la *Télémakheia* et le seul *Nostos*, ce que j'appelle l'*Odysseia* ou l'*Ulysséide* proprement dite, ce que les Anciens nommaient le *Retour* ou les *Errements* du héros. Je laisse de côté tout le dernier épisode du poème en son état présent et je m'arrête au chant XVII : la *Lutte contre les Prétendants* me semble un autre poème d'un auteur et d'un genre tout différents.... J'espère que le second tome paraîtra vers la fin de la présente année ou dès le début de l'année 1903.

Cet ouvrage est le résultat d'une multiple collaboration. Commencée durant mon séjour à l'École française d'Athènes (1887-1890), poursuivie à l'École Normale par une thèse sur l'*Origine des Cultes Arcadiens* (Thorin, 1894), annoncée dans les *Annales de Géographie* (1895-1896) par une série d'articles sur la *Méditerranée Phénicienne*, cette étude de la Grèce primitive a pris sa forme actuelle dans mon enseignement à l'École des Hautes Études. Du jour où la section des Sciences Historiques et Philologiques voulut bien me confier une chaire de géographie historique de l'antiquité (février 1896), je consacrai chaque année l'une de mes conférences à quelque province de ce monde homérique.

Par mes maîtres et collègues, par mes auditeurs et élèves, l'École des Hautes Études, durant six années, m'a fourni l'aide la plus utile. Je voudrais remercier, comme ils le méritent, M. H. Derenbourg de ses conseils, MM. H. Hubert et R. Dussaud de leurs contributions et corrections. Je voudrais dire surtout ce que je dois au maître disparu, A. Carrière, dont personne autant que moi n'a pu mettre à profit l'érudition presque universelle et l'obligeance toujours prête : après avoir dirigé le tâtonnement de mes premières hypothèses, il m'avait, durant sept ou huit ans, continué ses inappréciables avis.

Quand tous les matériaux de l'ouvrage furent réunis, en mars 1901, j'entrepris de faire le voyage d'Ulysse et, de mes yeux, sur place, de vérifier les données et descriptions des livres. Durant ce voyage (mars-juin), Mme Victor Bérard, qui m'accompagnait, fut une collaboratrice

de tous les instants : c'est à elle que je dois la plupart des illustrations de cet ouvrage. Elle prit les photographies de tous les sites et dessina les vues de côtes et de mer; outre les photographies reproduites dans ces deux volumes, elle m'a fourni des centaines de documents qui m'ont permis d'écrire une description minutieuse et fidèle de tous les pays odysséens.

M. et Mme Édouard Hébert, qui nous ont au retour patiemment aidés ou dirigés dans la mise en œuvre de ces documents photographiques; le commandant de Gerlache et MM. J. Bonnier et Perez, qui firent pour moi le voyage de Kalypso; M. Neuville, consul de France à Gibraltar, qui voulut bien me procurer certaines photographies du Détroit; M. G. Maspero et ses éditeurs, MM. Hachette et C[ie], qui m'ont prêté les clichés de leur belle *Histoire Ancienne*; M. Salomon Reinach et les directeurs de la *Revue Archéologique*, qui ont accueilli en de longs articles les premiers essais de ce volume; MM. C. Jullian et H. Hubert, qui se sont donné la peine d'en relire toute la mise en pages; M. Théo van Rysselberghe, qui a dessiné la lettre et la vignette de la couverture; enfin mon cher maître, M. Paul Vidal de Lablache, et mes chers éditeurs, MM. Max Leclerc et Henri Bourrelier, qui m'ont permis de présenter au public le résultat de mes recherches avec tout le luxe nécessaire d'illustrations et de cartes; tous ceux qui m'ont aidé et soutenu voudront bien accepter mes plus sincères remercîments.

Paris, ce 1[er] Mars 1902.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

TOPOLOGIE ET TOPONYMIE

Chapitre I. — L'ÉTUDE DES ORIGINES GRECQUES

Chapitre II. — LES LIEUX ET LES NOMS

LIVRE SECOND

LA TÉLÉMAKHEIA

Chapitre I. — ROUTES DE MER ET ROUTES DE TERRE

Chapitre II. — LES NÉLÉIDES EN MORÉE ET EN ASIE MINEURE

LIVRE TROISIÈME

KALYPSO

Chapitre I. — LES MARINES PRIMITIVES ET LEURS ÉTABLISSEMENTS

Chapitre II. — UNE STATION ÉTRANGÈRE

Chapitre III. — L'ILE DE LA CACHETTE

LIVRE QUATRIÈME

LES NAVIGATIONS PHÉNICIENNES

Chapitre I. — L'ILE SYRIA

Chapitre II. — SIDONIENS ET MARSEILLAIS

Chapitre III. — TISSUS ET MANUFACTURES

CHAPITRE IV. — RYTHMES ET NOMBRES

LIVRE CINQUIÈME

NAUSIKAA

CHAPITRE I. — L'ILE DU CROISEUR

CHAPITRE II. — LA VILLE ET LE FLEUVE

CHAPITRE III. — LES PHÉACIENS

LIVRE PREMIER

TOPOLOGIE ET TOPONYMIE

οὐδὲ γὰρ θεριστῇ καὶ σκαπανεῖ ἀλλὰ τῷ πεισθῆναι
δυναμένῳ τὴν γῆν οὕτω ἔχειν τὴν ὅλην....

STRAB., II, p. 110.

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

CHAPITRE I

L'ÉTUDE DES ORIGINES GRECQUES

τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς.
Strab., III, p. 150.

L'ensemble des études qui vont suivre n'est guère que le développement d'une ou deux phrases de Strabon : « Si Homère décrivit exactement les contrées, tant de la mer Intérieure que de la mer Extérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens, οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο... ; les Phéniciens, conquérants de la Libye et de l'Ibérie, avaient été ses maîtres, τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς. »

Plusieurs épisodes et plusieurs chants, toute une moitié peut-être de l'*Odyssée*, fournissent, je crois, les preuves de cette affirmation. Je voudrais m'attacher tout particulièrement aux dix ou onze chants de l'*Ulysséide* proprement dite, aux chants v-xv du poème en sa rédaction présente. Cet épisode me paraît, plus que tous les autres, garder encore les traces de son origine. En le séparant du reste du poème, j'entends ne préjuger, pour le moment du moins, ni sa date ou son auteur, ni sa composition. Par la suite, nous aurons à discuter l'unité fondamentale du poème tout entier. D'ici là, admettons, si l'on veut, les dogmes les plus respectueux de la tradition : croyons à l'existence d'un grand et vénérable poète, d'un Homère compositeur ou rédacteur de l'*Odyssée*. Cela importe peu à la thèse que je voudrais soutenir. Cette thèse s'accorde même plus facilement avec le dogme de l'unité : j'imagine plus facilement un homme auditeur et disciple des sciences phéniciennes.

Mais, alors même que l'on accepte ce dogme, on est obligé de reconnaître dans l'*Odyssée* trois grands épisodes qui, juxtaposés, fondus, si l'on veut, en une admirable unité, demeurent discernables cependant comme les cristaux au sein du plus parfait granit. Les quatre premiers chants du poème sont en réalité une *Télémakhie*, ou, comme dit le titre du second chant, une *Excursion de Télémaque*, Τηλεμάχου Ἀποδημία : Télémaque en est le héros; les voyages de Télémaque à Pylos, Phères et Sparte, en sont tout le sujet; Ulysse n'apparaît

qu'en un lointain fort obscur, comme personnage de deuxième ou troisième plan.... Au cinquième chant seulement commence l'*Ulysséide*, Ὀδύσσεια, le *Retour d'Ulysse*, Ὀδυσσέως Νόστος, ou, comme dit Strabon, l'*Errement d'Ulysse*, Ὀδυσσέως Πλάνη. Alors, pendant une dizaine de chants (v-xv), se déroulent les aventures de ce *Retour*. Ulysse occupe toute la scène. Ce sont les dix chants que j'appelle l'*Odysseia* proprement dite.... Au chant xv s'ouvre enfin la troisième partie, la *Lutte contre les Prétendants*, que l'on pourrait appeler *Mnestérie*, Μνηστηρία, si l'on voulait forger un nom sur le patron de *Gigantie*, Γιγαντία, ou *Mnestérophonie*, Μνηστηροφονία, si l'on voulait appliquer à toute cette fin du poème le titre même du chant xxii.

Le second épisode, l'*Ulysséide*, les dix chants de l'*Odysseia* proprement dite, doivent surtout nous occuper. Nous ne négligerons pas le reste du poème. C'est par l'étude de la *Télémakheia* que nous commencerons, et nous emprunterons à la *Mnestérophonia* des arguments et des exemples. Nous userons du poème entier comme si réellement il était l'œuvre personnelle et intangible d'un Homère, dont il faut respecter toutes les conceptions et tous les mots; dans l'ensemble et dans le détail, nous suivrons les méthodes de ces *Plus Homériques* dont parle Strabon, qui s'attachent à tous les vers de l'épopée, οἱ Ὁμηρικώτεροι τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες. Mais c'est tout spécialement l'*Ulysséide*, les *Aventures* ou *Errements d'Ulysse*, Ὀδυσσέως Πλάνη, que j'ai en vue quand je reprends pour mon compte l'affirmation du Géographe : « Des récits ou des documents phéniciens ont été la première source d'Homère. » L'*Ulysséide* m'apparaît comme un périple phénicien (de Sidon, de Carthage ou d'ailleurs) transposé en vers grecs et en légendes poétiques, suivant un certain nombre de procédés très simples et très helléniques, si l'on peut ainsi parler. Personnification anthropomorphique des objets, humanisation des forces naturelles, *hellénisation* de la matière, — par les mêmes procédés, qui leur fournirent tant de leurs mythes et légendes, les Hellènes brodèrent, sur un solide, mais grossier, canevas sémitique, cette œuvre d'art et cette œuvre vraiment grecque qu'est l'*Odysseia*.

C'est, comme on voit, transportée dans l'histoire de la littérature grecque, cette même affirmation des influences orientales, qui depuis trente ans a renouvelé l'histoire de l'art grec. Et c'est aussi tout le problème des origines grecques posé d'une nouvelle façon, sur les textes et sur les réalités, et non plus sur les monuments ou sur les mythes. Pour les témoignages et les preuves, je voudrais recourir, en effet, à deux ordres d'études qui n'ont pas encore été appliquées à ce problème. Seules pourtant, elles me semblent pouvoir le résoudre. Jusqu'ici, on n'a guère recouru qu'à l'archéologie et à la linguistique. Je confesserai tout à l'heure mon peu de confiance en l'archéologie. La linguistique, d'autre part, et la philologie peuvent fournir de bons indices. Les livres d'Otto Keller, de Muss-Arnolt et de H. Lewy[1], en nous donnant la liste des mots empruntés par

1. O. Keller, *Lateinische Volksetymologie; Lateinische Etymologien*. Muss-Arnolt, *Semitic Words in Greek and Latin*. H. Lewy, *Die Semitischen Fremdwörter im Griechischen.*

les Grecs aux vocabulaires sémitiques, nous font soupçonner les emprunts de la civilisation grecque aux civilisations orientales. Quand nous constatons dans les poèmes homériques la présence de mots authentiquement sémitiques, quand nous voyons les animaux de la mer, oiseaux et poissons, porter dans l'*Odyssée* les mêmes noms que dans l'Écriture, γύψ, ἀνοπαῖα, κήυξ, φῶκαι, σκῶπες, etc., et les armes, ξίφος, μαχαίρα, et les étoffes tissées, ὄθοναι, φᾶρος, χιτῶνες, et les boissons fermentées, οἶνος, νέκταρ, etc., avoir à Ithaque les mêmes noms vraisemblablement qu'à Tyr, nous sommes forcés de nous demander laquelle des deux races vécut dans la clientèle de l'autre.

Mais si l'on aborde par la linguistique le problème des origines grecques, il est à craindre que la solution ne soit difficile et ne semble à quelques-uns toujours discutable. Le transport des mots d'une langue à une autre est malaisé à prouver entièrement, souvent impossible à faire admettre. Même quand il est des ressemblances que l'on ne peut nier, on préfère encore n'y voir que des rencontres fortuites et les effets de cette cause, si commode à invoquer, que l'on nomme hasard. Les relations entre Grecs et Sémites, surtout, seront toujours aperçues à travers certains préjugés qui d'avance inclineront les esprits aux affirmations contradictoires. Longtemps encore il se trouvera de vaillants cœurs pour défendre le patrimoine sacré des ancêtres indo-européens et pour repousser toute invasion des influences sémitiques loin de ce domaine grec, citadelle et temple de la culture occidentale.... La seule linguistique n'arriverait pas, je crois, à désarmer ces préjugés. Je voudrais emprunter des arguments moins douteux à deux autres genres d'étude : la toponymie et la topologie.

La toponymie, science des noms de lieux, est assez familière à tous pour n'avoir pas besoin d'autre définition. Mais le petit jeu des étymologies, auquel, savants ou ignorants, tous se livrent avec ardeur, a déprécié cette recherche dans l'estime publique. Ce jeu facile peut mener loin. Si l'on veut recourir à toutes les ressources des grammaires et vocabulaires comparés, chaque nom propre, en n'importe quelle langue, est susceptible de nombreuses étymologies, apparemment satisfaisantes et vraisemblables.... Il ne faut, je crois, faire de la toponymie qu'un usage prudent, suivant des règles strictes que je formulerai tout à l'heure. Quant au mot nouveau de *topologie*, voici pourquoi je l'ai forgé et voici ce que j'entends par là.

Dans sa dissertation sur les « Types d'établissements grecs durant l'antiquité[1] », G. Hirschfeld regrettait l'absence d'un nom commode pour un genre d'études qu'il entrevoyait. Il pensait que la description des sites et emplacements anciens, la topographie antique, ne suffit pas. Il voulait fonder une *science des sites*, qui ne nous donnât pas seulement l'aspect des lieux, avec leur situation réciproque, leurs moyens de communication ou les obstacles intermédiaires, mais qui fût capable en outre de nous expliquer l'histoire particulière des différents habi-

1. *Histor. und Philolog. Aufsätze* dédiés à Ernest Curtius, p. 352. Berlin, 1884.

tats, leur origine, leur raison d'être, et le rôle de chacun dans l'histoire générale. Cette *science des sites* n'est pas la topographie, simple *description* des lieux. Mais elle en doit être la suite et le complément. Coordonnant les descriptions de la topographie, elle en doit tirer des lois historiques. Car, des conditions naturelles, il est visible que découlent, toujours les mêmes, certaines conséquences sociales. En présence d'un habitat, pensait G. Hirschfeld, on peut toujours déterminer quelle sorte d'agglomération humaine a existé ou a pu exister là, quel état de civilisation ces hommes ont connu, quels furent leurs occupations et leurs rêves, quel degré, quel minimum, quel maximum de richesse et de prospérité ils purent atteindre, bref, quel ensemble de conditions matérielles et morales durent réaliser leurs générations successives, pour que leur communauté naquît, grandît, se maintînt ou disparût en cet endroit.

G. Hirschfeld me semble avoir pleinement raison. Il est des lois générales de milieu et de domicile qui président à la formation et à la durée, comme au déplacement et à la dispersion, des communautés humaines. La prospérité ou la ruine d'une ville semblent parfois l'œuvre soudaine d'un homme : Alexandre fonde Alexandrie; Scipion ruine Carthage. Mais cette œuvre apparente n'est que le couronnement du lent travail de mille forces obscures, sur lesquelles la volonté des hommes n'a pas de prise soudaine. Le monde ambiant, la force des choses, comme dit le populaire, est ici la grande cause. Ce sont les changements du monde extérieur qui amènent aussi les changements de nos villes : l'Atlantique exploré fait la fortune de Cadix; la mer Rouge ouverte, à travers l'isthme supprimé, ranime tous les ports méditerranéens.... La nature et le site de leur domaine, la grandeur et l'orientation de leurs golfes ou de leurs mers, la faune et la flore de leurs terrains imposent aux diverses humanités des conditions d'habitat inéluctables, et ces conditions sont régies par des lois aussi générales et aussi fixes que tous les autres phénomènes terrestres. Le caprice des hommes échoue toujours quand il veut se mettre en révolte contre ces lois : telle préfecture ou sous-préfecture française, dont l'État voulut arbitrairement faire la capitale d'un district, reste après cent vingt ans un bourg misérable. Le travail des hommes n'aboutit que s'il étudie ces lois et les respecte : au ve siècle avant notre ère, les Rhodiens comprirent que leurs vieux ports, Lindos, Kamiros et Ialysos, ne convenaient plus à l'orientation du nouveau commerce entre la Grèce et le Levant; ils choisirent à l'autre bout de leur île, sur le détroit, le point de passage le plus fréquenté des vaisseaux; dans ce site approprié, leur nouvelle capitale de Rhodes devint le grand *emporium* des siècles suivants.

Il existe des lois *topologiques* : il s'agit de les dégager; il est facile de les dégager, surtout pour les sociétés disparues. A travers tous les siècles, un village de pêcheurs n'aura pas les mêmes besoins ni, par conséquent, le même site qu'un village de bergers. D'un siècle à l'autre, le même village de pêcheurs pourra se déplacer. Il émigrera du bord de la mer aux pentes ou au sommet

des montagnes côtières, suivant l'état de sécurité ou d'insécurité des rivages, suivant la présence ou l'absence de navires pirates, corsaires, ennemis. Pareillement, le même village de bergers s'installera au fond des vallées, s'il doit vivre de ses vaches, s'accrochera au flanc des monts, s'il vit de ses chèvres, ou se dédoublera en village d'été, près des sommets, et en village d'hiver, près des pâturages maritimes, s'il vit de ses moutons transhumants.... Ajoutez les différences d'état social : bergers esclaves, bergers mercenaires ou bergers propriétaires auront des huttes, des fermes ou des bourgs tout particuliers. Ajoutez encore les différences d'état politique : le laboureur de la paix romaine n'aura pas à fuir les routes et les plaines ni à se clôturer de plessis comme le paysan de la guerre médiévale. Et l'on reconnaîtrait sans peine de pareilles différences entre les fondations des diverses marines sur une côte étrangère.

Uniquement occupée de commerce, sans ambitions de conquérants, sans besoin de terres à coloniser, telle marine s'est longtemps contentée de surveiller les grandes routes de la mer et d'établir sur les promontoires une forteresse ou un dépôt : elle tient Gibraltar sans posséder l'Espagne; elle occupe Aden sans pénétrer dans l'Arabie. Telle autre marine, au contraire, ne projette que domination et conquêtes : nulle part elle ne peut prendre pied sans rêver aussitôt de pénétration vers l'intérieur et d'empire continental; elle n'occupe Alger que pour aller jusqu'au désert ou, par delà, jusqu'à l'autre rive du continent africain; elle s'installe à Saïgon et, de proche en proche, compte pousser jusqu'en Chine. Les marines antiques présentent en ce point les mêmes différences que nos marines modernes. Sur le pourtour de la Sicile, les Phéniciens, uniquement occupés de commerce, dit Thucydide, ἐμπορίας ἕνεκεν, ne se soucièrent que de stations et d'entrepôts : ils n'occupèrent que les îlots côtiers et les promontoires. Les Hellènes colonisateurs voulurent des champs à cultiver, des vignes et des olivettes : ils durent occuper les plaines et les coteaux du rivage et, de proche en proche, ils tâchaient de soumettre l'île entière. Il me semble inutile d'insister sur la différence d'établissements qu'entraîne cette différence de conceptions. Il suffit de mettre en regard le Gibraltar des Anglais et l'Alger des Français, la Syracuse insulaire des Phéniciens et la Syracuse continentale des Hellènes.

C'est ainsi que certaines lois topologiques sont tellement fixes et tellement générales qu'elles se dégagent elles-mêmes d'une simple vue à vol d'oiseau. Dressez la liste des grands ports sur l'océan Atlantique : tous sont à l'estuaire d'une rivière ou d'un fleuve, Lisbonne sur le Tage, Bordeaux sur la Garonne, Nantes sur la Loire, Anvers sur l'Escaut, Londres sur la Tamise, Hambourg sur l'Elbe, etc. En regard, dressez la liste des ports méditerranéens : tous se sont écartés des fleuves, qui ne leur apporteraient, faute de marée pour balayer les estuaires, que fièvres et bas-fonds. Tous sont restés pourtant à proximité des fleuves qui leur amènent le commerce de l'intérieur : Barcelone *près* de l'Èbre, Marseille *près* du Rhône, Livourne *près* de l'Arno, Salonique *près* du Vardar,

Milet *près* du Méandre, Alexandrie *près* du Nil, tous les ports méditerranéens s'installent à la limite extérieure des deltas, au rebord des côtes rocheuses, sur un promontoire ou sur un îlot, mais *près d'un fleuve*. Quand donc un port atlantique semble échapper à cette loi, il faut en chercher la raison. Même si nous ignorions entièrement l'histoire de Cherbourg, nous pourrions inférer, du seul plan de sa rade, que seul un port militaire put s'installer en cette baie écartée, sans « route qui marche » vers l'intérieur du pays. Que dans la Méditerranée antique, pareillement, nous trouvions Loryma isolée sur la Pérée rhodienne, loin de toute plaine, de tout delta, de toute route d'accès : nous pourrons affirmer que Loryma, dont nous ne savons rien, fut le Cherbourg, je veux dire le port militaire, l'arsenal et le chantier des Rhodiens....

G. Hirschfeld donnait à la recherche et à l'étude de ces lois le nom de « Typologie des établissements », *Typologie griechischerAnsiedlungen*. A ce nom, un peu long et trop peu clair, on substituerait avantageusement, je crois, celui de *Topologie*.

Ce mot nouveau se comprend de lui-même. La *topologie*, science des lieux, serait à la *topographie*, simple description des lieux, exactement ce qu'est la *géologie* à la *géographie*. Le topographe, en effet, usant de notre expérience actuelle ou passée, décrit l'état des lieux, la surface des sites, tels que l'œil des hommes les a vus ou les a pu voir. De même, le géographe décrit les aspects de la surface terrestre dans toutes les régions et à toutes les époques où l'expérience humaine nous peut faire pénétrer. Mais il faut recourir au géologue si l'on veut connaître la nature intime de nos continents, la raison de leurs dépressions et de leurs reliefs, les lois et les modes de leurs formations et déformations, bref, l'histoire antérieure ou supérieure à l'expérience humaine, l'explication et non plus seulement la description de notre planète. Semblable à la géologie, la *topologie* nous expliquera les descriptions que lui fournit le topographe. Elle classera d'abord ces descriptions et répartira les sites en un certain nombre de catégories. Elle montrera ensuite comment telle classe de sites correspond ou s'oppose à telle autre classe et comment telle catégorie d'habitats appartient à la même forme de société que telle autre. Elle expliquera enfin pourquoi tel état de vie matérielle et sociale impose aux communautés humaines le choix de tels ou tels refuges, etc. Inversement, en présence d'un site donné, elle cherchera pourquoi et quand cet habitat fut adopté; sous quelles conditions et combien de temps il put se maintenir; comment, surpeuplé à une époque, il devint désert ou peu fréquenté à quelques générations de là ; pourquoi telle route, longtemps battue, tomba plus tard en désuétude; pourquoi tel port ouvre vainement aux vaisseaux d'aujourd'hui les bras hospitaliers de sa rade, que remplissaient les flottes des âges précédents; pourquoi telle capitale se meurt et pourquoi tel bourg prend sa place. Bref, dans le présent et dans le passé, la topologie déduira les raisons des habitats humains, et réciproquement, en face d'un habitat humain, elle induira les conditions qui l'ont fait naître, le

genre et la période de civilisation auxquels il faut le rapporter. Veut-on quelques exemples?

Regardez d'abord, tout près de nous, sur les côtes de France, la répartition des villes maritimes autour de la presqu'île bretonne. Vous verrez aussitôt que ces villes se classent en deux catégories. Les unes, qui furent importantes et célèbres dans l'histoire de la Bretagne ducale, Dinan, Tréguier, Lannion, Morlaix, Landerneau, Quimper, Hennebont, Auray, Vannes et Nantes, sont en contact avec la mer et vivent, pour une part, de la vie maritime. Mais ce ne sont que des ports fluviaux, éloignés de la côte. Leur site a été déterminé par la rencontre de deux conditions indispensables. Vivant de la mer, ces villes devaient être à portée du flot. Mais, redoutant aussi les incursions des Anglais, Espagnols et autres gens de mer, elles devaient être à l'abri des attaques et des coups de main. Elles ont trouvé ces deux conditions remplies, commodité et sécurité, au dernier point où la marée remonte dans les fleuves. Autour de la presqu'île, ces vieilles villes forment un chapelet, régulièrement disposé sur le cours inférieur des rivières : elles sont des ports; mais elles sont aussi des ponts. Auprès d'elles, d'autres villes plus récentes ont grandi qui peu à peu menacent de les éclipser. Célèbres et importantes dans l'histoire de la Bretagne française, Saint-Malo, Paimpol, Brest, Douarnenez, Concarneau, Lorient, Quiberon, Saint-Nazaire, toutes ces villes neuves se sont rapprochées de la mer, installées sur la côte. Au bord des rades ou dans les estuaires, chacune a pris, pour le commerce nouveau, le rôle que tenait l'une des vieilles villes pour le commerce d'autrefois. La prospérité de Saint-Malo a supprimé Dinan; que sont aujourd'hui Landerneau ou Hennebont auprès de Brest ou de Lorient? que sera bientôt Nantes auprès de Saint-Nazaire?... Voilà donc un simple classement de descriptions topographiques, qui nous expliquerait toute l'histoire de ces habitats. Même si nous ignorions entièrement l'histoire d'Hennebont, nous pourrions, en replaçant ce grain dans le chapelet des villes bretonnantes, induire qu'au temps de la Bretagne ducale, ce port fluvial partagea vraisemblablement la gloire et l'importance de Dinan, de Quimper ou de Vannes. Prenez maintenant un autre groupe de villes maritimes et continentales sur un même territoire, mais loin de nous, sur une terre antique.

Dans la plaine d'Argolide, — si étranglée pourtant entre le golfe et les montagnes, — trois ou quatre emplacements ont vu tour à tour se succéder de florissantes capitales, Mycènes, Tirynthe, Argos et Nauplie. Nous savons par l'histoire écrite que, sur sa roche côtière, au bord d'un mouillage commode, Nauplie est la grande ville, depuis que les marines étrangères exploitent ces parages. Pour Argos, de même, l'histoire écrite nous montre comment, un peu à l'écart du rivage, au pied de sa forte citadelle, au long des coteaux plantés de vignes, à la corne des monts couverts de moutons et de chèvres, au bord des champs cultivés, l'Argos hellénique ou franque a vécu de ses récoltes et de ses troupeaux. Par des témoignages écrits, nous voyons sans peine la raison

de ces deux choix. Mais il resterait à nous expliquer de même le site de Tirynthe et le site de Mycènes. Eux aussi, ils correspondent à un certain genre de vie, à un certain état de société et de trafic, que nous ne connaissons plus par les témoignages écrits, mais que nous pouvons induire du seul témoignage des lieux. Au bord de la plage marécageuse, Tirynthe, sur son îlot rocheux, émerge de l'alluvion. Le bord du golfe est aujourd'hui assez lointain. Depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, la rive s'est envasée et étendue. Jadis, la mer poussait vraisemblablement plus près des murailles sa vague courte et ses pentes de halage : Tirynthe, échouée dans les roseaux et les herbes, apparaît comme une autre Aigues-Mortes. Ses épaisses murailles et sa terrasse abrupte dominent la plaine et surveillent le golfe. Mais, étroitement enclose sur son tout



Fig. 1. — Les capitales de l'Argolide[1].

petit rocher, Tirynthe n'est pas comme Aigues-Mortes une cité de commerce et une grande place de guerre. Tirynthe n'est qu'un château féodal, un palais fortifié avec des magasins bastionnés ou taillés dans le roc. Elle est semblable de tous points aux résidences de beys turcs et albanais ou d'émirs druses et arabes, que nos marines ont connu ou connaissent encore sur les rivages de la Turquie : c'est une forteresse contenant des palais pour le seigneur et ses femmes, et des magasins pour ses récoltes et ses dîmes. Un voyageur franc, d'Arvieux, nous décrit à Tripoli, à Beyrouth, à Caïfa, sur toute la côte syrienne, les Tirynthes construites de son temps par les émirs druses :

A Akka, en revenant vers l'embouchure du port, on voit les ruines d'un ancien palais que les princes druses ont fait bâtir sur les ruines d'une église. A quelque distance de là, il y a une grosse tour carrée que l'on nomme par honneur *le Château*. C'est la demeure d'un aga, qui a sous ses ordres dix ou douze janissaires, qui composent la

1. D'après la carte p. 6 de l'*Atlas Vidal-Lablache*.

garnison de la ville, avec quatre petites pièces de canon pour faire peur aux corsaires qui voudroient y faire descente et piller les magasins[1].... A Saïda, l'émir Fekherdin a ramené d'Italie nombre d'ingénieurs, d'architectes et d'ouvriers de toutes sortes pour la fortification de ses places et les embellissements de ses palais[2].

Ce n'est pas autrement (nous reviendrons à ce sujet) que, suivant la tradition, les émirs de Tirynthe avaient fait venir des constructeurs étrangers pour la fortification et l'embellissement de leur résidence. Passons à Mycènes et faites les mêmes comparaisons. Au flanc des monts, à l'angle le plus retiré de la plaine, à une étape environ de la côte, auprès de sources constantes (chose rare en cette contrée aride, dans cette Argolide de la Soif, πολυδίψιον Ἄργος), tapie derrière les rochers et parmi les ravins, cachant son entrée et couvrant ses derrières, Mycènes est un repaire de gens d'armes. Les archéologues se demandent pourquoi tant de remparts et de tours :

Toutes les précautions avaient été prises pour fermer la route à l'invasion. Ici c'est une tour, qui se dresse au bord du chemin, à l'entrée d'un défilé. Ailleurs c'est une sorte de place d'armes qui pouvait contenir trois ou quatre cents hommes. De ces camps retranchés, le plus curieux est celui dont le rempart enveloppe la cime du mont Élie (800 mètres au-dessus de la mer). On se demande à quoi a pu servir sur ce faîte tout cet appareil de murs et de portes.... Il semble que les Mycéniens accoutumés à entasser les quartiers de rocs aient bâti ce fort pour le plaisir de bâtir et qu'ils aient pris ici une peine vraiment inutile.... En revanche, c'était un site merveilleusement choisi pour une tour de guet. De ce sommet la vue se promène sur tous les monts d'Argolide, du golfe Saronique au golfe d'Argos, et découvre le fond de toutes les vallées par lesquelles une armée peut déboucher devant Mycènes[3].

En réalité, Mycènes est toute semblable à ces guettes d'*armatoles* ou de *dervendjis*, que les caravanes du siècle dernier rencontraient à tous les défilés, *dervend*, du Pinde, du Balkan, du Taurus ou du Liban. Car Mycènes surveille un *dervend* très passager. A ses pieds commence le défilé qui de la plaine d'Argos conduit à la plage de Corinthe. L'Acrocorinthe et Mycènes sont les deux portes de cette route étroite sur laquelle Héraklès rencontra le lion de Némée, sur laquelle aujourd'hui les locomotives mènent aux quais de Corinthe les voyageurs débarqués aux quais de Nauplie. Mycènes est la véritable clef du passage terrestre entre les deux golfes d'Argolide et de Lépante. Or nous verrons par la suite de quelle importance étaient ces passages terrestres pour les marines primitives.... Dans les *dervends* de la Turquie moderne, la bande d'Albanais, de Bosniaques, de Kurdes, de Tatars ou de Bédouins qui montait la garde, n'était recrutée le plus souvent que de pauvres mercenaires à la solde du Grand Seigneur et de ses pachas[4]. Rarement ces *dervendjis* opéraient pour leur propre

1. D'Arvieux, *Mémoires*, I, p. 276.
2. Id., *ibid.*, I, p. 362.
3. Perrot et Chipiez, VI, p. 377; cf. Steffen, *Karten von Mykenai*.
4. Cf. les « Gardiens de routes », ὁδοφύλακες, du Grand Roi, Herod., VII, 239.

compte. Il ne leur restait entre les mains qu'une faible part des rançons et *avanies* extorquées par eux aux caravanes. Mal vêtus, mal armés, logés dans d'infectes masures, campés sous une tente de paille ou de poil de chameau, ces pauvres hères faisaient triste figure : leurs postes déserts n'ont laissé que de misérables ruines. Mycènes fut riche, bien bâtie, εὐκτίμενον. Nous admirons les ruines de cette « ville dorée », πολυχρύσοιο Μυκήνης[1]. Les barons de Mycènes ne devaient rendre compte de leurs extorsions à aucun suzerain.

Mais, de part et d'autre, à Mycènes comme à Tirynthe, apparaissent nettement certaines conditions qui furent indispensables à la fondation et à la prospérité de ces habitats. Si telle de ces conditions n'est pas remplie, il est impossible que le problème ait eu jadis la solution que nous venons de constater. A quoi bon, sur cette plage d'Argolide, les fortifications et les magasins de Tirynthe, si, dans le golfe, des navires étrangers ne venaient pas charger les provisions qu'entassaient chez le seigneur les redevances du pays voisin? Au temps des marines franques, c'est pour trafiquer avec les gens de la mer que les émirs syriens, les *agas* et *dere-beys* turcs, les beys et capitaines albanais installent de pareilles Tirynthes sur les rivages d'Europe et d'Asie. A quoi serviraient de même les imprenables remparts de Mycènes et d'où viendraient les richesses accumulées dans ses tombeaux, si la route du bas n'avait été fréquentée par de riches caravanes, si à cette étape, auprès de cette source, une « douane » n'avait été levée sur un trafic régulier entre les deux mers du Levant et du Couchant?

Prenez en Albanie un terme de comparaison plus précise et voyez comment ont vécu, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, les beys d'Elbassan, de Bérat et de Tépéléni. A l'entrée des *dervends* qui mènent de la côte adriatique aux vallées intérieures du Pinde, ces beys n'ont pu construire de grands châteaux, entretenir de somptueuses résidences, qu'aux dépens des muletiers valaques qui, des ports de Durazzo et d'Avlona, menaient en Macédoine ou en Thessalie les marchandises européennes. Ces nobles pillards levaient une lourde douane sur le trafic européen que l'insécurité des mers forçait alors à prendre cette route terrestre. Les vaisseaux de Trieste ou de Venise amenaient à la côte adriatique, à Raguse, Durazzo ou Avlona, les ballots que ces muletiers se chargeaient de convoyer à travers le Pinde vers Monastir, Larissa, Salonique et Constantinople. Quand ce trafic terrestre des Valaques diminua; quand nos grands vaisseaux se mirent à contourner la Péninsule, à travers la mer libérée de corsaires, ce fut fait de la puissance des beys albanais et de la richesse de leurs demeures. Leurs fortes murailles croulent aujourd'hui comme ont croulé les remparts de Mycènes. La fortune d'Ali-Pacha, le « bey des beys », peut donc nous instruire de la fortune d'Agamemnon, le « roi des rois ». Mycènes ne se peut comprendre sans le transit d'un commerce étranger sur sa route, sans les arrivages de marchandises étrangères sur les plages de Nauplie et de Corinthe.

1. *Odyss.*, III, 305.

C'est par de semblables déterminations que la topologie servira surtout les études antiques. A la lumière des faits actuels ou permanents, elle nous fera mieux connaître des détails et des chapitres de l'histoire disparue. Dans la mince, très mince couche d'histoire écrite que nous connaissons, elle rencontrera bien des énigmes dont elle seule pourra nous rendre compte. Mais, sous cette couche ou en dehors d'elle, elle rencontrera bien plus de mystères encore, et ce sont les abîmes profonds de l'humanité primitive, sauvage ou inconnue, qu'elle nous aidera surtout à éclairer. La préhistoire et l'histoire des origines deviendront son domaine. Elle nous en fournira de nombreuses traces, qu'elle seule est capable de retrouver. Elle nous en classera ou nous en expliquera de plus nombreux documents que d'autres études peuvent fournir (archéologie, linguistique, anthropologie, etc.), mais qu'elle seule peut sérier et dater avec une approximation raisonnable. Elle résoudra, je crois, le problème des origines grecques.

*
* *

L'histoire écrite de la Méditerranée commence pour nous avec les Grecs. Si haut que nous remontions dans notre notion commune des navigations méditerranéennes, ce sont les Grecs qui en occupent l'arrière-fond. Leurs héros navigateurs nous semblent perdus dans la brume des mythes, dans le crépuscule des dieux. Nous croyons, d'une foi plus ou moins raisonnée, mais assez générale, qu'au commencement il y avait des Grecs et que les Grecs firent tout pour l'aménagement commercial de cette mer : nous rangeons leurs Argonautes en tête des plus vieux *conquistadors*, dont l'audace ouvrit le chemin des océans mystérieux. A la réflexion, pourtant, des impossibilités apparaissent. L'histoire grecque ne remonte qu'à une dizaine de siècles avant notre ère. Si l'on songe aux milliers d'années des chronologies chinoises, assyriennes ou égyptiennes, cette histoire grecque apparaît comme le début des temps modernes et, vraiment, l'histoire moderne s'ouvre aux guerres Médiques. Est-il croyable que jusqu'à des temps si proches de nous, la Méditerranée n'ait pas eu de navigateurs? Que l'on examine, même superficiellement, les sites et les conditions de cette mer.

La Méditerranée est découpée par les péninsules en un grand nombre de tout petits bassins. Elle a une ceinture de côtes hospitalières, une multitude de rades et de ports, des chapelets d'îles qui sollicitent la curiosité du terrien et créent chez lui l'esprit d'aventures. Elle a un régime de vents stables et modérés. La Méditerranée a ses tempêtes et ses dangers. Mais elle n'a ni les cyclones ni les récifs des grands océans. Pour une période de mauvais temps, qui occupe quatre ou cinq mois de son hiver, elle offre au cours de son été sept ou huit mois de beaux temps presque fixes. Cette alternative de saisons tranchées est faite pour inspirer la confiance aux barques les moins stables. Dressez le compte d'autres avantages encore : voisinage des forêts, abondance des bois résineux et faciles à

travailler, absence des marées, faiblesse des courants, et, surtout, rareté de ces barres et mascarets qui, dans les océans, dressent un mur entre la batellerie fluviale et la navigation maritime, etc.... Conclusion à peu près inévitable : la Méditerranée n'a pu demeurer, des centaines de siècles durant, une mer désertée des hommes, abandonnée aux troupes des oiseaux et des monstres marins.

« Les grandes navigations, dira-t-on, n'ont commencé qu'au IXe ou Xe siècle avant notre ère, avec les Grecs, avec les populations actuelles ou leurs ancêtres directs. Car il est des races à qui la navigation et la colonisation sont antipathiques[1]. » — Sur le pourtour de la Méditerranée, toutes les humanités, indo-européennes ou sémitiques, grecques ou barbares, franques ou maures, espagnoles ou arabes, turques ou chrétiennes, sont en quelques générations devenues maritimes et navigantes. Arabes et Druses de Syrie, Lazes et Turcs d'Asie Mineure, Nègres de Cyrénaïque, Maures et Berbères d'Afrique, Latins d'Espagne, d'Italie ou de France, Slaves de Russie ou de Macédoine, à travers tous les changements de civilisation et de races, toutes les humanités méditerranéennes ont été influencées et tournées vers la mer par les mêmes conditions de nourriture et de vie. Le gardien de moutons, en Espagne comme en Grèce, en Italie comme en Asie Mineure, vit, durant l'été, sur la montagne ou le plateau. Mais, l'hiver, il doit ramener son troupeau aux pâturages maritimes, et, durant de longs mois, il séjourne avec lui au bord des golfes tranquilles, en face de la mer souriante, à quelques brasses de ces îles qui, toutes proches, tentent sa rêverie. Vers ces îles, parfois, une ligne de roches émergées semble faire un pont. Le berger s'embarque. Il découvre les îles côtières. Il les trouve propres à la pâture. Il y transporte des chèvres ou des moutons, qui facilement s'acclimatent, se reproduisent et reviennent à l'état presque sauvage : il n'est besoin ni d'enclos ni de gardiens pour les surveiller; il suffit de venir à l'époque des fromages ou de la tonte. Peu à peu le berger prend l'habitude de la mer[2].... L'Albanais descendu en Grèce durant le XVIIe ou le XVIIIe siècle devient au début du XIXe le matelot d'Hydra et de Spetzia.

Avant les Grecs, qui sont des tard venus dans le monde levantin, les humanités antéhelléniques n'ont pu vivre autrement que tous leurs successeurs. Que l'on imagine ces premiers autochtones aussi barbares que l'on voudra, ils devront encore nous apparaître semblables à ces populations malaises dont les guerriers, armés de jade et outillés de bois, sillonnaient les immensités du Pacifique bien avant que les voiliers de nos conquistadors en eussent découvert le chemin. Avant les Argonautes, la Méditerranée dut connaître d'autres marines. Avant l'histoire grecque, il y eut une préhistoire méditerranéenne. Les monuments égyptiens mentionnent constamment ces « peuples de la mer ». Les Anciens, au reste, avaient cette opinion. Avant les *thalassocraties*, comme ils disaient, d'Athènes, d'Égine, de Mégare, d'Ionie ou de Crète, ils affirmaient

1. E. Renan, *Hist. des langues sémit.*, p. 183.
2. Cf. Tournefort, I, p. 289 et 293.

l'existence de thalassocraties étrangères, pélasgiques, thraces, chypriotes, cariennes, phéniciennes, lydiennes ou phrygiennes, dont ils se transmettaient la liste et les durées respectives. Eusèbe, d'après Diodore, énumère ainsi les *thalassocrates*, qui, de la guerre de Troie aux guerres médiques, *tinrent les mers, maria tenebant*[1] :

I.	Lydi et Maeones,	annos XCII	X.	(Cares),	annos (LXI)
II.	Pelasgi,	— LXXXV	XI.	Lesbii,	— (LXVIII)
III.	Thrakii,	— LXXIX	XII.	Phokaei,	— XLIV
IV.	Rhodii,	— XXIII	XIII.	Samii,	— ...
V.	Phrygii,	— XXV	XIV.	Lakedæmonii,	— II
VI.	Kyprii,	— XXXIII	XV.	Naxii,	— X
VII.	Phynikii,	— XLV	XVI.	Eretrii,	— XV
VIII.	Aegyptii,	— ...	XVII.	Eginenses	— X
IX.	Milesii,	— (XVIII)			

Ce mot de *thalassocratie* rend bien compte du phénomène qu'il veut définir. A travers toute l'histoire écrite, la Méditerranée est comme un empire où règne toujours une marine en maîtresse presque absolue. Cette marine dominante fait la police et la loi, lève les tributs ou les bénéfices, impose ses habitudes et sa langue, et fait que tour à tour la Mer est un lac anglais, français, italien, arabe ou grec. Ce n'est pas à dire, — et il faut bien nous entendre là-dessus quand nous parlerons de thalassocratie phénicienne, — ce n'est pas à dire que la marine régnante supprime toute concurrence et fasse elle-même toutes les besognes, sans élèves, sans rivaux, sans collaborateurs. Les barques et bateaux indigènes cabotent toujours, pêchent et trafiquent toujours sur les côtes de leurs îles ou dans leurs rades et leurs golfes. La thalassocratie anglaise de nos jours n'a pas supprimé les flottes espagnole, française, italienne, grecque, etc. Au XVII[e] siècle, — nous ferons grand usage, pour nos comparaisons, de cette période qui nous est bien connue, — la thalassocratie franque a des concurrents arabes, turcs et barbaresques, des collaborateurs ou des élèves grecs, arméniens, syriens, etc. Mais à toutes les époques les « peuples de la mer » se mettent à l'école, sous la férule et sous l'exploitation des thalassocrates, naviguent comme eux, comptent et paient comme eux, s'habillent comme eux, parlent souvent comme eux. Bref, si les marines locales subsistent, elles deviennent les sujettes et les servantes de la marine étrangère.

Le mot *thalassocratie* correspond donc à une éternelle réalité. Mais quelle valeur peut avoir la liste, donnée par les lexicographes, des thalassocraties primitives? Il est à craindre que ce catalogue n'ait à travers l'antiquité subi les mêmes épreuves que le Catalogue des Vaisseaux homérique. Chaque auteur, en

1. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 225. Voir la discussion de cette liste dans D. Mallet, *les Premiers Établissements*, p. I et suiv. Il est probable que ces listes proviennent de Castor le Rhodien, Ἀναγραφὴ Βαβυλῶνος καὶ τῶν θαλασσοκρατησάντων ἐν βιβλίοις β' (titre donné par Suidas).

recopiant cette liste, dut augmenter les numéros de la série, en prolonger la longueur, en renverser l'ordre, au gré de ses préjugés ou de son patriotisme. Je crois qu'il est impossible de tirer de cette liste quelque renseignement certain. Il est des auteurs anciens qui nous ont parlé de ces premières marines. Mais leurs affirmations concises et peu nombreuses ne nous conduisent pas à plus de certitude. Même quand ces auteurs sont Hérodote et Thucydide, la part de vérité et la part de légende, ou du moins les apparences de vérité et les apparences de légende, sont dans leur texte mêlées trop étroitement : il faut quelque critérium extérieur pour les discerner.

En cette incertitude, on crut au cours des trente années dernières que l'archéologie, apportant l'ample moisson des fouilles « mycéniennes », reconstituerait sans peine la période antéhellénique. On ne saurait exagérer l'utilité de ces fouilles : Mycènes, Tirynthe et Ilion, Priam et Agamemnon, désenlisés de la légende, ont été remis sur le sol historique. L'Iliade et l'Odyssée ont cessé de nous apparaître plus mythiques que la Chanson de Roland. C'est pour l'histoire toute une province reconquise.... Mais, au début du XIXe siècle, les paléontologues retrouvèrent aussi pour notre planète une histoire antérieure à l'homme. Ils firent aussi de merveilleuses découvertes dans les couches les plus anciennes de notre sol. On put s'extasier aussi devant la grandeur des ossements exhumés, quand Cuvier et ses disciples reconstituèrent de quelques débris les représentants d'espèces disparues. La paléontologie eut son heure d'incontestable utilité. Pendant quelque temps, elle jouit à bon droit d'une faveur presque exclusive. Et pourtant, si son règne eût duré trop longtemps, nous voyons bien aujourd'hui que l'histoire de la terre eût été singulièrement déformée, inclinée aux miracles et à l'invraisemblance. Et cet exemple doit nous faire réfléchir sur la portée des méthodes et sur la valeur des découvertes archéologiques.

La recherche et l'étude, la détermination et le classement des organismes fossiles réclament à coup sûr une attention critique, des habitudes de comparaison, un esprit scientifique. Mais on ne peut nier aussi que la part de la fantaisie et du sentiment ne soit encore très grande en ces recherches et surtout que cette part ne devienne prépondérante quand il s'agit de mettre en œuvre les matériaux réunis et classés[1]. De ces membres épars, de ces fémurs écourtés, de ces vertèbres égrenées, de ces dents desserties, il faut reconstituer un organisme complet[2]. Or, sans cesse, l'imagination grossissante du paléontologue est solli-

1. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 10-11 : « L'archéologie dispose de matériaux dont la richesse va toujours croissant, et, par suite, ses méthodes d'analyse et de comparaison deviennent de plus en plus précises.... Il n'est pas un petit fragment de pierre ou de terre cuite, de bois, de verre, d'ambre ou de métal qu'elle ne recueille et qu'elle ne classe pour y retrouver l'empreinte plus ou moins marquée des idées et des croyances, des goûts et des habitudes qui régnaient alors qu'ont été façonnés tous ces objets. »

2. F. Houssay (*la Philosophie zoologique à Mycènes*. *Revue arch.*, 1895, p. 12) arrive, en étudiant la poterie de Mycènes, à « cette idée que, dans la période préhellène, le problème des origines (des êtres et des espèces) était déjà posé et avait reçu une réponse provisoire : la faune terrestre et même aérienne naissait de la faune marine, » puisque sur les poteries de Mycènes nous voyons représentés côte à côte des *anatifes* (lepas anatifera), des oies bernaches et des canards sans pattes!

citée par les matériaux mêmes qu'il a sous les yeux. A travers l'usure de milliers de siècles, dans les cahots de révolutions successives, la plupart des organismes fragiles et ténus ont, comme il est naturel, disparu presque entièrement. Le paléontologue ne vit dans la compagnie que d'êtres gigantesques dont l'ossature put jadis échapper à tous les hasards et dont la taille, la force et la beauté créent aujourd'hui, pour l'esprit qui les reconstitue, un monde de merveilles et parfois de chimères, tout différent de notre petit monde terre à terre[1]. Aussi l'histoire à la mode des paléontologues était-elle très différente de l'histoire réelle que nous commençons d'entrevoir.

Elle avait une conception fausse des phénomènes terrestres et de leur marche à travers les siècles. Entre le monde merveilleux des origines, tel qu'ils l'imaginaient, et la mesquine réalité des temps présents, telle qu'ils l'apercevaient autour d'eux, les paléontologues ne pouvaient supposer une évolution lente et continue. Il leur fallait des révolutions brusques, des cataclysmes soudains, des déluges, des éruptions et des soulèvements, pour expliquer les abîmes insondables, croyaient-ils, qui séparent notre époque des époques primitives. Régie par des lois, visitée par des phénomènes, bouleversée par des forces, dont nous chercherions vainement autour de nous les similaires ou les équivalents, la terre des mammouths et des ichthyosaures était, à les en croire, aussi différente de notre sol que le peuvent être les mammouths de nos moutons et les ichthyosaures de nos lézards, — aussi différente que les archéologues imaginent l'Hellade des héros et la Grèce des pallikares.... Quand les géologues entrèrent en jeu, quand l'étude des terrains remplaça l'étude des monstres, toute cette conception fut renversée. On reconnut une profonde similitude entre les époques apparemment si diverses. On vit que, depuis les origines jusqu'à nos jours, les mêmes lois, les mêmes phénomènes, les mêmes forces continuent sur les mêmes éléments leur travail de longueur et de patience. L'histoire des origines terrestres, ayant repris contact avec la réalité contemporaine, fut moins miraculeuse, moins héroïque et divine : elle devint plus vraisemblable, plus proche de l'humble, mais certaine vérité.

En outre, les conclusions de la paléontologie — on le constata bientôt — avaient été viciées d'avance par les vices mêmes de la méthode paléontologique. Elles ne fournissaient aucune certitude historique, parce qu'il était impossible

1. Thucyd., I, 10 : ὅτι μὲν Μυκῆναι μικρὸν ἦν ἢ εἴ τι τῶν τότε πόλισμα νῦν μὴ ἀξιόχρεων δοκεῖ εἶναι.... Cf. Perrot et Chipiez, t. VI, p. 381 : « Je suis tenté de croire que Thucydide lui-même n'a jamais été à Mycènes. S'il avait parcouru ce vaste champ de ruines, si ses yeux s'étaient levés vers le dôme des deux grands tombeaux et en avaient mesuré le vaisseau spacieux, s'il avait contemplé les murs de la citadelle et s'il en avait franchi la porte, il n'admettrait pas que Mycènes était une petite ville, comme toutes les villes de ce temps-là.... Les monuments de Mycènes éveillent encore maintenant l'idée d'une ville populeuse, d'une royauté riche et puissante. » Dans quelques siècles et après quelques révolutions, Chambord, Chenonceaux ou Langeais — μικρὸν ἢ εἴ τι τῶν τότε πόλισμα — pourront soulever entre archéologues et historiens les mêmes contradictions. Un grand château, un grand tombeau, un grand donjon n'impliquent pas nécessairement une grande ville : Chambord n'est qu'une résidence royale sans même un village; le Versailles de Louis XIV n'était pas une cité populeuse et l'Escurial est encore un désert.

d'appliquer à l'ensemble de la planète les résultats, même les plus certains, d'une ou de plusieurs enquêtes sur des provinces particulières. A vouloir dater, en effet, par les seuls organismes fossiles, telle couche de terrain et la période correspondante[1], on s'aperçut bientôt d'erreurs grossières, indiscutables. Ici encore, le spectacle du monde actuel pouvait servir de leçon. Les diverses régions émergées nous offrent les différences qui séparent les faunes et flores contemporaines. Les plantes et les animaux de l'Australie semblent d'une autre époque que nos faunes et flores d'Europe, d'Amérique ou d'Asie : les crucifix, calvaires et statues de la Bretagne actuelle semblent aussi d'un autre âge que nos sculptures et moulages de la rue Saint-Sulpice.... Et, très souvent, en outre, les organismes fossiles n'appartiennent pas à la région où ils se rencontrent, à la couche où nous les trouvons aujourd'hui. Jadis, vivants encore ou défunts, ces organismes furent transportés loin de leur habitat par le hasard des courants et glissements contemporains. Plus récemment, fossiles déjà, ils ont été précipités de leur sépulture primitive et accumulés en d'autres gîtes par les secousses et les dislocations postérieures[2]. L'histoire à la mode des paléontologues était donc sans chronologie possible[3], sans géographie même approximative. Que peut être une pareille histoire, sinon *une* histoire, un pur roman? Après cinquante ans de paléontologie, il fallut renverser les rôles. Le géologue étudia les couches de terrain, data et séria les époques, en fit la chronologie et la géographie. Puis, quand le théâtre eut été reconstitué et la pièce refaite, on y put réintroduire les acteurs, les fossiles : ils s'y trouvèrent à leur place et dans leur décor.

1. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 43 et 44 : « Au mois de décembre 1873, M. E. Burnouf [étudiait] un vase que Schliemann venait de découvrir à Hissarlik. Ce vase était orné de caractères incisés que M. Burnouf essaya d'abord d'expliquer par le phénicien et l'égyptien; n'y parvenant point, il les compara « aux caractères chinois d'ancien style ». O. Rayet s'égaya de cette hypothèse; mais il se déclara frappé de « l'aspect éminemment asiatique » des trouvailles troyennes, qui lui rappelaient « certains ornements figurés sur les bas-reliefs de Ninive et de la Phrygie ». Peut-être Rayet eût-il été embarrassé de préciser les ornements ninivites auxquels il faisait allusion. Quand Schliemann découvrit les tombes de Mycènes, ce fut surtout aux Phéniciens que l'on songea.... Stephani, qui en rapprocha quelques œuvres d'art de la Russie méridionale et centrale, tomba dans une erreur plus grave en attribuant ces sépultures aux Barbares qui envahirent la Grèce à la fin de l'Empire romain. Du moins eut-il le mérite de sentir vivement que la civilisation mycénienne tenait à l'Europe par autant et plus de liens qu'à l'Asie.... L'architecte éminent de l'Expédition de Morée, frappé par la singularité du décor de la porte du *Trésor d'Atrée*, avait hasardé l'hypothèse qu'il était d'origine byzantine. Il n'est certes pas donné à tout le monde de se tromper ainsi.... Parler, à propos des trésors mycéniens, de civilisation celtique ou même byzantine, c'est indiquer, sous une forme naïve, cette idée très juste que [ces trésors] se rattachent à l'art de l'Europe centrale, où l'ornement byzantin n'est guère qu'une forme plus avancée du style celtique. »

2. Cf. S. Reinach, *la Sculpture en Europe*, p. 1 et suiv. : « Les matériaux que nous avons recueillis sont des sculptures primitives.... Dispersées dans les musées, sous des désignations plus ou moins nombreuses, qualifiées ici de celtiques, là d'étrusques, ailleurs de gallo-romaines ou de barbares, elles sont loin d'avoir été toutes publiées.... Comme le plus grand nombre de ces petites sculptures ne possèdent pas d'état civil en règle, que leur provenance ou du moins les circonstances précises de leur découverte sont presque toujours obscures, il est parfois difficile de distinguer les figures vraiment primitives, antérieures à la conquête romaine en Occident, de celles qui, appartenant aux premiers siècles du moyen âge et même à des époques plus récentes, présentent avec celles-ci un air de famille. »

3. Cf. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 26 : « Les plus anciens exemples que nous connaissions de la croix gammée remontent pour le moins au XXe siècle avant J.-C.... Je dis « pour le moins, » car je considère la deuxième ville d'Hissarlik comme beaucoup plus ancienne, peut-être de dix ou quinze siècles. »

La paléontologie humaine — je veux dire : l'archéologie — a les mêmes insuffisances. Ses défauts[1] sont encore aggravés peut-être par la religion de l'antiquité, par le respect un peu dévot « du moindre fragment de pierre ou de terre cuite, de bois, de verre, d'ambre ou de métal[2] ». La tendresse des archéologues pour le moindre déchet de leur bric-à-brac se fait parfois touchante :

Ce mode d'exploration a permis de retrouver, sous les restes de l'âge classique, la trace du naïf et touchant effort de l'artisan primitif. Tout gauche qu'il soit encore, cet artisan nous intéresse passionnément : on n'épargne aucune dépense et aucune peine pour recueillir jusqu'au moindre fragment de ses travaux même les plus grossiers ; on voit et l'on aime en lui le prédécesseur et l'ancêtre direct des grands artistes du siècle de Périclès et de celui d'Alexandre. Ces idoles informes de pierre et d'argile, ces morceaux d'enduits coloriés, ces éclats d'une poterie à la couverte mate et au décor purement géométrique..., est-ce autre chose que les premiers anneaux de la chaîne à l'autre bout de laquelle il y a les statues de Phidias et de Lysippe, les peintures de Polygnote et de Zeuxis, les entailles de Pyrgotèle, les vases d'Euphronios et de Sosias[3] ?

Une telle tendresse et une telle admiration ne sont pas favorables, semble-t-il, à l'exercice d'une critique bien sévère. D'ailleurs, à ne vouloir chercher que les « empreintes des idées et des goûts, des habitudes et des croyances », on risque de n'en pas apercevoir les causes, les fluctuations et les conséquences, même les plus proches : le monument et le signe cachent un peu l'intention et le sens. A demeurer en extase devant « les admirables bornes milliaires des Romains[4] », on oublie parfois de noter les détours et la direction générale de la route. La contemplation des œuvres d'art ne dispose pas l'esprit à l'étude des opérations moins esthétiques de la vie ordinaire, et souvent elle ferme les yeux sur les nécessités un peu basses, un peu laides du train-train journalier : pourtant, ces opérations et ces nécessités ont dominé et façonné toute la vie des Anciens comme elles dominent et façonnent la nôtre.

Je suis toujours demeuré pensif devant certaines affirmations d'archéologues : « L'archéologie, dit l'un, démontre que la Gaule n'a rien dû ou presque rien aux colonies grecques de la Méditerranée, en dehors de la monnaie et de

1. C'est dans les œuvres de l'archéologue allemand H. Furtwængler que l'on peut voir, par les exemples les plus typiques, comment s'écrit l'histoire à la façon des archéologues. Pour ne prendre que quelques pages de cet auteur, je recommande la lecture de l'article *Gorgones* dans le *Dictionnaire de mythologie* de Roscher, p. 1709-10 ; en voici le raisonnement mis en forme : « Les Gorgones sont toujours ailées.... Sur la métope de Sélinonte, les Gorgones ne sont pas ailées : c'est que la place manquait pour les ailes ou que ce ne sont pas là des Gorgones.... Le *Bouclier* d'Hésiode ne parle pas des ailes des Gorgones ; naturellement, ce n'est pas une preuve que les Gorgones étaient sans ailes.... Un monument particulièrement vieux et significatif est un bronze du Louvre, représentant une Gorgone agenouillée : elle est sans ailes ; ce n'est que par hasard ; les ailes étaient sans doute appliquées, et elles ont disparu. » Devant un monument, l'auteur n'hésite jamais sur la date ou la provenance : ceci est *echt ionisch*, cela *chalkidisch*. Jamais il n'hésite non plus sur l'authenticité. Tous les monuments conformes à ses théories ou à ses fantaisies personnelles sont authentiques, indiscutables. Les autres sont « évidemment » faux. Il ne veut pas qu'il y ait de Gorgones sur les pierres des Iles. Voici pourtant une pierre des Iles qui représente une Gorgone. C'est que la pierre n'est pas des Iles : elle est postérieure, du VIIe siècle.
2. Perrot et Chipiez, VI, p. 11.
3. Perrot et Chipiez, VI, p. 13.
4. A. Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*, p. 10.

l'alphabet[1]. » Examinez cette affirmation à la seule lumière du bon sens pratique. Quand un peuple emprunte la monnaie du voisin, c'est qu'il a besoin de trafiquer avec lui, et quand le voisinage établit un trafic entre deux civilisations, la plus grossière fournit toujours des matières premières et la plus raffinée des produits industriels.... D'autre part, un peuple n'emprunte pas l'alphabet des voisins s'il n'a pas à correspondre avec eux. Et l'alphabet ne se transporte pas sous forme de lettres séparées. Les Gaulois n'ont pas envoyé à Marseille un ambassadeur chargé de copier l'alphabet grec. Cet alphabet leur est arrivé sous forme de mots et les mots portaient des idées. Qui donc constate un emprunt de monnaie et d'alphabet, en tous temps et en tous lieux, peut affirmer un échange de produits et d'idées. — Méditez encore la proposition que voici : « M. Undsett, que rien n'effraie, dit un autre archéologue[2], va jusqu'à croire que les Phéniciens ont importé en Suisse deux poignards de cuivre à soie longue du type chypriote. Étrange commerce phénicien, qui aurait transporté si loin des objets de mince importance, sans jamais apporter en même temps un bijou, un cylindre, un bibelot de prix à *facies* oriental bien accusé! » Je ne discute pas le fond de la querelle. Mais le raisonnement archéologique apparait ici dans son beau. Un bon archéologue ne peut supposer que les Phéniciens soient allés quelque part sans y laisser, à son intention, un cylindre ou un bibelot. Mais, peut-être, les Phéniciens pensaient-ils moins à l'archéologue d'aujourd'hui qu'au Barbare de ce temps-là. Leurs envois visaient à satisfaire les besoins de leur clientèle plutôt que la curiosité de nos académies. Pour les Barbares, qui vivent de chasse et de guerre, on peut admettre qu'un bon poignard de bronze est d'une autre importance que même un cylindre inscrit : nos fusils et baïonnettes, objets de menue importance pour nos académies, trouvent plus facilement un marché au cœur de l'Afrique que nos bijoux ou nos bibelots les plus « modern style ».

L'histoire réelle ou du moins rationnelle des origines humaines demande autre chose que les traces fossiles des héros et des artistes : « La bêche et la pelle, disait déjà Strabon, ne suffisent pas; il faudrait aussi la connaissance des lois générales du monde. » Jamais ce conseil n'a été plus utile qu'aujourd'hui : οὐδὲ γὰρ θεριστῇ καὶ σκαπανεῖ ἀλλὰ τῷ πεισθῆναι δυναμένῳ τὴν γῆν οὕτω ἔχειν τὴν ὅλην[3]. Les archéologues négligent cette connaissance des lois générales. Ils semblent ignorer de parti pris les nécessités quotidiennes qui, à travers tous les siècles, régissent toute société humaine dans ses migrations comme dans ses établissements. Leur conception de l'histoire est moins philosophique, leur classification des diverses humanités est plus enfantine que les premières tentatives des plus vieux historiens grecs. Ceux-ci partageaient l'humanité en différents peuples, suivant un caractère qui nous fait un peu sourire, parce

1. A. Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*, p. 13.
2. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 37.
3. Strab., II. 110.

que nous n'en voyons pas la lointaine portée, suivant la nourriture. Ils distinguaient les Ichthyophages des Rizophages, les « Mangeurs de Pain », Σιτοφάγοι, comme dit l'*Odyssée*, des « Mangeurs d'Homme », Ἀνδροφάγοι. Distinction pleine de philosophie, à laquelle tôt ou tard on reviendra! Car elle est fondée sur le caractère le plus important peut-être, le plus fertile en conséquences de tous genres. Car il y a vraiment des « Peuples de la Bière » et des « Peuples du Vin », des humanités du blé et des humanités du riz. Et il ne faut pas longtemps réfléchir pour déduire quelles différences de vie, d'occupations journalières, d'appétits, de désirs, de politique, de poésie et de morale, entraîne la différence de nourriture : il vaut mieux vivre, à coup sûr, parmi des Mangeurs de Pain que parmi des Mangeurs d'Homme.

Négligeant ces caractères fondamentaux, les historiens-archéologues s'attachent aux menus détails extérieurs, qui permettent de classer dans la vitrine les produits de la fouille, et ils arrivent à transporter dans l'histoire humaine ces classifications de musée. Ils inventent des civilisations *morgienne*, *hallstattienne*, *mycénienne*, *égéenne*, etc., des humanités de la bouterolle et du casque pointu. Sous forme d'apophtegmes, ils émettent des oracles qui ferment la bouche aux non-initiés : « La bouterolle est hallstattienne.... Le casque pointu est marnien.... L'épée en fer est de l'époque de la Tène.... Le poignard en bronze est hongrois.... L'épée de bronze est morgienne[1]. » Et parce qu'un tombeau de la Marne contient un casque pointu, voilà l'histoire encombrée à tout jamais d'une époque *marnienne!* Et parce que les ruines de Mycènes ont été fouillées avant celles de Pylos, d'Ithaque, de Knossos ou de Gortyne, voilà qu'un peuple *mycénien* est installé dans la préhistoire hellénique!

Le vulgaire doit admettre ces oracles sans toujours les comprendre, sans protester contre les invraisemblances, sans même oser avouer ses doutes. Si parfois il demande des raisons, on lui sert des archéologues : « M. Furtwængler a dit : « C'est une des pires erreurs de l'archéologie préhistorique, etc. » — « Un très bon juge, M. Goblet d'Alviella, a dit... etc.[2] » L'argument d'autorité n'est que trop souvent la seule réplique des archéologues. C'est par le nombre des références au bas des pages que se juge couramment le mérite d'une œuvre archéologique. La valeur d'un archéologue se cote au poids des fiches qu'il possède en ses tiroirs. Dans le livre que je lui offre, le lecteur trouvera au bas des pages le minimum de références. Pourtant — *et in Arcadia ego!* — les J. Wimmer (*Lokalisierung der Homer. Inseln*), les M. Hergt (*Quam vere de Ulyxis erroribus Eratosthenes judicaverit*), les P. Pervanoglu (*La legenda de Ulysse*), et P. Matranga, et A. Freiherr vor Warsberg, et Wölcker, et K. Iarz me sont familiers, et tant d'autres docteurs dont, hélas! j'ai lu les mémoires sans le moindre profit. Mais c'est ma théorie de l'*Odyssée* que je voudrais présenter ici et non pas celles d'autrui. Je ne citerai donc que les auteurs dont j'adopte ou

1. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 27, 39, etc.
2. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 28, 32, 38 et suiv.

dont je combats expressément les opinions. Quand, d'ailleurs, je renvoie le lecteur à des répertoires, *Chroniques d'Orient* de S. Reinach ou *Dictionnaires* de Daremberg-Saglio, de Roscher et de Pauly-Wissowa, à des ouvrages devenus classiques, comme l'*Épopée homérique* de W. Helbig, l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero ou le *Pausanias* de Frazer, à des manuels qui sont dans toutes les mains, comme les *Homerische Realien* de E. Buchholz, il me semble inutile de recopier les listes bibliographiques que peuvent donner ces divers auteurs.]

C'est du moins pour le public une consolation fort appréciée que le spectacle des étranges disputes entre les oracles de l'archéologie :

M. Undsett a essayé de montrer que l'épée de bronze occidentale (type danubien) dérivait d'un modèle égyptien par l'entremise de la Grèce. Il s'est fondé, pour cela, sur trois ou quatre épées de bronze, de provenance égyptienne douteuse, conservées à Berlin, à Londres et à Saint-Germain. Mais ces trois épées, à supposer qu'elles aient été vraiment trouvées en Égypte, ne peuvent y avoir été introduites que par les premiers colons égéens. Leur analogie avec les types mycéniens ne le démontre pas moins que la dissemblance très sensible qui existe entre elles et les poignards de fabrication égyptienne. Mieux inspiré autrefois, M. Undsett avait cru reconnaître en Hongrie le prototype de notre épée de bronze. Il est fâcheux qu'il ait renoncé à cette hypothèse, car c'est au groupe hongrois, non à l'Asie ou à l'Afrique, que se rattachent ces spécimens de Mycènes....

M. de Mortillet allègue, à l'appui de sa thèse indienne, les épées de bronze à petite poignée de l'époque *morgienne*. Ces poignées sont remarquables par leur petitesse.... Elles étaient faites évidemment pour des mains moins larges que les nôtres, du moins tout à fait analogues à celles des habitants de l'Inde. C'est, pense M. de Mortillet, une des nombreuses preuves que l'industrie du bronze nous a été apportée de l'Asie. Il peut d'abord sembler singulier de conclure des mains d'Indous actuels à celles des Indous antérieurs au XVIe siècle avant notre ère. Mais ce n'est là qu'un détail. Tout, dans l'argument du savant préhistorien, me semble entaché d'erreur[1]....

Et ce ne sont encore là que discussions françaises, toutes pleines de modération et d'urbanité. Si le lecteur veut connaître le véritable ton des disputes entre archéologues, je le renvoie aux querelles allemandes de M. Furtwængler, une des lumières de l'histoire archéologique[2].... Une citation de Voltaire a fait fortune parmi les archéologues en dispute. Quand ils veulent juger les arguments d'un adversaire : « La moitié se compose d'erreurs, disent-ils, et le reste d'injures[3]. »

Nous avons là, en effet, le dernier mot de la méthode archéologique. Procédant par affirmations sentimentales, elle n'aboutit qu'à des querelles dogmatiques, à des excommunications contre les personnes et à des *credos* passagers que l'on admet d'abord sur la foi du maître, quitte à les rejeter ensuite comme « préjugés d'un autre âge[4] ». « Les Anciens, dit Helbig avec son ironique belle

1. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 28.
2. Cf. E. Pottier, *Revue archéol.*, 1900, II, p. 181 ; P. Jamot, *Revue archéol.*, 1895, II, p. 7.
3. S. Reinach, *Chron. d'Orient*, I, p. 599.
4. S. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 27 et 37.

humeur, attribuaient aux Phéniciens une grande influence sur les Grecs primitifs, et cette tradition fut jadis admise par la plupart des savants modernes. Moi-même je l'ai suivie dans mon *Épopée Homérique*. J'y ai supposé que les Phéniciens eurent une large part dans le développement de la civilisation que nous connaissons surtout par les monuments de Mycènes et qui a pris, pour cette raison, le nom de *mycénienne*. Dans les dernières années, comme dit un personnage de Molière, « nous avons changé tout cela ». Les malheureux Phéniciens sont devenus l'objet de la profonde antipathie de plusieurs savants, antipathie que l'on serait presque tenté de mettre en rapport avec le mouvement antisémite de nos jours [1].... »

Pour compléter la ressemblance avec les querelles théologiques d'antan, il arrive parfois que l'archéologue condamné, battu et mécontent, fasse appel au bras séculier et menace ses adversaires des tribunaux de commerce vengeurs de la diffamation [2].... Ce ne sont pas de tels errements qui conduiront à la vérité. Voilà, du moins, ce que commencent à penser certains savants, et l'on ne peut les soupçonner de mauvais vouloir à l'endroit des archéologues.

En tête de ses admirables *Chroniques d'Orient*, qui resteront comme le répertoire le plus complet de tous les travaux archéologiques durant les vingt années dernières, M. Salomon Reinach écrivait avec son ordinaire impartialité : « Un des caractères les plus frappants de la science à la fin du XIXe siècle a été l'effacement graduel de l'ancienne philologie devant l'archéologie envahissante. *Il en est résulté un certain abaissement*. Car un philologue, qui n'est pas archéologue, connaît encore l'antiquité et l'aime, tandis qu'un archéologue, qui n'est pas philologue, n'est qu'un collectionneur ou un éditeur de curiosités.... Une nouvelle révolution se dessine. Les papyrus grecs, sortant de terre, remettent en honneur, comme à l'époque de la Renaissance, la connaissance du grec, du *vrai grec*, qui n'est pas celui des épigraphies sur bibelots, mais des textes littéraires [3]. » Arrivé au terme de sa carrière, E. Curtius se demandait tout pareillement si le règne absolu de l'archéologie n'avait pas assez duré, s'il n'était pas grand temps aujourd'hui d'en vérifier la gestion et peut-être d'en corriger les effets. Au sentiment de Curtius, l'histoire grecque devait quitter un peu les musées et reprendre pied sur le sol réel, s'adonner à la seule étude qui puisse fournir quelques témoins irrécusables, l'étude des lieux : « La topographie seule nous ramènera à de justes conceptions sur le rôle des Orientaux et des Hellènes dans la Méditerranée primitive [4]. » Cet avertissement de Curtius vaut la peine d'être médité :

1. W. Helbig, *la Question mycénienne*, p. 1.
2. Voir dans S. Reinach, *Chron. d'Orient*, I, p. 568, l'histoire résumée de la grande querelle sur les groupes de terres cuites.
3. S. Reinach, *Chron. d'Orient*, II, p. X.
4. Ernst Curtius, *Topographie und Mythologie* (*Rhein. Museum*, 1895, p. 373 et suiv.) : « Es ist lange ein herkömmlicher Satz unserer Alterthumsforschung gewesen, die europäische Geschichte beginne in Hellas : es wird doch endlich Zeit der alten Schultradition zu entsagen... : beginnt die Topographie eine der ergiebigsten Quellen unserer historischen Kenntniss zu sein. »

En parcourant les ruines de Troie, raconte un voyageur[1], j'avais ramassé un grand nombre de fragments de poteries, car j'avais lu dans quelques voyageurs que les débris des vases de terre sont souvent les ruines les plus anciennes et celles qui résistent le plus au temps. Je choisissais ceux qui avaient le caractère de la plus grande vétusté. Je croyais avoir trouvé tantôt les restes d'un vase qui avait appartenu à la belle Hélène, tantôt les débris d'une coupe dans laquelle le roi Priam aurait fait des libations au grand Jupiter. Mes compagnons et moi, nous étions chargés de ces fragments. Mais à mesure que nous avancions dans le pays, de quelque côté que nous portassions nos pas, des débris pareils s'offraient partout à nos regards. Enfin il y en avait une si grande quantité que nos reliques troyennes finirent par perdre de leur prix et nous crûmes devoir nous débarrasser d'un fardeau qui nous paraissait plus incommode à mesure que nos illusions s'évanouissaient.

Que l'on pense ce que l'on voudra des méthodes mêmes de l'archéologie, le résultat du moins semble prouver qu'elle est incapable de résoudre notre problème des origines méditerranéennes. Les Anciens avaient imaginé deux solutions à ce problème. L'archéologie moderne n'a fait que remettre ces deux solutions en présence, avec des autorités considérables et quelques arguments en faveur de l'une et de l'autre. Suivant Hérodote, Thucydide et Strabon, suivant tous les Anciens qui eurent une renommée d'érudition ou de critique, les Orientaux avaient été les maîtres et les initiateurs des Grecs; c'est parmi les archéologues, l'opinion des Helbig, des Heuzey et des Pottier. Par contre, telles pages de M. J. A. Evans sur l'*Origine de l'Alphabet* ou de M. S. Reinach sur le *Mirage oriental* et sur le *Culte de la Déesse nue* pourraient sembler traduites de Diodore de Sicile : « Certains prétendent, écrit Diodore, que les Syriens sont les inventeurs des lettres, et que, disciples des Syriens, les Phéniciens apportèrent ces lettres en Grèce, d'où leur nom de lettres phéniciennes. Mais les Crétois disent que la découverte initiale ne vint pas de Phénicie, mais de Crète, et que les Phéniciens ne firent que transformer les types des lettres et imposer ces nouvelles formes à la plupart des peuples[2]. » Diodore dit ailleurs : « Ce sont les premiers habitants de Rhodes, les Telchines, qui inventèrent une partie des arts et des choses utiles à la vie humaine; c'est d'Actis le Rhodien, fils du Soleil et fondateur en Égypte d'Héliopolis, que les Égyptiens apprirent les théorèmes de l'astrologie. Plus tard, un déluge survint, qui détruisit en Grèce la plus grande partie de la population et tous les documents écrits; les Égyptiens profitèrent de l'occasion pour s'approprier les découvertes de l'astrologie et dire qu'ils en étaient les inventeurs. Voilà comment, bien des générations plus tard, le Phénicien Kadmos, qui rapporta l'écriture en Grèce, en passa pour l'inventeur, même parmi les Grecs, grâce à leur commune

1. Michaud et Poujoulat, *Corr. d'Orient*, II, p. 20.

2. Diod., V, 74, 1 : πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας ὅτι Σύροι μὲν εὑρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσί, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἕλλησι παραδεδώκασιν, οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα Φοινίκεια προσαγορεύειν, φασὶ (Κρῆτες) τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὑρεῖν, ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον· καὶ τῇ γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων χρήσασθαι, καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. Cf. J. A. Evans, *Journ. of Hellen. Studies*, 1897, p. 327 et suiv.

ignorance[1]. » Et Diodore ajoute : « Les Crétois disent que les honneurs rendus aux dieux, les sacrifices et les initiations aux mystères sont d'invention crétoise et que les autres peuples les leur ont empruntés.... Déméter a passé de chez eux en Attique, puis en Sicile et de là en Égypte, apportant avec elle la culture du blé. Semblablement, Aphrodite est allée en Sicile, à Cythère, en Chypre et enfin dans la province asiatique de Syrie[2]. »

Entre ces deux opinions, le choix, si l'on s'en tient aux textes de l'antiquité ou aux monuments archéologiques, ne peut être qu'arbitraire. Mais les arguments empruntés, comme le voulait E. Curtius, à la topographie, — ou plutôt à la *topologie*, — nous donneraient, je crois, une solution.

1. Diod., V, 55-57 : γενέσθαι δ' αὐτοὺς καὶ τεχνῶν τινων εὑρετὰς καὶ ἄλλων τῶν χρησίμων εἰς τὸν βίον τῶν ἀνθρώπων εἰσηγητάς.... 'Ακτὶς δ' εἰς Αἴγυπτον ἀπάρας ἔκτισε τὴν 'Ηλιούπολιν...· οἱ δ' Αἰγύπτιοι ἔμαθον παρ' αὐτοῦ τὰ περὶ τὴν ἀστρολογίαν θεωρήματα· ὕστερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησι γενομένου κατακλυσμοῦ, καὶ τῶν πλείστων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις καὶ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι· δι' ἣν αἰτίαν οἱ Αἰγύπτιοι, καιρὸν εὔθετον λαβόντες, ἐξιδιοποιήσαντο τὰ περὶ τῆς ἀστρολογίας, etc. Cf. S. Reinach, *le Mirage oriental*, *Chron. d'Orient*, II, p. 509 et suiv.

2. Diod., V, 77 : περὶ μὲν οὖν τῶν θεῶν οἱ Κρῆτες τῶν παρ' αὐτοῖς λεγομένων γεννηθῆναι τοιαῦτα μυθολογοῦσι· τὰς δὲ τιμὰς καὶ θυσίας καὶ τὰς περὶ τὰ μυστήρια τελετὰς ἐκ Κρήτης εἰς τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους παραδεδόσθαι.... Δήμητραν μὲν γὰρ περαιωθεῖσαν εἰς τὴν 'Αττικήν, ἐκεῖθεν εἰς Σικελίαν, καὶ εἰς Αἴγυπτον.... 'Ομοίως δ' 'Αφροδίτην ἐνδιατρῖψαι τῆς Σικελίας, τῶν δὲ νήσων, τῆς δὲ 'Ασίας περὶ τὴν Συρίαν. Cf. S. Reinach, *les Déesses nues dans l'art oriental et dans l'art grec* (*Revue archéol.*, 1895, p. 367).

CHAPITRE II

LES LIEUX ET LES NOMS

παρατιθέντες τοῖς νῦν οὖσι τὰ ὑπὸ τοῦ Ποιητοῦ λεγόμενα.
Strab., XIII, p. 877.

La *topologie*, la « géologie des sites », arriverait à classer les périodes et à dater les fossiles de l'archéologie. Les faits qu'elle nous révélerait auraient sur les monuments archéologiques deux grands avantages :

1° Ils sont localisés dans l'espace; ils appartiennent sûrement à tel pays, à tel site;

2° Ils sont presque toujours localisés dans le temps; ils peuvent être sériés et datés avec quelque approximation.

Nous aurions donc une géographie certaine et une chronologie vérifiable, tout au moins les grandes lignes d'une géographie et d'une chronologie, le cadre et la charpente d'une histoire rationnelle. Ceci est bien un travail de géologue. Car l'histoire de la Méditerranée peut se comparer à un terrain sédimentaire où, couches par couches, les marines successives ont laissé leurs traces. Leurs dépôts, plus ou moins épais, sont de nature et de teintes différentes; ils ont des traits communs; mais chacun d'eux a aussi des particularités caractéristiques.

Ils ont des traits communs parce qu'à travers tous les siècles et toutes les civilisations, la Méditerranée ne change pas : elle conserve son régime des vents, son allure générale des courants et des côtes, son climat, sa faune, sa flore, etc. Par le seul fait qu'elle est méditerranéenne, une marine doit se plier à certains hivernages, adopter une certaine nourriture et un certain vêtement, conformer ses routes aux mêmes détroits et ses établissements aux mêmes routes de terre et de mer. Nous avons déjà vu comment et pourquoi une « échelle » méditerranéenne, installée au coin d'un delta, sera toujours différente d'un port atlantique, assis à l'estuaire d'un fleuve. A travers toute l'histoire, cette différence s'est maintenue : jamais un port méditerranéen n'a pu s'établir à la bouche d'une rivière. D'une marine à l'autre, un grand port méditerranéen a pu se déplacer sur une même côte : c'est que les fleuves eux-mêmes y déplaçaient leurs deltas. Milet, fermée par les boues du Méandre, fit place à Éphèse, que

fermèrent ensuite les boues du Caystre. Smyrne prit alors la place d'Éphèse; mais nous pouvons prévoir qu'avant deux siècles les boues de l'Hermos auront tué Smyrne à son tour.... Ces causes permanentes peuvent être étudiées dans n'importe quelle période de l'histoire méditerranéenne. Connus pour une thalassocratie, leurs effets toujours identiques peuvent être, sans chance d'erreur, transportés à une autre thalassocratie. On peut dire que nos *Instructions nautiques* régissent déjà les navigations grecques et romaines. Les portulans et les voyageurs de la période franque fournissent — nous le verrons — le véritable commentaire des navigations d'Ulysse : dans Thévenot, Tournefort ou Paul Lucas, nous aurons l'explication rationnelle de ce que nous appelons, faute d'étude suffisante, les légendes de l'*Odyssée*.

Mais chaque période de l'histoire méditerranéenne eut aussi des particularités, et de deux sortes au moins : les unes de faits, les autres de mots. Car chacune des puissances thalassocrates apportait avec elle ses besoins nationaux et ses préférences. Et chacune apportait sa langue ou son dialecte.

Langue ou dialecte ne tardaient pas à se fixer au dehors, en s'infiltrant dans le langage des « peuples de la mer ». Les thalassocrates imposaient une onomastique à leurs sites préférés : l'onomastique méditerranéenne garde encore des noms de lieux phéniciens (Tyr, Saida, Carthage, Malaga), grecs (Nauplie, Séleucie, Alexandrie, Palerme, Agde, Empurias), romains (Valence, Port-Vendres, Cherchell, Césarée), arabes, italiens, etc., etc. Les thalassocrates répandaient aussi leurs termes de commerce, noms de mesures, de monnaies et de marchandises : la langue ou le *sabir* commercial et maritime de la Méditerranée garde encore le souvenir des Phéniciens (*sac*, *vin*, *thon*, *aloès*, etc.), des Grecs et de tous leurs successeurs.

Pareillement, nous verrions les besoins et les habitudes des thalassocrates se traduire dans le choix des routes (l'Archipel du XVIIIe siècle a ses routes des Anglais et des Hollandais, et ses routes des Français), dans le choix des relâches (venus de l'Ouest, Français et Anglais ne rencontrent pas la terre au même point que les Arabes, Grecs ou Phéniciens venus de l'Est), dans l'aménagement des entrepôts (l'Anglais, pour son charbon, a besoin d'autres quais et d'autres docks que le Franc pour ses draps, l'Arabe pour ses épices ou le Grec pour sa poterie) et dans la disposition même des débarcadères (un vaisseau d'aujourd'hui, calant cinq ou six mètres, ne peut plus s'arrêter aux mêmes plages que les barques à fond plat des Anciens). A chacune de ces marines différentes, il fallut des mouillages différents, des forteresses, des guettes, des stations de ravitaillement ou de repos, des aiguades toutes différentes. Chaque fois que l'une de ces thalassocraties disparut, faisant place à quelque rivale, ses aiguades (les gens de Paros se souviennent encore des séjours que faisait le capitan-pacha dans leur port de Trio au temps de la thalassocratie turque), ses stations et relâches (les Provençaux n'ont pas oublié les anses où débarquaient les pirates sarrasins), ses routes (les chemins des Francs existent encore en Morée)

demeurèrent dans le souvenir des hommes, et, gardant leurs noms étrangers, elles formèrent l'une des couches de l'histoire méditerranéenne.

Cette histoire n'est donc qu'une série de couches empilées. Même sans grande habitude, il est facile de distinguer ces différents *terrains*. Dans chaque couche prise à part, il est non moins facile d'expliquer les divers éléments, de déduire ou d'induire la raison des emplacements choisis et des routes fréquentées, — c'est là ce que j'appelle la besogne *topologique*, — ou de retrouver le sens de l'onomastique imposée, — c'est le rôle de la toponymie. Topologie et toponymie, ces deux études combinées arrivent à découvrir les conditions efficientes, puis à remonter aux causes lointaines, pour reconstituer enfin dans ses grandes lignes chacune de nos époques. Origine, extension et durée, pour chaque thalassocratie, ces deux études nous dresseront une chronologie et une géographie d'ensemble. Mais elles parviendront surtout à pénétrer dans le détail, à ranimer devant nos yeux la vie locale de tel site aujourd'hui désert ou délaissé : quand le témoignage des écrivains et des monuments est absolument muet, elles feront émerger du sol même la vision des foules qui jadis s'agitaient au long de telle route oubliée ou dans les *souqs* de tel bazar disparu.

Les résultats de ces deux études auront une valeur générale, c'est-à-dire que, bien établies pour un point donné, leurs découvertes seront valables pour tous les autres sites de la même époque. Le dock anglais est partout le même : qui connaît les us et mœurs de Gibraltar connaît aussi Malte, Aden et Singapoore. Ces résultats seront en outre discutables et vérifiables, parce qu'ils sont rationnels et régulièrement sortis d'inductions scientifiques. L'une et l'autre de ces études s'appuient, en effet, sur des lois constantes; elles partent de l'expérience actuelle ou prochaine pour remonter aux faits du passé : la Méditerranée d'aujourd'hui explique la Méditerranée d'il y a quarante siècles.

Voyez comment, sous nos yeux, l'une de ces couches méditerranéennes est en train de se déposer. Depuis le commencement du XIX[e] siècle, les Anglais ont conquis la direction du trafic méditerranéen. Leurs termes de marine et de commerce, leurs marchandises et leurs modes, leurs mesures et leurs habitudes de navigation ont pénétré de Gibraltar à Port-Saïd. La Méditerranée actuelle tient, comme en suspens, ces matériaux anglais, qui se déposeront quelque jour et passeront à l'état de sédiments, quand une autre puissance, — allemande, française ou italienne, — reprendra le dessus. On pourra étudier alors les gisements anglais autour de Gibraltar, de Malte, de Smyrne, de Chypre et du canal de Suez. Cette couche anglaise recouvrira presque partout le terrain français des XVIII[e] et XVII[e] siècles. Installée sous le flot anglais, à demi fixée déjà, mais non recouverte encore et toujours apparente, cette couche française est à peu près également répandue d'Alger au Caucase et de Beyrouth à Marseille. La thalassocratie *franque* de ces deux siècles nous est bien connue. Les gisements en ont été bien explorés. Nous pouvons sans peine en reconnaître les dépôts, grâce aux voyageurs du temps, Tournefort, Lucas, etc., grâce aux rapports diplomatiques et

consulaires et grâce aux traditions locales.... Avant les Français, les Italiens avaient eu cinq ou six siècles de monopole : une épaisse couche italienne est encore visible en certains points; mais, le plus souvent recouverte par la couche *franque*, elle serait plus accessible à nos recherches si nous avions les documents enfermés aux archives de Gênes et de Venise.... A leur tour, les Italiens avaient eu comme prédécesseurs les Arabes. On peut dire que cette thalassocratie arabe, qui dura trois ou quatre siècles, nous est presque inconnue, non pas faute de documents, mais faute d'exploration et d'étude : ses gisements n'apparaissent plus sous les terrains nouveaux qui l'ont entièrement recouverte; il suffirait pourtant de quelque attention pour les apercevoir encore presque à fleur de sol : dans la langue courante de nos marines méditerranéennes, voyez combien de mots arabes se sont maintenus, *amiral*, *felouque*, etc. Il en est de même de la couche byzantine, qui, sous le mince feuillet arabe, nous conduit aux bancs épais, compacts et uniformes des Romains et des Grecs : nous la connaissons très mal et nous l'étudions très peu. Sous elle, au contraire, les terrains de l'époque classique nous sont familiers. Nous en reconnaissons à première vue les échantillons et les fossiles : Alexandrie et Laodicée, le Méandre et le Tibre, Rhodes et Marseille, Ostie et Panorme parlent à tous nos souvenirs. C'est l'arrière-fond de notre science historique. Ce sont là, croyons-nous, les plus vieux gisements de l'histoire méditerranéenne.

Mais étudiez cette couche gréco-romaine, et tout aussitôt, dans les gisements les plus anciens, une étude, même superficielle, vous fera reconnaître des débris qui ne sont pas contemporains de la masse, qui n'ont pas glissé là non plus d'une couche postérieure, mais qui doivent provenir d'une couche plus ancienne encore. Ce sont ou des noms de lieux qu'aucune étymologie grecque ni latine ne parvient à expliquer, *Ida*, *Samos*, *Korinthos*, *Salamis*, *Rheneia*, *Kasos*, *Massicus*, *Cumae*, *Oenotria*, etc.; ou des situations de villes contraires à toutes les théories des Grecs, Tirynthe, Chalcédoine, Astypalées, etc.; ou des systèmes politiques, des amphictyonies de *sept* ports, dont la politique grecque ne donne ni le modèle ni la clef; ou des routes de commerce jadis suivies on ne sait par quelles caravanes, on ne sait pour quel trafic, et abandonnées, semble-t-il, du jour où le peuple grec, maître de ses destinées, eut la conscience de ses propres besoins et la libre disposition de ses forces : telles, la route odysséenne de Pylos à Sparte ou la route légendaire (Thésée) de Trézène à Marathon. Si, mis en éveil par ces constatations, vous cherchez quelque lumière dans le plus vieux document géographique des Grecs, je veux dire dans l'*Odyssée*, vous y retrouvez bientôt les mêmes mots et les mêmes phénomènes incompréhensibles. Noms, routes, habitudes, conceptions, théories, l'*Odyssée* ne semble pas grecque. Elle est pleine du moins de souvenirs qui semblent *anté*-helléniques, parce qu'ils sont *anti*-helléniques, contradictoires à tout ce que nous savons de la langue, de la pensée, de la vie et de la civilisation grecques. A s'en tenir même au ton général de l'*Odyssée* et des autres poèmes homériques,

Gladstone déjà remarquait avec justesse combien les belles formules homériques, — « J'ai l'honneur d'être fils d'un tel, » par exemple, — furent étrangères ensuite à ces ignorants du protocole qu'ont toujours été et que sont encore les Hellènes.... Au-dessous des terrains de l'époque classique, la topologie, la toponymie et l'étude de l'*Odyssée* nous forcent à supposer l'existence d'une couche plus ancienne, d'une thalassocratie antérieure aux marines grecques.

*
* *

Les « témoins » de cette couche préhellénique sont répandus dans toute la Méditerranée, mais plus faciles à reconnaître dans les eaux grecques. Là, ils abondent. Sur toutes les côtes grecques et même à l'intérieur des îles, des isthmes et des péninsules de la Grèce, ils arrêtent l'explorateur attentif. Pour les diverses régions de l'Hellade, vingt exemples typiques pourraient être cités. Je rapporterai par la suite une expérience qui me fut personnelle. Chargé de fouilles par l'École française d'Athènes à Mantinée et à Tégée (1888-1890), je m'étais proposé l'étude géographique de l'Arcadie à travers les âges. Pausanias en main, j'en ai, durant huit ou neuf mois, exploré tous les cantons. Le résultat final fut pour moi la conviction que l'Arcadie primitive, la terre des Pélasges, avec ses routes, ses villes et ses noms de lieux, était toute différente de l'Arcadie classique. Sûrement, cette *Pélasgie* avait moins de ressemblance avec l'Arcadie des Hellènes qu'avec la Morée des Francs ou des Vénitiens, c'est-à-dire avec une Arcadie aux mains de conquérants ou de négociants venus de la mer[1]. Si l'on veut comprendre, en effet, les habitats et le peuplement de cette Pélasgie primitive, il faut supposer qu'une route commerciale traversait les cantons parrhasiens, la haute plaine de l'Alphée, et que des caravanes étrangères, débarquées au golfe de Laconie, remontaient l'Eurotas et descendaient l'Alphée ou la Néda pour gagner les ports de l'Élide. Car le site de Lykosoura, mère de toutes les villes pélasgiques et centre du royaume primitif, n'est pas conforme aux nécessités des indigènes et n'est pas imposé non plus par les conditions naturelles. Durant les temps helléniques, jamais une ville ne s'est installée dans cette plaine du haut Alphée. Quand, luttant contre les indications de la nature, Épaminondas fonda Mégalopolis, cette ville militaire et artificielle n'eut qu'une existence éphémère et un rôle presque nul. C'est qu'une cité ne peut vivre en cet endroit que par un commerce de transit entre l'Eurotas et l'Alphée, par un trafic de caravanes entre le golfe de Laconie et le golfe d'Élide. Or nous ne voyons pas qu'aux temps helléniques cette route terrestre ait été suivie ou du moins très fréquentée et nous pouvons, dans la Grèce actuelle, découvrir les raisons qui orientent suivant de tout autres directions le commerce hellénique : le chemin de fer grec s'en va aujourd'hui de Nauplie à Kalamata, du golfe d'Argos

1. Victor Bérard. *De l'Origine des cultes arcadiens*. Paris, Thorin, 1894.

au golfe de Messénie, et non pas de Gythion à Pyrgos, des plages laconiennes aux plages de l'Élide. Sous les Francs et sous les Vénitiens, au contraire, les armées et les caravanes étrangères passent ici : elles vont de la Glarence éléenne à la Mistra de Laconie; le château et la ville de Karyténa jouent alors pour les étrangers le même rôle d'étape et de forteresse qu'au temps des Pélasges la vieille Lykosoura, « la première ville que les hommes construisirent sur le haut des monts[1] ».

D'autres, en des expériences analogues, sont arrivés au même résultat. Pour le Péloponnèse, M. Clermont-Ganneau a été le véritable initiateur de ces recherches en telle de ses études sur le *Dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse*[2]. M. E. Oberhummer a fait la même découverte pour l'Acarnanie et l'Épire méridionale. Il est obligé d'admettre la fréquentation de ces côtes par un commerce étranger, — phénicien, pense-t-il, — en des temps antérieurs à la floraison grecque[3] : c'est à cette côte des Thesprotes qu'embarqué sur un vaisseau phénicien, Ulysse dit avoir été jeté par la tempête.... Mais il est un exemple plus court et plus décisif que M. Kiepert a signalé déjà[4] : celui des villes prétendues grecques, portant le nom très grec, semble-t-il, d'*Astypalaia*.

Astypalaia, 'Αστυπάλαια, est un nom de lieu fort répandu dans l'Archipel. Étienne de Byzance connaît cinq Astypalées : 1° une île, occupée jadis par les Kariens et nommée par eux *Pyrrha*, puis colonisée par les Doriens, qui la surnommèrent la *Table des dieux* à cause de sa fertilité; 2° une ville dans l'île de Kos; 3° une île entre Rhodes et la Crète; 4° une ville dans l'île de Samos; 5° un promontoire de l'Attique. — En remontant aux sources, il est visible qu'Étienne a fait un double emploi du texte de Strabon, touchant la même île d'Astypalée : εἰσὶ πολλαὶ τῶν Σποράδων μεταξὺ τῆς Κῶ μάλιστα καὶ 'Ρόδου καὶ Κρήτης, ὧν εἰσιν 'Αστυπάλαιά τε καὶ Τῆλος, dit Strabon au liv. X (p. 488), et il ajoute : ἡ μὲν οὖν 'Αστυπάλαια ἱκανῶς ἐστιν πελαγία, πόλιν ἔχουσα. Étienne a transcrit le premier membre de phrase, 'Αστυπάλαια νῆσος μία τῶν Κυκλάδων, en comptant une première Astypalée, puis le second membre, νῆσος πόλιν ἔχουσα μεταξὺ 'Ρόδου καὶ Κρήτης, en comptant une autre Astypalée, qu'il catalogue après la ville de Kos. Au vrai, ces deux Astypalées ne sont qu'une seule et même île et ville. — Restent donc seulement quatre Astypalées. Strabon nous en fait connaître une cinquième sur les côtes de Carie, et les inscriptions une sixième dans l'île de Rhodes.

A première vue, l'étymologie grecque de ce nom *Asty-palaia* paraît certaine : c'est la *Ville Vieille*, ἄστυ παλαιόν, synonyme des *Vieilles Villes*, *Palai-polis* ou *Palaio-polis*, que nous trouvons dans le Péloponnèse. Le neutre *Asty-palaion*, 'Αστυπάλαιον, est devenu le féminin *Asty-palaia*, 'Αστυπάλαια : c'est que, la

1. Paus., VIII, 38, 1.
2. *Journal asiatique*, X, p. 157; XII, p. 237.
3. E. Oberhummer, *Die Phœnizier in Akarnanien*. Munich, 1884.
4. H. Kiepert, *Sitzungsberichte König. Preuss. Akad.*, 1891. II, p. 839.

plupart des noms d'îles et de villes grecques étant du féminin, celui-ci a conformé sa terminaison au modèle commun, ou bien ce n'est là qu'un caprice de l'usage; nous avons en France des « Villevieux ». *Asty-palaia* serait donc la *Vieille Ville*. De tout temps l'Archipel, comme toutes les régions de la terre, a dû avoir un certain nombre de *Villeneuves* et de *Vieillevilles*. Mais si l'on admet cette étymologie, il faut bien voir qu'elle entraîne des conséquences très nettes et très précises pour le site et l'emplacement de ces Astypalées. Les Anciens avaient déjà noté comment la plupart des vieilles villes en Grèce sont bâties loin de la mer. « Les villes nouvellement fondées », dit Thucydide[1], « ayant une plus grande expérience de la mer, plus riches d'ailleurs, s'établirent sur les rivages, en travers des isthmes, pour la plus grande commodité de leur commerce. Mais les vieilles villes, αἱ δὲ παλαιαὶ, à cause de la piraterie jadis florissante, s'étaient bâties plutôt loin de la mer, aussi bien dans les îles que sur le continent. »

Étudiez et contrôlez cette affirmation de Thucydide. En premier lieu, elle apparaît conforme à l'opinion commune des Anciens. C'était un lieu commun de la philosophie antique que les étapes de la civilisation humaine étaient aussi marquées par les étapes des villes sur le chemin qui mène du sommet des monts au bord de la mer : « Platon », dit Strabon, « conjecture qu'après les déluges ou cataclysmes, les hommes ont dû passer par trois formes de sociétés très différentes. Ce fut d'abord une société simple et sauvage, que la peur des eaux couvrant encore les plaines avait refoulée vers les hauts sommets. Une seconde société se fixa sur les dernières pentes des montagnes, rassurée peu à peu en voyant les plaines qui commençaient à se sécher. Une troisième société enfin prit possession des plaines mêmes. A la rigueur, on pourrait supposer une quatrième forme, une cinquième, voire davantage : en tout cas, on doit considérer comme la société la plus récente celle que les hommes, une fois délivrés de toute terreur de ce genre, vinrent former sur le bord de la mer et dans les îles. A chacun de ces déplacements, qui, des lieux hauts, entraînaient les populations vers la plaine, correspondait probablement un changement marqué dans le genre de vie des populations et dans leur gouvernement[2]. »

L'affirmation de Thucydide, en second lieu, est conforme à la logique des faits et à notre expérience contemporaine ou moderne. Aux siècles derniers, quand l'Archipel turc était infesté de corsaires occidentaux, toutes les villes et bourgs insulaires, à Milo, Syra, Kalimno, Nio, etc., étaient perchés en haut d'un mont. Quelquefois toute voisine de la rade principale, souvent, au contraire, fort éloignée, la ville était toujours distincte de son port ou *échelle* : « Le port de Skyros, » dit Choiseul-Gouffier[3], « qu'on nomme aujourd'hui la Grande-Plage, n'est plus d'aucune utilité aux insulaires, dont toute la marine consiste en

1. Thucyd., 1, 6.
2. Strab., XIII, 592.
3. I, p. 125.

quelques bateaux qui trouvent forcément un abri entre les écueils ou que l'on tire à terre lorsque la mer est trop grosse. Réfugiés vers la pointe septentrionale de l'île, les habitants ne pensent qu'à se garantir de la piraterie générale, héréditaire chez les Grecs. Le village de Saint-Georges, bâti sur un pic élevé. leur offre un asile, et, quoique leurs habitations soient répandues sur le penchant de la montagne et jusqu'au rivage, chacun a, dans la partie supérieure, une seconde maison où il se retire en cas de danger. » — « A Syra, » dit Tournefort[1], « le bourg est à u mille du port tout autour d'une colline escarpée...; on voit, sur le port, les ruines d'une ancienne et grande ville, appelée autrefois Syros. » A Milo, « dont les habitants sont bons matelots, et, par la connaissance des terres de l'Archipel, servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers, le bourg est à cinq milles du mouillage de Poloni, à deux milles de la grande rade[2]. » Aujourd'hui les bourgs de Nio et de Milo sont restés sur leurs hauteurs parce que ces îles ont perdu toute importance maritime : seuls, les vaisseaux de guerre fréquentent encore leurs mouillages. Mais, en d'autres îles, la vieille ville a été désertée au profit de l'échelle : au-dessous de la vieille Syra des Francs, une ville nouvelle s'est installée tout au bord de la mer; la commerçante Hermopolis cercle les quais du port.

Rien ne vérifierait mieux l'affirmation de Thucydide que l'exemple actuel de Kalymnos. L'île de Kalymnos est faite de trois ou quatre bandes de montagnes, dressées en murailles parallèles. Entre ces murailles, se creusent d'étroites vallées qui, parallèles aussi, vont finir sur la mer en des anses ou des golfes. La plus large de ces vallées touche à la mer par ses deux bouts. Sur la mer de Kos, sa rade circulaire, bien abritée, offre une grande plage pour tirer les bateaux et un bon mouillage par trente-six à vingt-deux mètres d'eau et de vase: c'est la rade de l'*Échelle*, la *Skala*. Sur l'Archipel du large, son autre port plus petit et moins bon occupe l'anse de Linaria. « La population de Kalymnos, disent les *Instructions nautiques*[3], se monte environ à 7500 habitants, qui vivent, pour la plupart, à l'*Échelle* ou bien dans la ville de Kalymnos. Cette ville est bâtie à l'intérieur, au sommet d'une falaise abrupte, haute de plus de deux cent quarante-quatre mètres; une bonne route y mène en moins d'une heure. » La ville, en effet, se dresse au milieu de la vallée, juste à égale distance des deux ports. C'est là, sur une roche imprenable, qu'elle s'est réfugiée aux siècles derniers, aux temps des corsaires dont parle Tournefort : « Patmos, » dit-il à propos de l'île voisine, « Patmos est considérable par ses ports : mais ses habitants n'en sont pas plus heureux. Les corsaires les ont contraints d'abandonner la ville, qui était au port de la Skala, et de se retirer à deux milles et demi sur la montagne, autour du couvent de Saint-Jean[4]. » De même à Samos, la ville

1. Nous aurons à revenir longuement sur cette Syra de Tournefort.
2. Tournefort, *Voyage du Levant*, Lettres VIII et IV.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 217. — On appelle *Instructions nautiques* les publications officielles du service hydrographique de la Marine pour la navigation à voile et à vapeur.
4. Tournefort, *Lettre* X.

antique, voisine de la mer, « était abandonnée depuis longtemps, et, pour se mettre à couvert des insultes des corsaires, on s'est retiré sur la montagne[1]. »

Aujourd'hui, les corsaires disparus permettent aux insulaires de ramener leurs villes à la côte : on redescend aux Échelles. A Kalymnos et à Patmos, les Échelles sont redevenues les grands centres de population. A l'intérieur de ces deux îles, les vieilles villes sur leurs montagnes sont presque désertées. Elles subsistent encore, mais vides. Leurs églises et leurs cultes appellent à certains jours les prêtres et les fidèles qui, pour quelques heures, remontent de la *Skala*.

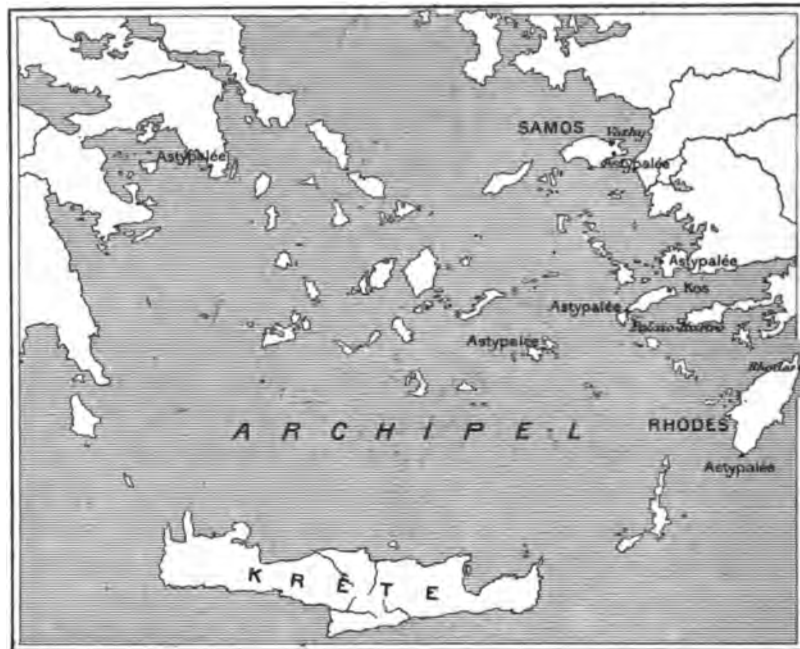


Fig. 2. — Carte des Astypalées[2].

Ces panégyries annuelles repeuplent quelques instants la Ville de Kalymnos. Mais, le reste de l'année, les maisons et les rues sont désertes. Dans la Grèce romaine, sur le rivage de la Messénie, Pausanias nous décrit une vieille ville de Thouria, qui, perchée en haut d'une falaise, ne garde de même, en ses murs désertés, qu'un temple de la déesse syrienne : les habitants sont descendus dans la plaine maritime[3].

Des textes anciens comme des faits récents, voici donc une loi *topologique* qui ressort formelle et constante : les Vieilles Villes indigènes de l'Archipel sont éloignées de la mer, perchées au sommet des monts. Or revenons aux *Vieilles Villes*, aux Astypalées de l'Archipel hellénique : elles échappent toutes à cette

1. Tournefort, II, p. 114.
2. Cliché emprunté aux *Annales de Géographie*, t. IV, p. 284.
3. Pausanias, IV, 31, 1.

loi; toutes sont situées au bord de la mer, toutes celles du moins dont nous connaissons l'emplacement exact. Une seule fait exception : l'Astypalée samienne. A Samos, en effet, Polyen nous dit que Polycrate fortifia l'acropole nommée Astypalée, τειχίσας ἀκρόπολιν τὴν καλουμένην Ἀστυπάλαιαν[1]. Cette Astypalée samienne rentrerait donc dans le type des Vieilles Villes indigènes : semblable à l'Acropole d'Athènes ou à l'Acrocorinthe, elle est sur la hauteur, à une certaine



Fig. 3. — Rhodes, Kos et Samos[2].

distance de la mer. Mais si, par le site, cette Astypalée de Samos semble indigène, nous verrons que le nom même de Samos n'est pas hellénique. La tradition locale attribuait aux Kariens la fondation de l'Astypalée samienne[3], et nous pouvons constater aujourd'hui que la capitale samienne des Grecs, maîtres de l'île, n'est pas installée sur les ruines de l'antique Astypalée. Tournée vers le Sud, la *Vieille Ville* était assise au bord du détroit, comme un port de transit : nos cartes actuelles gardent à ses ruines le nom de Samos. Au temps des

1. Polyen., I, 23.
2. Carte de l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 97 d.
3. Cf. Etym. Magn., *s. v.*

corsaires francs, les indigènes enfuis au sommet des monts fondent, dans l'intérieur, leur *Khora* (nom générique appliqué à toutes les capitales insulaires de cette époque). Nos cartes actuelles portent encore cette Khora. Mais, aujourd'hui, la sécurité des mers a permis à la ville de redescendre vers la rive. Elle n'est pas retournée à la côte Sud. La capitale contemporaine de Samos est sur la côte Nord, au fond de la meilleure rade insulaire, en face de l'Asie Mineure, à Port-Vathy. Ce changement d'orientation n'est pas fortuit ni causé par des nécessités passagères, puisque dès l'antiquité le même phénomène s'était produit dans les autres îles, à Kos et à Rhodes, par exemple. Le jour où les Hellènes ont vraiment disposé des îles, ils en ont transporté la capitale sur les côtes Nord, en face de l'Asie Mineure, après avoir abandonné de plus vieux établissements qui n'étaient pas indigènes, semble-t-il, mais qui s'étaient fondés, comme l'Astypalée samienne, sur les côtes méridionales des îles pour la commodité d'un commerce étranger. Dès l'antiquité, les gens de Rhodes délaissent la capitale primitive, Lindos, qui, pointée sur un promontoire de la côte méridionale, « regarde vers le Sud-Est et vers Alexandrie », dit Strabon : au bord du détroit, face au Nord et aux rivages d'Anatolie, ils construisent de toutes pièces leur grande ville des temps helléniques, qui jusqu'à nos jours restera la capitale insulaire. A Kos, nous allons étudier le même déplacement et la *Vieille Ville* abandonnée dans la rade méridionale de Képhala pour la capitale nouvelle sur le promontoire du Nord-Est. A Samos, si, dès l'antiquité, les Hellènes, devenus maîtres de l'île, ne délaissèrent pas la *Ville Vieille*, c'est qu'un sanctuaire vénéré et des traditions religieuses rivaient la capitale au site préhellénique : la plaine méridionale de Samos et la rive du détroit étaient le séjour préféré de la grande déesse Hèra.

Des cinq autres Astypalées, celle de Rhodes ne nous est connue que de nom. Kiepert croyait pouvoir la placer tout au Sud de l'île, sur un promontoire rocheux, véritable îlot rattaché à la côte par une langue de sable, que les Grecs modernes appellent Prasonisi. Mais il ne donnait aucune raison de son hypothèse, sauf peut-être la ressemblance des autres Astypalées.

L'Astypalée de Carie est un promontoire, ἐν τῇ παραλίᾳ τῆς ἠπείρου Ἀστυπάλαιά ἐστιν ἄκρα[1], sur la côte entre le cap Termerion et le port Myndos, en face des îles Argées. C'est le même emplacement, sans doute, que d'autres appellent Παλαιὰ Μύνδος, la *Vieille Myndos, Myndus et ubi fuit Palaemyndus*, dit Pline[2]. La Nouvelle Myndos datait de la première colonisation grecque ; la tradition la rattachait aux Trézéniens et à leurs plus anciennes fondations[3]. Nous pouvons donc nous demander si la *Vieille Myndos*, antérieure à ces Trézéniens, est une ville hellénique.

L'Astypalée d'Attique est en un site exactement pareil. C'est un promontoire en face d'un îlot : « Entre le Pirée et le cap Sounion, » dit Strabon[4], « on

1. Strab., XIV, II, 20.
2. Plin., V, 29 ; cf. Ét. de Byz., *s. v.* Μύνδος.
3. Paus., II, 30, 9.
4. Strab., IX, II, 21.

rencontre d'abord le promontoire Zoster, puis le promontoire Astypalée, ἄλλη ἄκρα Ἀστυπάλαια, qui, chacun, ont en face d'eux une île, l'îlot Phabra et l'îlot

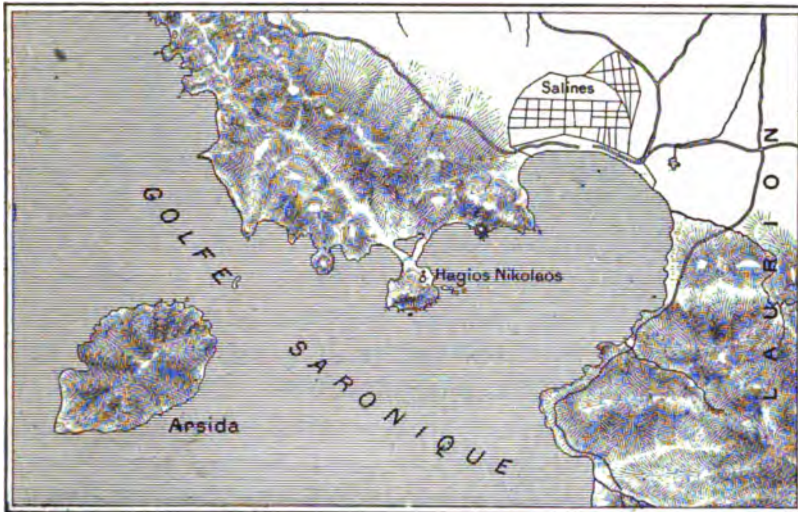


Fig. 4. — L'Astypalée d'Attique[1].

Éléoussa, πρόκειται νῆσος Ἐλεοῦσσα. » Les cartographes contemporains[2] ont identifié cette Astypalée avec la butte rocheuse qui, non loin du Sounion, ferme à l'Ouest la rade d'Hagios Nikolaos, en face de l'île Arsida. « Il est impossible, » dit Kiepert, « d'imaginer une ville sur cette butte, qui mesure à peine mille pas de circuit et qu'un isthme de sables et de marais réunit difficilement à une côte sans ressources. » Il est impossible, en effet, que des indigènes, maîtres du continent, se soient jamais installés en pareil endroit. Mais, sur cette butte maritime, la présence actuelle d'une chapelle de Saint-Nicolas prouverait, à elle seule, que les marins de tous les temps trouvèrent quelque commodité à la possession de ce promontoire. Saint Nicolas, dans la Grèce moderne, a remplacé le dieu des mers : il est le protecteur des matelots, et souvent ses chapelles s'élèvent sur les ruines des temples de Poseidon. C'est que cette anse d'Astypalée est, à l'Ouest du Sounion, la première relâche à peu près sûre pour les barques et pour les bateaux venus du large : « Le port San-Nikolo, » disent les *Instructions nautiques*, « est conve-



Fig. 5. — Sounion[3].

1. Cliché emprunté aux *Annales de Géographie*, t. IV, p. 281.
2. *Karten von Attika*, Text. III, 21.
3. Cliché emprunté aux *Annales de Géographie*, t. IV, p. 282.

nable l'été pour les caboteurs; mais, comme il est ouvert au Sud, il n'est pas convenable en hiver[1]. » Les Anciens ne naviguaient pas durant l'hiver. Ce port d'été n'avait donc pas à leurs yeux les mêmes désavantages qu'aux nôtres. Ajoutez qu'au fo d du port, une plage de sable et de marais salants offrait un débarcadère commode pour les vaisseaux primitifs, que l'on halait à terre. Le pays voisin n'est pas très habité : nous verrons pourquoi les marines étrangères s'écartent un peu des coins de barbarie surpeuplés; l'étude de leurs ports et leurs habitudes de navigation nous montreront en cette relâche estivale, sur cette plage d'échouement, une station nécessaire aux marins de l'Égée primitive.

Les deux dernières Astypalées sont des villes : l'une dans l'île de Kos, l'autre dans l'île que les Anciens appelaient du même nom *Astypalaia*, d'où les modernes ont fait Stampalia. La ville de Kos a disparu entièrement; mais nous en pouvons retrouver le site exact. Strabon nous dit qu'elle était au bord de la mer : « La ville des Koïens était autrefois Astypalée. Elle était située dans une autre partie de l'île, au bord de la mer néanmoins, comme la capitale actuelle, ἐν ἄλλῳ τόπῳ ὁμοίως ἐπὶ θαλάττῃ[2]. » De l'avis de tous les explorateurs, cette Astypalée ne peut être située qu'à l'extrémité sud-occidentale de Kos, dans la presqu'île de Képhala, sous le promontoire courbe du cap Krokilos. Suivez le pourtour de cette île balayée par tous les vents : la pointe du Krokilos forme la seule rade abritée. Les archéologues retrouvent avec raison le site d'Astypalée auprès du hameau actuel de Stampalia. M. Paton, ayant longtemps séjourné à Kos et étudié l'île dans le plus grand détail[3], ne voit pas d'autre emplacement possible. Mais il ne peut comprendre non plus les raisons de celui-là, et, en effet, le choix de cet emplacement semble à première vue tout à fait paradoxal.

L'île de Kos, par sa conformation, regarde vers le Nord. Toute la côte Sud, du cap Fouka au cap Krokilos, n'est qu'une montagne tombant à pic dans la mer. La côte Nord, au contraire, borde une plaine fertile, bien arrosée et rafraîchie par le vent du Nord : Anciens et Modernes en ont toujours vanté l'agrément et la salubrité. L'île de Kos, d'autre part, regarde vers l'Est. De par sa situation au bord du continent asiatique, elle ne peut avoir de débouchés commerciaux que vers ce continent : en outre, le détroit qui, vers l'Est, la sépare de l'Asie est un passage très fréquenté par tous les bateaux qui descendent de Smyrne à Rhodes, et inversement. Donc, conformation de l'île et situation du détroit, ces deux forces, attelées en quelque façon à la capitale de Kos, devaient avoir pour résultante la direction Nord-Est. Nous voyons, en effet, que du jour où ces forces travaillent librement, du jour où Kos prend conscience d'elle-même, elle installe sa nouvelle capitale au bout de la plaine fertile et sur le bord du canal, près de la pointe Nord-Est, dans un site exactement symétrique, mais exactement opposé aussi à l'emplacement d'Astypalée. La capitale actuelle est encore en

1. *Instruct. naut.*, n° 691. p. 151.
2. Strab., XIV, 657.
3. Paton et Hicks, *Inscr. of Kos*. Oxford, 1891.

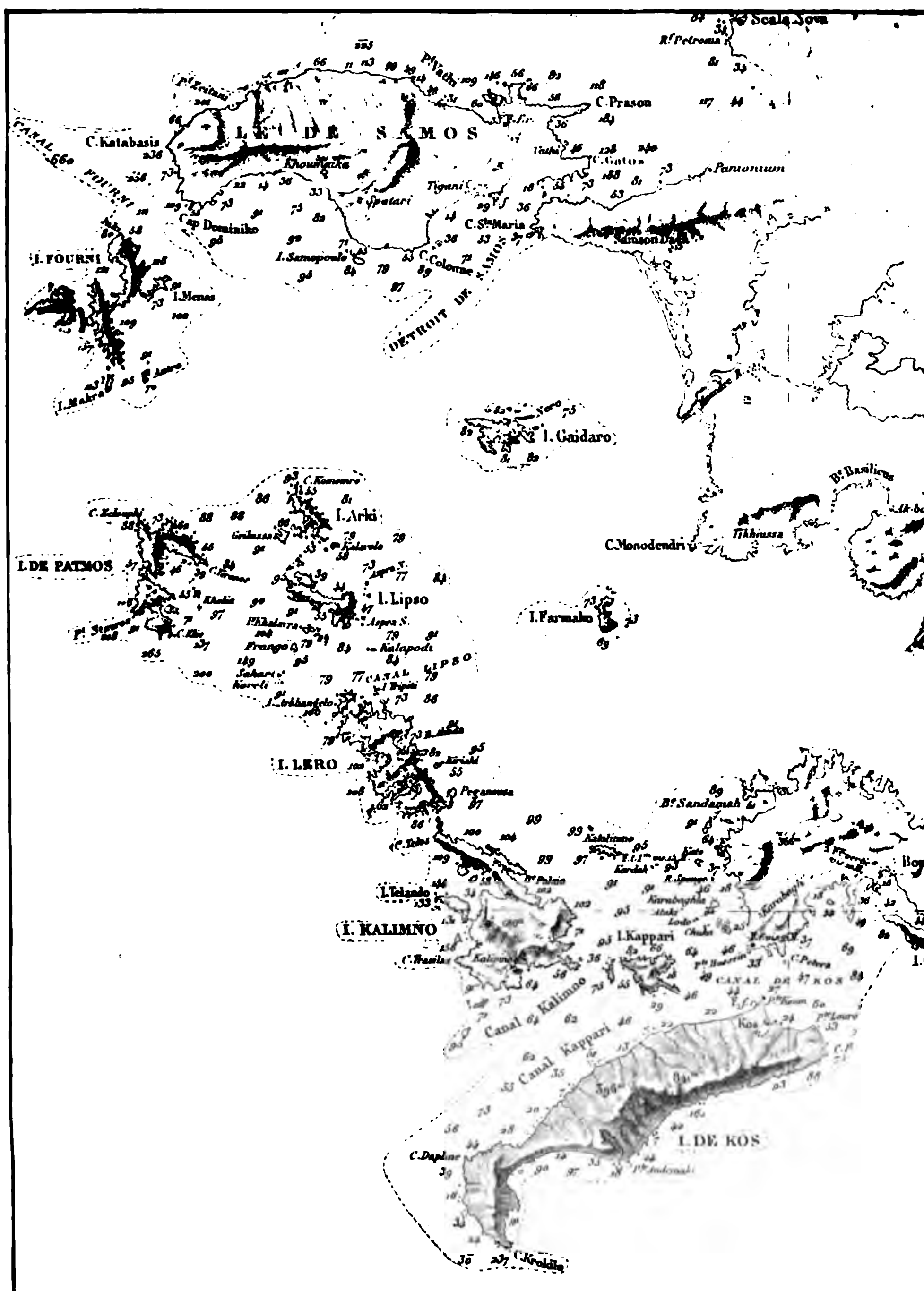


FIG. 6. — CANAUX DE KOS ET DE SAMOS
Photogravure d'après la carte marine n° 1457.

cet endroit, et Paton a cent fois raison de dire que « s'installer ailleurs c'est renoncer à toutes relations avec le monde ». Mais Paton raisonne en citoyen de Kos. Si le nouveau site répond à tous les besoins des laboureurs indigènes, peut-être n'est-il pas conforme à tous les désirs des marins étrangers. La côte Nord et Nord-Est de l'île est pour les bateaux un dangereux parage, où la mer n'est qu'un semis d'îlots et de roches, où les calmes plats alternent avec les violents coups de vent. Sur le détroit, il faut sans cesse veiller aux sautes du Nord ou du Sud-Est, prévoir les rafales et, dès que le ciel menace, chercher un mouillage et bien asseoir ses ancres par trente mètres de fond :

Entre la petite île de Palatie et un cap que je ne connois que sous le nom turc de *Karabagda*, qui signifie *Dans la vigne noire*, le calme nous obligea de rester un peu de temps. Toutefois, le premier jour d'octobre, nous nous efforçâmes dans le canal qui sépare la terre ferme de l'île de Co.... A peine avions-nous passé la nuit que tout d'un coup un vent contraire s'éleva, qui nous contraignit de relâcher et de retourner sur nos pas, et, continuant le lendemain, qui étoit le 2 du mois, il nous fit résoudre de donner fond pour prendre quelques nouvelles provisions dans cette île de Co.... Je m'avançai un peu dans la campagne, que je trouvai parfaitement belle, mais principalement la plaine, qui est aux pieds des montagnes et où la ville est située. De vray, elle estoit toute verdoyante d'orangers, de limons et de toutes sortes de fruits, et enfin cultivée en toutes ses parties et remplie de quantités de vignes et de plusieurs beaux jardins. J'entrai ensuite dans la ville, qui est jolie et assez peuplée.... Je me retirai dans notre galion. Le lendemain, néanmoins, on ne parla point de lever l'ancre, parce que nous avions toujours le vent contraire, et, comme le ciel et la mer nous menaçoient d'une grande tempeste, je ne voulus point sortir du vaisseau, parce que le lieu où nous avions pris terre n'estoit pas un port, ni même un endroit assuré pour nous.... La nuit qui précéda le 4 d'octobre, feste de saint François, le mauvais temps s'augmenta. Mais, comme notre vaisseau estoit d'une grandeur extraordinaire, que trois grosses anchres l'avoient rendu immobile contre cette tempeste, nous ne nous en aperçûmes presque point.... La tempête cessa avec la pluie. Néanmoins, comme je vis que le matin on ne parloit point de se remettre en mer, parce qu'elle n'estoit pas tout à fait tranquille, je descendis dans l'île une seconde fois[1].

La plupart des voyages au Levant[2] nous racontent de pareilles relâches en ce canal de Kos ou sur les côtes de l'île. Or notre ville de Kos n'a qu'un port incommode et périlleux[3]. La pointe sablonneuse ou marécageuse qui le forme est bordée de roches et de bas-fonds. Sous cette pointe de Koum, il n'y a pas une rade à vrai dire. Le vent Est-Nord-Est et le siroco y soufflent en rafales, et des orages y tombent du haut des montagnes d'Asie. Les seuls grands voiliers peuvent tenir en ce mouillage. Le plus souvent, il faut aller se réfugier sous

1. Pietro de la Valle, I, p. 193.
2. Cf. Thévenot, I, chap. 71 : « Nous nous arrestasmes à Stanchio, ne pouvant aller à Bodroun à cause que le vent estoit contraire. Nous jettasmes quatre anchres pour nous mettre en sûreté de ce vent de siroc, qui nous donnoit de grandes secousses et, nonobstant toutes ces anchres, nous ne laissasmes pas de souffrir beaucoup de ce vent. »
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 277 et suiv.

la côte asiatique, dans le port de l'ancienne Halikarnasse. Sur la côte méridionale de Kos, la rade d'Astypalée offre, au contraire, un excellent abri. Toute cette côte Sud de l'île est fermée aux vents du Nord par l'écran des hautes montagnes insulaires. Une sorte de queue montagneuse s'arrondit encore à l'extrémité occidentale, pour protéger des vents d'Ouest la rade d'Astypalée. Cette rade, ainsi close de deux côtés, serait ouverte aux vents du Sud si un îlot ne se dressait au-devant, pour former un bon mouillage où les caïques tiennent contre toutes les tempêtes. Les Génois ou les chevaliers de Rhodes trouvèrent jadis cet îlot de bonne prise. Ils s'y installèrent, le couronnèrent de fortifications, et leurs murs ruinés lui ont valu le nom de *Palaio-Kastro* ou *Palaio-nisi* : c'est l'exact équivalent de notre *Asty-palée*...[1]. Ici encore, il semble donc que la *Vieille Ville* ne soit pas un établissement indigène, mais une station de marins étrangers. Avant les colons hellènes, cette Astypalée de Kos fut aux mains d'un « peuple de la mer ».

Enfin, la dernière de nos Astypalées insulaires, située dans l'isthme étroit qui rattache les deux masses rocheuses de l'île Stampalia, est bâtie sur la pointe d'un cap. Cette ville dominant les deux rades peuplées d'îlots commande les deux mers du Sud et du Nord. C'est, à tous points de vue, le type même de ces villes neuves, dont parlait Thucydide, « installées sur les isthmes pour la facilité du commerce ». Ici encore, un vieux château franc ou vénitien, que nous signalent les *Instructions nautiques*[2], dit assez quelle relâche commode offrait aux corsaires et trafiquants latins l'une ou l'autre des deux rades.

En résumé, de toutes les Astypalées, aucune ne répond ni à l'idée que les Grecs se faisaient d'une *Ville Vieille* hellénique, ni aux éternelles nécessités qui, dans l'Archipel, déterminent tout vieil établissement indigène. Les Astypalées d'Attique, de Carie, de Kos et de Stampalie ne peuvent correspondre qu'aux préoccupations et aux habitudes des marins étrangers, quand ils débarquent et s'installent sur une côte barbare. En Asie Mineure, les Crétois, premiers fondateurs de Milet, ont installé leur forteresse au-dessus de la mer, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Milet-la-Vieille, κτίσμα Κρητικὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης τετειχισμένον ὅπου νῦν ἡ Παλαιμίλητός ἐστι[3]. En Espagne, les premiers colons grecs d'Emporion ont fondé leur vieille ville sur un petit îlot côtier; puis leur ville nouvelle s'est transportée sur le continent, où elle est devenue une ville double, séparée en deux par une muraille : ville des indigènes et ville des Grecs[4]..... Mais nos Astypalées répondent surtout aux descriptions que Thucydide nous donne des débarcadères phéniciens autour de la Sicile « sur les promontoires avancés ou les îlots parasitaires », ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκεν[5]. Or, dans la légende, une nymphe Astypalée

1. O. Rayet, *Mém. sur l'île de Kos*, p. 59.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 218.
3. Strab., XIV, 634.
4. Strab., III, 160.
5. Thucyd., VI, 2.

est fille de Phoinix et sœur d'Europè : elle a de Poseidon un fils, Ankaios, qui devient roi de Samos. Une autre nymphe Astypalée est mère d'Eurypylos, roi de Kos. Une autre encore, fille aussi de Phoinix et sœur d'Europeia, avait donné son nom à l'île d'Astypalée[1]. N'avons-nous pas dans ces légendes le souvenir d'une thalassocratie phénicienne dont les embarcadères, délaissés par les Grecs, devinrent pour eux des « Villes Vieilles » ?

*
* *

Cet exemple d'Astypalée, même si l'on n'accepte pas la dernière hypothèse, nous prouve tout au moins l'existence de marines antérieures aux Grecs et la survivance de leurs « témoins » topologiques. Il est une multitude de faits pareils qui, tous, après examen, conduisent au même résultat. Déjà, dans l'antiquité, quelques-uns de ces faits avaient excité la curiosité ou scandalisé le bon sens populaire. Les Grecs ne pouvaient comprendre l'aveuglement de leurs ancêtres, qui follement s'étaient installés en tels endroits incommodes ou peu avantageux, quand, tout près de là, un site admirable s'offrait à la fondation d'une cité hellénique. Aux portes du Bosphore, les Mégariens, disait-on, avaient fondé Chalcédoine. Cette ville, sur les falaises de la côte asiatique, n'avait qu'un très mauvais mouillage et des eaux peu poissonneuses. Sur la côte européenne, en face, la Corne-d'Or offrait le meilleur port de la Méditerranée, avec des plages, des aiguades et des bancs de thons qui assuraient la richesse d'une future capitale du monde : la Pythie s'était moquée des Mégariens et elle avait envoyé des colons plus avisés fonder Byzance en face des Aveugles, ἀπενάντιον τῶν τυφλῶν. Si Chalcédoine choquait si fort le bon sens des Hellènes, c'est que peut-être, — nous le verrons, — elle n'avait été fondée ni par eux ni pour eux.

De même, dans l'onomastique primitive, combien de noms semblaient étranges ou mystérieux aux Hellènes de l'histoire et combien de beaux calembours ils inventèrent pour expliquer ces rébus! De ces noms, quelques-uns ne nous ont été transmis que par leurs géographes. Mais la plupart nous ont été conservés aussi par l'usage populaire. Ce sont eux qui nous servent encore aujourd'hui pour désigner, par exemple, la plupart des îles grecques : Syra, Naxos, Sériphos, Siphnos, Paros, Corcyre, les îles grecques portent encore des noms antéhelléniques, des noms qui, du moins, ne présentent aucun sens en grec et ne semblent pas grecs d'origine. A travers toutes les thalassocraties antiques, modernes et contemporaines, jusqu'à nous, ces vieux noms incompris ont toujours surnagé. Si parfois ils ont été recouverts par les apports des marines plus récentes, ils ont rapidement émergé à nouveau et leur engloutissement ne fut que passager : la Thèra des Hellènes est redevenue la Thèra des

1. Roscher, *Lexic. Mythol.*, s. v. *Astypalaia*.

Grecs modernes, après avoir porté quelque temps un badigeon italien ou franc sous les vocables de *Sainte-Irène* ou *Santorin*.

Car les couches successives de l'onomastique méditerranéenne ne se sont pas toujours parallèlement superposées ni exactement recouvertes l'une l'autre. Elles ne se présentent pas à notre étude en une série verticale de tranches horizontales et continues. Il y a des plissements, des effondrements, des dislocations qui parfois interrompent la succession régulière, engloutissent les couches supérieures et font émerger celles du fond. Il y a aussi des points qui semblent dès l'origine être demeurés stables et émergés. Dans les eaux de notre Méditerranée, nous pouvons apercevoir à la surface ou atteindre à une faible profondeur les vocables, témoins de l'époque préhellénique. Sur nos côtes de Provence, Monaco paraît remonter au delà de l'*Hercules Monoecus* des Romains et de l'*Héraklès Monoikos* des Grecs, jusqu'à un original sémitique. Près des Baléares, dans *Iviça*, affleure à nouveau le vieux nom phénicien que les Grecs recouvrirent de leur *Pityoussa*, mais que les Romains remirent au jour dans leur *Ebusus*. La toponymie, elle aussi, nous fournira pour cette période préhellénique d'abondants matériaux et, par son aide, nous compléterons l'œuvre de la topologie.

Mais il faut nous méfier un peu de cette aide. Le même exemple d'Astypalée pourrait montrer les dangers de l'argument toponymique et de quelles précautions il faut nous entourer avant de risquer une étymologie ou de la tenir pour certaine. Kiepert, ayant terminé son étude des Astypalées, conclut que le site n'étant pas grec le nom ne doit pas l'être non plus. Il propose une étymologie sémitique. De la racine hébraïque *Sapal* ou *Saphal* (*être bas*), il tire une forme verbale, *istapel*, et il s'efforce de montrer que toutes les Astypalées sont situées *en contre-bas*, d'où leur nom. S. Bochart lui-même n'avait pas mieux trouvé, *Astippela ab humilitate dictum*. Ce n'est pas que je veuille médire de S. Bochart; mais il a été, je crois, la plus illustre victime de la fureur toponymique en ce XVIIe siècle, où pourtant elle fit rage. S. Bochart (1599-1667), qui fut un des philologues les plus érudits de l'École normande et que Bayle proclamait l'un des plus grands savants du siècle, jouit aujourd'hui d'un oubli parfaitement immérité. Souvent on l'utilise sans le nommer. Kiepert croit découvrir des choses nouvelles que depuis deux cents ans Bochart avait inventées. C'est le sort commun de tous les érudits du XVIIe siècle, et nos archéologues, qui ne manqueraient pas de lire le moindre mémoire du moindre professeur-docteur allemand, semblent ignorer ces grands érudits de l'école française.

S. Bochart avait reconstitué, en deux livres, la *Géographie sacrée*. Le premier de ces livres, intitulé *Phaleg*, était consacré aux Pays de l'Écriture et traitait, dans ses quatre parties, de la Division des Races et des trois Descendances de Sem, Japhet et Cham. Le second livre, intitulé *Chanaan*, étudiait, en ses deux parties, la colonisation phénicienne et la langue phénicienne et punique.

Chanaan seul nous intéresse. Par l'examen des légendes et des noms de lieux, grâce à une connaissance admirable de tous les auteurs de l'antiquité classique, historiens, géographes, poètes ou mythographes, grâce aussi, il faut bien l'avouer, à une faculté moins admirable de trouver dans l'une quelconque des langues sémitiques une étymologie pour tous les noms de lieux grecs ou romains, Bochart était arrivé à reconstituer une Méditerranée phénicienne : en Chypre, en Égypte, en Cilicie, en Pisidie, en Carie, à Rhodes, à Samos (on pourrait continuer ainsi, par la seule énumération des trente-six premiers chapitres, tout le périple de la mer Intérieure), partout il retrouvait les témoins de la colonisation sémitique. Aucun littoral n'échappait à ses prises de possession pour le compte des Phéniciens. Il hésitait même à nier (chap. XXXVIII) que l'Amérique fût restée en dehors de leur clientèle. Il savait (chap. XLII) que la langue des Gaulois avait plus d'une ressemblance avec celle des Phéniciens.

Malgré toutes ses erreurs, S. Bochart est d'une fréquentation profitable, aujourd'hui que triomphe le préjugé contraire. Fondée sur la Bible et sur le préjugé de l'infaillibilité biblique, la théorie de Bochart s'écroula avec ce préjugé[1]. Le XVIII[e] siècle, séparant la vérité de la religion, sépara aussi « l'histoire sainte » de l'histoire et chassa Phéniciens et Juifs de l'antiquité philosophique. Il est grand temps de revenir à certaines conceptions de Bochart. Mais il faut profiter de son exemple pour éviter parfois ses erreurs. A le lire, on s'aperçoit bientôt d'où proviennent surtout la faiblesse de son argumentation et la fantaisie de ses découvertes. C'est que, d'habitude, il n'envisage dans ses recherches toponymiques qu'un seul nom à la fois. Il ne reconstitue presque jamais la classe ou la série à laquelle ce nom peut appartenir. Il n'en recherche pas les similaires ou les complémentaires. Il procède presque toujours sur un fait isolé, et il voudrait en tirer une loi générale. Le vice de la méthode saute aux yeux. Mais la correction est fournie par Bochart lui-même. En deux ou trois points, il est arrivé à des résultats indiscutables[2]; c'est qu'alors il s'est donné la peine de collectionner un grand nombre de faits avant de risquer une hypothèse. Il dresse par exemple la liste des parfums et plantes odorantes, et montre que Grecs, Latins et Hébreux leur ont donné les mêmes noms :

קנמון,	*kenamon*,	κιννάμωμος,	*cinnamanus*.
קציעה,	*kassia*,	κασία,	*cassia*.
מור,	*mour*,	μύῤῥα,	*myrrha*.
לבונה,	*lebona*,	λίβανος,	
חלבנה,	*chalbena*,	χαλβάνη,	*galbanum*.
אהלות,	*aalot*,	ἀλόη,	
בדלה,	*bdela*,	βδέλλιον,	*bdellium*,
נרד,	*nard*,	νάρδος,	*nardus*.
כפר,	*kopher*,	κύπρος,	*cyprus*.
נטף,	*natap*,	νέτωπον.	

1. Je le citerai d'après la 3[e] édition de 1692.
2. Cf. H. Lewy, *Die Semit. Fremdw.*, p. 36 et suiv.

Pour l'un de ces noms, *kinnamon* ou *kinnamom*, Hérodote dit que les Grecs l'ont emprunté aux Phéniciens, τὰ ἡμεῖς ἀπὸ Φοινίκων μαθόντες κιννάμωμον καλέομεν[1]. Bochart en conclut avec raison que les autres vocables sont de pareils emprunts faits par les Grecs aux Sémites : le même Hérodote nous dit que le *libanotos* et la *kasia* sont fournis aux Grecs par les Arabes.

Bochart nous offre ainsi le moyen de corriger les écarts de sa fantaisie. Sans le vouloir, il pose la loi de toute recherche étymologique : il ne faut jamais étudier un nom isolé; la première règle en toponymie doit être la *règle des systèmes*.

J'entends par là qu'il faut commencer par dresser des listes, des systèmes de noms, et étudier toujours un ensemble de faits et non un fait isolé. Cette règle s'impose d'elle-même. Un fait isolé n'est point matière à science. Un nom propre isolé n'est point matière à étymologie scientifique. Vraie pour toutes les études d'onomastique, cette règle doit être suivie plus scrupuleusement quand il s'agit d'étymologies sémitiques. Dans toutes les langues sémitiques, en effet, le rôle des voyelles est effacé; la charpente du mot est faite de consonnes et le plus souvent d'une triade de consonnes; autrement dit, les racines sémitiques sont le plus souvent trilitères. Toutes les combinaisons de trois consonnes, d'ailleurs, ou presque toutes, se rencontrent dans le vocabulaire des racines sémitiques. Il sera donc possible de trouver une étymologie sémitique à presque tous les noms de lieux grecs, romains ou français : *PaRiS* deviendra la *Ville du Cavalier* parce que *PaRaS* veut dire *Cavalier* en hébreu.

Ce sont des étymologies de cette sorte ou de pires encore qui, malgré toute sa valeur, ont discrédité le travail de Bochart : « *Lindos* est un nom phénicien, *Limda*, qui signifie le *Port de la Pointe*; — *Lindus*, phoenicio nomine *Limda*, quasi mucro aut aculeus dicta est, quia in insulæ promontorio sita », nous dit-il en parlant de la ville rhodienne de Lindos[2]. « *Pelinas* signifie le Grand Serpent; — dracone immani mons phoenicio sermone vocatus est *Peli-naas*, id est *stupendi serpentis*, » dit-il en parlant du mont chiote Pelinas[3]. On peut malheureusement ouvrir son livre presque au hasard pour tomber sur de pareils exemples.

Movers, à son tour, ne s'est pas assez défié de trouvailles aussi fantaisistes. Hécatée et Hérodien, cités par Étienne de Byzance, lui fournissaient une ville égyptienne de *Liebris*, colonie des Phéniciens, Λίηβρις, πόλις Φοινίκων[4] : si le nom est phénicien, dit Movers, il ne peut s'expliquer que par *Li-ebrim*, c'est-à-dire (*statio*) *ad Hebraeos*; il n'est qu'un équivalent des Ἰουδαίων στρατόπεδον, *Vicus Judaeorum*, *Castra Judaeorum*, dont nous parlent Josèphe et la *Notitia Dignitatum*[5]. Pareillement Libybée, Λιλύβαιον, se traduira par

1. Hérod., III, 171.
2. P. 368.
3. P. 384.
4. Étienne de Byzance, *s. v.*
5. Movers, III, p. 186.

Li-Libye, versus Libyes[1]. Mieux encore, *Byrsa*, la citadelle de Carthage, viendra de *Basra*[2].

Pour nous garder un peu des imaginations de Bochart et de Movers, il ne faut donc étudier que des systèmes de noms. Mais ces systèmes peuvent être de différentes sortes, et l'on peut en imaginer deux ou trois sortes au moins.

Tout d'abord, la Méditerranée actuelle ou ancienne nous offre des noms de lieux qui présentent entre eux une grande similitude de structure, d'allure et de consonance. Il suffit de citer *Maratha*, par exemple, comme type de ces vocables antiques qui se rencontrent de Syrie en Espagne et de Thrace en Libye, et qui, pour nous, semblent n'avoir aucun sens, n'ayant aucune étymologie valable ni en grec ni en latin. La Phénicie avait sa ville de *Marathos* ou *Marathous*, son fleuve *Marathias*; la Syrie, ses pirates *Marato-cupreni*; l'Arabie a son mont *Mareitha*; l'Ionie, son port de *Marathèsion*; la mer Ionienne, son île *Marathè*; la Laconie, son fleuve *Marathon*; l'Attique, son port de *Marathon*; l'Espagne, sa plaine de *Marathon*, etc. Autres exemples : d'Espagne en Carie, îles, villes et promontoires s'appellent *Same*, Σάμος, Σάμη, Σαμικόν, Σαμία, Σαμοθράκη; de même *Zakynthe*, Ζάκυνθος, est le nom de vingt îles ou ports.... En dressant la liste de ces noms similaires, on formera une première sorte de système, que l'on peut appeler le *système verbal*, parce qu'il est uniquement fondé sur la ressemblance des vocables.

A défaut de similitude, les noms seront unis par des liens de voisinage. Dans telle région donnée, dans tel golfe, dans telle île ou dans tel port, il arrive que tous les noms de lieux puissent se rattacher les uns aux autres. Si, par exemple, on dresse la liste des noms insulaires de l'Archipel hellénique, on s'aperçoit bientôt qu'il faut les ranger en deux colonnes. Chaque île, en effet, a plusieurs noms. Les uns, authentiquement grecs, se comprennent et s'expliquent sans peine par le vocabulaire grec : telles sont l'île aux Cailles, Ὀρτυγία; l'île de l'Écume, Ἄχνη; la Belle-Ile, Καλλίστη, etc. Les autres noms, au contraire, semblent inintelligibles, *Dèlos*, *Paros*, *Kasos*, *Naxos*, etc. En prenant tous ces noms insulaires et en réunissant, d'une part, les vocables grecs, et, d'autre part, les vocables étrangers, on aura un double *système local* ou *géographique*.

Enfin, les noms peuvent avoir une sorte de parenté historique ou légendaire. La légende béotienne met les noms de *Kadmos*, *Europè*, *Téléphassa*, *Thèbes*, etc., dans une union indissoluble. L'histoire mégarienne unit de même *Mégare*, *Nisos*, *Abrotè*, *Minoa*, etc. On trouverait mille autres exemples de pareils *systèmes historiques* ou *légendaires*, soit que l'histoire du commerce établisse des liens entre les *Tamasses*, Τάμασσος et Τεμέση, productrices de cuivre, entre les *Siphne* ou *Spane*, Σίφνος et Σπανία, productrices d'or ou d'argent; soit qu'une légende coloniale mette en rapports Mégare et Chalcédoine; soit enfin que des cultes communs ou les mythes d'Hérakles et de Thésée nous ramènent à ces

1. Movers, III, p. 333.
2. Movers, II, p. 139.

amphictyonies primitives, à ces groupes de *sept* ports dispersés sur le pourtour du golfe Saronique.

En réalité, ces différentes sortes de systèmes toponymiques sont inséparables les unes des autres. Les *Siphne* et *Spane*, Σίφνος et Ἰσπανία, pourraient aussi bien former, — nous le verrons par la suite, — un système *verbal* qu'un système *historique*. Ces deux dernières sortes de systèmes surtout se pénètrent constamment : ce sont, à vrai dire, les plus fructueuses et les plus légitimes. Car un *système local* est toujours un peu arbitraire : où s'arrête une région? pourquoi prendre tel golfe dans une mer et telle mer dans la Méditerranée? Les *systèmes locaux* prêtent à trop de tentations : ils ne doivent servir que de vérificateurs. Des deux autres, c'est le système *verbal* qui doit servir de base et de règle; le système *historique* arrivera comme couronnement : le système verbal des *Astypalées* nous a conduits à la légende d'Astypalée, fille de Phoinix. Le système verbal est, en fin de compte, le plus facile et le plus sûr. C'est lui qui, jusqu'ici, a fourni les matériaux les plus utiles pour l'étude de la toponymie préhellénique. C'est le système verbal, en effet, qu'Olshausen, dès 1853, avait pris comme fondement de ses *Études sur les noms de lieux phéniciens en dehors du domaine sémitique*. Il avait groupé les noms de la forme *Adramut*, Ἀδράμυττις, Ἀτράμυττειον, *Adrumetum*, Χατραμῶται, Ἀτραμωτῖται, ou ceux de la forme *Atabour* et *Jordanos*, Ἀτάβυρις et Ἀταβύριον, Ἰορδάνης, Ἰαρδάνος et Ἰόρδανος, et il avait montré comment ces noms, qui n'ont un sens que par l'étymologie sémitique, sont pourtant répandus de l'Arabie au Bosphore et de la Lycie aux côtes Barbaresques. Ces études d'Olshausen peuvent toujours être citées comme les modèles du genre; les résultats m'en paraissent convaincants[1].

Voici donc une première précaution contre les entraînements de la fureur étymologique : une hypothèse étymologique qui ne s'appuie que sur un nom isolé, qui ne s'applique pas à tout un système, doit être résolument écartée. Mais la formation des systèmes n'est que le premier pas. Une fois les systèmes dressés, isolés et bien reconnus, il faut encore les pénétrer et en trouver l'explication. Or celle-ci peut être de plusieurs sortes. D'un peuple à l'autre, en effet, les noms de lieux se transmettent de plusieurs façons. A première rencontre, semble-t-il, on imaginerait vingt sortes de prêts et d'emprunts en ces matières. Pourtant ces variétés de transports, si nombreuses apparemment, se ramènent en fin de compte à trois principales.

Première manière : transcription. Le peuple emprunteur accepte l'onomastique des étrangers telle qu'elle se présente à lui, tout entière, idées et vocables. Il la transcrit telle qu'il la perçoit. Il en calque les noms et les reproduit de son mieux. Il ne fait subir aux consonnes et aux voyelles que des modifications légères pour les adapter seulement aux nécessités ou aux habitudes de son oreille et de son gosier. Bref, il transpose les noms du voisin dans son ton

1. *Rhein. Mus.*, VIII, p. 320.

particulier; mais il n'en altère aucune des valeurs essentielles. Consonnes et voyelles, les noms Espagne, Italie, Syrie, Égypte, Chypre, Rhodes, Péloponnèse, Sicile, Baléares, etc..., se sont exactement transmis de thalassocrates en thalassocrates depuis les origines helléniques jusqu'à nos jours.

Seconde manière : traduction. Le peuple emprunteur rejette les formes extérieures de l'onomastique étrangère; mais, gardant les idées, il traduit les vocables du voisin en sa propre langue. A l'entrée du détroit de Gibraltar, toutes les marines actuelles connaissent le *Mont-aux-Singes*; mais chacune lui applique un vocable différent : anglais, français, espagnol, allemand, etc. On trouverait pareillement des caps de la *Roche-Noire*, que les Turcs appellent *Kara Bouroun*, les Francs et les Italiens *Pietra Nera* ou la *Pierre-Noire*, et les Grecs *Mavrolithari*.

Troisième manière : entre ces deux extrêmes, transcription ou traduction, souvent le peuple prend un moyen terme. Il ne sait pas traduire le nom qu'il emprunte. Il ne se contente pas de le transcrire. Il s'en empare et le pétrit, le raccourcit, l'allonge ou le façonne, au gré de son imagination et de ses raisonnements : il arrive, par quelque calembour, à faire sortir un sens apparent de ce vocable incompris[1]. Les Francs prennent le *Megara* des Grecs et en font le port de la *Maigre*. Les Anglais prennent le *Livorno* des Italiens et en font leur *Leghorn* (Corne de Jambe). Les Romains, dans l'antiquité, avaient tiré de l'*Ogilos* des Hellènes leur *Aegilia*. Nous verrons les Hellènes, par le même procédé, tirer des *Roches* phéniciennes (*Solo*), leurs villes de Solon, *Soloi*, ou des *Caps* phéniciens (*Ros*), leurs promontoires des Rhodiens, *Rhodos*, ou des *Haltes* phéniciennes (*Minoha*), leurs colonies de Minos, *Minoa*. Parfois, de tels calembours sont à nouveau traduits par quelque successeur : les Italiens ayant pris l'*Hymettos* des Hellènes en firent par calembour leur Mont-du-Fou, *Il Matto*, que les Turcs traduisirent en *Deli Dagh* : les Grecs modernes, ayant traduit le mot turc, disent aujourd'hui *Trèlo Vouno*.

Transcription, traduction ou calembour populaire, toute onomastique empruntée subit l'une de ces trois opérations. Devant un système à ouvrir, il faut donc envisager trois explications possibles, et l'on peut, on doit hésiter entre trois clefs : laquelle choisir? On ne saurait avoir trop de défiance : pour diminuer encore les chances d'erreur ou les écarts de fantaisie, une règle stricte pourrait être posée, la *règle des doublets*. J'entends par là qu'une hypothèse

1. Bondelmont., *Lib. Insul.*, chap. XII et suiv. : « Nunc ad insulam *Carpanti* venimus. *Carpos* enim graece, latine *fructus*.... *Nisaros* : *nisos* graece, *insula* latine interpretatur.... Dicitur *Sicandros* a multitudine ficuum : *sicos*, etenim graece, latine *ficus*, interpretatur.... *Policandros* dicitur a *poli*, *civitas*, et *andros*, *homines*, id est *civitas hominum* vel *virorum*.... *Panaya* a *pan* graece, *totum* latine, et *ya*, *sanitas*, quasi *tota sanitas*.... *Anafios* surgit insula, ab *ana* graece, latine *sine*, et *fios*, *serpens*, id est *sine serpente*. » De même Thévenot, I, chap. LXIX : « L'île de Milo est ainsi appelée de *Mylos*, qui, en grec vulgaire, veut dire *moulin*, à cause qu'il y a quantité de moulins à vent et aussi parce qu'ils en tirent les meules de moulin.... L'île de Syra, qui en grec vulgaire veut dire *Signora* ou *maîtresse*, est ainsi appelée parce qu'elle commande par sa hauteur toutes les autres îles.... » De même encore, d'Arvieux, II, p. 10 : « Les gens du pays appellent ce port *Hheifa* et les Francs *Caïfa*, parce qu'ils prétendent qu'il a été rebâti par le grand-prêtre *Caïffe*. » Nous avons en ce dernier exemple le meilleur équivalent du calembour grec *Soloi*, ville de *Solon*.

étymologique ne doit être tenue pour entièrement valable que si elle s'appuie sur un doublet. Les Grecs, à la côte d'Afrique, ont un promontoire qu'ils nomment *Mégalè Akra*, ce qui veut dire en grec le *Grand Cap* : ils le nomment aussi *Rous Adir*, ce qui ne veut rien dire en grec. Mais, dans les langues sémitiques, ce nom de *Rous Adir*, רוש אדיר, signifierait pareillement le *Grand Cap* ou la *Grosse Tête*. *Megalè Akra* et *Rous Adir* forment donc un doublet gréco-sémitique, et, sûrs du premier terme, nous pouvons, je crois, affirmer le sens précis et l'origine du second, car nous savons par l'histoire que les Grecs ont succédé aux Phéniciens sur ces côtes africaines. Or nous voyons bien, par l'histoire constante de la Méditerranée, comment les marines successives se transmettent leurs noms de lieux en se les expliquant, et comment les nouveaux venus parfois traduisent l'onomastique de leurs prédécesseurs, tout en conservant les noms originaux à côté de la traduction. Les Vénitiens et les Génois apprennent des Byzantins le nom de *Montagne Sainte* pour l'Athos peuplé de moines : ils acceptent le nom grec *Hagion Oros*; mais ils le traduisent aussi en italien : *Monte Santo*. Toutes les thalassocraties méditerranéennes en ont usé de même. Dans la couche hellénique, on trouve en abondance de pareils doublets, qui nous donneront une certitude absolue sur quelques problèmes des origines grecques. Quand la plupart des îles de l'Archipel portent à la fois deux ou trois noms; quand de ces noms l'un, sûrement grec, *Akhnè*, signifie l'*Écume*, et quand l'autre, d'origine inconnue, *Kasos*, peut, expliqué par une étymologie sémitique, nous ramener au même sens d'*Écume*, nous devons affirmer, je crois :

1° Que *Akhnè-Kasos* forment un doublet gréco-sémitique;

2° Qu'une thalassocratie sémitique occupa jadis l'Archipel et que la phrase de Thucydide est l'écho d'une tradition digne de foi, l'expression d'une vérité historique, nullement légendaire : « Les insulaires étaient des Kariens et des Phéniciens; car ces deux peuples avaient colonisé la plupart des îles, οἱ νησιῶται Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες· οὗτοι γὰρ δὴ τὰς πλείστας τῶν νήσων ᾤκησαν[1] ».

Que l'on prenne bien garde à cette double affirmation. Elle contient en germe toute notre thèse. C'est une série de doublets gréco-sémitiques qui nous entr'ouvriront le mystère des origines grecques. C'est une série de pareils doublets qui nous montreront les échanges de mots, de produits et d'idées entre les Phéniciens et les plus anciens habitants des terres helléniques. Or je crois cette méthode inattaquable. Si une étymologie peut toujours être discutée, mise en doute et rejetée, je crois qu'un doublet porte en lui-même sa preuve d'authenticité. Un esprit critique peut repousser l'étymologie la plus vraisemblable, sous prétexte que toutes les rencontres sont possibles et qu'un nom grec peut ressembler à un mot phénicien sans en être dérivé ou sans lui avoir servi de modèle. Mais, en face d'un doublet, la certitude s'impose à tout homme de

1. Thucyd., I, 8.

bonne foi, pourvu que le doublet soit bien établi, pourvu que les deux termes s'appliquent bien à une seule et même chose. Et la certitude devient absolue si l'on peut prouver en outre que la chose convient bien à ce double nom. Quand il s'agit de noms de lieux, il faut donc que le doublet toponymique soit bien le double nom d'un seul et même site, et il faut que ce double nom soit en concordance avec la topographie et la topologie de ce lieu.

Cette dernière condition, — concordance du doublet toponymique avec la nature ou l'aspect du site qu'il dénomme, — est d'une étude particulièrement profitable. Car souvent cette étude peut conduire à quelques résultats certains sur l'origine même et sur la date du doublet. Reprenez l'exemple du Mont Athos et supposez que nous ne connaissions ni la date ni l'origine du doublet *Hagion Oros* — *Monte Santo*. Nous constatons seulement que la montagne porte un double nom grec et italien : nous en concluons que deux marines grecque et italienne ont tour à tour fréquenté ces parages. Mais nous ignorons laquelle des deux précéda l'autre et laquelle des deux inventa en réalité ce nom de *Montagne Sainte* que l'autre traduisit. Si nous cherchons pourquoi ce nom fut inventé, en quoi il peut convenir à ce site, nous trouvons que, seuls, les monastères grecs, russes ou bulgares, orthodoxes, qui peuplent encore aujourd'hui cette montagne, en font véritablement une montagne sainte[1]. La cause du doublet étant grecque, il est vraisemblable que le nom grec fut l'original et que le nom italien ne fut que la traduction. Si les Italiens, catholiques, avaient eu à trouver une appellation pour ce promontoire, ils l'eussent appelé peut-être *le Mont des Couvents, la Montagne des Vieux* ou *des Moines* (en langue indigène, *moine* et *saint vieillard* ne font qu'un); mais, ne partageant pas le respect des indigènes pour ces refuges et pour ces ministres de la chrétienté orthodoxe, ils n'eussent certainement pas inventé le nom respectueux de *Sainte Montagne* : ces bons catholiques ne pourraient avoir de Sainte Montagne dans les mers levantines que le Calvaire ou le Carmel.

* * *

Toponymiquement comme topologiquement, plus on explore la Méditerranée et mieux on voit l'énorme quantité de matériaux encore inexploités qu'elle offre pour la reconstitution des thalassocraties primitives. Toutes les îles de l'Archipel, tous les cantons de l'Hellade, nous offrent quelque site de *Vieille Ville* antérieure aux Hellènes et que les Hellènes ont délaissée. Les grands sanctuaires grecs, Delphes, Olympie, Éleusis, etc., semblent tous appartenir à cette même époque préhellénique. Que sont, aux temps historiques, les grands ports de l'épopée, Ithaque, Pylos, Aulis, Iolkos, etc.? Dans les eaux grecques, sur toutes

1. Cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 441 : « L'Athos et la presqu'île sur laquelle il s'élève sont connus actuellement dans le Levant sous le nom de *Montagne Sainte* ou *Monte Santo*, à cause du grand nombre de monastères et de chapelles qui y sont établis. »

les plages de débarquement, à tous les détroits, aux environs de toutes les pêcheries, les doublets gréco-sémitiques abondent. Il suffit de les ramasser. Ils se présentent d'eux-mêmes quand une fois on a commencé de les réunir. Sites et noms, les mers grecques offrent tous les matériaux pour l'étude des thalassocraties primitives, qui certainement ont existé, qui ont duré plusieurs dizaines de siècles peut-être, et dont la connaissance finira quelque jour par renouer l'histoire toute moderne des Hellènes aux vieilles histoires des Égyptiens et des Sémites.

Mais, au cours de cette étude, on ne tarde pas à faire une autre découverte : c'est que les poèmes homériques sont une description ou tout au moins un souvenir fidèle de cette Méditerranée des origines. L'*Épopée homérique*, grâce à W. Helbig, a éclairé déjà les découvertes de l'archéologie égéenne ou mycénienne, préhellénique. Et, réciproquement, cette archéologie a élucidé ou mis en valeur bien des détails, bien des mots, bien des épisodes de l'*Épopée*, que l'explication littérale ou littéraire des philologues n'avait pas compris. La géographie homérique peut conduire à un double résultat similaire. L'*Ulysséide*, surtout, apparait bientôt comme une mine de renseignements précis. Car ce n'est pas l'assemblage de contes à dormir debout que les vains littérateurs nous présentent. C'est un document géographique. C'est la peinture poétique, mais non déformée, d'une certaine Méditerranée avec ses habitudes de navigation, ses théories du monde et de la vie navale, sa langue, ses Instructions Nautiques et son commerce. Dès les premiers pas, nous verrons que cette Méditerranée odysséenne est aussi la Méditerranée des doublets gréco-sémitiques, car l'*Ulysséide* n'est qu'un tissu de ces doublets : ses descriptions semblent contemporaines du temps où « des Phéniciens et des Kariens occupaient les îles ». Réciproquement, cette Méditerranée phénicienne, une fois explorée, nous explique l'ensemble et le détail des aventures odysséennes. Ulysse ne navigue plus dans une brume de légende en des pays imaginaires. De cap en cap, d'île en île, il cabote sur les côtes italiennes ou espagnoles que fréquentait déjà le commerce phénicien. Les monstres atroces qu'il rencontre, cette horrible *Skylla*, qui, du fond de sa caverne, hurle comme un jeune chien à l'entrée du détroit,

ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη ναίει δεινὸν λελακυῖα
τῆς ἦ τοι φωνὴ μὲν ὅση σκύλακος νεογιλῆς...[1],

les Phéniciens la connaissaient réellement et la signalaient à leurs pilotes, comme nos marins la connaissent encore et la signalent dans les parages du détroit de Messine : « En dedans du cap s'élève le mont Scuderi, qui a 1250 mètres de hauteur. Auprès du sommet aplati de cette montagne, il existe une caverne dont le vent sort en soufflant avec une certaine violence[2]. »

Nous aurons souvent à citer nos *Instructions nautiques*. Elles sont le meilleur

1. *Odyss.*, XII, 86-87.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 249.

commentaire de l'*Ulysséide*. Les Anciens avaient coutume de chercher dans les poèmes homériques la source de toute science et de toute vérité : même avant d'entreprendre ces études odysséennes, j'avoue que cette conception me paraissait la plus satisfaisante. Il me paraissait impossible, en effet, de voir dans une œuvre des Hellènes, quelle qu'elle fût, un produit de la seule imagination. Je n'insiste pas sur cette idée en ce moment. Mais quiconque a longtemps vécu dans la fréquentation des Hellènes anciens et modernes est bien obligé de convenir que l'imagination n'est pas leur faculté maîtresse ni la source de leurs œuvres d'art. L'invention créatrice ou évocatrice n'est pas ce qu'ils demandent à leurs artistes. Peu leur importe qu'après vingt autres un tragique leur répète, sans y rien changer, les douloureuses aventures d'Hécube ou d'Antigone. Sans inventer le moindre changement dans la disposition générale de l'œuvre, un architecte ou un sculpteur pourra toujours leur recommencer le temple ou la statue que cent autres avant lui auront faits. Si l'œuvre présente une régulière et harmonieuse ordonnance, sans rien de violent ni d'exagéré qui choque le regard ou l'esprit; si la conception est toujours subordonnée à la mesure d'une raison équilibrée; si l'exécution habile et consciencieuse ne trahit ni l'ignorance ni la hâte; si l'ensemble garde, malgré les simplifications, l'apparence d'une fidèle copie de la nature; toute œuvre, même un peu banale ou sans grande originalité, semblera toujours aux Hellènes vraiment grecque et digne de l'estime des connaisseurs.

Les poèmes homériques et surtout l'*Odyssée* ne se distinguent pas en cela des autres œuvres grecques. Il ne faut pas comparer l'*Ulysséide* aux énormes tératologies des Hindous ni aux folles rêveries des Arabes : « bâtir une vaine tératologie sans aucun fondement de vérité n'est pas homérique », dit Strabon, ἐκ μηδενὸς δὲ ἀληθοῦς ἀνάπτειν κένην τερατολογίαν, οὐχ Ὁμηρικὸν[1]. Il vaut mieux rapprocher l'*Odyssée* de tels poèmes géographiques, demi-scientifiques, utilitaires, que composèrent ou traduisirent les Grecs et les Romains pour codifier leurs découvertes et celles d'autrui. Il y aurait quelque irrévérence sans doute et une grosse erreur à pousser jusqu'à l'extrême ce rapprochement entre Homère et Scymnus de Chios ou Aviénus. Il faut pourtant l'avoir présent à l'esprit. Il ne faut jamais oublier les tendances utilitaires de l'esprit grec. Les poètes grecs se proposent d'abord d'instruire ou de moraliser leur auditoire .

κοινὴν πᾶσι τὴν εὐχρηστίαν
διὰ σὲ παρέξων τοῖς θέλουσι φιλομαθεῖν[2].

Les poètes homériques devaient s'adapter aux mêmes goûts. Ces marins écoutent plus volontiers les vers qui peuvent les servir dans leurs navigations. Tout en passant une heure agréable, ces hommes pratiques veulent apprendre le

1. Strab., I, p. 20.
2. Scymn. Chi., v. 9-10.

chemin des eldorados, la longueur du voyage et le retour à travers la mer poissonneuse,

ὅς κέν τοι εἴπῃσιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα[1].

Il faut donc étudier et traduire l'*Odyssée*, non pas à la façon des rhéteurs et manieurs de *Gradus*, qui n'y voient qu'un assemblage de beautés et d'épithètes poétiques. Dès l'antiquité, certains ne tenaient Homère que pour un conteur de fables : « Ératosthène, dit Strabon, prétend que tout poète ne cherche que l'amusement et non la vérité[2]. » Mais une école adverse, celle « des Plus Homériques qui suivent vers par vers l'épopée », οἱ δ' Ὁμηρικώτεροι τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες, savait que la géographie d'Homère n'est pas inventée, que « le poète est, au contraire, le chef de la science géographique », ἀρχηγέτης τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας : ses récits sont exacts, « plus exacts bien souvent que ceux des âges postérieurs; ils contiennent sans doute une part d'allégories, d'apprêts, d'artifices pour le populaire; mais toujours, et surtout dans les *Voyages d'Ulysse*, ils ont un fondement scientifique », δι' ἀκριβείας Ὅμηρος καὶ μᾶλλόν γε τῶν ὕστερον μυθολογεῖται, οὐ πάντα τερατευόμενος, ἀλλὰ καὶ πρὸς ἐπιστήμην ἀλληγορῶν ἢ διασκευάζων ἢ δημαγωγῶν ἄλλα τε καὶ τὰ περὶ τὴν Ὀδυσσέως Πλάνην[3]. Plus on avance dans l'étude des *Voyages d'Ulysse* et mieux on vérifie la justesse de cette phrase. Les descriptions odysséennes les plus fantaisistes en apparence ne sont toujours qu'une exacte, très exacte copie de la réalité. Le plus souvent, en regard de l'*Odyssée*, on peut copier quelque passage de nos *Instructions nautiques*.

La description de Charybde et de Skylla n'est qu'une instruction nautique d'une précision parfaite. « Voici mes instructions, pilote, » dit Ulysse à l'entrée du détroit, « tu vois cette vapeur et ce remous; tiens le navire en dehors; ne perds pas de vue le rocher qui est sur la côte en face, de peur que le navire ne t'échappe et que tu ne nous jettes en perdition » :

σοὶ δέ, κυβερνῆθ', ὧδ' ἐπιτέλλομαι...
τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε
νῆα· σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο μή σε λάθῃσιν
κεῖσ' ἐξορμήσασα καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλῃσθα[4].

Nous ouvrons nos *Instructions nautiques*[5] : « La navigation de ce détroit demande quelques précautions à cause de la rapidité et de l'irrégularité des courants qui produisent des remous ou tourbillons dangereux pour les navires à voiles. En outre, devant les hautes terres, les vents jouent et de fortes rafales

1. *Odyss.*, IV, v. 389-390.
2. Strab., I, p. 7.
3. Strab., I, p. 1 et 18.
4. *Odyss.*, XII, v. 217-221.
5. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 237 et suiv.

tombent des vallées et des gorges, de sorte qu'un navire peut arriver à ne plus être maître de sa manœuvre. La rencontre de deux courants opposés produit, en divers points du détroit, des tourbillons et de grands remous appelés *garofali* (œillets) dans la localité. Les principaux sont sur la côte de Sicile et sont aussi appelés *carioddi* : c'est le Charybde des anciens. »

— « Le détroit, dit Kirkè à Ulysse, est bordé de deux roches, l'une très haute, où habite Skylla, l'autre très basse, sous laquelle Charybde engloutit les flots. Rapproche-toi de Skylla, qui te prendra six compagnons. Maïs il vaut mieux perdre six hommes que tout ton équipage. »

Les *Instructions nautiques* recommandent encore la même manœuvre. Quand on vient de la mer Tyrrhénienne, il faut s'écarter de la côte sicilienne et se rapprocher de la côte calabraise où l'on trouve la marée plus favorable. Puis, la région des *garofali* étant dépassée, on gouverne au milieu du canal et l'on va sans difficulté soit à Messine, soit à Reggio, sur l'un ou l'autre bord du détroit. Ulysse, qui vient du Nord, gouverne ainsi. Il longe d'abord Skylla sur la côte de Calabre. Puis il revient au milieu de la passe et de là il entend les mugissements des troupeaux siciliens. Il met alors le cap sur la côte sicilienne et débarque au Port-Creux, à Messine.... En sens inverse, après le massacre des troupeaux divins et le naufrage qui en est la punition, Ulysse, sur son épave, est d'abord jeté vers Charybde, puis vers Skylla. Il retourne vers le Nord. Il est exilé de nouveau par les dieux vers les terreurs et les enchantements de la grande mer Occidentale, où l'attend la captivité de Kalypso.

Pour mieux illustrer l'exactitude des descriptions odysséennes, on verra par la suite que les cartes et photographies des lieux sont d'un indispensable secours. Ces documents scientifiques donnent l'explication précise de tous les mots du poète. Quand autour de la Grotte du Kyklope il nous décrit le rond de pins et d'arbres *à la haute chevelure*, c'est que, en réalité, actuellement encore, les rivages du Kyklope et la grotte elle-même sont ombragés de grands chênes et de pins-parasols, tout différents des chênes verts et des pins rabougris qui bordent les mers helléniques. W. Helbig protestait déjà contre les gens qui ne tiennent pas un compte rigoureux de tous les mots du texte : « Les épithètes homériques, dit-il, traduisent la qualité essentielle de l'objet qu'elles doivent caractériser[1]. » Ce ne sont pas des épithètes poétiques que l'on peut traduire ou négliger selon la fantaisie du moment. Il faut suivre la méthode des *Plus Homériques* et s'attacher à tous les mots de l'épopée, τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες : le livre de W. Helbig est là pour montrer quels résultats on peut espérer d'une pareille méthode. Il est néanmoins assez plaisant de trouver sous la plume du même Helbig, en ce même ouvrage (p. 21), des phrases de ce ton : « Les recherches de Hercher (*Homerische Aufsätze*) ont démontré que le fond topographique de l'Épopée est traité avec une grande liberté, que des fleuves, des montagnes, des

1. W. Helbig, *L'Épopée homérique*, trad. Trawinski, p. 201.

vallées, des édifices, apparaissent et disparaissent tour à tour. Aussi l'on peut se demander si (dans la description du bouclier d'Ajax) le poète n'a pas cité le nom de la ville de Hylè, uniquement pour donner un cachet personnel à son tableau, mais sans attacher à ce nom de conception géographique bien déterminée. Il était certain d'avance qu'aucun de ses auditeurs ne lui demanderait, question embarrassante, si réellement il y avait une localité de ce nom dans la patrie du fils de Télamon. »

Je n'ai pas à discuter ce que valent les théories de Hercher pour le reste des poèmes homériques. Mais il me sera facile de prouver, — et cet ouvrage n'a pas d'autre but, — qu'elles sont inapplicables à la *Télémakhie* et aux *Voyages d'Ulysse*. Ayant fait moi-même (mars-juin 1901) le voyage; ayant soigneusement noté l'aspect des lieux, la disposition et le caractère des sites; ayant pris les photographies et vérifié les cartes de tous les endroits décrits par le poète, je reste fidèle aux conceptions des *Plus Homériques*. Sauf les interpolations faciles à reconnaître, je crois qu'il faut, mot par mot, suivre le texte de l'épopée, et je crois que, pour comprendre vraiment ce texte de l'*Ulysséide*, il faut replacer l'ouvrage dans la série des livres analogues que, de siècle en siècle, de thalassocratie en thalassocratie, les marines méditerranéennes se sont fidèlement transmis, — dans la série des *Instructions nautiques*, *Portulans*, *Guides des Pilotes*, *Flambeaux* ou *Miroirs de la Mer*.... Car les marines successives ne se transmettent pas seulement leur onomastique, leurs aiguades et leurs routes : les nouveaux venus empruntent encore les habitudes de navigation, les cartes et renseignements de leurs prédécesseurs. Toutes les marines actuelles copient leurs *Instructions nautiques* dans les *Pilots* anglais :

Cet ouvrage, disent nos hydrographes dans l'*Avertissement* du n° 731 de leurs *Instructions*, contient la description des côtes occidentales de l'Italie. On s'est servi du *Mediterranean Pilot* de l'amirauté anglaise, livre en usage à bord des bâtiments de la flotte italienne. Pour les îles de Malte et de Gozo, on a traduit textuellement les instructions du *Mediterranean Pilot*, vol. I, édit. 1885, en les complétant à l'aide des renseignements publiés depuis cette date par le Bureau hydrographique de Londres.

La thalassocratie anglaise répand ainsi les *Pilots* d'outre-Manche. Aux siècles précédents, la thalassocratie franque avait vulgarisé les *Portulans* de Marseille : de 1702 à 1830, toutes les marines méditerranéennes copient le *Portulan* de Henry Michelot, ancien pilote hauturier sur les galères du Roi. Mais, avant Michelot, les Français copiaient, dit-il lui-même dans sa préface, les cartes et documents hollandais, sans même en corriger les fautes les plus choquantes :

Les cartes hollandaises sont remplies de fautes qui paraissent surtout dans les différents *Miroirs de Mer*. On y donne des démonstrations de côtes et plusieurs plans de ports, havres et baies, qui font connaître que leurs auteurs n'ont jamais été sur les lieux. Un portulan imprimé au Havre-de-Grâce dit, en parlant du port de Palamos, que

c'est le meilleur port de la Catalogne, dont l'entrée est à l'E.-S.-E. ; les Hollandais, avant lui, dans leurs *Miroirs de Mer*, mettent le môle de Palamos du côté de l'Ouest, bien qu'il soit du côté de l'Est.

Les *Miroirs* des Hollandais avaient copié à leur tour les portulans espagnols ou italiens, qui n'étaient eux-mêmes que la copie ou la mise au point des périples anciens de la Grèce et de Rome. Les marines classiques à leur tour avaient traduit les périples antérieurs de Carthage, de Tyr ou d'ailleurs. Nous verrons par la suite comment un périple carthaginois d'Himilcon, traduit d'abord en grec à une époque inconnue, fut mis en vers latins par un poète de la décadence, R. Aviénus. Un autre périple carthaginois d'Hannon nous est parvenu sous sa traduction grecque et, des marines classiques, il s'est transmis aux marines de la Renaissance, grâce à J.-B. Ramusio, qui, en 1558, ouvre son recueil *delle Navigazione et Viaggi* par la navigation de *Hanone capitano de Cartaginesi*.... Mais nous aurons à revenir longuement sur cette transmission des *Instructions, Portulans* et *Périples*. L'*Ulysséide* n'est même pas la tête de cette série : les monuments égyptiens nous forcent à l'hypothèse qu'au XVIIIe siècle avant notre ère, le genre littéraire du périple existait déjà. Sur les murs de Deir el Bahari, la reine Haitshopsitou a voulu raconter et dépeindre les belles navigations de ses flottes vers les Échelles de l'Encens. Nous étudierons longuement les récits et les tableaux de ce périple pharaonique. G. Maspero suppose avec raison que les Phéniciens empruntèrent à l'Égypte la mode d'exposer dans leurs temples leurs périples écrits ou dessinés : le périple d'Hannon, dit la traduction grecque, était exposé à Carthage dans le temple de Kronos.

***

J'emploie le mot de genre littéraire, car il ne faut pas croire à l'avance que, remise en pareille série, l'*Odyssée* ait quelque chose à perdre de notre admiration ni de l'estime des littérateurs. Tout au contraire : il n'est jamais inutile de bien comprendre pour mieux admirer. Expliquée à la façon des *Plus Homériques*, l'*Odyssée* prend une couleur et un relief qui en font véritablement une œuvre d'art et une œuvre personnelle. On peut alors, avec de bonnes raisons, admirer cette poésie des premiers Hellènes. On y peut reconnaître le travail conscient d'un ou de plusieurs grands poètes. Ce n'est plus l'informe sécrétion ou les balbutiements de la foule anonyme : « Plus on envisagera le monde et le passé tels qu'ils sont, en dehors des conventions et des idées préconçues, — disait un jour Renan, — et plus on y trouvera de véritable beauté. C'est en ce sens que l'on peut dire que la science est la première condition de l'admiration sérieuse. Jérusalem est sortie, plus brillante et plus belle, du travail en apparence destructeur de la science moderne. Les pieux récits, dont on berça notre enfance, sont devenus, grâce à une saine interprétation, de hautes vérités et

c'est à nous autres critiques qu'il appartient vraiment de dire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem!*[1] »

Dans cet atrium de la Grèce, qu'est le monde homérique, le lecteur dira si j'ai découvert plus d'art et plus de réelles beautés. J'ai tâché du moins d'y pénétrer. J'ai mis en pratique le double conseil de S. Reinach et de E. Curtius : j'ai cherché dans le « vrai grec », comme le voulait S. Reinach, et dans la géographie, comme le voulait E. Curtius, quelques lumières sur les mystérieuses origines du peuple et de l'art grecs; j'en ai rapporté plus d'admiration et plus de respect pour les premiers monuments littéraires de ce peuple et de cet art.

1. E. Renan, *Études d'Hist. relig.*, p. 74.

LIVRE SECOND

LA TÉLÉMAKHEIA

τὸ δ' ἱερὸν τοῦ Σαμίου Ποσειδῶνος καὶ ὁ κατ' αὐτὸ
ὅρμος εἰς ὃν κατήχθη Τηλέμαχος....

Strab., VIII, p. 345.

CHAPITRE I

ROUTES DE MER ET ROUTES DE TERRE

ἀεὶ τοὺς μύθους ἀπό τινων ἱστοριῶν ἐνάγων.
Strab., III, p. 149.

Le nom de *Télémakheia* n'est, si l'on veut, qu'un terme commode pour désigner le premier épisode de l'*Odyssée*, le voyage de Télémaque dans le Péloponèse. Cherchant des nouvelles de son père absent depuis vingt années, Télémaque s'enfuit d'Ithaque. Par mer, il se rend à Pylos, chez le vieux Nestor qui lui fournit des chevaux et un char. Par voie de terre alors, il se rend à Sparte, à la cour du roi Ménélas : en route, il fait étape chez Dioclès, roi de Phères. Il revient par les mêmes voies et les mêmes moyens, de Sparte à Pylos et de Pylos à Ithaque.

Ce récit de voyage occupe les quatre premiers chants de l'*Odyssée* et le début du quinzième. Il semble à la plupart des commentateurs difficile à localiser : on n'y voit d'ordinaire qu'un roman géographique. Des quatre localités mentionnées par le poète, Ithaque, Pylos, Phères et Sparte, deux nous sont bien connues et familières. L'île d'Ithaque a conservé son nom depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : quoi qu'en puissent affirmer certains novateurs, l'Ithaque moderne est bien l'île d'Ulysse. Pareillement, le nom de Sparte a subsisté jusqu'à nous. Mais Pylos et Phères, qui jalonnent la route odysséenne, comment les retrouver dans le Péloponnèse actuel qui n'en possède plus ou dans le Péloponnèse antique, qui nous offrirait trois Pylos et trois Phères? Déjà les Anciens se querellaient à ce sujet : « Il y a Pylos, et Pylos, et Pylos », disait le proverbe grec :

ἔστι Πύλος πρὸ Πύλοιο· Πύλος γέ μέν ἐστι καὶ ἄλλος[1].

L'antiquité connut, en effet, trois Pylos, toutes trois sur la façade occidentale du Péloponnèse, sur la côte ou dans le voisinage de la mer Ionienne, toutes trois en face d'Ithaque, toutes trois en des défilés, en des *portes* (πύλος, πύλη ; cf. les noms de lieu Σάμος, Σάμη) maritimes ou continentales.

La première Pylos, la plus septentrionale et la plus voisine d'Ithaque, était en

1. Strab., VIII, 339.

Élide, assez loin de la mer. A la sortie d'un couloir qui descend de la montagne vers la plaine maritime, elle ouvrait au confluent du Pénée et du Ladon la double vallée supérieure de ces deux rivières. Il n'en subsiste rien aujourd'hui, ni ruines de monuments, ni nom de lieu. Ses fondations doivent être cachées sous le village d'Agrapidokhori[1]. Mais cette Pylos éléenne eut jadis un rôle assez important : cette *Porte* gardait le carrefour de deux routes conduisant de la mer vers l'intérieur.

L'une de ces routes, dirigée de l'Ouest à l'Est, part de la mer d'Élide et remonte la vallée du Pénée vers l'Arcadie : c'était une voie du commerce antique entre les ports éléens de Kyllène ou d'Élis et les marchés arcadiens de Lasion, Psophis ou Klitor. L'autre route part du golfe de Corinthe et se dirige du Nord au Sud, au flanc des collines côtières : en empruntant les vallées de Santameri, du Ladon et de l'ancien Kythéros, elle monte des plaines maritimes de l'Achaïe jusqu'à la plaine intérieure de l'Alphée. Ce fut une route religieuse des Hellènes entre les ports achéens, Dymè, Olénos ou Patras, et le sanctuaire d'Olympie. Et ce fut plus tard, lors de la conquête française de la Morée, la route militaire des chevaliers francs : débarqués à l'entrée du golfe de Corinthe, dans leur port de Kato-Akhaia, c'est par Ano-Akhaia et Saint-Omer (actuellement Santameri) que les Francs montent vers l'Alphée; non loin de notre Pylos éléenne, dans le même défilé du Ladon, ils bâtissent leur château des *Portes* (village actuel de Portais); jusqu'à la fin de leur domination, les Portes restent une de leurs forteresses.

La seconde Pylos était triphylienne. Un peu au Sud de l'Alphée, c'était une *porte* maritime entre les montagnes côtières et le rivage. Elle tenait le défilé que font sur la baie de Kyparissia les monts de Triphylie. Dans ce golfe de Kyparissia, Hérodote connut les Kaukones Pyliens[2], et Strabon connut encore le nom de cette Pylos ; mais il ne put en voir même les ruines : de son temps déjà, la ville avait entièrement disparu. On en cherchait l'emplacement un peu au Nord de Kyparissia, sur le territoire des Lépréates, à trente stades environ de la côte, dit le géographe, au Sud-Est du promontoire Samikon.

La troisième Pylos, enfin, était messénienne. C'était aussi une porte maritime. Elle gardait l'entrée Nord de la rade de Navarin, en face de l'île Sphaktéria; elle occupait, dit-on, le sommet du promontoire Koryphasion.

Dès l'antiquité, ces trois Pylos revendiquaient le souvenir de Nestor et chacune se disait la *Porte Néléenne*. Et de même trois Phères se disputaient la gloire d'avoir hébergé Télémaque dans le palais de leur roi Dioclès. Ce nom de *Phère* ou *Phères*, dont on n'aperçoit pas clairement la signification, était fort répandu en terres grecques, Φάρα, Φαραί, Φαρεῖς, Φαραία, Φᾶρις, Φεραί, Φηρή, Φηραί, sous ces formes un peu différentes, mais appliquées tour à tour à la même ville, on rencontre des Phères dans toute la Hellade, en Laconie, en Messénie, en

1. Paus., VI, 22, 5; cf. Frazer, *Pausanias*, IV, p. 97 et suiv.
2. Hérod., I, 147.

Achaïe, Thessalie, Crète, Étolie, Lapygie, etc. Passons en revue les Phères du Péloponèse.

La première est laconienne. Elle s'appelle indifféremment *Pharis* ou *Pharai*, Φᾶρις, Φαραί. C'est une vieille ville achéenne, qui ne fut soumise qu'assez tard par les Doriens, et ses habitants s'exilèrent plutôt que de subir la loi spartiate[1]. Il est vraisemblable qu'elle existait déjà aux temps homériques : elle est mentionnée au Catalogue des Vaisseaux. Le site laisse encore deviner le rôle qu'elle pouvait tenir. A une certaine distance de la côte, à une étape environ du port de Gythion, elle était située parmi les oliviers et les vignes, sur les collines qui étranglent le cours inférieur de l'Eurotas. Ces collines se dressent entre le golfe laconien et la plaine intérieure, l'ancien lac vidé, dont les bas-fonds ensemencés entourent « Sparte la creuse ». Entre les paysans de la plaine et les marins du golfe, Phères peut servir d'intermédiaire, en offrant aux uns et aux autres un emplacement de marchés. Il est bien regrettable que ce golfe de Laconie n'ait pas un port du nom de Pylos. Tout alors s'expliquerait dans le voyage de Télémaque. Sa barque, ayant contourné le Matapan, viendrait accoster à la Pylos laconienne. Une étape de trente ou quarante kilomètres conduirait nos gens à Phères. Une autre étape, moins longue, les mènerait à Sparte que cinquante ou soixante kilomètres en tout séparent du golfe.... Mais le golfe laconien n'a jamais eu de Pylos.

La seconde Phères est messénienne. A la corne orientale du golfe de Messénie, elle est quelque peu distante de la plage. On peut la considérer pourtant comme une ville maritime. Les explorateurs et archéologues[2] l'ont retrouvée dans la plaine côtière, sur l'emplacement actuel de Kalamata, disent les uns, sur les premiers contreforts du Taygète, au village de Zianitza, disent les autres avec plus de raison. Elle occuperait le sommet d'une colline qui, d'un côté, tient aux montagnes et qui, sur son autre face, domine presque à pic la vallée d'un torrent côtier. Peu s'en faut que les barques puissent remonter jusqu'en cet endroit. Cette Phères messénienne, à vue de carte, attire les regards des géographes de cabinet. Sur une carte, toute difficulté disparaît. Nous savons que la Messénie possède un port de Pylos en sa rade de Navarin, et la Messénie est voisine de Sparte. Si l'on tire une ligne droite de Sparte à la Pylos messénienne, notre ville de Phères est juste au milieu du parcours. Voilà donc l'étape nécessaire entre la rade de Navarin et la plaine de l'Eurotas....

Il y a bien une troisième Phères en Achaïe, sur une route qui mène de la mer aux villes de l'intérieur. Cette Phères pourrait à la rigueur servir d'étape vers la Pylos d'Élide : si Télémaque débarquait à une échelle du golfe de Corinthe, il pourrait traverser d'abord la Phères achéenne, puis atteindre cette Pylos. Mais il suffit d'énoncer l'hypothèse pour en voir l'invraisemblance : dans l'*Odyssée*, Télémaque débarque à Pylos avant d'arriver à Phères. D'ailleurs, la Pylos

1. Cf. Paus., IV, 16, 8; III. 2, 6.
2. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 421-422.

d'Élide est à trente ou trente-cinq kilomètres de la côte, et la Pylos odysséenne doit être un port où les vaisseaux viennent aborder. Sûrement, la Phères d'Achaïe et la Pylos éléenne doivent être écartées de nos recherches.

En résumé, la seule Messénie, semble-t-il, peut nous offrir sur une route continue les trois étapes du voyage odysséen, Pylos au bord de la mer, Phères au milieu du trajet, Sparte à l'autre bout. A vue de carte, le problème est résolu. Cette Pylos messénienne est, en outre, la seule Pylos que, depuis les temps helléniques, la renommée ait jamais connue. Les guerres entre Spartiates et Athéniens tournèrent vers cet îlot de Sphaktérie tous les yeux de la Grèce. A travers les siècles, nul désormais ne put ignorer le nom et l'emplacement de ce Waterloo spartiate. Le Péloponnèse eut une Pylos, comme l'Attique avait un Marathon, et la Béotie, une Platées. C'est vers la se le Pylos messénienne qu'Anciens et Modernes regardent dès que le nom est prononcé. C'est chez elle qu'au temps de Pausanias déjà, les touristes allaient visiter la grotte et les étables de Nestor[1]. C'est chez elle que Schliemann espéra trouver une autre Mycènes[2]. L'échec complet de ses fouilles doit nous faire réfléchir. Parmi les Anciens, il est certain que le troupeau des touristes admirait en cet e droit les ruines de la Porte Neléenne. Mais les gens avisés, Strabon et les *Plus Homériques*, avaient d'autres idées. C'est à la Pylos triphylienne qu'ils reportaient le débarquement de Télémaque. C'est au Sud de l'Alphée, au pied du Samikon, près du sanctuaire de Poseidon Samien, qu'ils cherchaient la plage de sables fréquentée par les barques homériques, τὸ δ' ἱερὸν τοῦ Σαμίου Ποσειδῶνος καὶ ὁ κατ' αὐτὸ ὅρμος εἰς ὃν κατήχθη Τηλέμαχος[3]. A l'appui de cette opinion, le géographe me semble avoir donné quelques raisons de poids. Je renvoie le lecteur une fois pour toutes à ce chapitre du VIII[e] livre de Strabon. Je ne ferai le plus souvent que reprendre et développer sa thèse; je ne la corrigerai qu'en un point secondaire : Strabon cherchait les ruines de la Pylos triphylienne sur les collines continentales à trente stades de la mer, au Sud-Est du promontoire Samikon; je les crois plus voisines de ce promontoire, à quelques mètres seulement de la plage.... Mais suivons la méthode des *Plus Homériques* : étudions mot par mot le récit de la *Télémakheia*, la traversée maritime d'abord, le voyage terrestre ensuite.

*
* *

« Donnez-moi, dit Télémaque aux prétendants, un vaisseau et vingt rameurs : je veux aller à Sparte et à la sablonneuse Pylos, pour m'informer d'Ulysse mon père. » Les prétendants refusent. Mais, à leur insu, Athèna sous la

1. Paus., IV, 36, 1; cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 456 et suiv.
2. Cf. S. Reinach, *Chron. d'Orient*, I, p. 560.
3. Strab., VIII, 345. Une fois pour toutes aussi, je renvoie le lecteur au *Mémoire sur la Triphylie* de Boutan (*Archives des Missions Scientifiques*, 2[e] série, t. I, p. 193 et suiv.)

figure de Mentor organise le voyage. Elle arme un croiseur, νῆα θοήν, réunit un équipage de volontaires, fait tirer le vaisseau à flot et l'amène jusqu'à l'entrée du port. Puis elle revient au palais chercher les provisions de route que Télémaque a préparées. Les hommes prennent leur charge de farine et de vin. On redescend à la mer. Sur la plage, on contourne le port et l'on va, à pied, jusqu'au bord du goulet où le navire est ancré. On arrime les provisions. On embarque tout le monde. Mentor et Télémaque vont s'asseoir sur le château d'arrière, ἴκρια πρυμνῆς (nous reviendrons sur tous ces termes). L'équipage prend place sur les bancs de galère. Télémaque commande la manœuvre et fait hisser le mât. Athèna suscite alors un bon vent frais du N.-O., un zéphire sans risées contraires, ἀκραῆ ζέφυρον, qui tape en plein dans la voile. Le bateau file « sur la peau de l'eau », comme disent les gens de Marseille. Tout étant bien arrimé, hissé ou largué à bord, on laisse le pilote et le vent mener le navire. On s'assied en rond et l'on se met à boire. Toute la nuit et même à l'aurore, on navigue ainsi.... Quand paraît le soleil, ils atteignent Pylos, la ville bien bâtie de Nélée.

J'ai insisté sur les détails de cette manœuvre. Il faudrait en commenter chaque mot pour en montrer l'exactitude matérielle : ceux qui parlent des imaginations homériques toucheraient alors du doigt la vérité du moindre détail. Télémaque s'embarque la nuit. C'est au coucher du soleil que Mentor est allé dans le fond du port reconnaître son croiseur et son équipage. Pendant qu'il fait jour encore, on tire le croiseur du fouillis des barques halées sur la plage ou balancées à flot. A la nuit, on l'amène en ramant jusqu'au goulet et on l'ancre presque en haute mer, sous le dernier promontoire. Mais, là, on attend quelques heures. C'est longtemps après le coucher du soleil à la nuit pleine, à la nuit noire,

δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί,

que Télémaque vient à bord et qu'on hisse la voile. Dans la langue odysséenne, la périphrase « le soleil était couché et toutes les rues s'emplissaient d'ombre » désigne une heure aussi précise que, dans la langue postérieure, telle périphrase analogue : « l'heure où l'agora bat son plein ». C'est l'heure de la nuit noire. Au soleil couchant, une moitié des rues restent encore éclairées par les rayons obliques. Vient le crépuscule et toutes les rues s'emplissent de lumière diffuse où les ombres se noient. Puis, lentement, les ombres semblent sourdre et monter de la terre; à mesure que s'avance la nuit, sous le ciel clair encore, elles envahissent et remplissent les rues basses, puis les rues hautes; elles couvrent enfin toute la ville; « quand toutes les rues sont pleines d'ombre », c'est la nuit noire, deux ou trois heures après le coucher du soleil.

C'est l'heure favorable aux embarquements. C'est l'heure que choisit Télémaque. C'est l'heure que choisiront les prétendants quand ils iront guetter son

retour dans le canal d'Ithaque : au coucher du soleil, ils mettent aussi leur navire à flot et l'amènent en ramant sous le promontoire du goulet; là, tout en préparant leur souper, ils attendent la nuit noire pour sortir; quand la nuit est venue, « ils s'embarquent et se lancent sur les sentiers humides[1] ». C'est encore la même heure que choisiront les Phéaciens pour l'embarquement d'Ulysse[2]. Depuis l'aurore, ils ont fait les préparatifs du départ. Dès le matin, le vaisseau, tiré à la mer, est amené jusqu'à l'entrée du port. Le chargement, descendu de la ville haute, est arrimé sous les bancs des rameurs. Tous les cordages et tous les agrès sont mis en place; le mât est dressé, les rames attachées. Quand le navire est tout prêt à mettre à la voile, on l'ancre près du goulet; un poste demeure pour la garde à bord : le reste de l'équipage regagne le palais d'Alkinoos. Tout le jour, on boit, on mange, on chante, on danse. C'est la dernière « bordée » avant l'embarquement. « Mais souvent Ulysse tournait la tête vers le soleil encore haut; il désirait le voir se coucher plus vite, tant il avait hâte de partir. Comme désire son souper l'homme qui tout le jour derrière ses bœufs a mené la lourde charrue; c'est pour sa joie que le soleil couchant va ramener l'heure du repas.... Ainsi pour Ulysse ce fut une joie que le coucher du soleil. » Après l'échange des derniers toasts officiels, les Phéaciens envoient le héros à bord. La nuit noire est venue. A peine installé sur le château d'arrière, Ulysse se couche et s'endort. Le vaisseau quitte la rade en pleine nuit.... Et c'est encore à la nuit noire, le soleil couché, et toutes les rues pleines d'ombre, que le corsaire phénicien quittera le port de Syria[3] :

δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Cette formule, qui ne se rencontre pas dans l'*Iliade*, apparaît sept fois dans l'*Odyssée* et toujours pour marquer les étapes d'un voyage : ch. II, 388, embarquement de Télémaque; ch. III, 487 et 497, arrivée à Phères et à Sparte; ch. XI, 12, arrivée d'Ulysse chez les Morts; ch. XV, 185, 296 et 471, retour de Télémaque à Phères puis au cap Pheia, et embarquement du corsaire phénicien. Le poète odysséen s'adresse à un auditoire de marins : il parle leur langue. Parmi les matelots ioniens, cette formule devait être courante et cette heure familière. Voici une page de nos *Instructions nautiques*[4] sur le régime des vents dans les eaux grecques; elle va nous donner la raison de ces embarquements nocturnes :

VENTS. — Pendant l'été, sur la côte que bordent les îles Ioniennes, les vents du N.-O. (c'est le zéphire homérique) prédominent, et pendant l'hiver, ceux de S.-E. En été, lorsque le temps est établi et le baromètre haut, les brises de terre et les brises de mer se succèdent avec assez de régularité.

La BRISE DE TERRE souffle des montagnes à travers les vallées et se fait sentir à une distance plus ou moins grande de la côte, selon la saison, quelquefois, mais très rare-

1. *Odyss.*, IV, 780-785; 842.
2. *Odyss.*, XIII, 5 et suiv.
3. *Odyss.*, XV, 471.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 1-2.

ment, jusqu'à 20 milles au large; généralement son influence ne s'étend pas au delà de 10 milles. Cette brise est faible. Sur la côte d'Épire, elle souffle du Nord au N.-E. Elle se lève deux ou trois heures après le coucher du soleil et augmente d'intensité jusqu'après minuit; elle fraîchit de nouveau à mesure que le soleil s'élève au-dessus de l'horizon, en infléchissant de quelques quarts vers l'Est, jusque vers 9 heures du matin; après quoi elle tombe et la brise de mer lui succède.

L'Imbatto ou brise de mer commence à se faire sentir de l'O.-S.-O. au N.-O. généralement vers 10 heures du matin, quelquefois une heure ou deux plus tôt, mais rarement après midi. Elle augmente d'intensité pendant les deux ou trois premières heures pour atteindre sa plus grande force vers 3 heures de l'après-midi où elle souffle frais, puis décroît graduellement et meurt une heure ou deux après le coucher du soleil.

Le vent prédominant de l'été, qui souffle de l'O.-S.-O. au N.-O., appartient à la colonne d'air qui, entrant par le détroit de Gibraltar, traverse la Méditerranée dans toute sa longueur jusqu'à la Palestine. Ce vent, qui est général en juillet et août, est accompagné d'une atmosphère claire (sèche en Grèce) et varie en direction pendant la journée; il s'écarte de sa direction normale et s'infléchit vers le Sud pendant la matinée et revient, par degrés, vers le Nord, où il reste fixe pendant la nuit.

Dans toutes les eaux grecques, il en est ainsi : « En général, pendant l'été et par les beaux temps d'hiver, répètent les *Instructions nautiques* de l'Archipel, les brises alternatives de terre et de mer prédominent dans les différents golfes. La brise de mer commence à entrer dans ces golfes vers dix heures du matin et tombe vers le coucher du soleil; la brise de terre se lève vers onze heures du soir[1]. » On comprend pourquoi, destinés vers le Sud-Est, les vaisseaux d'Ulysse et de Télémaque partent des côtes insulaires à la nuit close, après onze heures du soir. Tout le jour, la brise de mer est « entrée dans les golfes », bloquant les navires au port. Elle tombe au coucher du soleil et l'on a trois ou quatre heures de calme plat : c'est le moment propice pour mettre le navire à flot et l'amener en ramant au dernier promontoire. Mais là, il faut encore attendre plusieurs heures jusqu'au lever de la brise de terre, qui, soufflant des monts vers le large, va pousser le navire dans la haute mer. Avec cette brise, on partira vent arrière et voiles pleines,

ἔπρησεν δ'ἄνεμος μέσον ἱστίον[2].

Avec cette brise, on marchera vite et droit. Son influence se fait sentir à dix milles, parfois à vingt milles au large. Elle diminue d'intensité à mesure que l'on s'éloigne de la côte. Elle finit par disparaître quand on atteint la haute mer. Mais alors elle est remplacée par les vents du large et, dans ces régions, durant l'été, ce sont, disent les *Instructions nautiques*, les vents du Nord qui règnent pendant la nuit. Donc, en partant le soir vers onze heures des îles Ioniennes, les vaisseaux s'en vont droit au Sud vers le Péloponnèse avec l'assurance d'un vent continu, qui toute la nuit les portera dans la même direction.

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 105.
2. *Odyss.*, II, 427.

La brise de terre d'abord, puis les vents du large feront la besogne, sans qu'on ait à tirer des bordées ou seulement à changer la voilure. Une fois le mât dressé et les voiles établies, on laisse travailler le vent et le pilote. Jusqu'à l'aube, que tout le monde boive ou dorme!... Mais attention au lever du soleil, si l'on doit débarquer! Il faut entrer en rade avant la chaleur du matin. A l'aube blanche, il est facile d'entrer : « La brise de terre décroît alors et tourne au calme ». Durant cette accalmie, il faut donc se hâter vers le port. Car, le soleil levé, la brise de terre va fraîchir à nouveau et, soufflant vers le large, elle rendra difficile l'accostage. Puis, durant la matinée, sa violence toujours croissante repoussera vers la haute mer les retardataires et les insouciants. Elle ne tombera ensuite qu'à neuf ou dix heures du matin. C'est donc à l'aube blanche qu'il faut atterrir pour aborder au lever du soleil.... Reprenez le voyage de Télémaque et dites si, de point en point, les recommandations de nos *Instructions nautiques* ne sont pas suivies par les marins de l'*Odyssée*.

Notez bien maintenant la durée de ce voyage maritime. Partis avec la brise de terre, deux ou trois heures après le coucher du soleil, arrivés à l'aube déjà pleine, nos gens n'ont passé que huit ou neuf heures sur l'eau. Aujourd'hui, pour aller d'Ithaque en Laconie avec nos vapeurs les plus rapides, nous mettrions le double ou le triple de ce temps. Il ne faut pas crier pourtant à l'invraisemblance du récit homérique : il est plus sage de considérer que ces navigations primitives différaient entièrement des nôtres. Elles ne suivaient pas les mêmes chemins. Aujourd'hui, nous irions d'Ithaque en Laconie par le Sud du Péloponnèse, en doublant Modon et le Matapan. Nous ferions sur mer une centaine de lieues. Et voilà qui n'est pas dans les habitudes des vieux navigateurs. Car si l'on étudie les navigations anciennes et surtout les navigations primitives, il semble qu'une loi générale s'en puisse dégager, qui toujours et partout les différenciera profondément des nôtres.

Nos grands vaisseaux confortables, spacieux, solides, et que nous dirigeons presque à notre guise, sont aptes aux longues traversées. Ils les rendent possibles et préférables. Notre commerce intercontinental emprunte toujours la voie de mer *maxima* pour la route de terre *minima*; je veux dire qu'il n'hésite jamais à entreprendre une longue navigation pour éviter un charroi d'égale longueur ou même de longueur sensiblement moindre. C'est que la mer est pour nous la voie la plus directe et la moins coûteuse. Une fois embarqués, marchandises de fret et passagers du commun restent à bord jusqu'à l'escale la plus voisine de leur destination dernière. Seuls, quelques passagers de marque et quelques marchandises de luxe débarquent au premier port où vient s'offrir une route terrestre, à Lisbonne, à Brindisi, à l'extrémité des presqu'îles ou des continents, et, par de longues routes terrestres, gagnent en voitures rapides les marchés et les capitales. La mer est pour nous le grand chemin : Marseille et Gênes sont toujours les grands ports d'embarquement vers l'Asie la plus lointaine; Brindisi n'attire que les privilégiés de la Malle des Indes.

Pour les navigateurs de l'*Odyssée*, la mer n'est que le sentier, ὕγρα κέλευθα. Leurs petits bateaux, à voiles ou à rames, sont légers, prompts à chavirer, peu spacieux, peu capaces, mal pontés, ni sûrs ni confortables. Ils n'ont pas de boussole et se dirigent surtout par les vues de côtes. C'est chose terrible pour eux que la haute mer et les longues traversées : « O dieux, tu médites ma perte, toi qui veux que sur un radeau j'affronte le gouffre terrible, le grand abîme de la mer, que les vaisseaux eux-mêmes, poussés par le vent des dieux, ne peuvent pas franchir![1] » De plein gré, même avec un vent favorable, jamais on ne s'aventure sur cet abîme redouté. On reste le plus longtemps possible sur le solide plancher terrestre. On contourne par terre les golfes et les rades au lieu de les traverser. On enfile les presqu'îles jusqu'au bout, même quand elles sont très longues. On coupe les isthmes de part en part, même quand ils sont très larges. On fait plusieurs journées de route pour éviter quelques heures de haute mer. S'il faut malgré tout se résigner à l'aventure périlleuse, encore s'efforce-t-on de la réduire au strict minimum : on ne quitte la rive qu'au promontoire extrême; on se hâte d'atterrir au cap le plus avancé.

Nous aurons par la suite vingt exemples de ces navigations *minima* pour une route de terre *maximum*. Nous verrons que le « sentier humide » n'est jamais que le complément du grand chemin solide. Durant toute l'antiquité, il en est ainsi : même aux temps gréco-romains, il est impossible de rien comprendre aux voies de commerce les plus fréquentées, si l'on ne veut pas recourir à cette loi que, pour la commodité du langage, nous appellerons la « loi des isthmes traversés ». Cette loi régit plus strictement encore les navigations primitives : si l'on n'en tient pas compte, l'établissement du phénicien Kadmos à Thèbes peut sembler à bon droit légendaire. Nous invoquerons souvent cette loi; il faut donc une fois pour toutes la bien établir sur des exemples typiques. Ces exemples bien expliqués montreront ensuite dans le voyage terrestre de Télémaque, non plus le roman géographique que certains imaginent, mais un itinéraire réel, familier aux marchands de ces temps anciens : la route terrestre de la *Télémakheia* est d'une description aussi matériellement exacte que la traversée maritime.

***

Voici d'abord un texte de Thucydide. Durant la guerre du Péloponnèse, les Spartiates occupent Dékélie : tout aussitôt l'approvisionnement d'Athènes devient difficile, parce que les Athéniens tirent leurs vivres de l'Eubée[2]. Prenez une carte de l'Attique et relisez ce texte. Dékélie est une forteresse de l'intérieur, en terre ferme, loin de la côte, à égale distance de toutes les mers athéniennes. Quelle influence peut donc avoir sur le commerce maritime la prise de cette

1. *Odyss.*, V, 174-176.
2. Thucyd., VII, 27-28. Sur tout ceci, cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 465 et suiv.

forteresse continentale? Athènes est encore maîtresse de la mer : elle a dans le Pirée un port bien défendu et une flotte nombreuse qui assure à ses convois ou aux convois étrangers le libre usage des détroits menant vers l'Eubée. Les marchés eubéens qui ravitaillent Athènes sont des ports insulaires à l'abri de toute insulte spartiate. Quelle influence peut donc avoir la prise de Dékélie sur les arrivages de l'Eubée? les bateaux, qui viennent de Chalkis ou d'Érétrie, en descendant l'Euripe, en contournant l'Attique et le Sounion, arriveront-ils moins sûrement au Pirée? En sens inverse, les bateaux qui remontent du Pirée seront-ils arrêtés dans leur traversée vers Marathon et l'Euripe? Les conceptions et habitudes de notre commerce nous rendraient incompréhensible le texte de Thucydide : tant que la mer reste libre, les marchés athéniens, croyons-nous, peuvent regorger de provisions eubéennes. Mais le texte même de Thucydide nous révèle des habitudes toutes différentes, car l'auteur ajoute que c'est par voie de terre que les blés d'Eubée arrivaient alors aux Athéniens.

Chargés à Chalkis ou à Érétrie sur des barques, les blés franchissaient le détroit aux points les plus resserrés. Par les voies de mer les plus courtes, ils venaient débarquer en face, sur la côte de Béotie ou d'Attique, à Aulis, Délion ou Oropos : Oropos surtout était le grand marché des subsistances eubéennes. Ils prenaient alors la route de terre. A dos d'ânes ou de mulets, par le col de Dékélie, ils franchissaient le Parnès et descendaient vers la plaine d'Athènes. Dékélie, qui tient le col, disposait donc de cette route terrestre. Occupée par les maraudeurs spartiates, Dékélie gêne ou interrompt le trafic des caravanes et le ravitaillement. Les arrivages d'Eubée doivent prendre la route maritime, faire le tour du Sounion et s'en aller par mer jusqu'au Pirée. Or cette route, dit Thucydide, est bien moins rapide et bien plus coûteuse, ἥ τε τῶν ἐπιτηδείων παρακομιδὴ ἐκ τῆς Εὐβοίας, πρότερον ἐκ τοῦ Ὠρωποῦ κατὰ γῆν διὰ τῆς Δεκελείας θᾶσσον οὖσα, περὶ Σούνιον κατὰ θάλασσαν πολυτελὴς ἐγίγνετο. Il est impossible d'exprimer en moins de mots le contraire de toutes nos conceptions. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, jusqu'à l'installation des grandes marines à voiles ou à vapeur, c'est pourtant la conception des Anciens qui subsiste : la voie de mer reste la plus coûteuse et la plus longue.

En conservant, en effet, l'exemple d'Athènes et de ses relations avec l'Eubée, on peut voir qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles encore, la route de Dékélie est le chemin ordinaire. De Nègrepont, Paul Lucas veut aller visiter Athènes : une barque lui fait passer le détroit en face d'Egripo (Chalkis); puis, à cheval, il longe la côte béotienne et franchit le Parnès « au long de chemins raboteux qui lui donnent bien de la peine[1] ». Il suit donc la route du commerce ancien : le vieux Dicæarque, dans sa *Description de la Grèce*, se plaignait déjà de ces mêmes chemins raboteux entre Oropos et Athènes, προσάντη πάντα[2]. Mais, au temps de P. Lucas, cette route n'est suivie que par les convois militaires et les courriers

1. Paul Lucas, I, p. 185.
2. *Geogr. Græci Min.*, éd. Didot, I, p. 100.



FIG. 7. — ATHÈNES ET L'EUBÉE
Photogravure de la carte marine n° 1457.

tures. Au temps de Dicæarque, c'était une route de caravanes, bien pourvue de cabarets et de bonnes auberges. Athènes, ville continentale, assise entre les deux mers, avait en réalité deux ports, deux échelles, le Pirée sur la mer du Sud, Oropos sur la mer du Nord. De l'échelle d'Oropos vers le marché d'Athènes, la route de Dékélie offrait alors le même spectacle que la route du Pirée vers Athènes aujourd'hui : à chaque arbre donnant un peu d'ombre, auprès de chaque puits, un *khani* ou un petit café s'ouvrait aux passants, avec des buveurs attablés, des files de petits ânes et des embarras de charrettes. Comme le Pirée aujourd'hui, l'ancienne Oropos, au bout de cette route, était un repaire de gabelous et de filous, — que le diable les emporte!

πάντες τελῶναι, πάντες εἰσὶν ἅρπαγες·
κάκον τέλος γένοιτο τοῖς Ὠρωπίοις[1].

Il suffit de lire en note le texte de Dicæarque pour voir que je n'ai rien ajouté à sa peinture. Si l'on veut bien maintenant déduire les conséquences probables d'un tel état de choses, je crois que l'on découvrira sans peine la raison de quelques particularités. Oropos est en terre béotienne et pourtant les gens d'Oropos, ajoute Dicæarque, « renient leur béotisme; ils veulent être des Athéniens en Béotie ». Sans méjuger ces cœurs helléniques, on peut croire que les bénéfices de la caravane inclinaient surtout vers Athènes les cœurs des Oropiens. Inversement, il semble que ce trafic ait popularisé parmi les Athéniens un culte venu de Béotie. A la première fontaine au sortir d'Oropos, on rencontrait le sanctuaire d'Amphiaraos. C'était un héros local que les indigènes divinisèrent et dont ils inculquèrent la dévotion aux gens d'Athènes et, par eux, à tous les Grecs[2]. La fortune de ce pauvre petit dieu serait surprenante, n'était le voisinage de la grand'route. Car ce n'était qu'un petit dieu, mais fort utile au peuple des charretiers, trafiquants, accapareurs et brasseurs d'affaires. Il était devin. Il expliquait les songes. Il donnait d'utiles conseils pour les spéculations à la grosse et les entreprises de terre ou de mer. Il annonçait peut-être les futurs arrivages ou les naufrages de navires attendus. Comme saint Antoine de Padoue, dont le regain de popularité prit naissance dans une boutique toulonnaise, Amphiaraos retrouvait sans doute les objets perdus. Aussi fit-il sur place une grande clientèle et de beaux profits : il put relever son temple, l'agrandir, le décorer de marbres et de statues. Au dehors, il fit une pareille fortune dans l'estime des Athéniens et de tous les Hellènes. Les inscriptions, trouvées sous les ruines du sanctuaire, nous montrent que l'oracle ne fonctionnait pas toute l'année. L'hiver, supprimant la navigation, interrompait aussi la caravane : l'oracle, faute de clients, chômait et pouvait fermer. Mais dès les derniers jours de

1. *Geogr. Graeci Min.*, I, p. 100 : Εἰς Ὠρωπὸν ὁδὸν ἐλευθέρῳ βαδίζοντι σχεδὸν ἡμέρας, προσάντη πάντα. ἀλλ' ἡ τῶν καταλύσεων πολυπλήθεια τὰ πρὸς τὸν βίον ἔχουσα ἄφθονα καὶ ἀναπαύσεις κωλύει κόπον ἐγγίνεσθαι τοῖς ὁδοιποροῦσιν. Ἡ δὲ πόλις τῶν Ὠρωπίων συνοικία θητῶν ἐστί, μεταβόλων ἐργασία, τελωνῶν ἀνυπέρβλητος πλεονεξία, ἐκ πολλῶν χρόνων ἀνεπιθέτῳ πονηρίᾳ συντεθραμμένη.
2. Paus., I, 34. Pour la route entre Érétrie, Oropos et Athènes, cf. Hérod., VI, 101.

l'hiver, dit le règlement du temple, le prêtre doit être à son poste; durant toute la belle saison, il doit rester dans le sanctuaire, à la disposition des fidèles, au moins dix jours par mois, et ne jamais s'absenter quatre jours de suite[1].

J'ai pris comme premier exemple le petit isthme de l'Attique. Mais on n'hésitait pas devant la traversée d'isthmes beaucoup plus larges : ici encore les voyageurs récents nous font comprendre telles traditions invraisemblables de l'antiquité. Voici M. de Marcellus qui, vers 1820, veut se rendre de Smyrne à Constantinople. Il fait d'abord ce que nous ferions aujourd'hui : il attend un bateau et un vent favorable. « Mais, pendant trois jours, je ne vis rien venir qu'un vent de Nord direct, lequel fermait à toute navigation le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara. Je me déterminai alors à prendre la voie de terre et à gagner à travers l'Asie Mineure l'échelle de Moudania sur la Propontide, d'où le trajet maritime jusqu'au Bosphore était possible à peu près en tout temps[2]. » Entre le golfe de Smyrne et le golfe de Moudania, entre l'Archipel et la mer de Marmara, une route de caravanes a toujours été fréquentée par les voyageurs qui ne veulent pas s'aventurer dans les Dardanelles capricieuses : pour les Turcs, Brousse marquait la grande étape du commerce entre Smyrne et Constantinople.

Aux débuts de l'histoire écrite, ce sont les Milésiens qui, les premiers des Hellènes, entreprennent l'exploitation commerciale du Pont-Euxin. Ils ont à tous les mouillages, depuis Milet jusqu'à Trébizonde, des comptoirs ou des colonies. Mais les Anciens leur attribuent aussi la fondation de certaines villes continentales : Skepsis au milieu de l'Ida est d'origine milésienne. Cette tradition semble indigne de foi. Suivez pourtant la route terrestre qui unirait le golfe d'Adramyttion sur l'Archipel au golfe de Kyzique sur la Marmara : au long de cette route qui serait exactement parallèle à notre route Smyrne-Moudania, vous verrez que Skepsis est justement l'étape médiane, à égale distance des deux mers. Comme M. de Marcellus, les Milésiens avaient à compter avec les vents du Nord qui ferment le détroit. Comme M. de Marcellus, ils se lassaient d'attendre une accalmie ou une saute favorable; car ces vents du Nord ou du Nord-Est sont les vents dominants de l'été; ils règnent pendant presque toute la saison navigante. Comme M. de Marcellus, les Milésiens coupaient l'isthme, d'une mer à l'autre. Mais peu sûrs de l'amitié des indigènes, ils avaient choisi le trajet le plus court : quittant le dernier golfe de l'Archipel, ils allaient retrouver le premier golfe de la Marmara.

Faut-il montrer encore, par d'autres exemples, que cette traversée des isthmes, larges ou resserrés, est une conséquence forcée de la petite navigation à voiles? Voici la rade de Smyrne profondément enclose entre le promontoire de Phocée au Nord et la presqu'île de Clazomène au Sud. De Smyrne au Kara-Bouroun cette presqu'île s'allonge, se contourne et se bifurque très loin et très

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 470; *C. I. G. G. S.*, n° 235.
2. De Marcellus, *Souvenirs d'Orient*, II, 481.

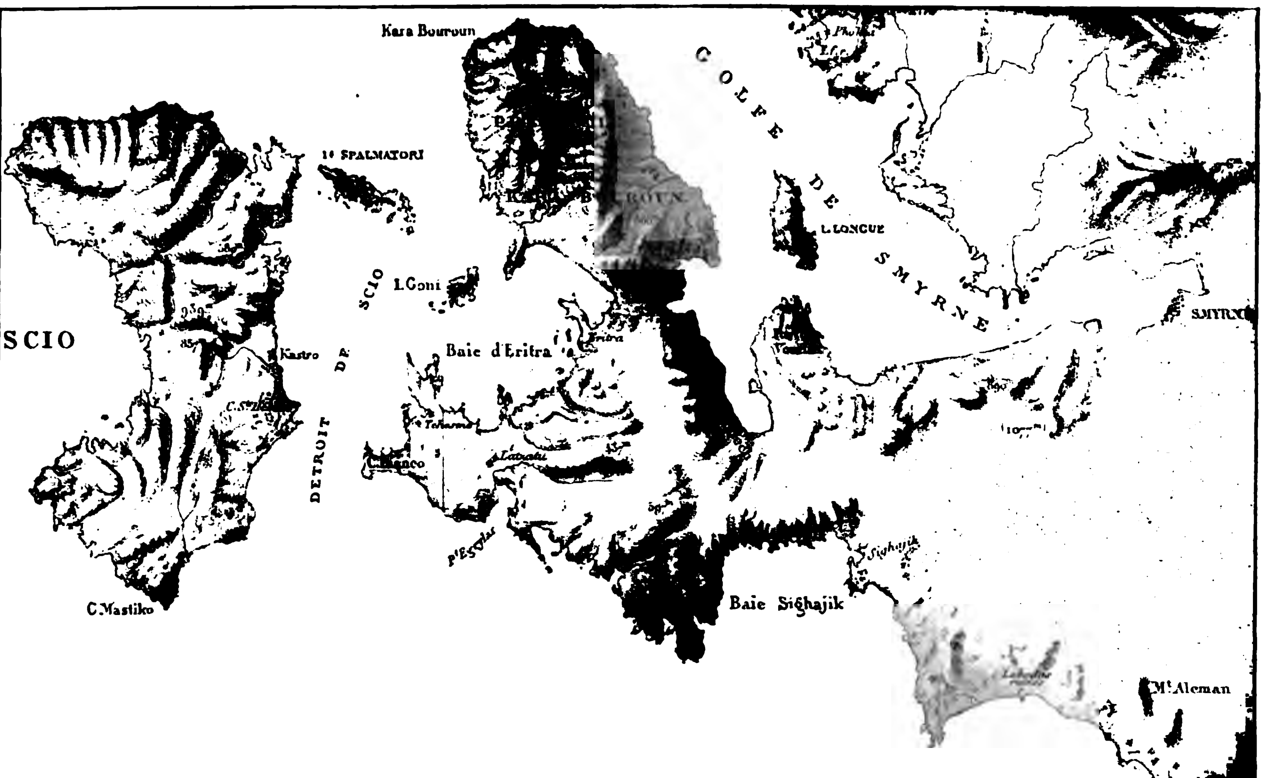


FIG. 8. — SMYRNE ET SES AVANT-PORTS
Photogravure d'après la carte marine nº 1457.

avant dans la haute mer. C'est une masse rocheuse qui parfois dépasse mille mètres de hauteur et cinquante kilomètres de large. Elle a soixante-dix kilomètres de long. Le contour par mer dépasserait trois cents kilomètres, c'est-à-dire trois ou quatre jours de navigation pour les voiliers anciens, et, sur tout le pourtour, le régime des vents est fort instable. Les seuls navires qui viennent du Nord entrent sans difficulté jusqu'au fond de la baie smyrniote. Pour les navires qui viennent du Sud ou de l'Ouest, la presqu'île est un obstacle, qui peut causer de grands dangers, qui cause toujours de longs retards. Mais cette masse rocheuse est disposée de telle sorte que plusieurs vallées la coupent du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Dans ces vallées propices, vont se créer des routes terrestres qui amèneront les caravanes jusqu'aux avant-ports d'Érythrées, Téos, Lébédos et Notion sur la mer libre, — d'où l'importance et la fortune de ces mouillages extérieurs. Au temps de Tournefort, Smyrne est la capitale du trafic levantin. Dans son bazar, aboutit le commerce de l'Asie Mineure, de l'Arménie, de la Syrie et même de la Perse. Son échelle est fréquentée par toutes les marines occidentales. Mais un grand nombre de bateaux ne vont pas jusqu'à Smyrne : « On débarque aujourd'hui à Séagi pour venir par terre à Smyrne, sans entrer dans la baie, afin d'éviter le grand et dangereux tour de Kara-Bouroun[1]. » Le Séagi de Tournefort, le Sighadjik des Turcs, est l'ancienne échelle de Téos, située en un golfe profond, sur la façade méridionale de la presqu'île. Nos *Instructions nautiques* connaissent encore ce mouillage, bien abrité des vents du Nord par la masse de la presqu'île et couvert au Sud par de petits promontoires ou par des îlots :

Mouillage par 13 à 15 mètres d'eau. Fond de bonne tenue. La ville de Sighadjik a une certaine importance commerciale. On peut s'y procurer facilement du bœuf, de la volaille, des fruits et de l'eau. Elle est environ à vingt milles de Smyrne avec laquelle elle entretient de fréquentes relations. Les navires à voiles, se rendant à Smyrne et qu'un gros vent du Nord empêche de passer dans le Nord de Chios ou de louvoyer dans le détroit, mouillent fréquemment dans le port de Sighadjik et expédient leur cargaison à Smyrne par terre[2].

Sur la façade occidentale de la presqu'île, l'échelle de Tchesmé jouait alors le même rôle : tous les voyageurs francs signalent cet avant-port de Smyrne. Dans l'antiquité, Érythrées remplaçait Tchesmé comme Téos remplaçait Sighadjik. Les mêmes routes terrestres dispensaient déjà les vaisseaux grecs et romains de contourner le Kara-Bouroun : à travers les isthmes franchis, les caravanes venaient chercher les flottes au bout des promontoires.

Et ce ne sont pas seulement des isthmes ou des péninsules que coupent les caravanes pour permettre aux marins une moins longue traversée : ce sont parfois des continents tout entiers. Au Moyen Age, les Arabes et les Syriens

1. Tournefort, *Voyage*, lettre XXII.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 313.

font un grand commerce entre les ports de l'Extrême-Levant, Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre, Saïda ou Tripoli, et les ports de la Crimée ou du Caucase, qui les conduisent aux marchés tartares, bulgares et finnois. Mais c'est par terre que s'exécute la moitié du trajet : embarqués aux ports de Syrie ou d'Égypte, ces marins ne contournent pas l'Asie Mineure; ils viennent débarquer dans les ports de la mer de Chypre, Adalia, Alaya ou Mersina, et leurs caravanes traversent le continent du Sud au Nord, pour rejoindre les ports de la mer Noire, Samsoun, Sinope ou Trébizonde, puis gagner en flottilles les ports de la Crimée et de la mer d'Azoff, Soudak, Kertch, Caffa, etc...[1].

Parfois la route terrestre est trop longue, trop dangereuse ou barrée par le brigandage et l'hostilité des habitants; les marins ne peuvent s'y risquer en personne : ils cherchent alors parmi les indigènes des clients et des associés auxquels ils confient leurs marchandises et qu'ils dressent à la caravane. Quand au Moyen Age les Vénitiens détiennent le commerce du Levant, ou de nos jours quand les armateurs de Trieste reprennent le chemin des marchés turcs, les uns et les autres subissent des pertes et des retards dans la longue descente de la mer Adriatique et dans l'interminable périple de la péninsule turco-grecque. Une route terrestre, à travers les défilés de la Bosnie ou du Pinde, conduirait plus rapidement leurs marchandises aux bazars de Salonique et de Constantinople. Mais la traversée du pays albanais ou bosniaque n'offre aucune sécurité à l'étranger, surtout au *giaour*. Les Vénitiens font alliance avec les Slaves de Raguse; les gens de Trieste donnent leurs marchandises aux Valaques du Pinde. Slaves ou Valaques, ce sont des indigènes qui font, pour les marins, la traversée du continent; le va-et-vient des muletiers valaques, au service des marines adriatiques, se poursuit encore aujourd'hui entre Avlona ou Durazzo et Salonique.



Notre « loi des isthmes » est, je pense, suffisamment établie. J'ai dit qu'elle dominait vraiment toute l'histoire préhellénique. La topologie homérique ne se comprend que par elle. Nous avons déjà l'exemple de Mycènes. Gardant le défilé terrestre entre la mer du Levant et la mer du Couchant, Mycènes est « la ville de l'or », son maître est « le Roi des rois », parce qu'elle prélève une douane sur les ballots ou les personnes qui sont forcés de franchir cet isthme. La tradition voulait que Mycènes dût son existence à un héros venu de la mer, Persée. A coup sûr elle dut sa richesse au commerce de la mer prolongé par la route terrestre. Ce ne sont pas ses collines caillouteuses dominant une plaine aride, ni ses monts dénudés lâchant leurs éboulis de rocs et leurs torrents, qui lui donnèrent la puissance et l'or : il fallut qu'un grand commerce étranger convoyât ou fît convoyer par là ses marchandises débarquées au port de

1. W. Heyd, *Histoire du Comm. au Levant*, I, p. 550. Je citerai toujours cet ouvrage d'après la traduction Reynaud.

Nauplie. De même, nous rencontrerons l'exemple de Thèbes fondée par Kadmos le navigateur, en pleine Béotie, au centre du pays le plus continental, semble-t-il, de toute la Grèce. Consultant nos cartes et nos habitudes actuelles, les archéologues s'écrient que voilà une jolie fable : une ville de l'intérieur, fondée par des marins, à une grande journée de toutes les côtes! Thèbes est en effet, à une journée pour le moins de quatre ou cinq rivages : golfe de Krisa, golfe d'Antikyra, golfe de Pagae, golfe de Mégare, golfe de Délion, golfe d'Anthédon, elle a au bout de ses routes terrestres tout un collier de mouillages qui regardent les quatre points de l'horizon. Et c'est, précisément, — nous le verrons plus loin, — parce que les routes terrestres, unissant les mers du Levant, du Nord, du Sud et du Couchant, viennent se couper en cet endroit, que Thèbes fut une fondation du commerce étranger.... Mais voici un autre cas plus homérique, si l'on peut ainsi dire. Étudiez le site d'Ilion.

Après les fouilles de Schliemann, il est difficile de nier que, plusieurs siècles durant, ce site ait possédé, sinon quelque grande ville, du moins quelque puissante demeure de rois et de « riches hommes ». La richesse d'Ilion, célèbre dans tout le monde contemporain, attira sur la ville les convoitises et les assauts des pillards achéens et de bien d'autres pirates peut-être. Mais d'où vint cette richesse? Il est vraisemblable que le voisinage des Dardanelles en fut le facteur principal. Car, ici encore, ce fut la situation, et non pas la nature des lieux, qui produisit cette capitale asiatique. Comparés aux plaines du Méandre, de l'Hermos ou du Caystre, que sont les pauvres marécages du Skamandre? Voyez les vallées du Kaïkos et du Granique, et, en regard, le couloir étroit du Simoïs. Le domaine d'Ilion est sans étendue et sans grande richesse. Sardes, Laodicée, Pergame ou Aïdin sont les fruits prévus du sol qui les porta. Ilion dans ce pauvre recoin semble un paradoxe géographique : depuis les temps historiques, jamais une grande ville n'a reparu en cet endroit; c'est ailleurs que se sont fondées les capitales de cette façade asiatique, Milet, Éphèse, Smyrne, Kydonie ou Brousse....

Mais reconstituez par l'esprit les navigations contemporaines : Ilion apparaît aussitôt comme la Byzance de cette période préhellénique. Elle n'est pas, comme Byzance, assise au bord même du détroit, sur la mer qui la nourrit (et pourtant que de baies et de mouillages au long de ces Dardanelles où vingt villes plus tard vont se coudoyer!) : à cette époque de piraterie, Ilion ne pouvait habiter la plage même; elle devait être, à la mode du temps, une ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον, juchée sur la colline avec une échelle à ses pieds. Mais pourquoi Ilion est-elle si loin du détroit? ni l'entrée ni les deux rives des Dardanelles ne manquent de hautes guettes riveraines où les Hellènes installeront plus tard leurs acropoles de Sigeion, d'Ophrynion *la Sourcilleuse*, d'Abydos, de Sestos, etc. Comment se fait-il qu'Ilion soit allée choisir, en plein continent, une butte médiocre, séparée de la plage par une ou deux heures de chemin? C'est là à vue de carte une singulière fantaisie.

Prenez une carte détaillée[1] et souvenez-vous de notre « loi des isthmes ». La petite plaine maritime du Skamandre est un isthme en réalité : elle s'allonge du Sud au Nord entre deux mers, comme pour rejoindre à la baie de Besika, qui est le dernier mouillage de l'Archipel, la baie de Koum-Kaleh (Port des Achéens) qui est le premier mouillage des Dardanelles. Cet isthme plat a douze ou quinze kilomètres de long; mais il est très resserré dans sa largeur : à gauche et à droite, des collines abruptes, qui le bordent de près, en font un couloir; à droite, vers l'Est, les terrasses continentales portent Ilion; à gauche, vers l'Ouest, ce sont les bosses rocheuses d'un massif autrefois insulaire que les alluvions ont ensuite soudé à la côte et qui porta l'antique Sigeion. Entre ces deux murs de collines, d'une baie à l'autre, l'isthme n'est qu'un couloir de marais, de lits fluviaux, d'étangs, de vases, de rivières courantes ou desséchées. Indifféremment, vers le Sud ou vers le Nord, vers l'Archipel ou vers les Dardanelles, sans rencontrer d'obstacles, le Skamandre se pourrait jeter dans la baie de Koum-Kaleh ou dans la baie de Besika. Actuellement, le courant principal pousse vers Koum-Kaleh; mais des bras secondaires se détournent vers Besika et vers les étangs voisins. Aujourd'hui encore, cette vallée n'est qu'un détroit mal comblé. Il fut un temps où la mer s'étendait là. Le massif du Sigée fut une île côtière. Le courant des Dardanelles entourait cette île de toutes parts. Le détroit avait déjà sa grande porte actuelle au Nord de Sigée; mais il avait aussi une autre poterne qui, dans le Sud, aboutissait à la baie de Besika. Coupé en deux par le massif insulaire, le courant se divisait pour enfiler cette double passe.... Mais, ici comme sur toute la façade occidentale de l'Asie Mineure, les fleuves et rivières de boue firent leur besogne. Ces descentes d'alluvions, qui déjà frappaient d'étonnement les Anciens et qui successivement comblèrent les ports de Milet et d'Éphèse, vinrent boucher l'une des passes de notre double détroit. Entre l'île de Sigée et les collines d'Ilion, les alluvions construisirent un cordon d'abord, puis une jetée plus large, puis une vallée qu'elles ne cessent encore aujourd'hui d'étirer vers le Sud et vers le Nord.



Fig 9. — Ilion.

Les descriptions de l'*Iliade* prouvent qu'aux temps homériques, des champs boueux unissaient déjà les collines d'Ilion aux collines de Sigée. Le couloir offrait déjà une route terrestre entre les baies de Besika et de Koum-Kaleh. Il est vraisemblable que ces baies, beaucoup moins comblées, étaient beaucoup plus

1. Cette carte (fig. 9) des environs de Troie est empruntée à l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 11.

creuses, par conséquent beaucoup plus rapprochées l'une de l'autre : les alluvions n'ont fait durant trente siècles que les éloigner en augmentant la largeur de l'isthme. Mais, aux temps homériques, la vallée et sa route terrestre existaient déjà, et c'est au bord de cette route isthmique, juste à mi-chemin des deux baies, qu'Ilion choisit une butte pour installer son acropole. Cette route isthmique était fort courte : dix kilomètres tout au plus. Mais elle était très importante. Elle devait être très fréquentée. Les *Instructions nautiques* vont nous expliquer pourquoi[1]. Les voiliers, qui de l'Archipel veulent passer dans la Marmara, rencontrent à la bouche du détroit deux obstacles souvent insurmontables, un courant contraire et un vent contraire :

Le courant général dans les Dardanelles porte de la mer de Marmara vers la Méditerranée, c'est-à-dire qu'il a la direction du S.-O. La force du courant est variable et dépend beaucoup de la force du vent ou de sa direction, comme aussi, ce qui est facile à comprendre, de l'abondance des pluies ou de la fonte des neiges venant gonfler les fleuves qui se jettent dans la mer Noire. Lorsque le vent souffle du Nord, la force du courant augmente, surtout dans les passages étroits, et l'on a constaté qu'elle atteignait parfois cinq milles à l'heure entre les Vieux-Châteaux. Avec les vents forts du S.-O., le courant renverse quelquefois. Mais ce phénomène est rare et comme les vents du N.-E. prédominent pendant neuf mois de l'année, on peut considérer le courant S.-O. comme presque permanent. De Gallipoli à Koum-Kaleh, on peut prendre comme moyenne du courant sur toute la distance la vitesse de 1 mille 1/2 à l'heure.... Les vents du N. et ceux du N.-E., ou vents Étésiens (appelés *meltems* par les Turcs), prédominent en moyenne neuf mois de l'année : les vents irréguliers de la partie Ouest durent à peine trois mois. En hiver les vents du N.-E. sont accompagnés de brouillard et de neige : la navigation est impossible pour un navire à voiles. En été, ils sont plus constants. Ils se lèvent généralement le matin et tombent au coucher du soleil. Il n'est pas rare de voir dans le canal de Ténédos ou dans les autres mouillages, deux ou trois cents navires attendant une brise favorable. Avec chaque brise légère du Sud, ils appareillent, mais seulement pour aller d'un mouillage à un autre, et ils n'atteignent la mer de Marmara qu'après avoir parcouru par petites étapes la distance qui les en séparait[2].

Vent et courant contraires durant tout l'été, nos grands voiliers éprouvent quelque difficulté à franchir les Dardanelles. L'entrée surtout est hasardeuse. A la bouche du détroit, le vent et le courant règnent en maîtres. Plus haut, « les pointes saillantes de la côte changent la direction du courant et donnent naissance à des contre-courants qui peuvent, dans quelques parties du détroit et spécialement dans les baies, aider un navire à gagner vers l'Est avec des vents faibles : sur la côte d'Asie, on trouvera des contre-courants favorables[3] ». Une fois entrés, les navires trouvent aussi des brises de terre qui contrarient un peu l'effet du violent N.-E. et l'on peut espérer des vents du Sud avant le lever du soleil ou après son coucher. La navigation dans l'intérieur des Dardanelles est

1. Cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 466.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 468.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 466.

donc relativement commode. Mais il faut entrer : avant de franchir la porte, il faut souvent faire provision de patience. Il faut s'en aller mouiller plusieurs jours, plusieurs semaines, parfois toute une lunaison, sous Ténédos ou dans quelque autre mouillage à portée du détroit. Il faut être à portée : « on devra tirer profit de tous les avantages, car les vents favorables ne sont jamais de longue durée et même se font rarement sentir pendant vingt-quatre heures de suite ».

Si nos grands voiliers en usent ainsi, à plus forte raison les barques primitives devaient-elles longuement séjourner en ces mouillages d'attente. Parmi ces mouillages, le plus voisin des Dardanelles et le plus fréquenté, aujourd'hui encore, est notre baie de Besika. « On y peut mouiller par 13 à 20 mètres d'eau; le fond y est de vase, de sables et d'herbes; on choisira ce refuge de préférence. La baie est favorable au canotage à la voile, car, bien que le vent y soit souvent frais, il n'y a en général pas trop de houle ni de courant. La baie est considérée comme un mouillage d'été sûr. » Cet abri offrait plus de sécurité encore aux barques primitives, que l'on tirait sur les plages basses du pourtour. Mais une fois les barques halées, à quoi bon perdre de longs jours pour attendre un vent favorable qui ne vient pas, et pour risquer ensuite l'entrée périlleuse du détroit? La route terrestre s'offrait : à travers l'isthme, on arrivait en deux heures de marche sur l'autre mer. Débarquant et déchargeant à Besika, il suffisait de porter les marchandises dans la baie de Koum-Kaleh.... Les gens d'Ilion gagnèrent leurs richesses à ce portage. Leur ville devint l'entrepositaire du commerce entre la mystérieuse et tempêtueuse mer du Nord et les eaux plus calmes de la mer Intérieure. Les maîtres d'Ilion se firent les commissionnaires de tous les peuples de l'Asie occidentale, qui, tous, devinrent leurs clients et leurs amis : le catalogue des alliés troyens, tel que nous le fournissent les poèmes homériques, est peut-être d'une rigoureuse exactitude.

Que l'on transporte maintenant ces habitudes des navigations primitives dans notre itinéraire de Télémaque. Sûrement, les marins de l'*Odyssée*, embarqués à Ithaque, n'allaient pas d'une traite débarquer en Laconie. Les pointes extrêmes du Péloponnèse, Malée ou Matapan, ont toujours eu parmi les matelots une fâcheuse renommée. « Gare au Malée! »

πλῶε Μαλειάων ἄκρα φυλασσόμενος,

disait un proverbe. « En doublant le Malée, disait un autre, oublie les gens et les choses de chez toi »,

Μαλέας δὲ κάμψας ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε[1].

Autour de ces pointes, les vents soufflent en rafales et brusquement sautent du calme à la tempête. Ulysse nous contera comment il a manqué le détroit de

1. *Anthol.*, VII, 584; Strab., VIII, 378.

Kythère : le courant et le terrible vent du Nord l'ont chassé des mers grecques et jeté vers le Sud jusqu aux rivages africains,

ἀλλά με κῦμα ῥόος τε περιγνάμπτοντα Μάλειαν
καὶ Βορέης ἀπέωσε παρέπλαγξεν δὲ Κυθήρων[1].

Durant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens, malgré leurs flottes nombreuses, ne peuvent suffire à ravitailler leurs troupes campées sous la Pylos messénienne : « On craignait que l'hiver n'en rendît la garde impossible; les transports de vivres et d'armements ne pourraient plus contourner le Péloponnèse; en été déjà, ils ne pouvaient suffire à la tâche[2]. » Strabon, ayant décrit les dangers du Malée, ajoute : « C'est pourquoi les commerçants entre l'Italie et l'Asie évitaient le périple du Péloponnèse : ils préféraient la voie de Corinthe et, débarquant d'un côté de l'isthme, ils se rembarquaient de l'autre côté. »

Télémaque ne s'en ira donc pas faire le tour du Matapan. Il préférera, lui aussi, la traversée d'un isthme. Débarquant en face d'Ithaque sur la côte péloponnésienne, au premier point d'où part une route terrestre, il quittera son bateau pour la voiture. L'*Odyssée* donne le nom de Pylos à ce point de débarquement. Par la disposition des routes à travers le Péloponnèse, par la longueur des voyages maritime et terrestre de Télémaque, est-il impossible de déterminer exactement la situation de cette Pylos?

***

A travers le Péloponnèse, deux grandes routes terrestres conduisent à Sparte. L'une, partant du golfe de Corinthe ou du golfe d'Argos, traverse le Péloponnèse oriental. Des rivages orientaux ou septentrionaux de la péninsule, elle monte brusquement aux passes des monts arcadiens. Puis, du Nord au Sud, elle emprunte la ligne des dépressions lacustres qui occupent la moitié orientale du plateau d'Arcadie : Phénée ou Stymphale, Orchomène, Mantinée et Tégée sont ses principales étapes. Elle redescend brusquement à travers les défilés tégéates vers Sparte la creuse.... Cette route est la plus fréquentée aujourd'hui; elle fut toujours la plus importante dans le Péloponnèse hellénique, c'est-à-dire dans un Péloponnèse orienté vers les terres et les mers vraiment helléniques de l'Est et du Nord : elle servit dans l'antiquité pour toutes les expéditions militaires et pour toutes les relations commerciales des Spartiates. Elle est pourtant âpre, coupée de défilés et de plaines marécageuses, impraticable durant l'hiver à cause de la neige et des eaux débordées, malsaine et fiévreuse durant l'été. Elle correspond d'ailleurs à un certain état de commerce, qui met Sparte dans la clientèle des ports argiens, athéniens ou corinthiens, et cet état n'existe qu'aux temps de thalassocraties grecques.

1. *Odyss.*, IX, 80-81.
2. Thucyd., IV, 27.

L'autre route, même avant le travail de l'homme, était d'un tracé moins heurté. Elle traverse le Péloponnèse du Sud-Ouest. Elle part du golfe d'Élide et va au golfe de Laconie, en empruntant les deux vallées fluviales qui coupent d'un véritable chenal les massifs méridionaux de la péninsule. Commençant aux bouches de l'Alphée, elle remonte ce fleuve jusqu'à la haute plaine de Mégalopolis; puis des pentes sans raideur et la vallée de l'Eurotas la conduisent doucement à Sparte. Elle traverse ainsi, du golfe de l'Alphée au golfe de l'Eurotas, un isthme véritable. D'une mer à l'autre, son canal de vallées est continu, avec un seul passage difficile, le défilé du Lycée, où l'Alphée, en brusques cascades, quitte la plaine supérieure de Mégalopolis pour sauter dans la gorge d'Héraia. Mais en se tenant aux flancs des monts, la route peut sans grands efforts franchir cette passe. Partout ailleurs, la nature avait fait le premier tracé.... Cette voie ne correspond pas aux besoins des marines grecques de l'Archipel. Mais si jamais une marine étrangère dut pour ses échanges fréquenter à la fois les ports de l'Élide et les ports laconiens la mer crétoise et les mers italiennes, on peut prédire que les caravanes étrangères empruntaient sûrement cette route isthmique au long de l'Alphée et de l'Eurotas.... C'est près des bouches de l'Alphée, que Strabon et les Plus Homériques plaçaient la Pylos triphylienne et le débarcadère de Télémaque.

Le Péloponnèse n'a pas d'autre route intérieure pour desservir le marché spartiate. Les touristes, qui aiment les chemins impraticables, connaissent pourtant un troisième chemin vers Sparte. C'est un sentier de chèvres et de brigands, qui de Messénie peut conduire en Laconie par-dessus le Taygète : de la plaine de Kalamata, la *Langada* mène par-dessus les monts à la plaine de l'Eurotas. Ce sentier a joui d'une assez grande renommée durant les derniers siècles : il fut, au temps des Turcs, suivi par les ânes et les bêtes de somme des indigènes. C'est que les Maniotes vivaient alors au flanc des monts, dans une complète indépendance. Mais le bas pays était aux mains du Turc. Les montagnards ne pouvaient, sans risques, descendre de leurs repaires. Il leur fallait pourtant trafiquer avec les villes du voisinage et avec les peuples de la mer. Les routes de la plaine leur étant fermées, ils durent, pour les échanges entre les deux façades de leurs monts, chercher un passage intérieur et se contenter de cette périlleuse Langada. Mais quand on suit cette gorge, on admire vraiment les géographes de cabinet, qui font circuler le char de Télémaque à travers ces roches éboulées, ces pierres pendues, ces échelles de cailloux roulants et ces étroits paliers vertigineux. Les seules bêtes de somme, avec une charge légère, peuvent la franchir au pas, à la queue leu-leu. Les cavaliers doivent mettre pied à terre pour la moitié du parcours. Nos ingénieurs cherchent encore le moyen d'ouvrir une route dans cette passe. Aujourd'hui comme autrefois, entre la Messénie et Sparte, le seul chemin carrossable ne franchit pas le Taygète, mais le contourne par le Nord : la large porte de Léondari, qui s'ouvre entre la plaine messénienne et le pays de Mégalopolis, permet aux charrois messéniens

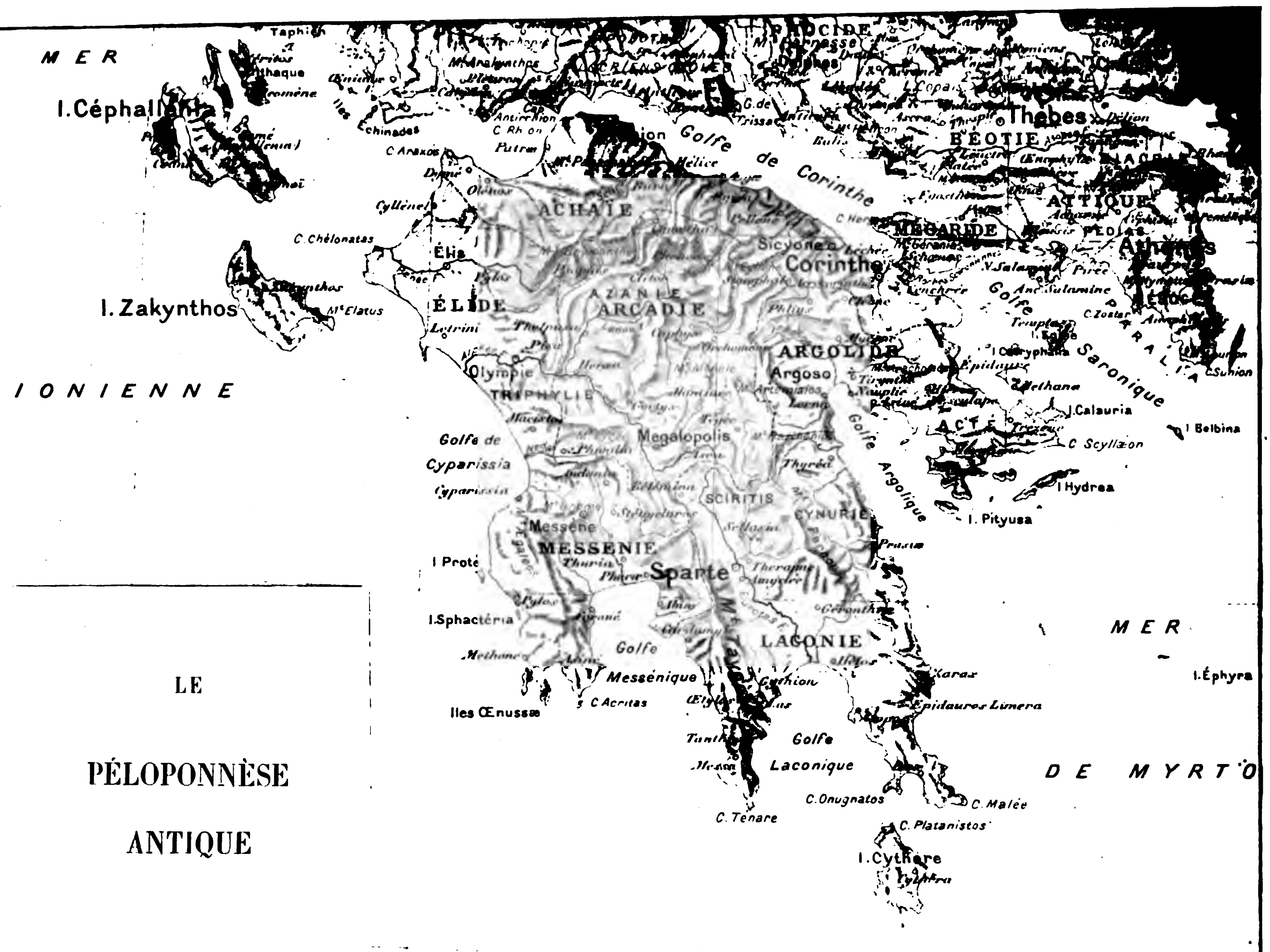


Fig. 10. — D'après la carte de l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 6.

de rejoindre la vallée supérieure de l'Alphée et d'emprunter la grande route des fleuves décrite plus haut.

Il semble donc que la topographie nous donne une présomption en faveur de la Pylos triphylienne. La seule route terrestre, qu'ait pu vraisemblablement suivre Télémaque, côtoie l'Alphée et l'Eurotas. C'est vraisemblablement aux bouches de l'Alphée que Télémaque a laissé son bateau pour la voiture. Nous avons un moyen rapide de vérifier ou d'infirmer aussitôt cette présomption par un calcul assez précis. L'*Odyssée* nous fournit des distances et des étapes que nous allons appliquer à cet itinéraire.

Nous avons d'abord la durée du voyage maritime, et cette durée seule localise peut-être Pylos. De dix ou onze heures du soir jusqu'au lever du soleil, le vaisseau vogue à pleines voiles durant une courte nuit d'été : qui dit navigation primitive, en effet, dit aussi belle saison, du milieu du printemps au début de l'automne. Donc la traversée ne dure que huit ou neuf heures, au grand maximum. Elle se fait dans les conditions les plus favorables : Athèna a envoyé une forte brise arrière. Calculons un maximum de parcours, cinq à six nœuds à l'heure. Les poèmes homériques nous permettent d'établir ce calcul. Dans l'*Iliade*, Ulysse part du Camp des Grecs pour ramener Chryséis à son père. Il navigue vers le Sud. Il profite des vents de Nord qui sortent des Dardanelles avec le lever du soleil. Il part dès l'aurore. Apollon, que sert le père de Chryséis, envoie au bateau d'Ulysse la même forte brise arrière qu'Athèna à son cher Télémaque, et le vaisseau court ainsi tout le jour : « Depuis le Camp des Grecs devant Troie jusqu'à Chrysè, il y a, dit Strabon, sept cents stades, c'est-à-dire la navigation d'un jour. C'est bien le trajet qu'a pu faire Ulysse d'après le récit de l'*Iliade* : parti dès l'aurore, il est arrivé le soir[1] ». Pour les bateaux homériques, la navigation d'un jour est d'environ sept cents stades, ὅ τε πλοῦς ἑπτακοσίων που σταδίων ἐστὶν ἡμερήσιός πως. Sept cents stades du lever au coucher du soleil, c'est au maximum, dans les conditions les plus favorables, cent vingt à cent trente kilomètres en quatorze ou quinze heures, soit au grand maximum (on verra tout à l'heure pourquoi je calcule toujours sur des *maxima*) neuf kilomètres à l'heure. Par l'étude des navires homériques, de leur construction et de leur gréement, et par le calcul approximatif de leur vitesse maximum, nous reviendrons au même chiffre dans la suite. Hérodote (IV, 86) nous dit que dans les longs jours, en de bonnes conditions, un navire peut faire 70 000 orgyies, et 60 000 par nuit, νηῦς ἐπίπαν μάλιστά κῃ κατανύει ἐν μακρημερίῃ ὀργυιὰς ἑπτακισμυρίας νυκτὸς δὲ ἑξακισμυρίας, soit environ (70 000 × 1m,77) cent vingt-quatre kilomètres dans un long jour et cent six kilomètres dans une nuit, en tout deux cent trente kilomètres en vingt-quatre heures, c'est-à-dire neuf à dix kilomètres à l'heure.

Appliqué au voyage de Télémaque, ce chiffre nous donnerait, pour les huit ou

1. Strab., XIII, 612 : *Iliad.*, I, 479 et suiv.

neuf heures de cette nuit d'été, quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres. Prenons encore le grand maximum de cent kilomètres. C'est là, je le répète, un grand maximum que la petite navigation voilière n'atteint presque jamais. Dans ces parages, il est assez rare que la brise se maintienne huit ou neuf heures sans changer ni faiblir : au long de ces côtes découpées, à travers ces chenaux et ces pointes, le vent se masque ou se renverse. Comptons pourtant cent kilomètres. Des deux Pylos que nous connaissons sur la côte péloponnésienne, il en est une que ce calcul écarte aussitôt. Entre la dernière pointe d'Ithaque et la Pylos de Messénie, la distance en droite ligne, à vol d'oiseau, serait déjà de cent quatre-vingts kilomètres. Or la ville d'Ulysse n'était pas sur la dernière pointe d'Ithaque : nous la retrouverons au contraire à l'autre bout de l'île, presque à l'extrémité septentrionale du canal de Képhallénie, en face de l'îlot d'Astéris; il faudrait donc ajouter encore la longueur de ce canal, soit une vingtaine de kilomètres. En outre la distance à vol d'oiseau n'est pas la distance à vol de navire. Ces vieilles marines ne naviguent pas en droite ligne à travers la mer libre. Elles suivent les côtes et contournent caps et sinuosités. Elles n'abandonnent la terre qu'au dernier promontoire et vont atterrir au promontoire le plus voisin. Télémaque a d'abord doublé toutes les pointes du canal de Képhallénie. Puis il s'est dirigé sur le cap le plus occidental du Péloponnèse. Il a atterri tout au bout de la plaine éléenne vers le promontoire Chélonatas. Il a longé cette plaine. Le poète ne nous décrit pas minutieusement cette navigation dans le voyage d'aller. Mais, pour le retour, il nous montre le navire quittant Pylos, longeant les côtes de l'Élide et saluant au passage les petits fleuves et les caps :

ἡ δὲ Φεὰς ἐπέβαλλεν ἐπειγομένη Διὸς οὔρῳ
ἠδὲ παρ' Ἤλιδα δῖαν ὅθι κρατέουσιν Ἐπειοί[1].

Ce n'est plus alors deux cents, mais deux cent cinquante ou deux cent quatre-vingts kilomètres qu'il faut compter entre le port d'Ithaque et la rade de Navarin. Avec la brise la plus favorable, deux nuits ne suffiraient pas à Télémaque pour atteindre la Pylos messénienne, et cette difficulté sur l'ensemble du voyage se complique dans le détail. Le poète nous donne une étape de la traversée au cap Pheia, — et il nous donne la longueur approximative de cette étape. Le cap Pheia est situé au Nord-Ouest des bouches de l'Alphée, à quinze ou vingt kilomètres de ces bouches. Entre Pylos et le cap Pheia, la navigation de Télémaque ne doit durer que quelques heures. Étudiez, en effet, le voyage de retour. Télémaque, ayant quitté son ami Pisistrate sur la plage de Pylos, s'embarque et met à la voile. Il a encore pour lui le vent favorable que lui envoie Athèna. « Le navire court sur la mer. » Après le soleil couché, à l'heure « où toutes les rues sont emplies d'ombres », il double le cap Pheia. Or Télémaque n'est

1. *Odyss.*, XV, 297-298.

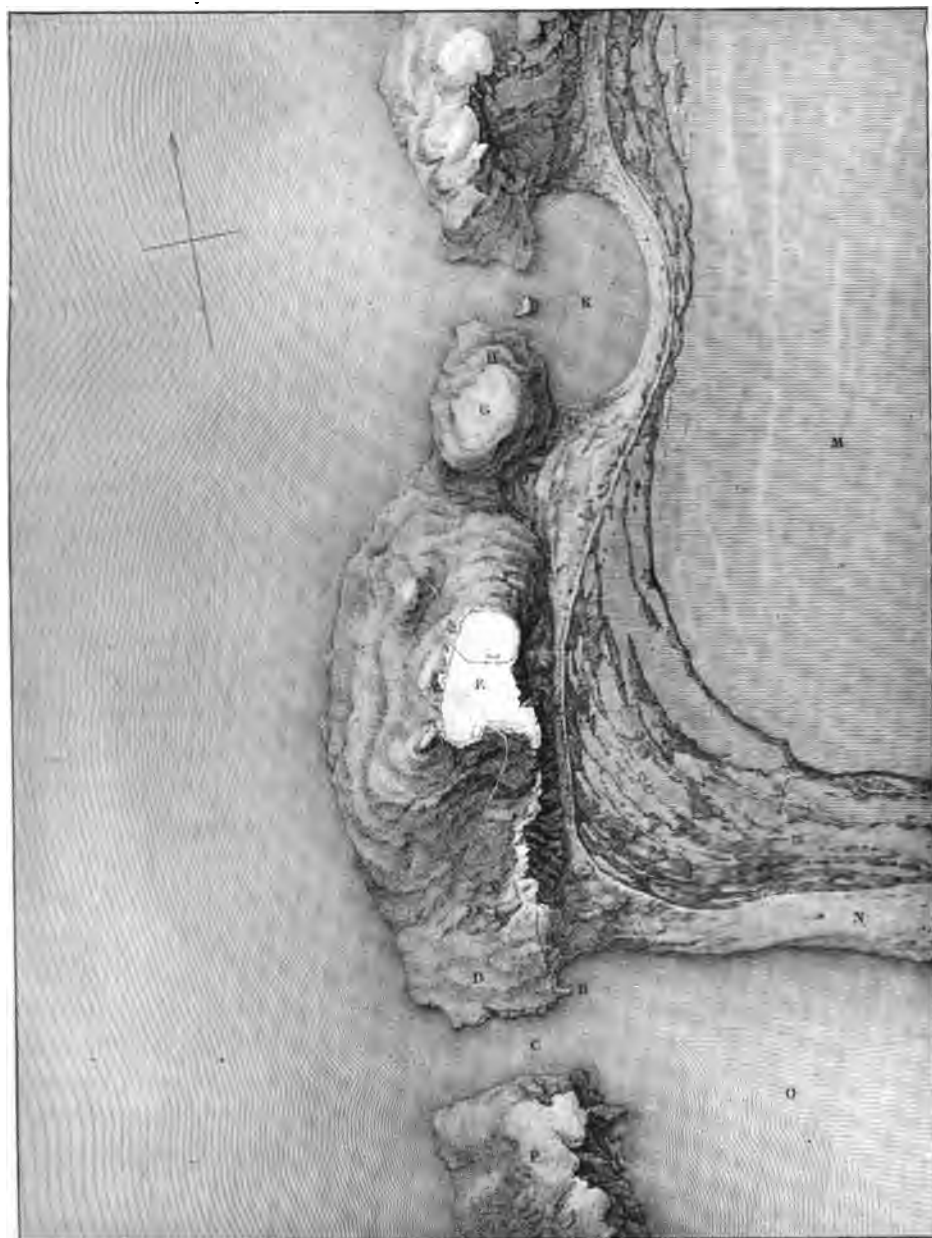


FIG. 11. — LA PYLOS MESSÉNIENNE
Photogravure de la planche 6 de l'*Expédition de Morée*.

parti qu'assez tard de la plage de Pylos. Il avait fait auparavant une longue route en voiture. Le matin, il avait quitté Phères, son gîte d'étape. Il avait voyagé sur le char de Pisistrate une partie du jour. Descendu de voiture, il avait encore perdu son temps à la plage : le vaisseau était tiré à sec; il avait fallu le remettre à flot et l'armer. Retards encore pour accueillir un suppliant, pour sacrifier aux dieux et enfin pour la manœuvre de départ. On n'avait donc mis à la voile que longtemps après le milieu du jour. Au maximum, c'est une petite demi-journée de navigation qui sépare Pylos du cap Pheia : la Pylos messénienne en est à plus de cent vingt kilomètres.

Nouvelles difficultés encore, si l'on veut appliquer à la Pylos messénienne quelques particularités de la description homérique. En bas de Pylos, qui est une haute ville, l'*Odyssée* mentionne une plaine où paissent les troupeaux de bœufs, où s'élancent les chevaux et les chars, πεδίονδε, ἐς πεδίον. En bas de la Pylos messénienne, il n'y a qu'une lagune et la mer : le beau plan de l'Expédition de Morée, dont je donne une photogravure, nous montre bien que cette roche du Koryphasion n'est qu'un ancien îlot échoué entre la lagune et la mer. Ajoutez que la Pylos homérique est un grand port, la capitale d'un peuple marin. Son mouillage doit être conforme aux nécessités et aux habitudes des marines contemporaines. Or nous verrons pourquoi ces marines primitives fuient les golfes profonds et les rades closes. La rade de Navarin, avec l'îlot de Sphagia (*ancienne* Sphaktérie) qui la ferme, peut nous sembler l'idéal d'un mouillage moderne : en travers du chenal Sikia et sur le promontoire de Paléo Avarino, la Pylos du Koryphasion commande la rade et la petite lagune Dagh-Liani. Mais les marines à voile ont toujours dédaigné cette rade. D'entrée et de sortie difficiles, ce mouillage ne peut servir que par certains vents, et l'histoire récente nous montre le danger que court une flotte bloquée dans ce cul-de-sac : le pacha d'Égypte y vit flamber ses vaisseaux sans pouvoir en sortir.... C'est une loi de ces marines primitives, — je demande un crédit provisoire pour cette affirmation, — que leurs ports et débarcadères ne sont jamais au fond d'une rade close, mais à portée de la mer libre : sur la mer libre, la roche du Koryphasion ne présente qu'une façade abrupte sans pente d'échouage.



Fig. 12. — Rade de Navarin[1].

1. Photogravure d'après la carte marine n° 3200.

J'ai mentionné déjà l'impossibilité pour un char de trouver sa route entre Navarin et Sparte, à travers les contreforts de l'Ithome d'abord, puis à travers la sierra du Taygète. Certains archéologues tiennent pourtant à cet itinéraire. Ils ont exploré les ruines de Phères sur les premiers contreforts du Taygète. Ils ont découvert, aux abords de la ville ancienne, une amorce de chaussée pavée. Ils en ont conclu que la chaussée continuait jadis à travers le massif. J'ai dit que les ingénieurs français et grecs, moins habiles, cherchaient encore un passage carrossable entre Sparte et Kalamata[1].... Le texte homérique, du moins, aurait dû mettre en garde ces archéologues. Les poèmes homériques connaissent plusieurs Phères, qu'il ne faut pas confondre. D'après l'*Odyssée*, la Phères où séjourne Télémaque est la propriété du roi Dioclès, fils d'Orsilochos, fils de l'Alphée. L'*Iliade*, d'autre part, mentionne la Phères messénienne avec les six villes voisines de Kardamylè, Énopè, Ira, Antheia, Aipeia et Pédasos. Ces villes messéniennes forment une heptapole maritime, qui est aux mains des Achéens et dans la dépendance d'Agamemnon. Le roi des rois promet de donner à Achille cette heptapole,

ἑπτὰ δὲ οἱ δώσω εὖ ναιόμενα πτολίεθρα
Καρδαμύλην Ἐνόπην τε καὶ Ἱρὴν ποιήεσσαν
Φηράς τε ζαθέας ἠδ᾽ Ἄνθειαν βαθύλειμον
καλήν τ᾽ Αἴπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν[2].

La Phères messénienne appartient donc à Agamemnon et non pas à Dioclès. Ce n'est pas en Messénie qu'il faut chercher la demeure de Dioclès, petit-fils de l'Alphée. L'Alphée, qui n'est pas un fleuve messénien, traverse l'Arcadie et l'Élide. Il est donc vraisemblable que les descendants de l'Alphée possèdent quelque canton de ces pays. Un autre fils de l'Alphée, Phégeus, règne dans la Psophis arcadienne.... En bas de la Phères de Dioclès, l'*Odyssée* mentionne une plaine, où les chevaux de Télémaque, tournés vers Sparte, volent à travers les champs de blé, ἐς πεδίον πυρηφόρον : la Phères messénienne est déjà dans la montagne et c'est la montagne inculte et nue qu'il faudrait franchir pour atteindre la vallée de Sparte.

*
* *

Voilà bien des difficultés ou des impossibilités, si l'on veut s'en tenir à la Pylos messénienne. L'usage, il est vrai, n'est pas d'étudier les détails du texte odysséen : il est si commode et si classique de toujours invoquer le fameux droit des poètes à inventer ce qui leur plaît et à écrire ce qui leur chante!... Voyons pourtant si la Pylos de Triphylie ne légitimerait pas la théorie des *Plus Homériques* touchant la parfaite réalité de la géographie odysséenne

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 421 et suiv.
2. *Iliad.*, IX, 149-152.

Dans les poèmes homériques, le nom de *Pylos*, comme le nom d'*Argos*. désigne tout à la fois une ville et un territoire : ἅπασαν τὴν χώραν καλεῖ Πύλον ὁμωνύμως τῇ πόλει[1]. Le territoire s'étend entre l'Alphée, « qui traverse la terre des Pyliens », et l'heptapole messénienne « qui est voisine de Pylos ». Car les sept villes maritimes, dit le poète, touchent à Pylos,

πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός, νέαται Πύλου ἠμαθόεντος[2],

et Thryoessa, qui tient le gué de l'Alphée touche aussi à Pylos,

ἔστι δέ τις Θρυόεσσα πόλις, αἰπεῖα κολώνη,
τηλοῦ ἐπ' Ἀλφειῷ, νεάτη Πύλου ἠμαθόεντος[3].

Le territoire de Pylos est donc situé quelque part entre l'Alphée et la Messénie. La ville, à la mode du temps, est une ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον : c'est la vieille capitale de Nélée et de Nestor. Pylos, comme ville et comme territoire, est un site bien caractérisé. Sur le pourtour de cette Grèce rocailleuse, où les falaises abruptes ne sont guère interrompues que par des deltas vaseux ou des estuaires dormants, Pylos est sablonneuse. Ἠμαθόεις, *la Sableuse*, est son épithète constante. Dans les poèmes homériques, toujours cette épithète lui est appliquée. Et cette épithète lui est réservée. Le monde homérique n'a pas d'autres rivages de sables. C'est la « Porte des Dunes ». Sa plage est unie, sans roches. Les vaisseaux peuvent aborder sans précautions, perpendiculairement à la rive, puis s'échouer sans risque d'avaries :

οἱ δ' ἰθὺς κατάγοντο ἰδ' ἱστία νηὸς εἴσης
στεῖλαν ἀείραντες τὴν δ' ὥρμισαν[4].

Derrière cette plage de sables, s'étend une riante contrée, la bonne Pylos, Πύλος ἠγαθέη. Nestor, roi de la sablonneuse Pylos, règne aussi sur la charmante Arénè. Il a des prairies pour ses troupeaux de génisses et de taureaux, pour ses haras et ses chevaux. Il est le héros cavalier. Derrière la plage aussi, tout au bord de la plaine, se dressent de hautes et rocheuses collines, qui fournissent un emplacement et des matériaux pour les villes « hautes, bien bâties ». On est encore à l'époque où la mer infestée de pirates est d'un voisinage dangereux . « Errez-vous sur la mer comme des pirates cherchant le mal du voisin? » est la première question de Nestor. Les villes doivent se réfugier sur les monts. La plage est déserte. Quand les marins étrangers n'y viennent pas installer un campement et un bazar temporaires, les indigènes n'y descendent que pour adorer les dieux de la mer. En bas de Pylos, parmi les sables marins, ἐπὶ ψαμάθοις ἁλίησιν, Télémaque trouve les Pyliens en train de sacrifier à Poseidon. Mais la

1. Strab., VIII, 337; cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.
2. *Iliad.*, IX, 153.
3. *Iliad.*, XI, 711-712.
4. *Odyss.*, III, 10-11.

ville haute n'est pas loin. Elle doit être toute proche même. Relisez l'arrivée de Télémaque. Près du Poseidion de la plage, le festin se prolonge jusqu'à la nuit. Pour regagner la ville haute où l'on dormira, on ne quitte la plage qu'après le soleil couché. Le lendemain, dès l'aube, on envoie chercher les compagnons de Télémaque qui ont dormi près du vaisseau. Ils arrivent aussitôt prendre part au nouveau sacrifice que l'on célèbre dans la ville haute.... De même, voyez Télémaque rentrant de Sparte. Il arrive dans la plaine qui s'étend aux pieds de la ville. Il est pressé de s'embarquer. Il demande à son cocher Pisistrate de ne pas le faire remonter là-haut. Il craint le long dîner des adieux et l'affectueux bavardage de Nestor. Il veut partir ce jour même : « Alors Pisistrate tourna les chevaux vers le navire et vers la plage, et répondit : « Hâte-toi de t'embarquer avant que, rentré à la maison, j'annonce la chose au vieillard. Car il ne te laisserait pas partir. Il viendra lui-même ici et tu peux être sûr qu'il ne rentrera pas seul. » Puis il retourna les chevaux vers la ville des Pyliens et il arriva rapidement aux maisons[1]. » Il faut que la ville haute soit toute voisine : je l'imagine dominant la plage même.

Donc une plage de sables, bordant une plaine, au pied d'une ville haute, et, sur cette plage, un sanctuaire de Poseidon : voilà le site. Et ce site ne doit pas être éloigné de l'Alphée « qui traverse la terre des Pyliens ». L'Alphée se jette à la mer dans la baie qui, dès l'antiquité, portait le nom de golfe de Kyparissia ou d'Arkadia, à cause de la ville de ce double nom. Ce golfe, entre la pointe rocheuse de Pheia au Nord et la côte rocheuse de Kyparissia au Sud, n'est qu'un demi-cercle de dunes : « Sur presque tout son contour, disent les *Instructions nautiques*, le rivage est bas, sablonneux, bordé en arrière-plan par une terre montagneuse. C'est une plage de sable uniforme, à travers laquelle plusieurs cours d'eau se jettent à la mer[2]. » Derrière cette plage, une bande de plaine bien arrosée est plantée de bois et de bosquets, qui de tout temps ont fait l'admiration des voyageurs. Pausanias et Strabon vantent, comme Beulé, Boutan et Frazer, la joliesse et la fertilité de ce pays. « Cette terre est pleine de sanctuaires d'Artémis, d'Aphrodite et des Nymphes, au milieu de bosquets fleuris qu'alimentent les eaux abondantes ; les sanctuaires d'Hermès bordent les routes ; les sanctuaires de Poseidon jalonnent les promontoires[3]. » Ces *Poseidia* antiques ont été remplacés aujourd'hui par les églises de saint Nicolas. Ce grand saint, qui sauva jadis les enfants dans la cuve, sauve encore les marins en péril de mer.... Et, longeant cette plaine, les montagnes aux longues pentes envoient jusqu'à quelques kilomètres — en un point, jusqu'à quelques mètres — de la rive leurs contreforts chargés de vignes et de villages. Toutes les habitations sont aujourd'hui encore sur la hauteur. La rive est déserte. Mais à chacun des bourgs élevés correspond, sur la plage ou près de la plage, une station complé-

1. *Odyss.*, III, 329-336, 431 ; XV, 190-217.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 88-89.
3. Strab., VIII, p. 343. Cf. Frazer *Pausanias*, III, p. 472.



FIG. 13. — LE GOLFE DE L'ALPHÉE
Photogravure d'après la carte marine n° 3209.

mentaire de huttes et d'abris pour l'été, de *kalivia* : la carte de l'État-Major français nous montre partout, en bas de Strovitzi, en bas de Mophtitza, en bas de Piskini, etc., les *kalivia* de Piskini, de Strovitzi et de Mophtitza. Plage sablonneuse, plaine fertile, villes hautes, sanctuaires de Poseidon, il semble que nous ayons ici toutes les conditions du site homérique. Mais, aujourd'hui, nous avons en ce golfe quelque chose de plus. Il faut ajouter au paysage un trait qui est d'origine récente. Ce sont des lagunes que ni Pausanias ni Strabon n'ont signalées.

Au temps de Pausanias, déjà, les rivières et les ruisseaux descendus de la haute terre éprouvaient quelques difficultés à pousser jusqu'à la mer. Leurs eaux s'arrêtaient dans les sables, quand elles avaient à lutter contre le vent. Car les vents d'Ouest sont violents sur cette façade du Péloponnèse. Les Anciens y avaient des cultes de Notre-Dame-du-Vent, Athèna *Anémotis*. Les Grecs modernes y ont des *Bourgs du Vent, Anémochorion* : « Le fleuve Anigros se jette à la mer. Mais souvent le courant est rebroussé par le souffle des vents très violents qui, soulevant le sable de la mer, arrêtent l'écoulement des eaux », dit Pausanias. Strabon ajoute que la plaine voisine est en contre-bas, souvent inondée. La plaine de l'Anigros, c'est-à-dire la rive du golfe qui s'étend au pied du mont Kaiffa ou Kaiapha, était donc un marais intermittent. De même, au Nord de l'Alphée, derrière le cap Pheia, près de Létrini, l'antiquité connaissait déjà une autre flaque, constante celle-là, un petit lac de trois stades environ[1]. Aujourd'hui, le golfe sur la moitié de son pourtour est bordé de longues et larges lagunes. Le petit lac de Létrini, qui mesurait trois stades au temps de Pausanias, est devenu la lagune de Mouria, longue de six kilomètres, large par endroits de deux. La plaine marécageuse de l'Anigros est devenue, sur trois ou quatre kilomètres de long, la lagune de Kaiapha. Entre ces deux lagunes, sont encore survenues les Pêcheries d'Agoulinitza qui forment une vraie petite mer intérieure, sur douze ou quinze kilomètres de long et deux, trois ou quatre kilomètres de large.

Cette dernière flaque d'eau salée est, tout entière, d'origine récente. Elle est coupée de la haute mer par un cordon littoral, dont les alluvions de l'Alphée et les sables du fond ont fourni les matériaux. Durant l'antiquité, tout porte à croire que cette petite mer n'existait pas. Nous voyons le vaisseau de Télémaque longer les Krounoi et le Chalkis au beau courant,

βὰν δὲ παρὰ Κρούνους καὶ Χαλκίδα καλλιρέεθρον.

Ce vers 295 du chant XV a été mis entre crochets par les philologues. Il passe, sans aucune raison connue, pour une interpolation. A coup sûr il existait déjà dans le texte odysséen que connut Strabon ; car Strabon le cite et le commente[2]. Cela seul importe à notre discussion. Au Sud de l'Alphée, au long de la montagne Makistia, Strabon retrouve le fleuve Chalkis et la source Krounoi. Il ne dit rien des Pêcheries. Cette montagne Makistia « qui sépare la Triphylie de

1. Paus., V, 5, 8 ; Strab., VIII, 346 ; Paus., VI, 22, 11.
2. Strab., VIII, 343.

l'Élide » est sûrement la ligne de hauteurs qui du mont Kaiapha s'allonge vers le Nord, en s'abaissant au dernier coude de l'Alphée. La source Krounoi est une fontaine, que signalent les voyageurs, sur la rive continentale des Pêcheries, un peu au Nord du Kaiapha, à l'entrée du vallon de Tavla. La rivière de Tavla serait le Chalkis aux belles eaux. Au temps de Strabon, la rivière se jetait en mer libre : Strabon admet que Télémaque a pu la voir. Un siècle plus tard, Pausanias traverse ce pays pour aller du Samikon à Olympie : « c'est un pays de sables, planté de pins sauvages[1] » : Pausanias n'a vu ni lac ni lagune. Tous les voyageurs modernes parlent longuement de ces Pêcheries et de ces marais salants qui font la richesse de la côte. Tous les gouvernements modernes les ont chèrement affermés aux paysans des alentours. Si la lagune eût existé déjà, le fisc romain n'aurait pas négligé une telle source de bénéfices et Pausanias ou Strabon nous l'aurait signalée, comme ils nous signalent la lagune de Létrini ou les pêcheries de telle côte espagnole[2].

Les Pêcheries ne semblent donc pas dater de l'antiquité classique. Représentent-elles une parcelle du golfe ancien, séparée de la mer par des cordons littoraux, et le rivage continental de la lagune dessine-t-il encore l'ancien rivage pélagique? Est-ce au contraire un morceau de la plaine d'autrefois, qui fut inondée comme l'ancienne plaine de l'Anigros? Je croirais plus volontiers qu'au milieu des Pêcheries, le chapelet d'îlots, qui s'allonge du Nord au Sud, nous fournit les « témoins » de l'ancien rivage maritime : il délimite à droite un morceau de plaine inondé, à gauche une parcelle de golfe barrée par le cordon littoral. Mais le mode de formation n'importe que peu. De toute façon, les fleuves, sources et ruisseaux de ce rivage aboutissaient autrefois à la mer. Aucun obstacle ne séparait de la mer les Krounoi et le Chalkis aux belles eaux. De la mer, les marins apercevaient la fontaine et le petit fleuve, que le cordon littoral masque complètement aujourd'hui. Ces changements de rivage sont conformes à ce que nous apprend l'histoire la plus récente de ce pays. A nous en tenir, en effet, aux documents les plus modernes, il est bien certain que, depuis un siècle à peine, cette côte a encore changé. Sans parler des embouchures mobiles de l'Alphée et des barres capricieuses, qui en sont la conséquence, la lagune de Kaiapha avait au temps de Leake une embouchure visible vers la mer : cette embouchure a complètement disparu[3].

Donc, aux temps homériques, les Pêcheries n'existaient pas, et voilà qui changeait du tout au tout les mouillages de ce golfe. Entre les bouches de l'Alphée et le mont Kaiapha, la côte se creusait alors en demi-cercle jusqu'au pied des collines. Le Kaiapha pointait vers la mer libre son promontoire dégagé. Le golfe n'avait pas encore sa courbe de sables continue depuis les roches de Pheia au Nord jusqu'aux roches de Kyparissia au Sud. Les roches du Kaiapha le

1. Paus., V, 6, 4.
2. Strab., III, 158.
3. Frazer, *Pausanias*, III, p. 478.

divisaient en deux compartiments : deux plages demi-circulaires allaient de ces rochers vers Pheia et vers Kyparissia. Le Kaiapha, ainsi proéminent, se présentait aux navigateurs comme le port central du double golfe. Tout invitait vers ce mouillage. De la pleine mer, la haute borne du mont Alvéna l'indiquait et guidait la manœuvre. Cette colonne naturelle apparait de loin, dominant de ses douze cents mètres le troupeau des collines qui ne dépassent pas huit cents mètres. La plage de sables offrait sa pente à l'échouage et sa plainette au campement. Dans les sables, sourd une fontaine que la carte française signale (G) à quelques mètres de la rive. C'est ici que les indigènes avaient leur sanctuaire fédéral dans le temple du Dieu de la Mer, au Poseidion Samien. C'est ici qu'ils avaient leur échelle et leur plage d'embarquement, ὁ κατ' αὐτὸ ὅρμος, dit Strabon[1]. Les marins trouvaient ici l'aiguade et la protection du temple. Ce sanctuaire isolé, sur la plage déserte, resta, durant l'antiquité classique, comme le souvenir d'un autre âge où ce site avait connu la prospérité. Pareillement aujourd'hui, sur la même plage de ce golfe, mais un peu au Sud du Kaiapha, « on trouve une église grecque abandonnée, quoique à peu près intacte, qui peut passer pour un des plus charmants modèles de l'architecture byzantine. Cette église, maintenant isolée, prouverait, s'il était besoin de preuves, qu'au Moyen Age le pays était beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui, car elle ne ressemble en rien aux nombreuses chapelles que l'on rencontre partout dans les champs. Elle est d'une construction très soignée, qui indique qu'elle a été élevée par une population riche[2] ».

Sans remonter bien haut ni même aller bien loin, la côte éléenne peut nous offrir encore la réplique du vieux mouillage pylien, dans cette plage de Glarentza, qui fut si longtemps célèbre parmi les marines occidentales :

Le cap Glarentza, disent les *Instructions nautiques*, est formé par une projection rocheuse de la côte au bout d'un rivage bas, de sable, boisé et cultivé dans l'intérieur. Sur le côté du cap, le rivage forme une baie ouverte au Nord. A l'extrémité Ouest de cette baie, on trouve le village de Glarentza avec une douane et un petit môle. Les produits des riches cultures du voisinage y sont embarqués, pour Zante principalement. Devant le village, il y a un excellent mouillage d'été. Les caboteurs mouillent près de terre. A partir du cap de Glarentza, la côte à falaises longe une haute terre avec une colline remarquable, élevée de 261 mètres, sur laquelle se trouve un château, Kastro-Tornèse. Au pied du château est bâti le petit village de Klemoutzi[3].

Changez les noms propres : vous aurez le mouillage ancien du Kaiapha ou, comme dit Strabon, du Samikon. Les Pêcheries étaient alors un golfe ouvert, avec une plage de sables recourbée vers le Nord, comme la plage de Glarentza. Le Kaiapha était un cap pointé vers le Nord-Ouest, comme le cap de Glarentza.

1. Strab., VIII, 345.
2. Boutan, *Mémoire*, etc., p. 214
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 85-86.

Sous ce cap, le mouillage était tourné, nous dit Strabon, vers le Nord et vers l'Ouest, πρὸς δύσιν καὶ πρὸς ἄρκτον ἀπονεύει. Cette phrase du Géographe me semble une nouvelle preuve que, de son temps, les Pêcheries n'avaient pas encore noyé le Kaiapha.... Tel est le mouillage où, suivant Strabon, Télémaque vient débarquer. Voici la plage où le navire s'échoue, le Poseidion où les Pyliens offrent un sacrifice, et les sables parmi lesquels on banquette en l'honneur du dieu, ἐπὶ ψαμάθοις ἁλίῃσιν. La haute ville de Pylos ne doit pas être loin. Au temps de Strabon, elle avait complètement disparu. Le Géographe la cherchait auprès de Lépréon, à trente stades environ du mouillage. Ici nous nous écarterons un peu de la théorie de Strabon, ou plutôt de son hypothèse. Car cette localisation était de sa part simple hypothèse. Entre l'époque homérique et son temps, le pays a continuellement changé de maîtres. Les peuples de l'intérieur, Éléens et Arcadiens, l'ont disputé aux indigènes. Les peuples de la mer, Minyens et Kaukones, l'ont convoité et soumis. Chacune de ces conquêtes amenait, avec un changement de vie, le déplacement des villes et le bouleversement de l'onomastique locale. Au temps de Strabon, sous la paix romaine, le pays est partagé entre deux communautés : les Makistiens, qui sont les chefs religieux de la Triphylie, tiennent les cantons voisins de l'Alphée; les Lépréates tiennent les cantons méridionaux, voisins de la Néda. Deux siècles plus tôt, au temps de Polybe, « la Triphylie, qui s'étend sur la côte entre les Éléens et les Messéniens, a *neuf* villes, Samikon, Lépréon, Hypana, Typaneis, Pyrgos, Aipion, Bolax, Stylaggion, Phrixa[1] ». Au temps d'Hérodote, on se souvient que le pays a été conquis par des pirates. Les Minyens en ont soumis les indigènes. Ils ont fondé Lépréon, Makistos, Phrixa, Pyrgos, Épion, Noudon; « mais de mon temps, les Éléens ont saccagé la plupart de ces villes[2] ».

Dans les poèmes homériques, le royaume de Nestor comprend Pylos, Arénè, Thryon, Aipu, Kyparisseis, Amphigéneia, Ptéléon, Élos et Dorion, en tout *neuf* villes. C'est le même nombre qu'au temps de Polybe. Ce chiffre *neuf* n'est peut-être pas fortuit. Ces neuf villes ont équipé quatre-vingt-dix (9×10) vaisseaux. Quand Télémaque trouve les Pyliens en train de sacrifier à Poseidon, ils sont rangés suivant un ordre, qui est peut-être rituel : « il y avait *neuf* bancs, cinquante hommes sur chacun, et chacun offrait *neuf* taureaux[3] ». N'aurions-nous pas ici le sacrifice fédéral de l'amphictyonie pylienne? Les Triphyliens gardèrent toujours en ce lieu leur sanctuaire fédéral et leurs sacrifices en l'honneur de Poseidon. Les gens de Makistos en avaient la garde et le soin. Ils annonçaient l'ouverture de la trêve sacrée. Ils avaient la présidence de la fête. Mais tous les Triphyliens concouraient à l'entretien du temple et participaient aux frais comme aux viandes du sacrifice[4]. Ce culte fédéral remonte peut-être jusqu'aux temps homériques.

1. Polyb., IV, 77.
2. Hérod., IV, 148.
3. *Odyss.*, III, 7.
4. Strab., VIII, 344.



FIG. 14. — LA PORTE DES DUNES
Photogravure d'après la planche 53 de l'*Expédition de Morée*.

Le sanctuaire était au pied du mont Kaiapha, sur l'une des deux bosses rocheuses (E et D, fig. 14) qui émergent de la plage de sables. Dans la dune

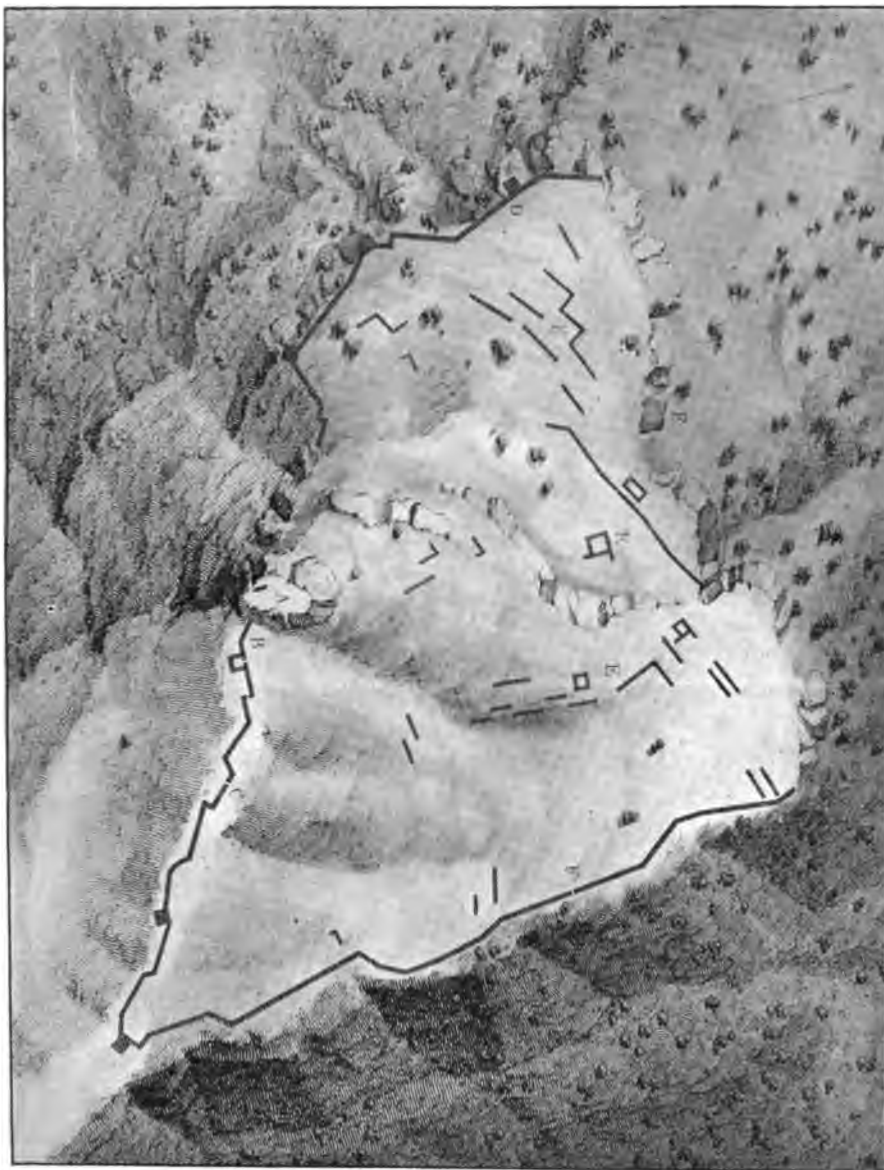
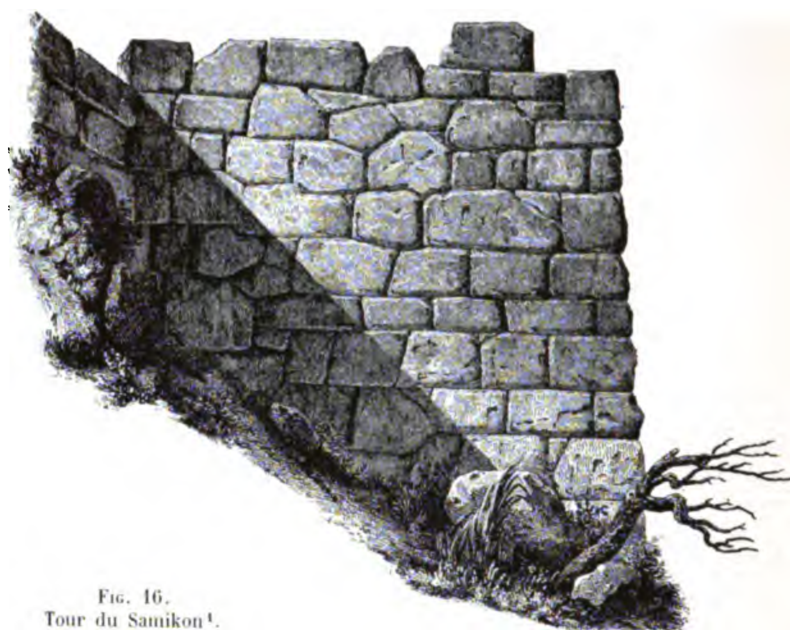


Fig. 15. — L'Acropole[1].

coupée de flaques (F), au pied de la montagne, deux petits îlots calcaires apparaissent encore, à demi submergés par le sable qu'ils dominent de quelques mètres à peine. Ces buttes ne laissent entre elles et le pied du mont qu'un étroit

1. Photogravure d'après la planche 53 de l'*Expédition de Morée*.

défilé de sables. Voilà, je crois, la *Porte de la Dune*, la Pylos des Sables, Πύλος ἠμαθόεις, où les indigènes ont de tout temps surveillé le passage (nous allons revenir là-dessus). La ville homérique était perchée en haut de cette


Fig. 16.
Tour du Samikon[1].

porte, sur un contrefort du mont Kaiapha. La montagne est fort haute (744 mètres) et fort abrupte. Mais elle projette vers la mer un contrefort pointu (C-B), un éperon qui n'a plus que 302 mètres. C'est encore une belle hauteur, juste au-dessus des sables marins, et c'est une excellente position pour une vieille ville haute. Car cet éperon conique est isolé de toutes parts. Vers la terre, un ravin profond lui sert de fossé et le sépare des hauteurs voisines. Vers la mer, la pente se creuse d'un double versant en éventail. L'éperon présente donc à la mer un grand amphithéâtre naturel, que couronnent à droite et à gauche deux


Fig. 17. — Murs du Samikon.

1. Les fig. 16, 17 et 18 sont empruntées à la planche 54 de l'*Expédition de Morée*.

esplanades (A et C). Voyez le plan qu'en ont donné les topographes de l'*Expédition de Morée*. La ressemblance de cette acropole avec Mycènes me paraît frappante. C'est, de part et d'autre, la même esplanade sur une montagne abrupte (A), les mêmes ravins et les mêmes rochers encerclant le pourtour, la même source au pied (G). La seule façade maritime offre une pente accessible aux lacets d'une route et à l'enchevêtrement des ruelles. J'imagine sur l'esplanade du sommet le palais royal ou la forteresse, et sur la double pente du versant le troupeau des cases populaires.

Pausanias et Strabon signalaient déjà les ruines remarquables qui couvrent l'esplanade. Ces ruines subsistent encore. Les topographes de l'*Expédition de Morée* en ont dressé le plan et dessiné les vues. Ces ruines ont frappé tous les explorateurs par leur caractère de grandeur et de force : « C'est peut-être le plus beau spécimen d'ancienne maçonnerie polygonale : elles remontent certainement à une haute antiquité[1]. » Voilà donc une ville haute bien construite, à la mode homérique, αἰπὺ πτολίεθρον, εὐκτίμενον πτολίεθρον. Strabon et Pausanias n'en savaient plus le nom. Ils l'appellent *Samos* ou *Samia* à cause du promontoire Samikon. Mais ils pensent aussi que peut-être c'est Arénè. Dans toute l'antiquité, le promontoire s'appela *Samikon* « à cause de sa hauteur sans doute, dit Strabon; car les anciens Grecs donnaient le nom de *Sames* à toutes les hauteurs[2] ». Strabon ajoute que les périples ne mentionnent jamais la prétendue ville de Samos ou Samia; ils l'ignorent, soit que depuis toujours elle soit à l'état de ruines, soit que d'en bas, de la mer, les rameurs n'aient jamais pu l'apercevoir. Les poèmes homériques ne mentionnent pas non plus cette Samos. C'est que cette ville haute est précisément la Pylos odysséenne. Du moins tout ce que les poèmes homériques nous disent de Pylos peut dans le moindre détail s'appliquer à notre site.


Fig. 18. — Murs du Samikon.

1. Frazer, *Pausanias*, III, p. 480.
2. Strab., VIII, 346.

CHAPITRE II

LES NÉLÉIDES EN MORÉE ET EN ASIE MINEURE

Πύλιοί τε καὶ Νηλεΐδαι, οἳ πρότερον ἐπήλυδες ἐόντες ἐγένοντο Ἀθηναίων βασιλέες.

HÉROD., V, 65.

L'état des lieux convient de tous points : plage de sables, Poseidion, ville haute. La situation convient aussi. La distance entre le pied du Kaiapha et le cap Pheia est d'environ 30 kilomètres, soit trois ou quatre heures de mer. La navigation de Télémaque au retour implique cette distance. Même parti de Pylos assez tard dans le jour, Télémaque, avec le bon vent d'Athèna, peut doubler le cap Pheia à la nuit close. Au cours de cette navigation, — je garde le vers rejeté sans aucune raison par les philologues, — le vaisseau, qui longe la côte éléenne et les bouches de l'Alphée, peut saluer au passage la fontaine Krounoi et le fleuve Chalkis. Tous les textes de l'*Odyssée* trouvent donc ici leur concordance. Mais l'*Iliade* nous fournit encore d'autres points de repère. Nestor, dans l'*Iliade*, conte avec force détails topographiques ses guerres contre les Éléens et contre les Arcadiens. Tâchons sur notre terrain de suivre la marche des armées.

Voici d'abord la guerre contre les Éléens. Ils assiègent une ville pylienne, la *Ville des Joncs*, Thryon ou Thryoessa, qui du haut de sa butte surveille le gué de l'Alphée (la moderne Volantza occupe sans doute cette butte de Thryon). Les Éléens campent dans la plaine du bas. Athèna pendant la nuit accourt à la ville de Nélée. Elle réveille le peuple des Pyliens. Tous partent en hâte, cavaliers et fantassins mélangés. Ils arrivent d'abord au fleuve Minyeios, qui se jette à la mer non loin d'Arénè. Les cavaliers y font halte jusqu'à l'aube pour attendre le flot des gens de pied. Au matin, toute l'armée se remet en marche. On arrive vers midi au bord de l'Alphée. On sacrifie aux dieux. On fait un repas, mais sans se débander. On se repose et l'on dort, mais sans se désarmer. On est tout près de l'ennemi. Le lendemain, quand le soleil monte de terre, on engage le combat[1]. Sur cette route militaire, il faudrait retrouver l'étape d'Arénè.

Pausanias et Strabon en cherchaient déjà inutilement le site : « Personne,

1. *Iliad.*, XI, 710 et suiv.

parmi les Messéniens ni les Éléens, n'a pu m'indiquer les ruines de cette ville, et les indigènes ont entre eux de grosses controverses qui paraissent insolubles. Peut-être le Samikon était-il l'Arénè au temps des héros. Car, au dire des Arcadiens, le Minyeios est le même fleuve qui reçut ensuite le nom d'Anigros : il coule non loin du Samikon[1]. » Pausanias plaçait donc Arénè au Samikon, comme Strabon plaçait Pylos trente stades (cinq kilomètres) au Sud. C'était toujours simple hypothèse de leur part : ils disent très franchement qu'ils n'ont recueilli aucun témoignage décisif. Je ne crois pas que ces localisations puissent convenir au texte de l'*Iliade*. Calculez en effet les étapes en plaçant Pylos au voisinage de Lépréon et Arénè au Samikon. Les cavaliers, partis de Pylos pendant la nuit, se seraient arrêtés au Samikon, à 5 kilomètres de Pylos, pour attendre les gens de pied. Puis, tous ensemble, πανσυδίῃ, chargés de leurs armes et de leurs lourdes cuirasses, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες, dans les sables, à travers les pins et les torrents côtiers, ils seraient allés d'une seule traite, sans autre étape, jusqu'à la rive de l'Alphée, à 20 ou 25 kilomètres de là. Cette marche de 30 kilomètres, accomplie en quelques heures de nuit et de jour par des hoplites harnachés et chargés de bronze, n'est pas vraisemblable. La traite a dû être plus courte et mieux coupée....

Replaçons, suivant notre hypothèse, Pylos au Samikon et cherchons le Minyeios dans quelqu'une des rivières qui plus au Nord descendent de la montagne Makistia vers les Pêcheries. En partant du Samikon, on franchit d'abord la rivière de Tavla et sa fontaine voisine de la rive : nous y avons reconnu le fleuve Chalkis et la source Krounoi. Un peu plus au Nord, le *Village du Vent*, Anémochori, se dresse sur une éminence dont une autre petite rivière contourne la base. Un vieux *khani*, encore noté sur nos cartes, marque en ce carrefour de routes un lieu habituel de repos : c'est ici que, de la route côtière, se détache un embranchement qui franchit les collines et passe dans la vallée d'Olympie. Pour la garde et l'exploitation de cette double route, il dut toujours exister ici un bourg et une acropole. Cette rivière doit être le Minyeios homérique ; Anémochori doit occuper le site d'Arénè la Charmante, Ἀρήνη ἐρατεινή. Cette dernière épithète n'est pas déplacée : nous entrons ici dans l'arrière-pays de Skyllonte ; Xénophon, Pausanias et tous les voyageurs modernes font de ce pays une charmante peinture[2] ; entre de douces collines boisées, ses vallons et ses prairies sont une terre d'idylle.

Avec ce site pour Arénè, reprenons le récit de Nestor. Sortis de Pylos durant la nuit, les cavaliers partent du Samikon. Ils franchissent d'une traite les 8 ou 9 kilomètres qui séparent le Kaiapha d'Anémochori. Les hoplites chargés suivent comme ils peuvent, un peu à la débandade, τὰ δ' ἐπέῤῥεον ἔθνεα πεζῶν : on est encore loin de l'ennemi. Mais à partir du Minyeios, il faut être sur ses gardes. Les cavaliers attendent les gens de pied et l'on repart en ordre, en

1. Paus., V, 6, 2 ; cf. Strab., VIII, 346.
2. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 481.

colonne. On marche vers le gué de l'Alphée. On suit peut-être le bord de la mer : on aurait alors 10 ou 12 kilomètres à faire, avec précaution, en pays suspect. Peut-être quitte-t-on le chemin côtier pour l'embranchement d'Olympie; à travers les collines et le pays de Skyllonte, on gagnerait l'Alphée en amont.... Par la côte ou par l'intérieur, on arrive à l'Alphée. Les troupes ont besoin de repos après cette marche dans les sables. On les laisse souffler et dormir : le lendemain seulement, on attaque.... Si Pylos est au Samikon, cette expédition contre les Éléens se comprend sans peine.

Voici maintenant la guerre des Arcadiens : « Les Pyliens et les Arcadiens luttaient sur le Kéladon rapide, près des remparts de Pheia, autour des courants du Iardanos[1]. » Les Arcadiens habitent à l'Est et au Sud-Est de la Triphylie, de l'autre côté des montagnes. Le Iardanos et sa prairie maritime sont au pied du Kaiapha, vers le Sud-Est. Le site est bien localisé par des sources sulfureuses que les Anciens ont décrites et qui coulent encore[2]. Elles sortent de grottes peu profondes, en bas de la montagne de Kaiapha. Ces grottes étaient consacrées aux Nymphes Anigrides : le petit fleuve voisin, qui se jette dans la lagune et que les indigènes appellent aujourd'hui le Fleuve Noir, *Mavropotamo*, est l'ancien Anigros dont les eaux rebroussées par le vent inondèrent la plaine. Entre *Mavropotamo* et *Anigros*, je soupçonne quelque parenté toponymique. C'est par l'intermédiaire de quelque calembour romain ou italien, aux temps des marines de Pouzzoles ou de Venise, que l'Anigros des Hellènes est devenu un Fleuve Noir, *Fluvius niger* ou *Fiume nero*; les Grecs modernes ont ensuite retraduit le nom latin en *Mavropotamo*. L'exemple de l'Hymette devenu, par un calembour étranger, *il Matto*, et par une traduction subséquente, le *Mont du Fou*, *Trelovouno*, peut légitimer cette hypothèse.

C'est auprès de l'Anigros que les guides anciens montraient la prairie et le tombeau de Iardanos. L'Anigros, ajoute Pausanias, prend sa source en territoire arcadien, au mont Lapithos. Pausanias fait une petite erreur. Dans le réseau de fleuves côtiers, de ruisseaux et de rivières, qui tout le long de ce pays incliné dévalent à la mer ou à la lagune, il a embrouillé quelques fils. Le Mavropotamo, l'Anigros, n'a que quelques cents mètres de long et prend sa source dans le mont Kaiapha, en territoire triphylien. Mais, tout près, coule une autre rivière beaucoup plus longue, qui descend en effet par une gorge étroite des derniers monts arcadiens. Elle prend sa source dans le territoire d'Aliphèra, la dernière ville arcadienne. Elle se jette à la mer près du Khani de Saint-Isidore. Nous ignorons le nom antique de cette rivière. On serait tenté, par le voisinage du Iardanos, de lui appliquer le nom de l'autre fleuve homérique, Kéladon. Sa vallée trace une route commode pour une invasion arcadienne vers Pylos. Les Arcadiens descendraient le Kéladon rapide, c'est-à-dire le fleuve de Saint-Isidore. Les Pyliens les mettraient en déroute auprès du Iardanos, c'est-à-dire au pied du

1. *Iliad.*, VII, 133-136.
2. Sur tout ceci, cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 478.



FIG. 19. — ROUTES VERS PYLOS

Kaiapha. Nous retrouverions ainsi la plupart des lieux mentionnés par l'*Iliade*. Resterait seulement à découvrir la ville de Pheia, dont parle Nestor.

Dès l'antiquité, on relevait en ce nom une faute de texte. Le cap Pheia que nous connaissons ne saurait être mis en cause : c'est un cap, non une ville, et les Arcadiens, pas plus que le royaume de Nestor, ne sont jamais allés jusque-là. La faute de texte paraît certaine : aucune ville du Péloponnèse ni de la Grèce ne portait ce nom de Pheia. Les critiques anciens ont proposé deux corrections. La première est radicale; elle bouleverse tout le passage : Strabon, ayant découvert en Triphylie sur les bords d'un fleuve Akidon les ruines d'une ville Chaa, propose de corriger *Pheia* en *Chaa*, et *Kéladon* en *Akidon*.... La seconde est bien plus simple. Le Scholiaste nous dit : « Au lieu de *Pheia*, il faut lire *Phèra*, ainsi que Didymos l'a fait, car on connaît par Phérécyde la guerre de Nestor autour de Phèra[1]. » Cette correction du Scholiaste me semble préférable. Elle rend bien compte de la faute elle-même et de la façon dont la faute s'est produite : c'est un copiste maladroit qui de *Phèra*, Φέρα ou Φήρα, a fait *Pheia*, Φεῖα, et cette lecture est entrée dans le texte classique du jour où, la Phères pylienne ayant disparu (le vocable tout au moins : nous allons retrouver la ville elle-même sous un nom à peine différent), les commentateurs et critiques anciens ne connurent plus dans ces parages que la Pheia d'Élide. La correction concorde, en outre, avec les récits des vieux mythographes, de Phérécyde en particulier, et elle concorde mieux encore avec les autres textes homériques. Car elle nous fait retrouver la Phères de la *Télémakheia*. C'est sous la Phères de Dioclès, fils de l'Alphée, que Nestor combat les Arcadiens, de même que Télémaque, traversant l'Arcadie, va reposer une nuit dans la Phèra ou Ali-phèra de l'Alphée.

Non loin des sources du fleuve de Saint-Isidore, gardant le passage entre l'Alphée et Pylos, une ville arcadienne portait le nom de Ali-phèra, Ἀλιφήρα. Elle était bâtie dans une très forte position. A 822 mètres d'altitude, elle occupait le sommet d'une grosse et raide butte absolument isolée[2]. Tout autour, les affluents de l'Alphée creusent de larges et profonds ravins. C'est pour les gens de l'intérieur la clef du passage vers la Triphylie maritime. Lisez dans Polybe[3] la campagne du roi Philippe. Montant de l'Alphée et de la ville d'Héraia, il veut chasser les Étoliens de Triphylie. Les Étoliens occupent Aliphèra « située sur une butte abrupte de tous les côtés, qui a plus de 10 stades de pied et que couronne une acropole ». Philippe enlève Aliphèra de vive force. Alors tous les Triphyliens s'enfuient et ne songent plus qu'à se mettre en sûreté chez eux. La Triphylie est ouverte. Philippe, sans autre bataille, entre dans la capitale Lépréon.

Si l'on examine les vieilles légendes, il semble bien qu'Aliphèra soit la Phères

1. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v. Κελάδων.
2. Voir la carte de Philippson et la description de Frazer, *Pausanias*, IV, p. 297.
3. IV, 77 et suiv.

homérique : « Ils arrivèrent à Phères, dans le palais de Dioclès, fils d'Orsilochos, issu lui-même de l'Alphée ». L'*Iliade* donne la généalogie complète de ces rois de « Phèra la bien bâtie » (on a ici le singulier Φηρή) : « L'Alphée, qui coule dans la terre des Pyliens, engendra Orsilochos, qui engendra Dioclès, qui engendra Orsilochos et Kréthon[1] ». Voici peut-être l'origine de cette généalogie : « Aliphèra, dit Pausanias, est une ancienne petite ville, abandonnée depuis la fondation de Mégalopolis. En partant d'Héraia, on passe sur la rive gauche de l'Alphée. Dix stades de plaine environ conduisent à la montagne ; puis il faut encore monter une trentaine de stades pour atteindre la ville. La grande déesse des Aliphériens est Athèna qui naquit, racontent-ils, et fut élevée chez eux. Aussi ont-ils un autel de Zeus Léchéatas, Zeus en couches, Διός τε ἱδρύσαντο Λεχεάτου βωμόν. » La situation d'Aliphèra près du fleuve fit de Dioclès le petit-fils de l'Alphée, et la légende du dieu Léchéatas, du dieu en couches, fit de Dioclès le fils d'Orsilochos, de l'Accoucheur, car *Orsilochos* et *Léchéatas* ne sont qu'une seule et même chose : Ὀρσιλόχη, Λέχω ou Λοχεία, Εὔλοχος, etc., sont des épithètes équivalentes pour les déesses de l'accouchemnet....

Dioclès règne donc à Aliphèra dans le bassin inférieur de l'Alphée. Nous comprenons alors certains oublis apparents de la géographie homérique. D'après le Catalogue des Vaisseaux, l'Arcadie homérique est déjà une Arcadie grecque. Le royaume fédéral d'Agapénor n'a plus sa capitale à Lykosoura, comme la vieille Arcadie des Pélasges, mais à Tégée, comme la récente Arcadie des Hellènes. Les grandes villes ou les grands dèmes arcadiens sont déjà dans le voisinage des ports helléniques, sur la façade qui borde l'Archipel, à Phénée, Orchomène, Stymphale et Mantinée. L'*Iliade* connaît en outre les Arcadiens qui habitent dispersés autour du Kyllène, dans l'Arcadie du Nord-Est, et ceux qui occupent la Parrhasie, dans le bassin supérieur de l'Alphée. Mais elle ne fait aucune mention des Arcadiens du Sud-Ouest, des cantons ou villes de Phigalie, Héraia et Aliphèra[2]. C'est que les Kaukones d'une part, — nous le verrons tout à l'heure, — et, d'autre part, le royaume de Dioclès occupent alors les vallées inférieures de l'Alphée et de la Néda, autour d'Aliphèra et autour de Phigalie.

Le royaume de Dioclès tient ainsi les confins de l'Arcadie et de Pylos : sur son territoire devront se rencontrer les caravanes et les armées des deux voisins. Or, dans cette région d'Aliphèra, Pausanias connaît un sous-affluent de l'Alphée, nommé Kélados. Cette rivière descend des monts qui bordent vers le Sud le bassin du fleuve. Cet affluent de la rive gauche est l'un des nombreux torrents qui barrent aujourd'hui la route entre Karytaina et Andritzéna, la route ancienne des Arcadiens descendant vers Pylos.... Je crois que nous allons comprendre sans aucune hypothèse tout notre texte de l'*Iliade*. Il n'est plus besoin des corrections proposées par Strabon. Il n'est plus besoin même de

1. *Iliad.*, V, 542 et suiv.
2. *Iliad.*, II, 604 et suiv.

supposer, comme nous l'avions fait, l'existence d'un Kéladon voisin du Iardanos. Nous avons ici le Kéladon homérique. En changeant une seule lettre comme le proposait Didymos, en lisant Phè*r*a au lieu de Phe*i*a, nous avons un texte parfaitement intelligible : « Sur le Kéladon rapide, combattaient les Pyliens et les Arcadiens belliqueux, près des murs de Phè*r*a, non loin des courants du Iardanos ». Sur le terrain, nous reconstituons les phases de la lutte. Quand les Pyliens sont en force, ils chassent les Arcadiens jusqu'aux frontières arcadiennes et même au delà, jusqu'au bord du Kélados-Kéladon. Quand les Arcadiens ont le dessus, les Pyliens reculent sous Pylos, jusqu'aux prairies du Iardanos et jusqu'aux sources Anigrides. Les murs de Phèra-Aliphèra sont comme le point mort de cette bascule. Phèra est le bazar et la forteresse-frontière, la première étape pour les peuples de la mer, la dernière étape pour les gens de l'intérieur, comme nous le constatons par le voyage même de Télémaque.

* * *

Nous avons maintenant notre route de la *Télémakheia* avec son étape de Phères entre Pylos et Sparte. Aliphèra est à 20 ou 25 kilomètres du Samikon. C'est bien la distance qu'il faut supposer entre Pylos et Phères. Reprenons le voyage de Télémaque et de son cocher. A Pylos, levés dès l'aurore, ils ont d'abord écouté les discours des vieillards sur les pierres polies. Puis on est allé chercher le bœuf, le bois, l'eau, le forgeron, l'équipage de Télémaque, les instruments et les acteurs du sacrifice. On a doré les cornes, tué la bête, allumé le feu, brûlé les cuisses et la part des dieux, et rôti, en brochettes à la main, la part des assistants. On s'est lavé, baigné, parfumé. On a fait toilette avant de se mettre à table. Après un long et copieux festin, on a fait atteler les chevaux et charger les provisions. Enfin l'on se décide au départ. La journée devait être fort entamée. On descend de la ville haute dans la plaine. On fouette les chevaux qui partent à toute vitesse. Quand le soleil se couche, on monte à Phères, qui est aussi une ville haute à la mode du temps. La distance entre Pylos et Phères ne peut donc pas être très grande. Ajoutez les difficultés de l'ascension. Entre le Samikon et Aliphèra, la route part de la côte pour arriver à plus de huit cents mètres d'altitude. Elle suit un couloir rapide, encombré de flaques et d'éboulis. Au retour, la descente sera plus commode : Télémaque et Pisistrate quittent Phères à l'aurore; « ils descendent rapidement vers Pylos »,

αἶψα δ'ἔπειθ' ἵκοντο Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον[1],

et Télémaque, rendu à la plage, aura le temps de faire ses longs préparatifs de départ, de s'embarquer et d'atteindre le cap Pheia avant la nuit close. Entre

1. *Odyss.*, XV, 193.

Pylos et Phères, il n'y a donc que quelques heures de chemin : il me semble que les 25 kilomètres de notre route correspondent à ces données.

D'Aliphèra à Sparte, l'étape est fort longue, 90 ou 100 kilomètres. Mais pour deux chevaux légèrement chargés, elle n'est pas impossible à franchir en une longue journée coupée d'un arrêt. Télémaque et Pisistrate partent de Phères dès l'aurore. Ils n'arrivent à Sparte qu'à la nuit close. Ils font la route, dit le poète, grâce à la vélocité de leurs chevaux,

ἷξον δ' ἐς πεδίον πυρηφόρον· ἔνθα δ' ἔπειτα
ἤνον ὁδόν· τοῖον γὰρ ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι[1].

Il ne faut pas oublier — Helbig dans son *Épopée homérique* a raison d'insister là-dessus — que ces chars sont extrêmement légers. Ils « volent » à travers les champs de bataille, sans être arrêtés par les morts ni par les débris d'armes qui jonchent le sol :

ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς
στείβοντες νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας....

Ils sautent par-dessus les fossés :

ἵπποι δὲ ῥέα τάφρον ὑπερθορέονται ὀρυκτήν.

Eumélos tire son char lui-même. Diomède se demande s'il ne chargera pas sur ses épaules le char de Rhésos[2]. Un pareil véhicule, attelé de deux trotteurs, peut « voler » en un jour d'Aliphèra à Sparte : cinq ou six heures de route le matin, quatre heures de repos durant la grosse chaleur du jour, cinq ou six heures de route le soir, et les quatre-vingt-dix ou cent kilomètres sont franchis. La route est assez commode. Le couloir de l'Alphée monte à la plaine parrhasienne, d'où le couloir de l'Eurotas redescend vers Sparte. D'Aliphèra jusqu'à la plaine parrhasienne, la montée n'est ni longue ni difficile. La traversée de la plaine, puis la descente vers Sparte sont moins dures encore.

Quelque jour, un chemin de fer reliera par ici les golfes d'Élide et de Laconie. De tout temps une route fréquentée des étrangers a suivi ce couloir. Turcs, Vénitiens ou Francs, les armées et caravanes étrangères montaient et descendaient d'un golfe à l'autre, et la forteresse de Karytaina surveillait le passage du seul défilé dangereux : Karytaina, perchée tout en haut d'une roche, dresse ses créneaux sur la rive droite de l'Alphée; mais aujourd'hui Karytaina est en ruines. Pour la Grèce libérée, cette forteresse étrangère a perdu toute importance, en même temps que la route des étrangers. Le trafic des Hellènes est allé vers les ports helléniques de la mer grecque par excellence, vers l'Archipel : ce n'est plus entre le golfe de Laconie et le golfe d'Élide que circule la grande route péloponnésienne : le chemin de fer unit le golfe de Messénie au golfe

1. *Odyss.*, III, 495-496.
2. Cf. W. Helbig, trad. Trawinski, p. 162.

d'Argolide, Nauplie à Kalamata. Il en fut ainsi chaque fois que le Péloponnèse était aux mains des Hellènes : c'est vers l'Archipel que le Péloponnèse a sa façade grecque. Mais avant les Hellènes, comme au temps des Vénitiens et des Francs, la Pélasgie primitive, comme la Morée moyen-âgeuse, possède notre route des étrangers : les Pélasges ont sur la rive gauche de l'Alphée, juste en face de Karytaina et surveillant comme elle le passage, leur ville de Lykosoura. Ville haute, elle aussi, et ville préhellénique, Lykosoura eut, comme Pylos, une renommée de puissance et de civilisation dans le monde des origines. Elle disparut, comme Pylos, dans le soulèvement du monde grec. C'était la première des villes que produisit la terre et que vit le soleil[1]. C'est là que les Arcadiens plaçaient les débuts de toute leur légende. C'est là que régna Lykaon, fils de Pélasgos : sur la montagne voisine, sur le Lycée, trônait le dieu suprême, le dieu fédéral des Arcadiens. En dehors de l'Arcadie, la tradition panhellénique acceptait la légende de Lykosoura[2], et les géographes expliquaient comment les très anciennes villes sont au sommet des monts, témoin Lykosoura; les plus récentes sont au flanc des monts, témoin Mycènes; les villes neuves sont au bord de la mer, témoins Rhodes, le Pirée et les villes ioniennes. Le site de Lykosoura dénonce, en effet, une ville préhellénique. L'Arcadie des Hellènes délaissa quelque peu ces cantons pastoraux du Sud-Ouest et transporta ses villes, Tégée, Mantinée, Orchomène, Phénée, Stymphale et Klitor, dans les cantons agricoles, dans les plaines closes de l'Est et du Nord.

Avec leurs grasses terres d'alluvions, leurs eaux, leurs lacs, leurs champs facilement irrigables, leurs routes faciles vers les golfes vraiment grecs de l'Archipel, chacune de ces plaines pouvait en effet nourrir une ou deux villes. La plus grande eut les deux capitales rivales de l'Arcadie grecque, Tégée et Mantinée, et la capitale du Péloponnèse turc, Tripolitza. C'est en vain qu'Épaminondas essaya de ramener aux cantons de l'Alphée la *Grande Ville* des Arcadiens. Il fonda Mégalopolis au milieu de la plaine parrhasienne, à quelques lieues de Lykosoura. Fondation artificielle, œuvre de la politique et de la force, Mégalopolis fut éphémère et sans importance. La nature des lieux n'appelait pas une grande ville grecque en cet endroit. Bouleversée de torrents, encombrée de graviers, de sables, de roches et de cailloux, la plaine n'a pas d'étendues arables. Elle peut nourrir quelques villages. Elle n'a de réelle utilité que comme lieu de passage, grâce aux portes qui descendent vers la mer, des quatre coins de ce carrefour. Route du Nord-Est vers Tégée et Argos, route du Sud-Est vers Sparte et le golfe de l'Eurotas, route du Sud vers la Messénie et le golfe de Kalamata, route de l'Ouest vers Phigalie et la vallée maritime de la Néda, route du Nord-Ouest enfin vers la mer d'Élide par Karytaina et l'Alphée, c'est comme une rose de routes divergentes. Au carrefour, un gîte d'étape et un relai peuvent prospérer, et un poste de garde est nécessaire. Aujourd'hui, la gare du chemin

1. Pour ceci et la suite, je renvoie à mon étude sur l'*Origine des Cultes Arcadiens*.
2. Paus., VIII, 38, 1.

de fer assure la vie de Sinanou. Sous les Turcs, Léondari et sa mosquée commandaient la double descente vers Mistra et vers Kalamata et surveillaient la grande route militaire entre les forteresses turques de Coron et Modon au Sud et la capitale de Tripolitza au Nord. Sous les Vénitiens et les Francs, Karytaina barrait le couloir vers la mer d'Élide. Aux temps préhelléniques, Lykosoura, mieux placée, pouvait tenir à la fois l'entrée de la Néda et l'entrée de l'Alphée, la double route vers la mer Occidentale.

Si donc Lykosoura devint puissante et célèbre, c'est que vers cette mer de l'Occident descendait le trafic contemporain. Aux temps primitifs, les caravanes passent ici. Entre la mer du Sud et la mer de l'Ouest, Lykosoura est l'étape médiane. Les coursiers de Télémaque ne s'y arrêtent pas. Mais les sommiers des marchands ne « volaient » pas d'un tel bond. Ils coupaient en deux journées les cent kilomètres qui séparent Aliphèra de Sparte. Le premier soir, ils montaient dans la ville haute de Lykosoura pour y passer la nuit, comme Télémaque est monté dans la haute ville de Phères. On s'étonnera que la *Télémakheia* ne mentionne même pas le nom de Lykosoura. Mais nous avons déjà vu que l'Arcadie homérique n'est plus l'Arcadie des vieux Pélasges : sous l'influence des Hellènes, elle a déjà troqué sa vieille capitale de Lykosoura pour sa nouvelle capitale de Tégée. Rappelons-nous, en outre, que le poète ne connaît pas les lieux *de visu*. Domicilié dans quelque ville maritime des îles ou des côtes asiatiques (nous donnerons les preuves de ce domicile), il parle comme les récits ou comme les périples des gens de mer. Il ne répète que ce que lui apprennent ses sources écrites ou orales. Or, quand la route des isthmes est un peu longue, d'autres exemples nous ont montré que les marins ne la font pas tout entière. Ils ne montent qu'au premier bazar. Là, ils rencontrent les caravanes de l'intérieur, qui leur prennent leurs manufactures et leur amènent des matières premières. Ce bazar commun est, suivant les cas, plus ou moins éloigné de la côte, parfois à quelques heures de l'échelle, le plus souvent à une petite journée. Au temps de la thalassocratie éginétique, nous dit Pausanias, « les Éginètes, débarqués à Kyllénè, chargeaient leurs marchandises sur des bêtes de somme et montaient chez les Arcadiens jusqu'à Phigalie. Pompos, roi de cette ville, les combla d'honneurs et proclama son amitié pour eux en appelant son fils Éginétès[1]. » Voilà une belle route du commerce antique. Les vaisseaux d'Égine n'ont pas fait le tour de la péninsule par le Sud, puisqu'ils débarquent sur la côte Nord-Ouest pour venir à ces cantons occidentaux. S'ils eussent fait le tour du Malée, ils auraient abordé par le Sud-Ouest cette façade occidentale du Péloponnèse et ils auraient débarqué, non pas à Kyllénè, mais à Navarin ou Kyparissia. Ces marins prudents ont donc évité le Malée et suivi la route que Strabon recommande aux navigateurs d'Asie Mineure en Italie : débarqués sur la plage orientale de l'isthme de Corinthe, ils ont franchi cet

1. Paus., VIII, 5, 8.

isthme à pied et repris la mer dans le golfe de Patras. Tout au long des côtes achéennes et éléennes, ils ont ensuite contourné la façade Nord-Ouest de la péninsule et sont enfin venus mouiller au premier port qui leur offrait une route commode vers l'intérieur de l'Arcadie, à Kyllénè.

Dans les périples éginétiques, où Kyllénè était décrite comme le débarcadère et le grand port, Phigalie dut être mentionnée comme le bazar et la grande ville de l'intérieur : auprès de Katakolo, qui est actuellement l'échelle de ces parages, nous verrons nos *Instructions nautiques* signaler de même la ville et le marché de Pyrgos. Dans les périples que put lire notre poète odysséen ou dans les récits qu'il put entendre, Pylos est l'échelle et c'est Phères-Aliphèra qui est le bazar. Les convois maritimes remontent jusqu'à Phères, mais pas plus haut : jusqu'à Phères, les caravanes de la montagne descendent à leur rencontre. Les marins peuvent savoir que ces caravanes arrivent de loin, qu'elles viennent de Sparte en une journée environ. Mais ils ne connaissent ni les relais ni les détails de la route.... Le batelier de Smyrne ou de Beyrouth sait aujourd'hui que Marseille est l'échelle de Paris; mais il ignore que Lyon et Dijon sont les grandes étapes intermédiaires.

Étudiez maintenant ce bazar d'Aliphèra et voyez si l'existence même de ce bazar n'implique pas le débarcadère des étrangers au point où nous l'avons mis, à l'échelle du Samikon. C'est comme une vérification de tout notre calcul topologique que je vous propose. Bien qu'un peu longue, cette vérification vaut la peine d'être faite.

Aliphèra est donc le bazar. L'Arcadie occidentale eut de tout temps un bazar de cette sorte, à une étape, courte ou longue, de l'échelle. Mais ce bazar ne resta pas toujours dans la même ville. Depuis l'antiquité préhellénique jusqu'à nos jours, il se transporta dans quatre ou cinq places, à Pyrgos aujourd'hui, à Andritzéna sous les Turcs, à Phigalie aux temps helléniques, à Aliphèra aux temps odysséens. Ces changements du bazar coïncidaient, comme on peut le prévoir, avec les changements de l'échelle. Cette échelle elle-même se déplaçait au gré des différentes marines, mais non pas suivant leur caprice : des nécessités inéluctables déterminaient les changements. Pareil aux autres fleuves méditerranéens, l'Alphée ne saurait avoir son port à ses bouches. Nous savons que, Barcelone *près* de l'Èbre, Marseille *près* du Rhône, Livourne *près* du Pô, Smyrne *près* de l'Hermos, Milet *près* du Méandre, tous les ports méditerranéens s'installent à l'écart des deltas, sur la première pointe rocheuse ou sur la plus commode. Aujourd'hui l'Alphée a son grand port à Katakolo, sur le promontoire rocheux ou, plus exactement, sur l'ancienne île de roche noyée dans l'alluvion, qui porte le cap Pheia : Pyrgos dans la plaine voisine est devenu le grand bazar. Mais, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, c'est Pyrgos même qui, en réalité, était l'échelle; la plage toute proche fournissait un mouillage suffisant pour les caïques. Ce mouillage attirait vers Pyrgos les caravanes de l'intérieur. Deux routes montaient alors de Pyrgos vers l'Arcadie. L'une suivait la rive droite

de l'Alphée dans le fond de la vallée, jusqu'au saut de Karytaina. C'était la moins importante, étant la moins sûre et la moins bordée de villages. En cet état de civilisation, — tyrannie des Turcs, pillages des Klephtes, avanies des Albanais, — les plaines étaient abandonnées pour les hauteurs : les lieux habités étaient, tous, au sommet ou à la pente des montagnes. Aujourd'hui les villages redescendent lentement vers le fleuve. Quelque jour, une voie ferrée entre Pyrgos et Sparte rétablira la voie antique, à travers les vieilles villes de la vallée, Olympie et Héraia[1]. Mais, au siècle dernier, c'était l'autre route que suivait le commerce. Partie de Pyrgos, cette autre route allait droit au gué de l'Alphée : sous la *ville des Joncs*, elle franchissait le fleuve. Puis, gravissant les collines de la rive gauche, elle s'accrochait aux flancs des montagnes qui bordent le bassin. Elle se tenait sur le versant des monts, à mi-pente. Elle reliait et relie encore un grand nombre de villages perchés. Elle menait au grand bazar de l'intérieur, qui était alors Andritzéna. Ce bazar s'était ouvert à une journée environ de l'échelle et à l'intersection de deux routes venues de la mer. A cet endroit, en effet, la route venue de Pyrgos rencontre le chemin qui vient de l'autre port de l'Alphée, Kyparissia.

Car, à l'extrémité méridionale du golfe, tout au bout de la courbe des dunes, Kyparissia sur les roches occupe pour l'Alphée la position symétrique à Katakolo. Elle aussi est un port de l'Alphée. Elle est un peu plus éloignée des bouches du fleuve; à certaines époques, cependant, les marins pourront la préférer. Car elle s'offre d'abord aux navires qui viennent du Sud ou de l'Est, comme Katakolo s'offre aux navires qui viennent du Nord et de l'Ouest. De Kyparissia, le chemin vers les vallées arcadiennes est aussi commode : le couloir de la Néda et les défilés des montagnes mènent soit au bassin inférieur de l'Alphée par les passes de Bassai, soit à la plaine supérieure de Mégalopolis par les passes du Lycée. L'Alphée a donc en réalité deux échelles, une de chaque côté de son delta, Kyparissia et Katakolo. Suivant la direction des courants commerciaux, ces échelles alterneront d'importance. Quand le commerce viendra du Nord, c'est Katakolo ou Pyrgos qui sera l'échelle principale. Quand le commerce viendra du Sud, c'est à Kyparissia qu'il aura son débarcadère. Et, suivant l'importance respective des deux échelles, le bazar de l'intérieur sera plus proche de l'une ou de l'autre. Katakolo ou Pyrgos, fréquentés par les marines modernes, avaient amené le bazar à Andritzéna. Kyparissia, fréquentée par les marines anciennes, avait créé la fortune de Phigalie. Mais, Andritzéna ou Phigalie, ce bazar ne se déplace que de quelques lieues, au Nord ou au Sud des passes de Bassai. Et nous voyons bien que le bazar ne peut être que dans l'une de ces deux villes, tant que l'Alphée garde ses ports à Kyparissia et à Pyrgos ou Katakolo. Si donc, aux temps odysséens, le bazar de cette région s'est transporté ailleurs, si réellement Aliphèra a tenu le rôle d'Andritzéna ou

1. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2573 (avril 1901), p. 17 : A new line is now being constructed from Pyrgos to Megalopolis, vià Karytena, which, it is expected, will be completed within the year.

de Phigalie, c'est que l'échelle du fleuve n'était alors ni à Katakolo ni à Kyparissia ; c'est que l'Alphée avait un autre port.

Sur les bords actuels du golfe, avec les sables et les lagunes qui encombrent la rive, et dans l'état actuel des marines, avec nos énormes vaisseaux qui demandent des eaux profondes et des rivages accores, nous n'imaginons pas que l'Alphée puisse avoir d'autre échelle. Mais sur nos cartes rétablissons le rivage d'autrefois. Supprimons les Pêcheries d'Agoulinitza. Le Samikon redevient un libre promontoire couvrant un mouillage abrité : les roches de Katakolo et les roches de Kyparissia n'offriront pas un meilleur refuge.... Remettons dans ces eaux la marine homérique avec ses bateaux peu profonds et légers, que l'on échoue au port de débarquement et que l'on hale sur la plage : les sables du Samikon deviennent le meilleur débarcadère du golfe.... Rétablissons enfin, à travers les collines de l'intérieur, la route des caravanes vers Aliphèra : Pylos devient le port le plus voisin de l'Alphée. Pylos est alors pour l'Alphée exactement ce que Gênes est pour le Pô, — toutes proportions gardées. Séparée du bassin fluvial par les montagnes, Pylos en est pourtant le véritable débouché sur la mer, parce que les défilés du Kaiapha détournent vers elle, comme les défilés des Apennins détournent vers Gênes, une route plus courte que la descente du fleuve lui-même. Par la trouée du fleuve de Saint-Isidore et par la plaine du Iardanos[1], cette route directe mène de l'Alphée moyen à la côte, en passant par Aliphèra et en aboutissant à notre Pylos. Quand donc Pylos, grâce à cette route, devient l'échelle, Aliphèra devient le bazar ; au pied de Phères, se rencontrent les caravanes de l'intérieur et les caravanes de la mer. Voilà, je crois, tout notre calcul topologique vérifié : l'échelle à Pylos entraîne le bazar à Phères, et réciproquement.

Fréquentant l'échelle de Pylos, les marins primitifs connaîtront le bazar de Phères. Voyez comment nos *Instructions nautiques* décrivent auprès de leur échelle de Katakolo le bazar de Pyrgos :

Katakolo est fréquenté par les paquebots et, pendant la saison des fruits, de grands vapeurs viennent charger des raisins de Corinthe et du vin provenant des plaines de Pyrgos. L'eau y est rare ; il n'existe qu'un puits dans le fond de la baie. La ville de Pyrgos, avec 5000 habitants, est bâtie sur une colline à sept milles de Katakolo. Elle possède un télégraphe. Les plaines environnantes sont bien cultivées. Mais près de la côte les miasmes des lacs rendent l'air insalubre[2].

Parmi les détails importants, nos *Instructions* notent qu'il y a un télégraphe à Pyrgos. C'est un instrument commode pour la rapidité des échanges. Mais c'est, mieux encore, un véritable garant de la sécurité et de la légalité, la voix du

1. Cette route au siècle dernier était encore très fréquentée. La carte de Lapie, avec laquelle les troupes françaises firent l'expédition de Morée, porte cette route qui, partie du Fort Clidi, longe d'abord la mer sur la levée de la lagune, puis remonte par la trouée du fleuve de Saint-Isidore vers Xerochorion ; elle rejoint enfin la grand'route Pyrgos-Andritzéna.

2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 88.

droit et de la justice. Nos marins et nos trafiquants introduisent partout ce grand régulateur, qui rend moins fréquentes les rapines populaires ou les exactions de l'autorité. Ce n'est pas que les indigènes accueillent mal les peuples de la mer : Pompos jadis donnait à son fils le nom d'Éginétès en l'honneur des marins d'Égine; aujourd'hui les gens de Pyrgos donneront à leurs rues les noms de Gladstone ou de Gambetta. Mais ce bon vouloir peut être intermittent, et les peuples de la mer ont toujours dû veiller à ses caprices. Faute de télégraphe, les marins d'autrefois, pour se protéger, apportaient leurs dieux et s'efforçaient d'en inculquer le respect aux barbares de leur clientèle. Le culte commun était le seul garant de la paix et des contrats. Qui dit alors bazar commun, dit aussi cultes communs : le commerce régulier ne peut se faire qu'à l'abri de la religion; les échanges de marchandises supposent forcément un échange de dieux. C'est ce que les mythologues semblent parfois oublier pour cette période des origines grecques. Et pourtant le spectacle des derniers siècles devrait leur fournir matière à réflexion. Jusqu'au jour où le télégraphe installa les principes du droit international dans le monde levantin, — et ce jour est tout récent et les principes s'installent à peine, — ce fut toujours sous le seul abri d'une communauté de cultes et de serments religieux que le commerce put s'établir. Une influence commerciale se traduisit toujours par une influence religieuse : l'Anglais apporta sa Bible; le Franc amena son jésuite ou son capucin; l'Arabe apporta son Coran et son tapis de prières. A Memphis, dans le Camp des Tyriens, Hérodote a vu le temple de l'Aphrodite Étrangère[1]. Au temps des Croisades, les Vénitiens se réservent, dans chacune des villes prises, l'emplacement d'une église et d'un marché : partout ils installent le culte de saint Marc[2]. Il n'en fut pas autrement au bazar primitif d'Aliphèra : certains cultes de cette ville sont des importations de l'étranger. « Dans la fête d'Athèna, dit Pausanias, on sacrifie d'abord au héros Myiagros, qui délivre des mouches. » Ce héros Myiagros, que les Aliphériens honorent auprès de leur grande déesse Athèna et de leur dieu guérisseur Asklépios, semble de même origine que le Zeus Apomyios, *chasseur de mouches*, dont Héraklès avait introduit le culte à Olympie, à quelques lieues plus bas dans la même vallée de l'Alphée. Ce dieu éléen, que d'autres appellent Myiodès et Myiagros, est aussi un dieu de la santé, car, chassant les mouches, il supprime la peste, *muscarum multitudine pestilentiam afferente*. Or c'est aussi un dieu de la santé, ce dieu de la Mouche, *Baal-Zeboub*, — Βάαλ Μυῖα, traduisent Josèphe et les Septante, — qu'adoraient sur la côte syrienne les Philistins d'Akkaron et que le roi d'Israël Ochozias, malade, envoyait consulter : la mouche pestifère, dit l'*Ecclésiaste*[3]. On croit que les peuples de la mer

1. Hérod, II, 112.
2. Heyd, I, p. 136 et 152.
3. Pausanias, VIII, 26, 5-6; Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, X, p. 457; Pline, X, 40; XXIX; 34; II *Rois*, I, 2 et suiv.; cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 558.

ont été les missionnaires, à Aliphèra comme à Olympie, de ce dieu de la Mouche.

*
* *

Site et situation, plage et routes, le Samikon réunit donc toutes les conditions pour être la Pylos homérique. Sans doute, des fouilles dans cette ville haute seraient le meilleur moyen de vérifier notre calcul. Abandonnées déjà par les Anciens, ces ruines ont pu nous réserver quelque autre Mycènes. Mais, à défaut de monuments archéologiques, nous avons les traditions historiques et légendaires. Lorsque Télémaque, rentré de Sparte, va s'embarquer sur la plage de Pylos, un arrière-petit-fils du devin Mélampous vient supplier qu'on le prenne à bord : la source des Nymphes Anigrides, au pied du Kaiapha, devait son odeur sulfureuse aux purifications de Mélampous et c'était Mélampous qui avait amené chez Nestor les bœufs de Phylakè[1].... Le mont Alvéna était dédié aux divinités infernales. Il portait le nom de *Minthè*, à cause d'une concubine de Pluton que Proserpine avait transformée en menthe des jardins. Il avait un sanctuaire d'Hadès, qu'entretenaient aussi les Makistiens, et un bois sacré de Proserpine[2]. Hadès, d'après la légende homérique, a été blessé par Héraklès, ἐν Πύλῳ, à Pylos[3] : Nestor raconte longuement cette invasion de la force herculéenne[4]. A la source de notre fleuve de Saint-Isidore, près du village de *Troupais*, la terre brûle chaque année avec une odeur désagréable. Pausanias signalait déjà cet accident volcanique, qu'il faut rapprocher des sources sulfureuses du Kaiapha, des sources pétrolifères du cap Pheia et de Zante, et des tremblements de terre qui désolent annuellement cette région[5]. Ces *Trous* doivent être voisins de l'ancien sanctuaire d'Hadès.

L'histoire traditionnelle de Pylos mérite surtout qu'on s'y arrête. Pylos n'est pas une ville indigène. Ce sont des peuples de la mer qui l'ont fondée. On sait que Nestor et son père Nélée sont venus de Thessalie. Ils sont de la race de Poseidon, de Tyro et de Salmoneus. Leur famille régnait à Iolkos, sur le golfe Pagasétique, où s'était rassemblée jadis la flotte des Argonautes. Or la ville du Samikon est bien le type des établissements étrangers sur une côte méditerranéenne, un Gibraltar primitif ou, comme disait Thucydide, l'un de ces promontoires surplombant la mer, ἄκρα ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ, que les Phéniciens tout autour de la Sicile occupent en même temps que les îlots côtiers. Au-dessus d'une bonne plage de débarquement, c'est une forteresse indépendante des indigènes. Elle est facile à défendre du côté de la terre, grâce au ravin qui la sépare des montagnes voisines. Ce ravin coupe Pylos de la terre ferme. C'est, en

1. Paus., V, 5, 9; Strab., VIII, 346.
2. Strab., VIII, 344.
3. *Iliad.*, V, 397.
4. *Iliad.*, XI, 690.
5. Frazer, *Pausanias*, III, p. 479.

petit, la même disposition que le Castel Tornèse, bâti par les Vénitiens au-dessus de la plage de Glarentza. Mais les Vénitiens avaient à compter avec le canon : le ravin de Pylos ne leur eût pas suffi. Ils installèrent donc leur Castel Tornèse sur une île rocheuse que les alluvions du Pénée ont rattachée à la plaine éléenne. Entre cette île et les monts côtiers, la plaine large met un fossé de plusieurs kilomètres, dont le cours bouclé et vaseux du Pénée remplit le fond. Castel Tornèse a gardé jusqu'à nous son nom italien, étranger. Autour de Pylos, il est possible que nous trouvions aussi des noms étrangers, venus de la mer.

Le nom de Pylos est indigène : c'est un nom grec. Une particularité, qui toujours a été notée par les indigènes, lui donna naissance. Nous savons qu'une véritable *porte* est aux pieds de la forteresse. Un défilé côtier étrangle en ce point la route terrestre qui longe la mer et qui unit l'Élide et la Messénie. Sur les buttes rocheuses, qui émergent des sables et barrent le défilé, il y eut de tout temps un poste de brigands ou de gendarmes. Dans les temps modernes, tous les maîtres du pays, Vénitiens, Turcs, Albanais, Égyptiens (sous Ibrahim-Pacha, fils de Mehemet-Ali, durant la campagne de Morée), etc., ont entretenu là un petit fort, qui conserva toujours son nom indigène, τὸ Κλειδί, *la Clef*. Ce fortin était en effet la *clef* de cette *porte* : il pouvait ouvrir ou fermer le passage aux caravanes et aux armées, aux transports et aux charrois de toute sorte. Jusqu'à ces derniers temps[1], cette plage unie était, en paix comme en guerre, une voie fréquentée. Au début du XIX[e] siècle, c'est encore par ici qu'Ibrahim-Pacha, chef de l'armée égyptienne, maintient les communications entre ses deux grandes places d'occupation, Modon au Sud et Patras au Nord : « Ibrahim-Pacha avait fait du littoral triphylien une de ses grandes routes militaires, pour communiquer avec le Nord de la péninsule par Patras. Cette voie lui paraissait préférable pour toutes ses troupes, en particulier pour sa cavalerie et ses transports, qui ne craignaient pas, dans les plaines d'Élide et de Triphylie, les surprises et les embuscades qu'elles rencontraient à chaque pas dans les contrées plus montagneuses. Le pays gardera longtemps le souvenir et la trace du passage quotidien des troupes égyptiennes[2]. » Pour leurs chevaux et pour leurs chars de guerre, les Achéens avaient les mêmes besoins qu'Ibrahim-Pacha, et

1. Cf. *Expéd. de Morée*, p. 46 : De Pyrgos, dont les environs sont plantés de vignes, nous partîmes pour Agolinitza, en prenant la route du S.-E. Etant entrés dans une plaine, après avoir passé plusieurs ruisseaux, nous arrivâmes aux bords de l'Alphée. Des rives de l'Alphée, nous nous rendîmes à Agolinitza, village considérable placé sur le penchant d'une montagne : les arbres des jardins d'Agolinitza s'aperçoivent entre les habitations et donnent au village un aspect assez pittoresque. A droite, sont les marais servant de pêcheries au milieu desquels l'Alphée a son embouchure. En continuant la route, on parvient à un *Khani* en ruine. Une vallée de jolis coteaux (Cf. Ἀρήνη ἐρατεινή) couverts de pins est à gauche ; à droite se groupe un bouquet de cyprès parmi des buissons et au delà s'étendent des marais ; la vue est bornée par le mont Smyrne ; elle embrasse un bel ensemble de paysage. Après trois quarts d'heure de marche, nous reconnûmes un monticule sur lequel nous avions campé précédemment en nous rendant à Olympie. Nous traversâmes ensuite une partie de la forêt dont les arbres avaient été déracinés en grand nombre par la violence d'un orage récent et quelques instants après nous arrivâmes au Khan de Saint-Isidore. Le lendemain nous repartîmes en nous dirigeant au S.-E. A gauche s'étendaient des terrains cultivés, dominés dans l'éloignement par des montagnes presque entièrement couronnées de pins : la mer était à notre droite et vis-à-vis de nous se voyait l'extrémité des montagnes de Triphylie.

2. Cf. Boutant, *Mém. sur la Triphylie*, p. 215.

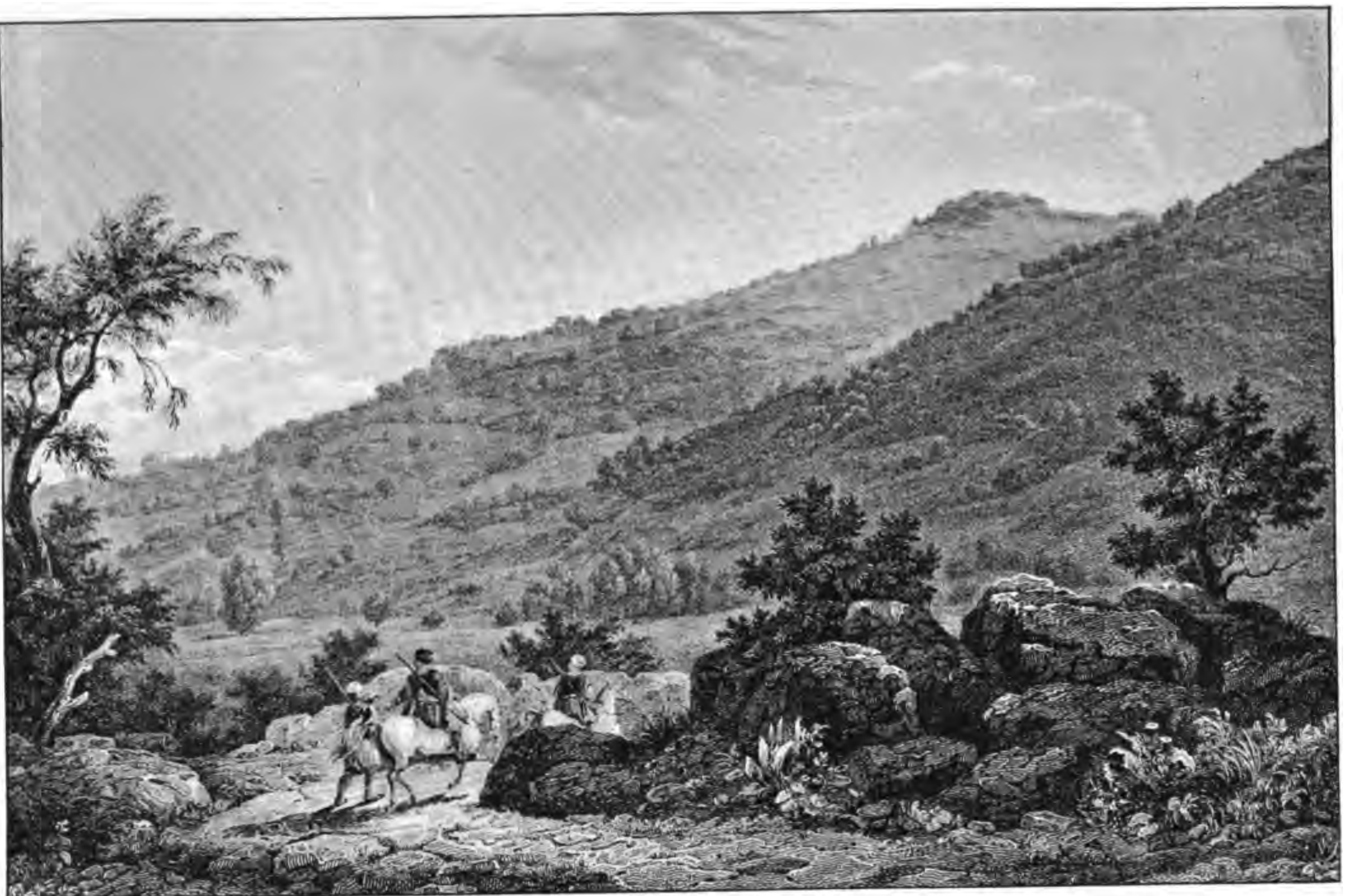


FIG. 20. — RUINES DU FORT KLIDI.
Photogravure de la planche 55 de l'*Expédition de Morée*.

l'*Iliade* nous a décrit les marches des guerriers au long de cette route.... Au temps de Strabon, quand la ville haute est déjà déserte, il subsiste toujours en bas le petit fort Samique, τὸ Σαμικὸν ἔρυμα.

Mais, si le nom de *Pylos* est indigène, il se peut que le nom de *Samikon* soit venu de l'étranger. *Same*, Σάμος, Σάμη, Σαμικὸν, dit Strabon, signifie sans doute *la hauteur*, car les anciens appelaient *Sames*, σάμους, les lieux élevés, σάμους ἐκάλουν τὰ ὕψη. La racine שמם *s. m. m.*, ou שמה *s. m'.*, existe dans toutes les langues sémitiques : en arabe surtout elle a donné de nombreux dérivés, *sammoun, samimoun, asammoun*, qui tous signifient *élévation, hauteur, haut, élevé*; *sammaou* désigne la crête la plus élevée d'une montagne. Il semble donc que ce texte de Strabon nous ait conservé le doublet gréco-sémitique *sam*-ὑψηλος, et que *Samos* soit un nom d'origine sémitique, apporté là par les peuples de la mer. Or, si la topologie nous amène à penser que *Samikon* et *Pylos* sont une seule et même chose, il est facile toponymiquement aussi d'expliquer cette identité. Les deux vocables ne sont pas synonymes parce qu'ils ne furent pas inventés par les mêmes gens pour décrire la même vue de pays. Dans ce site, les peuples de la mer voient d'abord le haut cap, dominant le golfe et la plage basse, et ils disent *Samos, la hauteur*. Les indigènes ne distinguent pas cette colline dans le troupeau des hauteurs voisines : elle est indiscernable à leurs yeux de montagnards, parce qu'ils la dominent du haut des monts voisins. Mais les indigènes redoutent un peu le passage étranglé du bas, où quelque précaution n'est jamais inutile : cette *Porte* est soigneusement notée dans leur géographie; *la Clef* restera célèbre parmi leurs descendants. Cette *Porte des Sables*, Πύλος ἠμαθόεις, était toute semblable alors aux *Portes Chaudes*, Thermo-Pyles, d'une autre côte hellénique.

Le premier fondateur de cette Porte, le père du *Portier*, Πύλος, Πύλας ou Πυλῶν, était l'Homme à la Clef, Κλήσων (cf. κλῆσις, κλεῖσις, etc.). Il n'était pas de la famille de Nestor et de Nélée. Bien avant eux, il était venu lui aussi de la mer. On le disait originaire de Mégare[1]. Son père, Lélex, venait de mers plus lointaines encore. Car Lélex était un roi égyptien débarqué sur la côte mégarienne. Avant donc les temps homériques, la légende connaît sur ces rives de Pylos deux occupations des peuples de la mer. La seconde, qui dure encore au temps de la *Télémakheia*, est personnifiée par Nestor et Nélée : elle est d'origine thessalienne, achéenne, hellénique : rien ne différencie les Pyliens des autres peuplades achéennes; ils sont les alliés d'Agamemnon; Nestor est un roi des Grecs; l'onomastique pylienne présente des noms entièrement grecs, la *Porte*, Pylos, le *Marais*, Hélos, la *Roche*, Aipu, les *Joncs*, Thryon, l'*Orme*, Ptéléon. Mais la première colonie était d'origine étrangère, barbare. Lélex était venu d'Égypte pour occuper, auprès de Mégare, le débouché d'une *porte* côtière, toute semblable à Pylos (Skiron, petit-fils de Lélex, donnera son nom au défilé des Roches Skiro-

1. Paus., IV, 36, 1; VI, 22, 3.

niennes). Kléson était fils de cet Égyptien ou de ce vassal de l'Égypte (c'est tout un dans la légende grecque). Si donc cette tradition était véridique, il faudrait, avant la Pylos achéenne, rétablir en nos parages triphyliens une ville étrangère, égyptienne ou à demi égyptienne, levantine. Or la topologie et la toponymie de Mégare vont nous prouver bientôt que la tradition mégarienne est l'écho d'une réelle vérité. L'échelle de Mégare a bien été la station d'une marine étrangère. Son mouillage de Minoa fut connu des vassaux de l'Égypte. Il est possible que Mégare elle-même ait été fondée par ces marins, qui parlaient une langue sémitique et qui venaient probablement de Phénicie. Je donnerai, dans le chapitre suivant, les preuves de cette affirmation.... Faut-il nous étonner alors que, mélangés aux noms grecs, des noms de lieu apparemment sémitiques se retrouvent sur notre côte pylienne, où le fils du Phénicien Lélex était venu s'établir?

Samos se présente à nous comme un nom sémitique. On a voulu trouver une pareille origine au nom de l'autre roche qui borne vers le Nord le golfe de l'Alphée : *Pheia*, φέα, φεῖα, φειά, ou φειαί, serait la transcription grecque du sémitique פה *phea, l'extrémité, la pointe*[1]. La transcription en φεῖα ou φέα serait régulière (פ = φ, ה = ὲ ou ὶ, + la terminaison grecque α). Le nom conviendrait bien à cette île étroite, rocheuse et aiguë, que les alluvions n'ont soudée à la plaine que par son extrémité Nord et qui pointe, longue et droite, vers la haute mer. Mais aucun doublet ne vient nous certifier la valeur de cette étymologie.

Si, par contre, on réunit en système les noms des fleuves débouchant sur cette côte, *Alphée*, *Iardanos*, *Néda*, il est assez remarquable qu'ils n'aient tous aucune étymologie grecque. On a, depuis Olshausen, rapproché le *Iardanos* pylien (comme aussi les *Iardanoi* de Crète, de Lydie et d'Élide) du fleuve de l'Écriture, ירדן, *Iardan* ou *Iordan*. Ce nom hébraïque paraît signifier le *Fleuve de la Descente* : il conviendrait particulièrement à notre fleuve de Pylos et à cette descente des Arcadiens.... On a cru voir aussi dans l'*Alphée* le Fleuve des Bœufs. Le mot sémitique אלפ, *a. l. p.*, qui veut dire *bœuf*, est arrivé aux Hellènes sous la forme emphatique אלפא, *alpha*, nom de leur première lettre. La transcription en Ἄλφειος serait régulière (א = ἀ, ל = λ, פ = φ, א = ει, + la terminaison grecque ος). L'appellation conviendrait ici encore. L'Alphée est célèbre par ses histoires ou ses légendes de bœufs : écuries d'Augias, troupeaux d'Apollon, bœufs de Mélampous, etc. Le bœuf, qui n'abonde pas dans le reste de la Grèce rocailleuse, a toujours trouvé dans cette plaine maritime des pâturages et des eaux convenables. Nestor raconte les belles razzias de bœufs, de chèvres, de cochons, de chevaux et de moutons, qu'on allait faire dans la plaine des Épéens.

ληίδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσσαμεν ἤλιθα πολλήν,
πεντήκοντα βοῶν ἀγέλας, τόσα πώεα οἰῶν,
τόσσα συῶν συβόσια, τόσ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν,
ἵππους δὲ ξανθὰς ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα[2].

1. Pour ceci et la suite, cf. H. Lewy, p. 232 et suiv.
2. *Iliad.*, XI, 677-680.

En faveur de l'étymologie sémitique *Alpheios = Fleuve des Bœufs*, on trouverait quelques indices. L'Alphée, disait-on, reçoit *sept* affluents. Pausanias, qui adopte ce chiffre traditionnel, énumère en effet sept rivières, le Brenthéatès, le Gortynios, le Bouphagos, le Ladon, l'Élisson, le Kladéos, l'Érymanthe. Il oublie seulement qu'il en a cité lui-même beaucoup d'autres (le Mylaon, par exemple), et l'on voit bien qu'il est un peu embarrassé pour mettre d'accord ce qu'il connaît avec la tradition des *sept* affluents[1]. Or nous retrouverons par la suite bien des exemples de ce chiffre *sept* appliqué par les Grecs à des phénomènes qui ne le comportent pas : souvent ce chiffre *sept* paraît subsister comme la marque d'une période ancienne où *sept* était le nombre rituel.... Pour l'Alphée, les légendes d'Héraklès[2] peuvent s'invoquer aussi, et la situation du sanctuaire d'Olympie.

Sur le fleuve, à une courte étape de la mer, près du dernier point où remontent les barques, les Hellènes eurent leur grand sanctuaire d'Olympie. Pourquoi les grands sanctuaires de la Grèce antique, Delphes, Isthme, Némée, Héraion d'Argos, Hyakinthion d'Amyclées, Olympieion d'Élide, sont-ils ainsi placés à une étape environ de la côte, dans la même situation que les bazars étudiés plus haut, au point où les caravanes de la mer peuvent rencontrer les caravanes de l'intérieur?... La légende unissait les noms d'Héraklès et d'Olympie. C'est près d'Olympie qu'Héraklès avait détourné l'Alphée pour nettoyer les étables à bœufs. C'était un Héraklès venu de Crète qui avait fondé les Jeux olympiques et l'autel de Zeus olympien : l'*Odyssée* va nous parler des relations maritimes établies entre la Crète et l'Élide par les barques phéniciennes. Héraklès avait introduit à Olympie le culte du Dieu des Mouches, Zeus Apomyios, que nous avons déjà rencontré à Aliphèra. Héraklès avait apporté le peuplier blanc[3].

C'est près de l'Alphée que les Hellènes ont le *Marché des Bœufs*, Βουπράσιον, connu déjà des poètes homériques, et l'*Avale-Bœuf*, Βουφάγος. Bouprasion, bourg éléen cité par l'*Iliade*, avait disparu au temps de Strabon, κατοικία τῆς Ἠλείας, ἣ νῦν οὐκέτ' ἔστιν[4]. La contrée entre Élis et Dymé conservait ce vieux nom. Sur cette côte occidentale du Péloponnèse, il y a toujours eu dans l'intérieur, mais non loin de la mer, un marché de bestiaux où les îles voisines viennent s'approvisionner de gros bétail. Car les îles rocheuses, Ἰθάκη αἰγίβοτος, τρηχεῖα, Σάμη παιπαλόεσσα, ne nourrissent que des chèvres, des moutons et des porcs : « Aucune des îles n'est bonne aux chevaux et n'a de belles prairies. Ithaque est sans larges espaces, sans pâturages » :

ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἂρ δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμών...
οὐ γάρ τις νήσων ἱππήλατος οὐδ' ἐυλείμων[5]....

1. Paus., V, 1, 7 : ποταμῶν καὶ ἄλλων καὶ λόγου μάλιστα ἀξίων ἑπτὰ ἐς αὐτὸν ῥεόντων.
2. Sur tout ceci, cf. Clermont-Ganneau, *le Dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse*, *Journal Asiatique*, X, p. 450 et suiv.
3. Paus., V, 7, 4; V, 8, 1; V, 14, 3; V, 5, 2. — *Odyss.*, XIII, 272.
4. Strab., VIII, 342.
5. *Odyss.*, IV, 605-607.

Ulysse n'a que des chevriers et des porchers pour garder ses troupeaux.... Aux temps homériques, le marché du gros bétail est donc à Bouprasion. Au temps de Strabon, ce marché est dans l'Amphidolide, ἐν ᾗ καὶ κατὰ μῆνα ἀγορὰν συνάγουσιν οἱ περίοικοι[1]. Au temps des Turcs et de nos jours, c'est Gastouni, non loin du Pénée et de la côte, qui longtemps est resté le grand, le seul marché à bœufs de tout le Péloponnèse[2]. On peut donc admettre que l'*Alpheios* fut pour les premiers navigateurs *le Fleuve des Bœufs*. Mais, ici encore, il nous manque la preuve décisive de cette étymologie, je veux dire un doublet gréco-sémitique.

Pour la Néda, il en va différemment : « La Néda, dit Strabon, est un fleuve rapide qui descend des monts Arcadiens; sa source fut ouverte par Rhéa qui vint s'y purifier après avoir accouché de Zeus[3]». Auprès de la Source Purifiante, *Hagno*, les Arcadiens adorent les trois nourrices de Zeus, Theisoa, Néda et Hagno, qui ont chacune leur source dans le mont Lycée. « Descendue du Lycée, la Néda, dit Pausanias, reçoit tout près de Phigalie la petite rivière de l'Impureté, le *Lumax*. Ce nom lui vient des purifications de Rhéa. Les nymphes lavèrent dans ce fleuve Rhéa nouvellement accouchée et y jetèrent les impuretés, καθάρσεις, que les Anciens nommaient *lumata*[4] ». Le mot grec *impureté*, κάθαρσις ou λῦμα, aurait pour traduction exacte en hébreu נדה *nida*. *Nida* désigne toutes les souillures, mais spécialement les impuretés des femmes, les souillures de la menstruation ou de l'accouchement, et l'*Écriture* nomme מי־נדה *Mei-Nida, eaux de l'impureté*, les eaux qui servent à la purification rituelle. Il semble que nous ayons dans *Néda-Lumax* un doublet gréco-sémitique pour désigner ce *Fleuve de l'Impureté* ou *de la Purification*, et que ces eaux aient servi jadis, comme le voulait la légende, à des cérémonies de purifications.

Cette Rivière de l'Impureté coule au pied de Phigalie. Les Sémites ont la racine *phagal* pour désigner les choses impures : de cette racine פגל, *ph. g. l.*, on tirerait régulièrement un substantif פגלה, *phigalea*, dont *Phigalia*, Φιγαλία, serait la transcription grecque adéquate. Toute cette onomastique nous serait sans doute expliquée par la présence des eaux chaudes et des bains, — θερμά τέ ἐστι λουτρά, — auprès desquels passe le Lumax. Comme les bains des Nymphes Anigrides, au pied du Kaiapha, et des Nymphes Ionides, au pied du Pholoé, où venaient en foule les lépreux, galeux, cancéreux et miséreux de toute peau, les bains de Phigalie devaient être fréquentés par une clientèle qui valut à la capitale des Kaukones voisins le nom de *Ville des Lépreux*, Lépréon, τοῖς πρῶτον οἰκήσασιν ἐν τῇ γῇ νόσον φασὶν ἐπιγενέσθαι λέπραν[5]. La lèpre était pour les Sémites une impureté dont les lois religieuses connaissent. Le *Lévitique* a de longs chapitres sur la purification des lépreux. Les marins étrangers avaient-ils introduit dans notre région pylienne les rites purificateurs de la lèpre et des

1. Strab., VIII, 342.
2. Philippson, *Peloponnes.*, p. 325.
3. Strab., VIII, 348.
4. Paus., VII, 41, 1.
5. Paus., V, 5, 5.

autres ulcères? Les Phéniciens fréquentent la côte de Pylos et de l'Élide; ils font le métier de passeurs entre la Crète et ces rivages du Péloponnèse : « Je me rendis à bord d'un vaisseau des Phéniciens illustres; je leur payai très cher mon passage et je leur ordonnai de me déposer soit à Pylos, soit dans l'Élide divine, où règnent les Épéens[1]. » Si les Phéniciens ont été maîtres du trafic côtier, ils ont dû naviguer aussi sur la Néda et remonter la route terrestre jusqu'à Phigalie : « La Néda, dit Pausanias, est un fleuve capable à son embouchure de porter les barques[2]. »

La vallée de la Néda fut toujours une route pour les marchands de la mer : à son extrémité supérieure, Phigalie ou Andritzéna furent toujours un grand bazar. Or il semble que Phigalie ait, comme Aliphèra, conservé dans ses cultes un souvenir des marins étrangers. Les villes syriennes adoraient une déesse et un dieu poissons. Sur un grand nombre de monnaies et de monuments syriens, figurent ces divinités que Lucien nous décrit : « En Phénicie, je vis la statue de la déesse Derkéto, spectacle étrange, car, à moitié femme, elle se termine à partir des cuisses en queue de poisson[3]. » — « A Phigalie, dit Pausanias, au confluent même du Lumax et de la Néda, on voit un temple d'Eurynomè dont la statue, femme jusqu'aux cuisses, se termine en poisson[4]. » Dans le même pays de Phigalie, on adore une déesse qui, femme pour le reste du corps, a la tête et la crinière d'un cheval et qui tient, comme symboles, le dauphin et la colombe[5]. Simulacre et symboles, il semble bien qu'ici encore nous ayons une déesse orientale, une Astarté à la colombe, au poisson et à la tête de taureau ou de cheval. J'ai trop longuement parlé de ces symboles, dans mon livre sur l'*Origine des Cultes Arcadiens*, pour avoir besoin d'y revenir ici[6]. Notons seulement auprès des simulacres un certain nombre de rites : « A Hiérapolis de Syrie, les jeunes filles laissent pousser dès l'enfance les boucles qu'elles coupent avant leur mariage et qu'elles vont offrir dans le temple[7]. » A Phigalie, les enfants vont offrir leurs boucles à la Néda[8]. A Phigalie encore, on fabriquait certains pains rituels, *mazes*, que nous retrouverons sur les côtes à pourpre de l'Archipel, dans la fontaine de l'Ino laconienne. Ces pains étaient servis durant un grand festin religieux appelé *mazon*[9] : Bochart avait déjà remarqué la similitude avec l'hébraïque *maze*, qui veut dire *pain sans levain*, et *mazon* qui veut dire *nourriture, repas*[10]. Mais je réserve cette discussion pour l'étude que nous aurons à faire des côtes laconiennes et de leurs aiguades....

La *Télémakheia* nous apprend que cette vallée de la Néda était alors occupée

1. *Odyss.*, XIII, 272-275. Je reviendrai longuement là-dessus.
2. Paus., VIII, 41, 3 : τὰ δὲ πρὸς θαλάσσῃ ἀναπλεῖται ναυσὶν οὐ μεγάλαις.
3. Lucian., *De dea Syria*, 14; cf. Diod. Sic., II, 4, 2-5.
4. Paus., VIII, 41, 4.
5. Paus., VIII, 42, 4-7.
6. V. Bérard, *De l'Origine des Cultes Arcadiens*, p. 97 et suiv.
7. Lucian., *De dea Syria*, 60.
8. Paus., VIII, 41, 2.
9. Athen., IV, p. 148; cf. V. Bérard, *op. laud.*, p. 235.
10. Bochart, *Chanaan*, p. 485.

par les Kaukones. Athèna sous la figure de Mentor a conduit Télémaque jusqu'à Pylos; là, elle prétexte une dette à recouvrer chez les Kaukones magnanimes[1]. Hérodote sait que plus tard les Minyens, pour s'emparer du pays, en chassèrent les Paroréates et les Kaukones, « les Kaukones Pyliens », ajoute-t-il ailleurs. A Lépréon, on montrait le portrait du héros Kaukon, qui passait chez les Messéniens pour le fondateur des mystères d'Andanie. Dans ces mystères, on adorait aussi la Source et les Déesses de la Purification, Ἁγναὶ Θεαί[2]. Quand on voulut rattacher Andanie aux mystères d'Éleusis, on inventa une généalogie qui faisait de Kaukon un fils de Phlyos l'Athénien[3]. Mais la vieille tradition se souvenait que les Kaukones étaient des étrangers venus de la mer : Kaukon était fils de Poseidon. L'épithète ἁγνή, *la Pure*, que portent les déesses de toute cette région est une épithète habituelle des Aphrodites et des Atargatis syriennes, Ἀφροδίτη ἁγνή, ἁγνὴ θεός, ἁγνὴ Ἀφροδίτη, Ἀτεργᾶτις, Ἀταργᾶτις ἁγνὴ θεός, etc.... Ce ne sont peut-être là que rencontres fortuites. Mais voici qui me paraît plus convaincant.

En haut de la Néda et du couloir de l'Alphée, le Lycée dresse sa cime culminante. Il domine de sa guette les golfes et les plaines de tout ce Péloponnèse sud-occidental. Toutes les routes terrestres passent à ses pieds. Il semble que ce haut lieu ait accueilli les dieux étrangers. Dans le détail, les ressemblances sont frappantes entre le Zeus du Lycée et les Baals sémitiques : je renvoie encore le lecteur à mon étude sur l'*Origine des Cultes Arcadiens*. Les sacrifices humains, le culte des deux colonnes, le tabernacle avec ses tables et ses aigles, le saint de saints, l'*abaton*, où nul ne doit mettre le pied, tout le matériel et les rites de ce culte gardent encore la marque de l'étranger[4]. Les archéologues se récrient sur cette pénétration sémitique à une si grande distance de la mer ! Ils devraient méditer un peu la remarque d'Helbig : « Les Phéniciens poursuivaient une politique uniquement commerciale. Ils cherchaient à maintenir des relations pacifiques avec la population des pays où ils avaient affaire. La civilisation apportée par eux pouvait réagir d'abord sur les indigènes de la côte et se ramifier ensuite dans l'intérieur du pays. » Les Hellènes suivirent une politique bien différente : « Les colonies grecques étaient non seulement commerciales, mais encore agricoles. L'occupation des vastes terrains nécessaires à l'agriculture occasionne des conflits avec les indigènes[5]. » La pénétration des Hellènes, à cause de cette hostilité, ne dépassa guère la région maritime. La pénétration des Phéniciens avait, au contraire, poussé fort loin dans l'intérieur. Il faut comparer l'exploitation phénicienne, non pas à l'occupation grecque qui suivit, mais bien plutôt à la manière toute commerciale dont les Arabes ont

1. *Odyss.*, III, 366.
2. Hérod., IV, 148; I, 147. Strab., VIII, 345; Paus., V, 5, 5. Paus., IV, 1, 5; 26, 7.
3. Paus., IV, 33, 4; cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v.
4. J'aurai plus tard à examiner les théories d'Evans sur le culte du pilier : Zeus Lykaios est le nourrisson de la *Néda* sémitique, et son autre nourrice, *Thisoa*, porte un nom sémitique aussi ; c'est un Baal sémitique ou un dieu indigène sémitisé.
5. Helbig, *l'Épopée Homérique*, p. 16.

exploité jadis l'Asie occidentale ou, de nos jours, le centre de l'Afrique. Nous savons qu'à travers l'Iran et la Caspienne, les Arabes au long de la Volga avaient converti les Bulgares à l'Islam; sur cette route de l'ambre, leurs mosquées pénétraient jusqu'au pays moscovite. Nous voyons encore aujourd'hui, sur les routes de l'ivoire, à quelle distance des côtes africaines se retrouvent leurs mosquées....

Pour revenir à Pylos, il est possible que la généalogie légendaire de Nestor nous fournisse un dernier indice. Nestor descendait de Tyro, fille de Salmoneus, que Poseidon avait aimée sous les traits du beau fleuve Énipeus. On ne sait au juste où cette amoureuse violence avait pris place. Strabon retrouvait en Élide le fleuve Énipeus et la source Salmoneus. D'autres les mettaient en Thessalie. Le nom de *Tyro* offre une parfaite ressemblance avec celui de *Tyros* que les Grecs donnent à la ville phénicienne de *Sour* : nous verrons par la suite la légitimité de cette transcription grecque *Tyros* pour le mot sémitique צור, *Sour* ou *Tour*, *la Roche*. L'Écriture nous fournit, d'autre part, des noms de lieux de la forme *Salmon*, צלמון, ou *Salmona*, צלמונה, qui se rapportent à la racine צלם, *s. l. m.*, *tailler*, *couper*. Dans le mont Kaiapha, au-dessus de la prairie de Iardanos, on montre les *Roches Taillées*, Πέτραι Ἀπότομοι, qui sont aussi les *Roches des Achéens*, Ἀχαιαί. Je crois bien qu'au temps où *la Hauteur* reçut le nom de *Samos* et le Fleuve celui de *Iardanos*, cette *Roche Taillée* s'appelait *Tour Salmon*, comme tel promontoire rocheux de la Crète pointé vers la Phénicie, que les Grecs nomment *Salmonion*. Du *Tour Salmon* sémitique, les Hellènes ont ensuite tiré leur généalogie pylienne, quand ils cessèrent de comprendre le doublet des Roches Taillées *Petrai Apotomoi-Tour Salmon*. La suite des légendes odysséennes va nous renseigner longuement sur ce procédé général de la mythologie hellénique. Dans sa coutume de vouloir tout humaniser, l'Hellène prend souvent le Pirée pour un homme : Nestor, le sire de la Roche Taillée, devient le fils de la Roche et le petit-fils du Précipice, le descendant de Tyro et de Salmoneus.

* * *

En résumé, la topologie et la toponymie de Pylos prouvent, je crois, la vérité historique des traditions anciennes, qui montrent ce pays disputé entre les tribus montagnardes et les peuples maritimes. Il suffirait, au reste, d'en étudier l'histoire récente et l'état actuel. Aujourd'hui, débarrassée des peuples de la mer et des conquérants étrangers, Francs, Vénitiens, Turcs et Albanais, cette côte se peuple de communautés arcadiennes[1]. Dans la plaine maritime du Pénée et de l'Alphée, non loin des échelles de Glarentza et de Katakolo, les Arcadiens de Magouliana et de Phénée ont fondé leurs villages de Phonaïtika et Magou-

1. Cf. Philippson, *Pelopon.*, le chapitre sur le Pénée.

lianitika, dont l'onomastique même montre assez l'origine[1]. Mais la vieille onomastique des étrangers et des peuples de la mer subsiste toujours, avec ses vocables francs, italiens et turcs, *Santameri, Portais, Castel Tornèse, Roches Montague, Dervich-tchelebi, Veseri, Duka, Ali-Pacha, Soliman-Aga*, etc. Aux temps homériques ou posthomériques, le processus fut tout pareil. Des peuples de la mer, Phéniciens, Achéens et Kaukones, avaient occupé ou exploité ce golfe. Les montagnards d'Arcadie, d'Élide ou d'ailleurs les en chassèrent. Une nouvelle onomastique grecque s'installa. Mais les vieilles onomastiques étrangères subsistaient, qui se transmirent plus ou moins fidèlement. Nous en avons cru retrouver quelques traces. Nous attribuons les noms de *Pylos, Ptéléon, Hélos, Thryon*, etc., aux Achéens. Il semble que les Phéniciens aient importé *Samos, Néda, Alpheios, Tour Salmon*, peut-être *Phigalie*. Quelle fut la part des Kaukones et des Minyens dont nous ignorons totalement l'origine, la race et la langue?

Dans la période moderne, c'est du Nord qu'étaient venus à cette côte les peuples de la mer, Vénitiens et Francs. Dans la période primitive, c'est du Sud vraisemblablement que vinrent les marines exploitantes. Pour les gens du Nord, c'était la côte septentrionale de l'Élide qui la première offrait ses ports : les Francs prirent l'habitude de débarquer à Kato-Akhaia, et les Vénitiens à Glarentza. Pour les gens du Sud, c'est la côte méridionale qui d'abord offrira ses mouillages : Pylos est dans l'Achaïe primitive ce que fut plus tard Kyllènè dans le Péloponnèse hellénique, ce qu'est aujourd'hui Patras dans la Morée grecque. De tout temps, la façade occidentale de la péninsule possède un grand emporium, dont la situation ne fait que varier un peu avec les besoins des marines contemporaines, mais dont le double rôle reste toujours le même : c'est un port d'échanges pour le commerce local des indigènes, et c'est un port de transit pour le trafic international des étrangers. Double rôle et double clientèle : les produits et les caravanes des indigènes rencontrent ici les manufactures et les équipages des étrangers. Les indigènes sont les rois de la ville; mais les thalassocrates y tiennent le haut du pavé. Patras a une colonie de riches commissionnaires anglais, qui gouvernent le marché du raisin sec[2]; Glarentza avait sa colonie de Francs ou de Vénitiens; Pylos dut pareillement appeler et retenir quelques trafiquants de Tyr ou de Sidon.

1. Dans les *Diplom. and Consular Reports, Annual Series*, n° 2575, p. 5, le consul anglais de Patras (avril 1901) donne les vraies raisons de cette descente des Arcadiens : ils viennent transformer en vignobles, pour la culture du raisin de Corinthe, cette façade maritime du Péloponnèse, jusque-là abandonnée à la pâture : « When the destruction of the vineyards in France by the phylloxera brought about an almost unlimited demand for wine and all wine-producing articles, the attention of nearly all the classes of the population was turned towards increasing the area of vineyards. Large tracts of land, all along the western coast of the Morea and on the shores of the Gulf of Corinth, which had up till then served for the pasturage of innumerable flocks of sheep, goats and cattle, were planted with vineyards. Large numbers of the peasantry, who had before led a pastoral life in the mountainous districts of the interior flocked down to the various plains bordering the sea, and took possession of waste Government lands. The former shepherds become husbandmen and all this land without exception was transformed into vineyards. »

2. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2214, p. 6 : « The majority of shipping agents and shipbrokers established in Patras are of British nationality. »

Il est capital, pour la compréhension de toute l'*Odysseia*, que nous nous représentions bien ce rôle et cette importance de Pylos dans le monde des origines. L'exemple de Patras, dans notre monde contemporain, ou de Glarentza, dans le monde vénitien et franc, nous peut mettre sous les yeux cette représentation. Pylos est le grand port du Péloponnèse achéen : sa renommée se colporte au loin et sa gloire survit longtemps à sa ruine. Après la disparition du monde achéen, c'est la famille des anciens seigneurs de Pylos qui fournit leurs rois aux villes ioniennes d'Asie : trois ou quatre cents ans après la disparition de la chevalerie franque et de la thalassocratie vénitienne, les Anglais ont encore des ducs de Glarence parmi leurs fils de roi.... Comme Patras et comme Glarentza, Pylos est d'abord un grand marché de produits indigènes. Le commerce d alors ne vit pas du raisin sec; mais il exporte les autres produits du sol, qui de tout l'intérieur descendent vers la côte, grâce aux routes de l'Alphée. L'Alphée n'est à nos yeux qu'un petit fleuve, de même que la mer Égée n'est qu'une toute petite mer. Mais il faut nous bien représenter que la mer Égée était alors un océan, « la Grande Mer », *l'Archipel* : l'Alphée comptait parmi les grands fleuves; il devait être une des grandes voies du commerce homérique.

Descendu des forêts et des pâturages arcadiens, c'était le fleuve des bœufs et des bois. Les peuples de la mer venaient à son embouchure charger le bétail. les peaux et les sapins ou les chênes du haut pays. Ils trouvaient dans cette population agricole et pastorale une clientèle pour leurs objets fabriqués. Nous étudierons plus loin ce régime d'échanges. C'est avec des troupeaux et des cuirs que les Achéens sous Ilion paient les peuples de la mer. Ce sont des vivres que les marins de Sidon achètent aux îles égéennes[1]. Ces marines ont besoin de cuirs et de bois. Leurs cordages sont de cuir, leurs boucliers sont de cuir. Leurs constructions navales, leurs rames et leurs mâts sont de sapin, et le sapin couvre ces pentes. Au temps de Strabon, les Romains ont fondé Aquilée à l'extrémité de la mer Adriatique pour trafiquer avec les barbares de l'Illyrie voisine : « Aquilée est à soixante stades du rivage et l'on y monte par le fleuve Natison. Les Barbares viennent y prendre les chargements venus par mer; ils emmènent le vin dans des tonneaux de bois et l'huile; ils amènent des esclaves, des troupeaux et des cuirs[2]. » Elle aussi, l'Arcadie a toujours fourni en abondance cette denrée que les peuples de la mer ont toujours appréciée : du bétail humain, des esclaves ou des mercenaires. L'Arcadie n'a jamais pu nourrir sa population trop féconde. Cette Suisse ou cette Auvergne du Péloponnèse déverse sur toutes ses pentes un trop-plein de soldats, d'ouvriers ou de bandits, suivant les époques[3]. Dans la *Télémakheia*, les prétendants se demandent si Télémaque

1. *Iliad.*, VII, 474; *Odyss.*, XV, 456.
2. Strab., V, 214.
3. Cf. Thucyd., VII, 57 : Μαντινῆς δὲ καὶ ἄλλοι Ἀρκάδων μισθοφόροι ἐπὶ τοὺς ἀεὶ πολεμίους σφίσιν ἀποδεικνυμένους εἰωθότες ἰέναι καὶ τότε τοὺς μετὰ Κορινθίων ἐλθόντας Ἀρκάδας οὐδὲν ἧσσον διὰ κέρδος ἡγούμενοι πολεμίους.

ne va pas à Pylos pour recruter des mercenaires[1]. La légende arcadienne racontait que l'un des petits-fils de Pélasgos, Oinotros, était passé en Italie et qu'il avait donné le nom d'Oinotrie à sa conquête[2]. Le roi de Pylos dut jouer pour ces Arcadiens d'Oinotros le même rôle qu'Agamemnon pour les gens d'Agapénor qui vont sous Troie: les rois de la côte fournissent des vaisseaux aux Arcadiens « qui ne connaissent pas les choses de la mer ». Ce sont des navires pyliens qui ont transporté les montagnards vers les terres du couchant. Je parle de cette légende comme si réellement elle méritait foi. Ce n'est pas que j'y croie entièrement. Mais elle contient, je pense, un indice précieux. *Oinotros* et *Oinotrie* vont avoir une place, une grande place, dans les *Voyages d'Ulysse*. Il nous est utile de savoir dès maintenant que les Hellènes ont peut-être connu ce pays et ce nom par les marines de Pylos et du Péloponnèse.

C'est que Pylos n'est pas seulement un marché local; c'est aussi un port de transit : comme Patras aujourd'hui, c'est la dernière escale levantine sur le chemin des mers occidentales. Patras a tenu ce rôle, du jour où le commerce levantin a pris vers l'Europe la route de Corinthe. Aux temps achéens, Pylos est aussi le terminus de la grande route terrestre qui traverse alors le Péloponnèse : c'est la route de la *Télémakheia*. Pour les temps achéens, cette route Gythion-Sparte-Phères-Pylos remplace notre chemin de fer Pirée-Athènes-Corinthe-Patras. Pareille à ce chemin de fer, la route de la *Télémakheia* n'est que la continuation par terre des routes maritimes qui sillonnent alors l'Archipel. La *Télémakheia* ne nous dit rien de ces routes maritimes : Télémaque ne va pas jusqu'à la mer du Levant; il s'arrête à Sparte. Mais étudiez encore l'exemple de Patras et voyez comment la prospérité de ce port implique certains courants commerciaux dans la mer Égée. Les routes terrestres du Péloponnèse sont toujours solidaires de routes maritimes de l'Archipel; les variations de celles-ci entraînent forcément les variations de celles-là. Étant donnée une route transpéloponnésienne, on peut toujours retrouver la route transégéenne qui lui correspond.

Le transit sur la ligne Pirée-Patras implique des marines amenant leurs passagers et leurs marchandises dans le golfe d'Athènes; il faut que les routes transégéennes confluent vers ce golfe. Or toutes les routes de l'Archipel ne peuvent pas des quatre coins de l'horizon converger ici : toutes les marines levantines n'ont pas intérêt à diriger leurs convois vers Athènes. Seuls, les chargements venus de l'Archipel Nord, Nord-Est et Est, seuls, les convois de Salonique, des Dardanelles et de Smyrne, peuvent trouver une voie plus courte à travers l'isthme franchi ou coupé. Quel profit auraient à ce grand coude vers le Nord les convois de l'Extrême-Levant méridional? Partis d'Égypte, de Syrie ou de Crète, ces convois de l'Extrême-Levant passent au Sud, très loin au Sud, du Matapan. Dans l'état actuel de nos marines, ils n'ont que faire des routes

1. *Odyss.*, II, 326-327.
2. Paus., VIII, 3, 2.

transpéloponnésiennes. Mais nos marines actuelles ne sont pas les marines primitives.

Partis de l'Extrême-Levant et destinés vers l'Europe occidentale, nos grands vaisseaux viennent tout droit d'Alexandrie, Beyrouth, Rhodes ou la Canée, jusqu'à Naples, Gênes ou Marseille : ils coupent « l'abîme de la mer nébuleuse ». Les barques primitives cabotaient prudemment au long des côtes syriennes, puis chypriotes ou asiatiques. Elles atteignaient ainsi le canal de Rhodes, où le pont des îles, Rhodes, Kasos et Karpathos, les menait en Crète. Au long des côtes crétoises, le cabotage les conduisait à l'autre pont des îles, Cérigotto, Cérigo et Cervi, qui les menait enfin à ce golfe de Laconie au fond duquel s'offrait la route isthmique de l'Eurotas et de l'Alphée : là, un grand abîme de mer pouvait être évité et, dans cet abîme, le contour terrible du Matapan.... De Crète, les navigateurs se lançaient parfois vers les grands espaces de la mer Occidentale et gagnaient directement soit les ports de Libye, soit les échelles de l'Élide, de l'Épire ou des îles Ioniennes : Ulysse nous parlera des Phéniciens qui devaient le passer de Crète en Libye, à Pylos, chez les Épéens ou chez les Thesprotes. Mais Ulysse nous dira aussi les tempêtes et les naufrages qui punissent de leur folie ces téméraires navigateurs. Les gens sages interrompaient leur navigation au golfe de Laconie et la reprenaient aux plages d'Élide : la route transpéloponnésienne Gythion-Pylos pouvait remplacer notre voie Pirée-Patras.

Mais que l'on prenne bien garde à cette solidarité des routes terrestres et maritimes. La route de la *Télémakheia* implique une certaine thalassocratie. Pour qu'aux deux extrémités, les échelles de Gythion et Pylos soient devenues des ports de transit; pour qu'au long du trajet, les caravanes aient eu leurs étapes à Sparte, Lykosoura et Phères; il est de toute nécessité que l'Archipel fût alors sous l'exploitation des marines d'Extrême-Levant. Il faut qu'une thalassocratie crétoise, rhodienne, chypriote, phénicienne ou égyptienne, ait étendu jusqu'aux mers du Couchant sa ligne de correspondants et de comptoirs. Seul, un tel régime commercial a pu tourner vers les arrivages du Sud-Est les routes transpéloponnésiennes. Nous revenons à ce phénomène déjà noté par Strabon, quand, plus haut, à propos des *Villes Vieilles*, il nous parlait de ces ports préhelléniques, « tournés vers le midi et vers Alexandrie », πολὺ πρὸς μεσημβρίαν ἀνατείνουσα καὶ πρὸς Ἀλεξάνδρειαν μάλιστα[1]. Par la suite, nous retrouverons les étapes maritimes entre l'Extrême-Levant et le golfe de Laconie : un chapelet de doublets gréco-sémitiques jalonne les côtes entre Sidon et Gythion. Et nous retrouverons aussi dans les mers occidentales, à l'autre bout de la route transpéloponnésienne, les grandes étapes vers le Couchant de ces navigations préhelléniques.

Donc, comme Patras aujourd'hui, Pylos est alors le dernier port grec vers

1. Strab., XIV, 654.

l'Occident. Ce n'est pas que les terres grecques, alors comme aujourd'hui, se soient arrêtées à cette rive du Péloponnèse. De tout temps, les îles voisines, Zante, Képhallénie, Ithaque, etc., ont vécu sous l'influence des Grecs, Hellènes ou Achéens. Pylos ou Patras, la grande échelle du Péloponnèse occidental est toujours reliée aux îles par le va-et-vient de barques et de bateaux nombreux. Mais le canal entre Ithaque et Képhallénie est la dernière porte du monde grec sur le Couchant. Au bout de ce canal, finissent les mers grecques : au delà, commencent les mers et les terres albanaises, — thesprotes, dirait l'*Odyssée*. — Vers le Couchant, les Hellènes antiques ou les Grecs modernes ont pu s'approprier des îles ou des morceaux de ces terres étrangères[1] : ils possèdent aujourd'hui Paxos et Corfou. Mais le bourdonnement des barques et des petits vapeurs grecs s'arrête toujours au bout du canal d'Ithaque; le grand abîme de mer qui sépare Ithaque de Paxos ou de Corfou n'est franchi régulièrement que par les vaisseaux des thalassocrates, Autrichiens, Italiens ou Anglais. Au temps de Pylos, Ulysse déjà est le dernier des Achéens sur la route du Couchant; Ithaque est la dernière des îles achéennes vers le Nord-Ouest,

> αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἀλὶ κεῖται
> πρὸς Ζόφον[2].

L'échelle de Corfou est tenue par les Phéaciens. Ithaque devient ainsi la relâche entre le dernier grand port des Achéens, Pylos, et le premier grand port des Étrangers, la Ville d'Alkinoos. Ses refuges et ses rameurs trouvent leur emploi dans le double service des Achéens et des Étrangers. La renommée de son héros Ulysse ne se peut comprendre que par là. Les aventures mêmes de ce héros, telles que nous les conte l'*Ulysséide*, ne se peuvent expliquer que si des récits ou des écrits étrangers ont pénétré dans les notions et les poésies achéennes : par le canal d'Ithaque, les périples des navigateurs occidentaux ont envahi la littérature des Hellènes levantins.... Mais, sur ce rôle d'Ithaque, nous aurons vingt occasions de revenir. Il faudrait en finir maintenant avec la Pylos néléenne.

Pylos n'est pas seulement un grand port, une ville : c'est encore un territoire Le rôle que nous attribuons à la ville implique en effet la possession d'une certaine région, pour donner le libre usage des routes terrestres et maritimes à ces navigateurs. En cet état des marines, l'exploitation de la mer ne va pas sans la remontée des fleuves. Dans l'Alphée et dans la Néda, les bateaux peu profonds peuvent s'engager, quand les eaux sont assez hautes : « L'Alphée, disent les

1. Cf. les appréciations des consuls anglais dans les *Diplom. and Consular Reports*, *Annual Series*, n° 2269, p. 5 et suiv. Connaissant l'ignorance des commerçants anglais, le consul de Corfou explique fort bien qu'il ne faut pas ranger Corfou parmi les terres du raisin sec avec les autres îles Ioniennes et les côtes du Péloponnèse : « The currant is unknown in Corfu; the common idea that it grows here as well as in the other islands and in the Peloponnesus is wrong. Successive attempts to introduce it here resulted in failure. Geographically, *Corfu is an Albanian island* and about 100 miles from the nearest point where the currant thrives, being separated only by a narrow stretch of water from the Albanian coast. »
2. *Odyss.*, IX, 25-26.

Instructions nautiques, est l'un des cours d'eau les plus considérables de la Morée. Les bateaux calant de 0m,90 à 1m,20 peuvent le remonter pendant trois ou quatre milles. L'été, les navires mouillent devant son embouchure et chargent du bois de construction flotté sur la rivière[1]. » Pausanias nous dit que de son temps, on remontait aussi la Néda. Ces navigations fluviales continuent sans interruption la navigation maritime et font pénétrer plus avant l'influence directe du peuple de la mer. « Sur le grand fleuve Chrémès, dit le périple d'Hannon, nous remontons jusqu'à un grand lac peuplé d'îles, au fond duquel nous remontons encore jusqu'au pied de hautes montagnes[2]. »

Pour l'exploitation des rivières côtières, le royaume pylien a dû s'étendre sur l'Alphée et sur la Néda : les Pyliens possèdent le Gué des Jones, *Thryon*, sur l'Alphée, et, près de la Néda, le Port des Cyprès, *Kyparisseis*. Cette longue façade maritime ne devait avoir qu'une mince épaisseur. Les royaumes de Dioclès et des Kaukones la bordaient étroitement. Outre le Gué des Jones et le Port des Cyprès, l'*Iliade* mentionne sept villes pyliennes : deux d'entre elles, Pylos même et Arènè, doivent être sur la côte, entre l'Alphée et le mont Kaiapha. Mais où sont les villes de l'Orme, *Ptéléon*, de la Roche, *Aipu*, du Marais, *Hélos*, d'Amphigéneia et de Dorion? Disparus dès la première antiquité dorienne, ces vieux établissements achéens n'avaient pas laissé de trace. Les seuls noms survivaient, grâce aux vers homériques ; mais les Anciens se demandaient déjà si tous ces noms désignaient des villes, des monts ou des plaines, οἱ μὲν ὄρος, οἱ δὲ πεδίον φασίν[3]. On voulait retrouver pourtant la Roche, l'Orme et le Marais dans le pays des Makistiens, sur le flanc intérieur de la montagne qui borde les Pêcheries, sur la route entre Aliphèra et le Gué de l'Alphée[4]. Il est vraisemblable que les Pyliens en effet avaient éprouvé le besoin de garder cette frontière naturelle et de construire des forteresses à tous les passages, par où les indigènes de l'Alphée pouvaient descendre sur eux. La Roche achéenne, *Aipu*, serait ainsi l'*Aipion* ou *Épion* des temps classiques, qui, sur les monts côtiers, gardait le passage entre le pont de l'Alphée, Héraia, et le Samikon : la Roche pylienne aurait été opposée à la Phères arcadienne, Aliphèra, qui de l'autre côté d'un torrent lui fait face, au bord de la même route (village actuel de Platania)[5]. Pareillement, Dorion, un peu plus au Sud, gardait une autre route importante pour le commerce pylien : dans l'*Aulon*, dans la trouée de Messénie entre les contreforts du Lycée et les contreforts de l'Ithome, elle tenait le défilé, la *Klisoura*, qu'empruntent encore aujourd'hui les convois de la Messénie supérieure pour gagner soit le port de Kyparissia, soit les marchés de Phigalie et d'Andritzéna : le chemin de fer de Méligala à Kyparissia suivra bientôt cette route. La légende de Thamyris, dont parlent à propos de Dorion les vers homériques,

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 87.
2. Cf. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 8-9.
3. Strab., VIII, 350.
4. Strab., VIII, 349-350.
5. Cf. Pauly-Wissowa, *Real Enc.*, s. v. *Aipion*.

resta toujours localisée en cette région. *Aulon* (canal) des anciens Hellènes, *Klisoura* (col) des Grecs modernes, le nom seul décrit le site[1]. Cette route avait moins d'importance sans doute pour nos Pyliens que la grand'route de la *Télémakheia*. C'était pourtant une autre voie de transit qui, du golfe de Messénie, allait aux plages pyliennes, en unissant la plaine du Pamisos à la vallée de la Néda[2]. C'est par là que Pylos touchait à la Messénie : car Pylos, comme dit l'*Iliade*, est voisine de l'heptapole messénienne, qui occupe la plaine maritime du Pamisos.

πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός, νέαται Πύλου ἠμαθόεντος[3].

*
* *

On revient toujours, comme on voit, aux termes des poèmes homériques. De cette étude de la *Télémakheia*, une certitude au moins se dégage. C'est que la méthode des *Plus Homériques* est applicable. On peut s'attacher à tous les mots de l'épopée. Il y faut quelques soins et quelque patience. Mais sûrement le texte homérique n'est pas la *tératologie* que nous présentent les littérateurs, philologues et commentateurs actuels. Les descriptions odysséennes sont l'exacte copie de la réalité. Elles correspondent à des sites très caractérisés qu'il s'agit seulement de découvrir, mais que l'on finit par retrouver si l'on veut prendre la peine d'interroger tous les mots du texte. Les *Plus Homériques* ont raison de parler de la précision géographique du poème. En voici, dans la fin de la *Télémakheia*, un nouvel exemple probant.

Télémaque, partant de Pylos, remet à la voile vers Ithaque. Il double le cap Pheia. Poussé par le vent favorable de Zeus, il longe l'Élide et la plaine des Épéens (c'est la plaine actuelle du Pénée). Puis « il s'avance vers les Iles Pointues avec le double souci d'éviter le naufrage ou l'échouement »,

ἡ δὲ Φεὰς ἐπέβαλλεν ἐπειγομένη Διὸς οὔρῳ,
ἠδὲ παρ' Ἦλιδα δῖαν, ὅθι κρατέουσιν Ἐπειοὶ
ἔνθεν δ' αὖ Νήσοισιν ἐπιπροέηκε Θοῇσιν,
ὁρμαίνων ἤ κεν θάνατον φύγοι ἦ κεν ἁλώη.

Où peuvent être ces Iles Pointues? Entre la côte éléenne et le canal d'Ithaque, aucune île n'apparaît sur nos cartes ordinaires. Les géographes anciens éprouvaient le même embarras que nous. Strabon, copié par tous les commentateurs anciens et modernes, hasarde une hypothèse. Télémaque, dit-il, craignant d'être pris ou tué par les prétendants, quitte la route directe vers Ithaque. Il continue

1. Pour Dorion, cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 445.
2. C'est la route que prochainement empruntera le chemin de fer « du raisin de Corinthe », reliant à Patras tous les districts du Sud-Ouest et passant de Kalamata à Kyparissia, par Méligala, puis à Pyrgos par le pied du Kaiapha, au long de la côte.
3. *Iliad.*, IX, 153.



FIG. 21. — LES ILES POINTUES
D'après la carte marine n° 3209.

de suivre la côte éléenne et va chercher au Nord du golfe de Corinthe une route détournée. Il rencontre ainsi, à l'embouchure de l'Achéloos, sur la côte d'Acarnanie, un archipel d'Iles Pointues qui s'appellent aussi Iles Échinades[1].... Un terrien peut raisonner ainsi. Mais cette navigation est impossible. Après que « les rues sont remplies d'ombre », la brise de terre se lève et chasse les navires vers la haute mer. Télémaque, poussé par cette brise, quitte les rivages péloponnésiens au dernier cap occidental, à notre cap Trépito. Il veut gagner le promontoire extrême de Képhallénie. Il vogue à travers le canal de Zante. Dans ce canal, les marins connaissent un danger que signalent les *Instructions nautiques* et que les cartes marines indiquent soigneusement. C'est, en pleine mer, un archipel d'écueils, les uns à peine émergés, les autres couverts d'eau, que les terriens ne connaissent pas, mais que les navigateurs redoutent. Ce sont les *Roches Montague*, comme disent nos *Instructions*. Ce nom est la transcription du vieux nom vénitien *Monte Acuto*, le *Mont Pointu* : « Ce dangereux plateau de roches s'étend sur un espace d'un mille du Nord au Sud et comprend quatre pâtés distincts, couverts de cinq à neuf mètres d'eau. La plus petite profondeur trouvée en 1844 sur le pâté Nord fut de $5^{m},02$. En 1865, on a eu $4^{m},09$. Mais certaines aiguilles ont encore pu échapper aux recherches. Un navire à voiles devra tourner ces dangers à bonne distance. Par des vents faibles ou par calme, il pourrait être drossé par le courant qui, par les vents du Sud, est fort dans leur voisinage[2]. » Voilà les Iles Pointues du poète, qui parle d'après les périples ou les récits de son auditoire de matelots. On comprend alors l'inquiétude de Télémaque, « que pousse la brise favorable de Zeus », le vent du Sud. Télémaque, en longeant les Iles Pointues, craint d'être drossé par le courant et de perdre la vie ou de rester pris dans ces aiguilles de roches.

Cet exemple des Iles Pointues devra nous servir, quand nous rencontrerons le *Port Creux* et l'*Ile Petite*. Ce ne sont pas là des noms communs affublés d'une épithète. Ce sont des noms propres comme les *Belle-Ile* ou les *Château-Roux* de notre onomastique. (Nous avons encore notre *Port-Creux* enfoncé dans les contreforts pyrénéens; les Grecs modernes ont une foule de *Mikronisi*, *Petite Ile*, par opposition aux *Iles Grandes*.) Il suffit quelquefois de retrouver l'exacte localisation de ces noms de lieux pour éclairer soudain toute une description odysséenne. Et l'expérience m'a prouvé que l'on peut toujours arriver à cette localisation. Quand nous ne « réalisons » pas une description odysséenne, c'est faute de tout expliquer, faute de respecter le texte, faute d'en suivre toutes les indications et de le traiter en véritable document géographique. On pourrait, à première rencontre, s'étonner d'une pareille exactitude. Pour la *Télémakheia* surtout, on doit se demander comment le poète ionien a connu et si fidèlement décrit cette côte du Péloponnèse occidental avec le site précis, les routes, les légendes et les cultes des différentes villes intérieures ou côtières.

1. Strab., VIII, 351; cf. Buchholz, *Homer. Real.*, I, p. 148.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 69 et 87.

Cette côte de Pylos est fort éloignée de l'Ionie. Elle a peu de relations avec les ports asiatiques du continent ou des îles, dans lesquels vraisemblablement l'épopée a pris sa forme dernière. Il ne semble pas que les marins ioniens ou éoliens aient beaucoup fréquenté ces parages de Pylos : l'invasion étolienne avait détruit cette vieille ville achéenne. Et pourtant le poète ne décrirait pas mieux ni avec plus de détails le pays de Milet, d'Éphèse ou de Phocée. A la réflexion, une hypothèse se présente, que par la suite nous aurons l'occasion de discuter longuement : peut-être nous fournira-t-elle en fin d'étude la seule explication rationnelle pour l'origine du poème odysséen. Au début de son *Épopée Homérique*, Helbig prévenait son lecteur :

On ne pourra pas s'étendre longuement ici sur les problèmes compliqués qui sont connus sous le nom de *question homérique*. On se contentera de signaler quelques faits parfaitement établis ou très probables, en acceptant complètement l'opinion de von Wilamowitz-Mœllendorf développée dans ses *Homerische Untersuchungen*. L'Épopée, telle que nous la connaissons, est l'œuvre de plusieurs siècles. Elle se développa d'abord chez les Éoliens de l'Asie Mineure, puis chez les populations ioniennes de cette région et des îles. Quelques fragments seulement prirent naissance dans la Grèce propre. Le poète qui a compilé l'*Odyssée* dans sa forme actuelle était aussi un fils de la Grèce propre[1].

En nous tenant aux arguments géographiques, nous verrons que le poète ou les poètes odysséens parlent en habitants des côtes asiatiques. Pour eux, l'île de Syra est « de l'autre côté de Délos vers le couchant », ce qui suppose des navigateurs partis de Chios ou de Milet et rencontrant, sur le chemin du couchant, d'abord Délos, puis Syra. Pour eux encore, l'Eubée est « la plus lointaine des îles », ce qui suppose une pareille navigation de Samos à Icaria, Mykonos, Ténos et Andros, pour atteindre, à l'autre horizon de l'Archipel, l'Eubée, la dernière des îles. Il se peut, — je ne le crois pas, — que l'arrangement final des poèmes odysséens ait été fait dans la Grèce enropéenne. Mais la composition des différents épisodes est antérieure à cet arrangement, et les poèmes furent apportés de la Grèce asiatique dans la forme, ou peu s'en faut, que leur a conservée la rédaction dernière. Comment se peut-il donc faire que l'auteur de la *Télémakheia* connaisse si admirablement la région pylienne? sur les lieux mêmes, il ne l'aurait pas décrite avec plus d'exactitude. Est-ce à dire que la *Télémakheia* n'est pas venue d'Asie Mineure, mais qu'elle a pris naissance dans la Grèce européenne? l'étude des autres poèmes odysséens va nous révéler une pareille exactitude dans la description de pays, qui sont aussi lointains des côtes asiatiques, beaucoup plus lointains même, et que les marines ioniennes ne fréquentaient pas davantage : la *Télémakheia* ne doit pas être séparée des autres épisodes odysséens.

Voici l'explication qui me paraît la plus vraisemblable. Composée dans une île

1. Helbig, trad. Trawinski, p. 1-2.

ou une ville asiatiques, ioniennes, la *Télémakheia* est contemporaine d'une époque où les cités d'Asie connaissaient encore le régime monarchique, où chacune avait encore son roi, sa famille royale et sa cour royale avec les fonctionnaires habituels, hérauts, musiciens, chanteurs et poètes. Or les cités ioniennes d'Asie Mineure avaient choisi leurs familles royales, nous dit Hérodote, les unes parmi les Lyciens descendants de Glaukos, fils d'Hippolochos, d'autres, parmi les Kaukones Pyliens, descendants de Kodros, fils de Mélanthos, d'autres enfin parmi les uns et les autres, βασιλέας δὲ ἐστήσαντο οἱ μὲν αὐτῶν Λυκίους ἀπὸ Γλαύκου τοῦ Ἱππολόχου γεγονότας, οἱ δὲ Καύκωνας Πυλίους ἀπὸ Κόδρου τοῦ Μελάνθου, οἱ δὲ καὶ συναμφοτέρους[1]. Hellanicos[2] traçait ainsi la généalogie de ces Kaukones Pyliens : à l'origine Salmoneus engendra Tyro, qui de Poseidon enfanta Nélée, qui engendra Nestor, lequel eut pour descendants successifs Périclyménos, Boros, Penthélos, Andropompos, Mélanthos et Kodros. Mélanthos est le véritable chef des dynasties ioniennes. Jusqu'à lui, les Néléides ne règnent pas en terre ionienne, mais à Pylos : pour le peuple ionien, ils se perdent un peu dans la brume de la légende et du lointain. Mélanthos, chassé de Pylos par les Héraklides, transporte la famille dans la future métropole ionienne, Athènes. Il y vient avec ses parents Alkmaion, Paion et Pisistratos. Nous retrouvons ce nom de Pisistrate, parmi les Néléides de la *Télémakheia* . Pisistrate est le cocher de Télémaque; plus tard, c'est en souvenir du héros odysséen que Pisistrate l'Athénien portera ce nom pour affirmer sa descendance alcméonide et néléide[3].

Mélanthos est donc le véritable fondateur des dynasties ioniennes. Établi chez les Athéniens, il reçoit la royauté après la mort du dernier Théséide, Thymoitas[4]. Quand les Ioniens émigrent en Asie Mineure, ils transportent avec eux des rejetons de Mélanthos. Mélanthos est le héros auquel les villes ioniennes rapporteront plus tard leurs rois. Or examinez la famille de ce Mélanthos.

Mélanthos est fils d'Andropompos, le *Transporteur d'Hommes*, et de Hénioché, la *Femme aux Rênes*. Cette Hénioché — Hellanicus nous en a tracé la généalogie, comme il convient pour la grand'mère de tant de maisons royales — descend d'Admétos par Eumélos, Zeuxippos et Arménios. Ne voilà-t-il pas une généalogie qui convient aux héros de notre *Télémakheia?* La Femme aux Rênes, ἡνιόχη, fille de l'Homme au Char, ἁρμένιος, ἅρμα (les historiens et géographes en feront ensuite un Arménien, ἀρμένιος), petite-fille du Lieur de Chevaux, ζεύξιππος, et femme du Transporteur d'Hommes, ἀνδρόπομπος, est bien la parente de ces Néléides odysséens, qui sur leur char transportent Télémaque de Pylos à Sparte :

> αὐτὰρ ἐμὲ προέηκε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ
> τῷ ἅμα πομπὸν ἕπεσθαι[5].

1. Hérod., I, 147.
2. Hellan., *F. H. G.*, I, p. 47.
3. Hérod., V, 65.
4. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Melanthos.*
5. *Odyss.*, IV, 161-162.

« Mon père Nestor, dit Pisistrate à Ménélas, m'a envoyé comme passeur, πομπος, de Télémaque. » C'est le métier ordinaire des fils de Nestor.

εἰ δ' ἐθέλεις πεζός, πάρα τοι δίφρος τε καὶ ἵπποι,
πὰρ δέ τοι υἷες ἐμοί, οἵ τοι πομπῆες ἔσονται
ἐς Λακεδαίμονα δῖαν[1],

ces Néléides sont des lieurs de chevaux, ζεύξιπποι, des teneurs de rênes, ἡνίοχοι, des meneurs de chars, ἀρμένιοι,

παῖδες ἐμοί, ἄγε Τηλεμάχῳ καλλίτριχας ἵππους
ζεύξαθ' ὑφ' ἅρματ' ἄγοντες[2]...
πὰρ δ' ἄρα Νεστορίδης Πεισίστρατος ὄρχαμος ἀνδρῶν
ἐς δίφρον τ' ἀνέβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσίν[3].

La *Télémakheia* — c'est-à-dire la conduite, πόμπη, de Télémaque par les Néléides vers la divine Lacédémone — me semble un ingénieux développement des généalogies plus ou moins légendaires que les royautés néléides d'Ionie aimaient à s'attribuer[4]. Il me semble probable que, parmi ces familles royales d'Ionie, quelques-unes, authentiquement anciennes et nobles, avaient un ancêtre néléide; mais toutes ne remontaient pas aux Croisades, je veux dire à la guerre de Troie. Dans la période de luttes que les Ioniens eurent à soutenir contre les Asiatiques, avant l'installation définitive de leurs villes, il est probable que plus d'un aventurier au bras vaillant, à l'esprit retors, s'était poussé vers le commandement et la royauté. Telles familles, qui plus tard se dirent néléides, ne remontaient sans doute qu'à Néleus, le fondateur de Milet. Ce Néleus est un personnage historique. Il semble avoir réellement existé, avoir vraiment fondé Milet. Mais qu'il fût un fils du roi d'Athènes Kodros, un descendant du Pylien Mélanthos et, par là, Pylien d'origine, — ἐκ Πύλου τὸ γένος ὤν, — qu'il se rattachât ainsi à la vieille famille de Nestor et de Néleus, dont l'*Iliade* et les épopées guerrières chantaient la gloire aux quatre coins du monde grec : c'est ici que la vanité locale et la flatterie entrent, je crois, en jeu. Les poèmes odysséens n'ont rien d'une poésie populaire. Ils nous apparaîtront comme l'œuvre réfléchie et savante d'écrivains de métier. Ils supposent l'écriture, en effet, et ils trahissent même, par certains mots, la recherche de « l'écriture », comme nous disons, et de l'art. Ils sont éclos, non parmi la grossièreté de la populace, mais dans le raffinement poli de quelque cour : « L'Épopée, dit avec raison von Wilamowitz-Moellendorf, diffère à coup sûr beaucoup plus de la poésie populaire que même le dialogue tragique[5] ». La *Télémakheia*

1. *Odyss.*, III, 324-326.
2. *Odyss.*, III, 475-476.
3. *Odyss.*, III, 482-483.
4. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v. *Neleus*.
5. Von Wilamowitz, *Homer. Untersuch.*, p. 292.

m'apparaît donc comme l'œuvre d'un aède courtisan des royautés néléides.

Ce n'est pas que, dans la tradition, il n'y eût aucune part de vérité ni, parmi les Ioniens, aucun Pylien ou descendant de Pyliens authentiques. Hérodote savait que des Kaukones Pyliens figuraient entre les premiers émigrants. J'admettrais volontiers que, parmi les Ioniens, adorateurs d'Athèna, ce sont les Pyliens, peut-être, qui ont fait prédominer le culte de Poseidon. Car nous voyons que Néleus de Milet avait dressé l'autel de ce dieu sur le cap des Milésiens: prenez la carte : ce Poseidion était aux bouches du Méandre dans la même situation que le Poseidion pylien aux bouches de l'Alphée. En outre, Poseidon devint le dieu fédéral du Panionion, comme il avait été le dieu fédéral de Pylos. Aussi le poète odysséen, poursuivant sa flatterie, fait de Poseidon le père des Néléides. Cette belle invention ne va pas sans quelques difficultés. Dans les légendes authentiques de la Grèce propre, Élide et Thessalie, c'est le fleuve Énipeus qui engendre le premier Néleus. Il était difficile d'aller à l'encontre de cette foi commune. Mais notre poète a vite trouvé un subterfuge : il raconte que Poseidon a pris la forme du beau fleuve et, par ce moyen, trompé l'amoureuse Tyro. Voilà comment les rois des villes ioniennes ne remontent pas seulement jusqu'aux Croisades, mais jusqu'à l'Olympe.

*
* *

Ces relations historiques entre Pylos et l'Ionie expliquent suffisamment, je crois, l'exactitude des descriptions odysséennes. La gloire de Pylos vivait et vécut longtemps dans les souvenirs de l'émigration. La topographie survivait aussi dans les récits ou dans les périples apportés d'outre-mer. Bien des aèdes, avant l'auteur de la *Télémakheia*, avaient sans doute rebattu les oreilles royales de la gloire néléide. Pylos, son site, sa ville, son mouillage, ses alentours et ses légendes étaient devenus une matière poétique, une donnée aussi familière aux auteurs d'épopées, que le seront plus tard Thèbes ou Mycènes aux auteurs tragiques : « Les poèmes homériques, ajoute le même von Wilamowitz-Moellendorf, parlent un langage conventionnel que le rhapsode lui-même était obligé d'apprendre tout d'abord, avec un appareil de comparaisons et de formules traditionnelles. Ce style s'était transmis grâce à une tradition non interrompue, qui, jusqu'aux temps plus récents où les mœurs étaient toutes différentes, gardait une idée très exacte des mœurs épiques ». Cette remarque est plus juste encore, appliquée aux notions géographiques. Pour la *Télémakheia*, en particulier, c'est la tradition pylienne, conservée par les aèdes des royautés néléides, qui, pendant des générations, des siècles peut-être, perpétua l'exact souvenir de cette ville et de cette communauté néléennes....

Entre Nestor et notre poète odysséen, des générations, des siècles peut-être s'étaient écoulés. Dans le bouleversement de la Grèce achéenne, dans le changement des marines et des routes commerciales, Pylos avait disparu du monde

hellénique. D'autres ports, Kyparissia et Kyllénè, s'en étaient partagé l'ancienne clientèle. Les « rois voituriers » régnaient ailleurs : c'est à Phigalie que *Pompos* accueillait désormais les peuples de la mer. Les sables et les lagunes ensevelirent le mouillage de Télémaque et le Poseidion de Nestor. Sur sa haute acropole, la ville ruinée et méconnue perdit jusqu'à son nom. Après vingt-huit ou trente siècles de morne solitude, Pylos attend encore la pioche du fouilleur qui la réveillera. Et cependant la Porte des Sables survit toujours dans le souvenir des hommes, grâce aux vers homériques. J'ai montré, je crois, que devant nos yeux mêmes, elle pouvait tout entière ressusciter si nous voulions bien nous donner la peine seulement de traiter le texte odysséen comme un document, non comme un bavardage, et de l'expliquer à la façon des *Plus Homériques*.

LIVRE TROISIÈME

KALYPSO

νῆσος δενδρήεσσα θεὰ δ'ἐν δώματα ναίει
Ἄτλαντος θυγάτηρ....

Odyss., I, 51-52.

CHAPITRE I

LES MARINES PRIMITIVES ET LEURS ÉTABLISSEMENTS

τὴν Ὀδύσσειαν καθάπερ καὶ τὴν Ἰλιάδα ἀπὸ τῶν συμβάντων μεταγαγεῖν εἰς ποίησιν.

STRAB., III, p. 149.

L'étude de la Pylos homérique nous a fourni quelques données sur l'origine de la *Télémakheia*. Nous entrons maintenant dans l'Ulysséide, l'*Odysseia* proprement dite, le *Retour* ou l'*Errement* d'Ulysse. Respectant la disposition et la suite du poème, nous en prendrons l'un après l'autre les divers épisodes. C'est dans l'île de Kalypso que s'ouvre l'*Odysseia*. Depuis sept ans, captif dans cette île, Ulysse attend l'aube du retour. Sur la prière d'Athèna et sur l'ordre de Zeus, Hermès s'en va pour délivrer le héros. Hermès plonge du sommet de l'Olympe jusqu'à la surface des flots et longtemps il vole sous la forme d'une mouette. Tout au bout du monde, à l'endroit où les Colonnes séparent le ciel de la terre, il aborde enfin l'île reculée : là, dans une grande caverne, habitait la Nymphe; Ulysse pleurait sur les rochers.

Cette île de Kalypso a-t-elle réellement existé? ou n'est-elle qu'une fiction poétique, un Eldorado, un paradis rêvé par les navigateurs d'alors et décrit par le poète au gré de l'imagination et des contes populaires? Entre ces deux alternatives on penche, à première lecture du texte, vers la seconde. C'est la plus simple. Elle nécessite le moins de recherches et le plus de soumission aux opinions communément reçues. Le doux Fénelon a d'ailleurs embrumé cet horizon lointain de toutes les rêveries de son *Télémaque*. Il est de sens commun que l'île de Kalypso n'a jamais existé. Mais, si l'on fait du texte une étude « plus homérique », il apparait bientôt que certains détails, certaines épithètes et certains noms propres caractérisent, d'une part, notre site, et le localisent, d'autre part, dans une région strictement définie :

Ulysse, dit Athèna, supporte des maux loin de ses amis, dans une île cerclée de courants, où se dresse un nombril de la mer. Dans cette île aux arbres, habite la fille du pernicieux Atlas, qui sait les abîmes de toute la mer et qui, seul, possède les Hautes-Colonnes dressées entre le ciel et la terre....

Je rappelle la règle posée par W. Helbig, qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit : « Les épithètes homériques traduisent la qualité essentielle de l'objet qu'elles doivent caractériser. Elles ne font jamais ressortir les qualités secondaires, mais seulement celles qui frappent vivement les yeux et impriment à l'objet un caractère particulier. » Il y a peu d'épithètes banales dans l'*Odyssée*, beaucoup moins qu'on ne le croit généralement. Nous n'aimons pas les chevilles dans nos vers : pourquoi les Hellènes, nos maîtres, auraient-ils eu un goût moins difficile que le nôtre? L'île de Kalypso est une île à la Caverne, une île aux Oiseaux, une île aux Sources, une île aux Arbres, située dans la parenté, c'est-à-dire dans le voisinage des Hautes-Colonnes : si nous tenons un compte rigoureux de ces multiples épithètes, l'île présente assez de particularités pour que nous la distinguions entre mille.

Mais pour commencer faisons toutes les concessions au préjugé courant. Admettons que l'île de Kalypso soit une invention de l'auteur. Supposons que cet Eldorado n'ait jamais existé. Encore pouvons-nous tirer de son étude beaucoup de renseignements utiles et précis. Chaque peuple se fait son paradis à sa guise. Tout paradis n'est, en somme, que la peinture embellie de la vie ordinaire. L'île de Kalypso est l'Éden d'un peuple navigateur. Étudions cet Éden comme le type idéal d'un établissement maritime à une certaine époque de l'histoire méditerranéenne. Car suivant l'origine et les besoins des peuples navigateurs, suivant aussi la grandeur, la forme et l'armement des navires, on peut constater dans l'histoire de la Mer Intérieure que chaque époque a son type d'établissement, station de pêche ou de piraterie, embarcadère ou comptoir de débarquement. Pour la période préhellénique, l'île de Kalypso nous offrirait donc le type du port idéal. En voici la description exactement traduite :

Hermès atteignit enfin l'île lointaine où, dans une grande caverne, habitait la Nymphe aux beaux cheveux.... Tout autour de l'antre, une forêt avait poussé vigoureuse, aunes, peupliers et cyprès odorants, et les oiseaux de mer à large envergure, hiboux, éperviers et corneilles marines, y faisaient leur nids. Sur la bouche de la caverne profonde, une vigne étendait ses robustes rameaux, que fleurissaient les grappes. Quatre sources y versaient leur onde blanche, voisines l'une de l'autre, mais divergentes. Et tout autour, c'étaient de molles prairies de persil et de violettes, qu'un dieu même eût admirées en débarquant et dont son cœur se fût réjoui.

Si l'on dégage les principaux caractères de notre site, on trouve : 1° une île verdoyante, avec une ou plusieurs collines « nombrils de la mer »; 2° une caverne; 3° des sources; 4° des arbres peuplés d'oiseaux marins.

*
* *

I. *Sources*. — De ces caractères, il en est qui, pour toutes les marines et dans tous les temps, auront à peu près la même importance : telles, les sources.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, jusqu'à l'invention des grandes caisses à eau et la distillation de l'eau de mer, l'aiguade fut, pour tous les marins, dans toutes les mers, de primordiale nécessité. Mais, naviguant à travers des îles de marbre ou le long de côtes rocheuses, ne disposant d'ailleurs que de vases peu perfectionnés, petits (outres) ou fragiles (cruches), les marins de l'Égée primitive avaient un plus grand besoin des fontaines. Dans cette mer, le navigateur antique, comme le navigateur d'aujourd'hui, trouvait facilement sa nourriture grâce à la pêche (île des Thons) ou à la chasse (île des Cailles, des Lapins, des Cerfs, etc.). Presque jamais, dans la complainte du monde levantin, « les vivres ne viennent à manquer ». Mais l'eau manque parfois et c'est de soif que meurt le petit mousse de l'*Anthologie*[1].

L'île de Patmos, dit Tournefort, est un des plus méchants écueils de l'Archipel. Elle est découverte, sans bois et fort sèche, quoiqu'elle ne manque ni de roches ni de montagnes. Jean Cameniate, qui étoit du nombre des esclaves que les Sarrasins firent à la prise de Thessalonique et qu'ils conduisirent en Candie, assure que tous ces malheureux restèrent six jours à Patmos et qu'ils n'y trouvèrent pas d'eau à boire. Ils auroient fait bonne chère si on leur avoit permis de chasser, car l'île est pleine de perdrix, de lapins, de cailles, de tourterelles, de pigeons et de becfigues[2].

« Pour subvenir au manque d'eau douce, dont souffrent tant les navigateurs, dit Pline[3], les physiciens s'étaient mis en quête de recettes : toisons pendues aux agrès pour recueillir la rosée, vases de cuir ou de terre plongés dans la vague, etc. » Avec de telles recettes, le marin grec ou romain avait grand'-chance de mourir de soif. Parmi les pirates homériques, le manque d'eau risquait plus souvent encore de se faire sentir. Comme les corsaires francs des derniers siècles, ces pillards ne pouvaient pas se ravitailler à toutes les sources de leur connaissance. Bien des mouillages et des aiguades leur étaient fermés par l'hostilité des indigènes, sur les côtes qu'ils avaient razziées jadis et où ils craignaient de justes représailles. Prisonnier d'un corsaire franc sur la côte d'Égypte, Thévenot connaît tous les tourments de la soif, juste en face des bouches du Nil :

Les Corsaires avoient si peu d'eau qu'ils étaient obligés de la dispenser par mesure, en donnant à chacun deux verrées par jour. Notre nourriture consistoit en deux repas par jour. On nous donnoit du biscuit, lequel, pour être tout moisi, estoit de toute couleur, et afin de l'assaisonner et qu'il ne fust pas si dur, on le trempoit dans l'eau, qui puoit extrêmement et d'abord qu'on l'apportoit elle se faisoit sentir, et en pressant ce biscuit sous les dents, cette eau d'enfer couloit dans le gosier, qui faisoit un horrible effet, et nous beuvions de cette eau puante avec fort peu de vin par dessus.... Nous arrivasmes à Damiette.... En allant sur le Nil, nous beusmes notre saoul de bonne eau,

1. *Anthol.*, VII. 293.
2. Tournefort, I. p. 438.
3. Plin., XXXI. 37.

nous semblant d'estre passés d'enfer en paradis, comme nous avions passé de la mer sur un fleuve[1].

Ulysse et ses compagnons, chassés dix jours par la tempête et ballottés des mers grecques jusqu'aux rives des Lotophages, courent de même à la source côtière et mangent et boivent tout leur saoul.

ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ
αἶψα δὲ δεῖπνον ἕλοντο θοῇς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.
αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τ' ἐπασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος[2]....

Outre la boisson, il faut calculer pour ces marines primitives que l'alimentation nécessite une grande quantité d'eau. Les provisions de route se composent de blé en grains ou en farine, σῖτος, d'eau et de vin :

αὐτὰρ ἐγὼ σῖτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρόν
ἐνθήσω μενοεικέ', ἅ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι,

« Je mettrai sur ton bateau du grain, de l'eau et du vin rouge en abondance, pour chasser la famine », dit Kalypso[3], qui charge dans le radeau d'Ulysse une outre de vin noir, une grande outre d'eau et un sac de provisions, ἦα (nous allons retrouver ce terme). De même l'une des servantes phéaciennes apporte au vaisseau qui va rapatrier Ulysse le grain et le vin rouge :

... σῖτόν τε φέρεν καὶ οἶνον ἐρυθρὸν[4].

Mentor dit pareillement à Télémaque : « Prépare toutes les provisions de route, c'est-à-dire du vin dans les amphores et de la farine dans les outres »,

ὅπλισσόν τ' ἤια καὶ ἄγγεσιν ἄρσον ἅπαντα,
οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι καὶ ἄλφιτα μυελὸν ἀνδρῶν
δέρμασιν ἐν πυκινοῖσιν[5],

et Télémaque fait porter au vaisseau douze amphores de vin et vingt mesures de farine. Or les vins de Grèce, chauds et liquoreux, étanchent mal la soif. Sans eau pour les couper, les meilleurs crus du Levant ne peuvent abreuver longtemps un équipage, quand même il en aurait sa cale pleine. Il ne faut pas les comparer à nos vins légers du Nord. On pourrait imaginer une traversée faite au champagne ou au chablis, avec très peu d'eau. Mais, en quelques repas, le samos ou le chypre non coupés donnent le dégoût. Le navire, qui ramène Du Fresne-Canaye de Turquie, est surpris par la bonace dans la mer Ionienne : « Nous souffrîmes une soif désespérée, n'ayant que de l'eau poussiéreuse et ne

1. Thévenot, *Voyage*, II, chap. 63.
2. *Odyss.*, IX, 85-87.
3. *Odyss.*, V, 165-166.
4. *Odyss.*, XIII, 69.
5. *Odyss.*, II, 289-291.

pouvant boire de vin à cause de la canicule.... Les vins grecs les plus parfaits ne semblent pas plus savoureux au palais des délicats que nous parut ensuite l'eau d'un puits, tant nous avions souffert d'en être privés depuis bien des jours[1]. » A plus forte raison, le vin de ces marines primitives, le *vin noir*, comme dit le poète, ne peut être consommé pur. C'est une sorte de confiture épaisse et visqueuse, qu'il faut délayer dans beaucoup d'eau pour en faire du *vin rouge*. Maron donne à Ulysse un vin merveilleux, une boisson divine, un vin sans eau, ἀκηράσιον, un vin noir auquel il fallait ajouter, si l'on voulait du vin rouge, doux comme le miel, vingt mesures d'eau pour une mesure de vin; aussi l'outre qui contient cet extrait de vin répand une odeur divine[2]. Quand l'équipage de Télémaque au retour de Pylos vient débarquer sur l'extrême pointe d'Ithaque, on se hâte, après cette nuit sur l'eau, de préparer le souper et de « mélanger le vin noir »,

δεῖπνόν τ' ἐντύνοντο κερῶντό τε αἴθοπα οἶνον[3].

A tous les repas homériques, cette opération du vin mélangé se renouvelle. C'est le premier soin des valets, dès que le repas est commandé : ils mélangent le vin dans la cuve commune, le cratère, où l'on remplira les coupes de chacun.

De même avec le blé ou la farine, il faut beaucoup d'eau pour fabriquer la bouillie ou les pâtes dont tout le monde vit durant la traversée. Les Italiens aujourd'hui nourrissent leurs équipages de macaroni. Les équipages homériques vivent de farine « qui fait la force de l'homme, qui lui donne la moelle ». On ne rôtit des viandes qu'à terre. Viande et lait sont les douceurs des terriens. Vins et grains sont les provisions de bord, ἤια, ἦα. Les compagnons d'Ulysse, débarqués dans l'île du Soleil, ne doivent pas toucher au bétail sacré. Ils vont continuer à vivre sur leurs provisions de bord, ἦα, blé et farine. Tant qu'il leur reste du grain, ils respectent la défense et s'abstiennent des bœufs. Mais quand *toutes* les provisions sont épuisées, ils égorgent le troupeau :

οἱ δ' εἵως μὲν σῖτον ἔχον καὶ οἶνον ἐρυθρόν
τόφρα βοῶν ἀπέχοντο λιλαιόμενοι βιότοιο.
ἀλλ' ὅτε δὴ νηὸς ἐξέφθιτο ἤια πάντα[4]....

Aux temps historiques, pour les navigations rapides, il en est encore ainsi. La trirème athénienne, qui porte le décret de grâce au peuple de Mitylène et qui doit devancer le décret de mort, ne se nourrit que de farine délayée dans du vin et de l'huile[5]. Les provisions de route, pour les voyages sur terre, ne sont pas différentes. Quand les Dix Mille, rentrés de leur expédition, se trouvent encore assemblés à Byzance, un certain Koiratadas, racoleur de mercenaires et

1. Du Fresne-Canaye, *Voyage*, édit. Hauser. p. 174 et suiv.
2. *Odyss.*, IX, 196 et suiv.
3. *Odyss.*, XV, 500.
4. *Odyss.*, XII, 327-329.
5. Thucyd., III, 49.

professeur de tactique, se présente pour les conduire au Delta de Thrace, en un pays de belles razzias et de pillages : il fournira tout le nécessaire, des objets de culte, un devin, des provisions en abondance, vivres et boissons. Le lendemain, Koiratadas revient en effet avec ses objets sacrés, son prophète, vingt hommes chargés de farine, vingt hommes chargés de vin, trois hommes chargés d'olives, un homme pliant sous une charge d'aulx, un homme enfin chargé d'oignons[1]. Les navigateurs récents de la Méditerranée levantine gardent les mêmes habitudes. Au xvi[e] siècle, Belon décrit ainsi la vie des corsaires :

Pour ce que ce mot de Coursaires n'est bien entendu es régions méditerranées..., j'en veult maintenant donner l'intelligence.... Trois ou quatre duicts à la marine et hardis se mettent à l'adventure, qui dès le premier commencement sont pauvres, n'ayant que quelque petite barque ou frégate ou brigantin mal équipé. Mais au reste ils ont une boete de quadran à naviguer nommé le *Bussolo* et ont aussi quelque appareil de guerre. Pour leur vivre, ils ont un sac de farine et quelque peu de biscuit, un bouc d'huyle, du miel, quelques liaces d'aulx et oignons, qui est pour la provision d'un mois. Cela fait, ils se mettent à l'adventure.... Si le vent les contraint de se tenir en port, ils tireront leur barque en terre, qu'ils couvriront de rameaux d'arbres, et tailleront du bois avec leurs congnées et allumeront du feu avec leur fusil et feront un tourteau de leur farine, qu'ils cuiront... sur une tuile ou lame de cuivre ou de fer battu qu'ils appuient dessus deux pierres et font du feu dessous[2].

Actuellement encore, dans les îles et terres grecques, le batelier de Syra et l'ouvrier d'Arcadie vivent du même régime. Du pain plus ou moins cuit, de la *bobota* albanaise (c'est-à-dire de la farine de maïs grossièrement moulue, délayée dans de l'eau et cuite sur une plaque de métal à la manière indiquée par Belon), du vin, quelques olives et quelques sardines conservées, de l'huile et des oignons crus forment le fond de ce régime[3]. La viande n'apparaît qu'aux jours de fête ou de bombance, quand on rôtit un agneau que l'on dévore tout entier, entre amis.

Il faut donc une grosse provision d'eau à bord. Cette provision s'épuise vite. Il faut relâcher souvent, et presque chaque soir, pour la renouveler. Auprès des sources connues et constantes, chaque soir on débarque afin d'apprêter, comme dit Euryloque à Ulysse, un bon souper[4]. Or, sauf exceptions faciles à dénombrer, les sources qui bordent la Méditerranée levantine sont peu abondantes et tarissent parfois. Pour qu'un établissement soit assuré de ne manquer jamais

1. Xén., *Anab.*, VII, I, 37 : ἔχων τὰ ἱερεῖα καὶ τὸν μάντιν ἧκε καὶ ἄλφιτα φέροντες εἵποντο αὐτῷ εἴκοσιν ἄνδρες καὶ οἶνον ἄλλοι εἴκοσι καὶ ἐλαῶν τρεῖς καὶ σκορόδων ἀνὴρ ὅσον ἐδύνατο μέγιστον φορτίον καὶ ἄλλος κρομμύων.
2. P. Belon, *les Singularités*, etc., II, p. 10.
3. Cf. Aristoph., *Assembl.*, v. 307 et suiv. :

ἧκεν ἕκαστος
ἐν ἀσκιδίῳ φέρων
πιεῖν ἅμα τ' ἄρτον ἂν
καὶ πρὸς δύω κρομμύω
καὶ τρεῖς ἂν ἐλάας.

4. *Odyss.*, XII, 283.

d'eau, pour qu'une flottille soit assurée de trouver rapidement et longtemps la provision suffisante, il faut plusieurs sources à l'aiguade ; l'île de Kalypso en avait quatre :

κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,
πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἄλλυδις ἄλλη.

* * *

II. *Caverne.* — Les autres caractères de notre site sembleraient moins importants aux marins d'aujourd'hui. La caverne, surtout, ne leur serait pas d'un grand service. Aux marins de l'*Odyssée*, les cavernes côtières sont indispensables. Mais pour en bien faire comprendre la nécessité, il faut une dissertation assez longue sur les bateaux et les us et coutumes de ces navigateurs. Je prie le lecteur de prendre patience.

Considérons d'abord que leurs galères sont petites, mal pontées, peu confortables [1]. Ces galères sont petites, puisqu'elles marchent à la rame et qu'un équipage de vingt rameurs leur suffit, ce qui suppose huit ou dix rames sur chaque bord. On tire sans peine ces galères sur le rivage et quelques hommes suffisent pour les remettre à flot. Ce sont des embarcations plutôt que des navires. Comme les bateaux de l'Archipel au temps de Tournefort, elles « ne vont que dans la bonace ou par un vent favorable ; à la vérité, on serait mieux dans une tartane ; mais on perdrait son temps à soupirer après les vents [2] ». Ces galères sont peu confortables. Elles ne sont pas, d'un bout à l'autre, recouvertes d'un pont, sous lequel se tiendraient les rameurs, avec des chambres closes et une batterie où vivrait et dormirait l'équipage. Elles n'ont pas de chambre. La cale est ouverte. Ce sont des « vaisseaux creux », c'est-à-dire béants, non pontés, qui ont seulement, à l'avant et à l'arrière, des sortes de château, ἴκρια. Ces *ikria* ne sont, je pense, que des estrades émergeant du vaisseau creux et supportées par quatre piliers ; on y monte par une échelle. Tel est du moins le sens d'*ikrion* dans la langue des Grecs d'Asie. Un texte d'Hérodote nous donne la valeur exacte de ce terme. Hérodote décrit les habitations lacustres de Macédoine et leurs villages sur pilotis : « Ce sont des huttes sur des estrades, sur des *ikria*, que supportent de hauts pieux dressés en plein lac, ἴκρια ἐπὶ σταυρῶν ὑψηλῶν ἐν μέσῃ τῇ λιμνῇ [3]. » J'imagine de même les *ikria* homériques. A chaque bout du navire, une plate-forme, dominant la cale et la mer, repose sur quatre piliers ; un bordage la ceinture des trois côtés qui regardent la mer ; mais l'estrade est ouverte, sans garde-fou, du côté de la cale, où l'on descend par l'échelle.

1. Je n'expose ni ne discute les différentes théories que l'on a faites sur les vaisseaux homériques, leur disposition générale et leurs particularités de gréement ou de construction. Je renvoie le lecteur au chapitre de E. Buchholz, *Homer. Real.*, II, p. 239-280. Cf. aussi W. Helbig, *l'Épopée Homér.*, p. 199, et surtout A. Jal, *Archéolog. Nav.*, I, p. 50 et suiv.
2. Tournefort, I, p. 300-301.
3. Hérod., V, 16.

Tous les détails du texte odysséen vont nous amener à cette conclusion. Sous chacun de ces *ikria*, entre les quatre piliers, peut-être existe-t-il quelque soute ou quelque réduit, une cabine, « la chambre » comme disent les corsaires francs. Mais dans tout le poème, il n'est fait aucune mention de ce réduit. Je croirais plus volontiers que le dessous des *ikria* ne se distingue en rien du reste de la cale. Le poète ne parle jamais que des châteaux à l'étage supérieur.

Le château d'avant sert de poste à la vigie. Le château d'arrière est la demeure du capitaine, du pilote et des passagers de marque : ils s'y assoient durant le jour; ils s'y étendent durant la nuit. C'est sur le château d'arrière, que Télémaque et Mentor, partant vers Pylos, viennent s'installer :

> νηὶ δ' ἐνὶ πρυμνῇ κατ' ἄρ ἕζετο, ἄγχι δ' ἄρ' αὐτῆς
> ἕζετο Τηλέμαχος[1]....

Au retour de Pylos, c'est sur le château de la poupe que Télémaque dépose la lance du suppliant Théoklyménos ; c'est là qu'il s'assied lui-même et fait asseoir Théoklyménos auprès de lui :

> ὣς ἄρα φωνήσας οἱ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος,
> καὶ τό γ' ἐπ' ἰκριόφιν τάνυσεν νεὸς ἀμφιελίσσης·
> ἂν δὲ καὶ αὐτὸς νηὸς ἐβήσετο ποντοπόροιο,
> ἐν πρυμνῇ δ' ἄρ' ἔπειτα καθέζετο, πὰρ δὲ οἷ αὐτῷ
> εἷσε Θεοκλύμενον[2]....

La nuit venue, le capitaine, qui parfois est en même temps le pilote,

> αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τῳ ἄλλῳ
> δῶχ' ἑτάρων ἵνα θᾶσσον ἱκοίμεθα πατρίδα γαῖαν[3],

ou le capitaine et le pilote, avec les passagers de marque, peuvent s'allonger sur le pont du château d'arrière, ἐπ' ἰκριόφι πρυμνῆς[4]. C'est là que les Phéaciens font un lit pour Ulysse, avec une couverture, ῥῆγος, et des draps de lin, λίνον, et c'est là qu'Ulysse dort d'un sommeil de plomb durant la traversée; les Phéaciens, sans l'éveiller, le déposent sur la plage d'Ithaque, roulé dans sa couverture et dans ses draps[5].... « J'ai chez moi, dit Nestor, assez de couvertures et de literie pour que le fils de mon vieil ami Ulysse ne s'en aille pas dormir sur le château de son navire »,

> αὐτὰρ ἐμοὶ πάρα μὲν χλαῖναι καὶ ῥήγεα καλά·
> οὔ θην δὴ τοῦ δ' ἀνδρὸς Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς
> νηὸς ἐπ' ἰκριόφιν καταλέξεται[6]....

1. *Odyss.*, II, 417-418.
2. *Odyss.*, XV, 282 et suiv.
3. *Odyss.*, X, 33.
4. *Odyss.*, III, 353.
5. *Odyss.*, XIII, 73 et suiv. ; 118 et suiv.
6. *Odyss.*, III, 351-353.

Sur le pont du château d'avant, sur le gaillard d'avant, quelques rameurs peuvent de même s'étendre pendant la nuit. Mais le gros de l'équipage, entassé dans le creux du vaisseau, rame ou dort sous la pluie et sous l'embrun. Rien ne les couvre. Entre les deux châteaux d'arrière et d'avant, ἴκρια πρώρης et ἴκρια πρυμνῆς, le vaisseau est creux, γλαφυρή, non ponté. Dans ce creux du vaisseau, sont alignés les bancs des rameurs, perpendiculairement au bordage. Ils laissent au milieu du vaisseau un espace libre, un passage, une *coursie* : « la *coursie* est comme la rue de la galère, par laquelle on va d'un bout à l'autre[1] ». D'un bout à l'autre du vaisseau, διὰ νηὸς ἰών. Ulysse se promenant sur la coursie exhorte ses hommes au moment de franchir Skylla :

αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἰὼν ὤτρυνον ἑταίρους[2].

Cette expression « aller à travers le vaisseau », διὰ νηὸς ἰών, nous est plus clairement expliquée dans la dernière visite d'Alkinoos au vaisseau phéacien. On a tout préparé pour le rapatriement d'Ulysse. Le vaisseau gréé est mis à flot, puis amené par les rameurs et ancré dans le goulet du port. La houle du large le balance. On va partir dans quelques heures. Les Phéaciens ont envoyé à bord les cadeaux destinés à Ulysse, chaudrons, trépieds et autres manufactures. On a disposé ces objets encombrants dans le creux du vaisseau, sous les bancs des rameurs, de chaque côté de la coursie. Alkinoos vient passer la dernière isnpection. D'un bout à l'autre du vaisseau, αὐτὸς ἰὼν διὰ νηός, il se promène sur la coursie et vérifie l'arrimage, « afin que rien ne gêne les hommes quand ils donneront le coup de rame[3] ». Sur les galères italiennes ou provençales, une expression était employée qui traduirait exactement notre mot homérique : c'est *correr la nau* ou *courir la nef*, *correr la cossia* ou *courir la coursie*. C'était ce que l'on appela plus tard en France *courir la bouline*. Les matelots rebelles ou délinquants étaient condamnés à passer plusieurs fois d'un bout à l'autre de la galère en courant sur la coursie; l'équipage rangé de chaque côté frappait le condamné à grands coups de bouline, de corde raide[4].

Dans le creux du vaisseau, sur la coursie, on peut coucher le mât, quand, amenant la voile, on démâte pour ramer.

ἀνστάντες δ' ἕταροι νεὸς ἱστία μηρύσαντο
καὶ τὰ μὲν ἐν νηὶ γλαφυρῇ θέσαν[5]....

Certains navires ont peut-être des chevalets pour recevoir et maintenir le mât couché, ἱστοδόκη. Mais un seul passage de l'*Iliade* et un passage des hymnes homériques mentionnent ces chevalets qui ne doivent pas être d'un usage courant. C'est à même la cale ou sur la coursie que l'on couche le mât et les agrès. Quand

1. J. Hobier. *Construct. des Galères*, p. 27.
2. *Odyss.*, XII. 206.
3. *Odyss.*, XIII. 20 et suiv.
4. Cf. A. Jal, *Glossaire Naut.*, s. v. *Correr la Cossia*.
5. *Odyss.*, XII. 170-171.

le vent fauche la mâture, tout s'écroule dans la cale, qui n'est donc pas couverte[1]. Dans le creux du vaisseau, Skylla peut pêcher six hommes qu'elle enlève à bout de bras; c'est donc que rien ne les couvre; il n'y a pas un pont au-dessus d'eux :

τόφρα δέ μοι Σκύλλη γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑταίρους
ἓξ ἕλετο[2]....

Dans le creux du vaisseau, on entasse les vivres et les présents :

ἐν νηὶ γλαφυρῇ βίοτον πολὺν ἐμπολόωντο[3].

Les marchandises les plus précieuses restent là, sans que rien ne les dérobe à la vue ni aux convoitises de l'équipage. Même sur les navires perfectionnés des Phéaciens, il n'y a pas de chambre où serrer les objets de prix :

Alors la reine Arètè (la femme d'Alkinoos) apporte un admirable coffre; elle y dépose les cadeaux, les tissus et l'or, que les Phéaciens donnaient à Ulysse, et elle dit au héros : « Viens toi-même regarder la fermeture et, vite, ajoute un nœud afin que, durant le voyage, personne ne te puisse voler tandis que tu feras un bon somme sur le vaisseau noir. » A ces mots, Ulysse vint aussitôt arranger la fermeture et, vite, il fit par-dessus le nœud savant, que lui avait enseigné la vénérable Kirkè.

S'il faut tant de précautions pour sceller le coffre, c'est qu'il va rester sous la main de l'équipage. La bonne reine Arètè connaît son peuple de chapardeurs qui ramasse et s'approprie tout ce qu'il trouve « à la traîne ». Pendant le sommeil d'Ulysse, on ouvrirait le coffre non scellé, comme on ouvre la fameuse outre du roi Aiolos. Relisez l'épisode. Ulysse reçoit d'Aiolos l'outre merveilleuse qui contient le souffle des tempêtes. Il arrime cette outre dans le creux du vaisseau. Il l'attache avec un cordage d'argent. Puis il s'endort. Ses compagnons ne peuvent résister à la tentation. Cette outre qu'ils ont là, sous leurs pieds, à leur portée, toujours devant les yeux, que peut-elle bien contenir? quels trésors ce malin d'Ulysse leur cache-t-il encore? Ils ouvrent. La tempête sort.... Si le creux du vaisseau était une chambre close, une soute couverte, tout ce récit deviendrait invraisemblable, incompréhensible. Que l'on relise encore un conte d'Ulysse au chant XIV, sa prétendue captivité à bord d'un navire thesprote. Les corsaires l'ont dépouillé de ses vêtements et solidement ligotté sous les bancs des rameurs. Ils débarquent le soir à la côte d'Ithaque pour mélanger le vin et prendre le repas. En leur absence Ulysse détache ses cordes, se glisse le long du gouvernail jusqu'à la mer et s'enfuit à la nage :

ἔνθ' ἐμὲ μὲν κατέδησαν ἐυσσέλμῳ ἐνὶ νηὶ
ὅπλῳ ἐυστρεφέι στρερεῶς.

1. *Iliad.*, I. 434; *Hymn. Apol.*. 504; *Odyss.*, XII, 410-414.
2. *Odyss.*, XII, 245-246.
3. *Odyss.*, XV, 456.

Il n'est pas question d'une cale fermée où l'on mettrait aux fers les esclaves et les captifs. Le prisonnier est seulement attaché par une corde, sous les bancs des rameurs. La corde une fois déliée, rien ne l'empêche de fuir, ni portes à ouvrir, ni parois à enfoncer. Sur les bateaux du xvii[e] siècle, voici le récit d'une évasion toute pareille. Robert, capitaine anglais, a été pris par des corsaires turcs, avec un jeune garçon de ses amis

> Je ne doutais pas qu'ils nous vendissent à Rhodes pour être esclaves le reste de nos jours. Cependant ils agirent mieux à notre égard que nous n'attendions, puisqu'ils ne nous mirent pas à la chaîne. Il y avoit déjà cinq jours que nous étions entre leurs mains, lorsqu'ils mouillèrent à Samos. Ce fut ici que je me hasardai la nuit à prendre mon jeune garçon sur le dos et à nager à terre où nous abordâmes heureusement. Pour n'être pas découverts par les Turcs qui s'y étoient rendus, il nous fallut demeurer cachés six jours et six nuits dans les crevasses d'un rocher, où nous n'eûmes pour toute nourriture que trois limaçons et les racines de quelques herbes sauvages[1].

Que l'on note bien le détail de cette histoire. Si nos gens ont pu fuir, c'est qu'on ne les avait pas mis à la chaîne, à fond de cale. Les corsaires turcs ont des chambres où l'on met à la chaîne, des soutes qui peuvent servir de prison. Mais ils « agirent mieux » avec leurs captifs. Nos gens ne furent pas enfermés. Comme Ulysse, ils purent se couler jusqu'à la mer et nager vers la rive. Comme eux, Ulysse n'a pas eu de porte à enfoncer ; mais le vaisseau thesprote n'avait pas de prison.... C'est de même, dans le creux des vaisseaux, sous les bancs des rameurs, et non dans une chambre close, que l'on attache les déserteurs ramenés à bord. Ulysse fait rallier de force les matelots qui ont voulu déserter au pays des Lotophages : « Malgré leurs larmes, je les traînai aux vaisseaux et, dans le creux, sous les bancs, je les attachai tout de leur long ».

> τοὺς μὲν ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄγον κλαίοντας ἀνάγκῃ
> νηυσὶ δ' ἐνὶ γλαφυρῇσιν ὑπὸ ζυγὰ δῆσα ἐρύσσας[2].

Tout le poème nous montrerait que marchandises, personnes ou provisions restent empilées dans une cale ouverte, même au cours des longues traversées. En quittant l'île des Phéaciens, Ulysse est installé sur le château d'arrière. Mais c'est dans le creux du vaisseau que l'on a déposé les cadeaux d'Alkinoos et de son peuple, non seulement les manufactures et les objets de métal, mais encore les fins tissus, les broderies et les provisions envoyées par la bonne reine Arètè et portées à bord par ses trois chambrières. Celles-ci remettent leur charge aux matelots qui la disposent dans le vaisseau creux,

> αἶψα τά γ' ἐν νηὶ γλαφυρῇ πομπῆες ἀγαυοὶ
> δεξάμενοι κατέθεντο[3]....

1. Robert, *Voyage au Levant*, p. 260.
2. *Odyss.*, IX, 99-100.
3. *Odyss.*, XIII, 69 et suiv.

De ce creux du vaisseau, quand on arrive à terre, on tire le chargement, marchandises et troupeaux,

οἱ δὲ χρήματ' ἐμὰ γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλόντες...
μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλόντες[1]....

Les moutons du Kyklope y ont trouvé place sans difficulté. On s'est contenté de les y jeter par-dessus bord, ce qui suppose une coque peu profonde. Jetés dans le trou béant de nos cales, les moutons se fussent cassé les pattes. On sait quelles manœuvres et combien de temps il faut aujourd'hui pour embarquer du bétail même dans nos vaisseaux les plus petits et dans nos cales les moins basses. Ulysse et ses compagnons, fuyant devant le Kyklope, n'ont pris aucune précaution, ni perdu aucun temps : par-dessus bord, les moutons !

... ἐκέλευσα θοῶς καλλίτριχα μῆλα
πόλλ' ἐν νηὶ βαλόντας[2].

En deux passages, le creux du vaisseau est désigné par le mot *antlon*, ἄντλον, qui dans le grec classique signifie proprement la *sentine*, le réservoir à fond de cale où s'amassent les eaux (ἄντλον signifie aussi *eau croupie*) et que l'on vide (ἀντλέω) à l'écope (ἄντλημα). Sur les vaisseaux homériques, l'*antlon* n'est pas un grand espace couvert, une batterie close et confortable. Ce n'est que la partie la plus creuse de la coque, une sorte de trou béant, mais peu profond, sous le plancher où s'appuient les pieds des rameurs, un puisard entre les poutres du fond. Chaque fois que le poète mentionne la sentine, il est visible que rien ne la sépare entièrement du reste de la cale : rien ne la couvre tout entière. D'en haut, les voiles et les passagers tombent au fond de l'*antlon*. « Un coup de vent, dit Ulysse, fauche la mâture : tous les agrès sont précipités dans l'*antlon* (il n'y a donc pas de pont), et le mât couché sur l'arrière va casser la tête du pilote (qui est assis sur le château d'arrière),

... ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν ὅπλα τε πάντα
εἰς ἄντλον κατέχυνθ'· ὁ δ' ἄρα πρυμνῇ ἐνὶ νηὶ
πλῆξε κυβερνήτεω κεφαλήν,

et le pilote tombe du château dans la mer,

κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν[3]....

La *nurse* phénicienne d'Eumée tombe pareillement (du haut du château) dans l'*antlon*. Elle s'est enfuie de la maison de son maître, le roi de Syra, en enlevant le petit Eumée. Elle a pris passage sur un bateau phénicien : « Pendant toute

1. *Odyss.*, XIII, 283 ; IX, 548.
2. *Odyss.*, IX, 469-470.
3. *Odyss.*, XII, 410-414.

une semaine, nous naviguons jour et nuit; mais le septième jour, Artémis la fit tomber dans l'*antlon* »,

> ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,
> τὴν μὲν ἔπειτα γυναῖκα βάλ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
> ἄντλῳ δ' ἐνδούπησε[1]....

Il ne faut pas imputer aux déesses de pareilles méchancetés. Artémis ne fut pour rien dans l'accident. La chose arriva, sur ce navire de Sémites, le *septième* jour. Ce devait être jour de repos, de liesse, de *sabbat*. Là-haut, sur le château d'arrière, on avait dû fêter le jour du Seigneur, comme on le fêtait à bord des corsaires francs au XVII[e] siècle, pieusement et copieusement. Les vins de l'Archipel jouent trop souvent de vilains tours aux navigateurs étrangers. Au XVII[e] siècle, les trafiquants européens, Anglais, Hollandais et Français, établis à Smyrne, avaient habitué les capitaines marins à de sages précautions :

> Les marchands, raconte le chevalier d'Arvieux, vont quelquefois se divertir à bord des vaisseaux qui sont en rade.... Ils y viennent de bon matin et s'en retournent fort tard. Très souvent les conviés ont besoin qu'on les mette dans leurs bateaux avec des palans, de crainte que les pieds leur manquent en descendant par les échelles. Cette précaution est sage et nécessaire, après ces sortes de longs festins où l'on a bu beaucoup et, pour l'ordinaire, beaucoup trop.... Quand les divertissements se font à terre chez les marchands, et surtout chez les Anglois, on ne peut rien ajouter à la magnificence des festins ni à la quantité de vin qui s'y boit. Après qu'on a cassé tous les verres et les bouteilles, on s'en prend aux miroirs et aux meubles. On casse et on brise tout pour faire honneur à ceux à qui on boit et on pousse quelquefois la débauche si loin que, ne trouvant plus rien à casser, on fait allumer un grand feu et on y jette les chapeaux, les perruques et les habits, jusqu'aux chemises, après quoi ces messieurs sont obligés de demeurer au lit jusqu'à ce qu'on leur ait fait d'autres habits[2].

Notre corsaire phénicien avait rempli sa cale de vivres avant de quitter Syra. Le capitaine, galant homme, traitait bien cette grande et jolie payse, qui, de son côté, ne se montrant ni avare ni cruelle, payait à sa façon, « sur le lit et en amour », εὐνῇ καὶ φιλότητι... Le château d'arrière n'était ceinturé d'un bordage que du côté de la mer. Rien ne servait de garde-fou du côté de la cale. La pauvre fille tenant mal son équilibre et quelque coup de roulis aidant, l'accident se produisit sans qu'Artémis y mît la main. Sur l'escadre de S. A. R. le duc d'Édimbourg, que j'ai connue dans les mers levantines, pareilles chutes de la dunette sur le pont étaient assez fréquentes le dimanche soir.

Donc la cale ne semble pas être pontée. Ce sont bien les vaisseaux non couverts, mais équipés en corsaires à la vieille mode, dont parle Thucydide, — οὐδ' αὖ τὰ πλοῖα κατάφρακτα, ἀλλὰ τῷ παλαιῷ τρόπῳ λῃστικώτερον παρεσκευασμένα[3].

1. *Odyss.*, XV. 477-479.
2. D'Arvieux. I, p. 131-132.
3. Thucyd., I, 10.

Les Grecs ne connurent que plus tard les vaisseaux entièrement couverts. Ce furent les Thasiens, dit Pline, qui les premiers construisirent des vaisseaux-longs entièrement couverts, *naves tectas longas Thasii invenerunt*[1]. Pline ajoute qu'auparavant on ne combattait que de la proue et de la poupe, *antea ex prora tantum et puppi pugnabatur*[2], nous dirons : du gaillard ou château d'avant, et du gaillard ou château d'arrière. C'est bien ainsi que les choses se passent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ἐπὶ πρυμνῇσι μάχωνται[3]. Ulysse, apercevant Skylla, revêt ses armes, prend deux javelots et va se poster au gaillard d'avant :

αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα καὶ δύο δοῦρε
μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλὼν εἰς ἴκρια νηὸς ἔβαινον
πρώρης[4]....

Les vaisseaux d'Ulysse ressemblent à cette barque de bronze, trouvée dans l'antre de l'Ida, à côté de boucliers et d'autres « produits de l'industrie phénicienne[5] ». Ils ressemblent davantage encore, comme le remarquait déjà Helbig, aux vaisseaux des Peuples du Nord, figurés sur les monuments égyptiens. La proue et la poupe, également hautes, sont toutes deux pourvues d'une corne droite, ὀρθόκραιρος : les barques siciliennes, dans le détroit de Messine, gardent



Fig. 22. — Les barques siciliennes[6].

1. Cf. A. Jal, *Glossaire Nautique*, p. 1049 : « Dès l'origine de la construction navale, il y eut deux espèces de navires.... Depuis les temps les plus reculés et dans tous les pays, le vaisseau rond et le vaisseau long ont existé simultanément.... Le Navire Long, essentiellement propre aux courses rapides, et par conséquent fait pour la guerre, admit la voile, mais fit essentiellement usage de la rame. Le Vaisseau Rond, destiné à porter de lourdes charges et propre aux navigations commerciales, ne négligea pas toujours la rame, mais se servit principalement de la voile. La galère du XVII[e] siècle était la dernière et la plus parfaite individualité de la famille des Navires Longs. Le vaisseau de ligne moderne est celui de la famille des Vaisseaux Ronds. » Dans l'*Odyssée*, il est toujours question de Navires Longs, de croiseurs de guerre, sauf en un passage que nous allons étudier plus loin où le poète fait mention du vaisseau de charge, du Vaisseau Rond (*Odyss.*, V, 250). Dans les collections de sceaux des villes du Moyen Age, qui représentent des navires et que reproduit A. Jal aux pages 1050 et 1051 de son *Glossaire*, on peut voir toute une série de vaisseaux analogues ou même entièrement semblables à notre galère homérique, avec sa coque creuse et ses deux estrades de l'avant et de l'arrière. Le « vaisseau rapide » du monde homérique correspond aux mêmes besoins que la « galère-subtile » de la Renaissance. Cf. dans ce même *Glossaire* de Jal, les articles *Galère* et *Navis longa*.
2. Pline, VII, 17.
3. *Iliad.*, VIII, 475. Les galères égyptiennes sont ainsi disposées. Cf. A. Jal, *Arch. nav.*, I, p. 70. Les monuments égyptiens nous représentent bien ces guerriers debout à l'avant et à l'arrière du bateau « sur des espèces de dunettes dont l'intérieur présentait un abri et sur laquelle on montait pour dominer et lancer des traits plus sûrs d'arriver dans la galère ennemie. On voit sur les châteaux d'arrière les timoniers assis et gouvernant les galères, à côté d'eux des archers lançant des flèches. »
4. *Odyss.*, XII, 228-30.
5. Collignon, *Hist. Sculpt.*, I, p. 80.
6. Photographie de M[me] V. Bérard.

encore aujourd'hui cette corne droite de l'avant ou de l'arrière qui permet de fixer les câbles pour haler le bateau à la plage ou le remettre à flot.... La proue et la poupe ont à l'extérieur une double courbure symétrique, — νηῦς κορωνίς, ἀμφιέλισσα, — et à l'intérieur deux estrades, ἴκρια, entourées d'un bordage. Les guerriers, debout sur ces estrades, ἐπ' ἰκριόφιν, dépassent de tout le buste leurs compagnons debout dans la cale, ἐν νηὶ γλαφυρῇ. Couverts jusqu'aux cuisses par le bordage, les guerriers peuvent facilement se protéger le haut du corps de leur cuirasse ou de leur bouclier[1].

Les navires phéniciens, dit G. Maspero, étaient étroits et longs et ils sortaient de l'eau aux deux extrémités. La proue et la poupe se chargeaient d'une plate-forme bordée de

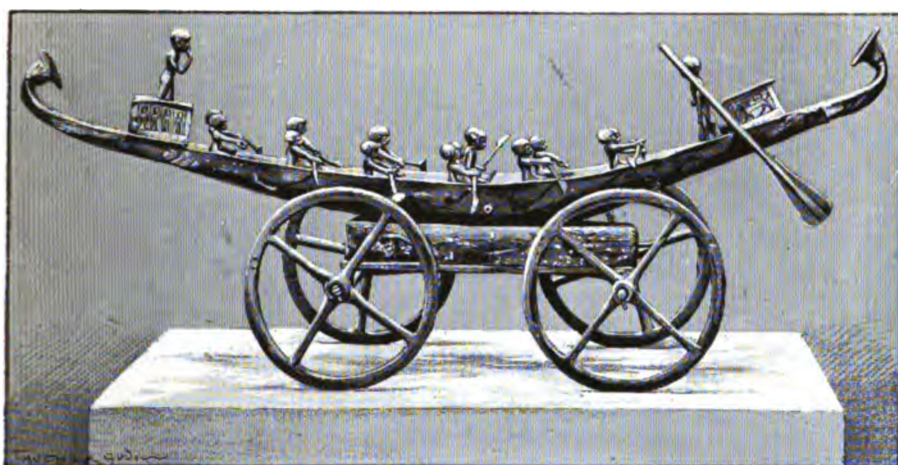


Fig. 23. — Barque votive égyptienne[2].

balustres en bois qui faisait office de château gaillard. La coque mesurait vingt à vingt-deux mètres : mais elle ne semble pas avoir calé plus d'un mètre cinquante au plus creux. Elle ne renfermait point de chambre, mais le lest, les armes, les provisions et les agrès de rechange. La muraille était élevée d'environ cinquante centimètres. Les bancs de nage s'accotaient contre elle et laissaient libre, au centre, un espace où loger les ballots de marchandises, les soldats, les esclaves, les passagers supplémentaires. L'équipage comprenait trente rameurs, quatre gabiers, un pilote, un capitaine et un chef de chiourme. En bataille, comme les rameurs se seraient trouvés exposés aux projectiles, on exhaussait la muraille d'un mantelet. Les soldats se répartissaient sur le gaillard d'avant... et sur le gaillard d'arrière, d'où ils essayaient, en attendant l'abordage, d'abattre à coups de flèche les ennemis[3].

Cette description de G Maspero mérite une attention minutieuse : « Aucun

1. Helbig, l'*Épopée Hom.*, trad. Trawinski, p. 200.
2. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, II, p. 81. Les fig. 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29 sont tirées de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero. L'auteur et les éditeurs, MM. Hachette et Cie, ont bien voulu mettre ces clichés à ma disposition. Je leur renouvelle mes plus vifs remerciements.
3. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 198-199.

monument, ajoute l'auteur, ne nous apprend de façon directe ce qu'étaient les vaisseaux des Phéniciens. Mais nous connaissons la structure des galères des Pharaons de la XVIIIe Dynastie. On ne risque guère de se tromper si l'on se figure les navires phéniciens comme ne différant des égyptiens que par de menus détails de coupe ou de gréement. » Ce raisonnement est d'autant plus légitime qu'en réalité nous avons un monument pour le vérifier. La barque votive de l'Ida, où les archéologues reconnaissent une œuvre phénicienne, est la reproduction exacte de telle barque votive égyptienne du temps d'Ahmosis : même coque allongée et terminée en deux cornes, qui sortent de l'eau; même rangée double de rameurs assis dans le creux du vaisseau, tandis qu'à l'avant et à l'arrière se dressent deux petites plateformes. Ces barques sont en miniature

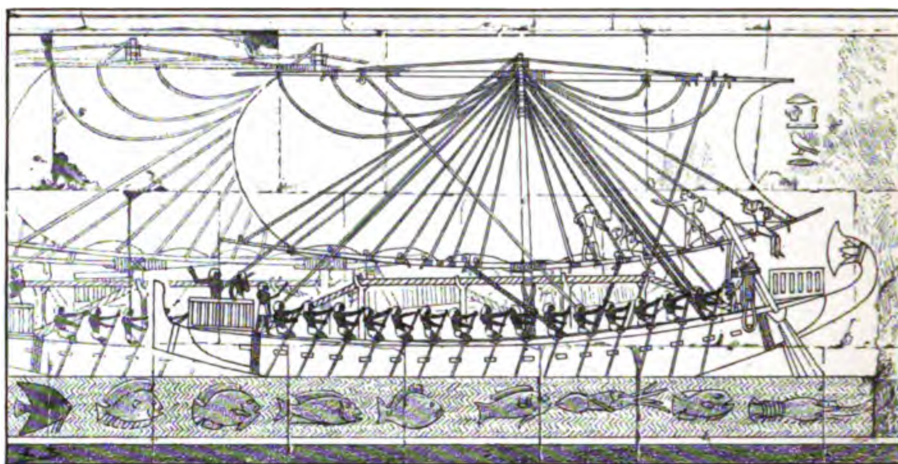


Fig. 24. — Vaisseau de course égyptien[1].

l'exacte reproduction des grands vaisseaux. Si, phéniciennes ou égyptiennes, les barques entre elles sont semblables, c'est que les vaisseaux l'étaient aussi[2].

Il fut un temps où toutes les marines de la Méditerranée levantine construisaient sur ce modèle. Les monuments égyptiens permettent de constater la ressemblance complète entre les navires des Peuples de la Mer, Shardanes, Danaens, Achéens, etc., et les vaisseaux de course de la XVIIIe Dynastie. G. Maspero, dans son *Histoire Ancienne*[3], insiste avec raison sur ces ressemblances. Les galères barbares avaient, comme les vaisseaux de course de Deïr-el-Bahari, des formes allongées, avec des coques peu profondes.

Les lignes de l'avant et de l'arrière se relevaient droit, à la façon d'un cou de cygne ou d'oie. Deux châteaux dominaient [la coque] et un parapet courant sur le plat du bordage garantissait le corps des rameurs. Le mât unique était muni d'une vergue

1. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, II, p. 197.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, 81.
3. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 464-465.

courbe et se terminait par une hune où quelque vigie se juchait pendant la bataille. La vergue supérieure ne s'amenait pas. Mais les gabiers manœuvraient la voile de la même manière que les Égyptiens. Les analogies qu'on remarque entre cette flotte et celle de Ramsès s'expliquent sans peine. Les Égéens, à force d'examiner les galères phéniciennes, qui croisaient chaque année dans leurs eaux, s'étaient instruits à l'art des constructions navales. Ils avaient copié les lignes, imité le gréement, appris la manœuvre de vogue ou de combat.

En somme, c'est aux navires égyptiens de la XVIIIe Dynastie qu'il faut recourir, si nous voulons connaître les vaisseaux homériques. Ayez sous les yeux les vaisseaux de course que la reine Haïtshopitou envoya aux Échelles du Pays de l'Encens, et vous comprendrez dans leurs moindres détails les descriptions et les manœuvres odysséennes. Le mémoire de G. Maspero, *Sur quelques navigations des Égyptiens*[1], et les dessins qui l'accompagnent seraient le meilleur commentaire de l'*Odyssée*. Nous avons déjà vu les ressemblances de coupe et de forme, la même disposition des bancs dans une cale peu profonde et les mêmes châteaux aux deux extrémités. C'est aussi le même gréement. Le mât est unique. A juger par la hauteur des hommes, le mât des bateaux égyptiens peut avoir huit mètres de haut. Le poète odysséen nous dit que la massue du Kyklope était un olivier haut comme le mât d'un navire à vingt rames. Les commentateurs remarquent avec justesse que l'olivier, comparé au chêne, au sapin, au platane ou au cyprès, est un arbre bas, trapu, sans élancement[2]. Le mât homérique n'a donc pas grande hauteur. Il ne doit pas dépasser les huit mètres du mât égyptien. — « Le mât égyptien, continue G. Maspero, s'implantait perpendiculairement au centre de la coque; des entrelacs de corde l'assujettissaient. » C'est aussi la disposition du mât homérique. Pour mâter, on soulève le mât de sapin; on le dresse perpendiculairement à la coque, au-dessus des bancs de nage; on engage le pied dans un trou qui est au milieu de la coursie, μεσόδμη, puis dans un carré de bois disposé au fond de la coque, sur la quille ou sur la carlingue, et qui s'appelle le *pied du mât*, ἱστοπέδη[3],

ἱστὸν δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης
στῆσαν ἀείραντες κατὰ δὲ προτόνοισιν ἔδησαν.

Dans les vaisseaux égyptiens et dans les vaisseaux homériques, le mât n'a pas de haubans. A son pied ou à la hauteur de la *mesodmè*, il est lié à la coque ou à la coursie par des entrelacs de cuir; mais c'est par le haut surtout qu'il est maintenu : un double système de cordages, *étais* et *faux-étais*, πρότονοι[4],

1. G. Maspero, *Biblioth. Égypt.*, VIII, p. 89. Cf. Plin., VII, 57, 15 : nave primus in Graeciam ex Aegypto Danaus advenit.
2. Cf. Buchholz, *Hom. Realien*, 254-255; *Odyss.*, IX, 323.
3. Cf. pour tous ces mots, Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v.
4. Cf. A. Jal, *Glossaire Naut.*, s. v. *Protonos* et *Etai* : « Les dictionnaires donnent à πρότονος et πρότονον la signification de *hauban*, *corde tendue depuis le haut du mât jusqu'à la proue*; ce n'est pas le hauban que définissent ainsi les auteurs de lexiques, mais l'étai.... L'étai est un cordage qui,

va s'attacher à la proue et à la poupe. Quand le mât est dressé, on raidit les étais et faux-étais et on les « attache en bas ». Pour démâter, manœuvre inverse. On lâche les étais, on sort le mât du pied et du trou, et on le couche sur la coursie ou sur les deux fourches destinées à le recevoir, ἱστοδόκη.

ἱστὸν δ' ἱστοδόκῃ πέλασαν προτόνοισιν ὑφέντες[1].

Sur les vaisseaux égyptiens, dit G. Maspero, « le mât à pible (c'est-à-dire d'une seule pièce) n'a pas de haubans prenant leur point d'appui sur les bords du navire, mais des étais, deux à l'avant, un à l'arrière. Le faux-étai d'avant se capèle à la tête du mât par le bout d'en haut et s'attache à l'éperon par le bout d'en bas. L'étai d'avant et l'étai d'arrière partent du mât et vont s'amarrer symétriquement sur les attaches de proue et de poupe. » De même, sur nos vaisseaux odysséens, le mât ne tient debout que par ces étais et faux-étais. Quand une rafale brise les deux étais, le mât se renverse brusquement sur le château d'arrière :

ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα
ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν[2]....

S'il s'agissait de deux jeux de haubans, attachés sur les flancs du vaisseau, leur cassure entraînerait la chute du mât sur l'un des bords et non pas sur l'arrière. Cette attache du mât fait que l'on ne peut guère naviguer que vent arrière. Si le vent prend la voile par le côté, rien n'assujettit assez fermement le mât, qui risque alors de se coucher ou de se briser en fouettant. Bien fixé au contraire vers l'avant et vers l'arrière, le mât peut supporter la voile que le vent d'arrière gonfle et pousse violemment vers la proue.

Le mât homérique porte, comme le mât égyptien, une voile et des agrès, des *armes*, ὅπλα. Le mot *hopla*, *armes*, désigne tout ce qui sert à « armer » le vaisseau, comme disent encore nos marins, rames, voiles, cordages, etc. Il semble pourtant que, dans l'*Odyssée*, *hopla* désigne plus spécialement les voiles et les vergues qui tombent avec le mât. Comme les vaisseaux égyptiens, le navire homérique a une voile, ἱστίον, soutenue par des vergues, ἱστοὶ : on la déploie au vent, en dressant le mât et en élevant la vergue,

ἱστὸν δὲ στήσας ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πετάσσας[3].

La voile se hisse par des cordages de cuir, qui sont passés dans une poulie au haut du mât et dont on tourne l'extrémité du bas autour de quelques chevilles plantées au long du bordage.

passé en collier autour de la tête d'un mât, va se fixer par son extrémité inférieure sur le pont ou derrière un autre mât. Il fortifie le mât contre les mouvements que fait le navire de l'avant à l'arrière et c'est pour cela qu'il est dans le plan vertical qu'on peut supposer passant par la quille. Chaque mât a un, quelquefois deux étais; le second étai reçoit le nom de faux-étai.

1. *Iliad.*, I, 434.
2. *Odyss.*, XII, 409-410.
3. *Odyss.*, X, 506.

Des navires ainsi gréés ne devaient guère être propres à tenir la haute mer. Sauf pour traverser le golfe Arabique, je ne pense pas que les capitaines égyptiens s'enhardissent jamais à perdre la côte de vue. Ils allaient longeant le rivage pendant les heures du jour et s'arrêtaient chaque soir pour repartir le lendemain matin. La disposition des vergues et la forme des voiles montrent que les vergues ne devaient jamais faire avec l'axe de plus grande largeur qu'un angle de 15° ou 20° au plus. Aussi les navires ne devaient-ils pas s'élever facilement au vent. Ils ne pouvaient marcher à la voile que vent arrière ou à peu près[1].

Quand nous calculions sept nœuds à l'heure pour les navigations homériques, c'était donc un très grand maximum : « Les marins grecs du commencement de notre ère, ajoute Maspero, évaluaient la journée de navigation à cinq cents stades en moyenne; je ne pense pas que les marins égyptiens aient jamais obtenu vitesse pareille. » Les vaisseaux homériques et les vaisseaux égyptiens se ressemblent davantage encore dans la disposition de la coque et dans l'arrimage du chargement : ils n'ont ni soute couverte ni cale profonde[2]. « Il ne semble pas que la cale ait eu plus d'un mètre cinquante de creux en son plus creux; encore allait-elle s'étrécissant vers les deux extrémités. Elle renfermait le lest, les marchandises, les provisions. » Les monuments de Deïr-el-Bahari montrent bien cette disposition. Le chargement est arrimé entre les bancs ou sous les bancs des rameurs. Il dépasse en hauteur la coursie qu'il encombre. Nous assistons au chargement que les peintures représentent et que les inscriptions décrivent. Partie sur la mer Rouge vers les Échelles de l'Encens, la flottille

1. G. Maspero, *Biblioth. Égypt.*, VIII, p. 93.

2. Au sujet du pont et de la cale des vaisseaux égyptiens, l'opinion de G. Maspero a un peu varié. Les représentations égyptiennes montrent au flanc de la coque, au-dessous des rameurs, des rectangles alignés sur une seule ligne de l'avant à l'arrière. Certains considéraient ces rectangles comme les ouvertures, les hublots, de cabines installées sous un pont qui supporterait les rameurs. G. Maspero n'a jamais admis cette explication (cf. le *Mémoire de quelques navigations*, etc., p. 39) qui semble inadmissible en effet. Ces rectangles sont au nombre de dix-sept sur chaque face du bateau. Quel besoin de dix-sept compartiments dans la cale et de dix-sept hublots qui, difficiles à fermer et à bien aveugler, offre en tout temps une entrée trop facile à la vague et qui, à la moindre tempête, se peuvent transformer en voies d'eau? Ces rectangles, en outre, semblent être en même nombre que les rameurs et la première explication de G. Maspero rendait bien compte de leur utilité possible : « En temps ordinaire, les rameurs *estropaient*, attachaient leurs rames sur la ligne du plat bord; tout le haut de leur corps apparaissait à découvert. En bataille, ils passaient leurs rames par les écoutilles situées au ras du pont et nageaient accroupis, de manière que le buste fût protégé et que la tête seule fût visible du dehors. C'est par la comparaison des tableaux de Deïr-el-Bahari avec les tableaux de Médinet-Habou que je suis arrivé à déterminer l'usage de ces ouvertures. » G. Maspero, depuis ce *Mémoire*, est revenu à une autre opinion. Il considère aujourd'hui ces rectangles comme les têtes saillantes des baux, c'est-à-dire des poutres qui soutiennent le plancher ou le pont du navire. Il semble, comme on voit, admettre l'existence d'un pont. Mais en me donnant l'autorisation de reproduire les dessins de bateaux contenus dans son *Histoire Ancienne*, il a bien voulu m'expliquer toute sa pensée là-dessus : « Je regrette, m'écrit-il, que vous n'ayez pas fait dans ces derniers temps le voyage d'Égypte. Nous avons maintenant au *Musée* des modèles de bateaux provenant de la tombe de Thoutmosis III et qui sont la reproduction exacte de ceux de Deïr-el-Bahari. Ils prouvent que j'ai eu raison d'interpréter, en second lieu, les rectangles comme la tête en saillie des baux et non plus comme les sabords de nage. Sur un point, il faut corriger : les bateaux sont pontés, mais sans qu'il y ait sous le pont place pour autre chose que pour du lest et des provisions ou des marchandises. » Ce pont n'est donc qu'un plancher où les rameurs peuvent appuyer les pieds; dans le vaisseau creux, il ne fait pas une batterie ni une chambre; il ne sert qu'à recouvrir partiellement la sentine du fond, l'*antlon*. La disposition du chargement montre bien qu'il n'y a pas de batterie, mais une cale ouverte, telle que nous venons de la décrire au moyen des textes homériques.

de cinq vaisseaux est allée jusqu'au pays des Somalis. Elle est entrée dans un fleuve. Elle a cargué ses voiles et jeté l'ancre au milieu du courant. Elle a mis des planches à terre pour communiquer avec les indigènes. Elle est mouillée en face d'un village, dont les cabanes arrondies et juchées sur des pilotis, — sur des *ikria*, dirait Hérodote, — sont éparses dans les sycomores et les palmiers. « Le messager royal débarqua sous l'escorte de huit soldats et d'un officier. Afin de prouver ses intentions pacifiques, il étala sur un guéridon des cadeaux variés, cinq bracelets, deux colliers en or, un poignard muni de sa gaine et de sa courroie, une hache de bataille, onze fils de verroterie : « Comment avez-vous atteint cette contrée inconnue aux hommes? demandent les indigènes, êtes-vous descendus par les voies du ciel ou bien avez-vous navigué par eau sur la mer de Tonoutir? » Les premiers compliments échangés, on aborda les affaires sérieuses.

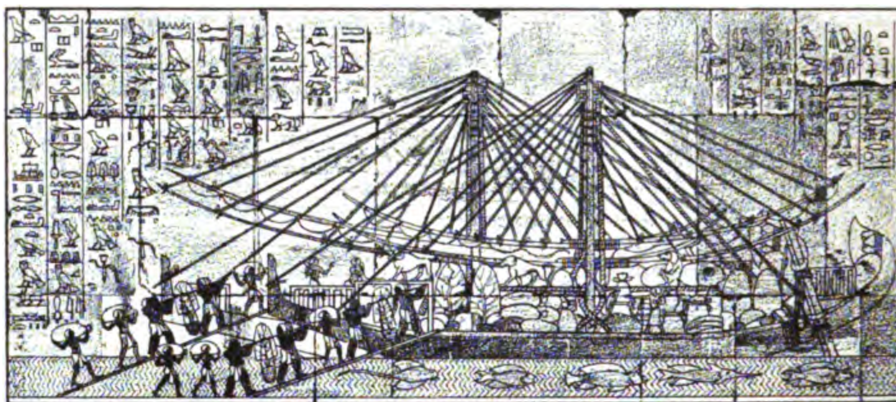


Fig. 25. — Chargement des vaisseaux[1].

Les Égyptiens dressèrent une tente, sous laquelle ils emmagasinèrent leur pacotille, et, pour épargner à leurs hôtes des tentations trop vives, ils tracèrent un cordon de troupes tout autour. Les conditions du marché se réglèrent dans un banquet où l'on initia les Barbares aux délicatesses de la cuisine égyptienne. Puis on fit les échanges. Nous assistons au chargement. Pendant plusieurs jours, ce fut un défilé de gens et de baudets pliant sous le faix[2]. » Les peintures de Deïr-el-Bahari représentent ce défilé. Sur les planches à terre, circulent des porteurs ou des couples de porteurs. Ils viennent déposer leur charge dans le creux du vaisseau, à la place que leur indique le commissaire debout au gaillard d'avant. Le creux du vaisseau est rempli : « Il y avait de tout dans ce que les Égyptiens achetèrent, des dents d'éléphant, de l'or, de l'ébène, de la casse, de la myrrhe, des cynocéphales et des singes verts, des lévriers, des peaux de léopard.

1. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, II, p. 251.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 249-250. Voir la bibliographie complète, qu'ici comme partout, l'auteur donne toujours pour légitimer sa moindre assertion.

des bœufs de forte taille, des esclaves, et même trente et un arbres à encens, déracinés, avec leur motte et transplantés dans des couffes[1]. » Ces produits remplissent la cale et s'empilent par-dessus le bord jusqu'au niveau de la basse vergue. Les arbres à encens s'alignent sur la coursie entre les bancs des rameurs. Les ballots forment des amas sur lesquels gambadent les singes. Voilà, traduit aux yeux, notre vers odysséen : « le vaisseau creux était plein de denrées. »

ἀλλ' ὅτε κεν δὴ νηῦς πλείη βιότοιο γένηται[2]....

« L'arrimage fut long et difficile. Quand la place manqua, les navires, chargés autant qu'ils pouvaient l'être sans gêner la manœuvre, reprirent la mer. » Cette flotte égyptienne de la reine Haïtshopitou nous donne l'idée tout à fait juste de ce que furent aussi les flottilles homériques. A. Jal avait raison de conclure son étude des marines égyptiennes en disant que « notre galère-subtile du xviie siècle est une tradition assez fidèle de la galère égyptienne du xve siècle avant J.-C. ». Entre cette galère égyptienne et notre galère-subtile, le croiseur odysséen, la *naus-thoè*, νηῦς θόη, est le chaînon intermédiaire, et ce nom même de *naus-thoè*, *galère-rapide*, est le prototype du nom *galère-subtile*, couramment employé aux xviie et xviiie siècles[4]. C'est aux monuments égyptiens des XVIIIe et XIXe dynasties qu'il faut demander une représentation de la marine odysséenne. Notons soigneusement cette date. Elle est importante. Car les monuments postérieurs de la Phénicie et de l'Assyrie nous font connaître un autre type de vaisseau (fig. 26) :

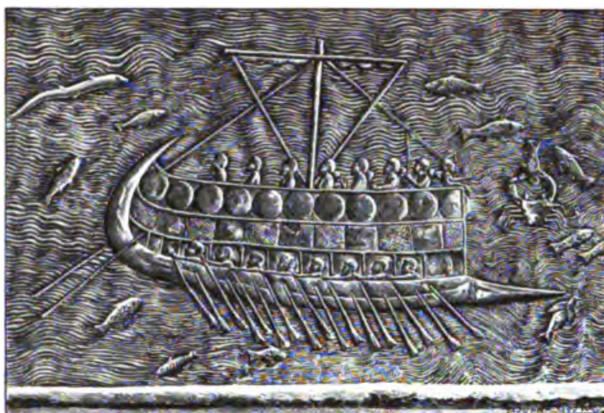


Fig. 26. — Galère du type phénicien[3].

Ce ne sont plus les galères du type égyptien, recourbées aux deux bouts, non pontées, faibles contre l'attaque des vagues ou du vent. Ces nouveaux vaisseaux ont une coque longue, basse, mince et bien équilibrée. La poupe se relève encore et surplombe le pilote. Mais la proue est droite, munie d'un éperon aigu qui s'emmanche à la quille et qui sert aussi bien à fendre la lame qu'à défoncer le flanc des bateaux ennemis. Deux rangs de rameurs sont superposés. Le premier appuie ses avirons sur le plat bord. L'autre manie les siens par des sabords percés dans la muraille. Un faux pont, assis sur

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 250.
2. *Odyss.*, XV, 446.
3. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, III, p. 282, d'après Layard, *The Monuments of Nineveh*, I, pl. 71.
4. A. Jal, *Arch. Nav.*, I, p. 129.

des poteaux solides, court de l'avant à l'arrière et forme, au-dessus de la chiourme, un étage réservé aux soldats et au reste de l'équipage[1].

Nous voici bien loin de nos vaisseaux homériques. Les châteaux d'arrière et d'avant ont disparu : plus d'*ikria*! Un pont les remplace, tendu d'un bout à l'autre du vaisseau. Ce n'est plus le navire creux de l'*Odyssée*, ναῦς γλαφυρή. C'est pourtant un type de navire que les Hellènes ont connu ; c'est le vaisseau ponté, πλοῖον κατάφρακτον, qui succéda, dit Thucydide, aux anciens navires de course ; c'est le vaisseau-long couvert, *navis tecta longa*[2], dont les Anciens attribuaient l'invention aux gens de Thasos. Cette attribution n'est pas inexplicable. Thasos, dit Hérodote[3], fut une colonie phénicienne. Ce sont les Phéniciens qui avaient introduit à Thasos le nouveau navire.

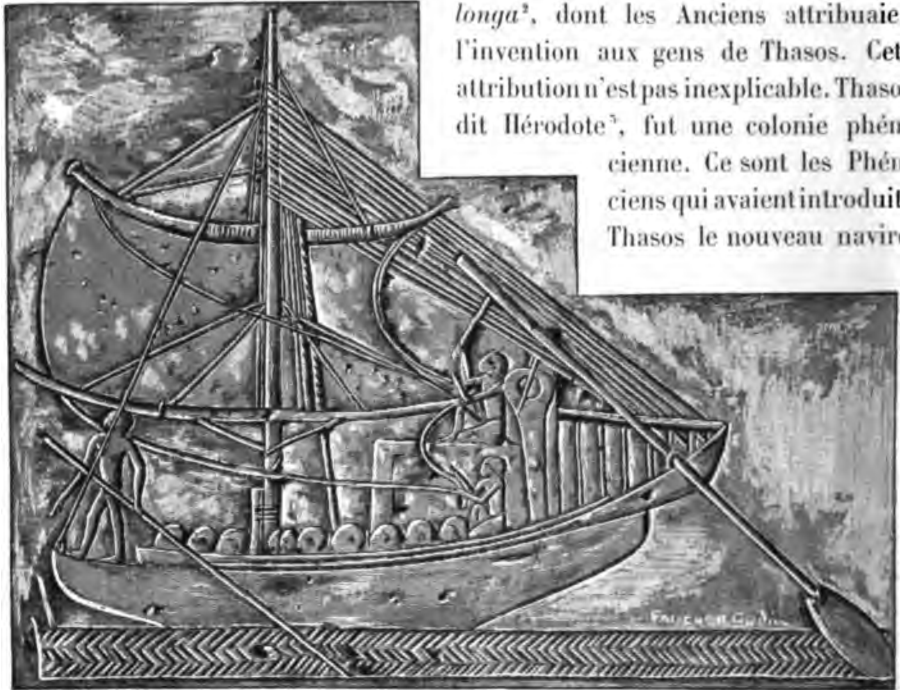


Fig. 27. — Bateau égyptien (VIe dynastie)[4].

Des vaissaux de ce type figurent dans les flottes de Sennachérib. Les inscriptions de ce roi affirment qu'ils ont été construits par des charpentiers syriens et qu'ils étaient montés par des marins tyriens, sidoniens et ioniens[5]. Thucydide a donc raison : ces cuirassés-pontés sont plus récents ; les croiseurs homériques étaient d'un type plus ancien, plus semblable aux navires des Peuples de la Mer, τῷ παλαιῷ τρόπῳ ληστικώτερον παρεσκευασμένα.

1. G. Maspero, III, p. 282.
2. Pour Hérodote, les vaisseaux égyptiens du Pouanit sont des vaisseaux-longs, II, 102 : Σεσώστριν πρῶτον μὲν πλοίοισι μακροῖσι ὁρμηθέντα ἐκ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, etc.
3. Hérod., VI, 28.
4. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, I, p. 393, d'après un tableau du tombeau d'Api. découvert à Saqqarah.
5. Cf. G. Smith, *Hist. of Sennach.*, p. 89 ; G. Maspero, II, p. 282.

Les croiseurs homériques sont de style égyptien. La galère-rapide, la galère creuse à double château d'avant et d'arrière, n'est que le développement logique des plus anciens navires employés sur le Nil. Dès la VIe dynastie, les tombes de Saqqarah nous montrent déjà les navires de ce type qui n'ont encore qu'un seul château d'arrière, où le pilote est assis : « La coque, dit G. Maspero, établie sur quille ronde, étroite, amincie aux deux bouts, est basse à l'avant, très relevée à l'arrière et chargée d'une longue estrade couverte; l'homme debout sur la proue est le pilote d'avant qui sonde le fleuve et indique la direction au pilote d'arrière qui manœuvre les rames-gouvernail[1] ». En pleine mer, le pilote d'avant ne sonde plus à toute minute : il n'est plus obligé d'être toujours penché sur l'eau, au ras de l'eau. Il devient, au contraire, une vigie qui devra surveiller au loin les flots et les roches : il devra dominer la mer; on lui fera donc une estrade, toute semblable à l'estrade du pilote d'arrière : la galère homérique à double

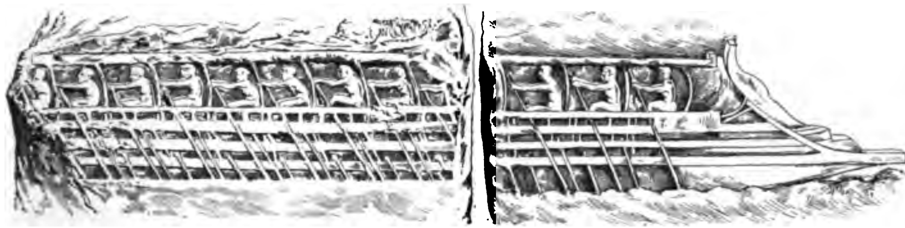


Fig. 28. — Trière grecque[2].

château sera créée. La trière classique, la galère pontée sans *ikria*, me semble dérivée d'un autre modèle. Nous la connaissons mal en ses détails. Mais, dans l'ensemble, avec sa proue basse et sa poupe élevée, avec ses deux étages et ses doubles ou triples rangées de rames, elle paraît dérivée des bateaux de l'Euphrate, qui, eux aussi, à leur entrée dans la mer, ont subi quelques modifications.

Le type le plus ancien est, je crois, ce navire rond en forme de cruche profonde, aux deux bouts arrondis et relevés en cornes, qui figure encore dans la flotte de Sennachérib. Le type le plus récent nous est fourni par les autres navires de cette flotte. Le progrès a consisté à transformer ce navire de charge en navire de course et de guerre, en abaissant et en aiguisant la corne de l'avant, qui est devenue un éperon pour fendre les flots ou pour entamer les navires ennemis. Mais, anciens ou récents, les bateaux de l'Euphrate ont pour caractéristique, comme la trière des Hellènes, leur division en deux étages par un pont continu, avec l'installation des guerriers ou des passagers sur le pont, à l'étage supérieur, et des rameurs en multiples rangées sous le pont, à la cale inférieure. Les châteaux ont disparu. Tout le pont peut se couvrir de soldats : on ne « combat

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 392-393.
2. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, III, p. 717 : « la partie de gauche reproduit librement le bas-relief de l'Acropole; la partie de droite, le dessin de Pozzo. »

plus seulement de la proue ou de la poupe ». Les textes de Thucydide et de Pline deviennent, avec ces différentes figures, d'une parfaite clarté.

Il nous est facile maintenant d'imaginer les navigations homériques avec de pareils bateaux. Assis ou couchés sur le château d'arrière, durant les traversées de jour et de nuit, les chefs et les passagers de marque ne sont pas à plaindre. Ils ne sont pas trop à l'étroit. Ils sont au sec. Le bordage du château les couvre de la lame. L'embrun des rames ne monte pas jusqu'à eux. Une toile

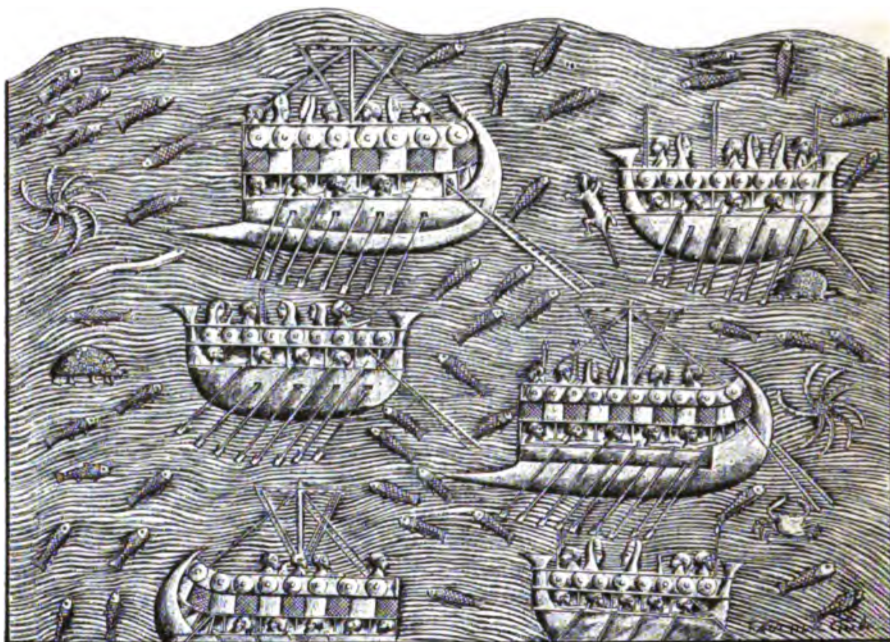


Fig. 29. — Flotte de Sennachérib[1].

tendue peut les abriter du soleil ou de la pluie. Quelques tapis, des peaux de mouton et de « belles couvertures » leur font sur le plancher un lit ou des sièges moelleux : c'est un divan où l'on ne monte que déchaussé; Télémaque, pour s'y installer, a quitté ses chaussures qu'il remet au moment de descendre et de débarquer[2]. Si le vent souffle trop frais ou si la pluie tombe trop drue, ils ont leurs épais manteaux de feutre, leur capote poilue, sous laquelle ils se pelotonnent. Si le temps est beau, ils voient le navire filer sur le dos de la mer : ils écoutent le flot bruire en fuyant le long du bordage : ils font monter du vin que l'on mélange dans un cratère et ils passent les heures à deviser,

στήσαντο κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο[3].

1. Gravure de l'*Histoire Ancienne* de G. Maspero, III, p. 301, d'après Layard, *The Monuments of Nineveh*, I, pl. 71.
2. *Odyss.*, XV, 550.
3. *Odyss.*, II, 431.

Mais dans le creux du vaisseau, l'équipage est bien moins à l'aise. Il est entassé sur les bancs. Il n'est protégé ni de la pluie qui lui vient d'en haut, ni de l'embrun et des coups de lame qui lui arrivent par le travers. Malgré l'habileté des rameurs, les gouttes et les paquets d'eau pleuvent sur le dos des voisins dès que l'on rame contre le vent. A supposer que sous les *ikria*, sous les deux châteaux, on eût un espace mieux couvert et presque clos (je ne crois pas à cette hypothèse), ce n'était pas grand'chose. « Les soupentes ménagées sous les deux gaillards pouvaient à la rigueur abriter quelques hommes à condition qu'ils restassent allongés ou, tout au plus, accroupis. C'étaient les seuls logements couverts que renfermât le navire, si même l'équipage en usait comme de logements et non pas de soutes aux armes et aux vivres[1]. » Voilà pour les navigations de jour. La nuit, l'équipage manque de place pour allonger ses membres et les détirer. Il ne peut dormir qu'assis, même quand il ne rame pas et quand un bon vent se charge de pousser le navire. Mouillés, trempés, rompus, en quelques heures de mauvais temps, les hommes sont à bout. Aussi quelles délices quand on arrive à terre de s'allonger tout de son long et de rester des jours et des nuits, étendu sur la plage, roulé dans son manteau « pour digérer la fatigue et la peine! » Deux jours et deux nuits après le débarquement, Ulysse et ses compagnons s'étirent sur le rivage de Kirkè :

ἔνθα τότ' ἐκβάντες δύο τ' ἤματα καὶ δύο νύκτας
κείμεθ' ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες[2].

Le troisième jour, Ulysse se met en quête de nourriture fraîche et part à la chasse. Mais ses hommes ne veulent encore rien entendre. Ils restent sous leurs manteaux, dans le sable, vautrés. Ils ont faim pourtant. A bord, on n'a pas grand'place ni grand temps pour faire la cuisine : quand on ne s'est nourri, plusieurs repas, que de vin et de bouillie, on sent un gros appétit de viande et de vivres frais. Les compagnons d'Ulysse et le héros lui-même se jettent avec voracité sur les fromages et le lait du Kyklope. Dans l'île de Kirkè, un énorme cerf ne leur fait qu'un jour. Aussi chaque soir, quand on le peut, gagne-t-on le rivage pour manger et dormir sur le sable. Ainsi font Ménélas et ses compagnons dans l'île de Pharos :

δόρπον θ' ὁπλισάμεσθ', ἐπί τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ,
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης[3].

Du moins ne passe-t-on jamais le soir en vue d'une côte sans y débarquer pour la nuit. Quand Ulysse veut un soir doubler l'île du Soleil, Euryloque se fait l'interprète du mécontentement général :

Tu es un homme terrible, Ulysse. Tu es toujours plein d'ardeur. Tu ne sens pas de

1. G. Maspero, *Biblioth. Égypt.*, VIII, p. 87.
2. *Odyss.*, X, 142-143.
3. *Odyss.*, IV, 429-430.

fatigue aux articulations et ta charpente est sans doute en fer, toi qui ne veux pas laisser débarquer ton équipage, mort de fatigue et de sommeil, dans cette île où nous pourrions préparer un bon souper. Et tu veux que nous errions la nuit dans la haute mer ténébreuse, alors que pendant la nuit s'élèvent toujours les coups de vent.... Obéissons à la nuit sombre. Allons souper et passer la nuit à terre le long du vaisseau noir; demain, dès l'aube, nous rembarquerons et nous remettrons le navire à flot[1].

La bravoure grecque ne s'est jamais accoutumée aux dangers de la nuit : dans la terrible guerre de cinq ans, que les Lydiens soutiennent contre les Mèdes, il y eut, dit Hérodote, de nombreuses batailles; il y eut même un combat nocturne. ἐν δὲ καὶ νυκτομαχίην τινὰ ἐποιήσαντο[2]....

Ulysse est obligé de céder. On débarque près de l'aiguade, ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο[3]. On soupe. On dort. Mais le lendemain, voici la tempête, avec ses « grains » de lourde pluie. On se réfugie alors dans une caverne. Pour les marins étrangers, en effet, la caverne côtière est un gîte tout préparé, un abri contre les éléments, un refuge et une cachette contre les indigènes. On y peut tirer le navire et, personne à bord n'étant plus de service ou de garde, tout l'équipage se repose. C'est ce que font Ulysse et ses compagnons pendant la tempête, dans l'île du Soleil :

νῆα μὲν ὡρμίσαμεν κοῖλον σπέος εἰσερύσαντες[4].

Si la caverne n'est pas assez grande pour recevoir le vaisseau, on y peut tout au moins transporter la marchandise et les agrès et s'y mettre au sec, en laissant le navire à la pluie. C'est ce que font encore les gens d'Ulysse, sur les avis de Kirkè :

κτήματα δ' ἐν σπήεσσι πελάσσατε ὅπλα τε πάντα[5].

Sans être vu des indigènes, on peut y allumer du feu pour se sécher de la bourrasque ou préparer les aliments : la première chose que voit Hermès dans l'antre de Kalypso, c'est le grand feu de cèdre et de bois résineux, craquant, flambant et sentant bon[6]. Si l'on veut séjourner à terre, explorer les forêts et les gisements miniers de la côte ou monter à l'intérieur pour le trafic avec les indigènes, la caverne est encore un magasin, une cachette où l'on enterre la majeure partie du chargement, les objets précieux, l'or, le bronze, les broderies et les cotonnades que l'on n'emporte pas avec soi[7]. Ainsi fait Ulysse, débarqué par les Phéaciens à la côte d'Ithaque : il ne veut pas aventurer leurs riches cadeaux sur les routes peut-être dangereuses, dans le palais envahi par les prétendants. La sage Athèna lui a donné ce conseil : une bonne caverne et

1. *Odyss.*, XII, 279 et suiv.
2. Hérod., I, 74.
3. *Odyss.*, XII, 306.
4. *Odyss.*, XII, 317.
5. *Odyss.*, X, 404.
6. *Odyss.*, V, 59-61.
7. *Odyss.*, XIII, 368.

de grosses pierres roulées à l'entrée valent mieux, pour les trésors, que les voyages en pays inconnu,

> ἀλλὰ χρήματα μὲν μυχῷ ἄντρου θεσπεσίοιο
> θείομεν αὐτίκα νῦν, ἵνα περ τάδε τοι σόα μίμνῃ[1].

Enfin, chacun de ces honnêtes trafiquants étant doublé d'un pirate, la caverne est une embuscade précieuse, soit quand elle est proche des fontaines où femmes et troupeaux descendent chaque jour, soit quand elle surveille, du fond de son ombre, les détroits où passent les barques, et les mouillages où relâche le trafic étranger.... A toutes ces raisons humaines il faut ajouter encore les raisons mystérieuses et divines, de culte, de magie et d'oracle. Les Nymphes et les Dieux aiment le secret et l'ombre souterraine. Les Nymphes surtout, Kirkè, Kalypso et les autres, habitent les cavernes, ἐν σπέεσσι γλαφυροῖσι. Auprès du cap Malée, les Anciens donnent le nom de Nymphaion à un mouillage que Pausanias nous décrit[2] : « Sous le cap est le Port des Nymphes, avec une caverne voisine de la mer, où sourd une fontaine d'eau douce. Il y a tout autour quelques habitations. » Sur la côte d'Ithaque, c'est dans une caverne des Nymphes qu'Ulysse cache ses trésors.

> τοῦτο δέ τοι σπέος ἐστὶ κατηρεφές· ἔνθα σὺ πολλὰς
> ἔρδεσκες νύμφῃσι τεληέσσας ἑκατόμβας[3].

Dans l'île du Soleil, une caverne des Nymphes reçoit Ulysse et ses compagnons. Speio, *la Caverneuse*, est l'une des Néréides. Parmi ces roches dénudées et surchauffées, Nymphes et Néréides ne peuvent trouver d'eau fraîche et constante que sous la voûte des cavernes. L'*Odyssée* vante tout particulièrement les sources abritées sous un antre, κρήνη ὑπὸ σπείους[4]. La caverne devient ainsi le complément nécessaire d'une bonne aiguade.

On comprend suffisamment, je pense, pourquoi les Ports à la Caverne devaient être connus entre tous et fréquentés. Il en est ainsi jusqu'à ces derniers temps. Les grottes côtières de Malte sont célèbres chez tous les marins anciens et modernes. Le naufrage et le prétendu séjour de saint Paul dans l'une de ces grottes y attirent les pèlerinages des fidèles et les miracles de la divinité[5]. Dapper, dans sa *Description de l'Archipel*, ne manque pas de signaler, « au côté méridional de Calymno, deux ports auprès desquels on voit une grande caverne d'où sourd une grande et belle fontaine qui fournit copieusement d'eau ». Le Hollandais Dapper ne fait que copier ici, presque mot pour mot, ce que les pilotes vénitiens ou grecs avaient appris jadis à Buondelmonte : « Sur l'île de Calymno, il y a deux ports dans le voisinage desquels est une caverne spacieuse,

1. *Odyss.*, XIII, 362-363.
2. Paus., III, 23, 2. Cf. Frazer, III, p. 386; Hitzig et Blümner, II, p. 858.
3. *Odyss.*, XIII, 349-50.
4. *Odyss.*, IX, 141.
5. Cf. Thévenot, *Voyage*, I, chap. VIII.

où jaillit une source abondante qui ne tarit jamais[1]. » Nos *Instructions nautiques* disent encore : « Bien que l'île Grambousa ne soit qu'un rocher dénudé, on y trouve une source de bonne eau. Aussi est-elle très fréquentée par les petits navires côtiers. Il y a sur cette île un antre naturel sous lequel les barques peuvent passer[2]. » Et ailleurs : « Sur plusieurs points de la côte, on rencontre de vastes grottes, dans lesquelles l'eau est profonde.... Une autre située à proximité a une entrée très basse et est si vaste à l'intérieur que, dans les temps anciens, les pêcheurs y allaient chercher un abri contre les croiseurs barbaresques.[3] » Comme toujours, les voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles nous fournissent par comparaison les meilleurs commentaires. La navigation de Chandler dans le golfe de Mégare semblerait, à peine embellie, une page de l'*Odyssée*. Chandler est parti du Pirée sur des bateaux du pays. Il a longuement caboté de Salamine à Éleusis, puis à Mégare. Malgré le temps qui menace, il s'aventure le long de l'Isthme. Mais, des roches Skironiennes, tombe soudain une rafale accompagnée de pluie. On se réfugie dans une crique et l'on cherche un abri :

Nous laissâmes nos bateaux dans la crique et nous montâmes à une grotte voûtée dans le rocher. Elle était toute noire de fumée ; c'était le résultat des feux qu'y avaient allumés, soit les voyageurs en s'y reposant, soit les marins et les pêcheurs qui, comme nous, y avaient cherché un asyle pour ne point s'exposer pendant la nuit le long d'une côte aussi dangereuse ou pour attendre un temps favorable. La vue, de ce point, est fort étendue. Nos regards se promenaient avec plaisir et sur le golfe bruyant placé au-dessous de nous et sur les îles qu'il renferme. Nous fîmes du feu et nous restâmes dans cette grotte jusqu'au lendemain matin. Le calme se rétablit alors et nous nous rembarquâmes.... Mais il s'éleva un vent frais qui en s'augmentant nous fatiguait beaucoup ; il était d'ailleurs accompagné de pluie. Nous fûmes fort aises de pouvoir gagner le rivage, quoiqu'il ne nous offrît ni grotte hospitalière ni abri contre le mauvais temps. Nous nous amarrâmes sur quelques rochers qui nous préservèrent du vent. Nous étendîmes nos voiles sur des perches en forme de tente au-dessus de nos bateaux et nous y restâmes toute la nuit, mouillés, mal à notre aise, ballottés sur les vagues, incommodés de la fumée de nos feux, surtout pendant que l'on faisait cuire notre poisson. Le jour suivant, la brise s'abattit un peu et nous en profitâmes pour remettre à la voile. Puis, quittant nos bateaux, nous montâmes à la ville d'Égine, où nous restâmes deux jours, le vent continuant à être fort et contraire[4].

Écoutez un autre voyageur :

Nous nous embarquâmes (de Samos) pour Nicaria le 6 février. Mais le S.-O. nous fit relâcher au port Seitan. On a eu raison de donner à ce port le nom de Seitan, qui en langue turque signifie *le diable*. Il fallut tirer notre caïque à terre et pendant la nuit il s'en perdit un autre qui était chargé de vin. Le vent du nord nous retint à Seitan jusqu'au 12 février. Nous y étions logés dans une caverne où nous ne brûlions jour et nuit que des lauriers, des adrachnes, des storax, et nous y passâmes le temps fort agréable-

1. Édit. Legrand, p. 222.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 585.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 246.
4. Chandler, III, p. 202-207.

ment. Notre sac de biscuit diminuoit beaucoup et le temps ne permettoit pas qu'on pût ni chasser ni pêcher. A peine pouvoit-on attraper quelques oursins et yeux de bouc, et, ce qu'il y avoit de pis, nous avions beu toute l'eau que pouvoient fournir les roches voisines, où nous l'amassions avec des feuilles de squille pliées en gouttière, pour la vuider ensuite dans des bouteilles de cuir qui sont en usage dans ce pays. Nous vuidâmes un ancien puits creusé sur le bord de la mer; mais l'eau s'en trouva à demi salée. Enfin le temps devint assez beau dans la nuit du 12 au 13 et nous en profitâmes pour aller à Patmos[1].

* * *

III. *Iles.* — Cette marine primitive recherche les îles. Mais elle ne les estime pas, comme nous, en raison de leur grandeur, de leur fertilité ou de leur richesse. Ce qui fait la renommée d'une île parmi ces caboteurs, c'est d'abord sa petitesse et son voisinage du continent ou d'une grande terre. Les établissements des Phéniciens, sur le pourtour de la Sicile, sont des îlots attachés à la côte, de simples roches parfois, comme nous le verrons, des îles parasitaires, comme dit Thucydide, νησίδια ἐπικείμενα[2]. Il n'est pas difficile d'apercevoir les raisons de cette préférence.

Les rades, les baies et les estuaires, où s'enfoncent aujourd'hui nos ports, ne sont d'aucun attrait pour ces navigateurs qui usent du vent et de la rame. Sous l'abri des terres, le vent tombe ou se masque. Il faut un rude travail de rames à l'entrée et à la sortie des golfes. Ulysse, chargé de reconduire Chryséis à son père, arrive devant le port de Chrysé. Le port est très enfoncé dans les terres. Il faut démâter, puis amener le navire à la rame jusqu'au débarcadère :

οἱ δ' ὅτε δὴ λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἵκοντο,
ἱστία μὲν στείλαντο, θέσαν δ' ἐν νηὶ μελαίνῃ·
... τὴν δ' εἰς ὅρμον προέρυσσαν ἐρετμοῖς[3].

Si le vent n'est pas masqué à l'entrée de la baie, si l'on peut entrer à la voile, encore n'est-on jamais sûr de la brise que l'on va trouver au fond. D'ordinaire, dans les rades profondes, la brise de mer et la brise de terre se contrarient. Souvent aussi, le golfe faisant un coude, il faudrait les vents d'Ouest ou de Nord pour l'entrée et les vents de la partie Sud ou Est pour le fond :

At qui dehiscit inde prolixe sinus
non totus uno facile navigabilis
vento recedit; namque medium accesseris
Zephyro vehente : reliqua deposcunt Notum[4].

Les grands ports primitifs ne sont donc jamais installés loin de la haute mer. Que l'on étudie les premiers établissements ioniens sur la côte asiatique. Au

1. Tournefort, I, p. 428.
2. Thucyd., VI, 2, 6.
3. *Iliad.*, I, 432-433.
4. Avien., IV, v. 174-177.

fond de son admirable rade, Smyrne, pour notre trafic, est le meilleur port de tout l'Archipel et même de tout le Levant. Mais Smyrne n'attire pas les premiers marins d'Ionie. Jusqu'aux temps alexandrins, elle reste un pauvre bourg sans importance. C'est que la navigation de son golfe est sujette à de longs retards, que tous les voyageurs modernes nous signalent. Chandler part de Smyrne :

> Nous levâmes l'ancre vers le milieu de la nuit.... L'*imbat* nous prit dans la matinée et nous cherchâmes un abri dans une petite crique, près de l'embouchure du golfe.... Un vaisseau vénitien ne faisait que de mettre à l'ancre dans cette crique, quoiqu'il fût parti de Smyrne quelques jours avant nous. Le lendemain, à l'approche du jour, le vent de terre souffla de nouveau et nous voguâmes entre Lesbos et Chios.... (Choiseul-Gouffier fait le même voyage : « Nous mîmes à la voile le 13 juin et, après avoir lutté trois jours contre les vents, nous mouillâmes dans le port de Chio[1] ».)

C'est à Érythrées, à Clazomènes, à Phocée, sur les promontoires au-devant de la baie smyrniote, que le commerce primitif installe ses *emporia*. Même après la fortune de Smyrne, jusqu'à nos jours, c'est dans les ports d'Érythrées, de Tchesmé ou de Sighadjik, tout à fait en dehors de la rade, sur la pleine mer ou sur le détroit de Chios, que se font la plupart des embarquements et débarquements. A travers le long promontoire, qui ferme au Sud la baie, nous avons étudié les routes de caravanes jusqu'à la mer libre. Pour les bateaux de l'Archipel franc, on peut dire que Tchesmé est encore la véritable échelle de Smyrne, quelque chose comme le Havre de ce Rouen asiatique[2].

En petit, c'est exactement le spectacle que nous offriront Ithaque et son port. La ville haute est au fond d'une petite rade, λιμὴν. A ses pieds, une plage d'embarquement et de débarquement, ὅρμος, reçoit les bateaux à sec. Mais on ne les amène à cette plage qu'asprè les avoir délestés ou même entièrement déchargés au premier promontoire, à la bouche du port. Par terre, à dos d'hommes ou sur des bêtes, on apporte le chargement depuis ce promontoire du goulet jusqu'à la ville, pendant que les rameurs poussent plus facilement le bateau vide vers la cale d'échouage. Quand on doit reprendre la mer, les rameurs reconduisent le bateau vide jusqu'au promontoire, ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος, sans le chargement, avec les seuls agrès. Par terre, les hommes ou les bêtes portent ensuite à bord les marchandises et les provisions.

> καὶ τότε νῆα θοὴν ἅλαδ' εἴρυσε· πάντα δ' ἐν αὐτῇ
> ὅπλα ἐτίθει, τά τε νῆες εὔσσελμοι φορέουσιν,
> στῆσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος[3].

A mettre en compte les seules commodités de la navigation, il vaut donc

1. Chandler, II, p. 182; Choiseul-Gouffier, I, p. 142.
2. Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman*, II, 145.
3. *Odyss.*, II, 389-391. Eustath., 130, 1, nous explique très clairement la différence entre *limen*, qui est le port ou la rade, et *hormos*, qui est le mouillage ou la cale : ὅλον μὲν ὁ λιμὴν, μέρος δὲ ὁ ὅρμος... καὶ εἰς μὲν τὸν λιμένα πλησίστιοι καταβαίνουσι οἱ πλέοντες εἰς δὲ τὸν ὅρμον ἐρετμοῖς καθιστῶσι τὴν νῆα.

mieux, quand on le peut, installer la ville et ses entrepôts sur quelque promontoire : là, on reprend la mer à la moindre brise favorable, ἄνεμον τηρήσασι ἐκπλεῦσαι[1]; là, on aborde et l'on repart sans perdre son temps à guetter la brise, sans fatiguer les équipages à ramer longuement : ce n'est pas de port en port, mais de promontoire en promontoire que la navigation antique mesure ses distances; à l'extrémité du Taygète, le Matapan est dans les évaluations de Strabon le point d'où partent les lignes vers la Sicile, la Cyrénaïque et l'Asie[2]. Mais il est encore d'autres raisons qui font qu'un promontoire très avancé ou, mieux, une petite île entièrement séparée de la côte sont pour ces marins des sites de choix. Leur commerce est toujours armé, toujours en crainte de pirates et d'embûches. Écoutons les sages conseils de Dapper pour la navigation des Iles de l'Archipel :

Il y a un golfe où les vaisseaux peuvent être à l'abri de toutes sortes de vents, attachés d'un côté avec une corde au rivage et de l'autre arrêtés par des ancres. Mais comme le vent d'Occident est le traversier de ce port et qu'on en peut difficilement sortir quand il souffle, il y aurait de l'imprudence d'y aller mouiller, à moins qu'on ne voulût être assiégé par les galères des Turcs. C'est pourquoi il est plus sûr d'aller donner fonds auprès de quelques petites îles situées un peu au dehors de ce port, du côté du Septentrion, bien qu'il y faille mouiller sur quarante brasses d'eau et que ce soit une rade toute nue et découverte, où les vents du Septentrion et du Midi soufflent à plein et directement des deux côtés[3].

Au temps de l'*Odyssée*, ce ne sont pas seulement les Turcs que l'on doit redouter. Sur des rives inconnues, chez des peuples sauvages, cannibales parfois, s'aventurer au fond d'un havre, c'est risquer non seulement la prison, mais encore la broche et la rôtissoire :

Nous entrons dans un port admirable, cerclé, tout autour, d'une falaise continue et abrupte. A l'entrée, deux promontoires à pic se font face et le goulet est étroit. Toute ma flotte fit entrer là ses vaisseaux à la double courbure et, dans l'intérieur de cette rade creuse, les vaisseaux s'attachèrent en grappe les uns aux autres : pas de houle, pas de vague forte ni faible, partout calme blanc. Moi seul, je restai en dehors et j'attachai mon amarre au rocher de l'entrée.... Mes équipages débarqués trouvent une route facile et montent à la ville.... Le roi leur prépara une mort cruelle : saisissant un de mes hommes, il en prépara son souper. Les autres s'enfuirent. Mais aux cris du roi les Lestrygons accourent de tous les points de la ville; du haut des rochers, ils accablent notre flotte de pierres énormes; ce fut un lamentable fracas d'hommes tués et de vaisseaux brisés; harponnant mes hommes comme des poissons, les Lestrygons les emportèrent pour un dégoûtant festin.... Mon seul vaisseau put échapper; car j'avais coupé l'amarre dès que le massacre avait commencé à l'intérieur de la rade[4].

Si l'on veut un commentaire historique à cette légende, voici le Périple

1. Thucyd., I, 65.
2. Strab., VIII, 363.
3. Dapper, *Descript. des Iles*, p. 259.
4. *Odyss.*, X, 87 et suiv.

d'Hannon : « Après un jour de navigation, nous atteignons l'entrée d'une sorte de lac intérieur; de grandes montagnes le dominaient, pleines de sauvages qui, vêtus de peaux de fauves, se mirent à nous jeter des pierres et à vouloir nous empêcher de sortir, οἱ πέτραις βάλλοντες ἀπήραξαν ἡμᾶς, κωλύοντες ἐκβῆναι[1]. »

Au xviie siècle, des mésaventures analogues peuvent survenir en pleine Méditerranée. Il est un port que toutes les marines occidentales ont connu et fréquenté au sud du Matapan. C'est le Port aux Cailles où Turcs, Grecs, Francs et Italiens, chassés par la tempête, allaient attendre un vent favorable pour entrer dans l'Archipel. Mais le voisinage des brigands Mainotes rend ce mouillage dangereux.

Il nous fut impossible de doubler le cap Saint-Ange. Le vent se renforce : il est Est, N.-E.; il augmente et devient furieux. « Vire de bord et retourne en arrière, dit le capitaine, afin de mouiller au Port Caglia sous le cap Matapan. » Nous y voici à huit heures du soir. Bon mouillage du côté du cap. Mais à l'ouest de ce port, il y a un rocher qui met les vaisseaux en péril. Ici nous pensâmes tous être esgorgés par les habitants de cette contrée, voleurs et bandits s'il en fut jamais. Le port est fait en forme de fer à cheval, large d'une bonne demi-lieue au milieu, mais si étroit à l'embouchure qu'à peine trois vaisseaux pourroient passer de front sans se heurter. Cette entrée est gardée par des rochers escarpés, sur lesquels il y a une espèce de plate-forme des deux côtés, où dix hommes pourroient avec de seules pierres abîmer un vaisseau et assassiner l'équipage. Ce fut dans ce véritable coupe-gorge que le gros temps et le vent contraire nous obligèrent de relâcher. A peine eûmes-nous fait tomber l'ancre et plié nos voiles que nous aperçûmes comme un essaim de plus de deux mille de ces braves gens, qui habitent dans des cavernes inaccessibles autour du port.... Il faut lier un câble à terre pour ne pas dériver. A l'aube du jour nous voyons notre vaisseau flottant qui acculoit sur le rocher. Ils avoient coupé le câble. Une grêle de balles siffle autour de nos oreilles. On ne peut se remettre en mer sans risque. Le vent ne permet pas d'appareiller. Il faut cependant le faire ou s'exposer à être massacrés. Nous voilà à la voile. Mais quelle fut notre infortune quand nous parvînmes à l'embouchure! Plus de six mille de ces gens nous attendoient. Notre canon est inutile. Nous sommes trop bas pour les atteindre. Notre vaisseau ne peut gouverner dans un passage si étroit. Nous y voici cependant. Nous essayons une triple décharge presque à bout touchant. Enfin, à force de manœuvres, nous entrâmes dans le golfe de Calamata. Alors nous fîmes tellement jouer notre canon contre cette canaille que nous n'entendîmes pendant deux heures que des cris et des hurlemens effroyables. Ce fut le 11 de janvier (1719) que nous quittâmes cette race et que nous fûmes en sûreté après avoir perdu deux ancres et notre câble de terre, après avoir eu six matelots blessés et deux passagers[2].

Malgré la tempête et les fureurs du Malée, on comprend pourquoi les vaisseaux du xvii[e] siècle ne fréquentaient ce Port aux Cailles que dans les cas d'extrême danger. La pleine mer ou quelque mouillage forain offrent encore moins de risques. Il en fut ainsi sur tout le pourtour de la Méditerranée primitive. Certaines affirmations des Anciens, certaines relâches du commerce primitif

1. *Geog. Græc. Min.*, I, p. 9.
2 De Saumery, *Mémoires et Aventures*, I, p. 27 et suiv. Cf. Frazer, III, p. 396; Hitzig et Blümner, II, p. 867.

peuvent sembler à première rencontre irrationnelles, à peine croyables. Pourquoi, sur le Bosphore, a-t-on préféré jadis le promontoire de Chalcédoine à la Corne de Byzance? Pourquoi Syracuse et Carthage ne sont-elles pas établies au fond de leurs rades tranquilles? Chandler, dont le voyage en barque nous a servi déjà, s'étonne en arrivant au Phalère que cette baie foraine ait jamais pu attirer les flottilles, de préférence à la belle rade close du Pirée tout voisin. L'histoire nous affirme pourtant qu'il en fut ainsi :

Le port de Phalère servit aux Athéniens jusqu'au temps de Thémistocle. Il est petit et de forme circulaire. Le fond est d'un beau sable fin que l'on distingue par rapport à la transparence de l'eau.... Le voyageur, accoutumé à nos ports profonds et à nos grands vaisseaux, ne manquera pas d'être surpris, sans doute, à la vue du port de Phalère. Mais son étonnement cessera bientôt, s'il veut se rappeler que le fameux navire Argo se portait sur les épaules de l'équipage; que l'on tira à sec sur le rivage, comme pour servir de fortifications au camp des Grecs devant Troie, les vaisseaux qui les avaient amenés; et qu'enfin cette flotte de Xerxès si formidable n'était presque composée que de galères et de barques[1].

Les raisons données par Chandler sont bonnes. Elles ne sont pas complètes. Si le Pirée ne fut un grand port qu'après Thémistocle, c'est qu'alors seulement les indigènes de cette côte, les Athéniens, devinrent un peuple de marins : « auparavant, dit un personnage de Thucydide, ils n'avaient ni l'expérience, ni la vanité des choses de la mer : ce furent les Perses qui les forcèrent à devenir marins[2] ». Après les guerres médiques, les Athéniens propriétaires de cette rade close, la surveillant par leur police et la défendant par leur armée, pouvaient à leur guise entrer, sortir, embarquer et débarquer. Mais antérieurement le trafic était aux mains d'étrangers, Mégariens, Corinthiens, Chalkidiens, Ioniens ou Éginètes. Les flottes du dehors ne venaient pas volontiers jeter l'ancre au fond de cette prison circulaire qu'une chaîne tendue ou deux barques affrontées pouvaient clore au moindre caprice des Athéniens. La rade ouverte du Phalère ne prêtait pas à de pareilles surprises : elle fut longtemps préférée. Que l'on médite bien cet exemple. Il est caractéristique, entre tous, de deux marines et de deux façons de naviguer....

Il vaut donc mieux ne jamais donner en pareilles nasses. Toujours demeurer à portée de la mer libre est la première règle de ces navigations. Aux ports intérieurs les mieux abrités, on préfère les rades foraines ou même les plages absolument découvertes.

Les Carthaginois connaissent, dit Hérodote[3], des populations et des bourgs de Libyens au delà des Colonnes. Ils y vont; ils déchargent leurs marchandises et les étalent sur la laisse de mer, puis ils regagnent leur bord et font des signaux de feu et de fumée. A ce

1. Chandler, II, p. 322.
2. Thucyd., VII, 21.
3. Hérod., IV, 196.

signal, les indigènes descendent à la plage, examinent les étalages, placent auprès des marchandises l'or qu'ils en offrent, puis s'en retournent à l'intérieur, à l'écart des marchandises. Les Carthaginois reviennent alors; si le prix offert les satisfait, ils l'emportent; sinon, ils regagnent leur bord et attendent une nouvelle visite des indigènes qui montent leurs offres jusqu'à entente réciproque. Jamais on ne se vole : les marins ne prennent l'or qu'en échange des marchandises offertes; les indigènes n'emportent la marchandise qu'après acceptation de l'or par les marins.

Chardin nous décrit, au XVII[e] siècle encore, les mêmes habitudes prudentes du commerce européen chez les sauvages de la Mer Noire, Mingréliens, Géorgiens et Tcherkesses :

On leur porte toutes les mêmes choses qu'on porte en Mingrélie. On prend d'eux, en échange des personnes de tout âge et de tout sexe, du miel, de la cire, du cuir et des peaux. L'échange se fait en cette sorte. La barque du vaisseau va tout proche du rivage. Ceux qui sont dedans sont bien armés. Ils ne laissent approcher de l'endroit où la barque est abordée, qu'un nombre de Cherkes semblable au leur. S'ils en voyent venir un plus grand nombre, ils se retirent au large. Lorsqu'ils se sont abouchés de près, ils se montrent les denrées qu'ils ont à échanger. Ils conviennent de l'échange et le font. Cependant il faut être bien sur ses gardes, car ces Cherkes sont l'infidélité et la perfidie mêmes. Il leur est impossible de voir l'occasion de faire un larcin sans en profiter[1].

Aux temps homériques, les Phéniciens font dans les ports grecs les mêmes étalages de manufactures, et trois mots de l'*Iliade* sur un cratère que les Phéniciens « ont étalé dans les ports », στῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι[2], résument tout le passage d'Hérodote, ἐξέλωνται τὰ φορτία θέντες αὐτὰ ἐπεξῆς παρὰ τὴν κυματωγήν. Pour de tels échanges, il faut une plage découverte. Mais l'ancrage en rade foraine n'a rien d'agréable ni de sûr. Il est bon sans doute de veiller aux nécessités de garde et de surveillance. Encore ne faut-il pas oublier les commodités du débarquement ni les besoins du bord. Les échanges sont plus faciles et l'abri bien plus assuré sous un îlot ou sous un promontoire. Les peuples antiques, comme les portulans récents, mentionnent toujours ces refuges, que nos marines appellent aujourd'hui provisoires, mais qui étaient les mouillages ordinaires des vieux navigateurs : « Voilà, dit Skylax, les ports où l'ancrage est sûr par tous les vents, εἰσὶ δὲ οὗτοι λιμένες πάνορμοι, et voici d'autres refuges sous les îlots, καταφυγαὶ ὑπὸ νησιδίοις, des relâches temporaires aux promontoires, ὕφορμοι καὶ ἀκταί[3]. » Les marines primitives ont préféré ces refuges pour bien des raisons.

Qu'il s'agisse d'un long séjour ou d'une courte escale, comptez les avantages que présente l'îlot. Ne veut-on stationner qu'une heure pour faire de l'eau, l'aiguade insulaire est toujours plus sûre que les rivières et sources continentales,

1. Chardin, I, p. 53.
2. *Iliad.*, XXIII, 745.
3. *Geogr. Græc. Min.*, I, p. 83.

surtout si l'île est dépeuplée, et mieux encore si elle n'est qu'un rocher perdu en mer. Les aiguades de la grande terre présentent toujours quelques dangers, embuscades des indigènes, avanies et exigences pécuniaires des autorités, etc. Sur un rocher désert, on n'a rien à craindre : tout à l'aise, sans hâte et sans alertes, on vient remplir ses cruches ou ses outres; on lave son linge; on banquette autour de la source et l'on n'oublie pas de sacrifier aux dieux. Dans l'antiquité et de nos jours, de telles aiguades firent la célébrité et la richesse de misérables écueils. Les voiliers des cinq derniers siècles fréquentent, au sud de Zante, les îles Strophades qui ne sont en pleine mer que deux petits îlots de roche :

Le plus grand, appelé Stamphani, a 7 encâblures de longueur et 15 mètres de haut. Le plus petit, appelé Harpy, est encore moins élevé. Les deux îlots sont reliés par des petits fonds et de nombreuses roches éparses, les unes couvertes, les autres découvertes, s'étendant dans le Sud. Ces roches obstruent le passage qui sépare les deux îlots. Cependant un bâtiment à petit tirant d'eau y pourrait passer par beau temps. Il y a un mouillage passable sur le côté Est des îlots. On s'approchera avec prudence. On débarque dans l'anse voisine d'un monastère fortifié, en pierre blanche, élevé de 27 mètres et surmonté d'un mât de pavillon. Cette construction est le premier objet qui frappe la vue du large, et par temps clair elle est visible de 12 à 15 milles. Stamphani est approvisionné d'eau douce par plusieurs sources remarquables[1].

Ces sources firent la renommée des Strophades parmi les marines franques et italiennes et, comme toujours, la fréquentation des marins amena l'érection d'un sanctuaire. Le monastère que nous signalent encore les *Instructions* est aujourd'hui sans revenus. La navigation à vapeur et les grandes caisses à eau lui ont enlevé la majeure part de sa clientèle. Mais aux siècles derniers, moyennant quelques bonnes murailles pour éviter les coups de mains, moyennant aussi quelques canons et quelques vaillants frères Jean des Entommeures pour rejeter à la mer les pirates infidèles, ce couvent tirait un joli bénéfice annuel de ses sources et de ses prières. Les voiliers ne manquaient pas cette dernière aiguade en terre chrétienne à quelques heures de la côte turque. Les corsaires apportaient ici la dîme et le cierge pour engager la faveur divine dans leurs belles entreprises ou réparer quelques méfaits trop peu chrétiens. Les moines, vendeurs d'eau et de grâces, vivaient ainsi dans l'abondance[2]. Durant la période préhellénique, une pareille source valut au rocher de Délos sa clientèle maritime et sa fortune religieuse. Veut-on se représenter cette vieille Ortygia, cette Ile aux Cailles de l'Archipel, telle que les premières marines la connurent avant l'érection du grand sanctuaire d'Apollon? Sous un autre nom, la voici décrite par les navigateurs francs :

1. *Instruc. naut.*, n° 778, p. 84; cf. P. della Valle, I, p. 7.
2. Sur les moines des Strophades et leurs revenus, cf. les détails donnés par Grasset Saint-Sauveur, *Voyage aux Iles Vénitiennes*, III, p. 316 et suiv.

La Lampedouze, dit Thévenot[1], est une petite isle ou rocher ayant peu de circuit. Elle est éloignée de Malte d'environ 100 milles. Cette isle ne produit rien et n'est habitée que de counils (lapins). Comme il y a de bonne eau, les vaisseaux y vont souvent faire eau. Le port en est fort bon. Il y a dans cette isle une petite chapelle, où est une image de la Vierge qui est fort respectée tant des chrestiens que des infidèles, qui y abordent. Chaque vaisseau y laisse toujours quelque présent, qui de l'argent, qui du biscuit, vin, huile, poudre à canon, boulet, espée, mousquet. Enfin il y a là de tout ce qui peut être nécessaire, jusqu'à de petits estuis. Lorsque quelqu'un a besoin de quelqu'une de ces choses, il la prend et met de l'argent ou autre chose à la place. Les Turcs y observent cela aussi bien que les Chrestiens et y laissent des présents. Pour l'argent, personne n'y touche et les galères de Malte y passent tous les ans et prennent l'argent sur l'autel et le portent à N.-D. de Trapano en Sicile. On me raconta que six vaisseaux chrestiens, estant venus il y a quelque temps, après qu'ils se furent pourveus d'eau, quand le vent fust bon, firent voile et sortirent du port, excepté un, lequel, quoiqu'il fist voile comme les autres, ne put sortir. Il en fut fort étonné. Toutefois, prenant patience, il attendit un autre vent plus favorable, lequel estant venu il se mit en estat de quitter le port. Mais il ne put encor en sortir, ce que lui semblant fort extraordinaire il s'avisa de faire la visite dans son vaisseau et il trouva qu'un de ses soldats avoit dérobé quelque chose en ce lieu là, ce qu'ayant reporté il fit voile et sortit facilement du port.

La Délos primitive eut, auprès de sa source, un sanctuaire pareil, où tous les peuples de la mer venaient à l'occasion déposer leurs offrandes. Quel était, à l'origine, le Dieu adoré là? était-il indigène? était-il étranger? grec, carien, phénicien ou crétois? Nous voyons, par cet exemple de Lampedouze, combien sont faciles les échanges de Dieux entre marins dévots. Quelle que fut, à l'origine, la divinité délienne, elle devint rapidement l'objet du culte universel. Quelque beau miracle, un vœu exaucé ou un naufrage évité rendit le dieu de la source célèbre parmi toutes les marines du Levant....

Si l'on doit séjourner longuement, si l'on veut fonder un établissement à demeure, la petite île est encore bien préférable. Elle est facile à explorer sur tout le pourtour, avant le débarquement. Elle est facile à occuper ou à surveiller tout entière, après le débarquement : il suffit d'un poste ou seulement d'une vigie. Elle est moins exposée aux coups de mains, et sa petitesse même en fait un abri plus constant contre les vents et les rafales. Au moindre signe précurseur de tempête, au moindre changement de brise, les vaisseaux n'ont qu'à modifier un peu leur ancrage et à tourner autour de l'île à mesure que tourne le vent : ils peuvent toujours se tenir sous le vent de l'île, c'est-à-dire à l'abri. Les îlots côtiers deviennent ainsi, pour le commerce primitif, des appontements de garde aisée, mais aussi de relations commodes avec la grande terre, des places de commerce, d'excellents entrepôts : « A l'intérieur d'un golfe, continue Hannon, nous trouvons une petite île ayant cinq stades de tour; nous l'occupons et l'appelons Kerné[2]. » — « Kerné, dit Skylax, est devenue un marché phénicien. C'est là que viennent débarquer les Phéniciens. Ils y laissent leurs *cargo-boats*

1. Thévenot, II, chap. 88.
2. *Geog. Græc. Min.*, I, p. 7.

(Skylax emploie le terme sémitique *gaulos*, exactement comme j'emploie le terme anglais) et ils s'y installent sous des tentes. Leurs vaisseaux déchargés, ils transportent leurs marchandises à la côte en face, sur des canots; ils vont trafiquer avec les Nègres qui leur apportent de l'ivoire, des peaux et du vin[1]. »

Dans tous les pays neufs, d'Europe, d'Asie et d'Afrique, au moment où la civilisation grecque et phénicienne les découvrit, le commerce se fit en de semblables entrepôts. Tels établissements actuels des Anglais ou des Portugais, sur les côtes asiatiques, Diu, Goa, Hong-Kong et Macao, gardent encore les souvenirs de pareilles nécessités. Le *Périple de la Mer Érythrée* nous décrit à l'âge classique l'un de ces débarcadères où le commerce étranger installe ses magasins loin des incursions indigènes. C'est dans la mer Rouge l'île que les Anciens nommaient l'île du Mont, νῆσος 'Ορεινή : « Au-devant du rivage s'élève l'île du Mont, que deux cents stades environ séparent du golfe et que le continent entoure de toutes parts. C'est là que viennent relâcher les navires pour éviter les incursions venues de la terre. Jadis on relâchait dans le golfe lui-même sur l'île de Diodore, tout près du continent. Mais, pouvant l'atteindre à pied, les Barbares pillaient cette île[2]. » Aux temps homériques, dans la Méditerranée, le trafic se fait ainsi. Voulant donner aux Phéaciens une idée de la barbarie des Kyklopes, Ulysse est plein d'ironie pour ces brutes qui, à l'entrée de leur rade, ont une petite île admirable et qui ne l'habitent ni la cultivent, mais l'abandonnent aux chèvres sauvages :

Un peu en dehors de la rade s'étend une petite île, ni trop près ni trop loin de la terre. Elle est boisée, peuplée d'innombrables chèvres sauvages, que jamais marche humaine ne dérange, car personne ne les chasse, et jamais pâtre ni laboureur ne vient là. Toute l'année désert, sans labourage, sans semence, l'îlot ne nourrit que des chèvres. C'est que les Kyklopes n'ont pas de vaisseaux peints en rouge, pas de constructeurs qui, leur donnant une flotte, les ravitailleraient de toutes choses chez les villes des peuples et feraient de leur île une ville bien bâtie[3].

Ces Kyklopes sont des barbares qui, de leur petite île, n'ont pas su faire « une ville bien bâtie », une Tyr, une Milet, une Syracuse ou une Marseille. Les civilisés en usent autrement. Quand les Grecs commencent à exploiter les côtes espagnoles, ils installent leur *Emporion*, 'Εμπόριον, sur un îlot, où longtemps leur ville demeure isolée, ᾤκουν οἱ 'Εμπορῖται πρότερον νησίον τι προκείμενον, ὃ νῦν καλεῖται Παλαιὰ πόλις[4] : le nom même d'*Emporion* donné à cette ville montre que nous avons là le type parfait de l'*emporium* primitif. Au fond de l'Adria-

1. *Id.*, *ibid.*, p. 94.
2. Arrian., *Peripl. Mar. Éryth.*, éd. Didot, p. 260 : πρόκειται νῆσος 'Ορεινὴ λεγομένη, τοῦ μὲν ἐσωτάτου κόλπου σταδίους ὡς εἰς πέλαγος ἀπέχουσα διακοσίους, ἐξ ἀμφοτέρων δὲ τῶν μερῶν παρακειμένην ἔχουσα τὴν ἤπειρον, ἐν ᾗ νῦν ὁρμεῖ τὰ καταγόμενα πλοῖα διὰ τὰς ἐκ τῆς γῆς καταδρομάς· πρῶτον μὲν γὰρ ὥρμει κατ' αὐτὸν τὸν ἐσώτατον κόλπον ἐν τῇ Διοδώρου λεγομένῃ νήσῳ παρ' αὐτὴν τὴν ἤπειρον, ἐχούσῃ πεζῇ τὴν διάβασιν, δι' ἧς οἱ κατοικοῦντες βάρβαροι κατέτρεχον τὴν νῆσον.
3. *Odyss.*, IX, 116 et suiv.
4. Strab., III, 160.

tique, ils ne choisissent par leur principal débarcadère dans une rade profonde, au voisinage des cols et défilés qui amènent aujourd'hui vers notre grand port de Trieste tout le commerce de l'intérieur. A l'extrémité la plus avancée de l'Istrie, tout au bord de la haute mer, la rade de Pola les attire à cause de ses nombreux îlots parisitaires, ἡ δὲ Πόλα ἵδρυται μὲν ἐν κόλπῳ λιμενοειδεῖ νησίδια ἔχοντι εὔορμα καὶ εὔκαρπα : Pola, ajoute Strabon, est une très ancienne fondation des Kolchidiens envoyés à la poursuite de Médée[1].

En travers d'un détroit, entre deux grandes terres, l'avantage des îlots côtiers, entrepôts d'un double commerce, n'est pas seulement doublé. Pour ces marines à voiles, le détroit, passage forcé, est, par certains vents, le passage long ou dangereux :

> Nous aperçûmes Rhodes; mais parce que le vent cessa de nous être favorable, nous ne pûmes de longtemps après y prendre port. Sans jamais donner fonds, nous demeurâmes dans le canal et n'allions que de traverse, d'un cap de la terre ferme qu'on nomme Marmaris jusqu'aux côtes les plus proches de l'île que nous pouvions gagner, et ainsi nous nous efforcions d'avancer toujours un peu, mais inutilement parce que ces grands galions de Turquie ont des voiles si extraordinairement grandes et par conséquent si difficiles à manier, qu'à moins d'avoir le vent en poupe, il est difficile de les faire aller.... Nous demeurâmes donc là quatre ou cinq jours avec toute notre industrie sans pouvoir joindre Rhodes. Mais à la fin comme nous n'allions que de traverse d'un bord du canal à l'autre, après avoir quasi perdu l'espérance d'y entrer, un petit vaisseau de dix à douze rames vint à notre bord pour prendre ceux qui voulaient descendre[2].

Les îlots qui barrent un détroit deviennent ainsi des relâches presque obligatoires. Tel petit archipel est encore aujourd'hui décrit minutieusement par nos *Instructions nautiques* à cause de sa situation aux bouches du détroit de l'Eubée : « Les îles et îlots Petali gisent devant la côte d'Eubée.... Les caboteurs s'y mettent temporairement à l'abri... contre les vents du Sud qui prédominent en hiver. Les navires qui veulent se réparer peuvent se rendre au mouillage intérieur. Pour les voiliers allant dans le Sud, le mouillage extérieur est préférable, parce que le vent tourne brusquement du Sud au Nord, ce qui leur permet de quitter ce mouillage avec facilité[3]. » Une page d'un voyageur anglais, Walpole, nous ferait sentir la grande utilité de ce mouillage. En plein été, Walpole met huit journées pour aller du Sounion à Nègrepont (cf. fig. 7) :

> 25 juillet : Départ du Sounion à une heure du matin; vent contraire dans le canal; après de fréquentes bordées, nous jetons l'ancre à Port Mandri. — 26-27 : Repos à Port-Mandri; vent contraire. — 28 : Le vent nous force de quitter Port-Mandri et d'aller en face à Makronisi. — 29 : Bordées et vains efforts entre l'Attique et l'Eubée; impossible d'entrer dans le canal; relâche sur la côte attique à Séraphina ou Port-Raphti. — 30 : La tempête continue; nous passons toute la journée dans la petite île déserte de Port-

1. Strab., V, 216; cf. *Instruct. naut.*, n° 706, p. 154.
2. P. della Valle, I, p. 198.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 159.

Raphti. — 31 : A une heure du matin, nous sortons de Port-Raphti et nous marchons vers Nègrepont; mais à quatre heures le vent se lève et nous repousse du canal; il faut aller ancrer sous l'une des petites îles Petali; à trois heures du soir, nouvelle saute de vent qui nous chasse de ce mouillage; il faut regagner la côte d'Attique; au coucher du soleil, nous sommes devant la plaine de Marathon. — 1er août : Vent favorable enfin; nous repartons et nous avançons lentement, mais continûment; à dix heures du soir, nous mouillons sous les murailles de Nègrepont.

Notons bien ces difficultés de navigation : presque toujours les détroits les opposent à la petite marine à voiles. Elles nous expliquent la renommée à travers toutes les marines de telles îles bien placées, de Ténédos au-devant des Dardanelles, des Iles des Princes au-devant du Bosphore : à mi-chemin entre ces deux passages, le rocher de Marmara donne son nom à la mer voisine; tous les voyageurs au Levant ont dû séjourner en quelqu'une de ces relâches[1]. Ces difficultés nous expliquent aussi le site de nombreux établissements antiques, et l'origine de nombreuses légendes, noms de lieux ou cultes, qui semblent venus de la mer. Le cabotage de Walpole nous renseigne sur les escales forcées de toute marine exploitant l'Euripe. Durant les thalassocraties primitives, ces escales virent sûrement les flottilles cariennes, phéniciennes ou crétoises : aussi les cultes et les noms de ces côtes présentent un aspect étranger. Pour ne prendre qu'un exemple, voyez à la bouche du détroit l'utilité que peut avoir la rade de Marathon. Largement ouverte vers le Sud-Est, fermée au Nord et à l'Est par un rivage bas et un long promontoire, elle est à couvert des vents du Nord ou du Nord-Est, qui dominent pendant l'été et qui ferment l'entrée de l'Euripe. Nos *Instructions nautiques* ne vantent que médiocrement ce mouillage à cause des torrents qui y jettent leur alluvion et créent sur tout le pourtour des bancs de sables ou de vases. Elles préfèrent le port rocheux et bien clos de Port-Raphti[2]. Les marines primitives devaient mieux aimer au contraire la rade moins close de Marathon et ses plages propices à l'échouement. Des puits et une source assuraient l'aiguade. Les lagunes voisines étaient poissonneuses. Une route terrestre aboutit là, qui traverse l'Attique et qui du Pirée ou d'Athènes vient à la mer d'Eubée par la trouée séparant le Parnès du Pentélique : « Marathon, dit Pausanias, est à mi-route entre Athènes et Karystos. » Nos *Instructions* nous disent aujourd'hui que le voyage de Port-Raphti à Athènes dure cinq heures. Pausanias ajoute : « Les gens de Marathon adorent Hèraklès et prétendent avoir introduit ce dieu parmi les Hellènes. La source Makaria reçut le nom d'une fille d'Hèraklès[3]. » La tradition se souvenait que Marathon avait été l'une des *sept* villes de l'amphictyonie calaurienne. Le nom de *Marathon* semble nous reporter à tel nom de lieu syrien, *Marathous* ou *Maratha*. Cette source Makaria, fille d'Hèraklès, n'est-elle pas une vieille aiguade phénicienne, une *Source de Melkart*, עינ־מלקרת *In*

1. P. Lucas, II, p. 33; Michaud et Poujoulat, III, 276.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 157.
3. Paus., I, 32.

Melkart, semblable aux aiguades que nous rencontrerons tout à l'heure[1] ? Je crois que les marines de Sidon relâchaient en ce point. Leurs équipages et leurs chargements trouvaient un abri dans les antres de la montagne. La grotte de Pan que Pausanias nous décrit est assez loin de la côte : « grotte remarquable, σπήλαιον θέας ἄξιον, avec une entrée peu large, ἔσοδος μὲν ἐν αὐτὸ στένη, avec des salles que l'on nomme les chambres, les bains et les étables de Pan, et avec des pierres qui ressemblent à un troupeau de chèvres[2] ». Mais il est deux autres cavernes au flanc même du promontoire. Marathon, à cause de tous ces avantages, fut préférée par les premiers thalassocrates aux îles Petali ou Stoura, qui peut-être eussent offert plus de sécurité, mais qui manquent d'eau douce[3].

Une thalassocratie primitive implique en tous les détroits de pareilles Marathons. Aux besoins de la navigation, il faut encore ajouter les profits de la « croisière », comme disent les gens du XVII[e] siècle. Les détroits sont les croisières des pirates; c'est aux *bogas* que les corsaires attendent leur proie. Les îles en travers d'un détroit deviennent des postes fort avantageux, surveillant et exploitant les chenaux, ne les ouvrant que moyennant redevances ou rançons. Dans l'*Odyssée*, l'ilot d'Astéris barre ainsi le canal de Képhallénie. C'est là que les prétendants vont guetter le retour de Télémaque :

ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα,
μεσσηγύς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,
Ἄστερις, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι· τῇ τόν γε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί[4].

Ils passent leurs journées à surveiller le détroit, du haut des caps éventés :

ἤματα μὲν σκοποὶ ἶζον ἐπ' ἄκριας ἠνεμοέσσας[5].

Durant la nuit, quand l'obscurité rend la guette inutile, ils mettent à la voile et croisent sur le chenal. Ainsi en usent les pirates et corsaires de tous les temps, et c'est encore une raison pour nos vieux navigateurs de ne pas s'aventurer la nuit dans les parages étrangers. Les voyageurs du XVII[e] siècle connaissent ces périls de la navigation nocturne et signalent les détroits peuplés de pirates. Les ilots du détroit de Samos, la petite île Cervi dans le canal de Cérigo, l'archipel de la Sapienza dans le canal de Modon, les îles Lampedouze entre la Sicile et l'Afrique, ou Capraja entre Livourne et la Corse sont autant de guettes, de « croisières », pour les corsaires chrétiens, turcs et barbaresques[6]. Paul Lucas a connu, sur les côtes syriennes, les corsaires de la petite île de Tortose :

1. Cf. Frazer, II, p. 445.
2. Paus., *id.*, *ibid.* Cf. Frazer, II, p. 451 et suiv.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 159.
4. *Odyss.*, IV, 844-847.
5. *Odyss.*, XVI, 365.
6. P. Lucas, II, p. 407.

Quoique cette isle soit petite, il ne laisse pas d'y avoir une source d'eau douce qui en fourniroit à toute une armée. Il y a environ huit ans que les corsaires y venoient faire leurs eaux et s'y tenoient en croisière pour y faire prise de quelques bâtiments turcs. C'est pour cela que les Turcs y ont bâti une forteresse... presque quarrée qui porte le nom de Tortose, à cause qu'elle est vis-à-vis de la ville de ce nom.... Cette ville est ceinte de murailles, particulièrement vers la mer. Quand on voit quelque vaisseau en mer que l'on croit être corsaire, on allume des feux dans les tours pour avertir les bâtiments du pays de venir dans le port[1].

Nous partîmes, raconte Tournefort, de Scalanova pour Samos sur la tartane du capitaine Dubois, qui rassembloit sur les côtes d'Asie des pèlerins turcs pour aller à Alexandrie : ces pèlerins vont ensuite d'Alexandrie à La Mecque. L'occasion nous parut favorable pour nous mettre à couvert des bandits qui occupent les *bogas* (bouches, embouchures : *bogazi* en turc) de Samos. On appelle de ce nom les détroits qui sont aux deux pointes de l'île.... Les voleurs courent sur ces côtes par bandes. Tous les vaisseaux qui descendent de Constantinople en Syrie et en Égypte, s'étant reposés à Scio, sont obligés de passer par un de ces détroits. Il en est de même de ceux qui montent d'Égypte à Constantinople. Aussi ces *bogas* sont les véritables croisières des corsaires, comme on parle dans le Levant, c'est-à-dire que ce sont des lieux propres à reconnaître les bateaux qui passent[2].

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le détroit de Samos gardera cette triste renommée[3].... La piraterie carienne durant l'antiquité pullula dans les chenaux insulaires entre Samos et Rhodes, et c'est dans le canal de Chypre que prit naissance l'autre piraterie classique des Ciliciens : dans ce canal chypriote, la petite île Provençale au bord du continent asiatique garde toujours le souvenir de nos corsaires du XVIIe siècle.

*
* *

IV. *Arbres et Nombril.* — Verdoyante, l'île a un nouvel attrait. Dans ces mers bordées de roches, souvent il est difficile de tirer le navire à sec et de trouver, pour le campement et le sommeil de l'équipage, un bois ombreux et un lit de sable ou de gazon. Il faut une plage unie et des bosquets verdoyants, des « tapis de persil et de violettes », si l'on veut un campement confortable. Il faut un sol mou de sables ou de vases pour haler le navire, si l'on veut visiter la carène et réparer les avaries. Mais il faut aussi un « nombril », une guette, σκοπιή, d'où l'on puisse dominer l'île entière, un observatoire, περιώπη, d'où l'on puisse inspecter le pays environnant, la haute mer, le détroit et la côte voisine. Car on doit toujours rester en garde contre une agression et prévoir un débarquement des indigènes, τὰς ἐκ τῆς γῆς καταδρομάς, disait le *Périple de la Mer Érythrée*. Il faut, en cas d'alerte ou d'attaque, pouvoir donner le signal de la

1. P. Lucas, I, p. 233-235.
2. Tournefort, I, p. 404-406.
3. Cf. Michaud et Poujoulat.

retraite aux équipages dispersés, réunir et armer tout son monde auprès du campement et des vaisseaux :

Nous arrivons, dit Ulysse, dans l'île Aiaiè. Nous amenons notre vaisseau à la côte dans un port où peuvent reposer les navires. Nous débarquons et deux jours et deux nuits nous restons étendus sur la plage, digérant notre fatigue et notre chagrin. Mais à l'aube du troisième jour, prenant ma lance et mon glaive pointu, je montai rapidement sur un observatoire, περιωπήν, pour voir si je percevrais trace d'activité ou son de voix humaines. Arrivé au sommet de cette guette, σκοπιήν ἐς παιπαλόεσσαν, je restai debout et voici que, dans la plaine aux larges routes, m'apparut une fumée[1].

Les *Instructions nautiques* nous signalent encore, en travers du détroit chypriote, les îlots et les promontoires rocheux, où « l'on pourrait accéder facilement aux parties les plus élevées de la falaise pour dominer le canal et signaler l'approche de tout navire[2] ».

Je traduis *nombril*, ὀμφαλός, par *point culminant*, et νήσῳ ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης, par *île cerclée de courants où se dresse un nombril de la mer*. D'ordinaire on traduit *nombril*, par *point central* et l'on imagine que, dans l'esprit du poète, l'île de Kalypso était le *nombril*, le centre des océans, comme Delphes fut plus tard, dans l'esprit des Hellènes, le *nombril*, le centre des terres. D'où vint aux Hellènes cette conception pour Delphes et cette explication du mot *nombril*? nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais conception et explication sont postérieures aux poèmes homériques. Dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, ὀμφαλός signifie simplement une *pointe arrondie*, une *boursouflure*. Les boucliers homériques n'ont pas qu'un seul ὀμφαλὸς à leur centre :

ἐν δέ οἱ ὀμφαλοὶ ἦσαν ἐείκοσι κασσιτέροιο
λευκοί, ἐν δέ μέσοισιν ἔην μέλανος κυάνοιο[3].

Ils ont dix et vingt *nombrils* pointant sur toute la surface et la périphérie. La Crète avait dans sa haute plaine la ville du *Nombril*, Ὀμφάλιον. L'Épire et la Thessalie avaient aussi des villes *Omphalion*. L'Écriture de même nous parle des peuples qui descendent des monts, *nombrils* de la terre[4].

Une île haute, comme cette Νῆσος Ὀρεινή, l'Ile au Mont, dont nous parlait tout à l'heure le *Périple de la Mer Érythrée*, est donc préférable.... Boisée, l'île est de reconnaissance et d'atterrage plus commodes. Les arbres peuvent servir d'*amer* aux pilotes pour l'entrée ou la sortie. Tel cet olivier qui se dresse sur la côte d'Ithaque à la bouche du port de Phorkys :

ἥδε δ' ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη[5].

1. *Odyss.*, X, 134-149.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591.
3. *Iliad.*, XI, 34.
4. *Jug.*, IX, 37 ; Ézéch., XXXVIII, 12.
5. *Odyss.*, XIII, 346.

L'île boisée est en outre un terrain de chasses et de coupes. Le navire peut y refaire ses rames, son bordage, ses pièces endommagées. L'équipage, outre le bois nécessaire à la cuisine (et les portulans tout récents mentionnent encore les îles où l'on peut faire de l'eau et du bois[1]), y peut trouver de la viande fraîche. La chasse est même le premier souci des marins débarqués :

Comme le vent devint contraire en cet endroit, nous fûmes obligés de jeter l'ancre entre les îles de Tourla. Nous fîmes le lendemain une espèce de descente sur ces îles, où nous ne trouvâmes pour tous habitans que beaucoup de gibier et de gros bétail à cornes, que nous jugeâmes sauvage parce qu'il s'enfuit à notre vue et qu'il erroit sans conducteur. Un matelot écossois qui tiroit très bien et le canonnier tuèrent en même temps un jeune taureau d'un coup de mousquet chargé à balles. On l'apprêta sur-le-champ et la majorité de l'équipage, qui en mangea avec appétit, trouva à sa chair un goût de venaison. Cependant nous apprismes ensuite que ce bétail appartenoit à des païsans de terre ferme.... Nous retournâmes à la chasse, non pas des bêtes à cornes, mais du menu gibier, et nous tuâmes deux lièvres et quantité de grives, avec lesquelles nous fîmes bonne chère pendant deux jours que nous restâmes là[2].

Dans l'Ile du Soleil, les compagnons d'Ulysse trouvent sans doute aux bœufs du troupeau sacré ce même goût de venaison, qui tranquillise leurs inquiétudes de conscience.... Sur la côte des Kyklopes, Ulysse part en chasse dans la petite Ile aux Chèvres et l'on tue une centaine de bêtes. Dans l'île de Kirkè, nouvelle chasse au cerf. Ces vieux navigateurs abordent donc, de préférence, les îles boisées, et comme il leur faut différents bois pour réparer les bordages, les rames ou les mâts, ils préfèrent encore, et ils célèbrent dans leurs périples, les îles plantées d'essences variées, ormes, peupliers, cyprès, cèdres, sapins, etc. Ils estiment surtout les essences résineuses qui fournissent, avec les bois faciles à travailler, la résine et le goudron pour calfater le vaisseau *noir*. Si l'on veut « soigner ses vaisseaux », comme dit l'*Odyssée*, νῆας ἀκειόμενος[3], et reposer les équipages, rien ne vaut en résumé une île déserte, bien pourvue d'arbres et d'eau douce, νῆσον εὔυδρον καὶ εὔδενδρον ἐρήμην[4], et munie d'une caverne.

1. Michelot, *Portulan*, p. 396.
2. La Mottraye, *Voyages*, I, p. 177.
3. *Odyss.*, XIV, 383.
4. Strab., II, 100.

CHAPITRE II

UNE STATION ÉTRANGÈRE

λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς Λέλεγα ἀφικόμενον ἐξ Αἰγύπτου βασιλεῦσαι.
PAUS., I, 39, 6.

Voilà toutes les raisons qui font de l'île de Kalypso un coin de paradis, et voilà toutes les conditions que doit réunir le port idéal, au gré de ces premiers navigateurs. Il est peu de mouillages qui les réunissent toutes. Mais chaque fois que l'une de ces conditions est convenablement réalisée, le port voit arriver les flottilles étrangères et, dans les périples comme dans la langue des thalassocrates, ce port est soigneusement noté. Les équipages lui donnent un nom. Les périples ont grand soin de le décrire. Il devient célèbre parmi les marines du temps, qui toutes d'ordinaire le désignent sous la même appellation, et cette appellation est fournie, le plus souvent, par telle des particularités étudiées tout à l'heure, arbres, oiseaux, sources, prairies, guettes, cavernes, ou par la forme et la grandeur du mouillage. Les marines méditerranéennes ont toujours eu des *Pierres du Corbeau*, des *Roches aux Mouettes*, des *Iles des Vignes* ou *des Oliviers*, etc. Les Grecs et les Latins avaient leurs *Ports de la Caverne*, Ἄντρων, *Spelunca*, leur *Ile des Éperviers*, Ἱεράκων νῆσος, *Accipitrum insula*, leur *Ile des Pins*, Πιτύουσσα, leur *Port des Cyprès*, Κυπαρισσία, etc. Avant eux, on peut être sûr que leurs prédécesseurs usaient déjà de noms pareils. Si donc on peut faire l'hypothèse (et l'étude de la Pylos homérique nous y a conduits) qu'avant les Grecs une marine sémitique exploita la Méditerranée, peut-être dans la plus vieille onomastique méditerranéenne devons-nous retrouver quelques-uns de ces vocables sémitiques. Pour l'un de ces vocables, la recherche n'est ni longue ni difficile.

L'*Ile des Éperviers* du monde grec et latin était située sur la côte Sud-Ouest de la Sardaigne, dans la rade de Carloforte que fréquentaient et que fréquentent toujours les bandes de thons avec les bandes d'oiseaux de proie qui les suivent : d'où le nom de cette île. Nous savons que les côtes sardes avaient été colonisées par les Carthaginois et par les Phéniciens avant eux. Pline donne à notre Ile des Éperviers le nom de *E-nosim*[1] : ce nom de *E-nosim* forme avec

1. Plin., III. 7 ; Ptolém., III. 3, p. 193.

Accipitrum Insula un doublet latino-sémitique. Car le mot sémitique אי, *ai*, ou י, *i*, veut dire *île* : sous la forme *ai*, *e*, *i*, αἰ, ἐ, ἰ, on le retrouve comme syllabe initiale dans un grand nombre de vocables insulaires des Grecs et des Latins; les géographes et les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*[1] ont signalé les nombreuses îles méditerranéennes dont le nom commence par ce monosyllabe, *E-busus*, *Ae-naria*, *I-gilium*, etc. Quant à *nosim*, l'orthographe sémitique nous en est donnée par une inscription punique trouvée en Sardaigne et parlant de cette même île des Éperviers : c'est נצם, *nosim*, pluriel de נץ, *nes* ou *nis*, qui en hébreu veut dire *épervier*. La transcription de Pline est exacte. Le *n* latin ou le ν grec sont l'équivalent du נ sémitique. La seconde consonne, צ, est une dentale-sifflante que tous les Sémites possèdent et que l'alphabet hébraïque intercale entre le *p* et le *q*. Mais les Grecs et les Latins, impuissants à la prononcer comme nous-mêmes, l'ont rejetée de leur alphabet. De cette lettre unique, les Arabes ont fait une sifflante, *sad*, et une dentale, *dad*. Il semble bien que chez les Chananéens de l'antiquité cette lettre était susceptible aussi de deux prononciations. En transcrivant les noms sémitiques, les Grecs l'ont rendue tantôt par une sifflante, tantôt par une dentale : dans les deux mots *Sidon*, Σίδων, et *Tyr*, Τύρος, c'est la même consonne initiale צ qu'ils rendent par un Σ d'un côté, par un T de l'autre. Nous avons donc la transcription régulière de נצם en *nosim* et nous pourrions transcrire le singulier נץ en *nes* ou *nis* : si nous ajoutons une terminaison latine ou grecque, — ce que les Anciens font toujours en pareil cas, — nous aurons le doublet *nesus* ou *nisus*, νέσος ou νίσος = ἱέραξ, *accipiter*.

De même, pour la Caverne : on doit retrouver dans la plus vieille onomastique méditerranéenne quelques noms semblables à cette *Caverne des Sidoniens*, מערה צדנים, *Megara Sidonim*, dont parle l'Écriture[2]. La transcription grecque et latine de ce *megara* serait sans doute *megara*, μέγαρα. Il ne peut y avoir doute que pour la seconde consonne, ע, rendue par un γ ou un *g*. Cette consonne ע occupe dans l'alphabet hébraïque la place de l'*o* dans les alphabets grec et latin. C'est une gutturale profonde, que nos gosiers sont inaptes à émettre et que les Grecs et les Latins furent incapables aussi, paraît-il, de prononcer. De cette consonne inutile pour eux, ils firent une voyelle. Dans l'alphabet arabe, cette consonne, dédoublée comme le צ, donna deux lettres aussi, une gutturale rauque, le *gaïn*, et une gutturale très atténuée, le *'aïn*. Les deux noms de ces lettres arabes marquent la différence d'impression qu'elles produisent sur nos oreilles. Nous entendons le *gaïn* comme un *g* dur. Le *'aïn* ne représente pour nous qu'une sorte d'hésitation, d'aspiration ou d'expiration que nous sommes incapables de noter et que nous négligeons le plus souvent de rendre dans nos prononciation et transcription de mots arabes. Le ע hébraïque et phénicien devait produire le même effet sur les oreilles grecques ou latines. Tantôt rauque, il

1. Pars prima, I, p. 184.
2. *Jos.*, XIII, 4.

devenait pour les Anciens un γ ou un *g*, comme dans עזה, Γάζα, *Gaza*, ou עמרה, Γόμοῤῥα, *Gomorrha*, ou פעור, φόγωρ, *Phogor*, etc. Tantôt faible, il n'était pas perçu, — ex. : עשתרת, Ἀστάρτη, *Astarte*, ou יעזר, Ἰάζηρ, *Iazer*, ou עברי, Ἑβραῖος, *Hebraeus*, etc. : dans le phénicien surtout, il devait souvent échapper à l'oreille, puisque les Phéniciens eux-mêmes négligeaient de l'écrire en un grand nombre de leurs mots, comme בעל, *Ba'al*, qu'ils écrivent בל, *Bal*. Parfois aussi cette gutturale profonde donnait l'impression de la voyelle *o*, par quoi les alphabets grec et latin l'avaient remplacée, et *Ba'al* devenait Βῶλος pour les Grecs, *Bolus* pour les Latins, Ἀγλιβῶλος, *Aglibolus*; de même *Booz*, *Noema*, *Odollam*, Βόοζ, Νόεμα, Ὀδόλλαμ, etc. Mais dans *megara*, il est plus probable que le ע devait être bien perceptible. Nous en pouvons juger peut-être par un doublet gréco-sémitique. En Béotie, dans le pays de Kadmos, on donnait le nom de *mégare*, μέγαρον, à des antres ou à des trous sacrés, que l'on ouvrait pour certaines fêtes et où l'on jetait des offrandes aux dieux, en particulier à Déméter : Μέγαρα, dit Hésychius, désigne les demeures souterraines et les gouffres, τὰς κατωγείους οἰκήσεις καὶ βάραθρα : ces *mégares* béotiens ne sont que d'anciens *mégares*, d'anciens *trous* des Sémites.

Reste à trouver le nom de la source : il est le même dans toutes les langues sémitiques, עין, *'in*. Il nous est devenu familier depuis que les Arabes ont semé tout le long de la Méditerranée africaine leurs *Aïn-Amour*, *Aïn-Berka*, *Aïn-Sefra*, etc. C'est ainsi du moins que nous transcrivons le mot arabe, où le ע initial est faible; par conséquent nous ne pouvons pas rendre cette consonne exactement. Mais si la vocalisation arabe donne *aïn*, il est vraisemblable que la vocalisation chananéenne avait adouci l'*a* et nous voyons dans l'Écriture des *'Ein-Akore*, *'Ein-Rogel*, *'Ein-Giddi*, que Pline transcrit *Engadda*, et les Septante Ἐναγάλλειμ, Ἤναδδα, Ἐν-Ῥεμμών. Pour les Grecs, la transcription de עין pouvait aussi, comme nous l'avons expliqué plus haut, être *'in* ou *'oin*, suivant que l'on ne tenait pas compte du ע initial ou qu'on le rendait par un *o* : les sources du Sahara actuel s'appellent sur nos cartes *In-Salah*, *In-Rhar*, etc.

On pourrait appliquer le même travail de translation à tous les mots caractéristiques de notre mouillage idéal. Le *nombril*, ὀμφαλός, homérique nous conduirait au טבור *tabour* hébraïque et peut-être aux monts insulaires *I-taburios*, Ἰ-ταβύριος, ou *A-taburios*, Ἀ-ταβύριος, qui sont les *nombrils* de Rhodes et de la Sicile (le ט initial est rendu le plus souvent par le τ grec).... Mais formons déjà un système toponymique avec les trois noms *nis*, *megara* et *'in*, que nous venons de trouver. Ce système figure dans l'onomastique de la Méditerranée primitive. Sur les côtes de Grèce, en effet, une ville de *Mégare*, Μέγαρα, a son échelle, *Nisa*, Νίσα, et sa déesse *Ino*, Ἰνω, et voilà qui mérite de nous arrêter, d'autant que l'histoire et la destinée de Mégare, envisagées du point de vue grec, sont tout à fait incompréhensibles.

Non seulement d'après la légende, mais encore d'après l'histoire certaine, Mégare fut quelque temps, au début de la période hellénique, une grande place

de commerce, une grande puissance navale, une fondatrice de colonies. Or, dans la Grèce vraiment grecque, Mégare n'a jamais eu ce rôle. Ni la situation ni la nature de son pays ne semblent la destiner à l'empire de la mer. Au milieu d'une petite plaine, que resserrent de toutes parts les montagnes arides, Mégare ne peut nourrir ni une grosse population ni un grand commerce. Un peu de blé et de vin, un peu de bois et de goudron, c'est tout ce que les navires viennent charger en cet endroit. Mégare ne nous apparaît pas, non plus, comme le terme ou le carrefour de nombreuses routes terrestres et maritimes. Pour la traversée de l'Isthme, Corinthe est bien mieux située. Pour la pénétration vers l'intérieur, vers les marchés de l'Attique ou de la Béotie, Éleusis et le Pirée semblent bien plus commodes. Du point de vue grec, Mégare n'est donc rien et Mégare, au temps de la puissance grecque, n'a joué aucun rôle. Si, parfois, son nom est cité dans l'histoire vraiment grecque, c'est que son territoire et son peuple servent de terrain de rencontre aux armées ou aux intrigues des Spartiates et des Athéniens.... Et pourtant tous les Hellènes se souviennent qu'un instant elle a été maîtresse de la mer. Ses marins s'en allaient, dit-on, jusqu'au fond du Pont-Euxin et de la mer Occidentale. Certains prétendent même que les colonies de Mégare ont bordé la côte sicilienne et la route de la Kolchide.... Entre ces deux chapitres de l'histoire mégarienne, il y a contradiction. Faut-il, pour cela, nier la grandeur préhellénique de Mégare? ou cette grandeur même peut-elle nous être expliquée par un ensemble de conditions et de causes, qui prévalaient alors et qui disparurent ensuite? Le problème des origines mégariennes vaut qu'on s'y arrête, non pas seulement comme devant un témoin bien caractéristique d'une époque disparue. Nous savons, en outre, que la tradition pylienne revendiquait pour les fondateurs de Pylos une parenté avec les fondateurs de Mégare : le héros Kléson était venu de Mégare fonder la première ville pylienne; il était fils du héros Lélex, qui était venu d'Égypte fonder Nisa, la première ville mégarienne, Μέγαρα πρότερον Νῖσα καλουμένη[1]. Dans la question odysséenne, Pylos tient une place qui nous apparaîtra de plus en plus grande : les origines de Mégare nous fourniront quelque certitude sur les origines de Pylos.

Au fond du golfe Saronique, la côte orientale de l'isthme de Corinthe et les rivages occidentaux de l'île de Salamine forment une rade qui de tout temps a beaucoup servi aux petits voiliers. Bordée à l'Est par les deux bras de Salamine, à l'Ouest par les falaises abruptes de l'Isthme, cette rade s'ouvre largement vers le Sud; au Nord, elle n'est pas entièrement close : un chenal étroit et boueux la met en communication avec la baie intérieure d'Éleusis. C'est la rade ou baie de Mégare :

A partir de Kalamaki (sur l'isthme de Corinthe), disent les *Instructions nautiques*, la côte, en allant dans l'Est, est haute et forme la base du mont Gerania qui, à 4 milles 1/2 dans les terres, s'élève à 1370 mètres au-dessus de la mer. Entre la pointe Théodoro,

1. Paus., I, 39, 5.

près de laquelle on voit une petite église, et l'île de Salamine, la côte se retire vers le Nord et forme un enfoncement qui s'appelle la baie de Mégare, du nom de la ville bâtie sur une colline à 1 mille 1/4 du rivage. Dans cette baie on ne trouve aucun danger noyé et l'on trouve partout de l'eau profonde; mais, sous voiles, il faut bien veiller à cause des violentes rafales qui se font sentir par les gros vents du Nord[1].

Tel est, pour nos marins, l'aspect et l'état actuel des lieux. Dans quelques détails, tout au moins, cet état ne semble pas remonter à l'antiquité lointaine. Actuellement, un seul chenal s'ouvre au fond de la baie pour conduire à la rade close d'Éleusis. Nos *Instructions nautiques* décrivent ainsi ce chenal unique : « L'approche de la baie d'Éleusis est bordée par des îlots qui, avec une langue de terre projetée par le continent et recouvrant la pointe saillante de Salamine, forment un chenal étroit et tortueux menant dans la baie; ce chenal a des petits fonds, la plus grande profondeur y étant de 4 mètres, vase. » Durant la première antiquité, ce chenal, unique aujourd'hui, était double. Les îlots, qui le barrent ou qui parsèment son approche, au nombre de quatre aujourd'hui, étaient jadis plus nombreux. La longue langue, aujourd'hui soudée à la côte mégarienne et pointant ses roches vers le rivage sinueux de Salamine, était alors une île aussi.

C'est du moins ce qui ressort pour moi des textes antiques. Je crois que, détachée du continent et mouillée dans la passe, cette île laissait à droite et gauche un double chenal; le plus grand subsiste encore du côté de Salamine; le plus petit vers la Mégaride fut comblé par les vases.... Mais je dois légitimer cette opinion par l'étude minutieuse d'un texte de Thucydide qui contredit, je crois, les identifications généralement admises.

Mégare, ville continentale, avait sur le rivage une échelle, Nisaia, Νίσαια. On est d'accord pour localiser cette échelle de Nisaia au pied de la haute colline qui actuellement porte une église de Saint-Georges et qui garde encore les ruines d'une ancienne acropole. Cette identification convient parfaitement aux sites actuels et aux descriptions antiques que nous verrons plus loin (la carte que je donne ici a été faite d'après la carte de l'Expédition de Morée et d'après les cartes marines; il faut reporter un peu à droite le nom de Nisaia et l'attribuer à la haute colline presque conique qui domine les fonds de 53 mètres). Mais, sur la côte, la Mégare antique avait aussi une île ou une presqu'île, Minoa, Μινώα. Malgré les conclusions concordantes de tous les topographes et commentateurs récents, Lolling, Frazer, etc.[2], la discussion me semble toujours ouverte pour le site de cette île ou presqu'île Minoa. Les Anciens nous en parlent tantôt comme d'une île, νῆσος, tantôt comme d'un promontoire, ἄκρα. La plupart des géographes modernes[3] retrouvent cette Minoa près de la chapelle de Saint-Nicolas (voir la carte des *Chenaux de Mégare*), sur une toute petite butte rocheuse, qui,

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 145. Pour toute la topographie antique, cf. Frazer, II, p. 520 et suiv.
2. Voir Frazer, *Pausanias*, II, p. 540.
3. Voir Lolling, *Mitth. Athen.*, V, p. I.

noyée aujourd'hui par les alluvions, se dresse dans la plaine marécageuse, au bord de la mer, à l'Ouest de Nisaia, entre Nisaia et les roches Skironiennes. Je vois bien que cette butte put être jadis une île entourée d'eau ou de marais. Mais je ne puis comprendre que les périples lui aient jamais donné le nom de promontoire.

Il faut en effet nous méfier de notre langage et de nos vues de terriens. Les « vues de pays » de la géographie terrestre diffèrent étrangement des « vues de côtes » de la géographie maritime. C'est l'altitude des terres, la hauteur des collines au-dessus de l'horizon, qui frappent nos yeux d'abord et que nos cartes

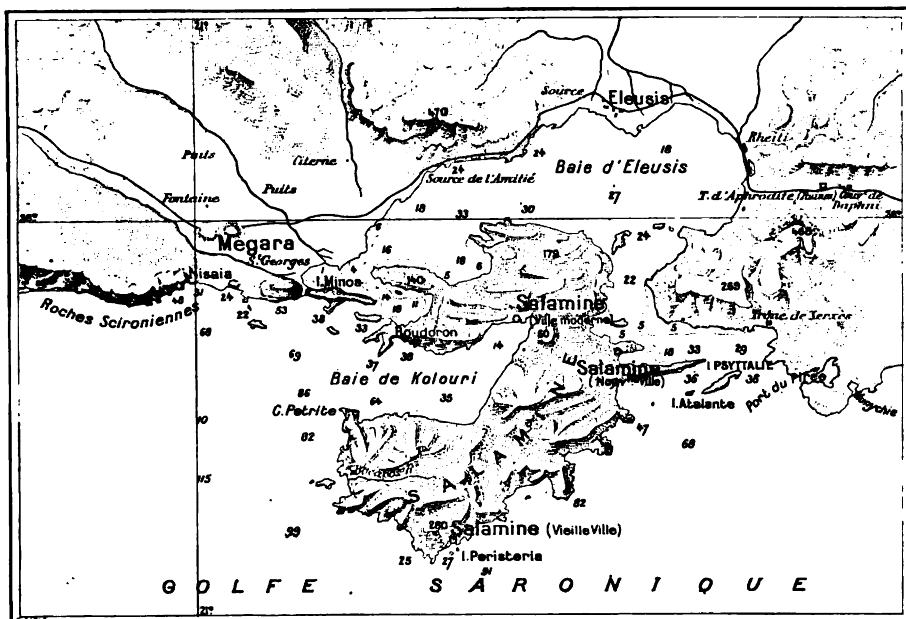


FIG. 30. — Salamine et Mégare[1].

notent soigneusement. Mais, dans la langue maritime, un promontoire n'est pas toujours une roche qui pointe vers le ciel; c'est d'abord une langue de terre qui s'avance dans les flots. La prétendue Minoa, avec son cône presque régulier, se détache nettement sur la plaine : elle sera soigneusement notée et dénommée par les terriens. Mais prenez une vue de côtes et non de plaine : sur cette rive toute hérissée de languettes, de caps et de saillies en dentelles, cette butte continentale ou insulaire, noyée dans les terres ou le marais, n'a jamais pu recevoir le nom de promontoire.... Et rapprochez des textes anciens notre vue de côtes.

Thucydide connaît encore cette île sous le nom de νῆσος Μινώα. Deux chenaux

1. Ce carton a été dessiné d'après les cartes marines et la carte de l'Expédition de Morée. Je rappelle au lecteur que le nom de *Nisaia* doit être transporté sur la droite, à la colline côtière dominant les fonds de 53 mètres. La petite butte, qui domine les fonds de 24 mètres et qui porte ici le nom de Nisaia, est en réalité la Roche d'Athèna la Mouette.

la bordent alors. L'un, profond et large, la sépare de Salamine qui projette vers elle le promontoire de Boudoron. L'autre, fort étroit et sans profondeur, la sépare de la Mégaride. Ce dernier chenal n'est à vrai dire qu'une bande de marécages, au travers de laquelle un pont et une chaussée établissent la communication entre l'île Minoa et la terre mégarienne. Thucydide nous explique très clairement cet état des lieux :

Sous Nikias, fils de Nikératos, les Athéniens firent une expédition contre l'île de Minoa, qui gît au-devant de Mégare, ἣ κεῖται πρὸ Μεγάρων. Les Mégariens s'en servaient comme de forteresse, après y avoir construit une tour. Nikias voyait plusieurs avantages à l'acquisition de cette île. Pour les Athéniens, la garde sur le chenal le plus étroit remplacerait utilement la garde qu'ils avaient au Boudoron et à Salamine (sur le chenal le plus large) ; les Péloponnésiens ne pourraient plus (derrière Minoa) masquer leurs incursions par mer et leurs envois, comme dans le passé, de trières ou de corsaires ; les Mégariens ne pourraient plus rien faire entrer dans leur port. Donc, au moyen de ses machines, Nikias renverse deux tours saillantes, s'ouvre ainsi le passage entre l'île et la terre, débarque et occupe l'île qu'il fortifie du côté de la terre, car une attaque de ce côté était facile, grâce à un pont qui, à travers le marécage, s'en allait de l'île au continent tout voisin. Ayant terminé cette œuvre en quelques jours et ayant ensuite laissé dans l'île des ouvrages fortifiés et une garnison, Nikias rentre vers Athènes avec son armée[1].

C'est par voie de terre que se fait l'expédition de Nikias, ἐστράτευσαν, τῷ στρατῷ, dit Thucydide. Dans cette période de la guerre, les Athéniens, chaque année, font une incursion en Mégaride, avec toutes leurs forces de terre, citoyens et métèques, πανδημεί, αὐτοὶ καὶ οἱ μέτοικοι, πανστρατιᾷ[2]. Quelquefois, quand la flotte athénienne est dans le voisinage, elle vient aussi prendre part à la réjouissance, et l'on coupe les oliviers, on brûle la moisson, on pille à cœur joie[3]. Mais cette expédition annuelle ne peut ravager qu'une partie de la Mégaride : la plaine comprise entre les monts d'Éleusis et les deux forteresses de Mégare et de Nisaia est seule exposée à ses coups. Mégare est défendue par ses citoyens. Nisaia est occupée par une garnison péloponnésienne que les Mégariens ont appelée. Entre les deux forteresses, une ligne de Longs Murs maintient la communication. Ces Longs Murs avaient été construits jadis par les Athéniens, au temps où Mégare était une alliée. Ils rejoignaient la ville à la marine et mettaient la ville à portée des secours, mais aussi des interventions et des agressions de la flotte. Quand les Athéniens, devenus les ennemis de Mégare, vont être maîtres de Minoa, les Mégariens détruiront les Longs Murs qui ne peuvent plus servir qu'à leur amener les incursions athéniennes. Mais cette destruction est postérieure à l'attaque de Nikias. Quand Nikias vient attaquer Minoa, les Longs Murs existent encore. Entre Mégare et Nisaia, entre la ville

1. Thucyd., III, 51.
2. Thucyd., II, 31 ; IV, 66.
3. Thucyd., II, 31.

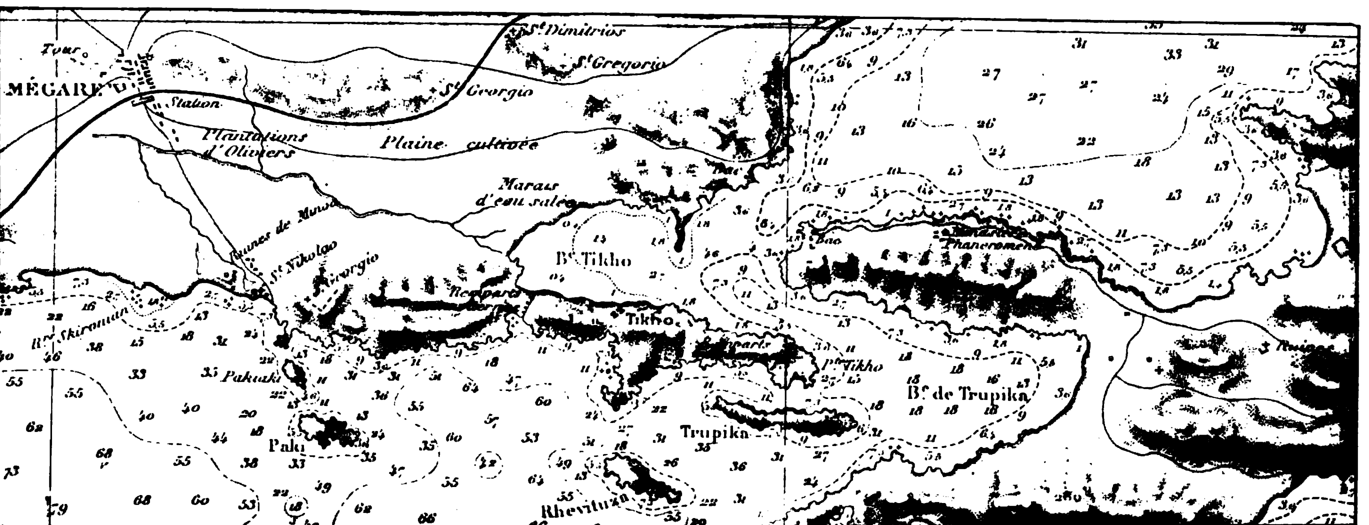


FIG. 31. — LES CHENAUX DE MÉGARE

Sur cette copie de la carte marine n° 4816, je n'ai pas corrigé l'erreur des topographes modernes qui placent les ruines de Minoa au-dessus de Saint-Nikolao : je préviens le lecteur qu'il faut, cette correction faite, identifier Minoa à Tikho et Nisaia à Saint-Georgio : quant à la butte de Saint-Nicolas, nous verrons qu'en réalité c'est la Roche d'Athèna la Mouette.

actuelle et la butte de Saint-Georges, ces Longs Murs opposent une barrière infranchissable à l'invasion de Nikias, et ils mettent à l'abri tout le triangle de plage et de plaine qui, derrière eux, s'étend entre Mégare, Nisaia et les roches Skironiennes (sur notre carte des *Chenaux de Mégare*, ce triangle serait déterminé par la voie du chemin de fer, la côte et une ligne tirée de Mégare à la butte Saint-Georgio). Il est donc impossible que Minoa, attaquée par Nikias, soit dans ce triangle. Il ne faut pas la chercher sur la petite butte côtière où les topographes récents l'ont placée[1]. (Cette butte porte les ruines d'une forteresse vénitienne. Les Vénitiens avaient besoin d'une tour qui surveillât la plaine et le golfe, mais non le détroit où ils ne s'aventuraient plus, faute de fond : leur mouillage n'était plus entre Salamine et la Mégaride, mais au-devant de la plage mégarienne, en face de la ville....) Avant d'atteindre cette butte, Nikias se briserait contre les Longs Murs. Il faut chercher ailleurs.

Nikias veut occuper Minoa pour plusieurs raisons :

1° Les Athéniens ont jusqu'ici gardé l'entrée du golfe d'Éleusis par une garnison installée à Salamine, au promontoire Boudoron : sur cette pointe, un fort et une station navale sont établis pour empêcher toute entrée et toute sortie de Nisaia, port de Mégare, φυλακὴ τοῦ μὴ ἐσπλεῖν Μεγαρεῦσι μηδ' ἐκπλεῖν μηδέν[2]. En face du poste athénien et du promontoire de Salamine, les Péloponnésiens sur la côte mégarienne occupent Nisaia où les Mégariens ont remisé dans leur arsenal quarante vaisseaux. Un jour les Péloponnésiens mettent à l'eau cette flotte mégarienne, enlèvent le poste de Boudoron, ravagent Salamine et menacent le Pirée. La preuve est ainsi faite pour les Athéniens que le poste de Boudoron, sur l'entrée la plus large, ne suffit pas. A l'abri [de Minoa], λανθάνοντες, les Péloponnésiens de Nisaia peuvent quelque jour renouveler cette sortie et, par le chenal le moins large, δι' ἐλάσσονος, refaire ce qu'ils ont déjà fait, οἷον καὶ τὸ πρὶν γενομένον, c'est-à-dire menacer Athènes dans son territoire ou ses dépendances les plus immédiates, tenter une incursion de corsaires ou une expédition en règle contre Salamine, Éleusis ou le Pirée;

2° L'occupation de Minoa doit fermer plus étroitement encore le port de Mégare, c'est-à-dire Nisaia, aux ravitaillements par mer, τοῖς τε Μεγαρεῦσιν ἅμα μηδὲν ἐσπλεῖν.

Le texte de Thucydide implique donc un certain nombre de conditions pour le site de Minoa : 1° cette île de Minoa commande à la fois le détroit de Salamine et l'entrée de Nisaia; 2° cette île n'est séparée de la Mégaride que par un étroit canal de marais ou de terrains bas sur lesquels on a pu établir une levée. Dans ces conditions, prenez la carte marine et regardez la « longue langue » projetée par la Mégaride vers la baie ou passe de Trupika. C'est une roche effilée qui, sur ses façades méridionales et orientales, tombe brusquement et plonge en eau profonde : des fonds de neuf mètres la touchent; à quelque distance, la sonde

1. Cf. Frazer. *Pausanias*, II, p. 540.
2. Thucyd., II, 93.

marque vingt-quatre et vingt-sept mètres. Mais au Nord, la roche trempe dans les vases d'un petit golfe marécageux qui, sur une moitié de son étendue, n'a pas un mètre de profondeur et qui graduellement, vers la plaine basse, finit en marais d'eau salée. A l'Ouest, la roche ne va pas jusqu'au continent : un isthme bas trace encore l'ancienne passe marécageuse qui jadis unissait le marais du Nord à la rade méridionale et qui faisait de ce promontoire une île. A travers l'isthme, des remparts modernes ont remplacé l'ancien fossé d'eau de mer. Ils ont valu au promontoire son nom de Cap des Murs, *Tikho*, τεῖχος....

En regard de cette carte marine, mettez le texte de Thucydide : jusqu'au moindre détail, vous suivrez alors la marche et les opérations de Nikias[1]. Voilà bien l'île entre les deux chenaux, l'un profond, l'autre à demi comblé déjà. Voilà le marais côtier qui permet du côté de la terre une attaque sur l'île, et voilà des remparts modernes qui ont remplacé le mur de défense élevé par les Athéniens. Presque rien n'est changé. Au temps de Thucydide, un pont unissait déjà Minoa à la Mégaride. Dès l'antiquité, le travail des hommes ou les alluvions des torrents élargirent cette levée. Le petit chenal devint un marécage, puis une plainette. Aux temps romains, ce travail achevé fait de l'île un véritable promontoire. Strabon décrit un état des lieux tout semblable à celui de nos cartes marines : « Après les roches Skironiennes, s'avance la pointe de Minoa, ἄκρα πρόκειται Μινώα, qui forme le port de Nisaia. Ce Nisaia est l'échelle de Mégare, dont il est éloigné de dix-huit stades et à laquelle deux Longs Murs le rejoignent. Cette échelle s'appelait aussi Minoa[2]. » Au temps de Strabon, les alluvions, rattachant Minoa à la côte, ont fait que Minoa et Nisaia sont unies, confondues. Elles ne forment plus qu'un bloc de roches et de plainettes, un seul promontoire avec un seul mouillage. Pausanias, qui vint ensuite, tout plein de lectures et de souvenirs classiques[3], rechercha cette île de Minoa, qui avait joué un si grand rôle dans la guerre du Péloponnèse. Il lui fallait une île. Il crut la retrouver dans l'un des îlots rocheux Pakiaki, Trupika, Paki ou Rhevituza, qui sèment encore la rade et le chenal : il nota que, devant Nisaia, s'avance la petite île de Minoa, παρήκει δὲ παρὰ τὴν Νίσαιαν νῆσος οὐ μεγάλη Μινώα[4]. Ces îlots rocheux, séparés de la côte par de grandes profondeurs (pour l'un de ces canaux, les cartes marines donnent vingt et un mètres), ne sauraient représenter la marécageuse Minoa de Thucydide : l'erreur de Pausanias est certaine et s'explique facilement.

Donc, à l'origine, le chenal entre la baie de Mégare et la rade d'Éleusis était double. Mais dès le v[e] siècle avant notre ère, au temps de Thucydide, l'une des passes était à demi comblée, et dès le commencement de notre ère, au temps de Strabon, elle était close. Il est possible qu'avant Minoa d'autres îles pareilles aient eu le même sort. Ce pays de Mégare est une plaine, marécageuse ou sèche,

1. Thucyd., II, 94.
2. Strab., IX, 391.
3. Dans sa description de la Mégaride, une phrase semble empruntée presque textuellement à Thucydide : πάλαι γὰρ τῆς καλουμένης Ἑλλάδος, etc., I, 41, 8.
4. Paus., I, 44, 5.

mais unie, d'où émergent, véritables îles noyées dans l'alluvion, quelques bosses rocheuses. C'est l'une de ces bosses, la colline actuelle de Saint-Georges, qui servait d'acropole au bourg de Nisaia, l'échelle de Mégare, et qui s'appelait aussi Nisaia. Une autre bosse toute voisine, consacrée aujourd'hui à Saint-Nicolas, passe à tort pour l'ancienne Minoa : c'est en réalité la butte d'Athèna la Mouette. D'autres encore s'échelonnent sur le pourtour de la baie d'Éleusis.... Au milieu de la plaine, au pied des dernières pentes des monts, deux collines accouplées portaient autrefois la double acropole de Mégare : le bourg actuel en couvre toujours les pentes.

*
* *

Mégare était la ville principale. Nisaia était l'échelle, ἐπίνειον, le port, λιμήν, le chantier et l'arsenal, νεώριον. Minoa était la forteresse, la guette en travers du détroit. Pris dans son ensemble et dans ses détails, on comprend sans peine qu'aux temps helléniques ce site n'ait pas eu grande importance. La plaine étant petite, étranglée entre le marais et la montagne, ἔστι δ' ἡ χώρα τῶν Μεγαρέων παράλυπρος καὶ τὸ πλέον αὐτῆς ἐπέχει τὰ Ὄνεια ὄρη[2], la capitale ne pouvait être ni très riche ni très peuplée : l'échelle par conséquent n'était pas un grand port. Le détroit de Minoa était de même peu fréquenté. Les Grecs, devenus navigateurs, avaient mis à profit les admirables situations du Pirée et de Corinthe. Le commerce de transit à travers l'Isthme faisait la richesse de l'une. Le commerce de l'intérieur, d'Attique ou de Béotie, descendait vers l'autre, et, la proximité du Pirée transformant toutes les habitudes, le golfe d'Éleusis avait pour grande entrée et pour grande sortie, pour porte commerciale presque unique, non plus le détroit de Mégare, mais la passe du Nord-Est, le détroit de Psyttalie. Cet état du commerce implique des Hellènes civilisés, navigateurs, faisant eux-mêmes leurs affaires et ne dépendant plus, pour leur trafic et leurs voyages, des marines étrangères. S'il fut un temps où cette indépendance n'existait pas, les routes et les mouillages avaient sans doute une orientation et une importance toutes différentes. Nos portulans du XVIIe siècle signalent le port et le village de « Maigra (Mégare) où l'on fait beaucoup de goudron, de poix et de raze, et quantité de bois de construction; on y charge beaucoup de bâtiments pour l'Archipel; on peut aussi charger du blé par tous les villages qui sont du côté de la terre ferme[3] ». Mégare est alors un port de chargement. Les marines franques connaissent aussi le Pirée qu'elles appellent Port-Lion : « Ce port est fort bon ; il y peut entrer de grands navires et on mouille depuis dix à quinze brasses, fond de vase, à couvert de tous vents; on ne peut courir aucun risque en y échouant, puisque tout est vase. Du côté du Nord, à environ trois lieues, est un château sur une

1. Pour tout ceci, voir Frazer, *Pausanias*, II, p. 521.
2. Strab., IX, p. 393.
3. Michelot, *Portulan*, p. 395.

montagne fort haute qui en est la reconnaissance. On y charge de la cire, de l'huile, des laines et du blé[1]. » Mais ce Port-Lion n'a aucune importance. Il ne sert même pas d'échelle à ce village qui apparaît au pied du château, sur la montagne du Nord, et qui est Athènes avec son acropole. Car les portulans nous décrivent, à côté de Port-Lion, l'échelle d'Athènes qui est l'ancien Phalère : « Le village est à une lieue, à la montagne; on mouille devant le village qui reste au Nord et l'on est par les vingt-deux brasses, fond de vase; il vaut mieux cependant aller au Port-Lion en hiver[2] ».

Jusque dans le premier quart du XIXe siècle, jusqu'à la délivrance de la Grèce, le Pirée reste une baie désolée, où quelques barques pourrissent dans la vase, auprès d'une misérable douane turque : « Ce port, aussi renommé que ceux de Tyr et de Sidon et qui avait contenu jusqu'à quatre cents galères, ne reçoit plus aujourd'hui que des barques de pêcheurs. Au fond, on aperçoit quelques masures où s'abrite une pauvre famille turque. Les douaniers, qui sont là comme les gardiens du désert, avaient pris la fuite à notre approche; nous n'avons trouvé personne pour nous enseigner le chemin[3]. » Nous avons expliqué pourquoi cette rade close du Pirée, si commode aux marines indigènes, n'attira ni les marines primitives ni les marines chrétiennes. Les unes et les autres ont préféré la baie ouverte de Mégare. Cette préférence entraînait un complet changement dans les routes de terre.

Parmi les routes terrestres qui aboutissent au Pirée, il en est une que nous avons longuement décrite. A travers la péninsule de l'Attique, elle va, par Dékélie et Oropos, jusqu'au détroit de l'Euripe. C'était la route du commerce antique entre l'Eubée et les marchés d'Athènes. Ce fut aussi la route des armées et des pachas turcs entre la forteresse de Nègrepont et le château de l'Acropole. Une autre route plus importante détourne, aujourd'hui encore, vers les quais du Pirée, le trafic de la Béotie et de la Grèce continentale. Partant du Pirée pour aboutir à Thèbes, cette route coupe la plaine athénienne, du Sud vers le Nord-Ouest, franchit au col de Daphni les monts de l'Ouest, redescend dans la plaine d'Éleusis qu'elle traverse tout entière, et gagne la Béotie par les défilés du Kithéron. Aujourd'hui, c'est au long de cette route que montent vers la Béotie les manufactures et les produits de l'Europe, débarqués au Pirée, et que descendent vers Athènes ou vers le Pirée les blés, fruits, vins, bestiaux, etc., de la grande cuvette béotienne. Grâce à cette route, le Pirée est le port de la Béotie sur l'Archipel méridional.

Entre Thèbes et Éleusis, cette route béotienne est tracée par la nature même : sa direction et ses étapes lui sont imposées par les gorges et cols du Kithéron, par la trouée d'Éleuthères. Mais nous voyons bien qu'à partir d'Éleusis, c'est le caprice ou l'intérêt des hommes qui la pousse vers le col de Daphni et vers le

1. Michelot, p. 395.
2. Michelot, p. 396.
3. Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, I, p. 143-144.

Pirée. Un autre parcours s'offrirait à elle, qui la conduirait plus directement à la mer libre. Contournant à l'Ouest le golfe d'Éleusis, elle peut gagner la plaine de Mégare et venir rejoindre nos ports mégariens. A ce tracé nouveau, les indigènes de Béotie trouveront leur avantage. Le port leur sera plus proche, même s'ils descendent par la grand'route jusqu'à Éleusis et s'ils longent ensuite la plage occidentale de la rade. En réalité ils ont une route plus brève encore. Sans descendre jusqu'à Éleusis, ils peuvent directement venir d'Éleuthères à la baie de Mégare, à travers les monts de Mégaride, par la passe de Kondoura. De Thèbes au Pirée, il faut compter quelque 85 ou 90 kilomètres : de Thèbes à Mégare, il n'y en a guère que 65 ou 70. Et la route vers Mégare est plus sûre, car, entre Éleusis et le Pirée, la passe de Daphni est propice aux coups de main et aux rançonnements. Et pour les bêtes et pour les gens, la route vers Mégare, jalonnée de sources, sera plus commode que le tour oriental de la rade d'Éleusis, où l'on manque d'eau : « On ne peut pas faire d'eau dans la baie, disent les *Instructions nautiques*, parce que les sources, qui font marcher les moulins de Rheiti, sont fortement imprégnées de nitre[1]. »

A ce tracé, les navigateurs étrangers trouveront aussi leur compte. Notre île de Minoa, qui ferme le détroit, semble créée tout spécialement pour leur servir d'entrepôt. C'est le type même de ces îlots côtiers, en travers d'un détroit, que nous venons de décrire. Pour une marine primitive, c'est le débarcadère idéal. Mouillage, aiguade, forêts, plages basses, elle a près d'elle toutes les conditions qui font le bonheur des matelots. Elle est facilement abordable du côté de la mer. Près d'elle les vaisseaux peuvent mouiller et rester à l'ancre : « Dans cette baie de Mégare, nous disent les *Instructions nautiques*, on n'a guère à redouter que les bourrasques du vent du Nord[2]. » A l'abri de l'île, au sud de Minoa, les navires sont couverts de tous les vents. Les rochers de Minoa arrêtent les vents du Nord. Les petits îlots de Rhevituza et de Trupika masquent les brises et les houles du large. Vers l'Est et vers l'Ouest, les langues de terre et les îlots semblent ingénieusement imbriqués pour former paravent tout en laissant les chenaux nécessaires. Nos grands vaisseaux ne seraient pas à l'aise en cet étroit espace. Mais les flottilles primitives y pouvaient manœuvrer.... Du côté de la terre ferme, l'île est facilement abordable et facilement défendable à la fois. Le marécage lui fait un fossé, en travers duquel un pont ou les piles d'un pont volant peuvent porter une route ou un plancher; le moindre rempart suffit pour clore cette Ile du Mur, *Tikho*. On imagine sans peine un comptoir étranger dans ce site. Une guette au haut des rochers surveille les alentours, plaine et détroits. Le matin, on ouvre le pont sur le fossé et les convois indigènes sont admis. Le soir, le pont est relevé et l'île est close. Minoa étant ainsi le débarcadère des étrangers, Nisaia et Mégare deviennent le bazar et l'avant-bazar des indigènes, le point où les échanges ont lieu, où les deux peuples et, quand ils parlent des

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 146.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 145.

langues différentes, les deux langues se rencontrent et se mêlent. Si notre hypothèse est juste, l'onomastique locale gardera peut-être quelque trace d'une période bilingue. De fait, l'onomastique mégarienne est un mélange de noms grecs, que l'étymologie grecque explique sans peine, et de noms étrangers, dont la langue grecque ne peut nous rendre compte[1].

Dans l'antiquité déjà, les trois noms, *Megara*, *Nisaia*, *Minoa*, n'avaient aucun sens pour les Hellènes, qui donnèrent à chacun d'eux une histoire ou une légende explicatives. De ces légendes combinées, on fit ensuite l'histoire primitive du pays. Nisaia avait pris le nom d'un héros qui jadis régnait sur toute la contrée : c'était *Nisos*, mari d'*Abrotè*. Nisos avait un cheveu de pourpre et l'oracle lui avait promis que son règne n'aurait pas de fin, tant qu'il conserverait ce cheveu. Mais le Crétois *Minos* vint attaquer la ville; *Skylla*, fille de Nisos s'amouracha de l'étranger et, pour lui assurer la victoire, coupa le cheveu paternel. Maître de la ville, Minos refusa d'épouser Skylla, qui se précipita dans la mer et fut changée en poisson ou dévorée par les oiseaux. Nisos fut aussi métamorphosé : il devint l'un de ces aigles marins, qui chassent sur les flots, et il continua de poursuivre sa fille. Voilà pour Nisaia et Minoa. Quant à Mégare, on racontait que le héros *Mégareus*, son fondateur, était venu de Béotie, qu'il était fils de Poseidon ou d'Onchestos et qu'il était devenu l'allié de Nisos par le mariage de sa sœur Abrotè. Notons bien cette origine de Mégareus, — l'un de ses fils Evippos fut encore tué par le lion du Kithéron, sur la route d'Éleuthères dont nous parlions plus haut, — et ces relations de Mégare avec la Béotie où les antres sacrés s'appellent des *mégares*, μέγαρα. A Mégare, Déméter avait l'un de ces *mégares*. Ce mégare était dans la partie haute de la ville, sur le sommet de l'Acropole que l'on nommait *Karia*, en souvenir du héros Kar, fils de Phoronée; le héros Kar régna jadis en cet endroit et c'est lui qui fonda le sanctuaire.

Quand on dresse la liste de ces noms mégariens, il semble bien que l'on ait une longue série de doublets gréco-sémitiques. Prenons l'un après l'autre chacun de ces doublets.

Mégara, qui signifie l'*antre, le trou, la caverne*, est une transcription exacte, — nous l'avons vu, — du sémitique מערה, *megara*, qui a le même sens. Sur la côte sicilienne, un peu au nord de Syracuse, une ville grecque porte aussi le nom de Mégare. Elle passe pour l'une des premières fondations grecques. Mais Thucydide nous prévient qu'avant les Grecs, les Phéniciens avaient occupé sur *tout* le pourtour de l'île les promontoires et les îlots côtiers. Il semble bien (nous reviendrons longuement sur l'occupation phénicienne en Sicile) que cette Mégare soit aussi un *Port de la Grotte*. Les *Instructions nautiques* nous décrivent ainsi la rade voisine : « Les falaises forment plusieurs criques et l'on y voit de nombreuses grottes; à 3 encablures vers le nord, se trouve le rocher *Grotta Santa*,

1. Pour tout ceci voir Roscher, *Lexic. Myth.* : je préviens le lecteur, une fois de plus, qu'il trouvera dans Roscher les références exactes, que je ne puis donner chaque fois que je cite un nom légendaire ou divin. Cf. aussi Pausanias, I, 41 et suivant.

élevé de 11m,5 et percé d'un trou à la base[1] ». Cette Mégare, Μέγαρα, sicilienne s'appelle aussi *Meara* ou *Meura*, Μέυρα, et ce second vocable serait expliqué par la double prononciation que nous avons reconnue au ע sémitique, tantôt guttural et traduit par un *g*, tantôt faible et négligé dans les transcriptions grecques ou latines. *Megara* était aussi le nom d'un quartier de Carthage. *Megara* était encore le nom d'un bourg syrien, dont nous parle Strabon : dans la région de l'Oronte, ce bourg relevait d'Apamée, αἳ συνετέλουν εἰς τὴν Ἀπάμειαν[2]. La région d'Apamée[3] est semée, à l'heure actuelle, de *cavernes : ma'arra* ou *ma'arrat*, disent les Arabes, *Ma'arra-en-Noman, Ma'arrat Masrin; maarret* ou *meguaret*, disaient les Croisés, pour qui *Ma'arra-en-Noman* était *la Maarre*, et *Ma'arrat Masrin* la *Meguaret Meserin* : κώμη Μαγαραταρίχων ὅρων Ἀπαμέων, disent les inscriptions gréco-romaines[4]. C'est toujours la même alternance que sur la côte sicilienne, *Mégara* et *Méara*, Μέγαρα et Μέαρα ou Μέυρα, le ע tantôt rendu par un *g* et tantôt supprimé.

Nisos, changé en oiseau de proie qui chasse sur la mer, nous ramène aussi au doublet gréco-latino-sémitique que nous avons découvert plus haut, grâce à notre île sarde des *Éperviers*, qui est aussi l'*Ile des Nises*, car *nisos* n'est que l'épervier des Sémites, νίσος = ἱέραξ = *accipiter* = נץ, *nes* ou *nis*.

Karia, dit Pausanias, est l'acropole de la ville, τὴν ἀκρόπολιν ἐς ἡμᾶς ἔτι καλουμένην Καρίαν : c'est la vieille ville, la ville par excellence, la « ville » πόλις tout court comme à Athènes, ἐν τῇ νῦν Ἀκροπόλει, τότε δὲ ὀνομαζομένῃ Πόλει[5]. Or la traduction exacte de ville, πόλις, serait en hébreu קריה, que le texte hébraïque actuel vocalise *Kiria*, mais dont l'ancienne vocalisation était sûrement *Karia* : l'arabe dit *Karia* et, dans les Septante et la Vulgate, on trouve Καρία, *Caria*, comme transcriptions de certains noms propres où le texte hébraïque dit aujourd'hui *Kiria*; c'est ainsi que *Kiriat-Iarim* et *Kiriat-Sepher* sont rendus en *Karia-s-Sophar*, Καριασσώφαρ, et *Kariat-Iarim*, Καριαθιαρείμ, par les Septante et les lexicographes. [Le ק initial est rendu par un κ. Les Grecs aux temps historiques n'avaient pas gardé cette lettre ק, que les Latins conservaient entre le *p* et le *r* et qui est devenue notre *q*. La transcription du ק en κ est la règle : קדש donne Κάδης, קדמיאל Καδμιήλ, קרקר Κάρκαρ, קרתה Καρθά, et קרת־חדשת Καρχηδών, *Carthago*, la *Ville-Neuve*.]

Dès l'abord, voilà trois doublets significatifs. Mais l'onomastique mégarienne semble en contenir beaucoup d'autres. La légende de Mégare connaît deux frères jumeaux, qu'elle nomme *Léarchos* et *Mélikertès*, Λέαρχος, Μελικέρτης. Le premier de ces noms est grec : il signifie *Chef du Peuple, Roi de la Ville*. Le second a toujours été rapproché d'une épithète de l'Hérakles tyrien, מלקרת, *Melkart*, *le*

1. *Instruct. naut.*, n° 730, p. 260.
2. Strab., XVI, 752.
3. Je dois les renseignements qui vont suivre à M. René Dussaud, dont on connaît les explorations syriennes.
4. *C. I. L.*, V, 8732.
5. Cf. H. Lewy, *Die Semit. Fremdwörter*, p. 141-142.

Roi de la Ville : ἀρχηγέτης, traduit l'inscription bilingue de Malte[1]. *Melkart* — Μελικέρτης — *Archégétès* — *Roi de la Ville* est bien le jumeau de *Roi du Peuple* — Λέαρχος. Ces deux noms ne sont qu'un doublet ou plutôt une double invocation rituelle, que la suite de la légende va commenter mieux encore. Car Mélikertès, précipité dans les flots par sa mère Ino, fut transporté sur un dauphin à l'isthme de Corinthe. Il y reçut les honneurs divins et le nom de *Palémon*, Παλαίμων, Παλέμων. Ce dieu, monté sur un dauphin, nous reporte aux cultes de Syrie[2] et, si Mélikertès est un équivalent de Léarchos, *Pal-emon* ou *Bal-emon* est de *Roi du Peuple* la traduction minutieuse : בל, *bal*, signifie *le maître*, ἄρχος, et המון, *emon*, signifie *la foule*, *le peuple*, λαός. Tous les sens que donnent au mot *peuple* les poèmes homériques, *foule*, *multitude confuse* ou *multitude ordonnée*, *armée*, le mot המון, *emon*, dans l'Écriture les a. [La transcription en αιμων est correcte de tous points : ה = *e*, *ai*, מ = *m*, ו = *o*, ω, נ = *n*. La transcription de *Bal*, בל, en *Pal* ne souffre qu'une difficulté à première vue, le *p*, π, au lieu du *b*, β. Mais le ב sémitique ne semble pas avoir été l'équivalent exact du β grec, qui n'est pas notre *b* : les Grecs rendent souvent le ב par un π, un φ, un μ, ou par les doubles consonnes μβ, μπ, μφ. Les mêmes noms sémitiques *Abraham*, *Gamael*, etc., donnent aux Hellènes les variantes Ἄβρααμ et Ἄμρααμ, Γαβάηλ et Γαμάηλ, etc.; nous verrons de même Πάχυνος au lieu de Βάχυνος : אזוב, *azob*, a donné ὕσσωπος.]

La légende et la parenté de *Mélikertès-Palémon* et du *Chef du Peuple* ont pour origines, comme tant d'autres légendes grecques, la personnification des différents titres rituels que portait un seul et même dieu. C'est le procédé grec par excellence. L'Hellène analyse et humanise. D'un nom, il fait une personne humaine ou divine, et chaque nom, chaque titre lui fournit un héros ou un dieu. Le Sémite accumule les formules d'adoration et les titres flatteurs autour de ses noms divins : dans l'inscription bilingue de Malte, le texte phénicien invoque « le Seigneur Melkart, Maître de Tyr », *Adon Melkart Bal-Sour*[3]. Le Grec donne à ses dieux un nom et une épithète, et « Seigneur Melkart, maître de Tyr » devient en grec Héraklès Archégètès. Nous avons là une traduction savante. La traduction populaire eût fait de ce dieu sémitique trois ou quatre personnages divins, Adonis, Mélikertès, Balos ou Bolos, et Syrios. Ce n'est pas autrement que sur la côte mégarienne « Melkart Maître du Peuple », *Melkart Bal-Emon*, a donné naissance au triple Mélikertès, Palémon et Léarchos. Mais la tradition n'a pas oublié que ce triple dieu n'est au fond qu'un seul et même dieu : Palémon n'est que Mélikertès ressuscité et Léarchos n'est que le jumeau, la doublure, de ce même Mélikertès[4].

Autre doublet. La route de Mégare vers Éleusis bordait le tombeau d'une nymphe *Alopè*, Ἀλόπη, que l'on disait fille d'un certain Kerkyon, Κερκύων, voleur

1. Cf. *C. I. S.*, I, n° 122.
2. Cf. V. Bérard, *Origine des Cultes Arcadiens*, p. 98 et suiv.
3. *C. I. S.*, I, n°s 122 et 423.
4. Paus., I, 39, 2.

de grand chemin qui exerçait sa profession non loin de là, à l'entrée du défilé entre la mer et la montagne. Près de la source d'Alopè, on montrait la Palestre de Kerkyon, l'endroit aplani où Kerkyon forçait les passants à lutter contre lui et égorgeait les vaincus. Cette source d'Alopè s'appelait aussi la *Source de l'Amitié*, Φιλότης[1]. En hébreu, la traduction la plus exacte d'*ami*, φίλος, serait אלוף, *alop*, et le substantif féminin אלופה, *alopa* ou *alop'a*, *amitié*, nous rendrait exactement *Alopè*, Ἀλόπη : la source d'*Alopè* est bien la Source de l'Amitié. Il semble que Mégare ait eu non loin de cette *Source de l'Amitié* un *Puits de la Dispute*, tout semblable à celui de l'Écriture : « Les serviteurs d'Isaac, dit la *Genèse*[2], creusèrent dans la vallée et ils y trouvèrent un puits d'eau vive; mais les bergers voisins les attaquèrent en disant : « Ce puits est à nous »; aussi l'appela-t-on le Puits de l'Injustice, *Beer-Eseq*. Alors ils creusèrent un autre puits, pour lequel on eut encore une dispute, d'où son nom de *Beer-Sithna*. Ils allèrent plus loin et creusèrent un nouveau puits, pour lequel on n'eut pas à se battre et que l'on nomme *Beer Rekhobot*. » Les nymphes *Sithnides*, Σίθνιδες, président aux sources de Mégare, καὶ ὕδωρ ἐς τὴν κρήνην ῥεῖ καλούμενον Σιθνίδων νυμφῶν[3]. Le nom des Sithnides ne présente en grec aucun sens. De ces Nymphes, les Mégariens savaient seulement qu'elles étaient indigènes et certains ajoutaient qu'une nymphe Sithnide, aimée de Zeus, avait donné le jour à Mégaros, le véritable fondateur de la ville. Cette légende nous ramène, je crois, à notre étymologie de Mégare. La parenté entre Mégaros et la nymphe Sithnide, entre la Source de la Dispute et l'Homme à la Caverne, n'est, à la mode ordinaire des Grecs, que l'interprétation anthropomorphique d'un fait matériel et patent : la renommée de quelque Source à la Caverne, Κρήνη ὑπὸ Σπείους, comme dit le poète de l'*Odyssée*, créa la légende. Dans cette plaine dénudée où les chaleurs estivales changent en plaques de boue les trous d'eau et les citernes, une « Source sous Roche » est chose précieuse. Si nous prenions la route, qui de Mégare monte vers Thèbes, nous rencontrerions, à l'une des étapes, une source toute pareille avec une légende aussi belle; c'est la Source dans la Caverne d'Antiope, σπήλαιον οὐ μέγα καὶ παρ' αὐτὸ ὕδατος πηγὴ ψυχροῦ[4].

En son langage anthropomorphique, la légende de Mégare nous traduit un autre détail de la description odysséenne. Nous avons vu que les sources de Kalypso versaient à la mer leur onde *blanche*,

κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ[5].

Les sources méditerranéennes, de Grèce surtout, peuvent se diviser en deux classes. Les unes, sortant des lèvres de la roche et coulant sur la pierre ou sur les détritus calcaires, sont claires, limpides, blanches. Les autres, dormant

1. Cf. Hesych., *s. v.*
2. *Gen.*, XXVI, 19 et suiv.
3. Paus., I, 40, 1.
4. Paus., I, 38, 9.
5. *Odyss.* V, 70.

dans les alluvions marécageuses au pied des monts côtiers, sont des *yeux* ronds, profonds, des *yeux* noirs ou bleus (le même mot sémitique *in* ou *oin* désigne tout à la fois l'*œil* et la *source*), telle la Source Noire de l'île de Pharos, dont Ménélas parle à Télémaque,

ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ[1],

ou telle encore la Source Bleue, Κυάνη, qui s'épanche dans le fond marécageux du golfe de Syracuse[2]. A Mégare, la mère des deux jumeaux Léarchos et Mélikertès est une fille de Kadmos, *Ino*. Elle descend de Béotie en Mégaride pour se jeter à la mer. Elle y devient Leucothée, Λευκοθέα, *la Déesse Blanche*. Les Mégariens avaient cette légende en commun avec les Béotiens et les Corinthiens. De bonne heure, elle était entrée dans la mythologie générale des Hellènes. L'*Odyssée* connaît déjà « la fille de Kadmos, Ino la déesse blanche, qui jadis était une mortelle et qui maintenant dans la mer jouit des honneurs divins »[3]. On retrouve cette fille de Kadmos sur les côtes à pourpre de la Laconie. Elle y apparaît à presque toutes les aiguades. On l'adore près des sources, à Épidaure Liméra, à Brasiai, à Leuktra, à Thalamai. Il faut noter qu'elle ne quitte jamais les aiguades côtières et qu'elle s'y trouve voisine de noms de lieux caractéristiques : « Non loin d'Épidaure Liméra, est l'eau que l'on appelle d'Ino, Ἰνοῦς καλούμενον ὕδωρ, nappe peu étendue, mais très profonde, dans laquelle, au jour de la fête d'Ino, on jette des *mazes* » (et ceci, nous l'avons vu à propos de Phigalie, est peut-être un mot sémitique emprunté par les Grecs : מצה, *masa*, dans l'Écriture, désigne le pain sans levain, comme le *maze* des Grecs). « Non loin de là, est le promontoire Minoa, abritant un golfe semblable à toutes les anfractuosités laconiennes; mais ici la plage est couverte de coquilles très belles et très variées de couleurs. » Nous reviendrons à ces côtes laconiennes. Nous en étudierons les mouillages, les aiguades et l'onomastique, à l'occasion des pêcheries de pourpre. Nous verrons alors que cette nymphe Ino, cette fille de Kadmos adorée près des sources, est bien une descendante des Phéniciens : elle n'est que la *Source* phénicienne, עין, '*In*, dont le nom sémitique fut orné par les Hellènes, comme ils font toujours en pareil cas, d'une terminaison indiquant le sexe de ce personnage divin, *In-o*, Ἰν-ω (cf. les noms des Néréides, *Speio*, *Doto*, *Proto*, *Kymo*, Σπείω, Δώτω, Πρώτω, Κύμω, etc.) qui est aussi la Blanche Déesse.

Ino est la mère du double dieu Mélikertès-Palémon. C'est encore et toujours la même parenté ou filiation anthropomorphique établie par les Hellènes entre noms ou phénomènes voisins. Mégare et la Béotie avaient au temps de l'occupation phénicienne quelques Sources de Melkart, *In-Melkart*, semblables à la source du temple de Gadès : « dans l'enceinte d'Héraklès à Gadira, il y a une source d'eau douce », dit Strabon; du Melkart tyrien, les Hellènes avaient fait à

1. *Odyss.*, IV, 359.
2. Diod. Sic., IV, 23, 5.
3. *Odyss.*, V, 333-335.

Gadès leur Hercule aux Colonnes : la source de l'Hérakleion gadirite était une ancienne עין־מלקרת, *In-Melkart,* Source de Melkart.

On ne saurait trop insister sur ce procédé de filiation anthropomorphique. Toutes les races l'ont plus ou moins connu : dans toutes les mythologies, on en rencontrerait les effets. Mais on peut dire que ce fut le procédé grec par excellence, parce qu'il était le plus conforme à la tendance foncière de ce peuple. Tout ramener à la condition humaine; faire de l'homme le centre et le juge de tout; imposer au monde des êtres et des choses la règle rationnelle de nos connaissances et la mesure de nos syllogismes : le Grec n'a jamais pu concevoir que l'univers ne fût pas un domaine, un jardin d'humanité, dont l'homme est la plus belle plante, sans doute, mais dont toutes les autres plantes ressemblent à l'homme par leur nature intime. Pour les Grecs, tout vit à la mode humaine et tout peut se décrire et se figurer à la mode humaine, sous des traits et des noms humains. Les mythologues allemands, disciples de Max Müller, sont allés chercher dans le soleil et dans la lune l'explication des mythes grecs : leurs exercices philologiques passent aujourd'hui de mode. Mais voici venir une autre bande d'augures.... Ce n'est plus le mythe solaire, c'est le *totem* qui va nous expliquer, en un tour de main, toutes les mythologies et toutes les religions passées, présentes et futures. Or, voyez la logique de cette hypothèse nouvelle.

On constate qu'il y a des variations de peaux entre les diverses humanités et l'on ne veut pas constater des variétés de cerveaux. On constate que les Grecs ont de tout temps possédé une certaine forme de raisonnement, le syllogisme; que les plus vieux Hellènes en avaient déjà l'instinct et l'usage, sinon la théorie; que les Grecs les plus dégénérés et les plus « turcisés » le possèdent encore; qu'un Grec est incapable de penser une minute sans syllogisme; que les autres humanités n'ont eu cette forme logique que du jour où elles ont accepté les leçons de « l'humanisme » grec; que certains cerveaux humains semblent rester toujours rebelles à cette forme; que les Arabes d'aujourd'hui, comme les Hébreux d'autrefois, juxtaposent leurs sensations ou leurs idées, mais ne les coordonnent pas; que les langues sémitiques n'ont pas même le matériel de conjonctions ou d'adverbes indispensables à cette opération.... Bref, on constate que la cervelle grecque est toute particulière : elle produit des raisonnements dont la règle est de tout rapporter à la mesure humaine et d'affirmer que, toujours et partout, une règle posée par l'homme est applicable et souveraine. Et l'on veut que cette cervelle grecque produise des mythes entièrement semblables aux mythes sortis de la cervelle d'un Peau-Rouge ou d'un Négrito. « Le pommier, disait le sage Renan, produit des pommes, et le poirier des poires. » Si d'autres peuples, si beaucoup d'autres peuples, si tous les autres peuples n'ont produit que des mythes totémiques et n'ont été, dans leur religion comme dans leur sculpture, que des animaliers, il ne s'ensuit nullement que les Grecs n'aient pas eu une mythologie anthropomorphique comme leur sculpture et

comme tous leurs ouvrages. Voyez comment ils animent tout ce qui les entoure, comment ils personnifient les œuvres mêmes de leurs mains et comment, dans la langue de leurs architectes ou de leurs maçons, cet anthropomorphisme crée de jolies tournures. La colonne, pour eux, n'est pas un pieu sans vie, ni même un membre inanimé, « un pied », comme nous disons. C'est une personne : « L'esprit grec, avec son habitude de tout animer et de tout personnifier dans la nature et dans l'art, s'est complu à comparer la colonne au corps humain. Il a même été jusqu'à lui prêter tel ou tel sexe, suivant qu'elle appartenait à tel ou tel ordre. Pour lui, le chapiteau était la *tête* de la colonne, comme l'indique le nom. On avait assimilé au *cou* de l'homme l'espace que circonscrivaient l'annelet supérieur et l'annelet inférieur[1]. » La suite de notre étude va nous conduire devant une colonne que, dès les temps homériques, les Hellènes avaient déjà personnifiée : Kalypso, la Cachette, est fille d'Atlas, le Pilier du Ciel....

La légende mégarienne nous offre une autre filiation de même sorte dans la famille de *Nisos*, père de *Skylla*. Nous savons comment Nisos est le *nis* sémitique, l'épervier ou l'aigle marin. Skylla, maudite par son père, avait été jetée à la mer par Minos, son perfide amant. Son corps avait été poussé par les flots jusqu'au lointain promontoire Skylléen, Σκυλλαῖον, qui marque au Nord d'Hydra l'entrée du golfe Saronique. Mais là, on ne montrait pas son tombeau : les oiseaux de la mer avaient déchiré son cadavre[2]. Dans toute la Méditerranée antique, un grand nombre de promontoires portent les noms de *Skulle*, Σκύλλα, Σκυλλαῖον, Σκυλλάκιον ou Σκυλλήτιον. Sous ces formes peu différentes, le nom présentait un sens aux marins grecs : c'était la Pointe du Chien, σκύλιον, σκύλαξ. Le monstre du détroit de Sicile, Skylla, avait une ceinture de chiens marins et aboyait comme un jeune chien :

... φωνὴ μὲν ὅση σκύλακος[3].

Pour certains caps, cette explication est peut-être la bonne. Toutes les marines ont leurs Caps du Chien, du Lion, du Taureau, etc. Mais il est possible que cette explication ne convienne pas à tous nos caps : peut-être faudrait-il quelquefois examiner de près cette étymologie populaire. L'*Odyssée* dit que Skylla est une Pierre,

πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξέστῃ εἰκυῖα,

c'est une pierre chauve qui semble rabotée et polie. L'épithète, que le poète donne à Skylla et qu'il lui réserve, est πετραίη, la *pierreuse*[4]. Skylla est la Pierreuse comme Pylos est la Sablonneuse. Cette épithète ne se rencontre nulle part ailleurs dans les poèmes homériques. Et il semble que Skylla soit en réalité

1. Perrot et Chipiez, VII, p. 435.
2. Paus., II, 34, 7.
3. *Odyss.*, XII, 79 et 231.
4. *Odyss.*, XII, 86.

le Rocher, la Pierre. F. Lenormant[1] remarquait avec justesse que toutes les Skylla, Skyllai, Skyllaion, etc., sont des localités d'une même nature et d'un caractère très déterminé, des pointes de rochers dangereuses pour la navigation et garnies de brisants. Dans le détroit de Sicile, Skylla est en effet une roche coupée par la mer, un promontoire péninsulaire aux flancs abrupts de toutes parts, τὸ Σκυλλαῖον πέτρα χερρονησίζουσα ὑψηλή[2]. De même, sur la côte du Bruttium, le cap que Strabon appelle Σκυλλήτιον, Σκύλλαιον ou Σκυλάκιον, est « une pointe aiguë et escarpée, disent les *Instructions nautiques*[3], émergeant d'une côte basse et sablonneuse ». Les marins actuels l'appellent *Pointe de Staletti : navifragum Scyllaceum*, dit Virgile[4]. De même, encore, le Σκύλλαιον d'Argolide, le cap *Skyli* actuel, est l' « extrémité de la haute chaîne de montagnes qui forme la pointe Sud-Est du golfe d'Athènes[5] » : c'est un promontoire abrupt, un haut perchoir pour les oiseaux de mer qui dévorèrent Skylla.

Pline cite deux autres *Skulles*, Σκυλλία ou Σκύλλα, qui, toutes deux, d'après lui, étaient des îles désertes de l'Archipel Nord, l'une près de la Chersonnèse de Thrace, l'autre entre cette Chersonnèse et Samothrace[6]. Dans l'Archipel Nord, les *Instructions nautiques* signalent sur la côte Ouest de Lemnos deux rochers déserts qu'elles appellent Skylax. Il est possible que nous ayons ici la seconde des îles de Pline. Mais, pour la première, il semble que notre auteur se soit trompé : au lieu d'une île près de la Chersonnèse, l'autre Skylla est un promontoire de la Chersonnèse. Du moins, vers le milieu des Dardanelles, sur la presqu'île de Gallipoli, les Grecs connaissaient un tertre, un *amer* naturel (comme disent les marins pour désigner un point de mire), qu'ils appelaient le *Tombeau du Chien*, Κυνὸς Σῆμα, ou le *Tombeau d'Hécube*, Ἑκάβης Σῆμα. C'était, sur un promontoire, une butte qui semblait faite de main d'homme. Une légende expliquait ainsi le double nom : « Les Grecs vainqueurs emmenaient Hécube qui les injuriait. Ils la débarquèrent à cet endroit, la lapidèrent et firent sur elle un tertre, κολωνόν. Puis, ayant écarté les pierres, ils ne trouvèrent plus à sa place qu'une chienne, σκύλλαν, aux yeux de feu[7]. » Cet usage de la lapidation, si fréquent chez les Sémites, étonne toujours un peu chez les Grecs, qui ne semblent l'avoir adopté que pour certains crimes religieux. En hébreu[8], c'est le verbe סקל, *sakal*, qui signifie *lapider* et le substantif, formé suivant la règle générale qui de *pakad* donne *pkouda*, de *basar*, *bsoura*, de *gabar*, *gboura*, etc., nous donnerait סקולה, *skoula*, σκύλα, qui signifierait *la pierre* ou le *le tas de pierres*. Prenons, en effet, pour point de comparaison un synonyme de *sakal*, le verbe רגם, *ragam*, qui, dans toutes les langues sémitiques, veut dire

1. F. Lenormant, *Grande Grèce*, II, p. 370.
2. Strab., VI, p. 257.
3. N° 731, p. 116.
4. *Aen.*, III, 553.
5. *Instruct naut.*, n° 691, p. 135.
6. Plin., IV, 12, 14 et 23.
7. Cf. Schol. Eurip., *ad Hecub.*, 1243 et suiv. Cf. Daremberg-Saglio, *s. v.* Lapidatio.
8. Cf. Gesenius, *Handwört.*, s. v.

aussi *lapider*. Les Hébreux en tirent רגמה, *rigma*, les Arabes *ragamoun* et *rigamoun*, qui signifient *pierre dressée* et *tertre de pierres* : κολωνός, dirait le scholiaste. De *skoula*, les Grecs me semblent donc avoir tiré quelques-unes de leurs *Skulles*, Σκύλλα, Σκυλλαῖον, etc. Le travail du calembour ou de l'étymologie populaires inclina le mot sémitique *skoula*, vers le mot grec σκύλλα, σκύλιον, *chien*. Si le calcul fait plus haut ne semble pas entièrement prouvé, je demande un crédit passager pour cette étymologie. L'étude de l'*Odysseia* va nous en démontrer l'exactitude : nous allons retrouver le doublet homérique Σκύλλα = πέτρη, *Skylla* = *pierre*. La Skylla homérique rentre dans la série des monstres et des pays visités par Ulysse. Tous ces monstres et tous ces pays ont des noms étrangers au grec, Charybde, Aiaiè, Aioliè, etc., Χάρυβδις, Αἰαίη, Αἰολίη. Mais toujours le contexte du poème nous explique ces noms étrangers par une épithète grecque ou par un doublet gréco-sémitique. Voilà qui peut sembler étrange à première rencontre. Par l'exemple même de Kalypso, nous allons bientôt nous faire à cette idée. Charybde est *pernicieuse*, Χάρυβδις ὀλόη, parce qu'en réalité *Charybde* est la *Perte*; Aiaiè est l'île de Kirkè ou de l'Épervière, Αἰ-αίη νῆσος Κίρκης, parce que vraiment *Ai* est l'*Ile* et *Aiè*, l'*Épervière*. C'est une série de pareils doublets qui localisent tout l'Errement d'Ulysse en des sites très exactement caractérisés et conformes aux descriptions du poème. Skylla est la Pierre, parce que réellement *skoula* est la *roche*.

Sur le pourtour des côtes méditerranéennes, il est probable que chacune de ces *roches*, de ces Skylla primitives, eut son déterminatif qui la distinguait des autres. Nos marines ont leurs *Pierres du Corbeau*, leurs *Pierres Noires*, etc., comme les marins classiques avaient au Sud de l'Italie leur *Pierre Blanche*, Λευκοπέτρα. La Skylla odysséenne est la *Pierre Coupée* : πέτρη περιξέστη, dit le poème dans son contexte grec; *Skylla Krataïs*, Σκύλλα Κραταΐς, dit-il dans son texte légendaire. Nous verrons en effet que le mot grec περιξέστη, *taillée, coupée*, est avec le mot grec πέτρη, la *pierre*, dans les mêmes rapports que les deux mots étrangers *Skoula* et *Krata* sont entre eux : deux à deux ces mots doivent être réunis pour nous donner le nom complet du promontoire, *Skoula krata* — Πέτρη περιξέστη — *Pierre coupée*. Ayant fait de *Skoula* un personnage moitié humain, moitié divin, aux attributs monstrueux, le poète a pareillement personnifié *Krata*, qui dans sa légende est devenue Krataïs, Κραταΐς, mère de Skylla, comme Atlas, le Pilier du Ciel, va devenir le père de la Cachette, Kalypso.

A Mégare, notre *Skoula* eut un pareil sort. Le même anthropomorphisme grec fit de cette *Pierre* sémitique une héroïne de sang royal et lui donna des père et mère, un amant, une famille complète. Le père était *Nisos*, c'est-à-dire l'Épervier ou l'Aigle marin : si la légende grecque eut ici la Skylla de Nisos, Σκύλλα Νίσου, c'est que la toponymie primitive avait ici sa *Skoulat Nis*, sa *Pierre de l'Épervier* ou de *l'Aigle marin*. La mère était *Abrotè*, nom tout aussi peu grec que Nisos, du moins tout aussi peu compréhensible pour une oreille grecque.

et qui semble de même origine que *Nisos*. Car l'épervier, ἱέραξ, passe dans les poèmes homériques pour le plus léger, le plus rapide, ὤκιστος, ἐλαφρότατος, des êtres ailés, πετεηνῶν. La traduction exacte de πετεηνῶν (πέτομαι, *je vole*) dériverait, en hébreu, de la racine אבר, *abar*, *voler*, et les Chypriotes avaient dû emprunter, à leurs voisins de Syrie ou aux navigateurs de Tyr, le mot *abarta* qui dans leur dialecte signifiait *être ailé*, car Hésychius nous dit ἄβαρται· πτηναί· Κύπριοι : dans la Bible, chaque fois qu'il est question de l'épervier, *nis*, on vante ses ailes épandues, אבר, *aber*, au singulier, אברות, *abrot*, au pluriel. Je crois que la légende fit d'*Abrotè* la mère de *Skylla*, parce que la toponymie primitive avait une *Skoula Abrot*, une *Pierre des Oiseaux*, comme elle avait une *Skoulat Nis*, une *Pierre de l'Épervier*. Il ne faut pas aller bien loin pour retrouver cette Pierre des Oiseaux : jusqu'à nous, la toponymie a conservé le Skyllaion d'Argolide. La triste histoire de Skylla, fille de Nisos, commence sur la plage de Mégare, près de la haute pierre qui porte aujourd'hui l'église de Saint-Georges et qui, durant l'antiquité, porta l'acropole de Nisa : c'est la Pierre de l'Épervier. L'histoire de Skylla finit au promontoire d'Argolide où son cadavre, rejeté par la vague, fut dévoré par les oiseaux : c'est la *Skoula des Êtres Ailés*, le Promontoire, la Pierre des Oiseaux, ὑπὸ τῶν ἐκ θαλάσσης ὀρνίθων[1].

* * *

Source de l'Amitié, Ville de la Caverne, Source de la Dispute, Melkart Roi du Peuple, Pierre de l'Épervier, Pierre des Oiseaux, une série de doublets gréco-sémitiques nous rend ainsi compte de la légende et de la toponymie mégariennes. Reste pourtant le nom du site qui dut jouer le rôle principal au temps des vieux navigateurs, le nom de l'îlot ou promontoire *Minoa*. Si vraiment le premiers thalassocrates séjournèrent en ces parages, cet îlot dut être leur principale station et le nom de cet îlot garde sans doute le souvenir de leur établissement.

Ce nom de *Minoa*, Μινώα, est très répandu dans la plus ancienne toponymie méditerranéenne. De Syrie en Sicile, on le trouve sur toutes les rives continentales et insulaires, aux aiguades particulièrement. Partout les Grecs y voulurent reconnaître une trace de leur légendaire Minos. C'était Minos qui avait fondé la *Minoa* arabe, la *Minoa* syrienne (plus tard Gaza) et les deux *Minoa* de Crète, l'une dans la rade de la Sude et l'autre dans le golfe de Mirabello. C'est à la thalassocratie de Minos que l'on attribuait les *Minoa* d'Amorgos, de Paros, de Siphnos et enfin la *Minoa* sicilienne. Ces *Minoa* sont des fondations de *Minos* au même titre sans doute que *Soloi* de Chypre devint au temps de la thalassocratie athénienne une prétendue fondation de *Solon*, ou *Khaïfa* de Syrie, aux temps de la thalassocratie franque, une prétendue fondation du grand-prêtre

1. Paus., II, 24, 7. Cf. la théorie indo-européenne de Siecke, *de Niso et Scylla*.

Caïfe. Tous ces calembours se valent et prouvent seulement que Khaïfa, Soloi ou Minoa étaient des noms étrangers pour les marins qui les interprétèrent d'une si belle façon. Il est possible de retrouver le sens véritable de *Minoa* par un procédé moins fantaisiste.

La Minoa sicilienne s'appelle de son nom complet *Makara Minoa* ou *Hérakleia Minoa*, Μάκαρα Μινώα, Ἡράκλεια Μινώα. Elle était située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique. Elle occupait le sommet d'un haut promontoire, que nos marins appellent le Cap Blanc :

Ce promontoire blanc, disent les *Instructions nautiques*, a environ 28 mètres d'élévation et descend d'une hauteur de 127 mètres. Les petits fonds s'étendent à ses côtés



Fig. 32. — La Sicile [1].

à plus de 1/2 mille. Entre le Cap et Sciacca, le pays présente une grande plaine ondulée et bien cultivée, arrosée par plusieurs rivières; les plus grandes sont la Verdura, le Maggazzolo et le Platani, qui coulent des deux côtés du mont Sara, dont le sommet, de couleur sombre, est élevé de 455 mètres. La plaine est adossée à une haute terre accidentée et il y a dans le N.-E. des mines de soufre à deux milles du cap. Du cap Bianco au cap Rosello, situé à dix milles de distance vers le S.-E., la côte est découpée par plusieurs caps et falaises rocheuses s'élevant à des hauteurs de 70 à 150 mètres. Sur les pointes, il y a des tours.... D'importantes mines de soufre sont exploitées dans le voisinage [2].

Hérakleia Minoa occupait donc « l'un de ces promontoires de la mer », ἄκρας ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ, que Thucydide signale autour de la Sicile comme de vieux

1. D'après la carte de l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 15.
2. *Instruct. naut.*, n° 751, p. 282-283.

comptoirs phéniciens. Un établissement étranger trouvait ici toutes les conditions de sécurité et de fortune. Le cap protégeait le débarquement : les tours de guette, qui subsistent encore, rappellent que les Carthaginois modernes, je veux dire les pirates barbaresques de Tunis ou d'Alger, fréquentaient ce mouillage. C'est ici que les marines africaines trouvent la route la plus commode pour pénétrer vers l'intérieur de la Sicile et même pour traverser l'île de part en part. En travers de la Sicile, en effet, de la côte Sud à la côte Nord, deux vallées fluviales affrontées tracent un chemin continu, le seul chemin naturel pour monter de la mer d'Afrique au sommet des monts et redescendre vers la mer Tyrrhénienne. Le Platani, qui coule du Nord au Sud et qui vient se jeter au pied de Minoa dans la mer africaine, prend sa source non loin du Fiume Torto, qui coule du Sud au Nord et va se jeter près de Termini dans la mer italienne. Nous savons l'importance de ces couloirs terrestres, de ces routes isthmiques, pour les marines de l'antiquité. Aux deux extrémités du couloir sicilien, les Anciens eurent toujours deux grands débarcadères. Sur la mer italienne du Nord, ce fut Himèra (nous aurons à nous occuper de ce mouillage et de ce nom). Sur la mer africaine du Sud, ce fut tantôt Minoa, tantôt Agrigente, suivant l'orientation du commerce maritime. Car la vallée même du Platani (l'ancien Halycos) aboutit à Minoa. Mais ce fleuve, qui, dans la première partie de son cours, allait tout droit du Nord au Sud, fait brusquement un coude rectangle dans son cours inférieur et coule de l'Est vers l'Ouest : sa vallée aboutit ainsi au pied du Cap Blanc. Si le fleuve n'eût pas tourné court, s'il eût poursuivi tout droit sa marche première, c'est près d'Agrigente qu'il eût débouché. Or ce coude n'est pas très éloigné de la mer. Des collines sans grande hauteur ne dressent entre la côte et la vallée du fleuve moyen que de faibles obstacles; en outre, le petit couloir du Draco, la rivière d'Agrigente, pénètre droit au cœur de ces collines. Nous pouvons reprendre pour Agrigente la comparaison qui nous a servi déjà pour Pylos : Agrigente est à la vallée du Platani, ce que Gênes est à la plaine du Pô, ce que Pylos est à la vallée de l'Alphée, le port le plus proche. Nos chemins de fer vont aujourd'hui de Termini sur la mer du Nord à Porto Empedocle, qui est le mouillage d'Agrigente, sur la mer du Sud. C'est déjà la grande route sicilienne du Moyen Age et de l'Antiquité. Depuis les Hellènes, Agrigente est le marché, la forteresse et l'échelle de cette route sur la mer africaine. Les Hellènes, venus de l'Est, avaient adopté ce mouillage parce qu'il était le plus oriental, le plus voisin de leurs autres ports. Mais les Sémites venaient de Carthage, de l'Ouest : Minoa se présentait à eux d'abord; Minoa pour eux était le mouillage le plus occidental, le plus proche. En outre, Minoa, ville du promontoire, n'est pas sous la main des indigènes : elle peut n'être, à la mode phénicienne, qu'une station pacifique, un comptoir commercial. A quelque distance de la mer, au penchant des collines intérieures, Agrigente est au contraire une colonie fortifiée, à la mode hellénique; sa sûreté exige une occupation effective des vallées et des montagnes, une conquête et une surveillance armée. Si donc

Agrigente est pour les Hellènes l'échelle de notre grande route sicilienne, l'embarcadère du soufre, du vin, des fruits, des céréales et autres produits indigènes, et le débarcadère des manufactures, tissus et autres produits étrangers, — la topologie nous fait prévoir que Minoa tiendra ce rôle au temps des marines sémitiques. Et la toponymie vérifie cette prévision.

Les monnaies à légende sémitique nous apprennent que le Cap Blanc porta la ville de רש־מלקרת, *Ros Melkart*, du *Cap de Melkart*. La Minoa sicilienne connut, comme la Minoa mégarienne, le culte du dieu Melkart-Mélikertès. C'est ce nom de Melkart que les Hellènes transcrivirent en *Makara* et qu'ils traduisirent en *Hérakleia*. La traduction va de soi : les Hellènes retrouvaient leur Hèraklès dans le Melkart de Tyr, dans « l'Hèraklès tyrien », comme ils disent; la Ville de Melkart devient donc pour eux une Hèraklée. La transcription *Makara*, Μακάρα, est moins exacte : il est probable qu'elle sort d'un calembour populaire. *Melkart* ne disait rien à l'oreille du matelot grec; *Makara* était la *ville heureuse*, μάκαρ, μάκαιρα[1]. Ce Melkart de Sicile avait son épithète déterminative comme le Melkart de Malte ou le Mélikertès de Mégare. C'était le même *Melkart*, le même *Roi de la Ville*, que le Sémite adorait partout, comme nos marins invoquent partout la même *Notre-Dame*, la même *Reine des Anges*. Pourtant nos marins ont ici Notre-Dame de la Garde, là Notre-Dame de Bon-Secours ou de Bon-Repos, ailleurs Notre-Dame du Salut ou Notre-Dame des Grâces. Melkart était à Malte le Seigneur de Tyr, *Bal-Sour*; à Mégare, Mélikertès était le Seigneur du Peuple, *Bal-Emon*; sur la côte sicilienne, il était, je crois, le Seigneur du Repos, *Bal-Minoa*. Voici du moins quelques autres noms de lieu qui me paraissent légitimer cette interprétation de la formule complète « Hérakleia Minoa ».

Un autre port d'Hèraklès, dans la mer Occidentale, a conservé jusqu'à nos jours le nom de Monaco. Il suffit de prononcer le nom pour évoquer le site. Au flanc des côtes ligures, au voisinage d'une route terrestre qui pénètre dans les montagnes et conduit par la trouée du Var jusqu'à une porte des monts — notre col de Tende, — et jusqu'à la vallée supérieure du Pô, Monaco est un rocher presque insulaire, un « promontoire sur la mer » mal rattaché au continent et qui enserre une petite rade close. C'est le type même des vieux établissements maritimes au flanc d'une côte étrangère : le possesseur de Monaco est, aujourd'hui encore, indépendant du souverain côtier. La rade toute petite est pour nos marins sans importance :

Ouvert à l'Est, entre la côte de Monte-Carlo et le rocher de Monaco, ce port offre à des navires de tout tonnage un bon abri contre les vents du Sud au Nord, en passant par l'Ouest; mais il n'a que trois encablures de longueur et n'est fréquenté que par les caboteurs. Le vent de N.-O. y souffle par rafales très violentes et oblige à doubler les amarres. Mais le vent d'Est, qui soulève une grosse houle, est seul à craindre. Au pied du rocher de Monaco, la côte peut être rangée à la distance de 50 mètres. La profon-

1. Cf. H. Lewy, *Die Semit. Fremdw.*, p. 217.

deur atteint 40 mètres à l'entrée du port où le fond est de vase grise de bonne tenue. Mais elle diminue rapidement et n'est plus que de 10 mètres, vase et herbes, à une encablure de la plage qui occupe le fond de la baie et sur laquelle est le vaste établissement des bains de mer. On fait facilement de l'eau soit à Monaco même, soit à l'aiguade de Monte-Carlo, au delà du pont viaduc[1].

Rocher insulaire ou presque insulaire « que couronnent encore la ville, le palais à tours crénelées et les fortifications[2] »; rade ouverte aux seuls vents de l'Est qui ne sont pas fréquents en ces parages; plage longue et basse, favorable au halage des embarcations; double ou triple aiguade : voilà un mouillage de toute sécurité et de tout repos, où l'on n'a rien à redouter de la mer ni des indigènes. C'est chose précieuse sur cette côte barbare où les montagnards, pâtres, chasseurs, brigands, ont toujours eu triste renommée, et où la mer, soulevée par les grandes houles du Sud, bat les roches et sème le bord de pierres et d'écueils :

Depuis Monaco jusqu'à l'Étrurie, il n'y a pas de ports, dit Strabon : le rivage abrupt n'offre que des plages sans étendue et quelques mouillages en pleine eau. Les falaises de roches surplombent la côte et ne laissent qu'un étroit passage à la route qui longe la mer. Les Ligures vivent d'élevage; le lait et la bière d'orge sont leurs seules boissons; ils occupent le rivage et les monts; tout le pays est couvert de forêts. Le port de Monaco n'est un mouillage que pour les petits bateaux et en petit nombre. On y voit le temple d'Héraklès Monoikos. Les Ligures du voisinage ont été célèbres par leur brigandage sur terre et leurs pirateries[3].

D'où venait cet Héraklès Monoikos et que pouvait signifier son nom? La fantaisie des Grecs ne fut pas en peine pour lui trouver plusieurs sens. Héraklès, disaient les uns, était ainsi nommé parce que, dans ce temple, il n'avait souffert aucun parèdre, aucun commensal; il voulait habiter seul, μόνος οἰκέω. — Mais non, disaient les autres : la raison est qu'en cet endroit Héraklès le voyageur vint coucher une nuit; il était las; il voulut dormir tranquille; il s'abstint des prouesses nocturnes dont il avait l'habitude avec les filles de ses hôtes; il coucha seul; il fit lit ou chambre à part, μόνος οἰκέω.... Voilà encore un joli calembour. La vraie raison est que les Phéniciens avaient en cet endroit leur port de *Melkart du Repos* ou de *la Halte*, מלקרת בעל־מנוחה, *Melkart Bal Menokha*. C'était un dieu du Repos, sur ces mers agitées, un dieu de la Paix, parmi ces tribus hostiles : l'Écriture donne à Salomon le Pacifique le titre de איש מנוחה, *is menokha, homme de repos*. Ce port était un lieu de repos, le Port du Repos, dont Melkart était le Seigneur : « Voici l'Endroit du Repos, dit l'Écriture, מקום־מנוחה, *Makom-Menokha*, la Maison du Repos, בית־מנוחה, *Beth-Menokha* », τόπος τῆς καταπαύσεως, οἶκος ἀναπαύσεως, traduisent les Septante. C'est bien ici qu'Héraklès se reposa

1. *Instruct. naut.*, n° 803, p. 202-203.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Strab., IV. 202.

et dormit. De *Menokha*, la fantaisie grecque tira sans peine *Monoikos*, d'où les Romains firent leur *monœcus*, et les Italiens *Monaco*. Mais la meilleure transcription grecque, — en supprimant le calembour, — serait *Menoa* ou *Minoa*, Μινώα.

La troisième consonne de *Menokha* est, en effet, un ח, *het*, une aspiration très forte que les gosiers sémitiques prononcent sans peine, mais que la plupart des autres peuples sont incapables de reproduire. Elle occupait dans l'alphabet phénicien la place de la lettre *h* dans notre alphabet latin. Les Grecs l'employèrent d'abord comme signe de l'aspiration : elle tint lieu de l'esprit rude dans leurs inscriptions archaïques ; puis, la trouvant inutile comme consonne, ils en firent le signe de la voyelle longue η. Cette consonne sémitique, dédoublée par les Arabes, leur a donné deux aspirations, l'une forte et roulée que nous pouvons figurer par *kh* ou *khr* (elle est en tête du mot que nos journaux ont transcrit par *Khoumirs* ou *Khroumirs*), l'autre atténuée, que nous sommes incapables de rendre dans nos langues où l'aspiration a virtuellement disparu. Les Hébreux et les Phéniciens devaient aussi donner deux valeurs à leur ח : aussi dans les transcriptions de mots hébreux ou phéniciens, les Latins et les Grecs tantôt rendent le ח par un *k*, un χ, un *h*, ou un signe d'aspiration, esprit rude ou esprit doux, tantôt la négligent entièrement : חבור a donné Χαβώρας et Ἀβόῤῥας, חבקוק Ἀμβάκουκ, חבר Χάβερ et Ἅβαρ, אחאב Ἀχαβ, אחינדב Ἀχίναδαβ et Αἰνάδαβ, נחום Νάουμ, נחשן Ναάσων, etc. Il semble qu'en tombant dans les mots, où elle n'est pas transcrite, cette consonne disparue amenait peut-être pour l'oreille grecque un allongement de la voyelle précédente : יהוחנן, *Iokhanan*, a donné aux Grecs Iôannès, Ἰωάννης, et נחה, *Nokha*, leur a donné Nôé, Νωέ. Le mot de מנוחה, *Manokha*, lui-même est un nom propre dans l'Écriture : les Grecs l'ont transcrit en *Manôe*, Μανωέ, et en *Manokhès*, Μανώχης. On comprendra que *Menokha* ou *Minokha* ait pareillement donné tout à la fois *Minoa*, Μινώα, et, par calembour, *Monoikos*, Μόνοικος.

Le titre primitif de notre station sicilienne, Makara ou Hérakleia Minoa, est donc *Melkart-Minokha*, la ville de Melkart du Repos, ou, comme disent les monnaies, le *Cap de Melkart* du Repos. Et notre île mégarienne, νῆσος Μινώα, est bien une île Minoa, אי־מנוחה, *I-Minokha*, une île du Repos, semblable à ces *Maisons du Repos*, à ces *Endroits du Repos* que nous fournit l'Écriture. Et pour notre île mégarienne, si nous n'avons pas un doublet qui nous certifie la vérité de cette étymologie, nous avons du moins un indice : « Un fils te naîtra, dit l'Éternel à David, qui sera un homme de repos (*is-menokha*) : je lui donnerai le repos contre tout ennemi ; son nom sera le Pacifique, Salomon, parce que je donnerai paix (*salam*) et repos à Israël durant son règne[1] ». Notre île mégarienne, du Repos, est voisine de l'île de la Paix, *Salamine*, dont les rivages occidentaux bordent le détroit mégarien.

1. *I Chron.*, XXII, 9.

Salamine a été une station phénicienne. Tout le prouve, sa toponymie d'abord, sa topologie ensuite. Les géographes s'accordent à reconnaitre dans les différe tes Salamines, Σάλαμις, des Grecs, un vocable sémitique, שלם, *salam*. L'étymologie grecque est impuissante à rendre compte de ce vocable. Les Anciens avaient inutilement inventé de beaux calembours, σαλεύειν, σάλος = κλύδων, dit Hésychius, qui dit encore σάλα = φροντίς, βλάβη, et encore ἀσαλαμίνιος = ἄπειρος θαλάσσης[1]. Notre île de Salamine avait une série d'autres noms. Elle était Πιτύουσσα, *l'Ile des Pins*, — le mont central de l'île, couvert de pins qui font une tache sombre sur la blancheur du calcaire, s'appelle aujourd'hui la *Montagne Noire*, Μαυροβουνό. — Salamine s'appelait encore Κύχρεια, Ἰαονία, Σκιράς, Πέλαγα. Mais il ne semble pas que l'un ou l'autre de ces noms puisse fournir matière à doublet. Par contre, שלם, *salam*, dans toutes les langues sémitiques, signifie *la paix, la sûreté, le salut*. Salamis est une *Ile du Salut*, Νῆσος Σωτηρίας, si l'on veut faire un nom grec sur le patron de ce Λιμὴν Σωτηρίας, *Port du Salut*, de la Mer Arabique, ὃν ἐκ κινδύνων τινὲς σωθέντες τῶν ἡγεμόνων ἀπὸ τοῦ συμβεβηκότος οὕτως ἐκάλεσαν[2], « auquel des rois échappés du naufrage donnèrent ce nom en souvenir ». Toutes les onomastiques ont tiré des noms de lieu de ce nom commun : l'Écriture a des villes de *Salam*, des villes de la Paix; *Dahr-al-Salam, le Séjour de la Sécurité*, et *Nahr-al-Salam, le Fleuve de la Sécurité*, sont les noms appliqués par les Arabes à Baghdad et au Tigre. Salamis est une *Ile de la Paix*, Νῆσος Εἰρήνης : telle cette île que les Grecs connurent sur les côtes de la Taprobane[3]. *Salam* signifie la paix avec les hommes (Σαλάμιοι, dit Étienne de Byzance, ἔθνος Ἀράβων· Σάλαμα δὲ ἡ εἰρήνη· ὠνομάσθησαν δὲ ἀπὸ τοῦ ἔνσπονδοι γενέσθαι τοῖς Ναβαταίοις[4]) ou la paix avec les dieux : « Gedéon sacrifia et rôtit le chevreau, et vint offrir les chairs, le jus et des pains azymes... et le Seigneur dit à Gédéon : Paix à toi... Gédéon éleva en cet endroit un autel qui s'appelle encore *Paix du Seigneur, Salam Iahve*[5] ». Les Sémites ont un sacrifice que les Septante appellent le sacrifice de la paix ou du salut, θυσία εἰρηνική, θυσία σωτηρίου : c'est le זבח שלמים, *zebah selamim*, ou שלם, *salam*[6], tout court, pour lequel le *Lévitique* donne les règles rituelles : « si l'on offre un bœuf... בקר, *bakar* ». Le petit fleuve de notre île de Salamine s'appelle *Bokaros* : le mot hébreu בוקר, *boker* ou *bokar*, qui veut dire le *Gardeur de Bœuf*, nous donnerait, transcrit en grec, *Bokaros*, βώκαρος[7]. Les premiers thalassocrates avaient dû noter soigneusement ce petit fleuve, car l'île tout entière manque de sources et les aiguades sont rares en tous ses parages.... Au Nord de ce Fleuve du Bouvier, la côte salaminienne a son cap de l'*Écorche-Bœuf*, Βούδορον.

1. Cf. Pape-Benseler, *Griech. Eigenn.*, s. v.
2. Strab., XVI, 770; Diod., III, 40.
3. Ptol., VII, 4, 12.
4. Cf. Movers, II, p. 259.
5. *Jug.*, VI, 19, 25.
6. Cf. l'*Inscript. phénicienne de Marseille*, C. I. S., p. 228-229.
7. Cf. Βουκόλων πόλις sur la côte syrienne. Strab., XVI, 758.

La toponymie de Salamine semble donc étrangère, et elle correspond à une topologie qui sûrement n'est pas grecque. Si l'on jette, en effet, les yeux sur la carte de Salamine, ce qui frappe tout d'abord, c'est le déplacement de la capitale à travers les âges. Le bourg moderne est au fond de la grande rade de Kolouri, en un site qui a ses avantages par la profondeur, la sûreté et l'étendue du mouillage, mais qui a le grave défaut de manquer absolument d'eau douce : « Ce mouillage, disent les *Instructions nautiques*, n'offre ni eau ni provisions[1] ». Pour une capitale indigène néanmoins, qui peut se creuser des citernes ou entretenir des puits, c'est le site tout indiqué : à la pointe d'une colline dominante, le bourg surveille toutes les approches de l'île et guette les descentes de pirates ou de corsaires : « on voit le village sur la montagne ; de quelque côté de l'île que l'on soit, on le voit parce qu'il est au sommet[2] ». Mais les indigènes de Salamine ont presque toujours vécu dans la dépendance commerciale et politique du voisin. Depuis le début des temps historiques, jamais une communauté autonome n'a subsisté dans l'île. Dès la première antiquité, Mégare et Athènes se la disputaient. Athènes finit par l'acquérir. La capitale de la Salamine athénienne s'installa en face du Pirée, sur le détroit de Psyttalie. C'était une échelle commode pour le passage vers la terre athénienne, commode aussi pour le transit entre les deux golfes athéniens de Phalère et d'Éleusis. Mais, au dire de Strabon, c'était là une ville nouvelle et nous voyons bien quelles relations de politique et de commerce l'ont créée. Ce site est dans une étroite dépendance de l'Attique. Les Athéniens tiennent cette capitale sous leur main, non seulement par les incursions dont ils peuvent la menacer en temps de guerre, mais encore par les mille nécessités de la vie quotidienne en temps de paix : « Le détroit, disent les *Instructions nautiques*, offre un excellent mouillage ; mais on ne peut pas se procurer de l'eau douce aux rivages voisins ; tout doit venir du Pirée et les gros vents du Sud occasionnent souvent une forte mer entre ces deux points[3] ». Avant que Salamine appartînt aux Athéniens, — aux temps homériques, elle était le royaume indépendant d'Ajax, — elle avait sa vieille ville, dit Strabon, tournée vers Égine et vers le Sud, τὴν μὲν ἀρχαίαν ἔρημον πρὸς Αἴγιναν τετραμμένην καὶ πρὸς νότον[4]. La pointe Sud de l'île présente en effet une petite rade qui, ouverte vers Égine, protégée de la houle et du vent par le petit archipel des Colombes, est un site très favorable à un port de relâche et à une ville de commerce. Une vieille tour de guette subsiste encore pour rappeler les descentes des corsaires en cette rade. Des puits et de petits ruisseaux assurent l'aiguade.

Les avantages de cette rade et de ses îlots, avec les habitudes de commerce qu'elle suppose, nous sont familiers. La situation de cet *emporium* dénonce

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 145.
2. Michelot, *Portulan*, p. 395.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 147.
4. Strab., IX, p. 393 ; sur tout ceci cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 477 et suiv.

d'autre part un trafic étranger, anté-hellénique. Car ce port tourne le dos aux plainettes de l'île et à la terre grecque. Il s'ouvre vers la haute mer et vers les arrivages de l'étranger. Faut-il rappeler encore comment les îles méditerranéennes voient leur ville principale se déplacer au gré des courants commerciaux? comment la Corse génoise avait son grand port en face de l'Italie, à Bastia, et comment la Corse française transporta sa capitale en face de la France, à Ajaccio? En Sicile, le commerce grec avait fait la richesse de Syracuse; le commerce carthaginois fit la grandeur d'Agrigente; le commerce italien a créé Palerme. L'île de Paros turque avait son échelle sur la côte Sud-Est, en ce port de Trio, où le capitan-pacha s'installait chaque année pour lever le tribut, le *kharadj* des Iles; quand Paros redevient grecque, le port de Parikia se rouvre sur la côte Ouest, en face de la Grèce, sur le site de l'ancienne capitale hellénique. Dans presque toutes les îles de l'Archipel ancien, il faut noter que les vieilles villes ne sont pas tournées vers l'Ouest ou vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers les terres d'Europe ou d'Asie peuplées par des Grecs : elles regardent toutes le Sud ou le Sud-Est, c'est-à-dire l'Égypte ou la Phénicie. A Rhodes, à Kos, nous avons étudié ce phénomène. Lindos, la vieille ville de Rhodes, ouvre sa rade et pointe son promontoire rocheux vers le Sud et vers Alexandrie, πολὺ πρὸς μεσημβρίαν ἀνατείνουσα καὶ πρὸς Ἀλεξάνδρειαν μάλιστα. C'est à Lindos que les Danaïdes, venues d'Égypte, ont fondé le temple d'Athèna; c'est à Lindos que Kadmos, venu de Phénicie, a consacré le sanctuaire de Poseidon et laissé un grand bassin avec une inscription[1]. En Crète, pareillement, c'est à la côte Sud, en face de l'Afrique, que Gortyne, la vieille capitale, a ses deux ports : quand Minos établit sa thalassocratie dans l'Archipel grec, il transporte la capitale crétoise à Knossos sur la côte Nord, en face de la Grèce. Nous verrons, à Santorin, la ville actuelle dominer la grande rade de l'Ouest, qui s'ouvre aux bateaux venus de la Grèce; mais la vieille ville couvrait le promontoire opposé, sur la côte Sud-Est, et tournait vers les arrivages du Levant sa plage, son débarcadère, sa source fréquentée par les marins et ses falaises trouées de tombeaux phéniciens. A Sériphos, à Siphnos, à Kéos, même alternance. Et voici qu'à Salamine, enfin, le déplacement est tout pareil : la vieille capitale des origines, tournée vers la mer du Sud-Est, fut abandonnée par les Hellènes qui transportèrent au Nord, en face des terres grecques, le nouvel *emporium* grec de l'île.

Pour tous ces changements, il faut remonter à la même cause. A Salamine, à Kos, à Rhodes, à Santorin, en Crète, etc., dans toutes les îles, ce ne peut être qu'un même courant commercial, venu du Sud ou du Sud-Est, qui a créé les vieux entrepôts. La topologie, à elle seule, nous permettrait d'affirmer l'existence de ce vieux trafic. Mais, comme toujours, la toponymie conduit aux mêmes conclusions. Car ce courant commercial laissa dans tous les entrepôts une onomastique étrangère, qui ne présente aucun sens en grec, *Lindos*, *Oea*,

1. Strab., XIV, 654; Diod., V, 58.

Thèra, *Sériphos*, etc., et qui s'explique sans peine par des étymologies sémitiques. C'est ce courant phénicien qui, dans notre Salamine, après avoir créé la vieille ville, apporta les noms de *Salamis*, *Bokaros*, etc. C'est ce courant qui, plus au Sud déjà, vers l'entrée du golfe Saronique, avait laissé la *Pierre des Oiseaux*, *Skoula Abrot*, que les Grecs nomment *Skullaion*. Ce courant phénicien dépassant *Salamine-Ile de la Paix* et continuant sa poussée vers le Nord, fait de *Minoa* l'*Ile de la Halte*. Là s'arrêtent les vaisseaux. Mais les marchandises et les hommes débarqués poursuivent leur route par voie de terre. Ils longent la plage de Kerkyon et la Source de l'Amitié. Puis ils traversent le massif montagneux qui sépare de la mer la cuvette béotienne. Ils montent en Béotie, vers la ville de Kadmos.

* * *

La légende nous affirme que Kadmos, fils d'Agénor ou de Phoinix, est venu de Sidon fonder la Thèbes béotienne. Les philologues peuvent nier cette tradition, qui gêne quelque peu leur système de mythologie indo-européenne[1]. Mais la tradition porte en elle-même les marques de son authenticité, marques toponymiques et marques topologiques.

Je n'insisterai pas sur la toponymie. Il y a longtemps que l'on a découvert des étymologies sémitiques pour les grands noms de la légende thébaine, *Kadmos*, *Europè*[2], etc. Mais on n'a pas suffisamment dit que ces noms forment entre eux un système complet et que tout ce système se peut expliquer par une hypothèse unique. Kadmos et sa sœur Europè sont nés de Phoinix ou d'Agénor et de Téléphassa. Le nom de *Phoinix* parle de lui-même. Quant à Téléphassa, *Delephat*, Δέλεφατ, dit Hésychius, est, chez les Chaldéens, le nom de l'astre d'Aphrodite, de l'étoile Vénus. Cette étoile est double. Elle paraît le matin et le soir, avant l'aurore et avant le crépuscule. Elle s'appelle l'Étoile de l'Aurore ou de la Lumière, Ἑωσφόρος, Φωσφόρος, et l'Étoile du Soir, Ἕσπερος. L'astrologie orientale enseignait que, mâle le matin, cet astre était femelle le soir[3], ou, plus exactement, mâle du lever au coucher du soleil et femelle du coucher au lever[4]. Pour les Sémites, la traduction exacte de Ἑωσφόρος, l'Astre du Matin, serait empruntée à la racine קדם, *kadam* : קדם, *Kedem*, signifie l'Orient. De même c'est la racine ערב, *'arab*, et la forme participiale ou substantive ערובה, *'eroba*. qui désignerait le couchant. *Erobe* nous conduit à *Europè*, Εὐρώπη, par un calembour populaire qui, pou la compréhension de ce mot étranger change le β en π : Εὐρώπη, dit Hésychius, σκοτεινή, χώρα τῆς δύσεως, *Europè est l'occidentale, la sombre*. L'Étoile de Vénus, *Delephat-Telephassa*, est bien la

1. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Kadmos*.
2. H. Lewy, *die Semit. Fremdw.*, p. 214.
3. Cf. Rawlinson, W. A. I., III, p. 53, col. 2, l. 59.
4. Cf. Schrader, *die Keilinschr.*, p. 179.

mère du héros *Kadmos* et de l'héroïne *Europè* (en Crète, Europè devient la femme du Roi de l'Astre, *Asterios*), et nous avons ici une légende astronomique toute pareille à celle que nous découvrirons par la suite pour Io. La Vénus du Matin ou du Levant, *Delephat-Kadem*, est mâle : les Hellènes disent que Téléphassa est mère de Kadmos. La Vénus du Soir ou du Couchant, *Delephat-Erobe*, est femelle : les Hellènes disent que Téléphassa est mère aussi d'Europè. C'est toujours le même anthropomorphisme familier au cerveau grec.

Pour le nom de *Thèbes*, la suite de nos études nous fera découvrir un doublet égypto-phénicien, qui nous donnera la véritable étymologie de ce mot sémitique. Mais la seule topologie nous fournirait une preuve d'origine pour cette fondation phénicienne. L'étranger Kadmos, venu de l'Orient, fonde Thèbes, et le site de Thèbes prouverait à lui seul que ce bazar et cette capitale de la Béotie supposent en effet un commerce étranger venu des mers orientales. Thèbes n'est pas au milieu de la cuvette béotienne, mais à l'une de ses extrémités. La capitale indigène et le marché agricole de la Béotie devraient être au milieu des champs et des récoltes, dans le centre de la cuvette, en quelque site comparable à l'Orchomène des Minyens. C'est à Orchomène, comme le veut la légende, que dut fleurir la première puissance indigène. Orchomène est presque au milieu de la cuvette et les travaux de desséchement, exécutés par ses antiques possesseurs, lui avaient donné toute une plaine fertile qu'inondent aujourd'hui les boues ou les marais du Copaïs, mais que les ingénieurs modernes auront fini de recouvrer demain. Éloignée du centre, Thèbes a d'autres avantages : elle est au croisement des routes terrestres qui coupent la Béotie et qui, pour des marins orientaux surtout, serviraient à relier les mers du Sud et la mer du Nord. Une thalassocratie phénicienne implique un comptoir et une forteresse en cet endroit.

Il faut rectifier un peu certaines idées que nous pouvons avoir sur la Béotie et sur son rôle commercial. La Béotie pour nous est une plaine continentale, sans grandes relations avec la mer, une terre de paysans et de bouviers, sans grande influence sur les courants et les routes du commerce maritime. Mais il ne faut pas oublier les habitudes des vieilles marines et notre « loi des isthmes ». Pour les peuples de la mer, la Béotie n'est pas seulement la riche et grasse plaine que nous vantent les géographes et les poètes anciens[1], la contrée agricole d'où les navigateurs tirent leurs approvisionnements, leurs chargements de blés, de fruits, de légumes, de laines et d'animaux, par l'intermédiaire des caravanes indigènes. Il est d'autres raisons qui forcent les navigateurs à monter eux-mêmes, à pénétrer et à séjourner dans l'intérieur du pays, à y posséder quelques points de défense et d'entrepôt : la Béotie est un carrefour de routes isthmiques. « La Béotie, dit Éphore, a une grande supériorité sur tous ses voisins; elle touche à trois mers et le grand nombre de ses excellents ports fait

1. Cf. Aristoph., *Paix*, v. 1003 et suiv.; cf. Dicæarque, *Geog. Græc. Min.*, p. 102 et suiv.

qu'elle est au confluent des routes qui viennent des mers d'Italie, de Sicile et d'Afrique, d'une part, de Macédoine, de l'Hellespont, de Chypre et d'Égypte, d'autre part[1]. » Cette heureuse situation de la Béotie entre les trois mers était proverbiale parmi les Anciens. Les manuels de géographie la décrivaient à qui mieux mieux et le prétendu Scymnus de Chios la célèbre dans ses vers de mirliton : « Voici la Béotie, grand pays, position favorable; seule, dit-on, elle jouit de trois mers et possède des ports vers tous les horizons ». Ceci nous ramène à notre loi des isthmes et à la traversée des continents par les caravanes des thalassocrates. L'histoire de la Béotie moderne nous peut rendre son histoire primitive. La Béotie fut toujours sillonnée de caravanes étrangères. La Grèce continentale, au pouvoir des Occidentaux, Francs, Catalans ou Vénitiens, eut son grand bazar, son centre des routes commerciales et militaires en Béotie, dans la ville de Livadi que les Turcs conservèrent ensuite pour capitale. Le commerce occidental avait créé cet entrepôt, parce que Livadi était à l'extrémité sud-occidentale de la cuvette béotienne, au point où débouchent, sur la plaine intérieure, les deux routes venues de la mer de l'Occident, je veux dire du golfe de Corinthe.

Ces deux routes partent des deux mouillages les plus sûrs et les plus fréquentés du golfe sur sa côte Nord-Ouest : l'une vient de la baie de Salone ou de Krisa, et l'autre vient de la baie d'Aspra Spitia ou d'Anticyre. Le premier de ces mouillages, durant l'antiquité, était le plus important. La grand'route antique, la λεωσφόρος de Pausanias[2], partait de Krisa. Passant au pied du grand sanctuaire de Delphes, puis longeant les escarpements du Parnasse, elle empruntait la vallée du Plistos avec le célèbre carrefour des Trois Chemins où Œdipe tua son père Laios. Partie de la baie d'Aspra Spitia, l'autre route, ardue et montagneuse, — ἑτέρα τραχεῖά τε ὁδὸς καὶ ὀρεινή, — était la moins fréquentée jadis. Mais, plus courte, elle est devenue la grande voie commerciale des modernes, et, remplaçant pour les chrétiens l'oracle et le temple delphiques, le sanctuaire fameux de Saint-Luc en marque, depuis mille ans, l'une des étapes : « Le port d'Aspra Spitia, disent les *Instructions nautiques*, est l'échelle de la ville de Livadia et fait un commerce considérable ». Ces deux routes de la mer confluent au bord de la cuvette béotienne. Sur les dernières collines qui dominent la plaine, auprès de sources abondantes et toujours claires, Livadi s'est installée : de Livadi, divergent au Nord, au Nord-Est et à l'Est, les routes qui, rayonnant à travers la Béotie, s'en vont à l'autre bout de la cuvette franchir les montagnes ou les collines côtières pour redescendre aux échelles de la mer d'Eubée, Aulis, Anthédon, Atalante, Thronion ou Lamia.

Mais si Livadi est le bazar des Occidentaux, c'est Thèbes, qui, pour une marine orientale, tiendra ce rôle. A l'extrémité orientale de la cuvette béotienne, Thèbes occupe la position exactement symétrique à celle de Livadi, et une position tout

1. Strab., IX, p. 400 ; cf. *Scymn. Chi.*, V, 488.
2. Pour tout ceci, voir Paus., X, 5 et 35; cf. Frazer. *Pausanias*. V, p. 222 et p. 446.

aussi commode. Ses collines aux pentes abruptes s'offrent aussi pour dominer la plaine voisine. Une source coule au pied, que la légende de Kadmos a rendue célèbre, cette source Dirkè où le héros phénicien dut lutter contre le serpent, fils de la terre, et contre les géants autochtones. Les routes de la mer orientale aboutissent ici : d'ici, divergent à travers la plaine, vers les échelles dispersées aux quatre coins de l'horizon, les routes d'Ægosthènes, Kreusis, Thisbè et Bulis sur le golfe de Corinthe, d'Anthédon, Aulis, Délion et Oropos sur le détroit d'Eubée, d'Éleusis et Mégare sur le golfe Saronique : « Thèbes, dit un géographe ancien, n'a pas de rivale comme ville d'été. L'abondance de ses eaux fraîches, la verdure de ses jardins, la douceur de ses brises, le bas prix de ses légumes, de ses fruits et de toutes les subsistances en font un séjour délicieux[1]. »... La légende a donc raison de placer ici une Livadi orientale, un marché et un reposoir phéniciens.

Cette légende de Kadmos fait débarquer son héros au port de Delphes : par les Trois Carrefours et la route qui mène à Livadi, Kadmos viendrait, à travers la plaine, jusqu'à Thèbes. Il est possible que la seule renommée de l'oracle de Delphes ait fait imaginer cet itinéraire. Il est possible aussi que le golfe de Delphes ait eu quelque station du commerce oriental ; les légendes et les vieilles traditions delphiques gardent le souvenir des marines crétoises qui seraient venues débarquer là. L'étude de la *Télémakheia* nous a fait retrouver la route maritime que suivaient les Phéniciens, de Crète vers Pylos et vers l'Élide divine. Contournant le Péloponnèse par l'Ouest, cette route prolongée pouvait mener ensuite les galères phéniciennes au golfe de Corinthe et à l'échelle de Krisa : nous l'étudierons plus tard. Mais le commerce oriental avait une voie bien plus courte pour atteindre le bazar de la Béotie. Cette voie partait du golfe Saronique, de nos mouillages mégariens.

Deux routes montent vers Thèbes du fond du golfe Saronique. Toutes deux partent de Mégare et de Minoa. Mais l'une franchit par le col d'Éleuthères la haute montagne du Kithéron : elle traverse, elle aussi, une terre sacrée, un grand sanctuaire hellénique, Éleusis. L'autre route contourne la montagne et traverse les champs de Platées. Ces deux routes n'ont pas une égale importance. La seconde n'est qu'un sentier. Mais, sur l'une et sur l'autre, il est facile de retrouver quelques traces du vieux commerce préhellénique. Sur la grand'route, le Kithéron nous a conservé, je crois, un souvenir indiscutable. Voici deux textes du moins qu'il suffit peut-être de rapprocher :

Pour commémorer la réconciliation de Zeus et d'Hèra, les Platéens célèbrent les *Daidala*, fête ainsi nommée à cause des xoana, qui s'appellent *dédales*, δαίδαλα. Les *Daidala* reviennent tous les *sept* ans, m'a dit un exégète du pays ; à dire la vérité, ils reviennent plus souvent, sans que l'on puisse établir une moyenne fixe. Ces premiers *Daidala*, ou petits *Daidala*, sont particuliers aux Platéens.... Mais ils ont en outre les grands *Daidala*

1. *Geog. Græc. Min.*, I, p. 105.

que les Béotiens célèbrent avec eux tous les soixante ans. Durant cet intervalle, à chaque petit Daidalon, ils ont préparé un xoanon et ils doivent en avoir *quatorze* en tout. Ces *quatorze* xoana sont partagés entre les villes béotiennes. Les grandes villes, Platées, Koronée, Thespies, Orchomène, Tanagra, Chéronée, Lébadée, Thèbes, en ont chacune un. Les petites villes se réunissent à plusieurs pour un xoanon. Chaque xoanon est mis sur un char et, suivant un ordre tiré au sort, les représentants des villes conduisent ces chars au sommet du Kithéron. Là un autel a été préparé avec des poutres carrées, empilées comme les pierres d'une construction, et ce bûcher est couronné de branches sèches. Chaque ville ou association de villes sacrifie une vache à Hèra et un taureau à Zeus. Les victimes arrosées de vin et d'encens sont brûlées avec les *Daidala*. Les citoyens riches sacrifient aussi, de même que les pauvres. Il faut que toutes les victimes brûlent ensemble et que l'autel lui-même soit entièrement consumé. Une immense flamme s'élève que l'on aperçoit de fort loin : je l'ai vue[1].

A cet *holocauste* béotien, comparez un holocauste de Syrie :

De toutes les fêtes que j'ai vues, la plus solennelle est celle du printemps, qu'ils appellent le *Bûcher* ou la *Lampe*. On coupe de grands arbres que l'on dresse dans la cour du temple. On amène des chèvres, des moutons et d'autres animaux vivants que l'on attache à ces arbres. A l'intérieur du bûcher, on met encore des oiseaux, des vêtements, des objets d'or et d'argent. Quand tout est prêt, on promène les statues des dieux autour des arbres, puis on met le feu et tout flambe. A cette fête accourt une immense multitude qui vient de toute la Syrie et des contrées voisines : chacun apporte les dieux et les statues qu'il a préparées pour cette fête[2].

Ces deux textes rapprochés parlent d'eux-mêmes. Notons cependant le rôle du chiffre *sept* dans les rites platéens : *sept* ans et *quatorze* daidala. Les holocaustes hébraïques comportent aussi *sept* agneaux ou *quatorze* agneaux et quelques-uns se renouvellent durant *sept* jours[3]. *Sept* est le nombre rituel des Sémites. Nous l'avons rencontré déjà dans les navigations des Phéniciens, où le septième jour devait être le jour du Seigneur. Par la suite, nous allons le retrouver souvent dans les légendes de la Grèce homérique : les navigations odysséennes sont ordinairement rythmées par ce chiffre *sept*. La Thèbes de Béotie est la Ville aux *Sept* Portes; elle a, dit-on, *septante* stades de tour; Kadmos, après avoir erré *sept* ans, se fixe et se repose et consacre aux dieux la huitième année[4]. Notons aussi que le rite de l'holocauste n'est pas fréquent parmi les Hellènes, gens économes et entendus aux affaires, qui ne brûlent d'ordinaire en l'honneur des dieux qu'une faible part de la victime, la peau, les os, les entrailles, les viscères, les morceaux que les hommes ne veulent pas ou ne peuvent pas manger : les viandes vraiment comestibles sont gardées pour le prêtre et pour les assistants. L'*Odyssée* pourtant semble connaître des sacrifices pareils à nos holocaustes platéens ou syriens : « Quand tu seras

1. Paus., IX, 3, 2.
2. Lucian., *De dea Syr.*, 49.
3. Cf. Vigouroux, *Dict. Bibl.*, s. v. *Holocauste*.
4. *Geog. Græc. Min.*, I, p. 102.

rentré à Ithaque, dit Kirké à Ulysse, tu sacrifieras en remplissant le bûcher d'objets précieux, πυρήν τ' ἐμπλήσεμεν ἐσθλῶν[1]. » Mais d'ordinaire le bûcher divin n'est rempli que de fumée odorante. Le verbe θυμιῶ, qui signifie *brûler, fumer, faire brûler, faire fumer en l'honneur des dieux,* signifie plus spécialement *brûler de l'encens.* Il avait donné le substantif θυμιατήριον, *l'encensoir.* Or la première ville que le Carthaginois Hannon fonde au sortir des Colonnes d'Hercule est appelée, dans la traduction grecque de son périple, *Thymiaterion.*

On a longuement discuté le sens et l'origine du mot. Je le crois authentiquement grec. Car cette traduction grecque d'un périple carthaginois contient deux sortes de noms de lieux. Les uns, simplement transcrits de l'original, sont à peine habillés d'une parure grecque : « Nous arrivons à *Soloeis*, Σολόεις, promontoire couvert d'arbres »; on verra par la suite que *Soloe* est un mot phénicien signifiant *les Roches,* le *Cap Rocheux.* Mais d'autres noms sont évidemment traduits du phénicien en grec, telle la *Corne du Couchant,* Ἑσπέρου Κέρας, le *Char des Dieux,* Θεῶν Ὄχημα, la *Corne du Sud,* Νότου Κέρας, etc. Je crois que *Thymiaterion* est l'un de ces noms traduits. Il se présente comme un vocable tout à fait grec. Quand on a voulu voir en lui un mot étranger, il a fallu recourir à d'étranges jeux étymologiques[2]. Que ce nom demi-religieux ait été donné par les explorateurs carthaginois à leur première station au delà des Colonnes, en pays inconnu, nous pouvons l'expliquer sans peine. Hannon a fondé là un sanctuaire du Dieu de la Mer, ἔνθα Ποσειδῶνος ἱερὸν ἱδρυσάμενοι : il a fait là des sacrifices propitiatoires, *brûlé* des victimes et de l'encens; c'est bien l'*Encensoir,* θυμιατήριον. Skylax, qui nomme cette station *Thumiateria,* ajoute : « De ce point au cap Soloeis, s'étend la région de Libye la plus renommée et la plus sainte, ὀνομαστοτάτη καὶ ἱερωτάτη, et sur la pointe du cap se dresse un grand autel, ἔπεστι βωμὸς μέγας[3]. »

Il faut donc supposer un original sémitique, que traduit le mot grec *Thymiatérion.* Cet original devait être emprunté à la racine קטר, *k.th.r, fumer, brûler,* et le synonyme parfait du grec θυμιῶ, *brûler* ou *faire brûler des victimes* ou *de l'encens,* serait la forme *piel* קטר, *kither,* avec les deux voyelles caractéristiques de cette forme *i* et *e*. C'est du moins cette forme piel que les Septante traduisent par θυμιῶ dans la phrase qui revient si souvent au livre des *Rois* : « ils sacrifiaient et ils offraient de l'encens sur les hauts lieux, ἐθυμιῶν ἐν τοῖς ὑψηλοῖς ». Pour l'onomastique de ces hauts lieux, si l'on voulait tirer un nom propre de קטר, *kither,* il faudrait recourir aux modèles que nous avons dans l'Écriture, לבנון, *Liban-on,* חרמון, *Herm-on,* צלמון, *Salm-on,* etc. : à étudier la plupart des noms de montagnes palestiniennes, il semble que la terminaison ון, *on,* ajoutée à la racine verbale, soit de règle. Nous aurions donc קטרון, *kitheron,* et nous trouvons ce nom de lieu *Kithéron* dans la Bible : c'est le nom

1. *Odyss.*, X, 523.
2. *Geogr. Græc. Min.*, éd. Didot, I, p. 2, en note.
3. Skyl., 53, éd. Didot, p. 93.

d'une région ou d'une vieille ville chananéenne, qui fut épargnée par la tribu de Zabulon et que les Chananéens continuent d'occuper, moyennant redevances. La transcription grecque *Kithéron*-Κιθαίρων s'appliquerait exactement à ce nom propre hébraïque, car elle conserverait bien la vocalisation spéciale *i* et *e* de la forme *piel*. Le *Kithéron* serait θυμιατήριον, le Mont de l'*Holocauste* ou de la *Fumée*, le Mont du *Bûcher*, comme dit Pausanias, de la *Lampe*, comme dit Lucien, *l'Encensoir* dont on aperçoit de loin la colonne de flamme et de fumée. μεγίστην ταύτην φλόγα καὶ ἐκ μακροτάτου σύνοπτον οἶδα ἀρθεῖσαν : les dédales conservés et séchés depuis sept ans sont remplis d'aromates, θυμιαμάτων πλήρη. Le Kithéron avait d'abord porté le nom très grec d'*Asterion*, Ἀστέριον, la Montagne de l'Astre, « parce que, dit Étienne de Byzance, ce sommet brille au loin comme un astre », ἐφ' ὑψηλοῦ ὄρους κειμένη τοῖς πόῤῥωθεν ὡς ἀστὴρ φαίνεται.

La route du Kithéron fut donc suivie jadis par les caravanes sémitiques, comme elle est suivie aujourd'hui par les convois d'Athènes. A vingt-cinq ou trente siècles d'intervalle, les mêmes conditions de commerce ont imposé à la Béotie le choix des mêmes routes et de la même capitale. Un trafic oriental, venu de Mégare comme jadis, ou d'Athènes comme aujourd'hui, fait de Thèbes la capitale béotienne parce qu'il fait des passes du Kithéron la grande route commerciale. Examinez ce qui se produit sous nos yeux. La capitale imposée à la Béotie par les navigateurs et par les routes de l'Occident, Livadi, la grande Livadi des Francs, des Vénitiens et des Turcs, perd de sa richesse et de sa population à mesure que le trafic vers le golfe de Corinthe diminue. Peu à peu, Thèbes, qui n'était rien il y a quarante ans encore, redevient la grande ville, le siège des autorités et des affaires. Nous voyons recommencer l'histoire lointaine. Il fut un temps très lointain, préhellénique, où Thèbes n'était rien. La capitale indigène était alors Orchomène, un peu au Nord de Livadi. Le commerce indigène et les émigrants venus du Nord avaient créé cette capitale au point où les routes venues du Nord, d'Atalante et des Thermopyles, convergent des dernières collines vers le centre de la cuvette ; les Minyens, sortis de Thessalie, étaient montés du détroit eubéen et du golfe maliaque ; c'est pourquoi leur ville est à la sortie des routes du Nord. Orchomène fut riche, Orchomène fut puissante jusqu'au jour où Thèbes fut fondée. La rivalité politique et militaire de ces deux villes ne fait ensuite que traduire dans l'histoire leur concurrence commerciale. Thèbes finit par l'emporter, quand le développement des grands ports de l'Est, Corinthe, Mégare, Égine ou Athènes, lui assure le monopole du trafic béotien.... Orchomène tomba comme Livadi tombe aujourd'hui. Mais aux temps gréco-romains, quand les échelles du golfe Saronique perdent leur trafic et quand les marines occidentales viennent aux mouillages du golfe de Corinthe, Thèbes à son tour décline et se vide. Strabon nous la décrit comme un simple village. Dion Chrysostome voit la basse ville déserte et la seule acropole encore habitée : au milieu de l'agora désolée, une statue se dresse parmi les ruines. Pausanias enfin nous dit : « La ville d'en bas est tout entière déserte :

il n'y reste que les temples. L'Acropole a encore quelques habitants; elle a pris le nom de Thèbes au lieu de son ancien nom de Kadmée. » Livadi ou Lébadée est déjà la grande ville romaine des Béotiens : « elle présente un aspect aussi orné que les villes les plus riches de la Grèce[1] ».

Entre Mégare et Thèbes, le Kithéron n'est pas le seul témoin de la grand'route phénicienne. Légendes, tombeaux et lieux sacrés de fondation, semble-t-il, étrangère, s'échelonnent aux diverses étapes. Dans la ville de Mégare, c'était le tombeau de la mère d'Héraklès, Alkmène : elle s'en allait d'Argos à Thèbes; elle mourut en chemin. A la passe d'Éleusis, étaient enterrés les chefs de l'expédition des *Sept* contre Thèbes. A la passe d'Éleuthères, c'étaient les soldats de la même expédition[2]. Et peut-être, au dire de certains savants, aurions-nous un souvenir religieux de cette époque dans les mystères d'Éleusis que tant de particularités rattachent aux pratiques orientales. Je n'ai pas à discuter ni même à exposer les si logiques et si vraisemblables conclusions que M. Foucart[3] a tirées de la seule étude des textes anciens : la légende d'Éleusis reconnaissait dans Eumolpos, qui fonda les mystères, un fils de la mer, un descendant de Poseidon, un étranger venu de Thrace (comme Kadmos) ou d'Éthiopie; les Anciens rapportaient à l'Égypte le culte éleusinien, comme ils faisaient venir de la même Égypte le héros Lélex, fondateur de la *Karia* mégarienne[4]. Pour nous en tenir à nos arguments géographiques, le sanctuaire d'Éleusis est situé, comme les autres grands temples de la Grèce (Héraion d'Argos, Hyakinthion d'Amyclées, Olympieion d'Élide, Delphes de Phocide), à une étape courte ou longue du port de débarquement, au point où d'ordinaire les convois étrangers rencontrent les caravanes indigènes : le héros Éleusis passait pour un petit-fils d'Okéanos. Et dans ce pays d'Éleusis subsistent des noms de lieux ou des familles de héros à l'aspect étrange.

Près du Képhise éleusinien, dont le courant est beaucoup plus violent que le Képhise attique, — ῥεῖ δὲ Κήφισος πρὸς Ἐλευσῖνι βιαιότερον παρεχόμενος τοῦ προτέρου ῥεῦμα, — on montre le tombeau d'un certain Zarax ou Zarex, ἡρῷον Ζάρηκος : « On prétend qu'Apollon lui enseigna la musique. Moi je crois que Zarax est un étranger venu dans le pays de Lacédémone et, s'il existe vraiment un héros Zarax d'Athènes, je n'ai rien à en dire. » Sur la côte laconienne, en effet, on trouve un port de Zarax. Cette côte, qui « fournit les meilleures coquilles à pourpre après celles de la Phénicie »[5], présente deux mouillages voisins, mais très différents. C'est d'abord un îlot, rattaché à la terre par une mince jetée de sables et de roches, la pointe Minoa, ἄκρα Μινώα, ou l'île Minoa, νῆσος Μινώα, toute semblable à notre Minoa mégarienne, avec la source d'Ino

1. Paus., IX, 7, 76; VIII, 33, 2; Strab., IV, 403; Dion Chrysost., *Or.*, VII, vol. I, éd. Dindorf., p. 106; Paus., IX, 39, 2; cf. Frazer, V, p. 27.
2. Paus., I, 44, 5.
3. P. Foucart, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXV, p. 1.
4. Paus., I, 39, 2; 41, 4; cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 519 et V, p. 6.
5. Paus., III, 21, 6.

dans le voisinage, Ἰνοῦς καλούμενον ὕδωρ[1] : cette source est un trou profond, — un œil noir, dirait le mythe ; — ce n'est pas un ruisseau courant. Le port, qui suit, s'appelle Zarax (port actuel d'Hieraka) : c'est une sorte de long fiord ou de canal rocheux qui sert de débouché à plusieurs torrents, avec un très bon mouillage, ἄλλως μὲν εὐλίμενον χωρίον[2]. Nous verrons plus longuement par la suite que cette côte fut fréquentée par les flottilles phéniciennes et quels souvenirs nombreux elle en a gardés. *Zarax* doit être de ceux-ci : la racine זרק, *z. r. k.*, signifie en hébreu *verser*. Après le Port de la Source, *Ino*, nous aurions le Port du Déversoir ou du Courant, *Zarax*, qui serait bien un nom venu de l'étranger en terre laconienne, ξένον μὲν ἀφικόμενον ἐς τὴν γῆν Λακεδαιμόνιον. Il semble même qu'un doublet, sous forme de légende anthropomorphique, nous permette de vérifier notre étymologie : car le héros *Zarax* d'Éleusis, Ζάρηξ, avait pour fille *Rhoio*, Ῥοίω, c'est-à-dire *le Courant* (ῥοή, ῥοία, ῥοιάς, etc.) : en montant de Mégare, ville d'Ino-la-Source, vers le Kithéron, montagne de l'Encensoir, les caravanes avaient à passer le Képhise, qui, desséché pendant l'été, devient, pendant l'hiver ou après les orages[3], un grand *courant* d'eaux troubles, ῥεῦμα βιαιότερον, le *déversoir* des gorges d'Éleusis et d'Oinoé, le *Saranda-Potamos*, Quarante-Fleuves, d'aujourd'hui : זרק, *Zarak*, disaient les Phéniciens ; *Rhoio*, dirent les Hellènes. Et l'*Odyssée* nous donnerait comme toujours la traduction la plus exacte : elle connaît un mouillage d'Ithaque qui s'appelle le Port Rheithron, *le Port du Courant*, λιμὴν Ῥεῖθρον, par opposition à l'autre mouillage de l'île où les Nymphes ont leur source dans la caverne[4].

Aux temps historiques, cette grand'route du Kithéron était doublée d'un sentier difficile qui, par Pagae et Aegosthènes, contournait la montagne et traversait le pays de Platées : c'est le sentier que suit Agésilas pour rentrer de Béotie dans le Péloponnèse, quand les Athéniens de Chabrias gardent le défilé d'Éleuthères. Mais, dangereux, étroit, exposé aux terribles rafales du golfe[5], ce chemin n'était suivi qu'en cas de nécessité : sur son parcours, au bourg d'Erencia, on montrait le tombeau d'une fille de Kadmos, Autonoé, qui était venue s'établir et mourir là.

*
* *

Je crois donc que, sur la route menant de Sidon, ville de Phoinix ou d'Agénor, à Thèbes, ville de Kadmos, il suffit d'explorer les rives méridionales de l'île de la Paix, *Salamis*, l'île de la Halte, *Minoa*, et la Pierre de l'Épervier, *Skula Nis*, pour retrouver, grâce aux noms de lieux, l'emplacement d'un emporium phénicien. A l'entrée des passes qui pénètrent dans la baie d'Éleusis, ces trois

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 384.
2. Paus., III, 23, 6 ; 24, 1.
3. Cf. Frazer, *Pausanias*, II, p. 501.
4. *Odyss.*, I, 186.
5. Xén., *Hellén.*, V, 14 et suiv.

points de débarquement, de défense ou de surveillance, ces trois guettes et cet entrepôt s'appuyaient et se complétaient les uns les autres. Mais il leur manquait encore une chose essentielle, l'aiguade. Pour avoir de l'eau, les marins devaient aller à la Source de l'Amitié, *Alopè*, ou mieux au Rocher de la Caverne, *Megara*, sous lequel ou près duquel la Source de la Dispute, *Sithnides*, et la Source de Melkart, *Ino Melikertès*, pouvaient assurer la provision. C'est près de ces sources que s'installa le bazar et que se bâtit la Ville de la Caverne, *Karia Megara*. Les indigènes racontaient qu'en ce pays avait régné Lélex qui, venu d'Égypte, était fils de Poseidon et de Libye, ἀφικόμενον ἐξ Αἰγύπτου, παῖδα δὲ Ποσειδῶνος καὶ Λιβύης. Mais ils disaient aussi que la ville était alors Nisa et que le héros Mégareus vint plus tard de Béotie pour fonder Mégare.

Ces légendes signifient, en langage historique, que Nisa fut le débarcadère des étrangers, Mégare le bazar des indigènes, et que la Béotie avait alors un port en face de Salamine : toutes choses parfaitement vraisemblables. En nous reportant aux habitudes des marines primitives, nous savons que les navigateurs traversent les isthmes et les péninsules : la Béotie, nous disait Éphore, est une péninsule baignée par toutes les mers grecques; c'est un isthme véritable entre les golfes du Sud et le canal du Nord, entre les mers de Corinthe ou de Mégare et les mers eubéennes ou maliaques. Reportons-nous à telle route que nous avons étudiée entre la mer d'Eubée et le golfe Saronique, la route isthmique de Dékélie. A travers l'isthme attique, les caravanes débarquées à Oropos viennent reprendre la mer au Pirée. A travers la Béotie, de Chalkis à Mégare, on peut tracer une route exactement parallèle. Quand le Pirée n'est encore rien, quand Mégare est l'emporium du golfe Saronique, cette route béotienne remplace avantageusement la route attique de Dékélie. C'est à travers la Béotie que les convois eubéens descendent vers les flottes étrangères et que les caravanes étrangères montent à leur rencontre. A mi-chemin entre les deux mers, Thèbes marque l'étape principale. Quand donc cette route est suivie, Thèbes est le grand bazar et, réciproquement, quand Thèbes est le bazar, il lui faut aux deux bouts de la route terrestre deux échelles, l'une sur la mer du Nord, l'autre sur la mer du Sud. C'est pourquoi, aux temps homériques, Thèbes a les deux échelles de Nisa et d'Aulis.

Aulis est le port des Achéens sur le détroit d'Eubée : c'est à Aulis que l'épopée réunit la flotte du Roi des Rois. Nisa figure aussi dans l'*Iliade* : Nisa tient alors la place de Mégare. Car les poèmes homériques ne mentionnent même pas le nom de Mégare. Par contre, le *Catalogue des Vaisseaux* range parmi les villes béotiennes *Nisa la divine*, Νῖσάν τε ζαθέην. La ville terrienne de Mégare n'existe pas encore; mais la légende locale se rappellera toujours que Nisa était alors l'échelle et la ville, Μέγαρα, dit Pausanias, πρότερον Νῖσα καλουμένη [1]. Aux temps

1. *Iliad.*, II, 508; Paus., I, 39, 5.

helléniques, les philologues, commentateurs et géographes cherchent vainement cette Nisa homérique dans la cuvette béotienne. Leur Béotie n'a pas de Nisa, — ἡ γὰρ Νῖσα οὐδαμοῦ φαίνεται τῆς Βοιωτίας. Ils ne peuvent songer à la Nisa mégarienne, parce que, de leur temps, tout lien commercial est rompu entre Thèbes et Mégare : Thèbes trafique avec Chalkis et le Pirée. Les commentateurs croient à une faute. Ils corrigent donc le texte homérique et les uns lisent *Isos*, Ἰσόν τε ζαθέην, d'autres *Kreusa*, Κρεῦσάν τε ζαθέην, d'autres encore *Phares*, Φαράς τε ζαθέας. Quelques-uns, enfin, découvrent dans l'Hélikon un bourg de *Nysa*[1], qui semble inventé pour les besoins de la cause : Strabon et les scholiastes, qui le copient, sont les seuls à nous en parler; Hésychius inventa une autre Nysa béotienne près d'Érythrées, dit-il. La Béotie n'a jamais eu d'Érythrées; mais sur la côte d'Eubée une *Nysa* est voisine d'Érétrie[2]. Nous voyons clairement l'erreur ou l'invention d'Hésychius. L'erreur ou l'invention de Strabon est moins facile à prouver. Mais Nisa, dans Homère, est *divine*, ζαθέη, et cette épithète de *divine*, ζαθέη, semble réservée par le poète aux îles ou villes côtières : Killa de Troade, Pharai de Messénie, Krisa de Phocide, Kythèra de Laconie[3]. C'est une particularité sur laquelle nous aurons à revenir. Je crois donc que l'*Iliade* parle bien de Nisa, l'échelle mégarienne : aux temps homériques, Nisa est béotienne, comme Mégare et Aegosthènes redevinrent béotiennes aux temps hellénistiques. Nous voyons, en effet, par les inscriptions de ces villes à l'époque des successeurs d'Alexandre, que toutes deux appartiennent alors à la confédération des Béotiens et datent leurs décrets[4] par les archontes fédéraux d'Onchestos, — c'est la patrie du légendaire Mégareus. La prospérité d'Alexandrie et l'exploitation par les Grecs du monde levantin rétablit alors une grande route de commerce entre le Levant égyptien ou syrien et Thèbes, qui est le grand marché agricole de la Grèce centrale. Ce nouveau courant hellénistique reprend les voies et les étapes du vieux courant phénicien : au fond du golfe Saronique, Mégare redevient l'échelle béotienne, l'embarcadère des villes continentales, le débarcadère des vaisseaux étrangers....

Mais bientôt le commerce hellénistique disparaît. Ce n'est plus vers la Grèce que voguent les flottilles du Levant, mais vers l'Italie et vers Rome. Les marchés grecs perdent toute importance et les ports grecs sont délaissés. Mégare redevient ce qu'elle avait été avant l'apparition des premiers navigateurs : dans la plaine desséchée, un pauvre bourg; auprès des plages marécageuses, des échelles inutiles, que peuplent seulement les troupes d'oiseaux marins. Avant l'arrivée des Levantins de Tyr ou de Sidon, il en était ainsi. Cette côte était couverte d'oiseaux de mer, dont la toponymie garda toujours le souvenir. Les Éperviers occupaient Nisa. Les Mouettes campaient sur la butte voisine, la roche conique de

1. Strab., IX, 405.
2. Voir Pape Benseler, *Griech. Eigenn.*, s. v.
3. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v. ζαθέη.
4. *C. I. G. G. S.*, 27. 28, 209-212; 214-222; cf. Foucart, *B. C. H.*, 1880, p. 83.

Saint-Nicolas où les topographes placent à tort l'antique Minoa : c'est la Roche d'Athèna la Mouette, Ἀθηνᾶς Αἰθυίας καλούμενος Σκόπελος, et sur ce rocher était enterré Pandion, dont le gendre Téreus et les filles Prokné et Philoméla avaient été mués en huppe ou en épervier, en hirondelle et en rossignol. Au travers de l'Isthme, se dressaient les monts des Grues, τὰ ἄκρα τῆς Γερανίας, où le héros Mégaros avait dû s'enfuir lors du déluge de Deucalion[1]. De l'autre côté de l'Isthme, s'ouvrait la Mer des Alcyons. Il n'est pas étonnant qu'entre les deux golfes l'Isthme ait été le perchoir, le rendez-vous des oiseaux marins. Le détroit de Minoa surtout, avec ses marécages et ses eaux peu profondes où viennent frayer les bandes de poissons, pouvait nourrir les troupes d'éperviers et d'oiseaux de proie : l'autre chenal vers la baie intérieure d'Éleusis, le détroit de Psyttalie sur la façade Nord de Salamine, eut aussi la Roche de l'Épervière où les exégètes plus tard montrèrent le Tombeau de l'Épervière-Kirkè[2]. Mais une telle abondance d'oiseaux n'indique ni une côte très fréquentée ni une terre couverte de villes. Les premiers navigateurs ne trouvèrent ici que ces hôtes ailés. La butte de Nisa et l'île de Minoa ressemblaient à telle autre île, dont nous parlent les anciens géographes : « l'île est vide d'hommes, mais des quantités innombrables d'oiseaux y sont campées »[3], — et l'*Odyssée* elle-même connaît l'une de ces îles dans le golfe Saronique : « Égisthe alors transporta l'aède dans une île déserte où il l'abandonna pour être la proie des oiseaux »,

δὴ τότε τὸν μὲν ἀοιδὸν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην
κάλλιπεν οἰωνοῖσιν ἕλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι[4].

Avant l'arrivée des Phéniciens, la plaine était déserte : la topologie nous montre que Mégare n'est pas une ville hellénique, indigène. Mais les Phéniciens s'établirent sur cette côte. Leur établissement dut être important, continu et durable. La seule présence des doublets gréco-sémitiques, en si grand nombre et qui ont persisté si longuement, nous permet de conclure sûrement à l'existence d'une population mêlée, qui parlait ou comprenait les deux langues.

L'histoire subséquente des marines méditerranéennes nous offre des phénomènes tout pareils. Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, l'Archipel turc, exploité par la thalassocratie française, va reproduire, avec des différences presque négligeables, l'Archipel préhellénique, exploité par les thalassocraties levantines. Dans l'Archipel turc, le commerce franc a des Minoa et des Mégare, je veux dire des « reposoirs » (c'est le mot courant alors) et des bazars. A Milo, à Nio, à Mycono, dans tous les reposoirs francs, le séjour des corsaires et la fréquentation des négociants occidentaux créent une population mêlée et un sabir gréco-italo-français dont les restes subsistent encore[5]. Milo a gardé, depuis ces temps

1. Paus., I, 40, 1; 41, 6.
2. Strab., IX, 394.
3. Arrian., *Peripl. Eux.*, 32.
4. *Odyss.*, III, 270-271.
5. Je reviendrai là-dessus.

lointains, quelques familles qui sont toujours restées françaises de langue, de nom et de nationalité. Les autres îles ont aussi des familles latines qui n'ont pas abandonné le catholicisme de leurs pères, au milieu de cette population orthodoxe. La toponymie de Milo garde encore des caps Bombarde et des îlots de l'Argentière. Le dialecte des Iles est farci de mots étrangers. C'est que les Insulaires avaient appris les langues des thalassocrates. Les Francs s'efforçaient d'inculquer à leurs pilotes de Milo quelques notions d'italien, qui était la langue commune des Francs, et quelques mots de français ou d'anglais :

A Milo, les Capucins françois sont assez bien logés, à l'entrée de la ville, à droite en venant du port. Il y a quelques années, leur couvent fut démoli par les Turcs, qui se plaignoient qu'on y receloit les vols des corsaires. La maison a été relevée et l'église est fort jolie pour le pays. Le Roy a donné mille écus pour cet édifice. Les marchands françois, les capitaines de vaisseaux et les corsaires même ont contribué selon leurs facultez. Des deux Pères qui sont dans le couvent de Milo, l'un fait l'école grecque, l'autre l'italienne[1].

A Mégare, il en fut de même sous la thalassocratie phénicienne. Une population, une langue et des coutumes étrangères s'y vinrent installer dont les souvenirs ont longtemps survécu, outre les noms de lieux que nous venons de voir. Les femmes de Mégare, aux temps historiques, avaient un costume particulier nommé *aphabroma* : « D'où vient, dit Plutarque, le costume *aphabroma*, ἀφάβρωμα, des Mégariennes? Nisos, ayant perdu sa femme Abrotè, ordonna, en signe de deuil, que les femmes de son royaume porteraient toujours le vêtement d'*Abrotè*, l'*aphabroma*. Dans la suite, il semble que la divinité ait voulu perpétuer cet ordre, car les Mégariennes voulurent changer de modes; mais l'oracle le leur défendit toujours[2]. » A Milo, les indigènes adoptaient aussi la mode étrangère et se distinguaient par leur costume des autres Insulaires :

A Milo, il y a plus de trafic et l'on y est plus riche qu'ailleurs, parce que les corsaires y vont vendre leurs prises. De là vient aussi que les gens y sont mieux habillés et plus à la mode que dans les autres isles. C'est aussi le refuge de plusieurs banqueroutiers, qui s'y rendent de Marseille, de la Ciotat et de Martigues et qui s'érigent en marchands de conséquence parmi les pauvres Grecs ignorants, quoiqu'ils ne vendent que des couteaux, des ciseaux, des peignes, des aiguilles et autres bagatelles de cette nature[3].

La fréquentation des étrangers avait eu pour les îles de l'Archipel une autre conséquence. Au temps de Tournefort, « les Miliotes sont bons matelots; par l'usage et la reconnaissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers; l'île abondoit jadis en toutes sortes de biens, quand les corsaires y amenoient leurs prises, comme à la grande foire de l'Ar-

1. Tournefort, I, p. 148-149; cf. W. Turner, *Journal*, etc., I, p. 51.
1. Plut., *Quæst. Græc.*, XVI.
2. Robert, *Voyage*, p. 278.

chipel. » De même à Mycono, où « les bâtiments françois, destinés pour Smyrne et Constantinople, relâchent dans les mauvais temps et viennent prendre langue pendant la guerre, les matelots passent pour les plus habiles de tout le pays; il y a pour le moins cinq cents marins dans cette île et l'on y compte plus de cent bateaux[1] ». Dans les Iles, cette population navigante subsista même après le départ des marines franques. Ce fut elle qui prit la succession des Français pour le cabotage levantin, le jour où les guerres de la Révolution et de l'Empire tournèrent vers d'autres besognes l'activité des Provençaux. A Mégare, la fréquentation des Phéniciens dut former aussi une population de pilotes, de matelots et de rameurs, qui subsista même après la disparition des marines de Tyr et de Sidon. Et voilà qui nous explique la contradiction entre les deux chapitres de l'histoire mégarienne. Aux premiers siècles de l'histoire grecque, quand les autres Hellènes n'étaient pas encore tournés vers la mer, Mégare, instruite par les gens de Sidon, a pu détenir un instant le trafic du golfe voisin et même des mers lointaines. Clients, puis mercenaires, puis associés et disciples d'une marine étrangère, les Mégariens ont fait au début de l'hellénisme classique ce que firent les Insulaires au début de l'hellénisme moderne : ils ont succédé pour le commerce à des maîtres étrangers, le jour où quelque révolution intérieure, quelque invasion ou quelque cataclysme interrompit les navigations de Kadmos, de Melkart et autres grands Seigneurs du Peuple phénicien.

Avec l'esprit méthodique et les habitudes traditionnelles de leur race, Insulaires et Mégariens poursuivent l'œuvre des prédécesseurs, sans y rien changer d'abord : en toutes choses le Grec est d'abord un élève respectueux; il ne s'affranchit que lentement et cherche le progrès à petits pas. Sur les chemins que leur ont appris les marins de Sidon, les Mégariens s'en vont donc faire le même trafic, relâcher aux mêmes refuges et s'installer aux mêmes aiguades. C'est du moins ce que paraissent nous indiquer les noms et l'histoire de certaines de leurs colonies. Telle fondation mégarienne ou prétendue mégarienne, Chalcédoine par exemple, est, par son site comme par son nom, étrangère au monde grec. Le choix du site était tellement incompréhensible pour les Grecs qu'ils appelaient Chalcédoine une « ville d'aveugles » : à l'étude, peut-être, le nom se rapprocherait de telle autre *Chalkèdon* ou *Karchèdon*, Καλχήδων ou Καρχήδων, que nous savons pertinemment être une ville sidonienne, une *Ville-Neuve*, Carthage.

La comparaison entre Insulaires et Mégariens ne s'arrête pas là : elle nous explique la déchéance de Mégare comme elle nous avait expliqué sa fortune. Insulaires et Mégariens détiennent en effet le commerce et l'empire de la mer, tant que l'hellénisme toujours enfant reste dans les lisières de l'étranger. Mais, du jour où l'hellénisme grandit et comprend ses véritables besoins, la nécessité

1. Tournefort, I, p. 140 et 279.

de vivre par lui-même et pour lui-même, non pour les autres, lui fait abandonner peu à peu les échelles étrangères. Il découvre et il adopte des mouillages plus conformes à ses commodités, « plus indigènes » si l'on peut ainsi dire. Le XIX[e] siècle voit se rouvrir le port vraiment grec du Pirée, qui sous les étrangers n'était qu'un marais désert. Le Pirée s'enrichit et prospère à mesure que l'hellénisme reprend ses forces et s'enrichit. Les échelles des étrangers, Milo, Mycono, Hydra, Spetzia, tombent l'une après l'autre. Un seul grand port des Insulaires rivalise encore avec le port continental : c'est Syra dont nous étudierons bientôt le site et les destinées. Mais lentement Syra décroît et le Pirée grandit toujours. De même, dans la première antiquité, Mégare, l'échelle étrangère, disparut devant la fortune des marines vraiment grecques de Corinthe et d'Athènes.... Jusqu'à nos jours pourtant, les îles fréquentées jadis par les Francs ont gardé quelques traces visibles encore de leur ancienne splendeur. Du bénéfice de leur commerce et de leurs courses, les gens d'Hydra et de Spetzia ont bâti ces grandes maisons à l'italienne, ces palazzi, qui distinguent leurs villes des autres bourgs malpropres du Levant :

La ville d'Hydra entoure le port. Ses maisons sont confortablement construites. Un grand nombre d'entre elles sont spacieuses, avec des appartements bien aérés et parés en marbre. Parmi les édifices publics, on voit beaucoup d'églises et d'établissements religieux, une bourse, un collège et des écoles élémentaires, commerciales et de navigation. Les rues sont accidentées mais remarquablement propres[1].

Les grands ports déchus restent longtemps reconnaissables au luxe de leurs habitations et à la beauté de leurs façades : Nantes et Saint-Malo gardent leurs grands hôtels Louis XIV, Venise ses palais, Pise ses demeures de riches bourgeois et ses ponts de marbre : « Les Mégariens, dit Isocrate, qui n'ont ni terre, ni ports, ni mines d'argent et qui labourent le rocher, ont pourtant les plus grandes maisons de la Grèce ». — « Ces gens-là, disait Diogène le Cynique, mangent comme s'ils devaient mourir demain et bâtissent comme s'ils devaient vivre toujours[2]. » Les séjours à la mer et la sobriété forcée du bord développent un peu la gourmandise; à terre le marin sait apprécier un bon repas :

Le séjour de Mycone, dit Tournefort, est assez agréable pour les étrangers. On y fait bonne chère quand on a un bon cuisinier. Car les Grecs n'y entendent rien. Les perdrix sont en abondance et à bon marché, de même que les cailles, les bécasses, les tourterelles, les lapins et les becfigues. On y mange d'excellents raisins et de fort bonnes figues. Les salades s'y font avec une espèce de laiteron tout à fait ragoûtante quand on a frotté le plat avec de l'ail. — On fait bonne chère à Scio..., qui est le rendez-vous de tous les bâtiments qui montent ou qui descendent, c'est-à-dire qui vont à Constantinople ou qui en reviennent pour aller en Syrie et en Égypte.... Les huîtres qu'on y apporte

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 155.
2. Isocrat., *de pace*, 117; Tertul., *Apol.*, 39.

de Mételin sont excellentes et toute sorte de gibier y abonde, surtout les perdrix : elles y sont aussi privées que les poules[1].

Le détroit de Mégare fut réellement une station étrangère. La tradition de Lélex est l'écho d'une historique vérité. Des navigateurs levantins ont fait leur *Reposoir* à Minoa. La tradition les disait venus d'Égypte. Leur toponymie sémitique les rattache plutôt aux marines et aux ports de la côte syrienne. Mais ces marines et ces ports syriens ont été, durant plusieurs siècles, dans la vassalité ou dans la sujétion de l'Égypte : les Phéniciens de Lélex pouvaient se dire les envoyés ou les serviteurs de Pharaon. C'est l'Égypte qui nous a fourni le véritable modèle de leurs vaisseaux. C'est l'Égypte qui va nous donner la véritable explication de leurs théories du monde et le sens profond de leur onomastique : le Pilier du Ciel, Atlas, dont Kalypso est la fille, est sorti de la cosmographie égyptienne.

1. Tournefort, I, p. 279 et 371.

CHAPITRE III

L'ILE DE LA CACHETTE

ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο τηλόθ' ἐοῦσαν.
Odyss., V, 55.

Ile, « nombrils de la mer », caverne, sources, prairie, oiseaux marins, les mouillages et la ville de Mégare remplissent toutes les conditions de notre paradis homérique et gardent tous les souvenirs d'un débarquement phénicien. Sur le pourtour de la Méditerranée, il est probable que d'autres sites pourraient, si nous connaissions très bien leur histoire, fournir les mêmes témoins de la même thalassocratie. De Tyr à Cadix, de Carthage à Chalcédoine, ce site typique peut se retrouver en nombre d'endroits, et partout les Phéniciens ont dû relâcher et s'établir. Car nous verrons qu'une thalassocratie primitive, à cause du faible tonnage de ses barques, suppose une multitude de points d'appui.... Mais l'île homérique de Kalypso est précisément localisée comme elle est fidèlement décrite. Elle ne peut se trouver qu'en une certaine région de la Méditerranée, aux extrémités du monde, τηλόθ' ἐοῦσα, dans la parenté, c'est-à-dire dans le voisinage, du Pilier du Ciel. Elle est fille d'Atlas, l'Homme aux Colonnes qui séparent le ciel et la terre. Nous savons maintenant la juste valeur de ces filiations anthropomorphiques. Les Hellènes personnifiaient les colonnes de leurs temples : ils ont personnifié de même le Pilier Céleste que les premiers navigateurs avaient découvert au bout du monde méditerranéen. A cet Atlas, ils ont donné pour fille une île toute voisine, comme ils ont donné la Roche, Skylla, pour fille à l'Épervier, Nisos, ou la Source, Ino, pour mère au Roi de la Ville, Mélikertès. Il suffit de découvrir le site exact de l'Atlas homérique : l'île de Kalypso devra se trouver à ses pieds.

***

Dans l'antiquité comme aujourd'hui, le nom d'Atlas a pu s'appliquer à différentes choses. Les géographes gréco-romains comprennent dans Atlas toute la chaîne côtière de l'Afrique mineure. Cette appellation subsiste encore dans nos manuels. Strabon, comme nos traités de géographie actuels, pense que l'Atlas

FIG. 33. — ATLAS ET PEREJIL, L'ILE DE LA CACHETTE
Photogravure de la carte marine n° 1910.

s'étend de l'Atlantique au golfe de la Tripolitaine, du cap Kotès (Spartel) aux Syrtes[1]. C'est bien l'ensemble de ces mêmes chaînes parallèles que nous appelons encore aujourd'hui Atlas. Mais cette extension du nom à toute la chaîne n'est venue qu'assez tard. A l'origine, Atlas est un mont, un pic, non pas une chaîne. A travers la Libye, de Thèbes l'Égyptienne aux Colonnes d'Hercule, ἀπὸ Θηβέων τῶν Αἰγυπτιέων ἐπ' Ἡρακλέας Στήλας, entre le désert et le rivage peuplé de bêtes fauves, — la Libye θηριώδης, — Hérodote trace un Rempart des Sables jalonné, de dix jours en dix jours de route, par une butte de sel à gros cristaux, d'où jaillit une fraîche eau douce; la dernière de ces buttes près des Colonnes d'Hercule est attenante à l'Atlas, montagne étroite et toute ronde, στεινὸν καὶ κυκλοτερὲς, si haute que l'on ne saurait en voir les sommets, ὑψηλὸν δὲ οὕτω δή τι λέγεται ὡς τὰς κορυφὰς αὐτοῦ οὐκ οἷά τε εἶναι ἰδέσθαι. Cet Atlas, que jamais, été comme hiver, les nuages ne découvrent, οὐδέκοτε γὰρ αὐτὰς ἀπολείπειν νέφεα οὔτε θέρεος οὔτε χειμῶνος, les indigènes l'appellent la Colonne du Ciel, τοῦτον κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι εἶναι[2]. Nous retrouvons ici notre Atlas-Colonne Céleste de l'*Odyssée*. La Colonne d'Atlas est, pour Hérodote, voisine des Colonnes d'Hercule : dans la légende, Hercule vient soulager Atlas et prendre un instant sa place. Or voici comment nos marins décrivent aujourd'hui ces parages :

Pour les navires venant de la Méditerranée, les points d'atterrage du détroit de Gibraltar, disent les *Instructions nautiques*, sont le morne de Gibraltar sur la côte d'Espagne, le Mont aux Singes et la presqu'île de Ceuta sur la côte d'Afrique. Si le temps est clair, on pourra voir à une grande distance le morne de Gibraltar et le Mont aux Singes. Ces terres apparaissent le plus souvent comme des îles d'une reconnaissance facile par les formes qu'elles affectent. Le morne de Gibraltar présente à son sommet une arête assez étendue, s'inclinant légèrement du Nord au Sud. Le Mont aux Singes présente *deux* sommets coniques très rapprochés.... A Gibraltar les vents d'Est dominent pendant les mois de juillet, août et septembre. Ce sont des vents très humides; ils amènent toujours avec eux des brumes sur les terres, et ces brumes deviennent d'autant plus épaisses que la brise est plus fraîche. Les rosées abondantes, la brume sur les terres et principalement des pannes de brume, qui se forment sur le sommet du morne de Gibraltar et sur celui du Mont aux Singes ou sur le flanc de cette montagne, sont les indices à peu près certains de la venue des vents d'Est. Ces caractères se présentent pendant toute la durée de ces vents. Pendant la belle saison, les vents d'Est amènent rarement de la pluie dans le détroit. Toutefois ces vents étant plus humides à son entrée orientale qu'à son entrée occidentale, il arrive souvent que les brumes humides qui se forment au sommet de Gibraltar et du Mont aux Singes donnent de la pluie au pied de ces hauteurs, tandis que dans le détroit le ciel reste pur[3].

Ce Mont aux Singes, dont la tête se cache dans les brumes du ciel est « la Colonne du Ciel », comme disent les indigènes, « le Pilier », ἄτλας, *atlas*, comme

1. Strab., XVI, 826.
2. Hérod., IV, 184. Cf. Daremberg-Saglio, s. v. *Atlas*.
3. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 33-34, 6-

disent les Hellènes. Le personnage d'*Atlas* n'est qu'un nom commun personnifié. Dans la langue des Ioniens, *atlas*, ἄτλας, est le *portant* : τλάω, *porter*[1]. C'est un synonyme de *telamon*, un équivalent de *kion*, qui tous deux désignent des supports d'une forme particulière. Le légendaire Atlas se nomme aussi Télamon. Dans les inscriptions du Pont Euxin, *telamon* est employé couramment aux lieu et place de *colonne* : κίων ou στήλη, diraient les autres Grecs. Le commerce ionien, qui avait transporté le mot dans ces colonies milésiennes, le fit prévaloir aussi dans les colonies de la Grande Grèce et, par elles, dans toute l'Italie : les architectes romains appellent *telamones* les supports à figure humaine que les Hellènes nomment *atlantes*, ἄτλαντες. Atlas n'est donc bien que le Pilier, et ce Pilier, c'est le Mont aux Singes.

Venus de l'Orient, les navigateurs de la Méditerranée primitive ne pouvaient enfiler le détroit que par des vents d'Est. Ils ne naviguaient d'ailleurs que pen-



Fig. 54. — Le Mont aux Singes[2].

dant les mois d'été où ces vents dominent et « amènent avec eux des brumes sur les terres ». Ils n'apercevaient donc les *deux* sommets du Mont aux Singes, — τὰς κορυφὰς αὐτοῦ, dit Hérodote, — que perdus dans la brume et couronnés d'un chapiteau de nues sur lequel reposait le ciel. On comprend mieux alors la phrase d'Hérodote : la montagne est, dit-on, si haute que jamais on n'en peut voir les sommets, ὑψηλὸν δὲ οὕτω δή τι λέγεται ὡς τὰς κορυφὰς αὐτοῦ οὐκ οἷά τε εἶναι ἰδέσθαι.

Le phénomène devait paraître d'autant plus étrange à ces navigateurs orientaux que leurs montagnes à eux peuvent durant l'hiver s'encapuchonner de nuages, mais dès que l'été revient et tant que l'été dure, sauf quelques orages, leurs sommets étincellent dans les cieux dégagés. Ici, c'est été comme hiver, c'est même été plus qu'hiver, que le mont s'enveloppe : « jamais, été comme hiver, les brumes ne l'abandonnent ». Pour illustrer le texte d'Hérodote, les *Instructions nautiques* américaines nous fournissent un dessin. Voyez comment

1. Sur tout ceci, cf. *Paulys Real Encycl.*, et Daremberg-Saglio, s. v. *Atlantes*.
2. Photogravure d'après une lithographie des *Instruct. Naut.* américaines.

les nuages couronnent le sommet du Mont aux Singes (Apes-Hill) au-dessus des autres montagnes profilées sur le ciel clair.

Nos *Instructions nautiques* ajoutent : « Lorsqu'on aperçoit le sommet du morne de Gibraltar et celui du Mont aux Singes se dégager des nuages qui les enveloppent continûment pendant le règne des vents d'Est, on est à peu près certain que les vents d'Ouest ne tarderont pas à s'établir. » Par les vents d'Ouest, le Mont aux Singes perd son chapiteau de brumes. Il cesse d'être la Colonne du Ciel. Voilà qui nous explique, je crois, l'histoire d'Atlas durant l'antiquité plus récente : Atlas, à l'époque classique, émigre du détroit vers la côte atlantique. C'est que les marines de la Méditerranée gréco-romaine, familiarisées avec le détroit, prirent l'habitude d'un trafic régulier vers les côtes atlantiques et surtout vers Gadès : elles eurent donc à se servir des vents d'Ouest pour leur rentrée dans la mer Intérieure, aussi souvent que des vents d'Est pour leur sortie vers la mer du Couchant. Le Mont aux Singes cessa de leur apparaître continûment enveloppé de brumes.

A l'entrée occidentale du détroit de Gibraltar, entre Cadix et le cap Trafalgar, le vent d'Est est sec et à rafales ; le ciel est généralement pur. De légers nuages se montrent parfois et lorsqu'ils s'amoncellent au sommet des montagnes voisines, ils indiquent que le vent d'Est règne dans le détroit. En même temps un brouillard blanc plane au-dessus des terres, s'épaississant vers l'horizon. Ce brouillard dure autant que le vent d'Est et annonce même son approche. Dans la belle saison, les vents d'Est sont plus constants et plus frais que les vents d'Ouest. Les vents d'Ouest n'ont pas les mêmes caractères dans les diverses parties du détroit. Ils amoncellent des nuages sur les côtes atlantiques à l'entrée Ouest, à tel point qu'on aperçoit difficilement ces côtes. Le ciel s'éclaircit à mesure que l'on pénètre dans le détroit. On le trouve pur dans la Méditerranée. Lorsque les sommets du Mont aux Singes et de Gibraltar deviennent clairs et visibles après avoir été enveloppés de nuages, on peut être à peu près certain de l'approche du *Poniente*, surtout si les nuages disparaissent complètement. Dès que le vent d'Ouest est établi, les montagnes et le ciel deviennent clairs[1].

Que l'on regarde maintenant les vues de côtes publiées dans nos *Instructions nautiques*. Les marines classiques, rentrant de l'Atlantique vers la Méditerranée, voguaient d'Ouest en Est. Pendant cette traversée d'Ouest en Est du détroit, le Mont aux Singes est toujours à l'horizon de droite ; jamais il ne disparait derrière ou devant d'autres terres : sa colonne ronde et étroite, στεινὸν καὶ κυκλοτερὲς πάντῃ, est toujours dégagée, toujours au premier plan. Le détroit a donc toujours sa colonne. Mais ce n'est plus la colonne du ciel, le pilier des nues, car les vents d'Ouest brisent et dispersent le chapiteau de brumes. Or les navigateurs des âges classiques connaissaient, par la légende homérique et par tous les manuels de géographie, le Pilier des Nuages, « la Colonne de Bronze inaccessible, voilée d'épaisses nuées ».

1. *Instruct. naut.*, n° 760, p. 1-2.

... χάλκειος ἐς οὐρανὸν ἔδραμε κίων
ἠλίβατος, πυκινοῖσι καλυπτόμενος νεφέεσσιν[1].

La mythologie populaire s'était emparée d'Atlas. Elle en avait fait un personnage célèbre et familier : les pommes d'or des Hespérides, ses filles, avaient donné lieu à une foule de contes populaires. Dès l'école, les enfants de l'antiquité classique apprenaient le nom et le gîte de ce Pilier du Ciel, comme les petits Égyptiens apprenaient le nom et la place des quatre piliers, colonnes ou pics sourcilleux, qui, dressés aux quatre points cardinaux et reliés par une chaîne de montagnes ininterrompue, assuraient la stabilité du firmament métallique[2]. Les navigateurs classiques ne pouvaient donc se passer d'un Atlas : il leur fallait dans ces parages une Colonne du Ciel enveloppée de nues. Ne la trouvant plus dans le détroit, ils la cherchèrent ailleurs et ils la découvrirent un peu plus au Sud, dans la chaîne continentale du Maroc qui vient finir sur l'Océan au cap Ghir. Avec ses trois ou quatre mille mètres de roches abruptes, surgissant à pic au milieu des sables et dressant jusqu'au ciel deux sommets pointus, cet Atlas touchait et soutenait vraiment la voûte, *in arenis mons est Atlas de se consurgens, verum incisis undique rupibus praeceps, invius, et quo magis surgit exilior, qui, quod altius quam conspici potest usque in nubila erigitur, coelum et sidera non tangere modo sed sustinere quoque dictus est*[3]. Et c'étaient bien *les* Colonnes du poète homérique, car Atlas doit posséder plusieurs colonnes qui séparent le ciel et la terre, ἔχει δέ τε κίονας : les deux Hautes Colonnes du Grand et du Petit Atlas, Ἄτλας μείζων, Ἄτλας ἐλάττων, dominèrent pour les navigateurs gréco-romains le Golfe atlantique du Commerce, Ἐμπορικὸς κόλπος[4].

Mais ceci date des âges postérieurs. Primitivement c'est dans le détroit qu'Atlas possède les Colonnes du Ciel : il est voisin, nous dit Hérodote, des Colonnes d'Hercule, et les manuels de géographie répètent longtemps ce dire d'Hérodote : « Muses, commençons à l'Océan occidental (dit le versificateur Dionysos au début de sa *Description du Monde*), près de la lointaine Gadès, où se dressent les Colonnes d'Hercule, où monte aussi la Colonne vers le Ciel, colonne de bronze inaccessible, voilée de nuages épais[5]. » C'est donc au voisinage des Colonnes d'Hercule, sur le détroit et non sur l'Océan, que se dressait l'Atlas odysséen. Entre la conception homérique et la conception des âges postérieurs[6],

1. Dion., *Orb. Descript.*, v. 67-68.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 17-18.
3. Pomp. Mela, III, 10. Cf. Schol. in Oppian. Halieut., 619 : δύο εἰσὶν Ἄτλαντες, ὁ μὲν εἷς Λιβυκός, εἰς ὃν εἶσι καὶ Ἡράκλειαι Στῆλαι. ὁ δ' ἕτερος κείμενος πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν.
4. Cf. *Paulys Real Encycl.*, s. v. *Atlas*. Voir aussi Naegelsbach, *Homer. Theol.*, p. 81.
5. Dion., *Orbis Descript.*, v. 65 et suiv.
6. Cette conception est clairement exposée par Diodore, IV, 18 : Ἡρακλῆς ἔγνω τῆς στρατείας θέσθαι στήλας ταύτας.... ὅπως ἀλιτενοῦς καὶ στενοῦ γενομένου (τοῦ πόρου) κωλύηται τὰ μεγάλα κήτη διεκπίπτειν ἐκ τοῦ ὠκεανοῦ πρὸς τὴν ἐντὸς θάλατταν · ὡς δέ τινές φασι τὸν πόρον ἀνοίξαντα ποιῆσαι τὸν ὠκεανὸν μίγεσθαι τῇ καθ' ἡμᾶς θαλάττῃ. Cf. Plin., III, 1 : « Proximis autem faucibus utrinque impositi montes coercent claustra, Abyla Africæ, Europæ Calpe. »

il semble qu'il y ait encore une autre différence. L'Atlas odysséen possède à lui seul les Colonnes, ἔχει δέ τε κίονας αὐτός. L'Atlas d'Hérodote ne possède qu'une Colonne du Ciel; mais Héraklès dans le voisinage a déjà ses Colonnes aussi, dont le poète homérique ne semblait pas avoir notion. Or cette différence n'est pas seulement dans les mots; elle est dans la conception tout entière que les navigateurs des deux époques se font des colonnes elles-mêmes.

Pour les navigateurs classiques, les deux colonnes d'Hercule marquent la bouche du détroit; ce sont les montants de la Porte Gadiride : Héraklès les a dressées aux côtés du chenal « pour maintenir ouverte la route qu'il a creusée entre l'océan extérieur et notre mer interne », disent les uns, ou « pour empêcher les monstres de l'Océan d'envahir la Méditerranée », disent les autres. Dans l'*Odyssée*, il ne s'agit pas d'une paire de colonnes, qui formeraient porte maritime, mais d'un faisceau de colonnes, qui forment support, pilier, *atlas*. Et ces colonnes en faisceau ont pour rôle de supporter le toit du ciel, de tenir écartés, non les deux bords du détroit, mais le ciel et la terre,

ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
μακράς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.

La plus vieille littérature grecque partage cette conception homérique. Hésiode sait qu'Atlas, debout aux extrémités occidentales du monde, tout près des Hespérides chanteuses, à l'endroit où le jour et la nuit se rencontrent, porte le ciel sur sa tête et sur ses mains[1], — sur sa cime, dirons-nous, et sur ses contreforts : le Mont aux Singes, disent les *Instructions nautiques*, a deux sommets coniques très rapprochés. Les tragiques grecs connaissent encore cet Atlas qui possède la borne du ciel, τέρμονα οὐρανοῦ τὸν Ἄτλας ἔχει[2]. Atlas est donc la Colonne du Couchant, Στήλη Ἑσπερία : Atlas, frère ou père d'Hespéros et mari d'Hespéris, est le père des *sept* Hespérides[3]. Il est semblable à cette Colonne du Nord, Στήλη Βόρειος, que Scymnus de Chios connaît par les récits des navigateurs et qui se dresse à l'extrémité septentrionale de la Keltikè, sur le dernier promontoire des Celtes,

τούτων δὲ κεῖται λεγομένη τις ἐσχάτη
στήλη βόρειος· ἔστι δ' ὑψηλὴ πάνυ
εἰς κυματῶδες πέλαγος ἀνατείνουσ' ἄκραν[4].

Scymnus de Chio ou le versificateur, quel qu'il soit, reproduit ici une très vieille description de côtes. De son temps, les navigateurs ont dépassé vers le Nord cette Colonne des Celtes, qui, sur notre Finistère, se dressait dans le voisinage des Énètes ou Vénètes, non loin du pays de Vannes.

1. Hésiod., *Theog.*, 517.
2. Diod. Sic., IV, 27.
3. Eurip., *Hippol.*, 774.
4. *Scymn. Chi.*, 187-189.

οἰκοῦσι τῆς στήλης δὲ τοὺς ἐγγὺς τόπους
Κελτῶν ὅσοι λήγουσιν ὄντες ἔσχατοι
Ἔνετοι.

Le versificateur sait déjà que les Celtes n'habitent pas l'Extrême Nord du monde : pour lui, la Colonne Boréale ne peut plus être chez eux : « Les Indiens occupent tout le Levant du monde, les Éthiopiens le Midi et le Sud-Ouest, les Celtes le Couchant jusqu'au Nord-Ouest, et les Scythes le Nord[1] ». C'est donc chez les Scythes que devrait être la Colonne du Nord. Mais notre auteur copie quelque vieux périple, qui nous reporte au temps où la navigation n'allait pas encore dans les profondeurs de la mer boréale, mais où le promontoire des Celtes était vers le Nord la dernière colonne aperçue. Le nom de *Colonne Boréale* fut donné au Finistère par ces premiers navigateurs. Quels étaient-ils? Grecs ou barbares? « Tartessos, dit le versificateur, importe de la Keltikè l'étain d'alluvion fluviale ».

ποταμόρρυτον κασσίτερον ἐκ τῆς Κελτικῆς[2].

C'est aux embouchures de la Loire et de la Vilaine que nous retrouverons par la suite ces alluvions stannifères. C'est du pays des Vénètes que Tartessos tire son étain celtique « d'alluvion fluviale » : ce sont des navigateurs de Tartessos qui les premiers ont vraisemblablement aperçu et dénommé dans le pays des Vénètes la Colonne du Nord. Donné par eux, le nom prend toute sa valeur. Ils viennent du Sud. Ils ont caboté vers le Nord de cap en cap. La côte celtique les a menés presque tout droit et continûment vers le Nord, jusqu'à ce Finistère où brusquement elle tourne vers le Levant. Le Finistère est, pour nous, qui venons de l'Est, la borne occidentale de notre terre : à l'extrémité du chemin de fer de l'Ouest, c'est la fin de notre monde vers le Couchant. Pour ces premiers marins venus du Sud, le Finistère fut la borne septentrionale, l'extrémité de leur monde vers le Nord. Pendant longtemps, ils ne durent pas connaître de terre plus boréale. Il fallut des années, des siècles peut-être, avant que la découverte de l'archipel britannique fît transporter de l'autre côté de la Manche la borne du Nord. Il semble donc que les notions du versificateur grec et le nom même de Colonne Boréale remontent aux premiers navigateurs de Tartessos, aux Phéniciens. Et dans la bouche de ces disciples de l'Égypte, la valeur de ce nom devient plus précise encore :

Les Égyptiens se figuraient l'univers entier comme une caisse elliptique ou rectangulaire. Notre terre en formait le fond avec ses continents et ses océans alternés. Le ciel s'étendait au-dessus, pareil à un plafond de fer, plat selon les uns, voûté selon les autres. Comme il ne pouvait demeurer au milieu des airs sans quelque support, on avait inventé de l'assurer au moyen de quatre colonnes ou plutôt de quatre troncs d'arbres fourchus, semblables à ceux qui soutenaient la maison primitive. Mais on craignit sans

1. *Scymn. Chi.*, 170-175.
2. *Scymn. Chi.*, 164.

doute qu'ils ne fussent renversés dans quelque tourmente, car on les remplaça par quatre pics sourcilleux, dressés aux quatre points cardinaux et reliés par une chaîne de montagnes ininterrompue. On connaissait peu celui du Nord : la Méditerranée, la *Très-Verte*, s'interposait entre l'Égypte et lui et empêchait qu'on l'approchât d'assez près pour l'apercevoir. Celui du Sud s'appelait *Apit-to*, la *Corne de la Terre*, celui de l'Est *Bakhou*, le *Mont de la Naissance*, et celui de l'Ouest *Manou*, parfois *On Khit*, la *Région de Vie*. Bakhou n'était pas une montagne fictive : c'était le plus haut des sommets qu'on aperçût des bords du Nil (vers l'Est) dans la direction de la mer Rouge. Manou répondait de même à quelque colline du désert libyque dont la tête semblait fermer l'horizon. Quand on découvrit que ni Bakhou ni Manou ne bornaient le monde, on ne renonça pas pour cela à l'idée d'étayer le plafond céleste. On se contenta de reculer les piliers jusqu'à d'autres cimes auxquelles on appliqua les mêmes noms. On ne disait pas qu'elles limitaient exactement l'univers : un grand fleuve les séparait encore des extrémités; analogue à l'Océan des Grecs, ce fleuve circulait sur une sorte de banquette courant comme une corniche autour des parois de la boite, un peu au-dessous de la crête continue sur laquelle le ciel étoilé s'appuyait[1].

Il fut donc un temps où les Phéniciens plaçaient au bout de la Keltique le Pilier du Nord. Mais, dans un âge précédent, de beaucoup antérieur sans doute, leurs premiers navigateurs avaient salué dans notre Mont aux Singes ce Pilier du Couchant, que l'Égypte appelait *Manou*, que les Hellènes nommèrent *Atlas*, le Pilier, et qui pour eux devint un frère jumeau de *Hespéros*, le Couchant. Pour les Égyptiens des premières dynasties, Manou avait été un pic du désert libyen : « le nom de Manou est encore sur les listes de l'époque ptolémaïque localisé dans le nome libyque de la basse Égypte : on devait le rencontrer quelque part sur le chemin qui mène à travers le désert jusqu'à l'Ouady Natroun[2] ». A mesure que les conquêtes ou les explorations égyptiennes avaient pénétré dans le désert libyque, Manou de butte en butte avait reculé vers l'Occident : chaque butte nouvellement atteinte recevait ce nom pour le perdre quand une butte plus occidentale venait à être aperçue. Puis les navigateurs phéniciens dépassent la côte du désert et trouvent au long des rivages une série de montagnes qui, bordant sur la gauche la route de leurs flottes, dominent leurs Villes Neuves et leur Phénicie nouvelle de l'Afrique occidentale : Manou recule encore vers le Couchant. Arrivés au détroit de Gibraltar, à la mer sans borne qui remplit l'Occident et se recourbe vers le Nord et vers le Sud, les navigateurs aperçoivent enfin le vrai Pilier du Ciel. Voici la rive du fleuve circulaire qui doit border le monde : le Mont aux Singes devient la Colonne de l'Occident. C'est la notion que les premières marines grecques ont dû recevoir de leurs maîtres. C'est la notion que nous retrouvons dans l'*Odyssée* : le ciel de fer odysséen, tout semblable au *firmament* de l'Égypte, σιδήρεος οὐρανὸς[3], repose sur l'*atlas* qui l'écarte de la terre. C'est la notion que traduit encore Hérodote, en nous traçant de plus la

1. G. Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 77-78.
2. G. Maspero, *id.*. *ibid.*
3. *Odyss.*, XV, 329 ; XVII, 565.

« route du pilier » entre Thèbes d'Égypte et le Détroit : pour Hérodote, depuis Thèbes l'Égyptienne jusqu'au Détroit, court une muraille continue, semblable à la paroi que les Égyptiens imaginaient autour de leur boîte : une série d'anciens *Manou*, de piliers déclassés, jalonnent cette muraille.

Mais Hérodote peut-être n'est pas au courant de la science contemporaine. Comme il arrivait tout à l'heure à Scymnus de Chios, comme il arrive souvent aux emprunteurs, c'est une notion déjà vieillie qu'Hérodote nous a peut-être transcrite des livres ou des récits de ses maîtres. Au temps d'Hérodote, il semble que le Mont aux Singes n'est déjà plus le Pilier du Couchant, « la Corne de l'Occident », pour employer le mot des marines phéniciennes. A son tour, il a été déclassé et remplacé : les explorateurs carthaginois ont suivi la côte occidentale de l'Afrique et découvert plus loin vers l'Ouest la véritable Corne du Couchant, Ἑσπέρου Κέρας. Hannon est allé jusqu'à cette Corne où la côte africaine tourne brusquement vers le Sud-Est, puis vers l'Est, et semble par le golfe de Guinée (Hannon ne poussa pas plus loin) revenir vers les mers égyptiennes du Levant : après la Corne de l'Occident, Hannon crut donc apercevoir le dernier pilier de la terre vers le midi, la Corne du Sud, Νότου Κέρας. Les égyptologues remarquent avec justesse la similitude des deux expressions *Apit-to, la Corne de la Terre*, qui est le pilier méridional des Égyptiens, et *Hesperou* ou *Notou Keras*, *les Cornes du Couchant* ou *du Sud*, que découvre et dénomme le périple d'Hannon[1]. Il est possible que la Colonne du Nord, Στήλη Βόρειος, soit exactement contemporaine de cette Corne du Sud : les navigateurs sémitiques semblent les avoir découvertes et dénommées toutes deux à peu près vers la même époque : « Hannon de Carthage, dit Pline, parti de Gadès et s'étant avancé jusqu'aux confins de l'Arabie, relata par écrit son expédition. De même, vers la même époque, Himilcon fut envoyé à la découverte des côtes extérieures de l'Europe[2]. » Hannon crut rejoindre, par l'Ouest et par le Sud du monde, les confins de l'Arabie aux côtes de l'Espagne : il donna le nom de *Corne du Couchant* et de *Corne du Sud* aux deux promontoires extrêmes, le plus occidental et le plus méridional de sa navigation. Himilcon vers le Nord a pu dénommer pareillement *Corne du Nord* ou *Colonne Boréale* le dernier promontoire atteint, la haute falaise bretonne où brusquement la côte tournait à l'Orient et s'en allait, croyait-il, rejoindre les mers levantines....

***

Après ces découvertes d'Hannon, Atlas n'est plus le Pilier du Couchant. Le Détroit garde pourtant ses colonnes. Mais ce ne sont plus les Colonnes du Ciel : ce sont les Colonnes d'Hercule. Ce ne sont plus les portants de la voûte de fer, mais les montants de bronze de la Porte Gadiride. Quand alors on parle des Colonnes, on n'entend plus le faisceau de piliers, les deux sommets coniques

1. G. Maspero. *Hist. anc.*, I, p. 18, note 1.
2. Plin., II, 67. 4.

du Mont aux Singes : on imagine une paire d'obélisques entre lesquels se creuse le passage. Ces Colonnes fameuses avaient dès l'antiquité soulevé bien des discussions que Strabon nous résume :

Les Tyriens, dit-on, avaient reçu de l'oracle l'ordre de fonder une colonie aux Colonnes d'Hercule. Une expédition d'explorateurs fut donc envoyée qui, parvenue au détroit de Kalpé, crut avoir découvert les bornes du monde et les bornes de l'expédition d'Hercule, dans les deux pointes côtières qui forment le détroit, τὰ ἄκρα ποιοῦντα τὸν πορθμόν. Mais les auspices n'étant pas favorables, on se rembarqua. Une seconde expédition franchit le détroit et s'avança à 1500 stades au delà, ἔξω τοῦ πορθμοῦ, jusqu'à l'île sacrée d'Héraklès qui est en face d'Onoba (embouchure du Guadiana). Mais les auspices défavorables firent encore abandonner ce lieu. Enfin une troisième flotte fonda Gadeira (Cadix). Il y a donc des gens pour mettre les Colonnes au détroit, d'autres à Gadès, d'autres plus loin encore vers la mer Extérieure[1].

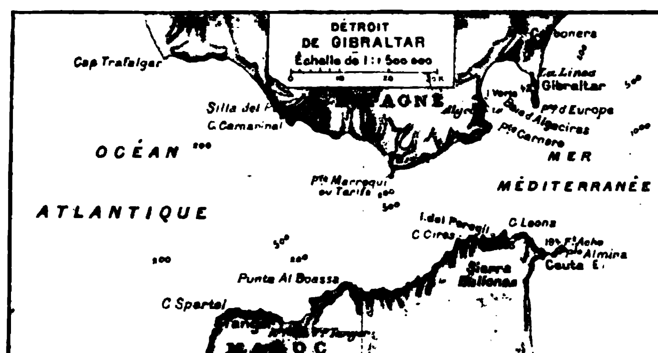


Fig. 35. — Le Détroit[2].

Le plus vieux document précis que nous ayons sur ces parages est l'adaptation grecque d'un périple carthaginois, que nous a conservée en partie la traduction latine d'Aviénus. Aviénus connaît l'auteur du périple original : c'est un certain Himilcon[3]. Ce périple est certainement fort antérieur aux temps d'Aviénus. Le versificateur latin avoue ses emprunts : « Je tire mes renseignements, dit Aviénus lui-même, du fond des vieilles annales puniques »,

hæc nos ab imis Punicorum annalibus
prolata longo tempore edidimus tibi[4],

et Himilcon avait vu de ses yeux et contrôlé les choses qu'il raconte,

hæc olim Himilco pœnus Oceano super
spectasse semet et probasse retulit.

Nous n'examinerons pas ce que cet Himilcon d'Aviénus peut avoir de commun avec l'Himilcon dont Pline nous parlait plus haut. A nous en tenir au seul texte d'Aviénus, puisque nous en voulons faire usage, il est facile de démontrer que

1. Strab., III, 169.
2. Carton de l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 88.
3. Je cite d'après l'édition A. Holder, 1887.
4. IV, 414-415. Pour les *Ora Maritima*, je renvoie le lecteur à l'article de Pauly-Wissowa sur Aviénus et à Th. Reinach, *Rev. Ét. Gr.*, 1898, p. 39.

ce texte reproduit, en certains passages, les renseignements d'un périple antérieur à la fondation de Carthagène par Hasdrubal (228 av. J.-C.). Car certains vers nous décrivent très exactement le golfe de Carthagène, la rade, la lagune et les îles voisines; mais ils ne mentionnent pas la Ville-Neuve carthaginoise : « Cette rive basse du golfe (du cap de Gata au cap de Palos), jadis très peuplée, disait le périple, est aujourd'hui déserte,

littus hic rursum patet
vacuum incolarum nunc et abjecti soli.
Porro ante et urbes hic stetere plurimæ,
populique multi concelebrarunt locos[1].

Jadis les Phéniciens y eurent des villes,

ista Phœnices prius
loca incolebant,

mais aujourd'hui les seuls indigènes l'habitent : au fond d'une rade, séparée de la haute mer et juchée sur une hauteur, se dresse la ville des Massiéni,

notius inde portus oppidum prope
se Massienum curvat alto ab æquore
sinuque in imo surgit altis mœnibus
urbs Massiena....

Ce port, qui « se creuse loin de la haute mer », ne peut être que le mouillage de Carthagène : « C'est, disent les *Instructions nautiques*, le seul port, sûr et accessible aux navires de toute classe, que l'on trouve sur la côte Sud de l'Espagne. Il est entouré de collines élevées et sa profondeur est d'un mille environ vers le Nord, tandis que sa largeur, de 2 encablures et demie à l'entrée, est de 7 encablures à l'intérieur[2]. » Tout ce coin du littoral espagnol était décrit par le périple avec la plus grande exactitude. Voilà bien la rade intérieure, séparée de la haute mer, et voici le promontoire voisin, le cap Palos, l'île Ronde, la grande lagune, la plage sablonneuse et les trois autres îles côtières,

post jugum Træte eminet
brevisque juxta Strongyle stat insula;
dehinc in hujus insulæ confiniis
immensa tergum latera diffundit palus,
.... rursus hinc se littoris
fundunt harenæ, et littus hoc tris insulæ
cinxere late; hic terminus quondam stetit
Tartesiorum[3].

1. IV, 445-448.
2. *Instruct. naut.*, n° 760, p. 90.
3. IV, 449-463.

« La reconnaissance du port de Carthagène, dit le vieux *Portulan de la Méditerranée* de Michelot (1704), est facile, parce qu'il y a une petite île ronde presque vis-à-vis du port. Sitôt qu'on est par le travers, on en découvre l'entrée qui est fort étroite et qui se trouve entre deux montagnes. Le port est assez grand et de figure presque ronde[1]. » Voilà bien aussi notre rade circulaire, notre île Ronde, notre promontoire rocheux. Puis, de l'autre côté du cap Palos, on trouve la grande lagune salée qui s'appelle la Petite Mer, *mar Menor*, et les trois petites îles Hormigas, Grossa et Estacio. Donc le vieux périple décrivait exactement et minutieusement ce mouillage. Est-il vraisemblable, dans ces conditions, qu'il eût oublié de mentionner la Ville Neuve, si elle eût existé déjà? « Le port de Carthagène, continue Michelot, est assez grand; dans le fond il y a un ancien château sur une hauteur, au pied duquel est la ville de Carthagène, qui ne paraît que fort peu du côté de la mer, quoiqu'elle soit assez grande; elle est située dans une plaine au delà du château. » Ce site nous explique la double ville qui s'éleva en cet endroit. Sur la montagne, se dressait d'abord la Vieille Ville haute, la forteresse des indigènes, *Massienum oppidum surgit altis moenibus*. Dans la plaine, au bord de la mer, vint ensuite s'établir la Nouvelle Ville des navigateurs. Le périple ne connaît encore que la Haute Ville indigène. Il est donc antérieur à la fondation de la Ville Nouvelle, c'est-à-dire à 229 avant Jésus-Christ. Encore cette date ne peut-elle être donnée que comme limite inférieure : le périple est, je crois, plus ancien. Avant de fonder leur grande Ville Neuve, les Carthaginois ont fréquenté, conquis et mis en exploitation la côte; au temps du périple, ils ne semblent pas encore l'avoir abordée; du moins ils ne la fréquentent pas.

Nous avons donc là un assez vieux document, de beaucoup antérieur à l'adaptation grecque que copie le versificateur latin. Celui-ci n'avait pas le texte original sous les yeux. Dans le passage que nous citions plus haut, un indice trahit une traduction grecque interposée entre l'original d'Himilcon et les vers d'Aviénus. L'Ile Ronde de Carthagène s'appelle déjà *la Ronde*; mais Aviénus lui garde son nom grec de *Strongylè*, Στρογγύλη. Aviénus a donc mis en latin et en vers une adaptation grecque de l'original carthaginois. Cette adaptation grecque d'Himilcon n'était pas tout à fait semblable à la traduction que nous avons encore de l'autre périple carthaginois d'Hannon. La traduction du périple d'Hannon n'est que la transposition fidèle en grec du texte punique. Moins littérale, l'adaptation grecque d'Himilcon semble avoir ajouté des renseignements, des corrections, des commentaires au texte primitif, et surtout des traductions aux noms propres qu'elle transcrit : nous allons en avoir des exemples pour *Abila* et *Gadira*.

Tel quel, ce document mérite l'attention. Voici comment il décrit les Colonnes : « De chaque côté du détroit, les Colonnes forment la borne des deux

1. Michelot, *Portulan*, p. 37.

continents. Ce sont deux roches proéminentes, à peu près égales, Abila et Kalpè, l'une en territoire espagnol, l'autre en Mauritanie. »

hic Herculanæ stant Columnæ, quas modum
utriusque habere continentis legimus.
Sunt paria porro saxa prominentia,
Abila atque Calpe. Calpe in hispano solo,
Maurusiorum est Abila.

Les deux Colonnes sont donc les deux promontoires qui se font face à l'entrée orientale du détroit. L'un, Kalpè, est Gibraltar : son nom est grec, ajoute Aviénus, et signifie la *cruche* ou la *tasse ronde*. L'autre, Abila, porte un nom sémitique qui signifie le *haut mont*,

namque Abilam vocant
gens Punicorum mons quod altus barbaro est
id est latino (dicti ut auctor Plautus est);
Calpeque rursum in Græcia species cavi
teretisque visu nuncupatur urcei[1].

Κάλπη ou κάλπις, en grec, désigne bien une sorte de vase, une cruche que les filles vont remplir à la fontaine :

παρθενικῇ εἰκυῖα νεήνιδι κάλπιν ἔχουσα,

dit l'*Odyssée*[2]. Aviénus a donc raison de dire que le vieux nom de Gibraltar, *Kalpè*, signifie *la cruche*.

L'étymologie d'Aviénus pour Abila me semble tout aussi bonne. Pomponius Méla, qui est né dans ces parages, sur la côte espagnole du détroit, nous dit : *Deinde est mons praealtus ei quem ex adverso Hispania adtollit objectus : hunc Abilam, illum Calpen vocant.* « Haute montagne », disait Aviénus pour expliquer le nom d'Abila. « Très haute montagne », répète Pomponius Méla, pour désigner la même colonne : *mons altus*, *mons praealtus*, les termes sont identiques et nous pouvons croire que Méla ne faisait aussi que traduire le nom propre *Abila*. Car, lui aussi, il devait connaître l'exacte signification de ce mot sémitique. Sa ville natale était une colonie phénicienne, transportée de la rive africaine à la rive espagnole par la volonté romaine, *quam transvecti ex Africa Phoenices habitant atque unde nos sumus Tingentera*[3].

Un autre exemple nous prouve que la version grecque du périple d'Himilcon, traduite par Aviénus, donnait le sens des noms étrangers et le donnait fort exactement. Aviénus nous explique[4] le vieux nom de Cadix, *Gadir* ou *Gadeira* : « Gadir dans la langue des Carthaginois signifie *enclos* ».

1. IV, 339-350.
2. *Odyss.*, VII, 20.
3. Pompon. Mel., I, 5.
4. IV, 610-615; III, 268-269.

Gadir hic est oppidum,
nam Punicorum lingua conseptum locum
Gadir vocabat....
Pœnus quippe locum Gadir vocat undique sæptum
aggere præducto.

Cette étymologie de *Gadir* est parfaitement exacte : en hébreu גדר, *gader*, ou גדרה, *gadera*, signifie bien *enclos de pierres, talus d'abri* ou *de fortification, agger*, et l'onomastique palestinienne nous donne des *Gadour, Gadera, Gaderoth*, qui portent le même nom que la *Gadir* ou *Gadeira* espagnole. Pareillement les Arabes ont cette racine *gadara* et des noms *gadiroun* ou *gadroun*.

L'onosmatique palestinienne nous donne aussi des *Abila* ou *Abel*. Mais אבל, *Abel*, loin de signifier *mons altus*, désigne au contraire des prairies, des surfaces planes ou légèrement ondulées, des terrasses plantées d'arbres et de vignes, et l'Écriture a, comme noms propres, l'*Abel* des Acacias, l'*Abel* des Vignes, l'*Abel* de la Danse, etc. Mais une montagne de l'Écriture s'appelle עיבל, *'aibal* (les Septante ont rendu l'*aïn* initial par un γ, Γαίϐαλ; la Vulgate dit *Hebal* avec plus de raison, car le ע initial est doux, comme on peut le voir par la comparaison avec l'arabe). Le mont Ebal est l'un des deux cônes montagneux qui dominent à l'Est la plaine de Sichem et qui forment la Porte de la Terre promise. C'est entre ces deux colonnes que l'Arche s'arrête et que les cérémonies de prise de possession sont accomplies selon les ordres du Seigneur. L'une de ces colonnes est le mont de la Bénédiction, l'autre le mont Maudit[1].

La racine sémitique *abal*, עבל, est inusitée dans le vocabulaire hébraïque, qui peut-être l'a remplacée par *apal*, עפל : elle ne se retrouve que dans ce nom propre, *Ebal*, עיבל. En arabe, au contraire, cette racine *abal* est très usitée : elle a fourni les mots *'abalou* et *'ablaoun* qui signifient *rocher blanc*[2] (l'un des promontoires au pied du Mont aux Singes est la Pointe Blanca, le *Promontorium Album* de Pline), et le mot *'aboula* qui signifie *fardeau, charge*; elle-même signifie proprement *enlever, emporter, charger un fardeau sur le dos de quelqu'un*. *Abulè*, 'Αϐύλη, comme disent les Grecs, serait la transcription précise de *aboula*. Si l'on veut s'en tenir à l'orthographe plus exacte d'Aviénus et de Pomponius Méla, *Abila*, עבלה, est régulièrement tirée de la racine *abal*, עבל, comme *Gadira*, גדרה, de la racine *gadar*, גדר. Mais, cela étant, Abila, *qui porte les fardeaux*, est l'équivalent de notre grec *Atlas* : Abila comme Atlas n'est que *le portant, le pilier*. Il nous avait semblé que cette conception du pilier céleste était empruntée par le poète odysséen aux cosmographies levantines : nous voyons maintenant que le nom lui-même est passé des Sémites aux Hellènes. *Abila-Atlas* forment un doublet gréco-sémitique et rien ne prouve mieux la valeur de notre étymologie

1. Cf. *Deut.*, XI, 26-29; cf. Smith, *Dict. of the Bible*, s. v. *Ebal* avec carte. Cf. aussi Vigouroux, *Dict. Bibl.*, s. v. *Garizim* et *Hebal* : le nom de *Garizim*, comme celui de *Hebal*, ne semble avoir d'étymologie hébraïque que par comparaison avec l'arabe.
2. Kazimirski, *Dict. Arabe*, s. v.

que la description même d'Abila par Aviénus : « Kalpè est une échine de roche. Abila est un pic qui de sa tête soutient le ciel »,

.... cœlum vertice fulcit
Maura Abila[1].

L'Atlas grec ne fait pas autre chose. Abila est donc aussi la Colonne du Ciel, le Pilier des Nuages. Abila, comme Atlas, est notre Mont aux Singes.... Ici, une difficulté se présente.

De l'avis de tous les géographes anciens et récents, Abila est situé sur la côte africaine. Mais en quel point exactement? Anciens et modernes discutent, et la majorité n'est pas en faveur du Mont aux Singes. L'opinion courante est celle de Tissot qui, dans sa minutieuse étude de la Mauritanie Tingitane[2], se rallie à l'opinion de Ptolémée, dit-il, en identifiant Abila au mont Akho de la presqu'île de Ceuta. Cette théorie de Tissot peut sembler plausible et même certaine, si nous regardons une carte du détroit de Gibraltar. Sur la carte, en effet, Ceuta et Gibraltar, de chaque côté de la passe, se font pendant avec une complète symétrie. Détachées toutes deux de la côte, emmanchées d'un isthme de sable, ces deux presqu'îles semblent les deux obélisques plantés au-devant de la grande porte du Couchant. Voilà bien les deux Colonnes : si Kalpé est Gibraltar, Abila est Ceuta.... Mais il n'en est ainsi que sur nos cartes. C'est là une vue de géographe et l'exemple de la butte Saint-Nicolas, dans la topographie de Mégare, nous a mis en défiance contre ces vues de terrien. L'œil du navigateur ne voit pas les côtes de la même façon. Du pont de son bateau, le marin n'aperçoit pas les péninsules également proéminentes, mais les hauteurs également émergentes. Or Ceuta est basse : son mont Akho n'a guère que 200 mètres de haut, et Ceuta, vue de la mer, disparaît sur l'écran beaucoup plus élevé des montagnes côtières. Pour un navigateur non familier, la colline de Ceuta se confond entièrement avec les contreforts du Mont aux Singes. Gibraltar est deux fois plus haute : son dernier pic dépasse 420 mètres. Mais c'est le Mont aux Singes sur la côte du Maroc, qui, de tout temps, a d'abord frappé les regards des navigateurs : il a 850 ou 860 mètres de haut : il s'élève deux fois plus haut que Gibraltar, quatre fois plus haut que Ceuta : à ses pieds et devant lui, la pauvre butte du mont Akho disparaît entièrement. Ouvrez les *Instructions nautiques* : « Le Mont aux Singes est remarquable. Il a une crête dentelée présentant des pitons inaccessibles, de hauteur à peu près égale et d'un aspect très particulier. Une riche végétation couvre le pied des montagnes; mais au fur et à mesure que l'on s'élève, la verdure disparaît et la pente devient très rapide. Dans cette chaîne le Mont aux Singes proprement dit (859 mètres) est le sommet le plus élevé. Il domine toute la chaîne qui s'étend sur le rivage. Cette montagne, l'ancien *Abila* des Romains, formait avec le rocher de Gibraltar, connu par eux sous le nom de

1. III, 110-111.
2. *Mém. Acad. Inscript.*, 1878, p. 174.

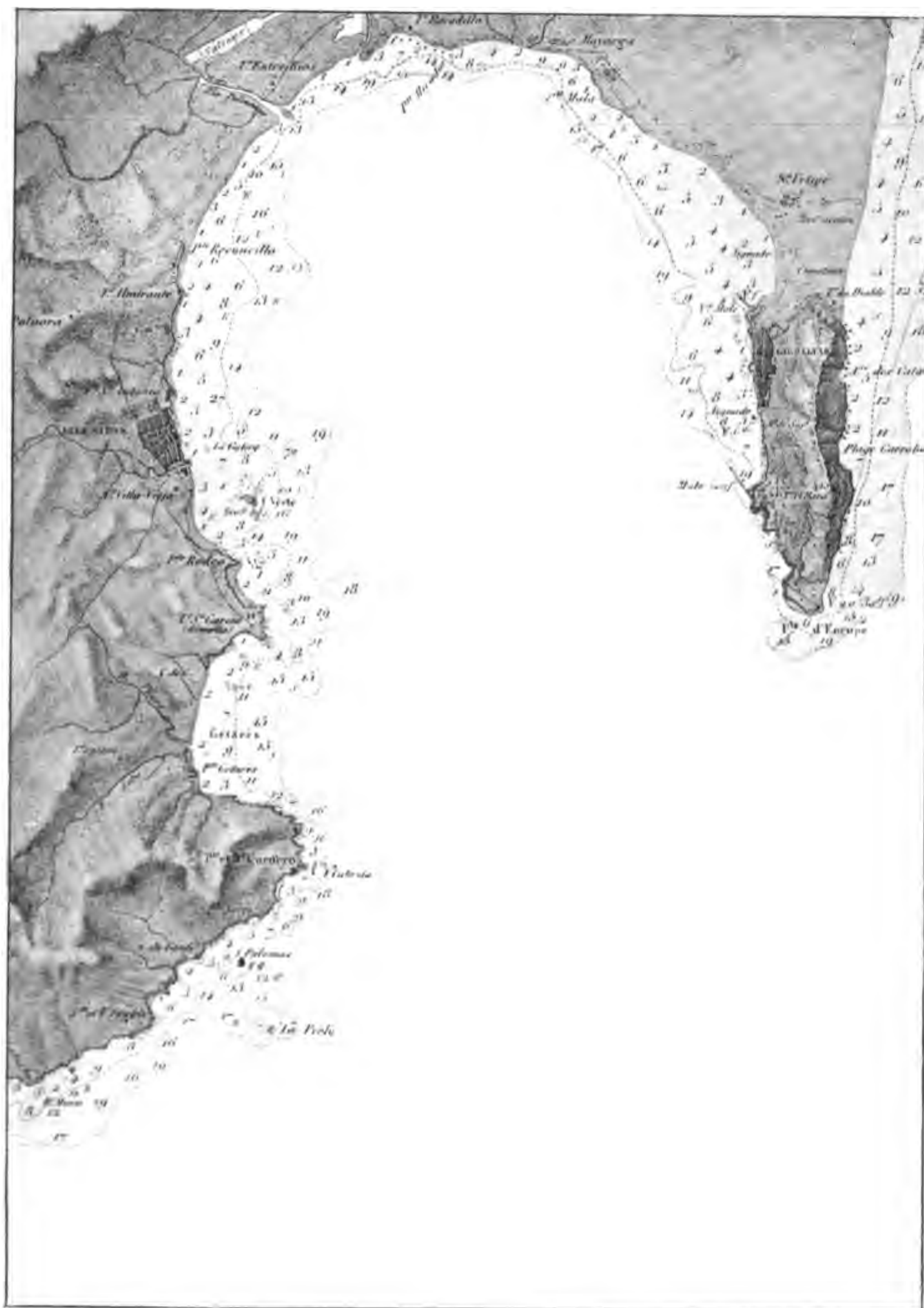


FIG. 36. — GIBRALTAR ET ALGÉSIRAS
Photogravure d'après la carte marine n° 1090.

Calpè, ce qu'ils appelaient les *Colonnes d'Hercule*[1]. » On voit que les marins n'hésitent pas sur le site exact des Colonnes. La côte africaine ne leur présente qu'une colonne « d'un aspect très particulier »; ils ne peuvent s'y méprendre : Abila, c'est le Mont aux Singes.

Mais Tissot allègue l'autorité de Skylax qui, dit-il, identifie Abila et la Colonne libyenne et qui localise cette Colonne sur la *basse* presqu'île de Ceuta : « Des Colonnes d'Hercule, dit en effet Skylax, celle de Libye est basse, celle d'Europe est élevée. » Ἡράκλειοι Στῆλαι ἡ μὲν ἐν τῇ Λιβύῃ ταπεινή, ἡ δὲ ἐν τῇ Εὐρώπῃ ὑψηλή[2]. Ce texte est formel. Pour Skylax, la Colonne libyenne est basse : c'est donc Ceuta, et Tissot jusqu'ici a raison. Mais Skylax ne dit pas qu'Abila et la Colonne libyenne ne soient qu'une seule et même chose. Il me semble même avoir dit tout le contraire. Que l'on examine en effet la structure du texte et du contexte. Skylax énumère les accidents de la côte africaine. Il nomme successivement le Grand Cap, ville *et* port. Akros, la ville *et* le golfe, île Drinopa déserte, Colonne d'Hercule libyenne, promontoire Abila *et* ville, Ἄκρα Μεγάλη πόλις καὶ λιμήν, Ἄκρος ἡ πόλις καὶ ὁ κόλπος, ἔρημος νῆσος Δρίναυπα ὄνομα, Ἡράκλειος Στήλη ἡ ἐν Λιβύῃ, ἄκρα Ἀβίλη καὶ πόλις, etc. On voit qu'il énumère successivement les noms propres des différents sites sans les joindre par la particule conjonctive *et*, καὶ. Cette particule ne lui sert à réunir que les différentes dépendances d'un même nom propre : *Bartas ville* et *port*, *Abila cap* et *ville*, Βαρτὰς νῆσος καὶ λιμήν, ἄκρα Ἀβίλη καὶ πόλις. Or il dit : *la Colonne d'Hercule en Libye*, *le promontoire Abilè* et *sa ville*. Pour Skylax, donc, il semble que la Colonne d'Hercule libyenne n'est pas Abila. En venant de l'Est, on rencontre d'abord la Colonne libyenne qui est basse : c'est Ceuta. Puis on longe les contreforts d'Abila qui forment promontoire..., et c'est ici que Tissot a fait erreur en croyant que le promontoire Abila et Ceuta étaient, pour Skylax, une seule et même chose. Ce sont deux noms propres distincts, puisqu'ils ne sont pas réunis dans son texte par la conjonction *et*; ce sont deux choses différentes. Hérodote nous parlait plus haut d'Atlas *et* des Colonnes d'Hercule : Atlas était la montagne ronde auprès des deux Colonnes. Skylax a la même conception : Abila se dresse auprès de la Colonne libyenne, en face de la Colonne européenne. La Colonne libyenne est Ceuta. Mais Abila est bien notre Mont aux Singes.

Avec Hérodote et Skylax, nous sommes loin de la conception odysséenne ou hésiodique du détroit. Leur conception nouvelle implique une marine nouvelle, ou, pour parler le langage des *Instructions nautiques*, une façon nouvelle de choisir le point d'atterrage sur la côte africaine. Cette façon, nos *Instructions* actuelles la donnent encore. Quand on vient du Nord-Est. le long des côtes espagnoles, — nous disent-elles, — on peut choisir sur la côte d'Afrique comme point d'atterrage (c'est-à-dire comme point de mire et de direction), *soit* le Mont aux Singes *soit* la Pointe de Ceuta. Aux marins de la côte espagnole, en effet,

1. *Instruct. naut.*, n° 760, p. 39-40.
2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 90-91. Cf. aussi Strab., XVII, 827.

ces deux hauteurs quoique fort inégales apparaissent pourtant avec la même netteté : le Mont aux Singes, vu de face, se découpe sur le ciel ; la Pointe de Ceuta, vue par le travers, se découpe sur la mer. Si l'on en juge par les plus anciens documents que nous ayons sur le détroit, je veux dire Homère et Hésiode, les premiers navigateurs se dirigeaient sur Atlas-Abila seulement, c'est-à-dire sur le Mont aux Singes. Dans l'*Odyssée*, Atlas-Abila « sait les abîmes de toute la mer » : c'est une très haute montagne qui domine non seulement les baies voisines, mais encore l'entrée du détroit, et tout le détroit, et toute la mer du Levant et du Couchant, ὃς πάσης θαλάσσης βένθεα οἶδεν. Regardez les vues schématiques dans nos *Instructions* et vous verrez qu'Abila connaît en effet les abîmes de toute la mer. Abila domine la mer de toutes parts. Ceuta ne domine que sa petite rade. Gibraltar, plus élevée et plus dégagée que Ceuta, domine l'entrée orientale du détroit et la rade d'Algésiras ; mais, à mesure qu'on pénètre vers l'Ouest, la côte espagnole masque Gibraltar peu à peu et finit par le couvrir. Seul, le Mont aux Singes, au centre d'une presqu'île que rien ne masque, apparaît de tous les points des mers voisines, mer Intérieure ou mer Océane, πάσης θαλάσσης βένθεα. Le périple traduit par Aviénus, toujours exact et précis, nous donne d'Abila une description, que nos *Instructions nautiques* pourraient transporter à leur Mont aux Singes, en gardant jusqu'au moindre mot :

Scopuli stant ardui utrimque :
unus enim Europam, Libyam procul aspicit alter.
Sic discreta freto procera cacumina celsis
emicuere jugis ; sic intrant saxa profundum ;
sic subeunt nubes ; sic cœlum vertice fulcit
Maura Abila, et dorso consurgit Hiberica Calpe[1].

« Ces terres sont d'une reconnaissance facile par les formes qu'elles affectent. Le morne de Gibraltar présente à son sommet une arête assez étendue, s'inclinant légèrement du Nord au Sud : la partie Nord qui est la plus élevée est de forme arrondie », disent les *Instructions nautiques* : « Kalpè dresse son échine, *dorso consurgit Calpe* », dit Aviénus. — « Le Mont aux Singes (toujours couvert de brumes) présente deux sommets coniques très rapprochés », reprennent les *Instructions* : « Abila soutient le ciel de sa tête, *coelum vertice fulcit Maura Abila* », ajoute Aviénus, ce qui, nous l'avons vu, traduit exactement l'épithète de l'Atlas grec, Colonne du Ciel, Κίων τοῦ Οὐρανοῦ. Ce n'est pas assurément de Ceuta et de son mont Akho que l'on peut dire que, sur leurs pauvres buttes, ils supportent le ciel. Les renseignements fournis par Pomponius Méla concordent, ici encore, avec ceux d'Aviénus : « Abila et Kalpè, dit-il, sont deux promontoires avancés dans la mer. Mais Kalpè pointe plus avant dans les flots où elle pénètre presque tout entière, *Abila et Calpes uterque quidem sed Calpes magis et paene totus in mare prominens*[2]. » C'est bien la différence entre Gibraltar, véritable

1. III. 106-111.
2. Pomp. Mela, II. 6.



FIG. 37. — L'ÉCHINE DE GIBRALTAR
D'après une photographie communiquée par M. le Consul de France.

île de roches à peine soudée au continent par un isthme bas, et le Mont aux Singes qui pointe dans la mer son Promontoire Blanc, mais qui tient par toute sa masse à la terre ferme. Si Abila était, comme le veut Tissot, notre presqu'île de Ceuta, le texte de P. Méla serait incompréhensible : Ceuta est une île rocheuse, toute pareille à Gibraltar, et qui pointe dans la mer autant que Gibraltar.... Mais l'*Odyssée* est plus exacte encore. Elle semble copier les *Instructions*. Celles-ci en nous décrivant le Mont aux Singes parlent des deux sommets coniques, que ni Pomponius Méla ni Aviénus ne mentionnent, et l'*Odyssée* n'ignore pas qu'Atlas a plusieurs colonnes, un faisceau de colonnes pour séparer le ciel de la terre. Mais, en réalité, ces deux sommets très rapprochés ne font qu'une seule et même montagne, et, pour le poète odysséen, le *seul* Atlas possède les deux Colonnes, ἔχει δέ τε κίονας αὐτός.

***

Nous avons retrouvé Atlas, l'Homme aux Colonnes. Voici maintenant, je crois, sa fille Kalypso, la Cachette.

Au pied de l'Abila-Atlas, qui est leur Mont aux Singes, les *Instructions nautiques* connaissent une petite île toute proche de la côte africaine, si proche même que du large on ne la distingue pas. Elle porte le nom espagnol de *Perejil* : « Quoique haute et terminée par des falaises à pic, elle se distingue à peine au milieu des hautes terres du Mont aux Singes, dont elle est entourée[1] ». Pline nous dit : « On parle d'une île adossée à l'Atlas et nommée Atlantide, *traditur et alia insula contra montem Atlantem et ipsa Atlantis appellata.* » Au temps de Pline, Atlas n'est plus sur le Détroit. Il est plus loin vers le Sud, sur les bords de l'Atlantique. La tradition que Pline nous rapporte vient-elle du temps où Atlas était encore sur la Méditerranée? Atlantis serait notre île de Perejil. Nous comprendrions alors la légende et l'histoire de cette mystérieuse Atlantide, — l'île fille d'Atlas, νῆσος Ἄτλαντος θυγάτηρ, comme dit l'*Odyssée*, — dont les prêtres égyptiens avaient révélé à Solon l'existence et la disparition et qui, depuis Platon, a tant fait parler d'elle. On imagine facilement pourquoi cette île Perejil fut d'abord familière aux caboteurs de la côte africaine, — c'est-à-dire aux Sémites et à leurs patrons d'Égypte, — et comment par la suite elle devint invisible pour les Grecs qui naviguaient au long des côtes espagnoles : elle se confondait pour eux avec les contreforts du Mont aux Singes dont elle est entourée. Car elle est très difficile à distinguer. Du milieu même du détroit, on l'aperçoit à peine dans le fouillis des roches et des monts du rivage. Seul, le cabotage de la côte africaine la peut faire découvrir.

Durant toute l'antiquité classique, personne ne semble la connaître. Que l'on excepte la phrase si peu claire de Pline (qui s'applique peut-être à l'Atlas gréco-

1. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 95

romain du cap Ghir et aux îles voisines) : personne parmi les géographes anciens n'a jamais parlé de Perejil. Pourtant un texte de Strabon pourrait prêter à méprise. Ce texte de Strabon, à première lecture, semble confirmé par le périple d'Aviénus, auquel nous accordons un tel crédit. « Quelques-uns, dit Strabon, ont placé les Colonnes à Abila et à Kalpè; d'autres dans les petites îles voisines de l'une et l'autre montagne, οἱ δὲ τὰς πλησίον ἑκατέρου νησῖδας, et dont l'une s'appelle l'île d'Hèra. Artémidore connait bien l'île d'Hèra et son sanctuaire; mais il nie l'existence de l'autre île[1]. » Aviénus est beaucoup plus explicite :

Euctémon d'Athènes ne place pas les Colonnes sur les rochers ou sur les cimes de l'une et l'autre rive. Mais, entre les rivages européens et africains, il mentionne deux îles qu'il appelle les Colonnes d'Hercule et que trente stades séparent l'une de l'autre. Elles sont couvertes de forêts et toujours inhospitalières aux navigateurs,

Atheniensis dicit Euctemon item
non esse saxa, aut vertices adsurgere
parte ex utraque; cæspitem Libyci soli
Europæ et oram memorat insulas duas
interjacere; nuncupari has Herculis
Columnas; stadia tri[ti]ginta refert
has distinere; horrere silvis undique
inhospitatasque semper esse nauticis[2].

Sur la côte espagnole, juste en face de notre îlot de Perejil, « on voit à quelques encablures de la terre un îlot aride de peu d'étendue et d'une moyenne élévation, qui porte le nom d'Ile de Palomas ou des Pigeons », disent les *Instructions*. Il semblerait que nous ayons ici les deux îles de Strabon : sur nos cartes, Perejil et Palomas (les Pigeons) se font pendant de chaque côté du détroit, toutes deux voisines des promontoires riverains. Mais, si le texte résumé et resserré de Strabon semble trouver ainsi son application, le texte plus explicite d'Aviénus ou d'Euctémon ne concorde nullement avec cette hypothèse. L'île des Pigeons est en effet inhospitalière aux navigateurs : Euctémon va nous dire les difficultés qu'elle présente au débarquement. Mais nous verrons que Perejil au contraire est un excellent mouillage. En outre, de Perejil aux Pigeons, la distance est de seize kilomètres pour le moins : ce ne sont pas les trente stades entre les îles, que nous donne Euctémon. Il est vrai que le manuscrit d'Aviénus porte *tritiginta* et que l'on pourrait corriger en *tris triginta* : mauvaise correction d'ailleurs; le vers n'y serait plus et c'est évidemment *triginta* qu'il faut lire; pourtant, *tris triginta*, quatre-vingt-dix stades, nous donneraient à peu près nos seize kilomètres. Mais le contexte d'Euctémon impose de toute nécessité une autre explication.

Dans ces îles, continue Euctémon, il y avait jadis un temple et des autels d'Hercule. Les bateaux étrangers y venaient sacrifier et l'on se retirait ensuite rapidement. Le

1. Strab., III, 170.
2. Avien., IV, 350-358.

séjour prolongé était sacrilège. Tout autour, sur une grande étendue, la mer sans profondeur semble cuire. Les gros vaisseaux, faute de fonds et à cause des vases, ne peuvent s'y rendre. Si l'on veut aller au temple, il faut aborder à l'île de la Lune, décharger le navire et s'en aller avec la cale ainsi allégée[1].

Inesse quippe dicit ollis Herculis
et templa et aras; invehi advenas rates,
deo litare, abire festino pede;
nefas putatum demorari in insulis.
Circum atque juxta plurimo tractu jacens
madere tradit tenue prolixe mare.
Navigia honusta adire non valent locos
breve ob fluentum et pingue littoris lutum.
Sed si voluntas forte quem subegerit
adire fanum, properat ad Lunæ insulam
agere carinam, eximere classi pondera,
levique cumba sic superferri salo.

Il est peu de localités peut-être, disent les *Instructions*, qui présentent plus que le détroit de Gibraltar les phénomènes connus sous le nom de raz de marée. Ils se produisent généralement près de toutes les pointes un peu saillantes, où la côte change brusquement de direction, et près des bancs qui existent dans ces parages. Ces raz de marée se forment instantanément sans aucun indice précurseur. La mer se met à bouillonner comme de l'eau, qui, dans un vase exposé au feu, serait chauffée jusqu'à l'évaporation (*madere, cuire*, disent Euctémon et Aviénus, qui ajoutent : *quidquid interfunditur undæ æstuantis, l'intervalle est rempli d'eau bouillante*). Ces raz de marée deviennent alors redoutables.... Les points de la côte d'Espagne où on les remarque sont le cap Trafalgar, le plateau des Cabezos, la pointe Frayle et la roche Perla, enfin la pointe d'Europe[2]. [La pointe Frayle et la roche Perla dominent ou entourent notre île des Pigeons : entre cette île et la côte, il existe un grand nombre de roches qui couvrent et découvrent, laissant un canal praticable seulement pour les embarcations].... Le canal de la Perle, offrirait quelques avantages à la navigation; mais à cause des remous de courants, il ne saurait être recommandé qu'aux petits navires[3].

Cette concordance de tous les mots entre les *Instructions* et le texte d'Aviénus montre bien que notre île des Pigeons est son île d'Hercule. Sur la même côte espagnole, dans la baie d'Algésiras, à cinq kilomètres et demi environ au nord de l'île des Pigeons, — soit exactement trente stades, — se dresse une autre île qui, depuis les Arabes, s'appelle l'*Ile Verte : horrere undique silvis, des forêts la couvrent*, dit Euctémon. Voilà donc la seconde île, celle que les Anciens nomment Ile de la Lune ou Ile d'Hèra, ce qui sans doute est la même chose : car c'était une île de Baalat ou d'Astarté, et la Déesse Phénicienne, pour les Grecs et les Romains, est tantôt Aphrodite ou Vénus, tantôt Artémis, Diane ou la Lune, tantôt Hèra ou Juno Cœlestis. Entre cette île d'Hèra et la côte, les navires trouvent

1. Avien., IV, 358-370.
2. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 29-30.
3. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 78-79.

un bon mouillage que nous étudierons tout à l'heure. Cet abri sous le vent de l'île a valu à toute la rade et au port voisin le nom qu'ils portent depuis les Arabes, *la Rade de l'Ile*, le Port de l'Ile, *Al-Djezire*, Algésiras. Mais l'île elle-même n'est pas très hospitalière aux marins : « On ne doit pas s'approcher de l'île Verte pour éviter la basse de ce nom, roche isolée au nord de l'île. Les roches de la Galera couvrent et découvrent à chaque marée. » Mot pour mot encore, tout cela concorde avec les renseignements d'Euctémon. Il semble donc que, pour lui, les Colonnes soient non pas des pics de chaque côté du détroit, *non esse saxa aut vertices adsurgere parte ex utraque*, mais des îles dans le détroit même, plus proches, sans doute, de la côte espagnole que de la côte africaine, à distance presque égale cependant de Gibraltar et du Mont aux Singes, — « dans les deux petites îles voisines de l'un et de l'autre, πλήσιον ἑκατέρου νησῖδας », comme dit Strabon, « dans l'île d'Héraklès et dans l'île d'Hèra », comme dit Euctémon ou Aviénus : Strabon ajoute que des deux îlots, qui sont les Colonnes, l'une est l'île d'Hèra, δύο νησίδια, ὧν θάτερον Ἥρας νῆσον ὀνομάζουσιν· καὶ δή τινες καὶ ταύτας Στήλας καλοῦσιν.

C'est là une conception purement grecque des Colonnes, car elle ne put sortir que d'une vue grecque de ces côtes. Sans grand effort, nous pouvons reconstituer cette vue grecque et l'opposer à la vue sémitique qui nous est déjà familière, mais qu'il faut reprendre encore.

Venus du Sud-Est et cabotant le long de la côte africaine, les Sémites n'apercevaient qu'une colonne dans le détroit, la Colonne, le Pilier. Car, sur la côte africaine, Ceuta n'est à leurs yeux qu'un cap effilé, mais sans hauteur, qui ne se distingue en rien des autres caps africains (leurs navires viennent de doubler, à l'Ouest des bouches de la Molouia, un promontoire et une petite péninsule de roches, toute pareille à Ceuta : *la Grosse Tête*, comme ils disent, רוש אדיר, *Rous Addir*, que les Grecs ont traduit en Μεγάλη Ἄκρα, *le Grand Cap*). Sur la côte d'Europe, Gibraltar ne leur apparaît pas non plus très haute : ce n'est qu'un promontoire aussi, très peu distinct au-dessus de l'horizon et collé sur l'écran des hautes terres; la distance diminue encore sa hauteur absolue qui n'est pas grande : « A une certaine distance, disent nos *Instructions*, cette montagne se confond quelquefois avec les terres hautes qui entourent la baie d'Algésiras ». Pour les caboteurs africains, le seul Mont aux Singes, haut de huit cents mètres, pointe donc jusqu'au ciel sa tête chargée de brumes : lui seul est la Colonne, Abila-Atlas. En face, la côte européenne n'aura pas un autre pilier, mais une *coupe*, *Kalpè*, κάλπη, *la tasse*, *la cruche*, *le vase rond et creux*, comme dit Aviénus, *species cavi teretisque visu urcei*.

Kalpè est un mot grec. Mais ce nom est-il un original grec ou la traduction d'un original étranger? *Atlas* aussi est un mot grec : seulement c'est la traduction grecque d'un original sémitique. Comme *Atlas*, *Kalpè* doit être une traduction. Inventé par les marins Grecs, pour décrire leur vue de Gibraltar, ce nom serait paradoxal. Les Hellènes sont arrivés ici par le Nord-Est, le long des côtes

espagnoles : ils venaient de Marseille. A de tels navigateurs, le morne de Gibraltar apparaît distinctement. Il détache de la mer sa raide et longue échine, *dorso consurgit*, dit Aviénus : « on pourra voir à une grande distance le morne de Gibraltar, » disent les *Instructions*. *Morne*, *échine*, telle est la vue de côtes, que les Grecs en arrivant sur le détroit ont aperçue. Ils n'ont pas pu voir « une coupe ronde et creuse ». Mais renversons le point de vue : regardons Gibraltar du Sud, tel qu'on l'aperçoit d'Afrique : vu de la côte africaine, Gibraltar « se confond avec les terres hautes qui entourent la baie d'Algésiras »; ce qui frappe les regards du navigateur africain, ce n'est plus un morne : mais c'est justement une *tasse*, je veux dire l'enfoncement circulaire de cette baie, de cette grande coupe montagneuse, de cette *anse*, qui s'arrondit et se creuse et se perd dans le lointain, entre les caps de Gibraltar et de Carnero.

Voilà bien *Kalpè*, le vase rond et creux, *kolpos*, le golfe : les Hellènes donneront au golfe de Naples un nom similaire, *le Kratère*. Quand les Grecs succédèrent aux Africains dans les parages espagnols, ils héritèrent de cette toponymie qu'ils traduisirent; mais ils appliquèrent leurs traductions de cette onomastique antérieure à leur propre vue de côtes et le malheur est que leur vue de côtes ne convenait plus à la vieille toponymie. Ce n'était plus un golfe qu'ils apercevaient, mais un morne. Le rocher de Gibraltar leur cachait la rade. *Kalpè* fut un nom bien traduit, mais désormais mal placé.... Pareilles méprises sont fréquentes, toutes les fois qu'un peuple emprunte l'onomastique du voisin ou du prédécesseur.

Dans cette Cruche, les Hellènes trouvèrent une île et une ville de Melkart : sur l'île des Pigeons, il y avait un temple d'Héraklès ou de Melkart, et sur la côte espagnole, il y avait une ville d'Héraklès ou de Melkart, nommée *Karteia*, Καρτηία, par les uns, *Hérakleia*, Ἡρακλεία, par les autres. Le nom même de *Karteia Hérakleia* est un indice : קרתא, *Karta* ou *Kartea* est une forme emphatique de קרת, *Kart*, ou קריה, *Karia*, *la Ville*. La *Cruche* sémitique avait donc sa ville d'Héraklès ou de Melkart. La légende grecque eut dans ces parages la Tasse ou la Coupe sur laquelle Héraklès avait navigué pour franchir le fleuve Océan, τὸ δέπας ἐν ᾧ διέπλευσεν ὁ Ἡρακλῆς τὸν Ὠκεανὸν, ou pour atteindre Gadès, τὴν φιάλην κομίσασθαι τὸν Ἡρακλέα καὶ διαπλεῦσαι εἰς Ἐρύθειαν. Racontée déjà par les plus vieux poètes d'*épos* ioniens ou insulaires, Pisandros de Kameiros, Panyasis d'Halikarnasse, Phérécyde de Syros, cette traversée du détroit nous est peinte sur les vases archaïques (voir en particulier la grande amphore portée sur les vagues, au milieu des poissons et des langoustes, où Héraklès, debout, coiffé de la peau de lion, tient l'arc et la massue, dans Roscher, *Lexic. Myth.*, p. 2204). La légende n'est ici encore qu'une traduction anthropomorphique de la vue qui s'offrit aux navigateurs grecs. Un temple d'Héraklès flottait dans cette coupe espagnole; une île d'Héraklès occupait un coin de la tasse. Et l'autre légende herculéenne, la légende des Colonnes prit naissance au même lieu, à la même date, par le même procédé.

Suivant Hérodote, c'étaient des Phocéens qui les premiers parmi les Hellènes avaient exploité commercialement l'Étrurie, l'Ibérie et Tartessos et qui étaient devenus les alliés du roi d'Espagne Arganthonios[1]. Ces Phocéens étaient donc arrivés au Détroit par la côte Nord-Est, après avoir longé l'Italie et l'Ibérie. La phocéenne Marseille avait été une de leurs étapes. Sur la côte espagnole, près de Malaga, Mainakè passait pour la dernière de leurs colonies vers le couchant, ὑστάτην τῶν Φωκαικῶν πόλεων πρὸς δύσει κειμένην[2]. D'avance, grâce aux poèmes homériques qu'ils savaient par cœur depuis l'école, ces Ioniens connaissaient « les Hautes Colonnes », et voici qu'à l'entrée du détroit, une paire de hautes colonnes leur apparut, comme elle apparait encore à nos marins qui suivent la même côte espagnole. Au premier plan, bien détaché du continent par son isthme de sables, surgissant de la mer et pointant vers le ciel ses 400 mètres de roches, le morne de Gibraltar leur offrait une première colonne raide et puissante. Et là-bas, tout au fond, sur le chaos des montagnes africaines, le Mont aux Singes dressait une autre colonne aussi puissante, aussi raide et encore plus pointue. « Les Hautes Colonnes » de l'*Odyssée* devinrent pour les Phocéens les deux montants de la porte Gadiride, l'une sur la rive européenne, l'autre sur la rive d'Afrique. D'Atlas, qui *seul* les possédait au temps d'Homère, les Hautes Colonnes passèrent à Héraklès, parce que Héraklès-Melkart régnait sur cette côte européenne : les navigateurs européens ne longeaient plus les pieds d'Atlas, mais les îles et le temple d'Héraklès.

Mais, à mesure que le détroit plus fréquenté vit reculer vers l'Extrême Couchant le terme des navigations classiques, à mesure aussi que le temple de Melkart à Gadès jouit d'une plus grande renommée et éclipsa le pauvre sanctuaire des Pigeons, il y eut beau prétexte à discuter la situation exacte des fameuses Colonnes.

Dans le détroit, Abila et Kalpè, le Mont aux Singes et Gibraltar étaient bien des colonnes, mais ce n'étaient plus les Colonnes d'Héraklès, puisqu'elles ne marquaient ni le bout du monde ni le terme des expéditions herculéennes : Héraklès était allé jusqu'à Gadès voler les bœufs de Géryon et, au delà même de Gadès, l'île d'Onoba était une île hérakléenne. Les vraies Colonnes d'Hercule étaient donc à Gadès ou à Onoba. Pour les retrouver dans les Iles du détroit, dans l'île d'Hèra et dans l'île de la Lune, il fallait une connaissance personnelle, une vue de ces parages. Seuls les familiers du détroit pouvaient connaître ces deux îlots. La roche des Pigeons surtout était ignorée. L'île d'Hèra, notre île Verte, a joui parmi les marins d'une constante célébrité, à cause de sa situation au milieu du golfe, à cause des facilités de mouillage, aussi, et des abris qu'elle offre entre elle et la côte : Algésiras, *l'Ile*, ont dit les Arabes pour désigner toute la rade. L'îlot des Pigeons, par contre, est sans utilité, et il ne se distingue en rien des mille autres roches plus grandes ou plus petites que l'on peut signaler sur

1. Hérod., I, 152.
2. Strab., III, 156.



FIG. 38. — GIBRALTAR VU DU NORD-EST
D'après une photographie communiquée par M. le Consul de France.

toute cette côte espagnole (cf. la Perle ou Cabrita, un peu plus au Nord). Les caboteurs de la côte espagnole ne lui feront jamais aucune renommée. Aux seuls caboteurs de la côte africaine, elle pourrait fournir un *amer*, une borne indiquant le point le plus resserré du passage : abandonnant la côte africaine, non loin de l'île de Perejil, à la pointe Leona, les Sémites, quand ils voulaient franchir le détroit, devaient gouverner sur l'île des Pigeons pour gagner la côte européenne et la rade de Karteia Hérakleia. Les Sémites connaissent donc et dénomment cette île où ils viennent retrouver l'abri des côtes après la traversée du « grand abîme ». Mais les Hellènes vont franchir l'abîme entre Tarifa et Tanger : l'îlot des Pigeons n'est plus rien pour eux : « Artémidore, dit Strabon, connaît l'île d'Hèra (notre île Verte), mais il nie l'existence de l'île d'Hercule (notre île des Pigeons)[1]. »

L'onomastique même des Colonnes nous montre comment les Hellènes ont usé des côtes européennes et des côtes africaines. Sur la côte espagnole qu'ils suivent, les Hellènes ont traduit *la Cruche*, Kalpè. Sur la côte africaine, ils n'ont fait que transcrire *Abila* et ils ont oublié que l'Atlas odysséen en était un doublet.

Aussi Perejil devait-elle leur être entièrement inconnue. En suivant leur route habituelle sur l'autre rive du détroit, au long de la terre espagnole, ils ne pouvaient même pas l'apercevoir. Que l'on jette les yeux sur la vue de côtes donnée par nos *Instructions nautiques* ou sur nos figures 39 et 40, et l'on vérifiera tout aussitôt combien ces *Instructions* ont raison de nous dire : « cette île de Perejil se distingue avec peine au milieu des hautes terres dont elle est entourée ». Mais si les marins d'Europe l'ignorent, toutes les marines, qui ont exploité ou possédé la côte d'Afrique, la connaissent. Les Espagnols, maîtres de Ceuta, lui ont imposé leur nom de *Perejil*. Avant eux les Arabes, maîtres de Tanger, l'appelaient *Taoura*[2]. Au début de l'histoire méditerranéenne, les Phéniciens de Carthage ou de Tyr, caboteurs de la côte africaine, durent aussi lui donner un nom. Ils avaient même beaucoup plus de raisons de la connaître que les Arabes ou les Espagnols. Pour leurs petits bateaux, cette île avait une utilité qu'elle n'offre plus aux grands vaisseaux modernes. A l'intérieur du Détroit, elle était pour eux le seul mouillage absolument sûr, le seul refuge à couvert de tous les vents. Examinons, en effet, avec l'aide des *Instructions nautiques*, les conditions d'établissement à l'intérieur de ce détroit.

Les vents d'Est et d'Ouest sont ici les vents régnants : « Dans le détroit de Gibraltar, on peut généralement classer les vents en deux séries, ceux de l'Ouest et ceux de l'Est. Les vents soufflant des autres directions s'infléchissent aux extrémités du passage pour suivre le gisement des côtes, ainsi que cela arrive presque toujours dans les canaux étroits et limités par de hautes terres. On peut donc dire que les vents généraux dans le détroit sont ceux de l'Est, variant du

1. Strab., III, 170.
2. Cf. Tissot, *op. laud.*, p. 161-162.

Nord-Est au Sud-Est, et ceux de l'Ouest variant du Nord-Ouest au Sud-Ouest »[1]. Sur tout le développement de ses côtes, espagnoles ou africaines, le Détroit ne présente pas beaucoup d'abris, où l'on soit couvert à la fois des vents d'Est et des vents d'Ouest. La plupart des mouillages, abrités d'un côté, sont ouverts de l'autre. Sur la côte d'Espagne, le seul port d'Algésiras, couvert par la haute terre des vents de l'Ouest, est bien abrité par l'île Verte des vents de l'Est : « ce mouillage est très bon et très sûr avec les vents d'Ouest; le sable y est de sable vasard et d'excellente tenue (*pingue lutum* d'Aviénus); les petits navires mouillent le plus souvent à l'entrée du canal qui sépare l'île Verte de la côte, afin d'être abrités par cette île et par les récifs qui l'entourent contre les vents du Sud-Est[2] ». Grâce à l'*Ile*, la côte espagnole offre donc aujourd'hui à nos grands vaisseaux le seul mouillage du Détroit qui soit à peu près sûr, le mouillage de l'Ile, Algésiras.

Pour les petits bateaux de l'antiquité, la côte africaine avait aussi, grâce à Perejil, son port de l'Ile : sur la côte de Libye, ce port est aussi le seul mouillage couvert de toutes parts. Si l'on vient de Ceuta, dont la rade foraine est ouverte à tous les vents, on rencontre d'abord, au pied même du Mont des Singes, une baie que nos marins appellent baie de Benzus : une haute et longue pointe, la Pointe du Lion, la protège contre les vents d'Ouest, mais en laissant encore passer les rafales, et rien ne la protège contre les vents d'Est. Cette baie dut pourtant à ses sources de devenir un mouillage important des Arabes : « Au fond de la baie de Benzus, les terres s'élèvent rapidement, formant des terrasses superposées, sur lesquelles on aperçoit encore plusieurs tours, débris, dit-on, de l'ancienne ville de Bullones (sources). Une grande quantité de sources jaillissent sur le bord de la mer, dans cette vallée encaissée de tous côtés par les versants du Mont aux Singes[3]. » Les géographes arabes Edrisi et Aboul-Féda vantent pour la fertilité de son territoire cette ville qu'ils appellent Beliounesh et qui fut, disent-ils, un grand port pour la pêche du corail : « L'anse de Beliounesh offre d'ailleurs toutes les conditions indispensables à l'existence d'un centre de population de quelque importance; l'eau, assez rare sur toute cette côte, y jaillit en abondance[4]. » Bullones peut être en effet le site d'une ville indigène. Mais c'est de l'autre côté de la Pointe du Lion que se trouve la véritable Algésiras africaine, surtout l'Algésiras des marines primitives. A l'Ouest de cette pointe, les contreforts du Mont aux Singes bordent une rade très encaissée renfermant l'île de Perejil. Entre Perejil et la Pointe du Lion, s'allonge un mouillage étroit, mais bien couvert, que le Lion abrite des vents d'Est et que Perejil abrite des vents d'Ouest : « Si ce n'était l'hostilité des Maures, disent les *Instructions nautiques*, les petits bâtiments auraient entre l'île et la côte un bon abri contre les vents d'Est et d'Ouest. En cas de nécessité, on pourrait faire de l'eau à terre

1. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 98.
2. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 169.
3. *Instruct. naut.*, n° 259, p. 98.
4. Tissot, *op. laud.*, p. 169.

en face de l'île; mais il faudrait se défier d'une attaque soudaine[1]. » Cette échelle bien couverte, pourvue d'une aiguade et d'une petite île, à la bouche ou en travers d'un détroit, est le type même des établissements primitifs tels que nous venons de les décrire. Et l'île de Perejil est une île de la Caverne : « A la base du Mont aux Singes, Perejil est un rocher de 74 mètres couvert de broussailles. Accore du côté de l'Ouest, elle a vers l'Est les deux anses du Roi et de la Reine, avec une grotte appelée la Grotte des Palomas ou des Pigeons, où deux cents personnes pourraient se réfugier[2]. » Voilà, je crois, l'île lointaine, l'île de la Nymphe aux Cavernes profondes, la fille d'Atlas-Abila, puisqu'elle est voisine du Mont aux Singes. A nous en tenir aux renseignements des *Instructions nautiques*, on peut retrouver en ce site toutes les particularités de la description odysséenne.

C'est une île assez haute, avec un sommet, *un nombril* de 74 mètres,

νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης,

avec des roches et des falaises accores, où venait s'asseoir Ulysse pour pleurer devant la mer inféconde,

ἤματα δ' ἂμ πέτρῃσι καὶ ἠιόνεσσι καθίζων,

avec deux cales de débarquement et des tapis de persil,

ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου.

Le *selinos* ou *petroselinos* des Grecs est devenu le *petroselinum* des Romains d'où nous avons tiré *persil* : les Espagnols en ont tiré *perejil*, avec toutes les acceptions du mot *petroselinum*, c'est-à-dire soit la plante comestible et terrestre, soit l'ombellifère marine, *crithmum maritimum*, qui pousse sur les rivages rocheux et que nous appelons passe-pierre ou *fenouil de mer* : « persil de mer, *perejil da mare* », disent les Espagnols.

L'île du Persil a sa Caverne, sa grande caverne,

.... ὄφρα μέγα σπέος ἷκετο....,

que peuplent les Oiseaux marins, sa Grotte des Palombes,

ἔνθα δέ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο.

C'est bien la fille d'Atlas, *Atlantis, contra montem Atlantem*, blottie tout contre la montagne. Atlas la domine de ses Hautes Colonnes et l'entoure de ses contreforts, au point que l'île semble ne faire plus qu'une avec le mont. Elle est fille de la Montagne Pernicieuse, Ἄτλαντος ὀλοόφρονος, d'où tombent les rafales. Autour d'elle tourbillonnent les courants : « Lorsqu'on navigue dans le détroit avec des vents d'Est, il faut se défier des rafales souvent très violentes, quand on

1. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 33-34.
2. *Instruct. naut.*, *id.*, *ibid.*

est à l'Ouest du morne de Gibraltar, dans les environs du Mont aux Singes, presque à la pointe Ciris.... Avec les vents d'Ouest, les rafales sont à craindre, quand on est à l'Est du morne de Gibraltar, aux abords du Mont aux Singes, dans la baie de Benzus et dans celle de Ceula.... Les raz de marée des pointes Ciris, Leona, etc., jusqu'à Ceuta, ont peu d'étendue. Ils sont quelquefois assez violents.... Près des pointes Ciris et Leona, on a des courants de 3 à 4 milles[1]. » C'est bien l'île cerclée de courants, ἀμφιρύτη, de l'*Odyssée*.

*
* *

J'aurais voulu contrôler de mes yeux, comme je l'ai fait pour les autres sites de l'*Odysseia*, l'exactitude de ces *Instructions nautiques*. Des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de poursuivre jusqu'à Perejil mon voyage odysséen. Mais tout avait été combiné pour cette expédition. M. A. de Gerlache, le commandant du yacht *Selika*, qui rentrait des mers Levantines après une fructueuse expédition scientifique, avait bien voulu m'offrir passage à son bord, où mon ami M. J. Bonnier, directeur du laboratoire biologique de Wimereux, était embarqué. Nous devions partir de Naples le 18 juin 1901. Ne pouvant me trouver au rendez-vous, j'ai prié M. J. Bonnier de se charger de la besogne. C'est à lui et à M. Pérez, son compagnon de voyage, que je dois les photographies ci-jointes, et M. Bonnier a bien voulu m'écrire sur les lieux mêmes la description que voici :

S. Y. « Selika »
Y. C. A.

Détroit de Gibraltar, 26 *juin* 1901.

Nous venons de passer quatre heures à Perejil. Nous étions arrivés ce matin en vue de Gibraltar. La brume remplissait le détroit et elle était assez épaisse pour qu'il nous fût impossible de distinguer la côte d'Afrique; vers dix heures, il a même plu. Il nous a donc été impossible d'apercevoir et de photographier le Mont aux Singes. Nous nous sommes bornés à prendre un assez grand nombre de photographies de la Colonne européenne, vue du large et du détroit : à défaut de bonnes épreuves, vous aurez du moins d'exactes silhouettes. Après un léger crochet dans la baie d'Algésiras, nous avons traversé le détroit du Nord au Sud; nous avons atteint la côte africaine et nous nous sommes mis à la recherche de Perejil. C'est une vraie recherche en effet. L'île est difficile à trouver, même quand le temps est tout à fait clair. Elle ne peut être distinguée du reste de la côte africaine, dont elle semble l'une des nombreuses indentations. Dans la brume, un œil non prévenu ne saurait l'apercevoir. Il faut l'aide de la carte pour la découvrir sous la Pointe Leona. Cette pointe elle-même, assez avancée, se découvre assez rapidement.

Nous apercevons enfin la masse ronde, *le nombril*, de Perejil. Elle est, nous dit-on, juste à la base de la plus haute cime du Mont aux Singes. Nous voulons bien le croire. Mais la brume, qui couvre tout, coupe les montagnes à quelques mètres au-dessus de nos mâts. L'île ne semble qu'un contrefort des monts côtiers, mal séparée du rivage

1. *Instruct. naut.*, n° 250, p. 15. 27, 31.

africain par un goulet resserré, d'une encablure et demie de large, que parsèment des écueils et des récifs en son milieu.... La brume s'était un peu élevée. Elle ne remplissait plus le détroit, au ras même de l'eau. Mais elle flottait toujours à mi-pente des montagnes et, durant toute la journée, nous n'avons pas aperçu les sommets de la côte marocaine : la brume les cachait. Sur toute nos photographies, cette masse de brumes apparaît indistincte, blanchissant la pointe des collines, coupant brusquement la masse de la montagne, noyant les contours de toutes choses et estompant toutes les lignes d'horizon; mais l'île se découpe nettement sur la mer dégagée.



Fig. 39. — Le *nombril* de Perejil [1].

L'île, qui nous apparaît plus distinctement, est très haute et très à pic. Elle se compose de deux blocs terminés en table, que sépare l'un de l'autre une dépression et une assez profonde échancrure de la côte orientale. Le bloc du Nord est le plus élevé : il atteint 244 pieds. Il ne présente pas à la mer une muraille abrupte, bien qu'il plonge encore de 22 brasses sous la vague. Le bloc du Sud, un peu moins haut, est plus accore : des rochers et des récifs le bordent dans le chenal qui le sépare de la terre, et rendent ce chenal assez dangereux. Nous débarquons, le commandant de Gerlache, Pérez et moi, sur la côte nord-occidentale qui est la plus accessible. De ce côté, où la pente de l'île est plus longue, l'abordage est possible, je ne dis pas facile; car si nous avions eu une grosse mer, il eût fallu sans doute y renoncer. Nous mettons le pied sur le sol de l'île. C'est une masse de calcaire siliceux; la pierre est d'un grain très fin. La masse est à bords très abrupts, presque toujours verticaux. Le sommet est assez régulièrement aplani. Les couches de calcaire, inclinées de 60° environ, plongent vers le N.-O. Aux endroits où la muraille éboulante dévale jusqu'à la mer, la pente est couverte, de-ci de-là, par des blocs de conglomérat; dans quelques anfractuosités assez peu



Fig. 40. — Perejil.

1. Les fig. 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45 et 46 m'ont été fournies par MM. J. Bonnier et Pérez, qui avaient pris la peine de photographier à mon intention toutes ces vues du Détroit et de l'Ile.

profondes, on trouve de la brèche osseuse avec des fragments de silex et des ossements identiques à ceux des grottes préhistoriques.

L'ascension est assez pénible. Entre les blocs de calcaire de toute taille, pousse une végétation très drue, sinon très haute, d'oliviers rabougris, de houx, de pins et d'autres arbres ou arbustes parmi lesquels il faut noter surtout une espèce de frêne. Les blocs de rocher sont recouverts par cette frondaison, qui forme un taillis parfois infranchissable. Entre les arbustes, surgit encore une végétation très dense de plantes herbacées, smilax, acanthe, *narcissus*, statice, *sedum*, *gladiolus*, tamaris. Par endroits, ce sont de gros bouquets violets, des plaques de statice en fleurs : j'ai cueilli à votre intention quelques branches de ces jolis bouquets violets qui se pressent sous nos pas et qui font en certains endroits de véritables tapis. Mais la plante dominante est le *crithmum maritimum*, notre passe-pierre ou criste marine, que dans certaines parties de la France on nomme aussi *fenouil de mer* et qui s'emploie pour assaisonner les salades : on le confit aussi dans du vinaigre pour en faire un condiment. L'île en est couverte. C'est bien l'Ile du Persil de Mer.



Fig. 41. — Nous débarquons....

Les oiseaux de mer, goélands, mouettes et cormorans, abondent. Leurs troupes très nombreuses font un vacarme assourdissant, quand on viole leur domicile. Une assez forte couche de guano couvre les roches. Dans les anfractuosités de la muraille à pic, nichent des pigeons bisets et quelques merles.



Fig. 42. — La côte Sud.

Nous avons gravi la pente. Nous arrivons sur la table du haut. C'est une assez grande étendue plate, un champ de pierres, assez uni, couvert de végétation, de verdure et de



FIG. 45. — LA CÔTE EST DE PEREJIL

fleurs violettes. Un vieux drapeau marocain, couché par le vent, gisait là. Les blocs de calcaire amoncelés cachent des ruines, dont les murs sont faits de pierres non cimentées et grossièrement taillées : les *Instructions nautiques* anglaises veulent y voir des ruines de citernes portugaises. Nous rencontrons, dans un tas de débris, des tuiles de Marseille qui témoignent que récemment on a voulu installer ici un abri. Nous avons exploré le sommet et les pentes de l'île. Nous avons découvert quelques trous, grottes ou anfractuosités, de taille médiocre. Aucune ne peut être cette grotte des Palombes que signalent les *Instructions*. Aucune ne peut renfermer les 200 hommes dont elles nous parlent. Nous sommes assez déconfits de ce résultat. Nous ne pouvons descendre vers la façade méridionale de l'île qui regarde la côte marocaine. L'île n'offre à cette côte qu'une muraille droite. Nous ne pouvons descendre non plus vers la façade orientale qui regarde Gibraltar, à cause de la pente trop brusque. Nous revenons à notre embarcation sur la côte nord-occidentale et nous prenons le parti de faire tout le périple de l'île en canot, malgré la houle, en nous tenant aussi près que possible du rivage. La côte Sud, à pic, ne présente que des flancs dénudés. Mais la côte Est est plus accidentée. Une grande dépression sépare les deux blocs de l'île et cette dépression elle-même est découpée par deux petites criques étroites, des sortes de *fjords* à pic où l'on ne peut entrer que par mer : ce sont les anses du Roi et de la Reine, disent les *Instructions*. Dans le fond de l'anse septentrionale, nous avions aperçu du sommet de l'île une excavation assez large. Mais d'en haut il n'était pas possible d'en atteindre la bouche qui s'ouvrait au ras de la vague, tout au bas de la muraille abrupte; il nous avait été même impossible de voir l'ouverture réelle et d'en deviner la profondeur, parce que nous n'avions pu nous aventurer au flanc de cette paroi presque à pic.



Fig. 44. — L'Anse du Roi.

Notre canot pénètre dans l'anse. Il faut prendre quelques précautions. La mer est calme, mais la passe est semée de roches. C'est un *fjord* pittoresque aux parois abruptes, aux eaux très claires et d'une merveilleuse transparence. Le fond, par quelques brasses, apparaît jonché de blocs multicolores, en éboulis, et tapissé d'algues calcaires, rouges et violettes. Au niveau de l'eau, tout le pourtour du *fjord* est revêtu de polypes d'un rouge écarlate très vif (*cariophyllea*) et la houle a poussé dans cet abri une multitude de petites méduses violettes. Le beau décor et la jolie ornementation pour la demeure d'une déesse marine!

Au fond de la crique, voici la grotte. C'est d'abord une fente plus haute que large. Je crains que la photographie ne vous rende que petitement cette grande bouche. Les dimensions sont en réalité très grandes. Si l'ouverture vous paraît étroite, c'est qu'elle

a une vingtaine de mètres en hauteur et seulement sept ou huit mètres de large. Telle quelle, c'est une grande caverne et dont on ne peut apprécier dès l'abord l'étendue, parce qu'elle se compose de deux salles qui ne sont pas sur le même axe. Elle ne paraît donc au début que peu profonde, puis, au bout de 10 mètres environ, elle fait brusquement un coude et l'on pénètre dans une autre salle qui a 40 ou 50 mètres de long, et qui vraiment est une retraite spacieuse.

Le canot est arrivé à travers la brume et les roches jusqu'à la bouche de la caverne. Nous mettons pied à terre, sur les roches émergées, opération qui serait tout à fait impossible par grosse mer. Après avoir sauté de roches en roches émergées, nous entrons dans la première salle. Le seuil est formé de gros rochers où la mer brise toujours, même par temps calme. La pente de blocs éboulés sort rapidement de l'eau. Ces blocs de calcaire couvrent le sol de la première salle, en pente assez raide. L'axe de la seconde chambre est presque perpendiculaire à l'axe de la première. La rampe du sol continue de monter vers le plafond qu'elle atteint au fond de la salle. Cette pente, assez raide elle aussi, est couverte dans cette seconde salle d'un amas de poussière rougeâtre, qui provient de l'altération des parois schisteuses : dans cette poussière, abondent les ossements de petits mammifères et d'oiseaux. Le fond de la salle est très obscur : il a fallu des bougies pour y pénétrer. Dans les deux salles, le plafond est à peu près horizontal. Il est formé d'un conglomérat de gros galets. Ce conglomérat devait, à l'origine, remplir toute la caverne. Il s'est lentement décomposé sous l'action des eaux souterraines. Les traces de cette action sont encore nettement visibles, tant sur les parois de la grotte que dans les stalactites, peu nombreuses il est vrai.



Fig. 45. — L'entrée du fjord.

A cette grotte principale, sur la gauche, s'adjoint une partie creuse formant grotte secondaire. Il est possible qu'autrefois ce réduit fût une autre chambre de la caverne. Celle-ci devait être, en effet, beaucoup plus longue. Elle devait, semble-t-il, occuper tout le couloir marin, que le fond de la crique remplit aujourd'hui de ses eaux. Ce couloir, à ciel découvert maintenant, portait un plafond qui s'est effondré : les blocs gisent dans l'eau peu profonde; sur le pourtour des parois, une corniche saillante subsiste, indiquant encore la hauteur du plafond. La caverne devait donc s'avancer jusqu'à la mer profonde, ou peu s'en faut, et présenter aux marins un refuge plus visible. Actuellement, des épaves de filet, des flotteurs de liège et de bois jonchent encore le seuil de l'entrée; les pêcheurs doivent connaître et fréquenter cet abri, que l'on ne peut atteindre que par mer, car, du côté de la terre, il est littéralement inaccessible : c'est pour les marins une cachette presque introuvable et un inexpugnable réduit.

Il n'y a pas trace dans l'île d'aiguade ou de torrent. Mais il est possible de se procurer

facilement de l'eau sur la côte voisine : de nombreux torrents tombent du Mont aux Singes ; la verdure de ces torrents apparaît dans les maigres cultures et dans les pacages où l'on aperçoit quelques troupeaux de chèvres et de vaches....

Voilà tout ce que fut cette expédition, qui présente quelques fatigues, mais aucun danger, quoique les *Instructions nautiques* recommandent la prudence et parlent des



Fig. 46. — L'entrée de la Grotte.

incursions soudaines des pirates Rifains. La grotte offrirait certainement aux marins un bon lieu d'embuscade, une excellente cachette, et l'île tout entière est véritablement une cachette dans le détroit : il faut la connaître pour la découvrir : à quelques milles, nous ne la distinguions déjà plus parmi les contreforts du Mont aux Singes.

Voilà donc bien l'*Ile de la Cachette*, l'*Ile de Kalypso* (καλύπτω, *je cache, je couvre*), l'île boisée, νῆσος δενδρήεσσα, l'île toute pleine de persil et de fleurs vio-

lettes, se dressant sur les flots comme un nombril sur un bouclier, et portant deux tables, deux étendues planes, couvertes de bois et d'herbes. Que les premiers navigateurs du détroit aient connu et fréquenté ce refuge; que, Tyriens ou Carthaginois, ces caboteurs de la côte africaine aient adopté cette merveilleuse station de pêche, de commerce et de piraterie, nous pourrions *a priori* l'affirmer. Avec la rade couverte de tous vents, qu'elle laisse entre elle et la côte; avec cette caverne accessible aux seuls gens de mer et inaccessible aux indigènes, facile à découvrir quand on vient de l'Est, impossible à voir de tous les autres côtés; avec cette cachette souterraine aux longs replis mystérieux; avec sa haute guette dominant la mer du Levant et du Couchant à l'entrée du détroit, Perejil est la meilleure embuscade et le meilleur entrepôt, la véritable échelle des barques primitives. La topologie seule nous permettrait d'imaginer comment en ce point les premiers explorateurs de la Porte Gadiride eurent une de leurs étapes d'abord, puis un de leurs points d'appui pour la découverte et pour l'exploitation de la mer Occidentale : la seule topologie nous dit que Perejil fut l'*Ile*, l'*Algesiras*, des premières marines. Mais, en outre des données topologiques, nous avons un texte ancien.

Les textes classiques ne mentionnent plus cette station africaine. Grecs et Romains, caboteurs de la côte espagnole, ignorent cette cachette. Mais Strabon nous a conservé le souvenir, qu'une tradition locale sans doute perpétuait, du premier établissement tyrien en ces parages. Il faut seulement bien prendre garde à ce texte du Géographe, que les copistes semblent avoir gâté : « Les premiers Tyriens, envoyés pour explorer le détroit, τοὺς δὲ πεμφθέντας κατασκοπῆς χάριν, s'arrêtèrent à la passe que domine Kalpè, ἐπειδὴ κατὰ τὸν πορθμὸν ἐγένοντο τὸν κατὰ τὴν Κάλπην, en considérant comme les bornes du monde les deux promontoires qui forment le détroit, τὰ ἄκρα ποιοῦντα τὸν πορθμόν (donc Abyla-Atlas et Kalpè-Gibraltar) et ils s'établirent en un certain point dans l'intérieur des passes, κατασχεῖν εἴς τι χωρίον ἐντὸς τῶν στενῶν, sur le territoire actuel des Axitans, ἐν ᾧ νῦν ἐστὶν ἡ τῶν 'Αξιτανῶν πόλις[1]. » Les manuscrits donnent *Axitans*, 'Αξιτανῶν. C'est une faute évidente. Sur cette côte ou dans ces parages, il n'existe aucune ville portant ce nom. Les éditeurs corrigent d'habitude en *Exitans*, 'Εξιτανῶν, et pensent à une ville de la côte espagnole que Strabon appelle, en effet, *Ville des Exitans*, 'Εξιτανῶν πόλις, mais à laquelle Ptolémée et les Latins donnent son vrai nom de *Sex* ou *Six*. Cette ville espagnole est située à l'Est de Malaga, près de Motril. C'est un port de la Méditerranée, que 200 kilomètres pour le moins séparent du détroit de Kalpè. Il est très loin à l'extérieur des passes. Or, sans compter que les Tyriens ont dû venir le long de l'Afrique et que leur premier établissement n'a pas dû être sur la côte d'Europe, le texte de Strabon nous dit formellement que cet établissement tyrien est dans le détroit, à l'intérieur des passes, ἐντὸς τῶν στενῶν.

1. Strab., III, 170.

Il faudrait corriger autrement le texte de Strabon et lire *Axi[li]tans* 'Αξι[λι]τανῶν, ou *Exi[li]tans*, 'Εξι[λι]τανῶν. La faute s'expliquerait d'elle-même : le scribe en copiant s'est trompé d'iota; il a sauté du premier au second. Et sur la côte africaine, à l'intérieur des passes, au pied d'Abila, Ptolémée mentionne une *Exilissa*, 'Εξίλισσα, qui serait la ville de Strabon :

C'est dans l'anse de Benzus que devait être située l'Exilissa de Ptolémée, dit Tissot[1]. Les distances qu'indique Ptolémée entre cette position et celles qui précèdent ou qui suivent, se retrouvent exactement. La latitude indiquée pour Exilissa prouve, d'autre part, qu'elle était considérée par Ptolémée comme le point le plus septentrional de la côte; or les deux pointes Blanca et Leona sont précisément, de toutes les saillies du littoral, celles qui s'avancent le plus vers le Nord.... On trouve encore dans cette rade de Beliounesh les ruines d'une ville arabe qui a dû être florissante. Ces débris n'ont fait que se superposer aux débris antiques dont El-Bekri signalait encore l'existence au XIe siècle.... L'anse de Beliounesh offre d'ailleurs toutes les conditions indispensables à l'existence d'un centre de population; l'eau, assez rare sur toute cette côte, y jaillit en abondance des contreforts rocheux du Djebel Mouça (le Mont aux Singes); le plateau, qui s'étend entre ces contreforts et le rivage, présente de riches cultures; abritée à l'Est et à l'Ouest, l'anse de forme demi-circulaire offre un mouillage sûr et profond.

Cette rade de Benzus est toute disposée, en effet, pour le bien-être et la prospérité d'une ville, mais d'une ville indigène. Quand les indigènes naviguent ou quand les navigateurs étrangers sont maîtres du pays, une grande ville peut naître et prospérer en ce site. La sûreté de la rade et l'abondance des sources jaillissantes peuvent grouper en ce point une assez forte population. Les Romains eurent ici leur Exilissa, et les Arabes leur Beliounesh.

Mais, pour subsister au fond de ce cirque, que les montagnards riverains dominent de toutes parts, il faut qu'Exilissa ait imposé aux indigènes la paix romaine, et Beliounesh, la fidélité musulmane. Dans cette cuvette, impossible à défendre, un établissement maritime est à la merci des indigènes : les étrangers ne peuvent pas tenir la côte, si les indigènes ne leur sont alliés ou sujets. Aussi le jour où un royaume indigène se forme sous le nom d'Empire du Maroc, le jour surtout où les indigènes du rivage, les Rifains, ne connaissent plus de loi que leur bon plaisir, c'en est fait de la Beliounesh des Arabes. Elle disparaît comme l'Exilissa des Romains a disparu dans l'écroulement de la force romaine et comme, auparavant, avait disparu la première Exilissa des Sémites. Car la tradition rapportée par Strabon est tellement vraisemblable qu'elle s'impose à notre créance. Il me paraît certain qu'en cette rade, auprès de ces sources, les premiers Tyriens ont dû tenter un établissement. Durant ce premier établissement, l'Ile de la Cachette, avec son mouillage plus sûr, son observatoire plus découvert et son réduit, ne put manquer d'avoir un rôle et une renommée. C'est de ce premier établissement que dateraient, à mes yeux, la renommée de Kalypso

1. *op. laud.*, p. 169.

et la description odysséenne. L'île elle-même était déserte, comme dit le poème : elle n'était le séjour ni des dieux, ni des mortels,

... οὐδέ τις αὐτῇ
μίσγεται οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων[1].

La ville des hommes et les autels des dieux n'étaient pas là.

... οὐδέ τις ἄγχι βροτῶν πόλις, οἵ τε θεοῖσιν
ἱερά τε ῥέζουσι καὶ ἐξαίτους ἑκατόμβας[2].

La ville et les temples d'Exilissa s'élevaient de l'autre côté du Lion, près des sources, au milieu des jardins et des arbres, dans la rade de Benzus. Mais l'île était la véritable échelle de cette ville à demi continentale, la Minoa de cette Mégare, le port, le refuge, la cachette, l'entrepôt, l'embuscade et la guette.... Elle fut, un instant, la grande relâche de ce détroit. Elle le demeura sans doute tant que l'amitié ou la soumission des indigènes permit à la ville tyrienne de subsister, ou tant que les navigateurs ne trouvèrent pas de station plus commode.

Survint, quelque jour peut-être, une descente des Rifains qui saccagèrent cette ville des étrangers pour en piller les magasins et les palais. Peut-être aussi, — et je crois cette alternative plus vraisemblable, — survint une découverte des navigateurs qui leur rendit la Cachette moins utile et moins appréciée. La côte espagnole, une fois découverte, et le fameux royaume de Tartessos devinrent l'Eldorado de ces premières marines, la terre de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain. En face de la *Cachette*, sur la côte de Tartessos, non loin des bouches du Grand Fleuve, comme diront les Arabes, *Ouad-Al-Kebir*, une double petite île côtière offrit aux Tyriens ses plages et sa rade spacieuse. L'île était un peu basse, il est vrai ; noyée dans le marais, elle était à la merci des indigènes et n'offrait pas le réduit fortifié de Kalypso. Mais les indigènes étaient doux, hospitaliers, amis du commerce et des peuples de la mer : jusqu'au temps des Hellènes, les gens de Tartessos garderont cette renommée de douceur et d'hospitalité. Il était facile, d'autre part, d'élever quelques retranchements, de bâtir une enceinte de murailles, grâce au tendre calcaire du pays. Les Tyriens transportèrent sur cette *Ile de l'Enclos* ou *du Retranchement* leur factorerie principale, *Gadeira*. La Cachette fut un peu délaissée. Longtemps encore sa renommée subsista pourtant (dans un autre détroit, la renommée du poste continental, Aden, n'empêche pas l'île même de la passe, Périm, de rester célèbre parmi les marins et parmi les géographes). Les Hellènes homériques ont connu

1. *Odyss.*, VII, 246-247. Cf. El-Bekri, trad. de Slane, p. 241 : « On rencontre le port de l'île de Toura : sur la terre ferme, on voit le village qui a donné son nom à l'île et au port. L'île de Toura a l'aspect d'une montagne entièrement séparée du continent ; la côte de la terre ferme se compose de hautes falaises ; le port est situé entre elles et l'île. De là on se rend à Belyounech dont le village est bien peuplé et abonde en fruits. De cet endroit au port de l'île de Toura, il y a cinq milles par terre.
2. *Odyss.*, V, 101-102.

Kalypso. Mais les Romains, sans le savoir, connurent aussi la Cachette et même, dans ce détroit, ils ne connurent d'abord que la Cachette et toujours ils gardèrent à ces parages le nom d'Ile de la Cachette. A notre tour, sans le savoir, nous parlons couramment encore de cette Ile de la Cachette ou de Kalypso, dont nous avons singulièrement déplacé le gîte et élargi les dimensions. Un doublet gréco-sémitique va nous ramener à la compréhension plus exacte de mots que nous employons sans les bien comprendre. Nous appliquons maintenant à toute la péninsule ibérique ou espagnole le vieux nom que les premiers navigateurs sémitiques donnèrent à Perejil : *Espagne*, *I-spania*, l'*Ile de la Cachette*.

*
* *

C'est sous le nom de *Ibérie*, Ἰϐηρία, que les Hellènes connurent toujours la péninsule extrême de l'Europe occidentale. Mais les Romains employèrent toujours le nom de *Espagne, Ispania*. D'où viennent ces deux noms? les Anciens eux-mêmes l'ignorent et nous ne pouvons avoir que des indices. La plupart des géographes admettent que les Romains ayant d'abord connu l'Espagne par l'intermédiaire des Carthaginois, le mot *Ispania* est peut-être sémitique[1]. Les traités de commerce que nous rapporte Polybe nous montrent en effet, dans la la Carthage du VIe siècle, l'intermédiaire commerciale entre la côte italienne et la mer Occidentale : les Carthaginois par ces traités se réservent le monopole de cette mer[2]. Le mot *Hispania* ou *Ispania* se présente d'ailleurs comme l'un de ces noms d'îles méditerranéennes qui commencent par le vocable sémitique אי *ai*, *e*, ou *i*, *l'île* : les Gréco-Romains disent aussi σπανία et σπάνος, *spanus* et *spania*, comme si le début du nom en pouvait être séparé sans trop altérer le sens. Pour la seconde partie de ce nom, la plupart des géographes et étymologistes songent à la racine sémitique צפן, *sapan*, dont un dérivé צפון, *sapoun*, ou צפין, *sapin*, signifie *le trésor*[3]. L'Espagne, *I-spania*, serait l'île du Trésor. L'Espagne minière, productrice de toutes les richesses minérales, mérite bien ce nom. Les Anciens s'accordent à célébrer la richesse de cet Eldorado. Poseidonios vante le nombre et la richesse des mines espagnoles. Il dit qu'on peut croire vraiment à la légende des forêts enflammées, fondant les minerais, et de la terre suant l'or et l'argent. Chaque montagne, chaque colline n'est qu'un monceau de richesses. Ces pays sont les trésors inépuisables de la nature, θησαυροὺς φύσεως ἀενάους, le coffre-fort royal de l'éternité, ταμιεῖον ἡγεμονίας ἀνέκλειπτον. La terre n'y est pas seulement riche, mais encore « sous-riche », οὐ γὰρ πλουσία μόνον ἀλλὰ καὶ ὑπόπλουτος, et ce n'est pas Hadès vraiment qui habite en dessous, mais Plouton[4]. Ces mots de Poseidonios, θησαυρούς et ὑποπλουσία, nous expliqueraient entièrement le nom de *Ile du Trésor*, *I-spania*, Ἰ-σπανία, Σπανία.

1. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdwört.*, 146.
2. Polyb., III, 24, 2 et 4.
3. Pour tout ceci, cf. H. Lewy, p. 146.
4. Strab., III, 147.

Mais si, pour le sens, l'Espagne est bien l'*Ile du Trésor*, je ne vois pas comment *I-sapoun* ou *I-sapin* nous donnerait la transcription *Ispania*. D'après les similaires de l'Écriture, en effet, nous aurions *I-saphonus* ou *I-saponum* : צפן, *Sapon*, est rendu en Σάφων par les Septante (dans le district minier espagnol, Strabon connaît une ville *Sisapon*, Σισάπων, qui est peut-être devenue *la Mine*, *Al-Maden*, des Arabes). Je ne puis donc admettre la transcription de *I-sapoun* en *I-spania*. Tout en gardant la racine sémitique *sapan*, צפן, je crois qu'il faut chercher une autre étymologie. C'est notre île de Kalypso qui va nous la fournir : la racine sémitique צפן, *sapan*, est l'équivalent exact du grec καλύπτω, *cacher*, *recouvrir*, *enterrer*; *Ispania*, c'est bien l'île (*i*) de Kalypso (*span'a*), νῆσος Καλυψοῦς, l'île de la Cachette. Car, de la racine צפן, *sapan*, se forme régulièrement le nom verbal צפנה, *span'a* (comme דאגה *dag'a*, de דאג *dag*, חלקה *halk'a*, de חלק *halak*, צדקה *sdak'a*, de צדק *sadak*, etc.), et *spania* en est la transcription la plus exacte qu'il soit possible d'imaginer : צ = *s*, פ = *p*, נ = *n*, ה = ε ou ει ou *i*.

Je crois donc que l'île de la Cachette portait à l'origine le nom d'*I-spania* et que ce nom passa, dans la suite, au continent voisin. A première vue, il peut sembler étrange que ce nom d'île africaine ait été appliqué par les Romains à la péninsule espagnole. Mais que l'on songe, un instant, aux échanges de populations et d'onomastique, qui, de tout temps, s'effectuèrent entre les deux bords de ce canal. La rive africaine est aujourd'hui jalonnée de noms espagnols, *Cala Grande*, *Perejil*, *Punta Leona*, *Punta Blanca* : nous avons imposé au Djebel Mouça des Arabes notre nom de Mont aux Singes. Inversement la rive espagnole est peuplée de noms africains, *Algésiras*, *Gibraltar*, *Guadiana*, *Tarifa*, etc. L'Espagne est aujourd'hui maîtresse de la côte africaine par ses présides de Ceuta et de Melilla. Les *Instructions nautiques* espagnoles affirmaient dès 1862 que Perejil appartient à l'Espagne, puisqu'en 1749 les ingénieurs espagnols en dressèrent le plan pour y installer un bagne. En 1887, l'Espagne essaya de faire revivre ces droits et de construire un phare sur l'îlot : les indigènes de la côte et le gouvernement marocain s'y opposèrent. Au Moyen Age, ce fut l'inverse : les Africains gouvernèrent le Sud de l'Espagne. Durant l'antiquité romaine, les Romains d'Espagne trafiquent surtout avec la côte d'Afrique et les empereurs font entre les deux rives des échanges de populations. Ils prennent les Africains de Zilis (près Tanger) pour fonder en Espagne Iulia Ioza qu'ils appellent aussi la *Passée*, *Transducta*, et Pomponius Méla est né dans cette ville, *quam transvecti ex Africa Phoenices habitant*. Inversement les Empereurs installent à Zilis une colonie romaine, qu'ils rattachent à la Bétique, *Colonia Augusta Julia Constantia Zilis*, *regum* (*Mauritaniae*) *ditioni exempta et jura Baetica petere jussa*[1]. Avant les Romains, les Carthaginois, pour leurs garnisons, en avaient usé de même : Annibal, au début de son

1. Pompon. Mel., II, 2; V, 1.

expédition contre Rome, assure la tranquillité de ces provinces en envoyant d'Espagne douze cents cavaliers et près de treize mille fantassins indigènes tenir garnison à Metagonion et à Carthage même, et en faisant venir d'Afrique en Espagne près de trois mille cavaliers et près de douze mille fantassins, dont un contingent maure, Μαυρουσίων τῶν παρὰ τὸν Ὠκεανὸν[1].

On imaginerait sans peine que, dérivant d'un bord à l'autre, transporté comme les populations elles-mêmes, le nom africain d'Ispania ait pu devenir le nom de la côte européenne, quand l'Ile de la Cachette eut perdu sa clientèle et sa renommée, et quand ce nom sans maître flotta pour ainsi dire dans le détroit. Si les indigènes ou les marins conservaient un souvenir du sens exact de ce nom, Kalypso « qui habite les cavernes creuses » pouvait se transporter sur la côte espagnole, dans les cavernes qui trouent le rocher de Gibraltar et que tous les voyageurs signalent encore : *is mirum in modum concavus, ab ea parte qua spectat occasum medium fere latus aperit atque inde ingressis totus admodum pervius prope quantum patet specus*, dit l'espagnol Pomponius Méla[2].

En bien des détroits, on trouverait de pareils échanges de toponymie. Les Romains — s'il faut un exemple — donnent à la terre des Hellènes le nom de *Græcia, Terre des Grecs*, qu'ils prirent on ne sait trop où, et qu'ils appliquèrent à toute la péninsule. Les *Grecs*, Γραικοὶ, à l'origine, étaient probablement un peuple de l'Épire, qui, peut-être, comme les Albanais d'aujourd'hui, avait des représentants ou des relations politiques et commerciales sur les deux rives du détroit adriatique. Dans le détroit même de Gibraltar, il est possible que les Sémites en aient usé de même. A la côte espagnole, les Sémites ne donnèrent pas le nom de l'*Ile de la Cachette*; mais l'ayant appelée la *Terre du Passage, Iberea*, ils appliquèrent peu à peu ce nom à toute la péninsule. Faute de doublet, il est impossible d'affirmer le sens exact du nom *Iberia*. Je croirais pourtant à une étymologie sémitique. La racine *abar*, עבר, signifie *passer, traverser*. Les Chananéens donnèrent le nom de עברי, *Iberi*, au peuple qui passant l'Euphrate ou le Jourdain était venu chez eux de l'autre côté du fleuve : Ἑβραῖος, *Hebraeus, Hébreu*; les Septante nous fournissent le doublet Ἑβραῖος-περατής, *Hébreu-Peuple du Passage*; l'épithète *transducta* que les Romains donnent à la ville espagnole Iulia Ioza traduirait exactement *iber, hébreu*. L'Écriture emploie le nom de lieu עבר, *eber*, pour désigner les pays au delà du fleuve ou de la mer. Je crois que les Phéniciens donnèrent le nom de *Iber'a*, עברה (formé de la racine *abar*, עבר, comme *span'a* de *sapan*, etc.) à la côte du détroit. De la côte, ce nom s'étendit à tout le continent, ainsi qu'il est arrivé pour le nom de *Palestine*, qui désignait originairement le rivage des Philistins, et qui désigne aujourd'hui tout le pays jusqu'au Jourdain et au delà. L'Ibérie monta vers le Nord à mesure que les flottes phéniciennes poursuivaient leurs découvertes. Elle dépassa les Pyrénées, ce qui prouve, je crois, sa migration maritime. Venu

1. Polyb., III, 33.
2. Pompon. Mel., II, 6.

par terre, le nom se fût arrêté aux Pyrénées qui dressent un obstacle presque infranchissable et qui marquent pour les terriens une frontière de pays. Mais, venu par mer, il poussa vers le Nord aussi loin que les flottes qui l'apportaient. Quand les Hellènes connurent le nom d'Ibérie, il s'étendait jusqu'au Rhône, Ἰβηρίαν ὑπὸ μὲν τῶν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω τοῦ Ῥοδανοῦ[1]. Les Hellènes se rappelèrent toujours que ce n'était pas le nom d'un peuple qui aurait occupé tout le pays, mais le nom d'un district qui de proche en proche avait débordé et conquis le voisinage. Ils localisaient cette première Ibérie sur les bords d'un fleuve *Ibère*, Ἴβηρος, notre *Èbre*[2].

L'histoire du nom *Ispania* m'apparaît analogue, mais un peu différente. Les seuls Romains nous ont transmis ce nom. Jusqu'aux temps gréco-romains, les Hellènes l'ignorent. S'il eût été courant parmi les navigateurs de la Méditerranée Occidentale vers le temps où les colonies grecques s'y installèrent, il est probable que les Phocéens de Marseille, les Chalcidiens ou les Ioniens de Grande Grèce et de Sicile l'eussent rapporté dans la mère-patrie : les Hellènes auraient, eux aussi, connu l'*Espagne*. Quand donc les colons et navigateurs grecs parurent dans les mers du Couchant, l'Ile de la Cachette avait perdu sa renommée : il faut qu'*Ispania* remonte plus haut que les temps helléniques. Les Italiens connurent *Ispania* aux temps préhelléniques, à la même date où la renommée de Kalypso arrivait jusqu'aux oreilles du poète odysséen, au temps où des marines sémitiques exploitaient les côtes italiennes comme les parages levantins. Les Sémites devaient employer ce terme pour désigner vaguement l'extrême région du Couchant : dans les échelles italiennes, ils parlaient mystérieusement de la Cachette, d'Ispania, comme ils parlaient de Tarsis dans les échelles de Syrie ou de Kalypso dans les échelles grecques. Longtemps, les Romains et les Italiotes entendirent et répétèrent ce nom d'*Ispania* sans trop savoir ce que le terme représentait. C'était une terre mystérieuse, aux extrémités du Couchant, hors de leur trafic et de leurs atteintes. Les Sémites s'en réservaient l'exploitation : « Les Carthaginois, dit Strabon, avaient pris l'habitude de couler tout navire étranger rencontré par eux sur la route de la Sardaigne ou des Colonnes : d'où l'incrédulité qui longtemps régna sur la réalité de ce monde occidental[3] ». Les Italiotes ne connaissaient pas le détroit *de visu*. Leurs traités avec Carthage leur en interdirent durant plusieurs siècles la navigation. *Ispania* leur restait donc aussi mythique que Kalypso avait pu l'être aux marins de l'*Odyssée*. Les Sémites défiants ne se souciaient pas de préciser parmi leurs clients ces notions demi-légendaires : ils parlaient, eux aussi, de la mystérieuse Cachette avec des réticences ou des mensonges....

Quand les marines grecques prirent à leur tour le chemin du détroit, elles implantèrent parmi leurs clients italiotes le nom d'Ibérie qu'elles rapportaient

1. Strab., III, 166.
2. Charax, *F. H. G.*, III, 637.
3. Strab., XVIII, 802.

de la terre du Couchant, et les Italiotes acceptèrent ce nouveau nom tout en gardant aussi l'ancien. Ils parlèrent désormais de l'Ibérie et de l'Espagne tout à la fois. Longtemps ils durent employer ces deux termes sans trop connaître la véritable position des deux pays. L'Ibérie était la partie grecque, l'Espagne la partie sémitique de la Terre du Couchant, de l'Hespérie. L'Ibérie était localisée autour de l'Èbre, l'Espagne autour du Détroit, auprès des Colonnes.... Quand tomba la puissance carthaginoise, quand les marines et les armées romaines arrivèrent en ces parages, il y avait longtemps que la prospérité de Gadès et le cabotage au long des côtes européennes avaient ruiné la clientèle et la réputation de la Cachette. Le nom d'Ispania, que les Romains rapportaient avec eux, était donc sans emploi parmi les riverains du canal. Qui se doutait seulement que cette fameuse Espagne était en réalité un morceau de rocher, perdu dans une rade déserte, invisible, inconnu des marins eux-mêmes, qui, longeant la côte adverse, ne pouvaient plus l'apercevoir? Sur la terre européenne, certains noms installés déjà prêtaient à la confusion : *Hispalis* était une ville européenne, la Séville actuelle, et l'on confondait parfois *Hispalus* et *Hispanus*; l'Andalousie avait une ville de *Sisapon*, et la Tarraconaise une ville de *Ispinon*. Les Romains appliquèrent donc leur nom d'Ispania au seul pays qui leur parût digne de cette vieille renommée, à la terre de l'or et du cuivre, que les Hellènes nommaient Tartessos : où pour eux finissait l'Ibérie, commença l'Espagne. Les deux noms d'Ibérie et d'Espagne trouvaient ainsi leur emploi : l'Ibérie allait jusqu'aux Colonnes; l'Espagne commençait au delà.

Pour ce transfert d'*Ispania*, nous aurons par la suite de nombreux exemples qui nous montreront mieux comment les marins transportent à une grande terre le nom d'un îlot côtier: nous verrons les Hellènes donner à Corfou le nom de *Serpe*, *Drepanon*, à cause du rocher de la Serpe qu'ils rencontrent dans le détroit corfiote; nous verrons une pareille roche côtière valoir à Cérigo son nom de *Kythèra*, *le Bonnet*. Mais déjà nous aurions peut-être un exemple fort instructif dans ce même détroit, si nous connaissions mieux l'histoire et le sens réel du vieux nom *Tartessos*, que je signalais tout à l'heure. La *Tartessos* des Grecs est la *Tarsis* des Sémites. C'est un pays voisin des Colonnes et certains géographes rapprochent de ces noms *Tarsis* et *Tartessos*, les noms de certains indigènes riverains, *Turdules* et *Turdetans*. Je ne vois pas comment on pourrait passer des uns aux autres : le rapprochement me semble peu légitime. Et pourtant il me paraît certain que les deux noms *Tarsis* et *Tartessos* doivent être indigènes. Du moins ils ne présentent aucun sens ni dans l'une ni dans l'autre des familles de langues sémitiques ou indo-européennes. Or considérons que, dans ces parages, certaines idées ou certaines vues de côtes ont toujours été traduites en noms de lieux par les marines successives. Durant l'antiquité, du moins, toutes les marines qui ont fréquenté le Détroit ont eu leurs *colonnes* : Romains, Grecs et Sémites eurent leurs *columnae*, στῆλαι, κίων, ἄτλας, *abila*. Or, avant les Grecs et avant les Sémites, il y avait des habitants sur ce rivage, des

indigènes, et c'étaient ces indigènes, si l'on en croit Hérodote, qui, les premiers, avaient appelé *Colonne du Ciel* notre Mont aux Singes. Le texte d'Hérodote me semble formel : « Les indigènes donnent à cette montagne le nom de Colonne du Ciel, τοῦτον κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι ». Hérodote sait très bien que les Phéniciens et les Carthaginois occupent une partie de l'Afrique, mais au même titre que les Grecs de Cyrène, par exemple, c'est-à-dire qu'ils sont venus de la mer et qu'ils sont étrangers : ce ne sont pas les indigènes. Hérodote oppose les Carthaginois, Καρχηδόνιοι, aux indigènes, ἐπιχώριοι. Il dit : « Les *Carthaginois* vont en dehors des Colonnes d'Hercule décharger leurs marchandises à un certain point de la côte où ils allument du feu; les *indigènes*, ἐπιχώριοι, apercevant la fumée, accourent[1].... » Il sait qu'il y a une langue *libyque*, qui n'est pas le phénicien : « *Zegeries* est un mot libyque qui signifie *montagnes*, οἱ δὲ ζεγέριες· τὸ δὲ οὔνομα τοῦτο ἐστὶ μὲν Λιβυκόν, δύναται δὲ κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν βουνοί[2] ». Donc *Colonne du Ciel*, Κίων τοῦ Οὐρανοῦ, est la traduction grecque d'un nom indigène, libyen. Les descendants de ces Libyens subsistent encore sous le nom de Berbères. Leur langue, mal étudiée, nous est peu familière : le séjour des Arabes l'a encombrée de termes arabes que souvent il est difficile de démêler. Dans le *Dictionnaire berbère*, dressé par les soins du gouvernement français, *tarsets* veut dire *la colonne de pierre*, par opposition à *taquejdits*, qui signifie la *colonne de bois*[3]; mais ce terme est-il réellement berbère? est-il au contraire d'importation arabe?

Que, dès l'antiquité, le berbère ait été parlé sur cette côte, nous en avons la preuve par un autre nom de lieu. L'Anonyme de Ravenne dit que la côte africaine du détroit s'appelle *Mauritania Gaditana*, la Mauritanie de Gadès, ou, dans la langue des indigènes, *barbaro modo*, *Abrida* : « Le mot *abrid*, dit Tissot, veut dire en berbère *chemin*, *défilé*, *passage*. L'Anonyme nous a donc conservé le nom libyen que portait cette partie du littoral d'où s'effectuait *le passage* du détroit[4]. » Toutes les onomastiques successives ont ici laissé leur nom de *passage* : Aboulféda connaît, « à l'endroit où la mer est le plus resserrée, le *Château du Passage*, Kasr-al-Medjaz[5] ». *Abrid* serait au sémitique *iber'a*, au grec πορθμός, au latin *fretum*, à l'arabe *medjaz*, ce que *tarsets* est peut-être au sémitique *abila*, au grec ἄτλας, κίων ou στήλη, au latin *columnae*, ce qu'un original est à ses traductions. Sur cette même côte, Pomponius Méla nous dit : « *Promontorium quod Graeci Ampelusiam, Afri aliter sed idem significante vocabulo appellant*[6], le Promontoire des Vignes, que les Africains appellent d'un nom différent du grec *Ampelousia*, mais ayant le même sens »; ce promontoire s'appelait *Ampelousia* (nom grec) et *Kotès* (nom indigène).

1. Hérod., IV, 194-96.
2. Hérod., IV, 192.
3. Cf. *Dict. berbère*, Paris, Imp. Roy., 1844.
4. Tissot, *op. laud.*, p. 172.
5. Aboulféda, trad. Reinaud, II, p. 185.
6. Pompon. Mel., I, 5.

Tarsis, תרשיש, pourrait donc être la transcription phénicienne du nom indigène dont *Abila* est la traduction. Il faut prendre garde cependant : dans le berbère actuel, le mot *tarsets* a pu être introduit par les Arabes; il faut peut-être le rapporter à la racine arabe *aras*. Mais si *Tarsis* est vraiment l'original indigène dont *Abila* est la traduction sémitique et *Atlas* la sous-traduction grecque, ce nom eut la même destinée que notre nom d'Ispania. Il s'appliquait d'abord à Abila et les premiers navigateurs de Phénicie durent « aller à Tarsis » et les premiers navigateurs grecs « aller à Tartessos », comme leurs successeurs « allèrent aux Colonnes ». Par la suite, quand la traduction sémitique d'*Abila* prévalut pour la Colonne africaine, le nom indigène de cette même Colonne, désormais sans emploi, fut appliqué à la côte en face, à la côte européenne, et ce transport fut d'autant plus facile qu'après s'être installés un instant, comme nous l'a dit Strabon, au pied de la Colonne africaine, les Phéniciens avaient transféré leur factorerie dans l'île de l'Enclos, à Gadir : pour eux, désormais, « aller aux Colonnes », « aller à Tarsis », voulut dire « aller à Cadix » : Tartessos devint le nom de l'Espagne. Ce serait exactement de la même façon que, plus tard, le nom de l'île africaine, *Ispania*, devint pour les Romains le nom de la côte européenne.

*
* *

Je ne voudrais pas insister sur cette étymologie douteuse ni sur l'histoire légendaire de Tartessos. Mais, de l'étude des lieux comme de l'étude du nom, il me semble résulter un fait certain : au pied de la Colonne Céleste, qui est le Mont aux Singes, Perejil est l'île de la Cachette et elle mérite le double nom d'*Ispania* et de *Kalypso*, parce qu'en réalité ces deux noms sont identiques et forment un doublet : le véritable nom de la Kalypso homérique est *I-spania*. Il est vrai que, dans l'*Odyssée*, l'île aurait un autre nom, si l'on voulait en croire la plupart des éditeurs : elle serait l'île d'Ogygie. Mais ce prétendu nom propre n'est qu'une épithète : l'île est ὠγυγίη, *ogygienne*, comme telle porte de Thèbes en Béotie est *ogygienne*. Cette épithète, qui ne présente aucun sens en grec, est pourtant fréquente dans la Grèce préhellénique. Ὤγυγος, *Ogygos*, est, dit-on un fils de Kadmos, d'où le nom de *ogygienne*, ὠγύγιαι, donné à l'une des portes de Thèbes la Béotienne. Ὠγυγίας, *Ogygias*, est une fille de Zeus et d'Eurynomè. Ὠγυγία, *Ogygia*, est une fille d'Amphion et de Niobè, et une Nymphe fille de Trémilos. Ὠγυγία, *Ogygia*, est encore le vieux nom de Kos, de la Béotie, de l'Attique et de l'Égypte. Il est impossible de dire ce que peuvent signifier cette épithète et ce nom. Mais il semble bien que *ogygienne*, ὠγυγία, ne soit que l'épithète formée du nom *Ogygos*, ὤγυγος, lequel est peut-être un synonyme de ὠκεανός, *Océan* : l'île ogygienne, νῆσος ὠγυγία signifierait donc *une* île Océanide, une île voisine de l'Océan ou entourée par l'Océan. Nous

aurons par la suite à revenir sur ces noms d'*Okéanos* et d'*Ogygès* ou *Ogygos* : peut-être verrons-nous qu'en vérité ils sont synonymes[1].

Si l'île de Kalypso est vraiment une « île océane », cette nouvelle épithète achève de prouver la justesse de notre localisation : Perejil, à l'Ouest de la Colonne, trempe déjà dans l'Océan. Mais cette épithète complète aussi la ressemblance entre la cosmographie odysséenne et la cosmographie égyptienne. Au pied de la Colonne qui supporte le firmament de fer, au pied du Pilier Céleste, les Égyptiens faisaient circuler le grand fleuve qui d'un cours ininterrompu entoure la masse terrestre[2] : c'est l'Océan homérique. Le poète odysséen semble avoir partagé la conception des Égyptiens. Tout nous amène d'ailleurs à cette conclusion. Cette île de Kalypso, si légendaire en apparence, devient une réalité tangible, quand on admet avec Strabon que des marins sémitiques ont été les maîtres d'Homère, que des récits ou mieux des périples phéniciens ont été la vraie source des poèmes homériques, du moins de l'*Odysseia*, οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο[3].

Il m'apparaît qu'il faut, pour comprendre ces récits, supposer : premièrement qu'une marine phénicienne existait avant ou pendant la composition de ces poèmes; et secondement que des monuments écrits, relatant ces navigations sémitiques, étaient entre les mains du poète odysséen. Cette seconde hypothèse n'est pas moins nécessaire que la précédente.

Car la description de l'île de Kalypso ne peut pas être le souvenir plus ou moins déformé de récits populaires, de contes oraux. Elle est d'une telle exactitude et d'une telle minutie que nous avons pu, à chaque pas, la mettre en regard des *Instructions nautiques* et constater son absolue fidélité. C'est donc un fragment de périple, et l'on ne peut hésiter qu'entre deux hypothèses : ou le poète a vu de ses yeux tous les sites qu'il décrivait et il les a décrits à mesure qu'il les voyait; ou le poète a suivi les indications d'un témoin oculaire et copié les renseignements d'un périple écrit. Je ne crois pas à la vraisemblance de la première alternative : l'Homère-Ulysse que certains ont imaginé, le même homme, héros et auteur du poème, me semble une étrange fantaisie, dont bientôt nous apercevrons par ailleurs l'impossibilité. Je crois que le poète a eu devant les yeux un périple écrit : il en a tiré ses descriptions ou ses légendes anthropomorphiques suivant un procédé que nous allons facilement découvrir. Je crois même que l'on peut prouver l'existence du périple en prouvant l'existence du procédé. Cette preuve, la voici.

De tous les détails, qui dans le poème caractérisent l'île de Kalypso, Perejil nous a rendu le plus grand nombre. Les *Instructions*, descriptions et photographies nous fournissent tous les traits de l'île odysséenne, sauf deux ou trois. Car Perejil actuellement a des fourrés, mais n'a pas de grands arbres. Et Perejil

1. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. Ogyges et Ogygos.
2. Cf. plus haut, p. 249.
3. Strab., III, 149.

n'a pas de vignes. Et Perejil n'a pas de sources. Or l'île de Kalypso est boisée, δενδρήεσσα; elle a des aulnes, des peupliers, des sapins et des cyprès,

κλήθρη τ' αἴγειρός τε καὶ εὐώδης κυπάρισσος....
... ὅθι δένδρα μακρὰ πεφύκειν,
κλήθρη τ' αἴγειρος τ' ἐλάτη τ' ἦν οὐρανομήκης,

et l'île de Kalypso a une vigne merveilleuse, chargée de grappes,

ἡμερὶς ἡβώωσα τεθήλει δὲ σταφυλῇσιν,

et l'île de Kalypso a quatre sources,

κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ.

Regardons ces trois différences. Il est inutile d'insister sur la première. Si Perejil et la côte voisine sont dénudées aujourd'hui, ce n'est pas la faute du sol, mais du pâtre rifain ou des mariniers. Le sol de l'île est apte à porter des arbres : il est encore couvert d'une épaisse végétation arborescente. Avant les feux de l'homme, il est possible que cette île et la côte fussent entièrement boisées. Cela même paraît à peu près certain. Les Anciens nous disent tous que les parages du Détroit étaient jadis couverts de forêts : *horrere silvis*, disait Euctémon en parlant des îles du golfe d'Algésiras, et Aviénus parle des forêts opaques couvrant les monts de Tartessos,

Tartessiorum mons dehinc attollitur
silvis opacus....
monte ab illo quem tibi
horrere silvis dixeram,

et Strabon dit : « La côte (espagnole) des Bastetani et des Oretani est un long dos montagneux couvert d'une épaisse forêt aux grands arbres, δασεῖαν ὕλην ἔχουσα καὶ μεγαλόδενδρον[1]. » Le même Strabon, décrivant la côte africaine, parle des grands et nombreux arbres de la Mauritanie, μεγαλόδενδρός τε καὶ πολύδενδρος ὑπερβαλλόντως. « Une riche végétation, disent les *Instructions nautiques*, couvre le pied des montagnes. » Les mots de Strabon, μεγαλόδενδρός τε καὶ πολύδενδρος ὑπερβαλλόντως, « terre boisée à l'excès de très grands et très nombreux arbres », pourraient sembler la traduction prosaïque de l'épithète odysséenne « les arbres hauts comme le ciel, οὐρανομήκης ». Ces forêts mauritaniennes devinrent célèbres dans le monde romain par le diamètre énorme de leurs arbres. On en tirait des tables d'un seul morceau, dit Strabon. Parmi les navigateurs primitifs, ces forêts durent avoir une pareille renommée.

La seconde différence est beaucoup plus notable. Il ne semble pas que facilement une grande vigne ait pu couvrir la bouche de la caverne et trouver sa vie

1. Strab., XVI, 826; *Instruct. naut.*, n° 259, p. 99.

dans les vagues ou les rochers de la crique. Mais les vignes de ces parages furent célèbres aussi durant l'antiquité romaine. Elles étaient, sans doute, beaucoup antérieures à cette récente antiquité : le nom du Promontoire des Vignes remontait, nous l'avons vu, aux indigènes et les marins grecs ne firent que traduire en *Ampelousia* le *Kotès* des Berbères. Cette renommée des vignobles mauritaniens donna naissance à mille contes : « Les Atlantes, les derniers des Libyens au pied de l'Atlas, ne sèment jamais; les vignes sauvages fournissent à tous leurs besoins[1]». — « On dit que sur cette côte la vigne pousse des ceps que deux hommes ont peine à embrasser et des grappes qui ont une coudée de haut[2]. » Les modernes ajoutent : « Toute cette région produit encore les raisins les plus estimés du Maroc et l'on a trouvé, il y a quelques années, en creusant les fondations du phare au cap Spartel (Ampelousia), d'énormes ceps de vignes, ruines végétales qui rappellent les mots de Pline : *Ibi fama exstare circa vestigia habitati quondam soli vinearum palmetarumque reliquiae*[3]. » Les Arabes ont encore, au Sud du cap Spartel, leur Port de la Treille, *El-'Arish*. Sur la côte atlantique, chez les Éthiopiens du Couchant, les Phéniciens viennent charger du vin au temps de Skylax, « car les Éthiopiens font en abondance du vin de leurs vignes[4]. » Il est possible que les premiers Tyriens aient déjà exploité les vignes mauritaniennes et que, par eux, Perejil ait été plantée de vignobles.

Mais reste la troisième différence entre Perejil et Kalypso : il n'y a pas trace, dans la caverne ni dans l'île de Perejil, des quatre sources de l'*Odyssée*. Or cette différence, pour nous autres terriens, serait peut-être sans grande importance. Nous savons par contre qu'à ces marins toujours en quête d'eau douce, la présence ou l'absence de l'aiguade fait modifier les itinéraires, choisir ou abandonner les relâches. Si Perejil n'a pas de sources, la côte voisine en est abondamment pourvue. Les fontaines jaillissantes de Beliounesh restent célèbres parmi toutes les marines, et les *Instructions* signalent en outre que dans la passe même de Perejil, sur la façade orientale de la Pointe Leona, on trouverait de bonnes aiguades, n'était l'hostilité des Rifains. Le géographe arabe Edrisi signale aussi les sources abondantes de la côte espagnole : « Djebel Tarik (Gibraltar) est isolé à sa base. Du côté de la mer on voit une vaste caverne d'où découlent des sources d'eau vive. Près de là est un port dit *Mers-el Chadjra*, c'est-à-dire le Port aux Arbres[5]. »

On voit comment ce texte d'Edrisi pourrait sembler une traduction du même périple que consulta le poète odysséen. Dans ces parages, la caverne aux sources existe donc réellement. Ce n'est pas une invention du poète odysséen. Mais cette caverne n'est pas dans l'île de Perejil, dans le royaume de Kalypso; elle est pourtant, comme les sources de Kalypso, dans un Port aux Arbres. En ce

1. Paus., I, 33, 5.
2. Strab., XVI, 826.
3. Tissot, *op. laud.*, p. 187.
4. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 94.
5. Edrisi, trad. Jaubert, II, p. 18.

détail, nous pouvons constater pour la première fois un procédé que souvent par la suite nous rencontrerons chez le poète. C'est le procédé général qui dispose tous les épisodes du poème odysséen. Le poète n'invente rien, en effet : mais il arrange ou plutôt il dispose. Suivant le mode ordinaire des Hellènes, il personnifie d'abord les principaux éléments d'un site ou d'une région : la Colonne devient Atlas, la Cachette devient Kalypso. Puis il unit ces personnages par des liens de dépendance ou de parenté, suivant encore le mode ordinaire des Hellènes : Kalypso devient la fille d'Atlas comme Skylla est à Mégare la fille de Nisos. Enfin, — et il faut bien noter cette troisième opération, — il dispose autour de ces personnages, comme attributs, qualités ou domaines, les éléments secondaires du paysage ou des pays voisins. Il donne à Atlas les courants pernicieux du détroit : Atlas devient le pernicieux, ὀλοόφρων. Il donne à l'île de Kalypso la grande vigne du cap Ampelousia, les grands arbres de la côte mauritanienne, les sources de la rive africaine ou espagnole, bref toutes les particularités que son périple écrit du Détroit lui signalait. Car ce procédé suppose l'existence d'un périple, d'un document précis, minutieux et exact qui fournissait au poète tous les éléments de sa construction anthropomorphique. L'*Odysseia* en cela est une œuvre vraiment grecque. La part de la fantaisie et de l'imagination y est restreinte. L'ordonnance et la logique sont l'apport principal du poète, qui emprunte ses matériaux, mais qui les taille à la mode grecque, pour leur donner une forme anthropomorphique, et qui, surtout, a grand souci de les appareiller et de les unir savamment pour en faire un ensemble. L'Hellène est, avant tout, un sage ordonnateur.

C'est par le même procédé que le poète fait construire le radeau d'Ulysse dans l'île de Kalypso. Il s'agit ici non d'un vaisseau ordinaire, mais d'une embarcation spéciale, d'un radeau que le poète n'a pourtant pas inventé. Son périple devait le lui fournir : « Les indigènes du détroit, dit encore Aviénus, se servaient jadis de radeaux à fond plat »,

mos at ollis hic erat
ut planiore texerent fundo rates
quo cumba tergum fusior brevius maris
prælaberetur[1].

C'est l'un de ces radeaux à fond plat que construit Ulysse. On a voulu tirer de ce texte de l'*Odyssée* des renseignements sur la construction des vaisseaux homériques[2]. Il ne s'agit pas ici d'un navire, νηῦς. C'est une εὐρεῖα σχεδίη, dit le poète, un large radeau, *rates planiore fundo* :

ἀλλ' ἄγε δούρατα μακρὰ ταμὼν ἁρμόζεο χαλκῷ
εὐρεῖαν σχεδίην[3].

1. Avién., IV. 377-380.
2. Buchholz, *Homer. Realien*, II, p. 246 et suiv.
3. *Odyss.*, V, 162-163. Cf. E. Warre, *Journ. Hellen. Stud.*, V. p. 209.

Et le poète spécifie bien la différence entre ce *radeau* et un *bateau* ordinaire, car Ulysse répond à Kalypso : « Tu veux que je me hasarde à traverser une telle étendue de mer sur un *radeau*, alors que les *bateaux* n'osent pas tenter l'aventure »,

ἥ με κέλεαι σχεδίῃ περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης
δεινόν τ' ἀργαλέον τε· τὸ δ' οὐδ' ἐπὶ νῆες ἐῗσαι
ὠκύποροι περόωσιν[1].

Dans un autre détroit, à l'extrémité de la mer Arabique (dans notre détroit de Bab-el-Mandeb), au pied d'une autre colonne que les anciens nommaient la Colonne de Sésostris, φασὶν ἐνταῦθα Στήλην εἶναι Σεσώστριος τοῦ Αἰγυπτίου, Strabon et le Pseudo-Arrien mentionnent la même coutume des indigènes qui se servent pour la traversée, διάπλους, non de vaisseaux, mais de radeaux, σχεδίαις, disent les deux géographes : σχεδίαις τὰ φορτία κομίζουσι δεῦρο κἀκεῖσε, dit Strabon; σχεδίαις καὶ σκάφαις εἰς τὸ αὐτὸ προσερχομένων, dit le Pseudo-Arrien[2]. La mer Rouge a connu longtemps encore de telles embarcations.

Le premier janvier 1616, dit P. de la Valle, je fis apprêter une barque qui portoit sa voile parce qu'autrement elles ne vont point, et me mis un peu au large sur la Mer Rouge pour aller pescher. La structure de la barque estoit extravaguante, parce que les pièces de bois de son bâtiment, outre qu'elles y estoient fort rares et fort minces et délicates, n'estoient jointes ensemble que par le moyen de certaines cordes poissées, et tout le reste de l'équipage au lieu de planche estoit de cuir avec la voile de natte de joncs. Mais je ne m'en étonnai pas, parce que sur le Nil j'en avois veu de semblables, qui viennent de fort loin et même d'Éthiopie et qui sont faites de petites pièces de bois, que de seules chevilles de la même matière unissent et joignent parfaitement ensemble, sans se mettre en peine de clous et de liens de fer que nous employons avec tant de profusion à la structure de nos vaisseaux.... Cette façon de construire des barques sans clous, avec des chevilles de bois ou des cordes poissées, n'est pas inventée à cause des montagnes d'aimant, comme veulent quelques hâbleurs, mais plutost pour la rareté du fer qui y est cher extrêmement, et que l'usage en est tel parmi eux[3].

Le radeau d'Ulysse est construit de la même façon. Il se compose essentiellement d'un plancher de bois, qui supporte à l'avant et à l'arrière des gaillards, des *ikria*, analogues aux châteaux de proue et de poupe des navires. Un bordage ceinture le tout. Le plancher est fait, non de planches, mais de poutres, de vingt arbres équarris, écorcés et alignés au cordeau,

πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ,
ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἴθυνεν,

qui sont chevillés les uns aux autres et réunis par des liens,

τέτρηνεν δ' ἄρα πάντα καὶ ἥρμοσεν ἀλλήλοισι.

1. *Odyss.*, V, 174-176.
2. Strab., XVI, 769; Arrien, *Peripl. Mar. Eryth.*, éd. Didot, p. 264.
3. P. de la Valle, I, p. 269.

Quand la première vague soulevée par Poseidon retourne le radeau, περὶ δὲ σχεδίην ἐλέλιξεν, et balaie Ulysse dans la mer, le héros remonte sur le plancher retourné. Mais cette face ne présente pas de château, d'*ikrion*, où le pilote puisse prendre place. Ulysse vient donc s'asseoir juste au milieu du plancher, car, sur cette face, le radeau n'a pas non plus de bordage et il faut rester au milieu pour n'être pas balayé par la vague. Au milieu du radeau retourné, Ulysse reste assis : il compte demeurer là tant que les poutres « du radeau bien lié », πολυδέσμου σχεδίης, se maintiendront ensemble.

ὄφρ' ἂν μέν κεν δούρατ' ἐν ἁρμονίῃσιν ἀρήρῃ,
τόφρ' αὐτοῦ μενέω[1]....

Mais un nouveau coup de mer disperse les poutres « comme un coup de vent disperse les pailles légères », ὣς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασε. Alors Ulysse saisit l'une des poutres et la dirige comme un cheval. Il est à cheval sur une poutre, ἀμφ' ἐνὶ δούρατι βαῖνε : il n'est pas assis ou couché sur une planche. Rien ne fait mieux voir la différence entre son radeau et les bateaux ordinaires qu'un autre récit de naufrage au chant XIV de l'*Odyssée* (v. 305-315). Il s'agit ici d'un naufrage de bateau, νηὸς γλαφυρῆς, que la foudre de Zeus fait aussi chavirer et retourne entièrement,

ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ.

Tous les hommes tombent du navire et se noient. Le seul Ulysse est sauvé parce que Zeus lui met entre les mains un morceau du mât flottant,

ἱστὸν ἀμαιμάκετον νηὸς κυανοπρῴροιο
ἐν χείρεσσιν ἔθηκεν,

sur lequel Ulysse parvient à se hisser. Dans un bateau ordinaire, le mât seul peut jouer le rôle de monture auquel la première poutre venue de notre radeau sera propre.... Le radeau n'est donc pas fait de planches comme les vaisseaux, mais de poutres, δούρατα.

Sur ce plancher, sont cloués les ἴκρια, les châteaux d'avant et d'arrière,

... ἀτὰρ ἴκρια πῆξαι ἐπ' αὐτῆς.

Ce sont deux estrades dont les parois sont faites de courtes planches dressées en hauteur sur le plancher, et dont le dessus est fait de longues planches servant de pont,

ἴκρια δὲ στήσας, ἀραρὼν θαμέσι σταμίνεσσιν
ποίει· ἀτὰρ μακρῇσιν ἐπηγκενίδεσσι τελεύτα.

Le gaillard d'arrière porte un gouvernail. C'est là qu'Ulysse vient s'asseoir, comme le pilote et le capitaine sur les *ikria* des vaisseaux. Il y reste tant que la

1. *Odyss.*, V, 361-362.

tempête ne retourne pas le radeau, et il tient le gouvernail, les yeux fixés sur les étoiles. L'*ikrion* d'avant porte un mât avec une hune,

ἐν δ' ἱστὸν ποίει καὶ ἐπίκριον ἄρμενον αὐτῷ.

Je traduis par *hune* le mot homérique *epikrion* en me reportant aux vaisseaux égyptiens de la XVIII[e] dynastie ou, mieux encore, aux vaisseaux des Peuples de la Mer. « Le château d'en haut », l'*epikrion*, désigne, je crois, cette hune en forme de cuve, la *gabie*, qui couronne le mât et dans laquelle se tient une vigie : « Comme les Arabes, dit P. Lucas, ne sont pas navigateurs, ils ne voyagent jamais que le jour, ayant un homme sur la proue et l'autre sur le haut du mât pour observer la mer. Ils mouillent d'abord que le soleil est prêt à se coucher et ne lèvent l'ancre que lorsqu'ils ont le vent en pouppe, employant ainsi deux ou trois mois à une navigation de sept ou huit jours[1]. » Les indigènes du Détroit devaient naviguer ainsi. Sur leurs radeaux plats, les *ikria* peu élevés ne leur permettaient pas de dominer la mer ni d'apercevoir les dangers assez tôt pour les éviter. Il leur fallait un château supérieur, un *epikrion* juché au sommet du mât. La vigie se tenait sur cet epikrion et donnait des avis au pilote assis sur le château d'arrière. Le mât devait être implanté sur le château d'avant. J'imagine le radeau d'Ulysse d'après tel monument figuré où nous voyons Héraklès étendu sur un pareil radeau, qui porte une voile à l'avant et, contre le bordage, des cruches arrimées[2] : « La déesse, dit l'*Odyssée*, lui donna une outre de vin, une outre d'eau, et un sac de provisions ». (Cf. la gravure de notre titre.)

Pour empêcher que le flot ne balaie du plancher ses provisions de route et les autres présents de Kalypso, Ulysse tresse un bordage en claies d'osier,

φράξε δέ μιν ῥίπεσσι διαμπερὲς οἰσυΐνῃσιν
κύματος εἶλαρ ἔμεν.

Je me demande s'il ne faudrait pas serrer ici le texte d'Aviénus d'aussi près que possible et lui faire dire tout ce qu'il peut dire. *Texere rates* signifie sans doute dans la langue poétique *construire des vaisseaux*. Mais proprement *texere* veut dire *tresser*. Les radeaux de la Mer Rouge avaient leur voile en natte de jonc. Les radeaux du Détroit devaient avoir aussi des parties tressées : si leurs voiles étaient des tissus de lin ou de chanvre fournis par les Phéniciens, le bordage devait être en treillis d'osier ou de jonc. Ces radeaux d'Aviénus me paraissent semblables de tous points à notre radeau homérique. Il se peut même qu'entre le texte odysséen et le texte d'Aviénus, il y ait des ressemblances plus précises encore. Le treillis doit servir, dit l'*Odyssée*, « à écarter le flot », κύματος εἶλαρ ἔμεν : Aviénus dit la même chose en un long vers plus obscur,

quo cumba tergum fusior brevius maris
praelaberetur.

1. P. Lucas, III, p. 184.
2. Cf. *Mélang. Arch. Hist.*, 1892, p. 276 : E. Courbaud, *La navigation d'Hercule*.

A voir cette ressemblance, j'en arrive à envisager la possibilité d'une source commune, d'un seul et même périple qu'à plusieurs siècles de distance, Aviénus et le poète odysséen auraient connu tous deux. Aviénus avoue ses emprunts au périple carthaginois d'Himilcon. Je ne dis pas que ce même périple d'Himilcon a servi au poète odysséen. Mais nous savons comment, à travers les marines successives ou les diverses époques d'une même marine, les auteurs de périples se copient les uns les autres. A la mode de nos *Instructions nautiques*, à la mode des périples grecs ou des portulans italiens, les vieux périples sémitiques se transmettaient dans les mêmes termes les mêmes observations : Himilcon répéta pour Aviénus ce que ses prédécesseurs avaient raconté déjà au poète de l'*Odyssée*.

* * *

Car c'est un périple sémitique, — ou une traduction de périple sémitique, — que le poète odysséen eut devant les yeux. Au seul contenu de ce périple, on pourrait deviner qu'il n'était pas grec, puisqu'il nous décrit des parages inconnus aux Grecs de ce temps-là : les Achéens n'étaient pas allés jusqu'aux Colonnes; l'île de la Cachette ne leur était pas connue. Mais, en outre, le texte même et les noms odysséens nous donnent un plus sûr argument : Abila-Atlas, Ispania-Kalypso forment des doublets tellement unis que ces jumeaux ont sûrement la même origine. Il est vrai qu'on pourrait supposer encore que tous les deux, par des voies différentes, sont venus d'un même original indigène : chacun de son côté, mais sans communication de l'un à l'autre, le Sémite et le Grec auraient traduit l'onomastique berbère. Il est des indices prouvant que les choses n'ont pas dû se passer ainsi. Notez d'abord la ressemblance que nous avons trouvée entre la cosmographie odysséenne et les conceptions levantines du firmament et des piliers célestes. Regardez ensuite certaines expressions du poète. « L'île de Kalypso, nous dit-il, a de molles prairies de persil et de violettes »,

ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου.

Perejil est une île du *Persil* et c'est une île de violettes ou de statices violettes. Mais ce bloc de rochers n'a rien d'une prairie, au sens que les Grecs et nous-mêmes nous donnons à ce terme. Ce n'est pas une molle prairie où l'herbe drue pousse dans la terre humide. Perejil n'a que des étendues rocheuses, deux tables de calcaire couvertes de végétation arborescente et de maquis.... C'est à ces étendues plates, à ces plantations d'arbres, à ces tables de persil marin et de statice, que le périple sémitique donnait le nom de אבל, *abel*, exactement comme l'Écriture donne à telle plantation de vignes ou d'acacias les noms de אבל־כרמים, *Abel-Keramim*, l'*abel* des vignes, — Ἄϐελ Ἀμπελῶν, dit Eusèbe, — ou אבל־השטים, *Abel-as-Sithim*, l'*abel* des Acacias. Les Sémites connaissent peu nos prairies grasses et vertes, nos prés de gazon mou et de foin haut. Leurs *abel* ne sont que des étendues verdoyantes à peu près plates. Traduisant avec raison *abel* par

λείμων, *prairie*, le poète a eu le tort seulement de se représenter une prairie grecque, molle, humide, un peu marécageuse. Il ne s'est trompé que pour avoir accordé trop de crédit au texte original et pour avoir traduit par un mot à mot trop fidèle toutes les expressions de son modèle sémitique.

Voyez d'autre part comment, dans le voisinage des Colonnes, les us et coutumes des premiers navigateurs ont laissé leurs traces. Les Sémites de Carthage ou de Tyr, comme leurs cousins d'Israel, devaient avoir le nombre *sept* pour nombre rituel. Nous avons déjà retrouvé ce nombre dans les rites du Kithéron et dans les mesures de Thèbes la Béotienne. *Sept* domine les traditions et les mesures du Détroit. Atlas, qui se dresse à l'extrémité du couchant, Atlas, au pied duquel habitaient jadis les Éthiopiens du Couchant, ἑσπέριοι, au pied duquel habitent aujourd'hui les Maures du *Maghrib-el-aksa* (de l'Extrême Couchant), Atlas-Colonne du Soir était le père des *sept* Nymphes du Couchant, des *sept* Hespérides. A ses pieds, est le monument des *Sept-Frères*. Les roseaux merveilleux y ont *sept* coudées de haut. Une caverne merveilleuse y a *sept* stades de profondeur[1]. Entre la Colonne de Libye et Carthage, il y a *sept* jours et *sept* nuits de navigation; mais Skylax, qui nous donne cette distance, ajoute aussitôt, *de très belle navigation*, τοῦ καλλίστου πλοῦ παράπλους[2]. Certains prétendent que le Détroit n'a que *sept* stades entre les Colonnes,

sed ad Columnas quidquid interfunditur
undæ æstuantis stadia septem vix ait
Damastus[3].

Entre les Colonnes et Ophioussa, le trajet par terre est de *sept* jours,

septem dierum tenditur pediti via[4].

Le périple de l'Ibérie, au dire du même Skylax, serait aussi de *sept* jours et de *sept* nuits[5]. Pour d'autres, la largeur minima du détroit était de *septante* stades. Des Colonnes au détroit de Sicile, il y a *sept* mille stades (la terre doit avoir alors *septante* mille stades), et il y a *sept* mille stades encore des Colonnes à Marseille[6]. « L'île de Gadir, dit Pline, est proche du continent, dont moins de *sept cents* pieds la séparent à l'endroit le plus resserré et plus de *sept mille* pas à l'endroit le plus large[7]. » Hérodote use, au contraire, du système décimal des Grecs (nous reviendrons là-dessus). Il met *dix* jours d'intervalle entre les tertres de sel qui jalonnent le Rempart des Sables à travers toute la Libye, ἐν τῇ ὀφρύῃ μάλιστα διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ ἁλός ἐστι τρύφεα..., πρῶτοι μὲν ἀπὸ Θηβέων διὰ

1. Strab., XVI, 825-826.
2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 90.
3. Avién., 369-371.
4. Avién., IV, 151.
5. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 17.
6. Strab., III, 105-106, 122-123. Cf. dans Edrisi, trad. Jaubert, I, p. 5, et II, p. 14, les *Sept* mers du monde et les *Sept* collines de Ceuta.
7. Plin., IV, 36.

δέκα ἡμερέων ὁδοῦ Ἀμμώνιοι..., etc., et ce Rempart va de Thèbes aux Colonnes d'Hercule, διήκει δ' ὦν ἡ ὀφρύη μέχρι Ἡρακλέων Στηλέων καὶ τὸ ἔξω τούτων· ἔστι δὲ ἁλός τε μέταλλον ἐν αὐτῇ διὰ δέκα ἡμερέων ὁδοῦ καὶ ἄνθρωποι οἰκέοντες[1]. Or il semble que l'*Odyssée* use concurremment des deux systèmes. La première tempête, qui chasse Ulysse des mers grecques vers l'île de Kalypso, le ballotte durant neuf jours et le pousse la *dixième* nuit sur l'île de la Cachette,

> ἐννῆμαρ φερόμην· δεκάτῃ δέ με νυκτὶ μελαίνῃ
> νῆσον ἐς ὠγυγίην πέλασαν θεοί....

Mais dans cette île sémitique Ulysse reste *sept* ans prisonnier,

> ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον....

La huitième année, Zeus ordonne à Kalypso de le délivrer et déclare que le héros arrivera le *vingtième* (10×2) jour chez les Phéaciens. Ulysse construit son radeau; il travaille quatre jours et le *cinquième* tout est prêt. Il s'embarque : un bon vent le pousse; *dix-sept* jours, il navigue sur les mers sémitiques, puis sur les mers grecques : le dix-huitième jour il aperçoit la terre des Phéaciens,

> ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέον ἤματα ποντοπορεύων.

Il semble bien que nous ayons dans l'*Odyssée* l'alternance ou la combinaison des deux rythmes *sept* et *cinq*, et que cette numération soit, comme la toponymie, gréco-sémitique. Or, comme la toponymie, cette numération suppose une source écrite, un périple étranger, qui ne compte pas en dizaines ou douzaines les distances approximatives, mais en semaines.

En résumé, l'île de Kalypso au pied de l'Atlas ne peut être Ispania au pied d'Abila, la Cachette au pied du Pilier, Perejil au pied du Mont aux Singes, que si deux conditions sont remplies :

1° Il faut que le poème soit contemporain d'une thalassocratie phénicienne ou postérieur à cette thalassocratie, car il faut qu'aux temps odysséens les marines sémitiques soient, d'une part, en possession des Colonnes et, d'autre part, en contact avec la Grèce homérique.

2° Il faut que le poète grec ait eu sous les yeux l'original ou la traduction d'un périple sémitique.

Si nous ne prouvons pas que l'une et l'autre de ces conditions étaient remplies, on pourra toujours invoquer contre nous les rencontres surprenantes et les effets du hasard. Les dévots de l'hellénisme croiront défendre le poète homérique en disant que les similitudes signalées par nous sont tout accidentelles entre Ispania et Kalypso. Ils déclareront que bien des îles méditerranéennes présentent entre elles les mêmes ressemblances fortuites et que l'on ne peut rien

1. Hérod., IV, 181-185.

conclure de ces accidents ou de ces généralités. J'ai reconnu moi-même que bien des îles méditerranéennes peuvent offrir les traits de notre site odysséen : dispersés dans la rade ou dans la plaine de Mégare, ces traits peuvent ailleurs se trouver réunis. Je sais bien que les ressemblances de site ne sont pas seules à identifier Perejil et Kalypso : il y a, de plus, les ressemblances de gîte et de nom. Dans toute la Méditerranée, il n'est qu'un point où Kalypso puisse se rencontrer : c'est le voisinage du Pilier, c'est l'Extrême Couchant; or dans ce détroit du Pilier, nous voyons que Kalypso porte le nom d'une terre réelle, l'Espagne : seule dans toute la Méditerranée, l'Espagne, *I-spania*, nous ramène au nom et au site de Kalypso.... Laissons dire pourtant et cherchons notre double preuve.

Que la seconde des conditions, — l'existence d'un périple sémitique, — ait été réalisée, c'est la suite même de nos études qui va nous en donner la preuve. Nous n'avons qu'à prendre l'un après l'autre les épisodes de l'*Odysseia* : nous verrons aussitôt que l'exemple de Kalypso-Ispania n'est pas fortuit, parce qu'il n'est pas isolé; de pareils doublets gréco-sémitiques sont au contraire la règle et l'explication de l'*Odysseia* tout entière. Si l'on veut sur-le-champ un exemple typique et bref, l'île de Kirkè, νῆσος Κίρκης, se nomme pour le poète odysséen *Aiaiè*, Αἰαίη. Or *Kirkè*, Κίρκη, est un mot grec, le féminin de *Kirkos*, κίρκος, qui signifie l'*épervier* : νῆσος Κίρκης signifie donc *l'Ile de l'Épervière*. D'autre part *Ai-aiè*, Αἰ-αίη, est un double vocable sémitique, qui veut dire aussi *l'Ile de l'Épervière* : en hébreu איה, *aie*, signifie en effet l'*épervier* ou plutôt *l'épervière*, (car c'est un féminin dont κίρκη est la traduction rigoureuse) et אי, *ai* ou *i*, signifie *île*, comme nous l'avons vu. *Ai-aiè*, Αἰαίη, est donc la traduction exacte ou l'original de νῆσος Κίρκης. Il existe une série de pareils doublets dans tous les récits de l'*Odysseia* : un à un, nous allons les retrouver.

Mais la première condition est réalisée elle aussi. L'existence de la thalassocratie phénicienne peut être prouvée par les différents passages où les poèmes homériques eux-mêmes nous mentionnent les voyages et le commerce des Sidoniens. Ces passages, il faut, avant d'aller plus loin, les réunir et les expliquer pour comprendre la justesse d'une opinion courante parmi les Anciens : « Les Phéniciens, dit Strabon, possédaient la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye avant les temps homériques, τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην κάτεσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὁμήρου[1]. » Voyons ce que les poèmes homériques nous apprennent des navigations phéniciennes.

1. Strab., III, 150.

LIVRE QUATRIÈME

LES NAVIGATIONS PHÉNICIENNES

οἱ δὲ Φοίνικες τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην
κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὁμήρου.

STRAB., III, p. 150.

CHAPITRE I

L'ILE SYRIA

οἱ δ' Ὁμηρικώτεροι τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες.
STRAB., VIII, p. 339.

Poèmes odysséens et navigations phéniciennes semblent unis par des liens étroits. La topologie et la toponymie de l'*Odysseia* ou de la *Télémakheia* mènent à l'hypothèse qu'une thalassocratie phénicienne a précédé les marines homériques. Les noms de lieux, les sites et les légendes de la Grèce primitive nous conduisent à la même hypothèse. Pour expliquer la tradition de Pylos et de Mégare, comme pour expliquer la légende de Kirkè et de Kalypso, il faut qu'avant l'époque odysséenne les marines de Tyr ou de Sidon aient fréquenté, dans le golfe Saronique, l'Ile de la Paix, *Salamis*, le Mouillage de la Halte, *Minoa*, la Ville de la Caverne, *Karia Mégara*, les Sources de l'Amitié, de la Dispute et de Melkart, *Ino-Mélikertou, Alopè, Sithnides*; il faut que les Phéniciens aient remonté le Fleuve des Bœufs, *Alpheios*, et la Rivière de la Purification, *Néda*, débarqué sur les sables de la Haute-Ville, *Samos*, et achalandé les bazars d'Aliphéra et de Phigalie. Et de même il faut qu'à l'extrémité du monde, ils aient connu le Pilier du Ciel, *Atlas*, et la Cachette, *Kalypso*, sa fille.

Il y a vingt ou trente ans, avant le déchaînement de l'histoire archéologique, ces conséquences eussent été acceptées sans peine : elles sont conformes à ce que nous enseignent Hérodote, Thucydide et Strabon. Mais aujourd'hui la mode est aux historiens d'une autre sorte. Aux auteurs les plus critiques, aux textes les plus formels de l'antiquité, on préfère le témoignage et les documents douteux de l'archéologie, et, l'archéologie n'ayant pas encore fourni ou reconnu les traces de l'occupation phénicienne en Grèce, on nie résolument cette occupation :

« Thucydide et Hérodote, dit M. J. Beloch, ne méritent aucune créance en ce qui concerne les origines de la civilisation grecque. L'influence primordiale et décisive qu'ils attribuent au commerce phénicien n'a jamais existé. La fréquentation de l'Archipel primitif par les Phéniciens est une légende : on en chercherait vainement une preuve palpable et authentique. » M. J. Beloch a résumé cette opinion dans les premiers chapitres de son *Histoire grecque*. Il l'a imposée à une

grande partie du public par la légitime popularité de cette histoire. Mais il l'a défendue plus vivement encore dans un article du *Rheinisches Museum : Die Phoeniker am Aegaeischen Meer*[1]. « Hérodote, dit-il, se trompe, au début de ses Histoires, quand il recule jusqu'aux siècles lointains de la légende argienne la description d'un marché phénicien sur les plages de l'Argolide. La présence des Phéniciens dans l'Égée primitive ne nous est prouvée par rien, ni par les poèmes homériques, ni par l'histoire du commerce, ni même par celle de l'alphabet, pas davantage par l'archéologie, la toponymie, la linguistique ou la philologie. » Nous n'avons à retenir ici que la première de ces assertions. Pour la contrôler, prenons les passages des poèmes homériques où apparaît le nom des Phéniciens. Si l'on dresse le tableau de ces passages, on a :

Sidoniens Ζ 290; Ψ 743; δ 84, 618; ο 118.
Phéniciens Ψ 744; ν 272; ξ 288; ο 415, 417, 419, 473.
Sidon et *Sidonie* Ζ 291; ν 285; ο 425.
Phénicie δ 83; ξ 281.

au total dix-sept citations, dont quatre dans l'*Iliade* et treize dans l'*Odyssée*. En réalité, ces dix-sept citations se réduisent à deux passages de l'*Iliade* et à quatre passages de l'*Odyssée*. Les voici :

— Au chant VI de l'*Iliade* (v. 290-292), Hécube descend vers la chambre où, dans les aromates, sont conservés les péplums brodés, œuvres de femmes sidoniennes qu'Alexandros lui-même, le héros divin, avait ramenées de Sidonie à travers la vaste mer,

ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον.

— Au chant XXIII de l'*Iliade* (v. 740-745), lors des funérailles de Patrocle, Achille, comme prix de la course, offre un cratère d'argent bien travaillé, contenant six mesures et dépassant tout en beauté, puisque c'étaient d'habiles Sidoniens qui l'avaient soigneusement façonné; des hommes phéniciens l'avaient apporté sur la mer nébuleuse; ils l'avaient exposé dans les ports, puis donné en cadeau au roi Thoas,

... ἐπεὶ Σίδονες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν,
Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,
στῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν.

Voilà pour l'*Iliade*.

— Au chant IV de l'*Odyssée* (v, 83-84, v. 618). Ménélas parle de ses voyages

1. *Rhein. Mus.*, 1894, p. 111 et suiv.

à Chypre, en Phénicie, chez les Égyptiens, les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes,

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθείς,
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβούς,

et il donne à Télémaque un cratère travaillé, tout d'argent fondu, aux lèvres cloisonnées d'or : ce cratère lui vient du roi des Sidoniens, Phaidimos, son hôte,

δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται,
ἔργον δ' Ἡφαίστοιο· πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως,
Σιδονίων βασιλεύς.

— Au chant XIII de l'*Odyssée* (v. 272-285), Ulysse invente le mensonge d'une navigation, qu'il aurait faite en compagnie des Phéniciens illustres. De Crète, ils devaient le passer à Pylos ou en Élide; mais la tempête les jeta sur la côte d'Ithaque où ils le débarquèrent; puis ils retournèrent vers leur Sidonie aux belles maisons,

αὐτίκ' ἐγὼν ἐπὶ νῆα κιὼν Φοίνικας ἀγαυοὺς
ἐλλισάμην καί σφιν μενοεικέα ληΐδα δῶκα...
οἱ δ' ἐς Σιδονίην εὖ ναιομένην ἀναβάντες
ᾤχοντο.

— Au chant XIV de l'*Odyssée* (v. 288-310), Ulysse invente une autre histoire de naufrage en compagnie des mêmes Phéniciens. D'Égypte, ils l'avaient emmené chez eux, puis le ramenaient à travers la mer de Crète; mais Zeus leur envoya une terrible tempête qui les jeta à la côte des Thesprotes :

δὴ τότε Φοῖνιξ ἦλθεν ἀνὴρ, ἀπατήλια εἰδώς,
τρώκτης, ὅς δὴ πολλὰ κάκ' ἀνθρώποισιν ἐώργει·
ὅς μ' ἄγε παρπεπιθὼν ᾗσι φρέσιν, ὄφρ' ἱκόμεσθα
Φοινίκην, ὅθι τοῦ γε δόμοι καὶ κτήματ' ἔκειτο.

— Enfin, au chant XV de l'*Odyssée* (v. 405 et suiv.), Eumée raconte son enfance dans l'île Syria, son éducation par une *nurse* phénicienne et son enlèvement par des Phéniciens, qui ont séduit sa bonne et sont venus le vendre à la côte d'Ithaque. Ce dernier passage est de beaucoup le plus long, le plus circonstancié et, je crois, le plus important. Tous les autres d'ailleurs s'y rattachent facilement. Nous le prendrons pour centre de notre étude. Les philologues ont cru y remarquer un certain air de modernité. Kirchhoff le rapporterait volontiers au travail de recension et de réfection du VIIIe ou même du VIIe siècle. Kirchhoff ne donne aucun bon argument à l'appui de cette opinion. Je crois qu'à l'étude ce passage nous apparaîtra, ou du moins les faits qu'il relate nous apparaîtront comme exactement contemporains de la civilisation,

de la vie sociale, des habitudes nautiques et commerciales, bref de toutes les mœurs décrites par les chants de l'*Ulysséide* proprement dite. Mais il faut étudier ce passage à la façon des Plus Homériques, vers par vers, mot par mot.

*
* *

Eumée commence son histoire :

Tu connais probablement une île nommée Syria, située au delà et au-dessus d'Ortygie, du côté où tourne le soleil. Elle n'est pas très peuplée, mais c'est une bonne île : des bœufs, des moutons, beaucoup de vin, beaucoup de grains.

νῆσός τις Συρίη κικλήσκεται, εἴ που ἀκούεις,
Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο,
οὔ τι περιπληθὴς λίην τόσον, ἀλλ' ἀγαθὴ μὲν,
εὔβοτος, εὔμηλος, οἰνοπληθὴς, πολύπυρος.

Dans cette île Syria, les Anciens reconnaissaient l'une des Cyclades, Syros, l'île actuelle de Syra ; Ortygie, l'*Ile aux Cailles*, était alors un autre nom de Délos ou de Rhèneia. Telle est du moins l'opinion de Strabon et des scholiastes[1], et c'est aussi l'opinion de la plupart des critiques contemporains[2]. Quelques-uns pourtant des uns et des autres ont pensé à l'Ortygie sicilienne, à la petite île côtière qui contenait la fontaine d'Aréthuse et qui, en bas de la ville haute de Syracuse, formait le quartier de l'Ile, *Nasos*[3]. Mais cette opinion semble peu défendable. L'*Odyssée*, en effet, nous parle de deux îles voisines, l'une *Syrie*, l'autre *Ortygie*. Sur la côte sicilienne, nous ne trouvons qu'une seule île, qui s'appelle indifféremment Nasos *ou* Ortygie. C'est vainement que l'on a voulu découvrir une différence entre ces deux vocables, et distinguer d'une part le quartier d'Ortygie et d'autre part le quartier de Nasos : ce dernier porterait aussi le nom de *Syrie*. Cette hypothèse, qu'aucun texte ne légitime, est contradictoire aux textes les plus formels[4]. Ouvrons une carte de la mer Égée : les positions respectives de Syra et de Délos conviennent exactement à la description homérique. Ces deux îles se trouvent par la même latitude (environ 37° 25') ; mais l'une, Syra, est par 22° 33' de longitude Est ; l'autre, Délos, est par 22° 57'. Quant à la différence entre les deux noms *Syrie* et *Syros*, Συρίη et Σύρος, Eustathe l'expliquait déjà en rappelant que telle autre île, voisine de Chios, s'appelle, suivant les auteurs, *Psyria* ou *Psyros*, Ψυρία ou Ψύρος : les modernes en ont fait Psyra ou Psara, comme de Syros ils ont fait Syra[5]. Au reste *Korin-*

1. Strab., X, 5, 8 ; Eustath., *Comment.*, 1787, 15.
2. Voir Schlegel, *De Geogr. Hom.*, p. 62 : Buchholz, *Hom. Real.*, I, p. 256.
3. Görlitz, *Der Himmel und die Himmelserschein.*, p. 10.
4. Thucyd., VI, 3 ; I, 59 ; etc.
5. Eustath., *Comment.*, 1787, 15 : ἡ δὲ ῥηθεῖσα Συρία μία τῶν Κυκλάδων, καλουμένη καὶ Σῦρος ἐν ἐκτάσει τῆς παραληγούσης... ὥστε καθὰ Ψῦρος Ψυρία νῆσος πρὸ τῆς Χίου, οὕτω καὶ Σῦρος Συρία... Ὀρτυγία δὲ ἡ Δῆλος... Τὸ δὲ ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο, ἀντὶ τοῦ κειμένη πρὸς τρόπας ἡλίου, ἤτοι πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη τῆς Ὀρτυγίας... Ἕτεροι δέ φασιν σπήλαιον εἶναι ἐκεῖ, δι' οὗ τὰς τοῦ ἡλίου ἐσημειοῦντο τροπάς, ὃ καὶ ἡλίου διὰ τοῦτο σπήλαιον ἔλεγον.

thos et *Korinthie*, Κόρινθος et Κορινθία, *Naxos* et *Naxie*, Νάξος et Ναξία, *Rhodos* et *Rhodie*, Ῥόδος et Ῥοδία, et, dans Homère, *Sidon* et *Sidonie*, Σίδων et Σιδονίη, nous montrent assez comment l'onomastique grecque forme d'un nom de pays, *Naxos*, Νάξος, un nom de ville, *Naxie*, Ναξία, ou, inversement d'un nom de ville, *Korinthe*, Κόρινθος, un nom de pays, *Korinthie*, Κορινθία, ou *Sidon*, *Sidonie* : Syrie est le nom du pays ou de l'île, νῆσος Συρία, dont Syros est la ville.

Pourtant, l'attribution d'Ortygie à la Sicile pourrait se défendre par une interprétation particulière des mots « *du côté où tourne le soleil* », ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο. Cette expression ne semble pas claire à certains commentateurs. Les Anciens en avaient imaginé déjà plusieurs explications. Pour les uns, l'endroit où *tourne* le soleil désignait la direction Est-Ouest que le soleil prend chaque jour dans son *tour* quotidien. D'autres savaient qu'à Délos, sur la pente du Cynthe, une caverne était consacrée au Soleil : cette caverne, disaient-ils, avait été jadis une sorte de cadran solaire naturel, sur les parois duquel *tournaient* l'ombre et la lumière de l'astre[1]. Parmi les modernes[2], quelques-uns ont pensé à la marche annuelle du soleil vers le Nord et à son *retour* vers le Sud : le poète aurait voulu dire qu'Ortygia était sous le *tropique*. Fausse pour l'Ortygie de l'Archipel, cette position ne le serait pas beaucoup moins, un peu moins cependant, pour l'Ortygie sicilienne : la Sicile est encore à quelque quinze cents kilomètres du tropique; l'écart est un peu grand. L'explication la plus vraisemblable et la plus généralement adoptée est celle que donnaient déjà les commentateurs de l'antiquité. La situation « vers les tournants du soleil », πρὸς τροπὰς ἡλίου, dit Eustathe, signifie πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη, *vers le couchant*. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, comme dans les cosmographies levantines, le soleil s'élève de terre, ὑπερέχειν γαίης, pénètre et monte dans le ciel, οὐρανὸν εἰσανιέναι, ἐς οὐρανὸν ἰέναι, ἀνορούειν, atteint le plafond de fer, sur lequel il marche ou navigue, μεσὸν οὐρανὸν ἀμφιβαίνει, et *retourne* du ciel vers la terre, ἂψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτρέπεται, pour se coucher dans l'Océan[3]. C'est ce mouvement de *retour*, προτρέπεται, que désigne le tournant du soleil, τροπαὶ ἠελίοιο : les mots, on le voit, sont les mêmes de part et d'autre. Le contexte, d'ailleurs, est en faveur de cette interprétation. Syros, dit le poète, est au delà d'Ortygie, Ὀρτυγίης καθύπερθεν. Cet Ionien parle en habitant de l'Asie Mineure. Il emploie les termes des navigateurs ses compatriotes, qui, dans leurs traversées vers la Grèce, rencontrent d'abord Ortygie, puis, au delà, vers l'Ouest, Syros : « Nous n'oubliâmes pas avant notre départ de Syra, dit Tournefort, d'y faire des observations de géographie : la grande Délos est entre l'Est et le Sud-Est » : c'est l'exacte traduction de Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο, qui nous est ainsi donnée par le voyageur français[4]. Syra est *au delà* de Délos pour les marins ioniens, de même que l'Eubée

1. Eustath., *Comment.*, 1787, 15; voir le texte plus haut.
2. Voir Buchholz, *Hom. Real.*, I, p. 30.
3. Pour ceci, voir Buchholz, *Homer. Real.*, I, p. 28 et suiv.
4. *Voyage du Levant*, II, p. 7.

est, pour eux, la dernière, la plus lointaine des îles, « au dire de ceux qui l'ont vue, »

> εἴ περ καὶ μάλα πολλὸν ἑκατέρω ἔστ' Εὐβοίης·
> τήν περ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι, οἵ μιν ἴδοντο[1].

Une autre explication, cependant, se présentera dans la suite de notre étude; je crois celle-ci plus vraisemblable.

« Mais cette île *Syria*, disent certains, n'a jamais existé. » W. Helbig lui-même, malgré sa connaissance du réalisme homérique, la croit « quelque peu mythique[2] ». Le mot a fait fortune. Les archéologues parlent couramment « de l'île mythique de Syros[3] ». Il m'est difficile de suivre Helbig en ceci. Une longue et minutieuse étude de la géographie odysséenne nous a montré déjà et par la suite nous montrera mieux encore que cette géographie contient en somme fort peu de légendes. Ses descriptions correspondent toujours à quelque tangible réalité. Si donc la description de Syria semble, à première lecture, mythique, il faut prendre garde. En discutant tous les mots du texte, le fond de réalité ne tarde pas à reparaître. Il suffit de reprendre le récit d'Eumée :

V. 405-411. Elle n'est pas très peuplée, mais c'est une bonne île : des bœufs, des moutons, beaucoup de vin et beaucoup de froment. Jamais la disette ne s'y fait sentir au peuple; aucune autre maladie n'y accable les pauvres mortels; mais quand, à l'intérieur de la ville, les tribus des hommes ont atteint la vieillesse, Apollon à l'arc d'argent vient avec Artémis les frapper de ses traits sans violence.

Eustathe rapprochait déjà ces vers homériques des vers où le poète des *Œuvres et des Jours* dépeint l'âge d'or[4]. Il concluait à une légende de part et d'autre. Le rapprochement peut frapper un littérateur. Mais il n'est que superficiellement juste. De tout temps, en effet, les navigateurs ont fait deux parts des îles de l'Archipel : ils ont toujours distingué entre les îles du Sud et les îles du Nord. Les îles volcaniques du Sud, Milo, Santorin, etc., avec leurs émanations sulfureuses, leurs sources chaudes qui s'épandent en marais et leur manque d'eau potable, sont fiévreuses, malsaines, d'un séjour intenable : « L'air de Milo, dit Tournefort[5], est malsain; la ville est d'une saleté insupportable; les ordures, jointes aux vapeurs des marais salants qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des minéraux dont l'île est infectée, à la disette des bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo et y causent des maladies dangereuses.... » Et Choiseul-Gouffier ajoute : « Des cinq mille habitants que Tournefort a trouvés dans la seule ville de Milo, à peine en reste-t-il aujourd'hui deux cents, menacés d'être bientôt victimes de l'insalubrité du climat. Ces malheureux sont jaunes

1. *Odyss.*, VII, 321-322.
2. W. Helbig, *l'Épopée Homérique*, trad. Trawinski, p. 24; *la Question mycénienne*, p. 55.
3. Perrot et Chipiez, VII, p. 270.
4. Cf. *Oper. et Dies*, v. 111 seqq.
5. *Voyage du Levant*, I, p. 177.

et bouffis; leur ventre énorme et leurs jambes horriblement enflées leur permettent à peine de se traîner dans les décombres de leur ville.... L'origine de cette influence pestilentielle me paraît remonter précisément à l'époque du nouveau volcan, qui s'ouvrit en face de Santorin....[1] »

Les îles granitiques ou calcaires du Nord sont, au contraire, éventées par le mistral et rafraîchies par le courant des Dardanelles : elles sont renommées pour leur salubrité. Entre ces deux groupes d'îles, comme la traversée est de quelques heures à peine, le contraste n'en est que plus frappant. Aussi fut-il soigneusement noté par tous les voyageurs : « L'île de Siphanto, — l'ancienne Siphnos où l'on arrive en quittant Milo, — continue Tournefort[2], est sous un beau ciel; on le trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphanto des vieillards de cent vingt ans; l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y est excellent; les raisins y sont merveilleux. Quoique l'île soit couverte de marbre et de granit, elle est pourtant des plus fertiles et des mieux cultivées de l'Archipel; elle fournit assez de grains pour les habitants du pays, qui sont aujourd'hui de très bonnes gens. » Il est bien évident que Tournefort n'avait, ni sous les yeux, ni dans la mémoire, notre passage de l'*Odyssée* : il rapporte simplement ce qu'il a vu. A la similitude des termes et des détails, cependant, on pourrait croire qu'il n'a fait que paraphraser la description homérique. Les autres voyageurs parlent comme lui : « Le climat de Siphanto, dit Choiseul-Gouffier, inspire le regret d'en sortir : le ciel y est toujours pur et serein, et l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitants de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours[3]. » — Nous allons trouver ces mêmes superfluités, ἀθύρματα, dans le texte homérique. C'est pour des superfluités, colliers d'ambre, broderies, bijoux, bibelots, ustensiles de cuivre et d'argent, que les cultivateurs de Syria trafiquent avec l'étranger.

Depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, les navigateurs se sont transmis les renseignements de Tournefort et de Choiseul-Gouffier. Nos *Instructions nautiques* signalent encore aujourd'hui que Siphnos « est renommée pour sa salubrité et la fertilité de son sol...; le pays est bien cultivé, extrêmement fertile et abonde en sources d'excellente eau[4]. » Syra mérite les mêmes louanges : « Elle est aussi, dit Tournefort[5], des mieux cultivées et produit d'excellent froment, quoique en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin et de figues, assez de coton et des olives.... Elle est plus fraîche que la plupart des îles de l'Ar-

1. Choiseul-Gouffier, I, p. 15. William Turner, *Journal of a Tour in the Levant*, I, p. 31 : The sailors of Milo are reputed to be the best pilots in the Archipelago. Michili, our pilot, spoke very good english and held the post of English vice consul in the island.... — The population of the island is now (1812) only 2.300, whereas before the town alone contained 10.000. The depopulation has been more systematically promoted by the badness of the water and the unwholesomeness of the air.
2. Tournefort, I, p. 202-205.
3. Choiseul-Gouffier, I, p. 25.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 174.
5. Tournefort, *Voyage du Levant*, II, p. 2-3.

chipel. » Tournefort a visité Syra; il en parle en témoin oculaire. Avant lui, Thévenot, qui n'était pas venu dans l'île, en avait emprunté une description à un « mémoire » de navigateurs, nous dit-il : « L'île de Syra, qui en grec vulgaire veut dire *signora* ou *maîtresse*, est ainsi appelée parce qu'elle commande par sa hauteur toutes les autres îles. Son terroir a peu d'arbres et est sec. Toutefois il abonde en toutes choses, y ayant de quoy vivre, — c'est le βίοτος homérique, — tant en viande de venaison qu'en poisson. L'eau se prend à une source un peu escartée de la ville : mais aussi elle est très bonne. Ils n'ont point de villages dans la campagne par ci par là. Ils sont presque tous Latins et il y a plusieurs églises dont la cathédrale est au sommet de la ville, dédiée à saint Georges et desservie par plusieurs prêtres qui ont pour supérieur un évesque latin[1]. » Nos *Instructions nautiques* semblent recopier le mémoire de Thévenot : « L'île est bien cultivée et produit de l'orge, des figues, des olives, du blé, du vin, etc. On expédie à Athènes et à Constantinople une grande quantité de légumes. La population est de 34 000 habitants.... Sa position centrale en fait le marché de l'Archipel et son port est un port de chargement pour les bâtiments, surtout pour les vapeurs de presque toutes les nations. Le climat est remarquablement sain; les froids extrêmes et la gelée y sont inconnus; en été on ressent quelquefois une chaleur étouffante; cependant les vents prédominants soufflent du Nord et maintiennent la température fraîche[2]. »

Syra est aujourd'hui la capitale de l'Archipel grec. Centre de ravitaillement, de chargement et de déchargement pour toutes les marines étrangères, c'est comme le ponton où les indigènes des îles et des terres voisines viennent trafiquer avec les matelots du dehors, russes, égyptiens, français, italiens, allemands et anglais. C'est ce commerce étranger, ce commerce de transit, qui fait la prospérité de Syra[3]. Cette prospérité est d'ailleurs toute récente et déjà elle est en train de disparaître. Il y a deux siècles, au temps de Tournefort, Syra n'avait aucun rôle. Elle resta sans grande importance jusqu'à la Révolution grecque. Mais alors elle devint une sorte de port neutre, grâce à la religion de ses habitants : « C'est, disait Tournefort, l'île la plus catholique de tout l'Archipel; pour sept ou huit familles du rite grec, on y compte plus de six mille âmes du rite latin. » Ces Latins descendaient des conquérants génois ou vénitiens, ou c'étaient des métis de corsaires francs et de femmes indigènes : les Provençaux avaient fréquemment alors un ménage dans l'Archipel, sans compter leurs liaisons passagères avec les esclaves enlevées aux Turcs, les chrétiennes délivrées des harems, etc. « Les corsaires chrétiens, qui venaient autrefois infester l'Archipel, passaient leurs quartiers d'hiver à l'Argentière. Ils y mangeaient l'argent de leurs prises et y laissaient des richesses qu'ils faisaient à la vérité payer bien cher aux habitants par toutes leurs vexations. Ils y avaient

1. Thévenot, I. chap. 69.
2. *Instruct. naut.*, n° 691. p. 182.
3. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2252, p. 4 : In the past years, the merchants of Syra placed all their reliance in the transit trade, which earned the prestige of Syra as a trading centre.

établi un usage, dont profitent encore nos navigateurs à Madagascar, celui de se marier solennellement pour le temps de leur relâche, en sorte qu'on attendait avec impatience le départ d'un capitaine pour épouser sa femme aussitôt qu'il aurait mis à la voile[1].... » Les Latins de Syra s'étaient groupés autour de l'église des Capucins, sous la croix catholique et sous la protection française. Ils ne prirent aucune part à l'insurrection grecque. Leur port fut, de 1820 à 1830, le seul endroit où étrangers et belligérants pouvaient faire relâche et trafiquer en toute sécurité. Les guerres finies, l'habitude était prise : Syra, au cours de ce siècle, demeura ce que sa voisine Mykonos avait été aux siècles précédents, ce que son autre voisine Délos fut au temps de Rome et de l'Ionie, la grande escale et le grand entrepôt des étrangers dans l'Archipel.

Le trafic de la mer Égée semble à travers les siècles régi par une loi constante. Toutes les fois qu'un commerce étranger est maître de l'Archipel, c'est au centre de la mer, dans l'une des trois îles, Syra, Délos ou Mykonos, qu'il lui faut « un reposoir », comme disent les marins du XVII[e] siècle, un ponton et des *docks*, diraient les marins d'aujourd'hui. Quand au contraire ce sont les indigènes du continent, sur les côtes européennes ou asiatiques, qui détiennent le trafic, le rôle de ces îles centrales disparaît. Elles en cèdent les bénéfices à des ports de la périphérie continentale, Corinthe, Athènes, Salonique, Smyrne, Éphèse ou Milet. Avec la renaissance du commerce grec et levantin, nous assistons aujourd'hui à la décadence de Syra et au réveil du Pirée et de Smyrne[2].... Un coup d'œil sur une carte de l'Archipel et la lecture des *Instructions nautiques* nous expliqueront facilement cette loi.

Il faut nous représenter l'Archipel comme un champ clos. Quatre parois le ferment, la Grèce à l'Ouest, la Thrace au Nord, l'Anatolie à l'Est, la Crète et les îles voisines au Sud. Ces parois continentales ou insulaires sont presque ininterrompues. Elles ne laissent à leurs angles que trois entrées ou sorties. A l'angle Nord-Est, une bouche conduit aux Dardanelles et vers la Marmara. A l'angle Sud-Est, une grande porte entre Rhodes et la Crète s'ouvre vers l'Extrême-Levant; mais cette porte sert beaucoup moins aux navigateurs que l'étroit défilé entre Rhodes et le continent asiatique. De même, à l'angle Sud-Ouest, au pied du continent européen, c'est le canal de Kythère, autant et plus que la grande porte entre Kythère et la Crète, qu'ont toujours fréquenté les bateaux

1. Choiseul-Gouffier, I, p. 13.

2. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2252 (mai 1899), p. 1 et suiv. : There are unmistakable indications that the near future of Syra will be anything but bright. This is borne out by the fact that the ever-increasing activity of the Piraeus, which has long been gradually but surely encroaching on the general trade and commerce of most of the other grecian ports, is now telling very keenly on this island, while the industrial ressources have been much lessened by the steady enterprise and continual establishment of new mills at the Piraeus, which caused that port to be the absolute centre of official movement during the late war. The steady development also of small ports on the mainland as well as in the Archipelago, which were held in little or no account when Syra was flourishing as a distributing centre of considerable importance, has contributed in creating the present commercial crisis here. — Cf. de même, n° 2599 (mai 1901), p. 9 : The port of Syra for many years past has been steadily declining, owing to the development of the Piraeus. Syra is no longer the distributing depot of the Levant commerce.

venus de l'Occident.... A l'intérieur, le champ rectangulaire est divisé comme en deux chambres par la cloison presque continue que forme le chapelet des îles : l'Eubée, Andros, Tinos, Mykonos, Icaria et Samos se succèdent presque sans interruption de l'Ouest à l'Est; quelques détroits resserrés ne laissent entre ces îles que des poternes de communication. Pour les marines à voile, cette cloison des îles eut de tout temps une grande importance, à cause du régime des vents : « Les vents prédominants dans l'Archipel, disent les *Instructions nautiques*[1], sont les vents du Nord. De la fin de septembre à la fin de mai, ces vents du Nord alternent avec ceux de la partie Sud-Ouest, qui sont plus fréquents lorsque l'hiver est doux. » Nous pouvons, dans nos études de géographie ancienne, ne pas tenir grand compte des vents du Sud-Ouest : ils soufflent pendant l'hivernage, à l'époque où toute navigation antique était presque interrompue. En réalité, les vents du Nord sont les vrais maitres de notre champ clos.

Les vents étésiens, poursuivent les *Instructions*, qui sont appelés *meltems* par les Turcs, sont les plus fréquents pendant la belle saison; ils commencent presque invariablement vers la fin de mars et durent jusqu'à la fin d'août : ils soufflent du Nord au N.-E.... La navigation de l'Archipel, bien que facile, réclame une constante attention, et l'on doit toujours garder en vue un port d'abri, que l'on puisse, dans le cas d'un coup de vent menaçant, atteindre avant l'obscurité, car le temps peut devenir assez obscur, — ἠεροειδὴς πόντος, *la mer nébuleuse*, dit l'*Odyssée*, — au milieu du labyrinthe des îles, pour qu'on ne puisse pas voir la terre assez tôt pour l'éviter.... Avec les vents de Nord, un navire doit toujours mouiller sous le vent d'une île, car bien que ces vents soufflent quelquefois avec une extrême violence, ils ne sautent jamais au Sud brusquement et l'on a toujours le temps de quitter le mouillage. Au contraire, avec les vents de Sud, un voilier ne devra jamais mouiller sur le côté Nord d'une île, car ces vents sautent brusquement, dans un grain, au Nord et au Nord-Est et ils soufflent avec une telle violence qu'un navire ne peut appareiller.

Ces considérations nous expliquent le premier rôle que joue pour les navigateurs la cloison des îles entre Samos et l'Eubée. Dans leurs traversées de l'Est à l'Ouest ou inversement, les voiliers de l'Archipel se tiendront toujours sous le vent des îles, c'est-à-dire au Sud : les îles leur serviront d'écrans contre la violence des vents du Nord. La flotte perse de Datis, qui vient attaquer la Grèce, ne fait pas le périple des côtes d'Asie et d'Europe, à cause de la terreur que ses marins avaient de l'Athos. Elle traverse l'Archipel à la hauteur de Samos, en longeant Ikaria, puis les îles, οὐ παρὰ τὴν ἤπειρον, ἀλλ' ἐκ Σάμου ὁρμώμενοι παρά τε Ἰκαρίαν καὶ διὰ νήσων τὸν πλόον ἐποιεῦντο[2]. De même, après la bataille de Salamine, quand les députés ioniens viennent demander le secours de la Grèce unie, les Grecs, mouillés à Égine, sont effrayés de cette entreprise lointaine; ils ont encore si peu l'habitude de la mer, qu'ils se figurent Samos

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 103.
2. Hérod., VI, 95.

aussi éloignée d'eux que les Colonnes d'Hercule, τὴν δὲ Σάμον ἐπιστέατο δόξῃ καὶ Ἡρακλέας Στήλας ἴσον ἀπέχειν. Ils se décident pourtant à venir jusqu'à Délos[1].... Sur la grand'route maritime, entre les côtes asiatiques et les côtes européennes, nos trois îles de Mykonos, Délos et Syra se présentent tout juste à mi-chemin de la traversée et comme au milieu du pont insulaire : ce sont les gîtes d'étape presque forcés. Aussi, quand les Ioniens, maîtres des deux côtes, voudront un lieu de foire, de réunion et de culte commun, c'est Délos qui verra les grandes panégyries de l'hymne homérique et les premières assemblées de l'empire athénien.

Second rôle. Cette cloison insulaire a un certain nombre de poternes, que doivent forcément emprunter les voiliers pour passer de l'une des chambres dans l'autre, de l'Archipel Nord dans l'Archipel Sud ou inversement. Ces poternes sont au nombre de six : entre l'Eubée et Andros, s'ouvre le canal Doro; entre Andros et Tinos, la passe Steno; puis les trois chenaux entre Tinos et Mykonos, entre Mykonos et Icaria, entre Icaria et Samos; et enfin le détroit de Samos. Toutes ces poternes peuvent servir au passage; mais elles sont plus ou moins commodes. Venus du canal de Rhodes et montant aux Dardanelles, les voiliers orientaux qui veulent gagner la Marmara emprunteront tout naturellement le détroit de Samos : grâce au jalonnement des Sporades, ce détroit est pour eux la continuation du canal de Rhodes. Mais, venus du canal de Kythère, les navigateurs occidentaux pourront hésiter. Au temps de Tournefort, la route ordinaire des Hollandais et des Anglais est entre Nègrepont et Macronisi[2], c'est-à-dire entre l'Eubée et Andros, par le canal Doro; les Français, au contraire, « destinés pour Smyrne et pour Constantinople passent dans le canal de Tine à Mycone ». Cette habitude des Anglais et des Hollandais peut sembler étrange; la route des Français est beaucoup plus commode, à cause des courants de l'Archipel : « Lorsque les vents sont d'entre Nord-Est et Est, disent les *Instructions nautiques*, le rapide courant du Bosphore sort des Dardanelles, passe aux deux extrémités de l'île de Lemnos et s'avance vers la partie Ouest de l'Archipel, en prenant une vitesse considérable dans le canal de Doro. Il court aussi avec une grande force dans la passe de Steno, ainsi que dans le large canal qui sépare Icaria de Mycono; mais il est moins rapide dans le canal entre Mycono et Tinos. »

Pour leurs navigations du Nord au Sud, d'Asie en Europe, de Troie en Grèce ou de Byzance à Corinthe, les Anciens utilisent ce courant et, sortis avec lui des Dardanelles, ils viennent emprunter avec lui le canal Doro. Ils usent ainsi de la passe entre l'Eubée et Andros; le promontoire Geraistos, au Sud de l'Eubée, est

1. Hérod., VIII, 132; IX, 90.
2. *Voyage du Levant*, I, p. 337. Les Anglais sont restés fidèles à cette route. Ils viennent d'installer sur la côte de Zéa qui commande l'entrée du canal Doro une station de charbon. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2252, p. 11 : On the importance of the position of Zea, lying in the direct routes of all steamers passing to and from Constantinople and the Black Sea, and its intermediate position between these ports and Gibraltar, affording steamers the advantage of coaling without touching at Malta.

une de leurs étapes; le Sounion au Sud de l'Attique en est une autre. C'est la route que suit le commerce gréco-romain au temps de Strabon : Γεραιστὸς τοῖς διαίρουσιν ἐκ τῆς 'Ασίας εἰς τὴν 'Αττικὴν ἐπικαιρίως κεῖται τῷ Σουνίῳ πλησιάζον. Aussi le Geraistos a pour les marins un grand sanctuaire de Poseidon[1]. Dès les temps homériques, cette même route est déjà suivie : Nestor, au retour de Troie, longe la côte asiatique jusqu'à Lesbos, puis coupe à travers la haute mer vers l'Eubée, ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὔβοιαν τέμνειν. Grâce au vent arrière, il arrive de nuit à Geraistos; il y fait un grand sacrifice et remercie Poseidon d'une si longue traversée,

... ἐς δὲ Γεραιστὸν
ἐννύχιαι κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων
πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν πέλαγος μέγα μετρήσαντες[2].

Puis il salue au passage le Sounion et son temple et il rentre chez lui au long des côtes péloponnésiennes.

Mais quand inversement on va du Sud au Nord, d'Europe en Asie, le canal Doro avec le courant contraire n'est plus aussi praticable. Il peut même devenir dangereux avec les coups de vent du Nord.

La navigation dans le canal Doro, disent les *Instructions nautiques*, est une des plus difficiles du Levant pour les voiliers, à cause des forts vents du Nord qui dominent tellement pendant les mois d'été qu'on peut dire qu'ils soufflent presque sans interruption. Ce régime de vents dure de mai à fin août ou milieu de septembre, et, quand il cesse après l'équinoxe d'automne, les coups de vent de cette direction sont aussi fréquents que ceux d'un autre *rumb*. Il est impossible à un voilier de remonter le canal Doro lorsque le vent souffle frais du Nord et qu'il règne un violent courant Sud; il sera préférable dans ce cas d'employer le canal de Mycono où ce courant est moins fort[3].

Pour les petits voiliers, la passe de Mykonos, sans courant violent, est donc la route la plus sûre et la plus rapide : c'est la route des Français au temps de Tournefort. Sur cette route très fréquentée, avant de quitter l'Archipel du Sud et ses nombreux points de relâche, pour entrer dans le désert presque sans îles de l'Archipel du Nord, nos trois îles de Syra, de Délos et de Mykonos fourniront encore le gîte d'étape, le reposoir du milieu, juste à mi-chemin entre Kythère et les Dardanelles.... Et c'est encore ici que passent les routes traversières qui mènent du Sud-Est au Nord-Ouest, du canal de Rhodes au canal de l'Eubée ou aux ports de Thessalie et de Macédoine (Délos fut l'une des grandes escales du commerce alexandrin), et les routes directes qui vont du Sud au Nord, des ports de Crète aux ports de Thrace : bref, toutes les diagonales de l'Archipel se croisent en cet endroit.

1. Strab., X, 447.
2. *Odyss.*, III, 177-179.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 14.

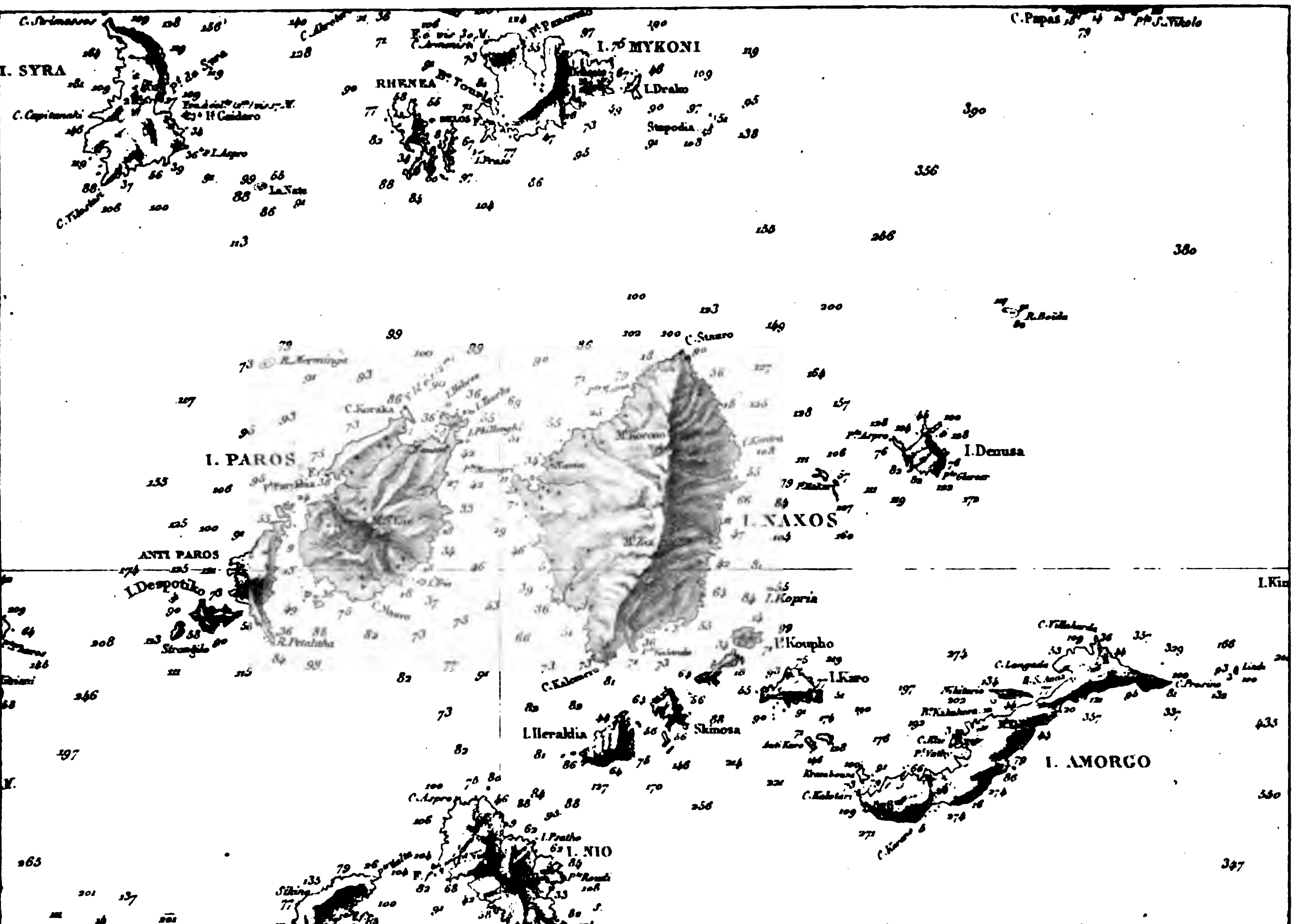


FIG. 47. — SYRA, DÉLOS ET MYKONOS
Photogravure d'après la carte marine n° 1457.

Aussi, pendant la saison des vents du Nord, c'est-à-dire pendant la saison navigante, l'une ou l'autre de ces trois îles devient forcément le rendez-vous des bateaux étrangers. Aujourd'hui encore nos *Instructions nautiques* recommandent, « s'il y a la moindre apparence d'un coup de vent du Nord, de ne pas hésiter un instant à chercher un abri temporaire dans le plus voisin mouillage, car il n'y a rien à gagner à tenir la mer[1] ». Les Grecs ont toujours suivi cette prudente habitude. Aujourd'hui, comme au temps de Tournefort, il leur faut de courtes navigations et de fréquents reposoirs[2]. Les marins de l'Égée primitive sur leurs barques mal pontées ne devaient pas être plus audacieux : quelqu'une des trois îles Syra, Délos ou Mykonos fut certainement un de leurs reposoirs habituels[3]. Mais entre Syra, Délos et Mykonos, leur choix a pu, semble-t-il, hésiter. En fait, nous voyons à travers les siècles le trafic se déplacer de l'une à l'autre de ces trois îles, sans autre motif apparent que le caprice des navigateurs : Délos est préférée par les Ioniens et les Romains, Mykonos par les Francs du XVIIIe siècle et Syra par nos marines contemporaines. Si l'on regarde les choses de plus près, cependant, on s'aperçoit bientôt qu'en ces matières la part du hasard et du caprice humain est minime. Des nécessités naturelles, à travers les siècles et les humanités changeantes, ont étroitement déterminé le choix des marins.

De nos trois îles, Délos est la plus centrale : elle mène, disaient les Anciens, le chœur des Cyclades. Sur la route entre l'Est et l'Ouest, elle est juste à égale distance de Corinthe et de Milet. Sur la route entre le Sud et le Nord, elle est directement en face du chenal de Mykonos. Elle possède en outre une bonne aiguade, « une des plus belles sources de tout l'Archipel[4] : c'est une espèce de puits; il y avait en octobre 24 pieds d'eau et plus de 30 en janvier et février.... Les armées turques et vénitiennes y viennent faire aiguade. » Nous avons étudié déjà l'importance de cette aiguade insulaire. Voilà de bonnes raisons pour que les voiliers relâchent en ce port. Mais Délos est toute petite, sans cultures possibles, sans ressources. Situé sur le détroit qui la sépare de Rhèneia, son port est battu par les vents et les courants du Nord : il faudra le travail de l'homme aux temps hellénistiques et romains pour en faire un abri presque

1. *Instruct. naut.*, p. 106.
2. *Voyage du Levant*, I, p. 160.
3. L'histoire de ces dernières années nous montre un fonctionnement nouveau de cette nécessité. Les Anglais, fidèles, comme nous l'avons vu, à leur route du canal Doro, ont établi un reposoir qui pour leurs vapeurs doit remplacer Délos, Syra ou Mycono. Sur la côte N.-O. de Zéa, dans le port S. Nikolo qui s'ouvre aux arrivages des marines occidentales et qui commande l'entrée du Canal, ils fondent un dépôt de charbon où rapidement les vapeurs prennent l'habitude de relâcher. Ouvert en 1898, ce dépôt reçoit en 1900 près de 300 vapeurs. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2599 (mai 1901), p. 18 : The total number of steamers which called at Port St Nikolo was 271, and 415 sailing craft. The Zea Coaling Company supplied 9055 tons, of which 1052 were delivered to various ships of the British Mediterranean Squadron. The steamship owners and captains are only just now beginning to realise the many advantages the island of Zea offers, *viz.* that the port lies directly in the route taken by the steamers to and from the Black Sea, great facilities in bunkering dispatch and security against all weathers, rendering the station one of the coaling depôts in the Mediterranean.
4. Tournefort, *op. laud.*, I, p. 347.

sûr, et, sitôt négligé, cet abri se comblera, deviendra intenable[1]. Délos ne pouvait donc pas servir à tous les navigateurs. Les vaisseaux venus de loin n'y trouvent ni bois pour leurs avaries, ni provisions pour leurs équipages, ni complète sécurité de mouillage pour une longue relâche. Délos ne put être d'abord qu'une aiguade semblable aux îles Strophades ou à l'îlot de Lampadouze. Les peuples de la mer y venaient remplir leurs outres, invoquer la divinité et interroger l'oracle de la source. Ils y laissaient leurs pieuses offrandes. Mais ils n'y séjournaient que quelques heures.

Les Ioniens, qui succédèrent aux étrangers, venaient de l'Archipel même : ils apportaient avec eux leurs provisions de bouche; ils n'avaient besoin, eux encore, que d'eau potable; ils ne restaient là d'ailleurs que quelques jours et retournaient ensuite à leur port d'attache. La Délos ionienne ne fut, elle aussi, qu'un port intermittent, un champ de foires annuelles. Rendez-vous à certains jours d'une foule nombreuse, l'île était déserte le restant de l'année. Aux temps hellénistiques et romains, si Délos devint un grand établissement et un entrepôt permanent des marines étrangères, ce fut à son temple et à ses privilèges religieux[2] qu'elle dut ce renouveau de prospérité, comme la moderne Syra aux temps de l'Indépendance dut sa sécurité et sa fortune à son église des Capucins. Et il fallut à Délos l'énorme travail des ingénieurs pour l'adapter à ce rôle auquel la nature ne l'avait pas préparée. Encore n'était-elle vraiment un grand marché qu'à certains jours. Les arrivages jetaient sur ses quais des dizaines de milliers d'esclaves, vendus en quelques heures : « Débarque, négociant, expose ta marchandise, tout est vendu! », disait le proverbe rapporté par Strabon[3]. On y venait. On n'y séjournait pas. La ruine du temple fut aussi la ruine du commerce. Le paganisme tombé, Délos redevint aussitôt le désert que nous connaissons aujourd'hui.

Passons à Mykonos. Presque aussi centrale que Délos, Mykonos est placée, comme Délos, à l'entrée de la passe commode. Elle a sur Délos l'avantage de la grandeur, de quelques champs de blé, de quelques pâturages pour les moutons et d'une vaste rade bien abritée; mais elle manque de sources : « L'île de Mycono est fort aride...; on y recueille assez d'orge pour les habitants, beaucoup de figues; les eaux y sont assez rares en été; un grand puits en fournit à tout le bourg[4]. » Enfin Syros, un peu moins centrale et plus éloignée de la passe, a tous les avantages de Mykonos et elle n'a aucun de ses inconvénients. Assez grande et assez fertile, elle a un bon port et une bonne aiguade. « La principale fontaine de l'île coule tout au fond d'une vallée, assez près de la ville; les gens du pays croient, je ne sais par quelle tradition, qu'on venait autrefois s'y

1. Cf. Ardaillon, *Bull. Corr. Hellen.*, XX. p. 428. 445.

2. Strab., X, 485 : ἔτι μᾶλλον ηὔξησε κατασκαφεῖσα ὑπὸ Ῥωμαίων Κόρινθος· ἐκεῖσε γὰρ μετεχώρησαν οἱ ἔμποροι, καὶ τῆς ἀτελείας τοῦ ἱεροῦ προκαλουμένης αὐτοὺς καὶ τῆς εὐκαιρίας τοῦ λιμένος· ἐν καλῷ γὰρ κεῖται τοῖς ἐκ τῆς Ἰταλίας καὶ τῆς Ἑλλάδος εἰς τὴν Ἀσίαν πλέουσιν.

3. Strab., XIV, 668 : δυναμένη μυριάδας ἀνδραπόδων αὐθημερὸν καὶ δέξασθαι καὶ ἀποπέμψαι, ὥστε τὴν παροιμίαν γενέσθαι διὰ τοῦτο· ἔμπορε, κατάπλευσον, ἐξελοῦ, πάντα πέπραται.

4. Tournefort, I, p. 333.

purifier avant que d'aller à Délos[1]. » Sa rade est plus sûre encore que celle de Mykonos, à laquelle elle est symétriquement opposée. Située sur la côte orientale de l'île, la rade de Syros s'ouvre vers l'Orient; la rade de Mykonos, au contraire, située sur la côte occidentale de l'île, a son entrée vers le Couchant. Cette différence d'orientation a déterminé l'histoire des deux îles.

Car il n'est pas besoin d'un grand effort pour constater, comme nous l'avons déjà fait, que, suivant la direction des courants commerciaux, les points de relâche sur une côte ou dans une mer se déplacent et se remplacent. Les marins francs, venus de l'Ouest, allèrent tout droit à la rade de Mykonos, qui leur tendait ses deux promontoires. C'est là que, d'habitude, ils vinrent se ravitailler, se fournir de pilotes et hiverner durant la mauvaise saison : « Dans les mauvais temps, ils relâchent ordinairement à Mycone et y viennent prendre langue pendant la guerre; il y vient souvent des barques françaises charger des grains, de la soie, du coton et d'autres marchandises des îles voisines...; le séjour de Mycone est assez agréable pour les étrangers; on y fait bonne chère; les perdrix y sont en abondance et à bon marché, de même que les cailles, les bécasses, les tourterelles, etc.; on y mange d'excellents raisins et de fort bonnes figues; le fromage mou qu'on y prépare est délicieux[2]. » Tournefort revient de Tinos à Mykonos pour passer les quatre mois d'hiver, de décembre 1700 à mars 1701.

Inversement, la rade de Syros, ouverte vers l'Orient, s'offre d'elle-même aux marines orientales. C'est un mouillage tout semblable aux vieux ports que nous avons étudiés dans les îles de Rhodes, Kos, Salamine, Théra, etc., un mouillage ouvert au Sud-Est, tendu, comme dit Strabon, vers la Syrie et vers l'Égypte et fermé aux arrivages de Grèce. Car Syros tourne le dos à l'Occident, à la Grèce. Ses côtes occidentales, en face des terres helléniques, n'ont pas un abri, pas un débarcadère : « Le seul port de l'île, disent les *Instructions nautiques*, se trouve sur son côté Est[3] ». Aussi, pendant toute l'histoire grecque, Syros n'a aucun rôle, et le compte serait tôt fait des textes grecs ou latins qui nous en parlent. Les géographes anciens ne font que la signaler, en ajoutant que l'île a une ville du même nom[4]. Un scholiaste nous en raconte la colonisation par les Ioniens, sous un certain Hippomédon[5]. Un autre scholiaste, copiant mal, sans doute, un passage de Théopompe, nous en raconte la conquête par les Samiens[6] : un certain Killikon aurait vendu sa patrie aux étrangers. Le fait d'une conquête samienne en lui-même n'est pas invraisemblable : le port de Syros pouvait être d'une grande utilité aux navigateurs samiens, venus de l'Est. Ce fait est néanmoins plus que douteux : Killikon, dont la trahison était devenue légendaire, avait vendu, suivant d'autres, Milet ou Priène et non Syros[7].... Bref, la seule

1. Tournefort, II, p. 4.
2. Tournefort, I, p. 334.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 184.
4. Strab., X, 485.
5. Schol. Dion. Perieg., v. 525.
6. Schol. Arist., *Ad Pacem*, 363.
7. Cf. Müller, *Fragm. Hist. Graec.*, II, 334; Suidas, *s. v.* Κιλλίκων.

illustration de Syros lui vint de son philosophe Phérécyde qui fut compté parmi les *Sept* sages. Phérécyde, maître de Pythagore, n'avait pas eu de maître. Il s'était, dit-on, formé tout seul en lisant les écrits mystérieux des Phéniciens[1]. C'est aux théogonies phéniciennes qu'il avait emprunté tel et tel de ses mythes[2]. Aussi le père de Pythagore, qui connaissait la Phénicie, n'hésita pas à lui confier son fils[3]. Phérécyde avait écrit une cosmogonie et l'on montrait de lui, à Syros même, un cadran solaire, σώζεται δὲ καὶ ἡλιοτρόπιον ἐν Σύρῳ τῇ νήσῳ[4]. Faut-il rapprocher cet *héliotrope*, ἡλιοτρόπιον, des *tropes du soleil* homériques, τροπαὶ ἠελίοιο? Dans la renommée publique, la Syros odysséenne était-elle l'île du Cadran? Est-ce, au contraire, le texte homérique, mal interprété, qui a donné naissance et célébrité à cette histoire du cadran solaire[5]?... Sauf ces maigres détails, les auteurs ne nous disent rien de Syros.

Les inscriptions ne nous apprennent pas grand'chose de plus[6] : elles sont toutes de l'époque romaine. Sous l'Empire, elles ne font mention que de festins publics et de réjouissances, où les citoyens riches convient leurs compatriotes et leurs amis des îles voisines[7] : c'est toujours la *bonne* île de l'*Odyssée*. Syros avait connu pourtant de tristes jours un peu avant l'établissement de l'Empire. Une inscription, que Boeckh attribue au temps de Pompée[8], raconte les tentatives des pirates, — Ciliciens, Kariens, navigateurs orientaux — qui veulent prendre la ville pour la rançonner et qui font des rafles d'esclaves dans les villas de la côte.... Par contre, la prospérité de Syros semble avoir grandi après l'établissement officiel du christianisme, c'est-à-dire à l'époque où les grands ports de l'Extrême-Levant et les villes asiatiques, de Constantinople à Alexandrie et d'Éphèse à Antioche, redeviennent le siège du commerce méditerranéen. Les rochers de sa rade sont couverts d'inscriptions chrétiennes[9] : *Seigneur, aide le navire de Philalithios! Christ, secours ton serviteur Eulimenios!* Les noms sont grecs, authentiquement grecs, Φιλαλήθιος, Εὐλιμένιος, Λεόντιος, Διότιμα, etc. Mais ces navigateurs sont venus de toutes les parties du monde hellénique. Les gens des Cyclades, Andriens, Pariens, Naxiens, Théréens, y coudoient des Éphésiens, des Milésiens, des Égyptiens de Péluse, des Lyciens de Pinara, — des Orientaux de tout le Levant.

Si jamais les Phéniciens ont exploité l'Archipel, Syros a donc pu, a dû être une de leurs relâches, je dirais même une de leurs principales relâches, tant le

1. Eustath., *Comment.*, 1786, 49 : οὐκ ἔσχηκε καθηγητὴν κτησάμενος τὰ τῶν Φοινίκων ἀπόκρυφα βίβλια. Hesych. Mil., *Fragm. Hist. Graec.*, IV, p. 176, 60.
2. Cf. Phil. Bybl., *Fragm. Hist. Graec.*, III, p. 572 : παρὰ Φοινίκων δὲ καὶ Φερεκύδης λαβὼν τὰς ἀφορμὰς ἐθεολόγησε περὶ τοῦ 'Οφίονος Θεοῦ.
3. Jambl., *De vita Pyth.*, 9 et 11.
4. Diog. Laert., I, 11.
5. Cf. Bochart, *Chanaan*, I. p. 411.
6. Voir les inscriptions réunies par Kl. Stephanos, 'Αθηναῖον, III et IV. : le fascicule de Syros dans les *Inscript. Graec. Insul.* doit paraître incessamment.
7. 'Αθηναῖον, III p. 537 : καὶ τοὺς παρεπιδημοῦντας ἐκ τῶν Κυκλάδων νήσων.
8. *C. I. G.*, 2347 *c.* : διότι κακοῦργα πλοῖα καὶ πλείονα ἐπιβάλλειν ἡμῶν ἤμελλεν ἐπὶ τὴν χώραν καὶ τὴν πόλιν κατὰ ρύσιον.
9. Confer. 'Αθηναῖον, IV, p. 25 et suiv.

port de cette île paraît conforme à tout ce que nous savons des établissements phéniciens. Nous connaissons leurs entrepôts, juchés sur un promontoire qui s'avance dans la mer, ou isolés dans une petite île qui fait face à la grande côte. Nous avons insisté sur ce rôle des îlots côtiers. La rade de Syros contient l'un de ces îlots, que les modernes appellent Gaidaro-Nisi, l'*Ile aux Anes* : « Cette île a un demi-mille de longueur, un tiers de mille de largeur et environ 30 mètres de hauteur; sa distance au rivage est d'environ un demi-mille; l'espace intermédiaire offre un mouillage assez bon par des fonds de 22 à 25 mètres; il est abrité des vents du Nord qui soufflent quelquefois avec violence... ; les navires, par coup de vent de Nord-Est, feront bien de mouiller sous le vent de Gaidaro[1]. » Par ses dimensions, par son mouillage, par sa proximité de la grande île, cet îlot semble aménagé tout spécialement pour devenir l'un de ces entrepôts, commodes à atteindre et commodes à quitter, faciles à surveiller et faciles à défendre contre les pirogues des indigènes. « Nous arrivâmes, dit le Périple d'Hannon, dans une rade où nous découvrîmes une petite île de cinq stades de tour; nous y établîmes un poste de colons et nous l'appelâmes Kerné[2]. » A Syra, de même, nous raconte l'*Odyssée*, vinrent les hommes de Phénicie, habiles marins, mais filous,

ἔνθα δὲ Φοίνικες ναυσίκλυτοι ἤλυθον ἄνδρες,
τρῶκται[3],

et ils y laissèrent, comme à Kerné, une trace de leur passage dans le nom qu'ils donnèrent à la grande île. Le nom de *Syros* ou *Syra*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, me semble d'origine sémitique. Les Anciens avaient cherché pour ce nom de Σύρος une étymologie grecque et, quelques calembours aidant, à leur mode ordinaire, ils avaient trouvé une explication. Ils faisaient venir ce nom du verbe *suro, tirer, arracher* : Σύρος, Συρία, disent les lexicographes[4], διὰ τὸ συρῆναι ἀπὸ τοῦ κατακλυσμοῦ γενικοῦ, parce qu'elle fut *arrachée*, sauvée du Déluge. Les modernes ont voulu remonter à une racine indo-germanique, *suar* ou *sur*, *briller*, *être éclatant de blancheur* : Syros serait l'île Blanche. Mais toutes les îles de l'Archipel, avec leurs calcaires dénudés, pourraient avoir ce nom[5]. Pape, dans son *Dictionnaire des Noms propres*, rapproche Syros d'appellations semblables, *Hyria*, Ὑρία, ville de Béotie, d'Isaurie, d'Iapygie, etc. (le *s* initial étant tombé, comme il arrive fréquemment). Mais Bochart avait trouvé déjà une étymologie sémitique, en lisant le passage de l'*Odyssée* qu'il cite d'ailleurs : « Syros est une île riche, heureuse, *itaque per aphaeresim Phoenicibus familiarem, vel*, שירה, *sira, pro* עשירה, *asira, id est dives, vel* שורה, *sura, pro* אשורה, *asura, id est beata.* » C'est là certainement une des pires étymologies de Bochart, qui souvent

1. *Instruct. naut.*, p. 184-185.
2. *Peripl. Hannon.*, § 8.
3. *Odyss.*, XV, 415.
4. Hesych., *Etym. Magn.*, s. v. Ἀσσυρία.
5. Pour ces étymologies, cf. Kl. Stephanos, Ἀθήναιον, III, p. 518.

en a de mauvaises[1]. Bochart avait raison pourtant de chercher une étymologie sémitique : Syros appartient à une classe de noms insulaires qui, fréquents dans l'Archipel, sont le plus souvent accompagnés de leurs doublets. L'Archipel en effet est peuplé de doublets gréco-sémitiques.

*
* *

Les parages de Mégare nous ont rendu familiers ces doublets gréco-sémitiques. Les vocables de l'Archipel vont nous fournir une certitude plus grande encore. Car ils ne sont pas isolés ni cantonnés en un district, perdus au milieu des mers grecques. Nous pouvons être certains de leur provenance, parce que nous pouvons tracer la route qui les amena. D'île en île, de détroit en détroit, de cap en cap, nous remontons avec eux jusqu'à leurs lieux d'origine. Ils commencent aux côtes syriennes. Tout le long des côtes asiatiques, ils s'échelonnent vers les mers grecques, marquant les principales étapes du vieux commerce phénicien. Nous les prendrons à partir de Chypre. Nous laisserons de côté les rivages de Syrie, où pourtant ces doublets se retrouvent : le cap de *la Face de Dieu* gardait son double nom grec de *Theou Prosopon*, Θεοῦ Πρόσωπον, et sémitique de *Phanouel*, פנו־אל. Mais en Syrie on ne peut dater cette onomastique. Sa présence est expliquée par l'histoire hellénistique bien plutôt que par l'histoire primitive. En Chypre et en Cilicie, au contraire, ces doublets sont datés par les légendes ou les traditions grecques qui les accompagnent : ils remontent à la période préhellénique.

I. — Sur les côtes de Chypre, une ville portait le nom grec de *Aipeia*, Αἴπεια, *l'Escarpée*, *l'Ardue*, et le nom étranger de *Soloi*. Les Grecs racontèrent que le premier nom *Aipeia* était le plus ancien et qu'une colonisation de *Solon* l'Athénien avait implanté le nouveau nom *Soloi*. Nous savons ce que valent ces calembours. En réalité, *Soloi*, Σόλοι, veut dire la *Ville des Monts* ou *des Roches*[2]. Le mot sémitique סלע *Salo* ou *Solo* aurait pour transcription exacte Σαλο ou Σολο, étant données les équivalences ס = σ, ל = λ, ע = ο : *Solos*, dit Hésychius, est le nom de la montagne, σόλος ὄνομα βουνοῦ. Le pluriel grec *Soloi*, Σόλοι, correspondrait à une forme du pluriel sémitique construit... סלעי, *Soloi*..., *les Roches de*... [suivi d'un déterminatif qui existait dans l'original sémitique et qui a disparu dans la transcription grecque]. Il suffit d'ouvrir les *Instructions nautiques* pour saisir la raison de cette onomastique[3].

Au Sud de l'Asie Mineure, la côte septentrionale de Chypre borde le premier détroit qui mène de l'Extrême-Levant à la Méditerranée hellénique. Cette côte chypriote présente deux aspects très divers aux navigateurs qui viennent de

1. Bochart, *Chanaan*, I, p. 104.
2. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw*... p. 145.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 597 et suiv.

Syrie. Son extrémité orientale, depuis le haut cap de Saint-André jusqu'au haut cap Kormatiki (l'ancien Krommyon), est « une chaîne de collines escarpées qui court parallèlement à la côte » et tombe à pic dans la mer. Après le cap Kormatiki, qui en est la dernière pointe, la côte se creuse brusquement d'une grande et double baie, qui s'appelle aujourd'hui Baie de Morphou : durant l'antiquité, c'était la baie de Soloi. Les hautes collines côtières disparaissent : « La côte est d'abord basse...; c'est une plage basse de sable et de galets, allant au Sud jusqu'au fond de la baie; il n'y a d'abord aucun mouillage sain : les vents d'Ouest et du large soulèvent une grosse mer et rendent tout débarquement impossible, sauf par des temps exceptionnels. Puis la côte devient *rocheuse* : on trouve, entre les pointes avancées de ses falaises, la petite baie de sable de Loutro (sous la petite île située devant le cap Limniti) et la baie de Pyrgos, où il y a plusieurs sources de bonne eau. Ces baies offrent de bons mouillages d'été, fond de sables et d'algues : on y charge du bois à brûler et parfois du blé provenant des plaines voisines. »

A l'extrémité de cette baie, au point où les plages de sable et de galets font place aux falaises, sur les premières *roches*, Soloi s'était installée. Son port était utile au transit du détroit et nécessaire au commerce des indigènes. Elle surveillait pour les étrangers la grande porte de la mer Occidentale entre Chypre et l'Asie Mineure; elle pouvait accueillir les vaisseaux jetés à la côte par le vent du Nord. Elle exportait les bois et les blés indigènes. Les bois lui venaient des forêts du mont Aous qui surgit derrière elle; les blés lui arrivaient de la grande plaine qui occupe le centre de l'île. Chypre en effet est composée d'un long ruban de plaine entre les deux bandes rocheuses qui bordent les côtes du Nord et du Sud. Cette plaine perce l'île de part en part et vient finir sur les mers du Levant et du Couchant par deux rades, la baie *des Roches*, *Soloi*, à l'Ouest, et la rade *de la Paix*, *Salamis*, Σάλαμις, à l'Est. Toute marine étrangère qui exploita l'île dut forcément avoir des relâches en ces deux extrémités de la plaine isthmique, aux deux bouts de la route terrestre qui la coupe[1]. Les Grecs, qui succédèrent aux Phéniciens, traduisirent Les Roches, *Soloi*, Σόλοι, en Ardue, Αἴπεια. Mais ils gardèrent Salamis, Σάλαμις, qui, pour eux, grâce à leur Salamine du golfe Saronique, était devenu déjà un nom hellénique : on attribua la fondation de la Salamine chypriote à Teucer, roi de la Salamine grecque.... Soloi, forteresse des indigènes et port des étrangers, était une ville double. Elle avait son acropole et sa vieille ville sur la hauteur, son échelle et sa ville commerçante au bord de la mer[2]. Une légende de pure fantaisie attribua plus tard la fondation de Soloi à l'Athénien Solon. Une tradition plus digne de foi l'attribua aux deux Athéniens Phalèros et Akamas[3]. Ἀκάμας, l'*Inflexible*, est le nom d'un promontoire voisin. Φάληρος, l'*Homme Blanc*, l'*Écumeux* (φάλαρος, *blanc*, *taché de blanc*,

1. Cf. Val. Max., IV, 33 : *necessaria totius navigationis diverticula erant.*
2. Plut., *Solon*, 21.
3. Strab., XIV, 683.

couvert d'écume), est peut-être la traduction grecque du déterminatif qu'il faut supposer à notre *Soloi* phénicienne. Nous aurions ici des *Roches Blanches* ou *Roches de l'Ecume*, comme nous avons sur la côte cilicienne, en face, des *Pierres Noires*, des *Pierres Tigrées*, *Kara-tasch*, Ποικίλη Πέτρα, comme nous avons dans l'Archipel une *Ile de l'Écume*, Ἄχνη, ou sur les côtes Attiques un *Port Blanc*, *Phalère*. Le nom complet du site était *les Roches Blanches* : Αἴπεια Φαλήρου, *Aipeia de Phalèros*, traduisirent ici les Grecs, comme à Mégare ils disaient Skylla de Nisos; c'est toujours le même procédé anthropomorphique.

II. — La côte cilicienne, qui borde au Nord le canal de Chypre, avait aussi une ville des *Roches*.... Cette autre ville de *Soloi* était bâtie en un site tout à fait comparable à la Soloi chypriote. Au long de cette côte cilicienne, en effet, les marins venus de Syrie peuvent observer aussi deux vues de côtes très différentes. Quand on sort du dernier golfe syrien d'Alexandrette, on rencontre d'abord un ancien îlot rocheux qui, noyé aujourd'hui dans les alluvions, forme le grand Cap de la Pierre Noire, *Kara-tasch Bournou*, disent les Turcs, « table bordée de falaises basses et blanches que surmonte une forêt de chênes rabougris[1] ». Puis, derrière ce cap, s'étend une longue, basse et monotone plage de sables, de lagunes et de boues, le rivage d'un ancien golfe que les rivières et torrents précipités du grand Taurus cilicien comblent, envasent et prolongent chaque jour encore : « La plage s'étend en ligne droite pendant 24 milles. La plaine qui borde cette plage est un vrai désert; inondée en plusieurs endroits, elle ne présente dans les autres que des collines de sables surmontées de quelques broussailles éparses. Un lac salé, d'une longueur de 12 milles environ, communique avec la mer. Des sables arides l'entourent de toutes parts et, sur ses rives, les cygnes, les pélicans et les cigognes, avec les poissons et les tortues, semblent en avoir la tranquille possession ». C'est la Cilicie des Plaines, que les navigateurs doivent côtoyer d'un peu loin, en évitant les alluvions et l'échouage. Brusquement, au bout de cette plage, se dressent les hautes falaises de la Cilicie Rocheuse, Κιλικία τραχεῖα, que les Anciens ont toujours opposée à la Cilicie des Plaines, Κιλικία πεδιάς. Sur les premières *roches*, était bâtie la ville de *Soloi*. En ce point précis commençait la Cilicie Rocheuse pour les Sémites venus de l'Orient, de même que pour les Grecs venus de l'Occident commençait en cet endroit la Cilicie Plane, πεδιὰς δ' ἡ ἀπὸ Σόλων καὶ Ταρσοῦ μέχρι Ἰσσοῦ..., Σόλοι τῆς ἄλλης Κιλικίας ἀρχὴ τῆς περὶ τὸν Ἰσσόν...., εἰς πεδία ἀναπέπταται ἡ παραλία ἀπὸ Σόλων καὶ Ταρσοῦ ἀρξαμένη[2].

Ce nom de *Soloi* ne se rencontre pas seulement dans les mers Levantines. On le retrouve partout où pénétrèrent les marines phéniciennes. Sur la côte occidentale d'Afrique, Hannon l'applique à un promontoire : *Solo-eis*, Σολόεις, transcrivent les Grecs. Dans le même site que nos *Soloi* de Chypre ou de Cilicie.

1. Pour cette citation et les suivantes, cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591 et suiv.
2. Strab., XIV, 664-668.

ce Soloeis ardu se dresse brusquement au bout de longues plages de sables ou de galets. C'est notre cap Cantin. Les *Instructions nautiques* décrivent ainsi ces parages[1] :

En quittant Salé, la côte est formée tantôt par du sable, tantôt par des roches : deux plans de collines superposées courent parallèlement à la plage. Ces collines se terminent au Ouad-Omer-Biyeh. Au delà, la côte ne présente plus que des monticules élevés de 40 ou 50 mètres, qui continuent à s'abaisser lentement jusqu'au cap Cantin....



Fig. 48. — Soloentum de Sicile[2].

Le cap Cantin ou *Ras el-Hadik* (cap des palmiers) s'élève presque à pic à 60 mètres au-dessus de la mer. La côte est formée de falaises blanches, bordées à leur pied par une étroite plage de sable. Ces falaises ou *rochers* nus, surmontés de quelques collines d'inégale hauteur, s'élèvent graduellement jusqu'au cap Safé.

De même, le *Solo-eis* ou *Solo-entum* de Sicile est un promontoire de roches entre deux golfes et deux rivages bas, le golfe de Termini à l'Est, le golfe de Palerme à l'Ouest (fig. 32). Dans le golfe de Termini « quelques roches gisent à petite distance de la plage et l'on voit quelques falaises élevées; mais la côte est

1. *Instruct. naut.*, n° 435, p. 38 et suiv.
2. Photogravure d'après la carte de l'État-Major italien.

généralement unie et bordée par une plage de sable..., et [au pied de Solanto] se développe une longue plage de sable que longe le chemin de fer[1]. » Le golfe de Palerme borde « la vallée de *Conca d'Oro* (la Coquille d'Or), qui se termine par une plage de sable de 3/4 de mille de longueur[2] ». Les deux golfes sont séparés par un large et long promontoire qui n'est, à vrai dire, qu'un archipel de petites montagnes soudées à la côte par une plainette. Entre ces montagnes et les collines de la grande terre, cette plainette va d'un golfe à l'autre et le chemin de fer qui la suit n'a pas de tunnel. Le promontoire presque rectangulaire présente trois larges faces à la mer et pointe vers le ciel ses monts d'Aspra (357 mètres) et Montalfano (374 mètres). Les caps Mongerbino et Zaffarano en sont vers l'Ouest et vers l'Est les avancées proéminentes; ils sont bordés de roches :



Fig. 49. — Soloentum[3].

Le cap Mongerbino est une saillie que fait la côte au pied du mont d'Aspra, dont le sommet haut de 357 mètres porte une tour. A 1/2 mille environ de son extrémité on voit un *rocher* de 3 mètres hors de l'eau et un autre plus petit en dedans du premier. Entre ce cap et le cap Zaffarano, la côte, bordée de falaises, est saine et accore. Le cap Zaffarano est un haut massif de forme pyramidale et *rocheux*. Il est séparé du mont Montalfano (374 mètres) et, vu de loin, il présente l'aspect d'une île. A peu de distance, gît un îlot accore, qui en est séparé par des fonds de 6 mètres. Le cap est d'approche saine. Au Sud du cap Zaffarano, la côte saine mais *rocheuse* forme deux petites baies; à peu de distance, s'élèvent des hauteurs *rocheuses* de 300 mètres, au pied desquelles, le long de la saillie du rivage entre les deux baies, on aperçoit la pointe et le village de Porticello[4].

Dressé entre les plages des deux golfes et émergeant de la plaine, ce promontoire, rocheux et bordé de roches, mérite le nom de *Soloi*, *Solo-eis* ou *Solo-entum*, *les Roches*. Les Phéniciens établirent leur factorerie sur la face orientale, un peu au sud du cap Zaffarano. C'était le seul mouillage abrité des vents d'Ouest et des vents du Nord qui sont les plus fréquents sur cette côte[5]. Les deux baies de Porticello servaient d'échelles et les hauteurs voisines sur leurs roches de 300 mètres portaient l'Acropole : cette haute ville et son échelle

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 213-215.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 211.
3. Photographie de Mme V. Bérard.
4. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 214-215.
5. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 206.

nous rendent ici encore le site de Pylos et des Hautevilles homériques, ou le site de la Soloi chypriote. Ainsi placée, Soloeis est sûrement une ville étrangère : redoutant les corsaires, la ville indigène, Bagheria, s'est installée à l'intérieur, dans la plaine, à mi-chemin des deux golfes. Soloeis était, dit-on, une fondation d'Héraklès.

C'est qu'elle offrait aux peuples de la mer de grandes commodités, surtout pour l'exploitation du golfe de Termini. Dans le golfe de Palerme, une autre montagne semi-insulaire, le Monte-Pellegrino, *Heirktè* des Anciens, avait une station toute semblable à l'abri d'un pareil promontoire rocheux : « Le mont Pellegrino, de 606 mètres de hauteur, s'élève sur la côte même; il est remarquable par son isolement[1] ». Au pied du Pellegrino, le mouillage de Palerme était bien abrité : une petite anse, nommée aujourd'hui Cala Felice, offre un port entièrement clos derrière une entrée resserrée. Aussi les Hellènes, maîtres du pays, établis comme colons dans la plaine et ne redoutant pas les coups de main des indigènes, préférèrent ce mouillage où par tous les vents on pouvait tenir : Πάν-ορμος, Panorme, Palerme, fut la ville hellénique. Mais nous savons pourquoi les premiers marins évitaient ces mouillages trop fermés et préféraient les libres promontoires, *les Roches* : si Palerme est le débarcadère grec, Solocentum est la station phénicienne. Le golfe de Termini, d'ailleurs, ne borde pas une plaine fertile, une « Conque d'Or » pareille à la coquille palermitaine. C'est un grand demi-cercle de collines nues et souvent abruptes, balayées de tous les vents Est, Nord et Ouest. Le golfe n'offre pas un abri, pas un refuge naturel aux navigateurs, qui pourtant doivent y trafiquer s'ils veulent pénétrer dans l'intérieur de l'île.

Car c'est ici que vient aboutir la route de terre, partie de la côte méridionale et traversant l'île du Sud au Nord. Nous avons étudié déjà cette route isthmique et son port méridional, Minoa ou Agrigente : Soloeis en fut le port septentrional; Soleis et Minoa datent de la même thalassocratie. En cette ville des *Roches*, les Phéniciens s'établirent solidement. Au temps de Thucydide, leur commerce, chassé du reste de la Sicile, se maintient sur cette côte Nord, à Soloeis et à Panorme, ἐκλιπόντες τὰ πλείω Μοτύην καὶ Σολόεντα καὶ Πάνορμον ξυνοικίσαντες ἐνέμοντο, et jusqu'au temps de Denys, Soloeis reste fidèle à l'alliance carthaginoise[2].... Sur cette même côte sicilienne, on trouve aujourd'hui encore un autre *Solanto*, qui est l'extrémité rocheuse du grand golfe de Castellamare. A l'Est, ce golfe est « bordé d'une côte basse et malsaine, plus généralement sablonneuse ». A l'Ouest, au contraire, au-devant de la pointe San Vito, pointe basse, se dresse une ligne de promontoires escarpés, parmi lesquels la pointe Solanto[3]. Il est possible que ce Solanto soit aussi une *Roche* phénicienne, comme la Solanto qui s'est bâtie au pied de notre vieille Soloeis.

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 211.
2. Thucyd., VI, 2; Diod., XIV, 48.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 208-209.

III. — Pour la *Soloi* de Cilicie, nous n'avons ni le doublet gréco-sémitique, ni les traditions historiques et légendaires qui rendent l'étymologie certaine pour les *Soloi* chypriote, sicilienne et mauritanienne. Mais Kilix est frère de Phoinix, et, non loin de Soloi, au milieu de la grande plage que nous avons côtoyée, débouche un fleuve que les Grecs nomment *Koiranos* ou *Saros*, Κοίρανος, Σάρος. Le premier de ces noms est évidemment grec : *koiranos* est l'équivalent de *tyrannos*; dans les poèmes homériques, *koiranos* est employé couramment pour signifier *le chef, le roi, le maître*,

ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι...
Αἶαν διογενὲς Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν[1]....

C'est l'équivalent précis du mot sémitique שר, *sar*, dont Saros, Σάρος, est la transcription grecque très exacte[2]. Nous pouvons donc poser le doublet gréco-sémitique *Saros-Koiranos*, Σάρος = Κοίρανος.

IV. — A l'Ouest de Soloi, la côte cilicienne, très rocheuse et très découpée, présente un grand nombre de promontoires jusqu'au delta du Kalykadnos. Entre deux hautes bornes de pierre, ce delta pousse vers la mer une petite plaine d'alluvions, toute semblable d'aspect, sinon de grandeur, à la plaine cilicienne. Séleukia, à l'intérieur du pays, occupait la tête du delta. Elle avait une double échelle, de chaque côté de la plaine, sur les roches de l'Ouest et de l'Est. *Holmoi*, Ὅλμοι, à l'Occident, fut le port grec, le débarcadère des marines occidentales[3], je veux dire grecques et romaines. Inversement au temps des marines orientales, phéniciennes, l'échelle principale devait être sur les roches de l'Est. Là, en effet, sur la *Pierre Tigrée*, il existait un débarcadère et une route taillée vers l'intérieur. Strabon, qui nous parle de cette *Pierre Tigrée*, Ποικίλη Πέτρα, mentionne un cap voisin, *Anemourion*, Ἀνεμούριον, que le *Stadiasmus Maris Magni* ne connaît pas[4]. Ποικίλη Πέτρα, la *Pierre Tigrée*, est un nom grec comparable à ce nom turc *Kara-tasch*, la *Pierre Noire*, que nous avons rencontré plus haut. Supposons un original sémitique à ce nom grec. La *Pierre*, Πέτρα, pourrait venir soit de quelque סקולה, *Skoula*, semblable à la *Skylla* que nous avons découverte auprès de Mégare, soit de quelque סלע, *Solo*, comparable à nos *Soloi* chypriote et cilicienne : la capitale des Édomites, *Sala* ou *Salo*, est devenue la *Petra* des Grecs et des Romains. Quant à *Tigrée*, Ποικίλη, cette épithète serait exactement rendue par quelque dérivé de la racine נמר, *namar*, qui signifie en arabe *tacheter, moucheter*, et qui dans toutes les langues sémitiques a fourni le nom de la *panthère*. La *Pierre Tigrée*, Ποικίλη Πέτρα, serait donc הסקולה הנמורה, *As-Skoula An-namoura*, ou הסלעים הנמורים, *As-Soloim An-nemourim*, *les Rochers Tigrés*, avec la forme participiale נמור.

1. *Iliad.*, II, 487; X, 405.
2. Cf. Movers, II, p. 175.
3. Cf. Skylax, 102.
4. Strab., XIV, 671; *Stad. Mar. Mag.*, 175.

namour, précédée de l'article, d'où *A-nemourion*, Ἀ-νεμούριον : Ποικίλη Πέτρα-Ἀνεμούριον me semble encore un doublet gréco-sémitique.

V. — Ce nom de Ἀνεμούριον se retrouve plus loin sur cette même côte de Cilicie. Un peu plus au Sud-Ouest, les bateaux syriens doublent à l'extrémité du canal de Chypre « le cap Anamour[1] élevé de 150 mètres. C'est la pointe la plus Sud de l'Asie Mineure. Elle offre sur son côté Est un bon mouillage aux caboteurs pendant les fortes brises de l'Ouest. Les plaines voisines contiennent plusieurs villages, d'où l'on peut faire venir du bétail, et l'on peut facilement faire de l'eau dans l'embouchure de la rivière Direk-Ondessi[2]. » Par son mouillage et par son aiguade, ce point a déjà quelque valeur. Mais les marins et surtout les corsaires y peuvent trouver d'autres avantages : « les caps Anamour et Kizliman, la pointe Cavalière ainsi que les îles Papadoula offriraient par beau temps des mouillages commodes pour les croiseurs. On pourrait accéder facilement aux parties les plus élevées des falaises, pour dominer le canal de Chypre et signaler l'approche de tout navire[3]. » Les corsaires provençaux, qui jadis écumaient ce détroit, laissèrent à l'un des îlots côtiers le nom d'*île Provençale* : ils en avaient fait une de leurs guettes et de leurs refuges. Il semble que pareillement les Sémites aient eu jadis un poste de surveillance tout près du dernier cap Anamour, au mouillage que Skylax nous décrit ainsi : « *Nagidos, ville et île*, Νάγιδος πόλις ἡ καὶ νῆσον ἔχει[4]. » Ce nom de *Nagidos* ne veut rien dire en grec. Il venait, suivant Hécatée, d'un pilote nommé Nagis, ἀπὸ τοῦ Νάγιδος κυβερνήτου[5]. En hébreu נגיד, *nagid*, signifie *le chef, le meneur, le directeur*, ἡγούμενος, ἄρχων, traduisent les Septante, κυβερνήτης, dirons-nous en langue maritime : c'est de cette racine *nagada*, que les Arabes tirent leur verbe *tanaggada, être patron d'une barque, capitaine d'un vaisseau*[6]. Νάγιδος est donc bien la *Ville du Pilote*, et Movers signalait déjà ce doublet gréco-sémitique[7]. Il est possible qu'en cet endroit les Phéniciens embarquassent des pilotes avant d'entrer dans la mer de l'Occident qui s'ouvrait devant eux. Toutes les thalassocraties eurent leurs Iles des Pilotes : depuis le temps des corsaires jusqu'à nos jours, Milo reste pour les marins occidentaux l'île où nos vaisseaux de guerre vont, à leur entrée dans l'Archipel, embaucher un pilote[8]. Il est possible aussi que nous ayons un nom de lieu sans plus de signification historique que tel promontoire du *Gouvernail*, Πηδάλιον, sur les côtes de Chypre, de Karie ou de la Chersonnèse.

1. Il ne faut pas s'étonner de ces répétitions de noms : la côte de l'Italie méridionale a deux promontoires Iapygiens à peu de distance l'un de l'autre; sur cette même côte cilicienne, après le cap Anamour, les Turcs ont un second cap de la Pierre Noire, *Kara-tasch Bournou*.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 595.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 591.
4. Skylax., 102.
5. *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 17, 252.
6. Cf. *Dict.* de Kazimirski, s. v.
7. Movers, II, p. 174.
8. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 172.

VI. — Jusqu'à l'Archipel, les côtes asiatiques sont bordées de noms étrangers, venus de la mer. Aujourd'hui les noms italiens ou francs, occidentaux, alternent avec les noms turcs ou anciens. Durant l'antiquité, les noms grecs ou romains alternaient de même avec des noms indigènes ou levantins. Les Sémites avaient sûrement leur part dans ces noms levantins. Les doublets ne sont pas toujours là pour nous fournir des preuves irréfutables ; il n'en reste pas moins certaines traces : « Des villes gardent des noms d'apparence sémitique, jusqu'à l'époque romaine, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Syléon, Mygdale, Sidyma. Aucun témoignage direct n'attribue la fondation de ces villes aux Phéniciens. Mais l'origine sémitique du nom est sûre pour la plupart d'entre elles[1]. » Il est impossible, en effet, de ne pas rapprocher *Rous-Kopous*, des *Rous-Addir*, *Rous-Gounion*, *Rousibis*, etc., des *Têtes* ou *Caps*, ראש, *rous*, phéniciens qui jalonnent la mer mauritanienne. Un port de Pamphylie, Sidè, nous ramène pareillement à toute une série de noms, *Sidon*, *Sida*, etc., qui sont les transcriptions grecques des צידן, *Sidon*, ou צידה, *Sida*, *Pêcheries*, phéniciennes.

Je voudrais attirer l'attention sur l'un de ces noms, tout au moins, que deux montagnes côtières conservent durant l'antiquité, l'une en Cilicie, l'autre en Lycie : c'est *Kragos*, Κράγος. Comme *Anemourion*, ce double nom côtier me semble d'origine maritime : nous ne comprendrions pas autrement sa double présence chez les Lyciens et chez les Ciliciens qui ne parlaient pas la même langue. La côte des deux Kragos se ressemble. En Lycie, ce sont nos *Sept-Caps* : « Les Sept-Caps forment les extrémités de plusieurs hautes montagnes bordant la côte », disent les *Instructions* ; Strabon disait : « Le Kragos a huit pointes ». (Je corrigerais *huit* en *sept*, H en Z.) En Cilicie, c'est la côte entre Alaya et le cap Anamour : « Les falaises sont élevées de 178 mètres. Jusqu'au cap Anamour, la côte est généralement haute et accore, » disent les *Instructions* ; Strabon disait : « Le Kragos est une falaise escarpée de toutes parts, Κράγος πέτρα περίκρημνος πρὸς θαλάττῃ. » La meilleure traduction de *falaise*, *pierre coupée*, *escarpée*, etc. nous serait fournie par la racine hébraïque *k. r. g.*, קרע, *couper*, *trancher*, *détacher* : le pluriel *Kragim*, קרעים, désigne les *pans* de robe déchirée en signe de deuil ; *Kragos* serait le *pan* de falaises taillées à pic[2].

Nous atteignons ainsi le golfe d'Adalia et les monts Solymes, Σολύμα ὄρη. Cette haute chaîne se dresse à pic tout le long de la côte occidentale du golfe. Quand on vient de l'Est, cette muraille abrupte limite l'horizon et ferme la mer jusqu'au lointain Promontoire Sacré, que prolonge encore le petit archipel des Hirondelles. Il faut bien prendre garde à l'importance de ce Promontoire Sacré pour les premiers navigateurs levantins. Les navigateurs modernes venus de l'Ouest ne remarquent pas ce promontoire. Rien ne le distingue à leurs yeux des mille caps proéminents que, durant des semaines, ces Occidentaux viennent de doubler ou d'apercevoir au long des côtes européennes et asiatiques : l'archi-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 203 ; cf. Movers, II, p. 246-247.
2. Cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 578 et 590 ; Strab., XVI, 665 et 670.

pel des Hirondelles n'est pour eux que le dernier groupe insulaire de l'Archipel hellénique. D'ailleurs les navires occidentaux fréquentent peu ces parages. Usant des vents de Nord pour leurs traversées vers l'Égypte ou la Syrie, ils ne suivent pas jusqu'ici les côtes de l'Asie Mineure. Depuis Rhodes, ils coupent droit, à travers la haute mer, vers Chypre ou vers Alexandrie. Les moins audacieux cabotent un peu plus loin que Rhodes, jusqu'aux ports de la côte lycienne, Patara, Aperles, Myra, ou jusqu'à cette petite île lycienne qui garde aujourd'hui son nom italien de *Château Roux*, Castellorizo (*Castello-Rosso*) : « Ce port est un point fréquenté par les navires allant en Syrie et à Chypre ou revenant de ces localités. On peut donc trouver là des pilotes pour tout le littoral Est de la Méditerranée[1] » : sur ce bord occidental du golfe d'Adalia, les Occidentaux ont leur île des Pilotes, comme les vieux navigateurs orientaux avaient leur île et ville du Pilote, Nagidos, sur la côte orientale de ce même golfe. Entre Castellorizo et la côte, les marchands et pirates occidentaux de Venise, de Gênes ou de Pise ont toujours eu quelque station ou quelque croisière barrant les chenaux : quand Philippe Auguste rentre de Palestine, il vient relâcher au Port-Pisan à l'embouchure de la Phineka, à l'Est de Myra en Lycie[2].

Mais de Rhodes ou de Castellorizo, les Occidentaux coupent tout droit vers Chypre ou vers le Nil. Ils laissent au loin sur leur gauche le Promontoire Sacré auquel bientôt ils tournent le dos, et qui ne leur est même pas utile comme point de repère, tant sa pointe effilée et sa faible hauteur disparaissent à leurs yeux sur l'écran des montagnes lyciennes. Actuellement encore, ce promontoire a si peu d'importance pour nos marines occidentales, qu'il ne porte ni phare, ni tour de signal, ni marque quelconque de reconnaissance. Consultez la carte de nos phares : sur les points extrêmes de Crète, de Rhodes et de Chypre, les feux de Sidero, de Prasonisi et de Paphos éclairent les grandes portes du commerce international; à l'entrée des ports et des rades fréquentés par le cabotage côtier, les feux de Marmaris, de Rhodes, d'Adalia, d'Alaya, etc., éclairent le va-et-vient des bateaux indigènes. Mais ni le mouillage des îles des Hirondelles ni la borne du Promontoire Sacré n'ont semblé dignes d'un éclairage.

Si quelque jour une marine indigène renaît dans les ports syriens pour le service des contrées de l'Euphrate, il est probable que le Promontoire Sacré retrouvera sa gloire : les navigateurs orientaux, venus au long des côtes asiatiques ou par le milieu du canal de Chypre, gouvernent de loin sur le Promontoire Sacré, gigantesque signal dont ils aperçoivent, en face, la haute silhouette. Ce promontoire devient l'un des repères de leurs navigations, et il est aussi une borne de leur monde. Car, derrière cette muraille, ils vont brusquement trouver une mer nouvelle et des terres différentes des leurs. Jusqu'ici, la côte qu'ils suivaient était vraiment *asiatique*, je veux dire massive, peu découpée, mal

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 580. Cf. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 271 : κυβερνήταις καὶ χρειακοῖς Ἄραψι χρώμενοι τοῖς καὶ συνήθειαν καὶ ἐπιγαμβρίαν ἔχουσιν ἐμπείροις τε οὖσι τῶν τόπων καὶ τῆς φωνῆς αὐτῶν.
2. Cf. W. Heyd. *Commerce du Levant*, I, p. 235.

moins de danger ». [Et cette tradition se traduit dans une coutume signalée par un troisième :] « Ce golfe est fort dangereux à cause des vents impétueux, qui y soufflent des hautes montagnes qui sont situées sur la côte de Pamphylie. Il y a un courant qui règne aux environs, par la rapidité duquel les vaisseaux sont entraînés d'Orient en Occident. Les mariniers, et surtout les Grecs, commencent en cet endroit à jeter des morceaux de biscuit dans la mer. Quand on leur demande pourquoi ils le font, ils répondent que c'est par une coutume établie depuis longtemps parmi les matelots, qui apparemment commencèrent à la pratiquer par superstition, comme s'ils eussent voulu apaiser la mer, qui est fort dangereuse en cet endroit[1]. »

De tout temps les marins ont dû posséder au long de cette côte pamphylienne des relâches. Adalia, l'Ἀττάλεια des Grecs, est aujourd'hui le port le plus fréquenté. Dans l'antiquité reculée, avant la fondation de cette ville grecque, c'était Phasèlis. Avec ses trois ports et son îlot rocheux emmanché d'un isthme de sable, Phasèlis était le grand reposoir entre la Phénicie et la Grèce[2]. Il est inutile d'insister, je crois, sur le site et l'orientation de ce vieux port. Un regard sur la carte pourrait suffire. A demi-insulaire, tournée vers le Levant, conforme à toutes les nécessités du commerce primitif et du trafic venu de Syrie, Phasèlis n'est sûrement pas une station indigène. Du côté de la terre, elle n'a aucun débouché et elle ne peut avoir aucun domaine. La montagne des Solymes, qui fait le tour du golfe, la surplombe : nous allons étudier le même site dans la Parga vénitienne et dans la Ville d'Alkinoos. Cette montagne, pendant une centaine de kilomètres, est continue. Deux défilés, la Rose et la Pipe, comme disent les Turcs, *Gullik-Boghaz* et *Tchibouk-Boghaz*, percent la barrière vers l'Ouest et vers le Nord et peuvent mener de la côte vers l'intérieur, en Pisidie ou en Lycie. Phasèlis n'est pas à l'entrée de ces cols : elle est à l'écart de l'un et de l'autre. Et elle n'est pas entre les deux cols, à mi-chemin de l'un et de l'autre, au point où leurs deux routes conflueraient sur la plage : elle leur tourne le dos. Nous verrons pareillement d'autres ports étrangers, la Parga des Vénitiens et la Ville d'Alkinoos, tourner le dos aux défilés qui peuvent amener les agressions indigènes. Nous avons étudié déjà sur les côtes de France le site de Monaco, postée à l'écart de la descente des Ligures, un peu distante de la trouée du Var. C'est ici, entre l'Adalia des Hellènes et la Phasèlis des premiers thalassocrates, la même différence qu'entre Nice et Monaco. Les Hellènes, plus tard, s'établiront à Adalia, où confluent les deux routes de l'intérieur : Adalia est le port indigène ou colonial pour le service des routes terrestres. Phasèlis ne peut être qu'une station maritime, une relâche étrangère et, étant donnée la disposition de sa rade tournée vers l'Orient, elle ne peut être qu'une relâche des Levantins.

Or ce pays de Phasèlis présente des noms et des légendes où le souvenir des

1. P. Lucas, II, p. 175; Thévenot, I, chap. 74; Dapper, *Descript. des Iles*, p. 169; cf. Michaud et Poujoulat, IV, p. 45, et surtout Fellows, *Asia Minor*, p. 212.
2. Thucyd., II, 69.

marines sémitiques paraît subsister. Le nom *Solyma*, Σόλυμα, a été souvent rapporté au סלם, *soulam* ou סלמה, *soulama*, l'*Escalier*, des Hébreux[1]. La chaîne côtière longe de près le rivage abrupt, en ne laissant que de courtes et rares plages, quand les hauts promontoires ne plongent pas dans la mer. La route côtière — c'est par cette route qu'Alexandre a passé — n'est qu'une suite de défilés et d'échelles, de *portes* resserrées entre la montagne et la mer, et d'*escaliers* taillés dans la roche des promontoires. Strabon décrit admirablement l'aspect des lieux : « Vient Phasèlis avec ses trois ports.... Le mont Solyma la surplombe, εἶτα Φασηλίς, τρεῖς ἔχουσα λιμένας... ὑπέρκειται δ' αὐτῆς τὰ Σόλυμα ὄρος.... Autour de Phasèlis, sont les Défilés sur la mer, par où passa l'armée d'Alexandre, περὶ Φασηλίδα δ' ἐστὶ κατὰ θάλατταν Στενά, δι' ὧν 'Αλέξανδρος παρήγαγε τὴν στρατίαν..., et il y a le Mont de l'Échelle, l'Escalier, ne laissant qu'une passe étroite au-dessus de la rive, ἔστι δ' ὄρος Κλίμαξ καλούμενον, στενὴν ἀπολεῖπον πάροδον ἐπὶ τῷ αἰγιαλῷ[2]. » La traduction exacte de Κλίμαξ, l'*Échelle*, serait en hébreu et en arabe *Soulama* ou *Soulam* : l'*Échelle des Tyriens*, le Κλίμαξ Τυρίων de Strabon est le סלמה צור, *Soulama Sor*, du Talmud. Au long de la côte syrienne, en effet, ces *Échelles des Tyriens* présentent la même route étroite, surplombant la mer ici, là descendant au fond des anses, s'enfonçant dans les sables ou grimpant au flanc des promontoires : il a même fallu tailler des escaliers dans certaines roches trop abruptes[3]. Nos *Monts Solyma* sont donc les *Monts de l'Échelle*, et ce sont aussi les Monts des Portes ou des Défilés, Στενά, disait Strabon : car ils portent un autre nom *Masikytos*, que Bochart rapprochait avec raison des מצוקות, *masoukot* (pluriel de מצוקה, *masouka*) hébraïques, les *Défilés*, *angustiae*; Μασίκυτος, Μασσάκυτος, *Massicytes*, les diverses transcriptions grecques ou latines rendent compte de toutes les lettres de l'original[4].

Dans cette chaîne des Solymes, non loin de la mer, une bouche volcanique, en perpétuelle activité, crache de hautes flammes et brûle silencieusement au milieu de la forêt, πῦρ πολὺ αὐτόματον ἐκ τῆς γῆς καίεται καὶ οὐδέποτε σβέννυται[5].... C'est la *Chimère* lycienne, Χιμαίρα, qui donna naissance à de si belles fables. L'étymologie sémitique, généralement admise[6], nous rendrait bien compte de ce nom de lieu. Ce monstre expirant le feu, comme dit l'*Iliade*,

δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο[7],

est *la Bouillonnante*, *Khiméra*, de la racine חמר, *kh.m.r*, *bouillonner*, *bouillir*, et d'une forme חימרה, *khimera* (cf. חברה, *khebera*, חזקה, *khezequa*, חליפה, *kheli-pha*, etc.). Un doublet gréco-sémitique va nous donner par la suite la certitude de cette étymologie : ce nom de lieu se retrouve dans les mers Occidentales

1. H. Lewy, p. 191.
2. Strab., XIV, 666.
3. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 138.
4. Bochart, *Chanaan*, p. 362.
5. Skylax, 100.
6. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 191.
7. *Iliad.*, VI, 182.

sous les formes *Imera* ou *Himera*, Ἱμέρα; nous avons déjà donné les exemples de ces doubles transcriptions grecques du ח sémitique, tantôt rendu par un χ ou un esprit rude, et tantôt supprimé : Χάϐωρας et Ἀϐόῤῥας, Χάϐερ et Ἅϐαρ, etc.

VII. — Après le Promontoire sacré, la Lycie contournée mène les marines orientales à la véritable entrée de l'Archipel, au canal de Rhodes. Ici encore, la toponymie et la légende semblent peuplées de souvenirs phéniciens. Dans cette île de Rhodes, Kadmos a installé le culte de Poseidon; il a dédié un chaudron archaïque avec une inscription phénicienne; il a laissé une colonie dont les descendants mêlés aux gens de Ialysos conservent toujours la prêtrise du dieu[1]. Aux temps historiques, quand le roi Amasis veut étendre sa thalassocratie et ses relations commerciales sur toute la Méditerranée de l'Extrême-Levant, il conquiert Chypre, puis il cherche à gagner par des présents les gens de Cyrène, qui tiennent les routes du Couchant, et les gens de Rhodes et de Samos, qui tiennent les routes du Nord : à Lindos, il consacre dans le temple d'Athèna deux statues de pierre et une cuirasse de lin[2]. Le nom même de Ialysos, qui s'appelle aussi l'Heureuse, *Makaria*, ou la Sonnante, *Akhaia*, nous reportera par ces doublets à une étymologie sémitique : faute d'explications préliminaires, nous ne pouvons encore l'apercevoir; mais la suite de l'*Odyssée* nous conduira à la vérification du doublet *Ialysos-Makaria*. La mythologie rhodienne connaît *sept* enfants, six fils et une fille, de Poseidon, qu'elle nomme les *Génies du Levant*, Προσηῴους Δαίμονας. Ces *sept* génies sont bien de la famille de קדם, *Kadem*, Κάδμος, l'*Homme du Levant*. Ils sont les enfants d'une nymphe *Halia* qui se jette à la mer, comme Ino, fille du Kadmos béotien, et qui devient, comme Ino, une Déesse Blanche, Λευκοθέα[3]. La mythologie rhodienne connaît aussi les *sept* fils du Soleil. Au centre de l'île se dresse son point culminant, ὄρος τῶν ἐνταῦθα ὑψηλότατον[4]. C'est, à 1241 mètres au-dessus de la mer, le haut observatoire du mont Ataburion, Ἀταϐύριον, d'où l'on peut surveiller les deux détroits du Nord et du Sud, et la mer Libyque, et toutes les îles environnantes, ἀναϐὰς ἐπὶ τὸ Ἀταϐύριον καλούμενον ὄρος ἐθεάσατο τὰς πέριξ νήσους[5]. Il semble que nous avons ici un de ces *nombrils de la mer*, ὀμφαλὸς θαλάσσης, comme dit l'*Odyssée*, הטבור, *At-tabour*, auraient dit les navigateurs phéniciens. Il nous a paru de même que les villes antérieures à la capitale grecque Rhodes étaient, toponymiquement comme topologiquement, des fondations de marins orientaux. Nous savons déjà comment le vieux port de Lindos tourne le dos à la Grèce et regarde, dit Strabon, « vers le Sud-Est et vers Alexandrie ». Les noms de Lindos, Kamiros et Ialysos seraient, comme celui de Patara, sur l'autre face du détroit, susceptibles d'étymologies sémitiques. Mais, ces noms isolés ne rentrant pas, pour le

1. Diod. Sic., V, 58. Diodore nous dit qu'il a copié de vieilles sources rhodiennes.
2. Hérod., II, 182.
3. Diod. Sic., V, 55.
4. Strab., XIV, 654.
5. Apollod., III, 2, 1.

moment du moins, dans la catégorie de nos doublets, il faut poursuivre notre route. Nous arrivons à l'Archipel.

*
* *

Quand on dresse le tableau onomastique de l'Archipel, on constate que chacune des îles, dans l'antiquité grecque, eut plusieurs noms et que ces différents noms peuvent se ranger en deux classes. Les uns, évidemment grecs, présentent à première rencontre un sens très clair pour une oreille grecque : telles l'île aux Cailles, *Ortygia*, 'Ορτυγία, l'île Hurlante, *Keladoussa*, Κελάδουσσα, l'île des Bois, *Hylèessa*, Ὑλήεσσα, Belle-Ile, *Kallistè*, Καλλίστη, etc. Les autres n'offrent en grec aucun sens et, dès l'antiquité, les scholiastes et déchiffreurs de logogryphes ne les peuvent expliquer qu'à grand renfort de calembours, tels les noms de *Délos*, *Paros*, *Samos*, *Naxos*, *Thèra*, Δῆλος, Πάρος, Σάμος, Νάξος, Θήρα, Σίφνος, Σέριφος, etc.

Délos, Δῆλος s'appelle aussi 'Αστερία, Πελασγία, Χλαμυδία, 'Ορτυγία, c'est-à-dire l'île de l'Astre, des Pélasges, du Manteau ou des Cailles. Le nom de Δῆλος reste obscur : les Anciens disaient que l'île apparut, δηλοῖ, pour recevoir Latone en son enfantement.

Rhèneia, Ῥήνεια, s'appelle Κελάδουσσα et aussi 'Ορτυγία, l'île des Hurlements ou des Cailles.

Tinos, Τῆνος, s'appelle Ὕδρουσσα, 'Οφίουσσα, l'île de l'Aiguade ou de l'Hydre, et des Serpents.

L'*Eubée*, Εὔβοια, l'île des Bœufs, est aussi Μακρίς, Δολίχη, la Longue, mais aussi Βώμω, nom incompréhensible.

Kéos, Κέως, est encore une île de l'Aiguade ou de l'Hydre, Ὕδρουσσα.

Kythnos, Κύθνος, est l'île des Serpents, 'Οφίουσσα.

Milo, Μῆλος, est l'île du Zéphyre, Ζεφυρία, mais elle a aussi d'autres noms incompréhensibles, Βύβλις, Μίμαλλις, Σίφις, etc.

Sikinos, Σίκινος, est l'île du Vin, Οἰνόη.

Kythère, Κύθηρα, est l'île de la Pourpre, Πορφύρουσσα.

Thèra, Θήρα, est la Très-Belle, Καλλίστη.

Anaphè, 'Ανάφη, est aussi Βλίαρος ou Μεμβλίαρος.

Ios, Ἴος, est l'île des Phéniciens ou l'île Rouge, Φοινική.

Oliaros, 'Ωλίαρος (Anti-Paros), ou sa voisine Πάρος, est l'île des Bois, Ὑλήεσσα.

Paros, Πάρος, est l'île Plate, Πλάτεια, ou de Démèter, Δημητρίας, mais aussi Μινώα et Ζάκυνθος.

Naxos, Νάξος, est l'île Ronde, Στρογγύλη, ou de Zeus, Δία.

Amorgos, Ἄμοργος, est la Toute-Belle, Παγκάλη, ou l'île du Souffle, Ψυχία.

Lemnos, Λῆμνος, est Αἰθάλη et Σιντηίς, ou l'île de Héphaistos, 'Ηφαιστία.

Thasos, Θάσος, est l'île d'Or, Χρυσῆ, ou de l'Air, 'Αερία.

Lesbos, Λέσβος, est Ἴσσα, Ἱμέρτη, et la Touffue, Λασία, l'Heureuse, Μακαρία.

Symè, Σύμη, est Αἴγλη, la Brillante.

Ikaros, Ἴκαρος, est la Longue, Δολίχη.

Chios, Χίος, est Αἰθαλία et l'île des Pins, Πιτύουσσα, et l'île Longue, Μάκρις.

Samos, Σάμος, est l'île de la Vierge, Παρθενία, l'île aux Chênes, Δρύουσσα; elle est aussi Ἴμβρασος.

Kasos, Κάσος, est l'Écume ou la Paille, Ἄχνη.

Etc., etc.

Il est à remarquer que, sauf pour l'Eubée, Εὔβοια, l'*Ile aux Bœufs*, ce sont toujours les noms incompréhensibles qui ont prévalu. Non seulement pendant la période grecque, mais jusqu'à nos jours, les marines successives se sont religieusement transmis cette onomastique, qu'elles ne comprenaient pas. Elles n'ont fait à travers les siècles que l'adapter légèrement à leurs gosiers romains, arabes, vénitiens, génois, turcs, francs, hollandais ou anglais. Les seuls Italiens de la Renaissance en ont usé avec une certaine liberté. Leurs traductions ou leurs adaptations fantaisistes ont parfois substitué aux noms anciens quelque beau calembour : « aller vers l'Euripe », *stonevripon*, εἰς τὸν Εὔριπον, nous a donné *Negroponte*, et l'Eubée est devenue Nègrepont, et Chalkis est devenue Egripo. Au début de leur histoire écrite, les Hellènes eux-mêmes semblent avoir reçu ce dépôt de quelques prédécesseurs. Leurs idées à ce sujet étaient fort variables. Tantôt ils croyaient ces vocables antérieurs aux noms qu'ils comprenaient, et tantôt ils les croyaient postérieurs : « Homère, dit Strabon, connaissait sûrement la Samos ionienne; s'il ne nous parle que des deux Samos de Thrace et de Képhallénie, c'est que la Samos ionienne portait sans doute un autre nom : Samos en effet n'est pas le nom primitif, mais *la Sombre-Ramure*, Μελάμφυλλος, puis *la Fleurie*, Ἄνθεμις, et enfin *la Virginale*, Παρθενία, à cause du fleuve *Virginal*, Παρθένιος, qui lui-même reçut par la suite le nom de *Imbrasos*, Ἴμβρασος[1]. » Pour Strabon, donc, *Samos* est postérieure à *la Fleurie* ou à *la Virginale* : les noms grecs sont antérieurs aux noms étrangers. Il est vrai qu'en un autre passage notre auteur vacillera dans son opinion : « Samos, dit-il, fut d'abord nommée *la Virginale*, *Parthenia*, au temps des établissements kariens, ἐκαλεῖτο δὲ Παρθενία πρότερον οἰκούντων Καρῶν, puis Anthémis, puis Mélamphyllos et enfin Samos[2]. » Si le nom de Parthénia remonte aux Kariens, ce ne peut être qu'une traduction et non pas une invention grecque : un vocable étranger, karien, a dû précéder le nom grec.

Ces contradictions ou de pareilles se retrouvent chez tous les auteurs, et, plus encore, d'un auteur à l'autre. Cependant la plupart des Anciens s'accordent pour attribuer quelques-uns de ces noms aux navigateurs orientaux, aux Kariens et aux Phéniciens, « Naxos, rapporte Diodore, s'appelait d'abord, τὸ μὲν πρῶτον,

1. Strab., X, 457.
2. Strab., XIV, 637.

la Ronde, Στρογγύλη, et elle fut occupée d'abord, πρῶτον, par des Thraces, car à cette époque les Cyclades se trouvaient, les unes complètement désertes, les autres très peu habitées. Des conquérants de Phthiodide soumirent ces Thraces et changèrent le nom de l'île, qui devint *Dia*, Δία. Après deux siècles et plus de domination, les Thraces disparurent; des Kariens du Latmos colonisèrent l'île : le roi karien, Naxos, fils de Polémon, donna son nom à la colonie[1]. » — « Thèras. dit Hérodote, était un descendant de Kadmos fixé à Sparte; allié aux familles royales, il fut tuteur des jeunes rois; sa tutelle finie, ne voulant pas redevenir sujet après avoir été le maître, il résolut de quitter Sparte et de retourner dans les îles, chez ses congénères. Dans l'île de Thèra, jadis appelée *Belle-Ile*, Καλλίστη, étaient établis les descendants d'un Phénicien, Membliaros, fils de Poikileus, que Kadmos avait laissé en cet endroit avec une colonie phénicienne. Ces colons occupaient l'île de Kallistè depuis huit générations, lorsque Thèras survint[2]. » Héraklide du Pont racontait, de même, dans son *Traité des Iles*, qu'Oliaros était une colonie sidonienne[3], et ce sont des Phéniciens de Byblos, disent les lexicographes, qui avaient donné le nom de *Byblis* à l'île Zéphyria, devenue par la suite Mèlos[4]. On peut n'avoir pas une confiance absolue, ni même une grande confiance, en ces traditions. Il est impossible pourtant de n'en pas tenir compte, et l'étude de cette double onomastique nous révèle bientôt une série de doublets. Je ne pourrai pas étudier ici tous les doublets gréco-sémitiques de l'Archipel. Mais voici quelques-uns des plus certains et des plus faciles à reconnaître.

I. — Kasos, dit Pline, s'appelait jadis *Akhnè*[5], *l'Écume*, et elle s'appelait encore *Astrabè*, *la Selle*[6].

A l'Est de la Crète, Kasos est comme la première pile du pont insulaire qui, par Karpathos, Saros et Rhodes, s'en irait des derniers caps crétois aux promontoires avancés de l'Asie Mineure. Au long de ces îles, sous le vent de ces îles, une route de navigation commode, à couvert des vents du Nord, unit les côtes asiatique et crétoise : le mont rhodien Ataburon, le *Nombril*, est la guette en même temps que le sémaphore naturel, qui borde cette route, « sur une butte élevée, d'où l'on peut voir la Crète, ἐπί τινος ὑψηλῆς ἄκρας, ἀφ' ἧς ἐστὶν ἀφορᾶν τὴν Κρήτην[7] ». Les détroits de Karpathos et de Kasos sont, en outre, « les grands passages qui conduisent de la partie orientale de la Méditerranée dans l'Archipel. Le chenal de Kasos a environ 25 milles de largeur entre l'extrémité Sud-Ouest de l'île et le cap crétois de Sidero; ce chenal est très profond et les seuls dangers qu'on y trouve sont des hauts fonds qui s'avancent au-devant

1. Diod., V, 51.
2. Hérod., IV, 147.
3. *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 197.
4. Steph. Byz., s. v. Μῆλος.
5. Plin., V, 36.
6. Steph. Byz., s. v. Κάσος. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 307 : « la pointe de Samos a deux pics qui, vus du nord, ressemblent à une selle. »
7. Diod. Sic., V, 59, 2.

du cap Sidero; le courant porte généralement au Sud[1] ». Cette phrase des *Instructions nautiques* montre bien dans quelles circonstances ce chenal sera suivi par les voiliers. Pour les navires qui, venant du Sud-Est, veulent entrer dans l'Archipel, le détroit entre Rhodes et l'Asie Mineure, abrité des vents du Nord, est préférable. Mais quand, venant du Nord, les voiliers veulent sortir de l'Archipel, c'est à la porte de Kasos que le vent du Nord et le courant les mènent : c'est la porte de Kasos qu'empruntent les voiliers levantins destinés pour la Syrie ou l'Égypte. Kasos elle-même est très montagneuse : « ses rives consistent principalement en hautes falaises de roche avec de grands fonds à toucher » ; mais, tout près, des ilots offrent un bon mouillage à l'abri des vents du Nord-Ouest[2].

Appliqué à une telle île, le nom d'*Écume* s'explique sans peine. Ἄχνη, dit l'*Etymologicum Magnum*, πᾶσα λεπτότης ὑγροῦ τε καὶ ξηροῦ, « le mot *Akhnè* désigne toute particule ténue, tout duvet humide ou sec ». Dans l'*Iliade*, une comparaison revient souvent entre les poussières d'hommes tourbillonnant sous le vent de la fuite et les poussières de l'aire, où l'on vanne le blé pour séparer le grain et la bourre, καρπόν τε καὶ ἄχνας[3]. Une autre comparaison non moins familière au poète de l'*Odyssée* nous montre le vaisseau piquant et bondissant sur la lame, tout couvert d'écume et de poussière d'eau, ἡ δέ τι πᾶσα ἄχνῃ ὑπεκρύφθη. Les hautes falaises de Kasos, opposées, d'un côté, à la grande mer et aux houles du Sud, et, d'autre part, au courant et aux rafales du Nord, présentent souvent le spectacle décrit par les vers de l'*Odyssée* : « C'étaient des côtes accores, rocheuses et pointues, où grondait la mer, et tout était couvert par l'*akhnè* du flot[4]. » Pourtant ce substantif isolé, pris comme nom de lieu, déroute l'esprit : au lieu du substantif isolé, *l'Écume*, on attendrait plutôt un nom composé, comme *l'Ile de l'Écume*, ou une épithète, comme *l'Écumante*, Ἀχνήεσσα ou Ἄχνουσσα, ainsi que nous verrons tout à l'heure *la Boisée*, Ὑλήεσσα, et *la Hurlante*, Κελάδουσσα. Une telle appellation ne semble donc pas un mot original, populaire. Les Français ont donné longtemps au Pirée le nom de *Port-Lion* ou *Port-Lyon*[5]; Port *du* Lion eût été bien plus conforme à leur onomastique ordinaire. C'est qu'ils ne faisaient que répéter, en le traduisant à peine, le nom italien *Porto-Leone*. On peut soupçonner quelque opération semblable chez les Grecs anciens au sujet de *Akhnè*.

Bochart avait déjà constaté que l'équivalent d'*Akhnè* serait, en hébreu, קש, *kas*[6]. On ne saurait trop insister sur cette équivalence. Homère compare

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 217.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 216-217.
3. *Iliad.*, XV, 626.
4. *Odyss.*, V, 400-405. Cf. *Odyss.*, XII, 238 :

ὑψόσε δ' ἄχνη
ἄκροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔπιπτεν.

5. Michelot, *Portulan*, p. 395, garde encore ce nom en son édition de 1824.
6. Bochart, *Chanaan*, I, p. 372.

les guerriers fuyants aux pailles que le vent balaie sur les aires sacrées,

ὡς δ' ἄνεμος ἄχνας φορέει ἱερὰς κατ' ἀλωάς[1],

et la même comparaison se retrouve dans la Bible : « Comme le *kas* sous le vent du désert, je les ai dispersés », dit l'Éternel à Jérémie[2]. *Kasos*, Κάσος, serait en grec une excellente transcription du *kas* sémitique : nous avons vu que le ק initial est d'ordinaire rendu par un κ, Κάδης Βάρνη, Καδμιήλ, Καβσεήλ, etc.

Kasos-Akhnè forment donc un doublet gréco-sémitique. De ces deux noms, lequel est l'original? et lequel est la traduction? nous ne pouvons rien en savoir encore. Notons cependant que *Kasos* serait plutôt, d'après certains indices, l'original et *Akhnè*, la traduction. Pour en revenir, en effet, à notre exemple de *Porto-Leone* et *Port-Lion*, on peut présumer que les Grecs copièrent et traduisirent tout à la fois le nom sémitique, — en l'écourtant sans doute : *Kas* devait être précédé d'un déterminatif, comme *île* ou *roche*, *I-Kas*, *l'Ile de l'Écume*, ou *Sor-Kas*, la *Roche de l'Écume*.



Fig. 50. — Rhèneia[3].

II. — L'île la plus voisine de Délos, celle que les marins actuels appellent la Grande Délos, était pour les Anciens *Rhèneia* et *Kéladoussa* : Ῥήνεια *quam Anticlides Celadussam vocat, item Artemin Hellanicus*[4]. Strabon ajoute le nom d'*Ile aux Cailles*, Ὀρτυγία, qu'il rapporte à une période antérieure, ὠνομάζετο δὲ καὶ Ὀρτυγία πρότερον[5]. Mais la plupart des auteurs réservent ce dernier nom à la Petite Délos.... *Kelados*, κέλαδος, dit l'*Etymologicum Magnum*, signifie le tumulte et le bruit, σημαίνει τὸν θόρυβον καὶ τὴν ταράχην. Homère emploie ce mot pour désigner le brouhaha de la bataille, le choc des armes et les hurlements des combattants. Il emploie l'épithète *keladon* pour les torrents mugissants et pour les vents qui gémissent sur la mer,

ἀκραῆ Ζέφυρον, κέλαδον τ' ἐπὶ πόντον[6].

Kéladon, *le Bruyant*, est resté le nom d'un torrent d'Arcadie que la *Télémakheia* nous a fait connaître. Le nom de *Bruyante* ou *Hurlante* convient à la Grande Délos. Sa forme déchiquetée, les baies fissurées et profondes qui la coupent

1. *Iliad.*, V, 501.
2. Jerem., XIII, 25.
3. Photogravure d'après la carte marine, n° 1457.
4. Plin., IV, 22.
5. Strab., X, 486.
6. *Odyss.*, II, 421.

presque de part en part, ses roches saillantes, ses aiguilles surplombant la mer de 150 mètres[1], racontent la lutte des flots, qu'en tout temps les courants et les vents du Nord lancent contre ses flancs. Cette île dressée sans abri, en travers de la passe de Mykonos, fait face au mistral et au courant des Dardanelles. Les hurlements du flot donnèrent toujours naissance à de terribles histoires de *vroucolacas*, de revenants. Buondelmonte signale, au Nord de Syra, la Roche aux Chèvres où les esprits immondes se donnent rendez-vous : quand un navire vient à passer et à séjourner pour la nuit, c'est un tel sabbat et de tels rugissements que ciel et terre semblent vouloir crouler, et les esprits crient à pleine voix le nom des navigateurs[2]. Hannon le Carthaginois éprouva les mêmes terreurs dans une île du Couchant que ses devins lui conseillèrent d'abandonner à cause des tumultes et cris nocturnes[3]. Dans toutes les langues sémitiques, les racines רנה, *ran'a*, et רנן, *ranna*, existent avec leurs dérivés, pour désigner tous les bruits violents, toutes les clameurs, tous les murmures des êtres et des choses, froissements d'armes, vibrations de cordes, cris humains de joie ou de douleur : l'équivalent exact du grec κέλαδος est l'hébreu רנה, *rin'a*, dont *Rheneia*, ῥήνεια, serait la transcription grecque très fidèle. (Des trois consonnes de la racine sémitique, en effet, les deux premières se retrouvent sans peine ר = ρ, נ = ν, et la troisième est cette aspirée très douce ה, que les Indo-Européens semblent n'avoir jamais pu rendre et dont les Grecs dans leur alphabet firent la voyelle ε : ici, la diphtongue ει en tiendrait la place; on trouve aussi l'orthographe Ῥηναία qui conviendrait tout aussi bien, ה = ε ou αι.)

Au fond de l'Adriatique, les Grecs avaient un autre groupe d'îles *Hurlantes*, Κελάδουσσαι, et sur les côtes d'Espagne un fleuve *Bruyant* a gardé jusqu'à nos jours le nom de Celado[4]. De même, il est possible que les Phéniciens aient connu d'autres îles *Hurlantes*. Entre la Sicile et l'Afrique, la petite île actuelle de Pantellaria semble avoir porté le nom sémitique de אירנים, *Iranim*, qu'on lit au revers de certaines monnaies puniques[5]. Ce vocable, ainsi que le reconnaissent les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, se rattache à la classe de noms insulaires qui (nous le savons déjà) se rencontrent dans la Méditerranée occidentale et qui sont composés du mot *ai* ou *i*, אי ou י, *île* (les Grecs ont transcrit αι, ε, ι, et les Latins *e*, *i*, *ae*), suivi d'un déterminatif : telle l'île des Éperviers sur la côte sarde *Ai-nosim*[6], telle aussi l'*I-spania* de Kalypso, et telle encore l'odysséenne *Ai-aie*, Αἰ-αίη. Le déterminatif dans *I-ranim* pourrait être dérivé de la même racine רנן ou רנה, *ranna* ou *ran'a*. L'hébreu רן, *ran*, *hurlement*, aurait son pluriel régulier רנים, *ranim*, que l'on trouve une fois dans la

1. *Instruct. naut.*, p. 186.
2. Buondelm., *Lib. Insul.*, p. 93 : « est ad septentrionem Syri Capraria Scopulus, in quo, ut aiunt, spiritus pervagantur immundi, et, dum naves transeunt vel in nocte casu morantur, tantus strepitus et mugitus vocum erigitur, quod coelum et terra ruere videtur. »
3. Hannon, *Peripl.*, 14.
4. Cf. Pape Benseler, *Wört. der Griech. Eigenn.*, *s. v.*
5. Cf. *C. I. S.*, I, p. 181.
6. Cf. *C. I. S.*, I, p. 182 et suiv.

Bible sous la forme construite רני, *rane*. Nous aurions donc l'île des Hurlements, *I-ranim* : l'onomastique palestinienne nous fournit un lieu dit *les Sanglots*, בכים, *Bokim*, — Κλαυθμῶνες, traduisent les Septante, *id est plorationes*, ajoute la Vulgate[1], — et ce *Bokim* se rattache à la racine בכה, *bak'a*, exactement comme *ranim* se rattacherait à *ran'a*.

III. — Nous savons déjà que l'île de Samos est l'une des grandes étapes sur la route des détroits côtiers qui bordent l'Asie Mineure et qui, de Rhodes, conduisent jusqu'à Constantinople. Les Anciens se représentaient cette route comme parfaitement rectiligne, orientée tout droit du Sud au Nord, ἐπ' εὐθείας ὁ πλοῦς μεχρὶ τῆς Προποντίδος, ὡς ἂν μεσημβρινήν τινα ποιῶν γραμμήν[2], si bien que, du canal de Rhodes au Bosphore, c'était comme un tuyau dont la paroi de droite, formée par la côte asiatique, serait pleine, et dont la paroi de gauche, au contraire, formée par les îles, serait ajourée[3]. De tout temps cette route a été suivie par les voiliers et jalonnée d'escales nombreuses, à intervalles réguliers :

Le port de Scio (Chios), dit Tournefort, est le rendez-vous de tous les bâtiments qui montent ou qui descendent, c'est-à-dire qui vont à Constantinople ou qui en reviennent pour aller en Syrie et en Égypte...; tous les bâtiments qui descendent de Constantinople en Syrie et en Égypte, s'étant reposés à Scio, sont obligés de passer par l'un des détroits de Samos (le grand détroit entre Icaria et Samos ou le petit détroit entre Samos et la côte asiatique). Il en est de même de ceux qui montent d'Égypte à Constantinople. Ils y trouvent de bons ports et leur route serait trop longue s'ils allaient passer vers Mycone et vers Naxie. Aussi les *Boghaz* (détroits) sont les véritables croisières des corsaires, comme on parle dans le Levant, c'est-à-dire que ce sont des lieux propres pour reconnaître les bâtiments qui passent[4].

Le petit détroit de Samos, à cause même de son peu de largeur, a toujours semblé un lieu d'excellente embuscade pour les pirates. Au cours de ce siècle encore (1821), « les marins ne traversent point ce détroit sans être saisis de crainte, car c'est là que les corsaires attendent leur proie; tous les rivages sont bordés de criques, de petites anses, de ports formés par des écueils; les corsaires sortent de là pour tomber sur les navires marchands[5] ». C'est dire que l'exploitation commerciale de l'Archipel est à peu près impossible, quand on n'est pas maître de ce détroit et quand une forteresse ou une guette n'en garantissent pas le libre usage et la sécurité : les Génois installent au bord du passage leur colonie d'Anaea[6]. La face Sud-Est de Samos, qui borde le détroit, est une plaine

1. *Juges*, I, 2 et 5.
2. Strab., XIV, 655.
3. Cf. Strab., XIII, p. 584; XIV, p. 655.
4. Tournefort, *op. cit.*, II, p. 103. — Cf. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 443.
5. Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, III, p. 451. — Cf. E. D. Clarke, *Travels*,, II, p. 184 : All the voyage from the Hellespont, between the Continent and the adjacent islands, was considered by our captain as mere sailing river; but pirates lurk among the straits in greater number than in the more open sea.... P. 367 : We were becalmed off the point of Icaria in a state of great apprehension with regard to the pirates, who are always upon the watch for ships passing the *bocaz* of Samos.
6. W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 429.

ondulée, bien arrosée, verdoyante, qui semble plus verte encore, comparée aux îles voisines[1] : l'île s'appela Μελάμφυλλος, *à la sombre ramure*, à cause de cette qualité du sol, διὰ τὴν ἀρέτην τοῦ ἐδάφους[2]. Cette plaine fleurie — *la Fleurie*, Ἀνθεμοῦς, est un autre nom de Samos — est limitée au Nord par une haute montagne, dont les chênes, malgré les déboisements de plusieurs siècles, fournissaient encore des chargements de valonée aux contemporains de Tournefort[3] : *la Chesnaie*, Δρυοῦσσα, est un autre nom de Samos.

Samos, disent les *Instructions nautiques*, est montagneuse. Ses deux principales élévations sont les monts Kerki et Ampelos. Le mont Kerki s'élève à 1440 mètres; les pics dénudés de pierre blanche, qui le forment et où se réfléchissent les rayons du soleil, font croire que son sommet est couvert de neige. Il est presque complètement entouré de précipices d'aspect imposant et d'une approche excessivement difficile[4].

Ce pic de 1500 mètres, bien isolé à l'Ouest de l'île, se détache net et haut sur la pleine mer. Il apparait de loin, quand on aborde l'île par le Sud-Est ou le Nord-Ouest :

« Nous entrons, raconte le voyageur anglais E. Clarke, dans le détroit qui sépare l'île basse de Nicaria des hauteurs effrayantes de Samos. La passe est difficile : une houle continuelle y roule lourdement. Est-ce ma longue accoutumance des plaines russes d'où j'arrive? Est-ce la seule réalité? Il me semble que je n'ai jamais vu montagne aussi ardue et aussi menaçante que cette pointe de Samos, dont la tête se perd dans les nues alors que tout le reste de l'Archipel est sans nuage, sous le ciel serein. On nous dit que cette tête de Samos apparait très rarement dégagée[5]. »

Samos mérite donc son nom; car nous avons vu que *Samos* est l'équivalent du grec ὕψος, *hauteur* : Strabon sait encore que dans la vieille langue grecque ces deux mots étaient synonymes, ἐπειδὴ σάμους ἐκάλουν τὰ ὕψη[6]. Nous avons vu déjà que presque toutes les langues sémitiques ont les racines שמה, שמם, *sam'a, samma*, avec le sens de *s'élever, être haut*. L'arabe et l'araméen ont l'épithète *sam, haut, élevé* : Samos serait donc *Sama, la haute*. C'est à une forme féminine, שמה, *sam'a*, en effet, qu'il faut penser, à cause des variantes, *Samia*, Σαμία, et *Samè*, Σάμη, qui alternent avec le nom de *Samos*, Σάμος : *Samia* ou *Samè* serait la transcription rigoureuse exacte de שמה, *sam'a*.

Dans la mer Ionienne, les Grecs ont une autre île de Samè, qui faisait partie du royaume d'Ulysse. Rocheuse, παιπαλόεσσα, dit l'*Odyssée*, montagneuse, ὀρεινή, dit Strabon, avec une haute tête dressée à 1600 mètres au-dessus de la mer, elle reçut des Grecs le nom de *Tête*, Κεφαλληνία ou de *Crâne*, Κρανία. Dans

1. Tournefort, *op. laud.*, II, p. 105.
2. Jambl., *Vit. Pythag.*, III.
3. Tournefort, *op. laud.*, II, p. 107 : « On charge dans cette île des *velanides* pour Venise et pour Ancône; c'est cette espèce de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs. »
4. *Instruct. naut.*, p. 304.
5. E. D. Clarke, *Travels*, 192.
6. Strab., VIII, p. 346; XIV, p. 647.

la légende locale, les héros *Samos* et *Kranios*, Σάμος et Κράνιος, sont fils du *Têtier*, Κέφαλος. C'est dire que *Samos*, *la Hauteur*, a bien le même sens que *Kephalos*, *la Tête*. L'île tout entière mérite ce nom : « Le mont Nero, disent les *Instructions nautiques*, est la plus haute montagne de Képhalonie. Elle a 1590 mètres et la chaîne atteint des altitudes de 700 à 1000 mètres. Le mont Nero est visible de 80 milles : c'est ordinairement la première terre que l'on aperçoive en venant de l'Ouest[1]. » C'est bien l'*Ile Haute* de cette mer : les terres voisines, quoique rocheuses et montagneuses aussi, apparaissent au marin comme des îles basses, χθαμαλή. Au pied des 1600 mètres de Képhalonie[2], Ithaque et ses deux masses de 630 et 650 mètres font piètre figure : malgré les collines et les monts qui en couvrent toute la surface, et malgré son manque de plaines et de prairies,

ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμών[3],

Ithaque est une île basse, αὐτὴ δὲ χθαμαλή[4]. Les géographes de terre ne comprennent pas bien cette épithète, que les *Instructions nautiques* expliquent clairement : Ithaque est basse pour le poète odysséen, parce que, cachée derrière la tête de Képhalonie, elle n'apparaît pas de loin aux navigateurs.... Dans cette île de *Samè*, une ville porta le même nom, comme il arrive souvent dans les îles grecques. C'était la vieille capitale, assise sur le détroit en face d'Ithaque, tournant le dos à la capitale actuelle, Argostoli. C'était une ville haute à la mode homérique : tout au bord de la mer, elle est juchée sur un pic isolé qui dépasse 250 mètres de haut[5]; nous aurons à la décrire plus en détail.

Les Grecs avaient une troisième *Samos*, la Samos de Thrace, Σαμοθρᾴκη : « Cette île de forme presque ovale, disent les *Instructions nautiques*, porte le mont *Fengari* (le mont de *la Lanterne* ou du *Signal*) près de son centre. Cette montagne s'élève à 1750 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est la plus haute montagne des îles de l'Archipel, si l'on excepte le mont Delphi d'Eubée et les Madara Vouna de Candie[6]. » Ici encore, on comprend le nom de *Samos*, *la Haute*, Σάμος-ὑψήλη, appliqué à cette île, et le nom moderne de *Signal*, donné à sa montagne. Le portulan de Michelot, — qui par un beau calembour nomme cette île Saint-Mandrache, — nous dit : « Elle n'est pas grande, mais fort haute, tellement que quand on vient du cap Baba elle apparaît au-dessus de l'île Imbre[7]. » Ce *Signal* guide le marin et annonce la tempête : « Lorsque le som-

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 17 et 64.
2. Cf. H. Holland, *Travels*, p. 35 : Cephalonia is about a hundred miles in circonference. The most striking feature, in the general aspect of the island, is the great ridge called the Black Mountain, the height of which I should judge, from the distance at which it is seen, to be little less than 4000 feet.... The precipitous point, which rises by a single majestic elevation from the base to the summit, is broken by numerous deep gullies, etc.
3. *Odyss.*, IV, 605.
4. *Odyss.*, IX, 25.
5. Cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 68 et suiv.
6. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 396.
7. Michelot, *Portulan*, p. 518.

met de Samotraki est couvert de nuages, on doit [quitter les côtes de Thrace et gagner le large] : cet avertissement est infaillible[1]. »

IV. — Au centre de la mer Égée se dresse un petit groupe d'îles, qui, séparées les unes des autres par d'étroits chenaux, forment autour de Paros, la plus grande d'entre elles, une sorte d'archipel au milieu de l'Archipel (voir fig. 47). Paros et sa fille, Antiparos, ont tout un cortège de suivantes, Strongilo, Despotiko, Pandro, Trio, etc. Cet archipel présente aux terres helléniques sa côte occidentale, façade malsaine, disent les marins, semée de roches et d'îlots, avec un port assez vaste, mais complètement ouvert aux vents d'Ouest : la capitale actuelle et ancienne de Paros fut installée par les Grecs en cet endroit; aussi n'eut-elle jamais grand commerce ni grande importance. Les autres côtes de l'île, qui tournent le dos à la Grèce, ont, au contraire, de grandes rades bien abritées. Elles offrent aux marines étrangères des ports très sûrs et des aiguades abondantes. La côte Nord a dans la rade de Naoussa « l'un des meilleurs ports des Cyclades », disent les *Instructions nautiques*, et l'un des plus grands : en 1770, la marine russe menaçant Constantinople vint s'établir là, juste en face des canaux insulaires qui mènent tout droit aux Dardanelles. Les ruines de l'établissement russe subsistent encore : on a dit parfois que le gouvernement russe continuait de secrètes négociations avec le gouvernement grec pour obtenir la concession à bail de ce mouillage et que les Russes tentaient de faire à Naxos ce que les Anglais font à Zéa, une station et un « reposoir ». Sur la côte Sud-Est de Paros, le port Trio « est formé par deux îles qui sont devant et qui font trois entrées par lesquelles on peut entrer indifféremment, l'île Trio se trouve à six encablures du rivage : l'espace intermédiaire offre un bon mouillage d'été; mais il est exposé aux vents du Sud-Ouest et du Sud, qui produisent une houle considérable et qui le rendent peu sûr en hiver; l'aiguade peut alimenter une escadre[2] » : c'est en ce port de Trio qu'au temps des Turcs le capitan-pacha venait chaque été mouiller son escadre. Semblablement, entre Despotiko et Antiparos, on a un bon mouillage d'été. Mais c'est au centre de notre archipel, sur la côte Sud de la grande île, que la passe entre Paros et Antiparos offre le mouillage le plus vaste, le plus sûr, le plus couvert, le plus conforme surtout aux nécessités du commerce levantin, grâce à son orientation « vers le Sud-Est et vers Alexandrie », et du commerce primitif, grâce aux petites îles qui le ferment ou l'abritent : « dans le milieu du canal, dit Tournefort, le fond est propre pour les plus gros vaisseaux[3]. »

En résumé, cet archipel, qui n'a aucun attrait pour les marines venues de l'Occident, offre au contraire d'excellents refuges aux marines venues de l'Est et du Sud. Paros, dans la tradition, passait pour le point d'appui de la thalas-

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 401.
2. Michelot, p. 479; *Instruct. naut.*, p. 191.
3. Tournefort, I, 225.

socratie crétoise. La tradition se souvenait aussi d'une colonie sidonienne qui vint s'installer à Antiparos appelée en ces temps anciens *Oliaros*, Ὠλίαρος, Σιδονίων ἀποικία, dit Héraclide du Pont[1]. Le mot *Oliaros*, Ὠλίαρος, ne veut rien dire en grec : il serait la transcription exacte du sémitique על־יער *Ol-Iar*, *le Mont de la Forêt*. L'Écriture nous offre des noms de lieux de cette espèce : *Baal-Iarim*, *Kiriat-Iarim*, *le Lieu des Forêts*, *la Ville des Forêts*. La *Forestière*, Ὑλήεσσα, est un autre nom de Paros, dit Nicanor[2]. Je crois que cette *Forestière* est plutôt Oliaros-Antiparos. La confusion de Nicanor n'est pas surprenante. Paros, la plus grande île de cet archipel, était la seule que connussent la renommée populaire et la science des érudits. Paros accapara les vieux noms des petites îles voisines. L'exemple de Naxos doit nous instruire : « Naxos, sous les Thraces, rapporte Diodore, s'appela *la Ronde*, Στρογγύλη » ; la rade de Naxie, ouverte au Nord-Ouest, tournée vers la Thrace, est encore dominée par le mont Rond, Strongylo[3]. C'est le nom particulier du mouillage thrace que les auteurs ont ensuite appliqué à l'île tout entière. De même Paros accapara le nom du vieux mouillage primitif : c'est Oliaros qui est la Forestière. Dans les lexicographes, Paros a encore toute une collection de titres. Elle s'appelle *Minoa*, Μινώα : c'est un nom qui nous est familier. La côte Sud de Paros a dû voir en effet une *Halte* des marines orientales. Son îlot de Trio, au-devant de l'aiguade, ou quelque autre îlot côtier a pu être une *Ile Minoa*, νῆσος Μινώα, toute semblable à celles que nous avons étudiées : ici, Hèraklès a sa place dans la légende des fils de Minos, parce qu'un autre îlot tout proche était l'Ile d'Hèraklès, Ἡράκλεια.... Paros s'appelle encore Δημητρίας, l'île de Démèter, et, comme ses prêtres de Démèter s'appellent *Kabarnes*, Κάβαρνοι, elle porte encore le nom de *Kabarnis* : ces deux mots Κάβαρνοι et Καβαρνίς sont inexplicables en grec.

Mais Paros a encore un autre nom : *la Plate*, Πλατεῖα. Ce nom grec doit nous arrêter. Nous ne pouvons examiner ici tous les doublets gréco-sémitiques de l'Archipel : voici peut-être un moyen facile et court d'expérimenter une fois pour toutes la valeur de notre procédé, car voici que nous pouvons en faire la contre-épreuve.

V. — Paros, dit Pline, s'appelle aussi *la Plate*, et c'est le nom le plus ancien, *Paros*, *quam primo Plateam*, *postea Minoida vocarunt*[4]. Πλατεῖα, *la large*, *la plate*, *la Table*, est une épithète étrange pour le cristal de marbre qu'est Paros. L'île a bien quelques plainettes sur les côtes Nord-Est et Sud-Ouest. Mais, avec le mont Saint-Élie, qui en occupe le centre et qui s'élève à près de 800 mètres, elle apparaît sur la mer comme un cône presque régulier : pour l'œil des marins, elle est tout juste le contraire d'une île plate. D'ailleurs, presque toutes les îles de l'Archipel et même toutes les grandes îles grecques présentent le

1. *Fragm. Hist. Græc.*, II, p. 197.
2. Nicanor, *ap.* Steph. Byz., *s. v.* Πάρος.
3. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 193.
4. Plin., IV, 22, 12.

même aspect. Une seule fait exception : « L'île, disent les *Inscriptions nautiques*, a près de 5 milles 1/2 de longueur, un peu moins de deux milles de largeur et une hauteur maxima de 245 mètres; ses rives, généralement élevées, sont formées de falaises blanches et à pic; en général, l'île est plate et couverte d'une épaisse plantation d'oliviers[1]. » Les *Instructions* ne font que répéter les portulans de Buondelmonte : « Paxos, à son centre, du côté du soleil levant, est plate, ce qui permet d'y cultiver la vigne et les arbres fruitiers. Elle est pourvue d'un port très sûr[2]. » Avec ses falaises à pic et sa plaine au sommet, voilà bien l'île du Plateau, l'île de la Table : cette île s'appelait et s'appelle encore *Paxos*, Πάξος. Or, dans la grande inscription phénicienne de Marseille[3], à la ligne 18, le mot פס, *pax*, est employé pour désigner l'inscription elle-même, la table de marbre sur laquelle est gravé le tarif religieux : les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*[4] dérivent ce mot de la racine פסס, *s'étendre* : *pax* est donc *l'étendue plate*, *le tableau*, *la table*. Le mot revient avec le même sens à la ligne 20 de cette inscription et dans une inscription similaire trouvée à Carthage (l. 11)[5]. *Pax* est donc bien l'équivalent de *Table*, Πλατεῖα, et *Paxos*, Πάξος, en est une transcription exacte puisque le ס est cette lettre de l'alphabet phénicien, entre le *n* et le *o*, dont les Grecs ont fait leur ξ. Cela étant, on imagine, sans grand effort, comment une erreur de copiste ou de lecteur a fait entendre ou lire Paros, Πάρος, au lieu de Paxos, Πάξος, à Pline ou à l'auteur grec que Pline copiait. Paxos est l'*Ile de la Table*, Τράπεζα, Τραπεζοῦς, Τραπεζών. Les falaises abruptes qui bordent et soutiennent sa plaine centrale correspondent à telle vue de côtes « en forme de haute et abrupte table », décrites par Strabon : λόφος τραχύς, ὑψηλός, τραπεζοειδής[6].

Paxos est une île de la mer Ionienne, au Sud-Est de Korkyre, au Nord de Samè-Képhallénia, sur la côte des Thesprotes. Dans cette mer, les Phéniciens naviguent, et souvent, si l'on en croit l'*Odyssée*[7]. Nous avons déjà catalogué ces textes : « J'étais allé trouver des Phéniciens illustres, raconte Ulysse; je leur avais payé le passage sans marchander, et je les avais priés de me conduire et de me laisser soit à Pylos, soit dans l'Élide divine. » Mais la navigation de cette mer ouverte n'est pas commode : rien n'abrite contre le *sirocco* du Sud-Est, qui souffle pendant plusieurs semaines, parfois durant toute une lunaison sans discontinuer. Ouvrons les *Instructions nautiques* : « Le sirocco, soufflant de l'Afrique, prédomine en novembre et décembre et, après un mois d'intervalle, se fait de nouveau sentir en février et mars; pendant la lunaison d'août et quelquefois aussi pendant celle de juillet, il se fait seul sentir; il souffle partiellement pendant toute une lunaison et, après une courte période de

1. *Instruct. naut.*, p. 24.
2. Buondelmonte, trad. Legrand, p. 162.
3. *C. I. S.*, n° 165.
4. *C. I. S.*, n° 235.
5. *C. I. S.*, n° 716.
6. Strab., XIV, 683.
7. *Odyss.*, XIII, 272-300.

calme, reprend de nouveau avec sa force ordinaire, pendant quatorze autres jours. » Comme on le voit, juillet et août, c'est-à-dire les mois navigants, sont les mois du *sirocco*. Les Phéniciens, — dans le récit qui est une invention d'Ulysse, mais qui par cela même doit respecter d'autant plus les vraisemblances pour tromper l'auditoire, — les Phéniciens auraient bien voulu aller en Élide. Cette fois-là, par hasard, ils n'avaient pas l'intention de tricher. Mais, venus de Crète, le *sirocco* les chassa vers le Nord-Ouest et les jeta sur la côte d'Ithaque :

ἀλλ' ἦτοι σφέας κεῖθεν ἀπώσατο ἴς ἀνέμοιο
πόλλ' ἀεκαζομένους· οὐδ' ἤθελον ἐξαπατῆσαι[1].

C'est une pareille navigation des Phéniciens qu'Ulysse invente encore au XIVe chant (v. 288-310). Ils allaient de Phénicie en Libye. Un bon vent, un traversier du Nord, les mena jusqu'à la hauteur de la Crète. Mais alors s'ouvrit la grande mer, sans île en vue : rien que le ciel et la mer. « Il est si dangereux, dit le bon Tournefort, de passer de Candie aux îles de l'Archipel sur des bâtiments du pays.... Le trajet est de cent milles et ces bâtiments sont des bateaux de douze à quinze pieds de long, qu'un vent un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs, il n'y a point de reposoir en chemin, et c'est un grand malheur en fait de voyage de mer de ne savoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête[2]. »

Ἀλλ' ὅτε δὴ Κρήτην μὲν ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα[3],

« Quand nous eûmes quitté la Crète et que nulle terre n'était en vue, mais seulement le ciel et la mer, reprend Ulysse, Zeus fit monter au-dessus du vaisseau un nuage noir et toute la mer au-dessous s'assombrit : coups de tonnerre; la foudre tombe; le navire est chaviré. » — « En été, disent les *Instructions nautiques* de la mer Ionienne, on éprouve quelquefois des coups de vent, mais de courte durée, d'une couple d'heures peut-être; ils sont très violents et dans les canaux intérieurs, entre les îles, ils sont annoncés par de gros nuages noirs, qui viennent sur ces bras de mer crever en grains dangereux, accompagnés de pluie ou de grêle si épaisse que toute vue de la terre avoisinante est cachée[4]. »

Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς,

« Donc le fils de Kronos fit monter une nuée bleu-sombre sur le vaisseau et la mer s'obscurcit en dessous, reprend Ulysse; tous furent noyés; mais Zeus me mit un mât entre les mains et sur cette épave, après dix jours, une grosse vague me roula à la côte des Thesprotes. »

1. *Odyss.*, XIII, 276.
2. Tournefort, *op. laud.*, I, p. 169.
3. *Odyss.*, XIV, 301.
4. *Instruct. naut.*, p. 2.

Ulysse invente ce naufrage et cette navigation en compagnie des Phéniciens. Mais tous les détails en sont empruntés à l'expérience journalière, vérifiable. La présence même des Phéniciens dans la mer Ionienne était donc alors un incident de la vie quotidienne. D'ailleurs, cette présence apparaîtra comme certaine à la première réflexion, et les archéologues, qui parlent avec un sourire du « cliché » de l'influence orientale, pourraient ouvrir quelquefois les yeux sur la réalité, sur les primordiales nécessités de la vie journalière. Ces coups de vent du Sud, ces rafales de *sirocco*, qui de la mer Libyque jettent les barques vers le Nord, vers les côtes grecques ou épirotes, soufflaient alors comme ils soufflent aujourd'hui. Ils sévissaient en juillet, en août, durant des semaines, durant des mois. En pleine saison navigante, ils sont « seuls, disent les *Instructions nautiques*, à se faire sentir ». Les Phéniciens faisaient la navette dans cette mer Libyque, entre leurs métropoles de la côte syrienne et leurs colonies de la côte barbaresque. Il est impossible qu'ils aient navigué durant des siècles entre Tyr et Carthage, sans que plusieurs de leurs vaisseaux, chaque année, aient eu à essuyer, dans les parages de la Crète et de l'Afrique, quelque coup de *sirocco* qui les chassait au Nord, jusqu'au fond de la mer Ionienne. Aussi, quand M. Oberhümmer a voulu regarder de près la toponymie de cette mer, il a immédiatement retrouvé le souvenir de ces navigateurs phéniciens sur la côte d'Acarnanie[1]. Nos doublets, *Paxos-la Table*, Πάξος-Πλατεῖα, *Samos-la Tête*, Σάμος-Κεφαλληνία, datent de cette époque.

VI. — Voici un dernier doublet de l'Archipel, qui nous expliquera mieux aussi quelques passages de l'*Odyssée*. Entre les côtes d'Asie Mineure et les côtes de Grèce, le pont des Cyclades n'est interrompu que par le large canal qui sépare Icaria de Mykonos, Amorgos de Léros, Astypalée de Kos. Les autres chenaux insulaires sont sans largeur. Ce canal est, au contraire, un « abîme de mer », μέγα λαῖτμα θαλάσσης, aux yeux des marins prudents. En son milieu cependant, entre Amorgos et Léros, la traversée est rendue plus commode et moins longue par deux îlots rocheux qui le barrent et qui peuvent quelques instants servir d'abri, les deux îlots de Kinaros et Lébinthos. Aussi, pour atteindre les îles et les côtes helléniques, les marins orientaux choisissent de préférence cette traversée. Amorgos leur offre, après ce long trajet, un reposoir assuré avec de bons ports et des aiguades (cf. fig. 47).

La côte Sud d'Amorgo est une succession de falaises énormes d'une grande hauteur, d'où les rafales tombent avec fureur pendant les coups de vent de Nord, balayant l'eau en écume. Les navires qui longent cette côte devront s'en tenir à grande distance; on n'y trouve ni abri ni mouillage. Mais la côte N.-O. offre deux bons mouillages, Port Vathy et Kakokeraton. Port Vathy (le Port Profond) est un petit port sûr, bien que les coups de vent de N.-E. y soient violents. Mais la tenue est bonne et les navires y sont

1. E. Oberhümmer, *die Phœnizier in Akarnanien*, Munich, 1887.

à l'ancre en sûreté. Il n'y a aucun écueil à redouter en entrant dans le port, car le rivage est accore tout autour. La baie Kakokeraton est entre la côte d'Amorgos et l'îlot Nikiterio, qui a 2 milles 1/2 de longueur et un peu plus de 1/2 mille comme largeur extrême; il s'élève brusquement à une altitude de 348 mètres. Comme son gisement est un peu oblique à la côte d'Amorgos, il forme avec elle une baie dans laquelle un navire peut mouiller; mais il est absolument nécessaire d'avoir un vent bien établi pour entrer, car on est exposé à des calmes, à des rafales et à des vents variables.... A l'extrémité N.-E. d'Amorgos, la baie de Santa-Anna a 3/4 de mille de profondeur et près de 1/2 mille de largeur au fond, où il y a une plage de sable et quelques maisons isolées. Elle est ouverte à l'Ouest et a de grands fonds. Cependant un navire pourrait, en cas de nécessité, mouiller dans le N.-O. Un ruisseau de bonne eau douce se jette dans la baie[1].

L'Amorgos des Anciens avait ses deux ports à Santa-Anna et à Port-Vathy. Sur la plage de sable de Santa-Anna, c'était *Aigialè, la Plage*, Αἰγιάλη. Dans le cercle profond de Port-Vathy, c'était *Minoa*, Μινώα. L'île tout entière s'appelait aussi la *Toute-Belle*, Παγκάλη : « Héraclide convient qu'Amorgos étoit une île très fertile en vins, huile et autres sortes de denrées. C'est pour cela que Tibère ordonna que Vibius Serenus y seroit envoyé en exil : cet Empereur étoit d'avis que lorsqu'on donnoit la vie à quelqu'un, il falloit aussi lui en accorder les commodités. L'île est bien cultivée aujourd'hui. Elle produit assez d'huile pour ses habitants et plus de vins et de grains qu'ils n'en sauroient consommer. Cette fertilité y attire quelques tartanes de Provence[2] », dit Tournefort; et les *Instructions nautiques* ajoutent : « L'île est passablement bien cultivée et l'on y rencontre des endroits d'aspect agréable dans les étroites vallées qui courent entre les collines[3]. » L'île portait encore le nom de *Psychia*, ψυχία, l'*Ile du Souffle*. Un texte d'Hérodote va nous donner la juste valeur de ce terme dans la langue des navigateurs : « La flotte arrivée sur cette plage, on *souffla* et l'on hala les navires à sec, ἐς τοῦτον τὸν αἰγιαλὸν κατασχόντες τὰς νέας ἀνέψυχον ἀνελκύσαντες[4]. » La *Plage, Aigialè*, d'Amorgos offre un pareil rivage à l'échouement des navires. Venus du Sud-Est, les marins soufflent vraiment en ce refuge. Car il leur a fallu traverser le grand abîme, qui sépare d'Amorgos les îles asiatiques, puis doubler le coup de rame quand la côte Sud-Est de l'île leur est apparue. Cette côte terrible, « d'où les rafales tombent avec fureur, balayant l'eau en écume », est toute semblable à telle côte odysséenne qui se dresse fumante d'embrun et fouettée de grosses vagues retentissantes,

ἔνθεν μὲν γὰρ πέτραι ἐπηρεφέες, προτὶ δ' αὐτὰς
κῦμα μέγα ῥοχθεῖ[5]....

« Attention, dit Ulysse, que tout le monde écoute bien! tenez ferme sur les bancs et pesez sur les rames : la côte est accore; il ne faut pas craindre de taper fort

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 197-199.
2. Tournefort, I, p. 236.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 197.
4. Hérod., VII, 59.
5. *Odyss.*, XII, 59-60.

dans l'eau; il s'agit de ne pas rester là-dessous, mais, si Dieu le veut, de nous en tirer »,

> νῦν δ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼ εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
> ὑμεῖς μὲν κώπῃσιν ἁλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν
> τύπτετε κληΐδεσσιν ἐφήμενοι, αἴ κέ ποθι Ζεὺς
> δώῃ τόνδε γ' ὄλεθρον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι[1].

On double le coup de rame et l'on passe; mais, de l'autre côté, on éprouve le besoin de souffler, et rien n'est bon alors comme une plage éventée où l'on peut tirer le vaisseau et manger ou dormir au frais : quand Ulysse a franchi les roches grondantes, il est forcé, par la révolte de son équipage, de relâcher dans le Port Creux, auprès d'une aiguade. Cette description odysséenne de la Skylla de Sicile peut s'appliquer tout entière aux roches d'Amorgos : « Sur la côte Sud, dit Buondelmonte, de hautes montagnes rocheuses se dressent menaçantes et terribles pour les navigateurs. Car la mer, agitée par la violence des vents, va se briser sur les rocs et ne diffère en rien de Charybde et Scylla. Aussi la fréquence des naufrages dans ces parages en éloigne autant que possible les marins et leur rappelle que des galères vénitiennes y furent jadis englouties[2]. »

Sur la côte Nord-Est d'Amorgos, une fois les falaises contournées, les marins orientaux trouvaient dans la baie de Santa-Anna une plage, une source et les souffles frais des vents du Nord. C'était bien la *Plage du Souffle*, αἰγιάλη ψυχία, où l'on séjournait un peu avant d'atteindre le *Port de la Halte*, *Minoa*. Or les Septante traduisent par ἀνάψυξις, *rafraichissoir* ou *souffloir*, le mot hébraïque מרגו, *margoa* ou *morgoa*, dans le passage de Jérémie que voici : « Le Seigneur dit : Dressez-vous sur les routes et regardez, et voyez quelle est la bonne route et vous trouverez un reposoir pour vos âmes (ou pour votre souffle, car le mot *naphes* a le double sens du grec ψύχη et du latin *anima*)[3]. » Ce reposoir pour le souffle ou pour l'âme, מרגוע, *margoa*, est bien l'équivalent du grec ἀνάψυξις (Hérodote employait le même mot ἀνέψυχον) et l'on comprend que l'Ile *A-margo* ou *Amorgos* (les marins l'appellent *Morgo* ou *Mourgo*; nous avons en tête soit un *a* prothétique, soit l'article sémitique; nous connaissons déjà *le* Nombril, *At-tabour*, 'Αταβύρον), l'*Ile du Souffle* ou *du Frais*, soit aussi l'*Ile de l'Ame* ou du *Souffle*, Ψυχία.

Il semble donc que l'île d'Amorgos, avec son port de Minoa, reçut les Phéniciens. Ils y implantèrent l'industrie de la pourpre : les étoffes teintes en pourpre d'Amorgos restèrent célèbres durant toute l'antiquité. Cette industrie un peu transformée se maintint jusqu'à nos jours : « Une espèce de lichen, très commune sur les rochers de l'île et sur ceux de Nicouria, s'y vend encore dix écus le quintal pour la transporter à Alexandrie et en Angleterre, où l'on

1. *Odyss.*, XII, 213-215.
2. Buondelmonte, trad. Legrand, p. 216.
3. Jerem., VI, 16.

s'en sert pour teindre en rouge, comme nous nous servons de la parelle d'Auvergne[1]. »

* * *

Pour le nom de *Syros*, l'antiquité ne nous a transmis aucun doublet de la forme ***Kasos-Akhnè***, ***Rhèneia-Kéladoussa***, ***Oliaros-Hyléessa***, ***Paxos-Plateia***, etc. Mais ce nom de Syros rentre dans la colonne des noms de l'Archipel qui sont inexplicables en grec. Si quelques-uns de ces noms préhelléniques ont gardé, grâce à leur doublet, leur marque d'origine, les autres présentent toujours une étymologie sémitique très valable. Puisque nous avons posé la règle stricte des doublets, déclarons dès l'abord que cette étymologie n'est pas complètement certaine. Je ne la crois pas moins complètement vraisemblable. Prenons l'exemple des deux noms insulaires Siphnos et Sériphos.

L'*Odyssée* et les navigateurs modernes nous ont parlé des îles granitiques ou calcaires de l'Archipel et de leur salubrité. Tournefort et Choiseul-Gouffier nous vantaient surtout le climat et l'air de Siphnos. Cette île, dans l'antiquité, portait aussi les noms de ***Merope*** ou ***Meropia***, Μερόπη, Μεροπία, et de ***Akis***, Ἄκις, *Siphnos ante Meropia et Acis appellata*. Le nom grec *Akis* doit s'expliquer par la racine grecque ἀκέω, *soigner* (la langue commune emploie plutôt ἄκος, *remède*; mais Galien désigne par ἄκις une sorte de bandage). *Akis* pourrait donc signifier *la guérison*, et, comme nom de lieu, *le sanatorium* : le texte de Tournefort nous dit assez que Siphnos, la saine et fraîche Siphanto, méritait ce nom. Or, de la racine sémitique רפא, *rapa*, *guérir*, se forment régulièrement les noms d'instrument et de lieu מרפא, *merapa*, et מרופה, *merop'a*, dont μερόπη, μεροπία seraient une transcription exacte ou, du moins, une adaptation à peine hellénisée : une inscription phénicienne cite un dieu de la Santé, *Baal Sanator*, traduisent les éditeurs du *Corpus Inscript. Semiticarum*, בעל־מרפא, *Baal-Merape*[2]. Ce doublet nous prouve donc que l'île *Merape*, ou l'un des mouillages de cette île, dut ce premier nom aux marines phéniciennes. Le nom même *Siphnos*, qui n'offre pas de doublet, me semble de même origine.

Les deux îles, Siphnos et Sériphos, sont toutes voisines. Elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Du moins, elles peuvent avoir d'étroites relations commerciales, dans un certain état de navigation. Pour les marines grecques, venues de l'Ouest, Sériphos n'avait, comme Paros et comme Naxos, aucune importance. Rocheuse et dénudée, la côte occidentale de Sériphos n'offre, en face des ports grecs, que des falaises abruptes, à peine interrompues par quelques rades ouvertes. L'île est inabordable de ce côté. Ses façades de l'Est et du Sud, au contraire, ont des ports excellents et des champs fertiles. Au Sud-Est surtout, s'ouvre le grand port de Livadi, qui « s'enfonce dans les terres pendant environ trois quarts de mille, avec un tiers de mille environ de largeur : on y

1. Tournefort, I, p. 233.
2. *C. I. S.*, I, n° 41.

trouve un bon mouillage par tous les temps. La ville de Livadi, bâtie sur une colline conique au fond du port, contient presque toute la population de l'île : on peut se procurer un peu d'eau douce à des puits au fond du port[1] ». Siphnos est orientée comme Sériphos, tournant aussi le dos à la Grèce et n'offrant sur sa côte occidentale que « deux ou trois baies ouvertes et sans abri[2] ». Les seuls mouillages fréquentables s'ouvrent dans la côte Sud-Est : « les petits bâtiments peuvent mouiller en dedans de l'îlot Kitriani, tenue médiocre; le port de Pharos, praticable seulement pour les caboteurs, a un fond de meilleure tenue; on peut également mouiller dans la baie de Platiala par les vents du Nord, lorsqu'ils ne soufflent pas trop fort, car autrement les rafales qui tombent de la haute mer sont terribles et un navire sous voiles ne peut les supporter ». Aux petits navires de la première antiquité, cet îlot de Kitriani offrait un mouillage de choix, en face d'une ville et d'une source *Minoa* dont parlent quelques lexicographes. Buondelmonte connaît encore, dans ce mouillage auprès de la source, des ruines antiques : *Ad meridiem portus concluditur olim cum urbe dirutâ, quae num Platialos* (en face de Kitriani) *et in conspectu scopulum Chitriani dictum videmus : in medio turris erigitur Exambeles dicta, a qua fons emanat usque mare in quo hortus omnium virescit pomorum*[4]. Pour les Italiens venus du Sud-Ouest, ce mouillage est excellent. Pour les marines sud-orientales, il était plus commode encore : les pirates au temps de Pompée fréquentent cet îlot, συνέβη κατᾶραι ἐπὶ τὴν ἐπικειμένην ἀπέναντι νῆσον τῆς χώρας τῆς Σιφνίων, dit une inscription[5].

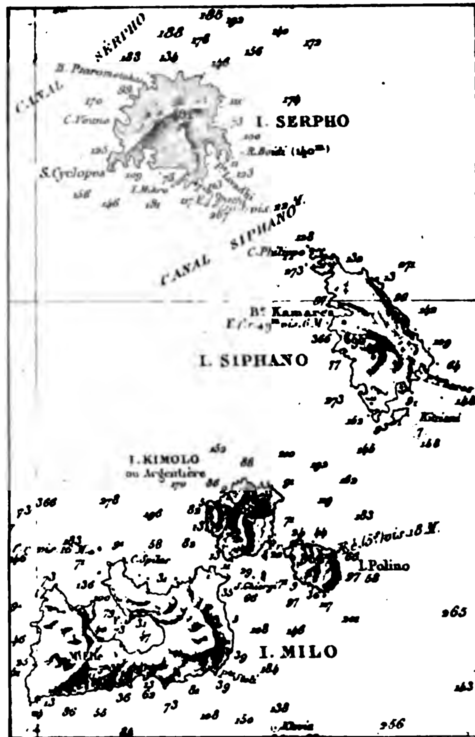


Fig. 51. — Siphnos et Sériphos[3].

Je crois inutile d'insister encore sur le rôle, aux temps primitifs, de ces îlots parasitaires. Le nom de *Minoa*, Μινώα, que nous retrouvons ici nous est familier. Nous avons ici encore, dans cette île et ville Minoa, une vieille *Halte* phénicienne.

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 176.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Photogravure d'après la carte marine n° 1457.
4. *Lib. Insul.*, éd. Sinner, p. 82.
5. *C. I. G.*, 2347 *c*, l. 28.

et la source Minoa est semblable à ces *Eaux de la Halte* dont parlent les *Psaumes*, *Me-Minoha*[1].

Mais cette halte, pour l'exploitation de l'île, n'était que secondaire; le vrai port devait être ailleurs. La richesse de l'île n'est pas sur cette côte. Siphnos est bien cultivée. Pourtant son antique fortune ne lui venait pas des champs, mais des mines d'or et d'argent, qui en avaient fait l'île la plus riche de l'Archipel, νησιωτέων μάλιστα ἐπλούτεον, ἅτε ἐόντων αὐτοῖσι καὶ ἀργυρέων μετάλλων[2]. Ces mines disparurent ensuite sous une invasion de la mer. Elles sont visibles encore sur la côte Nord-Est : « leur entrée, située au pied d'une falaise, est étroite, basse et taillée dans le roc; par le fait de l'empiétement de la mer, un grand nombre de creusets sont entièrement submergés[3]. » Cette côte Nord-Est est un mur abrupt, continu, qui n'a ni port ni mouillages même temporaires. Les *Instructions nautiques* nous ont d'ailleurs prévenus que, dans l'Archipel, on ne peut jamais mouiller sur la côte Nord d'une île, même quand soufflent les vents du Sud. Ces mines côtières de Siphnos seraient donc inexploitables par mer. Mais juste en face des mines de Siphnos, la côte méridionale de Sériphos présente sa belle et profonde rade de Livadi, où une marine venue du Sud-Est ira tout droit relâcher.

Je crois donc que Kiepert a raison de voir dans Sériphos *la Fonderie*, et dans Siphnos *la Mine* des Phéniciens[4]. La racine צרף, *s. r. p.*, en effet, désigne tous les changements que l'on fait subir au métal, fonte ou épuration : צרף, *sareph*, ou צריפה, *seriph'a*, nous conduirait à la transcription *Seriphos*, Σέριφος. La racine צפן, *s. p. n.*, nous est déjà connue par *I-spania*. Nous avons vu qu'elle signifie *cacher*, *enfouir*, *creuser* : le participe *sapoun* ou *sapin* signifie *le* (*trésor*) *enfoui*. Pour rendre compte de la transcription *Siphnos*, il faut supposer une forme, régulière d'ailleurs, ציפנה, *siphn'a*, qui nous donnerait *Siphnia* et *Siphnos*, Σιφνία et Σίφνος, comme *Samia* et *Samos*, Σαμία et Σάμος, sont venues de *sam'a*. A défaut d'un doublet, la topologie de ces deux îles nous explique sûrement, je crois, leur toponymie. Quand les mines de Siphnos sont exploitées par des gens de la mer, c'est au port de Sériphos, tout voisin, que ces navigateurs vont traiter les minerais. De la mine à la fonderie, et réciproquement, le voyage est commode, grâce à l'alternance des brises de terre et de mer qui soufflent matin et soir sur tous les bords des continents et des îles. Nous savons au reste que les Phéniciens furent les premiers exploitants de ces mines insulaires. Les mines d'or de Thasos, au dire d'Hérodote, avaient été découvertes et exploitées par eux : au temps d'Hérodote, on montrait encore leurs galeries, et le nom de l'île, disait-on, était venu d'un certain *Thasos*, compagnon de Kadmos[5] : *auri metalla et conflaturam Cadmus Phoenix invenit ad Pangaeum montem*[6].

1. *Psaumes*, XXIII, 2.
2. Hérod., III, 57.
3. *Instruct. naut.*, p. 175; cf. Paus., X, II, 2.
4. Cf. H. Lewy, p. 146-147.
5. Hérod., VI, 47.
6. Plin., VII, 57.

Comme *Siphnos* et comme *Sériphos*, je crois avec Kiepert que *Syros* est un nom sémitique, la transcription grecque du phénicien צור, *Sor* ou *Sour*, *la Roche*. Cette transcription de צור, *Sour*, en *Suros* est régulière : nous avons vu déjà que les Grecs rendent le צ tantôt par un σ et tantôt par un τ. Ce mot צור, *Sour*, lui-même est le nom d'une ville phénicienne, qui, oubliée aujourd'hui sous les masures d'un pauvre village et sous le déguisement arabe de *Sour*, joua le rôle que l'on sait quand elle portait le nom de Tyr. Τύρος, *Tyr*, disait le peuple grec ; mais les érudits écrivaient *Sor*, *Soor*, *Sour*, *Syr*, etc., Σὸρ, Σοὸρ[1], Σοὺρ[2], Σῦρ[3]. En outre, ils savaient que *Syr*, Σῦρ, inusité chez leurs compatriotes, était un nom historique, le nom primitif du pays phénicien, τὸ δὲ Σῦρ, οὐ σύνηθες παρὰ Ἕλλησιν ἀλλ' ἱστορίας ἐχόμενον · οὕτω γὰρ ἐκαλεῖτο πρότερον ἡ Φοινίκη[4]. Homère appelait ce pays Σιδονίη, *Sidonie* : les Grecs postérieurs l'appelèrent Συρία, *Syrie*. Entre ces deux noms il y a sans doute le même parallélisme qu'entre Tyr et Sidon. Tant que Sidon fut la ville principale et le grand entrepôt de cette côte, tout le pays pour les navigateurs étrangers était la *Sidonie*. Quand Tyr ou Syr devint le centre des affaires et la métropole des colonies nouvelles, les marins ne connurent que la *Tyrie* ou *Syrie*, Συρία. Ce nom donné d'abord à la côte fut ensuite étendu aux montagnes et aux plaines de l'intérieur : la *Palestine*, originairement le pays des *Philistins* maritimes, est devenue pour nous toute la région continentale que borde cette côte philistine.

Dans les terres grecques, nous avons vu déjà la formation des noms de pays tirés d'un nom de ville ou réciproquement : Νάξος, Ναξία ; Πάρος, Παρία ; Ῥόδος, Ῥοδία. Ce n'est pas autrement que *Syrie*, pour le poète odysséen, est la terre, l'île de *Syros*. Car *Syros*, à proprement parler, est un nom de ville dont la traduction exacte serait *La Roche* : « Il y a devant la ville de Sur (Tyr), en la mer, quatre ou cinq grosses roches et longues, dont les aucunes appèrent ung peu hors de l'eaue et les autres non, lesquelles font le port de Sur », dit le voyageur Ghillebert de Lannoy, et les *Instructions nautiques* ajoutent : « Le mouillage de Sour (ancienne Tyr) est abrité par une suite d'îlots, de rochers et de hauts-fonds. Un certain nombre de rochers se projettent du côté Sud-Ouest ; à l'Est de ces rochers, se trouvait autrefois un port formé par des jetées construites dessus[5]. » Les Phéniciens avaient dans l'Archipel leur petite Tyr, *Syros*, comme les Grecs plus tard eurent dans le Nil leurs petites Chios, Samos, etc.[6].

Toutes les descriptions de Syra justifient ce nom : « Le bourg, dit Tournefort, est à un mille du port, tout autour d'une colline assez escarpée, sur laquelle

1. Ap. *Ezéchiel*, xxvi, 2, 3 (trad. des LXX).
2. Lob. parall., 77.
3. Herodian., I, p. 399 (éd. Lentz) : de même que les Grecs transcrivent *Turos*, les Égyptiens transcrivent *Didouna* pour Sidon, *Daïra* pour Tyr, *Daraiputa* pour Sarepta, cf. M. Müller, *Asien und Europa*, p. 184-186.
4. Herodian., *loc. cit.*
5. Ghillebert de Lannoy, *Voy. et Amb.*, p. 147 ; *Instruct. naut.*, n° 778, p. 643.
6. *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 20.

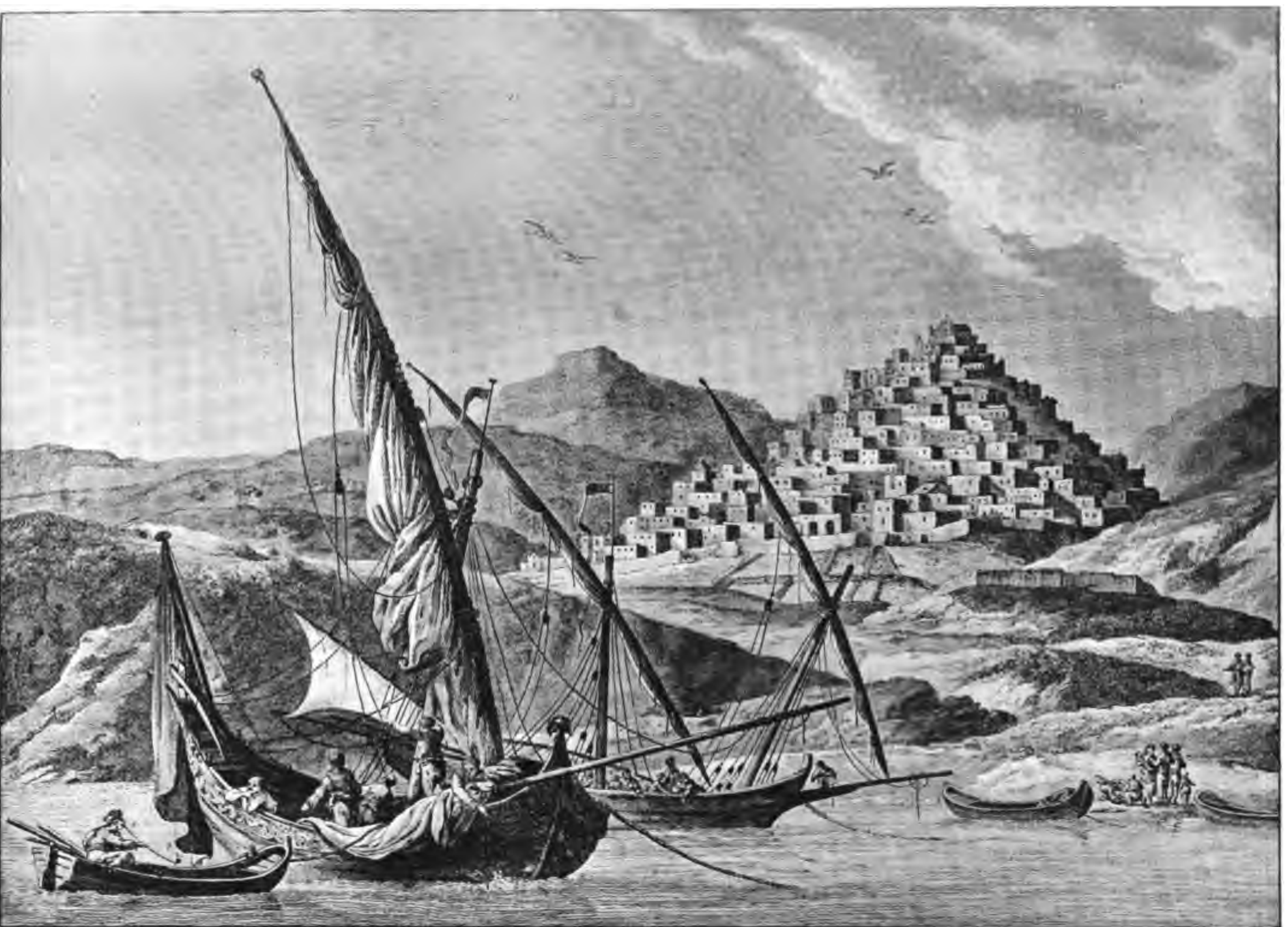


FIG. 52. — SYRIA AU XVIIIe SIÈCLE
D'après la planche de Choiseul-Gouffier n° 12.

sont situées la maison de l'évêque et l'église épiscopale[1]. » — « Syra, reprend Choiseul-Gouffier, n'est aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne; tous les habitants de l'île y sont rassemblés au nombre de quatre mille, et l'on ne trouve dans l'intérieur du pays que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés[2]. » La rade de Syros est, en effet, cerclée de très hautes montagnes qui ne laissent entre elles et la mer qu'une petite demi-lune de plaine accidentée. Au centre de cette demi-lune, se dresse une haute colline effilée, de pente régulière, de base assez large, de sommet tout à fait pointu, un cône de rochers, qu'une gorge circulaire sépare des montagnes environnantes, tandis qu'une plage étroite le relie à la mer. C'est autour de ce cône, vers le sommet, depuis le milieu de la pente jusqu'à l'extrémité de la pointe, que la vieille ville catholique de Syra s'était étagée. Au sommet, la maison de l'évêque et l'église des Capucins étaient protégées par le drapeau du Roi. En bas, mais jusqu'à mi-côte seulement, le troupeau serré des cases blanches était suspendu, n'osant pas s'aventurer jusqu'à la mer.

Au XVIIIe siècle, au temps des corsaires, francs, turcs ou indigènes, la ville perchait ainsi sur sa colline, à un mille du port. Depuis dix siècles, peut-être, elle n'osait plus descendre, par crainte des coups de main. Aujourd'hui, Syros a deux villes : au pied de la vieille Syra, qui reste autour de sa colline, la ville neuve, la ville du commerce, Hermopolis, a peuplé de ses quais, de ses magasins et de ses bureaux le bord de la rade et la plainette intermédiaire. Les ruines antiques, qui jonchaient le sol d'Hermopolis, et les trouvailles, que journellement on y fait, montrent bien que durant l'antiquité une assez grande ville s'élevait déjà au bord de l'eau. Mais de quand datait cette ville maritime? L'histoire moderne de Syra nous peut renseigner sur son histoire antique. Les villes ne descendent à la mer que durant la paix : l'ancienne ville côtière date de la paix hellénique et romaine. Aux temps primitifs, aux temps des pirateries kariennes, phéniciennes et crétoises, Syros devait se tenir sur sa roche pointue et se garder des corsaires : « Les vieilles villes, dit Thucydide, dans les îles et sur les continents étaient plutôt fondées loin de la mer, à cause des pirates qui venaient enlever tout ce qui bordait la côte; c'était le temps où la piraterie occupait les insulaires, pour la plupart Kariens et Phéniciens, car c'étaient ces gens-là qui habitaient la plupart des îles, Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες· οὗτοι γὰρ δὴ τὰς πλείστας τῶν νήσων ᾤκησαν[3]. » Dans l'*Odyssée*, pourtant, Syros a deux villes, qui se partagent tout le territoire de l'île; mais sur elles règne un seul et même roi :

> ἔνθα δύω πόλιες, δίχα δὲ σφίσι πάντα δέδασται·
> τῇσιν δ' ἀμφοτέρῃσι πατὴρ ἐμὸς ἐμβασίλευεν[4].

On aurait tort, je crois, de songer à la double ville d'aujourd'hui. Il ne faut

1. Tournefort, II, p. 3.
2. Choiseul-Gouffier, I, p. 76.
3. Thucyd., I, 7-8.
4. *Odyss.*, XV, v. 412-413.

pas imaginer, pour ces temps primitifs, une vieille ville sur la roche et une ville neuve au port : le texte même de l'*Odyssée* n'admet pas une pareille interprétation. Les deux villes, « qui se partagent tout le territoire », doivent avoir chacune son domaine : elles sont éloignées l'une de l'autre. De plus, tout le récit qui va suivre aura deux théâtres, la ville haute avec son palais et ses ruelles, et la source avec son lavoir : « Si vous me rencontrez soit dans les rues, soit à la source, » dit la *nurse*,...

... ἢ ἐν ἀγυιῇ ἢ που ἐπὶ κρήνῃ...[1].

C'est dans la ville haute que le père d'Eumée a son palais; c'est à la source que sont campés les Phéniciens, près du vaisseau qu'ils ont tiré à sec. C'est à la ville haute que montent les Phéniciens pour offrir leurs colliers et autres « superfluités »; c'est à la source, pour laver, que descend la *nurse* d'Eumée. C'est là qu'un jour elle se laisse enjôler par l'un de ces Phéniciens : en plein air elle s'abandonne. Quelle que fût la liberté de ces mœurs primitives, il fallait encore que l'endroit fût désert, écarté de la ville; il est vrai que la coque du navire les cachait un peu :

πλυνούσῃ τις πρῶτα μίγη κοίλῃ παρὰ νηΐ[2].

La Syra de Tournefort a, pareillement, la maison de l'évêque sur la pointe de sa colline et « la principale fontaine de l'île coule tout au fond d'une vallée, assez près de la ville[3] ». C'est donc la même disposition des lieux qu'aux temps homériques, la ville en haut, la source en bas. Au temps de Tournefort, un mille environ de terrains vagues s'étend entre la ville et la plage, et le même intervalle existe aussi dans la Syros homérique. Car, le soir de l'enlèvement, Eumée et sa *nurse* descendent par les ruelles obscures, puis, la ville quittée, ils s'en viennent en courant vers le port, où les Phéniciens ont amené leur navire remis à flot,

ἡμεῖς δ' ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν ὦκα κιόντες[4].

Il semble donc que le poète ancien ait eu de Syros la même vision que le voyageur moderne. Il ne devait connaître qu'une ville auprès de la rade, une ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον, suivant la fréquente épithète homérique, et c'est peut-être cette épithète homérique même de *Aipeia* qui serait la meilleure traduction du sémitique *Sour*, Σύρος. Voici du moins à l'appui de cette traduction quelques-uns de ces doublets gréco-sémitiques, auxquels il faut toujours revenir.

En Chypre, nous avons expliqué déjà l'origine et le sens du doublet *Aipeia*-

1. *Odyss.*, XV, 421.
2. *Odyss.*, XV, 420.
3. Tournefort, II, p. 3.
4. *Odyss.*, XV, 472.

Soloi, la Ville Ardue — les Roches ou *les Pierres*. Les poèmes homériques mentionnent une autre *Aipeia* en Messénie. C'est l'une des *sept* villes messéniennes, toutes voisines de la mer, πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός[1], qu'Agamemnon veut donner à Achille.

Quelques-unes de ces villes messéniennes se maintinrent dans la Grèce hellénique : *Kardamylè, la Cressonnière*, a duré jusqu'à nous. Mais, déjà au temps de Strabon, bien des noms homériques n'étaient plus exactement localisés. Comme *Antheia, la Fleurie*, comme *Hirè, la Sainte*, comme *Enopè* (qui semble n'avoir aucun sens en grec), comme *Pédasos, la Ville du Bond* (??), Αἴπεια, *la Roche-Ardue*, disparut aux temps historiques et, suivant l'opinion des géographes, le nom de Koronè, de Méthonè ou de Thouria l'avait remplacé. Strabon penche pour Thouria, parce que cette ville, dit-il, est bâtie sur une haute colline et mérite ainsi le nom d'*Ardue* : ἡ δ' Αἴπεια νῦν Θουρία καλεῖται ἵδρυται δ' ἐπὶ λόφου ὑψηλοῦ, ἀφ' οὗ καὶ τὸ ὄνομα[2]. Thouria était bâtie sur la rive gauche du Pamisos, à la lisière de la plaine marécageuse, à quatre-vingt-huit stades de la mer, — dix-huit kilomètres : à peu près la distance d'Athènes au Pirée, — un peu au Nord du port actuel de Kalamata et sur les premiers contreforts du Taygète[3]. C'est le type des anciennes villes, écartées de la mer à cause des pirates, habitées tant que dure la piraterie, puis désertées quand les pirates ont disparu, καὶ μέχρι τοῦδε ἔτι ἀνῳκισμένοι εἰσί[4]. « Les gens de Thouria, dit Pausanias, habitaient autrefois leur ville perchée sur la hauteur, ἐν μετεώρῳ ; mais, par la suite, ils sont descendus vers la plaine et c'est là qu'ils habitent aujourd'hui. Pourtant ils n'ont pas entièrement abandonné la ville haute, τὴν ἄνω πόλιν ; ils y gardent encore, parmi les ruines de leurs murailles, un sanctuaire qu'ils nomment le Temple de la Déesse Syrienne, ἱερὸν ὀνομαζόμενον Θεοῦ Συρίας[5]. » Ainsi — nous l'avons vu — font encore aujourd'hui les gens de Kalymnos. Au temps des corsaires francs et des pirates turcs ou chrétiens, ils habitaient loin de la mer, au sommet d'un morne, au centre de l'île. Aujourd'hui, descendus à l'Échelle, ils ont abandonné la vieille ville dont ils continuent pourtant à entretenir les églises : ils y remontent pour les fêtes de la Vierge et de leurs autres patrons.

Dans la vieille Thouria, le culte de la Déesse Syrienne semble avoir surpris Pausanias lui-même : « Ils disent que c'est un temple de la Déesse Syrienne ». Le culte de la Déesse Syrienne lui est pourtant familier : la Déesse Syrienne a conquis le monde gréco-romain. Mais, venue récemment de la mer, c'est dans les ports et dans les villes du temps, c'est-à-dire, par ce temps de paix romaine, dans les villes de la plaine et de la mer, que la déesse s'est installée. Ici, nous la

1. *Iliad.*, IX, 149-153.
2. Strab., VIII, 361.
3. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 424. Pausanias assimile Thouria à l'Antheia homérique : mais cette Antheia était « dans la prairie profonde », c'est-à-dire dans la plaine marécageuse et non sur la hauteur.
4. Thucyd., I, 6.
5. Paus., IV, 31, 5.

trouvons dans une vieille ville. Faut-il penser que ce culte remonte aussi haut que celui des déesses levantines, Aphrodites et Isis, dans l'Aipeia-Soloi de Chypre[1]?... En tout cas, le nom de *Thouria* semble de même époque que *Soloi*. טור, *thour*, signifie en araméen, *montagne*, *rocher*, et en hébreu *pierre debout*, *colonne*. Le doublet *Aipeia-Soloi* aurait son équivalent dans *Aipeia-Thouria* : la Thouria de Pausanias serait bien l'Aipeia homérique. Un autre doublet nous en fournit la preuve complémentaire. On trouve en Béotie, sur la terre de Kadmos, une montagne que les Grecs appellent Ὀρθόπαγος, *la Roche debout*, mais qui porte aussi le nom de *Thourion*, Θούριον[2]. Cette roche était voisine de Chéronée et c'est Plutarque, natif de Chéronée, qui nous donne ce renseignement : il faut noter la minutieuse symétrie du doublet *Thourion-Orthopagos*. (La transcription טור, *thour*, en Θούριον ou Θουρία va de soi, bien que souvent le ט, surtout initial, soit rendu en τ par les Grecs et non en θ, comme ici. La terminaison ιον, ια, nous conduirait, je crois, à la forme pluriel טורים, *thourim*, ou טורי, *thoure*, si l'on suppose l'état construit, suivi d'un déterminatif qui a disparu.)

Ce mot *thour* des Araméens nous ramène à Syros, car ce mot araméen est l'équivalent exact du *Sor* ou *Sour* hébraïque. Notre Syros était une autre *Aipeia*. Il faut nous la représenter dans ces temps lointains comme toute semblable à la Thouria messénienne, c'est-à-dire toute semblable aussi à la Syra de Tournefort ou encore à la Pylos homérique[3]. Elle laisse sa plage de débarquement inhabitée : l'indigène n'y descend que pour les affaires commerciales et pour les cérémonies religieuses; mais les étrangers y étalent leurs marchandises, στῆσαν ἐν λιμένεσσι, comme dit l'*Iliade* en parlant du cratère phénicien d'Achille. Une ville haute s'étage sur les premières collines de l'intérieur. Mais, d'après le texte odysséen, l'île doit avoir une seconde ville. De tout temps, les îles de l'Archipel ont eu au bord de la mer leur ville principale que les insulaires appellent du nom générique de *chora*, χώρα. Mais, à l'intérieur ou sur d'autres rades, elles ont des villages, des dèmes, parfois plus importants que la *chora* même. Naxos aujourd'hui a deux villes, Naxie sur la côte, Tragéa à l'intérieur. Kéos, aux temps hélléniques en avait eu quatre[4]. Les géographes classiques ne nous mentionnent qu'une cité dans l'île de Syros[5]; mais les inscriptions nous fournissent la dénomination de *naxien* ou *naxitais* qui est appliquée certainement à des citoyens de Syros et qui ne peut être qu'un démotique[6]. Il y avait dans l'île, outre la ville de Syros, un dème de Naxos. Ce dème représenterait pour moi l'autre ville de l'*Odyssée*.

Les agglomérations urbaines varient beaucoup dans les îles de l'Archipel.

1. Strab., XIV, 683.
2. Plut., *Syll.*, 17, 18.
3. *Odyss.*, III, 485.
4. Strab., X, 486 : Κέως δὲ τετράπολις μὲν ὑπῆρξε.
5. Ptolém., III, 16, 30.
6. Cf. Dümmler, *Mitt. Athen.*, XI (1886), p. 115 et suiv.; *C. I. G.*, 2347 *c*.

suivant l'état de civilisation et surtout suivant le métier dont vivent les indigènes : « Kéos, dit Strabon, avait autrefois quatre villes : il ne lui en reste plus que deux aujourd'hui, Karthaia et Ioulis, qui se sont annexé les habitants des deux autres, εἰς ἃς συνεπολίσθησαν αἱ λοιπαί[1]. » Quand les insulaires vivent de leurs champs, de leurs vignes, de leurs oliviers, ils se disséminent sur toute la surface de l'île, et leurs villes « se partagent tout le territoire » : c'est l'état que l'*Odyssée* nous décrit pour la Syros de son temps. Quand les insulaires vivent du commerce et de la navigation, de la mer, ils affluent vers le rivage et se groupent au port principal : leurs petites villes paysannes viennent se fondre dans une capitale unique. La Syros primitive était dans le premier de ces états : les Phéniciens tiennent alors le commerce; les indigènes cultivent; Syros peut avoir deux petites villes. Plus tard, aux temps helléniques, ce sont les insulaires qui naviguent : Syros n'a plus qu'une *chora* et son autre ancien bourg des Naxitains tombe au rang de dème inconnu.

Les dernières découvertes archéologiques pourraient localiser ce dème de Naxos au lieu dit actuellement Chalandriani. A cet endroit, du moins, à ce seul endroit de l'île, en dehors de la ville actuelle, les fouilleurs ont découvert des tombeaux en grand nombre : certains archéologues rattachaient ces tombeaux à la période « karienne[2] »; d'autres, au contraire, affirmaient qu'ils sont de l'époque romaine[3]. Les fouilles de Ch. Tsountas ont tranché la question : nous avons ici une station de l'époque dite *mycénienne*, préhellénique[4]. En ce lieu-dit, situé à l'extrémité septentrionale de l'île, est une sorte de butte conique, voisine de la mer et toute proche d'une fontaine. Les environs, dit Tsountas, sont fertiles et de bonne terre. Deux vallons aboutissent à la mer en des mouillages abordables. Une petite ville y aurait donc trouvé place et ressources : une enceinte de tours et de murailles écroulées la dessine encore; les indigènes l'appellent *le Château*, Kastri. Le nom de Naxos conviendrait bien à cette butte qui commande le plateau découvert et qui de toutes parts domine la mer et surveille les passes du Nord. Ce nom de *Naxos*, Νάξος, en effet, que l'on retrouve dans une île voisine, et en Sicile, et sur la côte de l'Afrique carthaginoise, appartient comme Syros à la classe des noms insulaires, qui, inintelligibles en grec, ont une explication sémitique : נס, *nax*, signifie en hébreu le *signal*, σημεῖον, traduisent les Septante, signal de guerre ou signal maritime, mais surtout signal de guerre, que l'on dresse au sommet des monts pour rassembler les guerriers. Diodore nous apprend que l'île de l'Archipel avait reçu le nom du héros carien *Naxos*, fils du *Guerrier*, Πολέμων : c'est toujours le même procédé hellénique, tirant de *nax, signal de guerre*, le héros *Naxos*, fils du *guerrier* Polémon. La transcription de נס, *Nax*, en *Naxos*, serait aussi régulière que celle de פס, *Pax*, en *Paxos*. Et ici, encore, nous aurions pour

1. Strab., X, 486.
2. Voir Kl. Stephanos, Ἀθήναιον, III, p. 205.
3. M. Pappadopoulos, *Revue arch.*, 1862, p. 224; *Pandora*, 1865, p. 121.
4. *Ephemer. Arch.*, 1899, p. 78.

certifier notre étymologie un doublet gréco-sémitique : l'île de Naxos, avec son échine de montagne à trois pointes, se présente au-dessus de la mer comme un gigantesque fronton dont la pointe porte aujourd'hui le nom de *Phanarion*. Φανάριον, le mont *Lanterne*, le mont *Signal*.... Mais nous étudierons ce doublet à propos de la Naxos de Sicile, qui, elle, est indubitablement une fondation phénicienne. Située sur la côte occidentale du détroit sicilien, marquant l'entrée de ce détroit pour les marins de Sidon ou de Carthage, qui viennent de l'Afrique, cette Naxos de Sicile fut le même *Signal*, la même *Colonne*, que fut plus tard pour les marins de Rome la *Columna Rhegia* dressée sur la rive italienne pour indiquer aux barques romaines le point de passage le plus commode. A l'entrée du détroit vers Rhèneia ou vers Tinos, notre Naxos de Syra serait un pareil *Signal*.

CHAPITRE II

SIDONIENS ET MARSEILLAIS

τῆς τοιαύτης μεθόδου τὸ προηγούμενόν ἐστιν ἱστορία περιοδική.

Ptol., *Geogr.*, I, 2.

Dans notre *Syrie* homérique, les deux villes Naxos et Syros remontent à l'époque où, suivant Thucydide, « des pirates kariens et phéniciens habitaient la plupart des îles ». Alors les fils de roi, comme le petit Eumée, avaient des *nurses* phéniciennes. Car sur notre île régnait Ktésios Orménidès, semblable aux immortels. Le petit Eumée était son fils et, pour garder ce polisson qui ne demandait déjà qu'à courir les rues,

κερδαλέον δὴ τοῖον ἅμα τροχόωντα θύραζε,

Ktésios avait une *nurse* phénicienne : « J'élève le fils de cet homme dans son palais »,

παῖδα γὰρ ἀνδρὸς ἑῆος ἐνὶ μεγάροις ἀτιτάλλω,

dit elle-même cette grande et belle fille. Ce n'est pas aujourd'hui seulement que la thalassocratie britannique a implanté chez les puissants de la terre la mode des *nurses* étrangères. Sous toutes les thalassocraties, nous voyons de pareilles habitudes : les puissants de la terre empruntent ou achètent aux peuples de la mer des serviteurs, des familiers, des ouvriers, des artisans et des artistes. Dans les poèmes homériques, Pâris le Troyen va chercher en Sidonie les brodeuses dont il a besoin, comme Roger, neveu de Robert Guiscard, ira chercher dans la Grèce byzantine les tisserands de soie, qu'il ramènera de gré ou de force dans ses villes d'Italie[1],

... τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγεν Σιδονίηθεν[2]....

1. Cf. W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 199.
2. *Iliad.*, VI, 290-291.

De même Ktésios achète cette *nurse* de Sidon, qui est à la fois une belle femme et une bonne brodeuse, joignant ainsi l'utile à l'agréable,

καλή τε μεγάλη τε καὶ ἄγλαα ἔργα ἰδυῖα[1].

Au temps de la thalassocratie française, Tournefort rencontre sur une route d'Asie Mineure la caravane d'un pacha : « Son médecin était de Bourgogne et son apothicaire de Provence; où est-ce qu'il n'y a pas de Français[2]? » et Paul Lucas fait la connaissance à Ispahan de « Monsieur Jourde, français, orfèvre du roi (de Perse) avec quatre mille livres de pension, présentement le seul orfèvre français dans ce pays[3] ». Les étrangers tiennent dans la Grèce homérique les mêmes métiers. C'est l'Égypte qui est alors la terre des remèdes, la patrie des médecins et des apothicaires, car là-bas chacun est meilleur médecin et plus savant que les autres hommes,

ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων,

et la terre y produit des drogues innombrables, les unes salutaires, les autres pernicieuses,

... πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα πολλὰ δὲ λυγρά.

C'est d'Égypte que vient le fameux anesthésique du temps, l'éther ou la morphine homériques, le *népenthès* qui supprime la douleur, calme l'excitation et fait oublier tous les maux,

νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.

Au temps de Diodore, les Égyptiennes de Thèbes ont encore la recette de cette drogue du νηπενθὲς[4]. Cette drogue merveilleuse du *népenthès* valait, sans doute, aux médecins et apothicaires d'Égypte ou à leurs élèves la même renommée et la même clientèle, que, durant ces derniers siècles et même ces années dernières, notre quinquina et notre quinine valut aux « nourrissons de Montpellier ou de Padoue ». Dans l'Asie Mineure actuelle, le moindre voyageur « franc », pourvu de quinine et d'audace, peut rapidement se faire une célébrité de grand médecin. Au XVII[e] siècle, c'était plus facile encore : les indigènes n'ont ni médecins ni chirurgiens[5], tous les explorateurs ou trafiquants de cette époque prennent le titre et la qualité de guérisseur : « Aussitôt que je fus à Sparte (*Isbarta* d'Asie Mineure), raconte Paul Lucas, il se répandit un bruit qu'il était venu un grand médecin étranger. Le Bacha de la ville demanda à me voir et me

1. *Odyss.*, XV, 418.
2. Tournefort, III, p. 89.
3. Paul Lucas, II, p. 110.
4. *Odyss.*, IV, 231; Diod. Sic., I, 97. Cf. P. Foucart, *Mystères d'Éleusis*, p. 7.
5. Thévenot, I, chap. 201.

fit beaucoup d'amitiés. On me donna, tant que je restai dans la ville, le pain, le sel, la chandelle, enfin jusqu'à des allumettes, et la provision de viande que l'on faisait pour moi n'était pas différente de celle du Bacha[1]. » Chaque colonie franque au Levant a ses médecins et apothicaires de la nation, les uns français ou italiens, les autres élèves ou prétendus élèves des universités françaises et italiennes. Tournefort et P. Lucas rencontrent partout ces Esculapes :

Les médecins ordinaires au Levant sont des Juifs ou des Candiotes, nourrissons de Padoue, qui n'oseroient purger que des convalescents. Toute la science des Orientaux en fait de maladies consiste à ne point donner de bouillons gras à ceux qui ont la fièvre..., etc. La médecine est exercée à Naxos par les religieux [latins]. Les Jésuites et les Capucins y ont de très bonnes apothicaireries. Les Cordeliers s'en mêlent aussi : le supérieur a été chirurgien major de l'armée vénitienne durant la dernière guerre.... Voilà les docteurs qui composent la faculté de médecine de Naxie : ils sont tous trois François et ne s'accordent pas mieux pour cela.... M. Chabert, apothicaire de Provence, étoit établi depuis longtemps à Constantinople, où il étoit fort employé dans sa profession. Son fils étoit apothicaire d'un pacha et nous fut d'un grand secours[2]....

La colonie franque de Saïda a deux médecins-chirurgiens-apothicaires. C'étoient en 1658 les sieurs Thibauld et Margas[3].

Cet exercice de la médecine est fort utile au commerce : par leurs relations dans le peuple indigène, par leur influence sur les pachas et officiers du Grand Seigneur, les guérisseurs étrangers peuvent beaucoup pour le développement ou le rétablissement des affaires de leurs compatriotes. Mais la médecine sert davantage encore les intérêts de la religion : il est si facile de prolonger l'ordonnance médicale par des conseils religieux ! les prescriptions thérapeutiques mènent aux prescriptions rituelles. Théatins en Mingrélie et en Géorgie, Jésuites, Capucins et Cordeliers dans l'Archipel ou en Syrie, tous les religieux francs soignent les corps pour conquérir les âmes : les Jésuites ont encore aujourd'hui leur Faculté de médecine à Beyrouth.... Dans l'histoire religieuse de la Grèce homérique, il faudrait ne pas oublier ce rôle et cette influence du guérisseur levantin.

« Les François, ajoute Chardin, sont en grand nombre à Smyrne et dans tout le Levant. On en trouve en tous ports de Turquie et non seulement des marchands, mais de toutes sortes de métiers. Il y a peu d'arts mécaniques dont l'on ne trouve quelque ouvrier parmi eux[4]. » Dans la Grèce homérique, c'est du dehors aussi que viennent les artisans, δημιοεργοί, « les devins, les médecins, les constructeurs en bois, les chanteurs divins qui charment par leur voix. »

1. P. Lucas, I, p. 319.
2. Tournefort, I, p. 170 et 216; II, p. 173.
3. D'Arvieux, I, p. 317. Cf. Holland, *Travels*, p. 39 (1812) : The Cephaloniotes, being less wealthy, are more enterprizing than the natives of Zante. The young men of the island, wherever means can be afforded, are sent to Italy with the view of studying law or physic. Medicine is on the whole the favourite object of pursuit and there is scarcely a large town in European Turkey where one or more Cephaloniotes may not be found engaged in medical practice.
4. Chardin, I, p. 5.

Aussi, quand le chef des prétendants, Antinoos, veut chasser du palais d'Ithaque l'étranger couvert de haillons, Eumée le reprend avec vivacité : « Ne doit-on pas accueillir les étrangers? Ne fait-on pas le voyage (cf. le voyage de Pâris à Sidon) pour chercher à l'étranger les artisans, devins, médecins, charpentiers, musiciens? Voilà quels gens sont renommés sur la vaste terre[1]. » Au temps de la thalassocratie arabe, les marchands de Salerne et d'Amalfi appellent ainsi des artisans, des artistes et des savants arabes ou byzantins pour leurs constructions et pour leur Université[2]. Au temps de la thalassocratie byzantine, ce sont des artisans levantins qui s'établissent dans les villes de la Gaule franque, surtout des Syriens, et Grégoire de Tours signale leur présence à Bordeaux, à Orléans, — où cette population étrangère garde sa langue et salue en syriaque le roi Gontramne, *hinc lingua Syrorum, hinc Latinorum, hinc etiam ipsorum Judaeorum,* — à Paris, où leurs intrigues simoniaques élèvent au trône épiscopal un marchand syrien, *Eusebius quidam negotiator, genere Syrus, datis multis muneribus, in locum* [*episcopi defuncti*] *subrogatus est*[3] : une émeute d'antisémites éclate contre cette élection de « vendus ».

Les princes ou émirs homériques voyagent en Égypte et en Syrie, d'où ils ramènent des artisans et des ouvrières, comme les émirs druses du xvii[e] siècle voyagent dans le pays des Francs : le chevalier d'Arvieux nous fournit le meilleur commentaire au voyage et au séjour de Ménélas en Égypte. L'émir de Sparte raconte dans la *Télémakheia* qu'il n'a pas visité seulement les échelles levantines; il est monté jusqu'à la grande ville de l'intérieur, à Thèbes. Ainsi font les émirs druses qui viennent à Livourne et montent jusqu'à Florence et même jusqu'à Rome :

L'Émir Fekherdin n'étoit âgé que de six à sept ans quand son père mourut et le laissa souverain de tout le pays et des villes et forteresses qui sont depuis le Carmel jusqu'à Tripoli de Syrie. Il demeura sous la tutelle de son oncle jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Il se rendit maître de quantités de places par les manières douces avec lesquelles il traitoit ses sujets et les Francs plus que tous les autres.... Nos François commercent beaucoup avec eux et font acheter toutes les soies qu'ils travaillent.... Ce fut l'émir qui établit les religieux français à Nazareth et dans toutes les villes principales de sa domination.... [Ayant eu des démêlés avec l'autorité turque], l'émir Fekherdin s'embarqua sur un vaisseau françois. Il passa à Malte, de là à Naples, et vint débarquer à Livourne, d'où il alla à Florence où le grand-duc le reçut avec une magnificence extraordinaire[4].

Le Pharaon de Thèbes ou ses officiers ont reçu Ménélas avec une pareille magnificence : ils lui ont donné deux baignoires d'argent, deux trépieds et dix talents d'or; Hélène a reçu de la reine Alkandra une quenouille d'or, une

1. *Odyss.*, XVII, 381 et suiv. Cf. Helbig, *Quest. Mycén.*, p. 5, note 1.
2. W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 103; de même pour le rôle des médecins et médicaments arabes, p. 52, des médecins juifs, p. 126, et II, p. 639.
3. Gregor. Turon., VII, 31; VIII, 1; X, 26.
4. D'Arvieux, I, p. 362-373.

corbeille d'argent cloisonné d'or. Ménélas est resté *sept* ans dans ces pays levantins où Ulysse prétend dans l'un de ses contes être resté *sept* ans aussi[1].

Le grand-duc de Florence, après quelques semaines, fit passer l'émir Fekherdin à Rome pour rendre visite au pape Paul V. L'émir fut reçu à Rome comme il avait été à Florence, logé, défrayé et traité comme un souverain, qui pouvait beaucoup aider les princes chrétiens. Fekherdin revint ensuite à Florence, où il demeura cinq ans avec quatre femmes, cinquante domestiques et plus de vingt mille marcs d'or qu'il avait apportés avec lui.... Au bout de cinq années, l'émir se laissa emporter au désir de revoir son pays et son fils et de régner. Il partit de Livourne, revint à Seïde avec un nombre d'ingénieurs, d'architectes et d'ouvriers de toutes sortes, dont il vouloit se servir pour la fortification de ses places et les embellissements de ses palais.

De retour dans son pays, l'émir Fekherdin a pu, grâce à ses architectes étrangers, se faire construire des palais et des résidences vastes et solides. Ce ne sont pas des bâtisses en boue et en bois comme la plupart des constructions turques ou arabes, mais de fortes murailles en pierres taillées, à la mode européenne. L'émir a pris, chez les Francs, le goût des constructions durables; même ruinés, ses palais se reconnaissent longtemps encore parmi les sales et croulantes masures des indigènes :

A Sour, l'émir Fekherdin avait fait bâtir un palais de grande étendue et dont les restes marquent la magnificence. Ce palais est à présent presque ruiné par la négligence qu'ont eue les Turcs d'y faire les réparations nécessaires. Le peu qui en reste sert à loger les étrangers, qui abordent en cette ville, et conserve encore le nom de château.... A Seida, le sérail du pacha est derrière le khan des Français. C'est l'émir Fekherdin qui l'a fait bâtir pour être mieux logé qu'il ne l'étoit dans ceux qu'occupent aujourd'hui ses descendants. Ce sérail est vaste et tout bâti de pierres de taille. Les appartements du rez-de-chaussée sont tous voûtés et ceux du dessus sont enrichis de peintures à l'arabesque avec des fleurs et des passages de l'Alcoran en lettres d'or. Le palais renferme un grand nombre d'appartements fort bien distribués et d'une manière qui fait croire qu'il a été conduit pas un architecte françois ou italien. Le sérail de Beirout, bâti aussi par l'émir Fekherdin, est de la même forme que celui de Seida : ce n'est que le diminutif[2].

Mettez en regard cette page d'Helbig :

Parmi les nombreux faits de haute importance relevés lors des fouilles de Tirynthe, il convient d'en signaler un d'une manière toute spéciale. Schliemann a déblayé presque toute la muraille de la citadelle supérieure. On a reconnu ainsi que tout le long du mur de soubassement sont pratiqués des chambres et des corridors voûtés en ogive, qui semblent avoir servi de magasins. Une disposition analogue n'existe que dans les murs de défense phéniciens, à Byrsa de Carthage, à Thapsos, à Hadrumète, à Utique et à Thysdros. Cette coïncidence est une nouvelle preuve des relations suivies que les populations de l'Argolide entretenaient, en ce temps-là, avec l'Orient. On ne saurait guère

1. *Odyss.*, IV, 618 et suiv.: XIV, 288 et suiv.
2. D'Arvieux, I, p. 251 et 303.

prétendre que le prince de Tirynthe donnait des subventions à ses artistes indigènes pour des voyages d'étude dans l'Asie Antérieure. Il n'y a qu'une alternative possible : ces murailles ont été élevées ou par des architectes orientaux venus à Tirynthe, ou par des architectes indigènes, élèves de ces Orientaux. Que l'on s'arrête à l'une ou l'autre de ces hypothèses, l'immigration d'architectes orientaux en Argolide peut être considérée comme un fait historique[1].... Ce qui démontre les relations orientales des gens de Mycènes, c'est qu'ils savaient mieux travailler la pierre que les Grecs du temps d'Homère. Dans l'Épopée, il est [moins souvent] question de citadelles construites en pierre, [que] de tranchées, de remparts en terre [et en bois] et de palissades. Les Grecs ont appris des Orientaux à construire en pierres. C'est une vérité que l'on ne peut guère contester aujourd'hui. La légende rapporte que les murs de Mycènes et de Tirynthe, ainsi que la Porte des Lions, étaient l'œuvre des Cyclopes, auxquels on attribuait généralement une origine lycienne[2].

Toute une école d'archéologues nie cette influence des constructeurs levantins; ils en ont deux raisons très sérieuses, disent-ils[3] :

1° pour bâtir ces enceintes, il a fallu des milliers de bras, des efforts pénibles et prolongés sous l'ordre d'un chef indiscuté; les Phéniciens, qui ne s'aventuraient guère au delà des plages, n'étaient pas en mesure d'exécuter si loin de la mer, en face de tribus hostiles, de pareilles constructions;

2° les palais de Mycènes et de Tirynthe portent partout, dans leur plan et dans leur décor, l'empreinte d'une civilisation particulière, que des caractères spéciaux distinguent des constructions levantines.

L'histoire de l'émir Fekherdin montre, je crois, la valeur médiocre de ces raisons. Il n'était nul besoin que les Phéniciens fussent maîtres du pays pour qu'un architecte et des chefs de chantier, venus de Sidon, fussent employés par l'émir de Tirynthe et eussent à leur disposition, sous la courbache des piqueurs indigènes, les milliers de bras fournis au prince du pays par la corvée. Les architectes francs travaillèrent ainsi pour le compte de Fekherdin. Et ces architectes durent suivre, pour le plan et le décor, les préférences et les besoins de l'émir. A la mode du pays, ils « enrichirent leurs murs de peintures à l'arabesque avec des fleurs et des passages de l'Alcoran en lettres d'or » : ces Italiens firent, non un palazzo italien, mais un sérail turc avec ses appartements des hommes, des femmes et des hôtes.

« Dira-t-on, ajoutent ces archéologues[4], que si les Phéniciens n'ont jamais été les maîtres des acropoles mycéniennes, ils peuvent avoir ménagé aux princes qui les bâtirent, le concours de ces habiles maçons giblites dont Salomon s'assura les services, quand il commença de bâtir le temple de Jérusalem? Mais nous n'avons aucune donnée historique ou même mythique qui autorise à supposer de si étroites relations entre les chefs achéens du Péloponnèse et les

1. Helbig, *l'Épopée homérique*, p. 92.
2. Helbig, *ibid.*, p. 78. Cf. le rôle des artistes et constructeurs byzantins ou sarrasins dans l'Italie du XIe siècle, W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 102 et 199.
3. Cf. Perrot et Chipiez, VI, p. 675-677.
4. Perrot et Chipiez, VI, p. 677.

rois syriens. » Il faudrait pourtant ne pas oublier notre texte odysséen. Nous n'avons pas encore trace en effet de correspondance officielle entre les émirs de Tirynthe ou de Mycènes et les Pharaons de Thèbes ou les grands-ducs de Tyr et de Sidon. Mais le poète odysséen nous dit qu'on fait venir du dehors les architectes, les constructeurs en bois, τέκτονες δούρων, « car tu sais que chez nous, écrit Salomon à Hiram, il n'est personne qui sache couper le bois comme les Sidoniens[1]. » Que ce texte odysséen soit digne de quelque créance, il semble que l'une de nos preuves ordinaires, je veux dire un doublet gréco-sémitique, nous le puisse montrer. Parmi les artisans venus de l'étranger, le poète odysséen cite les devins, μάντις. La divination par le vol des oiseaux et les *oiseleurs*, οἰωνοπόλοι, οἰωνισταί, tiennent une grande place dans les poèmes homériques, en particulier dans l'*Odyssée*[2]. Or le mot grec οἰωνός, *oiseau*, désigne tous les êtres ailés, mais plus particulièrement les oiseaux de proie : aussi nous le voyons souvent uni à *chiens*, κύνες, dans la formule « les chiens et les oiseaux mangeront le cadavre ».

ἀλλ' ἄρα τόν γε κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατέδαψαν[3]...
τοῦ δ' ἤδη μέλλουσι κύνες ταχέες τ' οἰωνοὶ
ῥινὸν ἀπ' ὀστεόφιν ἐρύσαι[4]....

Le mot grec *oionos* a dans cette formule un synonyme constant : *gups*, γύψ,

... πολλοὺς δὲ κύνες καὶ γῦπες ἔδονται[5]...
... τάχα κέν ἑ κύνες καὶ γῦπες ἔδοιεν[6]...

Oionos et *gups* alternent indifféremment. Le premier est sûrement grec; sa parenté avec *avis* est indiscutable : c'est un mot indo-européen. Par contre *gups* ne peut se rattacher à aucune étymologie grecque ou indo-européenne. Les philologues et linguistes le déclarent d'origine incertaine ou inconnue[7]. Mais, si *oionos* est le mot grec pour désigner l'*oiseau*, l'*être ailé* en général — οἰωνοί, dit Hésychius, πάντα τὰ ὄρνεα, πάντα τὰ πτηνὰ, δι' ὧν οἴονται καὶ νοοῦσι τὰ μέλλοντα[8], — tous les Sémites ont aussi, pour le terme générique d'*oiseau*, d'*être ailé* ou *volant*, le mot עוף, *goup*. C'est sous ce terme générique que l'Écriture comprend tous les oiseaux purs et impurs : « Et le Seigneur fit tout oiseau, *goup*, — πᾶν πετεινὸν, traduisent les Septante: — et à tout oiseau du ciel, *goup*, — πᾶσι τοῖς πετεινοῖς τοῦ οὐρανοῦ[9]. » Cette dernière formule *tous les oiseaux du ciel* pour traduire *goup* revient sans cesse. Mais comme le grec *oionos*, l'hébraïque *goup* désigne plus particulièrement les oiseaux de proie, et

1. I, *Rois*, V, 20.
2. Cf. Buchholz, *Homer. Real.*, II, p. 36.
3. *Odyss.*, III, 259.
4. *Odyss.*, XIV, 133.
5. *Iliad.*, XVIII, 271.
6. *Iliad.*, XXII, 42.
7. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v.
8. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v.
9. *Gen.*, I, 21 et 30.

la même extension de sens, qui, de *oionos* désignant les instruments de la divination, a fait un synonyme de *présage*, donne pareillement au verbe arabe *gaapa* la signification de *tirer des augures* et à *gaïpoun* le sens de *devin*. Chez les Gréco-Romains, ce sont les *goupes*, γῦπες, dit Plutarque, qui sont les meilleurs donneurs de présage, χρῶνται μάλιστα πρὸς τοὺς οἰωνισμούς.

La transcription de עוף, *goup*, en γύπ-ς va de soi : nous savons que le ע initial est souvent rendu par un γ; nous voyons dans l'Écriture le nom propre עיפה transcrit en Γαιφά, *Gaipha*, par les Septante. Le *gups* passait chez les Grecs pour un oiseau étranger, originaire d'on ne sait quelle mystérieuse patrie : il ne nichait ni ne pondait jamais en Grèce, mais il y venait à la suite des armées[1]. Les Égyptiens racontaient que tous ces oiseaux étaient femelles et concevaient par le souffle du zéphyre. « On avait choisi le *goup* pour les présages, dit Plutarque, parce qu'Héraklès l'avait jugé le plus juste des oiseaux de proie : c'était Héraklès lui-même qui l'avait choisi[2]. » Il faut toujours prendre garde aux légendes de l'Héraklès grec et surtout à ses importations. Tyr ou Sidon, en plus d'un cas, semblent en avoir été les fournisseuses. C'est de l'une de ces villes que *goup* a dû passer aux Grecs. La suite de nos études va nous faire découvrir dans l'*Odyssée* toute une série de noms d'oiseaux, qui par de semblables doublets nous conduiront à de semblables étymologies sémitiques : la légende mégarienne nous a fourni déjà le doublet Nis-l'Épervier, נץ, *nis*-νίσος-ἱέραξ.

Mais si nous acceptons ce renseignement de l'*Odyssée* et si nous admettons cette importation d'artisans et d'artistes levantins, il faudrait bien envisager certaines conséquences. En cet état de civilisation où les arts et les sciences viennent des peuples de la mer, l'admiration et la confiance des barbares s'attachent sans discernement à tous les gens d'outre-mer et leur attribuent talents, savoir, habileté universelle. Dans l'Asie Mineure du dernier siècle, dans toute la Turquie du XVIIe, un Franc quel qu'il soit est pour les indigènes un médecin, un grand médecin qui peut en remontrer à tous les guérisseurs du pays. C'est ce que nous dit le poète odysséen du peuple d'Égypte : « Chacun y est médecin et dépasse en savoir les autres hommes ». Il suffit d'arriver d'outre-mer pour trouver clientèle et crédit. Les voyageurs du XVIIe siècle rencontrent dans le Péloponnèse de prétendus « nourrissons de Pise ou de Padoue » qui n'ont jamais étudié que dans les cuisines ou les prisons de Zante, de Corfou et de Venise.

1. Arist., *Hist. anim.*, VI, 5; IX, 11 : ὁ δὲ γὺψ νεοττεύει μὲν ἐπὶ πέτραις ἀπροσβάτοις· διὸ σπάνιον ἰδεῖν νεοττιὰν γυπὸς καὶ νεοττούς καὶ διὰ τοῦτο καὶ Ἡρώδορος ὁ Βρύσωνος τοῦ σοφιστοῦ πατὴρ φησιν εἶναι τοὺς γῦπας ἀφ' ἑτέρας γῆς ἀδήλου ἡμῖν, τοῦτό τε λέγων τὸ σημεῖον, ὅτι οὐδεὶς ἑώρακε γυπὸς νεοττιὰν καὶ ὅτι πολλοὶ ἐξαίφνης φαίνονται ἀκολουθοῦντες τοῖς στρατεύμασιν.

2. Plut., *Quaest. Rom.*, 93 : διὰ τί γυψὶ χρῶνται μάλιστα πρὸς τοὺς οἰωνισμούς; πότερον ὅτι καὶ Ῥωμύλῳ δώδεκα γῦπες ἐφάνησαν ἐπὶ τῇ κτίσει τῆς Ῥώμης; ἢ ὅτι τῶν ὀρνίθων ἥκιστα συνεχὴς καὶ συνήθης οὗτος: ...ἢ καὶ τοῦτο παρ' Ἡρακλέους ἔμαθον; εἰ λέγει ἀληθῶς Ἡρόδωρος ὅτι πάντων μάλιστα γυψὶν ἐπὶ πράξεως ἀρχῇ φανεῖσιν ἔχαιρεν Ἡρακλῆς ἡγουμένος δικαιότατον εἶναι τὸν γῦπα τῶν σαρκοφάγων ἁπάντων... Εἰ δὲ, ὡς Αἰγύπτιοι μυθολογοῦσι, θῆλυ πᾶν τὸ γένος ἐστί, καὶ κυΐσκονται δεχόμενοι τὸν ζέφυρον... Cf. Horapoll., I. 11.

Ce ne sont pas toujours des étrangers, des Francs. Ce sont parfois des indigènes, des Levantins qui, partis du pays, sont revenus après quelques années en disant qu'ils avaient fait leurs études et conquis leurs grades. Tout le monde les croit sur parole jusqu'au jour où quelque Franc, ayant recours à leur service, s'aperçoit de leur complète ignorance : ils avaient, pendant leur absence du pays, servi comme domestiques dans la maison de quelque Vénitien de Zante, donné les lavements ou assisté aux saignées de leur maître, et ils avaient tant bien que mal retenu quelques formules et quelques opérations de médecine européenne.

Pour les autres arts, il en est de même. Dans l'estime des barbares, les gens d'outre-mer savent tout faire et tout fabriquer, construire des palais et jouer de la flûte, peindre, graver ou sculpter et fondre des canons, réparer les montres et diriger les locomotives. Aujourd'hui encore, de prétendus ingénieurs européens sont tour à tour installés par le gouvernement turc dans les services les plus différents : ils font des routes aujourd'hui et ils dirigent des bateaux demain. J'ai vu le Pacha de Rhodes, préfet des Iles, entrer en fureur contre l'agent-voyer de sa province qui avouait ne pas pouvoir lui construire en quelques semaines une pompe à vapeur. Dans la cour du Palais du Bey à Constantine, subsistent encore les fresques exécutées en 1822 par un cordonnier sicilien. Ce malheureux avait été enlevé par les corsaires et vendu comme esclave au Bey qui lui ordonna de décorer ses murailles : tous les Italiens ne sont-ils pas peintres? Le Bey voulait des fresques, italiennes d'exécution, mais turques de conception et de goût : il promit la liberté à son cordonnier, qui lui badigeonna tout aussitôt quarante mètres de muraille et lui fit, à la mode turque, des flottes naviguant vers Stamboul, des bateaux tirant le canon, des mosquées avec leur minaret, des dômes au milieu de jardins, etc. Il suffit de regarder l'œuvre pour deviner qu'avant ce début dans l'art de la fresque, notre cordonnier n'avait jamais de sa vie tenu le crayon ni le pinceau. Le Bey fut pourtant enchanté du résultat : il libéra son esclave.

Devant ces peintures « grotesques » (dit irrespectueusement le guide Joanne[1]), je pensais malgré moi aux stèles de Mycènes et à leurs grossières conventions : « Le sculpteur n'avait pas su trouver la place du glaive sur la cuisse du combattant. Il voulait pourtant rappeler l'arme redoutable dont savait si bien se servir le héros. Avec un sans-gêne naïf, il l'avait jetée quelque part dans le champ. Ce serait affaire à l'imagination du spectateur de la remettre dans la main du héros[2]. » Les chars et combattants des stèles mycéniennes valent les fresques de Constantine, comme maladroites copies de motifs fort répandus. Les archéologues pensent que cette maladresse et cette naïveté sont une authentique marque de fabrication indigène; ceux-là mêmes, qui sont disposés à reconnaître une influence orientale dans la fabrication des vases d'or, poignards et

1. Algérie et Tunisie, p. 211.
2. Perrot et Chipiez, VI, p. 767.

bijoux mycéniens, affirment le pur indigénat de ces stèles barbares. Je ne contredis pas à cette opinion. Mais il put, il dut arriver aux beys de Mycènes d'employer aussi comme peintres, sculpteurs, architectes, fondeurs et ciseleurs des cordonniers d'outre-mer. Dans l'estime publique, les Sidoniens sont alors les artisans universels; ils ont plusieurs métiers dans la main, πολυδαίδαλοι, et le produit sidonien est toujours beau « puisque ce sont d'habiles Sidoniens qui l'ont fabriqué. » Les peuples de la mer, en tout temps, ont abusé de cette confiante admiration des terriens. Les pirates de l'Égée primitive devaient être plus enclins au mensonge par les nécessités de leur commerce d'esclaves : pour mieux vendre les captifs qu'ils venaient offrir, ils devaient leur prêter tous les savoirs et tous les talents. L'artisan sidonien faisait prime sur le marché : le pirate dénommait artisans et sidoniens tous les esclaves qu'il avait pris sur les côtes phéniciennes ou levantines. Une fois acheté, l'esclave, dans la maison de son nouveau maître, avait tout intérêt à ne pas dévoiler la supercherie. Pour éviter le dur travail de la glèbe ou de la meule, il était tout prêt à entreprendre les besognes les plus nouvelles. La piraterie indigène ou étrangère dut ainsi peupler l'Égée primitive d'artistes ou de prétendus artistes dont les archéologues peut-être nous font admirer aujourd'hui l ingénieuse et touchante naïveté : après quatre mille ans, nous donnons encore le nom de peintres ou de sculpteurs à ces cordonniers.

Outre notre admiration posthume, à laquelle sans doute ils ne s'attendaient pas, ces artisans jouissaient pendant leur vie d'une condition moins dure, et l'espoir de la délivrance les pouvait soutenir. L'indulgence du maître et les besoins du métier leur donnaient une liberté d'allures qui permettait l'évasion à la première occasion favorable. Relisez dans Hérodote l'histoire du médecin grec Démokédès. A cette époque, « les nourrissons de Krotone » passent dans tout le Levant pour les meilleurs médecins[1]. Le tyran de Samos, Polykrate, a pris le krotoniate Démokédès à son service. Après la catastrophe de Polykrate, Démokédès est fait esclave par le satrape des Sardes, puis, à la chute de ce dernier, emmené, avec les autres serviteurs, à Suse, où Darius, malade durant *sept* jours, le fait appeler le huitième. Démokédès applique au roi des remèdes grecs qui le guérissent, ἑλληνικοῖσι ἰήμασι χρεώμενος : il reçoit les présents de tout le harem; le roi le comble de richesses. Une maladie de la reine Atossa, guérie par lui, le met au pinacle. La reine, à son instigation, décide le roi à renvoyer Démokédès à Krotone en mission diplomatique. De Suse, Démokédès descend en Phénicie, à Sidon, où une flottille a été préparée à son intention : deux trières et un cargo-boat, *gaulos*, plein de marchandises variées, γαῦλον μέγαν παντοίων ἀγαθῶν. Démokédès s'enfuit[2]....

C'est tout pareillement que, dans notre île Syria, notre brodeuse phénicienne

1. Hérod., III, 131 : ἐγένετο γὰρ ὦν τοῦτο ὅτε πρῶτοι μὲν Κροτονιῆται ἰητροὶ ἐλέγοντο ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα εἶναι.
2. Hérod., III, 125-136.

s'enfuit en enlevant le petit Eumée, et l'on ne peut lire ce dernier récit de fuite sans penser à une autre histoire, que nous raconte Hérodote : l'histoire d'Io l'Argienne, qui, devenue la maîtresse d'un capitaine phénicien, prit la fuite sur le bateau de son amant[1]. Or cette histoire d'Io porte en elle sa marque d'origine : un doublet greco-sémitique nous montre, en cette légende semi-historique, une invention toute semblable à celle que nous a révélée la légende de Kadmos, et elle nous montre bien l'influence étrangère sur les idées et les procédés scientifiques des premiers Grecs. Les Phéniciens, dit Strabon, prirent l'Ourse pour guide de leurs navigations, et ils apprirent aux Hellènes cette méthode : οἱ Φοίνικες ἐσημειώσαντο καὶ ἐχρῶντο πρὸς τὸν πλοῦν, παρελθεῖν καὶ εἰς τοὺς Ἕλληνας τὴν διάταξιν ταύτην[2]. Dans l'*Odyssée*, c'est Kalypso qui enseigne à Ulysse ce procédé : accroupi sur le château d'arrière, auprès du gouvernail, Ulysse doit se guider sur l'Ourse « qui s'appelle aussi le Char et qui ne se couche jamais dans la mer ». Kalypso a recommandé, pour naviguer sûrement vers Ithaque, de tenir toujours l'Ourse sur la gauche,

τὴν γὰρ δή μιν ἄνωγε Καλυψὼ δῖα θεάων
ποντοπορευέμεναι ἐπ' ἀριστερὰ χειρὸς ἔχοντα[3],

et c'est en effet la route qu'il faut suivre pour rentrer de l'Espagne, terre de Kalypso, vers les mers grecques. Il faut garder le Nord sur la gauche, ne pas gouverner ni dériver vers lui, sous peine d'errer dans la mer des Baléares et d'aboutir aux rivages de France ou d'Italie : à droite, les rivages africains servent de guide et l'on ne risque jamais de trop aller vers le Sud. Aux temps homériques, comme on voit, l'Ourse avait déjà un double nom qui, peut-être, suppose la rencontre de deux théories astronomiques ou, tout au moins, de deux « vues d'astres » et de deux comparaisons. L'Ourse gardera ces deux noms, durant toute l'antiquité et jusqu'à nos jours. Elle est bien *l'Ourse*, mais elle est aussi *le Char*, et son compagnon est le *Gardeur d'Ours*, Ἀρκτοφύλαξ, mais aussi le *Meneur de Bœufs*, Βοώτης. Car le Char est un Char à Bœufs, un char à Sept Bœufs, *Septemtrio*. A ce double nom, furent attachées deux légendes. L'une semble plus proprement indigène, étant arcadienne : elle racontait que la nymphe Kallisto, la *Très-Belle*, avait été changée en Ourse et son fils Arkas en Gardeur d'Ourse. L'autre légende était argienne, plus voisine de la mer : pour des aventures semblables à celle de Kallisto, *Io*, Ἰώ, changée en vache est gardée par Argos, qui voit tout ; elle devient ensuite un astre à tête de bœuf[4]. Je crois que Io-Kallisto forment un doublet : Kallisto est sûrement un mot grec ; Io ne paraît pas avoir de sens pour une oreille hellénique. Mais יאה, *iaa* en hébreu, יא, *ia*[5] en phénicien, signifie *beau*. L'exemple Καλλίστη-Καλλιστώ nous expli-

1. Hérod., I, 5.
2. Strab., I, 3.
3. *Odyss.*, V, 272-277 ; cf. *Iliad.*, XVIII, 487-489.
4. Pour toutes ces légendes, je renvoie le lecteur au *Dictionnaire* de Roscher.
5. Cf. A. Bloch, *Phoen. Glossar*, s. v.

querait la transcription 'Ιά-'Ιώ : nous sommes habitués à ces noms de femmes en ω, Καλυψώ, 'Ινώ, Κυμώ, etc. Io est une déesse de la navigation, une nymphe navigante. Quant à son gardien Ἄργος, il est à peine besoin de montrer sa parenté nominale avec le gardien de Kallisto, Ἄρκας. L'un et l'autre d'ailleurs descendaient d'un ancêtre commun, Iasos. Argos, suivant les uns, avait, sur la tête, un œil unique, mais énorme, et quatre yeux autour du crâne ; il avait, suivant d'autres, ou cent yeux ou mille yeux pour tout voir, πανόπτης, μυριωπός. La constellation du Bouvier est composée en effet d'une étoile très grosse et très brillante et d'une foule d'autres étoiles plus petites et plus effacées[1] : « l'Arktophylax, que les vieux auteurs nomment le Bouvier, est couvert d'astres sur tous ses membres ; sur sa tête flambe une aigrette[2] »,

Arktophylax, sive, ut veteres cecinere, Bootes...
. . . . haud tamen unquam
in picturatæ plaustrum procurrere matris
fas datur... . . . .
Nec minus in membris lux olli maxima vibrat
omnibus : ardet apex capiti; micat ignea late
dextera; flammantur humeri; flammam movet instar
inter utrumque femur..., etc.[3].

Il est possible que la plus grosse et la plus brillante étoile de cette constellation soit le עש ou עיש, *'is*, des Hébreux, dont *Iasos* serait peut-être la transcription grecque : dans les langues sémitiques, la racine עוש, *'ous*, ou עש, *'ass*, signifie *faire la ronde de nuit*, et les Arabes donnent le nom de *'aassoun* au *veilleur* ou *gardien* (homme ou chien) qui fait la ronde nocturne autour du troupeau ; ce serait exactement notre *gardien*, φύλαξ, grec[4]. Mais l'astronomie hébraïque nous est si mal connue qu'il vaut mieux ne pas nous arrêter à cette hypothèse. Par contre, il me semble probable qu'une légende attique nous fournit l'original phénicien de *Bootès*. Ce Bouvier, βούτης, βοώτης, *bubulcus*, qui est le *Gardeur d'Ours* en Arcadie, s'appelle chez les Athéniens *Ikarios* : dans toutes les langues sémitiques, אכר, *ikar*, signifie *le meneur de charrue*[5]. Ikarios est le charroyeur fidèle de Dionysos. Sur son char, il promène l'outre du dieu. Il circule ainsi, *plaustro onerato*[6], avec sa fille Érigone. Le Bootès grec est aussi Philomèlos, l'inventeur de la charrue[7]. Il me semble donc que ces doublets Io-Kallisto et Bootès-Ikarios indiquent la double origine de la double légende : l'Ourse est grecque et les Hellènes de tout temps appelèrent *Ourse* cette constellation ; pour les Sémites, elle était *le Char* ; nous disons

1. Pour tout ceci, cf. R. Brown, *Primitive Constellations*, p. 282 et suiv.
2. Luc., *De mar.*, 7.
3. Avien., I, v. 257 et suiv.
4. Cf. H. Lewy, p. 245.
5. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v.
6. Hygin., *fab.*, 130.
7. Voir l'article *Bootès* dans Pauly-Wissowa.

encore *le Chariot de David*. De toutes façons, je crois qu'Hérodote avait raison de faire naviguer la belle Io sur les flottes de Tyr ou de Sidon. Ce sont les Phéniciens qui ont introduit en Grèce cette légende astronomique, comme ils ont introduit l'autre légende astronomique de Kadmos-Téléphassa-Europè.

*
* *

Revenons à l'île Syria et à notre nurse phénicienne. Grâce aux marines franques, nous pouvons compléter le récit de l'*Odyssée* et mieux connaître l'histoire de cette belle esclave. En face de ses aventures, telles qu'elle-même en fait le récit à son corsaire de compatriote, il suffit de copier l'histoire d'une belle Maltaise, telle que nous la raconte deux ou trois mille ans plus tard le corsaire français Paul Lucas.

Au temps qu'il était corsaire (vers 1695), Paul Lucas enleva à l'entrée des Dardanelles un *sambiquin* (sorte de vaisseau) qui emmenait un aga turc à Mételin[1]. Il y trouva tout le *harem* de l'aga, c'est-à-dire trois femmes et deux éphèbes. Les femmes criaient et pleuraient, sachant le sort des femmes à bord d'un corsaire.

J'ordonnai à un des matelots qui parloit turc de demander à ces femmes ce qu'elles avoient à pleurer. La plus jeune, qui n'étoit âgée que de seize à dix-sept ans, me dit en italien qu'elle étoit chrétienne : « Vous avez tort, lui dis-je, de pleurer, puisque je vous ôte d'entre les mains des Turcs. — Il est vrai, seigneur, me répondit-elle, mais je suis entre les mains d'un corsaire. — Non, ma belle, ajoutai-je, les corsaires ne sont pas si méchants : consolez-vous. »... Quand tout fut tranquille et que j'eus fait ranger les voiles, je demandai à la jeune esclave son pays et par quelle aventure elle étoit tombée aux mains des Turcs. Elle étoit de Malte, fille d'un médecin assez riche, nommé Lorenzo....

— J'ai l'honneur d'être de Sidon riche en cuivre, dit la Phénicienne de l'*Odyssée*; je suis la fille d'Arubas, qui jouit là-bas d'une belle opulence....

> ἐκ μὲν Σιδῶνος πολυχάλκου εὔχομαι εἶναι,
> κούρη δ' εἴμ' Ἀρύβαντος ἐγὼ ῥυδὸν ἀφνειοῖο[2].

Lorenzo dans le texte français de Paul Lucas est un nom étranger. Il est possible qu'*Arubas* soit aussi un nom étranger dans le texte grec de l'*Odyssée*. On a voulu du moins lui trouver une étymologie sémitique. Il est certain qu'Ἀρύβας ne semble pas grec : il ne se retrouve qu'une fois durant toute la période hellénique, appliqué à un roi d'Épire. On l'a rapproché du nom hébraïque ערב, *Oreb*[3] : la transcription *Oreb-Arubas* est tout à fait impossible.

1. Paul Lucas, *Troisième voyage au Levant*, I, p. 45 et suiv.
2. *Odyss.*, XV, v. 425-426.
3. H. Lewy, *Die Semit. Fremdw.*, p. 64.

Mais il suffit de dresser la liste des noms puniques de la forme *Annibas* ou *Maarbas*, Ἀννίβας, Μαάρβας, Ἀτάρβας, Ἀσδρούβας, Σιχάρβας, Ἰάρβας, Ἰόβας, Μαστανάβας, etc. pour voir qu'*Arubas* rentre dans la série de ces noms théophores dont *bal*, בעל, fournissait aux Phéniciens le second membre. En face du punique חניבעל, *Hannibal*, Ἀννίβας (les inscriptions grecques disent *Annobas* ou *Annubas*, Ἀννωβας[1]), nous avons l'hébreu חניאל, *Hanniel*, et nous savons que אל, *El*, est équivalent de באל, *Bal*. De même *Asdroubal*, Ἀσδρούβας, a pour pendant עזראל, *Azriel* ou *Asdriel*, comme le transcrivent les Septante. *Sicharbal*, l'époux de Didon, שחרבעל des inscriptions puniques, mène dans l'Écriture à שחריה, *Sichar-ia*, et *Maarbal*, מהרבעל, à מהרי, *Maar-i*. L'Écriture nous fournit אריאל, *Ari-el*, qui nous ramènerait pareillement à ארובעל, *Aru-bal*, Ἀρύβας[2]. Nous aurions donc ici la simple transcription grecque d'un nom propre phénicien. Il se pourrait qu'ailleurs la même *Odyssée* nous donnât la traduction d'un autre nom royal sémitique. Le roi des Sidoniens, qui a reçu Ménélas, s'appelle *Phaidimos*, c'est-à-dire le *Héros Brillant*,

πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως
Σιδονίων βασιλευς[3].

Si l'on prenait *phaidimos* au sens de *clair*, *brillant*, *lumineux*, le nom royal *Phaidimos* pourrait être l'exacte traduction d'un nom royal que les inscriptions phéniciennes[4] et les tablettes cunéiformes nous donnent parmi les dynasties de Gebal, אורמלך, *Urumilik*, *Flamma* ou *Lumen Regis* : la racine sémitique אור, *our*, est l'équivalent complet du grec φαίνω. Mais *phaidimos*, comme l'*illustris* ou le *clarus* latin, a pris le sens figuré de *glorieux*, *illustre*, *insigne*. Or les historiens ou mythographes postérieurs savaient que le roi de Sidon aux temps homériques était un certain *Phalis*, Φάλις. Movers me semble avoir raison quand il rapproche ce *Phalis* des *Phelès* ou *Phellès* cités par Josèphe, Eusèbe, Ruffin, etc., parmi les rois de Tyr. L'étymologie proposée par Movers me semble pareillement acceptable[5] : sous les deux formes, פלא, *phele*, et פליא, *phali*, des épithètes tirées de la racine פלא, *phala*, expriment les qualités de grandeur, de singularité, de beauté, *eximius*, *insignis*, *mirabilis* : θαυμαστός, traduisent les Septante. L'Écriture a des noms propres פלאיה, פלוא, que les Septante transcrivent en Φάλλος et Φελίας. On est en droit, peut-être, d'admettre le doublet Φαίδιμος-Φάλις....

— Elle étoit, reprend Paul Lucas, fille du seigneur Lorenzo. Son père avoit fait vœu d'aller à Notre-Dame de Lampadouze sur une île déshabitée à cent trente milles de Malte.

1. Clermont-Ganneau, *Rec. Arch. Or.*, III, p. 142.
2. Je croirais volontiers que Κορύβας est de même origine : ce serviteur-prêtre de Zeus, πρόπολος θεοῦ, comme dit Strabon, serait un קרוב בעל, *Karoub-Baal*, semblable aux קרוב יהוה, *Karoub-Iahveh*, de l'Écriture.
3. *Odyss.*, IV, 617.
4. Cf. *C. I. S.*, I, 1.
5. Movers, I², pp. 277 et 344.

Il embarqua avec lui sa femme et sa fille unique. Comme sa barque tournoit une pointe de l'île della Lionosa, un brigantin turc s'en rendit maître. Les Turcs menèrent leur prise à Alger et vendirent le médecin, sa femme et sa fille à un riche marchand, Sidi Mahomet.

— Mais des pirates, dit la Sidonienne de l'*Odyssée*, des gens de Taphos m'enlevèrent un jour que nous revenions d'une partie de campagne, et ils me transportèrent ici où ils me vendirent un bon prix dans la maison de cet homme.

— Dans ce temps, reprend Paul Lucas, un aga du Grand Seigneur vint négocier quelque affaire avec le dey d'Alger. Par malheur pour la jeune fille, il logeoit chez Mahomet et il la trouva trop belle à son gré....

— Καλή τε μεγάλη τε, dit l'*Odyssée*, une « grande belle femme », ce qui, pour le poète et ses compatriotes, est le fruit rare. Habitués à leurs femmes un peu courtes et lourdes, plutôt qu'élancées (telles qu'elles apparaissent encore dans les sculptures du ve siècle), les Grecs appréciaient les longues et fines filles d'Égypte et de Syrie. Ouvrez l'*Anabase* : Xénophon après Kunaxa redoute pour ses Dix Mille le choix qu'il faudra faire entre la patrie à retrouver et les femmes, les grandes et belles femmes levantines, à quitter, καλαῖς καὶ μεγάλαις γυναιξὶ καὶ παρθένοις ὁμιλεῖν[1].

— L'aga, reprend Paul Lucas, dit à Mahomet : « Je veux que tu me vendes cette esclave. J'ai ordre du Grand Seigneur d'acheter pour son sérail toutes celles qui lui ressemblent. » Le temps de partir arrive. L'aga s'embarqua avec l'esclave sur un bâtiment français qui le mena à Constantinople. Mal reçu à son arrivée, il fut renvoyé à Mételin où il étoit gouverneur d'une forteresse. Ils s'embarquèrent dans ce bâtiment que je venois de prendre et qui appartenoit à de pauvres chrétiens à qui je le rendis.

Paul Lucas sauva la belle Maltaise et il en fut récompensé, de la même façon à peu près que le corsaire phénicien fut récompensé par la belle Sidonienne, εὐνῇ καὶ φιλότητι. Car l'ayant renvoyée à Malte, il la retrouva chez ses parents à un autre passage et le seigneur Lorenzo le reçut magnifiquement : grand festin, le père à sa droite, la fille à sa gauche, la mère en face; concert; bal; enfin « on me mena dans une chambre où, malgré que j'en eus, le père et la mère voulurent me voir coucher. Je n'eus pas éteint la lampe qu'insensiblement le sommeil me fit voir en rêve qu'une belle personne me caressait. L'émotion me fit réveiller en sursaut et rien ne me surprit davantage que de sentir une joue contre la mienne et la voix de la belle esclave me dire : C'est moi, *cor mio*, ne craignez rien. Pour me tirer de l'étonnement où j'étais de sa visite, elle ajouta que, comme elle savait le peu de temps que je devais rester à Malte, elle ne vou-

1. Xénoph., *Anab.*, III, 2, 25.

lait pas perdre l'occasion de m'entretenir. Nous causâmes ainsi jusqu'à la pointe du jour, qu'elle se retira. »

L'Archipel de Paul Lucas et celui de l'*Odyssée* sont semblables en tous points. Les étrangers, francs ou phéniciens, y jouent le même rôle, tour à tour ou en même temps corsaires et convoyeurs, pirates et marchands, bandits et galantes gens. Les indigènes n'ont pas grande confiance dans ces filous, — τρῶκται, dit Eumée, — et cependant ils ont recours à eux pour transporter leurs biens ou même leurs propres personnes. Car ce sont d'habiles marins, — ναυσίκλυτοι, dit Eumée : — sur leurs bateaux on a moins peur du naufrage. Au temps de la thalassocratie arabe, les pèlerins chrétiens prennent passage vers la Terre Sainte sur des bateaux musulmans : Bernard, moine français, s'embarque à Tarente (vers 842-871) sur un navire sarrasin. Inversement, les Italiens, devenus maîtres de la mer, servent ensuite de passeurs entre l'Afrique et la Sicile musulmanes, entre l'Asie turque et la Syrie arabe : c'est un bâtiment génois qui en 1332 porte Ibn Batoutah de Laodicée de Syrie à Alaja. Sarrasins, Vénitiens et Génois se font pourtant entre eux la course et même la guerre à toute occasion propice[1]. L'aga turc de Paul Lucas prend une barque française pour rentrer d'Alger à Constantinople. Le même Paul Lucas[2] a connu à Constantinople un Turc de qualité, qui se louait fort des bienfaits de notre nation.

Il s'appeloit Iousouph-bey. Il avoit été envoyé en Alger de la part du Grand Seigneur. Il s'étoit embarqué sur une barque française qui devoit le mener à Tripoli de Barbarie et il avoit eu soin de demander un passe-port à Monsieur l'Ambassadeur. Arrivé à Tripoli, il trouva un vaisseau turc; il se mit dessus pour continuer son voyage; mais une tempête le jeta sur les côtes de Sicile. Il fit un naufrage assez triste et l'on fit esclaves tous ceux qui se sauvèrent à la nage. Iousouph-bey avoit sauvé son passeport. Il le montra aux magistrats. Aussitôt ils changèrent de conduite à son égard; on les habilla, lui et toute sa suite; on leur fournit avec honnêteté toutes les choses dont ils eurent besoin et on lui donna un bâtiment qui le conduisit en Alger. Lorsqu'il y voulut se rembarquer, on voulut lui donner un bâtiment du pays pour le reporter; mais il ne le jugea pas assez bon pour se mettre dessus, et l'honnêteté qu'il avoit remarquée chez les Français le détermina à les prendre pour les guides de son retour. Il entra dans un vaisseau qui revenoit à Marseille. Il y fut comblé d'honneurs; mais ce qui augmenta sa bonne opinion pour la nation française, ce fut le bon accueil qu'on lui fit dans toute la ville et, surtout, le soin qu'on lui prit de faire ses provisions pour le voyage de Constantinople.

Remplaçons dans ces récits Alger par Égypte et Marseille par Sidon, et nous comprendrons mieux les histoires d'Ulysse, l'*aga* d'Ithaque : « L'idée nous prit d'aller en Égypte. Nous arrivons et nous jetons l'ancre dans le fleuve. Mes compagnons débarquent, pillent les moissons, enlèvent les femmes, tuent les hommes et les enfants. Les Égyptiens accourent, avec leur roi sur son char de

1. W. Heyd, I, pp. 97, 110, 547.
2. *Second voyage au Levant*, p. 45.

guerre, et massacrent notre troupe. Je dépose les armes et le roi me sauve. Je reste là *sept* ans et je fais fortune; car les Égyptiens me comblent de cadeaux. Survient un Phénicien, un filou, τρώκτης, sachant tous les tours, ἀπατήλια εἰδώς, et qui avait déjà dû rouler bien des gens. Il me décide à passer en Phénicie : j'y reste un an. Puis il me charge sur son bateau pour la Libye; nous devions commercer à part égale; il avait quelque intention de me vendre là-bas à beaux deniers comptants; je m'en doutais; mais que faire? »

— Des Turcs, raconte Thévenot, chargèrent de marchandises en Alexandrie deux vaisseaux françois dont l'un estoit au capitaine Durbequi et l'autre au capitaine Crivilliers, et un vaisseau anglois, moyennant bon naulis. Le capitaine Durbequi, au lieu d'aller à Constantinople comme il l'avoit promis, s'en alla à Livourne avec dessein de profiter des marchandises qu'il avoit sur son bateau. Le capitaine Crivilliers et l'Anglois suivirent bien tost après son exemple. Après cela les vaisseaux n'osoient plus venir de chrétienté en Égypte, craignans qu'on ne se vengeast sur eux de cette perte. [Le Bacha du Caire dissimula sa colère, puis fit enlever les Consuls qui] ne sortirent de prison qu'avec de grosses sommes d'argent que les Nations payèrent.

Autre histoire racontée par le même Thévenot. Le fils aîné du dey de Tunis, tyrannisé par son père et marié contre son gré, s'enfuit en Sicile. Les Jésuites le baptisent et lui donnent le Vice-Roi et la Vice-Reine pour parrain et marraine. Il s'appelle désormais don Filippo. Il passe à Rome où il est bien reçu du Pape, qui lui fait de beaux présents. Il va en Espagne où le roi lui donne une pension. Il s'établit et se marie à Valence.

Mais la mère de don Filippo estoit fort affligée de la perte de son fils, qu'elle aimoit passionnément. Ne songeant qu'aux moyens de le recouvrer, elle fit tant auprès d'un capitaine anglois, qu'il lui promit de le lui ramener. Ce traître, pour bien exécuter son dessein, s'en vint à Valence, fit connaissance avec le prince et, trouvant qu'il estoit sans argent, lui en presta. Don Filippo, ayant de l'argent, fit son train et trouva bientôt la fin de cette somme. Ce capitaine lui redemandant quelque temps après son argent, le Prince fort embarrassé offrit une lettre pour sa mère, qui payeroit tout ce qu'il lui avoit presté. Mais l'Anglois n'en voulut point, disant qu'on ne le connaissoit plus en ce pays-là depuis qu'il estoit chrestien. Il lui conseilla de retourner à Rome où il avoit été bien reçu et où Sa Sainteté lui feroit tant de bien qu'il auroit moyen de payer. En même temps il s'offrit de l'y mener sur son vaisseau. Le Prince accepta l'offre et, s'estant embarqué sur ce vaisseau avec sa femme et des valets chrétiens, ce capitaine au lieu de prendre le chemin de Rome prit celui de Tunis, de sorte que le Prince fut fort estonné lorsqu'il reconnut la Goulette[1].

Ulysse est plus rusé que don Filippo. Il se méfie du capitaine phénicien. Mais que faire? Il est, comme don Filippo, en pays étranger. Comme don Filippo, il a peut-être signé quelques billets, malgré la pension que lui faisait le roi d'Égypte. Il est donc forcé de s'embarquer : « Et jusqu'en Crète, tout alla bien.

1. Thévenot, II, chap. 83.

Mais alors une tempête causa notre naufrage. Jeté sur les côtes des Thesprotes, j'y fus accueilli et habillé par le roi, qui me confia et me recommanda à un navire thesprote. A peine en mer, l'équipage, qui avait l'intention de me vendre, me dépouille de mes habits neufs, me jette les haillons que je porte encore, et, le soir, quand nous arrivons sur la côte d'Ithaque, ils m'attachent au mât pendant qu'ils débarquent pour souper. Je parviens alors à me délier et je m'enfuis. » Cet équipage thesprote ne se conduit pas autrement encore que nos corsaires du xvii[e] siècle. A terre, ces gens de bien protestent de leur religion, de leur loyalisme, de leur obéissance aux volontés royales. En mer, ils ne connaissent ni Dieu ni roi. Paul Lucas, après avoir été corsaire, devient victime à son tour :

Le 4 juin 1708, je m'embarquai sur un petit vaisseau anglois qui alloit à Livourne et je le fis d'autant plus volontiers que par là je n'avois presque rien à craindre des ennemis de l'État. Je me persuadois que, portant sur moi les ordres du Roi, si le vaisseau anglois étoit attaqué par quelque François, je serois également en sûreté et que des gens de Sa Majesté ou même des gens de ma patrie n'auroient garde de me maltraiter.... Mais parvenus à la hauteur de l'isle de la Cabrare, qui n'est pas éloignée de Livourne, nous découvrîmes un vaisseau qui venoit sur nous à toutes voiles et à toutes rames. Notre capitaine, ayant reconnu qu'il étoit françois et le voyant s'approcher de nous en corsaire, mit dans son esquif son argent et ce qu'il avait de plus précieux, et les gens qu'il y fit descendre eurent ordre de gagner la terre de Corse. Par là il sauva son bien.... Comme la bonace régnoit alors sur la mer, le corsaire, qui avoit beaucoup de rames, nous fut bientôt à tire de canon. Après en avoir essuyé cinq coups, nous amenâmes nos voiles et la chaloupe du pirate nous vint à bord. Là commença à se faire un pillage dans toutes les formes.... Lorsque l'on vint à moi, je dis que j'étois François comme eux, mais qu'outre cela j'avois l'honneur d'être à Sa Majesté et que j'étois porteur de ses ordres et défences à ses sujets et à tous autres d'attenter sur moi ni de me faire aucun tort.... Je me fis même mener à bord [du capitaine, Joseph] Brémond, à qui je montrai les ordres du Roi.... Mais il me dit tout net que mes ordres du Roi étoient une chanson..., que j'étois son prisonnier, que c'étoit à lui tout ce que j'avois et que chez lui, François ou autre, c'étoit la même chose.... Il prit mon argent, mes armes, sans s'en cacher, en me disant à moi que j'étois à lui avec tout ce que je possédois.... Que dire à un corsaire qui ne respire que le pillage et le sang, et le maître absolu dans son vaisseau[1]?

*
* *

Dans leur Archipel, les corsaires français avaient des îles où ils déposaient leurs prises. Ils y relâchaient de longs mois. Ils y menaient, grâce aux vins et aux femmes du pays, la vie qu'on peut imaginer : « L'Argentière était leur rendez-vous et ils y dépensaient en débauches horribles ce qu'ils venaient de piller sur les Turcs; les dames en profitaient. Elles ne sont ni des plus cruelles ni des plus mal faites; tout le commerce de cette île roule sur cette espèce de galanterie sans délicatesse, qui ne convient qu'à des matelots: les femmes n'y

1. P. Lucas, II, p. 407.

travaillent qu'à des bas de coton et à faire l'amour[1]. » Au temps de Pausanias, dans la ville maritime de Patras devenue l'un des entrepôts du commerce gréco-romain, il en est ainsi : « Les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes et, plus que femmes au monde, fidèles aux pratiques d'Aphrodite. La plupart gagnent leur vie à travailler le byssos d'Élide; elles en font des *kekryphales* et autres vêtements[2]. » La Syria de l'*Odyssée* connaît déjà ces bonnes fileuses ou tricoteuses, pas mal faites, et cette galanterie en plein air, sans délicatesse :

πλυνούσῃ τις πρῶτα μίγη κοίλῃ παρὰ νηΐ.

« Milo, reprend Tournefort[3], abondait en toutes sortes de biens dans le temps que les corsaires français tenaient la mer. Ils amenaient leurs prises en cette île, comme à la grande foire de l'Archipel; les marchandises s'y donnaient à bon marché; les bourgeois les revendaient à profit et les équipages consommaient les denrées du pays. Les dames y trouvaient aussi leurs avantages; elles ne sont pas moins coquettes que celles de l'Argentière.... »

Ce dernier passage nous expliquerait, mieux encore que nous l'avons fait, la description de la Syria homérique. Cette île où tout abonde, surtout les provisions, viandes, vins et farines, doit sa prospérité passagère aux corsaires de Sidon. Ils s'y donnent rendez-vous et en font la foire de l'Archipel. Cette île joue pour les Phéniciens d'alors le même rôle que Mykonos plus tard pour nos Français : c'est leur grand entrepôt du Nord. Les Français, dans leur Archipel, ont trois de ces grands reposoirs ou magasins. Entrés par la porte du Sud-Ouest, ils trouvent d'abord, juste aux bouches de Kythère, le groupe de Milo, qui leur offre le premier gîte d'étape, le reposoir du Sud. Symétriquement, entrés par la porte du Sud-Est, les Phéniciens trouvaient juste aux bouches de Rhodes ou de Kasos leur entrepôt du Sud dans le groupe de Théra et d'Anaphè, colonisées par eux, disait-on, et dont les ports, en effet, sont tournés vers le Sud-Est. Au centre de l'Archipel, les Français fréquentent Io, si peuplée de leurs corsaires qu'on l'appelle « la petite Malte[4] » : la rade d'Io ou de Nio, comme ils disent, ouverte vers le Sud-Ouest, leur tend ses deux promontoires. Pour les Phéniciens, c'est Oliaros qui fut cet entrepôt du centre : la grande rade, toute remplie d'îlots, que laissent entre elles Paros et Antiparos, s'ouvre aux arrivages du Sud-Est.... Au Nord, enfin, Syra et Mykonos se font face et, symétriquement tournées l'une vers l'Ouest et l'autre vers l'Est, leurs rades, — nous l'avons vu, — se remplacent suivant la direction orientale ou occidentale des courants commerciaux : Syra est l'entrepôt phénicien, Mykonos l'entrepôt français.

Mais si les entrepôts changent de place, le commerce reste toujours le même. Nous pouvons reconstituer, en ses moindres détails, la lointaine « marchandise »

1. Tournefort, I, p. 171.
2. Paus., VII, 21, 7.
3. Tournefort, I, p. 179.
4. Tournefort, I, p. 299.

phénicienne grâce à la marchandise franque, qui nous est proche et familière. Les Phéniciens, comme les Francs du XVII[e] siècle, viennent chercher dans l'Archipel des matières premières en échange de leurs produits manufacturés. Ce sont avant tout des bois et des produits agricoles, huiles, vins, céréales, etc., surtout des *vivres* ou *viandes*, que les uns et les autres trouvent à charger dans les Iles :

ἐν νηὶ γλαφυρῇ βίοτον πολὺν ἐμπολόωντο[1],

le *biotos* homérique correspond exactement à nos mots *viandes* ou *vivres*, et ce sont, en effet, des vivres et des provisions que fournissent les Iles : « Bien qu'il n'y ait point à Naxos de port propre à y attirer un grand commerce, dit Tournefort, on ne laisse pas d'y faire un trafic considérable en orge, vins, figues, coton, soie, lin, fromage, sel, bœufs, moutons, mulets et huile; le bois et le charbon, marchandises très rares dans les autres îles, sont en abondance dans celle-ci[2].... »

Les bois fournissent un premier chargement. Nous avons vu que dans les parages de Naxos, les Phéniciens avaient déjà leur *Ile du Bois* ou *de la Forêt*, Ὑλήεσσα-Ὠλίαρος, où les Sidoniens, les grands charpentiers de l'Écriture, fondent une colonie : « L'île appelée autrefois Oliaros, dit Thévenot, est habitée, il n'y a pas longtemps, par des Albanais. Leurs campagnes sont fertiles : il y a des bois de chênes et autres arbres qu'ils coupent pour vendre en divers endroits et particulièrement à ceux de Santorin qui en ont bien besoin[3]. » Thévenot se trompe sur le site exact d'Oliaros qu'il met à Nio. Mais son texte fait clairement ressortir la différence très grande entre les îles du Sud et les îles du Nord : les îles calcaires ou granitiques sont boisées; les îles volcaniques sont entièrement nues. Si l'insalubrité des îles volcaniques fait mieux valoir la salubrité des autres îles, la nudité des îles volcaniques fait mieux valoir aussi la verdure de Nio ou d'Antiparos.

Les navigateurs anciens ont toujours eu un grand besoin de forêts, soit qu'eux-mêmes et sur place ils eussent à réparer ou à remplacer leurs bateaux, soit qu'ils chargeassent du bois de chauffage et de construction. Sans cesse tirés sur les sables et les pierres, leurs navires s'usent et se pourrissent très vite. Athènes, dans la conquête de la Sicile, aperçoit l'acquisition des forêts italiennes qui sont alors intactes et qui lui donneront l'empire de la mer[4]. Par le même exemple des flottes athéniennes, nous voyons avec quelle rapidité les navires deviennent inutilisables[5]. Il faut donc à toute thalassocratie ancienne un grand nombre de stations forestières pour refaire ses flottes. Les monts côtiers, couverts de bois, surtout quand ces bois servent aux constructions navales,

1. *Odyss.*, XV, v. 456.
2. Tournefort, I, p. 255.
3. Thévenot, I, ch. 67.
4. Thucyd., VI, 90.
5. Thucyd., VII 12.

sont convoités des navigateurs. Le Caucase et l'Ida, durant toute l'antiquité, tirent de là leur renommée, εὔδενδρον ὕλῃ παντοδαπῇ τῇ τε ἄλλῃ καὶ τῇ ναυπηγησίμῳ[1].

La Grèce préhellénique dut être pour les Phéniciens ce que fut plus tard pour les Athéniens l'Italie préromaine : le sapin, le chêne, le pin, le peuplier, toutes les essences abondaient, s'étageant de la cime des monts au creux des vallées, fournissant tous les matériaux pour les coques, rames, mâts, bordages, etc. Mais les Phéniciens n'avaient pas seulement leurs besoins personnels. A leurs portes, ils avaient un marché de bois : l'Égypte a toujours recouru, pour ses bâtisses, pour ses feux et pour tous les usages de la vie journalière, aux forêts insulaires ou continentales de la Méditerranée. L'Égypte n'a de forêt que ses palmiers, et le palmier est d'un trop grand rapport pour qu'on le mette à tous les services[2].

Le Delta, dit Thévenot, est extrêmement peuplé et produit presque sans culture toutes sortes de fruits, de graines et de légumes. Il est vrai qu'il manque absolument de bois, car il ne faut pas compter sur les arbres fruitiers; ce seroit une ressource mal entendue et peu avantageuse. Les maisons de tous les villages ne sont que de terre; elles sont couvertes de pailles de riz assez proprement; mais elles ont que l'étage du rez-de-chaussée. Les mosquées seules sont bâties de briques à chaux et sable, aussi bien que les villes de Rosset, Massoura et Damiette. Le bois de chauffage pour les fours et cuisines vient de dehors. Ce sont les saïques qui l'apportent quand elles viennent se charger de bled, de riz, de légumes et d'autres marchandises. On vend le bois et le charbon à la livre et assez cher, en comparaison des autres choses nécessaires à la vie, qui y sont à très grand marché.

Les ports ciliciens ou du golfe d'Adalia, aujourd'hui encore, approvisionnent les fourneaux et les chantiers d'Alexandrie, et le charbon de bois de Mersina fait concurrence en Égypte au charbon de terre anglais[3]. Antoine avait déjà donné à Cléopâtre certains ports de cette côte, afin qu'elle eût du bois pour ses flottes[4]. Au Moyen Age, les Génois font le commerce du bois entre les ports asiatiques et l'Égypte : si Ibn-Batouta passe de Laodicée à Alaya sur un bateau génois, c'est qu'Alaya était alors le fournisseur de bois pour les ports égyptiens et même syriens; les voyageurs et géographes arabes, Ibn-Batouta, Aboulféda et Chehabeddin nous parlent longuement de ce trafic[5]. Avant la destruction des forêts côtières d'Ionie et de Karie, les golfes de Kos et de Knide fournissaient, eux

1. Strab., XI, 497.
2. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2549, p. 21 : An advance in the price of coal does not in Egypt entail hardship or suffering on the poorer classes as it does in Europe. Coal is not used for culinary purposes. Natives and even the majority of Europeans do not employ coal stoves for cooking, but ordinary Arab fire-place in which char coal is burned.... There has been a rapid annual increase in the import of timber as in all building materials. Timber is imported chiefly from Russia, Turkey, Austria-Hungary, Sweden and Roumania.
3. *Rapports commerciaux*, n° 84 : Le charbon de bois, préparé par les paysans des environs de Mersina, est l'objet d'une petite exportation. En 1900, l'ensemble des achats, faits presque exclusivement par l'Égypte, s'est élevé à 25 795 francs.
4. Strab., XIV, 669.
5. Cf. W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 548-549.

aussi, à l'approvisionnement de l'Égypte. En 1834, Michaud trouve encore ce commerce du bois dans les rades voisines de Boudroun : « On n'y vient que pour se mettre à l'abri des vents du Sud ou pour charger des bois qu'on transporte en Égypte; nous n'apercevons sur le rivage que de misérables bûcherons et des troupeaux de chacals qui font entendre leurs cris semblables à des gémissements[1]. » J'imagine qu'avant la première colonisation grecque, les rives d'Halicarnasse présentaient le même spectacle. Les barques indigènes ou étrangères y venaient charger du bois pour l'Égypte, pour les innombrables barques de son Nil, pour les charpentes de ses palais et de ses maisons, pour les échafaudages et planchers de ses constructions royales ou privées. Les bois de l'Archipel homérique trouvaient là-bas la même clientèle que valut plus tard aux bois des Apennins le développement de la Ville romaine[2]. Car la Ville, la Rome, du monde homérique était sur le Nil : Thèbes était alors ce qu'est aujourd'hui Paris dans l'estime et l'imagination de la plupart des Levantins. Tyr et Sidon n'étaient que les échelles d'où l'on « montait » vers la ville, comme on « monte » encore aujourd'hui de Marseille vers Paris. Les papyrus nous ont conservé le récit de voyage d'un Égyptien, Ounou-Amon, envoyé en Phénicie pour acheter les bois nécessaires à la construction d'une barque divine : Hir-Hor, roi d'Égypte et grand prêtre d'Amon, voulait construire un nouveau navire destiné aux fêtes du dieu sur le Nil. Ounou-Amon descend de Thèbes dans le Delta, prend la mer et vient aborder au rivage syrien. Par la mauvaise volonté des roitelets indigènes, il met deux ans à s'acquitter de sa tâche. Il se désolait de cette lenteur. « Le secrétaire du roi sortit pour me demander ce que j'avais : « Ne vois-tu pas, lui répondis-je, les cailles qui redescendent pour la seconde fois vers l'Égypte? Et moi je reste là. » Ceci se passait sous la XXIe dynastie, dans les environs de l'an mil avant notre ère, c'est-à-dire, je crois, tout juste en nos temps homériques. Les Sidoniens louaient alors leurs bateaux pour transporter les denrées et les personnes en Égypte[3]....

L'Archipel fournit surtout des provisions de bouche. Les céréales des Iles restent célèbres dans toutes les marines :

La partie Sud de l'île, disent encore les *Instructions nautiques* en parlant de Skyros, n'est pas cultivée. Ses hautes montagnes sont dénudées, excepté vers leurs sommets où elles sont couvertes de chênes, de sapins et de hêtres. La partie Nord est moins élevée. La vigne et le blé poussent sur les collines, les chênes, les platanes et les arbres fruitiers dans les vallées, le blé, les figuiers et la vigne dans les plaines, dont l'une a quatre milles d'étendue. Le blé de Skyros vaut le meilleur de la mer Égée. Le vin, le blé, la cire, le miel, les oranges, les citrons et la garance sont exportés en grande quantité. Skyros est bien arrosée et fournit du pâturage à quelques bœufs et à de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, dont la plus grande partie est exportée[4].

1. Michaud et Poujoulat, III, p. 477.
2. Strab., V, 223 : τὴν ὕλην τὴν ναυπηγήσιμον, ᾗ τὸ μὲν παλαιὸν ἐχρῶντο πρὸς τοὺς κατὰ θάλατταν κινδύνους· νῦν δὲ τὸ πλέον εἰς τὰς οἰκοδομὰς ἀναλίσκεται τὰς ἐν Ῥώμῃ.
3. Cf. Papyrus Golénischeff, *Recueil des travaux égypt. et assyr.*, XXI, p. 74 et suiv.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 393.

L'île d'Amorgos, dit Tournefort[1], est bien cultivée. Elle produit assez d'huile pour ses habitants et plus de vins et de grains qu'ils n'en sauraient consommer. Cette fertilité y attire quelques tartanes de Provence.... Il y a encore assez de vins à Sikinos pour mériter son ancien nom de Οἰνόη, beaucoup de figues et, quoique élevée en montagnes, l'île nous parut bien cultivée. Le froment qu'on y recueille passe pour le meilleur de l'Archipel; les Provençaux ne le laissent pas échapper; ils écumèrent tous les grains du pays en 1700 et ils seront obligés de continuer si l'on ne rétablit le commerce du cap Nègre. Ce n'est pas sans peine pourtant qu'on charge des grains au Levant; on ne trouve souvent qu'une partie de la cargaison dans une île; il faut alors courir à une autre île et se contenter quelquefois de charger moitié froment et moitié orge[2]....

On pourrait trouver des citations analogues pour toutes les îles de l'Archipel et mettre sous chaque mot de l'*Odyssée* un passage de Tournefort. Les Phéniciens faisaient les mêmes « écumages » de grains que nos Provençaux. Nous avons là-dessus des textes contemporains ou presque. Dans l'Écriture, les clients de Tyr et de Sidon paient les manufactures phéniciennes en matières premières, surtout en provisions de bouches, en βίοτος : Salomon demande au roi de Tyr, Hiram, du bois, des charpentiers et des artisans; Hiram lui demande en retour des grains et des huiles, des provisions. Le mot employé par l'Écriture est לחם, *lehem, vivres*, que les Hébreux agriculteurs traduisent par *pain* et les Arabes pasteurs par *viandes* : c'est l'exact équivalent du *biotos* grec[3].

Il faut nous arrêter à ce commerce des grains dans l'Archipel : la dernière remarque de Tournefort au sujet de Sikinos mérite surtout notre attention. Tournefort donne ici une condition fondamentale de ce trafic pour une marine étrangère exploitant cette mer semée d'îles et d'îlots. Ces îles sont petites, encombrées de golfes et de rochers, morcelées en plainettes, en champs minuscules, en jardinets de froment, d'orge ou d'oliviers. Chacune d'elles ne peut donc fournir aux navires étrangers qu'une moitié ou un quart de leur chargement. Seules les plus grandes, Samos, Chios, Lesbos ou Rhodes, fournissent tout un bateau de laine et plusieurs bateaux de vins ou grains[4]. Le commerce étranger, pour remplir les cales de ses navires, est donc obligé de recourir à certains errements qui, d'un siècle à l'autre, ne sauraient être modifiés (c'est la nature même des lieux qui les impose). On est toujours réduit à deux alternatives : ou bien l'on cabote d'île en île et l'on récolte de-ci de-là une partie de la cargaison[5]; ou bien l'on doit attendre en un port central les arrivages des îles voisines et séjourner en ce port central tant que les barques des indigènes n'ont pas rempli les cales des grands chargeurs. Dans l'Archipel ancien et moderne, l'une ou l'autre de ces alternatives a toujours été la règle

1. Tournefort, I, p. 278.
2. Tournefort, I, p. 302.
3. I. *Rois*, v, 23.
4. Tournefort, II, p. 112.
5. C'est encore ainsi qu'en usent les Anglais dans les Iles Ioniennes et les ports du Péloponnèse pour charger le raisin sec : cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2105, p. 18.

des thalassocraties[1]. Au temps de Tournefort, d'ordinaire, on employait plus volontiers le second de ces moyens. On venait à Mykonos ou à Milo et l'on y séjournait pour charger les grains, les huiles, les vins, les soies et autres marchandises de tout l'Archipel : Mykonos ou Milo était l'entrepôt central des indigènes; les étrangers y trouvaient à la longue des chargements complets. Ce procédé était à coup sûr le moins dangereux et le plus économique, en ces jours où la mer était pleine de périls et où le temps n'avait pas grand prix. Car le dénûment de ports de la plupart des îles[2], et la présence des corsaires à tous les détroits, et les coups de vents, et la tyrannie des agas turcs, et les exigences des primats locaux rendaient périlleux et coûteux le cabotage d'île en île.... Dans toute la Méditerranée de ce temps, on commerce ainsi. Voyez le trafic du cap Nègre dont Tournefort parlait plus haut :

Les François ont établi un commerce avec les Maures dans un port de la côte d'Afrique, voisin de l'île de Tabarque où les Génois étoient établis. Les François bâtirent un enclos de murailles qu'ils appelèrent le Bastion de France. Ils y firent des magasins, des logemens et une manière de donjon où ils mirent quelques canons, avec une garnison pour la sûreté de leurs marchandises et de leurs personnes, parce que les Maures des environs sont très méchans et naturellement grands voleurs. Ils fortifièrent ensuite un autre endroit voisin du Bastion qu'ils appelèrent la Calle, où ils mirent une autre garnison capable d'empêcher qu'on ne les traversât dans la pêche du corail et dans leur autre commerce qui roule principalement sur le bled. On fait ce commerce par cueillette, c'est-à-dire qu'on achète à un prix réglé tout le bled que les Maures y apportent. On le met en magasin et lorsque les vaisseaux et les barques françoises viennent pour le charger, ils commencent par remettre leurs fonds entre les mains du gouverneur, qui leur donne la quantité de bled qui leur convient : en moins de quatre jours, ils peuvent faire leur charge et remettre à la voile. Ces prompts chargements sont fort utiles, parce que cette espèce de port, si tant est qu'on puisse l'honorer de ce nom, n'est pas assez bon pour qu'on y puisse demeurer longtemps en sûreté[3].

Mais pour attendre ainsi en un port central le bon plaisir des indigènes, il faut avoir beaucoup de temps à perdre et s'armer de patience : l'entrepôt n'est pas toujours plein; les arrivages des îles voisines sont rares, et lents, et peu considérables. Par crainte des pirates, ou faute d'expérience et de bateaux, les indigènes naviguent peu. Ceux-là même qui vivent de la mer n'ont pas de flotte ni de port, mais seulement des canots et une pente de hâlage. Tels les gens de Nicaria :

1. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 1947, p. 3 : Properly speaking Syra's export trade consists only of leather and vegetables which are sent to Turkey. All the other goods are the produce of the other islands of the Cyclades and also of Crete and Asia Minor, which pass through this port in transit. As transhipment often takes place direct from small craft on to the steamers, the information respecting the values of exports must be unreliable. Syra has always figured as the entrepot for goods reshipped to the neighbouring islands and other ports of Greece and Turkey.

2. Naxos, Tinos et Andros, les plus grandes et les plus fertiles des Cyclades, n'ont pas de ports, partant pas de bateaux. Cf. Choiseul-Gouffier, I, p. 66 : « L'heureuse situation de Naxos lui assure encore une espèce de liberté au sein de l'oppression, et la nature, prodigue envers les habitants, semble avoir voulu interposer une barrière entre eux et la tyrannie : nul vaisseau n'y peut aborder. De simples bateaux suffisent à porter aux îles voisines le superflu des richesses dont abonde celle de Naxos. »

3. D'Arvieux, V, 58.

L'île Nikaria est en forme longue. Son territoire est sec et ce sont toutes roches fort hautes dans lesquelles sont les maisons des habitants, qui sont bien trois mille âmes, tous fort pauvres et mal vestus. Ils s'adonnent fort à nager et à tirer les esponges du fond de la mer et même les hardes et marchandises des vaisseaux qui se perdent. On ne marie pas les garçons qu'ils ne sachent aller au moins huit brassées dans l'eau et il faut qu'ils en apportent quelque témoignage. Quand un papas ou quelqu'autre des plus riches de l'île veut marier sa fille, il prend un jour auquel il promet sa fille au meilleur nageur. Aussitôt tous les garçons se dépouillent tous nuds devant tout le monde, la fille y estant présente, et se jettent dans l'eau : celui qui demeure le plus longtemps dessous, c'est lui qui espouse la fille. Il semble qu'ils soient plus poissons qu'hommes. Ils payent leur tribut au Grand Seigneur en esponges et ce sont eux qui en fournissent toute la Turquie. Cette Isle n'a point de port pour les grands vaisseaux, mais seulement pour les petites barques, avec lesquelles ils vont vendre à Chio du miel, de la cire, des vins blancs comme de l'eau, et autres marchandises semblables[1].

Ces barques indigènes, qui chavirent au moindre coup de vent, ne transportent que peu de marchandises. « On est sujet à ces alarmes dans l'Archipel, où l'on ne saurait passer d'une île à l'autre que dans des bateaux à deux ou à quatre rames qui ne vont que dans la bonace ou par un vent favorable; ce serait encore pis si l'on se servait de gros bâtiments; à la vérité, on serait à couvert des bandits dans une tartane; mais on perdrait tout le temps à soupirer après les vents. » Il arrivait donc que cette longue attente fût impossible ou insupportable à nos capitaines du XVII[e] siècle. Pour peu qu'ils fussent pressés ou que la saison ne fût pas trop avancée, ils cherchaient un chargement plus rapide, surtout quand le beau temps semblait leur permettre encore le retour en France. Avec un équipage bien armé, ils préféraient les risques du cabotage d'île en île aux ennuis des longues stations à Milo ou à Mykonos. D'île en île, de port en port, ils s'en allaient remplir leur cale, au hasard de la rencontre, en prenant à Naxos des fruits, à Tinos du blé ou de l'orge, à Santorin du vin, à Ios des figues ou des peaux. Ils se faisaient ainsi un chargement composite, mais rapide.

Aujourd'hui notre commerce est entièrement revenu à l'autre système, et Syra lui sert d'entrepôt central : « La position centrale de cette île, disent les *Instructions*, en fait le marché de l'Archipel et son port est un port de chargement pour les bâtiments, surtout pour les vapeurs ». Mais ce système n'a pu prévaloir que grâce à un aménagement très complet du port de Syra et même de tout l'Archipel. Pour que nos vapeurs ne perdent plus leur temps à « espérer » leur chargement, il faut que les cargaisons, amenées d'avance de tout le marché insulaire et même des côtes grecques et asiatiques, soient toutes prêtes à partir : il faut des entrepôts et des magasins, que le chargement des vapeurs vide d'un seul coup. En l'absence de ces magasins, si nos grands vaisseaux, pour remplir leur flanc creux, ἐν νηὶ γλαφυρῇ, n'avaient que les miettes apportées de temps

1. Thévenot, I, chap. 70.

en temps par les barques indigènes, chacun d'eux devrait stationner des mois et des mois. Dans l'Archipel de l'*Odyssée*, les magasins n'existent pas. Les Phéniciens doivent rester une année entière au port de Syria avant de compléter leur chargement,

οἱ δ' ἐνιαυτὸν ἅπαντα παρ' ἡμῖν αὖθι μένοντες.

Ces navigations odysséennes nous étonnent un peu par la lenteur de leurs trajets, par la longueur de leurs relâches. On y compte volontiers par dizaines de jours, de mois et même d'années, et quand les Grecs demeurent dix ans sous les murs de Troie, quand Ulysse dix années erre de Kirkès en Kalypsos, nous ne sommes que trop disposés à voir là une fable poétique, une exagération toute verbale. L'exagération légendaire existe à coup sûr en certains passages. Mais le papyrus Golenischeff nous racontait tout à l'heure le séjour d'Ounou-Amon, qui reste deux années à charger son bois dans les ports syriens. D'ailleurs qu'on relise, en face de l'*Odyssée*, nos voyageurs des derniers siècles et que l'on établisse la comparaison. Cette navigation côtière, qui va de cap en cap, était assez rapide par vent favorable, désespérément lente par le calme; quand survenait le mauvais temps, il fallait rester des jours et des semaines derrière le premier abri. Tournefort veut passer de Samos à la côte asiatique; le trajet est de quelques milles : « Le 24 février, malgré le mauvais temps, nous nous retirâmes à Vati, dans le dessein de nous embarquer pour Scalanova et de passer à Smyrne : mais les pluies continuelles et les vents contraires nous arrêtèrent jusqu'à la mi-mars[1].... » Ulysse et Ménélas ont dû séjourner de même, Ulysse tout un mois dans l'île d'Éole, Ménélas vingt jours sur l'île de Pharos, où l'on mourait de faim. Ulysse reste encore un mois dans l'île du Soleil : « Le Notos ne mollissait pas, et bientôt les vivres s'épuisèrent; il fallut manger ce qui tomba sous la main, poissons et oiseaux de mer que l'on pêchait et chassait dans les trous de rocher », car on avait du moins des hameçons[2].

Le mauvais temps, dit Tournefort, nous retint à Stenosa, mauvais écueil sans habitants, où l'on ne trouve qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chèvres, que la peur de tomber entre les mains des corsaires oblige à s'enfuir dans les rochers à l'approche du moindre bateau. Nos provisions commençaient à manquer. Nous fûmes réduits à faire du potage avec des limaçons de mer, car nous n'avions ni filets ni hameçons pour pêcher, et les bergers nous prenant pour des bandits n'osèrent descendre de leurs rochers[3].

On voit que l'histoire, mot pour mot, est la même. Au bout de leurs provisions, les compagnons d'Ulysse mangent les troupeaux du Soleil, le bétail sacré : « Tant que mes compagnons, dit Ulysse, eurent de la farine et du vin rouge,

1. Tournefort, II, p. 135.
2. *Odyss.*, XII, v. 325 et suiv.
3. Tournefort, I, p. 270.

ils ne touchèrent pas aux génisses. Mais quand tous les vivres du bord furent épuisés, ils se mirent à rôder, à chasser les oiseaux et à pêcher ce qu'ils pouvaient prendre. Euryloque leur donna un funeste conseil : « Écoutez un instant mon discours, malgré vos tiraillements d'estomac. Toutes les morts sont pénibles ; mais il est plus dur de mourir de faim. Allons, chassons les plus grasses génisses du Soleil[1].... » Sans être pressés par la faim, les navigateurs du xviiie siècle ont encore moins de religion :

La mer étoit si grosse que nous dûmes séjourner trois jours sur le méchant écueil de Raclia. Les moines d'Amorgos, maîtres de Raclia, y font nourrir huit à neuf cents chèvres : deux pauvres caloyers en prennent soin ; mais ils sont inquiétés à tous moments par les corsaires, qui n'y abordent souvent que pour prendre quelques chèvres : il n'y passe même pas de caïque, dont les matelots n'en volent quelqu'une ; dans trois jours, les nôtres n'assommèrent que sept de ces animaux et, quoiqu'ils ne fussent que trois, ils les mangèrent jusqu'aux os[2].

Voilà quels sacrilèges sont dus à la tempête. Mais que faire dans un mouillage désert?

Pendant la nuit, le vent est venu du Sud (c'est le Notos d'Ulysse), soufflant avec une grande violence. Nous étions dans la mer où Ikare fit naufrage et nous pouvions craindre le même sort. Notre commandant a résolu de chercher asile dans un des ports du voisinage. Nous sommes entrés le 6 au matin dans la rade de Latchéta (Alatsata sur la péninsule d'Érythrées).... Ce port est vaste et commode.... Nous voici à l'ancre. Les montagnes incultes et couvertes d'une bruyère aride nous environnent de toutes parts. Nous n'avons point osé nous éloigner du rivage dans la crainte de perdre une occasion favorable pour remettre à la voile. Nous voilà confinés depuis plusieurs jours sur une côte déserte. Toutes nos promenades se bornent à parcourir la rive.... Toutes les fois que la mer s'apaise ou que le vent paraît favorable, on donne le signal du départ. Il est souvent arrivé qu'on a déployé la grande voile. Alors tout le monde était content. Mais le vent changeait : il fallait rester. Deux fois, nous sommes sortis du port et nous nous sommes avancés vers Samos. Toujours la tempête nous a ramenés. Le vingt-troisième jour de notre station nous avons fait une nouvelle tentative. Toutes les voiles étaient dehors. La *Truite* s'avançait rapidement. Mais tout à coup le calme nous a surpris et les courants nous ont emportés sur des rochers qui bordent l'entrée de la rade[3].

Ulysse, après une semaine de festins dans l'île du Soleil, met aussi à la voile dès que la tempête semble se calmer. A peine à flot, le navire est pris en écharpe par un coup de vent, drossé par les courants et jeté sur la terrible Charybde[4].... » Mais le beau temps reparaît. On remet à la voile. Une heure après, au premier détour d'île ou de cap, un vent traversier ou un grain subit obligent à une nouvelle relâche :

Nous partimes de Patmos par le plus beau temps du monde, dont il faut se défier en

1. *Odyss.*, XII, v. 400 et suivant.
2. Tournefort, I, p. 246.
3. Michaud et Poujoulat, III, p. 439-445.
4. *Odyss.*, XII, 427 et suiv.

cette saison, car c'est ordinairement le présage de la tempête. Notre dessein était de passer à Icaria; le vent du S.-E. était si violent qu'il nous fit relâcher à la petite île de Saint-Mimas, où nous fûmes trop heureux d'arriver sur le soir. Le lendemain, le vent fut encore plus frais.... Une vieille barque française avait échoué là depuis quelques mois.... Notre peur redoubla à la vue de quelques citrons flottant sur l'eau qui vinrent nous annoncer qu'un gros caïque avait échoué. Nous avions bu le jour précédent avec cinq matelots qui le conduisaient et qui avaient été à Stanchio charger de ces fruits. Ces matelots comptaient sur la bonté de leur bâtiment qui était tout neuf; mais comme ils n'avaient pas de boussole, non plus que nous, et que l'on ne voyait qu'obscurément le cap de Samos, ils se brisèrent contre les rochers[1].

Thévenot part de Smyrne le mercredi 11 octobre. Il arrive à Chio le 12. Il y reste fort longtemps pour attendre un passage vers l'Égypte. Au bout de cinq semaines, une saïque qui allait à Rosette le prend à bord. Ils partent de Chio le mercredi 15 novembre : « Ces saïques sont de grosses barques ayant le corps tout rond et l'arbre de maestre fort gros et fort haut. Elles portent beaucoup de marchandises, mais ne vont guère vite à moins qu'elles n'aient le vent en poupe, car elles ne sauraient aller à la bouline ». On part de Chio avec la tramontane. Mais le 16 novembre, la bonace les arrête devant l'île de Samos, et le 17 une tempête de sirocco les rejette à Chio. « Nous attendîmes le beau temps avec grande impatience; le siroc dura jusqu'au mardi 28 novembre ». La tramontane reprend : on se remet en mer le 28 au soir : le 29 après minuit, Samos; le 30 à midi, Kos, où l'on fait eau. « La sentinelle ayant aperçu une voile qui venait du côté de Rhodes, nous creusmes que c'estoit un corsaire de Malte et quelque temps après nous connusmes que nous ne nous estions pas trompés. Nous retournasmes en arrière avec un vent de Lebesche ou Sud-Ouest qui se leva bon. frais, et allasmes jetter l'ancre à Boudroun. Nous ne voulusmes pas donner fond à Stanchio, parce que les vaisseaux n'y sont pas à couvert du siroc ». Séjour à Boudroun « à cause que le Lebesche continuait très fort avec de grandes pluies ». Le lundi 4 décembre, départ de Boudroun « avec un petit mistral, qui ne dura que trois heures nous laissant en bonace jusqu'au mardi cinquième décembre, qu'un siroc s'estant levé assez fort nous fit retourner en arrière. Nous nous arrêtasmes à Stanchio (Kos), ne pouvant aller à Bodroun à cause que le vent nous estoit contraire ». Séjour à Kos jusqu'au 10 décembre. Puis relâche de deux jours à l'île Sanbeki (Symi), à cause du sirocco. Enfin le mercredi 13 décembre après-midi, arrivée à Rhodes. Séjour à Rhodes de treize jours pour attendre un vent favorable. Le 25 décembre, le vent se fait maestral ou Nord-Ouest; on part; on arrive le lundi premier janvier 1657 à Alexandrie. Au total, quatre-vingt-un jours de traversée entre Smyrne et l'Égypte.

Au cours d'une pareille navigation, avec de telles relâches et quelques avaries, si l'on a encore la chance d'éviter les pirates, les mois s'écoulent et la mauvaise

1. Tournefort, II, p. 148.

saison survient. Il faut alors hiverner trois ou quatre mois; ainsi fit Tournefort dans l'île de Mykonos. Car, pendant l'hiver, on ne saurait songer au voyage : « Tu veux arriver sain et sauf, répond au navigateur le devin de l'*Anthologie* : commence par prendre un bateau neuf, puis ne lève pas l'ancre en hiver, mais en été; à ces deux conditions, tu arriveras peut-être, si en pleine mer un pirate ne t'enlève pas,

... καινὴν ἔχε τὴν ναῦν,
καὶ μὴ χείμωνος, τοῦ δὲ θέρους ἀνάγου·
τοῦτο γὰρ ἂν ποίῃς, ἥξεις κἀκεῖσε καὶ ὧδε
ἂν μὴ πειρατὴς ἐν πελάγει σε λάβῃ[1].

Pendant trois mois au moins, la mer est intenable et l'on ne gagne rien à négliger les prédictions de la sagesse : si l'on veut lever l'ancre avant le printemps, on ne tarde pas à payer cette folie. Le bateau qui mène à Rome l'apôtre Paul est jeté sur la côte de Crète. Paul, qui a l'habitude des voyages, conseille de débarquer et d'hiverner là : on est à la fin de l'automne. Mais le centurion écoute le pilote et le capitaine qui annoncent quelques jours de beau temps encore. On reprend la mer. Une furieuse tempête survient qui, au bout de *quatorze* jours, jette le vaisseau désemparé sur les côtes de Malte où il se perd. Paul reste trois mois dans cette île. Au printemps, il s'embarque sur un vaisseau d'Alexandrie, *les Castors*, qui avait hiverné dans ce port, *post autem menses tres, navigavimus in navi Alexandrina, quæ in insula hiemaverat, cui erat insigne Castorum*. On relâche à Syracuse, où l'on reste trois jours, à Rhegium et à Pouzzoles, où la communauté chrétienne garde l'apôtre *sept* jours. Enfin il arrive à Rome[2]. Thévenot reste de même cinq mois à Malte pour attendre Monsieur d'Herbelot et pour hiverner[3].... Toute marine étrangère, naviguant à la voile est donc forcée d'avoir, en une multitude de points, des reposoirs et des relâches. Ses bateaux y séjournent des journées et des semaines pendant l'été, des mois et des trimestres pendant l'hiver. Ce sont là deux conditions qu'il faut bien *réaliser* dans notre esprit si nous voulons nous faire ensuite une juste représentation de l'Égée primitive. Une thalassocratie phénicienne ou karienne ou crétoise suppose :

1° des centaines, des milliers d'établissements crétois, kariens ou phéniciens;

2° les stations très longues des navires et des équipages étrangers en ces établissements.

On ne saurait trop insister sur ces deux notions. Faute de les avoir toujours présentes, on peut n'être que trop enclin à transporter dans cette Égée primitive les us et coutumes de notre commerce. Aujourd'hui, avec deux ou trois entrepôts, les Anglais tiennent toute la Méditerranée.... Chaque détroit, chaque

1. *Anthol.*, XI, 162.
2. *Act. Apost.*, chap. 28.
3. Thévenot, I, chap. 10.

rocher, chaque aiguade de l'Égée primitive a dû voir des campements phéniciens, — s'il est vrai que les Phéniciens ont eu la thalassocratie de cette mer. Ici encore, nous ne pouvons guère procéder que par comparaison : sauf le périple d'Hannon, il ne nous reste de ces navigations phéniciennes aucune relation authentique. Mais ce seul périple nous en dit long, par le grand nombre de stations, de fondations et de séjours qu'il nous rapporte. Dans l'ensemble, d'ailleurs, ces navigations phéniciennes ne devaient pas sensiblement différer de toutes les navigations antiques. Tyr et Sidon avaient été les grandes initiatrices du monde méditerranéen pour les choses de la mer. Les mêmes errements se sont conservés, tant que les procédés de navigation ne subirent aucun changement radical. Dans la Méditerranée orientale, dans l'Archipel en particulier, les vieux procédés se sont transmis jusqu'à nos jours. Le propre de toutes ces marines étant le faible tonnage des vaisseaux et l'emploi combiné de la voile et de la rame, je n'imagine pas une grande différence entre la navigation des Argonautes et celle des Turcs au siècle dernier, le long des côtes du Pont-Euxin :

Les caïques, qui vont sur cette mer, sont des felouques à rames qui se retirent tous les soirs à terre et qui ne se remettent en mer que dans le calme ou avec un bon vent à la faveur duquel on déploie une voile quarrée, animée par les zéphyrs, et que l'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler. Pour éviter les alarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les matelots de ce pays-là, qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable et dressent une espèce de tente avec la voile.

Cette navigation côtière avec relâche tous les soirs, avec arrêts aux sources, aux caps, à toutes les occasions de repos, conduisit Tournefort de Constantinople à Trébizonde en quarante jours (12 avril-23 mai). Faut-il noter que les mots de Tournefort sur « les alarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau » sont la traduction exacte de tels vers de l'*Odyssée*? « Tu veux, dit Euryloque à Ulysse, que nous naviguions de nuit, alors que des nuits sortent les coups de vents qui perdent les bateaux ».

ἀλλ' αὔτως διὰ νύκτα θοὴν ἀλάλησθαι ἄνωγας...
ἐκ νυκτῶν δ' ἄνεμοι χαλεποί, δηλήματα νηῶν,
γίγνονται[1],

Tous les voyages de l'Archipel pourraient nous fournir de pareils exemples de cette navigation journalière allant prudemment d'île en île[2], à la merci du premier coup de vent : « on a beau partir par la bonasse ; comme on n'a point de boussole, il faut se retirer dans la première cale, lorsque le vent se rafraîchit[3] ». Qu'on relise encore le voyage de Chandler dans le golfe Saronique :

Le vent étant Sud lorsque nous sortîmes du Pirée, nous entrâmes dans une petite

1. Tournefort, III, p. 1 ; *Odyss.*, XII, p. 285-287.
2. Tournefort, III, p. 330.
3. Tournefort, I, p. 243 ; II, p. 149.

crique.... Nos gens firent une tente avec les voiles et les avirons, pour nous mettre à l'abri du soleil et ramassèrent quelques petits arbrisseaux et des herbes sèches pour faire cuire nos provisions. Il fallut attendre un vent favorable qui ne souffla que le jour suivant. Alors nous mîmes à la voile vers trois heures de l'après-midi.... Nous eûmes un calme pendant une demi-journée et nous ramâmes pour passer un rocher ou îlot.... Nous abordâmes sur un autre îlot entre Égine et Salamine.... Notre équipage, s'étant reposé après la fatigue qu'il venait d'essuyer, amarra le bateau à la côte sur laquelle nous nous assîmes au milieu des cèdres et des lentisques. Le lendemain nous eûmes une brise favorable, qui fut de courte durée... : entrant dans une baie d'Égine, nous dînâmes auprès d'un puits d'eau fraîche, sous un épais et large figuier. Le vent étant contraire, nous passâmes la nuit sur les rochers auprès de notre bateau. Dans la matinée, nous fîmes voile pour Poro. Le bon vent frais nous manqua bientôt et nous entendîmes la brise de terre qui faisait écumer les flots devant elle. On aperçut ensuite la brise de mer à une certaine distance et nous nous trouvâmes pendant quelques minutes, entre les deux, retenus par le calme. Chacun de ces vents l'emportant à son tour.... Mais un doux vent frais vint heureusement à notre secours et nous arrivâmes à Poro sur le midi[1].

De relâche en séjour, de cale en abri, on vogue ainsi à l'aventure, au gré du vent et de la mer. Jamais on ne peut dire d'avance où l'on ira. On se dispose à passer d'une île dans la voisine, d'Anaphè à Astypalée : les vents jettent loin de là et forcent à relâcher sous Mykonos. Entre Amorgos et Ios, il faut séjourner à Kaloyero, à Cheiro, à Steinosa, à Raclia : « La navigation entre l'Espagne et l'Italie peut se faire à travers la haute mer, dit Strabon, à cause des vents réguliers qui y soufflent. Posidonios vante la constance de ces vents : grâce à eux, il ne mit que *trois mois* pour faire la traversée, après de nombreuses relâches aux îles Baléares, en Sardaigne et sur la côte libyque qui leur fait face[2] ». Trois mois d'Espagne en Italie : que l'on médite seulement ce chiffre! et nous avons là une navigation particulièrement heureuse[3]! pourtant ce nous semble jeu de raquette renvoyant le navire des Baléares à l'Afrique et de l'Afrique à la Sardaigne.... Faites le compte des stations que pareilles traversées supposent, et calculez ensuite les conséquences pour la pénétration des races, des langues, des idées et des cultes.

De nos jours, les cotonnades, les draps, les soies et les fers européens pénètrent dans tous les ports de la Méditerranée levantine. Mais les « Francs » eux-mêmes, Belges, Français, Allemands ou Anglais, ne fréquentent que les grandes places de commerce : les langues, coutumes, religions et idées des peuples navigateurs ne dépassent guère les grands ports d'Alexandrie, de Smyrne ou de Salonique.... Avec les innombrables relâches des vieilles marines, tous les points des côtes étaient visités, tous les bourgs, villages et échelles des rivages étaient sous l'influence directe des navigateurs. C'était comme un perpétuel bourdon-

1. Chandler, III, p. 222 et suiv.
2. Strab., III, 144; Strab., III, 166; XI, 518.
3. Voir dans H. Holland, *Travels*, p. 4-5, la même traversée en 1812 : At Gibraltar, I embarked in a vessel bound to Sicily, landed for a short time amidst the lofty mountains of Murcia, touched at Majorca and passed two days at Cagliari, the capital of Sardinia. I landed in Sicily at Trapani.

nement de barques derrière tous les promontoires abrités. Aussi, quand les navigateurs furent des Grecs, toute la Méditerranée orientale fut imprégnée d'hellénisme, et rapidement, et entièrement. Pour la toponymie maritime, il se passa ce que nous dit Strabon : les noms de lieux les plus employés désormais sont les noms grecs, τῶν ὀνομάτων, ὅσα ἐνδοξότατα, τῶν πλείστων ὄντων Ἑλληνικῶν, soit que les Grecs aient imposé une onomastique nouvelle, soit qu'ils se soient approprié l'onomastique de leurs prédécesseurs, τὰ μὲν καινὰ ἔθεσαν, τὰ δὲ παρωνόμασαν. Pour la langue commerciale, tout le monde levantin parla grec. Pour la littérature, ce fut la Grèce qui fournit les formes, les règles, les modèles et, le plus souvent aussi, les idées : Homère devint *le Livre*, la Bible, ou *la Lecture*, le Coran, de toute la Méditerranée hellénistique. Pour la religion, les dieux indigènes du Levant et du Couchant revêtirent des costumes et des appellations helléniques; les panthéons indigènes accueillirent toutes les divinités des Grecs. Dans cette hellénisation du monde levantin, la conquête d'Alexandre eut des effets en profondeur, pour ainsi parler, vers l'intérieur des terres. Si l'expédition d'Alexandre n'eût pas grécisé l'intérieur des continents, il est probable que les îles seules et les côtes, la façade, eussent été frôlées et polies par le va-et-vient incessant des barques. Mais ce furent ces incessantes navigations qui hellénisèrent toutes les côtes et toutes les échelles levantines bien avant la conquête macédonienne.

A la multiplicité des relâches, s'ajoutait la longueur des séjours. La présence presque continue des étrangers a les mêmes résultats que la fréquence de leurs passages. Campés à la plage ou sur l'îlot côtier, les navigateurs restent des semaines et des mois. Pour compléter leur chargement, nous savons qu'il leur faut de longues attentes; mais il ne leur faut pas moins de temps pour « bazarder » leurs propres marchandises. Ce mot « bazarder », tel que l'entendent aujourd'hui les Levantins, est le seul qui convienne à l'étalage, à l'offre répétée, à la vanterie, au miroitement devant les yeux des enfants et des femmes, à toutes les roueries que ces marchands de camelote et de bibelots, — ἀθύρματα, dit Homère, παντοῖα ἀγαθά, dit Hérodote, — emploient pour « pousser » la vente. Le poète odysséen nous montre ces filous dans les harems des villes hautes, étalant bibelots, colliers et pierres précieuses, tentant la curiosité ou la coquetterie des femmes,

> χρύσεον ὅρμον ἔχων, μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο·
> τὸν μὲν ἄρ' ἐν μεγάρῳ δμωαὶ καὶ πότνια μήτηρ
> χερσίν τ' ἀμφαφόωντο καὶ ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶντο,
> ὦνον ὑπισχόμεναι[1].

Cette camelote de bijoux et de bibelots est d'une lente défaite. Il faut les offrir vingt fois, et allécher la cliente, et peu à peu surexciter son envie, puis feindre

1. *Odyss.*, XV, 460-63.

un jour de céder sur le prix et de consentir une bonne affaire. Quand la récolte a été abondante et quand, celliers et caves regorgeant, la vie du ménage est assurée pour une ou plusieurs années, la femme obtient facilement du mari l'achat qu'elle désire : c'est encore ainsi que les choses se passent dans les villages de l'Asie turque, où les marchands grecs et arméniens viennent troquer la camelote européenne contre les grains, huiles, peaux, laines et bois du paysan.... Mais quand la récolte a été médiocre ou mauvaise, les maris se font longtemps prier. Ils interrompent assez rudement les demandes des femmes. Les greniers et les bourses se ferment. Le marchand doit attendre des temps meilleurs. Dans notre Syria homérique, les Phéniciens n'avaient pu se défaire de leur camelote ni remplir leurs cales avant que la mauvaise saison ne fût survenue : ils avaient hiverné. Puis, le chargement n'étant pas complet, ils avaient attendu la récolte suivante. Rien ne les pressait. Ils avaient tiré leur vaisseau au fond de la rade, loin du flot, à l'endroit où la source vient se jeter à la mer. Sur ce sol mou de vases, de sables et d'herbes, ils avaient pu radouber la coque, refaire le bordage. Ils campaient à terre, près du navire creux, dormaient, mangeaient et buvaient à leur contentement. Ils s'en donnaient à cœur joie avec les grand'mères de ces bonnes tricoteuses que les Francs de Tournefort connaissent à Milo et à l'Argentière. Plus d'un Sidonien à bord était aussi peu pressé de partir que ces matelots français dont nous parlent les voyageurs : « A l'Argentière ces marins trouvent aussi des plaisirs qui les retiennent trop longtemps dans la rade et leur font oublier leur devoir ainsi que l'intérêt de leurs armateurs[1]. »

Que l'on étudie le commerce des campagnes et des petites villes, en pleine France, à l'heure actuelle encore, dans les régions du moins que n'ont pas pénétrées les chemins de fer : les porte-balle et marchands forains arrivent avec leur camelote sur leur dos ou dans leur roulotte; ils ouvrent boutique provisoire et souvent finissent par demeurer des mois et des années. J'ai vu dans mon enfance, vers 1872, arriver à Morez-du-Jura un photographe ambulant qui installa près de sa roulotte, κοίλῃ παρὰ νηί, un grand atelier en plein vent et une boutique : trente ans après, il est toujours là, campé dans sa voiture qui lui sert de maison. Les rouloticrs de la mer primitive en usaient ainsi, surtout quand le plaisir se joignait aux affaires. Chez Kirkè, Ulysse demeure un an à manger, à boire et à oublier Pénélope; au bout d'un an, ses compagnons lui demandent de partir, mais ne le décident qu'à grand'peine. Pour tous ces navigateurs, un an de séjour est chose courante : « Je suis resté un an en Phénicie, raconte Ulysse; je resterais volontiers un an près de toi, dit Télémaque à Ménélas; je serais tout disposé à demeurer un an chez vous, dit Ulysse aux Phéaciens. » Le capitaine anglais Robert est fait prisonnier par une escadrille de corsaires : « Le *Sainte Hélène*, à bord duquel j'étais, avoit été neuf ans en mer dans son premier voyage, et il se remit ensuite en mer, où il étoit depuis quatre ans quand nous

1. A. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, II, p. 196.

vinmes à bord.... L'*Annonciation* étoit en mer depuis six ans.... La *Caravelle* étoit en mer depuis dix-neuf ans.... Il y avoit en outre trois corsaires de Malte qui ne peuvent rester que cinq années dehors. »

Depuis un demi-siècle à peine, nous attachons au temps un prix que les hommes d'autrefois ne lui ont jamais donné. Un jour d'express ou de bateau nous semble long. Un voyage de quelques mois nous paraît interminable. Au début du XVII[e] siècle, P. de la Valle met dix ans à parcourir le Levant. En 1674, C. de Bruyn quitte la Haye le 1[er] octobre; il est le 20 octobre à Leipzig, le 8 novembre à Vienne, le 22 décembre à Rome, où il reste vingt-sept mois. Puis deux mois à Naples, un an à Livourne, cinq mois à Smyrne, dix-huit mois à Constantinople, huit mois à Smyrne de nouveau, trois ans en Palestine et en Égypte, quatre mois encore à Smyrne, huit ans à Venise : il rentre à la Haye « lieu de ma naissance, le 19 du mois de mars 1693, après un voyage de dix-neuf ans, que j'ai fait avec tant de bonheur que j'ai grand sujet d'en louer Dieu et de lui en témoigner ma très humble reconnaissance. » Ulysse n'a pas mis plus de temps à son expédition et à son retour de Troie.

*
* *

Longs séjours et visites répétées ont forcément une influence sur les indigènes et un « choc en retour » sur les étrangers. Durant les derniers siècles, les Francs et les Italiens, avant eux, avaient peuplé l'Archipel de leurs communautés italiennes et franques et de leurs doubles ou triples ménages : capitaines et matelots avaient alors double foyer à Gênes, Venise ou Marseille, chez eux, et à Milo ou Mykonos, dans le Levant. Choiseul-Gouffier nous parlait plus haut de ces mariages temporaires, conclus pour la durée d'une relâche. Une population métisse et bilingue en était résultée qui jargonnait ou comprenait les deux langues paternelle et maternelle, et qui traduisait ou mélangeait le turc, le grec, l'italien et le français en un *sabir* de *Bourgeois Gentilhomme*. Dans le langage des Insulaires et dans l'onomastique des Iles il est facile, aujourd'hui, de retrouver les *témoins* de ce sabir : la Sainte-Irène des Italiens est restée Santorin; l'ancien Sounion est toujours le cap Colonne et l'ancienne Kimolos est toujours l'Argentière. Pareillement, des noms de famille italiens ou français peuplent encore Naxos, *Sommaripa*, *Dellagrammatis*, *de Lastic*, etc. Pour la langue commerciale, il suffit d'ouvrir un dictionnaire grec-moderne :

βάρκα, *barque*,	κάδρο, *cadre, peinture*,
βαρκάρης, *batelier*,	κανόνι, *canon*,
βαρκαρίζω, *s'embarquer*,	κάπελον, *chapeau*,
βαρέλι, *baril*,	κάνουλα, *cannelle* (*robinet*),
βαρελᾶς, *tonnelier*,	καπιτάνος, *capitaine*,
φοῦρνος, *four*,	κάρινα, *carène*,
κάρβουνον, *charbon*,	καστέλι, *château*, etc., etc.

Il semble bien que dans l'Archipel primitif et dans les poèmes homériques, nous ayons les traces de pareil *sabir* gréco-sémitique. Les noms de lieux *Kasos-Akhnè, Rhèneia-Kéladoussa, Syria, Siphnos, Samos, Sériphos*, etc., nous en ont déjà révélé quelques exemples. Mais la langue commerciale les fournit en plus grand nombre.

Parmi les vivres, *βίοτος*, que les Phéniciens venaient charger dans les Iles, le vin devait figurer pour une forte proportion. Les Iles ont toujours produit en abondance de gros vins ou des vins délicats. Les Grecs sous Troie tiraient leurs vins de Lemnos,

> νῆες δ' ἐκ Λήμνοιο παρέσταταν οἶνον ἄγουσαι
> πολλαί[1].

C'est de Ténédos ou de Santorin que les Francs de Constantinople tirent leur provision de vins. Durant tout le XVIII[e] et le XIX[e] siècle, ce monopole des Iles domine le commerce des vins au Levant, jusqu'au jour tout récent où les Bulgares délivrés et les Français installés en Macédoine et dans le Rhodope replantent les fameuses vignes de Thrace qui fournissaient à Ulysse le vin merveilleux d'Ismare[2]....

Pour eux-mêmes, les Phéniciens ont eu besoin, comme les Francs, de beaucoup de vin étranger. Le Liban leur fournissait les vins en assez grande quantité, mais des vins de luxe. Dans les tavernes de Sidon et de Tyr, on devait boire les gros vins de l'Archipel et de Libye, comme à Marseille on boit les vins d'Algérie ou de Naples : sur la côte atlantique de Libye, les Éthiopiens qui boivent du lait, γαλακτοπόται, dit Skylax, font beaucoup de vin de raisin, que les Phéniciens viennent charger[3]. Les Phéniciens avaient en outre à fournir leur clientèle d'Égypte qui devait absorber de grosses provisions. Ce n'est pas que l'Égypte n'ait pas eu de vignes. L'assertion d'Hérodote à ce sujet, — οὐ γάρ σφί εἰσι ἐν τῇ γῇ ἄμπελοι[4], — est inexacte ou, plutôt, trop générale, ne pouvant s'appliquer qu'au Delta. Les monuments égyptiens nous offrent, en leurs peintures, des treilles chargées de raisins et des vendangeurs foulant les grappes ; les inscriptions mentionnent des vignobles et des celliers à vin[5]. Mais les vignes de l'Égypte n'ont jamais pu suffire à sa consommation. Les treilles devaient fournir à l'Égypte ancienne surtout des raisins de table, et les vignobles, des vins de luxe. Pour faire concurrence à la bière, ζύθος, que buvait le pauvre peuple, il fallait les arrivages de vins à bon marché. A toutes les époques, la Méditerranée levantine a fourni le Delta : « Je partis du Caire, raconte Paul Lucas, avec l'homme de M. le Consul, qui allait en Chypre faire la provision de vin pour

1. *Iliad.*, VIII, 466.
2. *Odyss.*, IX, 196 et suiv.
3. Skylax, *Geog. Graec. Min.*, p. 94.
4. Hérod., II, 77.
5. Pour tout ceci, cf. Mallet, *Établiss. grecs en Égypte*, p. 346 et suiv.

la nation[1]. » — « Laodicée de Syrie a un pays très fertile, dit Strabon, surtout en vins; sa montagne est couverte de vignes jusqu'aux sommets et c'est elle qui fournit la plus grande partie de leurs vins aux gens d'Alexandrie[2]. » Au temps d'Hérodote, toute la Grèce et la Phénicie envoient chaque année vers l'Égypte des bateaux chargés de vins[3]. Nos *Instructions nautiques* signalent encore le trafic des vins entre Chypre et l'Égypte; le port de Limassol lui doit toute sa prospérité[4].... Les Phéniciens devaient pareillement fournir de vin les ports de la côte africaine et les marchés de l'intérieur, car de l'Égypte à la Cyrénaïque, cette côte manque de vignes[5].

Le « pot-de-vin », d'ailleurs, est de tous les pays et de tous les temps. Dans le golfe Arabique, les Gréco-Romains exportent du vin d'Italie et de Laodicée, en assez grande quantité, non pour le vendre, mais pour l'offrir en présent et gagner la bienveillance des Barbares, οἶνός τε οὐκ ὀλίγος οὐ πρὸς ἐργασίαν ἀλλὰ δαπάνης χάριν εἰς φιλανθρωπίαν τῶν βαρβάρων[6]. Aux temps homériques, les navigateurs usent de pareils moyens avec les Barbares de la Méditerranée. C'est grâce à un pot de vin d'Ismare qu'Ulysse apaise un instant le Kyklope :

Κύκλωψ, τῆ, πίε οἶνον, ἐπεὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα,
ὄφρ' εἰδῇς οἷόν τι ποτὸν τόδε νηῦς ἐκεκεύθειν
ἡμετέρη[7],

et quand le Kyklope a goûté ce vin merveilleux, il s'écrie : « La terre des Kyklopes produit du vin, mais ceci est du nectar et de l'ambroisie. »

Aujourd'hui, la plupart des peuples produisent du vin : dans le monde entier, cependant, les champagnes, bordeaux et bourgognes français ont une clientèle. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la Syrie est plantée de vignes et les étrangers y trouvent d'autant plus de vin que la plupart des indigènes sont musulmans et s'en abstiennent; néanmoins, les Francs y importent des crus exotiques : « A Saïda, il y a des vignobles en quantité. Malgré l'abondance de ce vin, les Francs ne laissent pas d'en faire venir de Provence, d'Italie et de Chypre, pour en avoir de plusieurs sortes quoique sans aucune nécessité[8]. » Aux âges précédents, dans la France plantée de vignes, c'étaient les vins de Chypre et de Malvoisie qui étaient renommés. Avant ces vins des Iles, les vins syriens de Gaza et de Sarepta avaient eu la vogue en Gaule, quand les marchands syriens détenaient la meilleure part des affaires mérovingiennes[9].... Tout au début de l'histoire méditerranéenne, il semble que les mêmes marchands syriens aient répandu sur tout le pourtour de la Mer Intérieure le mot qui désigne cette boisson : *oinos*

1. Paul Lucas, I, p. 208.
2. Strab., XVI, 751.
3. Hérod., III, 6.
4. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 604.
5. Strab., XVII, 799.
6. Pseud. Arrian., *Peripl. Mar. Erythr.*, éd. Didot, p. 262 et 271.
7. *Odyss.*, IX, 347 et suiv.
8. D'Arvieux, I, p. 328.
9. Cf. W. Heyd, *Commerce du Levant*, I, p. 21.

en grec, *vinum* en latin, יין, *iin*, en hébreu, *oin* en arabe, sûrement le mot est partout le même. (La similitude est encore plus apparente quand on rétablit en tête du mot grec le digamma, tel qu'il existe encore dans les poèmes homériques, chez Alcée et dans le dialecte dorien[1], et quand on rétablit aussi en tête du mot hébreu le ו, que le י a remplacé comme il arrive souvent, mais que nous retrouvons fidèlement conservé en arabe : le mot *ouin* en arabe signifie *raisin*; Hésiode a le mot οἴνη, *oinè*, pour désigner la *vigne*.)

Mais la discussion est entre philologues pour décider laquelle des deux familles de langues, indo-européenne ou sémitique, emprunta ce mot à l'autre[2]. En faveur de l'origine indo-européenne, la meilleure preuve que jusqu'ici l'on eût donnée, était que le mot *oinos*, se trouvant déjà dans Homère, ne peut être qu'authentiquement grec. Nous voyons aujourd'hui ce que vaut l'argument : les poèmes homériques sont remplis de mots, de formules et peut-être de comparaisons empruntés aux Sémites.... Limitée au mot *vin*, la discussion est peut-être insoluble. Mais qu'on dresse la liste des boissons fermentées, *vin*, *nektar*, *sikera*, *massique*, etc. : les mots grecs qui les désignent semblent, pour la plupart, avoir été des emprunts. Tous les Sémites, Arabes, Hébreux, Araméens et Assyriens, ont le mot שכר, *seker*, ou שכרה, *sikera*, pour désigner une boisson enivrante, et la formule constante de l'Écriture est *vin et seker*, יין ושכר : la racine sémitique שכר, *sakar*, signifie *boire*, *enivrer*, *s'enivrer*. Quand donc nous rencontrons en grec le mot σικέρα qui n'a pas d'étymologie indo-européenne, nous pouvons soupçonner sa véritable origine.... « *Nektar*, disent les commentateurs, est un vin de Babylonie ou de Lydie, un vin doux et parfumé, mélangé de miel et parfumé de fleurs[3] » : le participe *niphal* du verbe קטר, *katar*, qui serait נקטר, *niktar*, et qui signifierait *parfumé*, *brûlé en l'honneur des dieux*, *offert aux dieux* (en parlant de toutes les offrandes que l'on brûle sur l'autel), nous rendrait exactement compte du mot grec *nektar*, qui n'a en grec aucune étymologie valable[4]. Les poèmes homériques ne connaissent pas la *sikera*; mais ils connaissaient le *nektar*, boisson des dieux. Et ils connaissent en outre une boisson mêlée, faite de vin, de fromage, de miel et de farine, le *mélange*, κυκεών, auquel Kirkè ajoute des plantes magiques. Nous savons déjà que, dans l'*Odyssée*, l'île de Kirkè est désignée par un doublet gréco-sémitique *Ai Aiè*, l'*Ile de l'Épervière*. Nous verrons par la suite que le *kukéon* de cette légende est l'exacte traduction du mot sémitique מסך, *messek*, qui signifie *vin mélangé* : les deux racines grecque et hébraïque κυκάω et מסך, *massak*. sont équivalentes. La vocalisation primitive de *messek* était *massik*. C'est de là que vient le nom du promontoire italien Μάσσικος, *Massicus*, voisin de l'Ile de l'Épervière, comme nous verrons par la suite. Il semble donc que *nektar*, *sikera*,

1. Cf. H. Lewy, p. 79.
2. Cf. W. Muss-Arnolt, *Semit. Words*, p. 144.
3. Cf. H. Lewy, p. 81.
4. Cf. H. Lewy, p. 81. Athen., I, 32 : Χαιρέας δὲ ἐν Βαϐυλῶνι οἶνόν φησι γένεσθαι τὸ καλούμενον νέκταρ. — II, 38 : ἥδιστον ποτὸν ἅμα μὲν γλυκύτητος, ἅμα δὲ εὐωδίας κοινωνοῦντα.

massikos, etc., sont des emprunts faits par les Grecs aux marchands de Sidon : *oinos* rentre dans cette catégorie et provient de la même source. Mais il faut alors signaler un détail à l'attention des archéologues. Au temps d'Hérodote, le vin qui vient en Égypte de toute la Grèce et de la Phénicie voyage en cruches et en amphores de terre cuite : ἐς Αἴγυπτον ἐκ τῆς Ἑλλάδος πάσης καὶ πρὸς ἐκ Φοινίκης κέραμος ἐσάγεται πλήρης οἴνου δι' ἔτεος[1]. Le vin « mycénien » ne voyageait pas autrement et les indigènes de la Grèce homérique fabriquaient déjà, pour voiturer leurs vins ou leurs huiles, des cruches que le commerce amenait dans le Delta. L'abondance en Grèce de l'argile plastique et le bas prix de la main-d'œuvre purent même assurer aux cruches et vases « mycéniens » de toute forme une clientèle dans la Méditerranée levantine. Nous voyons tout le Levant actuel se fournir de faïence commune aux Dardanelles. Après l'incendie de la Canée allumé par les ordres du sultan en 1897, les amiraux européens (tous les magasins de la ville, tous les mobiliers, tous les ustensiles étaient détruits) firent venir pour les Crétois et pour leurs propres équipages deux caïques chargés de cette faïence turque. Si quelque jour les archéologues retrouvent à la Canée ces pots et ces vases grossiers, j'espère qu'ils n'iront pas en conclure que, la faïence étant phrygienne, la civilisation phrygienne régnait alors sur la Crète et sur les flottes européennes : ils déclarent aujourd'hui que les fragments de poterie mycénienne trouvés en Égypte démontrent irréfutablement l'influence prépondérante de la civilisation mycénienne sur toutes les côtes de la Méditerranée.

***

De toutes façons, la similitude des mots *iin*, *oinos*, *vinum*, etc., montre l'importance du vin dans ce trafic primitif. Les autres produits que pouvait fournir la Grèce étaient des bestiaux, des esclaves — surtout des femmes, — des minerais et des métaux : ces deux derniers articles forment encore, avec les raisins et les vins, les meilleurs chargements de nos marines dans les mers helléniques. Quand les bateaux de Lemnos, chargés de vins, arrivent au camp des Grecs devant Troie, ceux-ci paient en cuivre, en fer, en peaux, en bœufs ou en esclaves :

ἔνθεν ἄρ' οἰνίζοντο κάρη κομόωντες Ἀχαιοί,
ἄλλοι μὲν χαλκῷ, ἄλλοι δ' αἴθωνι σιδήρῳ,
ἄλλοι δὲ ῥινοῖς, ἄλλοι δ' αὐτῇσι βόεσσιν,
ἄλλοι δ' ἀνδραπόδεσσι[2]....

Nous avons rencontré déjà le commerce des bœufs sur la côte occidentale du

1. Hérod., III, 6. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2549, p. 19 : In 1898, there was a considerable increase in the value of wine imported in Egypt (136.135 liv. sterl.); in 1899, there was almost the same (136.071); there was a falling-off in Cyprus wines, while Italian and Syrian wines gained ground. There is a large consumption in the cheap Italian and Syrian wines.
2. *Iliad.*, VII, 472-475.

Péloponnèse : il a peut-être valu au fleuve de l'Élide son nom sémitique d'*Alpheios* (le Fleuve aux Bœufs).... L'esclave est resté jusqu'à la première moitié de ce siècle une monnaie courante du trafic levantin, les femmes surtout, ou, comme disait Homère, παλλακίς, πάλλαξ, πάλληξ, *la femme achetée, la concubine.*

... ἐμὲ δ' ὠνητὴ τέκε μήτηρ
παλλακίς[1].

Le chevalier d'Arvieux passe de Smyrne à Alexandrie, sur un vaisseau anglais (fév. 1658) : « Ce vaisseau étoit beau et grand. Des marchands turcs l'avoient frêté pour porter en Égypte un grand nombre d'esclaves des deux sexes qu'ils y alloient vendre.... La plus vieille des filles ne paraissoit pas avoir dix-huit ans. C'étoient des Polonoises, des Moscovites et des Circassiennes que les Tartares avoient enlevées dans leurs courses et qu'ils étoient venus vendre à Constantinople ou à Caffa. Elles étoient bien faites et parfaitement belles. Les Polonoises et les Moscovites étoient chrétiennes[2]. » Pour désigner ces femmes achetées, les mots πάλλαξ, παλλακίς, etc., sont grecs : le *pellex* latin et le *balaka* sanscrit nous les prouvent indo-européens. Mais le commerce primitif transporta ces mots chez les Sémites du littoral méditerranéen. Sous les formes פלגש, *pilleges*, et פילקתא, *pilakta*[3], ils ont été adoptés par les Hébreux et les Araméens : ils se trouvent déjà dans les livres les plus anciens de la Bible. A lui seul, l'échange de ces noms montrerait quelle ancienneté et quelle extension eurent les échanges de cette marchandise. L'exemple des corsaires francs serait encore là pour nous en expliquer les multiples profits et plaisirs. Strabon durant la période gréco-romaine nous en expose tout au long les commodités et les bénéfices. Ce commerce est de tous le plus profitable et le plus commode[4]. On enlève en Grèce des esclaves que l'on revend en Syrie et inversement. Car, en ce temps béni, tout être humain est objet de vente, et le « commerce des corps » est absolument légal. Les bénéfices diminuèrent beaucoup le jour où le préjugé chrétien limita la vente au « bois d'ébène ». Ils avaient diminué déjà quand le préjugé grec avait limité la vente aux Barbares ou, du moins, défendu la vente des Grecs chez les Barbares. Dans l'*Odyssée*, on n'a pas encore de tels raffinements. On achète ou l'on vend aux Phéniciens des « corps », sans s'inquiéter d'où viennent ces « corps » ni où ils vont. Le fils d'un roi de l'Archipel, Eumée, enlevé par les Sidoniens, est vendu de l'autre côté du Matapan, à Ithaque : le voilà esclave ou serviteur pour le reste de ses jours. Au XVII[e] siècle, les chrétiennes du Levant sont achetées par les gens de Naples ou de Livourne, et en passant à Kos, P. de la Valle cherche à voir la famille de « dame Catherine », une vieille servante de ses parents, que les corsaires ont enlevée tout enfant et

1. *Odyss.*, XIV, 202.
2. D'Arvieux, I, p. 150.
3. H. Lewy, p. 66.
4. Strab., XIV, 668.

qui, vendue à Naples, est devenue, comme Eumée, membre de la famille où elle sert.

Sur les bateaux de la Méditerranée primitive, les jeunes femmes faisaient prime, non seulement à cause des services rendus à l'équipage, — et ces navigations qui duraient des mois et des années ne pouvaient se faire sans femmes à bord[1], — mais surtout à cause du prix que l'on en tirait aux bazars de Sidon ou de Memphis. Ce monde levantin avait un grand besoin de femmes. Les hommes en ces temps heureux n'étaient pas seuls à posséder de beaux harems. Les dieux et les déesses possédaient des troupeaux de prostituées. Troupeaux et harems avaient sans cesse des vides à combler. Secoué par la tempête, le capitaine sidonien vouait à l'Astarté des Promontoires une femme de sa cargaison, comme le capitaine marseillais voue un cierge à Notre-Dame de la Garde. Le pieux accomplissement de pareils vœux se pouvait faire, sans bourse délier, en enlevant sur la première plage de débarquement les femmes et les filles attirées à bord. La légende grecque nous rapporte mille exemples de pareils enlèvements. Mais elle nous parle aussi de femmes et de filles vendues ou données par leurs pères et leurs maris aux navigateurs étrangers, jetées à la mer et transportées ainsi de Grèce dans les Iles, en Chypre, en Syrie et en Égypte. Augè, fille d'Aléos le Tégéate, est donnée par son père au héros navigateur Nauplios, qui va la vendre, elle et son fils, au roi de Mysie Teuthras : « Les filles de Myconc, dit Dapper, n'ont rien de désagréable ni de rebutant. Au contraire, on peut dire qu'elles sont belles et de riche taille. Il y a quelque temps, un capitaine de vaisseau chrétien en ayant voulu emmener une, avec le consentement du père qui la lui avait vendue, elle ne voulut jamais s'y résoudre, ce qui causa un fort grand désordre dans l'île, toutes les femmes s'étant attroupées qui remplirent la ville de tumulte et de cris[2]. »

Passons aux métaux et minerais.

Pour l'un d'eux, nous avons un souvenir certain, car il semble bien que l'or, si employé dans l'armement et la parure homériques, porte en grec un nom sémitique : tout le monde admet que χρύσος, *khrusos*, est la transcription exacte de חרוץ, *khrous*. Nous savons déjà comment les Phéniciens, les premiers, exploitèrent les mines d'or de l'Archipel : Hérodote a vu leurs galeries sur la côte de Thasos qui regarde Samothrace ; le nom sémitique de *Siphnos, la Mine*, est toujours resté à l'autre île célèbre par ses mines d'or[3]. Mais il est d'autres métaux pour alimenter ce commerce primitif. L'*Odyssée* nous parle de navigations métallifères. Athèna se présente à Télémaque comme un prince des Taphiens,

1. Voir le curieux récit de Euphénios le Karien (Pausanias, I, 3, 27). C'est une histoire de sauvages dans les Iles de la mer Extérieure, ou plutôt de grands singes, *sans* voix, qui veulent violenter les femmes du bateau, ταῖς δὲ γυναιξὶν ταῖς ἐν τῇ νηΐ : on finit par leur jeter une femme barbare, βάρβαρον γυναῖκα ἐκβαλεῖν, qu'ils traitent d'une terrible façon, οὐ μόνον ᾗ καθέστηκεν ἀλλὰ καὶ τὸ πᾶν ὁμοίως σῶμα.

2. Dapper, *Descript.*, p. 354.

3. Hérod., VI, 47. Cf. H. Blümner, IV, p. 19.

4. Voir plus haut.

Mentès, qui « s'en va sur la sombre mer, vers Témésa, pour chercher du cuivre et porter du fer poli »,

> πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον ἐπ' ἀλλοθρόους ἀνθρώπους,
> ἐς Τεμέσην μετὰ χαλκόν· ἄγω δ' αἴθωνα σίδηρον[1].

Parmi les Anciens, certains retrouvaient cette Témésa homérique dans le Sud de l'Italie. Sur le golfe de Sainte-Eufémie, une ville de *Temesa* ou *Tempsa* possédait d'anciens établissements miniers, des cuivrières, que sans cesse les peuples étrangers, Ausones, Étoliens, Carthaginois ou Romains, disputèrent aux Bruttiens indigènes. Près de cette ville, un compagnon d'Ulysse, Πολίτης, avait un sanctuaire auquel le pays pendant longtemps avait dû payer la dîme[2].... Il est possible que les marins de Taphos, c'est-à-dire de la mer Ionienne, aient déjà connu le chemin de cette Italie méridionale, qui plus tard devint la Grande Grèce. Ils y trouvaient le cuivre dont leur pays a toujours manqué (la Grèce si riche en argent et en zinc n'a pas de cuivre). Ils l'échangeaient contre le fer qu'ils fabriquaient sans doute dans leurs forges catalanes. Mais si le fer des Taphiens trouve une clientèle en Italie, c'est que le fer italien n'est pas encore exploité : la grande île du fer, l'île d'Elbe, n'a pas encore ouvert ses mines. Car du jour où ces mines abondantes et pures seront ouvertes, leurs produits chasseront des eaux italiennes toute concurrence étrangère. Nous verrons bientôt, en effet, qu'il fut un temps où l'île d'Elbe ne produisait pas le fer, mais le cuivre.

D'autres, parmi les Anciens, cherchaient la Témésa homérique dans la Tamassos chypriote, qui, elle aussi, avait des mines de cuivre. Ces mines[3] étaient situées au centre de l'île, dans les montagnes couvertes de forêts : l'abondance de combustible les rendait faciles à exploiter[4]. Les cuivrières chypriotes ont eu, dans tout le monde antique, une juste renommée.

Que l'on prenne l'une ou l'autre de ces Témésa, il semble difficile de ne pas rapprocher ce nom de lieu du sémitique חמס, חמש, *temes*, qui veut dire *la fonderie*[5]. Il est impossible, seulement, que le roi des Taphiens aille par mer à la Fonderie chypriote : Tamassos était dans les montagnes, au centre de l'île. Mais, de même que la *Mine* de l'Archipel, Siphnos, avait sa *Fonderie* ou sa *Raffinerie* sur la côte de l'île voisine, Sériphos, il semble que les *Fonderies* chypriotes, *Tamassos*, avaient une annexe, forge ou raffinerie, dans un port de la côte Sud-Ouest, à Kourion, Κούριον. Pour toutes les langues sémitiques, le mot כור, *kour*, désigne *le four* et *la forge* des métallurgistes; une des villes de Juda porte le nom de *Kour Asan*; Kourion était le lieu d'invention des briques, des forges de cuivre, des tenailles, du marteau et de l'enclume, *tegulas invenit Cinyra Agriopae filius et metalla aeris, utrumque in insula Cypro; item forcipem,*

1. *Odyss.*, I, 184.
2. Strab., VI, 255.
3. Pour tout ceci, voir H. Blümner, *Technol. und Terminol.*, IV, p. 61 et suiv.
4. Strab., XIV, 684; VI, 255.
5. Cf. H. Lewy, p. 147.

martulum, vectem, incudem[1]; *apud Cyprum mons aeris ferax quem Cypri Corium vocant*[2]. Kinyras, d'après la légende chypriote, était le père du héros Koureus, fondateur de Kourion : lui-même était venu de Syrie ou d'Assyrie apporter en Chypre le culte d'Aphrodite[3]. Les poèmes homériques connaissent déjà ce Kinyras, qui fait présent à Agamemnon d'une admirable cuirasse[4]. Ces rapports onomastiques et légendaires entre Mines et Forges, Fonderies et Raffineries, Siphnos et Sériphos, Tamassos et Kourion, peuvent nous être mieux expliqués par des exemples historiques ou contemporains. Au temps de Strabon, c'est à Populonium, sur la côte italienne, en face du Porto Ferrajo actuel, du Port au Fer de l'île d'Elbe, qu'est traité le minerai importé de cette île; l'île minière n'a ni les forges ni les fonderies : εἴδομεν τοὺς ἐργαζομένους τὸν σίδηρον τὸν ἔκ τῆς Αἰθαλίας κομιζόμενον· οὐ γὰρ δύναται συλλιπαίνεσθαι καμινευόμενος ἐν τῇ νήσῳ[5]. « Rio Marina, disent encore nos *Instructions nautiques* en parlant des côtes Est de l'Ile d'Elbe, Rio Marina est le port principal d'embarquement pour les minerais de fer de cette partie de l'île; ces minerais sont conduits sur la côte d'Italie en face, où ils sont traités[6]. » Piombino redevient aujourd'hui la Populonium de Strabon : indigènes et étrangers, Anglais, Français et Italiens, y installent des fonderies pour traiter les minerais de l'île d'Elbe[7].

1. Plin., VII, 57.
2. Serv., *ad Aeneid.*, III, 111.
3. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v.
4. *Iliad.*, XI, 20.
5. Strab., V, 223.
6 *Instruct. naut.*, n° 731, p. 45.
7. Cf. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2274, p. 7 : Piombino is more than ever indicated as the best place for the manufacture of pig-iron. There are already large works there, such as the *Magona d'Italia* for the making of tin plates. These works, the property of Messrs. Spranger, Ramsay and Co, have been greatly increased by the addition of steel rolling mills and generally use the iron of Elban or other mines. The *Societa delle Ferriere Italiane* has also a foundry at Piombino. The *Societa degli Alti Forni* is opening its first furnace and the principal French firm of iron-masters has bought a large piece of ground for the erection of important blast furnaces. One thing appears certain, that the little town of Piombino is about to undergo a considerable development (mai 1899).

CHAPITRE III

TISSUS ET MANUFACTURES

μυρί' ἄγοντες ἀθύρματα....
Odyss., XV, 416.

En échange des bois, vivres, esclaves et minerais qu'ils emportent, les Phéniciens apportent leurs milliers d'*athurmata*,

... μυρί' ἄγοντες ἀθύρματα νηὶ μελαινῇ[1].

Le mot *athurma* signifie toute amusette pour les enfants,

... ὡς ὅτε τις ψάμαθον παῖς ἄγχι θαλάσσης,
ὅστ' ἐπεὶ οὖν ποιήσῃ ἀθύρματα νηπιέῃσιν...,
παῖδα δὲ ὣς ἀτίταλλε δίδου δ' ἄρ' ἀθύρματα θυμῷ[2]...,

et tout ornement pour les femmes, κόσμια φύσει μὲν ἀθύρματα ὄντα ταῖς μέντοι γυναιξὶ σπουδαῖα[3]. C'est *parure* et *bijou*, et c'est *joujou* : en un mot, *camelote* est la vraie traduction d'*athurma*. Les Phéniciens arrivaient avec des vaisseaux pleins de camelote, c'est-à-dire de marchandises pour Barbares, de verroterie pour nègres : παντοῖα ἀγαθὰ, φόρτια 'Ασσύρια καὶ Αἰγύπτια, dit Hérodote[4]. Toute camelote pour le trafic entre civilisés et sauvages se compose essentiellement de trois ou quatre articles : cotonnades et tissus, armes et ustensiles, verroteries et parures, alcool et boissons fermentées. Le *Périple de la mer Érythrée* énumère les marchandises qui se peuvent vendre aux Barbares de la mer Rouge : ce sont des verroteries diverses, ὑαλὴ λιθία σύμμικτος, des tissus, ἱμάτια, χιτῶνες, σάγοι, du vin, des vases d'or et d'argent, des statues, etc.[5].

Il est inutile d'insister sur le vin et les autres boissons fermentées. Les Phéniciens « intoxicaient » alors les sauvages de la mer Intérieure, comme nous « intoxiquons » aujourd'hui les sauvages des mers africaines ou malaises. Seul

1. *Odyss.*, XV, 460.
2. *Iliad.*, XV, 363 ; *Odyss.*, XVIII, 323.
3. Eustath., *ad Homer.*, 1786, 32.
4. Hérod., I, 1 ; III, 136.
5. Cf. *Geog. Graec. Min.*, éd. Didot, I, pp. 264, 271, 275-79, 295.

le moyen différait un peu, et l'intensité. Les gens de Tyr ou de Sidon n'avaient pas encore les alcools de Hambourg. Mais nous avons expliqué comment les vins et autres boissons fermentées, *oinos*, *nektar* et *massikos*, furent sans doute mis à la mode par eux Le nektar, vin parfumé de plantes aromatiques, était l'équivalent des vermouth, absinthe, byrrh, etc., que nous vendons aujourd'hui dans tous les ports levantins : le bonheur des dieux grecs, qui passent leurs jours à boire le nektar, ressemble extrêmement aux heureuses matinées du capitaine marseillais assis devant son absinthe, à la terrasse du grand *Café Glacier*; le *mélange* de Kirkè, κυκεών, a chez nous ses équivalents dans les nombreux *mélanges*, chers à nos habitués d' « apéritifs ». Voyons les autres camelotes.

*
* *

I. *Tissus.* — La longue et minutieuse étude qu'a faite Helbig des vêtements homériques[1] n'a pas résolu tous les problèmes. Quelques termes homériques restent toujours obscurs. Certains mots n'ont pas été conservés dans la Grèce historique et les modes homériques ont ensuite disparu. Un grand nombre de points me semblent pourtant démontrés. Les vêtements homériques sont de deux sortes, les uns de laine, les autres d'une matière raide et brillante, chanvre ou lin.

Les vêtements de laine, *chlaina* des hommes et *péplos* des femmes, portent des noms sûrement helléniques, indigènes : « La *chlaina*, dit Helbig, semble avoir été faite de laine de mouton; elle est portée non seulement par les gens de distinction, mais aussi par les gens de basse condition, les porchers et leurs compagnons, les domestiques des prétendants, etc. Le substantif *chlaina* semble dérivé du radical χλι qui signifie *réchauffer*; le verbe χλιαίνω en dérive aussi ». La *chlaina* est le grand manteau, la cape, que tous les peuples méditerranéens endossent le matin et le soir, quand ils sortent dans la rue, pour éviter la fraicheur de l'aube ou le frisson de la fièvre au coucher du soleil. « *Péplos*, dit Helbig, désigne le vêtement principal des femmes, mais aussi les couvertures que l'on étend sur les chars de combat et sur les sièges. Il indiquait donc à l'origine une pièce d'étoffe non cousue, dont on s'enveloppait ». La racine grecque πελ, *couvrir*, a donné aux Grecs historiques πέπλωμα, aux Grecs modernes πάπλωμα, cf. le latin *palla*, *pallium* : d'où πέπλος. De même l'autre vêtement des femmes, *héanos*, se doit rapprocher du verbe ἕννυμι, *vêtir*, du substantif ἐσθής, et du latin *vestis*. Il semble donc que les tissus et feutres de laine sont des produits indigènes : faits par les femmes ou les artisans du pays, ils gardent leurs noms indigènes, helléniques. Les voyageurs du XVIIe siècle recommandent l'usage des manteaux, des « capots », de l'Archipel, si commodes pour la navigation :

1. Cf. *L'Épopée homér.*, trad. Trawinski, p. 216 et suiv.

Tous les mariniers ont des capots et ce meuble me semble si nécessaire, non seulement aux mariniers mais à tous ceux qui vont sur la mer, que je ne scay comment on s'en peut passer en un long voyage : on s'en sert en un besoin pour matelas et pour couverture; avec un capot, vous vous pouvez asseoir et coucher où vous vous trouvez et sans que cela vous poisse tous vos habits; s'il pleut ou vente, vous pouvez aller à l'air avec votre capot et vous ne craignez dessous un capot ni l'eau ni le froid[1]. (Les meilleurs capots étaient en poils de chèvre et se fabriquaient à Zia). Les capots de poils de chèvre que l'on travaille en cette île sont fort commodes; l'eau ne les perce pas facilement; cette étoffe n'est d'abord qu'une espèce de toile fort lâche; mais elle s'épaissit et devient fort serrée en sortant de chez les ouvriers qui la foulent aux pieds sur le sable de la mer encore mouillé; après qu'elle est bien amollie et souple, on l'étend au soleil avec des contrepoids de pierre, de peur qu'elle ne se ride trop promptement; les fils se rapprochent peu à peu et se serrent les uns contre les autres, de manière que toute cette étoffe se retient également[2].

Les indigènes de l'Archipel franc ne fabriquent que ces étoffes grossières; les beaux draps leur viennent de Provence et de Languedoc. A la fin du XVIIe siècle, les nombreuses manufactures du Languedoc fabriquent des draps fins, analogues aux draps anglais et hollandais; le Dauphiné et la Provence fabriquent les draps communs. Les trois grandes puissances, France, Angleterre et Hollande, qui se disputent les marchés du Levant, ont la draperie comme principal article d'échange. De 1700 à 1705, les Français exportent 61 831 pièces de draps dans les Échelles et l'exportation s'élève à 15 485 pièces pour la seule année 1716[3].... Les indigènes de l'Archipel homérique achètent aussi leurs tissus fins à l'étranger. Mais ce ne sont pas des draps, des tissus de laine : les étrangers d'alors, venus des pays chauds, n'usent pas de vêtements aussi lourds. Ce sont des toiles, des tissus de chanvre ou de lin. Dressez la liste des noms homériques désignant ces tissus : *pharos*, *othone*, *lita*, *chiton*, aucun ne semble grec. Au Moyen-Age et jusqu'à nos jours, les étoffes venues chez nous de l'étranger portèrent des noms étrangers : les soies de Bagdad furent des *bagadel* ou *baldacchino*; les brocarts d'or arabes, *mahremah* ou *nakh*, furent des *maramato*, *nacco* ou *nacchetto*; les étoffes de Perse, *taftah*, sont encore des *taffetas*; les peluches arabes, *khaml* ou *khamlah*, ont servi de modèle à nos *camelots*, etc. L'Égypte dans ce commerce figurait pour ses toiles de lin : « Le *boccassin* était une simple toile de lin; mais les tisserands égyptiens savaient lui donner une telle finesse et un tel brillant, qu'on pouvait la prendre pour de la soie; on la fabriquait aussi en Chypre[4] ». Les noms d'étoffes homériques, qui ne présentent aucun sens en grec, ont tous des équivalents dans les langues sémitiques.

Toutes les langues sémitiques ont le vocable *kitinu* (assyrien), *kitonou* (arabe), *kitana* (araméen), *kutonet* ou *ketonet* (hébreu), pour désigner une sorte de vête-

1. Thévenot, I, chap. 70.
2. Tournefort, I, p. 338.
3. P. Masson, *Hist. du Com. français dans le Levant*, p. 514.
4. Sur tout ceci, cf. W. Heyd, *Commerce du Levant*, II, p. 690 et suiv.

ment : la transcription grecque *kithon* ou *chiton*, κιθών ou χιτών, rend exactement compte du כתון, *kiton*, sémitique. « Ce vêtement, à l'origine, était de lin, τὸν λίνεον κιθῶνα, dit Hérodote; il était propre aux peuples de la mer, aux Ioniens; à vrai dire, il n'était pas ionien, mais karien, ἔστι δὲ ἀληθέϊ λόγῳ χρεωμένοισι οὐκ Ἰὰς αὕτη ἡ ἐσθὴς τὸ παλαιὸν ἀλλὰ Κάειρα : jadis, en effet, tous les vêtements grecs de femme étaient semblables à ceux que nous appelons *doriens* ». Thucydide nous explique bien ce dernier mot, en nous disant que les Athéniens quittèrent les cheveux longs et les chitons de lin des Ioniens pour prendre les vêtements (de laine) des Doriens, χιτῶνάς τε λινοῦς ἐπαύσαντο φοροῦντες. Le *chiton* est un vêtement de lin : « le *chethon*, dit Josèphe, est pour nous le lin[1] ». Dans les poèmes homériques, le *chiton* brillant, σιγαλόεις, souple, μαλακός, fin, λεπτός, comme pelure d'oignon, οἷόν τε κρομύοιο λοπὸν, blanc comme le soleil[2], est bien un tissu de lin, un *bocassin*, et c'est un tissu qui a dû venir à l'origine de Syrie, comme les fins et brillants bocassins du Moyen Age venaient à l'origine d'Égypte. Mais la popularité même de ces bocassins amena la contrefaçon : on fabriqua en Occident un article similaire qui bientôt n'eut plus rien de l'original; le nouveau bocassin n'était plus une toile de lin, mais une grossière cotonnade du genre de la futaine[3]. Chez les Hellènes, fileurs et tisseurs de laine, le *chiton* devient pareillement un vêtement de laine.

Les mêmes épithètes, *fin*, *brillant*, *souple*, etc., sont données par le poète aux *othones* et au *pharos* : λεπταί, ἀργενναὶ ὀθόναι, ἀργύφεος, λεπτός, νηγάτεος φᾶρος, et le *pharos* est aussi ἐυπλυνής, *bien lavé*. Au temps de Diodore, Malte est célèbre par ses ateliers de tous genres, mais surtout par les tissus de ses *othons* qui ont une finesse et une souplesse toutes spéciales, τεχνίτας τε γὰρ ἔχει παντοδαποὺς ταῖς ἐργασίαις κρατίστους δὲ τοὺς ὀθόνια ποιοῦντας τῇ τε λεπτότητι καὶ τῇ μαλακότητι διαπρεπῆ[4]. Les deux épithètes de Diodore nous reportent aux épithètes homériques, χιτὼν μαλακός, λεπταὶ ὀθόναι, et le mot *othon*, ici conservé, est l'*othone* homérique. « Malte, ajoute Diodore, est une colonie phénicienne : elle fut l'entrepôt et le refuge des marines phéniciennes dans leur exploitation de la mer Occidentale. » Malte joue pour les Anglais d'aujourd'hui le même rôle : les cotonnades anglaises remplacent à Malte les *othones* phéniciens, car l'*othon* grec, ὀθόνη ou ὀθόνιον, n'est que la transcription du mot אטון, *athon*, de l'Écriture : *athon* signifie *tissu de lin*.

Le *pharos* est une sorte de vêtement que portent hommes et femmes; mais il peut servir aussi de lange, de linceul ou de voile marine. « Ce terme désigne une étoffe qui ne peut avoir été que de la toile; le *pharos* était un vaste manteau de lin, un vêtement de luxe que seuls les gens riches pouvaient se procurer[5] », une sorte de long tour de cou qui tombait en deux larges bandes pour couvrir

1. Thucyd., I, 6; Hérod., V, 87-88; Joseph., *Ant. Jud.*, III, 7, 2.
2. Cf. Helbig, p. 210.
3. Cf W. Heyd, II, p. 703.
4. Diod., V, 12.
5. Cf. Helbig, p. 245 et suiv.

la poitrine, mais que l'on peut aussi ramener sur la tête pour s'en couvrir le visage,

πορφύρεον μέγα φᾶρος ἑλὼν χερσὶ στιβαρῇσιν
κὰκ κεφαλῆς εἴρυσσε κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα[1].

Certains peuples de la Méditerranée portent encore des vêtements analogues, qui peuvent servir à double et triple fin :

Une autre pièce de l'habillement sarde, qui est un reste de l'antiquité très reculée, un vêtement très utile, est la *saccu da coperri* (*sagum* à couvrir). Il est encore en usage parmi les campagnards. Ce n'est qu'une pièce d'étoffe de laine noire, large d'une demi-aune et longue d'une aune et demie, assez semblable à un châle long. Elle n'a ni ouverture ni fente quelconque. Elle se place sur la tête, couvrant à la fois les épaules, une partie du dos et le devant du corps jusqu'à la moitié des jambes et servant de capuchon. Mais le paysan, muni déjà de ce dernier, met simplement la *saccu* sur ses épaules, de la même manière qu'un châle oblong et alors il l'agrafe sur la poitrine. Ce vêtement est très commode pour voyager. Ce n'est qu'un vêtement pour la pluie et pour l'hiver. Mais en voyage il sert de lit, de couverture et même de tapis pour prendre ses repas à la campagne. J'en ai vu de très élégants faits d'étoffe assez fine, avec des franges aux deux extrémités et des glands de couleur aux quatre coins. On y adapte des agrafes placées de façon à bien serrer les deux [bandes] par devant[2].

C'est ainsi qu'il faut imaginer le *pharos* homérique : manteau le soir ou sous la pluie, couverture, tapis, voile, etc., il est d'ordinaire porté sur la tête ou sur les épaules, afin de ne pas gêner les bras ni la marche, comme une sorte de châle, καλύπτρα, κρήδεμνον, ou comme les ceintures de flanelle que nos troupiers coloniaux portent tantôt autour des reins et du buste et tantôt en turban sur la tête. C'est exactement ce que désigne dans l'Écriture le *par* ou *phar*, פאר, dont *pharos*, φᾶρος, est une excellente transcription. Dans l'Écriture, les *phares de lin* sont portés par les prêtres, les fiancés et les femmes riches. L'*Exode* mentionne, — après les *keton* de byssos tissé, faits pour Aaron et pour ses fils : χιτῶνας βυσσίνους, traduisent les Septante, — les *phares* de byssos. Ézéchiel oppose ces *phares* de lin, que les prêtres doivent revêtir à l'intérieur du temple, aux vêtements de laine qu'ils peuvent porter au dehors[3] : nous pourrions de même, dans les vers homériques, opposer les *phares* de lin, que portent les gens de condition et qui sont un vêtement d'apparat, aux *chlainai* de laine, aux capes de feutre des pauvres gens, aux capots et manteaux des jours ordinaires.

Le mot *lili*, *lita*, ne se trouve que dans Homère et à ces deux cas : les philologues lui cherchent vainement une étymologie grecque. Les scholiastes expliquaient avec raison que les poèmes homériques mentionnent deux sortes

1. *Odyss.*, VIII, 83-84.
2. De la Marmora, *Voy. en Sardaigne*, I, p. 215.
3. *Exode*, XXXIX, 28 ; *Ézéch.*, XLIV, 12 ; XXIV, 17 et 53 ; *Es.*, LXI, 3, 10.

de couvertures, les unes blanches, non teintes, que l'on mettait en dessous (c'est notre *lita*), les autres teintes, pourprées, que l'on mettait en dessus, *rhègea* : τῶν μὲν στρωμάτων, τὰ μὲν κατώτερα λῖτα εἶναι ἤτοι λευκὰ καὶ μὴ βεβαμμένα, τὰ δὲ περιστρώματα ῥήγεα καλὰ πορφύρεα[1]. Les *lites* sont des couvertures de char ou de siège. Ce sont aussi des linceuls flexibles dont on entoure le cadavre de Patrocle. On est en droit de conclure, dit Helbig, que *lite* signifie *pièce de toile*[2]. La racine sémitique לוט, *l.u.th*, qui signifie *couvrir*, *cacher*, a donné en hébreu לוט, *louth*, qui veut dire *voile*, *toile* — *telam*, traduit la Vulgate — et en arabe *louthoun* ou *lithoun* qui veut dire *manteau*. La transcription de *louth* ou *lith* en λῖτος ne souffre aucune difficulté : le ט sémitique est souvent rendu par un τ grec.

Il est un autre tissu que les Phéniciens durent certainement introduire avec eux. Le mot שק, *sak*, dans l'Écriture, désigne la toile rude et grossière qui sert pour l'emballage des matières solides, mais que l'on emploie aussi comme vêtement de mortification et de deuil — nous disons encore « le sac et la cendre » — et comme couverture pour la nuit. Les Grecs en firent leur σάκκος. Le mot est ensuite passé à tous les peuples commerçants : nous avons encore nos *sacs* et notre *toile à sac*. Mais le mot *sakos* des poèmes homériques n'a pas ce sens : il veut dire *bouclier* ; il est synonyme de ἀσπίς.

Sidon aux temps homériques semble donc avoir été le grand atelier de tissage et le grand port des tissus, tout à la fois Manchester et Liverpool. Les femmes travaillaient aux métiers pendant que les hommes s'adonnaient à la navigation : c'est l'état social que l'*Odyssée* nous décrit chez les Phéaciens, ces voituriers de la mer,

ὅσσον Φαίηκες περὶ πάντων ἴδριες ἀνδρῶν
νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαύνεμεν, ὣς δὲ γυναῖκες
ἱστῶν τεχνῆσσαι[3].

A Sidon, les tisseuses sont en même temps d'habiles teinturières. Au témoignage concordant de tous les Anciens, c'est en Phénicie qu'a été trouvée la teinture de luxe, la pourpre. Les poèmes homériques la connaissent déjà. Ils nous vantent les *phares* de pourpre,

πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔχων,

les tapis de pourpre, les couvertures de pourpre, et les cuirs et les ivoires pourprés. Les femmes de Méonie et de Karie ont la réputation de mieux teindre tous ces objets,

ὡς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ
Μῃονὶς ἠὲ Κάειρα παρήιον ἔμμεναι ἵππων[4].

1. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.
2. Helbig, p. 212, note.
3. *Odyss.*, VII, 108 et suiv.
4. *Iliad.*, IV, 140-141.

La teinture de pourpre, venue de l'étranger, s'est donc installée déjà parmi les populations indigènes, sur les côtes asiatiques de l'Archipel. Cela suppose une fréquentation très ancienne des marines sémitiques. Car de telles industries ne s'implantent pas du jour au lendemain. Il a fallu de longues années aux « pourprières » de Méonie ou de Karie pour égaler, puis surpasser leurs maîtres de Sidon. L'implantation de cette industrie put être, il est vrai, facilitée par telles habitudes que nous avons constatées plus haut : si Pâris ramène des brodeuses de Sidon, d'autres en ont pu ramener des teinturières.... De toutes façons, il est incontestable que les gens de Sidon ont pêché la pourpre dans l'Archipel et il semble que les notions des Anciens sur la pourpre restèrent toujours influencées par les théories plus ou moins justes des Sémites : la pourpre, dit Pline, est un coquillage qui vit *sept* ans, *purpurae vivunt annis plurimum septenis*, et qui a d'ordinaire *sept* pointes, *aculeis in orbem septenis fere*[1].

Or il faut bien noter et méditer les conditions d'établissement qu'implique toute pêcherie de pourpre[2]. Les coquillages ne peuvent pas être pêchés toute l'année. Aux approches de la canicule, ils se cachent durant trente jours, *latent circa Canis ortum tricenis diebus*, disent les Anciens. Au printemps, ils ne valent rien. C'est donc avant le printemps ou après la canicule qu'il faut les prendre, à la fin de l'hiver ou au début de l'automne, *capi eas post Canis ortum aut ante vernum tempus utilissimum*[2]. Fructueuse au début de l'automne, très profitable à la fin de l'hiver, la pêche de la pourpre ne coïncide pas avec la saison ordinaire de navigation, qui est l'été. Cette pêche ne peut donc pas être faite, ou du moins elle ne peut que très difficilement être faite, par des pêcheurs étrangers, venant de loin, qui n'adopteraient pas certaines habitudes spéciales pour leurs époques d'arrivée et de départ. Si les pêcheurs étrangers veulent quitter leurs ports d'attache et prendre la mer dès le milieu de l'hiver, ils peuvent atteindre les bancs avant les premiers jours du printemps. S'ils préfèrent la pêche d'automne, ils peuvent ne se mettre en mer qu'au milieu de l'été ; mais il leur faut demeurer sur les bancs jusqu'aux mauvais jours et rembarquer en plein mauvais temps d'équinoxe. Nous savons que ce sont là des habitudes tout à fait étrangères aux navigateurs anciens. On ne s'embarque pas au milieu de l'hiver. On ne reprend pas la mer après les tempêtes de l'équinoxe. Les bateaux pourpriers n'échappaient pas à cette loi : ils ne devaient prendre la mer, comme les autres, que durant l'été. Il faut donc à ces pêcheurs de pourpre des stations d'hivernage sur les lieux mêmes de pêche. Ils ne peuvent assidûment et fructueusement exploiter une côte que s'ils hivernent d'une campagne à l'autre et s'ils font ainsi les deux pêches consécutives de l'automne et du printemps : établis d'un été à l'autre auprès de leurs chaudières, ils peuvent alors prolonger leurs opérations jusqu'aux mauvais jours de l'hiver et les recommencer dès les premiers beaux jours de la nouvelle année.... Ajoutez que

1. Plin., IX, 61.
2. Pour tout ceci, cf. H. Blümner, I, p. 226 et suiv.

la manipulation de la pourpre exige des établissements assez compliqués et bien outillés. Il faut des saleries, des fourneaux avec des chaufferies à vapeur. Il faut deux jours de cuisson. Il faut d'énormes bassines et des quantités énormes de coquillages, car chaque mollusque donne à peine une larme, *purpurea sanies uti lacrima profluens*[1].... Tout cela suppose de la tranquillité, du loisir et surtout des bâtisses bien agencées, des établissements durables et fixes. Nous comprenons alors l'abondance des noms de lieux sémitiques sur les côtes à pourpre de Laconie, et la fréquence des sanctuaires d'Héraklès sur les côtes à pourpre du golfe de Corinthe, et la présence de noms ou de doublets gréco-sémitiques dans toutes les rades à pourpre du continent et des îles : il faut nous arrêter un peu longuement à ces stations pourprières; leur étude nous fera une fois de plus constater la véracité des auteurs anciens touchant les établissements sémitiques dans les mers grecques.



Fig. 53. — Monemvasie[2].

Sur les côtes d'Amorgos, célèbre par ses étoffes teintes, nous avons déjà rencontré une Halte phénicienne, *Minoa*. Une autre Minoa se retrouve sur les côtes laconiennes qui regardent la mer du Sud-Est. Ces côtes commencent au cap Malée et s'étendent du Sud au Nord jusqu'au golfe de Nauplie. Presque partout, les montagnes tombent abruptes dans la mer, ne laissant entre leurs contreforts que des plainettes pierreuses pour les cultures, et entre leurs sommets que de rares passages vers la plaine intérieure de l'Eurotas. Ces côtes sont à peu près désertes aujourd'hui. Elles n'ont ni ports ni villes. Mais aux siècles derniers elles avaient une échelle des Francs importante, la célèbre Monemvasie ou Malvoisie de Romanie. C'est un îlot rocheux, long d'un mille et large d'un quart de mille à peine, qu'un pédoncule de roches noyées rattache au continent. Les Vénitiens avaient bâti cette forteresse et cette ville de Malvoisie, qui ne tenait à vrai dire à la grande terre que par un pont jeté sur les roches et muni de tours. C'était un véritable Gibraltar vénitien au flanc de cette terre turque (la comparaison est de Frazer[3]), le type même d'un établissement étranger sur une côte barbare. Depuis l'affranchissement de la Grèce, Monemvasie tombe en ruines. De belles églises croulantes, de hautes arches isolées, de grandes maisons sans toit témoignent encore de son ancienne splendeur. Les *Instructions nautiques* nous disent :

1. Plin., IX, 60 et suiv.
2. Photogravure d'après la carte marine n° 1943.
3. Frazer, *Pausanias*, III, p. 389.

FIG. 54. — LES CÔTES DE LACONIE.
Photogravure d'après la carte marine n° 1457.

Monemvasie se trouve sur un ilot, long de neuf encablures de l'Ouest à l'Est, à angle droit sur la ligne de la côte; il est relié à la terre par une chaine de roches, au-dessus de laquelle il y a un pont de quatorze petites arches, long de 150 mètres. Le château, situé sur le sommet d'une colline, et la ville, bâtie sur la face Sud de l'ilot, sont entourés par deux murailles qui descendent à la mer. Les maisons, se surplombant les unes les autres, forment des rues inextricables. Un grand nombre d'édifices sont de construction vénitienne, mais sont aujourd'hui en ruines. Cette ville ne fait que peu ou point de commerce[1].

Cette page des *Instructions nautiques* pourrait nous apprendre toute l'histoire de ce mouillage. Durant les cinq ou six derniers siècles, les Italiens ou les Francs, thalassocrates étrangers, installés sur ce rocher circulaire, l'avaient fortifié contre toute incursion des terriens. Aujourd'hui, les indigènes naviguent. Ils ont abandonné ce mouillage peu sûr :

Pendant l'été, disent les *Instructions*, on trouvera un mouillage temporaire dans le Nord du pont par les fonds de 27 à 33 mètres, sable et herbes. S'il y avait, devant le cap Malea, un coup de vent du Sud ou du S.-O. accompagné d'une baisse du baromètre, on trouverait à ce mouillage une mer relativement calme, bien que les rafales passent avec une grande violence par-dessus la basse langue de terre; un navire, à ce mouillage, devrait être préparé à une saute du vent passant rapidement au Nord de l'Ouest, accompagnée d'une succession de fortes rafales.

Cet abri temporaire n'a jamais pu convenir aux marins helléniques. Mais, quelques milles plus au Nord, derrière le cap Liménaria, la côte se creuse d'un port bien abrité.

A 2 milles 1/2 dans le Nord de Monemvasia se trouve Port de Paleo, petite baie offrant mouillage aux caboteurs par 7 mètres d'eau, à l'abri de tous les vents du Nord et de l'Ouest. Il n'y a pas de ville, mais à environ 1/2 mille dans l'Ouest, près du rivage, gisent les ruines de Paleo Monemvasia, ancien *Epidauros Limera*.

Ce port, avec sa plage basse et ses eaux profondes, est du côté de la terre en communication facile avec la vallée de l'Eurotas : par un col assez bas, une route traverse les monts côtiers et mène à Sparte. Les Hellènes eurent ici leur échelle d'Épidaure Limera. Pausanias nous décrit cette ancienne ville que des marins grecs, des Épidauriens, ont fondée. De son temps, la ville hellénique est en ce port; mais sur le promontoire de Monemvasie existent déjà, comme aujourd'hui, des ruines de forteresse. Car, avant les Hellènes, des thalassocrates étrangers avaient exploité la côte et donné au promontoire le nom de Minoa. Nous retrouvons ici une *Halte* phénicienne toute semblable à notre Minoa de Mégare : Monemvasie est bien une *Ile du Repos*, *I-Minoha*, île et promontoire tout ensemble. Les Phéniciens, comme les Vénitiens, s'établirent sur ce rocher.

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 124.

La plage d'Épidaure leur offrait « des coquilles de toutes formes et de toutes couleurs », αἰγιαλὸς δὲ ὁ ταύτῃ παρέχεται ψηφῖδας σχῆμα εὐπρεπεστέρας καὶ χρόας παντοδαπῆς[1]. Ces parages devaient fournir les murex à pourpre de bonne qualité : « La pourpre de vase, dit Pline, nourrie dans la fange, et la pourpre d'algues n'ont aucun prix. Celle de roche est meilleure, quoique trop claire et trop légère encore. Celle de galet est la plus estimée.... Les pourpres ne peuvent pas vivre dans l'eau douce; elles meurent partout où une rivière vient se jeter à la mer[2]. » La côte laconienne sur l'Archipel n'est qu'une alternance de rochers et de plages de galets, sans une embouchure de fleuve.

Le promontoire donnait aux pêcheurs étrangers pleine facilité d'établissement et de défense. Il manquait seulement d'eau douce : les Vénitiens ont dû creuser plus tard des citernes. Mais la plage d'Épidaure a une excellente aiguade, une source profonde et très remarquable : « c'est un trou sans grande superficie, dit Pausanias, mais d'une grande profondeur[3] ». Les Phéniciens s'approvisionnaient à cette aiguade et leur nom de *source*, עין, *in*, lui resta comme aux sources mégariennes : c'est la fontaine d'*Ino*, Ἰνοῦς καλούμενον ὕδωρ. Un vieux rite subsista longtemps après le départ des Sémites : « A la fête d'Ino, on jette dans la source des *mazes*, des gâteaux de farine; si la source les engloutit, c'est de bon augure; si elle les rejette, c'est mauvais signe[4]. » Frazer remarque avec justesse que cette coutume des gâteaux, jetés dans les sources comme augures, est universelle. Mais ici le mot *maze* semble dater la coutume. Nous avons déjà rencontré ce mot aux fêtes nocturnes de Phigalie. Sur les bords de la Néda, où les témoins sémitiques apparaissent en si grand nombre, ces *mazes* étaient servis dans un festin religieux nommé *mazon*, μάζων. Bochart signalait la parenté de ces mots avec les מזון, *mazon*, *nourriture*, et מצה, *masa*, *gâteau*, hébraïques : la petite différence d'orthographe entre « masa » et « maza » est négligeable. [Ce n'est pas que, dans מצה, masa, le צ médian puisse être rendu autrement que par un σ ou un τ; mais il arrive souvent que le même mot hébraïque prenne indifféremment le ז, *zaïn*, ou le צ, *tsadé*, et le ζ grec rend exactement le *zaïn*. Il faudrait donc supposer un double original מצה, *masa*, et מזה, *maza*, de même que nous avons זעק, *zaq*, et צעק, *saq*, זהב, *zab*, et צהב, *sab*. Pour ce double *maza* et *masa*, nous aurions peut-être un indice : au chap. XLV, v. 29, de la Genèse, les Septante traduisent מזון, *mazon*, par ἄρτους, *pains*, comme si le texte portait מזות, *mazot*, pluriel de *maza*].

Au Sud de leur *Halte* laconienne, les Phéniciens eurent leur *Pêcherie* principale, צידה, *Sid'a*, Σίδη, *Sidè*. Les Hellènes se souvenaient que cette ville avait gardé le nom de sa fondatrice Sidè, fille de Danaos. C'était une vieille ville préhellénique, qui disparut comme Minoa aux temps grecs : ses habitants furent transportés ailleurs, disait-on; Boios l'Héraklide les emmena pour fonder sur le

1. Paus., III, 23, 7.
2. Plin., IX, 60-61.
3. Paus., III, 23, 5. Cf. Frazer, III, p. 388.
4. Paus., *id.*, *ibid.*

détroit la ville de Boiai. Sidè occupait sans doute, un peu au Nord du cap Malée et près du cap Kamili, dans une rade bien couverte, sur une plage de sable et près d'une source abondante, la butte rocheuse, isolée de toutes parts, qui porte aujourd'hui une chapelle de Saint-Georges[1]. Deux autres vieilles villes, Etis et la Ville d'Aphrodite, disparurent en même temps que Sidè; on les disait fondées par les peuples de la mer, par Énée en l'honneur de sa mère et de sa fille.

Au Nord de la *Halte* et du port de la *Source*, nous avons étudié déjà[2] le *Déversoir*, *Zarax*, זרק, *Zarak*, dans ce port d'Hiéraka, que nous décrivent les *Instructions nautiques* : « Entouré par de hautes terres et tourné au Nord, il



Fig. 55. — Zarax[3].

est difficile à prendre à cause de son étroite entrée qui n'a que 1 encablure 3/4 de largeur. En dedans des pointes de l'entrée, le port court à l'Ouest, se rétrécit en un petit bras de mer ayant 1/2 encablure de largeur et 2 encablures 1/2 de longueur, avec des fonds de 3m,6 à 5m.5, vase, utilisable seulement pour les petits bâtiments. Le port se termine en un grand lagon, sans profondeur et garni de piquets de pêche. Il n'y a pas de village[4]. » Ce long fjord est désert aujourd'hui. Les indigènes n'ont que faire de ce mouillage qui n'est pas accessible aux routes terrestres et que des montagnes de 1100 à 1200 mètres encerclent de toutes parts. Sans route vers l'intérieur, sans plaine pour des champs cultivés, une ville ou un village ne pourraient vivre ici que de la mer et ne servir qu'aux peuples de la mer. A l'entrée de la passe, sur une acropole abrupte que la mer ceint de trois côtés et qu'un mur cyclopéen borde du côté de

1. Sur tout ceci, cf. Frazer, III, p. 384.
2. Sur *Zarax* et *Rhoio*, voir plus haut. p. 232.
3. Photogravure d'après la carte marine n° 1943.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 125.

la terre, se dressent encore les ruines de Zarax, « fondation d'un étranger venu en Laconie », dit Pausanias. « Les murailles ressemblent à celles de Mycènes, disent les explorateurs; avec leurs portes et leurs corridors voûtés de style mycénien, elles remontent certainement à une très haute antiquité[1]. » Des ruines de chapelles prouvent que ce refuge fut connu et fréquenté des navigateurs récents, comme des premiers thalassocrates. Il nous a semblé que l'étymologie sémitique de זרק, *Zarak*, le *Courant* ou le *Déversoir*, nous était certifiée par un de ces doublets anthropomorphiques, auxquels nous sommes habitués : *Rhoio* (ῥέω, *couler, verser*) est fille de *Zarax*.

La dernière ville laconienne sur cette côte était *Brasiai* ou *Prasiai*. On y gardait aussi le souvenir d'Ino : « Les indigènes racontent que Kadmos jeta dans la mer un coffre où il avait enfermé sa fille Sémélè et son petit-fils Dionysos. Poussé par le flot, le coffre aborda chez eux; ils enterrèrent Sémélè qui était morte; Ino, qui errait sur la mer, vint élever Dionysos dans une caverne que l'on montre encore[2]. » Nous avons étudié à Mégare, ville de la caverne, des sources, des *Ino*, sous roche. Les Laconiens ajoutent que leur ville s'appelait jadis *Oreiates*, et qu'elle prit son nouveau nom *Brasiai*, de ce coffre rejeté (βράσσω) par le flot. Ces légendes de double fondation, qui servent à expliquer pourquoi la même ville s'appelle tour à tour *Aipeia* et *Soloi*, nous sont familières. Il est probable que nous avons encore ici un doublet : *Oreiates*, Ὀρειάται, est un nom grec ; *Brasies* ou *Prasies*, — car la plupart des auteurs disent Πρασιαὶ, — est probablement étranger. On retrouve ce nom auprès de Marathon, sur la façade orientale de l'Attique, en ce port Raphti dont nous avons vu l'importance pour les caboteurs de l'Euripe (cf. p. 69, 70 et fig. 7). Le mouillage n'a jamais eu grande valeur pour les indigènes : il est désert aujourd'hui; mais les îlots qui le ferment durent fournir une station commode aux marines primitives : « L'îlot Raphti (*du Tailleur*) ou de la Statue a moins de deux encablures de largeur; il est haut de 90 mètres. On y voit les restes d'une statue colossale qui de loin paraît avoir la position d'un tailleur assis; de là son nom. En dedans de l'îlot Raphti gisent les îlots Praso et Raphtipoulo plus petits qui diminuent beaucoup la surface du mouillage : il y a néanmoins pour mouiller un espace considérable. On peut faire de l'eau dans ce port. Le voyage d'Athènes dure cinq heures[3]. » Pausanias vit en cet endroit le tombeau d'Érysichthon, mort en ramenant la théorie de Délos. Les fouilles ont prouvé, par l'abondance des poteries dites mycéniennes, que cette Prasiai d'Attique avait été un centre important de l'Archipel primitif[4]. Quelle est au juste la signification de ce nom étranger? Le doublet, que nous fournit Pausanias *Oreiatai-Prasiai*, me semble inexplicable par une étymologie sémitique. Mais il suffirait d'une très légère correction pour nous l'expliquer tout aussitôt. Au lieu de ὀρειάται, *oreiates*,

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 390; Hitzig et Blümner, II, p. 861.
2. Paus., III, 24, 3-5.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 156.
4. Cf. Frazer, V, p. 522.

avec un esprit doux, je voudrais lire ὁρείαται, *horeiates*, avec un esprit rude, et rapporter ce mot non pas à *oros*, ὄρος, *montagne*, mais à *horos*, ὁρός, ὁρίζω, *limiter* (cf. ὁριχός, *qui limite*, par opposition à ὀριχός, *le montagnard*) : dans les langues sémitiques, c'est la racine פרס, פרץ ou פרש, *p.r.s*, qui nous fournirait la traduction de ὁρίζω, *limiter*, *séparer*, *trancher*, *définir*, etc. : *Prasiai* serait le *Port Distinct*, *Limité*, *Bien Clos*, ou le *Port Distinct*, *Distingué*, *Rare*.

Sidè, Minoa, Zarax, Brasiai, ces ports laconiens ne sont pas utiles seulement aux pêcheurs de pourpre. La suite du récit odysséen nous montrera qu'ils sont nécessaires à toute marine orientale qui veut franchir le Malée et, par le détroit de Kythère, passer de l'Archipel dans les mers de l'Occident. Pour les navigateurs orientaux, ils remplacent les mouillages que les Occidentaux, Francs, Vénitiens ou Romains, fréquentaient de l'autre côté du Malée, dans les golfes de Messénie et de Gythion.

Nous connaissons déjà, sur les flancs du Taygète, ce Port aux Cailles où les Occidentaux attendent la brise favorable. Mais il en est d'autres plus célèbres encore. Symétriquement placés sur les deux façades Est et Ouest de la triple presqu'île péloponnésienne, deux groupes de ports se remplacent les uns les autres suivant la direction des courants commerciaux. Les navigateurs occidentaux eurent sur la façade Ouest du Péloponnèse leurs stations de Coron et de Modon, qui durant des siècles furent indépendantes des indigènes : Coron et Modon étaient des places italiennes ou franques ; les étrangers, avant d'entrer dans les mers levantines, y venaient prendre langue et chercher des pilotes ; c'est en ce point qu'atterrissaient les bateaux de l'Adriatique, par les canaux d'Ithaque et de Zante, ou les bateaux de la Méditerranée occidentale qui avaient fait relâche à Malte. Renversez la direction de ce double courant ; imaginez une thalassocratie orientale aux lieu et place d'une thalassocratie occidentale : remplaçant Coron et Modon, c'est Sidè et Minoa, sur la façade Est du Péloponnèse, qui seront les atterrages et les relâches des marins orientaux, venus soit de l'Archipel Nord par les canaux de Mykonos et de l'Eubée, soit de la Méditerranée levantine au long du pont insulaire entre Rhodes et la Crète. Les sites de Coron et de Modon sont d'ailleurs semblables en tous points au site de Minoa-Malvoisie : leurs péninsules rocheuses, très avancées dans la mer, portent la forteresse étrangère hors de l'atteinte des indigènes.

Mais pour les navigateurs orientaux et surtout pour les marines primitives, la relâche la plus commode de cette façade orientale est, non pas sur le continent péloponnésien, mais dans l'île de Kythère. Toutes les marines ont apprécié cette « Lanterne de l'Archipel ». Tour à tour, les thalassocrates de tous les temps l'ont occupée : il y a quarante ans à peine que les Anglais l'ont restituée aux indigènes. L'orientation de cette île la rendait plus précieuse encore aux thalassocrates levantins. La tradition historique nous affirme que les Phéniciens y ont transplanté le culte de leur Aphrodite. Et la topologie de cette île parle d'elle-même : ce mouillage insulaire rentre encore dans la catégorie

des vieux ports, qui tournent le dos aux terres helléniques et qui sont « orientés vers le Sud-Est et vers Alexandrie ».

Le port et la ville de Kythère ressemblent en effet aux établissements préhelléniques que nous avons étudiés dans un grand nombre d'îles, Lindos à Rhodes, Astypalée à Kos, la vieille Salamine, etc.: ils tournent le dos aux côtes helléniques; ils ouvrent leur rade et leurs entrepôts aux arrivages levantins. Il suffit d'ouvrir une carte marine et de lire en regard les *Instructions nautiques*[1]. L'île de Kythère a la forme d'un trapèze irrégulier dont deux côtés regardent la pleine mer, et deux autres côtés, les terres grecques. La côte du Nord-Est, en effet, longe le détroit péloponnésien et regarde le Malée; la côte Ouest borde le golfe de Laconie et regarde le Taygète. La mer de Crète et l'Archipel baignent les deux côtes du Sud et de l'Est. Les deux façades grecques n'offrent aucun mouillage assuré, aucun site de ville. Sur la côte Nord-Est, en face du Malée, au long du détroit, c'est à peine si les barques trouveraient en cas de nécessité un mauvais abri temporaire et une plage d'échouement :

La côte court presque en ligne droite. C'est en général une terre élevée avec quelques points sablonneux; on n'y rencontre aucun danger et les fonds sont grands tout du long. Les caboteurs peuvent trouver un abri entre la côte et l'îlot de Makri élevé de 12 mètres sous la partie la plus élevée de Cérigo. A cinq milles de là, on rencontre la plage et le village de Panagia, échelle de la ville de Potamo, qui est à l'intérieur. Le cap extrême, cap Spathi, est formé de falaises saillantes et accores et, bien que ce soit un beau morne élevé, il est malsain tout autour et doit être évité.

La côte Ouest, en face du golfe laconien et des ports spartiates, est encore plus mal partagée. Nos marines occidentales, qui tout droit viennent y aboutir, auraient grand intérêt à y découvrir quelque refuge; elles l'ont vainement explorée dans ses moindres détails (la minutie même des *Instructions* prouve bien l'importance de cette île pour les marins) :

La côte Ouest est haute, sinueuse et saine de dangers cachés. De distance en distance, on voit sous la terre de petits îlots; mais les fonds voisins sont grands. Les navires en cape sous le vent de l'île pendant les gros vents de N.-E. devront avoir une voilure réduite, car de violents tourbillons tombent souvent de la haute terre. Il y a mouillage temporaire dans le Sud du cap Karavougia. A partir de ce cap, la côte accore et abrupte, haute de 200 à 250 mètres et bordée par des rochers épars, offre peu de lieux de débarquement. A environ 7 milles dans le Sud gisent les deux îlots Axini. Celui du Nord est haut de 6 mètres. Dans l'E.-S.-E. se trouve une baie que visitent, dit-on, de petits bâtiments par les vents du Sud. Dans le N.-E., on voit un grand ravin, avec des falaises hautes de 90 mètres, et une plage de sable avec un rocher de 12 mètres de hauteur. L'îlot Lindo, à 4 milles dans le Sud des Axini et à 1/2 mille du rivage, est haut d'environ 30 mètres et presque coupé en deux vers le milieu de sa longueur; devant ses côtés Sud et Ouest, il y a des petits rochers détachés. De Lindo à la baie de Kapsali, la côte est

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 116 et suiv.

haute, escarpée et à falaises, avec de nombreuses cavernes, et à 2 milles de la baie il y a une anse et un lieu de débarquement, exposés au Sud.

Les seuls ports de Kythère s'ouvrent dans les côtes Sud et Sud-Est, en face de la Crète. C'est toujours cette façade méridionale de l'île qui a groupé les centres de population et possédé la capitale. La grande ville (Tzérigo sur la carte, fig. 54) est aujourd'hui dans la baie de Kapsali; la capitale ancienne, Kythèra, était jadis dans la rade de San Nikolo :

La baie de Kapsali, à l'extrémité Sud de Cérigo, est demi-circulaire; ouverte au Sud, elle s'enfonce d'environ sept encablures vers le Nord. Dans sa partie N.-E., un promontoire peu saillant sépare deux anses. Celle de l'Est, sur le rivage de laquelle se trouve le lazaret, est circulaire, à petits fonds et rocheux, avec une entrée n'ayant qu'une cinquantaine de mètres de largeur; l'autre est beaucoup plus grande et visitée par les caboteurs. Le cap Trakhili, sur le côté Ouest de la baie de Kapsali, est l'extrémité d'une langue de falaises qui se projette vers le Sud et le S.-E. et abrite du S.-O. la baie de Kapsali. Le cap Grosso, dont le nom exprime l'apparence, forme le côté Est de l'entrée de la baie; celle-ci est entourée par une haute terre, avec une côte légèrement irrégulière et une plage de galets à son extrémité. Les fonds sont grands partout et de 45 mètres, au milieu de l'entrée; ils diminuent graduellement jusqu'au fond de la baie.

La ville de Cérigo, bâtie sur une colline sur le côté N.-O. de la baie, a une population de 1800 habitants. Une grande forteresse, d'architecture vénitienne, située à 180 mètres d'altitude, est bâtie en avant de la ville; elle commande cette dernière et la rade et se voit bien du large. Les paquebots grecs et ceux du Lloyd autrichien font escale ici toutes les semaines. Le mouillage est sûr par tous les vents qui soufflent de terre; mais il est exposé à ceux du Sud et du S.-E. qui font entrer une grosse mer, et, quoique le fond soit de sable et vase, les ancres ne tiennent pas. Par ces vents le mouillage n'est donc sûr qu'avec des circonstances favorables.

Pour nos gros vaisseaux d'aujourd'hui, ces petits inconvénients du mouillage de Kapsali n'ont pas grand danger. Mais les barques et caïques des Anciens préféraient le port tout à fait sûr ou la plage de San Nikolo :

Le cap Kapela, situé à 2 milles dans l'Est de la baie de Kapsali, est la pointe S.-E. de Cérigo. La côte, élevée d'une centaine de mètres et bordée par des roches, court de là vers le Nord pendant six milles jusqu'à la baie de San Nikolo. La côte se courbe vers l'Est pendant 1 mille 1/2 environ et forme la baie de San Nikolo, profonde de 1/2 mille et ouverte au Sud et au S.-E. On y trouve mouillage par tous les vents qui soufflent de terre; mais exposés à ceux du S.-E., les navires roulent beaucoup et quelques-uns, surpris par des vents de cette direction, ont été jetés à la côte. Sur le côté Est, se trouve une crique ouverte au S.-O., profonde de 1 encablure 1/2 et large de 1/2 encablure à l'entrée. En dedans, la crique s'élargit et forme un excellent petit bassin ayant 7 mètres d'eau. Les navires y affourchent en sûreté et ce port est le meilleur de l'île.

Ce port fermé servit aux marines helléniques. Les marines primitives n'entrent pas, nous le savons, en pareille nasse. Mais la baie de San Nikolo leur offrait une plage d'échouement : c'est là que s'installa la vieille échelle de

Skandeia sur un îlot rocheux que les alluvions d'une petite rivière ont soudé à la côte. En remontant la vallée, on rencontre, à dix stades de la plage, une haute et forte butte que la rivière encercle d'un fossé : c'est ici que se dressa la ville haute de Kythèra[1]. L'Acropole domine au loin la baie et la haute mer[2]. L'Aphrodite phénicienne, l'Astarté guerrière, y eut son temple fondé par les Phéniciens, nous dit Hérodote[3], et la topologie de ce site vérifie pleinement cette tradition. C'est toujours le même type d'établissement préhellénique, tel que par vingt exemples nous avons appris à le connaître. Sur une plage de sables ou de vases, propre à l'échouement et au halage des bateaux, un îlot rocheux, mal soudé à la côte et facile à défendre, offre aux étrangers un débarcadère, une guette et une forteresse : telle Nisaia. Non loin de là, sur les premières collines de l'intérieur, la Haute Ville, αἰπὺ πτολίεθρον, installe son bazar où les terriens rencontrent les peuples de la mer : un culte commun préside au marché, et ce culte est d'ordinaire importé par les marins. Ce sont les Phéniciens qui ont fondé le temple de Kythère.

Aux bords du détroit, l'île de Kythère est, en face de la Morée, une excellente station de piraterie que les Spartiates occupent et surveillent avec soin[4]. En ces parages, les passes, les îlots et les anses cachées dressent l'indigène à la piraterie (jusqu'au milieu du XIXe siècle, les Maniotes restent des pirates incorrigibles) : il n'est donc pas de commerce possible sans la possession de cette île. Mais le commerce de l'Égypte et de la Lybie surtout vient aboutir là : Kythère est le débarcadère des convois levantins, τῶν τε ἀπὸ Αἰγύπτου καὶ Λιβύης ὁλκάδων προσβολή[5]. Entre le monde levantin et la Morée, une route semée d'îles et de reposoirs amène ici les flottes.

Sur cette route, la Crète est la grande étape : le cabotage levantin suit les côtes crétoises jusqu'au dernier promontoire de l'Occident. Puis, de Crète à Cérigo, une ligne de roches ou d'îlots indique le passage, Cérigotto, Pori et Poretti, Kouphonisi et Ovo. Cette dernière roche est caractéristique : « Sa surface dénudée et sa forme arrondie ont l'aspect d'un gros œuf (d'où son nom *Ile de l'Œuf*, *Ovo* des Francs, *Avgonisi* des Grecs). Il gît à un mille trois quarts dans le Sud de la baie de Kapsali et sert de marque pour se rendre au mouillage[6]. »

Les Phéniciens suivirent cette route et l'île a gardé le nom qu'ils lui donnèrent, *Kythère*. Les Anciens disent que Kythèros est un fils de Phoinix[7]; un doublet gréco-sémitique vérifie cette tradition. L'échelle de Kythère porte en effet le nom grec de *Skandeia*, Σκάνδεια : c'est un mot dialectal, disent les lexi-

1. Paus., III, 23, 1 : ἐπὶ θαλάσσης Σκάνδειά ἐστιν ἐπίνειον, Κύθηρα δὲ ἡ πόλις ἀναβάντι ἀπὸ Σκανδείας στάδια ὡς δέκα.
2. Sur tout ceci, cf. Leonhard, *Petermanns Ergänzung.*, n° 128, p. 20 et suiv.; Frazer, *Pausanias*, III, p. 385.
3. Hérod., I, 105; Paus., I, 15, 7; Movers, II², p. 270.
4. Thuc., IV, 53.
5. Thuc., *id.*, *ibid.* : πᾶσα γὰρ ἀνέχει πρὸς τὸ Σικελικὸν καὶ Κρητικὸν πέλαγος.
6. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 119.
7. Hérod., I, 105.

cographes, qui désigne une espèce de coiffure, σκάνδεια εἶδος περικεφαλαίας[1]. Les mots sémitiques כתר, *keter*, et כתרת, *kouteret* ou *koutera*, ont le même sens de *coiffure*. Du premier, les Grecs ont tiré leur *kitaris*, κίταρις ou κίδαρις, qui leur sert à désigner la tiare persane. Du second, est venu *Kythèra*, κυθήρα, et cette seconde transcription est bien plus exacte que la première. Nous savons que le כ sémitique est le plus souvent rendue par un χ, et le ת par un θ : כתרה, *khouthera*, devrait donner χυθήρα, sans l'euphonie grecque qui n'admet pas deux aspirées au début de deux syllabes consécutives et qui exige en conséquence *kuthera* ou *khutera*, de même qu'en un cas tout semblable elle exige *khiton* ou *kithon*, κιθών ou χιτών, au lieu de *khithon*, χιθών, qui serait plus exact mais qui est impossible. Les Hellènes ont dit tour à tour *khiton* et *kithon*, et les deux mots existent, κιθών, χιτών. Je crois que pareillement nous avons encore *Kuthera* et *Khutera* : car si la grande île se nomme *Kythèra*, l'île de l'Œuf s'appelle aussi χύτρα, *Khutra*. Ce nom a une signification en grec : *la Marmite*. Mais cette roche blanche, haute (elle a 167 mètres de haut), ne ressemble en rien à une marmite. Elle peut au contraire rappeler à des Orientaux leurs hautes tiares blanches, leurs *kuthères* : dans les Bouches de Bonifacio, les marins ont longtemps connu « une pointe de moyenne hauteur qu'on appelle *Bonnet de Juif*[2] ». C'est l'îlot de l'Œuf, je crois, qui reçut d'abord le nom de *Mitre* et qui le donna par la suite au mouillage voisin. Derrière cette *mitre*, le port devint le *Port du Bonnet*, Skandeia-Kuthèra; c'est ainsi que procèdent les navigateurs : nous verrons une île prendre tour à tour les noms de *Ile du Vaisseau* et *Ile de la Serpe* à cause de deux roches que les navigateurs occidentaux et orientaux trouvèrent successivement sur ses deux faces. Ici le calembour populaire travailla sur l'incompréhensible *Kuthèra* pour en tirer *la Marmite*, *Khutra*. Veut-on de pareils calembours en exemple? Au Sud du Matapan, le *Port aux Cailles*, *Porto Quaglie*, des Vénitiens et des Francs, est devenu le *Plus Beau Port*, *Porto Kalion*, Κάλιον, des Grecs modernes. Entre Cérigo et la Crète, les Romains nommèrent *Ægilia*, l'*Ile d'Ægilius*, cette île de Cérigotto que les Hellènes nommaient *Ogylos*, Ὤγυλος. Ce dernier nom ne peut avoir aucun sens en grec. L'île, ceinturée de falaises, présente un pourtour inaccessible. « Sa côte de fer — notons cette expression de marins : nous la retrouverons dans l'*Odysseia*, — montre des falaises accores et inaccessibles, mais point de sable, » disent les *Instructions nautiques* : עגולה. *Ogoul'a*, en hébreu signifierait *la Ronde*, et *Ogoul'a* donnerait, par une exacte transcription, ὤγυλος ou ὠγυλία, *Ogylos* et *Ogylia*, de même que nous avons *Samos* et *Samia*, *Syros* et *Syria*, etc.

Kythèra est aussi une *Ile de la Pourpre*, Porphyris ou Porphyroussa. Le golfe de Laconie, dit Pausanias, fournit les meilleures coquilles pourprières après celles de Phénicie[3]. Dans ce golfe lui-même, aucun doublet ne subsiste pour

1. Hesych., s. v.
2. Michelot, *Portulan*, p. 360.
3. Paus., III. 21, 5.

nous certifier la présence des pêcheurs phéniciens. Il reste seulement des noms, des sites et des rites assez caractéristiques. Certaine lagune a ses poissons sacrés, comme les sanctuaires orientaux[1]. Derrière l'îlot de Kranaè, Gythion (auj. Marathonisi) est située comme les vieux emporia étrangers sur une côte barbare, et l'île de Kranaè gardait le souvenir du navigateur oriental, Pâris. *Kranaè*, Κραναή, est grec et signifie *la Rocheuse*. *Gythion*, Γύθειον, ne présente aucun sens en grec. Il serait susceptible d'une étymologie sémitique. Mais faute d'un doublet, j'estime que cette étymologie n'a pas plus de valeur que les étymologies de même sorte, proposées pour les noms des deux caps extrêmes, le Ténare et le Malée[2]. Je crois pourtant que Gythion fut réellement un débarcadère phénicien : c'est là qu'aboutissent les routes de mer transégéennes de l'Archipel primitif, et de là part vers Sparte, Lykosoura et Pylos, notre route de terre transpéloponnésienne de la Télémakheia.

Dans le golfe de Messénie, au delà du Ténare, nous retrouvons aux aiguades le culte et les oracles d'Ino-la-Source : « Entre Thalamai et Oitylos, on rencontre le temple et l'oracle d'Ino; une source sacrée fournit de l'eau potable, ῥεῖ δὲ καὶ ὕδωρ ἐκ πηγῆς ἱερᾶς πιεῖν ἡδύ : c'est la source de Sélénè[3] ». Les Sémites ont des *In Semes*, *Sources du Soleil*, toutes semblables à cette *Ino de la Lune*. Les Hellènes ne savaient plus exactement le nom de la déesse étrangère à qui primitivement cette source et cet oracle avaient appartenu : les uns disaient Pasiphaè, d'autres Kassandre ou Daphnè ou Sélénè[4]. Un peu plus loin, sur la côte, on trouvait encore à Leuktra, un sanctuaire d'Ino et de Kassandre; l'ancienne Leuktra est aujourd'hui Leftro près de la pointe Stupar : « La pointe, disent les *Instructions nautiques*, est entourée par un récif, sur lequel il y a une source sous-marine[5] ».

Nous atteignons alors les *sept* villes messéniennes qui, dans l'*Iliade*, forment l'heptapole possédée par Agamemnon. Quand les Hellènes de l'histoire s'installent ici, ils remplacent cette heptapole par une pentapole : ils comptent par *cinq*, alors que les Sémites comptaient par *sept*. Le roi des Doriens, Kresphontès, divise le pays en cinq districts, Sténynklèros, Pylos, Rhion, Messola et Hyamia. Il fixe sa résidence à Sténynklèros et établit quatre rois dans les autres villes[6]. En même temps que l'organisation politique, l'onomastique est bouleversée. Phères, Kardamylè, Énopè, Irè, Antheia, Aipeia, Pédasos, les sept noms homériques ne se retrouvaient pas tous dans la Messénie grecque. *La Cressonnière*, *Kardamylè*, a subsisté jusqu'à nos jours sur la côte orientale du golfe. *Phères* nous est connue : nous en avons étudié le site auprès de Ianitza. *L'Ardue*, *Aipeia*, nous est apparue de même sous son doublet sémitique de *Thouria*. Il semblerait

1. Paus., III, 21, 4.
2. Cf. H. Lewy, *op. laud.*, s. v.
3. Paus., III, 26, 1.
4. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 400; Hitzig et Blümner, II, p. 873.
5. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 99; cf. Frazer, III, p. 401.
6. Strab., VIII, p. 361.

que ces *sept* villes aient eu chacune deux noms, l'un grec, l'autre étranger. Mais les discussions furent insolubles plus tard quand l'un des deux noms, tombé hors de l'usage, erra sans possesseur de ville en ville messénienne : Pausanias et Strabon ne savent où localiser les noms homériques de Irè, Antheia, Énopè, Pédasos. Hira, *la Sainte*, dit Pausanias, est le port qui se nomma plus tard Abia; Strabon au contraire place Hira sur la montagne du même nom; d'autres la cherchaient auprès de Messola[1]. A en juger par le doublet Aipeia-Thouria, il ne semble pas qu'*Abia* puisse être *la Sainte* : si Abia, 'Αϐία, qui n'a aucun sens en grec, doit être expliqué par une étymologie sémitique comme Thouria, il ne signifie pas la Sainte. Ce nom étranger peut avoir néanmoins un sens qui traduirait fort exactement l'une des vues de cette côte. Ce pays marécageux a toujours eu une *Ville des Roseaux*, *Kalamoi* jadis, *Kalamata* aujourd'hui. Cette *Ville des Roseaux* s'est déplacée suivant les époques[2]. Je crois qu'au temps des premières marines, elle fut à Abia : אבה, *ab'a*, est le Roseau.... Mais, dans l'incertitude de cette onomastique, il est impossible de reconstituer à coup sûr les doublets dont pourtant nous apercevons certains éléments.... Au bout de la plage messénienne, sur les collines criblées de sources, est un dernier sanctuaire d'Ino : en ce point, la déesse sortit de la mer; elle avait déjà pris le nom de Leukothéa[3].

En poursuivant le périple des côtes péloponnésiennes nous rejoignons ici la route odysséenne des Phéniciens entre la Crète et « Pylos ou l'Élide divine ». Nous avons découvert les nombreux jalons de cette route sur la façade occidentale du Péloponnèse, aux bouches de la Néda, aux roches de Pylos, au cap Pheia, au long de l'Alphée, etc. Les îles de la Mer Ionienne, Paxos-Plateia, Képhallènia-Samè, gardent durant l'antiquité leurs doublets gréco-sémitiques et la suite du récit odysséen va nous montrer mieux encore le va-et-vient des Sémites dans cette mer de Corfou, sur les côtes des Thesprotes et des Phéaciens. M. Clermont-Ganneau a réuni les souvenirs que l'influence sémitique paraît avoir laissés parmi les dieux, les cultes et les usages du Péloponnèse occidental, entre l'Alphée et le golfe de Corinthe[4]. Le dieu Satrape, que les Hellènes proclament un dieu étranger, fut adoré au Samikon, puis à Élis, quand le Samikon noyé dans les sables fut déserté des marins : ce dieu Satrape figure au Panthéon syrien de l'époque gréco-romaine[5] et les gens d'Élis pensent que Satrape est une épithète de Korybas. A Patras, les holocaustes en l'honneur d'Artémis Laphria ressemblent aux *Torches* de Syrie et aux *Dédales* du Kithéron[6] : c'est le même bûcher d'arbres, le même défilé de la prêtresse sur son char, les mêmes offrandes de la ville et des particuliers, les mêmes lancements dans la fournaise

1. Cf. Paus., IV, 30, 1; Strab., VIII, 360.
2. Frazer, III, p. 427.
3. Paus., IV, 34, 2.
4. *Journal asiatique*, VII[e] série, X, 1877, p. 157-236.
5. Cf. Frazer, IV, p. 107.
6. Cf. plus haut, p. 228; Frazer fait déjà la même comparaison, IV, p. 146.

d'animaux vivants, de fruits et d'offrandes : « Ce rite, dit Pausanias, ne se retrouve en Grèce que chez les Patréens, τρόπος ἐπιχώριος θυσίας[1] ». D'autres rapprochements encore, — sacrifices humains, cultes du poisson et du bétyle, etc., — pourraient être faits entre les coutumes d'Achaïe et les rites syriens. Mais, nulle part sur cette côte, nous ne trouvons une marque indiscutable de l'occupation phénicienne, je veux dire un doublet gréco-sémitique. Revenons aux pêcheries de pourpre.

Dans le golfe de Corinthe, les côtes de la Phocide et de la Béotie conservent jusqu'à l'époque romaine leurs pêcheries de pourpre : à Boulis, la moitié de la population vit de cette pêche et, dans la ville voisine, Ambrusos ou Ambrossos, s'est implantée une culture tinctoriale (la cochenille), analogue à celle qui remplaça la pourpre dans l'Amorgos des Francs[2]. Cette côte septentrionale du golfe de Corinthe est une succession de golfes, d'îlots et de promontoires où toutes les marines étrangères ont eu successivement leurs entrepôts. Nous avons étudié les routes commodes, qui mènent les caravanes aux plaines de l'intérieur ou, par-dessus la presqu'île béotienne, jusqu'à la mer septentrionale de l'Eubée. Nous connaissons les itinéraires des peuples de la mer vers la cuvette béotienne et vers ses villes de Thèbes et de Livadi. La tradition faisait débarquer Kadmos dans la baie de Salona, au pied de Delphes, et rapportait à des marins venus de Crète la fondation du temple et de l'oracle delphiques[3]. Le culte d'Héraklès était fort répandu dans ces parages. La rivière de Boulis près d'une pêcherie de pourpre est un Hérakleios Potamos. De la mer jusqu'à Thèbes une série de sanctuaires héracléens jalonnent la route : « Les gens de Tipha ont un temple et des panégyries d'Héraklès.... A Thisbè, on a un temple, une statue et des panégyries d'Héraklès.... A Thespies, le temple d'Héraklès est bien plus ancien que l'Héraklès grec, fils d'Amphitryon : c'est ici l'Héraklès Idéen qu'adorent les Ioniens d'Érythrées et les Tyriens.... Au Kabirion, on voit le temple d'Héraklès Hippodétès[4] ».

Tipha, Thisbè, Thespies, Kabeirion, nous venons de tracer la route même qui conduit le plus directement du golfe de Corinthe à Thèbes. Ce n'est pas à vrai dire la route la plus courte; mais c'est la seule possible. Le port le plus proche de Thèbes sur le golfe serait Kreusis, dans la baie de Livadostro : trente kilomètres de route facile, à travers le pays plat de Platées, conduiraient en quelques heures de Thèbes à ce mouillage du Golfe. Mais « des brises terribles tombent du Kithéron dans cette baie, ἐκ τῶν ὀρῶν καταπνέουσιν ἄνεμοι βίαιοι[5] », et la route côtière balayée par ces rafales est souvent intenable : une armée lacédémonienne surprise par la tempête y perdit ses armes et faillit périr[6]. Il faut

1. Paus., VII, 18, 7.
2. Pausanias, X, 36 et 37.
3. Cf. Frazer, V, p. 255, où tous les textes sont réunis.
4. Cf. Paus., IX, *passim*.
5. Paus., IX, 32, 1.
6. Cf. Xén., *Hellen.*, V, 4, 17; VI, 4, 25.

passer ailleurs. Une cinquantaine de kilomètres séparent Thèbes de la baie de Dombrena sur laquelle se trouvait Tipha. La route est un peu plus accidentée à travers les coteaux de Thespies et les montagnes de Thisbè. Mais « cette magnifique baie de Dombrena », disent les *Instructions nautiques*[1], est absolument sûre, couverte des vents par un système compliqué de promontoires crochus et d'îlots : « les rivages sont rocheux; l'eau y est généralement profonde et sans dangers noyés; l'entrée, ouverte au Sud, est bordée par trois îlots qui font de la baie un véritable bassin; dans le milieu de la baie, gît un îlot qui a environ un demi-mille de longueur du Nord au Sud ». Il est inutile de souligner les commodités que cette rade peuplée d'îles offrait au commerce primitif : « Le mont Korombili, conique et haut de 814 mètres, domine la partie Est de la baie et forme un bon amer », ajoutent les *Instructions*. C'est au pied de cette haute guette du Korombili que devait se trouver Tipha : « Les gens de Tipha se vantent d'être les meilleurs marins de Béotie depuis l'origine des temps. Leur connaissance de la mer fit prendre, disent-ils, leur concitoyen Tiphys comme pilote du navire Argo qu'il ramena dans ce port[2] ».

Tipha est l'échelle, la ville des étrangers sur la mer; Thisbè est la haute ville des indigènes, au pied du mont (le bourg de Dombrena, qui donne son nom à la baie, remplace aujourd'hui Thisbè); Thespies est l'étape médiane entre Thisbè et Thèbes. Parmi ces noms, *Thespies* a une étymologie grecque. C'est la ville des chanteurs inspirés, des poètes, θέσπις ἀοιδός : dans son vallon des Muses, a fleuri l'école poétique d'Ascra et les aèdes hésiodiques en sont venus. Mais *Thisbè*, Θίσϐη, qui ne veut rien dire en grec, a sa place dans l'onomastique de l'Écriture : תשבה, *thisb'a*, Θίσϐη, transcrivent les Septante, et le nom de Tipha présente une particularité qui trahit peut-être son origine. Pausanias écrit *Tipha*, Τίφα, et la légende de Tiphys, pilote des Argonautes, montre qu'il n'y a pas une faute de texte. Mais la plupart des Anciens, Skylax, Thucydide, Ptolémée, etc., disent aussi *Sipha*, Σίφα, ou *Siphè*, Σίφη, ou *Siphai*, Σῖφαι. L'étymologie grecque *tiphos*, τῖφος, le *marais*, ne peut en aucune façon nous expliquer ni cette alternance de la consonne initiale ni le site de ce mouillage rocheux, dans une baie cerclée de roches, loin de tout delta ou lagon : aucune rivière n'y aboutit. Nous savons par contre que le même mot sémitique צור, *Sour*, *la Roche*, donne tour à tour *Syros* et *Tyros*, Σύρος et Τύρος, et que les Hellènes, n'ayant pas conservé dans leur alphabet le צ des Sémites, le rendent tantôt par un σ et tantôt par un τ : צפה, *sipha* ou *tipha*, *la Guette*, est fréquent dans l'onomastique de l'Écriture. Au pied de la guette, de l'*amer*, disent les *Instructions*, du Korombili, Sipha mériterait ce nom et elle serait bien la ville du guetteur, du pilote, de la vigie, de *Tiphys*, Τῖφυς : l'Écriture a aussi les noms propres צפון, *Siphon* ou *Tiphon*, צפי, *Siphi* ou *Tiphi*.

Au long de cette route entre le golfe et Thèbes, on comprendrait alors la pré-

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 82.
2. Paus., IX, 32, 3.

sence de l'Hêraklès tyrien, de Melkart. Pausanias, après avoir vu le temple de Thespies, déclare que sûrement ce n'est pas ici le dieu grec, mais le dieu tyrien qu'adorent aussi les Érythréens d'Ionie. Il connaissait le Melkart tyrien d'Érythrées, venu sur un radeau. Les monnaies d'Érythrées nous représentent ce Melkart, « statue phénicienne de style égyptisant[1] ». Il est très différent de l'Hêraklès grec. Il est nu, sans la peau de lion, son hellénique emblème. Il est debout, les jambes collées. Sa main droite brandit la massue au-dessus de sa tête, comme les Pharaons d'Égypte brandissent leurs armes. Dans la main gauche, il tient un sceptre ou une lame, comme les divinités égyptiennes : « C'est du pur égyptien, dit Pausanias, ἀκριβῶς ἐστὶν Αἰγύπτιον[2]. » Malgré certains archéologues, que la présence de cette statue étrangère gêne un peu dans leurs grandes théories[3], Frazer a raison de dire que cette arrivée sur radeau du Melkart tyrien — σχεδία γὰρ ξύλων καὶ ἐπ' αὐτῇ ὁ θεὸς ἐκ Τύρου τῆς Φοινίκης ἐξέπλευσε — nous reporte à ces navigations sur radeau que la légende tyrienne attribuait à Melkart et que nous représentent les scarabées[4]. Après notre étude de la navigation d'Ulysse, ce radeau de bois, σχεδία ξύλων, prend toute sa valeur : nous retrouvons ici notre radeau odysséen, et nous avons d'autres raisons pour affirmer la venue des Phéniciens et de Melkart à Érythrées.

Dans le détroit de Chios, où se trouve Érythrées (fig. 8), passent « tous les bâtiments qui montent ou qui descendent, c'est-à-dire qui vont à Constantinople ou qui en reviennent pour aller en Syrie et en Égypte[5] ». La côte insulaire de Chio n'offre que de mauvais abris. Les rives asiatiques sont bordées d'excellents mouillages. Tchesmé, l'un d'eux, fut un grand port des marines franques. Mais enfoncée dans une baie close, Tchesmé ne pouvait convenir aux marines primitives. La grande baie d'Érythrées, au contraire, bien couverte quoique spacieuse, leur offrait une multitude d'îlots côtiers pour un établissement parasitaire : nous retrouvons ici encore le type de nos ports primitifs sur un îlot côtier. Et d'Érythrées, à travers un isthme très étroit, part une route terrestre qui conduit dans le golfe de Smyrne et évite le long tour du cap Kara-Bournou. Les Phéniciens n'ont pas pu exploiter l'Archipel sans une station dans ce détroit de Chios : pour eux, c'est Érythrées qui présente toutes les conditions de sécurité, de commodité et d'agrément, Ἐρυθραί, λιμένα ἔχουσα καὶ νησῖδας προκειμένας τέτταρας Ἵππους καλουμένας[6]. Dans ce *bogaz* de Chios, Érythrées fut pour eux ce que Samos était dans le *bogaz* plus méridionnal. Voyez ce qui arrive dès que le détroit n'est plus surveillé : « A l'entrée, dit Strabon, se dresse le promontoire Korykos, devenu célèbre par ses pirates. Les Korykéens avaient inventé un nouveau mode de piraterie. Répandus dans les ports, ils questionnaient les armateurs, notaient

1. Cf. Helbig, *L'Épopée*, p. 538; cf. Frazer, IV, p. 127.
2. Paus., VII, 5, 5.
3. Cf. Furtwängler ap. Roscher, *Lex. Myth.*, II, p. 2137.
4. Cf. E. Courbaud, *Mélanges Arch. et Hist.*, XII, p. 274 (gravure de notre titre).
5. Tournefort, I, p. 371.
6. Strab., XIV, 144.

les chargements et les départs et, revenus chez eux, ils opéraient à coup sûr[1]. » On peut donc accorder quelque crédit au texte de Pausanias : l'Héraklès d'Érythrées est phénicien et l'Héraklès de nos villes béotiennes est un Melkart. A défaut de doublet, nous avons ici encore une marque d'origine qui nous est familière : le rhythme septénaire. Héraklès, étant venu à Thespies, coucha, dit-on, avec les filles de son hôte. Elles étaient cinquante. Mais il ne coucha qu'avec quarante-neuf (7×7), disent les uns. Il coucha avec les cinquante, disent les autres; mais l'aînée et la plus jeune, mieux partagées, eurent des jumeaux, alors que les autres n'avaient qu'un fils : de cette nuit du Dieu Solaire qu'est Melkart, naquirent ainsi autant de fils qu'il y a de semaines dans l'année, cinquante-deux. A côté de Melkart, d'ailleurs, figure un dieu dont le nom est sémitique, le Kabire et son fils. Dans l'intérieur de la Béotie, ce dieu, adoré auprès d'Héraklès, garde son nom étranger de *Kabiros*; mais, dans les ports, il s'est couvert d'un nom grec : « Les gens de Boulis vivent des pêcheries de pourpre; leur rivière s'appelle le Fleuve d'Héraklès; entre tous les dieux, ils adorent surtout celui qu'ils nomment le *Très Grand*; c'est, je pense, une épithète de Zeus. » Ce dieu qu'ils nomment le Très Grand, ὅντινα Μέγιστον ὀνομάζουσι, est le même que Kabire, car *Mégistos* est l'équivalent grec du sémitique כביר, *Kabir, le Grand*. Les archéologues les plus antisémites et les plus fanatiques de grandeur et d'indépendance mycéniennes[2] n'ont pu nier l'origine sémitique de ce nom divin : les Kabires de Samothrace étaient les *Grands Dieux*, Μεγάλοι θεοί, de même que notre Kabire béotien est le *Très Grand*, Μέγιστος.

Une autre route, encore plus fréquentée entre les villes béotiennes et le golfe de Corinthe, part — nous le savons : nous l'avons longuement décrite au sujet de nos ports mégariens (p. 226) — de la baie d'Aspra Spitia et aboutit à Livadi : l'ancienne ville d'Ambrysos occupait sur cette route la position de Thisbè sur l'autre. C'était, un peu au-dessus de la mer, la première ville des terriens. De même que, dans la baie voisine de Salona, les indigènes modernes ont eu jusqu'à nos jours leur ville et leur bazar de Salona, « à environ six milles de la Skala, au pied du Parnasse[3] », de même l'antique Ambrysos se tenait un peu à l'écart du rivage et des pirates, au premier élargissement des défilés. C'était une ville des Phokidiens, que l'*Iliade* dans son *Catalogue des vaisseaux* ne mentionne pas, alors qu'elle mentionne les capitales des autres cantons phokidiens, Pytho, Krisa, Daulis, Panopée, Anémoria, Hyampolis et Lilaia. Mais, en outre de ces villes ou bourgs historiques, l'*Iliade* mentionne une Ville du Cyprès, Κυπάρισσος, dont le nom disparut aux siècles postérieurs et dont le site, chez les Hellènes eux-mêmes, demeurait inconnu ou douteux[4]. Les com-

1. Strab., *ibid.*
2. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Megaloi Theoi*; cf. S. Reinach, *Revue Arch.*, 1898. I, p. 56 : *les Cabires et Mélicerte.*
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 81.
4. *Iliad.*, II, 519. Sur tout ce passage, cf. Buchholtz, *Homer. Real.*, I, p. 162.

mentateurs et les voyageurs, anciens et modernes, ont transporté cette ville d'un emplacement à un autre. Un scholiaste la retrouvait à Apollonias.

Ottf. Müller la découvrit dans le village actuel d'Arachova, sur le Parnasse, et Bursian dans une autre Arachova sur le chemin de Daulis à Delphes[1]. Leake la plaçait aussi dans le Parnasse, à Lykoreia, non loin de Delphes[2]. Mais Pausanias en faisait une ville maritime et croyait qu'à ce nom oublié, on avait substitué celui d'Anticyre. Ce golfe d'Anticyre est notre golfe d'Aspra Spitia et, de tout temps, sur la route qui mène à la plaine béotienne, une ville et une forteresse durent occuper le site de l'ancienne Ambrysos, de la moderne Distomo. Je crois que la Ville du Cyprès était là et que Kyparissos et Ambrysos ne sont qu'un doublet du même nom.

Ce nom d'*Ambrusos*, en effet, avec toutes les variantes qu'en donnent géographes et commentateurs, Ἄμβρυσσος, Ἄμφρυσος, Ἄμβρωσος, me semble une transcription tout à fait littérale du mot hébraïque qui veut dire *cyprès*, ברש, *beros*, ou ברוש, *berous*, avec l'α prosthétique si fréquent dans toutes les onomastiques empruntées ou transcrites. Nous aurons, par la suite, maints autres exemples de cette prosthèse dans les mots empruntés par les Grecs aux Sémites. Il est possible qu'elle représente l'article. Nous avons déjà *At-taburos*, Ἀ-τάβυρος, qui est peut-être *le Nombril* : הטבור, *Ab-brous* donnerait *Am-brusos*. Si l'on n'a qu'un *a* prosthétique, la transcription du ב en μπ ou μφ reste conforme à ce que nous voyons encore chez les Grecs d'aujourd'hui qui, prononçant le B comme un V, sont impuissants à rendre notre B autrement que par une combinaison des consonnes μπ, μβ, etc. : *Byron* est pour eux Μπίρων ou Μβίρων.... *Ambrusos* serait donc *le Cyprès*, ὁ Κυπάρισσος, et le pays gardait un vieux souvenir des peuples de la mer dans le culte de l'Artémis au Filet, Ἄρτεμις Δικτυνναία, dont on reportait la première origine aux villes de Crète. Les pêcheurs de pourpre étaient dévots, sans doute, de cette Notre-Dame. Le coquillage à pourpre devait être pris vivant, car il exhalait sa couleur avec la vie, *vivas capere tendunt quia cum vita succum eum evomunt*[3]. On le pêchait au filet ou au panier, comme nous pêchons les écrevisses et les homards. « Notre-Dame du Filet » put et dut avoir son culte parmi les pourpriers, comme « Notre-Dame de l'Usine » a aujourd'hui ses autels parmi nos mineurs et nos manufacturiers, comme « Notre-Dame de la Boète » ou « Notre-Dame du Poisson » aura quelque jour ses litanies, quand l'ingénieux esprit de notre néo-christianisme répandra parmi les pêcheurs bretons ou normands sa dévotion utilitaire.

*
* *

II. *Métaux et manufactures.* — Deux métaux sont le plus souvent nommés

1. Ottf. Müller, *Orchom.*, p. 484; Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, I, p. 170.
2. Leake, *North. Greece*, II, p. 579.
3. Plin., IX, 126; cf. H. Blümner, I, p. 229.

dans l'*Odyssée* comme métaux usuels : le fer, σίδηρος, et le *chalkos*, χαλκός, cuivre ou bronze[1].

« Dans toute l'Épopée, dit Helbig, une seule arme est clairement indiquée comme étant en fer, c'est la massue de l'Arcadien Areithoos (*Iliade*, VII, 141-144). Mais il est souvent question d'ustensiles en fer. » Il semble en effet que le fer, *sideros*, soit d'un usage courant dans la vie domestique : il a fourni l'épithète *sidereos* pour dire proverbialement « dur comme fer » en parlant d'un homme ou d'une porte, d'un cœur ou d'une corde, σιδήρεον ἦτορ, κραδίη σιδηρέη, πυρὸς μένος σιδήρεον, etc. Il est le métal populaire, je dirais presque : indigène et rustique. Les vieilles populations arcadiennes en garnissent leurs massues, et Helbig a raison d'insister sur un texte qui me paraît aussi très important : « Aux funérailles de Patrocle, Achille propose en prix un disque de fer et dit que le vainqueur aura pendant cinq ans assez de métal pour ses bergers et ses charrues. Cette déclaration a lieu de nous étonner : dans la bouche du fils de Pélée, on s'attendrait plutôt à une allusion aux usages guerriers de ce métal. » Ces vers doivent, en effet, nous faire réfléchir :

εἴ οἱ καὶ μάλα πολλὸν ἀπόπροθι πίονες ἀγροὶ
ἕξει μιν καὶ πέντε περιπλομένους ἐνιαυτοὺς
χρεώμενος· οὐ μὲν γάρ οἱ ἀτεμβόμενός γε σιδήρου
ποιμὴν οὐδ' ἀροτὴρ εἶσ' ἐς πόλιν, ἀλλὰ παρέξει[2].

Le fer, comme on voit, est alors un métal rustique, qui ne nécessite pas l'industrie urbaine : le pâtre et le laboureur peuvent le produire ou le travailler « sans aller à la ville ». C'est que les minerais de fer, que l'on trouve partout, peuvent être traités par la moindre forge catalane : *ferri metalla*, dit Pline, *ubique propemodum reperiuntur*[3]. Puis le métal, dans le moindre foyer, peut être chauffé, forgé, étiré et trempé : l'*Odyssée* nous parle de la trempe pour la fabrication des haches[4]. Mais le fer se rouille et se mange, et le fer se brise facilement, surtout quand il est trempé. Avec d'aussi rustiques procédés de fabrication, il est toujours impur : il a des « pailles » ; il est « brisant ». Ce peut donc être un métal de paix et une matière d'instruments : dans nos champs encore, nous voyons le moissonneur s'arrêter et s'asseoir pour réparer sa faux. En guerre, il faut une matière moins dure peut-être, mais plus tenace, moins fragile et qui ne casse pas brusquement : il est impossible de s'asseoir sur le champ de bataille, comme sur un champ de blé, pour rebattre son épée ou sa lance. Ce fer primitif n'est d'un emploi commode que comme gaine, couverture et garniture. Recouvrant une massue ou un soc de bois, garnissant en douille la pointe d'un épieu ou d'une flèche (le cas se présente dans l'*Iliade*), sa dureté

1. Sur tout ceci, voir Helbig, p. 421 et suiv. Je ne cite que pour mémoire l'explication donnée par les philologues et acceptée par Helbig dans son mémoire sur la *Question mycénienne*, p. 53 et suiv.
2. *Iliad.*, XXIII, 831-835.
3. Plin., XXXIV, 41.
4. *Odyss.*, IX, 391.

est fort utile et sa fragilité a moins d'inconvénient; il est soutenu par la masse interne. Mais quand le métal doit être allongé en lame rigide pour faire une épée, étendu en plaques compactes pour faire une cuirasse, martelé pour faire un casque ou des jambières, ce fer brisant n'est plus de mise : il faut un métal plus doux, plus ductile, plus homogène et l'on a recours au *chalkos*.

Le chalkos est-il du cuivre pur? est-il du bronze, c'est-à-dire un alliage de cuivre et d'étain? En ce qui regarde l'*Odyssée*, je pencherais plutôt vers le bronze. Voici mes raisons.

L'*Iliade* mentionne l'étain, κασσίτερος, parmi les matières précieuses, à côté de l'or, de l'argent et du *kyanos* : Helbig conclut avec justesse que l'étain pur, à cette époque, n'arrivait que rarement et en petites quantités[1]. On savait l'extraire des minerais; mais nulle part, sans doute, on n'avait encore trouvé ces minerais en abondance. Par un exemple tout récent, nous revoyons, sans effort d'imagination, ce que pouvait être cette primitive fabrication de l'étain. Le *Bulletin de la Société Géologique*[2] rapporte, en 1850, la découverte que l'on venait de refaire des minerais d'étain dans les Asturies (je dis « refaire », car les Anciens avaient exploité ces gîtes). Vers 1848 ou 1849, dans le voisinage de Ribadeo,

un forgeron de village, croyant pouvoir extraire de l'or des schistes pyriteux, fit beaucoup d'essais dans des creusets placés au milieu du foyer de sa forge. Il remarqua que les pyrites de certaines barres lui donnaient un métal blanc malléable : il poursuivit ses recherches, croyant que le métal blanc était de l'argent. Il observa qu'il obtenait plus de métal avec du charbon de bois tendre et un peu de vent. Ce fut alors qu'il consulta notre ami don Balbino de Torrès (de Ribadeo), qui lui montra que le métal blanc était un étain impur. Finalement l'inventeur apprit à extraire le susdit métal en mettant à chauffer des morceaux d'ardoise stannifère au milieu de charbon de bois tendre et de bois à moitié pourri. Son procédé consiste donc à chauffer les schistes pendant un temps assez long au milieu du feu, à saisir les fragments avec des tenailles et à les secouer sur le sol. Il s'en échappe alors de nombreux grains d'étain impur qui, réunis et refondus dans une cuillère de fer, servent à mouler une petite barre de ce métal.

Par ce procédé sommaire, les contemporains de l'*Iliade* obtenaient aussi quelques-unes de ces petites barres; mais le minerai peu abondant rendait le métal fort précieux : l'étain était pour eux une variété d'argent plus rare et peut-être plus recherché, ne s'oxydant jamais. Dans l'*Odyssée*, changement radical : l'étain, le κασσίτερος, ne paraît plus. On ne peut supposer qu'il ait disparu dans l'intervalle. Mais il n'est plus, sans doute, un métal précieux. Dans l'intervalle des deux poèmes, il a pu, il a dû devenir un métal courant, abondant et à bas prix. C'est qu'on a, sans doute, découvert de grands gisements que les contemporains de l'*Iliade* ignoraient. Or ces gisements, nous devinons qu'ils ne peuvent être que du côté de Tarsis : c'est par Tarsis qu'au temps

1. Cf. Helbig, p. 362.
2. VII, p. 19 et suiv.

d'Hérodote vient encore l'étain des Kassitérides[1]. Les contemporains de l'*Odyssée* connaissent l'Espagne : l'île de Kalypso est I-spania. L'*Odyssée* est donc postérieure à la découverte de Tarsis par les marins de Sidon, et postérieure aussi à la connaissance directe ou indirecte que les Ioniens eurent de cette découverte. Peu importe alors que le *chalkos* odysséen soit du cuivre ou du bronze : Sidon, qui exploite Tarsis, peut avoir l'étain des Kassitérides et fabriquer du bronze avec les cuivres de Chypre ou d'ailleurs ; Sidon peut être au temps de l'*Odyssée* la grande fournisseuse de *chalkos* :

ἐκ μὲν Σιδῶνος πολυχάλκου εὔχομαι εἶναι.

Bronze ou cuivre, il faut que les gens de l'*Odyssée* reçoivent leur *chalkos* du dehors, car les Grecs n'ont pas de mines d'étain et leurs mines de cuivre sont d'un minime rendement, si même ils en ont. Ni la Grèce classique ni la Grèce actuelle n'ont exploité de minerais cuprifères. Redevenue aujourd'hui un grand centre métallurgique à cause de ses riches gisements de zinc et de plomb argentifère, étudiée et parcourue par les géologues et les minéralogistes, la Grèce n'a pas fourni trace de cuivre, sauf en un point : sur la côte orientale de Morée, près d'Épidaure, au voisinage de Dimaina, « un gisement exploité par les Anciens a été repris sans succès vers 1870[2] ».

Pourtant Strabon mentionne près de Chalkis en Eubée une mine merveilleuse où « jadis le cuivre et le fer se rencontraient unis, ce qui n'arrive jamais ailleurs », καὶ μέταλλον δ' ὑπῆρχε θαυμαστὸν χαλκοῦ καὶ σιδήρου κοινόν, ὅπερ οὐχ ἱστοροῦσιν ἀλλαχοῦ συμβαῖνον. Il faut nous méfier de cette merveille que Strabon n'a pas vue et qui, dans son temps, n'était plus exploitée, νῦνι μέντοι ἀμφότερα ἐκλέλοιπεν[3]. Le nom de *Chalkis* est devenu, pour les géographes anciens, *la Cuivrière*, τίνες δὲ Χαλκιδεῖς φασί κληθῆναι διὰ τὰ χαλκουργεῖα, comme *Minoa* est devenue le port de Minos et *Soloi* le port de Solon : Kiepert remarque avec juste raison que la région de Chalkis ne contient pas trace de mines de cuivre[4]. Il faut donc faire toutes les réserves possibles sur le véritable sens de *Chalkis*. En premier lieu, rien ne prouve que ce nom soit grec. Il ne faut pas oublier que les Grecs firent une *Chalkèdon*, Καρχηδών, Καλχηδών, Χαλκηδών, d'une *Ville-Neuve* phénicienne : les noms de la forme *Chalkè*, Χάλκη, Χαλκία, Χάλκα, etc., se trouvent sur toute l'étendue de la Méditerranée, et l'île *Chalkie*, Χαλκία, sur la côte d'Asie Mineure, pas plus que la région éléenne du fleuve *Chalkis*, Χαλκίς, n'a jamais eu trace de cuivre; il est donc possible que ces noms appartiennent à la couche préhellénique et qu'ils nous apparaissent dans la suite comme un terme de doublets gréco-phéniciens[5]. En second lieu, ces

1. Hérod., III, 115.
2. Fuchs et Launay, p. 242.
3. Strab., X, 447.
4. Sur tout ceci, cf. H. Blümner, *Technologie*, etc., IV, p. 64.
5. Χαλκίς est dans la plaine Λελάντιον. Ce dernier mot semble grec et signifie sans doute *la pierreuse*, *la dénudée* (λαίνος) : la racine sémitique חלק *chalk* aurait exactement le même sens.

noms, même grecs, ne signifieraient pas forcément *La Cuivrière*. Pour l'*Odyssée*, l'ouvrier qui travaille l'or à la cour de Nestor s'appelle *chalkeus* : tout forgeron est un *chalkeus* dans cette civilisation du *chalkos*, comme dans notre civilisation du fer c'est un *ferronnier*. *Chalkis*, si le nom est grec, pourrait donc être *la Forge*, mais la Forge de n'importe quel métal. Les batteurs de fer, σιδηρουργοί, de Chalkis restent longtemps célèbres : il semble, à voir les textes, que des forges de fer aient réellement existé en cet endroit. Il se peut que l'on ait ensuite inventé la légende des forges de cuivre pour expliquer le nom que l'on ne comprenait plus, alors que le forgeron ne s'appelait plus *cuivrier*, χαλκεύς, mais *ferronnier*, σιδηρουργός : ἱστορεῖται δὲ καὶ σιδήρου καὶ χαλκοῦ μέταλλα εἶναι κατὰ τὴν Εὐβοικὴν Χαλκίδα καὶ ὅτι ἄριστοι ἐκεῖ σιδηρουργοί καὶ ὅτι οὐ μόνον ἐκεῖ πρῶτον ὤφθη χαλκεῖα ἀλλὰ καὶ πρῶτοι χαλκὸν ἐκεῖ ἐνεδύσαντο Κούρητες[1].

(L'étymologie de *Chalkis* = *la Cuivrière* remontait, dit Pline, à Kallidèmos. *Euboea antea vocitata, ut Callidemus, Chalcis, aere ibi primum reperto*[2] : Kallidèmos aurait sans doute attribué l'invention des gants de peau aux ouvriers de Pau ou de Gand).

Enfin, en admettant même que Chalkis veuille bien dire *la Forge du Chalkos*, il ne s'ensuivrait pas encore que cette Forge travaillât du *chalkos* indigène. Tout au contraire : Chalkis, le grand port de cette époque, serait une Forge de Cuivre ou de Bronze comme après elle tous les autres grands ports grecs l'ont été.

La fabrication du bronze, en effet, se déplaçant en Grèce suivant les époques, s'est toujours installée dans un port de transit, à Délos d'abord, à Égine ensuite, à Corinthe enfin ou à Syracuse. Pline, qui nous énumère cette succession, nous en donne le motif à propos de Délos et d'Égine; *antiquissima aeris gloria Deliaco fuit, mercatus in Delo celebrante toto orbe, et ideo cura officinis; proxima laus Aeginetico fuit, insula et ipsa, nec quod aes gigneretur, sed officinarum temperatura nobilitata*[3]. Je crois qu'il faut bien prendre garde à ce texte. Ces ports, qui fabriquent le bronze, n'ont pas de mines de cuivre, *nec quod aes gigneretur*; mais le commerce du monde qui fréquente leur marché, *mercatus in Delo celebrante toto orbe*, y amène les minerais : aujourd'hui le marché du cuivre est dans un port anglais, Swansea. La Grèce ne fournit pas de cuivre. Si jamais elle a exploité des gisements cuprifères (peut-être quelques traces de mines subsistent au Nord et au Sud de l'Eubée et à Sériphos)[4], jamais elle n'a pu suffire à sa consommation, même quand cette consommation était médiocre. Or la civilisation homérique suppose une consommation très grande : le *chalkos* y tient la place de la plupart de nos métaux usuels. C'est l'âge du *chalkos* : toute la civilisation urbaine en vit; sauf les instruments

1. Eust., *ad Dion. Perieg.*, 764.
2. Plin., IV, 64.
3. Plin. *id.*, *ibid.*
4. Cf. H. Blümner, p. 63-64.

rustiques, tout est en *chalkos*, les armes, les ustensiles et même les maisons, je veux dire les meubles et les décorations,

> τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα χάλκεοι δέ τε οἶκοι
> χαλκῷ δ' εἰργάζοντο[1].

Il fallait donc à la Grèce homérique un fournisseur étranger : au dire de l'*Odyssée*, ce fournisseur est Sidon, πολύχαλκος Σίδων. Tout près d'elle, Sidon a les cuivrières demeurées célèbres de Chypre, de Cilicie, de Syrie, de Palestine : le cuivre de Diarbékir descend toujours vers Alexandrette[2]; la *Sarephta* de l'Écriture est une *Raffinerie*, צרפת, *Saraphat*, comme notre *Sériphos* de l'Archipel[3]. Et Sidon a aussi les grands gisements de la mer Occidentale, où l'étain se trouve souvent mêlé au cuivre ou voisin du cuivre. La suite de périples qu'est l'*Odysseia* nous montrera les marines phéniciennes en possession de comptoirs dans toute la Méditerranée du Couchant : les Phéniciens fréquentent l'Italienne Kirkè et l'Espagnole Kalypso. Or voilà qui simplifie la question du chalkos, bronze ou cuivre, et de l'étain pour les temps odysséens.

Je ne veux pas rouvrir ici l'interminable discussion sur le sens et l'origine du mot *kassiteros*. Je crois que, dès les temps homériques, *kassiteros* a signifié *étain*, parce que l'étain était déjà connu. Si quelques savants ont voulu donner au mot une autre signification, c'est à cause de l'idée qu'ils se faisaient, je crois, du monde homérique : reportant ce monde à la nuit des temps, n'imaginant d'ailleurs aucune relation entre les origines grecques et les autres civilisations méditerranéennes, ils ne pouvaient comprendre que la Grèce homérique possédât l'étain et le nom de l'étain. Mais, si notre démonstration pour l'île de Kalypso est valable, il faut envisager tout différemment cette question de l'étain et du bronze homériques. Du fait qu'aux temps odysséens, les marines levantines exploitent le détroit de Gibraltar, certaines conséquences découlent et je ne voudrais ici qu'en montrer quelques-unes. En cette question du bronze et de l'étain, les archéologues d'ordinaire ne voient que deux alternatives : l'étain, disent-ils, est venu des Kassitérides, c'est-à-dire de la Grande-Bretagne, de l'Extrême-Couchant, ou bien il est venu de l'Extrême-Levant, des gisements indo-chinois. Mais entre ces deux extrêmes, il y a beaucoup de gisements intermédiaires.

Nous ne les connaissons plus ou nous ne les exploitons plus. Mais Strabon sait que l'étain naît chez les Dranges, c'est-à-dire dans le Khorassan actuel : les voyageurs y signalent, en effet, des gisements d'étain[4]. En Europe de même, au centre du continent, en Bohême et en Saxe, quelques riches gisements d'étain ont pu fournir dès la première antiquité à la consommation méditerranéenne : le vieux périple que l'on attribue à Scymnus de Chio con-

1. Hésiod. *Oper.*, 150.
2. Cf. H. Blümner, IV, p. 58.
3. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, nos 2069 et 2083, pp. 3 et 16.
4. Strab., XV, 724; cf. H. Blümner, IV, p. 84.

naît deux îles au fond de l'Adriatique comme les sources du meilleur étain,

Ἐνετῶν ἔχονται Θρᾶκες Ἴστροι λεγόμενοι·
δύο δὲ κατ' αὐτούς εἰσι νῆσοι κείμεναι
κασσίτερον αἳ δοκοῦσι κάλλιστον φέρειν[1].

Des gisements d'étain n'ont jamais été signalés dans ce fond de l'Adriatique. Mais il ne s'ensuit pas que des ports de l'étain n'ont jamais pu s'y établir. Nous avons l'exemple de Marseille, qui jamais ne posséda de gîtes stannifères et qui devint cependant le grand port de l'étain le jour où la route transcontinentale, à travers toute la Gaule, lui amena l'étain breton, πεζῇ διὰ τῆς Γαλατίας πορευθέντες ἡμέρας ὡς τριάκοντα κατάγουσιν ἐπὶ τῶν ἵππων τὰ φορτία πρὸς τὴν ἐκβολὴν τοῦ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ[2]. On imagine sans peine qu'une route parallèle, beaucoup moins longue, put amener au fond de l'Adriatique l'étain de la Bohême et de la Saxe, à travers les cols des Alpes : Marseille ou Iles Adriatiques, à l'extrémité de ces deux routes transcontinentales, l'installation des factoreries étrangères, sur deux îlots côtiers, serait la même. Et ici encore, l'*Odysseia* va nous montrer cette mer Adriatique exploitée déjà par les thalassocrates phéniciens.

Mais sur les bords mêmes de la Méditerranée, l'étain se rencontrait et se rencontre encore. Si l'antiquité gréco-romaine n'a pas exploité différentes mines méditerranéennes que nous exploitons aujourd'hui, c'est que les arrivages d'étains breton et espagnol, abondants et bon marché, firent délaisser ces gisements pauvres et coûteux, d'une exploitation difficile. Aux temps gréco-romains, le cuivre espagnol et l'étain breton supprimèrent toute concurrence pour les mêmes raisons qui, dans ces années dernières, ont donné aux fers et fontes de Meurthe-et-Moselle le monopole du marché français. Il y a trente ans encore, nos provinces boisées et montagneuses exploitaient fructueusement des minerais de fer qui sont entièrement délaissés aujourd'hui, « ne payant plus ». Dans l'antiquité, pour le cuivre et l'étain, il en fut de même. Laissons de côté le bassin oriental, musulman, de la Méditerranée, que géologiquement nous connaissons très mal et que notre industrie métallurgique n'exploite pas encore. Mais sur tout le pourtour du bassin occidental combien de gîtes que les Plus Anciens durent connaître! On les exploita, tant qu'on n'en eut pas de plus riches; on les délaissa du jour où l'abondance vint d'ailleurs. Toute la côte algérienne est bordée de minerais de cuivre : « Entre le cap Tenès et la Mouzaia, sur une distance d'environ cent cinquante kilomètres, une zone cuivreuse s'étend, prolongée au Sud de Bougie par une autre zone entre Aït-Abbès et Djebel Babor; les gîtes sont en filons bien caractérisés contenant de la pyrite cuivreuse et du cuivre gris argentifère; on a constaté que la proportion de cuivre et d'argent diminuait assez vite avec la profondeur[3]. » Pline connaît

1. Scymn. Chi., 391-393.
2. Diod., V, 22.
3. Fuchs et Launay, II, 306-307.

le cuivre d'Afrique et les géographes anciens nous signalent sur cette côte des cuivrières, χαλκωρυχεῖα[1]. Sidon et ses colonies avaient donc là un premier centre d'approvisionnement.

Les côtes européennes présentent les mêmes minerais de cuivre, et deux points méritent notre attention. En ces deux points les minerais de cuivre et les minerais d'étain sont proches, presque mélangés : ils arrivent ensemble aux même fonderies de la côte. Or, pour la fabrication primitive du bronze, il ne faut pas imaginer, je crois, des essais réfléchis, raisonnés, ni des procédés à demi scientifiques. Le premier inventeur du bronze n'a vraisemblablement pas fait un alliage de métaux à l'état pur, c'est-à-dire qu'il n'a pas fabriqué du cuivre, d'un côté, de l'étain, d'autre part, et cherché ensuite ce que l'union des deux produits pourrait donner. Le hasard a dû, comme toujours, être le grand maître : des minerais de cuivre, traités, par mégarde ou intentionnellement, avec des minerais d'étain, ont donné un cuivre plus dur, qui ne fut d'abord qu'un autre cuivre, un autre *chalkos*, mais que par la suite on reconnut être un métal nouveau, un alliage de cuivre et d'étain. Ce n'est qu'après cette constatation faite, que l'on arriva à fabriquer scientifiquement, pour ainsi dire, du bronze industriel, en mélangeant du cuivre espagnol et de l'étain breton dans un creuset phénicien. La production du bronze suscita alors une grande industrie, avec des relations lointaines et une marine exploitant les mers océanes. Mais avant cette grande industrie, il faut supposer une métallurgie beaucoup plus primitive sur les points où, minerais de cuivre et minerais d'étain étant voisins ou confondus, le nouveau cuivre, le nouveau *chalkos*, germa pour ainsi dire de lui-même et fut produit sans calcul, par hasard. L'Italie et l'Espagne présentent deux de ces points.

Sur la côte italienne, l'*Odyssée* nous a déjà signalé la *Fonderie* de cuivre, Temesa : prospère, semble-t-il, aux temps homériques, elle fut abandonnée aux temps gréco-romains, καὶ δείκνυται χαλκουργεῖα πλησίον, ἃ νῦν ἐκλέλειπται[2]. Les légendes odysséennes nous donnent pour cette côte tyrrhénienne la preuve des fréquentations sémitiques : nous savons que l'île de Kirkè s'appelle *Ai-aiè*, parce que אי, *ai* ou *i*, signifie l'*Ile*, et איה, *aie*, *l'épervier* ou mieux *l'épervière*, ce qui est *kirkè*. Du détroit de Messine au promontoire de Circei, qui est l'île de Kirkè, l'*Odysseia*, par de semblables doublets, nous fournira tout le périple de la côte : dans ce pays des Sirènes, des Kyklopes et des Kimmériens, les mines de cuivre campaniennes restent célèbres jusqu'au temps de Pline[3]. Au Nord de Circei, l'*Odyssée* ne fournit plus de renseignements. Mais, tout le long de la côte italienne, les mêmes doublets continuent. Notre île d'Elbe s'appelle tout à la fois *Aithalia* et *Ilva*. Aithalia, Αἰθάλεια, *la Fournaise* ou *la Lueur*, est un mot grec ; *Ilva* ne présente aucun sens ni en grec ni dans les langues sémi-

1. Plin., XXXIV, 30; Strab., XVII, 821, 830; Diod., I, 33; Ptolem., IV, 2, 17.
2. Strab., VI, 256.
3. Plin., XXXIV, 2.

tiques : *Aithalia-Ilva* doit être un doublet gréco-étrusque. Ailleurs, au contraire, il semble que nous ayons un doublet tusco-sémitique : une ville maritime, perchée au Nord du Tibre sur les premières collines de l'intérieur, mais possédant à la côte les deux échelles de Pyrgos et d'Alsium, se nomme Agyla-Kaerè; Olshausen a reconnu dans *Agoula* l'épithète sémitique qui signifie *la Ronde*, עגולה, *'Agoula*[1]. Sur toute cette côte d'Étrurie, fréquentée par les thons que nourrit la pourpre, dit Strabon, et jalonnée par les guettes de thons, qui dominent des *Ports d'Hercule* et des *Ports de Vénus*, l'onomastique semble garder encore d'autres souvenirs sémitiques. (Étudiez, par exemple, tel promontoire Ῥούσελλις ou *Rusellis*, avec un temple de *Jupiter Victor* à ses pieds : la côte africaine est bordée de semblables *Têtes* ou *Caps*, *Rous*, רוש, Ῥούσαδιρ, Ῥούσιβις, Ῥουσίκαρις, etc., et la côte syrienne a son *Phanou-el*, Φανούηλ, qui est la *Face de Dieu*, פנו־אל, *phanou-el* : רוש־אל, *rous-el*, la *Tête*, le *Cap de Dieu*, nous expliquerait *Rusellis* et nous serait expliqué à son tour par le temple du *Dieu Vainqueur*). Les Sémites seraient donc venus là avant les Grecs. L'archéologie de cette côte nous fournit d'ailleurs les preuves de ces anciennes navigations : les bibelots les plus authentiquement phéniciens (de Tyr ou de Carthage), qui nous soient parvenus, sont telles coupes en argent trouvées dans notre ville de Kaerè-la-Ronde ou dans sa voisine au Sud du Tibre, Préneste[2] : l'une de ces coupes porte une signature sémitique et des hiéroglyphes égyptiens; toutes deux présentent le même mélange d'emprunts assyriens et égyptiens, que signalait Hérodote dans les chargements des marines phéniciennes[3].

Or toute cette région possède des cuivrières. Aithalia, dit le Pseudo-Aristote, fournit actuellement du fer, dont se servent les Étrusques habitant Populonium; mais elle fournissait autrefois du cuivre[4]. Sur la côte génoise et toscane en face de l'île d'Elbe, les mines de cuivre s'échelonnent actuellement depuis Sestri Levante jusqu'à Grosseto, les unes tout au bord de la mer, les autres un peu dans l'intérieur, toutes à faibles distances d'embarcadères maritimes ou fluviaux (mines actuelles de Sestri Levante, Monte Catini, Monte Calvi, Rocca Tederighi, etc.)[5] : les environs de Volaterræ sont criblés de puits anciens[6]. Cette même région fournit l'étain : « près de Campiglia Maritima, à Cento Camerelle, il existe un filon d'étain qui perce le terrain jurassique sous forme de veine verticale de $0^m,20$. Dans le gisement, l'oxyde de fer domine et c'est en voulant exploiter ce minerai qu'on découvrit un certain nombre de boules de cassitérite. Au voisinage, Blanchard, partant de cette idée que des restes d'excavations antiques avaient dû avoir pour but la recherche de l'étain, trouva égale-

1. *Rhein. Mus.*, 1853, p. 353-354.
2. Cf. Perrot et Chipiez, III, p. 560 et suiv.
3. *C. I. S.*, n° 164, pl. XXXVI; Hérod., I, 1.
4. Ps. Arist., *Mir. ausc.*, 93, p. 837; cf. H. Blümner, IV, p. 64, ἐν δὲ τῇ Τυῤῥηνίᾳ λέγεταί τις νῆσος Αἰθάλεια ὀνομαζομένη, ἐν ᾗ ἐκ τοῦ αὐτοῦ μετάλλου πρότερον μὲν χαλκὸς ὠρύσσετο, ἐξ οὗ φασὶ πάντα χαλκευόμενα παρ' αὐτοῖς, ἔπειτα μηκέτι εὑρίσκεσθαι, χρόνου δὲ διελθόντος πολλοῦ φανῆναι ἐκ τοῦ αὐτοῦ μετάλλου σίδηρον, ᾧ νῦν ἔτι χρῶνται Τυῤῥηνοὶ οἱ τὸ καλούμενον Ποπλώνιον οἰκοῦντες.
5. Fuchs et Launay, II, p. 235 et suiv.
6. Cf. H. Blümner, p. 65.

ment la cassitérite à Monte Valerio, à la Cavina : de 1876 à 1880, 134 tonnes de minerai d'étain furent extraites de la région[1]. » L'étain se rencontre aussi dans l'île d'Elbe[2]. La tradition du Pseudo-Aristote, sur la production des objets de bronze, χαλκευόμενα, dans cette région, contient donc une grande part de vérité.

Aux temps historiques, les minerais de fer de l'île d'Elbe venaient à Populonium pour être traités. Aux temps primitifs, Populonium avait dû être aussi la grande forge du cuivre : Strabon y vit encore des mines abandonnées, καὶ μέταλλά τινα ἐν τῇ χώρᾳ ἐκλελειμμένα. Cette ville de Populonium se distingue, ajoute Strabon, de toutes les autres villes étrusques en ce qu'elle est sur la mer, μόνη τῶν Τυῤῥηνίδων τῶν παλαιῶν αὐτὴ πόλεων ἐπ' αὐτῇ τῇ θαλάττῃ ἱδρῦσθαι. Les autres villes étrusques, par crainte des pirates, s'étaient enfuies loin de la côte. Populonium passait pour l'œuvre des peuples de la mer, des navigateurs venus de la Corse. Son site confirme cette tradition. Populonium occupe l'un de ces promontoires rocheux qui, jadis insulaires, sont aujourd'hui soudés à la côte toscane par des isthmes ou des plages de marais. C'est une acropole, ou du moins elle se compose, nous dit Strabon, d'une acropole et d'une échelle au pied. Mais ce n'est pas une haute ville indigène réfugiée aux sommets des montagnes ou des collines continentales. Sur son îlot parasitaire, sur son promontoire dominant la mer, elle semble bien n'avoir été d'abord qu'un établissement étranger. Piombino, qui lui succéda sur cet îlot, garda jusqu'à nos jours une histoire et une administration indépendantes de la côte voisine. Mais Piombino n'occupe pas le site exact de Populonium : elle s'est assise à la pointe Sud-Ouest de l'îlot, face à la mer libre, dans la meilleure guette pour surveiller le détroit entre l'île d'Elbe et la grande terre. Populonium au contraire était sur la face Nord-Est qui regarde le continent. Inversement symétrique de Piombino, Populonium tournait le dos au détroit pour ouvrir sa rade aux arrivages de la côte toscane. Ces arrivages étaient les minerais de cuivre et d'étain de Campiglia Maritima et de Monte Calvi, ou les bois de la région pisane et lucquoise, qui servaient au traitement de ces minerais. Populonium était le port minier dont parle Strabon. Il avait été fréquenté, sinon fondé, par les marines étrangères de Tyr ou de Carthage d'abord, de Chalkis ensuite. Car ce furent les Chalkidiens qui les premiers des Grecs exploitèrent ces côtes italiennes : ils y installèrent leur alphabet. Si donc, à une certaine heure de l'histoire, Chalkis, avant Corinthe, Égine et Délos, a été réellement pour les Grecs le port du *chalkos*, nous voyons à quelle époque elle put jouer ce rôle et d'où lui pouvaient venir ses minerais ou ses métaux, cuivre, étain et bronze.

Mais un jour était venu où Populonium avait cessé d'être le grand port du cuivre et du bronze, pour devenir le grand port du fer, quand l'île d'Elbe était devenue ce qu'elle est restée jusqu'à nos jours, une mine de fer : *Porto Ferrajo*,

1. Fuchs et Launay, II, p. 150.
2. Fuchs et Launay, II, p. 150.

disent encore les Italiens. Ce n'est pas que les gisements de cuivre aient disparu de l'île elle-même ni de la côte toscane. Mais ces gisements « ne payèrent plus », du jour où les marines méditerranéennes rencontrèrent ailleurs des minerais cuprifères et stannifères beaucoup plus riches et bien plus commodes à traiter. La légende de Kalypso nous conduit à ce pays de Tarsis, qui jusqu'à nos jours a détenu le monopole du cuivre, et qui, jusqu'au temps de l'empire romain, jusqu'aux jours où la Gaule pacifiée permit d'établir la grande route Boulogne-Marseille, détint aussi le monopole de l'étain. Pour le cuivre espagnol, nous avons mille textes et légendes antiques, *summa gloria nunc in Marianum æs conversa quod et Cordubense dicitur*[1]. Pour l'étain, Hérodote sait déjà qu'il arrive par les Colonnes d'Hercule et qu'il provient, en grande partie, des Iles de l'Étain, des Kassitérides[2]. Pendant dix ou douze siècles, l'étain arriva de la Grande-Bretagne par l'Océan et cette route maritime ne fut remplacée par la route terrestre que vers le temps d'Auguste. Tartessos fut donc le port de l'étain durant de longs siècles. Cette route maritime de l'étain, au long des côtes atlantiques, avait dû s'établir lentement, de cap en cap, d'estuaire en estuaire, et d'autres minières d'étain s'étaient offertes aux navigateurs avant les Kassitérides anglaises. Scymnus nous dit que, de son temps, Tartessos retire son étain des alluvions de la Keltique. La Keltique de Scymnus est le pays qui s'étend de l'Atlantique à la mer de Sardaigne[3] : c'est la France actuelle. La façade atlantique de la France présente, en effet, des alluvions stannifères, aux embouchures de la Loire et de la Vilaine, à Piriac (Loire-Inférieure) et à la Villeder (Morbihan) : « Les mines de la Villeder paraissent avoir été exploitées dans une antiquité très reculée, dès la première époque du bronze.... A Piriac, l'étain apparaît dans un gneiss kaolinisé.... A l'embouchure de la Vilaine on a exploité des sables stannifères qui se rattachent peut-être à ces gisements[4] ». Ces alluvions d'étain sont, je crois, « l'étain fluviatile » de Scymnus, κασσίτερος ποταμόῤῥυτος. Depuis la première antiquité jusqu'à nos jours, cet étain a influencé l'histoire de ce pays vénète. D'abord il a sans doute créé la renommée de ces Vénètes auprès des plus vieux auteurs grecs. Il a ensuite causé la fréquentation de ces côtes par toutes les marines anciennes. Puis des établissements romains installèrent des cultes orientaux au long des plages de Carnac, à l'entrée du Morbihan. Les statuettes de la Déesse Syrienne *kourotrophe*, qui se trouvent en grand nombre dans cette région (Musée de Carnac), ont enfin créé le culte de sainte Anne et les pèlerinages qui, chaque année, amènent encore les milliers de pèlerins dans ce pays d'Auray. Car la bonne sainte fit, au début du XVIIe siècle, découvrir par un paysan la statuette miraculeuse qui la représentait et que l'on vénère aujourd'hui : ce n'est qu'une statuette de la Déesse Syrienne.

1. Plin., XXXIV, 3; cf. H. Blümner, IV, p. 65.
2. Hérod., III, 115; cf. H. Blümner, IV, p. 85.
3. V. 167-168.
4. Fuchs et Launay, II, p. 153-157.

Avant même d'atteindre les Kassitérites anglaises ou les plages bretonnes des Vénètes, les premiers navigateurs avaient rencontré bien d'autres gisements. L'Espagne était et est encore une terre stannifère, γίγνεται δὲ καὶ κασσίτερος ἐν πολλοῖς τόποις τῆς Ἰβηρίας, dit avec raison Diodore[1]. Le Finistère espagnol est une autre Kassitéride et Pline nous décrit très exactement la nature et le site de ses gisements : il suffit de mettre en regard de son texte les descriptions des géologues modernes[2]. Quelques Anciens attribuaient aux côtes de Galice les îles Kassitérides[3], et sûrement des mines d'étain furent exploitées dès l'antiquité tout le long des côtes entre Oporto et Oviédo. Le traitement de ces minerais asturiens et galiciens est facile; même avec la forge la plus rudimentaire, nous avons vu comment le métal peut s'obtenir à l'état presque pur. D'autres gisements sont plus proches encore de Tartessos. La région de Salamanque et la région de Grenade[4] produisent de l'étain[5] et, par les routes fluviales du Guadiana et du Guadalquivir, ces métaux ou ces minerais descendirent de toute éternité vers la côte sud-occidentale. Le vieux périple, traduit par Aviénus, localise près des embouchures du Guadiana une grande station stannifère, le mont Cassius, qui aurait donné le nom grec de *kassitéros* :

Cassius inde mons tumet
et Graia ab ipso lingua cassiterum prius
stannum vocavit[6].

Cette tradition peut contenir un noyau de vérité. Sur une carte de l'Espagne, tracez les routes de transhumance annuelle suivies par les troupeaux de moutons. Parties de l'Estremadure, sur notre côte de Tarsis, ces routes remontent en éventail le long de la Guadiana, du Tage et de l'Alagon, jusqu'au cœur des plateaux du Nord, jusqu'à Salamanque et Burgos. Pendant l'antiquité, la transhumance dut suivre les mêmes voies. Autrefois, comme aujourd'hui, les moutons durant l'été gagnaient les plateaux et, durant l'hiver, revenaient à la côte : « au bord de la mer, dit Strabon, les moutons crèvent de graisse, si l'on ne prend pas le soin de les saigner. » Les régions de l'intérieur, même les plus lointaines, étaient donc en relations permanentes avec les côtes de l'Estremadure :

1. V, 38. Cf. *Diplom. and Consular Reports* (Miscell. Series), n° 538 : The mineral wealth of Galicia has been known from a very remote period : deposits of tin, iron, lead, gold and silver, etc., were found in aboundance.... Tin was found almost on the surface of the ground.... Tin, which might almost be said to be sparkling on these coasts, was collected in considerable quantities with little trouble. Without going far inland, the Phœnicians were able to procure lead, iron, gold, silver and other metals which abounded in these parts. The working of tin was very active; the islands from which it was extracted were called Cassiterides, the present islands Cies, Aro, Arosa, Sisargas and others on this coast.... Mines of tin and wolfram exist principally in the west central portion of Galicia and are being worked by the British companies, *San Pink Tin Mines* and *Siden Tin and Wolfram Mines*, whose capital amount to 70 000 l. in 1 l. shares. — Rapport du consul anglais Talbot, septembre 1900.
2. Cf. Plin., XXXII, 156, et *Bull. Société Géologie*, VII, p. 1-18.
3. Diod., V, 38; cf. H. Blümner, IV, p. 86.
4. Cf. *Diplom. and Consular Reports*, n° 2289, p. 48.
5. Fuchs et Launay, II, p. 46.
6. IV, 259-261.

la route des moutons amenait l'étain de l'intérieur aux ports extrêmes de cette côte, au mont Kassios d'Aviénus.... Donc Tartessos, aussitôt découverte, dut fournir l'étain en abondance. Or l'*Odysseia* et sa légende de Kalypso sont postérieures à cette découverte : elles doivent même être postérieures de beaucoup. Car les Phéniciens, qui cachèrent soigneusement plus tard le chemin des Kassitérides[1], n'ont dû révéler ni facilement ni rapidement le chemin de Kalypso. Avant la formation de la légende odysséenne, les marins de Sidon durent longtemps fréquenter ces parages. Ils en ramenaient les chargements de minerais ou de métaux qui firent de leur ville le grand marché du *chalkos*, cuivre et bronze, πολύχαλκος Σίδων[2].

Les Sidoniens apportent dans la Grèce homérique le *chalkos* brut. Mais ils apportent aussi des objets travaillés, des armes et des ustensiles. Le cratère d'argent d'Achille vient des Sidoniens, comme le chaudron de bronze que l'on conservait au temple de Lindos et qui, travaillé à l'ancienne mode, κατεσκευασμένος εἰς τὸν ἀρχαῖον ῥυθμόν, portait une inscription phénicienne[3]. Le cratère de Ménélas vient aussi de Sidon[4], et une corbeille d'argent fut donnée à Hélène par la reine de Thèbes[5]. Pour ces ustensiles, nous avons un doublet gréco-sémitique. L'*Odyssée*, parmi les vases où le Kyklope trait ses brebis, nomme les *skaphides*, σκαφίδες, et les *gaules*, γαῦλοι. Le premier de ces noms est authentiquement grec (rad. *skaph*, *creuser*, *entailler*). Le second est emprunté aux Sémites. Il ne se rencontre qu'en cet endroit des poèmes homériques et nous verrons que tout ce passage n'est qu'une chaîne de doublets gréco-sémitiques. Le mot hébraïque, גול, *goul*, ou גולה, *goul'a*, signifie *cruche* : nous verrons comment l'île, que les Grecs appelèrent *Gaulos*, avaient reçu le nom de *Gul* des Phéniciens; de ce nom de *vaisselle*, les Phéniciens avaient fait un nom de *vaisseau*, τὰ Φοινικικὰ πλοῖα γαῦλοι καλοῦνται (cf. en grec, σκάφις, *la cruche*, et σκάφη, *la barque*) : *Gaulos*, rapporte Diodore, avait été une colonie phénicienne comme Malte.

Ce nom de *gaulos*, ainsi emprunté, montre bien que la vaisselle était pour les Phéniciens un article de vente. Mais l'article d'échanges toujours le plus important, entre civilisés et barbares ou demi-barbares, est fourni par les armes. Au XVIIIe siècle, les Francs approvisionnaient d'armes les peuples et tribus de tout le Levant : « Les Druses ont des mousquets et des sabres et se servent de leurs armes avec beaucoup d'adresse. Ce sont les Européens qui leur ont fourni les premiers mousquets qu'ils ont eus. Ils en font à présent eux-mêmes, aussi bien que leur poudre. Elle n'est pas tout à fait si vigoureuse que la nôtre. Ils ne laissent pas de s'en servir; mais quand ils peuvent avoir de

1. Strab., III, 169.
2. Strab., III, 175.
3. Diod., V, 58.
4. *Odyss.*, IV, 618.
5. *Odyss.*, IV, 125.

la nôtre et de nos fusils, ils en font un cas tout particulier[1]. » Aujourd'hui, les nègres de l'Afrique font un pareil cas de nos fusils et de nos sabres démodés. Aux temps homériques, les belles armes viennent du Levant. De Chypre vient la cuirasse d'Agamemnon[2], donnée par le roi Kinyras. Ce roi chypriote, originaire de Syrie et fondateur du culte d'Aphrodite, semble porter un nom phénicien. Fils d'Apollon, il était le roi musicien, qui avait introduit les lamentations et les chants funèbres dans les orgies d'Adonis[3] : כנור, *kinour*, est le nom d'un instrument de musique[4] dont les Grecs firent leur *kinyra*, κινύρα; les *Kinyrides* à Paphos avaient la garde et le soin du culte d'Aphrodite comme les *Eumolpides* à Éleusis avaient leur rôle dans les cérémonies des Déesses.

Helbig remarquait avec raison que les armes homériques portent souvent des noms inexplicables par l'étymologie grecque : ἄορ, ξίφος, μάχαιρα, σάκος[5]. Anciens et modernes ont vainement cherché pour *xiphos*, ξίφος, une étymologie acceptable : que l'on songe à ξέειν, ξαίνειν, ξύειν ou ὀξύνειν, comme les Anciens, à σκάπτειν, comme certains modernes, il est difficile de croire fermement à de tels jeux de mots[6]. Les Araméens ont pour désigner l'*épée* le mot סייפא, *xiipha*, que les Arabes ont aussi sous la forme *siphoun* et que les Égyptiens avaient sans doute emprunté sous la forme *sefi*. La forme araméenne emphatique nous conduirait à une forme simple סייף, *xiiph*, d'où ξίφος a dû venir : la transcription du ס en ξ est conforme à l'égalité des deux lettres dans l'alphabet. — Le mot homérique *machaira*, μάχαιρα, s'est transmis jusqu'aux Grecs modernes avec la signification de *couteau* : l'Écriture a מכרה, *makera*, avec le même sens. La transcription du כ en χ ou inversement est fréquente. Mais ce mot *makera* est dans la Bible un ἅπαξ λεγόμενον, qui ne se retrouve en aucune autre langue sémitique, et le grec μάχαιρα semble, par l'exemple de μάχομαι et de *macto*, se rattacher au fonds indo-européen. Si donc l'un de ces mots est un emprunt, ce furent les Grecs, semble-t-il, qui l'apprirent aux Levantins. — Avec plus de raison on a rapporté à l'influence sémitique le mot *carquois*, γωρυτός, qui ne se rencontre pas dans l'*Iliade* et qu'on ne trouve qu'une seule fois dans l'*Odyssée*. « *Gorutos* ou *chorutos*, dit Hésychius, désigne *la boîte à flèches, l'outre* », γωρυτός · τοξοθήκη, θύλακος · οἱ δὲ χωρυτός. Dans l'Écriture חרים, *kharit*, désigne *la bourse, le sac à argent*, et la transcription en *chorutos* ou *gorutos* est régulière : le ח initial donne le plus souvent un χ mais parfois aussi un γ : un autre mot sémitique חלבנה, *khalban'a*, a donné aux Grecs χαλβάνη et γάλβανον[7]. — Je croirais aussi volontiers que le nom du grand bouclier, protégeant et couvrant tout le corps, σάκος, est venu de la racine sémitique סכך, *s.k.k*, *couvrir, protéger, abriter* : le mot סך, *sak*, ou סך, *sok*, désigne les abris de terre, de bois

1. D'Arvieux, I, p. 359.
2. *Iliad.*, XI, 20.
3. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Kinyras*.
4. Cf. H. Lewy, p. 164.
5. Cf. Ebeling, *Lex. Homer.*, s. v.
6. Cf. H. Lewy, p. 176 et suiv.
7. Cf. Hesych, s. v.; H. Lewy, p. 180 et 45.

ou de roches, les huttes et les repaires; l'Écriture semble employer *sokek*, סכך, pour désigner la *tortue* sous laquelle s'abritent les assiégeants qui viennent saper les murailles. En arabe, cette même racine *s.k.k* a fourni le mot *sakkoun*, *l'armure, la cotte de mailles*. Notre *sakos* homérique serait l'équivalent du *sakkoun* arabe[1].

*
* *

III. *Verroterie et parures*. — Le chapitre *verroterie* tient une grande place dans l'importation phénicienne. En premier lieu, il est une pâte vitreuse colorée en bleu-vert, le *kyanos*, κύανος, qui avait une grande vogue dans la Grèce homérique. C'est l'Égypte, semble-t-il, qui, la première, avait fabriqué et couramment employé le verre bleu-verdâtre ou la faïence vitreuse bleue, le *χesbet*, dont elle émaillait ses statuettes et dont elle fabriquait ses briques et ses scarabées : les palais homériques sont ornés de frises en *kyanos*, comme les tombeaux des rois de Memphis[2]. Les Phéniciens, clients et fournisseurs de l'Égypte, avaient appris à fabriquer le *kyanos*, et les mines de Chypre leur produisaient du carbonate bleu de cuivre, qu'ils portaient en Égypte même[3]. Il est probable, — quelques archéologues disent : il est certain, — que le *kyanos* et l'emploi du *kyanos* furent introduits à Tirynthe et Orchomène par les artistes levantins. Des ouvriers et des artisans étrangers, comme ceux dont nous parle l'*Odyssée*, vinrent poser les premières frises. Par la suite, une épithète homérique, *kyanochaitas, à la chevelure de kyanos*, nous apparaîtra comme une allusion à une habitude qui n'est pas grecque : les Égyptiens seuls semblent avoir eu des perruques de *χesbet*, des chevelures de *kyanos*.... L'ivoire, ἐλέφας, est aussi d'un usage courant. Or l'antiquité tira toujours son ivoire de l'Afrique : les Éthiopiens occidentaux fournissent de dents d'éléphants le marché de Kernè[4]; les Éthiopiens orientaux fournissent le marché d'Adulis[5], dont les Chasseurs et Mangeurs d'Éléphants, Ἐλεφαντοφάγοι, Ἐλεφαντομάχοι, sont voisins. L'*Odyssée* connaît déjà ces « doubles » Éthiopiens et les poèmes homériques connaissent aussi les Pygmées, les nains de l'Afrique équatoriale : « Si les Grecs, dit avec avec raison Helbig, admettaient l'existence en Afrique d'une population d'hommes hauts d'une coudée, c'est que, dans ces régions équatoriales, vivait une race de nains, dont Schweinfurth a récemment reconnu les descendants dans les Akkas établis au Sud dès Monbuttus. Il est douteux que le pied d'un Grec ait jamais foulé le sol de ces contrées avant la domination des Ptolémées. C'est évidemment par le commerce de l'ivoire, auquel les Akkas se livrent

1. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v.
2. Theophr., *De lapid.*, 55.
3. Plin., V, 12; VI, 173; Hérod., III, 97. Cf. H. Blümner, II, p. 362.
4. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 94.
5. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 146 et p. 260 : Ἀδουλί, ἀφ' ἧς εἰς Κολόην μεσόγειον πόλιν καὶ πρῶτον ἐμπόριον τοῦ ἐλέφαντος.

activement encore aujourd'hui, qu'on apprit [dans le monde homérique et grec] l'existence de ce peuple de nains, [et cette notion pénétra] dans les villes ioniennes, peut-être par l'intermédiaire des Phéniciens[1] ». Le monde homérique tira donc vraisemblablement son ivoire des mêmes marchés que le monde grec et romain. Pour ce commerce encore, les vaisseaux de Sidon étaient les intermédiaires presque indispensables. *Kyanos* et ivoire, le transport de ces deux matières entre la Phénicie ou les pays producteurs et les ports homériques ne présente aucune difficulté. Il est une autre matière, l'ambre, aussi couramment employée, aussi vraisemblablement importée, qui doit nous arrêter beaucoup plus longtemps, car son commerce suppose des routes lointaines, des connaissances et des navigations qu'à première vue nous n'attribuons pas volontiers aux marines phéniciennes.

Le corsaire phénicien apporte dans la maison du roi de Syria « un collier d'or enfilé d'ambres »,

χρύσεον ὅρμον ἔχων μετὰ δ' ἠλέκτροισιν ἔερτο.

Comme ces bons corsaires phéniciens, Paul Lucas, tout en faisant la course, continue son « négoce de joaillerie[2] ».... Le collier, nommé *hormos*, dit Helbig, « n'entourait pas le cou; mais, partant de la nuque, il retombait sur la poitrine et se répandait sur le buste[3]. » C'est un collier à plusieurs rangs et non un cercle de métal; c'est, mieux encore, une cascade de chaînes, — le poète emploie souvent le pluriel ὅρμοι, — « qui de la nuque délicate descendent et se recourbent parallèles, jusque sur la poitrine d'argent, qu'elles rendent éblouissante[4]. » Ces chaînes déroulées peuvent avoir jusqu'à neuf coudées de long,

... μέγαν ὅρμον
χρύσεον, ἠλέκτροισιν ἐερμένον, ἐννεάπηχυν[5].

Cette longueur n'est nullement exagérée. Que l'on prenne une chaîne de neuf coudées et qu'on la replie, double, triple ou quadruple, pour la disposer en cercles étagés depuis la nuque jusqu'à la poitrine : on aura quatre ou cinq de ces cercles parallèles qui, de leurs rangs en gradins, couvriront tout le buste, depuis le cou jusqu'à la ceinture. C'est bien la disposition que nous indiquent les textes homériques et c'est la disposition que l'on retrouve aussi dans les colliers des statues chaldéennes, chypriotes ou espagnoles (buste d'Elche), de même que sur les monuments archaïques de Grèce ou d'Étrurie[6]. La Grèce historique ne connut plus cet étalage de luxe un peu barbare; ces chaînes de cou orientales (je dirais volontiers « rastaquouères ») furent à l'époque vraiment grecque

1. Helbig, trad. Trawinski, p. 25.
2. Paul Lucas, I, p. 8 et 25.
3. Pour tout ceci; cf. Helbig, trad. Trawinski, p. 340 et suiv.
4. *Hymn. Homer.*, IV, 40; VI, 88-90.
5. *Hymn. Homer.*, I, 103-104.
6. Voir Helbig, p. 340, n. 4 et 5.

remplacées par le cercle étroit, le mince anneau de métal qu'est déjà, dans les poèmes homériques, l'ἴσθμιον. Le *hormos*, apporté par les Phéniciens à Syria, est une chaîne d'or enfilée d'*électres*. Dans les poèmes homériques il est des passages où le mot *électre*, au singulier, ἤλεκτρον, désigne sûrement un métal, un alliage d'or et d'argent, et les vers de l'*Odyssée* décrivant le palais de Nestor énumèrent sûrement des métaux,

> χαλκοῦ τε στεροπὴν κὰδ δώματα ἠχήεντα
> χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος[1].

Mais, ailleurs, *électre*, ἤλεκτρον, désigne aussi l'ambre : Helbig a raison de préférer cette seconde signification quand il s'agit de notre collier. Le texte dit, en effet, ἠλέκτροισι, des *électres* au pluriel : « Nous n'avons pas d'exemple que le nom d'un métal employé au pluriel désigne des morceaux de ce métal; au contraire, cet emploi est très logique quand il s'agit de l'ambre, puisqu'on le trouve en morceaux. En second lieu, la superposition de l'or sur l'or argenté n'aurait produit aucun effet décoratif, le second se distinguant à peine du premier. Au contraire, l'ambre brun ou rouge brun, nuancé, translucide, se détache merveilleusement sur fond d'or. Enfin on a trouvé dans les tombeaux étrusques des parures de poitrine faites d'or et d'ambre[2]. » On imagine sans peine une chaîne d'or avec des grains ou des pendants d'ambre, et la remarque d'Helbig au sujet du pluriel *électres* prend encore plus de valeur, si l'on rapproche notre vers homérique d'un texte de Pline où le pluriel *ambres, succina*, est employé dans le même sens et pour désigner aussi des pendeloques de collier : *hodie Transpadanorum agrestibus feminis monilium vice succina gestantibus, maxime decoris gratia sed et medicinae; creditur quippe tonsillis resistere et faucium vitiis*[3].

Mais d'où peut venir l'ambre de ces parures? Les mers de la Grèce ne fournissent pas l'ambre. Il ne semble pas non plus que le bassin oriental de la Méditerranée l'ait jamais fourni. Par contre, sur les rivages de la Sicile, entre l'Etna et le cap Xiphonion, dans le golfe marécageux où viennent se jeter les petits fleuves de l'Aménanos, du Symaithos et du Sélinous, on recueille encore de l'ambre : « La rivière Simeto, disent les *Instructions nautiques*, se jette dans la mer à cinq milles au sud de Catane. On assure que de beaux spécimens d'ambre jaune, rouge et noir ont été recueillis flottant à son embouchure[4]. » Les Phéniciens au temps de l'*Odyssée*, — nous en aurons la preuve par l'*Odyssée* même, — connaissaient et fréquentaient les côtes de Sicile : ils avaient en particulier des comptoirs sur la façade orientale de l'île, à l'entrée du Détroit vers les mers italiennes. Leur ambre pouvait être sicilien. Pline nous dit aussi que l'ambre se recueille sur la côte de la Mauritanie tingitane, près de la

1. *Odyss.*, IV, 72-73.
2. Helbig, trad. Trawinski, p. 342.
3. Plin., XXXVII, 44.
4. *Instruc. naut.*, n° 731, p. 257.

ville de Lixos[1]. Les flottes phéniciennes fréquentaient ces parages libyques au temps de l'épopée. Les Phéniciens homériques avaient là un second marché de l'ambre. Il est donc possible que la Sicile et la Mauritanie aient fourni amplement à la consommation du monde primitif. Il est encore possible que l'ambre se soit rencontré jadis sur maints rivages où nous ne le retrouvons plus : il semble que Strabon et Théophraste signalent sa présence sur les côtes ligures; des modernes l'ont signalée sur les côtes lucaniennes[2]. Mais, si l'on en juge par le nombre et l'importance des parures découvertes dans les tombeaux préhelléniques, l'ambre alors devait être très abondant. Autre difficulté : Schliemann, ayant fait analyser chimiquement des morceaux d'ambre trouvés à Mycènes et à Tirynthe, croit pouvoir affirmer que cet ambre n'est pas de provenance sicilienne, mais baltique[3] : les rivages de la Baltique, restés à travers les siècles le grand marché de l'ambre, auraient déjà fourni cette matière aux colliers mycéniens. Quelque surprise qu'au premier abord puisse causer cette hypothèse, elle ne comporte, en somme, ni d'impossibilités ni même de grandes difficultés, et à la réflexion elle apparaît comme plausible. Il faut seulement nous donner la peine de l'envisager avec un peu de soin et dans le détail.

Sur le commerce de l'ambre baltique aux temps primitifs, nous ne savons rien; mais l'histoire postérieure nous offre quelques renseignements. D'autres peuples sémitiques, d'autres commerces venus de l'Asie occidentale ont, au cours de l'histoire, atteint les marchés et les côtes européennes de l'Extrême-Nord. Si les Phéniciens ont connu la route de l'ambre baltique, ils n'ont fait que précéder de vingt siècles leurs cousins d'Arabie. Car, entre la Baltique et la Caspienne, le long du Volga, les cachettes de monnaies arabes jalonnent une route de caravanes, qui monte aux côtes suédoises et aux îles baltiques (surtout Œland ou Bornholm) depuis la Caspienne et même, au delà, depuis les royaumes sassanides de Samarkhand, Boukhara, Taschkend, etc.[4]. Les fourrures étaient l'un des articles de ce commerce arabe qui dura plusieurs siècles (les monnaies s'échelonnent de l'an 698 à l'an 1010 de notre ère). Mais l'ambre aussi devait avoir ses trafiquants : les Arabes ont toujours été grands consommateurs d'ambre pour leurs parures, chapelets, bouts, etc., et comme les monnaies arabes se rencontrent jusque dans le pays de l'ambre, sur les côtes poméraniennes, ce sont, je crois, de bons témoins. (Ibn Fosslan, voyageur arabe, qui remonta le Volga vers 920, nous parle de ces marchés du fleuve, en particulier de la capitale des Bulgares située entre Kazan et Simbirsk : parmi les objets importés par les Arabes, il signale les perles de verre vert, que les Russes achètent volontiers un dirhem pièce; les rois homériques attachaient autant de prix à leur *kyanos*). De la Caspienne ou des royaumes sassanides, le commerce

1. Cf. Plin., XXXVII, 11.
2. Pour tout ceci, cf. H. Blümner, II, p. 282.
3. Schliemann, *Tirynthe*, p. 435-451.
4. Cf. Heyd, *Comm. du Levant*, I, p. 57 et suiv.

arabe descendait ensuite vers la Perse et vers Bagdad. Entre le golfe Persique et la Baltique, voilà donc une route de l'ambre.

La Méditerranée gréco-romaine eut aussi des routes de l'ambre remontant jusqu'à la Baltique. Diodore nous parle de l'île Basileia, qui se trouve en face de la Scythie au Nord (dans la Baltique) et qui seule produit en abondance l'électron; la marée jette cet électron sur les côtes; nulle part ailleurs, ce phénomène ne se produit, οὐδαμοῦ δὲ τῆς οἰκουμένης φαινόμενον : c'est le seul point de la terre qui fournisse l'ambre aux Gréco-Romains de Diodore. Recueilli par les insulaires de Basileia, l'électron est débarqué à la côte en face, d'où il descend « chez nous », πρὸς τοὺς καθ' ἡμᾶς τόπους : par le Rhin et le Rhône, il arrive à Marseille qui devient ainsi le double marché de l'étain breton et de l'ambre scythique. Avant la prospérité, avant même la fondation de Marseille, une autre route de l'ambre, plus courte et plus ancienne, devait aboutir au fond de l'Adriatique, dans ces *Iles de l'Ambre*, que célèbrent les plus vieilles légendes grecques (légende de Phaéthon) et que les géographes postérieurs cherchent en vain près des embouchures du Pô[1]. Nous connaissons déjà en ce fond de mer les *Iles de l'Étain*. Un double marché de l'ambre et de l'étain aurait donc eu, là aussi, ses foires et ses clients venus de la mer. Comme leurs voisines, les Kassitérides dont nous parlait Scymnus de Chio, ces Iles Électrides ne seraient que les aboutissements de voies commerciales venues du Nord à travers les défilés des Alpes. Longtemps encore après la fondation et durant même la prospérité de Marseille, cette route adriatique de l'ambre dut être fréquentée : c'est par elle, j'imagine, qu'au temps de Pline, les femmes des Transpadans recevaient les ambres, *succina*, de leurs colliers.

Mais dans l'Extrême-Orient du monde homérique, notre route arabe de l'ambre aurait exactement sa remplaçante, sa jumelle, si, partant de la mer Noire au lieu de partir de la Caspienne, on remontait quelqu'un des grands fleuves de la Russie méridionale, Tanaïs ou Borysthène, au lieu de remonter le Volga. Timée racontait que les Argonautes avaient remonté le Tanaïs jusqu'à sa source et qu'ensuite, au moyen de portages, ils avaient atteint un autre fleuve descendant à l'Océan : ainsi ils étaient revenus, du Nord au Sud, jusqu'au détroit de Gadès, ayant le continent européen sur leur gauche[2]. L'exactitude de certains détails (le portage des barques qui s'est toujours pratiqué dans ce haut pays russe) prouve, je crois, que cette prétendue route des Argonautes fut réellement connue et pratiquée des Anciens. Et les « Plus Anciens » durent la suivre ou tout au moins l'amorcer. Car la légende des Argonautes me semble rentrer, comme l'*Odyssée*, dans la suite des traditions ou des connaissances que les Hellènes reçurent de leurs prédécesseurs[3]. Que l'on réfléchisse d'ailleurs sur l'état des notions

1. Diod., V, 22; Strab., V, 215.
2. Diod., IV, 56.
3. Dans l'inscription d'Assour-nasir-pal, J. Oppert avait cru lire le nom de l'ambre et la mention des mers septentrionales : son hypothèse n'est plus admise aujourd'hui. Cf. Muss-Arnolt, *Semit. Words*, p. 131.

géographiques dont témoignent les légendes odysséennes. Naviguant tout le long des côtes africaines, les Phéniciens aux temps homériques avaient atteint déjà le détroit de Gibraltar. Ne faut-il pas admettre, à plus forte raison, qu'ils avaient longé leurs côtes asiatiques vers le Nord : de l'Archipel où nous les voyons, ils étaient forcément passés dans les Détroits et dans le Pont-Euxin. Au long de cette route maritime, depuis l'Archipel jusqu'à la Crimée, il subsiste encore de nombreux témoins topologiques et toponymiques de ces premières navigations, que certains passages mêmes des poèmes homériques semblent impliquer. Quand Zeus détourne les yeux de la plaine de Troie où gronde le combat, il regarde vers le pays des Thraces, dompteurs de coursiers, des Mysiens, habiles à combattre corps à corps, des excellents Hippémolgues qui se nourrissent de lait, et des Abiens, les plus justes des hommes. Cette géographie de l'Extrême Nord est fort exacte : « Ces Mysiens d'Europe, dit Helbig[1], sont les habitants de la contrée entre l'Hémos et l'Istros, que les Romains appellent Moesie : telle est déjà l'opinion de Poseidonios rapportée par Strabon[2]. Les Hippémolgues sont les Scythes vivant en nomades au Nord de l'Istros : le lait de jument constitue la partie essentielle de leur nourriture. La légende relative aux justes Abiens repose probablement sur la même tradition que le récit d'Hérodote touchant les Argipaiens; ceux-ci, habitant au Nord des Scythes, s'abstenaient de toute guerre, aplanissaient les difficultés entre les peuples voisins et passaient pour des hommes sacrés et inviolables[3]. » Dans Hérodote et dans le texte homérique les mots sont pareils : « les Abiens, les plus justes des hommes », dit le poète,

Ἀβίων τε δικαιοτάτων ἀνθρώπων[4],

« les Argipaiens ne souffrent jamais l'injustice, dit Hérodote, τούτους οὐδεὶς ἀδικέει ἀνθρώπων, et ils ne la commettent jamais, ὃς ἂν φεύγων καταφύγῃ ἐς τούτους, ὑπ' οὐδενὸς ἀδικέεται[5]. »

Helbig estime que cette connaissance géographique de l'Extrême-Nord fut donnée, au poète homérique comme à l'historien, par les relations de commerce établies entre ces populations scythiques et les villes ioniennes. Au temps d'Hérodote, les Ioniens d'Asie Mineure ont peuplé de leurs colonies toute la mer Noire. Mais je ne crois pas qu'aux temps homériques il en fût déjà ainsi : les Ioniens n'avaient pas encore exploré cette mer des Tempêtes. C'est par d'autres navigateurs que les premiers Hellènes connurent ces parages. Dans le texte même d'Hérodote, il est des détails qu'il faut relever. « Les Hellènes, qui habitent le Pont », Ἑλλήνων δὲ οἱ τὸν Πόντον οἰκέοντες, ont fourni à notre auteur une partie de ses renseignements[6]; mais il a puisé aussi à d'autres souvenirs. Le rhythme

1. Cf. Helbig, trad. Trawinski, p. 24 et suiv.
2. Strab., VII, 295.
3. Helbig, *ibid.*, p. 12.
4. *Iliad.*, XIII, 7.
5. Hérod., IV, 23.
6. Hérod., IV, 8, 10, etc.

septénaire semble présider au calcul de ses distances et de ses dates : les Scythes restent *vingt-huit* ans (7×4) en Médie; les Scythes nomades s'étendent sur *quatorze* jours de route (7×2), les Sauromates sur une quinzaine, les Boudines sur *sept*; les Argipaiens sont tellement loin de la côte qu'il faut *sept* interprètes et *sept* langues pour arriver jusqu'à eux[1].... Nous verrons par la suite que le texte d'Hérodote contient même un doublet gréco-sémitique. Et vers les rivages de la Scythie, depuis l'Archipel jusqu'à la Crimée, nous pouvons tracer la route suivie par les premières navigations phéniciennes. Reprenez, en effet, la série des noms et sites maritimes au long de ces côtes nord-occidentales de l'Asie Mineure : vous retrouvez la suite de nos doublets.

Dans l'Archipel, le dernier reposoir des voiliers asiatiques, avant la porte des Détroits est, au Sud de la Troade, le golfe de l'Ida. Ce golfe est le dernier abri que rencontrent les barques avant le grand courant d'air qu'est toujours le Détroit. Aux temps homériques, ce golfe est occupé par des Ciliciens. L'antiquité classique ne connaît plus ces Ciliciens de l'Ida. Mais, aux temps homériques, ils sont les amis et alliés des Troyens : Andromaque est une fille du roi des Ciliciens; elle a *sept* frères[2]. La ville de ces Ciliciens s'appelle Thèbes, Θήβη, comme la ville de Kadmos (et par la suite un doublet nous prouvera l'origine sémitique de ce nom), et, si Thèbes la Béotienne est la ville aux *Sept*-Portes, Ἑπτάπυλος, Thèbes la Cilicienne a la rivière des *Sept*-Gués, Ἑπτάπορος, que l'on appelle aussi le Fleuve aux *Nombreux*-Gués, Πολύπορος, ce qui montre bien l'allure légendaire et rituelle de ce nombre *sept*[2]. Ce golfe de l'Ida porte aujourd'hui le nom de golfe d'Edremid, et la ville turque de ce nom occupe l'emplacement de la vieille Adramyttion, Ἀδραμύττιον. Olshausen a reconnu depuis longtemps[3] l'origine sémitique des noms de la forme *Atramit* ou *Adramyt*, Ἀτραμῖται ou Ἀδραμῦται, Ἀτραμύτιον ou Ἀδραμύτιον, Ἁδρύμητος ou Ἁδρούμητος, qui se rencontrent dans la mer Arabique et dans toute la Méditerranée : l'onomastique arabe nous en offre encore aujourd'hui l'original dans l'appellation de *Hadramaut*. Les Latins transcrivirent ce dernier mot sous la forme *Atramitae*, et les Grecs sous la forme *Khatramotites*, Χατραμωτῖται. Ces diverses transcriptions se justifient sans peine. Le nom sémitique est, en effet, composé des deux mots חצר, *khatar*, et מות, *mout* : la Bible nous les donne avec la vocalisation moderne *khatarmaouet*. La lettre initiale est l'aspiration forte ח, *het*, que les Grecs, nous le savons, tantôt rendent par un χ ou par un esprit rude, tantôt négligent entièrement. L'orthographe arabe nous explique pourquoi, dans leurs transcriptions *Adramut*, Ἀδραμύτιον ou Ἁδρύμητος, les Grecs le plus souvent négligent le ח : l'arabe a ici un *ha* non pointé, doux. Pareillement l'arabe, qui a pour seconde consonne un *dad*, nous explique la transcription du צ en dentale, τ ou δ, et non pas en sifflante, σ : nous savons que les Grecs hésitent toujours entre l'alterna-

1. Hérod., IV, I. 20. 21, 24.
2. *Iliad.*, XII. v. 202; Strab., XIII. p. 602.
3. *Rheinisches Museum*, VIII (1853), p. 320 et suiv.

tive d'une dentale ou d'une sifflante pour rendre le צ dans les noms sémitiques. [Quant aux autres consonnes ר, מ, ו, ת, la transcription en ρ, μ, υ ou ου, et τ va d'elle-même et la vocalisation se justifie à simple lecture.] חצרמות, *Hadramout*, Ἀδραμύττιον, signifie *le Cercle* ou *le Vestibule de la Mort*.

Dans la toponymie arabe, ce nom est suffisamment expliqué par le nom voisin de *Bab-el-Mandeb*, *la Porte du Gémissement*. La côte de l'Hadramaout, à l'entrée du grand océan Indien, est la porte des tempêtes, des cyclones, de la mer sans îles et sans refuge, le vestibule de la mort. Mais dans notre Archipel, le golfe d'Edremid est aussi le dernier vestibule avant la mer terrible, inhospitalière et ténébreuse du Pont-Euxin. Les voiliers montant aux Dardanelles quittent ici le canal si bien abrité de Chios, Samos et Rhodes : ils trouvent en ce golfe leur dernier refuge. Ils y pourront, ils y devront parfois séjourner. Nous savons déjà comment les Dardanelles, pour les navires venant du Sud, sont infranchissables, quand le vent du Nord souffle un peu violent. Ce Bora, fréquent pendant l'été, c'est-à-dire pendant la saison navigante, dure parfois plusieurs semaines. Aussi le golfe d'Edremid est-il souvent plein de voiliers attendant une accalmie[1]. Les indigènes vivent de ces relâches des étrangers. Ils fournissent des vivres aux équipages. Ils fournissent surtout du bois pour les navires endommagés. La côte montagneuse est couverte de chênes et de sapins : depuis Strabon jusqu'à nos *Instructions nautiques*, tous les géographes marins nous signalent cette richesse forestière et cette industrie des habitants[2]. Ils nous signalent aussi la tentation et les facilités que ces indigènes ont à se faire brigands et pirates pour profiter sans trop de scrupules des aubaines de la tempête : Homère, auprès des Ciliciens, connaissait déjà les écumeurs de la mer qu'il appelle Lelèges[3].

Si jamais les Phéniciens ont entrepris la navigation de la mer Noire, on peut être sûr d'avance que leurs barques ont fréquenté ce golfe d'Edremid. Ils ont séjourné sur ces côtes, établi des postes pour l'hivernage et pour l'exploitation de ces forêts et de ces mines : Strabon dans le voisinage signale une mine de cuivre[4]. Ce golfe de l'Ida est le symétrique pendant d'un autre golfe asiatique que nous avons étudié à l'entrée des mers grecques. Au point où les navigateurs levantins quittent les rivages abrupts et nus, asiatiques, de la Cilicie et de la Pamphylie, pour entrer dans les fines dentelles des côtes lyciennes, kariennes, puis ioniennes, à la porte des mers helléniques, nous avons étudié le golfe d'Adalia et la station de Phasèlis. Le golfe de l'Ida marque la fin de ces mers helléniques, comme le golfe d'Adalia en marquait le commencement. A l'autre extrémité de cette mer des Iles et des Estuaires, à ce nouveau tournant de la route vers le Nord, la baie de Ciliciens homériques est un site tout à fait comparable à la baie des Solymes. Que le frère de Phoinix, Kilix, soit venu s'installer en cet endroit, rien n'est plus vraisemblable : monts, îles et ports,

1. Cf. Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, III, p. 300.
2. Strab., XIII, p. 606; *Instruct. naut.*, n° 681, p. 366 et suiv.
3. Cf. Strab., XIII, p. 606.
4. Cf. Strab., XIII, p. 605.

l'onomastique semble même nous fournir une certitude, car *Atramut*, Ἀδραμύττιον, n'est pas un nom isolé. Comme en Crète, la montagne côtière pointe vers le ciel son pic de l'Ida, Ἴδα, Ἴδη, qui, de ses forêts et de ses neiges presque constantes, domine tout le golfe[1]. Ce nom *Ida* n'a pas de sens en grec : il s'explique facilement par une étymologie sémitique. Les Sémites nomment יד, *iad*, *id*, ou ידא, *ida*, *idu*, *la main*, *le doigt*. Ce nom de montagne serait l'équivalent phénicien des *Monodactyle*, *le Doigt Seul*, et *Pentedactyle*, *les Cinq Doigts*, que les Grecs anciens connaissent dans la mer Arabique, du *Besch-Parmak*, *Cinq Doigts*, que les Turcs ont encore à l'entrée maritime de la plaine du Méandre (Πεντεδάκτυλος, traduisent les Grecs modernes). Les deux *Idas* situés tous deux au bord de la mer signalent au loin la côte qu'ils dominent et servent d'*amers* aux navigateurs. Il ne serait donc pas étrange que de tout temps les peuples de la mer aient noté ces points de repère, et il semble qu'ici encore, l'onomastique et la légende nous aient gardé un doublet gréco-sémitique.

Au pied de l'Ida crétois, les légendes connaissent les génies *Idéens*, qui sont ainsi les *Doigts*, les Daktyles Idéens, Δάκτυλοι Ἰδαῖοι. Ils avaient pour père le Doigt, Δάκτυλος, et pour mère Ida : *daktylos* est le nom grec, masculin; *ida* est le nom sémitique, ידא, *ida*, féminin. On comprend que le ménage *Doigt-Main* ait mis au jour les *Doigts*, les Daktyles. La Phrygie idéenne a ses Daktyles comme la Crète, et de part et d'autre, auprès des deux monts Ida, on a des noms de lieu grecs de la forme *diktè*, δίκτη. Strabon notait déjà la similitude de ces toponymies : en Crète, Diktè est la montagne des Daktyles Idaiens; en Troade, Diktè est un lieu du territoire de Skepsis. *Diktè* est d'un sens douteux aux oreilles des Hellènes classiques : ils n'ont gardé que le diminutif *dact-ule*, δάκτυλος, pour désigner le *doigt* : mais l'exemple du latin *digitus* nous montre assez que *diktè*, δίκτη, fut en réalité l'exacte traduction de l'*Ida* sémitique : le vocable grec *Diktè* était féminin comme le vocable sémitique *Ida*[2]. La transcription grecque serait tout à fait régulière : יד, *id*, ou ידא, *ida*, étant féminins, correspondent à l'orthographe Ἴδ-η. Pour le sens, les légendes religieuses de Crète ou de Troade et la dédicace de ces hauts monts au plus grand des dieux cadreraient bien avec la signification religieuse que, sur leurs monuments ou dans leurs textes, les Sémites de Chanaan et de Carthage donnent à la *Main Dressée*, au *Doigt*[3] : les Daktyles Idaiens étaient les serviteurs de Zeus.

La côte de Lesbos, qui fait l'autre bord du golfe d'Edremid, semble garder aussi quelques noms phéniciens. On a voulu expliquer par des étymologies sémitiques les noms de *Mitylène*, Μιτυλήνη, et de *Méthymna*, Μέθυμνα, villes principales de l'île[4]; mais il n'existe aucun doublet, aucun indice pour appuyer ces étymologies douteuses. Avant la colonisation grecque, cependant, les Anciens savaient que Lesbos avait été occupée par d'autres peuples de la mer. Lesbos à

1. Strab., XIII, 584.
2. Cf. Strab., X, 272; Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Daktyloi*.
3. *Samuel*, I, XV, 12; II, XVIII, 18.
4. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 240.

l'origine était déserte. Les Pélasges l'avaient colonisée. Puis, *sept* générations plus tard, Makar[1] ou Makareus, le premier héros de Lesbos, l'un des *sept* Héliades, était venu de Rhodes (l'*Iliade* célèbre les *sept* Lesbiennes qui surpassent toutes les autres femmes et qu'Agamemnon promet à Achille : Lesbos avait les *sept* Muses ou les *sept* filles de rois ou les *sept* esclaves du roi Makar consacrées à la divinité ou transportées parmi les étoiles[2]). Makar est réellement venu des mers levantines, et, de cette première occupation, Lesbos a gardé le doublet *Issa-Pyrrha*. Car Issa, Ἴσσα, nous disent Strabon et Diodore, est l'un des vieux noms de l'île : c'est aussi le nom d'une nymphe lesbienne, fille de Makareus. Et Pyrrha, Πύῤῥα, dont un autre nom est *Makaria*, est fille aussi de Makareus et c'est une ville de Lesbos. En réalité *la Ville* ou *la Nymphe du Feu*, Pyrrha, πύῤῥα, πῦρ, n'est que la traduction grecque de l'*Issa* sémitique : אש, *is*, ou אשה, *issa*, *le feu*. Une autre légende de l'Archipel nous a conservé le même doublet : Achille, caché dans l'île de Skyros et déguisé en femme parmi les filles de Lykomède, s'appelait du double nom *Issa* ou *Pyrrha*[3].

A Lesbos, les Anciens avaient oublié l'exacte équivalence de Issa-Pyrrha; mais ils se souvenaient d'un autre doublet qui nous expliquera mieux encore le premier : *Issa*, disaient-ils, est la même chose que *Himera*, Ἱμέρα, et *Himera* est un vieux nom lesbien désignant l'île tout entière ou seulement l'une de ses villes. Nous retrouvons ainsi un nom de lieu que nous avons déjà signalé dans le golfe des Solymes, חמרה, *Khimera*, *la Bouillonnante*, le nom que les Sémites avaient donné à la bouche volcanique de Lycie, à la *Chimère*, Χιμαίρα, des Grecs. C'est le nom qu'ils donnent aussi à des sources chaudes siciliennes, ouvertes par Héraklès, disait-on, et voisines de la ville phénicienne des Roches, *Soloentum*. En Sicile, les Phéniciens, qui n'avaient pas leur ville auprès des sources, transmirent pourtant ce nom à leurs successeurs, et les Grecs élevèrent non loin de là leurs *Thermes d'Himera*, Θερμαὶ Ἱμεραίαι, dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans la ville de *Termini*. On voit que *Thermes-Himéra*, Θερμαὶ-Ἱμέρα, est un excellent doublet, et la transcription du חמרה, *Khimera*, sémitique, en *Himera*, Ἱμέρα, grec, ne présente rien d'anormal, le ח initial étant rendu par un χ d'une part, par un esprit rude de l'autre.... Mais Lesbos est aussi une île des *Thermes*, car elle a des sources chaudes en plusieurs points, notamment un peu au Nord de Mitylène, sur la côte du détroit : elle est une île des Sources Chaudes et du Feu, une Bouilloire, *Himera*, et une Flambante, *Issa*.

Continuons notre route de l'ambre vers le Pont-Euxin. Au Nord de Lesbos, le marché de Lemnos, aux temps homériques, est fréquenté des Phéniciens. Ils viennent, comme à Syria, installer à l'échelle leur bazar et étaler leurs marchandises : c'est d'eux que le roi Thoas a reçu en cadeau un merveilleux cratère d'argent,

στῆσαν δ' ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν[4].

1. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v.
2. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v.
3. Diod, V, 81.
4. *Iliad.*, XXIII, 745.

Dans l'*Ile Haute* qu'est Samos de Thrace, Kadmos l'*Oriental* (קדם, *Kadem*) est venu et l'on y adore, comme à Rhodes, des *démons orientaux* [1], Ἀῶοι, venu de la mer, de Rhodes, je crois (car le texte d'Hésychius porte θεοὶ οἱ ἐκ Δρόμου μετακομισθέντες : il faut corriger ἐκ Ῥόδου). A Thasos, un doublet gréco-sémitique me semble vérifier la tradition : Thasos le Phénicien, dit Hérodote, a donné son nom à l'île que les Hellènes nomment l'*Aérienne*, Ἀερία. En grec, l'épithète *aerios* s'applique à tout ce qui vit ou monte dans les airs, surtout aux êtres ailés ou aux roches qui s'élancent en l'air : *voler, monter, planer dans les airs* serait traduit par la racine sémitique טוש, *th.ou.s*. Je crois que *Thasos*, Θάσος, est la transcription d'un original sémitique טש, *thas*, dont ἀερία serait la traduction, Hérodote vit encore à Thasos les mines phéniciennes [2].

A l'entrée des Dardanelles, la ville de Priam est une ville fortunée, bien pourvue d'or, d'argent, d'esclaves, de tissus et d'objets précieux. Seul le commerce de la mer a pu causer cette prospérité, dont les conditions du commerce primitif nous ont rendu compte, en effet. La tradition voulait que Troie fût une fondation des peuples de la mer : Dardanos, le premier ancêtre de la dynastie troyenne, était venu de Samothrace.... Au bord des Dardanelles bien des sites et des noms nous pourraient arrêter. Nous savons que l'*amer* du Tombeau du Chien, Κυνὸς Σῆμα, semble bien n'avoir été d'abord qu'une *Skoula*, une *Pierre*, phénicienne [3]. Le détroit est jalonné, sur la côte asiatique, de noms qui paraissent de même origine : les mines d'or d'Astyra ont peut-être valu à la ville voisine, Abydos, son nom. Mais cette étymologie et d'autres semblables, Ἄστυρα, Λάμψακος [4], etc., ne portent en elles aucune preuve d'authenticité. Et de même, dans la Propontide, noms, sites et légendes paraissent remonter au delà de la colonisation grecque; mais aucun doublet ne nous fournit un indice certain.

Par contre, il me paraît certain que Kalchèdon, à l'entrée du Bosphore, est topologiquement et toponymiquement une ville anté-hellénique. Pour le bon sens grec, c'était une « Ville d'Aveugles ». C'était un emporium isolé sur un promontoire, en face du plus beau site que ville grecque pût rêver : la Byzance hellénique détrôna la vieille Kalchèdon. Byzance avait tous les avantages, rade profondément enclose au milieu des champs et des collines fertiles, eaux poissonneuses, etc. Les Grecs ne pouvaient comprendre qu'entre Byzance et Kalchèdon, leurs ancêtres aient pu choisir celle-ci. Mais nous savons pourquoi les marines préhelléniques fuient les rades encloses et préfèrent les relâches sur les îlots côtiers ou sur les promontoires. Kalchèdon et Byzance peuvent être choisies comme les types des établissements maritimes aux deux époques

1. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v.
2. Hérod., VI, 47 : εἶδον δὲ καὶ αὐτὸς τὰ μέταλλα ταῦτα, καὶ μακρῷ ἦν αὐτῶν θωμασιώτατα τὰ οἱ Φοίνικες οἱ μετὰ Θάσου κτίσαντες τὴν νῆσον ταύτην, ἥτις νῦν ἐπὶ τοῦ Θάσου τούτου τοῦ Φοίνικος τὸ οὔνομα ἔσχε. Τὰ δὲ μέταλλα τὰ Φοινικικὰ ταῦτα ἐστὶ τῆς Θάσου μεταξὺ Αἰνύρων τε χώρου καλευμένου καὶ Κοινύρων, ἀντίον δὲ Σαμοθρηΐκης..
3. Voir plus haut, p. 210-214.
4. Cf. H. Lévy, p. 148 et suiv.
5. Strab., VII, 320.

grecque et préhellénique. Avec sa source, avec son îlot rattaché à la côte par un isthme facile à défendre, Kalchèdon, en effet, est bien le type des factoreries primitives ou, pour mieux dire, phéniciennes, telles que Thucydide nous les décrit sur le pourtour de la Sicile. Uniquement occupés de commerce, ne cherchant pas, comme les Hellènes plus tard, à occuper les plaines fertiles ou les coteaux dévalant vers les rades profondes, les Phéniciens ne veulent du haut d'un promontoire que surveiller les passages difficiles et offrir aux relâches un débarcadère, une forteresse, des entrepôts et une aiguade[1]. C'est bien là ce que peut donner Kalchèdon : *littus supinum et planum, lenissimo fluvio irrigatum, in ipsoque* Veneris templum *atque justa ipsum parvus isthmus multam circumscribit cherronesum in qua urbi Chalcedon, paulum supra fluvium appellatum Chalcedonem sita, portus utrinque habens in flexibus in isthnum recedentibus, unum quidem ad vesperum spectantem, alterum ad solis ortum; ipsa quidem effertur colle quidem humilior, planitie vero asperior*[2]. C'est — nous le verrons bientôt — le site de la Ville des Phéaciens, avec un double port aux flancs d'un promontoire. Kalchèdon, comme la Ville d'Alkinoos, ne put servir qu'à des marins uniquement occupés de convoyer marchandises et personnes et ne se souciant ni de domination terrestre ni d'agriculture. A cet égard, Kalchèdon avait sur Byzance un grand avantage. Le violent courant du Bosphore vient buter contre la pointe du Vieux-Sérail et rend dangereuse la station, comme l'arrivée et le départ, dans la Corne d'Or. Ce courant ne se fait jamais sentir à Kalchèdon. Or, les choses étant ainsi, serait-il téméraire de rapprocher le nom même *Chalkèdon*, Καλχήδων ou Χαλκήδων, qui n'a aucun sens en grec, des transcriptions *Karchèdon* ou *Charkèdon*, Καρχήδων ou Χαρκήδων que les Grecs firent des mots phéniciens signifiant *la Ville Neuve*?

Comme la plupart des détroits de la Méditerranée, l'Hellespont passe pour avoir *sept* stades. C'est un *Heptastadion*[3], comme le Détroit des Colonnes que nous connaissons déjà. Là, l'écart était tellement grand entre cette mesure et la réalité que d'autres disaient *septante* stades au lieu de *sept*, τὸ δὲ στενότατον περὶ ἑβδομήκοντα σταδίους λέγεται[4]. Le détroit de Messine est un *Heptastade*. Le détroit entre Pharos et Alexandrie est un *Heptastade* voisin du Delta aux *Sept* Bouches. Le canal d'Otrante a *sept* cents stades. Le détroit du Bœuf, qui sépare la terre d'Hermione de l'île Aperopia, a un promontoire *Heptastade*[5]. Je crois que ces *Heptastades* remontent au temps où la Méditerranée était la mer des *Sept-Iles*. Car la Méditerranée devait avoir *sept* grandes îles que Grecs et Romains s'efforçaient de dénombrer : c'était, au dire de Skylax, la Sardaigne, la Crète, la Sicile, Chypre, l'Eubée, la Corse et Lesbos. D'autres remplaçaient la Corse ou Lesbos par le Péloponnèse.... Nous allons revenir à ces nombres *sept*.

1. Strab., XII, 563.
2. *Geog. Graec. Min.*, II, p. 93.
3. Strab., II, 124; XIII, 591.
4. Strab., II, 122.
5. Strab., XVII, 792.

De l'autre côté du Bosphore, en longeant la côte européenne, je crois que de cap en cap on trouverait de pareils souvenirs jusqu'au Danube, — qui devait avoir *sept* bouches dans la légende (cf. les *sept* bouches du Nil et les *sept* bouches du Sindh[1]), alors que les Hellènes ne lui en connaissent plus que cinq[2], — puis jusqu'au Bosphore Kimmérien qui, près de la ville des *Sept*-Dieux[3], avait aussi *septante* stades de largeur[4], ou jusqu'au Phase, ce fleuve de la Toison d'Or, qui peut être, en effet, le Fleuve de l'Or : פז, *phaz*, signifie l'*or fin*. La côte asiatique est longée par la vieille route maritime qui menait aux forêts et aux mines des Tibares et des Moskes[5]. Il semble que la *Genèse* connaissait déjà cette route entre Tyr et Mesek, par l'Ionie, la Thrace et Tibel : *Iavan*, *Thrax*, *Tibel* et *Mesek*, dit-elle[6]. Avant les Milésiens, qui, les premiers des Grecs, fréquentèrent ces rivages, Phineus, fils de Tyrios le Phénicien, s'y était établi[7]. C'était le pays des *Sept*-Bourgs, dont l'*Iliade* connaît les mines d'argent et le nom d'Alybé[8]. Du fond de la mer Noire à la mer de Chypre, un isthme resserré étranglait, au dire des Anciens, l'Asie Mineure : il faut *cinq* jours de marche pour le franchir, pensent Hérodote et Skylax; les gens mieux informés savaient qu'il en faut *sept*[9]. A l'autre extrémité de la Méditerranée, nous avons les mêmes marches de *sept* jours entre deux mers, si l'on en croit les renseignements carthaginois d'Aviénus. Cette numération septénaire ne semble pas un effet du hasard. Dans la mer Noire, comme dans la Méditerranée, elle doit être le souvenir de navigations antérieures aux Grecs, car ceux-ci comptent par cinq et par dix.

Je crois donc qu'avant les Grecs, les Phéniciens fréquentèrent la mer Noire, où l'ambre de la Baltique arrivait, grâce à la remontée et à la descente des grands fleuves russes. « Le Borysthène, dit le *Périple du Pont-Euxin*, est un fleuve de la plus grande utilité : il est navigable, dit-on, sur une longueur de quarante-cinq jours. » Au temps de la thalassocratie byzantine, les chroniques russes parlent d'un chemin de Constantinople à la Baltique, par le Dnieper (Borysthène), la Levat, le lac Ilmen, le cours du Volchov, le lac Ladoga et enfin la Néva[10]. Le Borysthène, pour certains géographes anciens, était déjà le fleuve de l'Ambre[11].

1. Paus., II, 34, 9.
2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 287.
3. Strab., VII, 305; Arrian., *Pont. Eux.*, *Geog. Graec. Min.*, I, p. 399.
4. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 415.
5. Strab., VII, 309.
6. *Gen.*, x, 2.
7. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 405 et 237.
8. Strab., XII, 548.
9. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 77, 408 et 435.
10. W. Heyd, I, p. 68.
11. *Geog. Graec. Min.*, II, p. 121 et 272.

CHAPITRE IV

RHYTHMES ET NOMBRES

ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων.
Odyss., XV, 477.

Pour remplir leur cale de vivres et de vins ou pour se défaire de leur camelote, nos Phéniciens sont restés toute une année à Syria. Ils remettaient de semaine en semaine leur départ : en vrais Sémites, ces Sidoniens comptent par semaine et ils ont appris aux indigènes grecs à compter ainsi. Toutes les fois, du moins, que les Phéniciens apparaissent dans les poèmes homériques ou dans les souvenirs et les légendes de la Grèce primitive, c'est toujours la semaine qui est le nombre courant, et six à sept, la locution habituelle :

ἑξῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἦμαρ,
ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων[1],

poursuit Eumée, racontant son enlèvement par les Phéniciens : « Six jours, nous naviguons, jour et nuit, mais quand Zeus Kronion nous envoya le *septième* jour.... » Ulysse, de même, raconte qu'il voulait aller en Égypte : il avait rassemblé une flotte de neuf vaisseaux et de nombreux compagnons; avant de partir, il avait consacré toute une semaine à des sacrifices et à des festins; le *septième* jour il s'était embarqué,

ἑξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι
δαίνυντο.
ἑβδομάτῃ δ' ἀναβάντες ἀπὸ Κρήτης εὐρείης[2],...

puis il reste *sept* ans en Égypte et c'est la huitième année qu'un Phénicien l'a emmené,

ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον αὐτόθι[3]....

1. *Odyss.*, XV, 475-76.
2. *Odyss.*, XIV, 251-54.
3. *Odyss.*, XIV, 285.

C'est une semaine encore qu'Ulysse et ses compagnons passent en festins dans l'île du Soleil, et nous avons ici la même formule que plus haut :

ἐξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι
δαίνυντ' Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας,
ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων[1].

C'est une semaine que dure la navigation d'Ulysse vers le pays des Lestrygons,

ἐξῆμαρ μὲν ὁμως πλέομεν νύκτας τε καὶ ἦμαρ,
ἑβδομάτῃ δὲ ἱκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον[2]....

Ménélas est resté *sept* ans dans les mers de Chypre, de Phénicie, d'Égypte et il est rentré la huitième année,

ἠγαγόμην ἐν νηυσὶ καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον
Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθείς,
Αἰθίοπας θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς
καὶ Λιβύην[3]...,

et pendant les *sept* ans que voyage Ménélas, Égisthe règne en paix; mais la huitième année, Oreste vient venger son père,

ἑπτάετες δ' ἤνασσε πολυχρύσοιο Μυκήνης....
τῷ δέ οἱ ὀγδοάτῳ κακὸν ἤλυθε δῖος Ὀρέστης[4].

Nous savons déjà comment Ulysse reste *sept* ans chez Kalypso (dans le détroit aux *sept* stades, près des *Sept*-Frères, etc.),

ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον[5]....

Ce nombre *sept* ne revient pas aussi souvent et en des formules qui paraissent aussi rituelles, par un simple caprice du poète ou pour la commodité du vers : πέντε donnerait les mêmes syllabes que ἑπτά. Mais il semble qu'auprès du système décimal, qui est d'un usage courant, un système *hebdomal* ou *duodécimal* est employé, et ces systèmes alternent ou se marient en bien des passages. Ménélas et Ulysse restent *sept* ans en Égypte; mais c'est *dix* ans qu'ils restent au siège de Troie, et *dix* ans qu'Ulysse met à rentrer chez lui. Dans l'île du Soleil, aux *sept* troupeaux de *cinquante* bœufs, les compagnons d'Ulysse font *six* jours la fête et partent le *septième*, puis Ulysse navigue *neuf* jours et, le *dixième*, arrive chez Kalypso, où il reste *sept* ans et d'où il met *dix-sept* jours à revenir. Maron d'Ismaros donne à Ulysse *sept* talents et *douze* amphores qui tiennent chacune *vingt* mesures. Ulysse conte ailleurs les merveilleux présents

1. *Odyss.*, XII, 397-399.
2. *Odyss.*, X, 80-81.
3. *Odyss.*, IV, 81-85.
4. *Odyss.*, IV, 305-306.
5. *Odyss.*, VII, 259.

d'amitié faits par lui, dit-il, à un hôte : *sept* talents, *douze* manteaux, *douze* tapis, *douze* voiles, *douze chitons*, *douze phares* et des femmes. Télémaque charge comme provisions *douze* outres de vin et *vingt* mesures de farine[1].... On voit l'alternance constante de ces deux systèmes. Je sais bien que cette même alternance se retrouve encore dans notre vie populaire : nos ménagères comptent les œufs et les mouchoirs par douzaines, tout en les payant en monnaie décimale; nous serions fort embarrassés d'expliquer l'origine de cette contradiction. Mais, dans l'*Odyssée*, certains faits doivent nous mettre en éveil. Il semble que le système par cinq et par dix soit vraiment le système grec, puisque ἀριθμέω, *compter*, a pour synonyme, πεμπάζομαι, *mettre par cinq* :

φῶκας μέν τοι πρῶτον ἀριθμήσει καὶ ἔπεισιν·
αὐτὰρ ἐπὴν πάσας πεμπάσσεται ἠδὲ ἴδηται[2]....

Le chiffre *sept* et la numération par six apparaissent au contraire toutes les fois qu'apparaissent les Phéniciens, toutes les fois aussi que dans le contexte nous trouvons un mot, une légende, une théorie qui semblent d'origine phénicienne. C'est avec les Phéniciens qu'Eumée navigue six jours et perd sa nourrice le septième; car, au septième jour envoyé par Zeus, elle tomba dans la cale comme une mouette marine, ὡς ἐναλίη κήξ (retenons ce dernier mot; nous allons le retrouver accouplé encore au chiffre sept). C'est chez les Phéniciens ou dans leurs parages que Ménélas demeure *sept* ans. C'est dans les îles légendaires pour les Grecs, réelles pour les Sémites, de Kalypso-Ispania et de Néaira Phaéthousa, qu'Ulysse passe *sept* années ou connaît les *sept* troupeaux du Soleil. De même, si nous nous reportons au doublet gréco-sémitique de la *Ville Ardue*, Αἴπεια-Θουρία, que nous a fourni l'*Iliade*, nous avons dans cette région messénienne les *sept* villes qu'Agamemnon promet de donner à Achille avec *sept* Lesbiennes et vingt Troyennes, dix talents et *sept* chaudrons, vingt casseroles et douze chevaux[3]; quelques vers plus haut, il était question des *sept* bataillons de Cent-Gardes, venus de cette même région,

ἑπτ' ἔσαν ἡγέμονες φυλάκων, ἑκατὸν δὲ ἑκάστῳ,

et de ce même pays Philoctète a amené *sept* bateaux de cinquante guerriers, Ces sept villes maritimes, πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλός, reportent forcément le souvenir à telle vieille amphictyonie maritime de l'antiquité préhellénique, aux *sept* villes groupées autour du sanctuaire de Kalaurie et du culte de Poseidon[4]. La Grèce historique discutait le nom des titulaires de cette amphictyonie, car certains ports, aux temps helléniques, avaient disparu ou perdu toute clientèle, qui jadis avaient fait un grand commerce. Mais on savait toujours que ces titulaires étaient au nombre de *sept*, et je montrerais sans peine que tels de ces

1. *Odyss.*, IX, v. 202; XXIV, v. 274; XII, v. 129; V, v. 278; VII, v. 257; XXIV, v. 265; II, v. 353-355.
2. *Odyss.*, IV, v. 411-412.
3. *Iliad.*, IX, v. 85-160; II, v. 719.
4. Cf. les *sept* villes chaldéennes au bord de la mer, G. Maspero, *Hist. Anc.* I, p. 561.

mouillages semblent avoir des noms sémitiques (Marathon, Brasiai, etc.)[1]. Si l'on veut d'autres exemples, est-ce un hasard que dans l'*Iliade* le bouclier d'Ajax, fait de *sept* peaux de bœuf, soit l'œuvre du béotien Tychios, qui habite le pays de Kadmos et de Thèbes aux *sept* portes[2]? est-ce un hasard que la légende homérique d'Héraklès fasse naître le héros à *sept* mois et lui fasse attaquer Ilion avec une flottille de six barques[3]? est-ce un hasard encore que le cratère d'argent, œuvre des Sidoniens habiles, contienne six mesures[4]? Dans la légende de Charybde et Skylla, est-ce toujours un hasard que cette même alternance des deux numérations? Skylla, monstre horrible, a douze pieds, six cous, et se tapit dans une caverne si haute qu'avec vingt mains et vingt pieds un mortel ne saurait l'atteindre[5]. Or Skylla (nous l'avons déjà vu et nous le verrons mieux encore) est sortie de la même onomastique phénicienne que Kalypso. D'ailleurs si l'on n'admet pas l'usage de la semaine, il est des légendes de l'*Odyssée* qui sont impossibles à comprendre. De même, en effet, que la légende rhodienne connaît les *sept* Héliades, fils du Soleil, de même l'*Odyssée* nous parle des *sept* troupeaux de bœufs et des *sept* troupeaux de brebis, de cinquante têtes chacun (dans le *Lévitique*, cinquante est aussi le nombre rituel, le nombre parfait, $7 \times 7 = 49$), que dans l'île du Soleil gardent les deux nymphes Phaéthousa et Lampétie, filles d'Hélios et de la divine Néaira,

ἑπτὰ βοῶν ἀγέλαι, τόσα δ' οἰῶν πώεα καλά[6].

Dans cette île du Soleil, les compagnons d'Ulysse font leurs *sept* jours de bombance. Les *sept* troupes de bœufs représentent les jours (le même mot sémitique בקר, *bakar* et *boker*, signifie *bœuf* et *matin*), et les *sept* troupes de brebis, les nuits : par la suite nous verrons toute cette légende du Soleil et de sa femme Néaira rentrer dans la série des doublets Kalypso-Ispania et Kirkè-Aiaiè. Dion Cassius, à propos des Juifs et de leur sabbat, nous dit que la semaine n'a été introduite à Rome que de son temps, ou peu s'en faut, et que les anciens Grecs ne l'ont jamais connue[7]. Les Grecs en effet, aux temps historiques, ne divisaient pas leurs mois en semaines, mais en décades. Si aux temps homériques il en est autrement, c'est que la civilisation homérique est un mélange de coutumes indigènes et de modes exotiques. Le phénomène n'a rien de surprenant. Au XVIIe et XVIIIe siècles, les marins occidentaux, de chrétienté latine, imposèrent aux insulaires levantins, de chrétienté orthodoxe, leurs fêtes et leur calendrier avec leurs marchandises : aux Iles, ils importèrent des Jésuites et des fêtes, des Capucins et des dévotions, en même temps que des tissus et des armes. Grâce

1. Strab., VIII, 374.
2. *Iliad.*, XXIV, v. 397.
3. *Iliad.*, V, v. 640; XIX, v. 117-125.
4. *Iliad.*, XXII, v. 741.
5. *Odyss.*, XII, v. 75 et suiv.
6. *Odyss.*, XII, 128-129.
7. Dion Cassius, XXXVII, 17 : τὸ δὲ δὴ ἐς τοὺς ἀστέρας τοὺς ἑπτὰ τοὺς πλανήτας ὠνομασμένους τὰς ἡμέρας ἀνακεῖσθαι κατέστη μὲν ὑπὸ Αἰγυπτίων, πάρεστι δὲ καὶ ἐπὶ πάντας ἀνθρώπους οὐ πάλαι ποτὲ ὡς λόγῳ εἰπεῖν ἀρξάμενον· οἱ γοῦν ἀρχαῖοι Ἕλληνες οὐδαμῇ αὐτό, ὅσα γε ἐμὲ εἰδέναι, ἠπίσταντο.

aux Francs, les insulaires orthodoxes de l'Archipel connurent donc le calendrier latin, et ils durent l'adopter pour leurs relations commerciales avec les marins catholiques, ce qui ne les empêchait pas de garder pour leur vie quotidienne et de suivre pour leurs relations entre eux le calendrier orthodoxe.... Dans les poèmes homériques nous avons de même deux calendriers en présence, deux systèmes de mensuration du temps et de numération des marchandises.

La Grèce historique, n'ayant plus le contact aussi fréquent des Sémites, s'affranchit de la semaine, en même temps que de la dépendance commerciale où Tyr et Sidon l'avaient tenue. Elle compta par cinq et par dix; mais dans ses légendes populaires elle gardait le souvenir d'une période préhellénique, où le nombre *sept* jouait un rôle rituel. Si l'Hellade connut les *dix* orateurs attiques, la Grèce primitive avait eu les *sept* sages, dont deux tout au moins, pensaient les Grecs, avaient été les élèves des Phéniciens : Phérécyde, né dans notre île de Syra, et Thalès, fils d'un Milésien de race phénicienne. Pareillement, si la Grèce primitive avait connu les *sept* îles de la Méditerranée, l'Hellade historique connut les *dix* îles du monde. « Ptolémée, dit Eustathe, veut trouver dix grandes îles au monde, Taprobane, Bretagne, Chersonnèse Dorée, Ibernie, Péloponnèse, Sicile, Sardaigne, Corse, Crète et Chypre. Il a voulu faire la décade, et il a dû compter deux presqu'îles, συναριθμῶν αὐταῖς καὶ δύο χεῤῥονήσους, ὡς ἄν, οἶμαι, τὴν δεκάδα σεμνύνῃ[1] ». Ce n'est pas autrement que nous avons vu Hérodote substituer dans les mesures de la Libye le nombre *dix* au nombre *sept* des Sémites, et le même Hérodote substituer *cinq* jours de marche aux *sept* jours qu'il faut pour traverser l'Asie Mineure, et le même Hérodote encore substituer *cinq* bouches seulement aux *sept* embouchures du Nil : « Le Nil, dit Strabon, a sept bouches, du moins sept bouches importantes, car il en a un plus grand nombre, mais secondaires, λεπτότεραι δὲ πλείους[2] ». « Si Hérodote appelle le Nil « aux cinq bouches », dit Eustathe, c'est que deux de ses bouches ne sont pas naturelles, mais creusées de main d'hommes[3]. » Le Nil n'a jamais eu *cinq* bouches ni *sept* bouches : « Les Grecs, dit G. Maspero, reconnaissaient sept embouchures du Nil, à côté desquelles les autres n'étaient que de fausses bouches (*duodecim enim reperiuntur superque quatuor quae falsa ora appellant*[4]). Il n'y avait en réalité que trois percées maîtresses, la Canopique, la Pélusiaque et la Sébennytique[5]. »

La Grèce primitive avait eu aussi les *sept* merveilles du monde et, dans la terre de Kadmos, les *sept* portes de Thèbes et les *sept* héros qui marchèrent contre elles. Les poètes gardèrent l'habitude de diviser la vie humaine en *semaines* d'années, de considérer comme l'apogée la fin de la *septième* semaine, la cinquantaine ($7 \times 7 = 49$), et de régler toute l'éducation et toute la

1. Eustath., *ad Dion.*, 568.
2. Strab., XVII, 788.
3. Hérod., II, 10; Eustath., *ad Dion.*, 226.
4. Plin., V, 10.
5. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 5.

conduite des hommes suivant ce rhythme de *sept* ans : « pourtant, dit Aristote, il est visible que ce système ne cadre pas du tout avec la réalité[1] ».... A Athènes, on ne donnait un nom aux enfants que le huitième jour. Ce n'est pas autrement que les choses se passent dans tous les récits de naissance des *Mille et une Nuits*; les enfants y sont toujours circoncis et dénommés le huitième jour : « Toute femme, dit le *Lévitique*, qui accouchera d'un mâle, sera impure durant sept jours et, le huitième, elle circoncira son fils. » Les Athéniens, qui avaient oublié le motif rituel de cet usage, inventèrent une raison d'expérience et de pratique : « pendant la première semaine, disaient-ils, les enfants ont trop chance de mourir; il est inutile de leur donner un nom avant d'être sûr qu'ils vivront[2]. » L'esprit grec apparaît mieux encore dans une autre interprétation du même nombre *sept*. A Samothrace, dans l'une de ces Iles Hautes au nom sémitique, Σάμος, Σάμη, les Grecs eurent des mystères qu'ils croyaient d'importation phénicienne; le nombre *sept* y était rituel : « c'est que Zeus étant né, s'était mis à rire et pendant *sept* jours il avait ri avant de se reposer. » Quelle aimable différence! l'âpre dieu des Sémites se met au travail le premier jour et se repose le septième; le charmant dieu des Grecs commence la vie par des éclats de rire, par une semaine de gaîté. C'est Théodore de Samothrace qui nous donne cette explication : il devait être documenté sur les mystères et sur les dogmes de sa patrie[3].

Les traditions géographiques, surtout, et les légendes maritimes gardèrent fidèlement ce nombre sept : *sept* grandes îles, fleuve des *Sept*-Bouches ou des *Sept*-Gués, détroit de *sept* ou de *septante* stades, confédérations de *sept* ports, nous avons eu de nombreux exemples déjà, et pour ces villes confédérées, en particulier, le choix était aussi difficile qu'entre les *sept* patries d'Homère[4]. C'est un tribut de *sept* garçons et de *sept* filles que, durant neuf ans, Minos exige des Athéniens, et Thésée est le premier des *sept*. Ce même Thésée, dans sa cinquantième année ($7 \times 7 = 49$), enlève la petite Hellène qui n'a que *sept* ans encore[5]. Ce sont les plus vieux auteurs, Hellanikos surtout, qui nous ont transmis ces légendes. Les polygraphes des siècles postérieurs nous en ont conservé de similaires. Dans l'Hellade historique, êtres et choses de la mer suivent encore le rhythme *sept*. L'Euripe se reposait tous les *sept* du mois. Dans l'île d'Andros, une fontaine merveilleuse donnait du vin à certains intervalles de *sept* jours, *statis diebus septenis*[6]. C'est par *semaines* qu'il faut mesurer la gestation des poissons, car les uns portent plus de trente jours, les autres moins, mais tous un nombre

1. Arist., *Polit.*, VIII, 14 : αὐτὴ δ' ἐστὶν ἐν τοῖς πλείστοις ἥνπερ τῶν ποιητῶν τινὲς εἰρήκασιν οἱ μετροῦντες ταῖς ἑβδομάσι τὴν ἡλικίαν, περὶ τὸν χρόνον τὸν τῶν πεντήκοντα ἐτῶν. *Id.*, *ibid.*, VII, 15 : οἱ γὰρ ταῖς ἑβδομάσι διαιροῦντες τὰς ἡλικίας ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λέγουσιν οὐ καλῶς.
2. *Levit.*, XII, 2-3. Cf. Arist., *Hist. An.*, VII, 12 : τὰ πλεῖστα δ' ἀναίρειται πρὸ τῆς ἑβδόμης· διὸ καὶ τὰ ὀνόματα τότε τίθενται ὡς πιστεύοντες ἤδη μᾶλλον τῇ σωτηρίᾳ.
3. *Fragm. Hist. Graec.*, IV, p. 513.
4. Strab., VIII, p. 374.
5. *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 66, n° 152.
6. Plin., XXXI, 13; II, 106.

entier de semaines[1]. Parmi les oiseaux marins, les alcyons nichaient, couvaient et élevaient leurs petits, pendant les deux semaines de calme que Zeus avait établies pour eux au milieu de la mauvaise saison. C'étaient les jours alcyoniens, *sept* jours avant et *sept* jours après le solstice d'hiver : Zeus récompensait ainsi la fidélité du héros *Keyx*, Κήυξ, et de sa femme *Alkyonè*, Ἀλκυώνη, qu'il avait métamorphosés en alcyons[2].

Cette légende nous ramène à nos vers odysséens et au récit d'Eumée : le septième jour, la nurse phénicienne tombe à fond de cale comme une *kex* marine,

ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,
ἄντλῳ δ' ἐνδούπησε πεσοῦσ' ὡς εἰναλίη κήξ[3].

Κήξ, καύαξ, καύηξ, κάϝαξ, κήυξ, ce nom *keyx* ou *kex* varie souvent d'orthographe autour des trois consonnes fondamentales, *k u x*, κ-υ-ξ. La seconde de ces consonnes paraît avoir été à l'origine un digamma que l'on rendit ensuite par un υ ou un β, — car on a aussi κάβαξ, — ou que simplement l'on supprima. Or il existe de singulières ressemblances entre les noms d'oiseaux dans la langue homérique et en hébreu[4]. Nous avons déjà le doublet *goup-oionos*, γύψ-οἰωνός. Mais il en est beaucoup d'autres. Le nom grec de l'aigle, *aetos* ou *aietos*, αἰετός ou ἀετός, est la transcription exacte de עיט, *ait* : nous savons comment le ע initial tombe souvent dans les transcriptions grecques (en arabe, la racine a un *aïn*, non un *gaïn*) et comment le ט est ordinairement rendu par un τ. Le mot homérique *anopaia*, ἀνοπαῖα, est un ἅπαξ λεγόμενον qui ne se rencontre qu'une fois dans l'*Odyssée*,

ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὄρνις δ' ὡς ἀνοπαῖα διέπτατο[5]....

Les Grecs postérieurs semblent ne plus connaître ni même comprendre ce mot qui désigne sûrement un oiseau, mais lequel? « C'est un oiseau, disent les uns, semblable à l'orfraie[6]. » — D'autres traduisent ἀνὰ ὀπήν et écrivent ἀν' ὀπαῖα, *par la fenêtre*. — D'autres encore disent : ἀνοπαῖα c'est ἀόρατος (α — οπ), διὰ τὸ ὡς ὄρνις ταχέως ὁρμῆσαι[7].... Le *Lévitique* et le *Deutéronome*, parmi les oiseaux d'eau impurs, citent אנפה, *anap'a*, χαράδριος, traduisent les Septante : *pluvier*. La transcription en ἀνοπαῖα est rigoureusement exacte, α = א, ν = נ, π = פ, αι = ה.... Un autre ἅπαξ λεγόμενον de l'*Odyssée*, σκῶπες, embarrasse tout autant

1. Arist., *Hist. An.*, VI, 17 : κύουσι δὲ τούτων ἔνιοι μὲν οὐ πλείους τριάκοντα ἡμερῶν, οἱ δ' ἐλάττονα χρόνον, πάντες δ' ἐν χρόνοις διαιρουμένοις εἰς τὸν τῶν ἑβδομάδων ἀριθμόν.
2. Hyg., *fab.* 65.
3. *Odyss.*, XV, 477-79.
4. Cf. H. Lewy, p. 8 et suiv.
5. *Odyss.*, I, 319-320.
6. Eustath., 1419, 19 : εἶδός τινες ὀρνέου λέγουσιν φήνῃ ἐοικότος καὶ ὁ μεταβολεὺς Δημοσθένης οὕτω τὴν λέξιν νοεῖ.
7. Eustath., 1419, 33.

les naturalistes et commentateurs anciens. Pour le poète odysséen, les *skopes* sont des oiseaux à la large envergure, τανυσίπτεροι, qui peuplent les arbres de Kalypso,

ἔνθα δέ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο
σκῶπες τ' ἴρηκές τε τανύγλωσσοί τε κορῶναι[1].

« Ces oiseaux n'existent plus, » disait Pline, *neque ipsae jam aves nascuntur*[2]. Aristote rangeait les skopes parmi les oiseaux que l'on ne voit qu'un jour par an; il pensait aussi qu'ils ne mangeaient pas, étant immortels[3]. A côté de l'*anap'a*, les listes du *Lévitique* et du *Deutéronome* portent un oiseau impur, que les Septante traduisent par λάρος, semble-t-il, *la mouette* : c'est שחף, *skhap*. La transcription en *skopes*, σκῶπες, souffrirait à première vue quelque difficulté : le ח est d'ordinaire rendu en grec par un χ ou supprimé. Mais le χ dans l'alphabet grec est d'invention récente et l'on trouverait plus d'un exemple du κ rendant le ח : la ville de חרח, *Charra, le Trou*, τρῶγλαι, est tantôt Κάῤῥα ou Κάῤῥαι, tantôt Χαῤῥά; la ville de יריו, *Ièricho*, devient dans Strabon, Ἱερίκους, etc. La transcription de *skhap* en σκώψ fut sans doute influencée par une étymologie populaire qui rapprocha ce mot étranger des racines grecques σκέπτομαι (cf. κλώψ et κλέπτειν) ou σκώπτω, ainsi que ne manquent pas de le faire encore les philologues modernes.

Keux ou *kex* ou *kavax* rentre dans la même catégorie de noms exotiques. Car c'est aussi un ἅπαξ λεγόμενον odysséen, qui ne se rencontre que dans notre vers de l'*Odyssée*, en plein récit de navigation phénicienne, et que, seuls, quelques poètes ont ensuite conservé. Les commentateurs expliquent difficilement ce mot : « C'est une mouette, disent les uns. — Non, disent les autres; Homère connaît la mouette sous les noms de λάρος ou αἴθυια : c'est plutôt le goéland, κέπφος. » D'autres tiennent pour l'alouette de mer[4].... Le *Lévitique* et le *Deutéronome* citent le *koux*, כוס, parmi les oiseaux d'eau impurs; les diverses transcriptions grecques καύαξ, κάβαξ, κήυξ, s'appliquent également bien, κ = כ, υ et β = ו, ξ = ס. Les Septante traduisent par *corbeau de nuit*, νυκτικόραξ, ce qui semble un lointain à-peu-près; car le *koux* figure dans l'énumération des oiseaux de mer, auprès de *nis*, l'épervier marin. Or si la légende mégarienne nous a, par un doublet, révélé le vrai sens de Nisos-l'Épervier, une autre légende grecque nous donne aussi pour *koux* un doublet gréco-sémitique.

Keyx, ami et parent d'Héraklès, était un roi des Maliens. Il habitait sur la mer d'Eubée, près des Thermopyles, un lieu qui s'appelait *la Roche*, Τράχις, et qui plus tard fut nommée *la Ville d'Héraklès*, Ἡρακλεία. Keyx et sa femme

1. *Odyss.*, V, 64-65.
2. Plin., X, 49; cf. Buchholz, *Hom. Real.*, II, p. 130.
3. Arist., *Hist. Anim.*, IX, 28 : σκῶπες δ' οἱ μὲν ἀεὶ πᾶσαν ὥραν εἰσὶ καὶ καλοῦνται ἀεισκῶπες καὶ οὐκ ἐσθίονται διὰ τὸ ἄβρωτοι εἶναι· ἕτεροι δὲ γίνονται ἐνίοτε τοῦ φθινοπώρου, φαίνονται δὲ ἐφ' ἡμέραν μίαν ἢ δύο τὸ πλεῖστον... περὶ δὲ γενέσεως αὐτῶν ἥτις ἐστὶν, οὐθὲν ὦπται πλὴν ὅτι τοῖς ζεφυρίοις φαίνονται.
4. Cf. Eustath., *ap.* Ebeling., *Lexic. Homer.*, s. v. Κήξ.

Alkyonè, soit par la bienveillance, soit par la colère des dieux, furent changés en une paire d'alcyons, qui nichent en *sept* jours : *hae aves nidum, ova, pullos, in mari* septem *diebus faciunt hiberno tempore*[1]. La *Roche de Keyx*, Τράχις Κήυκος, me semble le pendant exact de la *Pierre de Nisos*, Σκύλλα Νίσου : *Keyx*, Κήυξ, est la transcription du mot sémitique כוס, *koux*, dont *Alkyonè*, Ἀλκυώνη, est la traduction grecque. Mais si, pour la *Pierre de l'Épervier* mégarienne, nous avons les deux mots de l'original phénicien, *skoula* et *nis*, il semble que, pour la *Roche de l'Alcyon*, nous n'ayons ici que le second des deux termes sémitiques, *koux*, l'autre ayant été traduit et non transcrit en grec, τράχις. Par la suite, nous retrouverons sans peine ce premier mot de l'original phénicien. Nous le connaissons déjà : c'est *Sour, la Roche*, qui nous a donné *Tyros* ou *Syros* et *Syria* : *Sour Koux* ou *Kouss* (étant donnée l'équivalence du ξ et des σσ) est devenu sur les côtes de Sicile la ville de *Syra-koussa*, Συράκουσσαι, fondée, disait la légende, par les deux nymphes *Syra*, Σύρα, et *Koussa*, Κούσσα. Cette *Roche aux Alcyons*, en face de l'*Ile aux Cailles*, Ὀρτυγία, est bien le modèle des établissements phéniciens que Thucydide connut sur le pourtour des côtes siciliennes : un îlot côtier et un promontoire dominant la mer.... Mais les autres légendes odysséennes nous ramèneront à cette côte de Sicile. Pour le moment, je crois que le doublet *koux-alcyon*, κήυξ-ἀλκυώνη, nous est acquis au même titre que le doublet mégarien, *nis-épervier*, νίσος-ἵεραξ, au même titre que le doublet odysséen, *aiè-épervière*, αἴη-κίρκη. Nous verrons que toute la famille de Kirkè, avec son frère Aiètès et sa mère Persè, n'est qu'une bande d'oiseaux juchée sur une série de promontoires qui bordent la côte italienne, comme Nisos et Keyx bordent de leur *roche* ou de leur *pierre* les côtes helléniques.

A ces oiseaux marins, il faut joindre un comparse. L'*Odyssée* connaît les phoques, φῶκας, aux pieds nageurs, νέποδες, au ventre rebondi, tout plein de nourriture, ζατρεφεῖς, qui vivent en troupes et qui sentent mauvais. Ce mot *phoque* ne se rencontre que dans deux épisodes de l'*Odyssée*. Les Phéniciens de notre récit jettent par-dessus bord le cadavre de la *nurse* : « Il servira de pâture aux phoques et aux poissons[2] ». Ménélas a connu dans les parages de l'Égypte les troupeaux de phoques du merveilleux Protée; ils sortent de la mer et viennent se coucher sur les sables de Pharos[3]. Les grammairiens ont vainement cherché une étymologie grecque au mot φώκη, dont l'origine, disent-ils, est incertaine; mais la racine hébraïque פוק, *p.ou.k*, signifie *boiter, chanceler, claudiquer*. Le mot φώκη serait la transcription très exacte de פוקה, *phok'a*, que les Hébreux emploient pour signifier *achoppement* et que les Phéniciens auraient appliqué à cet animal boiteux, dont la marche justifie cent fois cette appellation.

1. Hygin., *fab.* 65.
2. *Odyss.*, IV, 442.
3. *Odyss.*, IV, v. 404 et suiv.



Sur le rhythme septénaire, l'*Écriture* et les textes chaldéens fourniraient mille exemples. Les Chaldéens ont leur semaine du déluge qui se termine par des sacrifices où l'on dresse *sept* et *sept* vases. Éabani passe une semaine dans les plaisirs de l'amour, comme Ulysse dans les plaisirs du festin. Dans l'odyssée de Gilgamès, les héros dorment six jours et sept nuits. Les tours chaldéennes ont sept étages en l'honneur des dieux. Bel a sept fils, génies destructeurs. Les fêtes de dédicace comportent une semaine de réjouissances. Les messagers d'Anou sont au nombre *sept*, les *Sept* Vents. L'Enfer est entouré de *sept* hautes murailles et fermé de *sept* portes, etc., etc. : « Les Égyptiens, dit G. Maspero, employaient presque exclusivement le système décimal qui a prévalu chez nous; les Chaldéens combinaient les systèmes duodécimal et décimal[1]. » Il faudrait aussi, à côté des textes homériques ou des vieilles légendes grecques, citer vingt passages des *Mille et Une Nuits*, en commençant par les *sept* voyages de Sindbad le marin et en continuant par les aventures du Barbier et de ses six frères. Si l'on ne veut pas descendre jusqu'à l'Islam, il suffit d'ouvrir les auteurs de l'antiquité classique : historiens et géographes de l'antiquité, lorsqu'ils parlent des Sémites leurs contemporains, peuvent nous donner quelques exemples typiques de la numération par *sept*.

Car, à l'époque classique le nombre *sept* joue encore le même rôle dans l'onomastique et dans les traditions des mers fréquentées par les Phéniciens, Carthaginois, Arabes et autres Sémites. Nous avons longuement expliqué les légendes et mesures septénaires des côtes espagnoles. La *Septième*, Ἕϐδομος, est une ville carthaginoise : l'Écriture a une ville de même nom. Carthage, qui avait été fondée 21 (7 × 3) ans avant la prise d'Ilion, passait pour avoir eu *sept* cent mille habitants[2]. Les archipels de la mer Occidentale doivent avoir *sept* îles : « certains veulent que les Baléares soient au nombre de *sept*.... Mais Strabon n'en mentionne que deux[3] »; les Baléares en réalité sont au nombre de quatre grandes îles avec une multitude de rochers. Les Lipari sont au nombre de huit ou dix îlots, ce qui n'empêche pas les Anciens de parler toujours des *sept* îles Éoliennes. Toute l'antiquité savait que les Baléares étaient une colonie phénicienne et l'*Odyssée* nous montrera dans l'île d'Éole une station des Sémites.

Et de même, à l'autre extrémité du monde ancien, en d'autres mers sémitiques. Ἑπτὰ Φρέατα, les *Sept-Puits*, sont une station arabe. Hérodote sait qu'il faut *sept* pierres dressées pour les cérémonies du serment arabe[4]. Les mesures de la mer Arabique et des routes qui y mènent semblent rhythmées par le chiffre *sept*, des *sept* bouches du Nil aux *sept* bouches du Sindh, avec les *sept* îles

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 561, 570, 578, 587, 628, 634, 691, 757, 772, etc.
2. *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 190, 50; Strab., XVII, 833.
3. Eustath., *ad Dion.*, 457.
4. Hérod., III, 8.

voisines[1]. Les routes terrestres mènent en *sept* jours de Thèbes l'Égyptienne aux différents ports de cette mer, comme elles mènent en *sept* jours ou en *quatorze* jours vers les premières oasis du désert, comme, sur l'autre bord de la mer, elles ramènent en *septante* jours les aromates[2]. Les Arabes font cuire dans le miel durant toute une semaine, *septenis diebus noctibusque sine intermissione*, les pierres précieuses qu'ils veulent rendre plus brillantes[3].... Quand le même Hérodote nous décrit le bazar phénicien installé sur la plage de l'Argolide, ce sont les mêmes chiffres que dans l'*Odyssée* : le marché dure cinq ou six jours; le septième, on ferme et l'on embarque[4]. Hérodote encore, sans le vouloir, nous fournit un meilleur argument dans son récit de la colonisation théréenne[5].

L'île de Santorin, jadis appelée la *Très Belle*, Καλλίστη, avait reçu ce premier nom des Phéniciens : Kadmos y avait fondé les autels de Poseidon et d'Athèna[6], comme à Rhodes, et, comme à Rhodes, il avait à Santorin laissé une colonie. Un descendant de Kadmos, venu de Laconie et nommé Théras, lui donna ensuite le nom de *Thèra*, Θήρα : elle avait gardé son premier nom de *Très Belle* pendant *huit* générations. Or un descendant de Théras, qui régnait sur l'île, étant allé consulter l'oracle, la Pythie lui ordonna de coloniser la Libye. Mais la Libye, pour les Théréens, était une contrée inconnue; ils négligèrent l'oracle : pendant *sept* ans ils n'eurent pas de pluie. La Pythie, consultée de nouveau, répéta ses ordres. Un Crétois d'Itanos emmena alors une expédition théréenne et découvrit sur la côte d'Afrique l'île Plate. Les Théréens prennent des colons dans leurs *sept* cantons, ἀπὸ τῶν χώρων ἁπάντων ἑπτὰ ἐόντων, et l'on fonde sur la côte en face de Plateia, la ville d'Aziris, où l'on reste six ans; mais la *septième* année, on abandonne Aziris pour Kyrène[7].

Ce récit est beaucoup moins légendaire qu'on ne pourrait croire. Il contient une part de réalité indiscutable. Thèra devait avoir *sept* cantons, et le nombre *sept* devait jouer un grand rôle dans ses institutions, ses mœurs et ses légendes : « les Théréens, dit Eustathe[8], ne pleuraient ni ceux qui mouraient à *cinquante* ans ni ceux qui mouraient à *sept* ». Quant à la colonisation de Thèra par les Phéniciens, rien ne permet de suspecter le témoignage d'Hérodote, que confirment tous les dires des Anciens et que vérifie l'étude des lieux et des noms. Si jamais les Phéniciens ont fréquenté l'Archipel, Thèra dut être une de leurs stations : elle joua pour eux le rôle que plus tard Milo joua pour les Francs. Au Sud de l'Archipel, Thèra et Milo sont, en effet, dans le même rapport que Syra

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 287-289.
2. Strab., XVI, 768; XVII, 815-816.
3. Plin., XXXVII, 194.
4. Hérod., I, 1.
5. Hérod., III, 8.
6. Theophr. d'après Schol. ad. Pind. *Pyth.*, VI. II.
7. Hérod., IV, 145 et suiv. Pour tout ceci, voir l'admirable livre de H. von Gaertringen, *Die Insel Thera*, Berlin, Reimer, 1899.
8. Eustath., *Comment. ad Dion.*, 530; dans les légendes mythologiques, l'une des *sept* Niobides s'appelle Thèra.

et Mykonos au centre. Symétriquement disposées et opposées, elles s'offrent au débarquement de marines venues de directions contraires : pour une marine orientale, Thèra est exactement ce que peut être Milo pour une marine occidentale. Ce sont les deux îles que rencontrent les navigateurs, après avoir franchi les deux portes du Levant et du Couchant, soit qu'ils viennent de la Crète, soit qu'ils arrivent de plus loin. Du jour où les Français fréquentèrent l'Archipel, Milo fut une de leurs relâches, « et son port, qui est des meilleurs et des plus grands de la Méditerranée, sert de retraite à tous les bâtiments qui vont en Levant ou qui en reviennent, car elle est située à l'entrée de l'Archipel[1]. » Pendant deux siècles, Milo fut la grande foire de l'Archipel; les Français y étaient toujours en nombre; ils y avaient des églises et des Capucins : « Le roi a donné mille écus pour cet édifice ; les marchands français, les capitaines de vaisseaux, les corsaires mêmes ont contribué selon leurs facultés[2]. » Les Miliotes s'étaient mis au service de l'étranger : « par l'usage et la connaissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers ». Remplacez les Francs par les Phéniciens et Thèra va prendre la place de Milo. Au temps de Tournefort, on va de la Crète aux Cyclades en partant des ports occidentaux de la Crète, la Sude ou la Canée, et en pointant sur Milo : Hérodote nous montre les mêmes rapports établis entre Thèra et Itanos, qui est le port le plus oriental de la Crète. Au débouché du détroit de Kasos, Thèra s'offrait aux Orientaux comme Milo s'offre aux Occidentaux après le détroit de Kythère; c'est vers l'Est que Thèra présente ses mouillages, de même que Milo ouvre sa grande rade vers l'Ouest.

La partie occidentale de Thèra est, en effet, un volcan effondré, dont le cratère sous les eaux fait bouillonner le centre de la rade. Cette rade est sans côtes et sans mouillages. Partout des falaises tombant à pic bordent une mer sans fond. Au sommet de la falaise, les villages dominent la rive de plusieurs centaines de mètres. Le seul lieu de débarquement possible, l'Échelle actuelle, est au ras de l'eau sur une petite plate-forme naturelle, à peine assez grande pour porter quelques maisons : au flanc de la falaise à pic, un escalier monte à la ville. C'est pourtant à cette Échelle que doit arriver aujourd'hui le commerce grec ou étranger : Thèra grecque et européenne doit avoir son port et sa capitale du côté de la Grèce et de l'Europe. Les navires se fixent à l'Échelle par des chaînes qu'ils attachent à des bornes taillées dans la falaise. Sur cette face occidentale il n'y a pas d'autre mouillage[3]. La face orientale de Thèra est toute différente. Elle est faite des pentes de l'ancien volcan. Un long talus de pierre ponce descend jusqu'à la mer Orientale. De ce talus, émergent au Sud-Est deux hauts massifs calcaires, dont les extrémités plongent dans la mer en deux caps accores. Entre ces caps Exomiti et Messavouno, s'ouvre en éventail une plaine bien arrosée et

1. Tournefort, I, p. 174.
2. Tournefort, I, p. 178.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 204.

très fertile. Une plage unie, s'enfonçant doucement sous les flots, court en demi-cercle d'un cap à l'autre. Tournée vers le Sud-Est, la plage s'offre au débarquement des Levantins. C'est toujours la même orientation que dans les ports préhelléniques « tournés vers le Sud-Est et vers Alexandrie » : ici encore il faut se reporter au type de Lindos dans l'île de Rhodes et au texte de Strabon, πολὺ πρὸς μεσημβρίαν ἀνατείνουσα καὶ πρὸς Ἀλεξάνδρειαν μάλιστα. C'est exactement la même situation par rapport au reste de l'île, le même abri contre les vents du Nord grâce aux montagnes insulaires, et les mêmes sources abondantes fournissant à l'aiguade. Et c'est encore le même site de la ville elle-même au som-

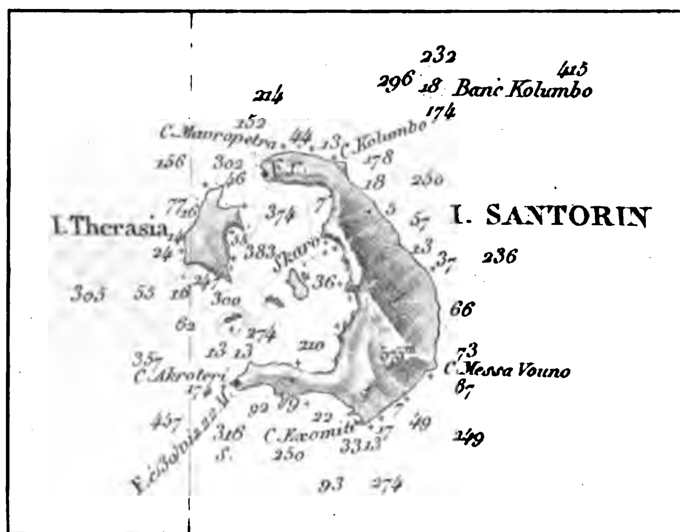


Fig. 56. — Thèra[1].

met de la montagne, πόλις ἐπὶ ὄρους ἱδρυμένη[2]. Sur l'un des caps, tout au sommet du Messavouno, qui surplombe l'aiguade et le mouillage, la vieille capitale de l'île était perchée. Isolée des monts voisins par des ravins profonds qui ne laissent qu'un chemin d'accès, mais pourvue dans la plaine de champs fertiles qui peuvent la nourrir, de sources qui peuvent l'abreuver, et de deux ports, de deux échelles, *Oia* et *Eleusis*, où les gens de la mer peuvent venir « étaler leur cargaison » et « remplir leur vaisseau creux », cette vieille ville est encore un bel exemple des Hautes Villes homériques : c'est l'exacte copie d'Ilion ou de Pylos. Aujourd'hui, le bourg descendu dans la plaine, s'appelle *Le Marché*, Ἐμπόριον. De la vieille ville primitive, il semble ne rien subsister : aux temps hellénistiques, une grande cité prit sa place et cette ville plus récente montre encore dans ses ruines quelle fut sa prospérité en ces temps hellénistiques et à quel genre de vie elle dut cette richesse. Ses bâtiments, temples,

1. Photogravure d'après la carte marine n° 1410.
2. Strab., XIV, 654.

agora et gymnase, sont l'œuvre des Ptolémées. Les marines égyptiennes avaient choisi cette relâche. Les soldats égyptiens tenaient garnison dans cette forteresse. Un préfet égyptien était « chargé d'affaires » à Thèra et, comme toujours, les dieux étrangers, accompagnant leurs serviteurs, avaient pris pied sur l'acropole : Isis, Osiris, Anubis et les Ptolémées eux-mêmes eurent ici leurs temples. A n'en juger que par ses ruines, cette ville est égyptienne[1].... S'il en est ainsi aux temps de la thalassocratie gréco-égyptienne, les mêmes causes ont dû produire les mêmes résultats durant les autres thalassocraties levantines. Il ne reste pas en cet endroit de ruines préhelléniques. Pourtant les rochers voisins de la plage sont creusés de très nombreuses chambres funéraires, que l'on s'accorde à rapporter aux Phéniciens.

A nous en tenir aux arguments topologiques, la tradition sur les premiers colons phéniciens de Thèra est donc aussi vraisemblable, aussi digne de foi que la tradition similaire sur les premiers colons de Lindos. Seules, des marines levantines ont pu créer ou faire prospérer ces vieux établissements qui tournent le dos aux arrivages et à l'influence de la Grèce. Thèra fut la Milo phénicienne. Or examinez le doublet Thèra-Kallistè. Καλλίστη, la *Très Belle*, est un nom sûrement grec, quoiqu'on ait voulu lui trouver une étymologie hittite[2]. Le mot hébraïque תאר, *tar*, qui désigne la *forme*, la *stature*, est ordinairement joint à un adjectif *beau* pour former une épithète laudative; mais il se rencontre aussi dans les locutions de l'espèce איש־תאר, *is-tar*, *vir formae*, pour dire *vir formosus*, et ces locutions peuvent être appliquées aux choses : un beau fruit sera פרי־תאר, *peri-tar*. Ce mot תאר, *tar*, se retrouve dans les inscriptions phéniciennes et les éditeurs du *Corpus Inscript. Semiticarum* le rendent par *decus*. La locution אי־תאר, *Ai-tar*, rentrerait dans la série ci-dessus, *insula formosa*, καλλίστη, *Belle-Ile*, de même que, dans la Bible, on trouve אבנ־חן, mot à mot *petra gratiae*, pour dire *pierre précieuse*. M. R. Dussaud me suggère pourtant une autre explication. Le n° 61 du *Corpus Inscript. Semiticarum* est une inscription chypriote de quatre mots : *Teara, uxor Melekiationis architectonis*, traduisent les éditeurs. Mais le nom propre תארא, *Teara*, les choque et ils y voient la transcription fautive du grec Θεοδώρα, avec une grossière erreur du lapicide. Cette erreur est peu vraisemblable. La seule raison que l'on donne pour en légitimer l'hypothèse est que ce nom de femme, s'il est phénicien, devrait s'écrire תארה et non תארא. Les noms de femmes sont extrêmement rares dans les inscriptions phéniciennes. Mais le n° 51 du *Corpus* nous en fournit un, qui ne laisse aucun doute, c'est celui de *Sema*, שמא, fille d'Azarbaal : c'est une forme en א, exactement comme notre תארא, qu'il faut donc maintenir dans l'onomastique phénicienne et traduire, comme le voulait Schrœder, par *formosa, la belle*. D'ailleurs, même indépendamment de ce qui précède, si de la

1. Cf. H. von Gaertringen, p. 161 et suiv.

2. S. Reinach, *Chron. d'Orient*, II, p. 489. A « Thèra, le P. de Cara reconnait une couche pélasgique au-dessous de la couche phénicienne, *en quoi il a parfaitement raison*. Le nom primitif de l'île, Καλλίστη, est la grécisation d'un vocable pélasgo-hittite contenant la racine *khal*. »

racine תאר, *tar*, on voulait tirer un nom de lieu, on aurait encore תארא, *teara*, comme מלך a donné מלכא, *melaka*, et קרן a donné קרנא, *kerana*, etc. Que l'on choisisse celle que l'on voudra de ces deux explications, il faut rapporter *Thèra* à la racine sémitique תאר, *t-a-r*, dont le grec Θήρα serait la transcription régulière; car le *tav* initial est souvent rendu par les Grecs en θ, comme dans Θάμναθα, Θαγλαφάλασσαρ, Θῶμας, etc.; d'autre part l'*aleph* intermédiaire est ici marqué par une voyelle longue η : c'est le seul moyen que les Grecs avaient de le rendre quand ils ne le supprimaient pas.

Les preuves toponymiques viendraient ainsi se joindre aux arguments de la topologie. Ici encore nous aurions un doublet gréco-phénicien, *Thèra-Kallistè*. On comprend alors toute l'histoire de cette Thèra phénicienne. Reportez-vous à l'exemple de Milo. Quand les Francs disparurent de l'Archipel, Milo retomba dans son obscurité. Dès que les guerres de la Révolution achevèrent de détourner du Levant l'activité française, ce fut la mort pour cette « foire » des corsaires, et le citoyen G.-A. Olivier, qui y arrive le 28 messidor de l'an II, déplore le misérable état de cette ville,

> qui ne le cédait naguère à aucune autre de l'Archipel, mais qui ne présente plus que des ruines aujourd'hui. Nous fûmes frappés de voir de toutes parts des maisons écroulées, des hommes boursouflés, des figures étiques, des cadavres ambulants. A peine quarante familles, la plupart étrangères, traînent leur malheureuse existence dans une ville, qui comptait encore cinq mille habitants dans ses murs au commencement de ce siècle.... Nous fûmes voir les bains publics nommés *Loutra*.... Les Grecs accouraient autrefois de toutes les Cyclades pour faire usage de ces eaux. Ces bains sont à peu près abandonnés depuis que l'île a perdu sa population et que le port ne reçoit presque plus de navires[1].

Milo n'a plus aujourd'hui ni port ni commerce : cette île, qui fournissait jadis des pilotes à tout le Levant, ne compte plus que vingt-sept navires de moins de trente tonneaux[2]. Pourtant des familles franques et des prêtres catholiques s'y sont maintenus jusqu'à nos jours. De père en fils, telle de ces familles a gardé sa nationalité française et s'est transmis la charge d'agent consulaire de France. Les escadres françaises prennent encore à leur bord des pilotes de Milo.... L'histoire de la phénicienne Thèra dut être pareille. Les Phéniciens disparus, Thèra dut voir aussi décroître sa population et sa richesse : ses sept villes d'autrefois tombèrent au rang des bourgs inconnus; sa fertilité même et sa beauté, καλλίστη, s'évanouirent : « Si M. de Tournefort revenait à Milo, écrit Savary en 1788, il ne retrouverait plus la belle île qu'il a décrite. Il gémirait de voir les meilleures terres sans culture et les vallées fertiles changées en marais. Depuis cinquante ans, Milo a entièrement changé de face[3]. » Les mœurs et l'influence phéniciennes se maintinrent pourtant à Thèra, comme l'influence

1. A. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, II, p. 202-217.
2. Ἐμπόριον τῆς Ἑλλάδος, Athènes, 1890, p. 456.
3. Savary, *Lettres sur la Grèce*, p. 359.

franque à Milo, longtemps après la disparition des flottes étrangères. Les relations de Thèra avec la Crète continuèrent, même quand l'île eut reçu de nouveaux arrivants. Car cette nouvelle colonisation ne chassa pas les anciens possesseurs, οὐδαμῶς ἐξελὼν αὐτοὺς[1] : elle ne fit que combler les vides, ainsi que ferait aujourd'hui une colonisation de Milo. Les nouveaux arrivants venaient du golfe de Laconie : c'étaient des pirates du Taygète. Après la disparition des marines franques, ces mêmes pirates reparurent. Quand Olivier arrive à l'Argentière en 1794, il trouve à moitié déserte cette île que Tournefort avait connue si florissante grâce au commerce des Français :

Nous fûmes bien surpris de trouver les habitants sous les armes et surtout de les voir nous coucher en joue pour nous empêcher d'avancer. Nous ne tardâmes pas à savoir la cause de cette alarme. On nous dit qu'une vingtaine de Mainotes les avaient surpris un jour de fête et leur avaient enlevé leurs effets les plus précieux. Ces Mainotes habitent la partie méridionale de la Morée, les environs de Sparte, et plus particulièrement la partie qui s'étend jusqu'au cap Matapan. Cultivateurs ou pasteurs, marins ou pirates, suivant les besoins et les circonstances, ils sont toujours prêts à quitter les petites villes qu'ils occupent sur les golfes de Coron et de Colocythia[2].

Ce sont aussi des Mainotes, des Minyens du Taygète, que Thèras aurait amenés à Kallistè[3] et les descendants de ces Mainotes adoptèrent et continuèrent les relations commerciales de leur nouvelle patrie. Les Crétois d'Itanos viennent chez eux; ils vont chez les Crétois d'Oaxos d'où ils ramènent des femmes : ils ont chez eux des métis d'indigènes et de femmes crétoises[4]. Ils devaient, quoi qu'en dise Hérodote, n'avoir pas oublié les routes plus lointaines encore des marins de Sidon. Hérodote leur prête des sentiments d'Hellènes : quand l'oracle leur conseille d'aller en Libye, ils ne savaient, dit Hérodote, où ce pays pouvait bien être et ils n'osaient pas se lancer ainsi dans l'inconnu[5]. Ainsi raisonnaient, en effet, leurs contemporains de l'Hellade : quand, après Salamine, les Ioniens veulent entraîner la flotte grecque vers la côte asiatique, les Hellènes vainqueurs ne veulent aller que jusqu'à Délos; au delà, pour eux, tout semblait terrible, τὸ γὰρ προσωτέρω πᾶν δεινὸν ἦν τοῖσι Ἕλλησι, et ils connaissaient si peu les distances qu'ils croyaient par ouï-dire que Samos était aussi éloignée d'eux que les Colonnes d'Hercule! Mais les Théréens n'en étaient pas là. Il leur restait certainement quelque souvenir ou quelques indices des navigations de leurs ancêtres : quand ils se décident à coloniser la Libye, ils vont tout droit à une station phénicienne. Aziris, en effet, qu'Hérodote nous donne comme la première fondation des Théréens, semble bien avoir été d'abord l'une des étapes phéniciennes sur la route que des noms sémitiques jalonnent, au long de la rive africaine, entre Tyr et Carthage. *Azar*, אזר, en hébreu et en phénicien, signifie

1. Hérod. IV, 148.
2. Olivier, II, p. 185-186.
3. Hérod., IV, 154 et suiv.
4. Hérod., IV, 150.
5. Hérod., IV, 152.

ceindre, entourer; c'est tout à fait la traduction du grec *enclore*, συγκλείω, employé par Hérodote pour nous décrire le site d'Aziris : « Aziris, qu'entourent à droite et à gauche deux beaux vallons avec un fleuve, Ἄζιρις, τὸν νάπαι τε κάλλισται ἐπ' ἀμφότερα συγκληίουσι[1]. » Cette tradition théréenne contient donc une grande part de vérité. Elle n'est qu'une tradition historique à peine simplifiée et embellie. Le rhythme septénaire que l'on y trouve doit être un souvenir vivace de l'influence phénicienne, et c'est une preuve *a posteriori* que les navigations par semaine de l'*Odyssée*, les comptes par sixaine ou par semaine des poèmes homériques sont un indice aussi de la même époque et de la même influence.

* * *

Je voudrais ne pas dépasser encore la portée de ces constatations. L'étude de Kalypso nous avait conduits à cette idée que, si l'on ne veut pas recourir à des étymologies et à des conceptions sémitiques, l'*Odyssée* est inexplicable. Et voici d'autre part qu'une longue étude de la thalassocratie phénicienne nous prouve que l'*Odyssée* connaît les navigations des Sidoniens : elle sert à les expliquer et inversement ces navigations seules peuvent nous rendre compte de mille faits dont l'*Odyssée* est sûrement contemporaine. Dans les mers du Levant et de l'Archipel, les mêmes doublets gréco-sémitiques sont répandus, que nous avons retrouvés dans l'*Odyssée* elle-même : l'*Ile de l'Écume*, Κάσος-Ἄχνη, ou l'*Ile des Gémissements*, Ῥήνεια-Κελάδουσσα, sont de même origine et de même date que l'*Ile de l'Épervière*, νῆσος Κίρκης-Αἰαίη, ou l'*Ile de la Cachette*, νῆσος Καλυψοῦς-Ἰσπανία. Nous pouvons maintenant revenir à notre *Odysseia*. Strabon nous disait : « Si Homère décrivit exactement les contrées tant de la Mer Intérieure que de la Mer Extérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens. » Nous ne pouvons pas dire encore que ce mot de Strabon soit l'expression de la vérité. Mais déjà nous voyons clairement que le poème odysséen fut postérieur à la thalassocratie phénicienne et que la langue, comme les habitudes et les conceptions des marins odysséens, garde la trace des influences levantines. Reste à prouver maintenant que l'*Odysseia* tout entière n'est qu'un témoin de cette influence phénicienne, que des périples phéniciens en furent la source première et que l'auteur de cette œuvre grecque était un disciple des géographes sidoniens. Reprenons donc cette *Odysseia* au point où nous l'avons laissée : sur son radeau, Ulysse quitte la Cachette et rentre vers les mers de la patrie.

1. Hérod., IV, 158.

LIVRE CINQUIÈME

NAUSIKAA

οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ
ἔσχατοι....

Odyss., VI, 204-205.

CHAPITRE I

L'ILE DU CROISEUR

τὴν νῦν Κερκύραν καλουμένην πρότερον δὲ Σχερίην.
Strab., VI, 259.

Ulysse a quitté l'île de Kalypso. Il revient vers son Ithaque. D'Espagne, il rentre dans les mers grecques. Assis au gaillard d'arrière, il tient le gouvernail de son radeau et, pour suivre le droit chemin, pour ne pas dériver vers les mers septentrionales des Baléares et de la Sardaigne, il veille en méditant les conseils de la Nymphe, en gardant toujours le Nord sur sa gauche. *Dix-sept* jours il navigue sans que la bonace l'arrête. Une brise tiède le pousse; il fait du chemin. Cette brise favorable et douce, ἀπήμων, λιαρός, qui pousse le radeau par derrière, οὖρον ὄπισθεν, est un vent d'Ouest :

Dans les parages de Gibraltar et le long des côtes algériennes, les vents, disent les *Instructions nautiques*, se réduisent à deux : les vents d'Est et les vents d'Ouest, que l'on nomme dans le pays *Levantes* et *Ponientes*. Les vents d'Est sont annoncés longtemps avant leur venue : une grande humidité, un brouillard au-dessus des terres, en sont des indices presque certains, qui continuent pendant toute la durée du vent : les *Levantes*, au lieu d'être secs, sont humides.... Avec les vents d'Ouest, les nuages disparaissent complètement. L'atmosphère devient plus sèche. Les montagnes et le ciel deviennent clairs[1].

Poussé par ces clairs vents d'Ouest, Ulysse passe les nuits à contempler les constellations. Mais « sur les côtes de Grèce, les vents ne conservent plus la même régularité ». Quand Ulysse arrive devant les côtes phéaciennes, une terrible tempête surgit. Tous les vents se conjurent : « l'Euros (Sud-Est), le Notos (Sud-Ouest, le *sirocco*), le Zéphyros (Nord-Ouest) et le Borée (Nord-Est) qui tombe de la nue et roule de hautes vagues ».

σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἔπεσον Ζέφυρός τε δυσαὴς
καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης μέγα κῦμα κυλίνδων.

1. *Instruct. naut.*, n° 760, p. 2-3; n° 801, p. 86 et suiv.

La tempête dure quelques heures. Soufflant en tourbillons et en rafales, les vents retournent le radeau, jettent Ulysse à la mer et finissent par disperser les poutres bien assemblées. Le Borée fait rage. Tant qu'il doit lutter contre les autres vents, c'est un déchaînement terrible. Il l'emporte enfin et s'établit. Il dure deux jours et deux nuits. Puis il tombe et voici la bonace. A l'aurore du troisième jour, le beau temps reparaît[1].... Nous ouvrons les *Instructions nautiques* de l'Adriatique[2] :

Dans l'été, les vents sont ordinairement faibles et variables; on y trouve, à cette époque, des calmes fréquents et quelquefois des orages brusques accompagnés de vents du Nord, mais qui heureusement ne durent pas longtemps.... Les vents de la partie du S.-O. [Notos] et surtout du S.-E. [*Euros*] sont ordinairement plus fréquents vers l'embouchure de la mer Adriatique. Il arrive très fréquemment que des brises fraîches de N.-E., N.-O. et S.-E. soufflent en même temps et dans différentes parties de cette mer. Les vents qui soufflent le plus fréquemment sont ceux du N.-E. à l'E.-N.-E., et ceux du S.-E. au Sud. Les premiers, que l'on nomme *Bora*, sont les plus à craindre et exigent une surveillance active et incessante.... Le *Bora* est un vent très dangereux et très redouté des marins, parce qu'il se déclare subitement avec une violence extrême. Il n'est pas tant à craindre à cause de sa violence que parce qu'il s'élève tout à coup et souffle par rafales. Ces rafales sont telles qu'elles soulèvent tout à coup une mer courte et agitée, dont le mouvement en tourbillon [κῦμα κυλίνδων] suffirait à lui seul pour occasionner des avaries à un navire sous voiles.... Les plus furieux coups de *Bora* sont annoncés par les symptômes suivants : un nuage noir et compact, surmonté d'un autre nuage plus léger et cotonneux [αἰθρηγενέτης], couvre l'horizon dans le N.-E. Le ciel prend tout à coup une teinte livide et, un peu avant le coup de vent, on ressent des calmes et de folles brises.... Le *Bora* prend habituellement au lever ou au coucher du soleil.... L'amiral Smyth dit que le *Bora* le plus redouté est celui qui souffle par rafales pendant trois jours, qui tombe alors et qui reprend ensuite pour souffler pendant trois autres jours avec la même violence. Dans l'été, le *Bora* ne dure jamais plus de trois jours.... En mars, à la fin de mai et au commencement de juin, il est bien rare qu'il n'y ait pas un coup de vent de *Bora*. Ces coups de vent sont toujours très violents, surtout à cette dernière époque de l'année.

On voit que tous les mots de la description odysséenne nous sont ici encore expliqués par le commentaire des *Instructions*. Ce n'est pas *la* tempête des littérateurs que nous avons ici, mais *une* tempête de marin, une tempête adriatique. Le bon versificateur qu'est Virgile fabrique des tempêtes suivant les règles, c'est-à-dire suivant Homère, et, quel que soit le lieu, les tempêtes virgiliennes durent *trois jours* aussi :

tres adeo incertos caeca caligine soles
erramus pelago, totidem sine sidere noctes[3].

Le poète odysséen ou les sources qu'il consulte connaissent autrement les choses de la mer. Car, entre le texte odysséen et les documents nautiques, la com-

1. *Odyss.*, V, 390-392.
2. *Instruct. naut.*, n° 706, p. 8 et 9, et suiv.
3. *Aen.*, III, 203-204.

paraison peut être minutieuse. Prenez une tempête adriatique, telle que nous la décrit un marin d'aujourd'hui, l'amiral anglais Smyth[1], et mettez en regard la tempête d'Ulysse :

Le 9 août 1819, j'étais mouillé sur une ancre dans le petit port fermé de Lossini Piccolo. Le matin, je vis des nuages inquiétants quoique, la veille au soir, le temps eût été remarquablement beau. Le vent était au S.-O., les nuages livides, l'atmosphère sombre et l'aspect général du ciel singulier et menaçant. Dans l'après-midi, l'horizon devint aussi noir que possible et cette teinte paraissait d'autant plus sombre qu'elle était surmontée d'une bande de nuages blancs et cotonneux.... Quelques minutes après, un violent coup de vent du N.-O. soufflait évidemment, quoique nous sentissions encore au mouillage les vents de S.-O. plus forts peut-être que dans la matinée, car les nuages étaient tous chassés à droite et à gauche. La scène devint alors magnifique : des masses de nuages en mouvement depuis le zénith jusqu'à l'horizon laissaient voir par moments un ciel d'airain.

— Poseidon assembla les nuages, bouleversa les flots et souleva les rafales des vents dans toutes les directions. Il couvrit de brume la terre et la mer : la nuit montait du ciel et tous les vents en tombaient à la fois.... De quelles terribles nuées le ciel se couvre !

ὣς εἰπὼν σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον
χερσὶ τρίαιναν ἑλών· πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
παντοίων ἀνέμων, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ....
οἵοισιν νεφέεσσι περιστρέφει οὐρανὸν εὐρὺν.

— Les pêcheurs, continue l'amiral anglais, couraient à la côte, et les marins, aidés de la population, cherchaient à échouer leurs barques dans les rues. A la fin, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber et l'atmosphère sembla se changer en une fumée noire. A ce moment nous vîmes venir sur nous un épais nuage de poussière chassé par le vent du Nord. La rafale tomba aussitôt à bord en rugissant affreusement, avec une violence telle que nos deux amarres furent cassées comme des fils. Tous les bateaux du port furent submergés ou chavirés. Les avirons, les gouvernails, les bancs flottaient de tous côtés et tous les navires furent jetés les uns sur les autres à la côte....

— Une grande vague, tombant violemment d'en haut, fit tournoyer le radeau ; Ulysse fut balayé du plancher ; le gouvernail lui échappa des mains. Une terrible rafale, faite de tous les vents, cassa le mât par le milieu et balaya dans la mer la voile et la hune.

ἔλασεν μέγα κῦμα κατ' ἄκρης
δεινὸν ἐπεσσύμενον περὶ δὲ σχεδίην ἐλέλιξεν·
τῆλε δ' ἀπὸ σχεδίης αὐτὸς πέσε, πηδάλιον δὲ
ἐκ χειρῶν προέηκε· μέσον δέ οἱ ἱστὸν ἔαξεν
δεινὴ μισγομένων ἀνέμων ἐλθοῦσα θύελλα,
τηλοῦ δὲ σπεῖρον καὶ ἐπίκριον ἔμπεσε πόντῳ.

1. Récits copiés textuellement des *Instruct. naut.*, n° 706, p. 11, en note.

— Tout eût été détruit certainement, reprend l'amiral anglais, si le coup de vent eût continué plus longtemps avec cette violence. Heureusement il ne dura que quelques minutes et dans moins d'une heure tout avait repris son calme ordinaire. Le dégât fut encore plus considérable à terre que sur mer. Une grande quantité d'arbres furent déracinés, des toits de maisons enlevés, des fenêtres et des portes enfoncées, et jusqu'à des planchers déplacés et précipités dans les étages inférieurs....

— Poseidon souleva une grande vague, terrible, lourde et recourbée... : comme le vent impétueux renverse un tas de pailles qu'il disperse de tous côtés, ainsi la vague disjoignit les poutres du plancher,

ὦρσε δ' ἐπὶ μέγα κῦμα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
δεινόν τ' ἀργάλεόν τε κατηρεφές ἤλασε δ' αὐτὸν·
ὡς δ' ἄνεμος ζαὴς ἠίων θημῶνα τινάξῃ
καρφαλέων· τὰ μὲν ἄρ τε διεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλῃ·
ὣς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασε....

Mais soudain Athèna intervient pour établir le vent du Nord fixe qui va durer trois jours. Le flot se calme un peu. Il reste seulement une forte houle. L'horizon s'est éclairci. A l'aurore du troisième jour, Ulysse du haut d'une grande vague aperçoit la terre des Phéaciens.

— Une heure après, conclut l'amiral anglais, la violence du vent ayant diminué, il tomba de larges gouttes de pluies, et deux ou trois jours durant, nous avions une brise fraîche de Nord avec beau temps.

La tempête a cessé. Le beau temps reparaît. Mais la vague reste forte. Ulysse a saisi une poutre. Il est à cheval et dirige sa monture. Il nage désespérément pendant deux jours et deux nuits :

ἔνθα δύω νύκτας δύο τ' ἤματα κύματι πηγῷ
πλάζετο.

« Deux jours de nage sans boire et sans manger! deux jours sur une épave! disent les philologues. Quel conte! » On lit dans le *Petit Temps* du mercredi 12 décembre 1900 : « Le gardien de phare de Carteret a recueilli un naufragé de nationalité anglaise nommé Whiteway, faisant, comme mécanicien, partie de l'équipage du steamer *Rosgull*, qui fit naufrage la semaine dernière entre Jersey et Guernesey. C'est vers onze heures du soir que le navire coula après que les passagers et l'équipage se furent embarqués dans les canots. Celui dans lequel Whiteway avait pris place chavira et, quoique blessé à la tête, il put se cramponner à un espar, sur lequel il se laissa flotter à la dérive. Il resta ainsi quarante-trois heures sans manger, éprouvant de violentes douleurs aux jambes. Il fut recueilli à un mille de la côte par le gardien de phare de Carteret, qui lui prodigua tous les soins nécessaires. » Ulysse a connu, lui aussi, ces violentes

douleurs aux bras et aux jambes, et quand les Phéaciens l'inviteront à leurs jeux, il se récusera d'abord : « il est encore trop fatigué, il est encore brisé »,

ὃς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα,

et les Phéaciens comprennent cette excuse : « Il est vraiment bien bâti : quelles cuisses, quels mollets, et plus haut quelles mains! nuque nerveuse et large poitrine, c'est un homme encore jeune; mais il a beaucoup pâti et il n'est pas en forme. Il n'y a rien de tel que la mer pour vous casser l'homme le plus vigoureux »,

οὐ γὰρ ἐγώ γέ τί φημι κακώτερον ἄλλο θαλάσσης
ἄνδρα γε συγχεῦαι, εἰ καὶ μάλα κάρτερος εἴη.

On voit qu'ici encore la part de merveilleux dans les récits odysséens est minime : la Phéacie ne doit pas être une terre de rêve et l'on peut chercher dans les parages de l'Adriatique cette terre des Phéaciens que toute l'antiquité s'accordait à retrouver dans l'île de Corfou.

*
* *

Gîte, site, aspect, distances, la Phéacie est bien l'île de Corfou : il suffit de lire le texte à la façon des Plus Homériques.

Pour le gîte d'abord, l'*Odyssée* nous dit que les Phéaciens habitent à l'écart des civilisés, « loin des hommes qui mangent de la farine », ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων. Les philologues hésitent parfois sur le sens exact de cette épithète ἀλφηστής, *farinier*[1]. Mais l'*Odyssée* elle-même nous en fournit la claire explication : « A l'arc, dit Ulysse, je suis plus fort que tous les mortels qui sur la terre mangent du grain[2]. » L'arc est une arme de civilisé; les sauvages, Kyklopes ou Lestrygons, n'usent que de pierres ou d'épieux. Les civilisés mangent du pain; ils se nourrissent du fruit de la glèbe, ἀρούρης καρπὸν ἔδοντες. Les sauvages vivent d'un autre régime, puisqu'ils ne cultivent pas la glèbe. Il y a donc deux humanités à la surface de la terre, l'humanité civilisée qui mange du pain, *farinière*, ἀλφηστής, et l'autre. Les géographes de l'antiquité grecque et romaine conserveront cette classification des diverses humanités. Pour eux, ce qui distingue les peuples, ce n'est pas la race ni la langue, mais la nourriture. Leurs marines connaîtront sur les côtes de la Mer Rouge une collection de sauvages qui ne mangent pas la farine, mais qui vivent de chasse et de pêche : on les catalogue suivant la viande, les racines ou les fruits qu'ils dévorent, en Mangeurs de Poissons, Ἰχθυοφάγοι, Mangeurs de Racines, Ῥιζοφάγοι, Mangeurs de Chair, Κρεοφάγοι, Mangeurs d'Éléphants, d'Autruches, de Sauterelles, de

1. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.
2. *Odyss.*, VIII, 219-220.

Tortues, etc. Ces populations misérables vivent, comme les Kyklopes homériques, sans cultiver la terre,

οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν[1],

et, comme les Kyklopes, elles ne ressemblent pas aux civilisés, aux *Mangeurs de Grains*, Σιτοφάγοι,

οὐδὲ ἐῴκεν
ἀνδρί γε σιτοφάγῳ[2]....

« Au Sud-Est de l'Égypte, dit un périple de la Mer Érythrée, il y a quatre grands peuples : le premier, qui vit près des rivières, sème du sésame et du millet; le second, habitant les lagunes, se nourrit de roseaux et de pousses tendres; le troisième est nomade et vit de viande et de lait; le quatrième, étant maritime, vit de pêche[3]. » Aux temps homériques, les marins de la Méditerranée établissaient déjà de pareilles distinctions : Homère connaît les Kyklopes qui vivent de viande et de lait, les Lotophages « qui se nourrissent d'un mets fleuri »,

... οἵ τ' ἄνθινον εἶδαρ ἔδουσιν[4]

et les Galaktophages qui habitent au Nord de la Thrace et qui traient leurs juments,

... ἀγαύων Ἱππομολγῶν
γλακτοφάγων[5].

Loin des *fariniers*, les Phéaciens habitent donc parmi les sauvages, à l'écart du monde civilisé. C'est qu'alors le monde civilisé finit à Ithaque. Ithaque est à l'Occident la dernière terre achéenne, « la plus éloignée des îles vers le Nord-Ouest »,

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
πρὸς ζόφον[6].

Quand nous arriverons à l'étude d'Ithaque, nous verrons combien ce vers a suscité de commentaires et de polémiques. Je légitimerai mot par mot la traduction que j'en donne ici : πανυπερτάτη est l'exact équivalent du latin *suprema*, avec le double sens de *hauteur* et d'*extrémité*; ζόφος est le côté de l'ombre, la partie Ouest-Nord-Ouest, que le soleil ne visite jamais. Ithaque est « la suprême île vers le Nord-Ouest », parce que le poète odysséen emploie, comme toujours,

1. *Odyss.*, IX, 108.
2. *Odyss.*, IX, 189-190.
3. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 120.
4. *Odyss.*, IX, 84.
5. *Iliad.*, XIII, 6.
6. *Odyss.*, X, 25-26.

le langage des marins, ses compatriotes, ou du périple qui lui sert de trame. Syria était « au delà de Délos, vers le Couchant » ; l'Eubée était « la plus lointaine des îles [de l'Archipel], au dire de ceux qui l'ont vue » : Ithaque est de même le dernier reposoir achéen à l'entrée de la Mer Occidentale. On y va par la route côtière qui mène du Péloponnèse à l'Adriatique, en naviguant du Sud-Est vers le Nord-Ouest. Ithaque est donc bien la dernière île vers le côté de l'ombre. Au delà, s'ouvrent les mystères de la mer Occidentale, avec les horreurs de ses monstres, la barbarie de ses Kyklopes et l'anthropophagie de ses Lestrygons : Ithaque est la dernière île « farinière ».

Il faut compter que la Phéacie est séparée d'Ithaque par une nuit de navigation. Pour venir aux îles achéennes, les vaisseaux phéaciens mettent environ une nuit. La navigation d'Ulysse sur le vaisseau phéacien sera semblable de tous points à la navigation de Télémaque vers Pylos. Tout ce que nous avons dit de celle-ci peut s'appliquer à celle-là. Comme le vaisseau de Télémaque, le vaisseau phéacien d'Ulysse partira le soir, pour profiter de la brise de terre qui se lève trois heures après le coucher du soleil. En pleine mer, il trouvera le vent du Nord qui le fait courir, « voler avec la vitesse d'un épervier ». A l'aurore, il atteindra l'un des ports d'Ithaque. Que l'on calcule au maximum cent quarante kilomètres puisque ces croiseurs phéaciens sont de meilleurs voiliers que les bateaux achéens : la Phéacie, à l'Ouest d'Ithaque, serait bien dans les parages de Corfou ; entre les pointes extrêmes des deux îles, on a en ligne droite environ cent vingt kilomètres.

L'*Odyssée* nous fournit une autre distance. La terre des Phéaciens doit être à dix-sept jours et dix-sept nuits de navigation des Colonnes. Calculons encore une navigation de cinq à six milles à l'heure : nous aurions environ deux mille ou deux mille cinq cents milles. C'est à peu près la distance de Gibraltar à Corfou, en tenant compte des coudes de la navigation. Mais le calcul des distances odysséennes ne peut jamais être que lointainement approximatif. Sauf les impossibilités que parfois il nous signale, — telle la navigation d'une nuit qui ne peut pas conduire d'Ithaque à la Pylos messénienne, — il ne fournit que des arguments douteux. Dans le cas présent, ce calcul est particulièrement difficile. Nous avons vu que le nombre de jours entre la terre sémitique de Kalypso et les mers déjà grecques des Phéaciens semble l'addition de deux chiffres rituels ou usagers, *dix* + *sept* = dix-sept. En outre la navigation d'Ulysse se fait sur un radeau et non sur un vaisseau, et l'on peut objecter que la vitesse de ces véhicules est toute différente, très inférieure à celle que nous prenons. Il est probable cependant que le poète a reproduit dans ces vers la distance que lui signalait son périple entre Ispania et les mers grecques, et ce périple calculait le nombre de jours d'après la marche des bateaux.... Pour notre calcul de la distance entre la Phéacie et Ithaque, on peut objecter de même que le voyage d'Ulysse tient du miracle. A première lecture du texte, les vaisseaux phéaciens apparaissent extraordinaires : « Ils n'ont, dit-on, ni pilotes, ni gouvernail ; ils sont

doués de la pensée et ils savent d'eux-mêmes le chemin. Ce sont des êtres fantastiques et non de réels vaisseaux. » L'objection vaut qu'on s'y arrête, car on en induit le plus souvent que la Phéacie est une terre fantastique et non pas une île réelle : il serait oiseux, dit-on, d'en chercher le site puisqu'elle n'a jamais existé. L'exemple de Syria, cette « île mythique » des archéologues, nous a servi de leçon. Quand le texte de l'épopée apparaît plein de « tératologies », c'est que nous le lisons mal ou que nous ne savons pas l'interpréter. Pour la Phéacie, il en est de même. Grands navigateurs, les Phéaciens ont de meilleurs vaisseaux que les Achéens. Leurs croiseurs sont supérieurs en vitesse et en nombre de rames. Alors que les bateaux d'Ithaque n'ont qu'une vingtaine de rameurs, les croiseurs d'Alkinoos en ont cinquante-deux :

> ἀλλ' ἄγε νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν
> πρωτόπλοον, κούρω δὲ δύω καὶ πεντήκοντα
> κρινάσθων κατὰ δῆμον[1].

On comprend alors la renommée de ces croiseurs parmi les insulaires voisins. Les Achéens témoignent à cette marine étrangère l'admiration que les matelots de l'Archipel turc gardent encore pour nos vapeurs. En avril 1888, le petit stationnaire turc de Rhodes était mouillé devant Iasos, dont son équipage exploitait les ruines : les pierres et les marbres devaient servir à la reconstruction des quais militaires et de l'arsenal de Constantinople; c'est la façon dont les Turcs entendent la conservation des antiquités. Ce petit vapeur était commandé par un lieutenant de vaisseau turc qui, très vieux, savait un peu naviguer et très mal écrire, et qui, par cette double science, était arrivé au commandement. Comme nous lui demandions la permission de copier les inscriptions du théâtre, il nous permit de les lire ainsi que l'ordonnait notre firman, mais non de les copier, puisque le firman ne spécifiait pas ce droit. Il nous invita pourtant à son bord et voulut faire montre de ses connaissances. Il nous conta qu'il avait vu une fois une frégate anglaise si rapide qu'elle allait en un jour de Stamboul au Caire, et si grande qu'entrée dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, elle n'en pouvait ressortir que par la même route, le canal de Suez étant trop étroit.... Aux temps homériques, les marins d'Ithaque ou de Pylos parlaient ainsi des croiseurs phéaciens : « Ce sont des bateaux rapides comme la pensée ou comme les oiseaux. Ils filent si vite qu'on n'a pas le temps de les voir. Ils sont invisibles. Ils disparaissent dans la mer et dans le vent » ; et les aèdes d'Ionie ajoutèrent : « En un jour, ils vont à l'autre bout de la mer, en Eubée, et reviennent ». Ce ne sont là que façons ordinaires aux causeries de matelots. Dans nos ports, les retraités de la marine, assis au bout du môle, racontent de pareilles histoires et chacun embellit ses souvenirs et exagère ses exploits, sachant bien que le voisin ne sera toujours que trop disposé à ne pas

1. *Odyss.*, VIII, 33-35.

tout croire. Pourtant les invraisemblances du texte odysséen sont trop criantes. Au sujet des vaisseaux de Phéacie, elles dépassent toutes les bornes permises, et ces exagérations ont scandalisé les philologues scrupuleux : O. Riemann en est même un peu choqué[1]. A première lecture, la sévérité des philologues semble juste. Mais peut-être ont-ils un peu négligé une seconde lecture plus critique du texte et du contexte. Le passage, où sont réunies, en une vingtaine de vers, ces invraisemblances et ces exagérations, me semble une interpolation pure et simple.

Que l'on relise en effet ce passage. C'est l'interminable discours d'Alkinoos à la fin du chant VIII. Le poème ne contient pas un autre discours, — je ne dis pas : récit, — de cette longueur. En dehors des descriptions et des récits, les discours de l'*Odyssée*, en effet, sont brefs, rapides, sans phrases inutiles, et ne servent qu'à coudre ensemble les récits et descriptions. Or Alkinoos parle ici durant cinquante vers (v. 535-585), et si l'on veut analyser son discours, on en voit tout aussitôt l'incohérence et la division très nette en deux parties. Le début est parfaitement utile et raisonnable. Alkinoos dit les choses qu'il a besoin de dire et qu'amène la suite du récit : ses paroles sensées viennent en leur temps et place. Car Alkinoos a vu qu'Ulysse pleurait durant les chants de l'aède : « Faites taire le musicien, dit Alkinoos : il ennuie notre hôte » (v. 535-543). La fin du discours est non moins utile pour amener la suite du récit : « Et toi, notre hôte, dis-moi d'où tu viens et pourquoi tu pleures » (v. 572-586). Ulysse répond : « Vaillant Alkinoos, la musique ne m'ennuie pas. J'aime la musique de table. Mais tu me demandes mon nom et mes aventures. Les voici. » Et Ulysse commence le récit de son *Nostos*. Du discours d'Alkinoos ainsi allégé à la réponse d'Ulysse, il n'y a pas le moindre heurt : celle-ci correspond à celui-là, et le discours d'Alkinoos rentre dans la mesure et le ton des discours odysséens. Mais du vers 543 au vers 572, j'ai supprimé trente vers d'un bavardage insupportable. De ces trente vers, les uns sont des lieux communs ou des stupidités (v. 546-554) : « C'est un frère que l'étranger ou le suppliant aux yeux de l'homme qui n'est pas dépourvu de sagesse. N'élude pas mes questions par des pensées rusées : il vaut mieux que tu parles. Dis-moi le nom dont t'appellent et ton père et ta mère et les autres qui habitent dans la ville et qui habitent autour. Car il n'y a pas d'homme qui soit tout à fait sans nom, qu'il soit lâche ou qu'il soit brave, quand une fois il est né; mais à tous, les parents, quand ils ont mis au jour, donnent un nom. » Il faut lire ces vers dans le texte pour en apprécier la maladroite niaiserie :

εἴπ' ὄνομ' ὅττι σε κεῖθι κάλεον μήτηρ τε πατήρ τε
ἄλλοι θ' οἳ κατὰ ἄστυ καὶ οἳ περιναιετάουσιν·
οὐ μὲν γάρ τις πάμπαν ἀνώνυμός ἐστ' ἀνθρώπων
οὐ κακὸς οὐδὲ μὲν ἐσθλός, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται,
ἀλλ' ἐπὶ πᾶσι τίθενται, ἐπεί κε τέκωσι, τοκῆες.

1. O. Riemann. *Recherches sur Corfou*, p. 9.

D'autres vers sont recopiés ici d'un autre chant du poème : Alkinoos dit ici (v. 565-570) ce qu'il répétera au chant XIII (v. 173-178). Mais au chant XIII ces vers sont à leur place : le peuple phéacien vient de voir son vaisseau pétrifié en pleine mer par la colère de Poseidon : « Mon père m'avait bien dit, s'écrie Alkinoos, que Poseidon nous punirait de faire le métier de passeurs, qu'il pétrifierait l'un de nos vaisseaux et couvrirait notre ville d'une montagne! » Au chant VIII, ces vers n'ont que faire. Ils sont même déplacés : si Alkinoos pensait d'avance à ce malheur probable, il n'engagerait pas les Phéaciens, et ceux-ci ne consentiraient pas, à reconduire Ulysse;... Restent enfin les sept vers où sont entassées toutes les folies concernant les vaisseaux de Phéacie : « Ils n'ont ni les pilotes ni le gouvernail qu'ont les autres vaisseaux. Mais eux-mêmes connaissent les pensées et les desseins des hommes et ils savent les villes et les champs fertiles de tous les hommes et ils traversent très rapidement l'abîme de la mer couverts d'air et de nuée, et il n'est pas à craindre qu'ils soient endommagés ou périssent. » Ces vers valent comme facture les précédents ; si l'on veut bien les relire dans le texte,

οὐ γὰρ Φαιήκεσσι κυβερνητῆρες ἔασιν,
οὐ δέ τι πηδάλι' ἔστι τά τ' ἄλλαι νῆες ἔχουσιν,
ἀλλ' αὐταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν
καὶ πάντων ἴσασι πόλιας καὶ πίονας ἀγροὺς
ἀνθρώπων καὶ λαῖτμα τάχισθ' ἁλὸς ἐκπερόωσιν
ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμέναι,

on s'apercevra bientôt qu'ils sont, eux aussi, copiés ou paraphrasés d'un autre passage du poème : « Leurs vaisseaux, dit Athèna à Ulysse, sont rapides comme l'aile ou la pensée »,

τῶν νέες ὠκεῖαι ὡς εἰ πτερὸν ἠὲ νόημα[1].

L'interpolateur a repris ce mot de *pensée*, νόημα, et il en a tiré les sottises qu'on vient de lire sur les *pensées*, νοήματα, que connaissent les vaisseaux. Il a repris de même un mot d'Alkinoos au chant VII (v. 318-320) : « Ton départ, sache-le bien, je le fixe à demain, et tandis que tu seras couché, dompté par le sommeil, nos gens frapperont la mer calme afin que tu rentres dans ta patrie », et le bateau part en effet durant la nuit, — nous savons pourquoi, — et il navigue dans les ténèbres jusqu'à l'aube. L'interpolateur en conclut que les vaisseaux phéaciens ne naviguent jamais que dans les ténèbres, « entourés de brume et de nuée ».

Du discours d'Alkinoos, il faut donc, je crois, rejeter ces trente vers interpolés (542-572), et, du coup, disparaissent les invraisemblances fantastiques et les « tératologies » touchant les navires des Phéaciens. Ces croiseurs filent

1. *Odyss.*, VII, 36.

« comme l'aile ou la pensée ». Mais ce sont des vaisseaux réels. Nous pouvons chercher leur port d'attache.

L'île de Corfou passait chez les Anciens pour le royaume d'Alkinoos. Déjà, parmi les contemporains de Thucydide, cette opinion fait loi. Elle eut même une singulière influence sur les destinées de l'île, car elle se traduisait dans la politique des Corfiotes : « Les Korkyréens méprisent un peu Corinthe, leur mère patrie, à cause de leurs richesses, de leurs forces et de l'antique renommée que valut à leur île l'établissement des Phéaciens, κατὰ τὴν τῶν Φαιάκων προενοίκησιν τῆς Κερκύρας κλέος ἐχόντων τὰ περὶ τὰς ναῦς[1]. » L'école *mishomérique* d'Ératosthènes rejetait, comme on peut s'y attendre, cette identification : puisque toute la géographie homérique n'est qu'un tissu de fables, la Phéacie n'avait pas eu plus d'existence réelle que la Kyklopie ou la Lestrygonie. Mais les mishomériques ne purent jamais, durant l'antiquité, convaincre l'opinion populaire. Les géographes, philologues et commentateurs modernes se sont partagés entre ces deux affirmations. Il est inutile de refaire ici l'exposé de ce débat. On le trouvera résumé dans le livre consciencieux d'O. Riemann, *Recherches sur les Iles Ioniennes* (Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, 1879). On en trouvera une bibliographie plus complète et plus récente dans le beau mémoire de Partsch, *Die Insel Korfu* (Petermann's Mittheilungen, Ergänzungsband, XIX, 1887-1888, n° 88). Tout ce que les trois ou quatre siècles ont produit sur l'île est catalogué dans ces deux ouvrages, auxquels je renverrai constamment le lecteur pour ne pas m'astreindre à recopier des listes bibliographiques.

L'Ile des Phéaciens dans l'*Odyssée* s'appelle Schérie, Σχερίη,

> ἤματί κ' εἰκοστῷ Σχερίην ἐρίβωλον ἵκοιτο
> Φαιήκων ἐς γαῖαν[2]....

On a voulu expliquer ce nom par une étymologie grecque, en le rapprochant des expressions ἐνσχερώ, ἐπισχερώ, que l'on rencontre dans l'*Iliade* pour désigner des objets ou des personnages placés *à la suite les uns des autres, continûment*[3]. Je ne vois pas ce que, dans toute onomastique, pourrait signifier l'*Ile Continue* : le propre d'une île est, au contraire, sa disjonction de la grande terre. Mais parmi toutes les îles, la Phéacie mériterait encore moins ce nom, s'il pouvait avoir quelque sens : elle est placée loin de tout, à l'écart.... Je ne cite que pour mémoire une autre étymologie qui de σχερὸς fait χέρσος et de *Schérie, Chersie, la Péninsulaire*. Les scholiastes anciens avaient eu plus de bon sens en leurs inventions : « Démèter pria Poseidon d'arrêter les eaux du déluge pour ne pas submerger l'île, et les eaux s'étant arrêtées, σχεθέντων οὖν τῶν ὑδάτων, l'île s'appela l'Ile de l'Arrêt, σχερία. » En réalité, le nom de *Schérie* rentre dans la classe de ces noms insulaires, qui ne présentaient plus de sens aux oreilles

1. Thucyd., I, 25.
2. *Odyss.*, V, 34.
3. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v.

helléniques et qui d'ordinaire sont des noms étrangers, doublés d'un nom grec. Aux temps historiques, l'île avait un autre nom : elle s'appelait ***Korkyre*** ou ***Kerkyre***, Κόρκυρα ou Κέρκυρα. Mais, pas plus que le précédent, ce nom ne paraît susceptible d'une étymologie grecque : nous verrons bientôt qu'il rentre aussi dans la classe des noms étrangers. Il est vrai que l'île avait un autre nom encore, grec celui-là, ***Drépanon*** ou ***Drépanè*** : elle était l'***Ile de la Serpe***. δρέπανον. Ce n'est pas, quoique certains l'aient dit, pour la raison que l'île a la forme d'une serpe. Elle a cette forme, en effet, sur nos cartes : elle présente la courbure allongée d'une serpe ou d'une faucille. Mais ici encore il ne faut pas juger des noms anciens par nos conceptions ou nos vues de géographes en chambre : les premiers navigateurs n'avaient pas nos cartes sous les yeux et leurs regards n'embrassaient pas, au-dessus de l'eau, en une vue cavalière, les cent kilomètres de la courbure corfiote. Sur la mer — et non sur la carte — Corfou n'est pas une serpe, mais une haute et longue muraille découpée, — l'île s'appelle aussi Makris *la longue*, — dont la hauteur va croissant du Sud au Nord. Si les premiers marins la nomment *la Serpe*, c'est qu'ils virent dans ces parages la serpe qui avait servi à émasculer le bon père Kronos. Zeus avait jeté cette serpe sur les côtes corfiotes, avec les testicules sanglants de son père, et Corfou avait reçu cette serpe toute rouge de sang : ἐκαλεῖτο Δρεπάνη διὰ τὸ ἐκεῖ φυλάττεσθαι τὴν δρεπάνην τὴν τμητικὴν τῶν τοῦ Κρόνου αἰδοίων, dit le scholiaste[1]. Les ***Instructions nautiques*** nous disent :

> La pointe San Stefano, qui est médiocrement élevée, forme l'extrémité N.-E. de Corfou. A 1/2 mille dans le S.-O., on voit sur une colline haute de 110 mètres les ruines d'un moulin. Les Roches Serpa, qui sont juste à fleur d'eau, gisent à environ 1/5 de mille de la petite anse qui se trouve sous le moulin. Ces roches sont accores avec de grands fonds sur leur côté Est. Elles réduisent à mille la largeur du chenal qui les sépare de la côte d'Albanie. Par temps calme, elles s'aperçoivent à leur couleur rougeâtre qui contraste avec la couleur bleue de la mer[2].

Voilà bien la Serpe sanglante que possède Korkyre. Le mythe du dieu émasculé et de la serpe sanglante est très ancien chez les Hellènes : Hésiode le chante déjà. Les premiers navigateurs grecs retrouvèrent donc ici la serpe que Zeus avait jetée dans la mer du Couchant : ils connaissaient cette serpe depuis leur enfance. Ce rocher de la Serpe donna son nom au mouillage voisin, puis à la terre qui portait ce mouillage, à l'île tout entière. C'est ainsi que nous avons vu, sur la côte de Cérigo, le Rocher de la Mitre ou du Bonnet donner son nom au mouillage voisin, puis à la ville et à l'île du Bonnet, Kythèra. C'est tout pareillement, peut-être, que le Rocher de la Cachette a donné son nom à tout le continent d'Ispania. Sans même sortir de Corfou, c'est ainsi que les deux sommets du mouillage vénitien, Κορυφοὶ, Κορυφοὺς, ***Koryphous***, ***Korphous***, four-

1. Cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v. Σχερίη.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 16.

niront à la ville moderne le nom de Corfou, que l'ile tout entière porte aujourd'hui.

A Cérigo, par les situations réciproques de la roche et du mouillage, nous aurions pu deviner que les marins, inventeurs du nom Kythèra, venaient du Sud. Car la Roche du Bonnet devait leur servir de reconnaissance et d'atterrage pour atteindre le mouillage; elle devait, pour eux, être au devant de la côte insulaire : ils rencontraient d'abord la roche, puis le mouillage, et c'est pourquoi le nom passa de la première au second. Et nous constatons, en effet, que ces navigateurs venaient de Phénicie, au long des côtes crétoises, et qu'ils abordaient Kythère par le Sud-Est. Faites la même comparaison pour la Roche de la Serpe et pour notre île de Korkyre. Cette roche gît dans le détroit qui sépare l'Albanie de Corfou, au point le plus resserré du canal, sur la route des barques qui passent soit de la côte albanaise à la côte corfiote, soit du canal intérieur de Corfou à la mer libre du Nord. Ce sont donc, ou des navigateurs indigènes venant d'Albanie, ou des marins grecs venus des îles helléniques et voguant vers l'Adriatique, qui transportèrent le nom de la roche à la côte insulaire et qui firent de Corfou tout entière l'île de la Serpe, *Drépanon* ou *Drépanè*.



Fig. 57. — Corfou[1].

On pourrait imaginer un nom de même sorte, mais un peu différent, donné à cette même île de Corfou par des navigateurs qui l'aborderaient sur l'autre façade. La côte Nord-Occidentale de l'île, en face des mers italiennes et du grand détroit vers l'Adriatique, offre aussi un rocher caractéristique dont le profil très net a toujours frappé les navigateurs : c'est, surgissant de l'eau, un navire qui marche, avec sa mâture dressée, sa voilure déployée et son canot attaché à l'arrière. Découpé comme à l'emporte-pièce, ce rocher sans épaisseur a sur les deux côtés le même profil. De toutes les montagnes qui occupent la partie Nord de l'île, les indigènes peuvent apercevoir à l'horizon ce caïque pétrifié : « Vu du col d'Hagios Pandeleimon, dit O. Riemann[2], et éclairé par le soleil, l'îlot ressemble tout à fait à un caïque qui navigue, sa voile triangulaire déployée.... et un rocher émergé à l'arrière semble le canot attaché à l'arrière du grand navire ». De tous les sommets, de tous les promontoires septentrionaux de l'île,

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. O. Riemann, p. 11.

le *Bateau* est visible et distinct : il peut servir de point de repère sur toutes les routes terrestres, dans le fouillis de collines et de vallons qui occupent le Nord de Corfou. Et de la mer, pour les navigateurs, le *Bateau* est aussi distinct. Parmi les ilots et les rochers qui sèment le front Nord de l'île, il laisse toujours reconnaître sa masse noire et son profil caractéristique, qui se découpent sur l'écran des falaises blanches :

Cette côte septentrionale de Corfou est généralement basse et sablonneuse, bordée de petits fonds et de roches. Elle forme une rentrée comprenant les baies de Sidari et de San Georgio. Les navires mouillent fréquemment dans ces deux baies et l'on communique facilement de Sidari avec la ville de Corfou par une belle route carrossable. Le cap Drasti, à l'Ouest, est une projection calcaire, blanche, peu élevée et entourée par un haut fond qui s'avance à quatre encâblures dans le Nord; la côte voisine est formée de falaises calcaires. A l'Est, se trouve le cap Astrakari reconnaissable à ses falaises blanches; à près de 1 mille 1/4 dans le Nord, gît le dangereux fond d'Astrakari, de roche et couvert seulement de 1 m. 8 d'eau[1].

Les *Instructions nautiques* ajoutent une description minutieuse de tous les îlots qui bordent cette côte septentrionale de Corfou. Les navigateurs ont toujours eu besoin de bien connaître ces parages dangereux, que longent deux routes de mer importantes. Car les vaisseaux qui montent dans l'Adriatique ou qui en descendent, croisent ici les vaisseaux qui passent des terres grecques aux terres italiennes ou, inversement, des côtes italiennes aux côtes albanaises. Le carrefour de ces routes maritimes est dangereux à cause du terrible Bora. Chassés par un coup de vent du Nord, les bateaux peuvent être jetés dans le fouillis d'îles et de roches qui sèment le front Nord de Corfou. Pour atteindre les mouillages et les plages de la côte corfiote, il faut manœuvrer prudemment : « Le courant entre ces ilots, ainsi qu'entre eux et Corfou, est quelquefois très fort[2]. » Notre Rocher du Bateau est donc un *amer*, un guide de grande utilité. Les Grecs modernes l'appellent *Karavi*, le *Bateau*. C'est le nom qu'ils donnent aussi à une autre petite île entre Cérigo et la Morée, « petit îlot ou rocher stérile tirant son nom de sa ressemblance, à distance, avec un navire sous voiles; il est haut de 35 mètres, accore de tous côtés et presque inaccessible; par beau temps, il est fréquenté des pêcheurs[3]. » Notre *Karavi* de Corfou a même hauteur et même aspect : « il est élevé de 30 mètres et accore ».

Par sa situation à l'extrême Nord-Ouest de Corfou, ce repère du Bateau est utile surtout aux marins qui viennent de l'Ouest. Sur nos cartes marines, rétablissez le cabotage des vieux thalassocrates. Parties de la dernière pointe italienne, du cap S. Maria di Leuca, leurs flottes auront à traverser les quatre-vingt ou quatre-vingt-dix kilomètres, « le grand abîme de mer », de notre canal d'Otrante. Sur l'autre bord du détroit, l'île Fano leur offrira le premier refuge;

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 21-22.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 22.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 125.

nos marins en notent soigneusement encore la forme et les abords : « Fano, la plus grande des îles qui se trouvent dans le Nord-Ouest de Corfou, est à 11 milles 1/4 de cette dernière et à 42 milles du cap Santa Maria di Leuca. Elle a une longueur de 3 milles et une largeur de 2. Elle atteint sa plus grande élévation, 408 mètres, dans sa partie Sud-Ouest. Elle est couverte de pins et, vue de l'Ouest, elle a l'apparence d'une fourche[1]. » Toute voisine de Fano, l'île de Samotraki « gît avec les îlots et les dangers que nous avons signalés sur un banc de sondes irrégulières qui la réunit à l'île de Corfou ». De Leuca à Fano, les Occidentaux gouverneront donc sur ce haut pic de 408 mètres qui pointe au Sud-Ouest de Fano; ils auront ici un reposoir : « L'île est bordée par des rochers et des écueils; mais une petite baie, sur son côté Sud, abrite les caboteurs contre les grosses brises Nord-Ouest de l'été. » Puis de Fano à Samotraki et de Samotraki à Corfou, la traversée, beaucoup plus courte mais plus dangereuse, devra se guider sur le Bateau, toujours reconnaissable, toujours distinct. Nos grands vapeurs d'aujourd'hui ne fréquentent plus ces parages. Comme ils ne cherchent pas les traversées les plus courtes, mais les navigations les plus commodes, ils ne vont pas de Leuca à Fano : ils préfèrent la route bien plus longue mais plus sûre entre les ports plus commodes d'Otrante ou de Brindisi et de Corfou la Ville. Mais cela est tout récent : nous verrons les bateaux du XVII[e] siècle caboter entre Leuca, Fano et Karavi, et c'est à la fréquentation des galères antiques que notre *Bateau* valut sa renommée parmi les anciens géographes : « en face du Cap Chauve de Korkyre, dit Pline, on voit la Roche du Bateau, ainsi nommée à cause de sa forme qui fit reconnaître en cet îlot le vaisseau pétrifié d'Ulysse, *a Phalacro Corcyrae promontorio, scopulus in quem mutatam Ulyssis navem a simili specie fabula est*[3]. »



Fig. 58. — Canal d'Otrante[2].

La description odysséenne du bateau pétrifié trouverait ici, en effet, son exacte application[4]. Quand les Phéaciens ont déposé Ulysse sur la plage d'Ithaque,

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 23.
2. Photogravure d'après la carte marine n° 3853.
3. Plin., IV, 19, 2.
4. *Odyss.*, XIII, 160 et suiv.

leur croiseur, νηῦς θοή, les ramène. Il arrive près de la terre phéacienne, voguant encore à pleines voiles,

> ... ἡ δὲ μάλα σχεδὸν ἤλυθε ποντοπόρος νηῦς
> ῥίμφα διωκομένη.

Il n'est pas encore entré dans le port ; il monte de la grande mer nébuleuse,

> ἐκ πομπῆς ἀνιοῦσαν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.

Il n'a pas encore fait la manœuvre habituelle aux bateaux homériques, qui, pour venir dans l'intérieur du mouillage, démâtent ou carguent la voile et gagnent à la rame leur remise sur la plage de débarquement. Le croiseur est encore mâté ; il est encore sous voiles.... Soudain Poseidon en fait une pierre qu'il enracine parmi les flots,

> ὅς μιν λᾶαν ἔθηκε καὶ ἐρρίζωσεν ἔνερθεν.

Et voilà bien notre Roche du Bateau avec sa mâture, sa voile triangulaire et son canot à la remorque. C'est bien, proche de terre, une roche semblable à un croiseur,

> ... λίθον ἐγγύθι γαίης
> νηὶ θοῇ ἴκελον.

C'est bien un bateau tout entier, arrêté en pleine course,

> ... νῆα θοὴν ἐπέδησ' ἐνὶ πόντῳ
> οἴκαδ' ἐλαυνομένην, καὶ δὴ προυφαίνετο πᾶσα.

Il faut noter soigneusement les moindres détails de ce texte. Car, sur l'autre face de Corfou, dans le détroit de la Serpe, nos marins connaissent une autre roche qu'ils appellent *la Barque* ou *la Barquette* : « Un petit rocher, nommé *Barchetta*, la *Petite Barque*, émergeant de quelques pieds seulement et accore, gît dans l'Est de Tignoso : il faut se tenir à mi-distance entre la côte et ce rocher Barchetta, qui n'est pas plus grand qu'une embarcation la quille en l'air[1]. » On voit la différence entre cette *barque* naufragée, retournée, à peine visible au ras de l'eau, émergeant de quelques pieds seulement, et notre *bateau* mâté, garni de toile, haut de 30 mètres, voguant à travers les chenaux de roches. Il semble donc bien que nous ayons ici la *Roche* odysséenne *du Croiseur*. Les légendes populaires n'ont jamais oublié l'origine miraculeuse de cette pierre. Pour les Grecs modernes, c'est le successeur de Poseidon dans l'empire de la mer, saint Nicolas, qui voulut punir les irrévérences d'un capitaine et d'un équipage mécréants : il pétrifia leur vaisseau. D'autres racontent une plus belle histoire : « Il y avait jadis sur le promontoire corfiote d'Aphiona une grande

1. *Instruct naut.*, n° 691, p. 26.

ville nommée Pamphlagona. Elle avait reçu ce nom de la reine Pamphlagona, sœur de la princesse Corcyre. Son roi s'en fut en guerre dans un lointain pays et se laissa charmer par une méchante reine qu'il épousa. Il la ramenait à son bord. Pamphlagona, la reine légitime, connut la trahison et guetta leur retour. Quand leur nef apparut à l'horizon, elle invoqua le châtiment de saint Nicolas, qui pétrifia la nef[1]. »

Mais si notre Karavi, notre Bateau, est le Croiseur homérique, νηῦς θοή, nous allons comprendre peut-être le vieux nom de Corfou, *Korkyre* ou *Kerkyre*, Κέρκυρα, Κόρκυρα. Le *kerkoure* ou *kerkyre*, κέρκουρος, *cercurus*, est une sorte de vaisseau dont le nom se rencontre pour la première fois dans Hérodote[2]. La flotte de Xerxès comprend trois mille navires environ, tant trièkontores ou pentakontores, que *kerkoures* et vaisseaux à chevaux[3] : dans cette flotte, les meilleurs voiliers sont fournis par les Phéniciens et, parmi les Phéniciens, par les Sidoniens, τούτων δὲ ἄριστα πλεούσας παρείχοντο νέας Φοίνικες καὶ τῶν Φοινίκων Σιδώνιοι[4]. Pline rapporte aux Chypriotes l'invention du *kerkyre*[5], et les scholiastes ajoutent que c'est un vaisseau de course, un vaisseau léger et non un lourd vaisseau de charge. Le *kerkoure* figure dans les flottes de Carthage[6]. Les Arabes ont encore des *kurkura*, « vaisseau long et grand[7] ». Ce mot *kerkoure* ne veut rien dire en grec ni en latin ; mais il a une claire étymologie sémitique. Les Hébreux appellent כרכרה, *kerkera*, les chamelles de course, les *coureuses* : δρομάς, *dromas*, disent les Hellènes, dont nous avons fait *dromadaire*. *Kerkera-dromas, la Coureuse*, forment un doublet gréco-sémitique. Cette épithète *coureuse* devint un nom commun, que les terriens appliquaient à leurs bêtes de course : les gens de mer l'appliquèrent, je crois, à leurs croiseurs « qui sont les chevaux de la mer »,

> νηῶν ὠκυπόρων ἐπιβαινέμεν αἵ θ' ἁλὸς ἵπποι
> ἀνδράσι γίγνονται[8].

Les Phéniciens eurent dans leurs flottes des *kerkoures*, comme les Hellènes eurent des *coureurs*, δρόμων : *kerkyra-dromon* serait un autre doublet fort exact. Le bas latin *cursorius*, dont nous avons fait *coursaire* ou *corsaire*, nous en donnerait une juste traduction : comme les Grecs anciens avaient emprunté *kerkoure* aux Sémites, les Grecs modernes ont emprunté *korsarikon*, κορσαρικὸν

1. Cf. Partsch, p. 73. Partsch déclare avoir fait grand usage d'une description manuscrite, rédigée en 1824 par un médecin du corps d'occupation anglais, le Dr Bentza. Partsch connut ce manuscrit à Corfou, entre les mains du professeur Romanos. En Avril-Mai 1901, j'ai vainement cherché ce manuscrit. Le professeur Romanos étant mort, ses héritiers ont vendu ses papiers et ses livres à un libraire de Naples, m'a-t-on dit.
2. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 152.
3. Hérod., VI, 97.
4. Hérod., VI, 96.
5. Plin., VII, 57.
6. Appian., *Pun.*, LXXV, 121.
7. Cf. Muss Arnolt, p. 120. Ce mot a dû revenir aux Arabes par l'intermédiaire des Grecs ou des Romains ; il s'écrit en arabe avec un ק et non un כ.
8. *Odyss.*, IV, 708-709.

aux Francs, et ils ont dit *armatono eis korsarikon* pour dire *armer en corsaire*, ἀρματώνω εἰς κορσαρικὸν, jusqu'au jour où les puristes ont voulu chasser de la langue ces mots intrus et revenir aux expressions classiques : ils disent aujourd'hui *katadromikon*, καταδρομικὸν, au lieu de *korsarikon*[1]. L'Odyssée a traduit de même *kerkoure*, et la meilleure traduction de ce mot nous est encore fournie par elle : c'est νηῦς θοή, un vaisseau-rapide (une galère-subtile, diraient les gens du XVIIe siècle), un croiseur. C'est une νηῦς θοή, un croiseur, que Poseidon change en pierre sur les côtes de *Kerkyra*,

λίθον ἐγγύθι γαίης
νηὶ θοῇ ἴκελον.

Ce n'est pas un de ces lourds vaisseaux de charge, une de ces *larges phortides*, que connaît aussi l'*Odyssée*. J'ai dit que ces vaisseaux de charge ne sont mentionnés que deux fois dans le poème (IX, 323; V, 250). Les héros homériques pour leurs courses et croisières ne se servent guère que de *croiseurs*. Les deux mots *vaisseau-rapide* deviennent presque inséparables pour désigner le vaisseau homérique; ils arrivent à ne faire qu'un mot composé auquel on ajoute les mêmes épithètes qu'à *vaisseau* tout seul : le poème nous parle des « vaisseaux noirs » et des « vaisseaux-rapides noirs »,

ἐκ Τροίης ἀνιόντα θοῇ σὺν νηὶ μελαίνῃ;

des « vaisseaux agiles » et des « vaisseaux-rapides agiles »

νηυσὶ θοῇσιν τοί γε πεποιθότες ὠκείῃσιν[2],

et voilà qui va nous expliquer le second nom, le nom homérique, de Corfou, *Schérie*, Σχερίη. Car *Schérie* n'est qu'une épithète de *Kerkyra*.

Dans la mer Adriatique, les Anciens connaissent une autre Kerkyre ou Korkyre, qu'ils appellent *la Noire*, *Korkyra Melaina*, Κόρκυρα Μέλαινα. C'est l'île actuelle de Curzola, au long de la côte dalmate, sous la presqu'île de Sabioncello. Cette île et sa voisine, Meleda, sont les premières que rencontrent les navigateurs venus du Sud. Jusqu'à ces îles, la mer Adriatique n'a offert à ces navigateurs qu'un désert inhospitalier : ici commence la bordure d'archipels qui vont s'aligner au long de la côte dalmate jusqu'au fond du golfe adriatique. Curzola et Meleda, par cette situation, sont des stations de grande utilité et même de nécessité vitale pour les marines venues du Sud. Car la remontée de la mer Adriatique ne peut se faire qu'au long de ces côtes orientales. Il est impossible de suivre les côtes italiennes à cause du terrible Bora, qui soufflant de droite, du N.-E., risquerait de jeter les voiliers à gauche sur la côte italienne, et le dénûment de mouillages est si grand sur cette façade de l'Italie que le naufrage serait inévitable.

1. Cf. A. Jal, *Glossaire Nautique*, s. v.
2. *Odyss.*, III, 61 ; X, 332 ; VII, 34.

La navigation, disent les *Instructions nautiques*, exige dans la mer Adriatique une sérieuse attention. Elle présente aux bâtiments à voiles de grandes difficultés à cause surtout des brumes épaisses et des mauvais temps fréquents. La prudence conseille, à cause du *Bora*, de naviguer le long de la côte dalmate pour aller du S.-E. au N.-O. ou inversement, bien qu'en suivant la route du N.-O. au S.-E. on doive rencontrer des courants contraires. La côte italienne n'offrant aucun refuge assuré contre le mauvais temps, on serait sérieusement exposé à y faire naufrage si l'on y était surpris par un coup de vent. Le long de la côte orientale, au contraire, on trouve partout de bons ports ou de bons abris. En été cependant et dans des conditions favorables, un navire bien conditionné peut en descendant du Nord au Sud suivre la côte occidentale, où le seul endroit qui offrirait quelque sécurité est le mouillage de Manfredonia sous le mont Gargano, avec le mouillage des îles Tremiti; mais, ces deux mouillages exceptés, tous les autres [de la côte occidentale] sont très mauvais et très dangereux.

Entrés dans le canal d'Otrante, les bateaux venus du Sud longent d'abord les plages boueuses de l'Albanie. Quelques anciens îlots rocheux, que les alluvions ont soudés au marais, ne leur offrent que des mouillages temporaires. En deux points cependant, les Hellènes établiront leurs colonies d'Apollonia et de Dyrrhachion. Dépendants de ce pays sauvage, à la merci d'un coup de main (l'histoire de Dyrrhachion n'est qu'une lutte constante contre les féroces indigènes), ces mouillages sont intenables quand une garnison nombreuse et permanente ne défend pas leur rocher contre la cupidité des Arnautes. Puis, au bout des plages albanaises, la côte monténégrine offre ses baies à double et triple fond, ses bouches de Cattaro et de Raguse, nasses perfides où les vieilles marines ne s'aventurent pas. Puis Meleda et Curzola, parallèles à la grande terre, ouvrent enfin leurs chenaux et leurs petites rades. Allongées du S.-E. au N.-O., ces îles ont, par tous les temps, des mouillages assurés contre les deux vents dominants, le *Bora* et le *Sirocco*. Nos *Instructions nautiques* décrivent encore minutieusement toutes les anses de ces refuges.

Il semble donc probable que Curzola, la Korkyra dalmate, a pu servir de refuge aux mêmes navigateurs qui, venus du Sud ou du Sud-Ouest, ont salué du nom de *Korkyra* la Roche corfiote. Entre les deux Korkyres, les Anciens établissaient déjà des rapports de parenté. La Korkyra dalmate, disaient les uns, avait reçu son nom de colons grecs, de Knidiens : le nom Korkyra, emprunté par eux à la grande île, avait été transporté ici. D'autres, au contraire, savaient que les Liburnes, les Dalmates avaient un instant possédé la Korkyra corfiote et que les premiers colons grecs les en avaient chassés[1]. Je crois que les deux *Korkyres* datent, en effet, de la même thalassocratie, car les marins, qui fréquentent l'une, fréquentent l'autre aussi : « L'isle de Corfou, disait déjà l'hydrographe Belin au XVIIIe siècle, est située à l'entrée du golfe de Venise dont elle est en quelque façon la clef », et nos *Instructions* conseillent encore aux bâtiments, qui remontent de la Méditerranée dans l'Adriatique, d'aller

1. Cf. Strab., II, 124; VII, 315; VI, 269.

d'abord reconnaître Corfou, puis de suivre les côtes albanaises en profitant du courant Sud-Nord qui les longe[1].

Les mêmes marines sémitiques, qui dénommèrent la première Korkyre, furent conduites tout droit à la seconde par le courant et par la nécessité d'un abri. Nous avons dans l'onomastique voisine un autre indice de leur passage : l'île voisine, Meleda, est une ancienne *Malte*, une *Mélitè*, Μελίτη. Ce nom de *Mélitè* est fréquent dans l'onomastique insulaire de la Méditerrannée. La plus célèbre de ces Mélitès, notre île de Malte, fut l'une des grandes stations phéniciennes entre les métropoles de Syrie et les colonies africaines : « Malte, dit Diodore, est une colonie des Phéniciens qui, dans cette île isolée et pourvue de bons ports, avaient un reposoir pour leur commerce répandu jusqu'à l'Océan occidental[2]. » On s'accorde à donner au nom de *Mélitè* une étymologie sémitique, qui paraît vraisemblable, mais que rien ne certifie : מלט, *m-l-t*, signifie *protéger, sauver*; מליטה, *melit'a*, serait comme dit Diodore, *le reposoir* ou *le refuge*, καταφυγή[3]. Si cette étymologie n'est pas certaine, nous savons du moins qu'auprès de Malte une autre île, Gozzo, portait le nom authentiquement phénicien de *Gaulos*, γαῦλος. « *Gaulos*, dit Hésychius, est un nom de vaisseau phénicien. » Nous connaissons déjà, par le poème odysséen, le mot sémitique גול, *goul*, qui chez les terriens de Chanaan signifiait *vase* ou *vaisselle* et qui, chez les marins de la côte syrienne, arriva à désigner un *vaisseau*, τὰ Φοινικικὰ πλοῖα γαῦλοι καλοῦνται[4]. Mais, *gaulos* étant de même origine et de même sens que *korkyra*, il s'ensuit que nos deux groupes d'îles, *Mélitè-Gaulos* et *Mélitè-Korkyra*, sont onomastiquement d'une parfaite symétrie : les deux termes *mélitè* sont les mêmes de part et d'autre, et *gaulos* est un synonyme de *korkyra*. Cette ressemblance dans l'onomastique de ces deux groupes insulaires nous prouve, je crois, la venue des mêmes Sémites dans les deux parages : la Mélitè et la Korkyra dalmates furent des stations phéniciennes au même titre que la Mélitè et la Gaulos des mers de Sicile.

Or cette Korkyra dalmate a l'épithète de *Noire*, μέλαινα : elle est le *Vaisseau Noir*, le *Croiseur Noir*, ou, comme dit l'*Odyssée* en parlant de ses navires, *naus thoè melaina*, ναῦς θοὴ μέλαινα, car cette épithète de la Korkyre dalmate est celle-là même que le plus souvent le poète odysséen donne aux croiseurs de ses héros,

οὕνεκα δεῦρ' ἱκόμεσθα θοῇ σὺν νηὶ μελαίνῃ....

Le croiseur phéacien, que Poseidon pétrifie, est un croiseur noir,

ἀλλ' ἄγε νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν[5].

La roche corfiote, qui représente ce vaisseau, pourrait donc, elle aussi, être une

1. *Instruct. naut.*, n° 706, p. 36.
2. Diod., V, 12.
3. Cf. H. Lewy, p. 209.
4. Hesych., s. v. γαῦλος; cf. H. Lewy, p. 209.
5. *Odyss.*, VIII, 34; XIII, 168.

roche du Croiseur Noir, une Kerkyra Noire, *Kerkyra Melaina*. Et elle le fut en réalité. Le nom complet de la Korkyra Melaina dalmate est fait d'une épithète grecque, *melaina*, accolée à un substantif sémitique *kerkyra*. Si l'on veut retrouver le prototype de cette épithète grecque, il faut recourir à la racine sémitique שחר, *s. kh. r.*, *être noir*, et à une forme adjective שחרה, *skher'a*, qui en serait tirée (comme לבנה, *leben'a*, *la blanche*, de לבן, *laban*; קדשה, *kedes'a*, *la sainte*, de קדש, *kadas* : ces racines ont fourni aussi des épithètes à forme participiale קדושה, *kados'a*, לבונה, *lebon'a*; l'Écriture n'emploie que la forme participiale שחורה, *skhor'a*; mais la forme שחרה, *skher'a*, est, comme on voit, aussi régulière). *Skhr'a*, ou *skher'a*, שחרה, a donné au poète homérique Σχερίη, *Skheria*, suivant les équivalences que nous connaissons bien σ = ש, χ = ח, ρ = ר, ε, ει ou ι = ה.

כרכרה שחרה, *Kerkura Skher'a*, tel était primitivement le nom complet de ces *Roches* ou *Iles du Croiseur Noir*. Pour la station liburne, les Hellènes traduisirent le second terme et transcrivirent le premier : ils eurent *Kerkyra Melaina*. Pour la station corfiote, ils avaient transcrit les deux termes; mais l'usage commun ne garda que le premier *Kerkyra* ou *Korkyra*, alors que la poésie odysséenne n'avait conservé et popularisé que le second, *Skheria*. Ces différentes opérations onomastiques sont fréquentes dans toutes les toponymies qui ont passé par plusieurs bouches. Que deux stations de l'Adriatique primitive aient eu le même nom de *Kerkura-Skher'a*, ceux-là seuls en pourraient être surpris qui ne connaîtraient pas les deux caps *Iapygiens* sur la côte italienne toute voisine, les deux *Kara-tasch Bournou* des Turcs sur la côte cilicienne, les deux *Soloi* des Phéniciens sur le détroit de Chypre, les innombrables *Castel Novo* ou *Castel Vecchio* des Francs et des Italiens dans toute la Méditerranée. Que les marines tantôt traduisent et tantôt transcrivent les noms étrangers qu'elles empruntent, nous le savons déjà par vingt exemples. Mais que, parfois aussi, elles combinent la traduction et la transcription, nos *Instructions nautiques* ou les Portulans francs nous le pourraient encore montrer.

Voici quelques exemples.

A l'entrée du golfe de Smyrne, le nom du promontoire que les Hellènes nommaient le *Cap Noir*, Ἄκρα Μέλαινα, a été exactement traduit par les Turcs en *Kara Bournou*; mais nos *Instructions* et nos voyageurs disent tantôt *le Cap Kara Bournou*, ce qui fait pléonasme, tantôt le *Cap Kara*, ce qui fait une traduction régulière (*Bournou* = *Cap*) et une transcription, et tantôt le *Cap Bournou*, ce qui fait un non-sens. D'une pointe que les Italiens appelaient *Bianco Cavallo*, *le Cheval Blanc*, les Francs font tantôt le *Cap du Cheval* ou le *Cap Cavallo* et tantôt le *Cap Bianco* ou *Blanc*. Les mêmes Italiens avaient semé dans la Méditerranée leurs *Châteaux des Pèlerins*, *Castellum Peregrinorum*, *Castel Pelegrino* : d'Arvieux, Thévenot et les Francs, qui nous parlent de la station syrienne, disent tantôt *Château* ou *Castel Pelegrin* et tantôt *Pelegrin* tout court. Dans le golfe d'Athènes, les Francs distinguaient l'île Saint-Georges

de l'Arbre, de l'île Saint-Georges de Milo : les voyageurs parlent tantôt de l'*Ile Saint-Georges* et tantôt de l'*Ile de l'Arbre*. De même au Sud d'Astypalée, les portulans du siècle dernier distinguent du petit archipel Saint Jean di Serni le Saint Jean de Patmos : nos *Instructions* décrivent les îlots *Sérina ou Aghios Ioannis, Saint-Jean*. Nous connaissons dans l'onomastique palestinienne cette *Prairie des Vignes* que les Hébreux appellent *Abel Keramim*, אבל־כרמים : les Septante transcrivent Ἄβελ ou Ἔβελ χαρμείμ; d'autres, traduisant *vignes* et transcrivant *prairie*, disent Ἄβελ Ἀμπέλων; d'autres enfin traduisent les deux termes et disent κώμη ἀμπελοφόρος[1].... Pour prendre un exemple dans notre île même de Corfou, la plus haute montagne dans le Sud de l'île s'appelle en grec *les Dix Saints* ou plutôt *les Saints Dix, Hagioi Deka*. Les marines occidentales ont traduit le premier terme *Hagioi, Saints*, et transcrit le second *Deka*. Elles auraient dû régulièrement dire *Saints Deka* ou *Santi Deka*; mais comme elles avaient oublié le sens exact du second terme, *deka*, et comme ce mot avait la terminaison *a* du féminin, elles imaginèrent bientôt de faire accorder l'épithète *saint* avec le nom féminin de *deka*, et la dernière édition de nos *Instructions nautiques* nous dit : « Sur le côté Ouest et plus dans le Sud, le mont *San Giorgio* s'élève à 500 mètres au bord de la mer et, dans le Sud-Est de ce dernier, on voit le mont *Santa Decca*, haut de 560 mètres[2]. »

A nous en tenir donc à l'onomastique, il semble que notre île de Corfou puisse bien tout à la fois être la *Kerkyra* des Hellènes et la *Schérie* du poète homérique, parce qu'en réalité elle est *Kerkyra Schérie*, l'Ile du Corsaire ou Croiseur Noir. La topologie de l'île et toutes les descriptions du texte odysséen vont nous conduire à la même identification.

* * *

La première vue de côtes, qu'aperçoit Ulysse avant la tempête, est faite de hautes montagnes ombreuses qui se dressent dans le lointain,

ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα
γαίης Φαιήκων[3].

Puis la tempête jette Ulysse contre la côte même de l'île; alors, ce sont des falaises de roches sur lesquelles le flot lance des nuées d'écume avec un terrible rugissement,

καὶ δὴ δοῦπον ἄκουσε ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης
ῥόχθει δὲ μέγα κῦμα ποτὶ ξερὸν ἠπείροιο
δεινὸν ἐρευγόμενον εἴλυτο δὲ πάνθ' ἁλὸς ἄχνῃ.

1. Gesenius, *Wort.*, s. v.
2. *Instruct. naut.*, n° 731 (1896). p. 29.
3. Le poète ajoute :

εἴσατο δ' ὡς ὅτ' ἐρινὸν ἐν ἠεροειδέι πόντῳ.

Dans l'antiquité déjà, ce vers était peu compréhensible : les uns lisaient ὡς ὅτε ῥινόν, les autres ὡς

Ni port, ni refuge. Partout des promontoires projetés, des écueils, des roches, et encore des écueils pointus autour desquels gronde le flot; par derrière, une falaise de pierre nue contre laquelle la houle va précipiter le naufragé :

οὐ γὰρ ἔσαν λιμένες νηῶν ὄχοι οὐδ' ἐπιωγαί,
ἀλλ' ἀκταὶ προβλῆτες ἔσαν σπιλάδες τε πάγοι τε...
ἔκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες ἀμφὶ δὲ κῦμα
βέβρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ'ἀναδέδρομε πέτρη,...
μή πώς μ' ἐκβαίνοντα βάλῃ λίθακι ποτὶ πέτρῃ...

Une grande vague jette Ulysse sur un promontoire rocheux. Il n'a que le temps de se cramponner au passage à l'un des écueils qui bordent la côte. Il évite ainsi d'être broyé contre la falaise. Mais, au retour, la vague le reprend et le ramène à la haute mer. Alors il nage parallèlement à la terre. Les yeux tournés vers le rivage, il cherche une plage unie et un port. La mer est sans fond : impossible de prendre pied,

νῆχε παρέξ ἐς γαῖαν ὁρώμενος εἴ που ἐφεύροι
ἠιόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης...
ἀγχιβάθης δὲ θάλασσα καὶ οὔ πως ἔστι πόδεσσιν
στήμεναι ἀμφοτέροισι.

Enfin il aperçoit les bouches d'un fleuve d'eau courante ; il s'en approche : l'endroit est excellent pour prendre terre, sur cette plage de sables, dans cette anse protégée du vent,

ἀλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο
ἷξε νέων, τῇ δή οἱ ἐείσατο χῶρος ἄριστος,
λεῖος πετράων καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο.

Le fleuve est sans profondeur ; il arrête son courant pour recevoir Ulysse. Mais l'endroit est désert et le vallon humide et fiévreux. Les pentes voisines, couvertes d'arbres et de broussailles, offrent pour la nuit un meilleur refuge :

εἰ μὲν κ' ἐν ποταμῷ δυσκηδέα νύκτα φυλάσσω,
μή μ' ἄμαδις στίβη τε κακὴ καὶ θῆλυς ἐέρση
ἐξ ὀλιγηπελίης δαμάσῃ κεκαφηότα θυμόν...
εἰ δέ κεν ἐς κλιτὺν ἀναβὰς καὶ δάσκιον ὕλην
θάμνοις ἐν πυκινοῖσι καταδράθω....

Ulysse monte à la forêt et s'enfouit dans les feuilles sèches.... C'est là que Nausikaa va retrouver le héros. La ville des Phéaciens est assez loin d'ici. Quand Nausikaa viendra laver son linge à la bouche du fleuve, elle prendra une voiture pour faire le voyage et des provisions pour rester tout le jour. Partie de grand

ὅτ' ἐρινὸν et l'on traduisait « l'ile se dresse comme un figuier ou comme un bouclier ». En cette incertitude du texte, je néglige cette comparaison.

matin, elle ne rentrera que le soir. Sur la route, elle traversera d'abord les jardins du faubourg et le bois sacré d'Athèna, qui sont tout près de la ville, puis les champs et la plaine cultivée, qui mènent jusqu'au fleuve. La Ville est au bord de la mer, pourtant : entre deux ports au goulet étroit, elle dresse sa haute colline que ceint un rempart,

αὐτὰρ ἐπὴν πόλιος ἐπιβείομεν, ἣν πέρι πύργος
ὑψηλός, καλὸς δὲ λιμὴν ἑκάτερθε πόληος
λεπτὴ δ' εἰσίθμη.

Au pied de l'acropole, entre les deux ports, à côté des cales qui reçoivent les navires, une place publique, pavée de grandes dalles, entoure un temple de Poseidon,

νῆες δ' ὁδὸν ἀμφιέλισσαι
εἰρύαται· πᾶσιν γὰρ ἐπίστιόν ἐστιν ἑκάστῳ·
ἔνθα δέ τέ σφ' ἀγορὴ καλὸν Ποσιδήιον ἀμφίς
ῥυτοῖσιν λάεσσιν κατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα....

Tout au long des côtes corfiotes, les archéologues et les explorateurs ont cherché ce double port des Phéaciens. Trois ou quatre sites, dit-on, correspondent à la description homérique : la seule difficulté est de choisir entre eux; mais cette difficulté, au dire des explorateurs, est à peu près insoluble. Sur le détroit qui sépare Corfou de la côte albanaise, deux ports ont toujours été fréquentés des navigateurs, le port même de Corfou et le mouillage de Cassopo : tous deux ont une double baie. Sur la côte de la mer occidentale, deux autres refuges, Aphiona et Palaio-Castrizza, présentent aux flancs de leurs presqu'iles rocheuses, chacun une paire de mouillages accomplis. Voilà donc quatre emplacements pour notre Ville d'Alkinoos. Mais la difficulté du choix est peut-être moins grande en réalité. Entendons-nous bien d'abord sur la valeur de certains mots.

Nous donnons aujourd'hui le nom de port, de refuge, de mouillage, etc., à des stations de nos flottes, qui ne conviennent en aucune façon aux flottes primitives et qui ne peuvent pas avoir été vraiment des ports homériques. Un port homérique, nous le savons, n'est pas une grande rade enfoncée dans les terres : il faudrait à l'entrée et à la sortie un trop dur effort des rameurs pour gagner la haute mer ou pour reprendre le mouillage. Un port homérique n'est pas même un grand bassin d'eau profonde : il n'a que faire d'une vaste superficie de mer; ses bateaux ne restent pas à flot. Mais il lui faut une assez grande étendue de plages pour tirer les navires à sec. Un « bon port » homérique est presque le contraire de nos bons ports : il n'a besoin ni de la même capacité ni de la même profondeur. Mais il doit remplir certaines conditions qui ne sont pas facilement conciliables. Il doit être abrité du vent et couvert par les terres voisines. Il doit avoir nombre de petites plages, où chaque vaisseau aura sa

FIG. 59. — LE CENTRE DE L'ILE DE CORFOU
Photogravure d'après la carte marine n° 3190.

remise. Et pourtant il ne doit pas s'allonger démesurément en terre ferme et donner aux rameurs trop de chemin entre le goulet et la remise de halage. Bref, sous un promontoire qui porte la ville, une petite crique suffit, à condition qu'elle soit bien couverte de la haute mer et qu'à l'intérieur du goulet elle renfle sa panse et présente sur la courbure de ses plages le maximum de dentelles, de festons et de petites anses, avec des pentes de sables pour recevoir les vaisseaux halés. De chaque côté de son promontoire, la Ville d'Alkinoos a un « beau port » de cette sorte,

... καλὸς δὲ λιμὴν ἑκάτερθε πόληος,

deux petits caps ou deux redents de la côte leur font un goulet étroit,

λεπτὴ δ' εἰσίθμη,

les navires doivent bien veiller à la route et gouverner prudemment dans le goulet pour gagner ensuite la remise que chacun d'eux possède, car l'intérieur du port a des remises pour chaque vaisseau,

νῆες δ' ὁδὸν ἀμφιέλισσαι
εἰρύαται· πᾶσιν γὰρ ἐπίστιόν ἐστιν ἑκάστῳ[1].

Nos quatre mouillages corfiotes sont loin de répondre tous à cette description. Étudiez-les l'un après l'autre.

Juchée, entre deux rades ouvertes, sur les deux sommets (Koryphous, Κορύφους, *Korphous*, *Corfou*) qui lui valurent son nom, la capitale actuelle de l'île a pour nous deux ports, la rade de Vido et la baie de Kastradais, mais ce ne sont vraiment que deux mouillages forains :

Bâtie sur un promontoire qui s'avance dans l'Est, disent les *Instructions nautiques*, la ville est baignée par la mer de tous côtés. Elle s'étage sur un rocher escarpé dont le sommet est formé par deux pics que couronnent de fortes batteries. La rade de Vido s'étend le long de la face Nord de la ville; elle est abritée par l'île de Vido des gros vents du N.-E. qui soufflent avec une grande violence pendant l'hiver. Le mouillage s'étend sur un espace de 2 milles en longueur et sur 3/4 de mille en largeur avec des fonds de 18 à 29 mètres. L'île Vido, haute de 43 mètres, de forme triangulaire, longue et large d'un demi-mille, est presque accore. La baie de Kastradais, d'environ 3/4 de mille d'étendue, a des petits fonds et n'est visitée que par des pêcheurs[2].

Ni l'un ni l'autre de ces mouillages ouverts ne ressemble, même de loin, aux beaux ports d'Alkinoos. Des travaux importants, disent les dernières *Instructions nautiques*, doivent être exécutés pour la construction d'un port d'abri[3]. Il est

1. *Odyss.*, VI, 262-264. Je traduis εἰρύαται par *observer*, *surveiller*, *regarder soigneusement*. C'est le sens que les verbes εἰρύομαι et ἐρύω ont le plus fréquemment dans l'Odyssée. Cf. XVI, 463 :

ἦ ῥ' ἤδη μνηστῆρες ἀγήνορες ἔνδον ἔασιν
ἐκ λόχου, ἦ ἔτι μ' αὖθ' εἰρύαται οἴκαδ' ἰόντα;

2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 17-18.
3. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 18.

vrai que la ville ancienne de Korkyre n'était pas en ce site. Un peu plus au Sud, elle occupait le flanc oriental de la longue, large et haute presqu'île qui s'avance entre la baie de Kastradais et la lagune de Kallichiopoulo. Cette presqu'île pourrait à la rigueur nous représenter le promontoire rocheux des Phéaciens, sauf pourtant qu'elle est démesurément trop grande : ses trois ou quatre kilomètres carrés contiendraient cinq ou six villes comme la capitale d'Alkinoos. De chaque côté, s'ouvre un mouillage, nous dit-on. Mais ni l'une ni l'autre de ces baies ou rades ou lagunes ne correspondent, comme dispositions ni comme dimensions, à de beaux ports homériques. La baie de Kastradais, que nous connaissons déjà, est entièrement ouverte. La lagune de Kallichiopoulo est fermée, et devant l'entrée « se trouve le pittoresque îlot d'Ulysse, haut de 20 mètres, avec une chapelle; ce lac Kallichiopoulo est actuellement peu profond et se remplit : on y a établi une importante pêcherie[1]. » Le chauvinisme des Corfiotes modernes a retrouvé ici le port d'Alkinoos : « Voilà, disent les indigènes, le port fermé et voilà la roche du vaisseau pétrifié. » Embouée de vases, bordée de marais qui en rendent tout le pourtour inaccessible, cette lagune sans eaux profondes ne peut servir à nos marines. Elle n'a pu servir davantage aux marines primitives, qui ne trouvaient ici aucune plage de remise, aucune pente de sables. Leurs vaisseaux se fussent échoués et enfoncés dans la vase du pourtour. Ces vieilles marines, d'ailleurs, n'auraient pas vu en cette rade intérieure un port, mais une petite mer : long de deux kilomètres et demi, large de deux, ce bassin gigantesque eût nécessité des heures de rame pour aller du goulet aux remises. Ajoutez que cet îlot d'Ulysse n'a jamais eu la forme d'un navire. Jamais les marines qui se sont succédé ici n'ont eu l'idée d'y voir un bateau, une galère ou un caïque : jamais il n'a porté le nom de *Karavi*, *Galera* ou *Nave*; il s'appelle l'Ile aux Rats, Pondiko-Nisi. Cette appellation même implique l'invraisemblance de l'identification proposée, car elle suppose une île peuplée de rats, donc une île pourvue d'eau, de végétation et de vie. Or, pour qu'une île garde à travers les siècles un profil caractéristique et le nom que ce profil entraîne, pour qu'une île ressemble à un bateau et, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, s'appelle l'Ile du Bateau, il faut qu'elle soit un bloc de rochers nus, sans végétation, sans terre friable. Les changements de la végétation arborescente et les éboulis de la terre mobile auraient tôt fait d'altérer le profil du bloc. Considérez les divers îlots auxquels les Grecs modernes donnent le nom de *Karavi*, *Bateau* : nous en connaissons déjà deux. L'un sur notre côte corfiote est un rocher nu de 30 mètres de haut. L'autre est auprès du Malée « un rocher stérile de 35 mètres qui tire son nom de sa ressemblance avec un navire sous voiles. » Auprès du Matapan, un autre îlot Karavi « est un rocher haut de 12 mètres bordé de roches couvertes de peu d'eau. » Auprès d'Astypalée, des îles Karavi sont deux rochers nus. Pareillement, *la Nave* sur les côtes italiennes

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 31.

est un rocher; l'îlot de *la Galera* en face de Syracuse « est un rocher plat, que la carte française appelle l'Œuf, » et *la Galère* de Ponsa est encore un autre rocher élevé et à pic[1]. Jetez maintenant les yeux sur la charmante Ile aux Rats. Elle flotte à l'entrée de la lagune comme un vase fleuri d'où pointent les hautes tiges des cyprès : c'est une gerbe droite de verdure et de grands arbres dont le profil varie sans cesse au gré du vent qui balance ce panache, au gré des hommes qui le respectent ou l'abattent, au gré des saisons qui le dessèchent ou le vivifient.... Il faut chercher ailleurs l'île d'Ulysse et les deux beaux ports d'Alkinoos.

Autre site. Nos marines récentes et déjà les marines de l'antiquité gréco-romaine, naviguant dans le détroit de Corfou, avaient au bord du grand canal adriatique un dernier reposoir. Le temple de Zeus Kasios et l'église de N.-D. de Cassopo s'y sont succédé. C'est la station antique de Kassiopè, la station moderne de Kassopè ou Cassopo. Ici viennent relâcher les voiliers qui sortent du détroit corfiote, quand le Bora, fermant l'entrée de l'Adriatique, les empêche d'aller plus avant vers le Nord.



FIG. 60. — L'Ile aux Rats[2].

Les voiliers venus de l'Adriatique et naviguant vers le Sud y relâchent aussi, quand le sirocco leur ferme l'entrée du détroit corfiote. Du jour donc où la navigation fréquenta ce détroit, Cassopo et ses cultes furent en grande renommée parmi les matelots : les itinéraires de la Terre Sainte et les voyageurs francs mentionnent les hommages rendus, les coups de canon tirés à N.-D. de Cassopo[3]. Une forteresse vénitienne couronne encore le promontoire qui, de toutes parts entouré d'eau, ne tient à la côte que par un isthme étroit : « La pointe Cassopo porte les ruines d'une belle forteresse vénitienne. La côte Ouest forme la baie d'Aprau, où il y a mouillage par des fonds de 20 à 35 mètres par les vents de terre, et le petit port Cassopetto avec 7 mètres d'eau. Ces localités ne sont guère fréquentées que par les pêcheurs[4]. » La côte Est du promontoire de Cassopo longe une autre crique en cul-de-sac, un fjord étroit que les *Instructions* ne mentionnent même pas. Dans ces deux mouillages de Cassopo on a voulu pourtant reconnaître les beaux ports d'Alkinoos. Même en négligeant

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 36, 120, 138, 270; n° 731, p. 73, 263.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. Cf. P. Lucas, II, 313.
4. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 5.

de traduire la moitié des mots, le texte ne peut s'appliquer ici : aucun des deux mouillages n'a, derrière un étroit goulet, un bassin aux multiples remises.

Si quelques écrivains[1] ont, malgré tout, placé le débarquement d'Ulysse en ces parages de Cassopo, c'est que le détroit voisin leur offrait le rocher de la *Barchetta* : ce fut pour eux le vaisseau pétrifié. Nous savons déjà que cette *barquette* n'a rien d'un *bateau*. Pour les littérateurs et manieurs de *Gradus*, « canot, barque, embarcation, bateau, vaisseau et navire » sont termes synonymes que l'on emploie indifféremment suivant le besoin du vers. Mais la langue des marins est d'une autre précision : une barquette n'est jamais un navire. Ce nom de Barchetta est italien. Dans les rochers à fleur d'eau, les Italiens voient facilement des *Barca*, — « à cinq cent vingt mètres du cap Carbonara, gît un rocher de 2 à 3 mètres d'élévation, tête d'un petit plateau noyé, et à peu de distance on trouve un autre petit groupe de rochers placés sur un plateau de 2 m. 50 : ce sont les rochers Barca[2] », — des *Barcaccia, Barca Brucciata* et *Barchetta*, — « le canal est encombré de récifs couverts de 2 m. 50 d'eau et de rochers; la roche Barquetta brise dès qu'il y a un peu de mer : il faut bien connaître les lieux pour prendre ce passage[3]. » Or l'*Odyssée* parle la langue des *Instructions* et nous savons que notre Barchetta est un rocher à fleur d'eau, montrant la quille d'une embarcation naufragée. Ce canot chaviré, la quille en l'air, ne peut pas être notre croiseur en marche.... Les mouillages de Cassopo, sans fermeture, battus du vent du Nord, trop vastes dans leur courbe ouverte ou trop étroits dans leur couloir allongé, ne peuvent pas être nos Beaux Ports.

D'ailleurs, prenez Corfou, Cassopo ou tout autre mouillage : aucun site de la côte orientale ne saurait nous offrir les autres traits du site odysséen. Où sont les falaises abruptes, les rochers nus, les écueils grondants et le fleuve au fond d'une crique? L'île ne présente aux navigateurs du détroit que des plages de sable ou de vase et des pentes longues de roches ou de cailloux. Les montagnes par endroits dominent cette rive orientale, mais elles ne plongent jamais abruptement dans la mer :

L'île est montagneuse, et couverte dans toutes ses parties de plantations d'oliviers. Le mont San Salvador ou Pantokrator, point culminant de la chaîne du Nord, forme deux remarquables pics coniques; ses versants sont escarpés, très boisés et découpés par de profonds ravins.... Le cap Santa Katerina, pointe Nord de Corfou, est un peu bas.... La pointe San Stefano, qui est médiocrement élevée, forme l'extrémité Est de Corfou. Puis la côte court le long de la base des penchants escarpés du mont San Salvador; elle est élevée et accore; le pays est bien couvert d'oliviers. A environ trois milles au N.-O. de la ville de Corfou, se trouve le port de Govino bien abrité mais rétréci par les vases accumulées sur ses bords; il est entouré par des marais qui le rendent malsain. [Puis vient le promontoire et les plages et les lagunes marécageuses qui entourent la ville de Corfou]. A 2 milles 1/2 dans le Sud de l'îlot d'Ulysse, se trouve le joli village de Benizza

1. Mustoxidi, *Cos. Corc.*, p. 643.
2. *Instruct. naut.*, n° 751, p. 172.
3. *Instruct. naut.*, n° 760, p. 172.

au pied des pics escarpés des monts Decca et Santa Croce; le pays dans le Nord est ondulé et boisé; la côte est une plage où les navires mouillent à l'occasion; le pays au Sud s'élève en collines bien boisées jusqu'aux pics escarpés des monts Santa-Croce et Decca. [L'extrémité Sud du détroit est bordée des trois pointes Buccari, Lefkimo et Bianco.] La pointe Buccari est de forme arrondie et a 85 mètres d'élévation; le rivage intermédiaire est bas; il y a un excellent mouillage par 18 mètres d'eau, sable. La pointe Lefkimo est une longue langue de sable; entre les pointes Buccari et Lefkimo, la côte basse est formée par des petits fonds et des salines. Le cap Bianco, extrémité Sud de Corfou, est à 6 milles de Lefkimo; le rivage intermédiaire est bas et bordé par des petits fonds parsemés de roches. Le cap Bianco, formé de falaises blanches et élevé de 70 mètres, est entouré par un haut fond de sables[1].

Tout au long de ce détroit de Corfou, j'ai vainement cherché les vues de côtes odysséennes (25 avril-1er mai 1901). Les plages sablonneuses du Sud ne sauraient être mises en cause. Les pentes boisées du centre ne conviennent pas mieux : ce sont de rapides talus, coupés de ravins, semés de pierres roulantes et de rochers, mais vêtus d'oliviers, de cyprès et de broussailles, et n'offrant jamais une façade abrupte. Puis viennent les marais et les vases qui encerclent les promontoires de la ville ancienne et de la ville nouvelle. Voici l'énorme lagune de Kallichiopoulo et son entrée si large que l'homme a dû la barrer d'une jetée et d'une chaîne : les pentes d'oliviers et de vignes ou les talus d'herbages et d'aloès descendent jusqu'à la bordure de vases. La mer n'apparaît du haut de la colline qu'entre les troncs et la verdure. Puis, au Nord de la ville nouvelle, s'étend la plage de marais qui va jusqu'au pied du Pantokrator. Sur une quinzaine de kilomètres, la rive basse et marécageuse n'est interrompue de loin en loin que par des îlots rocheux qui flottent encore dans la boue. Une plaine et une route plate bordent le rivage et viennent brusquement finir au pied du Pantokrator. Au bord des prairies mouillées, dans les eaux lourdes ou dans la vase durcie, émergent les deux îles crochues qui forment le port de Govino, l'ancien arsenal vénitien aujourd'hui emboué. Entre la ville de Corfou et Govino, un fleuve paresseux amène, entre deux rives de hautes herbes, ses



FIG. 61. — La lagune de Kallichiopoulo[2].

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 17-20.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

ondes chargées de boue. Schliemann y reconnut le fleuve de Nausikaa et retrouva même les deux pierres du lavoir. Mais où sont les cascades et les tourbillons, les rochers et les vallons clos, et la forêt toute proche, et l'anse abritée du vent?.. dans la bourbe de ces eaux, le linge de Nausikaa eût pris d'étranges couleurs.... Puis le Pantokrator surgit brusquement. En travers de l'île, de la côte du détroit à la côte de la grande mer, il dresse sa muraille allongée, que deux cols seulement échancrent un peu : l'un, sur la côte du détroit, recueille la route côtière et la conduit par le village de Spartila à la façade adriatique; l'autre, au milieu de l'île, est le passage fréquenté de Panteleimon avec la route terrestre qui, de la ville de Corfou, s'en va par Saint-Dimitrio, Castellanais, Abanisio, etc., jusqu'aux mouillages de l'extrême Nord. Sur sa façade méridionale, la muraille du Pantokrator est abrupte : elle limite l'horizon de son écran sans contreforts; quelques villages sont accrochés à la paroi et de vieux oliviers se cramponnent à la roche. La façade septentrionale est au contraire une longue pente, un tumulte de rochers énormes et de collines croulantes, de vallées et de plateaux, que les arbres de toute essence recouvrent et que les rivières entaillent de leurs sinueux couloirs. Les pierres fendues alternent sur cette façade Nord avec les coulées de schistes. Les cultures en terrasses, les vignes, les olivettes et les maïs descendent du col de Panteleimon et du village de Castellanais jusqu'à la mer du Nord : « La côte Nord est généralement basse et sablonneuse, comprenant les baies de Sidari et de San Giorgio; tout ce rivage est bordé de petits fonds et de roches. Les



Fig. 62. — Une plaine et une route[1].



Fig. 63. — Le Pantokrator sur le détroit[2].

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

penchants des collines sont boisés et bien cultivés à leur base, où l'on voit des petites plaines. La pointe Astrakari, reconnaissable à ses falaises blanches, sépare les deux baies[1]. » Où sont les roches abruptes de l'*Odyssée*?.... De l'Est à l'Ouest, en travers de l'île, sur le détroit et sur la grande mer, la chaîne du Pantokrator présente le même contraste. Sur le détroit, sa muraille s'élève lentement du ras de l'eau vers le sommet principal, qui dépasse neuf cents mètres. De ce côté, c'est comme la pente d'un fronton, coupée d'aspérités et de crevasses, de rocs pointus et de couloirs pluvieux, mais une pente oblique, régulière, que recouvrent des broussailles ou des cailloux. Ce qu'aperçoivent les navigateurs du détroit, ce ne sont ni des falaises abruptes ni des roches accores, mais une cascade de croupes rondes, à peine entaillées au ras de l'eau d'un petit escalier rocheux et festonnées de criques caillouteuses de sables et de graviers. Vers l'Ouest, au contraire, sur la grande mer, le fronton du Pantokrator est écorné. Du sommet principal, qui occupe à peu près la moitié de l'île dans sa plus grande largeur, la muraille presque droite s'en va jusqu'à la grande mer de l'Ouest avec une pente médiocre, et brusquement elle plonge à pic dans cette mer sauvage, comme disent les indigènes : *Agrio-pelagos*, la Mer Sauvage, est le terme convenable pour désigner cette côte occidentale de Corfou « qui s'élève en hautes falaises escarpées et porte les ruines du château Saint-Ange, forteresse vénitienne au haut d'un rocher élevé de 330 mètres[2]. » A 330 mètres d'altitude, au-dessus du village de Krouni, les tours ruinées dominent à pic le flot hurlant, et, par tous les temps, au pied de cette muraille, la lame se brise sur la ceinture d'écueils pointus. L'*Odyssée* nous dit que les Phéaciens habitent « sur la mer sauvage »,

οἰκέομεν δ' ἀπάνευθεν πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ[3].

La Mer Sauvage de Corfou présente, en effet, toutes les vues de côtes décrites par le poète. C'est à cette côte occidentale qu'Ulysse a d'abord atterri : de la haute mer il en aperçut « les montagnes ombreuses ». Les *Instructions nautiques* nous disent :

Les bâtiments qui se rendent de la Méditerranée dans l'Adriatique cherchent toujours à reconnaître l'île de Corfou, que l'on aperçoit de loin à cause de son élévation. Si l'on vient de l'Ouest (c'est le cas d'Ulysse), on voit tout d'abord les côtes de l'Épire, puis Corfou et ses îles qui forment une longue chaîne de monticules réguliers. Le monastère situé sur le mont Salvatore, dans le Nord de Corfou, est un bon point de reconnaissance.... Les hautes montagnes de l'Albanie et de la Grèce sont visibles du large à une grande distance et, quand on vient de l'Ouest, il n'y a pas de position d'où, par le beau temps, on ne puisse voir la terre à plus de cinquante milles de la côte. L'aspect de la contrée, vue de la mer Ionienne par un temps clair, est très imposant. Les montagnes,

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 22.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 21.
3. *Odyss.*, VI, 204.

d'une variété de formes infinies, avec de beaux versants et des contours nettement dessinés, changent constamment d'aspect selon la position du navigateur[1].

Voilà bien, je crois, les montagnes ombreuses avec leurs formes infinies et leurs jeux d'ombre et de lumière.

... ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα
γαίης Φαιήκων.

Mais la tempête rejette Ulysse vers la haute mer et durant deux jours il ne voit plus rien. A la troisième aurore, la terre et ses forêts reparaissent et le cœur d'Ulysse se réjouit à la vue de ces bois,

ὡς Ὀδυσεῖ ἀσπαστὸν ἐείσατο γαῖα καὶ ὕλη.

« En général, reprennent les *Instructions nautiques*, l'île de Corfou est montagneuse et couverte dans toutes ses parties de plantations d'oliviers. Le mont Pantokrator présente au Nord des versants très boisés. » Puis Ulysse entend les hurlements du flot sur les pointes projetées, les roches et les écueils,

ἀκταὶ προβλῆτες ἔσαν σπιλάδες τε πάγοι τε.

Vue de l'Ouest, toute la façade de Corfou sur la Mer Sauvage n'est qu'une muraille escarpée. Le contraste en est frappant avec la façade du détroit. Dans l'extrême Sud seulement, entre le cap Bianco et les îles Lagoudia, cette côte de la grande mer présente encore les pentes caillouteuses, les talus de roches ou de broussailles et les anses de sables ou de graviers que nous avons décrits sur l'autre façade : « Le cap Bianco, formé de falaises blanches, est élevé de 70 mètres.... La pointe Magakhoro, à trois milles dans le N.-O., est basse, malsaine et rocheuse comme le rivage intermédiaire.... A quatre milles dans le N.-O. de Magakhoro, la pointe Khonsia est basse et projette des petits fonds. Entre la pointe Khonsia et la pointe Kardiki à environ deux milles et demi dans le N.-O., la côte est basse et de sable. Les navires mouillent fréquemment le long de cette côte jusqu'au cap Bianco, par 16 à 18 mètres d'eau, sable fin, à l'abri des gros grains de Nord-Est de l'hiver, qui soufflent avec une grande violence[2]. » Mais à la pointe Kardiki, tout change : « La côte est la base des montagnes Paviliana et Garuna, hautes de 426 et de 466 mètres et voisines du rivage, et après les îlots Lagoudia la côte, formant une courbe convexe, devient extrêmement dangereuse; elle est garnie tout du long par des roches et des pâtés de roches. » Du cap Kardiki jusqu'au cap Drasti qui forme l'extrémité Nord de cette côte occidentale, la même vue de côtes rocheuses, accores et déchiquetées, va se poursuivre. Une série de pointes abruptes s'avance dans la mer hérissée d'écueils. « La pointe du mont San Giorgio, au pied d'un haut

1. *Instruct. naut.*, n° 706, p. 36; n° 778, p. 17.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 19-20.

promontoire arrondi et élevé de 390 mètres, est irrégulière, accore et rocheuse. A un mille et demi, la pointe Plakka, élevée et peu saillante, a 90 mètres d'eau à petites distances. La côte intermédiaire, bordée çà et là par des roches, est escarpée et se projette sur des chaînes de hautes montagnes. Puis la côte, élevée et formée de falaises, court à l'Ouest jusqu'au cap San Angelo, rocher accidenté, élevé de 330 mètres. » En ce point, la falaise atteint sa plus grande hauteur. Elle présente sa façade la plus abrupte avec ses écueils les plus aigus et les plus nombreux. D'ici jusqu'au cap Drasti, la côte élevée sera un peu moins accore. Elle laissera parfois un talus de roches ou un pan de sables au pied de sa falaise : « Le cap Arilla est arrondi, escarpé et élevé de 120 mètres, à l'extrémité d'une langue de terre qui *se projette* [ἀκταὶ προβλῆτες] à près d'un mille dans le Sud-Ouest.... A deux milles et demi, le cap Kephali est une langue basse qui *se projette* vers l'Ouest; le pays à l'intérieur s'élève en collines en forme de pics.... A 3 milles 3/4 du cap Kephali, le cap Drasti est une *projection* calcaire blanche, peu élevée et entourée par un haut fond. La côte entre les deux caps est formée de falaises calcaires accores. »

Au-devant de cette muraille, qui forme la côte occidentale, des roches, des cailloux, des îlots parsemés s'échelonnent depuis les îles Lagoudia jusqu'à notre Ile du Bateau, Karavi : « Les deux îlots Lagoudia sont des rochers plats, et un dangereux récif s'étend dans le Sud.... Le petit îlot Toleto avec un rocher à le toucher.... L'îlot de Gordi est accore avec des fonds de neuf mètres entre la côte et lui.... L'îlot Koloviri est accore à près de 1/2 mille des falaises du rivage.... [Le plus grand de ces îlots], l'îlot Kravia, haut de 66 mètres, a un rocher à son extrémité Nord et une roche noyée à toucher son extrémité Sud[1]. »

Derrière ces îlots, entre les falaises de la muraille, s'ouvrent quelques petites plages de sables, sous les collines couvertes de forêts, et trois petites baies s'offrent au débarquement : au Sud, entre la pointe Plakka et la pointe San Giorgio, la baie d'Ermonais; au centre, sous le château Saint-Ange, la baie de Liapadais; au Nord, sous le cap d'Aphiona, la baie de Saint-Georges. La baie d'Ermonais n'a qu'un mouillage temporaire : elle est abritée vers le Nord par la masse de l'île et par la guette du mont Plakka; mais elle s'ouvre en plein vers le Sud et le sirocco y fait rage; elle a du moins l'avantage d'une longue et large plage de sable et d'un fleuve constant qui y débouche. Les deux autres baies de Liapadais et de Saint-Georges sont bien plus sûres. Elles ont toujours servi aux petits caboteurs. Chaque fois que les insulaires eurent à redouter les descentes de quelque marine occidentale, ils firent bonne garde sur les promontoires voisins. Les Vénitiens, redoutant les pirates barbaresques, avaient construit leur château Saint-Ange que remplaça une batterie française, puis anglaise, sur la baie de Liapadais. Les Français de l'Empire, successeurs des Vénitiens et redoutant les Anglais de Malte, dressèrent en outre une autre batterie à la pointe

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 18-21.

d'Aphiona pour couvrir la baie de Saint-Georges.... En ces deux baies de Saint-Georges et de Liapadais, on a cru retrouver la Ville d'Alkinoos. C'est trop de deux sites pour la même ville : il faut choisir.

A première vue de carte, la baie de Saint-Georges semble remplir toutes les conditions. Une « langue de terre qui se projette à près de un mille dans le Sud-Ouest », se détache de la côte et couvre la baie vers l'Ouest en la séparant de la haute mer. « Au fond de la baie il y a une belle plage de sable et un bon mouillage d'été par 10 à 15 mètres d'eau, mais exposé aux vents du Sud-Ouest; aussi l'utilise-t-on rarement[1]. » Un fleuve, le *Grand Fleuve*, Megapotami, vient se jeter ici. Les rivières de l'île ne sont pour la plupart que des torrents furieux durant l'hiver et des traînées de cailloux secs durant l'été. Le Megapotami est toujours pourvu d'eau[2]. Il prend sa source dans la chaîne du Pantokrator, au pied du mont Arakli (506 m.); il serpente longuement au fond d'une vallée close, entre des collines boisées dont les ruisseaux l'alimentent toujours; il vient, entre deux pentes de forêts, finir aux sables de Saint-Georges. Voilà, dit-on, le fleuve de Nausikaa. Et voici la Ville d'Alkinoos. La « longue langue de terre qui couvre la baie » est en réalité une double montagne étranglée en son premier tiers par la fissure du Porto Temone. Le village actuel d'Aphiona est bâti sur l'extrémité Nord qui tient largement à la côte. La Ville d'Alkinoos était bâtie, dit-on, sur l'extrémité Sud, que la mer enveloppe de toutes parts et qui ne tient que par un fil de roches à la masse du promontoire. A juger d'après la carte, avec nos yeux de terriens et les habitudes de nos grandes marines, l'identification peut sembler acceptable. Mais allez sur les lieux et remettez ici les flottes odysséennes.

1. Pour tout ceci, cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 20 et suiv.
2. Cf. Partsch, *op. laud.*, p. 50.

CHAPITRE II

LA VILLE ET LE FLEUVE

ῥεῖα δ' ἀρίγνωτ' ἐστὶ καὶ ἂν παῖς ἡγήσαιτο
νήπιος.

Odyss., VI, 300-301.

L'*Odyssée* donne une description si détaillée du port et de la ville des Phéaciens « qu'un enfant même nous y pourrait conduire; tant la reconnaissance en est aisée ».

Lundi, 6 *mai*/25 *avril* 1901[1]. — Les salves de la saint-Georges, patron du roi de Grèce, réveillent les clairons et les chiens de Corfou. A l'aube encore toute blanche, nous partons en voiture vers Aphiona. De la ville de Corfou jusqu'à Perlepsimadais où s'arrête pour nous la route carrossable, les cochers comptent cinq ou six heures. Il faut traverser la moitié de l'île dans sa longueur du Sud au Nord, longer d'abord la plaine côtière du détroit, puis couper les vallons et le dédale de collines qui bordent le pied du Pantokrator; il faut ensuite franchir la haute muraille de cette chaîne au col de Panteleimon; il faut enfin redescendre vers la côte adriatique.... Au début, tout va bien. Sous l'aube fraîche, dans la plaine de Govino, au long des marais et des lagunes, puis dans les olivettes de Saint-Dimitrio, à travers les bouquets de chênes et de cyprès, nos deux chevaux tirent allègrement leur vieux landau aux royales lanternes, Mais le soleil paraît sur les montagnes d'Albanie, et la chaleur pèse soudain, et voici la rude montée du Panteleimon, et le cocher tourne un regard d'envie sur les paysannes endimanchées, les popes, les petits ânes et les pallikares qui, en longues files, trottinent au bord de la route : ils nous tournent le dos et s'en vont à la ville fêter la saint-Georges; ils mangeront l'agneau; ils danseront sous les peupliers du rempart; ils causeront politique aux terrasses des petits cafés; ils verront défiler les deux cents artilleurs de la garnison.... Il est dur pour un cocher de tourner le dos à de si beaux plaisirs.

Les roses et les maisons fleuries du bourg de Skriparou ont disparu dans leurs

1. Notes de voyage.

vieilles olivettes. Nous avons atteint la muraille du Pantokrator. La route, en interminables lacets, s'accroche au flanc du mont et met une grande heure à gagner le col. Soudain la vue s'ouvre de toutes parts, — nous sommes au col de Panteleimon, — une admirable vue. L'île entière est sous nos pieds. Derrière nous, vers la ville, le pays apparaît plat, à peine vallonné, entre les lignes de fauves collines. Parmi les chesnaies, les olivettes et les vignes, brillent les yeux clairs de quelques petits lacs et les miroirs ternis des marécages. Les verdures profondes des plainettes s'enchâssent dans le feuillage gris des peupliers. Jusqu'au pied des montagnes qui l'encerclent au Nord et à l'Ouest, et jusqu'à la mer du détroit, qui la borde à l'Est et au Sud, cette divine plaine du centre de l'île est toute fleuronnée de lauriers-roses et de cyprès.... Devant nous, vers le Nord, au loin, l'Adriatique scintille et danse à travers les îlots. Voilà Fano, Samotraki, tout le groupe des îles, et, parmi les écumes, le Karavi, le Bateau pétrifié, avec son mât dressé, sa voile déployée et son canot à la remorque! Jusqu'à la rive adriatique, les pentes des monts, le tumulte des collines et le réseau des vallées disparaissent sous une houle de verdures remuantes, que retrousse le grand vent du Nord. De ce côté, la chaîne du Pantokrator est moins abrupte, et la descente vers le village de Castellanais n'est à pic que dans le couloir voisin du col. Une courte série de lacets conduit bientôt la route à des terrasses de vignes et d'olivettes, à des coteaux enchevêtrés surplombant des vallons et des lits de rivières. Sur cette face Nord, la chaîne calcaire du Pantokrator est flanquée d'une haute masse de schistes, que les roches ont trouée par endroits, que les eaux ont ravinée et bousculée partout. Dans ce chaos, la route s'accroche aux rochers émergeants, contourne les blocs éboulés, traverse les Pierres Fendues, *Schismena Litharia*, suit en courbes repliées le sommet des lignes de faîte et domine de profondes vallées qui, à droite et à gauche, mènent vers la mer leurs eaux rapides. A droite, le Typhlopotamos et ses affluents poussent jusqu'à la côte septentrionale et débouchent sur la côte adriatique, dans la baie de Sidari; à gauche, le Megapotami va brusquement tourner à l'Ouest pour atteindre la côte occidentale et se jeter dans la baie de Saint-Georges. C'est la vallée de ce dernier fleuve que nous suivons de haut. Castellanais, Arkadadais, Monatadais, Aspiotadais, de beaux villages dispersent sur les pentes ombreuses leurs maisons de pierre et leurs églises à l'italienne. Sous leurs vieux arbres géants, les olivettes sont parsemées de fougères. Les cyprès et les aloès se fleurissent de roses. La fraîcheur du Bora tempère la chaleur de midi.

A Perlepsimadais, après un court déjeuner, il faut quitter la voiture et gagner à pied le village d'Aphiona qui maintenant apparaît. Il occupe à notre gauche le sommet d'une roche calcaire, sur l'autre côté de la baie de Saint-Georges. La route carrossable continue vers le Nord : Aphiona est à l'Ouest. A pied, au faîte des collines schisteuses, nous contournons de très haut la vallée inférieure du Megapotami et le fond de la baie de Saint-Georges. Dans la poussière jaune,

mauve, rose ou bleue des schistes bariolés, les pas des générations ont creusé une large piste. Jusqu'à la rivière qui coule à cent mètres sous nos pieds, la pente schisteuse n'est qu'un tohu-bohu de terres coulantes et de terrasses mal assises. Dilué, raviné, rongé par les pluies de la mer, le plateau du sommet n'est qu'un dédale de bosses et de déversoirs. Brusquement les schistes poudreux font place à la roche dure : la presqu'île d'Aphiona est un bras de calcaire implanté dans la masse schisteuse[1]. Sur la roche dénudée jusqu'à la moindre fissure, il ne reste pas un coin de terre friable. La pierre nue surgit entre la grande mer et la baie. Elle monte en deux pentes abruptes qui convergent et supportent une terrasse de roc, large de quelques cents mètres. Au point culminant, le village d'Aphiona et les ruines de la vieille batterie française surveillent les deux côtes de la mer à droite et de la baie à gauche. Toute l'entrée de l'Adriatique et les roches bordières et les îlots lointains apparaissent d'ici : toujours distinct, le Karavi, le Bateau de pierre, gonfle sa voile et remorque son canot dans les chenaux du Nord-Ouest.

Cette presqu'île d'Aphiona est, à mi-longueur, entaillée d'une fissure profonde qui, de haut en bas et de part en part, la coupe presque en deux montagnes. Vue de profil par les marins de la haute mer ou par les habitants de la grande terre, cette masse calcaire présente en effet deux blocs inégaux. Vers le Nord, c'est un énorme dôme trapu qui tient aux schistes de la terre ferme. Vers le Sud, une fine aiguille surgit presque entièrement enchâssée dans les flots. Entre les deux blocs, le Porto Timone enfonce sa crique, et, parti de la grande mer, sur le flanc Ouest de la presqu'île, il semble passer à travers la roche jusqu'à la baie sur le flanc oriental. Pour franchir cette fissure et passer à pied sec du dôme sur l'aiguille, une mince bosse rocheuse maintient seule la communication. Le dôme tombe abruptement par une chute de cent mètres dans la fissure du Porto Timone.... Nous arrivons au bord de ce gouffre. Le petit port est sous nos pieds. Sans largeur (il n'a pas cent mètres de large), sans longueur (il n'a pas deux cents mètres de long), sans goulet qui le ferme (il est ouvert en plein aux vents d'Ouest), sans plages étendues (trois petits bateaux tirés sur les pierres coupantes rempliraient son fond rocheux), ce port n'est qu'un couloir de mer, un méchant fjord; il ne peut offrir aux flottes phéaciennes ni bassin à flot ni remises à sec. Et ce port est unique. Car la rive de la presqu'île sur la baie n'est échancrée que d'une anse minuscule où, difficilement, le plus petit de nos canots trouverait un refuge. Et l'on ne saurait donner le nom de port à la baie de Saint-Georges tout entière, à cette gigantesque baie (je parle comme les marins homériques), presque circulaire, longue et large de deux kilomètres, cerclée de sables vers la terre, mais ouverte, largement ouverte vers le plein sirocco : c'est une rade foraine au gré des marins primitifs, sans la moindre fermeture; son entrée a trois kilomètres de large. Et

1. Cf. le carton géologique dans la carte de Partsch, *op. laud.*

la Ville d'Alkinoos, la « Ville haute » à la mode du temps, disposerait à coup sûr d'un espace commode pour le troupeau de ses cases et les fortifications de son acropole, sur les pentes et le sommet de l'aiguille du Sud. Mais où trouver la place de l'agora pavée et du Poseidion entre les deux ports? Le fond de Porto Timone est une colline de roches qui de l'autre côté plonge dans la baie: sur cet isthme aigu, partout des roches abruptes; nulle surface aplanie, nul espace même médiocre pour les dalles de l'agora. Où trouver encore les champs et les jardins du faubourg et la source dans le bois sacré d'Athèna? nulle verdure; pas un coin de terre arable; pas même une terrasse possible pour supporter les jardins du roi. Et par où tracer la route carrossable qui, de la ville, doit conduire Nausikaa jusqu'aux lavoirs du fleuve? Voilà bien, à quelques kilomètres d'ici, le Megapotami, qui vient aboutir en face de nous, sur l'autre rive de la baie Saint-Georges. Et voilà bien encore, au fond de cette baie, la plage unie de sables et de graviers où le char courrait à l'aise, où le linge sécherait au soleil. Mais cette plage ne cerne pas toute la baie et ne vient pas jusqu'auprès de Porto Timone; la montagne d'Aphiona interpose brusquement le flanc de sa muraille abrupte, accore, infranchissable : « Porto Timone, disent les *Instructions nautiques*, est accessible aux bateaux ». Mais il est inaccessible aux voitures. Les gens d'Aphiona viennent parfois s'y fournir de poissons et de contrebande, quand par hasard un caboteur battu des vents relâche ou échoue : pour descendre jusqu'à la mer, les terriens ont dû creuser dans la roche une échelle de pierres, un escalier de marches artificielles, où seuls leurs petits ânes peuvent s'aventurer : une voiture, aussi légère qu'on l'imagine, serait brisée au premier échelon, et du haut des falaises l'équipage roulerait dans la mer profonde....

Si les mots odysséens veulent dire quelque chose, ils ne peuvent sûrement pas convenir à ce site. C'est grand dommage pourtant. A vue de carte, l'endroit m'avait plu. Le Karavi tout proche, le Megapotami sur l'autre rive de la baie, la plage du fond, la ville haute du bout, les falaises des caps voisins, les îlots et roches du petit groupe des Kravia tout proches : à vue de carte, de loin, tout semblait convenir.

J'avoue que nous revenons un peu déçus. Il faut remonter péniblement de Porto Timone vers le village d'Aphiona par le long escalier de roches. Voici le plateau du sommet et les ruines de la batterie française : quel étrange séjour pour les paysans de Champagne ou d'Auvergne oubliés par l'Empereur sur ces rochers!... Le village est désert. Hommes, bêtes et femmes sont partis labourer les pentes de schistes sur la grande terre. En quittant Aphiona, nous nous égarons dans le dédale de ces collines. Nous retrouvons à grand'peine enfin la voiture qui nous ramène vers le col de Panteleimon et vers la ville de Corfou. Derrière nous, dans le soleil couchant, sur la mer calme, plate, moirée de larges courants, irisée comme un verre antique, le Karavi, le Bateau de pierre, continue de voguer immobile.



FIG. 64. — LES PORTS DES PHÉACIENS
Photogravure d'après la carte marine n° 3052.

*
* *

Il ne faut pas courir si loin à la recherche des ports d'Alkinoos. Il suffit d'ouvrir nos cartes marines. Le service hydrographique anglais a pris la peine de nous dessiner un commentaire topographique de toute la description odysséenne. Les hydrographes français ont copié la carte anglaise. Prenez donc la feuille n° 3052 de notre service hydrographique : le carton de droite vous offrira les deux ports d'Alkinoos sous les noms de Port Alipa et Port San Spiridione. C'est dans la Mer Sauvage la baie de Liapadais, sous le château Saint-Ange et sous la pointe d'Arakli, dernier massif de la chaîne du Pantokrator vers l'Occident. Les trois cents mètres du Saint-Ange et les cinq cents mètres de l'Arakli tombent à pic dans la baie dont ils forment la côte Nord. Mais au-devant de leurs derniers ressauts deux îles rocheuses sont attachées à la terre par deux isthmes de sables, et un contrefort de la montagne pointe dans la vague sa longue lance aiguë. Par ces îles et par cette lance, deux petits ports jumeaux sont dessinés. Le plus grand à l'Est a le nom d'Alipa, le plus petit à l'Ouest a le nom de San Spiridione. Prenez la carte : tous les mots du texte odysséen s'y appliqueront d'eux-mêmes. L'île ou presqu'île extérieure, au bord de la haute mer, porte aujourd'hui le monastère de Palaio-Castrizza, dont elle a reçu le nom. L'île ou presqu'île intérieure, entre les deux ports qui la flanquent, est la place désignée pour une ville haute à la mode homérique, pour une ville de navigateurs sur une côte étrangère, pour un vieil *emporion* sur un îlot parasitaire. De chaque côté de la ville, les « deux beaux ports » à l'étroit goulet et aux nombreuses remises viennent finir, au pied des monts, en plages sablonneuses. Port Alipa surtout semble dessiné d'après le texte odysséen. Son goulet n'a que trois cents mètres de large et les navires doivent prendre garde aux roches acérées qui l'étranglent. Mais derrière cette entrée, une triple rade se creuse et ses trois bras en feuille de trèfle sont divisés par des jetées de roches en de multiples compartiments,



FIG. 65. — Le goulet de Port Alipa[1].

1. Photographie de Mme V. Bérard.

que terminent des pentes de sables. Chaque vaisseau peut avoir sa remise sèche ou sa cale mouillée. La nature a fait ici le travail de compartiments que l'homme fait ailleurs, — cf. le port athénien de Munychie, — pour dresser des boxes dans les écuries de ses coursiers de la mer. Au pied de la ville haute, sur l'isthme entre les deux ports, une plaine s'étend pour recevoir l'agora dallée. Si la réalité correspond vraiment à cette carte de nos marins, nous avons ici la ville et les beaux ports d'Alkinoos.... Mais il ne faut pas s'en rapporter à la vue des cartes.

Avril-mai 1901. — La promenade vers Palaio-Castrizza est une excursion de touristes que tous les guides recommandent. Depuis la ville de Corfou, il faut trois ou quatre heures en voiture, et la route, construite au temps de l'occupation anglaise, est charmante. C'est d'abord au long du détroit, dans la plaine verte ou sur les collines chargées d'olivettes, la grand'route que nous avons déjà suivie vers Panteleimon et vers Aphiona. Mais bientôt, quittant cette route qui poursuit vers le Nord, nous tournons à l'Ouest et, de loin, nous longeons sur notre droite l'âpre muraille du Pantokrator. Un charmant pays vallonné en borde le pied. De ses vieilles olivettes, de ses plainettes closes, de ses petits lacs dormants, de ses marais verdoyants, de ses grasses terres de labour, cette plaine ondulée remplit tout le centre de l'île, entre la muraille du Pantokrator et la chaîne côtière de l'Occident. La route est une allée de parc anglais. Sans jamais forcer le passage par des tranchées ou des remblais, elle contourne doucement les collines et les vallons creux. Elle court sous les vieilles olivettes qui dressent très haut leurs panaches d'argent. Elle se mire au pourtour des lacs dont le miroir terni, voilé d'écumes et de longues herbes, s'efface au fond d'un cadre de cyprès. La haute barrière du Pantokrator avec ses roches surplombantes et ses villages suspendus ferme l'horizon de droite. A gauche et devant nous, la chaîne bordière de la côte occidentale, longue sierra[1] moins haute mais presque aussi ardue, se dresse à pic sur la vallée marécageuse de Ropa et nous cache la Mer Sauvage. Perpendiculaire à l'axe du Pantokrator, cette Sierra dentelée vient buter contre lui. Leurs masses confondues ne laisseraient aucun passage, n'était la brèche d'un torrent, qui dans la roche s'est taillé une porte monumentale. C'est par ce défilé, entre deux montants gigantesques de pierre fendue, que la route atteint la Mer Sauvage au fond de la baie de Liapadais. Nous entrons dans le pays des Phéaciens. Le voici devant nos yeux. La carte marine ne nous a pas trompés.

Les pentes de l'Arakli et du château Saint-Ange font à la baie une côte de fer, déchiquetée de roches. A mi-pente, à trois cents mètres au-dessus de la mer, l'Arakli porte une terrasse où se sont groupées les maisons du petit bourg de Lakonais : au bord de l'eau, la muraille droite est flanquée d'un talus, et sur

1. Pour la commodité du récit, je réserverai le nom de *Sierra* à cette chaîne qui borde la Mer Sauvage.



FIG. 66. — LA VILLE D'ALKINOOS

Photographie de Mme V. Bérard.

Au premier plan : la grande courbure et les plages de Port Alipa. Au second plan : à droite, les pentes de l'Arakli ; au centre, l'isthme de l'Agora avec sa maison blanche ; à gauche, la montagne semi-insulaire qui portait la Ville. Au troisième plan, la butte de Palaio-Castrizza est cachée derrière la Ville ; mais on aperçoit la Mer Sauvage au centre et, sur la droite, le dôme du Saint-Ange.

ce talus la route en corniche serpente entre les olivettes. Le mont Saint-Ange, plus abrupt, plonge dans la mer sans fond. Son dôme se reconnaît au loin avec les ruines qui le couronnent. Voici le port Alipa et sa triple feuille de trèfle : de jolies plages de sables le festonnent tout autour. Dans la mer, en face de nous, se dresse la haute montagne insulaire qui ne tient à la côte que par l'isthme entre les deux ports. Les cartes marines ne sont qu'en un point inexactes, et légèrement. Sur cet isthme, entre les deux ports, elles indiquent par des hachures assez fortes une colline allongée qui unirait les pentes de la montagne insulaire aux dernières pentes de l'Arakli. Cette colline n'existe pas. L'isthme est plat, au raz de l'eau, sans une élévation, sans une bosse[2]. De la plage sablonneuse de Port Alipa au fond sablonneux de San Spiridione, il va tout uni, portant une petite plaine de blés et d'olivettes. Au delà de San Spiridione, il se poursuit encore jusqu'à la Mer Sauvage pour unir à la côte le mont de Palaio-Castrizza, si bien que le regard peut suivre cette enfilade d'isthmes bas depuis Port Alipa jusqu'à San Spiridione et jusqu'à la Mer Sauvage.



Fig. 67. — La route en corniche...[1].



Fig. 68. — L'isthme est plat...[3].

Port Alipa est le grand port. San Spiridione est beaucoup plus petit. Mais derrière un goulet de roches, il a aussi de spacieuses pentes de sables, où toute une flottille primitive remiserait ses navires. Les moines du couvent de Palaio-Castrizza y ont leurs deux canots échoués. C'est leur seul mouillage. Car la plage foraine qui borde la

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Sur la reproduction de la carte marine que je donne ici, j'ai corrigé cette inexactitude.
3. Photographie de Mme V. Bérard.

Mer Sauvage est semée de roches et de cailloux, garnie sur son front de rocs et de récifs, déchirée sur ses flancs d'écueils et de falaises, et sans trêve la mer y pousse une houle gémissante. Sur les pointes et contre les parois de fer, la moindre embarcation court le risque d'être éventrée ou broyée. Cette anse extérieure n'est pas un port. Le couvent de Palaio-Castrizza n'est pas entre deux beaux ports. Il n'occupe pas l'emplacement de la ville phéacienne. C'est Alipa et San Spiridione qui sont les beaux ports et c'est la montagne entre eux qui dut porter la Ville d'Alkinoos. La raide et petite butte de Palaio-Castrizza ne saurait d'ailleurs porter une ville : ses flancs abrupts, à grands renforts de terrasses, ont seulement quelques jardins et quelques oliviers; sur le sommet aplani, le couvent et sa petite église n'ont pu trouver place qu'en débordant de toutes parts les lèvres du roc. Cette butte médiocre ne put jamais offrir d'utilité qu'aux vigies indigènes. Un poste ou une forteresse surveillaient de là les immensités de la mer occidentale pour annoncer les pirates et les flottes ennemies. Encore le château Saint-Ange offrait-il en cela plus de commodités. Du haut de ses 330 mètres, son promontoire avancé et dégagé dépasse tout l'alignement et domine toutes les falaises de la côte occidentale. C'est au Saint-Ange vraiment qu'est la guette et la forteresse des indigènes. Palaio-Castrizza, à ses pieds, n'est que la succursale, l'échelle de ravitaillement pour la garnison de ce haut lieu, et c'est le sanctuaire pour les marins de passage....



Fig. 69. — Port San Spiridione[1].



Fig. 70. — Du côté de San Spiridione, les sables...[2].

Nous avons contourné le fond de Port Alipa. Nous arrivons sur l'isthme qui

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

s'étend entre les deux ports, au pied du mont des Phéaciens. La plainette de l'isthme a deux cent cinquante à trois cents mètres de long, d'un port à l'autre, et cent cinquante à deux cents mètres de large, entre le pied des deux montagnes insulaire et côtière. Du côté de Port Alipa, la plainette est ombragée d'olivettes qui viennent jusqu'aux sables. Du côté de San Spiridione, les sables et les champs de blé lui font une large esplanade découverte.

ἔνθα δέ τέ σφ' ἀγορὴ καλὸν Ποσιδήιον ἀμφὶς
ῥυτοῖσιν λάεσσι κατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα,
ἔνθα δὲ νηῶν ὅπλα μελαινάων ἀλέγουσιν
πείσματα καὶ σπεῖρα καὶ ἀποξύνουσιν ἐρετμά[1].

Voilà bien « l'agora autour du beau Poseidion, l'agora nivelée et dallée de grandes pierres, où les Phéaciens réparent les agrès de leurs vaisseaux calfatés, les câbles et les voiles, et où ils rabotent le plat de leurs rames ». Les Phéaciens n'ont pas ici leurs chantiers de construction. Leurs vaisseaux ne sont pas tirés jusqu'en cette agora. Les navires demeurent à l'ancre ou sur la pente de halage; mais on apporte ici les agrès endommagés : ici les équipages, assis ou accroupis sur les dalles, réparent qui sa voile ou son mât, qui ses cordages ou ses rames. C'est le spectacle qu'offrent encore les quais dallés de nos petits ports méditerranéens. Allez un soir d'été sur la marine d'Amalfi (on verra bientôt pourquoi je prends en exemple ce port napolitain, jadis grande cité maritime, aujourd'hui simple mouillage de pêcheurs). Au pied de la montagne abrupte, sur la plage circulaire de sables et de cailloux, à l'écart du flot qui brise, les bateaux sont tirés. Devant la ligne des maisons de la basse ville, une esplanade dallée s'avance qui sépare la plage en deux pentes. Sur ces dalles, les femmes accroupies tricotent leurs bas ou pouillent leurs enfants, et les hommes raccommodent leurs voiles, réparent leurs filets, tressent un cordage ou reclouent les tronçons d'une rame brisée. Pour ces menus travaux que le matelot fait ainsi, il faut une esplanade dallée où l'on puisse s'asseoir. Dans le sable mouillé ou sur les cailloux du bas, on calfate le navire tiré à sec; on change les pièces du bordage ou du gouvernail; on nettoie la carène : les travailleurs debout circulent autour de la coque....

En travers de notre isthme, il est donc facile de rétablir en imagination le dallage de grandes pierres et l'esplanade semblable aux quais ou aux rues napolitaines. Le peuple des matelots y travaillait assis, accroupi, vautré : non dallée, cette terre meuble fût bientôt devenue de la boue sous les pieds et sous les cordages sortant de la mer et chargés d'eau.... Le beau Poseidion n'existe plus. Il en reste pourtant un souvenir. Comme tant d'autres Poseidia antiques, il fut remplacé sans doute par une chapelle de Saint-Nicolas. Mais le grand saint, malgré sa puissance, ne put tenir longtemps sur cette plage infestée de

1. *Odyss.*, VI, 266-269.

pirates mécréants. Les Turcs ou les Barbaresques le chassèrent. Il s'enfuit à mi-côte de la montagne insulaire, et la carte marine indique les ruines de sa chapelle (*Ruines* sur notre carte). Il resta là durant de longs siècles. Les marins chrétiens montaient jusque chez lui et l'entretenaient d'icônes et de cierges. Aujourd'hui la sécurité des mers lui a permis de redescendre. Les moines voisins, qui prenaient soin de son autel et qui touchaient ses revenus, l'ont ramené en un site plus commode. Au pied de leur couvent, sous la roche de Palaio-Castrizza, sur le bord même de leur mouillage de San Spiridione, ils ont construit sa chapelle neuve où ils ont apporté ses vieilles icônes. C'est là qu'il faut chercher le Poseidion des marines actuelles. La chapelle du mont est en ruines. Le Poseidion de l'isthme est sans doute enfoui.



Fig. 71. — La pente vers San Spiridione[1].

Nous montons à la Ville d'Alkinoos. La montagne insulaire dévale du côté de l'isthme en une pente assez raide, mais non pas abrupte. Du côté de San Spiridione surtout, le champ d'oliviers monte en talus jusqu'à mi-côte ; puis des terrasses superposées soutiennent de maigres jardinets de céréales qui, de marche en marche, s'étagent jusqu'au sommet. Tout en haut une esplanade de roche nue porte les ruine d'une chapelle (*Église* sur la carte marine) de Saint-Georges. Du côté du port Alipa, la chute est beaucoup plus brusque. Entre la mer et l'esplanade du sommet, c'est presque une falaise droite avec un sentier en échelle qui conduit aux ruines de Saint-Nicolas (*Ruines* sur la carte marine). Tel quel, ce flanc de montagne se prête à l'érection d'une de ces villes hautes que nous avons vingt fois décrites



Fig. 72. — La chute vers Alipa[2].

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

et que les corsaires ou navigateurs francs connaissent jusqu'à nos jours dans les mers levantines. En bas, la plage et les vaisseaux bordent l'agora, où les étrangers étalent leurs marchandises, près des sanctuaires où les indigènes adorent les dieux marins. Sur la pente, le troupeau serré des cases monte de terrasse en terrasse, le toit plat de l'une servant de cour à l'autre plus élevée. Au sommet, le palais du roi, de l'aga ou de l'évêque domine. Les géographes de l'Expédition de Morée nous ont décrit dans la Syra de leur temps notre Ville d'Alkinoos :

La ville de Syra, sur une montagne à l'Est de l'île, occupe l'emplacement de l'ancienne Syros. Elle se distingue en ville haute et en ville basse : la ville haute est le séjour de la bourgeoisie et des administrateurs; la ville basse est celui des marchands. Les habitants, en grande partie, sont des réfugiés ou des pirates, qui furent obligés de quitter la Grèce pour se soustraire à l'oppression des Turcs, et cette population, par son industrie et son commerce, a donné à la ville une importance qu'elle était loin d'avoir avant les dernières guerres. La ville haute est construite sur une montagne conique et entièrement isolée. On n'y arrive que par une pente rapide et difficile à gravir; les rues en sont fort étroites et fort sales. A la cime est une petite église catholique grecque avec une terrasse, d'où l'on découvre une partie des îles environnantes, ce qui forme un coup d'œil admirable[1].

De la terrasse d'Alkinoos, où nous sommes montés, la vue n'est pas moins admirable. La Mer Sauvage se découvre, mordant partout de son écume cette côte de fer. Les promontoires accores, les falaises déchiquetées, les pointes avançantes retentissent du gémissement des flots. La grande houle du Sud couvre et découvre les dents des écueils. De partout montent le hurlement et la fraîcheur de la vague déchirée, tandis qu'au sein des rocs la nappe souriante des deux petits ports balance son murmure sur le sable des anses. Dans son ensemble, cette baie de Liapadais apparaît murée de hautes montagnes. Tout autour, c'est une margelle continue de monts sourcilleux, qui commence aux gigantesques falaises du château Saint-Ange, se poursuit par la muraille de l'Arakli, contourne au long de la côte occidentale toute la grande île et s'en va là-bas vers le Sud, jusqu'au mont Kurkuli (363 mètres), d'où se précipitent dans la mer les falaises du cap Plakka. De cap en cap, cette margelle encercle la mer sans laisser un passage. D'ici, du moins, rien ne laisse soupçonner la porte des roches qu'emprunte la route des terriens au pied du Pantokrator et que nous avons franchie tout à l'heure pour entrer en Phéacie. Le pays des Phéaciens « est couvert tout autour d'une haute montagne », comme dit l'*Odyssée* :

... μέγα δ' ἧμιν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψειν[2].

Le poète a entendu ou lu une exacte description de ce puits et de sa margelle, et il l'a reproduite à sa mode ordinaire : de ce détail minutieusement exact, il a tiré une belle histoire; de même que Poseidon pétrifie le vaisseau des Phéaciens

1. *Expéd. de Morée*, p. I.
2. *Odyss.*, XIII, 177.

pour expliquer la présence du Karavi, du Bateau de pierre, au Nord de cette côte corfiote, — de même le dieu « recouvre, tout autour, d'une haute montagne », cette baie profonde, presque inaccessible aux terriens. Et d'autres mots de l'*Odyssée* encore prennent ici toute leur valeur. Les Phéaciens « habitent à l'écart, sur la mer sauvage »,

οἰκέομεν δ' ἀπάνευθεν πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ.

Ils ne sont pas au milieu des insulaires, au cœur de l'île, mais loin des hommes. au bout de cette terre. Nul voisin ne les tracasse, puisqu'ils n'ont vraiment pas de voisins :

ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος...
ἀνδρῶν τηλεδαπῶν ἐπεὶ οὔ τινες ἐγγύθεν εἰσίν[1].

Du côté de la mer, leur ville, défendue par les écueils et les falaises, n'a rien non plus à redouter : « Il n'est pas encore né le pirate qui ravagera la terre des Phéaciens »,

οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ διερὸς βροτός, οὐδὲ γένηται,
ὅς κεν Φαιήκων ἀνδρῶν ἐς γαῖαν ἵκηται
δηιοτῆτα φέρων[2].

La terrasse abrupte d'Alkinoos tombe à droite et à gauche sur les goulets des deux ports. Une chèvre oserait à peine s'aventurer dans ces pierres coupées. Mais, sur l'autre façade, vers la haute mer, la descente est moins dangereuse. A travers les blocs éboulés, parmi les cailloux roulants, un sentier descend vers le large jusqu'à l'extrême promontoire du Sud, et gagne le bord de l'eau. Sur le terrain même, on peut suivre les allées et venues des personnages odysséens. Conduit par Nausikaa, Ulysse est venu du fleuve au bois sacré d'Athèna. Ce bois et sa fontaine ne sont éloignés de la ville que de la distance où peut porter la voix. Ulysse s'est arrêté là tandis que Nausikaa rentrait seule en ville. Puis le héros a repris sa route et s'est avancé vers la ville. Comme il allait y pénétrer, Athèna s'offre à lui sous la forme d'une jeune fille allant à la fontaine. Elle enveloppe le héros d'un nuage qui le dérobe aux yeux des Phéaciens. C'est ainsi qu'il peut traverser la ville sans encombre. Fleuve; bois sacré d'Athèna; fontaine où les filles vont puiser de l'eau : nous retrouverons tout à l'heure ces trois étapes du héros. Mais le voici en bas de la ville; il pénètre dans l'isthme ; il admire les deux ports et les vaisseaux tirés à sec, l'agora et les hautes murailles des Phéaciens,

θαύμαζεν δ' Ὀδυσεὺς λιμένας καὶ νῆας ἐίσας
αὐτῶν θ' ἡρώων ἀγορὰν[3] καὶ τείχεα μακρὰ
ὑψηλά[4].

1. *Odyss.*, VI, 203, 205, 279.
2. *Odyss.*, VI, 201-203.
3. *Odyss.*, VII, 42-45.
4. La plupart des éditions donnent ἀγορὰς qui est une faute évidente : partout ailleurs on ne parle que de l'*agora* des Phéaciens.

Toujours drapé dans son nuage, Ulysse monte au palais d'Alkinoos. Il y trouve l'hospitalité. Le lendemain Alkinoos le mène à l'agora et à l'assemblée des Phéaciens qui se tient auprès des vaisseaux,

Φαιήκων ἀγορὴν δ', ἥ σφιν παρὰ νηυσὶ τέτυκτο[1].

Les voici qui descendent vers l'isthme et vont s'asseoir sur les pierres polies. L'assemblée se tient là, entre les deux ports. On décide de mettre un navire à flot et de l'armer pour reconduire Ulysse. L'équipage saute dans le sable, tire le navire à la mer, dresse le mât, fixe les voiles, attache les rames aux tolets et sort le vaisseau du port : ils le mouillent en dehors du goulet, en haute mer, vers le Sud,

αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,
νῆα μὲν οἵ γε μέλαιναν ἁλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν,
ἐν δ' ἱστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἱστία νηὶ μελαίνῃ,
ἠρτύναντο δ' ἐρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν
[παντα κατὰ μοῖραν· ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν]
ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήν γ' ὥρμισαν[2]....

Je n'ai pas traduit le vers 54 que les éditeurs mettent entre crochets et s'accordent à reconnaître interpolé. Ils ont grand'raison. L'interpolateur maladroit n'a pas réfléchi à la manœuvre habituelle des bateaux homériques. Pour sortir du port, jamais « on n'ouvre les voiles » comme dit ce vers 54. Mais on sort à la rame : le port est couvert de la brise et c'est en pleine mer seulement qu'on peut hisser la voile et la déployer.... Au vers 55 les deux mots ἐν νοτίῳ ont embarrassé traducteurs et commentateurs. Sur la carte ou sur le terrain, le sens de ce vers apparaît clairement. Du fond de Port Alipa ou de San Spiridione, les rameurs amènent le vaisseau gréé, mais non chargé, à l'entrée du goulet. C'est la manœuvre que nous connaissons bien : au départ d'Ithaque, l'équipage de Télémaque l'a faite. Ils sortent un peu du goulet afin d'être prêts à ouvrir leur voile et à lever l'ancre quand surviendra la brise de terre après le coucher du soleil. Jusqu'à dix heures du soir, ils vont donc rester mouillés en haute mer, ὑψοῦ, *in altum*, traduirait Virgile. Leur vaisseau est amarré non pas à une boucle du quai, mais à un trou du rocher,

... πεῖσμα δ' ἔλυσαν ἀπὸ τρητοῖο λίθοιο[3].

Ils sont à l'extrême promontoire, dans le Sud des ports et de la ville, ἐν νοτίῳ. Les commentateurs se torturent l'esprit pour ne pas comprendre ces mots[4] : « *Notion*, disent les uns, signifie *humide* parce que le Notos, le vent du Sud-Est, amène la pluie : ἐν νοτίῳ signifie donc *dans l'humide* ». Les Phéaciens

1. *Odyss.*, VII, 5.
2. *Odyss.*, VII, 50-54.
3. *Odyss.*, XIII, 77.
4. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.

mouilleraient leur vaisseau dans la mer humide, comme dit M. de la Palisse; mais le poète odysséen ne parle pas comme M. de la Palisse. « *Notion*, disent quelques autres (on ne sait pourquoi) désigne le point où ne souffle aucune brise violente. » Jamais *notion* n'a eu cette signification et c'est précisément le contraire d'un endroit couvert que voulaient atteindre nos gens en faisant cette manœuvre; car ils veulent sortir du port abrité et venir chercher au bord de la mer ouverte les premiers souffles de la brise de terre.... Le scholiaste ancien a raison : « *Notion* est la partie Sud-Est, la partie du Notos, τῷ πρὸς νότον μέρει. »

Nos marins parlent encore des vents de la partie Nord, des vents de la partie Sud, etc. Les marins de l'antiquité devaient parler le même langage et ils donnaient les noms de *boreion* à la partie du *bora*, de *zephyrion* à la partie du *zéphyre*, de *notion* à la partie du *notos*. Dans l'onomastique ancienne, ces noms sont demeurés aux caps et aux mouillages dirigés vers telle ou telle pointe de la rose des vents : la Cyrénaïque avait son promontoire *Boreion*; la même Cyrénaïque, la Crète, Chypre, la Cilicie, la Karie et vingt autres côtes avaient leur cap *Zephyrion*; Kolophon avait son port *Notion* situé en effet dans le Sud de la ville continentale et tourné vers le Sud. Hérodote appelle *notia*, νοτία θαλάσση, la Mer du Sud qui s'ouvre au Sud-Est de l'Égypte et du monde connu, au delà de la Mer Rouge : c'est notre Océan Indien[1]. Ἐν νοτίῳ désigne donc purement et simplement la partie Sud-Est. Les Phéaciens sortis du port conduisent leur vaisseau à l'extrême promontoire, au bord de la haute mer, dans la partie Sud-Est.

Prenez seulement la carte et les *Instructions nautiques* : « Les deux ports Alipa et San Spiridione, *ouverts au Sud*, sont accessibles seulement aux caboteurs et aux bateaux de pêche[2]. » De ces ports ouverts au Sud, nos matelots sortent donc vers le Sud et ils mouillent leur bateau dans la partie Sud-Est. Puis ils laissent quelques hommes de garde à bord. Les autres débarquent et gravissent le sentier fort raide, qui, parti de l'extrême promontoire Sud, grimpe jusqu'à la ville par la façade maritime. Ils viennent dans le palais d'Alkinoos prendre leur part du festin et des réjouissances.... Ulysse et Alkinoos, pendant cette manœuvre, sont remontés de l'agora jusqu'au palais, à travers les ruelles de la ville qui couvrent l'autre façade du rocher. Tous les seigneurs et notables armateurs de Phéacie les accompagnent. On rentre au palais. On y retrouve bientôt l'équipage du bateau, dont les hommes ont grimpé le sentier de la falaise. On rôtit douze moutons, huit cochons et deux bœufs. On fait l'un de ces festins pantagruéliques auxquels s'habituent les estomacs des marins à terre. On boit. On chante. Puis tous redescendent, à travers les ruelles de la ville, jusqu'à l'agora. Le peuple fait cortège. Les jeux commencent auprès de l'agora, dans la plaine de l'isthme : « Là s'étendait, depuis la borne, un champ de

1. Cf. Pape Benseler, *Wörterb. Eigen.*, s. v.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 21.

courses et tous ensemble volaient rapidement en remplissant la plaine de poussière »,

τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· οἱ δ' ἅμα πάντες
καρπαλίμως ἐπέτοντο κονίοντες πεδίοιο[1].

Puis on envoie chercher la lyre, que Démodokos a laissée ici en haut, dans le palais, et l'on se met à danser. Les neuf magistrats qui président aux jeux font aplanir l'aire [de sable ou de terre] et bien élargir le cercle,

λείηναν δὲ χόρον καλὸν δ' εὔρυναν ἀγῶνα[2].

On danse « sur la terre nourricière », dans les olivettes du bas,

ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ[3].

Puis on remonte au palais d'Alkinoos où les hérauts apportent les présents que chacun des douze rois de Phéacie offre au noble étranger. On fait un nouveau festin, après lequel Ulysse entreprend le récit de ses aventures. La nuit vient; mais l'auditoire charmé ne veut pas aller dormir avant la fin de ce récit.... Le départ est remis au lendemain. Alkinoos décide alors que chaque roi donnera encore à Ulysse un grand trépied et un bassin, et tous vont se coucher. Le lendemain chacun apporte son trépied au vaisseau : ils dégringolent tous par le sentier de la falaise jusqu'au vaisseau mouillé sous l'extrême promontoire. La descente est rapide et ils sont vite arrivés, avec leur charge de bronze,

νῆάδ' ἐπεσσεύοντο φέρον δ' εὐήνορα χαλκόν[4].

Alkinoos est venu en personne : c'est lui qui fait arrimer ces objets encombrants sous les bancs des rameurs. Ensuite tous, par le même sentier, remontent au palais où l'on passe la journée en festins et en musique. Ulysse ne partira que le soir, après le coucher du soleil, au lever de la brise de terre.... Quand le soleil tombe à l'horizon, on échange les toasts. Ulysse porte la santé de la reine et de la famille royale; puis il prend congé de ses hôtes. Il les a priés sans doute de ne pas se déranger, pour le reconduire jusqu'au bateau : la nuit est noire et le sentier de la falaise est fatigant, surtout à remonter; Ulysse d'ailleurs connaît le chemin. Alkinoos et les rois ne l'accompagnent donc pas. On lui donne seulement un laquais qui marchera devant et guidera ses pas à la descente, jusqu'au croiseur et jusqu'au bord de l'eau,

τῷ δ' ἅμα κήρυκα προΐει μένος Ἀλκινόοιο
ἡγεῖσθαι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης[5].

1. *Odyss.*, VIII, 122-123.
2. *Odyss.*, VIII, 260.
3. *Odyss.*, VIII, 378.
4. *Odyss.*, XIII, 19.
5. *Odyss.*, XIII, 64-65.

La bonne reine Arété envoie aussi ses trois chambrières, qui portent chacune un présent. On *descend* au croiseur et à la mer, par le rapide sentier,

αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,

Ulysse s'embarque et le bateau part.

Il semble donc que le palais d'Alkinoos occupait, au sommet de la montagne insulaire, cette plate-forme où nous sommes assis et où se dressent encore les ruines de la chapelle Saint-Georges. Ulysse a frôlé ces roches de l'esplanade sur lesquelles nous venons de nous asseoir. C'est ici qu'aboutissent les deux routes ou sentiers qui, devant et derrière nous, montent de l'isthme et de la pleine mer. Venu de la mer, le sentier de la falaise est actuellement un casse-cou assez dangereux. On peut encore le suivre jusqu'au bord de l'eau. Mais il faut avoir le pied et la tête solides : la pente est un éboulis de cailloux roulants et le miroir des eaux donne un peu le vertige. Au temps d'Alkinoos, ce sentier était mieux entretenu : les Phéaciens avaient sans doute ici un escalier, une échelle de roches, toute semblable à l'escalier actuel des gens d'Aphiona pour descendre vers leur Porto-Timone : les deux sites sont en ceci exactement pareils ; mais la voiture de Nausikaa pouvait emprunter une autre route et n'avait pas à descendre cette échelle.... Venue de l'isthme, cette autre route est plus aisée : nos cartes marines l'indiquent encore. Elle gravit en lacets la façade terrienne de notre mont. On imagine sans effort qu'avec un petit travail de remblais et de terrassements, elle peut demain redevenir une route carrossable : c'est par là que, du palais vers l'agora et réciproquement, est descendu et remonté le char de Nausikaa. Aux deux bords de cette route, la ville des Phéaciens étageait sur la pente ses cases et ses ruelles. Le fouillis des petites terrasses et des cultures couvre cette pente aujourd'hui : il est impossible de juger si quelque endroit de fouille pourrait être fructueux. Ni sur la pente, ni sur l'esplanade, nulle part, une ruine antique n'apparaît. Mais partout de petits murs en pierre sèche, des pierres éboulées, des carrés de fondations prouvent que récemment encore ce site garda quelques occupants. Au XVIII[e] siècle, quand l'ingénieur de la marine française, Bellin, publie sa *Description du Golphe de Venise et de la Morée* (1771), les renseignements vénitiens dont il se sert lui disent : « Le territoire d'Agiru (c'est le nom vénitien du canton occidental de Corfou), qui est vers le Couchant, fournit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y avait autrefois une ville bâtie dans une presqu'île, à l'endroit où est présentement un couvent de religieux qui ont une église dédiée à la sainte Vierge (c'est notre couvent de Palaio-Castrizza) : cette ville a été détruite par les Africains[1]. » Ces descentes des Africains chassèrent les habitants du rivage. Leur bourg de Lakonais alla se percher dans la montagne bordière, sur cette terrasse inaccessible, au haut de ces roches coupées qui dépassent 200 mètres d'altitude. Aujourd'hui

1. Bellin, p. 147.

les insulaires reprennent confiance. Quelques huttes sont déjà redescendues au pourtour de la baie. Dans les sables de Port Alipa, tout au bord de la mer, une maison de pierres blanches apparaît au milieu des olivettes : un caïque mouillé dans le port charge des olives et du vin...

De terrasse en terrasse, nous redescendons la pente vers l'isthme. Des ruines de la chapelle Saint-Georges nous allons d'abord aux ruines de la chapelle Saint-Nicolas, qui sont à mi-côte. Puis nous atteignons les premières olivettes de l'isthme, tout en bas.

L'isthme traversé, nous voici sur les plages de San Spiridione, qui bientôt nous conduisent au pied de l'îlot de Palaio-Castrizza. Près de la baie, la nouvelle chapelle de Saint-Nicolas abrite son pauvre toit sous une roche surplombante. Le saint n'est pas très riche : deux canots échoués et un caïque défoncé peuplent seuls un coin de son mouillage. Quelque jour prochain, les gens de Lakonais abandonneront leur perchoir et le saint connaîtra des jours meilleurs.... Nous remontons enfin sur l'îlot de Palaio-Castrizza qui, de l'autre côté de Port San Spiridione, fait pendant à l'îlot des Phéaciens et surgit brusquement des sables. Dans la falaise abrupte, la route du couvent a péniblement entaillé ses lacets : partout la roche affleure et pourtant ce rocher de Palaio-Castrizza est un merveilleux jardin. Quelques puits creusés par les moines, quelques terrasses pour soutenir un peu de terre, des rigoles pour amener l'eau d'irrigation et recueillir les pluies marines : et tout aussitôt la roche se couvre de verdures luxuriantes. Protégé des vents du Nord par la haute margelle de ses montagnes; ouvert aux vents d'Ouest que la traversée de la grande mer charge d'humidité; rafraîchi par les brumes que les vents du Sud-Est amènent souvent avec eux[2], ce coin de *Riviera* corfiote est un bouquet d'arbres. Les moines, outre leurs olivettes fleuronnées de cyprès, ont à l'entrée du couvent un jardin merveilleux d'amandiers, de poiriers, de vignes, de cerisiers, de pommiers, de pruniers et de néfliers du Japon; dans la verdure des branches pliant sous le faix, brillent les oranges



Fig. 73. — L'îlot de Palaio-Castrizza[1]....

1. Photographie de Mme V. Bérard.

2. Cf. *Instruct. naut.*, n° 708, p. 13 : « Le vent du S.-E., que les Italiens appellent sirocco, vient dans l'Adriatique et se propage dans toute sa longueur; il n'est réputé dangereux qu'à cause des brumes épaisses qui l'accompagnent et de la grosse mer qu'il soulève; en quelque saison qu'il souffle, les terres se couvrent de brumes. »

d'or : l'enclos est fait de murs et de roches à pic que les raquettes des cactus et la retombée des vieux figuiers ensevelissent.

Reprenons notre description odysséenne : « En dehors du palais d'Alkinoos, était un vaste jardin de quatre arpents : sur deux côtés, une haie le fermait. De hauts arbres y dressaient leur frondaison, poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits luisants, figuiers doux et olivettes verdoyantes. Hiver comme été, tout au long de l'année, ces arbres donnent des fruits sans arrêt ni morte saison. La brise d'Ouest fait éclore les uns et mûrir les autres; la poire vieillit après la poire, la pomme après la pomme, la grappe après la grappe, la figue après la figue. Là un vignoble chargé de fruits est planté : en plein soleil, dans un coin découvert, une partie est déjà dépouillée, tandis que d'autres sont en pleine vendange et que l'on presse encore les raisins : tout auprès, les grappes sont en fleurs ou commencent à peine à varier. Au fond du jardin, de belles planches de légumes luisants donnent toute l'année. Deux sources sont là : l'une est dérivée à travers tout le jardin; l'autre est conduite aux portes du palais et le peuple y vient remplir ses cruches[1]. »

Voilà encore un passage où l'on ne voit d'ordinaire qu'un tissu de merveilles et d'invraisemblances. Et, pourtant, bien examiné, ce n'est sûrement que la peinture fidèle de la réalité. Les peuples navigateurs ont toujours eu le goût des savantes cultures. Nous admirons les serres à orchidées et à raisins des thalassocrates anglais. Les collections de tulipes hollandaises firent l'admiration du XVII[e] siècle. Les Phéaciens ont des collections de fruits qui font l'admiration des Achéens. Nos horticulteurs et pépiniéristes ont aussi des collections d'arbres à fruit tardifs ou hâtifs, qui ne produisent pas tous en même temps, mais qui successivement donnent des poires ou des pommes depuis juillet jusqu'en décembre : ce n'est pas autrement que les pommiers et poiriers d'Alkinoos donnent des fruits toute l'année. Au mois de novembre 1897, j'ai vu dans les jardins de Gortyne en Crète une treille chargée de raisins déjà cuits par le soleil, de grappes à peine mûrissantes et de rameaux vendangés depuis plusieurs semaines. Il faut quelque artifice pour obtenir de tels résultats. Mais sous le ciel béni de Corfou l'artifice est simple. Les Anglais, dans leur île humide, sous leur ciel embrumé, doivent construire et chauffer des serres et savamment graduer la chaleur pour que leurs vignes arrivent l'une après l'autre à fournir leurs tables toute l'année. Le ciel phéacien se charge de la chauffe et l'homme n'a qu'à la régler. Les brises et brumes marines apportent l'arrosage, et les ruisseaux d'irrigation sont vite installés sur ces pentes continues. Avec une collection d'espèces hâtives et tardives, il suffit de mettre en un lieu découvert, inondé de soleil, et d'irriguer dès le printemps la partie du vignoble qui doit donner la première,

τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ
τέρσεται ἠελίῳ,

1. *Odyss.*, VII, 111-131.



FIG. 74. — LES JARDINS DE PALAIO-CASTRIZZA ET LA VILLE D'ALKINOOS

de garder en friche et à l'ombre et de ne cultiver et irriguer que plus tard les ceps qui ne fleuriront et donneront qu'ensuite. Et sans grande peine l'on obtient ainsi un vignoble garni continûment de grappes, de fleurs et de rameaux dépouillés.... Les anciens thalassocrates avaient en ces matières les mêmes goûts et la même science que nos thalassocrates contemporains : c'est aux écrivains de Carthage et à Magon, qui les avait codifiés, que les Romains empruntèrent leurs matériaux pour les *De Re Rustica* de Columelle et de Varron[1].

Les moines de Palaio-Castrizza reçoivent les étrangers sur une terrasse couverte qui domine la Mer Sauvage et que le gémissement des flots remplit. Nous sommes restés là durant les heures les plus chaudes du jour. Le temps était beau, le ciel sans un nuage; une petite brise de mer soufflait par intervalles; mais tout autre vent était tombé. Et pourtant, au pied du Saint-Ange, sur les dents des écueils, sur les pointes du promontoire, jusqu'à mi-côte des falaises, le flot venait en hurlant jeter ses panaches d'écume, puis se retirait au loin et découvrait les roches acérées. Le Saint-Ange, à pic, domine de sa muraille cette lutte brutale. C'est au pied de cette muraille lisse, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη, devant cette mer sans fond, ἀγχιβαθὴς δὲ θάλασσα, au-dessus de ces récifs aigus et de ces flots toujours grondants, πάγοι ὀξέες ἀμφὶ δὲ κῦμα βέβρυχεν ῥόθιον, que nous avons relu la tempête et le naufrage d'Ulysse, et jusqu'au soir nous avons gardé dans les oreilles le bruissement incessant de cette mer soulevée. Ortholotho, Skialuthi, etc., la carte mentionne quelques-uns de ces écueils. Mais il en est bien d'autres.



Fig. 75. — Au pied du Saint-Ange[2]....

Nous avons demandé aux moines s'ils conservaient quelques antiquités dans leur couvent. Ils nous ont montré une horloge comtoise dans une boîte de sapin colorié, dont un marchand smyrniote leur a jadis fait présent. Ils conservent aussi les restes d'un gigantesque cétacé que la tempête jeta vers 1830 sur leurs roches et que les indigènes accourus dépecèrent[3]. Ces parages, disent les moines, sont visités par les troupes de monstres marins : « La vague, dit Ulysse, va me rejeter dans la mer poissonneuse et quelque divinité lancera sur moi

1. Columelle, I, 1 : Varron, I, 1.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. Consulter là-dessus le Mémoire de Theotoki.

l'un de ces grands monstres que nourrit Amphitrite en grand nombre »,

πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρῃ βαρέα στενάχοντα
ἠέ τί μοι καὶ κῆτος ἐπισσεύῃ μέγα δαίμων
ἐξ ἁλός, οἷά τε πολλὰ τρέφει κλυτὸς Ἀμφιτρίτη[1].

Les navigateurs anciens notaient dans leurs périples les parages peuplés de monstres, et les géographes versificateurs n'oubliaient pas cet important détail : « C'est à Gadès, dit-on, que paraissent les plus grands cétacés »,

Γάδειρ' ὅπου μέγιστα γίνεσθαι λόγος
κήτη[2].

Les moines gardent encore l'un des vieux canons, timbrés des aigles moscovites, qui remplacèrent ici les canons de la batterie française quand les Russes, durant les guerres de l'Empire, occupèrent l'île de Corfou : les Barbaresques tenaient la mer; il fallait ici une batterie en permanence....

Nous redescendons du monastère vers la plainette de l'isthme. Auprès de la Ville d'Alkinoos, il nous reste à découvrir les trois étapes, qui jalonnent la route d'Ulysse et de Nausikaa :

1° l'embouchure du fleuve;
2° le bois sacré d'Athèna;
3° la source du faubourg.

La source doit être toute proche de la ville. Car Ulysse allait pénétrer dans la ville agréable et se mêler au peuple des Phéaciens,

... ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἐραννήν[3],

quand Athèna, craignant pour lui les questions et les injures de la foule, se présente sous la forme d'une jeune fille portant sa cruche.... Dans la plaine de l'isthme, les paysans ont creusé plusieurs puits pour arroser leurs olivettes ou leurs champs de légumes. Dans les vallons rocheux du Saint-Ange, suintent aussi quelques fils d'eau. Mais il n'est qu'une source abondante, constante et pure. C'est dans la crique occidentale de Port Alipa, sur la rive continentale, juste à la corne de l'isthme, en face du cap rocheux qui porte les ruines de Saint-Nicolas. Là, du pied de la roche taillée à pic, sortent au ras même de la plage deux ou trois belles bouches d'eau courante. Les marins et les moines y trouvent en abondance de l'eau fraîche, même aux jours les plus chauds de l'été. Les matelots du caïque, mouillé sous le cap, viennent justement d'y remplir leurs tonneaux. Le site est de tous points conforme à la description odysséenne. Voici bien la fontaine où les filles des Phéaciens venaient remplir leurs cruches. Elle était toute proche de la ville qui dressait sur la montagne insulaire, de l'autre

1. *Odyss.*, V, 420-422.
2. Scymn. Chi., v. 161-162.
3. *Odyss.*, VII, 18.

côté de la crique, sa ligne de remparts. L'agora, le Poseidion et le champ de courses, couvrant dans l'intervalle la plainette de l'isthme, ne masquaient pas la vue. Ulysse s'arrête un instant auprès de cette source pour admirer les deux ports, l'agora et la longue muraille élevée, faite de pieux, une merveille,

θαύμαζεν δ' Ὀδυσεὺς λιμένας... καὶ τείχεα μακρὰ
ὑψηλὰ, σκολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι.

La Ville n'a pas une enceinte de pierre. La mer et les falaises lui font sur trois côtés une défense infrangible. En travers de l'isthme, d'un port à l'autre, pour prévenir toute incursion des indigènes, un long mur de bois suffit. Les Phéaciens ont creusé un fossé et, sur la terre rejetée, planté une forte palissade. Les archéologues concluent de ce texte que les cités homériques ne savaient plus entasser en murailles les pierres gigantesques que nous admirons à Tirynthe, à Mycènes et dans les villes de l'époque « mycénienne[1] ». On peut objecter, je crois, que les palissades, dont nous parlent les poèmes homériques, sont toujours des œuvres de défense construites à la hâte par des étrangers ou par des envahisseurs sur une côte ennemie : tel le camp des Achéens sous Troie, tel notre rempart des Phéaciens. Car ce peuple des Phéaciens est étranger, débarqué depuis une génération à peine. En débarquant, il s'est hâté de construire en travers de l'isthme la palissade et le rempart qui devaient couvrir la seule face abordable de sa haute ville. Il a fait cette défense de terre et de bois, parce qu'en deux jours, par ce procédé rapide, on se trouvait à l'abri et que la terre meuble ou les sables de la plainette eussent exigé, pour des murailles de pierre, de profondes et coûteuses fondations. Derrière cette défense provisoire, la ville s'est construite et, comme ensuite son éloignement la mettait à l'abri de tout voisinage dangereux, elle n'a pas éprouvé le besoin de murailles plus solides. Nous savons par l'histoire écrite que les cités helléniques débarquées sur la côte d'Asie, Phocée entre autres, restent ainsi, plusieurs siècles durant, sans murailles de pierre. C'est le jour seulement où le danger perse menace du côté de l'intérieur, que les Phocéens construisent autour de leur ville un mur en pierres de



Fig. 76. — Le caïque mouillé[2]....

1. Cf. Helbig, *l'Épopée*, p. 118 et suiv.; Perrot et Chipiez, VII, p. 74-79.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

taille[1]. Les Phéaciens, séparés du monde et habitant à l'écart, ne redoutent personne : ils gardent leurs simples palissades.

La source retrouvée nous montre qu'Ulysse est bien venu par le fond de Port Alipa. C'est de ce côté qu'il faut donc chercher aussi le bois sacré d'Athèna : « Au bord du chemin, il est un bois brillant de peupliers avec une source et tout autour une prairie : là, mon père a un enclos et un jardin plein de verdures; ce jardin n'est éloigné de la ville que d'une portée de voix »,

> δήεις ἀγλαὸν ἄλσος Ἀθήνης ἄγχι κελεύθου
> αἰγείρων· ἐν δὲ κρήνη νάει, ἀμφὶ δὲ λειμών·
> ἔνθα δὲ πατρὸς ἐμοῦ τέμενος τεθαλυῖά τ' ἀλωή,
> τόσσον ἀπὸ πτόλιος ὅσσον τε γέγωνε βοήσας[2].

Nous revenons vers l'intérieur de Corfou, en refaisant le tour de Port Alipa. Au fond de ce port, dans la crique septentrionale, la route franchit sur un pont de pierre le ravin d'un petit ruisseau, dont les vives verdures éclatent parmi le feuillage plus terne de l'olivette. Des paysans descendus de Lakonais bêchent en ce coin leurs champs de fèves. Comme nous leur demandons si quelque source jaillit dans le voisinage, ils nous déclarent que, toute l'année, ce ruisseau fournit de l'eau courante grâce à une belle source toute voisine : en amont du pont, ils nous conduisent à cette source. Un peu au-dessus de la route, dans un vallon qu'ombragent les oliviers, une source abondante jaillit. C'est, dans tout ce fond de la baie de Liapadais, disent les paysans, la seule fontaine qui fournisse toujours de l'eau. Jamais elle ne tarit. Les cultures maraîchères ont pu s'installer au long de son ruisseau. Les pentes mêmes de ce vallon en terrasses, qui finit brusquement contre la falaise de l'Arakli, ne sont vêtues que d'une terre rouge et caillouteuse et ne portent que des oliviers et des cyprès. Mais ici, dans le fond, des murs de pierres sèches ou des enclos d'épines défendent contre les chèvres les carrés de légumes; dans le ravin, jusqu'à la mer, de petits canaux irriguent les rives et ont fait croître des saules, quelques peupliers, des amandiers, des figuiers avec un coin de vigne. Une maison et quelques huttes abritent deux ou trois familles. Jadis on descendait de Lakonais le matin et l'on y remontait le soir pendant l'époque des travaux ou de la récolte; mais on n'habitait pas ici toute l'année par crainte des Barbaresques. Ces habitudes d'autrefois commencent à se modifier. Il faudra de longues années encore pour déplacer le village et le fixer ici; les Barbaresques ont disparu depuis deux générations et l'on continue de vivre comme au temps de leurs descentes.... En aval du pont, entre la route et la mer, les deux bords du ravin élargi portent des jardinets, des figuiers, des lauriers-roses et des arbres fruitiers enclos de haies. Sauf le jardin des moines sur la roche de Palaio-Castrizza, voici le seul coin de Phéacie présentant des arbres verts, de l'herbe verte, des légumes et

1. Hérod., I, 17; cf. Perrot et Chipiez, VII, p. 77.
2. *Odyss.*, VI, 291-294.

des feuillages « brillants ». Partout ailleurs, sous l'argent pâle des oliviers, entre les fleurons des noirs cyprès, la terre rougeâtre n'est semée que de broussailles et d'asphodèles. Mais voici la prairie, le bois sacré et le jardin d'Alkinoos : tous les détails du texte odysséen s'y peuvent appliquer. En droite ligne, de la ville des Phéaciens à ce fond de Port Alipa, la distance est de 300 à 350 mètres. La voix porte sans peine jusqu'ici et nos paysans interpellent les matelots du caïque mouillé sous le cap. D'ici la haute ville et le palais s'offraient aux regards d'Ulysse : entre les branches de l'olivette, la haute montagne se profile sur le ciel doré du couchant et, de l'esplanade du sommet, se détachent nettement découpées les ruines de Saint-Georges. Ainsi devait apparaître le palais d'Alkinoos « si facile à reconnaître qu'un enfant même t'y conduirait, car il se distingue de toutes les autres maisons des Phéaciens ».



Fig. 77. — Entre les branches de l'olivette[1].

Pour les gens de la ville, les branches de l'olivette et les peupliers devaient masquer un peu la vue du jardin et de la route. Nausikaa veut que l'étranger s'arrête ici; sans lui, elle rentrera dans la ville. Par crainte des mauvaises langues, elle ne veut pas être vue en compagnie d'un inconnu. C'est bien ici qu'Ulysse s'est arrêté pendant que Nausikaa et ses femmes le précédaient à la ville. Nous avons donc les deux dernières étapes de la route odysséenne, la source du faubourg et le jardin du roi. Reste le fleuve.



Fig. 78. — L'anse de Iophilia[2].

Au dernier fond de la baie de Liapadais, dans l'anse d'Iophilia, les cartes indiquent une rivière qui descend de l'Arakli. La route traverse, en effet, un haut pont de pierre. Mais il n'y a pas d'eau dessous. Nous descendons la rivière

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

cependant jusqu'à la mer. Entre deux pentes d'olivettes, c'est bien un fleuve grec, c'est-à-dire un lit de cailloux roulés avec quelques trous d'eau boueuse. Une gorge profonde, entre les falaises taillées à pic, nous conduit à la plage de sables qui cercle l'anse d'Iophilia. Quelques traits de ce site correspondent aux vers odysséens. Voici la plage de graviers et de petits cailloux où les femmes de Nausikaa étendent leur lessive. Plus haut, les collines en pente douce inclinent les fourrés et les olivettes qui couvriront de leurs feuilles sèches le sommeil du naufragé. A chaque bout de la petite anse, des falaises droites, des roches aiguës et des écueils exaspèrent le flot; cette mer fermée, par ce temps calme, sans le moindre vent, brise encore autour des cailloux et les borde d'écumes.... Mais de fleuve, pas. Il est impossible de donner ce nom à ce couloir de pierres sèches qui peut-être amène ici des eaux furieuses durant l'hiver ou après les orages de l'été, mais qui n'a déjà plus un filet d'eau constante à la fin du mois d'avril. Ce n'est pas le fleuve « au beau courant » du poète. Est-ce à dire qu'il faille renoncer un peu à notre méthode des *Plus Homériques* et ne voir dans cette épithète du fleuve qu'un ornement poétique, une banalité, une cheville? Les femmes des Phéaciens venaient ici laver leur linge quand le fleuve avait de l'eau.... A la rigueur, toute l'année, elles pouvaient installer un lavoir autour de ces trous d'eau qui parsèment le lit caillouteux et que peuple le coassement des grenouilles.... Mais non : ceci ne peut être le fleuve odysséen et ses bouches d'eau courante,

... ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο[1]

le fleuve « aux lavoirs constants », πλυνοὶ ἐπηετανοί, « aux eaux abondantes », πολὺ δ' ὕδωρ, que refoule le flot de la vague, ἐς ποταμὸν ἁλιμυρήεντα.... Nous remontons au pont de la route où notre voiture nous attendait. Assurément ce torrent desséché n'est pas le fleuve de Nausikaa. Mais où donc retrouver ce fleuve? Le pourtour de la baie n'a pas un autre cours d'eau. Il faudrait contourner la falaise du Saint-Ange ou franchir la muraille de l'Arakli pour atteindre au Nord le réseau de petites rivières et la vallée du « Grand Fleuve », qui vont aboutir aux sables d'Aphiona. Du haut du Saint-Ange, on peut apercevoir le cours brillant de ces ruisseaux et de ces rivières constantes; on domine de là-haut tout le pays du Nord et la mer et la côte nord-occidentale jusqu'au Karavi, jusqu'au Bateau de pierre qui toujours flotte à l'horizon. Mais la falaise droite du Saint-Ange n'offre pas la moindre corniche pour un sentier. La muraille abrupte de l'Arakli est pareillement infranchissable : à grands renforts de lacets et de terrasses, une piste carrossable monte jusqu'au plateau de Lakonais; plus haut, les chèvres et leurs gardiens ont tracé de vagues sentes. Un piéton peut difficilement franchir le rebord de cette margelle. Jamais un char n'a pu s'y hasarder.... Où retrouver le fleuve et la route de Nausikaa?

1. *Odyss.*, V, 441.

Nous voici revenus au défilé de roches qui ramène du pays des Phéaciens à l'intérieur de Corfou. Nous allons franchir la margelle qui encercle la baie de Liapadais. Entre la chaîne du Pantokrator et la Sierra de la côte occidentale, la brèche n'a pas cent mètres de large et, de chaque côté, l'escarpement de calcaire nu monte, d'un seul jet, à soixante ou quatre-vingts mètres. La Phéacie n'a pas d'autre porte terrestre. Ulysse et Nausikaa n'ont pu venir que par ici.... Au sortir des roches du défilé, nous retrouvons le pays de collines et de vallons, de plainettes, d'olivettes, de champs, de vignes et de cyprès qui couvre le centre de Corfou jusqu'à la mer du détroit. A notre gauche, la muraille du Pantokrator dresse sa paroi sauvage, sans une coupure. A notre droite, les pentes boisées de la Sierra côtière font place soudain à la longue plaine de Ropa, qui fuit vers le Sud entre deux lignes de coteaux. Cerclé de pentes douces que les olivettes chargent de leurs masses ondulantes, cet ancien lac vidé étire à perte de vue sa nappe encore miroitante de marais et d'herbages. Là-bas, vers le Sud, par une brèche de la Sierra côtière, un petit fleuve décharge le trop-plein des marécages dans la baie sablonneuse d'Ermonais. Voilà « les champs cultivés et les travaux des hommes » que les mules de Nausikaa traversent en courant.

Le fleuve est là-bas. Dix kilomètres de route plate, à travers la plaine de Ropa, nous y mèneraient vite. Mais il se fait tard. Le soleil couchant allonge sur la campagne les grandes ombres du Pantokrator. La tranquillité de ce doux pays se fait plus grave. L'obscurité tombe lentement des vieux oliviers. Tout bruit se calme autour des cyprès. Une buée monte de la plaine et dessine au loin la fuite des marais. Il faut rentrer vers la ville. Nous irons demain à la baie d'Ermonais et au fleuve de Nausikaa.

*
* *

Sur la côte occidentale de Corfou, dans la Mer Sauvage, la baie d'Ermonais occupe la place symétrique aux deux baies de la capitale actuelle sur la côte du détroit. Quinze ou seize kilomètres mènent d'une mer à l'autre, de la capitale à la baie déserte. Cette route n'est aussi qu'une allée de parc. A travers les hauts cyprès et les vieilles olivettes, au bord des haies fleuries de roses, sous les coteaux chargés de vignes, autour des plainettes inondées et des petits lacs, elle va sans heurt, en courbes sinueuses, respectant les vieux arbres et évitant les roches. Une succession de collines et de vallons détrempés couvrent le pays. Sur les buttes, les blancs villages se penchent dans leur ceinture de cyprès. Au fond des vallons, les marais de l'hiver ou les lacs constants miroitent. La politique vénitienne laissa, par système, les marécages envahir les champs : l'île ne devait produire que de l'huile pour la République qui la payait en grains.

Nous arrivons au sommet des dernières collines qui bordent la plaine de Ropa. La cuvette s'ouvre devant nous. Long de neuf kilomètres, large de deux ou trois, cet ancien lac vidé est aujourd'hui la plus grande plaine de l'île. Mais le marais

en couvre encore les trois quarts. Bordée à l'Est par une ligne infléchie de collines, qui ne laissent passer aucune rivière vers la mer du détroit, la cuvette est séparée de la Mer Sauvage par la Sierra côtière. Devant nous, cette barrière aiguë ferme l'horizon; elle dresse ses pointes entre les deux bornes du Pantokrator, au Nord, et du Saint-Georges, au Sud. La grosse tête ronde du Pantokrator semble pencher son regard sur le défilé de roches qui, sous elle, mène à la terre des Phéaciens : d'ici, la coupure du passage est nettement dessinée; les deux villages de Liapadais et de Dukadais la dominent de leurs olivettes. L'aiguille du Saint-Georges (592 mètres) tombe aussi vers un défilé qui entame la sierra jusqu'au niveau de la plaine : c'est par là que le fleuve de Ropa s'enfuit à la mer. De la porte du fleuve à la porte des Phéaciens, la Sierra en fronton découpé est continue. Deux pointes en émergent qui, surveillant au loin la mer occidentale, servirent tour à tour d'observatoire, de guette, aux indigènes et aux étrangers. Vers le milieu du fronton, plus voisine des villages grecs, la pointe de *Skopi* garde son nom hellénique, σκοπιά; plus proche de la baie d'Ermonais où peuvent débarquer les peuples de la mer, la pointe de *Viglia* a pris un nom italien. Vers la cuvette, la Sierra dévale en pentes assez longues, chargées de blancs villages et d'olivettes. Les arbres descendent jusqu'à la plaine et s'arrêtent en parfait alignement : devant ce front de verdure, quelques cyprès



Fig. 79. — La plaine est un damier[1].



Fig. 80. — La plaine de Ropa[2].

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

isolés jaillissent raides et droits. La plaine n'est qu'un damier de champs boueux et de mares herbues, que découpe un réseau de canaux à angles droits. Un fossé médian recueille leurs eaux réunies. Du Nord au Sud, il étend sa ligne droite de roseaux, puis, tournant brusquement vers l'Ouest, il vient se jeter au fleuve pour gagner avec lui le défilé et la mer. Le fleuve vient d'ailleurs. Nous allons en voir les sources. Nous contournons le dernier talus des collines du Sud. La plaine s'étend à notre droite, sans un ressaut, absolument plate. Elle s'allonge, unie comme la surface d'un lac, jusqu'à la muraille du Pantokrator. Les aiguilles de quelques cyprès, les dômes de quelques mûriers parsèment le damier monotone. Dans un redent des collines méridionales, au bord de la route, bouillonnent une dizaine de grosses sources, de « têtes de sources », *kephalovrysis*, comme disent les Grecs : ce sont en effet les têtes émergeantes des émissaires souterrains, qui seuls déchargent le trop-plein des lacs solitaires, des plainettes closes, des marais sans issue dont le centre de l'île est couvert. A gros bouillons, par dix ou quinze fontaines, ces eaux reparaissent ici et leurs ruisseaux unis forment aussitôt une rivière, un petit fleuve, conservant toute l'année la même abondance. C'est à vrai dire le seul fleuve courant de cette plaine, car on ne peut donner le nom de fleuve au fossé de joncs et de boue qui se traîne du Nord au Sud. Le fleuve commence ici et, contournant le talus des collines méridionales, il va gagner le défilé qui le conduira à la baie d'Ermonais. Des terrasses de vignes et d'oliviers accompagnent ses méan-



Fig. 81. — Le fleuve contourne[1].



Fig. 82. — Le seuil de roches[2].

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

dres sur la rive gauche. La rive droite est taillée dans la terre noire et dans les joncs du marais.

Nous suivons le fleuve et nous atteignons avec lui les premières approches du défilé entre les contreforts de la Sierra côtière et le mont Saint-Georges. Sa vallée s'étrangle une première fois, puis se rélargit dans un vallon intérieur, où nous devons abandonner notre voiture et nos chevaux. Un nouvel étranglement mène ce lit encaissé à la véritable porte, au seuil de roches d'où les eaux se précipitent sur la plage d'Ermonais. Entre le sable de la plage et le niveau de la plaine de Ropa, la différence en hauteur est de trente ou quarante mètres : la route s'arrête au bord du saut; il faut descendre à pied. L'écoulement du fleuve se fait entre deux roches et sur un lit de roches, qu'une équipe d'ouvriers est en train de creuser et d'élargir. Par testament, un riche Corfiote a laissé un million de drachmes pour assécher cette plaine de Ropa. Le travail est facile. Il suffit, pour augmenter le débit du fleuve où viennent aboutir les canaux des marais, d'élargir et d'approfondir la trouée vers la mer. Le seuil abaissé et le lit agrandi vont rendre à la culture des millions d'hectares.



Fig. 83. — Les eaux tourbillonnantes descendent [1].



Fig. 84. — Le dernier méandre [2].

En une suite de rapides et de cascades, les eaux tourbillonnantes descendent vers la plage d'Ermonais. La gorge étroite est d'abord encombrée de blocs et de roches. Des ruines de moulins vers lesquelles se détournent les dérivations du fleuve s'étagent

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

sur les deux rives. Après le dernier moulin, le défilé s'élargit un peu et le fleuve apaisé se replie en méandres parmi les cailloux et les herbes, jusqu'aux sables de la grande plage. Il finit dans un talus fort épais de feuilles sèches et de débris végétaux. La force de la vague qui le repousse le force à un dernier grand méandre pour atteindre la mer où il se jette enfin, mais non pas de front, obliquement. Voici la plage qui reçut Ulysse. Entre les deux falaises du cap Plakka et du mont Saint-Georges, le demi-cercle concave est débarrassé de roches et protégé du vent,

χῶρος ἄριστος
λεῖος πετράων καὶ ἐπὶ
σκέπας ἦν ἀνέμοιο[1].



Fig. 85. — La plage abritée du vent[2].

Mais, de chaque côté, le flot hurle et se brise sur le pied des falaises, parmi les roches éboulées. La mer hurlante pousse son écume au bord de la plage. A droite, le Saint-Georges est une masse de calcaire compact. A gauche, le mont Viglia est un conglomérat pliocène, un amalgame de cristaux coupants et de pierres cassées : les blocs éboulés, qui jonchent la rive, sont hérissés de cailloux aigus où la peau des mains et des pieds s'attache et se déchire,

ὣς τοῦ πρὸς πέτρῃσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν
ῥινοὶ ἀπέδρυφθεν[3].



Fig. 86. — Le flot se brise[4].

Quand on vient du large, on aperçoit distinctement dans le fond de cette baie ouverte les cascades et le petit delta du fleuve au beau courant,

... ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο.

1. *Odyss.*, V, 442-443.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. *Odyss.*, V, 434-435, et suiv.
4. Photographie de Mme V. Bérard.

Parmi les blocs écumants, Ulysse prend pied sur les détritus amenés par le fleuve, ἐς ποταμοῦ προχοάς. Il jette le voile d'Ino dans le méandre obstrué par le flot,

καὶ τὸ μὲν ἐς ποταμὸν ἁλιμυρήεντα μεθῆκεν.



Fig. 87. — Les blocs écumants[1].

Puis il sort du fleuve et s'assied un instant sur la rive bordée de joncs; il embrasse la terre nourricière,

... ὁ δ' ἐκ ποταμοῖο λιασθεὶς
σχοίνῳ ὑπεκλίνθη, κύσε δὲ ζείδωρον ἄρουραν.

Mais il ne peut rester pour la nuit dans cette gorge fraîche, toute pleine d'eaux bondissantes et d'écumes; la brume du soir et la rosée du matin lui donneraient la fièvre :

μή γ' ἄμυδις στίβη τε κακὴ καὶ θῆλυς ἐέρση
ἐξ ὀλιγηπελίης δαμάσῃ κεκαφηότα θυμόν.

Devant lui s'offrent les pentes couvertes d'olivettes; au-dessus de la plage et des blocs éboulés, elles dominent la baie, et leurs bois, proches du fleuve, sont visibles de partout :



Fig. 88. — Les joncs du fleuve[2].

βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ὕλην· τὴν δὲ σχεδὸν ὕδατος εὗρεν
ἐν περιφαινομένῳ.

Ulysse y monte, se cache dans les feuilles sèches et s'endort....

Dès l'aurore, Athèna réveille Nausikaa : il faut partir au lavoir dès l'aube,

ἀλλ' ἴομεν πλυνέουσαι ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν[3],

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. *Odyss.*, VI, 31 et suiv.

il faut atteler un char; la route serait trop longue à pied, car les lavoirs sont très loin de la ville,

καὶ δὲ σοὶ ὧδε αὐτῇ πολὺ κάλλιον ἠὲ πόδεσσιν
ἔρχεσθαι· πολλὸν γὰρ ἀπὸ πλυνοί εἰσι ἀπὸ πόληος.

On part. Les mules, à travers la plaine, tirent allégrement leur char et Nausikaa a fait monter ses femmes sur le char, auprès d'elle.



Fig. 89. — Les pentes d'olivettes...[1].

Elles arrivent au courant du fleuve, à l'endroit où se trouvent des lavoirs toujours pleins, où beaucoup d'eau claire se précipite en cascades favorables aux lessives :

αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλέ' ἵκοντο
ἔνθ' ἦ τοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ
καλὸν ὑπεκπρόρεεν μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι.

Il est inutile, je crois, de montrer la parfaite concordance de tous ces mots avec les détails de notre site. La série de cascades et de bassins entre les roches, que les moulins modernes ont utilisée pour leurs dérivations, offre, en effet, d'admirables lavoirs toujours pleins d'eau courante, des cuviers sans cesse renouvelés. Les femmes de Nausikaa, laissant, comme nous l'avons fait nous-mêmes, leur voiture au défilé du haut, ont lâché les mules dans les herbages, sur le bord du fleuve tourbillonnant, à l'ombre des olivettes où notre cocher vient de lâcher ses bêtes,



Fig. 90. — Les lavoirs[2].

καὶ τὰς μὲν σεῦαν ποταμὸν πάρα δινήεντα.

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

Puis elles ont apporté leur linge à ces bassins peu profonds ; à qui mieux mieux, elles le battent et le foulent dans l'eau propre ; mais cette eau paraît noire au milieu de ces cascades d'écumes,

εἵματα χερσὶν ἕλοντο καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ
στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς ἔριδα προφέρουσαι.

Elles vont ensuite étendre leur lessive sur la plage, en un coin où la vague des tempêtes lave les petits cailloux,

ἑξείης πέτασαν παρὰ θῖν' ἁλός, ἧχι μάλιστα
λαίγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα.

La plage offre en effet deux aspects très différents. Aux bouches mêmes du fleuve, elle est jonchée, sur une grande épaisseur, d'herbes et de feuilles, qui lentement décomposées dans le marais ou séchées au fond des canaux de la plaine, ont été brusquement entraînées par les pluies de l'hiver. Sous le Mont Saint-Georges, le calcaire éboulé, mangeant la plage, n'a semé la rive que de cailloux ou de rochers. Sous le Mont Viglia, au contraire, la vague a décomposé le conglomérat en ses menus éléments et la falaise est bordée d'une pente, non de sable fin, mais de graviers et de cailloutis, de « petites pierres » où le linge doit sécher en effet bien plus vite que sur un sable humide et bien plus proprement que sur les détritus du fleuve.... Nausikaa et ses femmes déjeunent, puis jouent à la balle : la plage unie est un beau terrain de jeux. Mais un coup maladroit envoie le ballon dans l'un des grands trous d'eau de la cascade,

ἀμφιπόλου μὲν ἅμαρτε βαθείῃ δ' ἔμβαλε δίνῃ.

Les femmes poussent un cri. Ulysse se réveille, et, sortant du bois, il apparaît sur la pente. Les femmes s'enfuient vers les plages avancées, ἐπ' ἠιόνας προυχούσας. Nausikaa les rappelle et les envoie porter au naufragé un *phare*, un *chiton* et des linges, derrière une roche du fleuve où le héros pourra se laver.

κὰδ δ' ἄρ' Ὀδυσσῆ' εἷσαν ἐπὶ σκέπας....

Ulysse ne prend pas un bain : le fleuve n'est pas assez profond ; dans le palais d'Alkinoos, quand les servantes d'Arétè auront préparé la baignoire, Ulysse se réjouira parce que, depuis son départ de l'île de Kalypso, il n'a pas connu la douceur du bain. Mais, dans l'un des bassins de la cascade, Ulysse prend un *tub* : il se lave les épaules, le buste et les membres,

αὐτὰρ ὁ ἐκ ποταμοῦ χρόα νίζετο δῖος Ὀδυσσεὺς
ἅλμην ἥ οἱ νῶτα καὶ εὐρέας ἄμπεχεν ὤμους
ἐκ κεφαλῆς δ' ἔσμηχεν ἁλὸς χνόον ἀτρυγέτοιο.

Puis il revêt les habits donnés par Nausikaa et l'on remonte de la plage vers l'endroit où l'on a laissé le char. On rattrape les mules. On les attelle. La belle

lessive blanche, bien pliée, remplit la voiture et les femmes au retour ne pourront plus monter dessus, comme sur le linge sale qu'on apportait à l'aller. Elles marcheront derrière le char avec Ulysse. La seule Nausikaa trouvera place sur le siège....

Nous sommes remontés aussi vers la voiture qui nous attendait en haut des moulins. Nous reprenons la route de Nausikaa « à travers les champs et les œuvres des hommes ». Une route plate enfilant toute la vallée de Ropa, longe vers le Nord le pied de la Sierra côtière et mène à travers la plaine, du défilé du fleuve à la porte de la Phéacie. Depuis les moulins, il faudrait une heure et demie pour atteindre Palaio-Castrizza et la Ville des Phéaciens. La route actuelle est une route neuve, construite par les ingénieurs et chargée de macadam. Mais elle est doublée d'une vieille piste, qui serpente dans les haies et dans la terre noire et que de vieux petits ponts portent sur le fleuve et sur les torrents de la Sierra. De tout temps les chars indigènes ont pu rouler au bord de cette plaine, et de tout temps ils allaient au fleuve porter le grain et chercher la farine comme au siècle dernier, ou porter le linge sale et ramener le linge blanc comme au temps de Nausikaa. Sous les dernières ramures des olivettes, tout au bord de la plaine, Nausikaa et ses femmes ont pris cette piste. Les mules galopaient sur ce terrain durci et plat,



Fig. 91. — Sous les dernières ramures[1].

αἱ δ' εὖ μὲν τρώχων εὖ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν.

Elles avaient bientôt tourné le dos au courant du fleuve,

... αἱ δ' ὦκα λίπον ποταμοῖο ῥέεθρα.

Elles suivaient le bord du marais jusqu'au pied du Pantokrator....

Nous les laissons rentrer chez elles et, prenant à droite, nous quittons leur route pour traverser le marais et revenir à la ville de Corfou. Les cartes tracent une rivière qui, du Nord au Sud, couperait le marais et descendrait jusqu'au fleuve en traversant toute cette plaine de Ropa. J'ai déjà dit que cette prétendue rivière n'est qu'un fossé bourbeux d'eaux croupies, immobiles, que chassent seulement les crues des orages ou de l'hiver. Une route, qui franchit la plaine

1. Photographie de Mme V. Bérard.

vers le milieu de sa longueur et qui va des collines de l'Est à la Sierra de l'Ouest, nous permet de bien voir cette nappe de terres noires, carrelée de marais, étamée d'écumes et hérissée de joncs, avec son fossé médian, qui n'est qu'une traînée presque indiscernable d'eaux épaisses et de boue diluée; de partout, la fièvre s'exhale en une terrible odeur. Cette bande de marais, servant à couvrir encore les abords de la Phéacie, contribuait à la sécurité et à l'isolement des Phéaciens. Mais elle les obligeait à certaines habitudes que nous dépeint fidèlement l'*Odyssée*. Près de leur Ville, les Phéaciens ont des fontaines jaillissantes; dans leur Ville même ils ont des citernes et des puits comme les moines de Palaio-Castrizza. L'eau potable ne leur manque donc ni pour eux-mêmes ni pour leurs bêtes ou leurs jardins. Mais ils n'ont pas assez d'eau courante pour leurs autres besoins ménagers, pour leurs lessives surtout qui exigent des lavoirs bien fournis. Comme les thalassocrates de tous les temps, les Phéaciens aiment la propreté. La propreté phéacienne fait l'admiration des Achéens, comme la propreté hollandaise fit l'admiration du XVIII[e] siècle et comme la propreté anglaise fait l'admiration de nos contemporains. Une fois débarqués, les gens de mer aiment les chemises blanches et les souliers vernis, le linge de rechange,

εἵματά τ' ἐξημοιβὰ,...

car ils ne vont au bal qu'en linge frais,

οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι[1]....

Les terriens ne font pas tant de manières. Je me représente les Achéens sous les espèces d'Albanais splendidement crasseux, chargés d'or, de broderies et de taches de graisse, fleurant l'huile rance et le beurre de chèvre, — tels qu'on les voit encore débarquer sur les quais de Corfou ou monter à bord des navires européens, dont la propreté les émerveille. Ils sont vêtus de feutres ou de tissus de laine, qui servent une vie d'homme. Les Phéaciens portent du lin blanc, bien lavé, empesé, repassé, tuyauté, qu'il faut sans cesse envoyer au lavage. Or, les lavoirs sont très loin de la ville. Il faut aller en voiture, partir le matin et ne revenir que le soir, emporter de quoi manger et rester tout le jour. Aussi ne fait-on la lessive que de loin en loin, quand le linge sale s'est accumulé,

... ἵνα κλυτὰ εἵματ' ἄγωμαι
ἐς ποταμὸν πλυνέουσα τά μοι ῥερυπωμένα κεῖται[2],

ce qui suppose un riche trousseau et des armoires à linge abondamment pourvues. Dans nos villes de province, où les mêmes habitudes subsistent encore, la bonne ménagère empile en son armoire les douzaines de draps et

1. *Odyss.*, VI, 64-65.
2. *Odyss.*, VI, 58-59.

de serviettes qui ne servent et ne vont au lavage que deux ou trois fois par an.... Ce lin blanc veut pour être lavé des bassins d'eau courante. C'est pourquoi Nausikaa doit aller jusqu'au fleuve : les eaux sales du marais imprégneraient les toiles d'une couleur et d'une odeur fâcheuses. Nos bassins en cascade et leurs eaux rapides sont au contraire des cuviers naturels où le trempage, le foulage (nous dirions le savonnage) et le rinçage se peuvent faire proprement et commodément.... Reprenez tous les mots du texte odysséen et voyez si les moindres épithètes ne trouvent pas ici leur application. Faites d'autre part le calcul des distances et des heures, et voyez si la journée de Nausikaa est bien remplie par ce voyage. Elle se réveille à l'aube. On attelle le char. Elle part dès l'aurore. Elle met deux heures pour arriver au fleuve. On lave toute la matinée. On déjeune et l'on joue à la balle pendant que le linge sèche. On va repartir

ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πάλιν οἰκόνδε νέεσθαι[1],

quand Ulysse apparaît, on retarde le départ pour que le héros puisse se laver et s'habiller. Puis on charge le char et l'on s'en retourne un peu moins vite que l'on n'est venu ; les femmes et Ulysse reviennent à pied. On n'arrive en Phéacie qu'au coucher du soleil.

δύσετό τ' ἠέλιος καὶ τοὶ κλυτὸν ἄλσος ἵκοντο[2].

Ulysse s'arrête encore dans le bois sacré d'Athèna ; quand il arrive au palais d'Alkinoos, les torches sont déjà allumées.

ἕστασαι αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες[3].

Falaises accores et roches aiguës, plage de sable et fleuve au beau courant, source jaillissante et bois sacré d'Athèna, fontaine toute proche de l'agora et du beau Poseidion, haute ville et beaux ports : nous avons maintenant toutes les étapes de la route odysséenne. La méthode des *Plus Homériques*, l'explication minutieuse du texte, nous a fait retrouver sur cette côte de la Mer Sauvage tous les sites de notre Phéacie. Mais par une autre méthode nous eussions pu d'avance prévoir les mêmes résultats. *A priori*, le calcul topologique aurait pu nous reconstituer de toutes pièces le site, le gîte et la forme de notre ville phéacienne. La vie et la civilisation des Phéaciens implique un habitat que d'avance nous aurions pu décrire et calculer. Or les résultats de ce calcul concorderaient exactement, comme nous allons voir, avec les identifications que nous venons de découvrir et qu'ils vont nous confirmer : étudions les mœurs et coutumes des Phéaciens ; nous aurons la vérification immédiate de tout notre travail topographique.

1. *Odyss.*, VI, 110.
2. *Odyss.*, VI, 321.
3. *Odyss.*, VII, 101.

CHAPITRE III

LES PHÉACIENS

ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια.

THUC., VI, 2.

Les Phéaciens sont un peuple étranger et un peuple de marins. Ils sont venus par mer s'établir sur une côte barbare : « Autrefois, ils habitaient dans Hypérie aux vastes plaines, près des Kyklopes insolents qui les tracassaient étant les plus forts. Le divin Nausithoos leur fit changer de pays ; il les installa dans Schérie, construisit le rempart, traça les rues, fit les temples des dieux et partagea les terres [1] ». Alkinoos est fils de ce Nausithoos. Les Phéaciens continuent de vivre de la mer. Ils ont quelques olivettes et quelques jardins : sous la montagne qui les enserre, chacun a reçu un coin de champ. Mais leur richesse vient de la mer : ce n'est pas un peuple d'agriculteurs, ni de pâtres, mais de caravaniers et d'industriels. A la différence des Albanais, leurs voisins, qui n'ont jamais pensé qu'aux armes, « ils n'ont aucun souci de l'arc ni du carquois. Voiles, rames et vaisseaux pour traverser la mer écumante, voilà ce qui fait leur joie »,

οὐ γὰρ Φαιήκεσσι μέλει βιὸς οὐδὲ φαρέτρη,
ἀλλ' ἱστοὶ καὶ ἐρετμὰ νεῶν καὶ νῆες ἐῗσαι,
ᾗσιν ἀγαλλόμενοι πολιὴν περόωσι θαλάσσην[2].

Nous savons que leur agora n'est pas un marché aux herbes, aux fruits, aux légumes ni aux bœufs. Ce n'est pas Apollon ou Hermès qui y préside, mais Poseidon : on n'y voit que rames, voiles et agrès. Les hommes naviguent ; ce sont d'illustres matelots, ναυσίκλυτοι, de fameux rameurs, δολιχήρετμοι, φιλήρετμοι. Les femmes filent et tissent : « autant les Phéaciens sont supérieurs aux autres hommes dans l'art de mener un croiseur, autant leurs femmes le sont aux autres femmes dans l'art du tissage et de la filature »,

ὅσσον Φαίηκες περὶ πάντων ἴδριες ἀνδρῶν
νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαύνεμεν, ὣς δὲ γυναῖκες
ἱστῶν τεχνῆσσαι[3].

1. *Odyss.*, VI, 4-10.
2. *Odyss.*, VI, 270-272.
3. *Odyss.*, VII, 108-110.

Hommes et femmes empruntent leurs noms aux choses de la mer. *Nausikaa, Nauteus, Prumneus, Naubolidès, Nausithoos, Pontonoos*, etc. C'est un peuple de caravaniers, de *passeurs*, πομπῆες. Le métier que les Néléides font sur les routes de terre, les Phéaciens le font sur les sentiers marins. Ils vivent de ce *passage*, πομπὴ. Ils mènent et ramènent les étrangers, et leur flotte suffit à toutes les demandes :

ἡμεῖς δ', ὡς τὸ πάρος περ, ἐποτρυνώμεθα πομπήν·
οὐδὲ γάρ τις ἄλλος, ὅτις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται
ἐνθάδ' ὀδυρόμενος δηρὸν μένει εἵνεκα πομπῆς[1].

Ils sont les intermédiaires entre le monde achéen et les contrées mystérieuses du Couchant, entre l'humanité « mangeuse de pain » et la sauvagerie des Kyklopes ou Lestrygons anthropophages, qui habitent de l'autre côté du canal adriatique. En suivant les côtes déjà barbares de la Thesprotie et de l'Épire, on peut encore arriver jusqu'à leur île. Mais au delà, plus de navigation côtière! La grande mer s'ouvre, et l'on entre en pleine barbarie. Pour atteindre la terre mystérieuse, qui par les claires journées apparait sur l'autre rive du détroit, il faut affronter la Mer Sauvage, la mer nébuleuse, le grand abîme où le Bora fait rage : « confiants dans leurs croiseurs rapides, les Phéaciens franchissent ce grand abîme, avec la permission de Poseidon »,

νηυσὶ θοῇσιν τοί γε πεποιθότες ὠκείῃσιν
λαῖτμα μέγ' ἐμπερόωσιν ἐπεί σφισι δῶκ' Ἐνοσίχθων[2].

Toute exagération légendaire mise à part, ce passage du canal d'Otrante a toujours été périlleux. Les vents y sont très variables, disent les *Instructions*, et voici ce que racontent les voyageurs :

Le sixième [de Mars] au matin, on porta nos provisions à la felouque et nous nous embarquâmes sur les neuf heures du matin. Nous passâmes à quinze milles de Corfou devant la Madone de Cassope, lieu fort en vénération particulièrement aux Grecs. En continuant notre route, nous abordâmes à une isle du Fanau, et le lendemain nous reprismes la haute mer pour traverser le canal et prendre terre dans la Pouille. Une grande tempête qui s'éleva sur le midi nous fit courir risque de périr, et sans l'adresse de nos mariniers nous eussions eu de la peine à nous sauver sur une des isles du Fanau, mais déserte. Nous remerciâmes Dieu cependant de ce qu'il nous avoit retirés du danger où nous étions. Comme il étoit entré beaucoup d'eau dans notre felouque, nous la tirâmes à terre et chacun se fut reposer de la fatigue que l'on avoit eue. Le temps qui continua d'être toujours mauvais nous obligea de demeurer dans cette petite isle près de trois semaines. Le fâcheux pour nous, c'est que toutes nos provisions se consommèrent en peu de jours; aussi nous nous vîmes forcés de manger des herbes que nous faisions bouillir avec l'eau d'une petite fontaine qui par bonheur se trouva en ce lieu.

Le vingt-troisième, le temps devenu beau, le vent favorable et la faim nous fit faire force de rames et de voiles pour gagner les terres de la Pouille. Après avoir vogué toute

1. *Odyss.*, VIII, 31-33.
2. *Odyss.*, VII, 34-35.

la nuit, le matin du vingt-quatrième, nous rencontrâmes plus de vingt caïques de pescheurs.... On voit d'espace en espace sur cette coste [italienne] qui est belle et fertile, d'assez grosses tours sur lesquelles il y a quelques pièces de canon avec dix ou douze hommes pour les garder et pour avertir en cas qu'ils vissent que des bâtiments turcs voulussent aborder.

Nous crûmes descendre auprès de la tour de Saint-Jean; mais nous fûmes surpris de voir plus de quarante hommes avec des fusils qui nous crièrent de nous retirer sinon qu'ils alloient tirer sur nous. Il fallut donc reprendre la mer, et environ après trois heures nous abordâmes à une autre tour dont les gardiens plus traitables nous apportèrent des provisions pour de l'argent. Nous y demeurâmes ainsi deux jours à nous y bien nourrir et à nous fournir de provisions pour continuer notre voyage. Le vingt-sixième nous arrivâmes à Gallipoli.... Le vingt-septième nous allâmes mouiller devant une tour, où il y a un fort bon port; nous y passâmes la nuit. Le vingt-huitième [et le vingt-neuvième], le vent toujours favorable nous fit ranger en peu de temps les côtes de l'Apouille[1].

Les Phéaciens ont le monopole de ce passage et ils le défendent jalousement, comme les thalassocrates de tous les temps ont défendu leurs monopoles. Les Carthaginois coulent tout navire étranger qui, pour surprendre le chemin de l'étain et de l'argent, navigue sur les côtes sardes ou espagnoles, et ils racontent à leurs clients mille légendes horrifiques sur les dangers de l'Océan[2]. C'est par ces deux moyens, contes effrayants et coulages impitoyables, que les Portugais et les Espagnols défendront leur monopole des *Eldorados* d'Amérique ou d'Afrique. A Venise comme à Cadix, les routes commerciales sont des secrets d'État et l'on réprime violemment l'espionnage étranger. Les Phéaciens ne se comportent pas autrement. Les monstres de la mer Occidentale, qui font si grand peur aux marines achéennes, Charybde, Skylla, Kyklopes, Kirkè et Lestrygons sont de leur invention : « Marche en silence, dit Athèna à Ulysse; ne regarde personne dans la ville; n'interroge personne. Ces gens-ci ne tolèrent pas toujours l'étranger et leur accueil n'est pas amical à tous ceux qui viennent du dehors. »

ἀλλ' ἴθι σιγῇ τοῖον, ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω,
μηδέ τιν' ἀνθρώπων προτιόσσεο μηδ' ἐρέεινε·
οὐ γὰρ ξείνους οἵδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,
οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθῃ[3].

Cette défiance de l'étranger, grâce auquel pourtant on s'enrichit, fut jusqu'à nos jours commune à toutes les villes maritimes. Athèna, mot pour mot, eût adressé les mêmes conseils aux marchands français ou flamands visitant la Venise du XVIe siècle.... Ayant le monopole du « passage », les Phéaciens en tirent d'énormes bénéfices. La richesse de leurs palais, leurs mobiliers éclatants d'or, d'émail et d'argent, la beauté de leurs bibelots et de leurs œuvres

1. P. Lucas, VII, p. 332-333.
2. Strab,, XVII, 802.
3. *Odyss.*, VII, 30-34.

d'art, excitent l'admiration et l'envie des Achéens. Ulysse chez Alkinoos ouvre les grands yeux d'un pêcheur islandais subitement transporté jadis dans les palais de Venise, ou d'un sardinier breton invité aujourd'hui chez un armateur de Liverpool, chez un des « rois du coton » ou « du blé ». C'est le même luxe, le même confort, le même nombre de domestiques ou d'esclaves. Au xvii[e] siècle, « les vaisseaux corsaires restent si longtemps dehors que leurs propriétaires gagnent surtout à la longue par les esclaves qu'ils reçoivent ». Don Antonio Paulo, un des principaux propriétaires de Livourne (c'est alors le grand port des corsaires), « avoit au moins quatre cents esclaves, qui travailloient tous les jours dans la ville et dont chacun lui paioit tant par semaine[1] ». Les Phéaciens font « la course », comme tous les navigateurs du temps : leur roi a cinquante femmes esclaves pour moudre le grain, filer et tisser la toile et fabriquer des *othones* brillants[2]. Avant la découverte des palais mycéniens, les philologues rangeaient encore parmi les invraisemblances fantaisistes la description de ce palais d'Alkinoos :

On peut se demander, disaient-ils avec Riemann[3], si la légende des Phéaciens, telle qu'elle est chez Homère, se rapporte à Corcyre ou à un autre pays réellement existant. Mais ce qui, croyons-nous, ne peut faire l'objet d'un doute, c'est le caractère merveilleux et légendaire de cette description, et dès lors il nous paraît absolument chimérique de vouloir retrouver une exactitude géographique dans les détails. Les Phéaciens sont un peuple tout à fait extraordinaire. Ils habitent loin des hommes, au bout du monde, au milieu de la mer. Ils n'ont aucune relation avec les autres peuples et sont à l'abri de toute incursion ennemie parce que les dieux ont pour eux une amitié toute particulière. Le palais d'Alcinous, dont l'intérieur brille comme le soleil et la lune et où tout est en or, en argent ou en cuivre, a tout l'air d'un palais des Mille et Une Nuits. La façon dont les Phéaciens naviguent a quelque chose de magique et de surnaturel. Leurs vaisseaux n'ont ni timonnier ni gouvernail. Ce sont presque des êtres animés qui connaissent tous les pays.... Voilà des détails que personne ne songe à prendre à la lettre. Pourquoi veut-on que la description topographique du pays ait une exactitude scientifique que n'a point le reste du récit?

Pour les vaisseaux des Phéaciens nous avons fait justice de ces prétendues chimères. Pour le palais d'Alkinoos, les archéologues ont reconnu la possibilité et la réalité de cette décoration métallique et émaillée, de ces applications d'or, d'argent et de *kyanos*[4]. Mais les philologues, avant même les fouilles de Tirynthe, de Mycènes ou de Knossos, eussent pu connaître un texte historique qui leur eût fourni un commentaire littéral à tous les mots de la description odysséenne. Aux temps hellénistiques, les Sabéens, à l'extrémité sud-orientale du monde connu, tiennent le détroit de la Mer Rouge et « le bénéfice de tout le commerce entre l'Europe et l'Asie. Il n'est pas au monde de peuple plus riche, dit le Périple d'Agatharchidès : ce sont eux qui ont fait de la Syrie des Ptolémées

1. Robert, *Voyages*, p. 265.
2. *Odyss.*, VII, 103-107.
3. O. Riemann, *op. laud.*, p. 9.
4. Cf. Helbig, *l'Épopée*, p. 125-128.

une terre de l'or et qui fournissent à l'industrie phénicienne des marchés très avantageux. Leur luxe se prodigue non seulement dans les merveilles de leurs vases ciselés et la variété de leurs coupes,

[*Cf. le vers odysséen* :

καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλεισον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω
χρύσεον[1]...]

mais encore dans la grandeur de leurs couches et de leurs trépieds aux pieds d'argent; il dépasse toute mesure dans leurs mobiliers les plus communs : c'est d'une magnificence royale. On dit que leurs maisons contiennent en grand nombre des colonnes dorées ou d'argent aux chapiteaux d'argent. Les plafonds et les portes sont ornés d'incrustations d'or et de mosaïque. L'ensemble est d'une décoration somptueuse, L'or, l'argent, l'ivoire et les pierres les plus précieuses couvrent les murs[2]. »

[Cf. les vers odysséens où le poète décrit le seuil d'airain, les murailles d'airain, la frise d'émail, la porte d'argent et l'anneau d'or, les statues d'or, etc. : VII, 85-102.]

Les Sabéens doivent leurs richesses au transit du commerce oriental. Assis au bord du « grand abîme » de l'Océan Indien, ils détiennent grâce aux moussons le marché des parfums, des épices, des denrées précieuses de l'Extrême-Orient. Aux temps homériques, les Phéaciens peuvent détenir pareillement le marché du cuivre, de l'ambre, de l'étain, de toutes les matières précieuses fournies alors par l'Extrême-Couchant. Les Phéaciens ne s'occupent donc que d'échanges et de commerce. De leur état économique, nous pouvons induire le site de leur ville. Ce ne sera pas au milieu des champs cultivés, à portée d'une plaine fertile ou sur des coteaux verdoyants, un bourg de riches propriétaires, une ville de terriens. Sur un promontoire dominant la mer ou sur un îlot parasitaire, ce n'est qu'un entrepôt commercial. Dans ces mêmes parages de la Mer Ionienne, veut-on le modèle récent de ce que fut jadis la Ville d'Alkinoos? Prenez la Parga des Vénitiens sur la côte albanaise.

Parga était une ville de navigateurs : « Les Parguinotes exportoient les produits des Albanois et se livroient à la navigation. Leurs barques n'étoient pas toujours très pacifiques. Elles étoient souvent montées par des brigands, qui attendoient l'occasion de dépouiller quelque bâtiment marchand mal armé, qu'ils couloient à fond après avoir massacré l'équipage pour cacher leurs crimes. Ils se retiroient avec leurs rapines qu'ils partageoient avec ceux qui auroient dû les prévenir et s'y opposer; ces écumeurs payoient ainsi l'impunité dont ils jouissoient[3]. » Le port de Parga est aujourd'hui délaissé. Mais il avait jadis quelque importance pour les petites marines à voile. Nos *Instructions nautiques*

1. *Odyss.*, VIII, 430-431.
2. *Geog. Graec. Min.* I, p. 190-191.
3. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage dans les Iles Vénitiennes*, II, p. 247.

FIG. 92. — PARGA

Photogravure d'après la carte marine n° 3052.

le décrivent encore et nos cartes marines en donnent le plan, dans un carton de cette même feuille n° 3052, qui nous a fourni déjà le plan des ports phéaciens. Ce sont des mouillages de même nature et de même forme : au-devant de la haute montagne côtière, un îlot rocheux, soudé par un isthme bas, divise une baie de sable en deux petits ports; la citadelle occupe le sommet de l'îlot; les maisons couvrent la pente vers la terre :



Fig. 93. — Parga[1].

Le territoire de Parga n'a pas plus de deux lieues de tour et environ une demi-lieue d'enfoncement dans les terres. Il se termine par une chaîne de montagnes élevées, coupée par une quantité de collines couvertes d'arbres propres pour la construction et le chauffage. La côte en cet endroit forme un demi-cercle d'à peu près une lieue et demie d'étendue. Cette plage est divisée [en deux ports] par une roche élevée qui termine une langue de terre s'avançant un peu dans la mer. Cette roche, qui ressemble à un cône, est couverte de maisons bâties sur sa pente, commençant à une hauteur suffisante pour être à l'abri des coups de mer. Ces habitations semblent naître les unes des autres. Les rues sont étroites et escarpées. Sur le sommet de la roche, est bâtie une église de la Vierge : le clocher porte un fanal destiné à diriger les navigateurs pendant les ténèbres. Cet amas de maisons est environné, du côté de terre, d'une forte enceinte de murailles, sur laquelle est dressée une batterie de canons. C'est ce qu'on nomme la forteresse, et la situation locale ne demande et ne permet pas des ouvrages plus considérables. Du côté de la mer, les habitants sont défendus par la forme de leur rocher taillé à pic et où on ne peut aborder.



Fig. 94. — Ville de Parga[2].

Le mouillage ne peut recevoir que des barques et des bâtiments de médiocre portée

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

ou qui tirent peu d'eau. Le fond est sablonneux, de bonne tenue.... Deux torrents, qui prennent naissance dans l'intérieur des montagnes de l'Albanie et vont se décharger à la mer. Leur eau, qui est d'une excellente qualité, sert pour la provision des navigateurs et l'alimentation des Parguinotes. Elle arrose aussi plusieurs jardins potagers où l'on cultive beaucoup de citronniers et d'orangers. Au milieu de ces jardins, est bâtie la maison de campagne de l'un des primats.... Le petit terrain du Parguinote est très fertile : il produit du blé, du vin, de l'huile et des liqueurs; cependant ces deux derniers [articles suffisent] seuls à la consommation; pour les deux autres, on s'adresse aux voisins. Le territoire entièrement cultivé ne peut avoir de pâturages ni, par conséquent, nourrir des troupeaux. Les Parguinotes n'ont que quelques bœufs employés au labourage et ils tirent le bétail de leurs voisins, avec qui les primats du pays entretiennent des relations et des intelligences. Le bois ne manque pas; ils vont le couper dans les forêts de l'Albanie les moins éloignées. Leurs besoins satisfaits, ils peuvent en porter aux insulaires voisins. La population est d'environ quatre mille âmes. Elle habite en grande partie sur le rocher. A droite, sur la pente du rivage où tient ce rocher, est bâtie une espèce de village habité par le reste de la population[2].



Fig. 95. — Citadelle de Parga[1].



Fig. 96. — Jardins de Parga[3].

Sur place, j'ai vérifié moi-même tous les détails de cette description (28-16 avril 1901). Nos photographies en prouvent l'exactitude. J'ai voulu n'y pas changer un mot. Notre auteur, en la faisant, ne songeait sûrement pas à la Ville d'Alkinoos. Pourtant ses moindres mots nous fournissent un commentaire à tous les mots du texte odysséen. Ville de navigateurs, station des marines étrangères, Parga est venue se bâtir à l'écart du pays albanais.

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage*, etc., p, 238-243.
3. Photographie de Mme V. Bérard.

dans un cercle de hautes montagnes « qui la couvrent tout autour ».

... μέγα δέ σφιν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψειν.

Son promontoire insulaire est fait d'une roche abrupte qu'un isthme bas rattache à la terre (les cartes marines ont ici la même erreur que pour la ville des Phéaciens; elles indiquent par de fortes hachures une ligne de coteaux qui uniraient la citadelle de Parga aux talus des monts albanais, mais qui n'existent pas : l'isthme est plat; sur la copie que j'en donne ici, j'ai corrigé cette erreur de la carte marine). Le promontoire pointe entre les deux ports. Telle que notre Ville d'Alkinoos, la roche de Parga présente à la mer une façade accore, couronnée des remparts de la citadelle, et à la terre une pente assez raide dont la ville en terrasses a recouvert le flanc. Durant des siècles, cette ville, indépendante des terriens et sujette seulement des thalassocrates, a connu la prospérité. Elle avait une renommée de richesse parmi les montagnards voisins. Elle devait se défendre contre eux et c'est contre eux d'abord qu'elle avait dressé ses seuls ouvrages de défense, sa muraille en travers de l'isthme : tel notre mur de bois des Phéaciens.... Abandonnée des thalassocrates, Parga tomba sous le joug des terriens. Ce fut la ruine de sa fortune. Elle ne fut plus que l'embarcadère ou le débarcadère des caïques indigènes. Son rocher devint une forteresse terrienne, que les Turcs ceignirent d'un rempart au-dessus de la mer. La Ville d'Alkinoos ne fut plus qu'un château Saint-Ange.... Entre Parga et la Ville d'Alkinoos, notez pourtant quelque différence. Les deux ports de Parga, mal couverts et semés d'écueils, sont intenables par les rafales qui brusquement tombent du Nord :

Le port de Parga, disent les *Instructions*, est divisé en deux baies par la saillie de la côte sur laquelle se trouve la citadelle. La baie de l'Ouest, la plus grande (comme l'un de nos ports phéaciens, elle pourrait s'appeler le Port San Spiridione : un couvent de Saint-Spiridion couvre son extrême promontoire), demi-circulaire, bordée dans le fond par une plage de sable, avec trois encâblures de largeur ou de profondeur, est ouverte au Sud. L'autre baie (comme l'autre port des Phéaciens, elle est sous la protection de Saint-Nicolas, dont une chapelle occupe un des îlots) dans le S.-E. de la citadelle est considérée comme le port de Parga. Elle est abritée par une chaîne d'îlots et de rochers. Ces deux baies ne peuvent recevoir que de petits navires et les caboteurs mouillent ordinairement dans celle de l'Est. Pendant les beaux temps d'été, les navires trouveront un mouillage temporaire à trois encâblures de la citadelle [et les barques font le va-et-vient entre la marine et les navires mouillés au large][1]. Le fond est sablonneux, de bonne tenue (ajoutent les voyageurs); mais il s'y rencontre des quartiers de roches, qui dans les gros temps hachent les câbles et mettent les bâtiments en danger. Ils sont exposés entièrement aux coups de vent d'Ouest, de N.-O. et du S.-O. Sur la gauche en entrant, est un môle que les Parguinotes fabriquèrent eux-mêmes pour la sûreté de leurs barques[2].

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 11.
2. Grasset Saint-Sauveur, *op. laud.*, II, p. 240.

Grâce à ses « beaux ports », la Ville d'Alkinoos put être la capitale d'un royaume de marins, une résidence de thalassocrates. Les mouillages incertains de Parga ne lui ont jamais permis d'être qu'une station, un entrepôt, un point d'appui des marines étrangères. Mais, cette différence mise à part, les deux sites sont pareils et notez encore que Parga et la Ville d'Alkinoos sont à la même distance des fleuves voisins. En suivant la côte albanaise, comme en suivant la côte corfiote, on rencontre aussi, dans le Nord et dans le Sud de la ville, à dix ou douze kilomètres environ, l'embouchure d'un fleuve. Les modernes nomment ces fleuves albanais Gourla et Paramythia. Ces fleuves sont aussi les déversoirs d'une fertile plaine intérieure et leurs affluents



Fig. 97. — Barques de Parga[1].

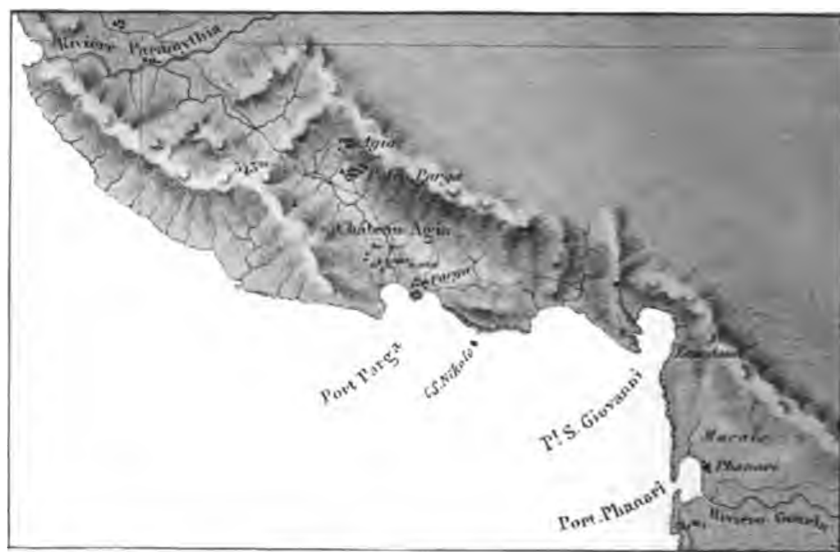


Fig. 98. — Fleuves de Parga[2].

descendent de vallées populeuses, où les indigènes ont leurs grands bourgs de Margariti, Paramythia, Mazarakia, etc. A travers les monts de Souli, les gorges supérieures de ces fleuves et de leurs affluents tracent une route commode vers les

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photogravure d'après la carte marine n° 3199.

grandes villes ou sanctuaires du haut pays, Dodone et Jannina. Un *emporion* indigène trouverait donc grand avantage à s'établir au voisinage des deltas. Tout près des fleuves, deux mouillages surtout se présentent qui, pour une marine indigène, deviendraient la Marseille ou la Smyrne de cette plaine albanaise. Port San Giovanni, admirablement fermé par deux promontoires, entouré de hautes collines, est couvert de tous les vents : « on peut approcher de ses bords à la distance d'une encâblure environ : en dedans de la pointe Ouest du port, s'élève par des fonds de 22 mètres une remarquable source d'eau douce et l'on peut faire encore de l'excellente eau douce sur le rivage Est du port[1]. » A trois milles dans le Sud de San Giovanni, se trouve l'entrée du port de Phanari. « L'entrée, qui a moins de 1 encablure 1/2 de largeur, est ouverte au S.-O. Le port, qui s'enfonce vers le Nord, est de forme circulaire avec un diamètre de quatre ou cinq encablures. Une grande partie est envasée. Une plage de sable le borde. Les bateaux du pays hivernent ici, en mouillant sur le rivage N.-E. et en se halant à toucher les roches. » Mais l'*emporion* des étrangers, Parga, ne s'est installée ni à Port Phanari ni à San Giovanni, où pourtant elle eût trouvé des promontoires et des langues de terre faciles à occuper et faciles à défendre. Le fleuve était trop proche.

C'est que la vallée fluviale, voie du commerce, est aussi le chemin de guerre descendu soudain par les bandes de pillards indigènes : il faut se tenir à l'écart de ces crues. Sur une côte barbare, nous savons que les thalassocrates, qui naviguent seulement pour le commerce et qui ne sont ni des colons ni des conquérants, tiennent toujours leurs stations à quelque distance des fleuves côtiers. Sur la côte albanaise, la comparaison des stations vénitiennes et des anciennes colonies helléniques pourrait nous bien montrer cette loi : les Vénitiens ont installé leurs factoreries commerciales de Prévéza, Réniassa, Parga, Gomenitza, Bucintro à l'écart des fleuves; les Hellènes avaient fondé leurs colonies agricoles d'Ambrakie, de Pandosia, de Buthroton, etc., au milieu des plaines ou au bord des deltas fluviaux. Sur la côte asiatique, nous avons déjà rencontré la vieille Phasèlis qui, toute semblable à la Ville d'Alkinoos, est venue s'asseoir entre deux ports clos, dans une presqu'île avançante faite d'un îlot rocheux et d'un isthme de sable : au pied des hauts Monts Solymes qui la couvrent de toutes parts, Phasèlis est à l'écart des routes et passages conduisant vers l'*hinterland* lycien ou pisidien, à l'écart des petits fleuves qui plus au Nord débouchent de chaque côté d'Adalia, la ville postérieure, la station des Hellènes commerçants et colonisateurs. Sur nos côtes de Provence, un texte de Strabon nous montre mieux encore la même différence essentielle entre colonies helléniques et comptoirs phéniciens. Cette côte ligure nous est déjà familière par l'étude que nous avons faite d'un vieux comptoir préhellénique, Monaco, le Melkart du Repos devenu l'Héraklès Monoikos des Grecs. Reprenez encore ce site de Monaco et son

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 12.

gite par rapport au fleuve voisin. Perché sur une roche parasitaire, le site est de tous points comparable à notre Ville d'Alkinoos; ce n'est qu'un îlot montagneux baigné de tous côtés par la mer et rattaché seulement à la montagne côtière par un isthme bas. Ce comptoir phénicien, étroitement couvert par les monts, s'est écarté du fleuve voisin, le Var, qui débouche à quatre ou cinq lieues d'ici. Les Hellènes choisiront d'autres sites : dans le delta même du Var, sur les roches qui le bordent à l'Est et à l'Ouest, les Marseillais installeront ensuite leurs colonies de Nice et d'Antibes. C'est que les Hellènes ne veulent plus seulement commercer avec les indigènes; ils veulent occuper et coloniser le pays, posséder la plaine. Mais les pillards ligures inquiètent sans repos ces villes helléniques. C'est une lutte perpétuelle que Nice et Antibes ont à soutenir. Il faut la vaillance et l'endurance de l'hoplite grec pour se maintenir en ces postes de combat.

Les gens de Marseille, dit Strabon[1], s'adonnèrent d'abord à la seule navigation et se tournèrent tout entiers vers la mer. Puis leurs forces s'étant accrues, ils voulurent soumettre les plaines côtières du voisinage et c'est alors qu'ils construisirent leurs villes d'Agde, de Tauroention, d'Olbia, d'Antibes et de Nice. C'étaient en réalité des forteresses contre les indigènes, Agde contre les Barbares du Rhône, Antibes, Nice et les autres contre les Ligures des Alpes. Les forêts voisines fournissaient en abondance le bois des constructions navales, mais aussi le matériel des constructions et des machines militaires, propres à assurer la résistance contre les Barbares, ὀργάνων τῶν τε πρὸς τὰς ναυτιλίας χρησίμων καὶ τῶν πρὸς πολιορκίας, ἀφ' ὧν πρός τε τοὺς Βαρβάρους ἀντέσχον.

Nos Phéaciens habitent loin du fleuve, parce qu'ils entendent bien ne pas vivre sur ce pied de guerre. Ce sont des marins et non des soldats. Comme le peuple anglais répugne aujourd'hui au service obligatoire, à la conscription et à la caserne, qui forment nos armées contemporaines, le peuple d'Alkinoos répugne aux exercices violents qui forment l'hoplite grec. Le pugilat et la lutte ne leur sont pas familiers,

οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί[2].

Ils courent. Ils canotent. Ils dansent. Ils chantent. Ils jouent au tennis. Ils changent de linge. Ils aiment la table, le bain et l'amour. Ils ne se soucient pas de risquer dans de sanglantes bagarres leurs beaux habits et leur tendre peau. Ils sont gens de sport, mais non gens de guerre.... Le site et la position de leur ville correspondent à leurs mœurs et à leur genre de vie. Dans la description odysséenne, tout se tient. Il faut fermer les yeux sur la réalité pour ne voir en tout cela qu'inventions poétiques, fantaisies et invraisemblances. L'examen topologique nous montre, au contraire, la logique interne de cette description et sa vérité profonde. Et la topologie nous montrerait encore comment et pour-

1. Strab., IV, p. 180.
2. *Odyss.*, VIII, 246.

quoi cette Ville d'Alkinoos ne peut avoir qu'un gîte, suivant l'expression des marins, qu'une orientation et qu'une position. Car, *a priori*, elle ne peut pas être sur la mer du détroit comme certains le voudraient; elle ne peut être que sur la Mer Sauvage où nous l'avons découverte.

*
* *

Sur le pourtour d'une île, nous savons comment les villes et les *emporia* se déplacent et, les uns les autres, se remplacent suivant les variations des courants commerciaux. A Rhodes, à Kos, à Samos, à Thèra, à Salamine, dans la plupart des îles grecques, nous connaissons de vieux ports ou des « villes vieilles » qui tournent le dos aux terres helléniques pour ouvrir leurs mouillages vers le Sud et vers l'Extrême-Levant. Le jour où les Hellènes, maîtres de ces îles, disposent librement de la terre et de la mer, ils abandonnent ces vieilles capitales: les villes ou ports helléniques se transportent sur les côtes insulaires de l'Ouest ou du Nord, en face de la Grèce et des terres grecques. La capitale classique de Corfou fut de même fondée ou transportée par les Hellènes sur la mer du détroit, en face des terres et des mers grecques, pour le besoin du commerce et de la colonisation helléniques.

Étudiez en effet le site de la ville grecque de Korkyre. Assise au bord du détroit, sur la presqu'île qui sépare la baie de Kastradais et la lagune de Kallichiopoulo, elle occupe, à peu de chose près, le site de la Corfou moderne. Ces deux villes correspondent au même état de civilisation et aux mêmes besoins de trafic. Hellènes et Vénitiens voulaient tenir le détroit, grand chemin de leur commerce, et ils voulaient tenir les plaines de l'île, grand champ de leur colonisation. Depuis les temps helléniques jusqu'à nos jours, la capitale de l'île est donc restée en cet endroit parce que les maîtres du port et de la mer étaient en même temps les propriétaires des champs et des cultures. Mais la possession de cette acropole implique la domination du pays et la soumission des indigènes. Visible de tous les points de la plaine et de tous les pics de la montagne, la ville ne saurait échapper longtemps aux convoitises des indigènes. Elle ne peut rester aux mains de l'étranger que si le fondateur ou l'occupant, grec, romain, angevin, vénitien, français, anglais, etc., dispose d'une puissance reconnue, d'une force toujours prête : Venise entretient à Corfou neuf régiments d'Italiens et deux régiments d'Esclavons, sans parler de l'artillerie et du génie[1].

Et ce n'est pas contre les insulaires seulement qu'il faut se tenir en garde. Les incursions des sauvages de l'Épire sont sans cesse à redouter. Le détroit n'offre qu'un médiocre obstacle aux convoitises et fantaisies albanaises. Un coup de vent amène les barques des pillards. La possession tranquille de Corfou ne dure pas sans l'occupation ou la surveillance des mouillages de la côte en face.

1. Grasset Saint-Sauveur, II, p. 100 et suiv.

Rhodes, dans l'antiquité grecque, est obligée d'occuper les ports de la « Pérée » karienne, sur l'autre rive de son détroit, pour surveiller et pour maintenir les pirates kariens. Korkyre occupe de même une bande de la « Pérée » épirote et y entretient une forteresse[1]. Dès que la surveillance se relâche ou dès que les forteresses cessent d'appartenir aux Korkyréens, les Arnautes franchissent le canal, descendent dans l'île, ravagent les moissons, coupent les vignes et les oliviers, et rançonnent les bourgs. Même avec la plus étroite surveillance, il suffit encore d'une nuit obscure et d'une flottille de barques pour jeter à la côte de l'île une bande d'Épirotes qui razzient le pays plat, dévalisent les paysans et forcent même la ville à se racheter[2].... Maîtres de Corfou, les Vénitiens après les Hellènes occupent tous les mouillages du détroit sur la côte albanaise, de Butrinto à Prévéza, et dans ces postes, « il y avoit toujours de garde, sous le canon du fort, une galiote ou tout au moins un brigantin pour tenir en respect les Albanais; le gouverneur avoit de plus une barque à ses ordres[3] » pour prévenir la garnison de Corfou à la première alerte. Malgré ces précautions, il est impossible de compter les incursions des Albanais ou des Turcs sur la Corfou vénitienne.

Les Phéaciens, qui ne se soucient ni de l'arc ni des carquois et qui n'ont ni hoplites ni chevaux, ne sont pas gens à défendre leurs murs tout à la fois contre les Insulaires et contre les Épirotes. Leur ville n'ira donc pas se poster sous l'œil des uns et des autres dans les plaines de l'île. Ils ne sont pas Grecs, d'ailleurs, et leur navigation ne se fait pas dans le détroit. Ils n'iront donc pas installer leur port en face des terres helléniques ni sur le bord du canal. Comme les vieux ports de Rhodes, de Kos, de Salamine, etc., le port préhellénique de Korkyre doit tourner le dos au port hellénique, et c'est bien dans ce rapport de dos à dos que se présente la baie phéacienne de Liapadais et les mouillages grecs de Corfou. *A priori*, nous pouvions dire que si les Hellènes s'installent près des uns, c'est dans l'autre qu'avant les Hellènes, les étrangers avaient leur établissement. Pour prendre encore un exemple tout récent dans cette mer Ionienne, comparez les villes helléniques et les établissements vénitiens sur le pourtour de Képhalonie.

Képhalonie, comme Corfou, est au bord d'un détroit : sa façade orientale borde le canal d'Ithaque et Leucade. Ce canal fut sillonné, de tout temps, par les barques d'Ulysse et de Télémaque et par les galères helléniques et romaines, comme aujourd'hui par les petits vapeurs de Patras. De tout temps, les indigènes ont donc eu des relâches sur la façade orientale de Képhalonie. Les petits vapeurs de Patras ressuscitent deux bourgs, dans la double rade de Phiscardo, au Nord-Ouest, et dans la baie de Pilaros, au centre. Les navires anciens avaient fait la fortune de Samè ou Samos dans la baie toute voisine de Pilaros : au

1. Thucyd., III, 85.
2. Thucyd., *loc. cit.*; Plut., *Pyrrhus*.
3. Grasset Saint-Sauveur, II, p. 250.

milieu du détroit, Samè était l'étape qui coupait en deux moitiés égales la montée ou la descente de ce couloir dangereux : Képhalonie, pour les Anciens, était l'île de Samos ou Samè; les marins la connaissaient sous ce nom.... Képhalonie est aujourd'hui l'île d'Argostoli. Le détroit, peuplé de pirates (l'*Odyssée* nous montre déjà comment les indigènes peuvent installer une guette et une croisière dans l'île d'Astéris, qui barre ce canal), est délaissé des marins étrangers. L'influence étrangère, vénitienne, a, durant les siècles derniers, transporté la capitale de l'île sur la façade opposée au détroit, sur la côte occidentale qui borde la Mer Sauvage. Argostoli, dans un grand golfe, occupe le flanc d'un long promontoire qu'il serait facile de défendre contre les insulaires, à condition toutefois que les défenseurs fussent en nombre et bien armés. Car l'isthme est assez large et les plaines de l'île, avec les villages indigènes, sont toutes proches. Argostoli ne peut convenir à une station étrangère que si les thalassocrates, en nombre et en force, peuvent imposer leur loi aux insulaires. Mais cette même façade occidentale de Képhalonie sur la Mer Sauvage offre, en un autre golfe, l'un de ces promontoires avancés qu'un isthme bas entre deux ports rattache à peine à la grande terre et qui ressemble à la Ville d'Alkinoos ou à la Parga des Vénitiens. C'est le promontoire qui porte actuellement encore la forteresse vénitienne d'Asso. Voici comment les *Instructions nautiques* décrivent ces parages de Képhalonie sur la Mer Sauvage :

A quatre milles dans l'E. q. N.-E. du cap Kakata, se trouve le fort d'Asso. La côte, entre ces deux points, forme le golfe de Myrto, profond d'environ trois milles, avec des rivages accores et découpés, garnis de baies de sable par intervalles. Il n'y a pas de mouillage dans ce golfe, et un bâtiment sous voiles évitera de se laisser affaler sur la côte, car le vent accalmit fréquemment sous la haute terre et une forte houle de N.-O. porte à terre. Le port d'Asso est formé par un promontoire élevé, à double pic, couronné par les ruines d'une grande forteresse vénitienne et relié à la grande terre par un étroit isthme de sable. Le port, ouvert au Nord, a deux encâblures de largeur, trois encâblures de profondeur, et offre des commodités pendant les mois d'été aux petits caboteurs qui viennent y charger les produits du pays, qui est bien cultivé. Pendant l'hiver, il est peu fréquenté, car il est ouvert aux vents de Nord, qui y amènent une grosse mer. La partie extérieure du port, avec des fonds de 22 à 31 mètres, est abritée des vents du S.-O. par le promontoire. La forteresse, passablement conservée, est de grande étendue, élevée de 135 mètres et protégée de tous côtés par des falaises escarpées; un fossé creusé à travers l'isthme, et actuellement comblé, la défendait jadis du côté de la terre. Le village d'Asso, situé dans l'Est du fort, avec une population d'environ 1500 habitants, possède une douane et un office sanitaire, et fait un commerce considérable en raisins de Corinthe, raisins, vin et huile. On peut s'y procurer quelques provisions et de l'eau douce.

Cette forteresse, au temps des Vénitiens maîtres de l'île, protégeait sans doute le double mouillage du bas. Mais elle devait surtout fournir aux paysans voisins un refuge contre les descentes des Barbaresques : « Les Vénitiens, dit Grasset Saint-Sauveur, bâtirent cette forteresse en 1595. Dans ses fortifications, on a

été obligé de suivre l'irrégularité du terrain; aussi tout y est inégal, de travers et défectueux. Malgré toutes ces imperfections, cette forteresse est plus que suffisante pour l'objet qui a déterminé à la bâtir. Elle ne doit servir que de retraite aux habitants des rives de la mer, en cas de quelque incursion de corsaires dans l'île. Au pied de la montagne d'Axo, on trouve un petit port qui peut contenir au plus trois ou quatre galères. L'intérieur de la forteresse n'offre rien qui puisse le moins possible dédommager de la fatigue du voyage. Elle renferme la cathédrale grecque, petite église modestement décorée. Le seul édifice public est la maison qu'habitait le provéditeur[1] ».

La vénitienne Axos sur la Mer Sauvage et l'hellénique Samè sur le détroit sont dans le même rapport de sites et de gîtes que la Korkyre des Hellènes et la Ville d'Alkinoos, et depuis longtemps, dans une autre île bordière d'un autre détroit, à Rhodes, nous avons étudié ce même rapport entre la Lindos de Kadmos et la Rhodes des Grecs. Là encore, les navigateurs étrangers avaient choisi un promontoire avancé de la Mer Sauvage, une roche entre deux baies pour fonder leur ville et leurs sanctuaires de Lindos; les Hellènes, au contraire, transportèrent leur capitale sur le détroit, dans la plaine qui borde l'entrée du canal.

Entre la vieille Lindos et la ville des Phéaciens, il ne semble pas qu'il y ait seulement ressemblance de situation; il y a parité de date. Car Lindos fut fondée, dit-on, par le commerce phénicien et nous voyons par la toponymie des Phéaciens que des Sémites ont aussi dû l'inventer : *Korkyra Scheria*, שחרה כרכרה, semble de même origine et de même époque que les doublets des îles voisines *Paxos-Plateia*, *Samè-Képhallènia*, etc., ou des autres îles grecques, *Kasos-Achnè*, *Rhèneia-Keladoussa*, etc. Si l'on prend bien garde au texte odysséen lui-même, on y peut relever, semble-t-il, certains indices de cette origine levantine.

Par quelques détails de leur costume et de leurs mœurs, les Phéaciens semblent se distinguer des Achéens et se rapprocher des nations de l'Extrême-Levant : « Les Égyptiens, dit Hérodote, portent des vêtements de lin qu'ils veulent toujours fraîchement lavés; ils y attachent le plus grand soin, car ils vont jusqu'à préférer la propreté à l'élégance, εἵματα δὲ λίνεα φορέουσι αἰεὶ νεόπλυτα, ἐπιτηδεύοντες τοῦτο μάλιστα..., προτιμέοντες καθαροὶ εἶναι ἢ εὐπρεπέστεροι[2]. » On croirait entendre Nausikaa : « Mes frères veulent toujours des vêtements fraîchement lavés »,

οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι[3].

L'épithète νεόπλυτος ne se trouve qu'en ce passage des poèmes homériques :

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 59; Grasset Saint-Sauveur, *loc. cit.*
2. Hérod., II, 37.
3. *Odyss.*, VI, 64-65.

l'épithète équivalente εὐπλυνής, *bien lavé*, ne se rencontre aussi qu'appliqué aux *phares*, dont les Phéaciens font présent à Ulysse,

ἐν δ' αὐτῇ θὲς φᾶρος ἐυπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα[1].

Autre détail. Le roi et la reine des Phéaciens, Alkinoos et Arétè sont frère et sœur, en même temps que mari et femme.

... ἐκ δὲ τοκήων
τῶν αὐτῶν οἵ περ τέκον Ἀλκίνοον βασιλῆα[2].

Ils « sont nés des mêmes parents qui leur ont donné le jour », ἐκ τοκήων τῶν αὐτῶν. Ces mots ne peuvent prêter à amphibologie. *Parents*, τοκῆες, ne se rencontre dans les poèmes homériques qu'au pluriel pour désigner les deux auteurs de vie, les père et mère :

βῆ δ' ἰέναι διὰ δώμαθ' ἵν' ἀγγείλειε τοκεῦσιν,
πατρὶ φίλῳ καὶ μητρί[3]....

Ce mot ne peut avoir et n'a jamais eu d'autre sens : il désigne celui qui a engendré et celle qui a enfanté. Alkinoos et Arétè, fils et fille des mêmes parents, sont donc frère et sœur et pourtant ils sont mari et femme. Voilà qui scandalisa plus tard la morale grecque : on ne put admettre que le Poète, source de toute sagesse et de toute vertu, eût écrit une pareille énormité. Car les Hellènes, en général, ont sur les mariages entre frère et sœur les mêmes idées que nous. Que les Dieux, Zeus et Hèra par exemple, aient commis de pareilles unions, la tradition l'admet et la nécessité le légitime : la première famille divine, comme la première famille humaine, semblait n'avoir pas pu se reproduire autrement. Mais que parmi les hommes, parmi les personnages de l'épopée, de telles mœurs abominables aient pu fleurir et que le Poète les ait notées sans un mot de blâme, sans un étonnement, voilà qui pour la conscience grecque est inadmissible. Les scholiastes se hâtent donc, par une note, d'expliquer à leur façon, c'est-à-dire à contresens, le texte odysséen : « *parents*, disent-ils, est ici pour *grands-parents*, τὸ γὰρ τοκήων δηλοῖ καὶ τὸ προγόνων[4] ». La morale grecque serait sauvée, en effet, si Alkinoos et Arétè, descendante des mêmes ancêtres, étaient seulement oncle et nièce ou cousin et cousine. Aussi la note des scholiastes est aussitôt accueillie par les éditeurs. Mais elle ne suffit pas encore. Comme le texte homérique est mis dans toutes les mains, expliqué dans toutes les écoles, il ne faut pas que les jeunes esprits puissent être induits à des idées fausses ou à des pensées malhonnêtes. Une main pieuse intercale dans le texte primitif treize vers, qui sont une évidente interpolation. Voyez plutôt le passage :

1. *Odyss.*, VIII, 392 et 425; XIII, 67.
2. *Odyss.*, VII, 54-55.
3. *Odyss.*, VI, 50-51.
4. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.

Athèna, sous la figure d'une vierge à la cruche, conduit Ulysse au palais et lui donne quelques conseils : « Entre dans le palais. Ne crains rien. Avec un peu d'audace, on mène à bien toutes les affaires. C'est la reine que tu vas rencontrer d'abord dans le palais. Elle s'appelle Arètè de son nom. Elle est fille des mêmes parents qui ont engendré Alkinoos.... Elle a une grande influence sur ses enfants, sur Alkinoos lui-même et sur le peuple, qui la considère un peu comme une divinité et qui dans les rues la salue de ses acclamations. C'est que vraiment elle ne manque ni d'un esprit de sagesse ni de bonnes intentions : elle apaise les querelles. Si jamais elle te prend en affection, tu peux être sûr de revoir tes amis et ton palais dans la terre de ta patrie[1]. »

Ce petit discours est très clair, très bien ordonné et fort utile à entendre pour le héros qu'il renseigne. De plus, il est complet : rien n'y manque et il n'a besoin d'aucun commentaire. J'en ai pourtant retranché les treize vers qui, dans notre texte actuel, vont du vers 56 au vers 69. C'est là que la piété de l'interpolateur s'est donné carrière :

Elle est fille des mêmes parents qui ont engendré Alkinoos. [Car Poseidon engendra d'abord Nausithoos, de Périboia, la plus belle des femmes et la fille aînée du vaillant Eurymédon, qui régnait sur les Géants et qui se perdit, lui et son peuple. Donc Poseidon, uni à Périboia, engendra Nausithoos qui régna sur les Phéaciens. Nausithoos engendra Rhéxènor et Alkinoos. Le premier mourut jeune en ne laissant qu'une fille, Arétè, dont Alkinoos fit sa femme et il l'honora plus qu'épouse au monde n'est honorée de son mari.] Elle a une grande influence, etc....

On sent combien ce bavardage est inutile et comment cette généalogie n'intervient que pour légitimer le contre-sens de *parents* = *ancêtres*, τοκήων = προγόνων. Les noms de Rhéxènor et de Périboia ne reparaîtront plus dans le poème, sauf en un vers qui, étant aussi une interpolation, se retranche sans difficulté (v. 146 du même chant). Que l'on relise le texte restitué et que l'on dise si du vers 56 au vers 69 il est besoin de la moindre addition.

'Αρήτη δ'ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον, ἐκ δὲ τοκήων
τῶν αὐτῶν οἵ περ τέκον 'Αλκίνοον βασιλῆα. v. 55.
κείνη [γὰρ] περὶ κῆρι τετίμηταί τε καὶ ἔστιν, etc. v. 69.

La traduction *parents* = *ancêtres*, τοκήων = προγόνων, n'est pas seulement un contresens verbal : ce me semble en outre un contresens historique. Si les Hellènes n'admettent pas le mariage entre frère et sœur, il y a des peuples qui le pratiquent, et de préférence à tout autre. Le poème odysséen lui-même nous donne un autre exemple de ces unions scandaleuses : le roi Aiolos a six fils et six filles, qu'il a mariés deux à deux et qui vivent tous dans son palais.

τοῦ καὶ δώδεκα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,
ἓξ μὲν θυγατέρες, ἓξ δ' υἱέες ἡβώοντες·
ἔνθ' ὅ γε θυγατέρας πόρεν υἱάσιν εἶναι ἀκοίτις[2].

1. *Odyss.*, VII, v. 47-65 et 69-77.
2. *Odyss.*, X, 5-7.

Ce texte ne peut soulever le moindre doute : le roi Aiolos a donné ses six filles pour épouses à ses six fils. Les Pharaons égyptiens en usent ainsi :

A la cour d'Égypte, dit G. Maspero[1], la famille royale était très nombreuse. Les femmes se recrutaient chez les hauts seigneurs de la cour et chez les grands seigneurs féodaux. Mais on rencontrait aussi parmi elles beaucoup d'étrangères, filles ou sœurs des petits roitelets libyques, nubiens ou asiatiques. Elles venaient aux bras de Pharaon comme otages et garantissaient la fidélité de leur peuple. Toutes ne jouissaient pas d'un traitement identique ni d'une considération pareille, et leur condition première réglait leur état dans le harem, à moins que le caprice amoureux du maître n'en décidât autrement. La plupart demeuraient simples concubines leur vie durant. D'autres s'élevaient au rang d'épouses royales. Une au moins recevait le titre et les privilèges de *grande épouse* ou de reine....

Chez Alkinoos, Arétè est la grande dame, la maîtresse, δέσποινα.

... C'était rarement une étrangère, presque toujours une princesse née dans la pourpre, une fille de Râ, autant que possible une sœur du Pharaon; héritant au même degré et dans des proportions égales la chair et le sang du soleil, elle avait plus que personne au monde qualité pour partager la couche et le trône de son frère. Elle possédait sa maison particulière, son train de serviteurs et d'employés. Tandis qu'on séquestrait à peu près les femmes secondaires dans le palais, elle entrait ou sortait librement, se montrait en public avec ou sans son mari....

[δειδέχαται μύθοισιν ὅτε στείχῃσ' ἀνὰ ἄστυ.]

Le protocole reconnaît solennellement en elle la suivante de l'Horus vivant, l'associée au Seigneur du Vautour et de l'Ureus, la très douce, la très louable, celle qui voit son Horus ou l'Horus et le Sit face à face. Son union avec le roi-dieu la fait déesse,

[οἵ μίν ῥα θεὸν ὣς εἰσορόωντες]

et lui impose l'obligation d'accomplir pour lui toutes les fonctions dont les déesses s'acquittent à côté des dieux.... Elle marche derrière l'époux dans les processions, donne audience avec lui,

[... καὶ ἀνδράσι νείκεα λύει]

gouverne pour lui pendant qu'il guerroie au dehors ou qu'il parcourt son royaume[2].... Le rôle des princesses grandit singulièrement depuis la XIIe dynastie. On distingue au moins autant de reines que de rois parmi les personnages qui président aux destinées de l'Égypte. Les fils conservent la prépondérance sur les filles, quand les uns et les autres naissent de l'union d'un frère et d'une sœur utérins et consanguins à la fois et se trouvent par conséquent de conditions égales. Les fils en revanche perdent la prépondérance dès qu'il leur manque le moindre quartier de noblesse du côté maternel et ils s'éloignent d'autant plus du trône que leur mère tenait de moins près à la lignée de Râ. Toutes leurs sœurs, issues de ces mariages qui nous semblent incestueux, prennent le pas sur eux et l'aînée devient le Pharaon légitime[3].

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 52.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 270-272.
3. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 77.

Le Pharaon n'est donc roi absolument légitime que si, fils d'un frère et d'une sœur, il est encore l'époux de sa propre sœur. Aménothès avait épousé Ahhotpou, sa sœur de père et de mère ; la fille qui naquit de cette union Ahmasi, fut donnée en mariage à l'un de ses frères, Thouthmosis, qui n'était que le fils d'une concubine. C'était donc Ahmasi qui, reine de plein exercice, aurait pu réclamer le pouvoir suprême ; mais elle le laissa à son mari et se contenta du second rang[1].

Il semble bien que, chez les peuples levantins qui sont soumis à l'influence égyptienne, la mode de ces unions entre frère et sœur, comme tant d'autres modes d'Égypte, s'implante dans les familles royales. A lire sans parti-pris certaines pages de l'Écriture, il semble que ces unions ne paraissent ni incestueuses ni mêmes étranges dans le harem de David : « Amnon, l'aîné des fils de David et d'Akhinoam, celui que son âge semblait désigner comme l'héritier de la couronne devint éperdument amoureux d'une de ses sœurs qui était fort belle, Tamar, fille de David et de Maaka. Au lieu de la demander en mariage, il feignit d'être malade, insista pour être soigné par elle, et quand il la tint seule dans sa chambre, il la viola malgré ses larmes. Le crime consommé, il fut saisi de dégoût et de haine ; il la repoussa et, comme elle le suppliait de lui rendre l'honneur en l'épousant, il la fit chasser avec opprobre par ses valets. Elle alla crier vengeance chez Absalon, son frère de mère. David s'indigna. Mais il aimait son premier né et ne put se résigner à le punir. Absalon dissimula sa colère ; mais au bout de deux ans il tua Amnon.... On remarquera que Tamar demande à Amnon de l'épouser et que l'unique reproche adressé au fils du roi est, après avoir violé sa sœur, de n'en avoir pas fait sa femme[2]. » Le texte des Écritures dit très clairement que ces unions entre frère et sœur sont possibles et légitimes. Quand Amnon fait les premières avances à sa sœur, Tamar refuse par ces mots : « Non : les choses ne se passent pas ainsi en Israel. Mais parle au roi : il ne me refusera pas à toi[3] ». Tamar veut être épousée régulièrement, au grand jour, par son frère, et elle ne prévoit aucune objection de leur père commun. Au reste, la poésie amoureuse des Hébreux comme des Égyptiens donne aux mots de *frère* et de *sœur* la signification d'*amant* et de *maîtresse*. Dans la langue et dans les mœurs des ports phéniciens, l'influence égyptienne si profonde avait eu sans doute les mêmes résultats. Et c'est pourquoi, dans notre périple odysséen, il faut nous en tenir au sens strict et unique de *parents*, τοκήων : *père et mère* : Arétè et Alkinoos sont frère et sœur, et leur royauté n'en paraît que plus divine....

Il faudrait n'attacher qu'une minime importance à ces particularités des coutumes et des mœurs phéaciennes, et l'on n'en tirerait légitimement aucun indice certain, si le texte odysséen lui-même ne nous faisait connaître l'origine

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 104.
2. *Id.*, *ibid.*, II, p. 734-735.
3. Samuel, II, 13, 13.

de ce peuple navigateur : « Ils habitaient jadis dans Hypérie aux larges campagnes, près des Kyklopes arrogants qui les tracassaient, »

οἵ πρὶν μέν ποτ' ἔναιον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ
ἄγχου Κυκλώπων ἀνδρῶν ὑπερηνορεόντων,
οἵ σφεας σινέσκοντο[1].

Les Anciens ignoraient déjà le site d'Hypérie et ils promenaient les Kyklopes de Sicile en Italie et de Lycie en Morée. La suite du poème odysséen va nous conduire dans le pays des Kyklopes. Nous verrons alors que les noms authentiquement grecs de *Kykl-ope-l'Œil Rond*, Κύκλ-ωψ, et d'*Hypérie-la Haute*, Ὑπερείη, ne sont que la traduction de noms étrangers bien connus. Avec ces noms grecs et ces noms étrangers, nous allons reconstituer encore une chaîne des doublets gréco-sémitiques. L'équivalent sémitique de *œil*, ὤψ, étant עין, *oin*, et celui de *cercle*, κύκλος, étant עטרה, *otr'a*, le vrai nom de la *Kyklopie*, du *Pays des Yeux Ronds* est *Oin-otr'a*, dont les Grecs ont fait Οἰνωτρία et les Latins *Oinotria*. De même l'équivalent de *la Haute*, Ὑπερείη, est קומה, *Kum'a*. Et nous arrivons à cette traduction parfaitement claire : « Les Phéaciens habitaient jadis Kumè de Campanie, εὐρύχορος, près des Oinotriens, » et c'étaient des Leukadiens ou Leukaniens, car le nom Φαίακες ou Φαίηκες, *Phéaciens*, qui n'a aucun sens en grec, n'est aussi que la transcription d'un nom sémitique : la racine sémitique בהק, *b. e. q*, signifie *être blanc* et exprime les qualités de *blancheur* et d'*éclat*; sa vraie traduction grecque serait λευκαίνω. Et la transcription de בהקים, *Beakim*, en Φαίακες est tout à fait légitime. Nous savons que le ב sémitique n'est pas l'équivalent exact du β grec, mais que les Hellènes le rendent par un π, un φ, ou par une lettre double μπ ou μφ. Quant aux deux autres consonnes, ה est ε ou αι, ק est κ.... Les Phéaciens sont des navigateurs venus de l'Occident qui, jadis établis à Kumè de Campanie, puis chassés par les montagnards oinotriens, transportèrent leur ville sur la côte corfiote.

Je ne légitime pas ici, de point en point et lettre par lettre, les transcriptions ou traductions de ces noms propres. Ulysse va nous mener au pays des Kyklopes. C'est alors, sur les lieux, que nous discuterons la toponymie grecque et préhellénique de cette Italie napolitaine. Pour le moment, je réclame du lecteur un crédit provisoire. Je lui demande d'admettre que nos Phéaciens, venus de Kumè au long des côtes italiennes, ont abordé l'île de Corfou par le Nord-Ouest. Du dernier cap italien S. Maria di Leuca, ils ont traversé le canal Adriatique, atteint l'île de Fano, puis longé l'île de Samotraki. Saluant ensuite le Karavi, le Bateau de pierre, ils ont enfin côtoyé le rivage occidental de Corfou, en atterrissant près du cap Kephali, comme disent les modernes : *Phalakron*, disaient les Anciens, *la Tête Chauve*. C'est la route la plus directe et la plus ordinaire des navires à voiles : « Partis de Brindisi, dit Strabon, les navires ont dix-sept

1. *Odyss.*, VI, 4-6.

cents stades jusqu'au promontoire de Kassiopè. Les navires partis de Tarente ont à peu près la même distance jusqu'à un autre cap corfiote dans le Sud-Est de Kassiopè[1]. »

Venus de l'Ouest, c'est à la côte occidentale de l'île que ces marins primitifs devaient fixer leur établissement. Nous connaissons la règle générale de ces ports insulaires, tournés vers la partie de l'horizon qui leur amène les flottes et leur trafic. En ceci, la Korkyra préhellénique ressemble encore aux autres îles levantines avec leurs capitales antérieures aux Hellènes. Il faut encore et toujours revenir à l'exemple de Rhodes. Située sur le détroit qui ouvre les mers grecques aux bateaux levantins, Rhodes est la porte hellénique du Levant : sur le détroit qui ouvre l'Occident, Korkyre est vraiment la porte ou la sortie occidentale des mers helléniques. Les deux îles symétriquement placées se font pendant aux extrémités du monde grec. A Rhodes, depuis les Hellènes jusqu'à nos jours, le grand port est installé sur le bord même du détroit, dans la plaine de l'île, pour le besoin du trafic insulaire et du transit maritime. Mais ce grand port ne remonte, nous le savons, qu'au cinquième siècle avant notre ère. Le premier emporion n'était pas là. Tournant le dos au détroit, Lindos regardait la mer du Sud-Est qui lui avait amené les flottes de Danaos et de Kadmos. Éloignée de la plaine, Lindos s'appuyait à une haute montagne « qui la couvre tout autour », et sa baie offrait un double port aux flancs d'une acropole péninsulaire. Comparez maintenant l'histoire et la topographie de Korkyre. Depuis l'antiquité classique jusqu'à nos jours, les bateaux n'ont fréquenté que la rive orientale de Corfou, la côte de la plaine et du détroit. Les périples et les géographes n'ont connu que les stations de cette côte. Nul, parmi les Anciens, ne mentionne les mouillages et le bourg de notre baie de Liapadais. Au XVIIIe siècle, Bellin dit encore : « L'isle a dix ou onze lieues de longueur : on y compte environ quarante mille âmes. Il n'y a que deux villes, savoir Cassopo, qui est le Cassiopè des Anciens, et Corfou, qui est la capitale. On assure qu'il y a une centaine de villages dans l'isle.... Il y a quelques autres ports dans l'isle, propres pour de médiocres bâtiments. Mais ils ne me sont pas connus et d'ailleurs ils ne sont pas fréquentés, si ce n'est par de petits bâtiments qui y vont pour le peu de commerce qui s'y fait[2]. » Mais avant la capitale grecque, Corfou avait eu comme Rhodes une Lindos tournant le dos à la plaine et au détroit, s'appuyant à la montagne qui la couvre des indigènes, et ouvrant ses deux ports aux arrivages des étrangers, aux flottes de l'Italie ou de l'Afrique, de Kumè, d'Utique ou de Carthage : c'est notre Ville d'Alkinoos.

Comme Rhodes encore, Korkyre est sans doute une île grecque, mais un peu à l'écart, aux extrémités du monde grec. Les Hellènes fréquentent ou possèdent ces deux îles. Mais souvent aussi ce sont des étrangers, des peuples de la mer qui les occupent : Rhodes durant trois ou quatre siècles demeure la possession des

1. Strab., VII, 324.
2. Bellin, *Descript.*, p. 146 et 153.

pirates latins qui s'intitulent chevaliers de Rhodes; Corfou reste pendant six cents ans une terre vénitienne.... Les marines grecques connaissent le chemin et les mouillages de ces deux îles. Mais, actuellement encore, Rhodes et Corfou sont en dehors du bourdonnement des barques helléniques. Une multitude de cargo-boats indigènes, de voiliers ou de petits vapeurs, rattachent par mille réseaux les autres îles Ioniennes à la côte du Péloponnèse et au port de Patras : Corfou n'a qu'une ou deux lignes de grands bateaux, de bateaux étrangers, entre elle et la terre hellénique. Ces relations actuelles nous expliquent les relations d'autrefois.

Aux temps homériques, la terre des Phéaciens est à l'écart des terres achéennes : Ithaque fait partie du monde achéen, Ulysse est un héros de l'armée achéenne; Alkinoos est un étranger. La Phéacie est pourtant en rapports avec la Patras de ce temps, je veux dire avec la Pylos de Nestor. Car Pylos est alors le grand port achéen sur la mer occidentale. Les barques pyliennes et les bateaux phéaciens font la navette de l'une à l'autre : Ithaque, à mi-chemin, est leur étape médiane, leur reposoir et leur bazar commun. Les marines achéennes connaissent donc la Phéacie. Mais cette île écartée n'apparaît à la foule achéenne que dans la brume du lointain. On sent bien, à lire le texte de l'*Odyssée*, que les relations sont parfois empreintes de défiance : les étrangers ne trouvent pas en Phéacie un accueil toujours cordial. Il est impossible cependant de rien comprendre à ce texte odysséen si l'on ne suppose que des rapports prolongés ou des périples écrits donnèrent aux marines achéennes une connaissance minutieuse et très exacte des parages phéaciens.

L'étude de la *Télémakheia* nous avait déjà conduits à cette demande : comment le poète a-t-il pu décrire si exactement, si minutieusement, les sites, routes et mouillages de Pylos? Et nous n'avions trouvé qu'une réponse : c'est qu'à la cour des Néléides, dans les villes d'Asie Mineure, des poèmes ou des périples se transmettaient, qui rendaient familiers aux oreilles de tous, les sites, les routes, les cultes et les parages de l'ancienne ville des aïeux. L'étude de la Phéacie conduit à une pareille demande : comment le poète a-t-il possédé une connaissance si précise du pays phéacien? Les philologues répondent : « J'admettrais volontiers que des marins d'Ionie, étant allés à Corfou, ont pu rapporter chez eux le souvenir d'une île lointaine, très riante, très fertile, peuplée d'excellents marins, et que ces contes de matelots, transformés par l'imagination populaire, ont pu devenir une légende merveilleuse[1]. » Légendes merveilleuses, contes populaires, imagination, fantaisie, il y en a dans l'*Odyssée*, mais beaucoup moins qu'on ne suppose. L'*Odyssée* est une œuvre d'art grecque. Or, en une œuvre grecque, quelle qu'elle soit, faire la part prépondérante à l'imagination et à la fantaisie; voir en une œuvre grecque autre chose que la fidèle peinture, la copie d'un modèle déterminé; mettre sur le même pied la raison hellénique

1. O. Riemann, *op. laud.*, p. 10.

et la fantaisie arabe, les voyages d'Ulysse et les voyages de Sinbad; c'est, je le répète, méconnaître de parti pris les caractères fondamentaux de l'hellénisme. Voyez comment les Grecs eux-mêmes jugent l'œuvre d'Homère : « Tous ses mythes, nous dit Strabon, ne sont que de véridiques histoires à peine embellies, ἀεὶ τοὺς μύθους ἀπό τινων ἱστορίων ἐνάγων, car un défilé de vains miracles sans réalité ni vérité n'est pas homérique, ἐκ μηδενὸς· δὲ ἀληθοῦς ἀνάπτειν κενὴν τερατολογίαν οὐχ ὁμηρικόν[1] ». L'*Odyssée* n'est pas une *tératologie*; comme toutes les œuvres grecques, « ce n'est qu'une peinture poétique de réalités authentiquement vraies, λαβὼν ἀληθῆ ταύτην τὴν ὑπόθεσιν ποιητικῶς διεσκεύασε[2] ». Quelle valeur prennent tous ces mots de Strabon après notre étude de la Phéacie! Dans nos *Instructions nautiques* et sur nos cartes marines, nous avons trouvé le commentaire littéral et les plans topographiques de notre prétendu conte odysséen. Sans la carte marine et sans les *Instructions*, il était impossible, — et l'exemple des commentateurs anciens ou modernes est là pour nous avertir, — de discerner sous la légère broderie poétique la trame réelle de toute cette histoire : on ne voyait que le conte parce que l'on ignorait la réalité. Mais vous prenez les cartes et descriptions de nos marins et, tout aussitôt, vous retrouvez la trame du poème; sous la broderie, apparaît un tissu compact, serré, de faits géographiques rigoureusement exacts et minutieusement notés. Quand vous avez, par le détail, vu comment chaque épithète du poème correspond à une particularité du site, comment chaque aspect de côtes et de montagnes, chaque disposition de promontoires ou de ports, et les distances réciproques des fleuves et des villes, et les alentours des sources et fontaines, bref toutes les descriptions, sont conformes à la réalité tangible, à la vérité scientifique et expérimentale : il ne vous est plus possible de penser encore à des souvenirs de matelots. Vous ne pouvez plus songer, je crois, qu'à un journal de navigateur, à un périple. En mettant bout à bout les descriptions odysséennes de la Phéacie, vous reconstitueriez une page de nos *Instructions nautiques*. Et cette page, la voici dans ses grandes lignes :

L'île des Phéaciens est élevée; ses montagnes boisées apparaissent de loin; elle présente à la mer sauvage une côte abrupte avec des falaises droites et des écueils dangereux[3]. Mais elle a quelques mouillages. On rencontre d'abord une petite anse couverte du vent avec une plage de graviers, des fourrés de joncs et des pentes d'olivettes. Il faut prendre garde aux cailloux coupants. De la mer, on voit les cascades d'un fleuve qui tombe sur la plage par une série de bassins où les femmes viennent laver.

Puis on rencontre la ville des Phéaciens. Elle est loin du fleuve, mais une route plate à travers la plaine de l'intérieur y peut conduire aussi. Dans un cercle de hautes mon-

1. Strab., I, 19; III, 149.
2. Strab., I, 22.
3. On pourrait avec des passages textuels de périples antiques reconstituer le texte même de ce vieux document. Prenez, par exemple, tel passage du *Stadiasme de la Grande Mer* (*Geog. Graeci Min.*, éd. Didot, I, p. 427 et suiv.) : § 46, ἐντεῦθεν ἀναχθεὶς παράπλεε· πέτραι εἰσὶν ὑψηλαί· ὕδωρ ἔχει καὶ ποταμὸν μέγαν.... § 51, σάλος ἐστίν ἀνατείνων· ὕδωρ ἔχει ἐν τῇ ἄμμῳ.

tagnes qui la couvrent tout autour, la ville est sur un promontoire entre deux bons ports dont l'entrée resserrée est un peu difficile[1] : le palais et les jardins du roi, faciles à distinguer, sont en haut; le marché est en bas avec une église de Poseidon et une source où l'on peut faire de l'eau; il y a de l'eau aussi dans le fond du grand port, à côté de la route, où est un autre jardin royal et le bois sacré d'Athèna[2]. Les Phéaciens sont des passeurs qui gagnent leur vie à franchir l'abîme de la mer Occidentale, d'où ils viennent. Car ils sont venus du pays des Yeux Ronds, où ils habitaient Hauteville. Les Barbares de ce pays les forcèrent à s'enfuir. Leur ville très riche regorge d'or et de choses précieuses.... Après la ville, les falaises et les écueils continuent. Un rocher ressemble à un navire en marche[3], les indigènes disent que c'est un bateau que la colère divine a changé en pierre....

Ainsi restitué, ce fragment de périple porte, je crois, sa marque d'origine. Décrivant successivement le fleuve, la ville et le Bateau de pierre, il commence la revue de la côte par le Sud et la finit par le Nord : il trahit ainsi une navigation et une marine allant du Sud-Est au Nord-Ouest, des terres achéennes aux mers italiennes, de Pylos au canal Adriatique. Le poète a respecté l'ordre du périple comme il en respectait les mots. Les épisodes de son récit ne sont que les vues de côte successives qu'un navire achéen aurait au long de ces rivages corfiotes. L'histoire commence au fleuve, se poursuit aux lavoirs et sur la route qui mène à la ville, et finit, pour le principal, à la Ville, à l'agora et au palais d'Alkinoos. Un dernier incident vient recoudre la dernière vue de côte : une fois Ulysse rapatrié, le navire phéacien revient pour que Poseidon le change en pierre. Et nous retrouvons ici le procédé que nous avions signalé déjà dans l'épisode de Kalypso. Le poète n'invente rien. Mais il arrange et dispose. Il ne fait que mettre en œuvre les données de son périple; mais il les travaille à la mode hellénique, soit par la vie anthropomorphique qu'il prête aux objets inanimés, soit par l'ordre rationnel et la disposition esthétique qu'il introduit entre les divers éléments. D'une série de vues, il fait un tableau. Ce tableau est encore une exacte copie de la nature. Mais il est « composé » : il a des parties dans l'ombre et d'autres en pleine lumière, des personnages de fond et des personnages de premier plan. Ce tableau est complet : le poète ne néglige aucune des données que lui fournissait le périple. Mais pour faire entrer toutes les données dans son cadre, il a dû les grouper, c'est-à-dire les subordonner et les rattacher les unes aux autres, resserrer les unes, développer les autres, et toutes les unir. Nous avions déjà quelques exemples de sa manière : il avait donné à l'île de Kalypso les forêts, les vignes et les sources des côtes mauritanienne ou espagnole; autour du personnage principal que lui avait fourni

1. Cf. § 93 du *Stadiasme* : ἐκ τοῦ πελάγους ὄψει χώραν ταπεινὴν νησία ἔχουσαν· ὅταν δὲ αὐτοῖς ἐγγίσῃς, ὄψει τὴν πόλιν παραθαλάσσιον· καὶ θῖνα λευκὸν καὶ αἰγιαλόν· ἡ δὲ πόλις ἐστὶ λευκὴ ὅλη· λιμένα δὲ οὐκ ἔχει· ἀσφαλῶς ὁρμίζου ἐπὶ τοῦ Ἑρμαίου.

2. Cf. §§ 30 et 31 du *Stadiasme de la Grande Mer* : χώρα ἐστὶν ὑψηλή· λιμήν ἐστι παντὶ ἀνέμῳ· ὕδωρ ἔχει ἐν τῇ πρώτῃ νάπῃ εἰς τὸ πρὸς νότον μέρος, ἐν τῷ φρουρίῳ, ὄμβριον.... Ὄψει παρεμφαίνουσαν ἄκραν ὑψηλὴν καὶ μεγάλην· κατ' αὐτὴν ὄψει εἰς σάλον καὶ λίμνην μεγάλην· ἐκ δὲ τῶν εὐωνύμων χειροποίητος ὅρμος ἐστίν· ἔχει δὲ ὕδωρ ὑπὸ τὴν συκῆν· διὸ καὶ ὁ τόπος Συκῆ καλεῖται.

3. Cf. § 19 du *Stadiasme* : ἐπὶ τοῦ ἀκρωτηρίου ταῦροι δύο ὡς νῆσοι ἀνατείνοντες εἰς τὸ πέλαγος.

l'Ile de la Cachette, il avait groupé en épisodes ou en qualités secondaires les autres particularités du Détroit. Ce n'est pas autrement qu'ici il fait assister les Phéaciens, réunis sur le port, à la pétrification du croiseur qui revient d'Ithaque. Ce bateau pétrifié n'est pas une invention. Il existe. Et le périple en parlait comme le poète, et le périple le situait au bout de la terre phéacienne, comme le poète le met au bout de son histoire phéacienne. Mais le périple ne disait pas que du port phéacien on aperçût le Rocher du Bateau : entre la baie de Liapadais tournée vers le Sud et ce rocher du Karavi sur la côte septentrionale, le Saint-Ange et l'Arakli interposent leur gigantesque écran; du haut seulement de leur montagne côtière, les Phéaciens pourraient apercevoir le Bateau, comme les garnisons vénitiennes du Saint-Ange l'apercevaient, à l'horizon lointain.... Mais le poète a fait rentrer le Croiseur de Pierre dans son tableau par un artifice très simple, commun à toutes les œuvres d'art, et l'on ne voit pas au reste comment il eût pu faire autrement. Probablement le périple spécifiait même que, de la ville, ce rocher est invisible. Voyez avec quelle fidélité le périple dépeint tout le reste du pays; il est invraisemblable que sciemment il eût, pour le site du Karavi, commis ce léger oubli. Et ici encore, comme dans tout le reste, le poète n'a fait que rendre ce que le périple lui donnait, en inventant seulement des personnages ou des incidents pour animer cette matière inerte. Si, dans le dernier détail du Bateau, le poème semble quelque peu inexact, ce n'est pas, je crois, qu'il fût moins bien renseigné par le périple moins explicite.

Mais, à sa mode, le poète introduit un incident merveilleux et moral tout ensemble. Poseidon pétrifie d'abord le Bateau, puis il encercle et couvre la ville d'une haute montagne. Donc, à l'en croire, avant que le Bateau fût pétrifié, jadis, la ville était découverte et pouvait au loin surveiller toute l'étendue des mers. La margelle de l'Arakli n'a surgi qu'après le passage d'Ulysse : aux temps antérieurs, on pouvait de la ville apercevoir la place où le Bateau fut pétrifié; le peuple d'Alkinoos peut donc assister à cette pétrification. M. G. Fougères, à qui je dois cette dernière remarque, veut bien dans une lettre me signaler encore ceci :

La colère de Poseidon contre les Phéaciens et les manifestations de cette colère sont bien conformes aux plus vieilles et aux plus chères conceptions des Grecs. Les Phéaciens ne sont pas des marins ordinaires, qui se contentent de trafiquer dans les rades, les golfes et les mers dont le dieu permet l'accès aux bateaux des humains. Leur spécialité, leur gloire, c'est d'avoir dompté l'Adriatique et, par un service de messageries extra-rapides, supprimé ce grand abîme de mer. Leur orgueil, — et les dieux ne voient jamais d'un œil favorable les humains orgueilleux, — est donc fait de deux sacrilèges. La rapidité surhumaine de leurs croiseurs est une bravade à Poseidon, dont elle écourte en quelque façon l'empire : le dieu la punit en immobilisant à jamais l'un de ces croiseurs trop rapides. En outre la suppression d'un grand abîme de mer est encore un outrage aux dieux. Chaque fois que l'homme se vante de forcer ou de changer la nature, il outrepasse ses droits : c'est une violation de l'ordre divin;

les dieux empêchent Xerxès de couper l'Athos, et Néron d'ouvrir l'isthme de Corinthe. Poseidon rappelle aux Phéaciens cette notion de limite, en leur imposant sur le dos même l'infranchissable margelle de l'Arakli.

Toute cette légende est donc bien grecque de conception et d'esprit. Les éléments à coup sûr étaient dans le périple. Mais la façon dont le poète les a mis en œuvre est significative : ce n'est toujours que la disposition logique et morale, tout ensemble, des réalités. Il faut que la pétrification ait lieu sous les regards mêmes des Phéaciens, afin que la leçon soit efficace et que ce peuple en soit moralisé. Or le périple disait sans doute que le Bateau n'est pas éloigné de la ville; mais il ajoutait qu'une haute montagne actuellement l'en sépare. Il faut en conséquence que cette montagne ne surgisse qu'après la pétrification du Bateau.

En ce premier épisode de l'*Odysseia*, tout semble donc nous inviter à l'hypothèse d'un périple, dont le poète tira la matière de ses exactes et précises descriptions. La *Télémakheia* nous avait ramenés du public et des villes d'Ionie au peuple et à la ville de Pylos. Derrière l'*Odyssée* ionienne ou éolienne, elle nous avait fait entrevoir l'existence antérieure soit de poèmes et de documents péloponnésiens, qu'auraient apportés à la côte d'Asie les émigrés de la Pylos néléenne, soit de rhapsodies populaires que, dans les villes asiatiques, auraient composées sur la Pylos néléenne des auteurs à qui les sites et les alentours pyliens avaient été familiers : c'est par des poèmes ou des écrits pyliens, nous sembla-t-il en fin de compte, que l'auteur de la *Télémakheia* avait été renseigné si exactement. Nous pouvons soupçonner maintenant que de pareilles sources pyliennes renseignèrent aussi le poète de l'*Odysseia* sur les côtes de la Phéacie et sur le peuple d'Alkinoos.



Nous reviendrons longuement, quand nous aurons fini les aventures odysséennes, à ce problème des origines, patrie et composition de l'*Odyssée*. Mais à la fin de ce premier volume, au terme de cette longue première étape, nous pouvons apercevoir déjà le chemin parcouru et le terme final. Voici que des côtes asiatiques, où vraisemblablement le poème a reçu sa rédaction définitive, nous sommes revenus par la *Télémakheia* au port de Pylos, où peut-être le poème a pris naissance et corps. Le début de l'*Odysseia* nous conduit maintenant du port de Pylos à la côte corfiote. Il semble que, par étapes, les lieux d'origine probable, pour notre poème ou pour ses sources, s'éloignent de la Grèce levantine et se rapprochent peu à peu de cette mer Occidentale, où l'identification Kalypso-Ispania nous avait si brusquement transportés. D'Homère le Smyrniote à Kalypso l'Espagnole, nous avons déjà les intermédiaires de Nestor le Moraïte et d'Alkinoos le Corfiote. Et voici que nous apercevons vaguement une nouvelle escale dans cette Hypérie des Kyklopes, dans cette Kumè de Campanie, où la tradition hellénique voyait une si vieille fondation des thalassocrates. C'est vers Kumè maintenant que la suite de l'*Odysseia* et la méthode des *Plus Homé-*

riques vont nous conduire. C'est à Kumè que nous allons trouver la vérification dernière de tous nos calculs phéaciens : quelque vraisemblable en effet que puisse nous paraître l'identification de la Ville et du pays phéaciens avec notre côte corfiote de la Mer Sauvage, nous n'aurons une complète certitude que si réellement les fondateurs de cette Parga primitive sont venus des mers occidentales, à travers le canal Adriatique, et s'ils se sont fixés au bord de ce canal pour faire le métier de passeurs et vivre de ce passage.

Mais cette certitude va nous être fournie par l'*Odysseia* elle-même, si nous l'expliquons à la mode des *Plus Homériques*. Dans le pays de Kumè nous trouverons les monstres et les géants, les nymphes et les rois, qui tour à tour accueillirent ou traquèrent notre héros. Or les Anciens reportaient à l'an 1049 avant Jésus-Christ la première fondation de Kumè. Les modernes ont rejeté cette date : elle est, disent-ils, beaucoup trop vieille pour l'établissement d'une colonie grecque, où qu'elle soit et quelle qu'elle soit[1]. L'*Odyssée* nous donne l'explication de cette date. La Haute Ville fut réellement fondée en 1049, — au XIe siècle, dirons-nous moins précisément, — non par des Hellènes, mais par d'autres peuples de la mer, qui lui imposèrent son nom sémitique de *Kumè* et que les sauvages indigènes chassèrent ensuite, comme aux temps historiques ils chassèrent les Hellènes de cette Haute Ville campanienne. Notre poème odysséen est postérieur de deux générations à cette fuite des premiers Kuméens, qui elle-même ne dut pas survenir aussitôt après la fondation de la ville. En comptant donc cent cinquante ou deux cents ans entre la première fondation de Kumè et la rédaction de l'*Odyssée*, nous faisons, je crois, un calcul assez probable et nous retombons sur une date approximative, à laquelle nous étions arrivés déjà par un autre calcul ; car l'étude des marines odysséennes nous avait amenés à cette conclusion que, semblables aux vaisseaux égyptiens de la dix-huitième dynastie, les galères achéennes étaient toutes différentes des vaisseaux de Sennachérib.

Mais nous retombons aussi sur la date que nous donnait Hérodote : « Hésiode et Homère sont mes aînés de quatre cents ans, pas plus, Ἡσίοδον γὰρ καὶ Ὅμηρον ἡλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μευ πρεσβυτέρους γενέσθαι καὶ οὐ πλέοσι. » C'est *au plus tôt* vers 850 avant Jésus-Christ qu'il faudrait, je crois, placer la composition (je ne dis pas la rédaction dernière) de l'*Odyssée*. La Méditerranée que le poème nous fait connaître est *au plus tôt* la Méditerranée de l'an mil avant Jésus-Christ. Antérieurement à ce premier millénaire, les fouilles de Crète et les documents de Knossos suppléeront-ils aux documents grecs, qui ne vont pas jusque-là, et aux documents levantins d'Égypte ou d'Assyrie qui se taisent encore là-dessus? Quand Knossos nous aura livré des documents lisibles, il est possible que nous découvrions une Méditerranée antérieure, toute différente de notre monde homérique[2] ; il est possible aussi que, à plusieurs siècles de

1. Cf. Helbig, *l'Épopée*, p. 553. Je n'insiste pas sur cette discussion à laquelle je reviendrai longuement.

2. Cf. *Le Mirage Oriental*, p. 53 : « Aujourd'hui nous n'hésiterions pas à nous exprimer avec plus

distance, cette Méditerranée de Minos, pour lui donner un nom, ressemble étrangement à notre Méditerranée d'Ulysse.

Je ne cache pas que, dès maintenant, j'incline plutôt vers la seconde de ces hypothèses. La Méditerranée phénicienne de l'an mille m'apparaît comme la fin de thalassocraties levantines qui ont duré plusieurs siècles : l'*Odyssée* marque le début des thalassocraties grecques d'Europe ou d'Asie. Durant de nombreuses générations avant l'*Odyssée*, je crois que les flottes d'Égypte et de Syrie ont exploité les marchés helléniques, comme les flottes sidoniennes les exploitent encore aux temps odysséens. Pour la Crète en particulier, je crois que nous pourrions répéter le calcul que nous avons fait déjà si souvent pour les autres îles et qui constitue, en somme, toute notre théorie : calcul topologique et calcul toponymique.

Calcul topologique. La Crète à travers les siècles a toujours eu deux capitales possibles. Aux temps hellénistiques et romains, quand la Crète regarde vers l'Égypte et vers la Cyrénaïque, elle a sa capitale dans la plaine de la Messara, sur la mer du Sud : c'est Gortyne avec ses deux ports de Matala et de Lében. Aux temps vénitiens et turcs, quand la Crète regarde vers l'Archipel et vers l'Europe, sa capitale se transporte à Candie, sur la mer du Nord. Or la tradition nous dit que la première capitale de la Crète préhellénique fut à Gortyne et que là vinrent débarquer Europè et son frère Kadmos. Plus tard, lorsque Minos fonda sa thalassocratie égéenne, il transporta aussi sa capitale dans les environs de Candie, à Knossos, où, sur l'Archipel, il avait son grand port de Hérakleion. Comme à Rhodes, comme à Samos, Kos, Thèra, Salamine, et comme à Korkyre, il semble donc que la première capitale de la Crète ait tourné le dos aux mers et terres helléniques et qu'elle ait tendu ses deux ports vers les convois étrangers, vers les arrivages d'Égypte ou de Libye.

Calcul toponymique. Les relations primitives des îles avec le Levant étant ainsi prouvées, c'est par des doublets toponymiques que nous avons découvert la nation et la race de ces premiers navigateurs. Les doublets gréco-sémitiques nous montrent que ces navigateurs parlaient une langue sémitique. Or ces doublets peuvent, je crois, se retrouver en Crète et surtout dans la légende de Minos. J'ai dit que *Ida-Diktè* me semblait l'un de ces doublets et que les Daktyles-Idaiens sont bien les fils de Daktylos et d'Ida, parce qu'ils sont ces génies du *doigt* ou de la *main*, *daktulos* en grec, *ida* dans les langues sémitiques. J'établirai quelque jour que l'histoire de Minos, comme les aventures d'Ulysse, nous serait peut-être entièrement expliquée par une chaîne de semblables doublets : le nom même de Knossos me paraît venu de langues sémitiques.... Mais il convient d'attendre la fin des fouilles entreprises à Knossos et la publication

de confiance : c'est pour le moins au début du XXX[e] siècle avant notre ère que doit remonter en Égypte l'influence du monde septentrional. La civilisation mycénienne (1700-1100 av. J.-C.) n'est qu'un épisode local de la civilisation égéenne. Celle-ci est bien antérieure sur les rives mêmes de la Méditerranée à l'éclat de Tirynthe et de Mycènes, puisqu'elle comprend la plus ancienne bourgade troyenne, qui ne peut guère être plus récente que la période entre 3000 et 2500 av. J.-C. »

complète des résultats. Pour le moment, faute de documents écrits et déchiffrés, l'histoire des origines grecques s'arrête aux poèmes homériques, au premier millénaire avant Jésus-Christ, au temps, dont parle Thucydide, « où les Phéniciens mêlés aux Kariens occupaient la plupart des îles ».

Rendant compte tout récemment des fouilles de M. Evans, M. Salomon Reinach terminait son étude de *la Crète avant l'Histoire*[1] par ces mots :

En somme, les fouilles de M. Evans sont, dans l'histoire de l'archéologie, un événement capital; elles nous révèlent une civilisation encore plus riche et plus avancée que celle dont les découvertes de Schliemann nous avaient instruits; elles portent le coup de grâce à toutes les théories qui attribuent aux Phéniciens une part prépondérante dans les très vieilles civilisations de l'Archipel; mais peut-on dire qu'elles résolvent définitivement le problème des origines mycéniennes? J'ai déjà dit que je demande la permission d'en douter.

Quelques pages plus haut, M. Salomon Reinach disait :

M. Milchhoefer signalait déjà les influences crétoises sur l'art archaïque de l'Italie : « Plusieurs traditions mentionnent des relations anciennes entre le Péloponnèse et la Crète d'une part, la grande Grèce et la Sicile de l'autre. Le Crétois Aristoklès exécuta une offrande pour Évagoras de Zancle. Dédale, selon la légende, est venu à Cumes, d'où sa réputation s'est étendue sur une grande partie de l'Italie; les villes siciliennes de Minoa et d'Engyon passaient pour avoir été fondées par les Crétois; Athénée et Strabon vont jusqu'à dire que tout le peuple des Iapyges est originaire de Crète. » Les rapports entre la Crète et l'Italie méridionale, attestés par les écrivains anciens, ont encore été mis en lumière par M. Ettore Pais en 1892 et en 1894. Ce savant a fait observer que la Crète possédait une rivière du nom de *Messapios* (à rapprocher des *Messapiens* de l'Italie méridionale); que Phalante, le héros national des Messapiens, avait été sauvé dans le golfe de Crissa par un dauphin, comme les Crétois y avaient été guidés par Apollon Pythien sous la forme du même animal; que Iapyx, éponyme des Iapygiens, était, suivant un historien, fils de Dédale et d'une femme crétoise. En 1896, M. Patroni cita, à l'appui de la même opinion, des arguments archéologiques qui confirment d'une manière éclatante les vues de M. Milchhoefer. Une série de vases archaïques découverts en territoire messapien présentent des analogies tout à fait frappantes avec les céramiques mycéniennes, alors que les vases italiens sont chronologiquement très postérieurs. Il semble donc bien que le style mycénien a été introduit dans l'Italie méridionale par les Crétois et qu'il y a survécu, comme en Illyrie, à Chypre, sur la côte d'Asie, dans la Russie méridionale et sans doute ailleurs encore, à la révolution industrielle produite dans la Grèce propre par l'invasion des barbares doriens. Nous possédons des inscriptions messapiennes que nous ne comprenons pas; qui sait si l'on n'y découvrira pas un jour une langue apparentée à celle de l'inscription inintelligible de Praesos et de ces inscriptions indéchiffrables de Crète, dont le premier spécimen, comme nous l'avons dit, a été signalé en 1881 par M. Stillman?

L'Italie méridionale fait face à notre Phéacie. Elle est sur l'un des bords de ce

1. *L'Anthropologie*, janvier-février 1902.

Canal d'Otrante, dont la Ville d'Alkinoos occupe l'autre rive. Les Phéaciens, si réellement ils sont venus de Kumè, ont dû la longer, la connaître et, si vraiment ils ont laissé sur notre rive orientale du détroit des noms sémitiques de la forme *Kerkyra* et *Schéria*, il serait étrange, invraisemblable, que sur la rive occidentale, d'où ils venaient et où les ramenait chaque jour leur métier de passeurs, ils n'aient laissé aucun pareil souvenir.

Or l'onomastique de cette côte italienne présente quelques particularités remarquables. D'abord elle semble aimer les terminaisons en *entum* ou *ant* : *Tar-entum*, disent les Latins; *Tar-anta*, disent les Grecs; *Ver-entum*, *Uz-entum*, etc. Sur le pourtour de la Méditerranée, un autre pays possède des noms de forme similaire : c'est la Karie avec ses *Œno-anda*, *Alab-anda*, etc. La ressemblance ne me semble pas accidentelle ni lointaine : si l'Italie a sa ville insulaire de *Tar-entum* ou *Tar-anta*, la Karie a son île de *Tar-anda*. Le sens de ces mots nous échappe. Quelques-uns pourtant semblent explicables et la karienne *Labr-anda* avec son culte de Zeus à la Hache semble bien être la Ville de la Hache : *labr-us*, disent les Anciens, est un mot lydien ou karien pour désigner la hache.

Autre particularité : l'Italie méridionale a toute une collection de vocables pour désigner la seule péninsule, que nous appelons aujourd'hui Pouille et qui, chez les Anciens, était la *Messapia*, la *Iapygia*, la *Calabria*, le *Salentin*, etc. : Strabon essaie vainement de discerner ces différents vocables et de donner à chacun un domaine séparé. Il semble bien pourtant qu'ils durent à l'origine être appliqués par différents peuples à des régions différentes et qu'ils sont d'origine diverse. Parmi ces noms, il en est que nous retrouvons ailleurs : *Messapios* se retrouve en Crète, en Béotie, en Laconie, en Locride; *Iapyge* se retrouve sur ces mêmes côtes italiennes. Il faut prendre garde à ce dernier nom.

L'Italie méridionale a un Promontoire Iapygien, Ἄκρα Ἰαπυγία, et les Trois Caps des Iapyges, Ἄκραι Τρεῖς Ἰαπύγων. Le Promontoire Iapygien est notre cap Santa Maria di Leuca : dans l'antiquité, il abritait déjà le petit mouillage de la Ville Blanche, *Leuka*; en ce point, avait débarqué le Crétois *Iapyge* qui venait de Sicile. Depuis le Détroit de Sicile jusqu'au Canal d'Otrante, depuis le promontoire de la Pierre Blanche, *Leukopetra*, jusqu'à la Ville Blanche, *Leuka*, la côte méridionale de l'Italie présente partout la même vue de falaises blanches, dont l'éclatante blancheur est encore plus frappante pour qui vient de quitter les côtes noires de la Sicile, la lave toute noire de l'Etna et les noirs promontoires de Catane à Naxos. Les *Instructions nautiques*, décrivant ces parages siciliens, nous disent : « Le cap Schiso, bas et *noir*, a été formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu.... Trizza est entièrement construite en lave, dont la couleur *noire*, contrastant avec la couleur blanche des linteaux et montants de porte, produit un singulier effet, etc.[1] » La côte italienne, au contraire,

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 251-252.

commence à cette Pierre Blanche, que les modernes nomment Cap dell' Armi et dont les rochers sont « remarquables par leur blancheur[1] ». La racine hébraïque *i. p. g.*, יפע, signifie *éclater*, *resplendir*, *luire*, et l'Écriture a des noms de lieu de la forme *Iapig'a*, יפעה. Je crois que les caps *Iapygiens* des Anciens ne sont que les caps *Blancs* des Modernes : il faut penser à une forme participiale יפועה, *iapoug'a*, semblable à celle que nous avons déjà rencontrées, לבונה, *lebon'a*, par exemple.

Entre le Détroit de Sicile et le Canal d'Otrante, les premiers thalassocrates avaient trois de ces caps blancs. Le premier se nommait « la Pierre Blanche » : les Hellènes traduisirent par *Leukopetra*; l'original sémitique était sans doute quelque *Skoula Iapoug'a*[2]. Le second se nommait « les Trois Caps Blancs » : les Hellènes traduisirent la moitié de l'original sémitique et transcrivirent simplement l'autre moitié; ils dirent les *Trois Caps des Iapyges*, Τρεῖς Ἄκραι Ἰαπύγων. Le troisième enfin devait être « la Pointe Blanche »; les Hellènes traduisirent et transcrivirent encore par moitié en *Pointe Iapygienne*, Ἄκρα Ἰαπυγία; mais, outre la traduction, ils nous ont conservé une bonne transcription du début de ce vocable composé, car l'équivalent exact de leur *akra* nous serait fourni par l'autre nom propre de ce même pays, *Messapia*. L'Écriture en effet nous fournit des noms communs ou des noms de lieu *misep'a* ou *masep'a*, מצפה, que les Septante transcrivent en Μάσσηφα ou Μασφά et traduisent en σκοπιά : c'est l'exact équivalent de notre *guette*, du latin *specula*, du grec σκόπελος, de l'italien *viglia*. P. Lucas nous montrait plus haut tout ce rivage italien bordé de guetteurs et de tours. Nos *Instructions nautiques* décrivent encore les tours innombrables qui surveillaient au siècle dernier les moindres mouillages et signalaient toute menace de descente barbaresque. *Notre-Dame Blanche*, Santa Maria di Leuca, était à l'origine *la Guette Blanche*, מצפה־יפועה, *Messap'a Iapoug'a* : « la Iapygie, dit Strabon, que les Hellènes nomment aussi Messapia, ἡ Ἰαπυγία· ταύτην δὲ καὶ Μεσσαπίαν καλοῦσιν οἱ Ἕλληνες. »

Nous aurons longuement à revenir sur les doublets gréco-sémitiques qui longent cette côte italienne; l'*Odysseia* va nous y ramener avec ses récits de Charybde et de Skylla. Il est seulement un texte de Strabon que je veux recueillir aujourd'hui : « La pointe que l'on nomme Promontoire Iapygien, ὁ σκόπελος ὃν καλοῦσιν Ἄκραν Ἰαπυγίαν, est séparée des monts Kérauniens par un détroit de *sept* cents stades et du cap Lakinien par un golfe de *sept* cents stades aussi. La petite ville voisine, Leuka, a une source d'eau fétide : chassés des Champs Phlégréens de Campanie par Héraklès, les Géants nommés Leuternes s'enfuirent jusqu'ici et disparurent sous terre : la source est alimentée de leur sanie et la contrée voisine garde leur nom de Leuternie[3]. » Voilà, je pense, entre notre Hypérie des Kyklopes et notre Schérie des Phéaciens, une étape

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 113.
2. Je répète que, dans mon second volume, je légitimerai longuement ces diverses transcriptions.
3. Strab., VI, 281.

retrouvée : ces Leuternes échappés de la Phlégrée campanienne ne sont, je crois, que nos Phéaciens enfuis de Campanie, mais qui jadis habitaient Kumè la Phlégréenne, Κύμη Φλεγραία, Kumè dans le Pays des Yeux, Κύμη ἐν Ὀπικοῖς, Kumè près des Monts de Terre Blanche, Λευκόγαια Ὄρη. Une tradition, rapportée par le Pseudo-Aristote (*Mirabil.*, 95), nous dit que ce pays de Kumè était jadis au pouvoir des *Blancs*, τοῦτον δὲ τὸν τόπον λέγεται κυριεύεσθαι ὑπὸ Λευκαδίων[1] : *Leukade* ou *Leuterne* est, peut-être, la meilleure traduction grecque de *Phaiak*.

Je suis donc tout disposé à croire, comme M. Salomon Reinach, que cette Italie méridionale vit débarquer et s'installer des navigateurs venus de Crète et même de plus loin, — au temps où la Crète, comme les autres îles, avait une population de Phéniciens et de Kariens mélangés, οἱ νησιῶται Κᾶρές τε ὄντες καὶ Φοίνικες[2]. Quand les admirables découvertes des Schliemann et des Evans, quand les travaux, non moins féconds malgré leurs lacunes, de l'École archéologique (car, si j'en combats les conclusions, je suis le premier à en admirer les efforts et certains résultats), auront porté tous leurs fruits; quand une fouille plus heureuse encore, sur quelque point de la Crète, de la Syrie ou de l'Égypte, aura fourni aux archéologues un *criterium* indiscutable et à leurs théories une chronologie certaine : je ne doute pas que les idées des Heuzey, des Helbig et des Pottier ne s'imposent à la science et que l'on ne remette les fossiles « mycéniens » ou « égéens » dans cette couche de la Méditerranée phénicienne, dont j'essaye de reconnaître les sédiments et de retrouver les gisements principaux.

1. Cf. J. Beloch, *Campanien*, p. 161.
2. Thucyd., I, 8.

FIN DU TOME PREMIER

47 002. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

